

UNIVERSITÉ FRANCOIS RABELAIS DE TOURS

U.F.R. DES ARTS ET SCIENCES SOCIALES

«MAL-DIT, MAL-ENTENDU»

La transmission du souvenir du de la Shoah dans les familles

Thèse présentée en vue de l'obtention du diplôme de doctorat

Par Véronique DENARIÉ-GENTIL

Sous la direction du Professeur Yves CHEVALIER

TOURS

Janvier 1997

SOMMAIRE

Introduction

Première Partie: Problématique

Chapitre 1: Question-racine, qu'ont-ils dit à leurs enfants ?

Chapitre 2: Nouvelle question et problématique, peut-on sortir des séquelles du «*hovè*» de la Shoah et comment ?

Chapitre 3: Notions de traumatisme et d'incroyable

Chapitre 4: histoire, psychologie, familles

Chapitre 5: Une méthodologie forgée après-coup

Deuxième Partie: Les hypothèses

Introduction: Un processus de transformation-transmission en forme de labyrinthe

Chapitre 1: Le contexte socio-historique, les forces collectives

Chapitre 2: Le processus au niveau individuel et familial

Chapitre 3: Articulation oral-écrit, la double voie de la transformation-transmission

Chapitre 4: La Famille B, une famille aux prises avec les séquelles de la Shoah

Troisième Partie: Quatre familles avant, pendant, après la Shoah

Introduction: Présentation des témoignages

Chapitre 1: Famille de Karina

Chapitre 2: Famille de Léa

Chapitre 3, Famille d'Arlette

Chapitre 4: Famille d'Ida

Conclusion

Repères chronologiques

Bibliographie

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	12
Prémices d'une recherche	12
1 - Besoins personnels	12
2 - Besoins collectifs	13
Recueil des données	14
But de ce travail	14
PREMIÈRE PARTIE: PROBLÉMATIQUE	16
Chapitre 1 : Question-racine	17
1 - Qu'ont-ils dit à leurs enfants ?	17
2 - <i>Non-dit</i> et <i>trop-dit</i> , dire et/ou non dire le mal, ça fait mal	18
2 - 1 - Un <i>non-dit</i> qui fait mal	18
2 - 2 - Un <i>trop-dit</i> qui fait mal	18
3 - L'injonction impossible	19
3 - 1 - Allez dire	20
3 - 2 - L'impossibilité du dire	20
4 - Le deuil impossible	29
4 - 1 - <i>Non-dit</i> et non-perlaboration du deuil	29
4 - 2 - Disparaître n'est pas mourir	31
4 - 3 - Absence de cadres de deuil	32
5 - Choix d'un terme	33
6 - La Shoah: fait historique et fait méta-historique	35
6 - 1 - Un fait historique	35
6 - 2 - Un fait métahistorique	36

7 - Transmission des séquelles de la Shoah	39
8 - D'une question à l'autre	39
Chapitre 2 - Nouvelle question et problématique	41
Peut-on sortir des séquelles du <i>hovè</i> de la Shoah et comment ?	41
1- Postulat: on peut en sortir	41
1 - 1 - Le postulat pour la génération de la Shoah	41
1 - 2 - Le postulat pour la Deuxième génération	45
2 - Hypothèses: Comment on en sort, le <i>labyrinthe du jeu de l'Oye</i>	48
2 - 1 - Les cadres collectifs: le <i>labyrinthe</i> socio-historique	49
2 - 2 - Les forces individuelles	50
3 - Deux partenaires indispensables: le temps et les questions de la 3 ^o génération	53
3 - 1 - Définition des générations	53
3 - 2 - La Première génération: arrachée à son monde, à elle-même	53
3 - 3 - La Deuxième génération: l'absence de racines, un vacuum hanté de fantômes; la génération passerelle	56
3 - 4 - La Troisième génération: témoins de témoins	57
4 - Dialectique des forces collectives et des forces individuelles	59
Chapitre 3 : Notions de traumatisme et d' <i>incroyable</i>	60
1 - Crise et traumatisme, la théorie de R. Kaes	60
1 - 1 - Définition de la crise	60
1 - 2 - Apports et limites de la théorie de R. Kaes pour l'étude de la Shoah	62
2 - Notion de traumatisme	65
2 - 1 - Le traumatisme intégral.	65
2 - 2 - La notion de traumatisme chez Freud	67
2 - 3 - Notion de traumatisme: apport de H.Wallon	70
2 - 4 - Les encastremets de traumatismes	76
3 - La Shoah, traumatisme et dimension apocalyptique	77
3 - 1 - La Shoah, traumatisme paradigmatique	77

3 - 2 - Moment d'apocalypse	80
3 - 3 - La survie dans les camps de la mort	81
3 - 4 - Les séquelles de l'internement	88
3 - 5 - Les quatre issues possibles de la déportation	89
4 - Notion d' <i>incroyable</i>	92
4 - 1 - Niveau socio-politique: rappel de quelques faits	92
4 - 2 - Les limites du <i>croyable</i>	100
4 - 3 - Un monde fou	103
5 - Création de l'Etat d'Israël, ou <i>résurrection</i> ?	107
5 - 1 - La création de l'Etat d'Israël, un <i>événement miraculeux</i>	108
5 - 2 - La création de l'Etat d'Israël et le judéocide	109
6 - Notion de <i>Non-dit</i>	113
6 - 1 - Les émotions et le <i>non-dit</i>	113
6 - 2 - Intérêts et limites du <i>non-dit des émotions</i> pour l'étude du <i>non-dit</i> de la Shoah	116
6 - 3 - <i>Non-dit</i> et communications non-verbales	117
6 - 4 - <i>Non-dit</i> et silence	119
7 - Notion de dignité	120
7 - 1 - Dignité et narcissisme	120
7 - 2 - Dignité et <i>idéal du moi</i>	120
7 - 3 - Dignité et honneur	121
7 - 4 - Dignité: concept philosophique	121
7 - 5 - Dignité et crime contre l'humanité	122
Chapitre 4 : Histoire, psychologie et familles	128
1 - Histoire et psychologie	128
1 - 1 - Resituer les séquelles de la Shoah dans le contexte historique	128
1 - 2 - Freud et l'histoire	130
1 - 3 - La guérison par la connaissance historique	134
1 - 4 - Le cadre historico-culturel juif	135

1 - 5 - L'identité juive	142
1 - 6 - Mémoire et familles; psychologie et histoire	148
2 - Notion de famille	149
2 - 1 - Définition de la famille	150
2 - 2 - Famille et transgénérationnel	155
2 - 3 - Thérapie de groupe et thérapie familiale	162
2 - 4 - Israël, une grande famille ?	163
2 - 5 - Notion de famille, des supports de réflexion utiles pour notre étude	164
Chapitre 5 : Une méthodologie forgée après-coup	166
1 - Distanciation et implication	166
2 - L'observation participante	169
2 - 1 - Définition anthropologique	169
2 - 2 - Le champ d'observation	174
3 - Le moment du témoignage	178
3 - 1 - Notion d'entretien - récit de vie - témoignage	178
3 - 2 - Entretien-récit-de-vie-témoignage: aspect thérapeutique et éthique	185
4 - Les thèmes abordés	188
4 - 1 - Résumé des instructions de l'étude <i>Jérôme Rilker</i>	188
4 - 2 - Ma démarche	189
4 - 3 - Arrière-fond socio-historique du recueil des entretiens	191
4 - 4 - Description de l'échantillon	191
DEUXIÈME PARTIE	193
HYPOTHÈSES	193
UN PROCESSUS DE TRANSFORMATION-TRANSMISSION EN FORME DE LABYRINTHE	193
Introduction	194
Un processus de transformation-transmission en forme de labyrinthe	194
Chapitre 1 : Le contexte socio-historique, les forces collectives	195

1 - En France	195
1 - 1 - Le travail des historiens	196
1 - 2 - Nouveaux <i>événements-secousses</i>	197
2 - En Israël	201
2 - 1 - Evolution de la relation à la mémoire de la Shoah	201
2 - 2 - Le procès Eichmann	203
2 - 3 - La Guerre de Kippour	204
3 - Complémentarité travail des historiens et travail de la mémoire	206
4 - Réflexion des philosophes, des intellectuels: la question du sens	207
Chapitre 2 : Le processus au niveau individuel et familial	209
2- Description générale du processus	209
1 - 1 - Une longue période de malaise ou de latence	209
1 - 2 - Une période de recherches intenses	210
1 - 3 - L'engagement dans le travail de la mémoire: dire, écrire, agir	212
2 - Les formes du processus selon les cas	214
2 - 1 - La période de malaise	214
2 - 2 - Le choc déclencheur	217
2 - 3 - La quête de racines	218
2 - 4 - Questionnement sur la Shoah	219
2 - 5 - Des psychothérapies inopérantes	221
2 - 6 - Le passage par Israël	222
2 - 7 - Le travail de deuil et de mémoire	235
2 - 8 - Psychothérapies efficaces	245
2 - 9 - La création artistique	246
2 - 10 - Les thérapies de groupe.	246
2 - 11 - La quête de sens	253
2 - 12 - Ceux qui ne font pas la démarche	255
2 - 13 - Engagement et individuation	255

Chapitre 3 : Articulation oral-écrit,	257
1 - Le travail de la mémoire	257
1 - 1 - La mémoire selon la tradition juive	257
1 - 2 - La mémoire en tant que transformatrice du vécu en expérience	262
2 - Dire, raconter	263
3 - Ecrire	268
3 - 1 - Le livre dans la tradition juive, écriture et mémoire	269
3 - 2 - Ecriture et travail de deuil	273
3 - 3 - <i>Jacob Jacobi</i> , l'écriture, la voie privilégiée de la libération	279
3 - 4 - Dialectique du livre et de la vie	288
4 - Silence structuré et structurant	289
4 - 1 - Les limites de la pensée et du langage	289
4 - 2 - Transmission et silence	290
4 - 3 - La transmission et le rire	291
4 - 4 - La transmission et la joie: la mutation de la souffrance	293
4 - 5 - Engagement et individuation	294
5 - Conclusion à propos du labyrinthe	294
Chapitre 4 : La famille B	297
Une famille aux prises avec les séquelles de la Shoah	297
1 - Présentation générale	297
1 - 1 - L'arrière-fond conjoncturel	297
1 - 2 - Les entretiens-témoignages	297
2 - Histoire de la famille	299
2 - 1 - Côté maternel	299
2 - 2 - Côté paternel	310
2 - 3 - La Deuxième génération	318
3 - La famille B., analyse d'ensemble, vérification des hypothèses	350
3 - 1 - Rappel des hypothèses	350

3 - 2 - La famille B: les grands axes de l'observation	352
TROISIÈME PARTIE	362
QUATRE FAMILLES AVANT, PENDANT, APRÈS LA SHOAH	362
Introduction Présentation de quatre familles	363
Chapitre 1 : Famille De Karina	366
1 — Karina	366
1 - 1 - Récit de Karina : <i>J'avais ma fille, il fallait que je revienne</i>	366
1 - 2 - Quelques remarques	372
2 — Orna	373
2 - 1 - Récit d'Orna, <i>non-dit et mal-dit</i>	373
2 - 1 - Quelques remarques	381
Chapitre 2 : Famille de Léa	382
1 — Léa	382
1 - 1 - Récit de Léa La mouche, c'est moi...	382
1 - 2 - Fil chronologique de la vie de Léa	398
2 — Emmanuel	403
2 - 1 - Récit d'Emmanuel: Le travail de deuil; <i>la vie mode d'emploi</i>	403
2 - 2 - Fil chronologique de la vie d'Emmanuel	410
3 — Norbert	415
3 - 1 - Récit de Norbert: l'identité en rupture; être Juif, être menacé	415
3 - 2 - Fil chronologique de la vie de Norbert	423
4 — Gabriel	426
4 - 1 - Récit de Gabriel: Le scalpel de la vérification et la quête d'identité	426
4 - 2 - Fil chronologique de la vie de Gabriel	436
5 — Elsa	439
5 - 1 - Récit d'Elsa: ressentir les racines	439
5 - 2 - Fil chronologique de la vie d'Elsa	445
6 — Marc: J'ai enterré le passé	449

7 — Famille de Léa, synthèse	449
Chapitre 3 : Famille d'Arlette	452
1 — Arlette	452
1 - 1 - Récit d'Arlette: <i>Vous n'allez pas me croire... On rit maintenant</i>	452
1 - 2 - Fil chronologique de la vie d'Arlette	466
2 — Marcel	471
2 - 1 - Récit de Marcel: <i>Personne ne parle de rien... Des petits faits anodins</i>	471
2 - 2 - Fil chronologique de la vie de Marcel	482
3 — Liliane	487
3 - 1 - Récit de Liliane: <i>l'attrait de l'autre côté</i>	487
3 - 2 - Fil chronologique de la vie de Liliane	500
4 — Taly	505
4 - 1 - Récit de Taly: <i>C'est pas pour rien qu'il y a eu la Shoah, c'est pas pour rien qu'on est Juif</i>	505
4 - 2 - Fil chronologique de la vie de Taly	516
5 — Famille d'Arlette, synthèse	524
Chapitre 4 : Famille d'Ida	527
1 — Ida	527
1 - 1 - Récit d'Ida: <i>Je suis une miraculée à la puissance plus</i>	527
1 - 2 - Fil chronologique de la vie d'Ida	551
2 — Michel	560
2 - 1 - Récit de Michel: <i>Je suis né soi-disant le 3 janvier, déjà la date est fausse.</i>	560
2 - 2 - Fil chronologique de la vie de Michel	570
3 — Béatrice	574
3 - 2 - Récit de Béatrice: <i>J'ai toujours entendu des histoires... Il fallait</i>	574
3 - 2 - Fil chronologique de la vie de Béatrice	587
4 — Famille d'Ida, synthèse	624
CONCLUSION	628

1 - Rappel de la double question-racine	628
2 - Rappel des principaux aspects de la Shoah	629
2 - 1 - La Shoah en tant que traumatisme	629
2 - 2 - Événement <i>incroyable</i> aux dimensions <i>apocalyptiques</i>	631
3 - Les encastremets de traumatismes	632
3 - 1 - La succession des traumatismes au cours des siècles	632
3 - 2 - <i>Epicentre</i> Shoah commun et <i>hypocentre</i> spécifique à chacun	633
3 - 3 - Les canaux de la transmission des séquelles des traumatismes	633
4 - Rappel de notre méthode	634
4 - 1 - Les témoignages-récits-de-vie-entretiens	634
4 - 2 - L'observation-participante	635
5 - Rappel des hypothèses	635
5 - 1 - Postulat	635
5 - 2 - Cheminement en forme de <i>labyrinthe</i> , <i>individuation</i> et <i>quête de sens</i>	635
6 - Transformation des séquelles de la Shoah ; transmission orale, transmission écrite sur fond de silence structuré	636
REPÈRES CHRONOLOGIQUES	638
BIBLIOGRAPHIE	640

INTRODUCTION

Prémices d'une recherche

Ce travail m'apparaît, aujourd'hui, comme né d'une convergence de besoins: mes propres besoins de mieux comprendre le monde dans lequel j'étais née et dans lequel je vivais et les besoins d'une société qui, sous le fait de ses propres tensions intérieures, ne pouvait plus faire le *black-out* sur les pages les plus sombres de son histoire, d'autant que celles-ci avaient marqué toutes les consciences et les inconscients et induisaient, en profondeur, les prises de position politique comme les réactions personnelles jusque dans des situations apparemment les plus anodines.

1 - Besoins personnels

*Un demi-siècle après la fin de la Seconde Guerre mondiale, on perçoit mieux ce qui avait échappé aux contemporains les plus sagaces: l'année 1945 a représenté le grand tournant du siècle*¹. C'est vrai sur le plan des structures politiques, des structures socio-économiques mais aussi des structures psychologiques. Cependant, ce tournant ne se révèle dans toutes ses dimensions que cinquante ans plus tard, quand les structures qui s'y mirent en place sont en passe d'être modifiées de fond en comble. Par ailleurs, outre le manque de distance temporelle, l'impact émotionnel des événements des années 40 était tel qu'il reste très difficile de les observer avec toute la lucidité nécessaire.

Née en pleine Deuxième Guerre mondiale, je suis de la génération du *non-dit* collectif: cette période de l'histoire n'était quasiment jamais abordée dans les programmes scolaires. Elle arrivait à la fin de l'année; il était temps de penser aux révisions et on rêvait de vacances. Chacun savait, sans que ce ne soit écrit nulle part, qu'aucune question sur ce sujet ne serait posée lors de l'examen.

Mon besoin personnel de lever le voile sur le contexte historique de mon enfance et de questionner ceux qui avaient vécu cette période resta longtemps latent. Il émergea au moment du procès Barbie, en 1987, quand il me fut demandé de participer à l'enregistrement de témoignages de déportés. J'ai quelque difficulté à le reconnaître aujourd'hui, ce procès ne m'intéressait pas: jusqu'alors ma vie s'était organisée de telle sorte que tout ce qui concernait la Shoah — il est vrai qu'il n'y avait même pas de mot pour la désigner — était soigneusement tenu à l'écart de mes préoccupations. J'avais vu, à quinze-seize ans, un film sur Auschwitz. Horreur et cauchemars... Pourquoi en savoir plus quand on ne pouvait rien changer au passé ? Le présent n'était pas rose non plus: la guerre d'Indochine, la guerre d'Algérie... L'ethnosociologie dans les villages africains de l'après-décolonisation avait plus d'attraits et semblait tellement plus efficace.

Tout ce que j'avais pu entrevoir du fauteuil d'un cinéma, dans *Nuit et Brouillard*, *Le Chagrin et la Pitié*, *Portier de Nuit*, *Holocauste*, me paraissait simples reflets partiels de la réalité, voire des mensonges parce que réduisant la réalité toute *crue* à quelques images sans odeur. Ce n'était pas seulement l'horreur que je fuyais, en refusant d'en savoir plus. Ce que je refusais, je l'ai compris bien plus tard: avec ces petits morceaux de vérité qui m'étaient assénés, je recevais le choc même

¹- Stéphane Courtois, Annette Wieworka (ss la dir.), *L'état du monde ne 1945*, Paris, La Découverte, 1994.

de ceux qui réinterprétaient le passé en fonction de leurs propres terreurs et de leurs propres besoins de justification idéologique.

Il me fut aisé de rencontrer d'anciens déportés. A l'Amicale des Déportés d'Auschwitz, certains ont consacré leur vie entière au témoignage. Les écouter, les questionner sur l'avant, le pendant, l'après, s'imposa à moi soudain comme une urgence. Leur cri m'était parvenu aux oreilles : *Faites-savoir! Que le monde sache!* J'étais soudain curieuse: que s'était-il passé ? Et j'allais l'apprendre de la bouche même de ceux qui avaient vécu *ça* qui n'avait pas de nom. J'allais l'entendre de ceux qui revenaient d'*Ailleurs*, du lieu tout *Autre*. Je ne savais rien.

Aujourd'hui, après des années d'observation, d'études, d'écoute, de lectures, je n'en sais pas beaucoup plus. Mais j'ai rencontré des êtres humains, des femmes, des hommes, qui avaient vu le mal avec tous les pores de leur peau et dont la parole était un hymne à la vie et un appel à la conscience. Tous m'ont dit la nécessité de transmettre et, paradoxalement, l'impossibilité de savoir, de savoir la souffrance des victimes, de comprendre comment ça avait pu avoir lieu.

2 - Besoins collectifs

Depuis quelques années, ceux qui s'étaient donné pour mission, en France, de maintenir le souvenir voyaient enfin les fruits de leur ténacité: les ouvrages historiques s'étaient multipliés, les cérémonies du souvenir prenaient de l'ampleur. Mais les recherches universitaires sur l'impact psychologique de la Shoah étaient infimes, en France, comparées à celles faites en Israël et aux Etats-unis. L'intérêt venait seulement de s'amorcer qui allait s'intensifier:

En 1987-88, un séminaire est créé à Paris-X-Nanterre sur Les retombées psychologiques de l'Holocauste sur les rescapés et leurs descendants

A la fin des années 80, sont entreprises des thèses sur la transmission de la Shoah en histoire² et en ethno-psychiatrie³.

Il faudra attendre 1993-94 pour qu'une chaire sur l'enseignement de l'histoire de la Shoah soit créée à l'Université de Paris I. Mais l'étude des effets psychologiques de la Shoah ne fait toujours pas partie du cursus des études de psychologie, alors que *le Lager* est par excellence le lieu où l'être humain se révèle dans ses dimensions les plus extrêmes. Pourquoi, dans les chaires de psychologie, ne pas étudier en vis-à-vis par exemple, le livre de Job et *Si c'est un homme*⁴ de P. Levi ? Pourtant des témoins nous y exhortent: *Si tu t'en sors, c'est une bien belle école*⁵ soufflait Gaston Heftler à sa fille sur la rampe de Birkenau.

C'est à une attitude de naturaliste que nous convie P. Levi. J'ai contracté dans mon métier (chimiste) une habitude qu'on peut juger différemment et définir à volonté humaine ou inhumaine, celle de ne rester jamais indifférent aux personnages que le hasard conduit devant moi. Ce sont des êtres humains, mais aussi des "échantillons" des exemplaires sous enveloppe fermée, qu'il s'agit de reconnaître, d'analyser et de peser.(...) Qu'on ne voie pas de cynisme dans cette affirmation, pour

² - Thèse d'Annette Wieworka, publiée ss le titre *Déportation et Génocide, entre l'oubli et la mémoire, 1943-1948*, Paris, Plon, 1992.

³ - Thèse de Nathalie Zajde, publiée ss le titre *Souffle sur tous ces morts et qu'ils vivent, La transmission du traumatisme chez les enfants des survivants de l'extermination nazie*, Paris, La pensée sauvage, 1993. Bien des thèmes de l'auteur recourent les nôtres; cependant, nous avons mis l'accent sur le travail de la population juive sur elle-même pour transformer un traumatisme en souvenir.

⁴ - Primo Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1988.

⁵ - Nadine Heftler, *Si tu t'en sors... Auschwitz, 1944-1945*, Paris La découverte, 1992

moi, comme pour Lydia Rolfi et pour bien d'autres survivants "chanceux", le lager a été une université: il m'a enseigné à regarder autour de moi et à prendre la mesure des hommes⁶.

Toute l'effervescence suscitée à l'approche des célébrations du cinquantenaire de la libération des camps favorisait l'expression des témoignages par les déportés et, dans les familles, incitait la Troisième génération⁷ à questionner les grands-parents.

Par ailleurs, les membres de la Deuxième génération, en France, réceptacle privilégié des séquelles psychiques du traumatisme, prenaient conscience de la spécificité de leur expérience et allaient créer des institutions qui leur seraient propres à l'instar de ceux qui les ont devancés en Israël et aux Etats-Unis. Par le biais de groupes de thérapie et de centres de rencontre, ils aspiraient à se dégager de séquelles pesant sur leur vie et dont ils entrevoyaient déjà les effets sur leurs propres enfants.

Recueil des données

Très rapidement j'ai débordé le cadre des seuls rescapés des camps, considérant que tout Juif avait subi la Shoah, pour avoir été, quelles que furent les conditions dans lesquelles il a passé la guerre, sous la menace de l'extermination. Tout Juif vivant en Europe était à ce titre un survivant de la Shoah. Très vite aussi, je me suis intéressée à la manière dont les survivants, quels que furent leur âge et leurs conditions de survie, avaient pu transmettre leur expérience à leurs enfants et je me suis efforcée de rencontrer les enfants de ceux-ci.

Entre 1987 et 1992, j'ai rencontré une centaine de personnes (survivants et enfants de survivants) et ai pu enregistrer au magnétophone cinquante témoignages.

But de ce travail

Ma recherche se présente en trois parties, les deux premières ayant pour finalité la troisième, où sont présentés un certain nombre de témoignages regroupés en noyaux familiaux. Ils sont donnés tels que je les ai entendus afin de sauvegarder le rythme du récit, sa logique émotionnelle et son intensité. Je me suis bornée à les structurer afin de rendre lisible ce qui relevait de l'oralité (on sait combien la ponctuation oriente l'interprétation) et de rendre visibles certains éléments du récit où transparaît la dynamique propre à chaque témoin dans son rapport à la vie. Les quelques sous-titres qui suspendent le fil du récit et les notations qui s'intercalent entre les paragraphes ne sont là que pour lancer des coups de projecteurs sur des données brutes. Ces récits, présentés tels que je les ai entendus, devraient inviter chaque lecteur à recevoir leur message tel qu'il lui parle personnellement. Mon souci n'est pas seulement de sauvegarder la singularité de tel ou tel vécu, inséré dans la singularité de la chaîne familiale, mais de proposer une mise en relation entre la singularité du lecteur et la singularité du témoin. Ainsi le lecteur s'inscrit-il dans la chaîne de transmission et, peu ou prou, d'affinement de sa conscience. Le *mal-dit*, le *mal-entendu*, ne laisse pas indemne. Ne se sauve de la perte de l'innocence et du cycle des répétitions de scénarios que celui qui se sent devenir responsable du plus vulnérable que lui. Ce serait trahir la volonté des

⁶ - Primo Levi, *Les naufragés et les rescapés*, Paris, Gallimard, p. 138-139

⁷ - Première, Deuxième et Troisième Génération sont définies plus loin

témoins⁸ de rester les yeux rivés sur ce qui les a frappés. Leur volonté est certes de dénoncer le mal passé mais aussi le mal récurrent, sous toutes ses formes, en particulier sous ses formes les plus insidieuses, les plus *banales*⁹, et surtout d'éveiller les consciences, et par là, l'espoir d'un monde meilleur.

⁸ - Tous ceux qui m'ont donné leur témoignage savaient que leur participation s'inscrivait dans un cadre de recherche universitaire. Bien que parlant en tant que témoin d'un événement historique ou enfant de témoin, tous seront appelés ici sous des noms fictifs... Les voici contraints à l'anonymat, par prudence, parce qu'il m'était matériellement très difficile de leur soumettre leur témoignage transcrit avant de rédiger ce travail. Voici les témoins, comme nombre d'entre eux l'ont été pendant la guerre, une fois encore, sur la scène du monde, portant un masque sur leur véritable identité. Mais celle-ci n'est-elle pas d'abord pour chacun une éternelle question ?

⁹ - Hanna Arendt, *Eichmann à Jérusalem, rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 1966,

PREMIÈRE PARTIE: PROBLÉMATIQUE

Chapitre 1 : Question-racine

1 - Qu'ont-ils dit à leurs enfants ?

A l'origine de cette recherche, une question: qu'ont dit à leurs enfants ceux qui ont subi les persécutions nazies pour la seule (ou principale) raison qu'ils étaient Juifs ?

Comment les victimes de la haine du Juif parlèrent-ils à leurs enfants de cette haine, de ses effets et de son objet: l'appartenance juive ? Qu'ont pu dire, que peuvent dire, à leurs enfants, petits-enfants, ceux que Hitler vouait à la disparition non seulement du registre des vivants mais aussi — on sait que les auteurs du crime s'étaient promis d'en effacer toute trace — du registre des morts ?

Que peuvent dire de leur expérience, du contact avec les forces de mort, un père juif, une mère juive, à leur enfant, c'est-à-dire à quelqu'un qui, avant de voir le jour, avant même d'être garçon ou fille, est désigné d'emblée, tout au long de l'histoire de l'Occident, comme sujet de la haine récurrente, sauf exceptions (et il faudrait aussi s'interroger sur *comment* ces exceptions ont pu échapper aux préjugés ambiants), de la masse des non-juifs, haine qui atteint un summum sous la botte nazie ?

La question était toute simple: quelle avait été la parole, dans les familles, au sujet du judéocide ? Ayant eu, au moment du procès de K. Barbie, l'occasion de faire quelques entretiens avec des Juifs rescapés d'Auschwitz, je me suis immédiatement perçue comme l'enfant écoutant ses parents, buvant ses paroles. Sans l'aide du magnétophone, je n'aurais rien retenu: j'écoutais mais je n'entendais pas. Je voyais des images hallucinantes et j'étais émerveillée: il (elle) était là, devant moi, vivant, d'une vitalité débordante, effrayante. J'étais face à quelqu'un qui pouvait être monsieur Dupont ou madame Dupond et il (elle) était foncièrement *autre*. Zeus, Moïse ou la Vierge Marie eurent surgi devant moi à l'instant, ils m'eurent été plus familiers. Comment a-t-il (elle) fait ? Comment est-ce possible de revenir de là-bas, de vivre après, de vivre avec ça ? Et je me demandais: Quel effet ça peut faire d'avoir un père, une mère pareil(le) ? Qu'a-t-il (elle) dit à ses enfants ? Et eux, comment ont-ils été entendus par leurs enfants ?

Depuis que je l'avais lu, j'avais rêvé de réaliser une démarche anthropologique semblable. Dans *Les enfants de Sanchez*¹⁰, l'auteur nous épargnait l'imposition de son propre système de référence. Il écoutait, l'un après l'autre, les membres d'une famille raconter leur vie et devenait co-créateur de cette vie. Tout discours sur la participation, l'implication du chercheur, l'inévitable modification réciproque de l'observé par l'observateur... se dissipait. L'observateur entrait dans l'histoire de la famille. D'autre part, l'histoire collective elle-même, *l'histoire du peuple*¹¹ chère à Michelet, se rendait intelligible grâce à l'histoire individuelle et celle-ci n'était pas celle d'un isolat abstrait, mais bien celle d'un individu en chair et en os saisi au milieu de sa cellule familiale.

Ma question en tête, j'aurais aimé rencontrer trois ou quatre familles, en voir chacun des membres sur trois générations et enregistrer leur témoignage: ce qu'ils avaient vécu de la Shoah ou ce qu'ils en avaient perçu à travers leurs parents. Mais je compris vite qu'il était impossible de voir

¹⁰ - Oscar Lewis, *Les enfants de Sanchez, autobiographie d'une famille mexicaine*, Paris, Gallimard, 1978.

¹¹ - Roland Barthes, *Michelet*, Paris, Seuil, 1953.

toute une famille: d'abord parce que ses membres sont le plus souvent dispersés dans des régions géographiques diverses, et surtout parce que dans toutes les familles rencontrées, il y avait toujours au moins un membre qui ne voulait-ou-ne-pouvait-pas parler-de-ça. Je m'aperçus aussi, dès mon premier entretien avec un enfant de rescapé, que le *non-dit* l'avait emporté sur le dit.

2 - *Non-dit* et *trop-dit*, dire et/ou non dire le mal, ça fait mal

2 - 1 - Un *non-dit* qui fait mal

Orna¹² : On ne m'a pas dit grand chose.(...) Il paraît que moi, je questionnais un peu quand j'étais petite; ma mère avait été déportée... déportation qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne sais pas à quoi je l'associais. Alors il paraît que dès qu'on essayait d'en parler, je pleurais dans mon assiette; c'est ce qu'on m'a raconté, et donc ils auraient cessé d'en parler.

La mère d'Orna a été déportée. Elle-même le souligne: elle n'avait pratiquement rien dit ni à sa fille, née en 1939, cachée dans une pension peu avant son arrestation, ni à son fils, né en 1946. Depuis quelques années cependant, tout le passé reflue; la communication entre la mère et la fille est devenue possible à propos de nombre de sujets tabou jusque-là. Ce n'en est pas moins douloureux:

Si vous voulez, c'est un peu lancinant; elle parle, et ça c'est très bien. Elle parle beaucoup de son enfance. Elle a eu le plaisir de retourner dans son lieu d'origine; ils ont fait un voyage; elle n'arrête pas de parler de son enfance. Bon! C'était merveilleux!... Et la déportation... c'est une chose qu'elle a refoulée pendant quarante ans...

Mais avec son frère, parti aux Etats-unis et qui ne veut entendre parler ni de sa judéité ni de la France, aucun échange n'est possible aujourd'hui encore:

Mon frère, c'est spécial, il gomme tout... Il est parti en Amérique. Quand mes parents ont vendu la maison de N., il y avait des bouquins, je lui ai dit: "Il y a des bouquins, tu en veux ?" Il a dit: "Moi, la culture française, c'est terminé!"(...) Il a fallu les difficultés de son fils pour qu'il voit un psychologue qui lui dise: "Qu'est-ce qui s'est passé dans votre famille ?"

2 - 2 - Un *trop-dit* qui fait mal

Tola: *Ma mère m'a parlé quand j'étais toute petite. Je ne sais pas à partir de quand, très tôt... Le soir, dans mon lit, elle me racontait... Qu'est-ce que je pouvais comprendre ? C'était trop, c'était trop tôt (...) et puis après, quand j'ai eu quinze ans, seize ans, j'aurais aimé qu'elle me raconte. Mais elle n'a plus jamais voulu parler et il y a des questions que je n'ai jamais pu éclaircir.*

Tola a fait toute une recherche, d'elle-même, sur le passé de ses parents, analysant ses propres émotions. *Ca, c'est ma Bible!* Elle me tend le livre de H. Epstein, *Children of the Holocaust*¹³. *Je m'en suis servi pour mon livre à moi.* (Elle a écrit et publié son autobiographie). Elle se retrouve entièrement dans certaines paroles d'enfants de déportés; elle cite des passages soulignés, puis: *C'est terrible ce que ma mère m'a fait... elle m'a privé de mon enfance... elle m'a utilisée...*

Tola a fait une thérapie, s'est engagée dans des études de psychologie, de sociologie. Elle a fait 68. Elle a touché à toutes sortes d'activités artistiques, théâtre, danse, chant, peinture... elle est

¹² - Témoignage d'Orna, en 3^e Partie

¹³ - Helen Epstein, *Children of the Holocaust, conversations with sons and daughters of survivors*, New York, Pinguin books, 1988.

partie en Israël, est revenue en France, veut y retourner. Elle ne trouve pas de travail en dépit de ses expériences et de ses diplômes... Une continuité cependant, depuis le jour où elle ralluma ses premières bougies de chabbat: l'étude de la pensée juive et le respect des fêtes religieuses.

Elle est inquiète. Elle reprend le livre d'H. Eipstein, lit au hasard: *Ne pas faire à votre fille ce qu'on vous a fait!* Et me dit: *Et moi, c'est exactement ce que je suis en train de faire avec ma fille!* Ses yeux pleurent mais sa voix est armée d'une certitude telle qu'intérieurement je me dis: elle veut conjurer le sort. Refaire les choses en toute conscience, même si ce sont les mêmes erreurs, est-ce faire la même chose ?

Orna est le premier enfant de déporté que j'ai rencontrée, en 1989, Tola la dernière. Entre elles deux, cinq ans et toute une réflexion personnelle sur la question qui s'est surimposée à ma première question: quand on a entrevu, entendu le *mal* à travers le *dit* et / ou le *non-dit* de ses propres parents, comment échappe-t-on aux ravages de la *vue du mal*, peut-on même y échapper ? Orna est psychanalyste et avant de pouvoir me parler, elle pleure, se gratte la gorge, murmure des mots inaudibles et finit par articuler: *Je ne sais pas pourquoi je pleure.* Elle murmure: *Après quinze ans d'analyse, en être encore là!*

Tola sourit peu. Son regard traverse son interlocuteur mais ses gestes ne sont que tendresse et le meilleur de ses pensées est pour sa fille, qu'elle a eu tard. Elle voulait absolument un enfant. Elle cite encore H. Eipstein: le problème de la vie, de l'enfantement, chez les enfants de déportés. Mettre un enfant au monde devient une mission ou alors reste un exploit impossible: *Mon frère a une carapace... On ne se parle pas; ça m'embête... Il n'a pas voulu d'enfant, ça l'angoisse trop; il est avec une femme non-juive. Il déteste Israël.*

Sortir des camps de la mort, c'était impossible... Très peu en sont revenus. Revenus à la vie *intacts aux yeux du monde*¹⁴, ils ont tout recommencé faisant preuve d'une énergie souvent stupéfiante. Parmi les survivants, certains donnent l'impression d'un supplément de vie, d'une *sur-vie*. Cependant, tous se sentent profondément, définitivement, *autres*. Est-il inéluctable que leurs enfants, les enfants de leurs enfants, se sentent définitivement marqués par ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes vécu ?

Une nouvelle question aiguillonna cette recherche: Peut-on sortir des séquelles du contact avec le *mal* ; peut-on se dégager des séquelles de ce *mal-dit*, *trop-dit*, *mal-perçu* dans sa propre chair ou dans la chair de sa chair ? Et si oui, comment ? Par quels processus ? Dans quel état intérieur ?

Avant d'examiner cette nouvelle question, il s'impose de situer le contexte psycho-existential de ce *non-dit*, *mal-dit* et *trop-dit*, le contexte d'une injonction impossible doublée d'un deuil impossible.

3 - L'injonction impossible

Le souci, l'urgence, de communiquer au monde entier leurs visions de l'enfer tenailla nombre des victimes des nazis. Comme en écho au désir de ceux-ci de ne laisser aucun indice de leur entreprise d'extermination, dans les ghettos, dans les camps, dans les cachettes les plus diverses, des témoins éprouvèrent le besoin de noter les scènes auxquelles ils assistaient-participaient; le témoin s'abstrayant de son statut d'acteur (actif ou passif) pour transcrire les tableaux. Nul autre

¹⁴ - Pierre Francès-Rousseau, *Intact aux yeux du monde*, Paris, Hachette, 1987.

lieu ne pourra jamais offrir, en un tel raccourci de temps et d'espace, une telle densité d'enseignement sur les réactions des êtres humains soumis à la menace constante, à l'humiliation, à la déshumanisation systématique.

Au coeur de l'empire du mal, la résistance des victimes, de toutes celles qui ne revinrent pas et dont, pour le plus grand nombre, on ne saura jamais le nom, ainsi que celle des quelques rares qui sortirent vivantes mais à jamais blessées, prenait la forme d'un cri: *Il faut que le monde sache. Dites-leur!* Cri unanime se prolongeant en un *et faites qu'on vous croit, nous-mêmes nous croyons à peine ce que nos yeux voient*, injonction incontournable à laquelle aucun Jonas ne peut se soustraire.

A la Libération, certains ont tenté de parler, peu ont été entendus. Nombre de facteurs se sont ligüés pour enfouir le souvenir de l'enfer dans un vaste *non-dit* collectif orchestrant les *non-dit* ou *mal-dit* individuels. L'injonction était impossible, pour bien des raisons.

3 - 1 - Allez dire

Ceux qui revenaient débordaient du désir de parler et de témoigner. Dans le désir de parler se bousculaient le besoin de crier un trop plein de tout, d'horreur, de souffrance, et un besoin d'exprimer l'espoir grâce auquel ils avaient tenu, l'appel à la vie et à un monde plus juste. Dans le désir de témoigner, se tressait une double urgence, celle de rappeler le souvenir de ceux qui ne reviendraient jamais, celle de montrer à l'homme son vrai visage ou plutôt les incroyables facettes qu'il pouvait revêtir.

*C'est arrivé et cela peut arriver de nouveau: c'est le noyau de ce que nous avons à dire, parole de prophète, s'il en est*¹⁵.

L'injonction, en elle-même, se révèle grevée d'incapacité quand elle est prononcée par celui qui, au même instant, est exterminé. Qui pourra parler comme *il* ou *elle* aurait pu parler. P. Levi insiste: *Nous les survivants, ne sommes pas les vrais témoins. C'est là une notion qui dérange, dont j'ai pris conscience peu à peu, en lisant les souvenirs des autres et en relisant les miens à plusieurs années de distance. Nous, les survivants, nous sommes une minorité non seulement exiguë, mais anormale: nous sommes ceux qui grâce à la prévarication, l'habileté ou la chance, n'ont pas touché le fond,(...) les "musulmans", les engloutis, les témoins intégraux,(...) eux sont la règle, nous l'exception.(...) La destruction menée à son terme, l'oeuvre accomplie, personne ne l'a racontée, comme personne n'est jamais revenu pour raconter sa propre mort*¹⁶.

3 - 2 - L'impossibilité du dire

Pour toute cette partie nous puiserons abondamment dans le livre de M. Szafran sur S. Veil. Le témoignage de celle-ci n'est ni plus ni moins exemplaire que les autres, mais il présente l'intérêt, pour notre objet, d'être toujours resitué dans une analyse du contexte historico-politique.

3 - 2 - 1 - Niveau familial

a - Des expériences trop différentes

Deux soeurs, déportées, se retrouvent, après la Libération, mais n'arrivent pas à parler: leurs expériences sont trop différentes. L'une a été arrêtée alors qu'elle faisait partie d'un réseau de résistance. L'autre a été arrêtée, malgré ses faux papiers, dans la rue; elle allait du lycée à

¹⁵ - P. Levi, *Les naufragés et les rescapés*, op. cit.

¹⁶ - Id p. 82.

l'appartement où elle s'était réfugiée avec ses parents. C'est S. Veil, qui livre quelques bribes de son expérience à M. Szafran: *Et dire que je voulais tellement rentrer pour... dire...(...) Pourquoi aurions-nous consenti à tant d'efforts pour rentrer si cela ne sert à rien, si nous sommes muettes, si nous ne disons pas ce que c'était...* M. Szafran constate qu'entre les deux soeurs aujourd'hui encore le silence est de mise. Lorsqu'on demande à Denise si, à la Libération, elles ont parlé ensemble du camp, elle répond: *"pas du tout, nous avons vécu des expériences différentes. Je ne pouvais pas parler avec elle de sa vie à elle. Aujourd'hui, nous évoquons la déportation par bribes, mais pas vraiment"*¹⁷.

b - Impact émotionnel trop fort

P. Francès-Rousseau retrouve sa soeur au Lutétia. Il revient d'Auschwitz. *Elle arrive dans le hall du Lutétia, se dirige sans hésiter vers moi; je suis donc reconnaissable. Elle me serre contre elle et je m'abandonne à l'émotion qu'elle partage évidemment. Puis elle m'inspecte, m'interroge et cela la rassure: je reviens intact, tout est bien. Elle me prend alors le bras avec affection et j'entends ceci: "je suis contente que tu sois revenu. Je vais enfin pouvoir parler à quelqu'un de mes malheurs."* Elle m'apprend ce qui la préoccupe (...) *"Maintenant, nous allons rentrer puisque les formalités sont accomplies... Plus tard, tu me raconteras, plus tard. C'est trop affreux..."* Il n'y eut pas d'autres occasions qui me permit de répondre à cette confiance demandée¹⁸.

3 - 2 - 2 - Niveau socio-politique

Reconstruire le pays était urgent. Etouffer les sources de tensions fut un choix politique. Les camps de concentration furent confondus longtemps avec les camps de la mort... Tout contribua, au niveau macro-sociologique, à faire l'impasse sur la singularité du génocide juif.

Ceux qui ont été déportés pour la seule raison qu'ils étaient juifs comprennent vite, à leur retour, qu'ils ne sont pas les bienvenus. Ils ont souvent l'impression que, pour le monde, leur entière disparition eut été préférable: leur réapparition met mal à l'aise. *Ils dérangent dans le tableau univoque d'une France toute entière glorieuse, résistante, gaulliste, d'une France capable de toutes les volte-face, ayant rejeté Pétain, Drancy, Laval et la Milice dans les limbes de ses souvenirs atrophiés. De quelle façon a-t-elle (S. Veil) découvert avec un discernement parfait, un flair quasi animal ce que J.P. Sartre confie à R. Aron dès la Libération: «va-t-on parler des Juifs ? Va-t-on saluer le retour parmi nous des rescapés ? Va-t-on donner une pensée à ceux qui sont morts dans les chambres à gaz ?» Pas un mot, pas une ligne. Pendant quatre ans, la société française a vécu sans eux. Il convient de ne pas trop signaler leur réapparition.(...)*

Denise était sans cesse invitée. Elle parlait de la résistance, du camp. Milou et moi, jamais! Nous n'étions que des victimes, n'est-ce pas, pas des combattants pris les armes à la main. Peu importait nos expériences, nos douleurs. On ne manquait d'ailleurs jamais de nous le rappeler, non sans brutalité.(...)

On me sortait, admet Denise, j'avais droit aux honneurs qui échoient à une petite vedette. Les victimes, il faut le reconnaître, n'étaient pas concernées.(...)

L'antisémitisme résistantialiste existait de façon implicite, admet Denise. Les résistants avaient tendance à railler les personnages comme mes soeurs: "ils se sont laissés prendre; ils n'ont pas combattu", voilà ce que je pouvais entendre. Cette litanie imbécile, Simone l'avait déjà perçue à

¹⁷ - Maurice Szafran, *Simone Veil, Destin*, Paris, Flammarion, 1994, p. 131.

¹⁸ - Pierre Francès-Rousseau, op cit. p. 52.

Auschwitz quand avec Marceline Loridan, elle s'était égarée dans une baraque "communiste" et que les militantes furieuses, avaient chassé les "petites juives." (...)

Et de Gaulle, l'autre "force" historique du moment, de se prêter lui aussi à ce jeu pervers, en toute conscience, avec un rare cynisme. L'unité, serait-elle factice, du pays, la fierté nationale, tout cela justifie, selon lui, l'amnésie collective, le détournement de sens, le mensonge historique. En bref, la révision. Aveu du baron Guy de Rothschild, gaulliste de la première heure et libérateur de Paris: "Le Général n'a jamais fait un geste pour reconnaître dans le martyrologe français la place non pas plus grande mais particulière des juifs" ¹⁹.

N'est-il pas plus urgent, aux yeux des contemporains, de reconstruire le pays, que d'écouter des victimes inclassables ? A. Wiewiorka a analysé combien la distinction entre déportation et génocide fut longue à établir. Ce n'est qu'avec le procès Eichmann à Jérusalem, le *Nuremberg du Peuple juif*, en 1961, que se dégage la singularité absolue de l'entreprise nazie: l'annihilation des Juifs. Elle rappelle les chiffres:

- 63 085 personnes furent déportées de France vers les camps de concentration. 37025 retrouvèrent la France (54 %).

- 75 721 Juifs furent déportés de France vers les camps d'extermination, 2500 survécurent (3%).

Les chiffres semblent pouvoir se passer de commentaires. Pourtant, la prise de conscience de la spécificité de l'extermination se fait très lentement. Les Juifs eux-mêmes, poursuit A. Wiewiorka, ont du mal à réaliser qu'il y eut génocide. Il eut fallu qu'ils se sentent d'abord Juifs et qu'ils perçoivent leur appartenance juive comme la cause de leur déportation; ce n'est pas vrai seulement pour ceux qui sont arrêtés pour fait de Résistance. *Il nous semble que la difficulté principale à percevoir le génocide provient d'une difficulté plus profonde, plus essentielle: celle à concevoir une appartenance à un ensemble juif, communauté, peuple ou nation* ²⁰.

Même à Drancy, les Juifs de souche française continuent à s'identifier à la France plus qu'à un hypothétique peuple juif. A Drancy, on célèbre le 14 Juillet, le 11 Novembre et Noël bien plus que *Pessah, Roch Hachanah* ou *Yom Kippour* (Pâques, Premier jour de l'An juif, Grand Pardon).

G. Wellers, rapporte A. Wiewiorka, constate que les adolescents sont effrayés par l'idée *qu'ils quittaient la France ; et le Pitchipoï allemand était hostile et redoutable parce qu'allemand. Même à Auschwitz, certains Juifs français défendent l'idée de la France face aux autres nationalités qui les traitent d'indisciplinés, paresseux, sales, incapables de se mouler dans la vie collective.*

Après la guerre, les Juifs antérieurement assimilés, pour la plupart se réassimilent: les fautifs sont perçus comme étant les Allemands et Vichy, non la France de la République.

Certes, il en est qui, dès Drancy, bâtissent un projet sioniste. Après la guerre, ils verront dans Israël la seule réponse à l'antisémitisme. Mais globalement, deux grands modèles se constituent dans la judaïcité française de l'après-guerre: pour les uns, c'est l'adoption sans partage de la France républicaine (P. Mendès-France, R. Aron, S. Veil... et beaucoup d'autres personnalités non moins célèbres dans le monde scientifique, artistique... sans compter les anonymes, illustrent ce choix); pour les autres, souvent de nationalité française plus récente, c'est l'adhésion enthousiaste au communisme. Pour les premiers, Vichy n'était qu'une parenthèse; la victoire leur a rendu la France. *Bulawko, pourtant "sioniste de toujours" revient en célébrant la "renaissance de la France... notre France éternelle", la France des Droits de l'homme et de l'émancipation. Pour les autres, le*

¹⁹ - M. Szafran, op. cit. pp 108-110.

²⁰ - Annette Wiewiorka, *Déportation et Génocide*, op. cit. p. 279.

nazisme n'est qu'une modalité du capitalisme; la lutte est à reprendre plus intensément pour la victoire du prolétariat international.

*Aujourd'hui, quand le souvenir du génocide constitue bien souvent le coeur de l'identité juive, on a peine à imaginer qu'il n'en fut pas ainsi aux lendemains de la guerre... Les Juifs ne sont plus libres depuis la guerre, de ne plus l'être. L'état de rescapé les lie les uns aux autres, leur donne un sentiment d'appartenir à une famille spirituelle*²¹, sentiment qui n'a été ressenti et exprimé que bien plus tard.

Notons que dans bien des témoignages, la relation n'est pas faite entre l'antisémitisme et les exactions des nazis contre les Juifs. P. Levi, par exemple, observe et relate comment un système tyrannique anéantit la personnalité d'un individu, et quel rapport se crée entre oppresseurs et opprimés; jamais il ne s'interroge sur la destinée du peuple juif. *Dès lors que le déporté tente de prendre du recul, cherche une rationalité au système dont il a été la victime, cette spécificité de l'antisémitisme exterminateur nazi est effacée*²².

En Avril 1945, quand les déportés reviennent, la bestialité nazie, génocide confondu, est dénoncée en bloc, conclut A. Wiewiorka: toutes les victimes sont perçues et dites comme étant mortes pour la France, aussi bien dans les discours publics que dans les oraisons des synagogues. En 1955, le film *Nuit et Brouillard* est emblématique de cette vision. Alors qu'après la guerre de 14-18, les activités pour le souvenir étaient intenses, elle apparaissent très faibles après 1945. Les raisons sont multiples: le nombre des déportés revenus est faible: 40 000 pour les politiques, 2 000 pour les Juifs. On tente d'uniformiser le sort des déportés. Aucun endroit ne s'offre pour constituer un lieu de mémoire satisfaisant. Les déportés revenus ne représentent pas un groupe social important. Parmi eux, beaucoup seront *instrumentalisés* par le Parti communiste: *à tous les déportés quel que soit le motif de la déportation, le Parti communiste offre une sorte de marché implicite: ils taisent la spécificité de leur destin de "raciaux"; en échange, ils deviennent des patriotes et résistants, voués à l'anéantissement en tant qu'antifascistes*²³.

3 - 2 - 3 - Niveau psychologique

a - Entre la fuite en avant de type maniaco-dépressive²⁴ et l'étrangeté de l'image de soi et du monde.

Tout a été détruit. Tout doit être reconstruit. L'action est une nécessité de la survie. Elle s'impose aussi comme dérivatif, permet d'éviter l'affrontement des images obsessionnelles. Il faut noter que cette fuite en avant de type maniaco-dépressif atteint la société tout entière. C'est le *baby-boom* de l'après-guerre avec la naissance d'une *société de consommation*.

*Chaque jour était un fardeau, je me sentais étrangère. Je ne savais plus rien faire, j'avais besoin de m'occuper à tout prix pour ne pas avoir à réfléchir; coucher dans un lit "normal" me posait un problème*²⁵.

²¹ - Id. p. 361.

²² - Id. p. 328

²³ - A. Wiewiorka, op. cit. p. 103.

²⁴ - Pour Donald Winnicott, la suractivité ou la fuite en avant dans l'action peuvent, derrière une apparence de dynamisme, être une réaction de défense, de type *maniaco-dépressif*, par lequel un individu échappe à un monde intérieur trop angoissant; de même la fuite dans la santé. Donald Winnicott, *Conversations ordinaires*, Paris, Gallimard, 1988, pp 36-37.

²⁵ - Maurice Szafran, op. cit. p. 103.

Outre la nécessité matérielle de tout reconstituer, depuis le logement, la vie professionnelle, il fallait tout réapprendre; et d'abord les gestes les plus simples: le corps, mais aussi l'âme, avaient oublié ce qu'était *coucher dans un lit "normal"*. (...) *Petit à petit, je recouvrais la vue, l'ouïe. Petit à petit, je reconnaissais les sons, les couleurs, les odeurs. Les goûts, beaucoup plus tard. (...) J'avais besoin d'être hyperactive, tant ma vie, moralement, était difficile*²⁶.

Il fallait réapprendre sa propre image. Devant le magnétoscope de la Maison de la Diaspora, à Tel Aviv, un témoin raconte: quelques semaines après être revenu de déportation, emmené dans un hôtel par son frère, seul dans sa chambre, il sursaute: quelqu'un est à ses côtés qu'il n'a pas vu entrer. En fait, c'était son propre reflet dans l'armoire à glace. Ce même témoin poursuit: le soir, son frère et lui dînent dans un restaurant. Il s'aperçoit que les gens, autour d'eux, ne cessent de le regarder. Pourtant ses cheveux ont repoussé. Il se demande bien ce qui peut attirer les regards sur lui. Puis il comprend: il a mangé tout son repas avec sa cuiller, coupant même sa viande avec.

Cette sensation étrange de ne plus rien savoir des relations de son propre corps avec l'espace et le temps a été maintes fois décrite. Elle semble pouvoir osciller entre un monde schizophrénique de drogué et un renouvellement poétique de toutes les perceptions.

A. Langfus n'a pas connu les camps d'extermination, mais elle a connu le ghetto, puis une fuite éperdue de refuge en refuge. Elle a surtout perdu toute sa famille. Envahie par des images lancinantes et obstinées, ne pouvant s'arrêter nulle part, traînant *ses bagages de sable* d'une rue à l'autre, elle suit le premier venu jusque dans sa maison, dans un pays habité par le ciel, la mer, le soleil.

*Il y a trop d'images dans ma tête. Evidemment, les autres têtes aussi, il y en a, mais bien rangées, en ordre, prêtes à un usage raisonnable. Chez moi, la mécanique doit être détraquée: le déclic se fait n'importe quand, n'importe où. Jamais quand il faut*²⁷.

Arrivée la veille, dans le Midi, avec celui qu'elle appelle *Le Vieil homme*, ayant eu juste le temps de faire le tour du village, elle se réveille et revoit le rêve qu'elle a fait durant la nuit: tout un décor criant d'artificialité à ses yeux. *Et je comprends que pour pouvoir rester ici, il me faut également jouer le jeu. Bien sûr, je ferai semblant de croire que ce ciel est un vrai ciel, que cette lumière qui blesse mes yeux est la seule et véritable lumière.* Elle sort, va à la découverte du jardin: *A droite, si l'on se penche, on aperçoit un morceau de mer. A petits pas, je fais le tour du carré. Des grappes de raisin se présentent à ma main. Des grappes de vrai raisin qui éclatent entre les doigts. Puis, avec précaution, je cueille une grappe*²⁸.

b - L'incroyable

L'*incroyable* est une notion qui, depuis Auschwitz, s'impose à la réflexion des sociologues et des psychologues avec ses deux facettes, se renforçant l'une l'autre: l'*incroyabilité* de l'horreur, de la systématisation de la déshumanisation et de la tuerie, rehaussant l'*incroyabilité* de la survie. Aucun rescapé ne peut s'expliquer par quel hasard il a échappé à la mort. Tout témoin a la sensation qu'un *miracle*, ou plutôt une série de miracles, l'a arraché in extremis à l'inéluctable.

²⁶ - Id. p. 114.

²⁷ - Anna Langfus, *Les bagages de sable*, Paris, Gallimard, 1962, p. 110.

²⁸ - Id. pp 78-80.

Arlette est restée un an Auschwitz²⁹. Tout le long de son récit, en même temps qu'elle me demande si je peux la croire, elle-même parfois se demande si elle peut se croire.

Si je vous racontais ce qu'on a mangé, vous me diriez: c'est pas possible!

Ils ont fait des choses terribles! Moi, si on me le racontait je ne le croirais pas.(...) Alors je comprends que les gens ne veulent pas me croire.

Quand on veut vraiment parler de ça, il faut reconnaître qu'on se demande si on l'a vécu.

Ne pas être cru parce que c'était *incroyable*, les détenus, dans les camps, en pressentaient l'effroi:

Cette même pensée (même si nous racontions, on ne croirait pas) du fond du rêve des captifs affleuraient sous la forme du rêve nocturne. Presque tous ceux qui sont retournés, oralement ou dans leurs souvenirs écrits, rappellent un rêve qui revenaient fréquemment dans les nuits de la captivité, varié dans les détails, mais unique pour l'essentiel: ils se voyaient rentrés chez eux, racontant avec passion et soulagement leurs souffrances passées en s'adressant à un être cher, et ils n'étaient même pas crus, ils n'étaient même pas écoutés. Dans sa forme la plus typique (et la plus cruelle), l'interlocuteur se détournait et partait sans dire un mot.(...) Il importe de souligner à quel point les deux côtés, les victimes et les oppresseurs avaient une conscience vive de l'énormité et donc de l'incrédibilité de ce qui se passait dans les lager³⁰.

Certes, la radio, les journaux avaient parlé des camps, des films les avaient montrés, mais réaliser que cette réalité était celle-là même que certains portaient en eux, nécessitait un effort d'autant plus grand que le sentiment de hiatus entre l'horreur et le monde ordinaire était celui des rescapés comme de leurs interlocuteurs éventuels. Hiatus que les rescapés vivaient à une double niveau, en eux, comme une rupture totale entre l'avant et l'après, et entre eux et le monde *normal*. Et parfois même entre eux-mêmes, les rescapés de l'enfer, tant les différences entre les expériences vécues pouvaient être grandes.

c - Extrême diversité des situations

C'est sans cesse souligné par tous les témoins: l'expérience de chacun n'est superposable à aucune autre. Le référent commun devient, à la limite, l'absence absolue; il est un point commun fondateur simultanément de la ressemblance et de l'irréductible dissemblance. L'impact de ce point commun se traduit par un irrésistible attrait mais aussi par la sensation douloureuse de l'impossibilité de se faire comprendre. La loi des attirances affinitaires est alors maximale.

Karina³¹ est une des premières personnes que j'ai rencontrées. Elle est restée dix mois à Auschwitz. Ses premiers mots, au téléphone, sont pour me prévenir: *Je ne sais pas si mon histoire peut vous servir, elle est particulière; et, le plus curieux, nous nous le disions encore l'autre jour avec une amie, même pour celles avec qui j'ai été là-bas au même moment, ça a été tout autre chose.*

d - L'inconnaissable, l'indicible

Quand bien même il y aurait des oreilles pour écouter, ce qui est à dire ne se coule dans aucun mot. *Sachez que jamais vous ne saurez*, clame en substance E. Wiesel.

²⁹ - Témoignage d'Arlette ,3° Partie.

³⁰ - P. Levi, *Les naufragés et les rescapés*, op. cit. p. 12.

³¹ - Témoignage de Karina , 3° partie.

Il est impossible de savoir, impossible de parler. Il est nécessaire de savoir, de parler: tel est le dilemme de tout témoin rappelait Yolanda Gampel lors d'une conférence à Tel Aviv, en 1990.

La transmission, en ultime recours, doit se forger en tant qu'oeuvre artistique. Nombre de déportés expriment leur vie intérieure, et l'empreinte qu'y a coulée la Shoah, par la peinture, la sculpture et surtout l'écriture. Les visions de Dante, auxquelles il est souvent fait allusion, se révèlent insuffisantes mais se font le vecteur, pour soi et pour autrui, des impressions vécues dans un passé toujours au présent, dans un temps qui fait bloc. C'est à un nouveau langage qu'en appellent les rescapés, un langage d'avant la diversification des langues, un langage où les mots seraient les notes faisant vibrer le silence de la mémoire au-delà du chaos d'une souffrance qui n'a pas de sens.

Entre anciens déportés, ce silence n'empêche cependant pas le rire de fuser. Rire d'une *Divine comédie* qui transcende toute tentation d'artifice. Certains commencent à l'avouer; le plus souvent ils ont peur de choquer. Mais pourquoi n'auraient-ils pas le droit de rire ?

Chaque fois que d'anciens déportés se rencontrent, ils ne peuvent s'empêcher de parler indéfiniment du camp, et tous les souvenirs remontent à la surface, avoue Simone. Nous avons notre approche spécifique pour le faire, avec des sentiments où se mêlent la joie des retrouvailles, l'étonnement d'avoir survécu et l'angoisse que nous portons en nous de ce même miracle. C'est dans le rire et une forme d'humour noir, qui choque souvent les autres, que nous échappons à l'émotion qui nous étreint ³².

Attention de nous méprendre, cependant. Il est toute une modalité de rires qui n'est pas le rire libérateur. De même qu'il est des cacophonies a-sonores et toute une variété de mutismes sans commune mesure avec le silence, silence d'une communion qui s'avère la seule transmission authentique quand toutes les paroles, dites et écrites ont été épuisées, vidées de leur sens ou explorées dans tous les sens.

e - La culpabilité et la honte

Comment être cru ? Quels mots emprunter ? A qui parler ? Mais encore comment parler quand on se sent accusé et que soi-même on s'accuse, pour le moins, de n'avoir pas pu empêcher de mourir ses plus proches ? *Si quelque chose de monstrueux m'a été infligé, c'est que je suis un monstre, ou du moins je le suis devenu*, se demande la victime.

Nous nous attendions tellement à cette mise en cause, confirme Marceline Loridan, détenue avec S. Veil à Auschwitz. Pourquoi es-tu revenu, toi, alors que les autres sont morts ? Qu'as-tu bien pu faire pour ça ? (...) En outre Simone était "si belle" ³³.

Gabriel ³⁴ parle de sa mère, revenue d'Auschwitz: *Après la guerre, je crois qu'elle était très perturbée; surtout que les survivants disaient qu'ils n'étaient pas crus, que ce qu'ils racontaient n'était pas croyable... En plus, il n'y a eu peut-être que quelques cas mais enfin... ça marque quand même... Il y avait le sous-entendu: si on était revenu, c'est qu'on avait été une pute, ou une collabo ou quelque chose comme ça. Alors que faire devant ça ?* (long silence) (...) *Ma mère a dû arriver à la conclusion que, face à des insultes de ce genre, on ne peut rien faire; on est complètement désarmé; on ne peut pas se justifier... C'est presque déjà reconnaître la légitimité de l'insulte... On*

³² - M. Szafran, op. cit. p. 131.

³³ - Id p. 111.

³⁴ - Témoignage de Gabriel , 3^o Partie.

laisse, mais... C'est une bêtise profonde. Je ne voudrais pas critiquer ces gens-là, mais leur attitude ruinait un peu plus ceux qui reviennent des camps.

1° La perte d'innocence

H. Klein³⁵ évoque la torture psychique d'une rescapée qu'il a en thérapie: elle est tenaillée par un sentiment tenace et destructeur de culpabilité. Une de ses camarades, sélectionnée, lui avait dit: *how you can stay when we are going ? Comment pouvez-vous rester quand les autres y vont ?*

Plutôt que de sentiment de culpabilité, il semble préférable dans un premier temps de parler de la perte d'innocence. P. Levi est un de ceux qui a scruté avec le plus de méticulosité la perte d'innocence consécutive à la simple *vue du mal*. Assister au martyre de l'autre sans réagir, quelle que soit la raison de l'inaction, rend co-participant du mal. Aussi, tout témoignage recèle-t-il une part d'aveu, a minima un aveu d'impuissance vécue comme quelque peu complice. Cet aveu accuse celui qui le fait, même s'il n'en prend pas conscience; et celui qui le reçoit, à moins d'être bardé de mauvaise foi, ne peut lui-même que se mettre en accusation, quitte à la refouler simultanément ou à se soulager par un geste de bienfaisance.

*Lorsque des millions de personnes sont massacrées, seul un enfant peut rester innocent. Nous sommes tous concernés... Je ne peux vivre en paix avec moi-même parce que je pense sans cesse à ce que nous, les Juifs, avons accepté sans rechigner et à ce que nous, les Juifs, n'avons pas fait pour sauver, comme nous aurions dû le faire, d'autres Juifs. Moi aussi, j'aurais dû en faire beaucoup plus pour essayer de sauver certains membres de ma famille*³⁶.

En ultime instance, les rescapés avouent: c'est le nombre qui les a sauvés. Et *notre seule arme, c'est notre nombre, que les chambres à gaz ne pourront jamais contenir*³⁷. Aveu qui les oblige à témoigner pour ceux qu'ils n'ont pu sauver en même temps qu'il énonce, au second degré, l'impossibilité du seul témoignage valable: celui des exterminés. C'est à eux-mêmes qu'ils doivent d'abord réussir à pardonner. A quel moment, comment se laver de la *vue du mal* ? Est-ce possible ? Tout effort de sincérité demande toujours plus de sincérité. Aucun examen n'est jamais objectif de ce en quoi nous étions prisonniers de nos incompétences, de nos erreurs d'interprétation, de nos fautes délibérées... Est-il possible d'atteindre l'humilité qui, seule, permet d'établir à sa juste mesure, les limites de notre propre pouvoir ? La dignité est compatible avec cette humilité, le narcissisme est sérieusement atteint. Paradoxalement, c'est peut-être cet aveu qui rend à l'offensé la dignité qui fut bafouée. L'étude de la Shoah renvoie psychologues et sociologues à l'éthique.

2° La perte de dignité

Le terme de honte est trop proche de celui de culpabilité. L'un et l'autre, dans ce premier temps de l'exposé, renvoient trop à des théories psychologiques qui, toutes, s'avèrent débordées par l'énormité de la Shoah. Mieux vaut, pour le moment, parler de perte de dignité.

Les nazis non seulement voulurent tuer tous les Juifs mais, d'abord, ils s'ingénierent à les rendre conformes à l'image qu'ils s'en étaient faite: pas même des animaux, de la vermine. Plus encore qu'offensées et humiliées, leurs victimes furent déshumanisées. Déshumanisé, l'être humain ne

³⁵ - Hillel Klein, *Survival and trials of revival; psychodynamic studies of Holocaust survivors and their family in Israël and the diaspora*, manuscrit, Université hébraïque de Jérusalem, 1985, p. 11.

³⁶ - Bruno Bettelheim, *Le poids d'une vie, essai, souvenirs*, Paris, Laffont, 1991, p. 318

³⁷ - Tadeusz Borowski, *Le monde de pierre*, Paris, Calmann-Lévy, 1964, p. 180.

retombe pas à l'état d'animal: ce n'est ni son origine, ni sa destinée. L'animal a des instincts qui le gouvernent et le préviennent de la déchéance. L'être humain n'a que des besoins, relevant de son héritage animal, et une aspiration à harmoniser ses désirs et sa vie au milieu de ses compères; pour se faire, il doit se rendre le monde intelligible, en faire le champ de sa parole.

La parole était bannie à Auschwitz. *Pour qu'un cheval court ou s'arrête, tourne, tire ou cesse de tirer, il n'est pas nécessaire de traiter avec lui ou de lui donner des explications détaillées: il suffit d'un lexique composé d'une douzaine de signes diversement assortis mais univoques, peu importe qu'ils soient acoustiques ou tactiles ou visuels: tractions sur les rênes, piqûre des éperons, hurlements, gestes, claquement de fouet, bruits de lèvres, tapes sur l'échine, tout cela convient pareillement. Leur parler serait un acte stupide, comme parler seuls, ou une sensiblerie ridicule*³⁸.

Un kapo, tout nouveau, pris de peur à la vue d'un des surveillants SS les plus redoutés, *se mit au garde-à-vous, très décontenancé, et fit la Meldung réglementaire: "Kommando 83, quarante-deux hommes."* Dans son trouble il avait bien dit *"zwei und vierzig Mann"* (hommes). Le milicien le corrigea d'un ton paternellement bourru: *on ne dit pas cela, on dit "zwei und vierzig Häftlinegr", "quarante-deux détenus". C'était un jeune Kapo, donc pardonnable, mais il lui fallait apprendre le métier, les convenances sociales et les distances hiérarchiques*³⁹.

L'être humain déshumanisé n'est pas seulement en rupture complète avec son image et l'image d'autrui; il est en rupture complète avec lui-même: il n'est plus qu'une collection d'objets dotés de réflexes. Il est mort à lui-même. Quelque chose est brisé, qui pourra être reconstruit, mais qui gardera toujours la trace de la brisure. Après la brisure, seul demeure le souvenir du visage ancien. La reconstruction sera irrémédiablement autre, ce qui ne lui impute ni d'être meilleur, ni d'être pire, ni plus ni moins beau. Autre. Avec un plus, cependant: toute l'ingéniosité démultipliée qu'il aura fallu pour retrouver les traces du visage perdu et pour le rebâtir. *Je ne crois pas être devenu meilleur. J'ai compris certaines choses, mais je ne suis pas devenu bon*⁴⁰.

Obliger l'autre à piétiner toutes ses valeurs, le réduire à la faim et à la peur, le pousser à la négation de lui-même, tel était le fer de lance de l'entreprise nazie. Les Juifs, collectivement, ont fait individuellement l'expérience du rien. Pour les rescapés des camps qui avaient milité dans les mouvements de résistance, la restauration de la dignité personnelle était sans doute facilitée. Encore faudrait-il nuancer avec une délicatesse infinie. Il devient compréhensible que la majeure partie des victimes *raciales* se soient murées dans le mutisme.

3° Sauver son corps, sauver son âme

La question s'impose à tout survivant: ceux-là seuls qui ont sauvé leur âme seraient-ils ceux qui sont morts. Fallait-il payer de son corps la dignité de l'âme ? Fallait-il la mort pour être libéré de toute souillure ? Le survivant reste taraudé par la question: *Pourquoi moi ? Par quelle injustice du sort suis-je en vie ? En quoi ai-je été complice de cette injustice ? Que faire pour la réparer ?*

Entre se formuler à soi-même la question et la formuler devant ses proches ou face à un public plus large, se creuse un abîme. Est-il quelqu'un d'assez innocent pour ne pas se sentir accusé par un aveu ? Et depuis Freud toute accusation portée contre autrui n'est-elle pas suspecte de projection ?

³⁸ - P. Levi, op. cit. p. 90.

³⁹ - Id. p. 91.

⁴⁰ - Primo Levi, *Si c'est un homme*, op. cit.

Arlette⁴¹ tremble, cinquante ans après: *Il y avait des filles chez nous qui n'étaient pas bonnes non plus... C'est vrai qu'on ne peut pas dire ça, parce que, pour sauver sa peau, peut-être... On sait pas, on sait pas, je ne sais pas... Enfin moi, j'avais pas de bijoux, je ne pouvais pas...* Arlette est quelque peu soulagée: les circonstances étaient telles qu'elle ne fut pas en situation de perdre son âme. Mais elle frissonne à l'idée que... *Celui qui a sauvé sa peau est-il sûr de s'être sauvé ?*

*Il est difficile de se réconcilier avec le fait d'avoir été témoin d'une tragédie sans précédent*⁴². Cette phrase de P. Thémanlys, tout témoin peut se l'approprier. En bref, si la *vue du mal* prive le témoin de son innocence, il semble bien qu'elle ait privé aussi de son innocence le témoin du témoin, et d'abord ses propres enfants.

4 - Le deuil impossible

Ont été analysées les circonstances de l'impossibilité de l'injonction entendue par les déportés d'aller dire au monde ce que leurs yeux avaient vu. La Shoah fut, particulièrement en France, tenue longtemps dans le brouillard opaque du *non-dit* collectif. Ce *non-dit* freina considérablement la perlaboration du deuil des familles touchées.

Pour définir le *travail du deuil*, il sera fait appel à la psychanalyse, aux travaux de S. Freud, M. Klein, D.W. Winnicott, D. Anzieu, R. Kaes et P. Guillaumin, ainsi qu'à l'anthropologie⁴³.

4 - 1 - *Non-dit* et non-perlaboration du deuil

a - Définition du deuil

Toute perte nécessite un travail de deuil. La perlaboration du deuil est un des thèmes principaux de la théorie psychanalytique. Le deuil, période de réaménagement des relations intra et interpsychiques, est un long travail qu'aucune volonté ne peut accélérer. La maturation d'un deuil implique une série d'étapes que toute bousculade, imposée par l'entourage, toute violence que le sujet se ferait à lui-même pour nier sa douleur, ou la dépasser trop tôt, pervertirait, handicapant plus ou moins gravement le retour à la vie et à la joie.

Le deuil, l'abandon progressif de ce qui, en fait, est souvent perçu comme ayant abandonné, n'a rien de spontané. La réaction immédiate semble bien, au contraire, être celle de l'agrippement à l'illusion d'un retour possible à la situation d'avant la perte. Le maintien obsessionnel des investissements sur l'objet perdu les renforce. Celui-ci n'est plus là mais sa présence dans la conscience tient office de présence dans la réalité. C'est comme s'il fallait, non pas y penser, y songer de manière flottante ou quelque peu construite, mais fixer sa pensée et ses sentiments dessus, sous peine de le perdre une seconde fois. La douleur, toute intolérable qu'elle puisse être, reste préférable à la dépression, au sentiment de vide, laissée par la réalisation de l'absence.

C'est pourquoi tout deuil nécessite le recours aux cadres sociaux et/ou religieux. D'une part les rites sont toujours là pour relayer la défaillance des modes de vie quotidiens provoquée par la perte. D'autre part, l'individu pourra d'autant mieux se replier sur lui-même et, en quelque sorte, fusionner avec sa douleur, le temps nécessaire à la période de prostration, que le cadre social, par

⁴¹ - Témoignage d'Arlette en 3^e Partie.

⁴² - Pascal Thémanlys, *Un itinéraire de Paris à Jérusalem, Jérusalem*, Ed Ahav, 1963, p. 74.

⁴³ - A. Barrau, *Mort à jouer, mort à déjouer, socioanthropologie du mal de mort*, Paris, PUF, 1994.

l'intermédiaire des proches — famille et intimes — offrira le relais du rituel collectif pour traverser le premier seuil sensible.

Soutenu par le rituel collectif, le sujet devient capable d'entreprendre toute la procédure de remaniements psychiques, sociaux et matériels qui le conduira à une nouvelle phase de sa vie. Ces remaniements n'ont rien de linéaire mais semblent plutôt procéder par vagues d'approfondissement successives. L'évolution interne, hors d'accès à la conscience, ou le cours des événements extérieurs, peuvent accélérer la procédure, la freiner, en redistribuer les composantes, d'une manière toujours imprévisible mais dont les grandes étapes se retrouvent chez tous. De nouveaux chocs — de nouvelles pertes, mais aussi des joies — peuvent faire office de quitte ou double: soit arracher l'endeuillé à l'invincibilité de sa tristesse ou de sa rancune vis-a-vis de ce qu'il ressent comme la cause de sa perte, soit l'y enfoncer davantage.

b - Les conditions du deuil: importance du *dit*

La perlaboration du deuil dépend:

- de la possibilité de dire sa douleur, avec des mots et des larmes.

- de la réalisation de la perte: il s'agit d'intégrer intellectuellement, affectivement et avec toutes ses émotions, jusque dans son corps — dans les gestes et dans les sensations les plus habituelles — que l'*objet* est définitivement perdu, et qu'un autre objet peut lui succéder, doté de qualités plus ou moins proches, mais que ce sera un autre *objet*, qui ne remplacera jamais le premier. C'est justement cette ouverture à l'altérité que les processus de deuil aménagent.

En disant sa douleur, en la faisant couler dans les pleurs, en réalisant que l'*objet* est définitivement absent, celui-ci peu à peu acquiert un nouveau statut dans l'imaginaire. Tout en étant ressenti comme un manque, il en vient à être ressenti comme une présence appartenant à une autre réalité, celle de la vie intérieure. Il ne parasite plus les relations avec la réalité tangible, il peut même les faciliter en les enrichissant d'un nimbe inestimable.

En formulant sa douleur à haute voix et/ou en entendant, autour de lui, des voix évoquer le défunt, le survivant prolonge ses adieux à la personne perdue, lui exprime, par personne interposée, tout ce qu'il aurait aimé lui dire. Quand C. Vegh écrit: *je ne lui ai pas dit au revoir*⁴⁴, elle exprime le remords qui la ronge, le remords de l'enfant qui a dû rester de marbre au moment du départ de son père, départ dont elle pressentait le tragique dans cette zone de l'être où se nouent les attachements les plus profonds. Elle ne peut se pardonner de *n'avoir pas dit au revoir*. L'auto-reproche demeure un supplice permanent. Tout son livre est une manière de dire enfin *au revoir* à son père et d'abord de lui avouer ses regrets; une manière de lui demander pardon: jusque-là elle était torturée à l'idée qu'au moment de la séparation, qu'elle ne pouvait imaginer définitive, il lui semblait avoir écourté les derniers instants. En voulant faire la paix avec lui, elle se réconcilie avec elle-même.

Tant que le défunt n'a pas été suffisamment *raconté*, tant qu'il n'a pas eu sa place dans la parole du survivant, tant que n'ont pas été *dites* sa tendresse et/ou peut-être aussi ses rancunes, tant que la relation n'a pas été *suffisamment*⁴⁵ élucidée, le survivant risque d'être rongé par le remords plus encore que par les regrets: il se sent plus ou moins coupable du décès. Quand, à l'âge de la maturité,

⁴⁴ - Claudine Vegh, *Je ne lui ai pas dit au revoir; des enfants de déportés témoignent*, Paris, Gallimard, 1979.

⁴⁵ - Le terme *suffisamment*, très fréquent chez D.W. Winnicott, permet d'éviter le risque de fixer une norme.

A. Duperey écrit *Le voile noir*⁴⁶, elle est consciente de vouloir, entre autre, conjurer le remords qui la ronge: elle se soupçonne d'avoir partie dans l'accident mortel de ses parents.

Après une perte, si un temps de repli sur soi est nécessaire, c'est bien pour pouvoir se dire (et dire à l'*objet*) intérieurement tout ce qui n'a pas été exprimé. Le défunt étant, par définition, absent, le recours à un minimum de cadres collectifs est indispensable.

Les rites sociaux ont une double fonction: relayer l'expression, par l'endeuillé, de sa relation au défunt, en supporter le *dire* et, d'abord, décharger temporairement l'endeuillé de toute préoccupation autre que celle de rester en contact avec l'image de l'*objet* perdu afin d'entretenir avec lui tout ce dialogue pacificateur, parce que clarificateur des malentendus passés. Les proches, famille et amis, entourent l'endeuillé non seulement pour ne pas le laisser seul avec sa douleur et prévenir une perte de contact avec la réalité extérieure, mais pour lui parler du défunt, rappeler qui il était, ce qu'il aimait, ce qu'il faisait. C'est le moment de dérouler les souvenirs, de revoir tout le film de la vie, de revivre les moments les plus intenses. Paroles et larmes alternent, mais les rires peuvent fuser qui surprennent, dérangent et soulagent tout en même temps.

Alors non seulement la vie peut reprendre ses droits, mais de nouvelles créations, de nouvelles réjouissances en rehaussent la valeur.

Les causes du *non-dit*, de l'insuffisamment dit, du *mal dit*, de la Shoah, dans la société et dans les familles, ont été longuement étudiées. Non seulement les rescapés des camps ne pouvaient parler pour les *vrais témoins* — ceux qui ne reviendraient jamais — comme ils en ressentaient le devoir; mais, ne pouvant parler ni de la souffrance des morts ni de la leur, pour beaucoup toutes les émotions restèrent bloquées dans un amalgame de remords et de rancune insolubles.

4 - 2 - Disparaître n'est pas mourir

Dire la perte ne suffit pas, il faut la réaliser, l'intégrer psychiquement. Comment réaliser la mort d'un être cher quand on sait seulement qu'il a *disparu*⁴⁷. L'absent est-il vraiment mort pour celui qui n'a pas vu son corps dans un cercueil, son nom gravé dans la pierre ou inscrit dans quelque registre de la main d'une personne fiable ?

Il faut lire les travaux des anthropologues pour saisir à quel point, en Occident, on a cru à une barrière absolument étanche, automatique, dès le dernier soupir, entre les vivants et les morts. Partout ailleurs, les sociétés se sont ingénies à matérialiser les barrières entre le monde des vivants et le monde des morts, ceux-ci n'accédant à leur royaume qu'en franchissant toute une série de passages, se heurtant à mille obstacles contre lesquels ils ont besoin du secours des vivants. Partout, sauf en Occident, on sait que les morts ne laissent les vivants en paix que lorsque ceux-ci les ont hissés au statut d'ancêtres.

Comment un *disparu* serait-il un ancêtre ?

P. Levi nous parle de son ami, Alberto qui *disparut au cours de la marche d'évacuation du camp, en Janvier 1945.(...) Lorsque je fus rentré au pays, j'estimai de mon devoir de me rendre aussitôt dans la ville d'Alberto afin de rapporter à sa mère et à son frère tout ce que je savais. Je*

⁴⁶ - Anny Duperey, *Le voile noir*, Paris, Seuil, 1992. Dans ce livre l'auteur entreprend, en l'analysant, le deuil de ses parents. Et fait l'aveu de son sentiment de culpabilité en même temps que de sa rancune.

⁴⁷ - *Moi aussi je suis un disparu.(...) Disparu depuis juillet 42, un des 100 000 ou 200 000 disparus: ce n'est pas une honte d'être disparu non ? Et puis est-ce qu'on peut les compter les disparus ? Si on pouvait, ce ne serait pas des disparus; on compte les vivants et les morts; les disparus ne sont ni vivants ni morts, et on ne peut pas les compter; c'est des fantômes.* Primo Levi, *Maintenant ou jamais*, Paris, Julliard, 1983, p. 15.

fus accueilli avec courtoisie et cordialité, mais dès que j'eus commencé mon récit, la mère me pria de l'interrompre, elle savait déjà tout, au moins en ce qui concernait Alberto, et il était inutile que je lui répète les sempiternelles et épouvantables histoires: elle savait que son fils, et lui seul, avait réussi à quitter la colonne sans que les SS l'abattent, il s'était caché dans la forêt et était en sûreté chez les Russes, il n'avait pas encore pu envoyer de ses nouvelles, mais il le ferait bientôt, elle en était certaine; et maintenant, j'allais lui faire le plaisir de changer de sujet et lui raconter comment j'avais moi-même survécu. Un an plus tard, le hasard me fit passer par cette ville, et je fis une nouvelle visite à sa famille. La vérité avait légèrement changé: Alberto se trouvait dans une clinique soviétique, il allait bien, mais il avait perdu la mémoire, il ne se souvenait même plus de son nom; il était cependant en voie d'amélioration et rentrerait bientôt, elle le tenait de source sûre.

*Alberto n'est jamais revenu. Plus de quarante ans ont passé: je n'ai plus eu le courage de me représenter et d'opposer ma douloureuse vérité à la "vérité" consolatrice que, s'aidant mutuellement, les parents d'Alberto s'étaient forgée*⁴⁸.

Ce passage est exemplaire, non seulement on y voit à l'oeuvre l'impossibilité pour des parents de réaliser la mort de leur fils et leur faculté de s'inventer des histoires somme toute vraisemblables: n'ayant vu aucune trace, n'ayant touché aucune preuve, ils n'ont pas pu entendre P. Levi. On y voit aussi que P. Levi lui-même ne dit pas, n'écrit pas, qu'Alberto est mort.

4 - 3 - Absence de cadres de deuil

La modernité, survenue dans un monde aux mentalités imbibées d'une religion où les rites funéraires sont minimes si on les compare à ceux des sociétés *traditionnelles* ou aux sociétés antiques, prônant une laïcité en bon voisinage avec un rationalisme agnostique ou matérialiste, aidée par le développement de la médecine, a oublié la signification du deuil. Depuis longtemps, elle ne sait comment se comporter avec ceux qui s'appêtent à franchir, ou ont franchi, le grand passage. A la seule mention de l'Egypte pharaonique ou de Madagascar, où les bâtisses les plus colorées, dans les villages, sont les maisons des morts, la distance est flagrante.

L'Europe de l'après Deuxième Guerre mondiale n'était pas disposée, de par ses mentalités, à pleurer longtemps ses morts. Simple constat à poser comme arrière-fond sur lequel s'encastrent d'une part le contexte d'une fuite en avant généralisée dans la reconstruction socio-économique et d'autre part la fascination, pour les uns, du modèle américain et, pour les autres, du modèle soviétique, autres référents mentaux tout aussi défavorables à la perlaboration du deuil.

A ce cadre global très général se superpose le cadre, ou plutôt l'absence de cadres de deuils collectifs dans la judaïcité de l'après Shoah. D'une part le rabbinat français a été décimé entre 39-45; d'autre part, déjà avant la guerre, les structures religieuses juives étaient atteintes par le rationalisme ambiant. Quand bien même les cadres du deuil juif existaient, les Juifs rescapés avaient bien des difficultés à les rencontrer: pour des raisons très diverses selon chacun, et dont la moindre n'était pas la difficulté à reprendre contact avec des structures pour longtemps associées au péril, nombre de Juifs n'étaient pas disposés à franchir le seuil d'une synagogue; ou bien avaient tout oublié des rites de la *chiva* (semaine de deuil rituel).

⁴⁸ - P. Levi, *Les naufragés et rescapés*, op. cit. p. 34.

Et puis surtout, rappelons-le encore, il n'y avait pas de corps à enterrer, ni même toujours des noms à inscrire sans incertitude à côté d'une date.

Deuil impossible ou mal perlaboré, les émotions restèrent bloquées en des lieux différents de la psyché, et du corps, selon les personnes. Toute une énergie s'était mise en réserve qui pouvait exploser en rage de vivre, en colères non maîtrisables, qui pouvait implorer en toutes sortes de malaises psychosomatiques ou encore en troubles mentaux plus ou moins graves, mais qui pouvait se transférer dans une détermination à s'engager dans l'action, dans l'étude, dans la famille, dans la réussite sociale, dans la lutte pour une cause humanitaire, dans l'amour, et les guerres, pour Israël... Une énergie peu commune: évoquons seulement un Martin Gray, un Samuel Pissar...

“Je ne sais plus partager émotionnellement que les colères... Je suis révoltée et j'ai peur, parfois de la violence que je ressens” écrit C. Vegh⁴⁹.

5 - Choix d'un terme

Je dis toujours que la Shoah, pour moi, me dit d'entrée André, un rescapé aujourd'hui en Israël, c'est comme les hautes montagnes: on ne les voit bien que de loin. Plus le temps nous éloigne de la Shoah, plus j'en perçois l'énormité. Plus je me pose de questions, moins je comprends.

A. Wiewiorka, ce fut rappelé plus haut, a montré qu'il fallut de longues années pour que Juifs et non-juifs prennent conscience de la spécificité du génocide juif et de sa centralité dans les objectifs du nazisme. Si la prise de conscience est tout à fait réalisée dans le judaïsme, elle ne l'est pas forcément par tous les Juifs: l'amalgame Staline-Hitler reste très rapide pour un certain nombre; elle est encore moins un fait universel. Il est vrai que la nuance, entre le totalitarisme nazi et le totalitarisme stalinien se fait très subtile⁵⁰. Il suffit d'énoncer tous les noms qui en approchaient la désignation jusqu'à ce que le terme de Shoah soit finalement retenu, du moins en Israël et dans les pays francophones. Ailleurs le terme *Holocauste* semble devoir persister.

a - ça qui n'a pas de nom

Désignée par des termes variés, l'extermination des Juifs par les nazis peut être définie comme l'événement révélateur d'un *ça* (indéfinissable car non concevable et incroyable) dont l'être humain est individuellement et collectivement capable contre lui-même. La désigner comme *ça*, à la manière d'un témoin qui, lors de toutes nos rencontres, employa rarement un autre terme, est un moyen d'en respecter l'aspect d'a-nommable, et d'indiquer que seule une approche apophatique en est possible. Événement qui fonda le questionnement sur la notion de *crime contre l'humanité*, le mot qui le désigne ne fait pas encore l'unanimité. Depuis la sortie du film *Shoah*, de C. Lanzmann, c'est le terme qui fut retenu dans toute l'Europe francophone, comme en Israël (où il avait été adopté précocement) orthographié tantôt shoah, shoa, choah, choa. S'il évoque bien l'idée d'une catastrophe sans précédent, d'un malheur hors de toute mesure, il perd la nuance de volonté destructrice que rend le mot *Hurban*⁵¹, en hébreu. En outre, note N. Zajde, *Certaines autorités religieuses pensent qu'il est impropre d'utiliser ce terme dans la mesure où le génocide ne constitue pas un événement particulier dans l'histoire juive*⁵².

⁴⁹ - Cité par M. Szafran, op. cit. p. 116. Il ajoute que les colères de S. Weil sont devenues légendaires.

⁵⁰ - A ce sujet nous renvoyons aux analyses de Hanna Arendt à propos des totalitarismes

⁵¹ - Le terme *hurban* est utilisé pour désigner la *destruction* des Premier et Deuxième Temples de Jérusalem.

⁵² - N. Zajde, op. cit. p. 20.

b - Holocauste

Le terme *Holocauste* garde la préférence dans tous les pays anglo-saxons. Lourd de connotation sacrificielle, il renvoie à un mot hébreu désignant une offrande parfaite à la divinité. Sans doute la persistance de l'usage du terme n'est-elle pas neutre et pose la question du sens sous-jacent associé, consciemment ou non, par les utilisateurs du mot ou ceux qui l'entendent. Le terme *Holocauste* magnifie, à l'insu de ceux qui l'utilisent sans doute, le souvenir de la Shoah.

c - Shoah

La Shoah (en hébreu, *catastrophe* naturelle ou du fait de l'homme), c'est la destruction totale de toute une judaïcité. Il ne reste rien de la judaïcité d'Europe centrale et orientale d'avant 1939: ni biens matériels, ni modes de vie, ni tombes où inscrire un nom, ni même le souvenir de ces noms. En quelques mois, un peuple a été arraché à ses propres références identitaires, à son projet, à ses cadres. La catastrophe devient la marque identitaire, comme épinglement dans un présent bloqué, où s'entremêlent les ombres des disparus, comme l'interdit de tout projet collectif. Être Juif, pour cette judaïcité, c'est être victime de la Shoah, être voué à la destruction et même à l'effacement de cette destruction.

d - Génocide, judéocide

Le mot génocide reste souvent employé; mais il ne spécifie pas que le noyau de l'entreprise nazie, qui visait la domination mondiale par les seuls Aryens bien nés, avec la force comme valeur première, était l'éradication de toute trace de judéité sur la terre et dans les archives de l'humanité.

Jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, les lois d'émancipation⁵³ pouvaient faire croire que les Juifs seraient bientôt considérés comme des individus ni plus ni moins différents des autres ressortissants des Etats dont ils étaient citoyens. Depuis que le facteur religieux ou culturel ne suffit plus à distinguer le Juif du non-juif, aucune définition de l'identité juive ne fait l'unanimité. Le questionnement des Juifs, comme de beaucoup de non-juifs, à son sujet oscille très vite entre tendances pro et antisémites, rarement neutre. Et, pour ceux qui voulurent fonder le droit sur la force, cette identité était définissable comme leur pire ennemi.

Plutôt que de parler de génocide arménien, tzigane, polonais, ruandais... pourquoi ne pas parler d'arménocide, de polonocide, ruandocide... et de judéocide ? La précision du *gen* rend en effet immédiatement sensible la qualité spécifique de tel ou tel visage humain agressé. La notion de *judéocide* renvoie à la question de l'antisémitisme nazi, qui a concentré en lui, en les dépassant, toutes les formes d'antijudaïsme et d'antisémitisme connues jusque-là. Il oblige Juifs et non-juifs à s'interroger sur la pérennité de la haine du Juif et sur le pourquoi de cette haine. Qu'est-ce qui rend insupportable, à un individu, une collectivité, la perception d'un visage judéo-français, judéo-allemand, judéo-polonais... judéo-israélien ?

L'impuissance de la pensée traditionnelle à donner sens, acceptable pour tous, au judéocide oblige tout Juif à repenser par lui-même son appartenance juive, sa manière de se réenraciner, ou non, parmi les *Bnéi Israël* (enfants d'Israël) et, simultanément, à s'interroger sur le pourquoi de la haine et du mal, pourquoi un million et demi d'enfants juifs massacrés ? Après Auschwitz, tout Juif est confronté à ce double questionnement. Semblable à Jacob la nuit du combat avec l'Ange, il est seul pour affronter les ombres les plus angoissantes qui puissent tourmenter un être humain. Mais, de ce fait même, un lien indélébile le relie à tous ceux que tourmentent les mêmes questions et le

⁵³ - En France pays à voter leur émancipation, les Juifs ont eu accès à la citoyenneté en 1791.

même risque d'agression. Qu'il le veuille ou non, au-delà de tout clivage socio-culturel, au-delà de la différenciation sexuelle, il fait dorénavant partie de ceux qui ont vu l'enfer. Il l'a vu de ses yeux, de sa *chair*, comme personne d'autre ne peut le percevoir, et l'intensité du choc a fait exploser en lui tous ses points de repère, l'a arraché à jamais au monde de ceux qui *ne savent pas* l'horreur ou qui ne veulent pas savoir. Né Juif, il est *exposé*⁵⁴, sauf exception, à l'agressivité (antisémite comme philosémite) latente de tous ceux qui sont issus d'un autre lignage. De par son expérience, ses origines se sont inscrites en lui, quand bien même il en ignore tout.

Paradoxalement, au moment historique où la judéité est susceptible d'être un choix pour ceux nés de parents juifs, ceux-ci sont renvoyés quasi charnellement à une communauté de destin. Aujourd'hui, quand le souvenir du génocide constitue souvent le cœur de l'identité juive, on a peine à imaginer qu'il n'en fut pas ainsi aux lendemains de la guerre... Les Juifs ne sont plus libres, depuis la guerre, de plus l'être. L'état de rescapé les lie les uns aux autres, leur donne le sentiment d'appartenir à une famille spirituelle⁵⁵.

6 - La Shoah: fait historique et fait méta-historique

6 - 1 - Un fait historique

La Shoah, noyau de la Deuxième Guerre mondiale, est un événement historique, datable, localisable, vérifiable. Dès 1945, les Alliés découvrent la majeure partie des archives du gouvernement allemand. Au moment où ils allaient être brûlés sur ordre de Berlin, 485 tonnes de documents provenant des Affaires Etrangères furent saisis par la première armée américaine dans divers châteaux d'Allemagne. *A ma connaissance*, écrit W. L. Shirer, *c'est la première fois qu'à la suite d'un conflit armé on dispose d'un matériel semblable, puisé à des sources aussi directes.(...)* *Fait exceptionnel dans l'histoire, les archives allemandes ont été disponibles dès l'écroulement d'un régime (...)* *augmentées des témoignages fournis par tous ceux de ses dirigeants, militaires et civils, qui lui ont survécu, certains juste assez longtemps pour s'expliquer devant le tribunal qui devait les condamner à mort*⁵⁶.

En France, l'accès aux archives ne fut pas aussi aisé, comme l'explique S. Combe: depuis la loi de Messidor An 2, issue de la Révolution, tout citoyen a théoriquement accès aux archives. Cependant, sous des prétextes divers, le service des Archives a toujours considérablement limité cet accès.

En adoptant la loi du 3 janvier 79, la France s'est alignée en la matière sur les autres démocraties: tout citoyen peut consulter les archives de son choix après un délai de trente ans. Cependant, pour certaines archives sensibles, au nom du respect de la vie privée, la loi impose des délais supplémentaires. Aujourd'hui encore, l'historien voulant étudier les archives de la police française sous l'occupation se heurte à des obstacles, qui tiennent, selon S. Combe, de la tendance au secret de tout Etat.

Cinquante ans après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, les inventaires des documents officiels de Vichy n'ont toujours pas été faits. Cependant si Vichy fut toujours un sujet délicat, il ne fut jamais interdit et les historiens ont pallié les difficultés en étudiant d'autres sources. Citons

⁵⁴ - N. Zajde emprunte le concept d'*exposition* à l'ethnopsychiatrie, op. cit. pp 48-50.

⁵⁵ - Le terme est employé par A. Wieviorka, op. cit. p. 361.

⁵⁶ - William Shirer, *Le III^e Reich, des origines à la chute, Avant-propos*, Paris, Poche, 1973.

*Vichy et les Juifs*⁵⁷ livre pionnier en la matière que R. Paxton dit lui-même avoir pu écrire grâce à la bibliothèque des historiens de France et au CDJC (Centre de Documentation Juive Contemporaine).

Cette insistance sur les archives, les sources, les preuves, peut paraître un peu lourde concernant le propos de cette recherche. C'est qu'il est capital de vérifier comment se déroula la Shoah pour, peu à peu, *croire*, réaliser, les conditions dans lesquelles elle s'est produite. Pour s'interroger sur la manière dont cet événement collectif a été vécu par des individus, dans des familles et sur la manière dont son souvenir se transmet dans les familles, question centrale de cette recherche, il faut d'abord savoir que la Shoah ne fut pas une histoire rêvée bien qu'elle ait aussi tous les aspects d'un cauchemar. Les révisionnistes ne s'appuient-ils pas, en partie, sur le fait de l'énormité et donc de l'aspect incroyable de la Shoah ?

Il n'y eut pas: la Deuxième Guerre mondiale et beaucoup de Juifs persécutés; il y eut la Shoah, le judéocide, au coeur de l'entreprise nazie, au coeur de la Deuxième Guerre mondiale, comme peu à peu les consciences l'admettent. En effet, la Deuxième Guerre mondiale, la guerre de 39-45, peut tout aussi bien être considérée comme le moment le plus crucial de *La guerre contre les Juifs, 1933-45* selon le titre du livre de L. Dawidowicz. Tout ce que hait Hitler, rappelle-t-elle, a été élaboré par des Juifs: le marxisme, le capitalisme (le grand capital serait aux mains des Juifs), le christianisme (Jésus est un Juif). *Le marxisme, pensait Hitler, projette de façon systématique de livrer le monde aux Juifs (...) dans le bolchévisme, il faut voir la tentative des Juifs de parvenir, au cours du XX^e siècle, à dominer le monde, répète-t-il dans ses discours.*

En 1933, Hitler en est convaincu et va s'employer à convaincre l'Allemagne: il est le messie, celui qui chasse le démon-le-Juif et qui gouverne ce qu'il appelle *le Peuple de Dieu, le "Volk"* allemand. *A partir d'aujourd'hui, je crois que j'agis en accord avec la volonté du créateur tout puissant: en me défendant moi-même contre le Juif, je contribue à l'oeuvre de notre seigneur*⁵⁸. Un peu plus tard, à H. Rauschnig⁵⁹, il déclare: *Nous sommes le Peuple de Dieu*. Il ne s'adresse pas à quelques illuminés mais à une population assaillie de difficultés de toutes sortes et douée d'une mentalité bien préparée d'une part à se percevoir une vocation messianique et d'autre part à projeter sur le Juif la cause de ses maux et à voir en lui le principal empêchement à la réalisation de sa vocation, réalisation qui mettrait fin à tous ses maux.

Et c'est bien ce délire de tout un peuple et de son chef qui semble être à la racine de l'*incroyable*, notion qui sera analysée ultérieurement.

6 - 2 - Un fait métahistorique

Les historiens eux-mêmes ont parfois du mal à *croire* ce qu'ils découvrent, tout comme les témoins de l'époque avaient du mal à *croire* ce que leurs yeux voyaient et ce que leurs oreilles entendaient. P. Levi nous dit avoir vécu toute cette période comme celle d'un monde emporté dans une *folie généralisée*.

Il est vrai que bien des personnes seraient plus à l'aise si, en effet, les événements n'avaient pas eu lieu comme peu à peu les archives permettent de les reconstituer. Nadine Fresco, analysant

⁵⁷ - Michaël Marrus, Robert Paxton, *Vichy et les Juifs*, Paris, Calmann-Lévy, 1981.

⁵⁸ - Lucy Dawidowicz, *La guerre contre les Juifs*, Paris, Hachette, 1977, p. 45.

⁵⁹ - Hermann Raushing, *Hitler m'a dit*, préface et notes de R. Giradet, Paris, Aimery Somogy, 1979.

*comment on révisé l'histoire*⁶⁰, interpelle le psychologue quand elle suggère que *d'autres écriront peut-être sur le pourquoi de ce comment on falsifie l'histoire*. Cependant il semble difficile aujourd'hui qu'un historien digne de ce nom mette en doute non seulement les chambres à gaz mais la centralité de l'extermination dans le projet nazi.

En outre l'énormité des événements les rend malaisés à intégrer. Il y faut un effort particulier de l'intelligence et de l'émotion. Il est tellement plus facile, et plus rassurant, de garder quelques doutes. Les nazis eux-mêmes savaient que les témoins ne seraient pas crus et, de toutes façons, avaient prévu de faire disparaître toute trace de leur entreprise.

a - Notion de *hovè*

De par l'énormité des événements, et de leur enchaînement, la Shoah se revêt d'un caractère métahistorique. Événement qui, en son temps, a fait éclater tous les points de repère des individus et des collectivités, débordant tous les schèmes mentaux, cognitifs, affectifs et émotionnels, la Shoah continue à frapper de stupeur, cinquante ans après. Un mot transcrit de l'hébreu, *hovè* (qui signifie littéralement: *présent*) en mettra en relief l'aspect *boom*, explosion des structures du temps et de l'espace, implosion d'une sorte de *hors-lieu* devenu le référent de toute catastrophe qu'a pu subir, et/ou que s'est infligée, l'être humain. *Hovè* a une double signification: d'une part c'est le *présent*, le *réel*, l'*actuel*, d'autre part c'est une catastrophe, avec une nuance de *méchanceté*, de *mauvais dessein*.

Les verbes, en hébreu, ne se conjuguent pas au présent. L'action est passée, terminée, ou bien à venir, à faire. Le présent est insaisissable: il est l'infini de l'éternité dans le fini de l'instant. Le temps est un état de transformation permanente. Si cette transformation ne se fait plus, le présent se bloque sur un instant: le *hovè* est alors synonyme de catastrophe, de malheur incommensurable: il n'y a plus ni mort ni naissance. Tout ce qui devrait se dérouler dans le temps et dans l'espace s'arrête. Le passé ne passe plus mais vient plomber un instant indéfiniment figé sur place; tout futur est absolument interdit. S'il est permis de passer d'une étymologie à l'autre: la fin du *chronos* serait aussi la fin du *logos*. La succession du temps, et du discours, se contracte tel un trou noir. La totalité du vivant, de ce qui n'est que par son déploiement dans l'espace-temps, se ramasse en un point qui a peut-être les dimensions du cosmos tout entier.

La Shoah, de par son symbole et sa réalité, Auschwitz, saisit de stupeur la société toute entière, à l'échelle planétaire comme à l'échelle individuelle, et semble devoir à jamais projeter tout individu qui s'en approche dans une profonde stupeur.

b - La création de l'Etat d'Israël: fait métahistorique en écho au *hovè* métahistorique ?

Du fait de la proximité temporelle d'Auschwitz, *hovè* à dimension métahistorique, et de la création de l'Etat d'Israël, cet autre événement capital de l'histoire juive, les deux événements se sont compénétrés dans bien des consciences, qu'elles soient juives ou non-juives. Vécue dans un moment de très forte intensité émotionnelle la création de l'Etat d'Israël fut tout naturellement perçue par beaucoup comme une sorte de compensation aux souffrances qui avaient été subies. Dans bien des consciences, l'un est devenu l'envers de l'autre.

⁶⁰ - Nadine Fresco, «*Les redresseurs de morts*», in *Les temps Modernes*, Juin 1980.

Dans les sciences humaines, plus que partout ailleurs, il faudrait pouvoir nuancer à l'infini toutes les particularités des situations individuelles: tous les Juifs ne virent pas leur consolation dans l'Etat d'Israël. Pour certains celle-ci passa inaperçue. *Israël, avoue Simone Veil, je savais à peine où ça se trouvait. C'était peut-être un pays pour les autres Juifs, pas pour nous* ⁶¹.

Pour d'autres, le nouvel Etat était avant tout le fruit d'une obstination politique, d'une lutte déterminée contre tout ce qui s'y opposait, d'une préparation échelonnée sur des décennies. Quand l'Etat fut créé, toutes les structures étaient en place. Il est même possible de penser que, sans la Shoah, l'Etat aurait non seulement vu le jour à peu près à la même période mais qu'il se serait développé sans avoir à redoubler d'effort pour accueillir dans la précipitation des milliers de personnes rejetées partout ailleurs. L'urgence dans laquelle Israël a été créé l'a *marqué*. Le Yad Vachem, le musée-mémorial de la Shoah érigé à Jérusalem, est en passe de devenir, pour le monde juif, aussi important que le Mur Occidental (le Mur des Lamentations).

Le glissement de la relation de la succession temporelle à la relation de causalité est d'autant plus tentant, pour les Juifs comme pour les non-juifs (et tout particulièrement pour les chrétiens, qui peuvent y décalquer l'idée de résurrection), qu'elle répond au besoin de sens. Tout événement soudain, surprenant et inexplicable, malheureux comme heureux, se grève d'aspects traumatiques tant qu'aucun sens ⁶² ne peut lui être attribué, tant qu'un *pourquoi* ? taraude la conscience.

Pour nombre de penseurs juifs (et de penseurs non-juifs), dans leur solennité de granit, les deux événements sont indissociables ⁶³. Quand certains y voient avant tout dans la création de l'Etat d'Israël une sollicitation, pour les Juifs, à assumer l'historicité, à devenir acteurs de leur histoire dans les frontières de leur territoire, A. Neher, dans la lignée d'un Rav Kook ⁶⁴, n'hésite pas à parler de la dimension cosmique de la création de l'Etat d'Israël. La Shoah, écrit-il, reste indéfiniment une question, et il serait indécent autant qu'illogique de considérer Israël comme une compensation cependant une dialectique mystérieuse relie les deux événements. A quoi aurait pu servir, théologiquement, un lambeau d'histoire arraché au néant, si cette histoire n'avait pu s'incarner sur une terre, dans un plan divin, dans le "risque" d'une "messianité" historique ? C'est à l'acceptation non seulement d'un "pari sur la vie", d'une sorte de pari brut sur la vie, mais d'un "pari sur la vie d'Israël" que nous voulons inviter à conclure.(...) conclusion qui ressort d'une expérience existentielle qu'il n'est pas toujours facile de communiquer.(...) Le pari sur la vie d'Israël signifie autre chose (qu'un simple engagement dans l'historicité), à la fois de plus subtil et de plus cosmique.(...) C'est en termes d'une autre dialectique qu'il faut parler: celle du Buisson Ardent qui brûle et ne se consume pas, celle de la nuit de Péniel où Jacob sort à jamais vainqueur et à jamais meurtri. Il n'y a pas d'obstruction définitive au chemin du peuple juif. Ceux qui le croient ont oublié que la route juive n'est pas horizontale seulement, mais aussi verticale et infinitive. Lutte inégale, dont l'issue peut être victorieuse ou meurtrière, ou encore indécise, dans la double trace d'une blessure ou d'une bénédiction.(...) Il vaut la peine de combattre, de relever le défi, de faire le pari sur la lutte, puisqu'on sait que le partenaire farouche, qui vous surprend dans la nuit obscure, est un reflet lumineux de l'Absolu ⁶⁵.

⁶¹ - M. Szafran, op. cit. p. 127.

⁶² - Selon P. Guillaumin, pour un sujet frappé de traumatisme, la question du sens est cruciale. (voir plus loin)

⁶³ - André Neher, *Clés pour le judaïsme*, Paris, Seghers, 1977, p. 184.

⁶⁴ - Rav Kook, rabbin selon que la création de l'Etat d'Israël s'inscrit dans une perspective messianique. Benjamin Ich Chalom, *Ha Rav Kook Between Rationalism and Mysticism*, LTD Tel Aviv, Am Oved Publishers, 1990.

⁶⁵ - A. Neher, op. cit. p. 187.

Le coulage en une seule articulation de la succession *Shoah - Etat-hébreu* répond tellement au mythe peut-être le plus prégnant de l'humanité tout entière, celui du phénix qui renaît de ses cendres, qu'il risque de transparaître dans le simple relevé historiographique des faits.

Nul doute que la création de l'Etat d'Israël soit perçue comme une compensation à la catastrophe, perception dangereuse en ce qu'elle tend à justifier le mal et à entériner l'idée que rien ne peut naître dans la douceur. Il faudrait qu'un jour quelqu'un s'aventure dans une thèse ayant pour objet: des conséquences néfastes des séquelles de la Shoah sur la création de l'Etat d'Israël ⁶⁶.

7 - Transmission des séquelles de la Shoah

La Shoah peut être dite avoir été un traumatisme collectif. Mais la notion de traumatisme n'en épuise pas la réalité: elle est d'abord un crime, un crime relevant de l'*incroyable*. En tant qu'événement é-norme, incroyable, à effet de choc pour celui qui la vécu, pour ses enfants et, à des degrés divers mais toujours perceptibles, pour tous ceux qui en abordent la réalité, la proximité de la Shoah, ne serait-ce que par la pensée et l'imaginaire, ne laisse personne indemne.

Si l'image est possible, le choc de la Shoah sera dit *contagieux* à la manière d'une électrocution. Celui qui touche un électrocuté est électrocuté. Ce n'est qu'une métaphore: elle a l'avantage d'indiquer la violence du choc et de faire pressentir la gravité de ses séquelles. La psychologie et la sociologie ont encore, semble-t-il, beaucoup à découvrir sur les effets de la vue de l'horreur.

Et c'est d'abord, au sein des familles que les séquelles de la Shoah ont pesé le plus lourdement: les enfants ont hérité du choc de leurs parents. Les différents canaux de transmission sont malaisés à analyser: communications infra-verbales, résonances muettes enveloppant les *non-dits* et les *mal-dits*... les enfants souffrent de maux analogues à ceux des victimes directes du nazisme.

8 - D'une question à l'autre

Premier constat: le *mal* a été *non-dit*, *mal-dit*, *mal-entendu*, il a fait *mal* à celui qui l'a subi, à celui qui en reçut l'impact à travers les victimes directes.

Deuxième constat: le *non-dit*, *mal-dit* familial a été orchestré par un *non-dit* collectif d'autant plus douloureux qu'il étouffait l'injonction: *allez témoigner* et qu'il gelait les processus de deuil. Le *non-dit* a pu se moduler de manière diverse selon les circonstances, selon les personnes; mais d'une manière générale, malgré l'intense désir, et besoin, à leur retour des camps, de dire ce qu'ils avaient vécu, les témoins ne furent ni entendus, ni lus pendant plusieurs décennies. Les raisons de ce *black-out* sont nombreuses: émotionnelles et affectives, socio-économiques, politiques et cognitives: les structures mentales ne peuvent réaliser l'événement.

Troisième constat: les générations de l'après Shoah ont hérité des séquelles du choc subi par leurs parents.

Pendant la Shoah, après la Shoah, la raison est *en crise*, elle *perd le contact avec les lois cachées des phénomènes* ⁶⁷. P. Guillaumin n'a pas étudié spécialement la Shoah, mais sa manière de mettre toute crise en relation avec une crise de la raison s'offre à merveille pour indiquer la rupture

⁶⁶ - A cet égard nous renvoyons au livre de Tom Seguev, *Le septième million*, Paris, Ed. Liana Lévi, 1993.

⁶⁷ - Paul Guillaumin, *Crise, rupture et dépassement, analyse transactionnelle en psychanalyse individuelle et groupale*, Paris, Dunod, 1979, p. 223.

complète de l'événement Shoah avec tout autre phénomène, l'état de crise dans lequel elle a plongé tous les *cadres* de pensée, en particulier tout construction théologique: non seulement les lois sont violées, mais le *contact* est perdu avec les lois. Tout se passe comme si elles n'existaient plus. Et d'abord, les lois de la physique elle-même: le temps, l'espace sont bloqués dans un *hovè* indicible; sur terre comme au ciel, tout est tohu-bohu.

Le passé, pour les victimes du nazisme et les membres de leur famille, pèse sur le présent, l'aspire comme une ventouse, y fige tout avenir potentiel: le temps ne peut se déployer selon son cours. La Shoah, le judéocide, l'événement qui obligea à se questionner sur la notion de *crime contre l'humanité* est littéralement un *génocide paradigmatique*. Assassinat réussi de toute une collectivité, la judaïcité d'Europe centrale et orientale, tentative échouée de justesse de radier la transmission de sa mémoire, l'événement fut aussi la tentative de meurtre d'une appartenance et de sa filiation, la judéité. La séquelle immédiate en est le blocage du temps, la pesanteur d'un passé qui envahit le présent tout entier. L'impact de son vide de sens est tel que certains, aidés par la proximité temporelle des événements, ont une perception univoque de la création de l'Etat d'Israël comme revanche du destin. *Génocide paradigmatique*, la Shoah est le meurtre de la notion même d'engendrement de l'être humain par lui-même. Les nazis promettaient mille ans de paix, sous leur férule: mille ans de cruauté répétée, mille ans de mutisme imposé à tout soupçon d'opposition, mille ans de *hovè*. Les humains n'auraient plus besoin de se parler, ni de s'entendre, le plus fort imposerait sa brutalité.

Il s'en est fallu de peu. Ce *hovè* grandiose a été évité de justesse, mais le *hovè* de la Shoah pèse sur ceux qui furent ses victimes privilégiées, et, comme par ondes concentriques, bien au-delà.

La première question: Qu'ont-ils dit à leurs enfants ? appelle une autre question: Peut-on sortir et comment sort-on de séquelles du "hovè" de la Shoah ?

Chapitre 2 - Nouvelle question et problématique

Peut-on sortir des séquelles du *hovè* de la Shoah et comment ?

La parole sur la Shoah a été *mal-dite, mal-entendue*. La parole sur le *hovè* est une parole impossible: le blocage du temps et le plombage de l'espace, le bouleversement de toute logique physique, morale et psychologique, sont synonymes de symbolisation impossible. Dans l'état de *hovè*, il n'y a plus ni *moi* ni *toi*, mais fascination d'un regard halluciné. Au devoir de dire, commandé par les témoins, s'oppose une parole impossible, nouée à un deuil impossible. A la question de départ surgit l'écho de l'indicibilité du mal et la nocivité d'une tentative du dire, comme du non-dire, le mal.

Une nouvelle question se dresse alors: peut-on sortir des séquelles de la Shoah, de son impact direct et/ou de ses répercussions quand on appartient aux générations d'après ?

1- Postulat: on peut en sortir

Les camps d'extermination avaient été prévus pour que nul n'en sorte, ni vivant, ni mort. Un tout petit nombre en est pourtant revenu. Marqué, il est vrai, mais offrant à l'évidence que la vie est plus forte que la mort. Sur cette évidence, sera posé le postulat d'une possibilité de *sortir* des séquelles de *la Shoah*, en dépit du marquage, non moins évident, pour la génération de la Shoah comme pour celles de l'après-Shoah. Sortir, c'est-à-dire, échapper à l'état de *hovè*, se réinsérer dans une dynamique de communication avec soi-même (quête de sens), avec autrui (transmission), avec le monde (engagement et responsabilité).

La problématique de cette *sortie* des séquelles de la Shoah doit être différenciée selon les générations.

1 - 1 - Le postulat pour la génération de la Shoah

A l'Institut du judaïsme contemporain, à l'Université hébraïque de Jérusalem, un des professeurs, historien, après m'avoir entendue exposer l'objet de ma recherche, fouilla dans un de ses tiroirs. Il me tendit un manuscrit: peut-être que ça vous aidera... Nous n'avons pas encore trouvé d'éditeur. Hillel Klein a beaucoup travaillé avec nous. Rescapé d'un camp d'extermination, psychanalyste, il est un des premiers à s'être intéressé à la Deuxième génération, aux conséquences de l'expérience des camps des parents sur leurs enfants.

Pour H. Klein ⁶⁸, le cadre historique est indispensable à l'étude de la psychologie des rescapés et de leur famille. Tout étude non resituée dans le contexte du traumatisme collectif, non seulement risque d'être fallacieuse mais, plus grave, est néfaste pour les rescapés et leur famille: il y a risque de considérer comme pathologique des réactions qui étaient les seules possibles et qui pouvaient s'avérer les seules conduites efficaces.

⁶⁸ - H. Klein, op. cit.

Outre dans son cadre historique récent, il situe l'impact de la Shoah dans le contexte d'une culture et d'une psychologie collective particulière: l'héritage juif. Celui-ci, selon H. Klein, a toujours offert à ses membres des ressources, développées au cours des siècles, dans lesquelles chacun peut puiser pour reprendre goût à la vie, lui donner du sens, et d'abord, tout simplement *tenir* de générations en générations, malgré les coups. Aucune autre culture n'a su, comme la tradition juive, magnifier la vie et ses joies, la vie étant perçue comme le lieu confié à l'homme pour qu'il en fasse la plus belle expression du divin.

La rencontre avec le manuscrit de H. Klein fut un moment important dans la maturation de cette recherche. Dans son prologue, il annonce son propos:

- Cerner ce que fut le traumatisme dû au nazisme
- Analyser les modalités de la survie mais aussi celles du retour à la vie
- Dépasser les frontières entre psychologie, sociologie et histoire
- Unir le chercheur-observateur et le sujet de sa recherche: le thérapeute psychanalyste est un observateur nécessairement en empathie, nécessairement convoqué à donner sens à la souffrance.

H. Klein écrit son livre en son nom et au nom de tous ceux qu'il a écoutés et qu'il a tenté d'aider. Loin de mettre sa propre expérience entre parenthèses, il en fait le levier de son observation et de son écoute thérapeutique. Il se place d'abord dans son propre statut, celui d'un homme qui fut un enfant, un adolescent et qui est rescapé d'un camp de la mort. Quelqu'un en quête de sens.

I speak in this book with many voices: the adolescent of then and the man of now, the victim-survivor of their and the psychologist-psychanalyste and professeur of now.(...) This book is a dialogue between the adolescent experiencing the utter destruction of his humanistic weltanschauung, the weltuntergang of his beloved private world and the mature man living between resignation and hope in an anxiety ridden time ⁶⁹.

Chez H. Klein, la question du sens est centrale: il l'aborde dès le premier chapitre intitulé: *the survivor's search of meaning*. A ses yeux, les persécutions nazies obligent à dévoiler *in ourself, en nous-mêmes*, le bourreau et la victime, mais aussi à reconnaître en chacun tout un potentiel de reconstitution de l'humain. Il est frappé par l'extrême diversité des manières dont chaque survivant se réintègre. Dans ce retour à la vie, l'héritage juif est irremplaçable.

We cannot minimize the importance of a specific jewish style of surviving, stressing the importance of life and how to live, even in the shadow of death.(...) Research shown that we can no longer speak of the transmission of psychopathology from one generation to the next, but rather of transmission of common motifs, mythologies, issues, sensitivities within families and between generations ⁷⁰.

⁶⁹ - *Je parle dans ce livre avec de nombreuses voix; celle de l'adolescent et celle de l'homme d'aujourd'hui, celle de la victime rescapée de là-bas et celle du psychologue-psychanalyste et professeur d'aujourd'hui.(...) Ce livre est un dialogue entre l'adolescent faisant l'expérience de la complète destruction de sa conception humaniste et de tout le petit monde qu'il aimait et l'homme mûr vivant entre la résignation et l'espoir dans une époque tourmentée.* H. Klein op. cit. Préface.

⁷⁰ - *Nous ne pouvons pas minimiser l'importance d'un style de survie spécifique aux Juifs, pour qui la vie et le comment vivre furent toujours premiers même sous l'ombre de la mort.(...) Les recherches montrent qu'au lieu de parler de transmission de psycho-pathologie d'une génération à l'autre, nous devons parler de la transmission de motivations, de mythologies, de circonstances et de sensibilités communes au sein des familles et entre les générations.* H. Klein, id. pp 12 & 15.

Alors que B. Bettelheim récuse toute comparaison possible entre les victimes de l’Inquisition et les victimes de la Shoah, pour H. Klein, la comparaison reste valable: les unes comme les autres en ont appelé à la valeur *Kiddouch Hachem* (*Sanctification du Nom*) par le martyre, restaurant ainsi, in extremis, une dignité piétinée. Certes la Shoah est une rupture sans précédent, mais il est possible de percevoir une continuité de l’histoire juive en considérant la manière dont les Juifs ont puisé en eux les forces de survie; ces forces *il* (le peuple juif et H. Klein, dans son identification) les tire de sa propre tradition. Les rescapés, note H. Klein, identifient souvent leur histoire à l’*Akèdat Its’hak* (littéralement la *ligature d’Isaac*): ils sont à la fois Abraham et Isaac, tous deux soumis à l’ordre divin, celui qui va être tué, celui qui, dans un éclair de conscience, suspend son geste.

Chez H. Klein, le désespoir semble se muer en espoir: c’est dans sa lutte désespérée pour donner sens à l’infini des souffrances que, par empathie, il communique avec ses patients. H. Klein est un des rares thérapeutes à avoir accompagné des rescapés des camps dans une démarche psychanalytique. Ce qui se transmet serait l’intensité d’une quête de sens, quête guidée, selon H. Klein, par les malheurs sans cesse dépassés tout au cours de l’histoire et par l’histoire biblique qui en est l’archétype. *Paradoxically the experience of the Holocaust offers the glimpse of hope for the triumph of live on death and destruction.(...) Who are the survivors ? They have become the historians of their own fates as well as the objects of history*⁷¹.

Parmi les clés que nous propose H. Klein, le cadre historique est essentiel:

- Il est possible de sortir des séquelles du traumatisme
- Le levier de la réintégration à la vie se trouve dans la tradition juive elle-même: en renouant avec la vie, le rescapé de l’Holocauste (terme qu’il utilise: son texte est rédigé en anglais) renoue simultanément avec son peuple
- Il observe les effets de ce levier en lui-même
- L’effet du traumatisme collectif ne peut s’étudier qu’à travers des individus, dans un dialogue où la victime est elle-même son historien et son propre observateur
- Il aide (et s’aide), en tant que thérapeute, le rescapé à se muer en historien, c’est-à-dire non seulement en historiographe mais en interprète de sa propre histoire au sein de l’histoire collective.
- Donnant sens à son histoire personnelle, celle-ci étant indissociable de l’histoire collective, il dépasse son statut de victime et la dualité victime-bourreau.

Dans quelques pages d’épilogue, H. Klein livre l’essence de son propre parcours: d’abord, en 1945, la difficulté à croire que, oui, ce que lui dit son voisin est vrai: *Les tanks russes sont dans les rues de Thereisenstadt*. Les paroles qui parviennent à ses oreilles sonnent creux: le monde extérieur est vide, comme son monde intérieur. Il est cloué sur un lit d’hôpital, sans force, sans désir. Tout lui indiffère. Il lui faut émerger de la douleur pour entrer dans la souffrance. Pourtant — il ne sait toujours ni comment, ni pourquoi lors de la rédaction de ce texte — il sent une force le pousser à se lever. C’est peut-être la faim, pense-t-il après-coup, peut-être aussi la faim de vivre. Il ne peut parler de lui que comme s’il s’agissait d’un autre: *My lips form the song of the international*.

Pendant longtemps, il fut incapable de toute émotion: *I could not feel joy. The intense hatred changed into a numbness and amnesia and there were no feelings at all. Despite the long years of yearning and anticipation, of experiencing freedom in fantasy (the fantasies of “messianic times”*

⁷¹ - Paradoxalement, l’expérience de l’Holocauste fait luire l’espoir du triomphe de la vie sur la mort et la destruction.(...) Qui sont les survivants. Ils sont devenus les historiens de leur propre destinée aussi bien qu’ils sont l’objet de l’histoire. Id. p. 15

or “Messiah Zeitten” in yiddish) and the joy that would overcome me. Their was only sadness and embarassment: what to do with my freedom ? What not to do ? ⁷²

Il lui fallut, dit-il, émerger d’une douleur faite d’abattement complet, d’absence totale de ressort et de but dans la vie, pour entrer dans la souffrance: affronter la maison vide, frôler les absents, s’inventer de nouveaux buts.

En chemin, il croise des SS, maintenant prisonniers: *in some way with the same empty eyes as ours.(...) In only one day, they had become humain again in my eyes, changing from omnipotent murderers, masters of life and death, to people in whose eyes I read those emotions so well known to me, guilt, shame and fear.(...) I was surprised to hear my voice call in anger: “don’t do to them what they did to us yesterday* ⁷³. (Notons d’une part que sa propre voix, à l’intérieur de lui-même, le surprend, d’autre part le nous ont fait).

Des années plus tard, lors d’un congrès avec des jeunes psychanalystes allemands, il ressent leur malaise. *Their anger and despair awoke in me a complex feeling of responsibility. I felt that for both our sakes, I had to fight the feelings of resentment or pity* ⁷⁴. L’observation est importante: la colère et le désespoir se réveillent; H. Klein ne refoule pas ses émotions; il les sent vibrer en lui; elles deviennent l’énergie même qui alimentera son engagement. Plus qu’il ne sublime ses pulsions, il les transmute en force pour assumer sa responsabilité. Ce n’est pas un simple déplacement d’une instance psychique à une autre mais bien un saut qualitatif: le sentiment de responsabilité intègre la vie émotionnelle et le discernement. Il sait que les jeunes Allemands ont aussi tout un travail de deuil à perlaborer envers les parents nazis qu’ils ont introjectés et que cette tâche ne sera pas suffisamment accomplie tant qu’ils n’auront pas pardonné à leurs parents leurs choix et leurs actes.

There is no place for collective guilt and collective hatred; ther is no place for formal reconciliation, which would amount to a rebuilding of a false self, for them and me. But there is place for a dialogue for us and for our children to fight against the aggressive tendencies in ourselves, against scape-goating which is always possible.(...) The jewish way is not one of vengeance. In any case, the only way to avenge those who perished in the Holocaust is not to forget them; not to make them into holy idealized images, but to remember their multitude expressions of life ⁷⁵.

H. Klein s’est employé toute sa vie à soulager la souffrance d’autrui et/ou la sienne. Celui qui a fait l’expérience du *rien* semble en mesure de tout comprendre, c’est-à-dire de tout aimer. Au-delà de la victime ou du bourreau, il va à la rencontre de celui qui reste prisonnier de sa propre douleur,

⁷² - *Mes lèvres formaient le chant de l’internationale.(...) Je ne pouvais pas ressentir de joie. La haine s’était changée en mutisme et amnésie et il n’y avait plus aucun affect. En dépit des longues années d’attente et d’anticipation, de fantasmes de liberté (le rêve des temps messianiques ou Messiah zeitten en yiddish) et de la joie qui m’envahirait. Il n’y avait que tristesse et embarras: *Quoi faire de ma liberté ? Quoi ne pas faire ?* Id. épilogue, p. 1-2.*

⁷³ - *D’une certaine manière, avec la même tristesse dans les yeux que dans les nôtres.(...) En un seul jour, ils étaient redevenus humains à mes yeux; de criminels tout puissants, maîtres de la vie et de la mort, ils étaient devenus des gens dans les yeux de qui je lisais ces émotions que je connaissais si bien: culpabilité, honte et peur.(...) Je fus surpris d’entendre ma voix prévenir avec colère: «Ne leur fais pas ce qu’ils nous ont fait hier.»* Id. épilogue p. 3-4

⁷⁴ - Leur colère et leur désespoir éveilla en moi un sentiment de responsabilité. Je sentis que pour le bien de nous tous, je devais combattre des réactions de ressentiment ou de pitié. Id. Epilogue p. 6.

⁷⁵ - *Il n’y a de place ni pour une culpabilité collective ni pour une haine collective; il n’y a pas de place pour une réconciliation formelle, qui reconstruirait un faux-self en eux comme en moi. Mais il y place pur un dialogue entre eux et nos enfants pour lutter contre les tendances agressives en nous, contre le bouc émissaire toujours prêt à réapparaître.(...) La voie juive n’est pas celle de la vengeance. en aucun cas, il ne s’agit de venger ceux qui ont péri dans l’Holocauste. En aucun cas il ne s’agit d’en faire des images idéalisées, mais de se souvenir de la multiplicité des expressions de la vie.* Id. Epilogue, p. 7-8.

atterré, honteux et coupable de son propre malheur. Parce qu'il s'est arraché lui-même à cet enfermement et qu'il a osé affronter une réalité cruellement vide d'amis, de parents, de sens et qu'il a traversé la souffrance du recommencement, il a expérimenté en lui les forces de renouvellement de l'être humain et est devenu capable de les communiquer à n'importe qui, pour peu qu'il le lui demande et accepte son accompagnement. Juif, il a puisé dans sa propre tradition (le message biblique doublé de la mémoire des traumatismes à répétition, chaque fois surmontés) les forces de ce renouvellement. Il ne nie pas qu'il reste *marqué* mais ce marquage, pour lui, devient le rappel de l'urgence d'un dialogue avec soi-même et avec l'ombre de Caïn partout où elle s'infiltré. Ce dialogue thérapeutique est, pour H. Klein, sa manière de rendre hommage aux morts.

En définitive, les conditions historiques ont rendu l'être humain coupable. Il ne s'agit pas de mettre en discussion le bien fondé ou non de cette affirmation, ni de voir si H. Klein en vient à confondre bourreau et victime (ce qui n'est pas le cas: il ne parle que de *tendances*). Il nous importe seulement de savoir qu'elle est la pensée directrice de H. Klein et que grâce à elle, d'une part il évite toute dérive psychopathologisante, d'autre part il offre un *cadre* au sein duquel il peut voir se mettre en oeuvre les forces de réintégration psychique, les siennes comme celle de ses patients.

H. Klein offre un bel exemple de rescapé qui s'en est sorti en s'engageant, modalité toute paradoxale. Il n'est pas le seul et nombre de rescapés, comme lui, s'en sont sortis en s'engageant avec passion dans une oeuvre pour laquelle ils se sentaient comme missionnés ou, pour le moins, intensément responsables. Dans un tout autre style, J. Zacklad dit la même chose: tout être humain un jour s'avoue coupable et *le soi ne peut persévérer en lui que dans le projet révolutionnaire d'instaurer un autre état du monde et il trouve son innocence par l'anticipation de l'innocence future qu'il prépare en combattant le non-soi conçu comme système de tous les actes de nuisance*⁷⁶

1 - 2 - Le postulat pour la Deuxième génération

H. Klein est de la Première génération, celle qui a connu la lutte, sous toutes ses formes, des plus glorieuses aux plus discrètes. Ceux de la Première génération, quelle que soit la manière dont ils ont pu survivre, ont la sensation d'avoir été *sauvés* miraculeusement, d'avoir bénéficié sans raison décelable, des faveurs du sort. Ils ont fait l'expérience de l'horreur et de la trahison de tout *cadre* mais ils ont aussi fait l'expérience d'une part de leurs propres ressources et d'autre part d'un secours inattendu. Pour la Deuxième génération, les circonstances sont tout autres: ils baignent dans le *non-dit* ou le *mal-dit* de l'horreur et de l'*incroyable*; ils sont environnés de fantômes; leurs parents, pour avoir fait une expérience inconcevable, sont totalement autres. En outre, leurs parents peuvent se souvenir de ce qu'il y avait *avant*; eux, les *enfants*, ne recueillent que des bribes de cet *avant*. Ils se sentent comme en suspens sur un abîme hanté de disparus. Les premiers ont été arrachés à leur monde, mais leurs racines, si douloureuses soient-elles, font partie d'eux-mêmes. Leurs enfants n'ont pas de racines.

Ceux de la Deuxième génération peuvent-ils, et comment, se dégager des séquelles de la Shoah ?

La transmission du traumatisme à la Deuxième génération a fait l'objet de nombreuses études, en particulier en Israël et aux Etats-unis. En France, depuis le livre de N. Zajde⁷⁷, le phénomène est largement reconnu. Pour beaucoup, la lecture de ces études fut un soulagement: enfin ils comprenaient une partie de leurs difficultés, de leur malaise dans la vie. Ils découvraient que

⁷⁶ - Jean Zacklad, *Essai d'ontologie biblique*, Paris, Mouton, 1967, p. 75.

⁷⁷ - Nathalie Zajde, op. cit.

certaines de leurs réactions, loin d'être pathologiques ou, pour le moins, incohérentes, excessives, bizarres, étaient le lot commun de toute une partie des Juifs de l'après Shoah: c'était un phénomène collectif dû à des circonstances historiques. La guérison n'en est pas pour autant immédiate.

Cependant certains chercheurs, souvent eux-mêmes enfants de rescapés, sont venus rectifier cette vision trop monolithique.

Z. Zlotogorski est un enfant de rescapé ⁷⁸. Les comptes rendus des psychologues, des psychothérapeutes, et des psychiatres sur les membres de la Deuxième génération ont fini par l'agacer: il ne s'y retrouvait pas. Partant de l'idée que les familles des survivants sont avant tout très hétérogènes, la généralisation est impossible. Pour lui, les observateurs ont trop vite extrapolé des constatations faites à partir de données vraies mais limitées. En outre ils auraient sous-estimé le potentiel de réintégration des rescapés et ont interprété trop souvent en tant que réactions de compensation ce qui fut forcé de récréation. Pour de nombreux psychologues et psychothérapeutes, en effet, les rescapés auraient eu tendance, après la guerre, à se marier dans la précipitation, avides de combler des manques plus que désireux de fonder un foyer autour d'une relation harmonieuse. Les enfants nés dans ces familles auraient pâti de l'état dépressif latent ou manifeste de leurs parents et souffriraient de grave manque affectif et/ou d'hyperprotection.

Il cite Aleksandrowicz, qui conclue son étude sur 34 familles dont un (ou les deux) parent(s) était rescapé des camps par un constat de *déficience affective*; Freyburg, qui note chez les parents rescapés des *difficultés de communication affective*; Danieli pour qui les familles fondées par les rescapés sont caractérisées par des *formes extrêmes de cohésion et de loyauté*; Reiss, qui parle d'un modèle de conduite, un *consensus de sensibilité*, spécifique à ses familles où l'autonomie des membres serait très limitée.

Cependant pour d'autres observateurs, dit-il, la rapidité des mariages et des naissances témoigne de la vitalité des familles de rescapés. Il cite J. Kestenberg évoquant la puissance affective de ces familles, leur équilibre et la qualité de l'éducation des enfants; H. Klein, intéressé par les processus adaptatifs et de réintégration de la personnalité; Ornstein voyant dans le désir d'enfants et leur mise au monde un facteur éminemment positif et la preuve du retour à la santé psychique.

Fort de ces données, Z. Zlotogorski a comparé systématiquement deux groupes de Juifs de la Deuxième génération, un groupe né de rescapés des camps (de concentration ou d'extermination), un groupe né de parents en Amérique pendant la guerre. A l'aide d'un test, il a mesuré deux dimensions du fonctionnement familial: la cohésion familiale en relation avec *le degré selon lequel un individu est séparé ou relié à son système familial* et l'adaptabilité en relation avec *le degré de flexibilité et d'adaptation d'un système familial*. Une famille fonctionne sainement quand ces deux dimensions sont équilibrées et modérées, ni en excès ni trop faibles.

Avec un test complémentaire, il évalue le niveau de l'Ego de chaque enfant, l'Ego étant défini, sommairement, par le niveau de conscience de soi, de ses buts et de ses responsabilités.

Les données recueillies confirment la large variété des structures familiales des survivants. En ce qui concerne la cohésion familiale et l'adaptabilité des individus, les familles de survivants se distribuent comme celles du groupe témoin. Le degré de cohésion et d'adaptabilité est indépendant de l'expérience des camps; c'est du niveau de fonctionnement de la famille qu'il dépend et celui-ci est sans relation avec la Shoah.

⁷⁸ - Zoli Zlotogorski: «*Offspring of concentration camp survivors: the relationship of perceptions of family cohesion and adaptability to levels of ego functioning*». In *Comprehensive psychiatry*, Vol. 24, N° 4, juil.-août 1983.

Z. Zlotogorski ne réfute pas les observations des psychologues et des thérapeutes mais ceux-ci, suppose-t-il, n'ont eu accès qu'à un certain type de familles et ont trop vite généralisé. Au contraire, pour sa recherche, il s'est adressé à une population *tout venant*. Or les résultats qu'il obtient *reflect a possible long-term effect of the Holocaust experience. In other words, Holocaust survivor parents may have taught their children the adaptative strategy that was crucial to their survival in the camps*. Ainsi ce ne sont pas tant les effets pathogènes qu'il relève dans les familles de survivants mais bien les effets positifs de l'Holocauste. Aussi invite-t-il à étudier les stratégies de survie des rescapés et leur mode de transmission.

En définitive il renvoie à l'étude individuelle, au cheminement singulier de chacun des membres de la cellule familiale, car, souligne-t-il, l'impact de l'Holocauste est survenu sur des individus dotés chacun d'une histoire spécifique: *In other words, the survivor's capacity to respond to their child's needs is probably more closely linked to their own development history than to the severity of their war experiences*⁷⁹.

D'autres études pourraient être citées, mettant en valeur le potentiel d'intégration personnelle des rescapés et de leurs enfants. Ces deux-là n'ont été citées qu'afin d'étayer le postulat: *il est possible d'en sortir*. Pour cette recherche, les rencontres avec les rescapés et leurs enfants ne s'étant pas situées dans un cadre thérapeutique, mais dans un cadre psycho-historique et selon une méthode d'observation-participante inspirée de l'ethnologie, le mot même de *traumatisme* ne semble pas vraiment convenir; il semble préférable de parler de l'état de *hové* induit par la Shoah, de ses séquelles directes ou indirectes, en particulier des conséquences de son *non-dit, mal-dit*.

Le postulat s'est donc appuyé sur des constats:

- Même d'Auschwitz certains sont revenus vivants. Ils ont maintenant une famille, un travail, ils sourient, ils rient... peuvent paraître *intacts aux yeux du monde*

- L'histoire juive peut être lue comme une succession de *situations extrêmes*⁸⁰, menaces d'anéantissement auxquelles le collectif juif a toujours résisté. Aujourd'hui, après la Shoah, non seulement un petit reste a survécu mais il a vu son pays se reconstruire, a pu y participer, refaire vivre une langue. La tradition juive a en elle-même le pouvoir de se recréer

- La variété des vécus d'Auschwitz, et des cheminements ultérieurs, est notée de manière unanime. Ces expériences sont infiniment variées parce qu'elles combinent la réalité des circonstances, elles-mêmes très diverses, et la réalité non visible de l'équation personnelle de l'individu, qui donne au référent commun de la Shoah sa teinte chaque fois singulière.

Fort de notre postulat, encore faut-il savoir comment peuvent être mis en jeu les processus de dégage-ment des séquelles de la Shoah.

⁷⁹ - *reflètent un effet possible à long terme de l'expérience de l'Holocauste. En d'autres mots, les parents survivants peuvent avoir enseigné à leurs enfants une stratégie d'adaptation qui fut décisive dans les camps.(...) En d'autres mots, la capacité du survivant à répondre aux besoins de ses enfants est probablement plus à relier au déroulement de leur histoire personnelle qu'à la gravité des expériences de guerre.* Z. Zlotogorski, op. cit. p. 353

⁸⁰ - *Situation vécue par le sujet comme devant irrémédiablement le détruire.* Bruno Bettelheim, *La forteresse vide*, Paris, Gallimard, 1989, p. 8. L'auteur appliquera ce concept avec prudence à la genèse des psychoses infantiles et de l'autisme en particulier.

2 - Hypothèses: Comment on en sort, le *labyrinthe du jeu de l'Oye*

Les hypothèses posées ont dû tenir compte:

- De l'aspect massif et collectif d'un choc d'une ampleur telle que le deuil peut être considéré comme insolvable

- Du fait que les individus dont la vie a été bouleversée par ce choc l'étaient d'abord en tant qu'appartenant à une collectivité donnée, la judaïcité.

Ainsi, les processus de dégagement des séquelles du choc s'apparentent à la perlaboration d'un deuil, deuil indissociable de la question identitaire juive et deuil très particulier: d'un deuil impossible, d'un deuil du deuil à cause de l'énormité des pertes. C'est un long cheminement, échelonné sur au moins trois générations mais qu'un seul individu peut rassembler en lui-même.

Le deuil du deuil semble être le nécessaire aboutissement du travail de la population juive sur elle-même, travail qui n'a rien d'automatique, qui n'est en rien défini et s'invente au fur et à mesure. Sorte de dégagement des séquelles de la Shoah qui, loin d'être une fuite dans l'oubli ou la banalisation, se révèle comme la transformation *d'expériences subies en expériences vécues*⁸¹. Passer du choc, du *hovè* de la Shoah au souvenir de la Shoah, là-même où le mal a été le plus cruel, dans les familles, semble s'offrir comme une proposition d'engagement dans la vie, un *pari sur la vie*. (...) *Etre après Auschwitz, c'est devoir être*⁸²; un devoir être, ajouterons-nous, qui appelle un questionnement individuel sur sa relation avec la judéité.

Les étapes de ces cheminements individuels, ou processus de dégagement des séquelles de la Shoah, ainsi que leurs cadres, ont été reconstitués *après-coup*. De même la problématique, elle aussi, ne s'esquissa qu'*après-coup*, articulant peu à peu une double question initiale et des hypothèses, celles de ce cheminements, qui émergeaient peu à peu en cours de recherche. En effet, ce qui sera explicité lors de l'exposé sur la méthodologie, pour l'étude d'un sujet qui, d'emblée, rendaient caduques tous les référents conceptuels, seule l'observation-participante nous semblait possible.

Ce cheminement nécessite le concours dialectique de deux sortes de forces:

1° Les forces collectives juives, celles-ci n'étant pas indépendantes de celles de la société globale, d'une part en Europe, pour mettre en oeuvre la restauration de ses cadres de référence (après une guerre mondiale), d'autre part en Israël, pour donner forme à ce qui était en germe avant la guerre. Parmi ces cadres, nous intéresseront essentiellement *les cadres sociaux de la mémoire*⁸³.

2° Les forces individuelles, essentiellement l'aspiration de l'individu à se dégager du malaise qu'il ressent ou, du moins à en comprendre les raisons et à *faire avec* ou *en faire quelque chose*.

En effet, les étapes franchies par celui qui veut *sortir* de l'état de *hovè* nous ont parues analogues à un vaste jeu de l'Oye où la structure du jeu, son labyrinthe et ses règles, représenterait le cheminement général et ses lois de progression. Car le parcours individuel n'est possible qu'à condition d'être soutenu par des forces collectives réaménageant les *cadres sociaux de la mémoire*, forces collectives juives ainsi que forces oeuvrant dans la société globale. Les étapes de ce cheminement seraient les dates marquantes de cette reconstitution des cadres collectifs mais aussi

⁸¹ - Victor Frankl, *Un psychiatre déporté témoigne*, Paris, Ed, du Chalet, 1973, Postface, p. 170.

⁸² - André Neher, *Regard sur une tradition*, Paris, Bibliophane, 1989, p. 15.

⁸³ - Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994.

les événements nouveaux faisant sens, ou posant de nouvelles questions, dans l'histoire juive et/ou dans l'histoire personnelle ainsi que dans l'histoire collective plus large ⁸⁴.

N'entreprennent le parcours que ceux qui le désirent; toutes les cases ne sont pas forcément des lieux importants pour chacun mais existent, pour lui, potentiellement. Il est des cases qui renvoient en arrière comme d'autres peuvent faire faire des bonds en avant. A la différence du jeu de société, cependant, le *cadre* qui s'offre aux *joueurs* n'est pas tracé au départ, il s'ébauche en même temps qu'ils avancent; c'est-à-dire qu'il est imprévisible. Et c'est souvent le *travail* personnel des individus à propos de leur vécu de la Shoah, et de ses conséquences psycho-sociologiques, ainsi que leurs réactions face aux nouveaux événements qui peuvent les frapper, qui en sont l'élément dynamique.

2 - 1 - Les cadres collectifs: le *labyrinthe* socio-historique

Pour être racontées, les expériences passées avaient besoin de l'aménagement de cadres collectifs; les témoins devaient d'abord avoir le soutien des réalités objectivées: le rôle des historiens fut essentiel.

a - La recherche historique

- L'historiographie devait d'abord reconstituer les événements pour que ceux qui les avaient vécus, ainsi que ceux qui ne les avaient pas vécus, réalisent leur authenticité, aient un référent commun. La première urgence était d'avoir la preuve que l'*incroyable* s'était vraiment produit.

- Outre une preuve, l'historiographie présentait aux mémoires individuelles, *les cadres collectifs de la mémoire* qui permettraient à chacun de reconstituer la chronologie de son expérience tout en l'intégrant dans l'expérience collective.

- Les historiens, en reconstituant les faits, donnent à penser, voire à méditer. Cependant leur ébauche d'interprétation n'évite pas le risque de subir l'influence de présupposés pré ou inconscients qui doivent être clarifiés.

b - Les cadres du deuil

- Très tôt, les responsables des communautés juives ont instauré des cérémonies religieuses en souvenir des morts et, de ce fait, ont aidé à la perlaboration du deuil.

- Les procès des nazis et de leurs collaborateurs ont été un moment capital pour la reconnaissance officielle de la spécificité du judéocide et de la dignité des victimes.

c - L'évolution socio-historique

De nouveaux événements provoquant de nouvelles crises, de nouveaux deuils, ont été l'occasion d'exprimer des paroles et des deuils anciens restés étouffés.

- Guerres israélo-arabes (des Six Jours, de Kippour, du Golfe) le sentiment de menace est ravivé

- Recrudescence de l'antisémitisme (bombe rue Copernic, attentats, tombes violées...) sont l'occasion de reviviscences, de prises de consciences et de déclarations publiques

- L'érection de monuments, l'instauration de cérémonies (citons seulement le Yad Vachem et Yom HaShoah, le monument et le jour consacrés à la mémoire de la Shoah en Israël)

- La parution de plus en plus nombreuse de témoignages, les créations artistiques des rescapés

⁸⁴ - Par exemple, durant les dernières années de cette recherche, en Bosnie.

- La chute du Mur de Berlin, l'arrivée massive des Juifs russes en Israël, suscitèrent de vives émotions et réminiscences.

d - La création de *lieux d'écoute*

Enfin des lieux d'écoute thérapeutique se sont ouverts où les rescapés, et/ou leurs enfants, peuvent donner leur récit. Là, non seulement leur souffrance est entendue à la fois comme leur étant personnelle et comme étant partagée par tous ceux ayant subi ce même *tranchant de l'histoire*⁸⁵, mais elle prend valeur de témoignage exemplaire, au double sens d'exemplaire: illustration unique de l'individualité humaine. Citons seulement les rencontres internationales des membres de la Deuxième Génération, inaugurées à Jérusalem en Décembre 1989 et l'Institut Amcha, en Israël, où se forment des groupes thérapeutiques spécifiques à la Deuxième génération.

Cinquante ans après, il n'est plus question de *non-dit* collectif ni de honte. Collectivement, la Shoah acquiert le statut d'un fait aux dimensions paradigmatiques. Ce n'est pas seulement un événement qui prendrait place, certes une place é-norme, dans les archives de l'histoire. Mais, c'est du moins ce qui s'entend partout aujourd'hui, un fait à garder vivant dans les mémoires, un souvenir que chacun est sommé d'avoir à la conscience. C'est du moins en ce sens qu'oeuvrent tous les militants de la mémoire d'Auschwitz. A la fois dans le souci d'accorder aux victimes, en particulier aux *vrais témoins* (les disparus), une place dans la mémoire et dans un appel pressant au *jamais plus*. Il est impossible de citer tous les articles, tous les discours dont c'est le thème récurrent dans le contexte des commémorations du cinquantenaire.

Il importe de signaler leur effet cathartique bien que celui-ci ne soit pas leur but premier. Dans l'esprit des militants de la mémoire comme pour les nombreux chercheurs (historiens, psychosociologues) il s'agit de comprendre les mécanismes qui ont rendu l'événement possible dans un but préventif. Il s'agirait en quelque sorte d'instaurer des repères éthico-politiques.

Si, collectivement, le peuple juif apparaît comme s'étant donné les moyens de sortir des séquelles de la Shoah, individuellement chacun n'en est pas dégagé pour autant.

2 - 2 - Les forces individuelles

La sortie des séquelles de la Shoah est d'abord le fruit d'une quête personnelle. Tous n'y aspirent pas. Pour certains le malaise semble plus supportable que l'aventure dans un dédale qui peut réserver bien des surprises désagréables. Pour d'autres, les conditions de vie ne s'y prêtent pas. La fuite en avant de type *maniaco-dépressif* a aussi ses avantages et peut se révéler la seule issue: pour un deuil, une recherche de racines, une démarche thérapeutique... il faut un minimum de disponibilités, à moins que l'urgence en soit telle que la quête ne devienne prioritaire, une quête de mieux-être qui se révèle bientôt quête de sens.

Dans ce cheminement, toutes les étapes ne sont pas des arrêts indispensables pour chacun. Cependant il est des seuils incontournables:

a - Le questionnement sur l'événement Shoah

La nécessité de savoir ce qui s'est réellement passé, de reconstituer le déroulement des faits à l'aide des matériaux offerts par les historiens, mais aussi de rechercher des documents personnels à

⁸⁵ - P. Francès-Rousseau, op. cit. p. 171.

la famille, des objets, des photos... prend parfois une allure *compulsionnelle*. Une phase de fascination accompagne souvent le questionnement sur la Shoah.

b - Le questionnement sur la judéité et sur la place à occuper dans l'arbre généalogique

La Shoah fut la tentative de la destruction de la judéité. Juif égale persécuté ? Que transmettre à son tour à ses propres enfants de cette judéité ? Comment se positionner dans la chaîne généalogique ?

Or, ce questionnement sur la judéité ne fut pas toujours associé d'emblée au questionnement sur la Shoah: nous l'avons dit, la relation fut parfois longue à être faite, entre l'antisémitisme nazi et les souffrances familiales et/ou personnelles, en particulier chez ceux de la Deuxième génération dont l'environnement fut communiste, mais pas seulement chez eux. Aussi poserons-nous comme hypothèse que la prise de conscience complète — la réalisation de tout ce qu'implique la relation appartenance-juive-judéocide — est un nouveau choc dont la violence marque un moment décisif dans le cheminement de sortie des séquelles.

Le questionnement sur la judéité peut prendre des formes très diverses. Il peut s'accompagner non seulement d'un retour à la pratique ancestrale mais d'un prosélytisme et d'une méticulosité dans la pratique tels qu'il provoque une nouvelle rupture avec un entourage plus modéré, indifférent ou hostile aux traditions. Il peut s'exprimer par une étude approfondie de la langue et de la culture yiddish, ou bien par l'apprentissage de l'hébreu, celui-ci excluant celles-là, et réciproquement. Il peut s'accompagner d'études historiques prenant la forme de monographies familiales ou portant plus spécialement sur le milieu d'origine familiale.

Le questionnement sur la judéité et la Shoah s'accompagne de plus en plus d'un pèlerinage à Auschwitz. Le séjour en Pologne, en groupe ou individuel, est un des moments les plus intenses du processus de deuil. D'autres voyages, vers des lieux importants pour l'histoire familiale, sont tout autant des pèlerinages, que certains se sentent tenus d'accomplir, seuls ou, mieux, avec d'autres membres de la famille.

c - Le questionnement sur les séquelles de la Shoah et sur le mal

Quand ce questionnement s'accompagne d'une démarche thérapeutique, au-delà des noeuds psychologiques dûs aux séquelles de la Shoah, il implique une interrogation sur les noeuds antérieurs à la Shoah et sur ceux qui s'y sont greffés. La Shoah, analysée en tant que traumatisme collectif, s'est abattue sur des individus qui l'ont subi collectivement mais qui, d'une part, étaient issus de familles qui, au cours des siècles, avaient connu nombre d'autres traumatismes et qui, d'autre part, pouvaient avoir déjà subi des traumatismes particuliers et qui ont pu en subir d'autres par la suite. En fait, il s'agit toujours d'un *encastrement de traumatismes*. Si la Shoah peut être considérée comme le *traumatisme des traumatismes*, celui qui s'aventure dans le dégagement de ses séquelles en viendrait-il à s'arracher — c'est une hypothèse — à toutes les séquelles antérieures ?

Cependant il faudra s'interroger sur ce qu'a pu être le choc de la Shoah pour ceux qui ne l'ont pas subi en direct, c'est-à-dire pour la Deuxième génération et différencier les différents types de traumatismes.

La démarche psychothérapeutique aura pu commencer avant le questionnement sur la Shoah ou lui être parallèle. Cependant, pendant des décennies, le poids du *non-dit* collectif sur la Shoah était tel qu'il était possible à un individu de poursuivre une thérapie, quelle qu'en fût la forme, des années durant, sans jamais évoquer les événements subis par la famille. Souvent elle se sera doublée

(ou sera remplacée par) d'une recherche que nous désignerons comme exotico-spirituelle: une exploration des philosophies ou des sagesse transmises dans d'autres aires culturelles: Asie, Amérique indienne, Afrique... ainsi que des pratiques qui leurs sont associées.

d - Le questionnement par rapport à l'Etat d'Israël

Le questionnement sur l'identité juive se double, la plupart du temps, d'un questionnement sur Israël matérialisé par des voyages, des séjours plus ou moins loin, voire la décision d'y aller vivre. Là, certaines rencontres peuvent relever du psychodrame. A certains égards, Israël peut apparaître comme le lieu d'une vaste sociothérapie ⁸⁶.

e - Le passage par le texte

Sous toutes ses formes, depuis le témoignage écrit, lu, donné à lire, le livre écrit, lu, donné à lire, le texte, l'écrit, l'inscrit, est fondamental. L'*écriture* sera entendue dans un sens très large, incluant toutes les formes d'expression autres qu'orale, depuis la reconstitution écrite du récit de vie jusqu'à la transfiguration par la création artistique de l'expérience vécue. En effet, si le choc de la Shoah, en tant que *hovè*, met le temps en suspens, la lecture d'un récit dans lequel l'individu peut dérouler, en leur donnant forme, certains moments de son temps bloqué, a dès lors valeur thérapeutique. S'il écrit lui-même son récit, il se recrée un espace-temps vivant, à la fois sensible et cohérent, et il restaure l'*aire transitionnelle* que le *hovè* avait bouleversée de fond en comble. Le livre, plus que tout autre objet, serait *objet et espace transitionnel*, pour soi-même et dans l'échange avec autrui ⁸⁷.

f - Le témoignage

La Shoah fut une tentative de destruction de tout un groupe humain mais d'abord une déshumanisation des membres de ce groupe. Le moment du témoignage est le moment privilégié où la victime réintègre les *vrais témoins* ⁸⁸ dans leur dignité et restaure sa propre dignité. La valeur irremplaçable du témoignage, du moment du témoignage (la rencontre entre le témoin et son auditeur, qui devient témoin de témoin) et le fruit de cette rencontre (le récit) sera analysée avec attention. Insistons encore sur la singularité absolue de chaque témoignage.

Les étapes évoquées n'obéissent à aucun ordre fixé à l'avance. En cours de route, les individus peuvent montrer des transformations spectaculaires, souvent difficiles à comprendre pour l'entourage immédiat. Les étapes peuvent durer plus ou moins longtemps, se chevaucher, s'intensifier réciproquement, mais elles dépendent des processus collectifs autant qu'elles y contribuent.

⁸⁶ - Cf, les versets bibliques: *Alors je vous prendrai parmi les nations et je vous rassemblerai de tous les pays étrangers, et je vous ramènerai vers votre pays. Je répandrai sur vous une eau pure et vous serez purifiés de toutes vos souillures et de toutes vos idoles, je vous purifierai.* Ezéchiël, 36, 24-25.

⁸⁷ - Notre hypothèse s'appuie, entre autres, sur les réflexions de Walter Benjamin, de Paul Ricoeur et de Marc-Alain Ouaknin.

⁸⁸ - Allusion au fait noté par de nombreux témoins rescapés que les vrais témoins sont ceux qui ne sont pas revenus.

3 - Deux partenaires indispensables: le temps et les questions de la 3^e génération

Ce double processus, la constitution des cadres collectifs et le cheminement singulier de ceux qui tentent de comprendre en quoi la Shoah les a marqués et de trouver la bonne distance par rapport à ce *marquage*, s'échelonne sur des décennies. Il implique la coopération de plusieurs générations, au moins trois. Non qu'un individu ne puisse réaliser le parcours dans son entier, mais, le plus souvent, chaque membre de la famille va franchir un certain nombre d'étapes, très peu pour l'un, beaucoup pour l'autre, comme si c'était à la famille qu'il incombait de réaliser l'ensemble.

La Troisième génération, bénéficiant du *travail du temps*, c'est-à-dire de la maturation collective et individuelle opérée grâce à tous les facteurs signalés plus haut, ose poser à la Première génération les questions que la Deuxième n'ose pas formuler.

3 - 1 - Définition des générations

Quand il s'agit de la Shoah, le décompte des générations ne recoupe pas celui des démographes: la Première comprend tous ceux qui ont connu la guerre, ne serait-ce qu'un jour. Leurs enfants, qu'ils soient nés le lendemain de la Libération ou trente ans plus tard, forment la Deuxième génération.

3 - 2 - La Première génération: arrachée à son monde, à elle-même

Elle est celle qui a connu toute la violence du choc; comprenant tous les Juifs nés avant Mai 1945, elle est extrêmement diversifiée. En fait elle rassemble en elle plusieurs générations et le choc n'aura pas le même retentissement selon l'âge auquel il a surpris l'individu. Il faut distinguer les adultes, les adolescents (ceux qui avaient entre 9 et 13 ans en 1939) et les enfants.

Par ailleurs, parmi les adultes, sera reprise la distinction faite par Yéhuda Bauer ⁸⁹:

Ceux qui ont été en camps d'extermination ou de concentration

Ceux qui ont fait de la résistance les armes à la main

Ceux qui ont résisté en se cachant

Sans doute il n'est aucune commune mesure entre ceux qui connurent *Auschwitz*, nom devenu symbolique, et ceux qui échappèrent à la déportation dans la clandestinité. Mais tous étaient sous la menace et on sait combien celle-ci peut laminer les ressources psychiques. Tous ont participé d'*Auschwitz*, planant dans le vaste *non-dit* collectif, car depuis 1942, *on savait*, du moins au niveau des responsables politiques, mais soit on ne croyait pas, on ne réalisait pas suffisamment l'ampleur des faits, soit on ne savait pas que faire de l'information ⁹⁰. Tous avaient le pressentiment de l'horreur et vivaient dans un monde où, paradoxalement, *tout peut arriver*, mais en même temps la réalité, quand on en avait quelque écho, restait inconcevable.

B. Bettelheim est un de ceux qui a le plus insisté sur l'effet destructeur de la menace. Il cite Simone Weil: la force *qui ne tue pas encore, (...) qui est seulement suspendue sur l'être qu'à tout instant elle peut tuer, (...) change l'homme en pierre, (...) fait une chose de l'être qui reste vivant... Un homme désarmé et nu sur lequel se dirige une arme devient un cadavre avant d'être touché* ⁹¹. Il

⁸⁹ - Professeur d'histoire, Université Hébraïque de Jérusalem, spécialiste de la Shoah et de l'antisémitisme.

⁹⁰ - Walter Laqueur, *Le terrifiant secret*, Paris, Gallimard, 1981.

⁹¹ - Bruno Bettelheim, *Le poids d'une vie*, Paris, Laffont, 1991, p. 332

affirme: *Ce sont moins les mauvais traitements que l'incertitude, le doute, le flou, qui provoquent la désintégration de la personnalité*⁹². Parmi les syndromes dits des séquelles du traumatisme de la Shoah, qui ont été abondamment analysés par les psychothérapeutes et les psychiatres, le sentiment de culpabilité semble bien être le plus répandu chez les membres de la Première génération. En outre, ceux-ci ont eu le choc de l'après-guerre qui peut être défini sous forme de hiatus psychologique mais d'abord en termes de pertes.

a - Hiatus psychologique

Hiatus entre ceux qui revenaient de déportation et ceux qui avaient souffert d'une autre manière;

Hiatus entre ceux qui avaient résisté et qui pouvaient bénéficier d'une certaine reconnaissance officielle, non en tant que Juifs, mais en tant qu'ayant combattu pour la liberté;

Hiatus intra-psychiques fait de la sensation d'être devenu étranger à soi-même et au monde alentour. Beaucoup pensaient que, sauf quelques rares individus isolés, tous les Juifs avaient disparu de la planète.

b - Ampleur des pertes: plan humain et plan matériel

Les difficultés de l'après-guerre firent énormément de ravages parmi les rescapés qu'on ne pourra jamais dénombrer: maladies, dépressions, suicides... Tous les *cadres* s'étaient écroulés et les organisations juives, malgré des efforts redoublés, ne pouvaient atteindre ceux qui ignoraient leur existence, qui étaient trop perdus pour songer à s'y présenter, ou qui ne le pouvaient, tout ce qui touchait à la judaïcité étant pour longtemps ou pour toujours associé au danger.

Mais la Première génération est aussi celle qui a connu la lutte, sous toutes ses formes, depuis les plus glorieuses jusqu'aux plus discrètes et celle de ceux qui ont la sensation d'avoir été *sauvés* quasi miraculeusement. Accablés par l'horreur dont ils ont été témoins, rongés par le sentiment de culpabilité et abasourdis par l'aspect incroyable de la manière dont ils ont pu eux-mêmes survivre, ceux de la Première génération pressentent qu'ils doivent, devraient, parler, dire ce que leurs yeux ont vu; mais parler est souvent au-dessus de leurs forces ou de celles de leurs auditeurs, et ils savent qu'ils seront crus difficilement.

Parmi les premiers à témoigner, les détenus qui avaient eu un engagement politique jouèrent un rôle pionnier. Le *cadre* de pensée et de lutte leur offrait un triple avantage qu'analyse P. Levi:

- Ils pouvaient resituer leur expérience dans un contexte plus large, la concevoir dans l'ensemble d'une lutte globale à laquelle ils se sentaient participer

- Réinscrit dans un contexte de lutte générale, leur propre combat pour survivre prenait sens

- Ils pouvaient espérer qu'ailleurs d'autres luttèrent contre leur ennemi commun et tirer de l'espoir de cette idée.

Pour un certain nombre, observer les faits, les écrire, devenaient une mission, un élément essentiel de leur résistance. Les meilleurs historiens du lager sont apparus parmi les prisonniers qui ont eu l'habileté et la chance d'atteindre un observatoire sans se plier à des compromis et la capacité de raconter ce qu'ils ont vu, souffert et fait avec l'humilité d'un bon chroniqueur, c'est-à-dire en tenant compte de la complexité du phénomène lager et de la diversité des destins humains qui s'y déroulaient.(...) Ces personnes étaient des politiques parce que seuls, plus que les Juifs et les criminels, ils pouvaient disposer d'un fond culturel qui leur permettait d'interpréter les faits

⁹² - Geneviève Bersilhand, Bettelheim, Paris, R. Lauze, 1977, p. 16.

*auxquels ils assistaient parce que justement dans leur qualité d'ex combattant ou de combattant anti-fasciste, ils avaient conscience qu'un témoignage était un acte de guerre contre le fascisme*⁹³.

Or le fait que les premiers à témoigner furent des politiques, contribua probablement, nous l'avons dit, au *non-dit* collectif sur la spécificité de l'extermination des Juifs.

c - Cas particulier des *enfants du silence*

En fait le devoir de témoigner fut ressenti essentiellement par ceux qui avaient dépassé l'enfance au moment de la guerre. La situation psychologique de ceux qui étaient enfants s'avère infiniment plus complexe. La plupart des enfants ont dû, pour être protégés, être séparés de leurs parents, sans qu'il ne fût possible de leur expliquer le pourquoi et la longueur de la séparation. Un prénom et un nom nouveaux se substituaient à leur identité d'origine. S'ils étaient assez âgés, au moment de la séparation, pour être conscients de leur identité juive, ils pouvaient se la rappeler; pour les plus jeunes, elle ne signifiait parfois rien du tout⁹⁴. En outre ceux qui furent cachés dans des familles ou des institutions chrétiennes furent soumis à des influences en complète contradiction avec leur origine.

Il semble bien que, plus que pour les autres, pour les membres les plus jeunes de la Première génération le choc de la Shoah et la question identitaire soient indissociables. Le fait que les bébés et les très petits ont le plus pâti de confusion identitaire a été noté par J. Hemmendinger⁹⁵. La séparation brutale, et dans un climat d'angoisse intense des parents, à un âge où le langage n'était pas encore suffisamment élaboré, a souvent gravement perturbé l'assise psychique de ces enfants. Beaucoup sont comme indéfiniment à la recherche, en eux, de quelque chose d'introuvable. Le manque n'est ni nommable ni même discernable. Pour eux, il n'y eu pas seulement chute du *cadre* (chute du *cadre* qui peut être une manière de définir le traumatisme, comme nous le verrons plus loin) mais bien défaillance, voire absence de cadre dès l'origine. Ils sont témoins d'un rien, d'un vide qui se creusa là même où aurait dû se constituer, avant même les prémices de l'identité personnelle, les états de la construction spatio-temporelle et affective.

En outre, ceux qui étaient enfants pendant la Shoah présentent des caractéristiques communes aux plus âgés de la Deuxième génération: héritage des séquelles du choc qui secoua les parents et poids du *non-dit* ou *mal-dit* familial et/ou collectif. N. Fresco, fille de déportés, *pour lever la chape de plomb* familiale et/ou collective, a questionné huit enfants de déportés. *On se rappelle seulement qu'on se souvient de rien*⁹⁶.

Tout au long de cette étude, quand il s'agira de *rescapés*, de *survivants*, il s'agira des membres de la Première génération, quelques soient les conditions dans lesquelles ils auront passé la guerre⁹⁷. Pour ceux revenus de déportation, il sera précisé: *rescapé de tel ou tel camp*.

⁹³ - P. Levi, *Les naufragés et les rescapés*, op. cit. p. 18.

⁹⁴ - Une de ses interviewées dit à Claudine Vegh: «On m'a recommandé une seule chose: ne plus jamais parler le yiddish et (...) oublier que j'étais juive». Dans l'institution où elle a été confiée, elle sent des pressions pour qu'elle se convertisse. Elle fait des cauchemars à l'idée que le diable ne la transforme la nuit quand elle dort. C. Vegh, op. cit. p. 139-140.

⁹⁵ - Judith Hemmendinger, *A la sortie des camps de la mort*, thèse de doctorat, Strasbourg, 1983.

⁹⁶ - Nadine Fresco, «La diaspora des cendres», *Nouvelle revue de psychanalyse*, Paris, Gallimard, Août, 1981.

⁹⁷ - L'extension du terme rescapé de la Shoah à tous ceux de la Première génération peut paraître discutable. Ce terme semble devoir être réservé à ceux qui revinrent des camps de la mort. D'un point de vue psychologique, cependant,

3 - 3 - La Deuxième génération: l'absence de racines, un vacuum hanté de fantômes; la génération passerelle

Elle comprend tous ceux qui sont nés après la guerre et dont les parents avaient été sous la menace du judéocide. Deux traits caractérisent la période de l'après-guerre: le *non-dit*, l'effort de reconstruction à tous niveaux.

Rappelons que le mot d'ordre, en France, est l'unité nationale. De ce fait, non seulement les divergences politiques et les conflits qu'elles ont suscités pendant la guerre sont étouffés, mais la spécificité du génocide juif est scotomisée. Ceux qui furent déportés, Juifs ou non, pour raison de Résistance, sont reconnus comme s'étant battus pour la France et, à ce titre, ont droit à la reconnaissance de la nation. Les autres sont tout simplement oubliés.

Avoir été déporté pour seul fait d'être né Juif est pour beaucoup, chez les Juifs comme chez les non-juifs, ressenti comme une honte. Ceux qui ont combattu les armes à la main ont le sentiment, et même s'ils ne l'ont pas, c'est le sentiment général, que les Juifs ont été exterminés comme *des moutons conduits à l'abattoir*. B. Bettelheim exprime le sentiment partagé par beaucoup de survivants, qui perdure encore dans bien des consciences, juives comme non-juives: *ce qui était unique et terrifiant, c'est que des millions de personnes, comme des lemmings, aient marché d'elles-mêmes vers la mort. C'est incroyable et c'est ce que nous essayons de comprendre*⁹⁸.

Dans les années d'après-guerre, de nombreux parents juifs non seulement ne parlent pas de la Shoah mais aussi ne disent pas à leurs enfants qu'ils sont Juifs ou leur disent de ne pas le dire. Être Juif, naître de parents juifs, c'est une condition éminemment dangereuse. Dans bien des familles, où tout signe de judéité est effacé, les fils ne sont pas circoncis, le patronyme est déjudaïsé. La judéité étant vite assimilée à religion juive, et celle-ci à la cause des persécutions, tout ce qui pourra la rappeler sera abandonné.

Dans les familles ayant choisi le communisme, la culture yiddish (la cuisine, les chants, la littérature) fait souvent bon ménage avec l'*Internationale*. Le sentiment de la différence peut être entretenu sans qu'il ne soit possible de le cerner dans une définition. Seules des bribes de langue yiddish se transmettent, insuffisantes pour donner accès à l'origine. Comment faire le deuil d'une langue qui n'a jamais été connue⁹⁹ ?

Souvent les parents (la Première génération) envoient leurs enfants dans des mouvements de jeunes, des colonies de vacances, juifs. Ils n'y entendent guère parler de judaïsme, mais les mélodies yiddish peuvent alterner avec les rythmes israéliens.

En France et en Belgique, plus que dans tous les autres pays de diaspora, la question de l'identité juive se révèle cruciale pour la génération de l'après-Shoah.

Certes, des survivants multiplient les efforts pour reconstruire la judaïcité: de nouvelles structures ont été ébauchées déjà pendant les années de guerre, prévoyant la restauration des institutions mais aussi le renouvellement spirituel. Les mouvements de jeunesse, nombreux et très diversifiés, ont joué un rôle difficile à estimer. Cependant, dans l'ensemble, la Deuxième génération hérite d'un sentiment de vide et des séquelles de la cassure. Alors que la Première génération, du moins ceux qui étaient suffisamment âgés avant la guerre, peut reconstituer dans sa mémoire le

cette extension se justifie, comme nous le verrons à travers les témoignages (cf, en particulier le témoignage d'Ida). Par ailleurs, rappelons que dans le projet nazi tout Juif était destiné à disparaître.

⁹⁸ - B. Bettelheim, *Le poids d'une vie*, op. cit. p. 311.

⁹⁹ - Régine Robin, *Le deuil des origines*, St Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 1994.

monde perdu, la Deuxième génération est en face d'un vide hanté de fantômes à qui il est souvent impossible de rendre les noms. Le poids du *non-dit* et du *mal-dit* de la Shoah se double du poids des tabous d'une société où, globalement, chose honteuse et sexualité s'amalgament dans la plus grande confusion.

En 1968, la Deuxième génération est en pleine adolescence ou aborde l'âge adulte. Les barricades du Boulevard St-Michel sont, pour beaucoup, l'occasion de mimer la lutte de leurs parents pendant la Résistance. La relation entre l'explosion de Mai 68 et l'*après-coup* de la Shoah reste encore à approfondir¹⁰⁰. Mai 68 apparaît à bien des égards non seulement comme la mise en question d'une société construite dans la précipitation, la fuite en avant, la recherche d'un bien-être physique ou plutôt d'une ivresse de la consommation, d'une accumulation de *choses*¹⁰¹ grâce à quoi chacun pouvait ne pas penser aux horreurs des années 40, mais aussi comme l'explosion de jeunes ne supportant plus un environnement où l'expression de certaines émotions étaient implacablement réprimée. Les enfants *réparation*, particulièrement choyés, se virent peu à peu comblés matériellement, mais le hiatus était trop grand entre l'apparence et le tourment intérieur. Moment où se cumulent la dénonciation du mensonge communiste, la chute de l'auréole du Général De Gaulle au regard de la jeunesse, l'ébranlement, l'année précédente, de la guerre des Six jours, en Israël, Mai 68 est aussi le moment où de nombreux Juifs de la Deuxième génération commencent à se rendre compte que les questions que chacun se posait individuellement sont partagées par d'autres. Bien des tabous ont été balayés sous la secousse des différents mouvements sociaux. Il est à se demander si les *interdits* de toutes sortes n'étaient pas rendus plus étouffants du fait de leur enveloppe de *non-dit* et de *mal-dit*. *Il est interdit d'interdire!* La formule pourrait se traduire: *Il est dit de dire*¹⁰². La fin des années 60 coïncide avec l'arrivée de la Troisième génération qui va bientôt oser poser les questions ouvertement.

3 - 4 - La Troisième génération: témoins de témoins

La Deuxième génération est née après la Libération. Bien des *enfants* de la Première, cependant, se retrouvent en elle. La Troisième génération n'est pas plus homogène que les deux autres. Mais, en gros elle est née après une autre libération, celle de Mai 68, et elle bénéficie du travail du temps. Une série de modifications, peu à peu, se sont produites, favorables au *travail de deuil* d'une Première génération de plus en plus sollicitée à partir des années 80. Les cadres de la mémoire collective se sont suffisamment élaborés, offrant des points de repère à la Troisième génération. Celle-ci s'interroge et ose interroger la Première génération qui, de son côté, ressent la possibilité et la nécessité de la transmission. Au cours des années, les travaux des historiens, des psychologues, des écrivains ainsi que l'acharnement des témoins engagés dès les premiers jours de la Libération dans la sauvegarde de la mémoire, ont reconstitué les cadres de la mémoire collective.

De nouvelles méthodes psychothérapeutiques se sont développées donnant, plus que la psychanalyse classique, leur place à l'expression corporelle des émotions et au travail de groupe.

Des sagesses issues d'autres traditions pénètrent de plus en plus l'Occident dont les valeurs en naufrage, bien avant la Deuxième Guerre mondiale, ont été totalement remises en cause par celle-ci.

¹⁰⁰ - Maurice Szafran, *Les Juifs dans la politique française de 1945 à nos jours*, Paris, 1990.

¹⁰¹ - Georges Perec, *Les choses*, Paris, Julliard, 1993.

¹⁰² - Voir le récit d'Emmanuel, 3^e Partie.

Non seulement la Troisième génération interroge ceux qui se sont voués au témoignage mais elle éprouve le besoin de mener son enquête dans la famille. Elle réinvente la transmission intra-familiale, celle-la seule qui importe existentiellement à l'individu pour qu'il puisse se situer dans le monde et dans le temps. Depuis les travaux des ethnologues sur les *relations à plaisanterie*, on sait qu'entre grands-parents et petits-enfants les relations peuvent être infiniment plus détendues qu'entre parents et enfants. Or, bien des grands-parents, affolés et attristés de voir que leurs enfants n'ont rien transmis à leurs propres enfants, se sentent directement responsables de cette faille. Par ailleurs, l'examen, non seulement de la famille nucléaire mais de l'arbre généalogique, entre de plus en plus dans les démarches psychothérapeutiques.

Ceux de la Troisième génération, en se demandant si *Indeed, which member of the jewish nation is not a child of survivors in potential*¹⁰³ ? n'incitent-ils pas chaque être humain à se demander s'il n'est pas, lui aussi, le survivant de toute une succession de traumatismes subis par l'humanité depuis ses origines.

Cette investigation de la mémoire sociale et familiale n'évite pas les passages douloureux. Elle chevauche celle de la Deuxième génération, dont les membres furent souvent des pionniers solitaires en ce domaine. La recherche des racines peut passer par toute une période de lectures intensives: sur l'histoire de la Shoah et la littérature s'y rapportant, témoignages, romans, biographies... Elle s'accompagne bientôt d'une recherche sur la vie des Juifs dans les shtetl, peut donner lieu à un retour plus ou moins spectaculaire à certaines formes de la vie religieuse. Très souvent elle inclut un (ou plusieurs) voyage (s) en Israël et, à partir des années 80, un pèlerinage à Auschwitz ou un pèlerinage plus personnel en Europe Centrale à la recherche des traces du monde perdu.

Toutes ces démarches, c'est surtout la Deuxième génération qui les a rodées. En fait, les efforts des trois générations s'interpénètrent pour affronter les séquelles du passé et se renforcent. Mais, pour faciliter la lecture du *cheminement dans le labyrinthe du jeu de l'Oye* il importe de retenir:

- La Première génération a fait l'expérience du choc, de la mort et de la survie. Elle a le souvenir de l'ancien monde, elle s'est donnée pour tâche de reconstruire matériellement un monde habitable; parmi elle, un petit noyau lutte pour la mémoire. Elle est la *génération-témoin*

- La Deuxième génération a connu les progressions du confort matériel mais aussi l'inconfort d'une identité indéfinissable, le vacarme du *non-dit-mal-dit*. Elle a rêvé sa révolution en 1968. C'est la *génération-passerelle*, parce qu'elle doit reconstituer en elle le chaînon manquant: elle n'a même pas le souvenir de l'univers détruit. Elle n'a que le souvenir d'une destruction, ou plutôt d'une persécution à mort.

- la Troisième génération peut entrevoir la sortie des séquelles de la Shoah. C'est la génération de la *communication*. Avec elle, à sa demande, la transmission intergénérationnelle est susceptible de se réinstaurer au sein de la famille, transmission pour laquelle le rôle de l'écrit double celui de l'oral, allant de pair avec une individuation¹⁰⁴ de chacun des membres de la famille: la tradition

¹⁰³ - *En fait, tout membre de la nation juive n'est-il pas, potentiellement, un enfant de survivant ?* Dina Wardi, *Memorial Candles*. London, New-York, Tavistock-Routledge, 1992, p. 18.

¹⁰⁴ - Nous préférons le terme *individuation* à celui d'*individualisation*, le premier mettant l'accent sur l'accès à l'unification de la personnalité et du sujet, le second étant davantage restreint à l'idée de l'autonomisation.

n'est pas une répétition, mais une retraduction, par chaque individu, de l'héritage reçu, selon l'idée chère à W. Benjamin ¹⁰⁵.

4 - Dialectique des forces collectives et des forces individuelles

Ainsi schématisés, les processus de sortie des séquelles de la Shoah et de mutation entrepris par ceux qui ont été contact avec le *mal*, directement ou par leurs parents, semblent presque aller de soi. Ce serait une perception bien illusoire: en fait ils se révèlent le plus souvent sous formes de crises, personnelles et sociales, parfois si graves et si douloureuses, à l'échelle individuelle, que l'issue peut en être tragique. Cependant, à l'échelle macro-sociale, ils semblent s'inscrire, en l'accéléralant, dans un ensemble infiniment plus large tel que l'esquisse un N. Elias ¹⁰⁶ pour qui l'être humain est un *processus* par lequel, en quelque sorte, il s'enfante lui-même, ample processus où processus individuels et processus collectifs se répondent dialectiquement. Cet arrière-fond théorique nous est utile pour observer des cheminements individuels dont il importe de rappeler qu'ils sont absolument:

- Singuliers et paradoxaux: ce sont des processus d'individuation qui engagent l'individu à se positionner au sein de son appartenance sociale, et en particulier en rapport avec sa judéité, en se situant sur un arbre généalogique non choisi mais assumé

- Imprévisibles: chacun invente sa propre destinée à la manière dont un artiste crée une oeuvre, le premier surpris étant l'intéressé lui-même

- Non évaluables. En tant qu'unique chaque parcours est sa propre norme

- Extrêmement variés: une même famille peut rassembler tout l'éventail politique et/ou religieux du monde entier. Il arrive fréquemment qu'un des enfants se sente particulièrement investi de la mémoire familiale et du travail de deuil qu'elle implique. C'est le *memorial candle* dont D. Wardi relate le parcours ¹⁰⁷.

Cette recherche a été, est, un bref moment dans cet encastrement de processus incessants, processus du travail collectif de la population juive sur elle-même et processus individuels, faisant passer de l'expérience subie, entachée de honte et de culpabilité, à l'expérience vécue, assumée.

¹⁰⁵ - Bernard Tackels, *Walter Benjamin*, Strasbourg, PUF, 1992.

¹⁰⁶ - Norbert Elias, *Engagement et distanciation*, Paris, Fayard, 1993.

¹⁰⁷ - D. Wardi, op. cit.

Chapitre 3 : Notions de traumatisme et d'*incroyable*

Dans notre effort pour penser la transmission de la Shoah un certain nombre de termes nous ont paru devoir être analysés tels que nous les avons compris et utilisés. En fait aux *concepts* nous préférons souvent les *notions*, la *notion* ayant l'avantage de tenir compte de la dimension affective.

1 - Crise et traumatisme, la théorie de R. Kaes

La théorie de R. Kaes, du fait qu'elle tient compte de la dimension psychologique mais aussi de la dimension socio-culturelle et de la conjoncture historique, est la référence qui s'impose. Toute analyse psychologique, dit Kaes, repose sur une théorie implicite de la personnalité. Or pour lui, la crise est constitutive du développement de l'individu: l'être humain peut être défini comme un être vivant en proie à des crises.

1 - 1 - Définition de la crise

Selon Kaes, l'individu est ce *qui est indivis, ne peut être séparé, demeure sans mélange*¹⁰⁸. Il est l'expérience continuée d'une indivisibilité personnelle qui s'étaie sur le vécu somatique. Cette donnée première d'indivisibilité, étayée sur le corps, et par lequel l'individu se perçoit comme insécable, s'oppose radicalement à l'expérience fondamentale de la division première entre le bébé et la mère, séisme primordial dont le rappel provoque la terreur et dont toute crise est peu ou prou la réminiscence.

L'individu s'élabore une personnalité, moyen et fruit de son action dans le monde, ce qui revient à dire que sa vie est l'histoire de ses relations avec ce qui n'est pas lui, histoire au cours de laquelle il *cherche et trace sans cesse le cercle, ouvert ou fermé de son unité*¹⁰⁹. Les phases d'ouverture sont autant de phases critiques qui peuvent donner lieu à des crises plus ou moins graves qui, si elles ne sont pas résolues à temps, se concluent sur un véritable cataclysme personnel, le *traumatisme*.

Dans les phases d'ouverture, l'individu est conduit à intérioriser des figures jusque-là extérieures. Ainsi se constitue et s'enrichit l'*appareil groupal* de l'individu, qui structure son psychisme de manière analogue à la société à laquelle il appartient. Il y a homologie entre l'*appareil psychique groupal* et l'organisation du groupe auquel appartient l'individu. La crise peut être définie par un conflit entre les figures intériorisées, ou celles intériorisées et celles à intérioriser. Il y a crise quand les instances de communication internes à l'individu et celles par lesquelles il est en rapport avec son (ses) groupe (s) d'appartenance, sont déficientes. Au lieu d'intégrer les nouvelles données, l'individu s'immobilise, c'est-à-dire renforce, en les répétant, ses modes antérieurs de fonctionnement alors qu'ils ne sont plus adaptés. L'issue est dans la *sortie* du

¹⁰⁸ - Robert Kaes, *Crise, rupture et dépassement, analyse transitionnelle individuelle et groupale*, Paris, Dunod, 1979, p. 75.

¹⁰⁹ - Id. p. 73.

cadre de la répétition, c'est-à-dire qu'il doit quitter le cadre connu. *Pour passer de l'immobilité au mouvement, il faut faire un pas en dehors du cadre théorique de l'immobilité.*

Le cadre ancien n'est pas détruit; c'est l'individu qui le quitte pour atteindre un niveau d'intégration supérieure. Pour ce, il a à faire un saut dans l'inconnu, donc éminemment dangereux et perçu comme menace de mort.

Ainsi, selon R. Kaes, au coeur de la rupture — abandon d'un cadre devenu obsolète — apparaît la continuité. Au moment de ce passage *critique*, ou *transitionalité*, la rupture se fait innovation, une innovation qui se fonde dans la continuité et la renouvelle. Ainsi la transitionalité se révèle-t-elle de nature paradoxale: il n'y a de continuité que grâce à des ruptures réussies.

Cependant cette continuité, qui soutient la *transitionalité*, ne peut fonctionner que si elle-même est étayée par un *cadre des cadres* perceptible par les individus comme stable et sécurisant. R. Kaes emprunte à J. Bleger¹¹⁰ la notion de *cadre des cadres*, sorte de *non-processus* au sein duquel les processus peuvent se produire: *une présence permanente sans laquelle le moi ne peut se constituer et se développer*. Sans le maintien du cadre, sorte de *méta-comportement* qui renvoie à l'appartenance à un type donné de société, c'est-à-dire à une identité, qu'on peut encore définir comme les schèmes comportementaux assurant un minimum de fiabilité, le moi différencié des autres objets ne peut se construire; il y a risque de psychose¹¹¹.

En dernière analyse R. Kaes, s'inspirant de P. Guillaumin, reconnaît derrière tous les cadres soumis eux-mêmes à des processus de changements plus ou moins rapides ou à des processus de non-changement apparents, car l'évolution se fait sur le très long terme, un *cadre* doit se maintenir, qui serait comme vaste *cadre* général d'appui, et qui est le fonctionnement même de l'esprit.

Sans doute faut-il resituer le *cadre des cadres* de la pensée de R. Kaes tel que lui-même nous l'esquisse, car il conditionne les limites de sa théorie: la dialectique hégélienne alliée à la dynamique énergétique des pulsions de Freud et enrichie des analyses de W.D. Winnicott. En effet, la notion de *transitionalité*, forgée par R. Kaes dans la mouvance de la notion d'*objet transitionnel* et d'*espace transitionnel*, met en alternance trois modes d'élaboration que R. Kaes reprend tels que W.D. Winnicott les a décrits:

1° Capacité pour le sujet d'inventer (trouver-crée) une *aire transitionnelle* ou *champ d'illusion*, espace-temps ludique opposé au temps bloqué de la crise

2° Apparition d'un espace vide où se télescopent passé-devenir et présent et où s'annihilent tous les codes et réseaux identifications

3° Emergence d'un espace réifié où l'objet, ou la pure subjectivité délirante, occupe tout l'espace. Ce mode d'élaboration est celui de la fétichisation, le sujet en tant qu'individu se cherchant, se déformant et se construisant à l'image de ces successives décentrations.

En bref, pour R. Kaes, la crise fait partie de toute histoire individuelle. L'être humain, du fait de sa prématurité à la naissance, doit passer à travers des crises de croissance. Celle-ci le fait transiter d'un niveau de formation à un autre. La crise est *une expérience de rupture dans la continuité des choses, de soi, des relations avec l'environnement.(...)* Cette mise en crises des systèmes édifiés

¹¹⁰ - José Bleger, «*Psychanalyse du cadre psychanalytique*», In *Crise et rupture et dépassement*, (ss la dir de R. Kaes, op. cit.)

¹¹¹ - R. Kaes, op. cit. p. 64.

pour assurer la sécurité, la continuité, la contenance, la conservation et la ressource, est toujours vécue comme une exposition à la mort ¹¹².

La menace de mort n'est pas sans fondement: en quelque sorte les anciens mécanismes régulatoires, ayant perdu toute efficacité, sont bien amenés à disparaître. Cette disparition, à un moment où le nouveau système régulateur n'est pas encore perceptible, est source d'angoisse, voire de panique pour l'individu ou le groupe. Face à la crise, menacé dans son intégrité, l'individu ou le groupe mobilise tous ses moyens pour mettre en oeuvre de nouveaux régulateurs, sans quoi la catastrophe, le traumatisme, sanctionne l'échec. Celle-ci peut être définie comme la réalisation de la menace, au pire, elle est une réelle mise à mort.

L'observation et l'analyse des systèmes de formation pour adultes, dont l'ampleur semble de plus en plus devoir accompagner, dans une alternance de temps forts et de temps de soupir, la vie de tout un chacun, a amené R. Kaes à définir l'être humain comme un être en formation. *L'expression "formation humaine est une dimension de la transitionalité", par son polysémisme, nous indique la double dimension: d'une part au niveau de l'individu qui doit régulièrement réajuster son mode de fonctionnement à ses exigences propres et aux contraintes extérieures, d'autre part au niveau collectif où transparaît en filigrane une lecture de l'histoire humaine comme un passage de la vie en clans et tribus à la vie en sociétés de plus en plus complexes dans leurs interrelations.*

L'être humain est un être en formation. Quand cette formation se régule mal, il y a crise. Et quand il y a crise, c'est que les instances régularisatrices, qui sont des instances de communication, fonctionnent mal. L'analyse et la cure transitionnelles se proposent d'élucider les blocages et de refaire circuler des informations claires, assimilables, non ambiguës, aussi bien au sein des instances intra-psychiques qu'avec les instances psychiques des interlocuteurs. Une fois les clarifications faites et les nouvelles données suffisamment intégrées, la formulation d'un nouveau projet et sa mise en oeuvre deviennent possibles.

1 - 2 - Apports et limites de la théorie de R. Kaes pour l'étude de la Shoah

1 - 2 - 1 - Apports de la théorie des crises de R. Kaes:

a - Conception de l'être humain comme *animal critique*

Pour R. Kaes, l'être humain est un *animal critique* (au sens de susceptible de subir des crises) du fait de sa prématuration, *l'homme de tous les vivants est celui qui éduque, forme et réforme et, par un saut souvent périlleux, crée* ¹¹³. Sa théorie nous offre un cadre pour penser, en termes psychologiques, l'histoire moderne.

L'histoire de l'Europe du début du siècle ¹¹⁴ peut être lue comme une succession de crises, les crises collectives, orchestrant les crises individuelles. Les crises dues à la rivalité des grandes puissances, l'émergence des nationalismes, la révolution technico-économique, la fin des sociétés agraires... parviennent à un paroxysme tel que, non résolues, elles se soldent en catastrophe: la Première Guerre mondiale, énorme traumatisme collectif qui, lui-même, provoqua de nouvelles crises se soldant par une Deuxième Guerre mondiale. Dépassées par les crises, les sociétés avaient

¹¹² - R. Kaes, op.cit. p. 4-5.

¹¹³ - Id. p. 43.

¹¹⁴ - Serge Berstein, Pierre Milza, *Histoire de l'Europe contemporaine, le XX^e siècle, de 1919 à nos jours*, Paris, Hattier, 1992.

Serge Berstein, *La France des années 30*, Paris, A. Colin, 1993.

besoin de leurs boucs émissaires parmi lesquels le peuple juif, de longue date, était toujours le premier désigné ¹¹⁵.

b - La crise révélatrice de la continuité

Selon R. Kaes, toute rupture est paradoxale en ce qu'elle sauve une continuité. Si la continuité de la vie est une succession de ruptures, une rupture qui ne se fait pas vient stopper la continuité. C'est la catastrophe. Dans l'optique de la théorie de R. Kaes, la Shoah peut être considérée comme rupture totale: la continuité de toute la judaïcité d'Europe centrale et d'Europe orientale n'a pas été sauvée. La Shoah peut être interprétée comme catastrophe survenue après une succession de crises (économiques, sociologiques, politiques...) non surmontées, c'est-à-dire de ruptures non-opérées de manière à sauver suffisamment la continuité.

Cependant, la judéité n'est pas morte: la conscience de l'appartenance juive, même quand elle est réduite à la simple conscience de cette appartenance, à une sorte de judéité transparente, sans contenu aucun, sinon le souvenir de la destruction (et même pour certains ce souvenir n'est que le poids d'un *non-dit*), a subsisté. Ce que la théorie de R. Kaes néglige, c'est le pouvoir de la conscience: même quand *le cadre des cadres*, c'est-à-dire un certain mode de fonctionnement de l'esprit propre à une culture, est anéanti, et que les individus font l'expérience d'un monde magique où toutes les lois de la physique, de la logique et de la morale sont abolies, il reste la pure conscience de cet anéantissement.

La conscience de l'anéantissement peut être le point originel où se greffe l'aspiration à la reconstruction, au réapprentissage du monde, d'un monde irrémédiablement autre. Tout sera autre, mais la conscience de cet autre peut fonder, de manière paradoxale, à la fois la continuité et l'absolue différence. La Shoah, sous cet angle, peut alors être dite catastrophe mais aussi, pour les rescapés, naissance; naissance traumatique.

1 - 2 - 2 - Limites de la théorie de Kaes, résolution de la crise: les limites de la volonté

Animal critique acculé à créer par un *saut souvent périlleux*, tel est l'homme défini par R. Kaes; cependant il n'explique pas comment le *saut* est décidé. Les conditions du saut sont décrites, mais non pas son déclic, d'autant plus surprenant qu'il est *périlleux*, lourd de risque. En dernier recours il fait appel à la notion de *volonté*. Cure psychanalytique et analyse transitionnelle, constate-t-il, n'épuisent pas la nature de la libération du cycle des répétitions ou de la tendance à demeurer en fusion symbiotique; l'individu doit faire preuve de volonté. *L'individu apparaît ici comme volonté et affirmation d'être non-divisé*.

En fait, à nos yeux, c'est bien parce que l'être humain est un être de *pari*, et non seulement de *formation*, qu'il y a crise. L'animal, comme la plante, comme tout être vivant, est un continuum de formations; nul élan personnel ne leur est nécessaire; ni invention, ni *saut* dans l'inconnu. De par leur nature, l'animal et la plante sont en danger quand l'harmonie de leur régulation cyclique, répétitive, est perturbée. L'être humain, en tant qu'héritier d'une nature animale, est soumis à des rythmes cycliques, mais en tant que *formation humaine*, la simple répétition des cycles lui est mortelle. Etre *dénaturé*, il ne peut que s'inventer une destinée et la réaliser par sa décision et sa

¹¹⁵ - Yves Chevalier, *L'antisémitisme*, Paris, Cerf, 1988, Il es vrai toutefois que, pendant la guerre de 14-18, l'Union Sacrée avait pu faire croire à la fin de la discrimination anti-juive

volonté. Mais l'invention, bien plus qu'une affaire de volonté, est l'affaire de l'imagination et, toujours peu ou prou, d'un abandon du connu pour l'inconnu, d'une confiance ne s'appuyant que sur elle-même, d'une foi en soi-même prête à accueillir l'imprévu et l'imprévisible.

Où est la part de l'imprévu et de l'imprévisible dans cette analyse des crises ?

La rencontre avec le *témoin* de la Shoah ne rend pas caduque le rôle de la volonté. Bien au contraire, celle-ci est essentielle à la survie, comme en a fait l'expérience tout rescapé d'un camp de la mort. Mais à elle seule elle ne peut rien. R. Kaes ne semble pas avoir tenu compte de l'imprévisible, ni de la malchance ni de la *chance*, de l'occasion que l'individu, s'il est prêt et absolument déterminé, va savoir reconnaître et saisir dans l'éclair d'intuition salvatrice.

La rencontre avec le *témoin* oblige à tenir compte de deux exigences contradictoires pour le dépassement de la crise sur le point d'être *précipitée* en catastrophe: la totale mobilisation de celui qui aspire à vivre et le hasard, la chance, le miracle, un quelque chose de complètement indépendant du vouloir humain et même, souvent, paradoxalement à l'opposé de l'attitude volontaire car il lui faut s'y abandonner.

La théorie de R. Kaes se rapporte à la notion de crise; celle de traumatisme n'y apparaît que de manière subsidiaire. Nous en retiendrons, pour notre objet:

- Que le traumatisme, la catastrophe, peut survenir quand les crises s'accumulent sans être résolues. Or au début du siècle, toute une cascade de crises se sont succédées qui se sont soldées par des guerres catastrophiques.

- Le fait de combiner les diverses dimensions des crises: psychologiques, socio-économiques et historico-culturelles.

- La mise en relief de la relation entre la restauration de la communication (intrapyschique et sociale) et la résolution de la crise. *Le rôle du groupe dans le dénouement ou la fixation de crises "individuelles" fait apparaître la fragilité de toute conception "individualiste" d'une crise*¹¹⁶. Les groupes et les *cadres* jouent un rôle capital et indispensable dans la résolution des crises. Lors des étapes *critiques* qui jalonnent la sortie des séquelles de la Shoah, la reconstruction des cadres collectifs est un étayage indispensable. Nous verrons les thérapies de groupe et/ou les diverses associations et rencontres organisées par les membres d'une même génération, ou d'un même sous-groupe au sein d'une génération, ont joué un rôle capital. Nous poserons comme hypothèse que les séquelles de la Shoah se mue en souvenir quand, dans les familles, le *non-dit*, le *mal-dit*, le *mal-entendu* est suffisamment élucidé verbalement pour rendre possible le silence.

Cependant, gardons-nous de croire à la toute puissance du groupe. Le groupe ne peut rien si l'individu n'aspire pas au changement. Le terme aspiration paraît plus juste que celui de volonté quand celle-ci se heurte à des obstacles insurmontables du moins momentanément. Il est des crises qui peuvent impliquer un passage par une totale solitude. Quand la crise est une crise d'*individuation*, nous a appris Jung¹¹⁷, l'individu est seul à s'affronter lui-même. Or l'après-Shoah laisse les individus caractérisés par leur altérité.

Enfin, si la théorie de R. Kaes voit le traumatisme comme pouvant être la conséquence de crises non résolues, nous verrons que les processus de sortie des séquelles du traumatisme peuvent aussi se traduire par des crises, des crises qui, justement, peuvent souvent être définies comme les moments paroxystiques d'un processus d'individuation.

¹¹⁶ - R. Kaes, op. cit. p. 36.

¹¹⁷ - Karl-Gustav Jung, *L'homme à la découverte de son âme*, Genève, Ed. Mont-Blanc, 1950.

2 - Notion de traumatisme

2 - 1 - Le traumatisme intégral.

Selon R. Kaes *toute crise révèle se qui résiste à la crise*. Ce qui résiste à la crise étant définissable comme un quadruple étayage:

- Le corps (les pulsions)
- La mère (en tant qu'objet d'amour)
- Le groupe (en ce qu'il médiatise de l'ordre sociétal et culturel dans sa forme et ses processus propres)
- Le Soi (en dernière analyse toute l'aire transitionnelle, l'aire culturelle intériorisée par l'individu, par lequel il communique avec lui-même, avec les autres, et par quoi il donne sens à ses actions. Nous y verrons aussi les *habitus* tels que les définit Bourdieu).

Si *toute crise révèle ce qui résiste à la crise*, que se passe-t-il quand rien ne résiste à la crise ? R. Kaes nous incite à poser l'hypothèse: le traumatisme révèle ce qui résiste au traumatisme: la conscience du rien, la conscience que cette globalité dans laquelle l'individu pouvait jusqu'alors se reconnaître (le quadruple étayage constitutif de la personne et de son noyau relationnel) est passée brutalement au rien.

Cependant, si crises et traumatismes peuvent être analysés essentiellement dans leurs répercussions psychiques, la Shoah nous rappelle l'importance, pour tout un chacun, de ce que Searles appelle *l'environnement non-humain*¹¹⁸. Nous appellerons *traumatisme intégral*, la rupture de tout ce dans quoi un individu peut se reconnaître aux différents niveaux physique (corporel et environnement matériel) et psychique. Ce traumatisme intégral nous apparaîtra comme être toujours une *situation extrême*, révélatrice peut-être de ce qui lui résiste: la conscience du choc, conscience en quelque sorte paradoxale car hypertrophiée, envahissant tout le champ de la conscience en même temps que ses ressources corporelles, elle est analogue à une unique sensation de choc. Et peut-être cette conscience réduite à elle-même, ne serait-ce que de manière fugitive, devenue démesurée, hyper-conscience, donne-t-elle au choc sa dimension d'apocalypse; apocalypse qu'il faut entendre dans la plénitude de son étymologie: dévoilement, révélation. Le monde se révèle au sujet dans l'instant de sa mort et de sa survie, comme hors des limites habituelles du temps et de l'espace. D'où l'aspect très souvent méta-historique de bien des catastrophes et la nécessité du recours à l'art pour en suggérer la *vérité interne*.

Lors du *traumatisme intégral*, non seulement l'ensemble psycho-corporel est en passe de désintégration complète, non seulement l'enveloppe psycho-corporelle, le *moi-peau*¹¹⁹ et ce que Y. Gampel a nommé *l'enveloppe sonore* (le bain linguistique familial à l'individu) sont brisées, mais encore *l'environnement non-humain* est détruit.

Nous supposerons que le traumatisme intégral touche l'individu au niveau de ses attachements les plus profonds, en quelque sorte l'arrache à lui-même.

¹¹⁸ - Harold Searles, *L'environnement non-humain*, Paris, Gallimard, 1986. Dans cet ouvrage H. Searles met en relief l'importance de l'environnement compris dans un sens très large, depuis les bibelots qui peuvent orner une chambre, les plantes, les animaux qui vivent dans la maison, jusqu'au paysage tout entier.

¹¹⁹ - Didier Anzieu, *Le penser, du moi-peau au moi pensant*, Paris Dunod, 1994.

Pour essayer de comprendre les différentes dimensions du traumatisme *intégral*, psychique, corporel et matériel, après avoir rappelé l'étymologie du terme, nous reprendrons ce que S. Freud et H. Wallon en ont dit.

2 - 1 - 1 - Traumatisme: étymologie

Le terme trauma fut utilisé d'abord en médecine à partir des années 1890. La définition donnée par le Robert en est: lésion, blessure locale produite par un agent extérieur agissant mécaniquement. Etendu à la psychologie, le terme signifie, toujours selon le Robert: une émotion violente qui modifie la personnalité d'un sujet en se sensibilisant aux émotions de même nature.

Le terme *traumatisme* a été repris du terme grec *traumatismos*. En médecine, il désigne un *ensemble des troubles provoqués par le trauma dans l'organisme, choc traumatique; traumatisme crânien: choc violent avec ou sans plaie*. En psychanalyse, un traumatisme est l'état de l'organisme qui, ne pouvant supporter une excitation excessive, se ferme à toute excitation supplémentaire. Par extension, un traumatisme est *un choc émotionnel très violent*.

Cette première définition permet de caractériser le traumatisme (ou trauma) implique:

- Un choc, une mise en contact violente de deux corps et l'ébranlement qui en résulte pour l'un comme pour l'autre selon leurs qualités propres

- Une blessure (lésion, plaie, généralement accompagnée de douleur), éventuellement cicatrisable mais qui laissera sa trace

- Un débordement des défenses de l'organisme et/ou du psychisme

- Un quatrième aspect du trauma doit être souligné, qui est absent de la définition du dictionnaire: l'aspect imprévisible et inattendu du trauma ou plutôt, si le terme est possible, *inattendible*. Même si une catastrophe est imminente, la manière dont elle se produit relève toujours de l'inimaginable. *Ca n'arrive qu'aux autres* non pas tant parce que le sujet se croit immunisé mais parce que ce qui arrive relève toujours du tout *autre*; nul n'est en mesure de l'imaginer pour lui-même ou même pour quelqu'un. C'est si horrible que la représentation en est dangereuse.

2 - 1 - 2 - La menace

Au quatrième aspect du traumatisme doit être relié la menace. La menace mine la santé justement parce qu'elle est à la fois anticipation et impossibilité de cette anticipation: on n'ose pas penser à l'objet menaçant mais il rode tout le temps dans la pensée. Il est certain qu'une menace prolongée peut miner la santé psychique de n'importe qui et j'ai essayé de l'expliquer, le propre de la cruauté est de détruire chez un être cette part d'espoir qui donne un sens à l'impulsion créatrice, à la pensée, à la vie créatrice ¹²⁰.

2 - 1 - 3 - Le traumatisme *en écho* ou *par contagiosité*

Enfin, un dernier aspect, encore peu analysé, est ce que nous appellerons la *contagiosité* du traumatisme sorte traumatisme *en écho* provoqué par la vue de l'horreur ¹²¹. Par exemple: quelqu'un peut être traumatisé, profondément perturbé psycho-somatiquement, par la vue d'un tremblement de terre, la chute d'une bombe... sans pourtant avoir pâti de la moindre égratignure, sans même qu'un de ses proches ne soit victime de la catastrophe. Cette manière de définir le

¹²⁰ - B. Bettelheim, op. cit. p. 266.

¹²¹ - Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur*, Paris, Seuil, 1980.

trauma a l'avantage de faire pressentir le caractère de *contagiosité* de tout trauma. Assister à un trauma, une catastrophe naturelle, ou un accident touchant des individus, a toujours un effet quelque peu traumatique. Le trauma en *écho*, qui n'est pas à confondre avec la notion de *l'après-coup* analysée par S. Freud, peut avoir un effet moindre, équivalent ou plus grave que le trauma initial selon l'individu qui en est perturbé: c'est toute la question de l'impact de la *vue du mal* qui est ici évoquée.

A cette catégorie de traumatisme appartiendrait, par exemple, celui du jeune S. Freud entendant son père lui raconter comment, des années auparavant, injurié dans la rue par un passant qui lui avait fait rouler son chapeau par terre, il l'avait simplement ramassé sans répliquer. Le père ravale l'offense, le fils est choqué par l'évocation de la scène au point d'être inhibé dans ses actions: il rattachera ce souvenir à son impossibilité de se rendre à Rome lors d'un voyage en Italie.

2 - 1 - 4 - Le traumatisme par mimétisme

Dans bien des familles, rapporte Y. Castellan, il est possible de constater une contagiosité remontant des enfants aux parents. Elle relate un dialogue entre le docteur Bailly-Salin et le professeur Kammerer à propos de la réactivation de traumatismes anciens chez des parents quand leurs enfants arrivent à l'âge d'être en situation de vivre des traumatismes identiques. *J'ai été frappé*, dit le premier, *par la décompensation brutale de certaines maladies à une période de leur existence où les mères sont confrontées avec les difficultés sexuelles de leurs grandes filles, difficultés les renvoyant en miroir à leurs propres expériences antérieures*. En effet, répond le second, *les parents sont exposés à revivre des expériences infantiles au moment où leurs enfants affrontent des expériences similaires*.

Au terme de *contagiosité*, nous préférons ici celui de mimétisme, réservant celui de *contagiosité* essentiellement à ce qui a affaire avec la vue de l'horreur et/ou *la vue du Mal*.

Selon Y. Castellan, les notions de *modèle familial inconscient* et de *fantasme structurant* permettent d'approcher le fait de la *contagiosité* (que nous préférons appeler *mimétisme*) des traumatismes, aussi bien dans le sens descendant, des parents vers les enfants, qu'ascendant, des enfants vers les parents.

Le modèle familial et toute la série des somatisations répondrait, comme le fantasme structurant, à l'univers des identifications familiales assorties d'une très faible représentation, quand elle n'est pas nulle. Le modèle est familial, c'est-à-dire qu'il est puisé dans la famille. Mais il est joué par un des membres et il reproduit un modèle vivant au présent ou au passé tandis que le fantasme structurant serait élaboré en commun, partagé et joué en famille ¹²².

2 - 2 - La notion de traumatisme chez Freud

2 - 2 - 1 - La théorie de l'après-coup

La théorie de Freud fut en constant remaniement; la présentation qui est faite ici de sa théorie du traumatisme s'appuie sur l'exposé qu'en donne J. Laplanche dans *Vie et mort en psychanalyse* ¹²³.

¹²² -Yvonne Castellan, *La famille, du groupe à la cellule*, Paris, Dunod, p. 112.

¹²³ - Jacques Laplanche, *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1989, chapitre 2: *La sexualité et l'ordre vital dans le conflit psychique*.

C'est en cherchant à comprendre l'hystérie que Freud en vient à concevoir l'idée de l'origine interne du traumatisme. La scène traumatique par excellence serait la séduction. Celle-ci est quasiment inévitable: l'expression par les parents de leur tendresse envers leurs enfants est toujours lestée de passion sexuelle plus ou moins vive. Pour Freud, dit J. Laplanche, *le langage de la tendresse et le langage de la passion viennent se rencontrer dans l'enfant, et c'est ce heurt qui est à l'origine du traumatisme, du premier conflit psychique*¹²⁴.

Il y aurait deux sortes de traumatismes: ceux qui se produisent quand le Moi est déjà formé. Ce traumatisme n'est que d'une gravité relative: le Moi, dont une des fonctions est de forger des mécanismes de défense et de *frayer* des canaux aux énergies se différenciant de la libido originelle, a la capacité de contourner les canaux devenus inopérants en se frayant des canaux latéraux.

Bien plus graves seraient les traumatismes survenus avant la formation du Moi; rien, en effet n'est susceptible d'endiguer le débordement émotionnel. L'événement provoquant le traumatisme reste enfoui dans l'inconscient comme un kyste; de par sa constitution il est hors d'accès à la conscience. Cependant, dans la suite, tout autre événement présentant quelque relation formelle ou de contenu avec le traumatisme initial déclenchera un débordement émotionnel d'une violence telle qu'il en sera traumatisant.

Freud relate le cas d'une patiente qui se souvient d'un grand effroi qu'elle a éprouvé à l'âge de douze ans en entrant dans une boutique: elle était restée pétrifiée en apercevant deux hommes en train de rire. Grâce à la cure, lui revient à la conscience le souvenir d'un événement bien antérieur, qu'elle avait complètement oublié: à l'âge de huit ans, dans une boutique, un vendeur lui avait mis la main sur les organes génitaux. Tout l'affect de ce premier événement A avait été déplacé sur le souvenir B. Entre l'événement A et B est intervenue la puberté, modification capitale en ce qu'elle offre à la patiente les éléments par lesquels elle peut se représenter B comme un attentat sexuel. A est une scène sexuelle-présexuelle; la conscience peut lui associer de représentations sexuelles; B est une scène banale mais offrant suffisamment de points communs avec A pour déclencher, ou libérer, une réaction sexuelle sous sa double forme: d'une part une excitation physiologique, d'autre part un ensemble de représentations.

De là Freud élabore sa théorie de l'après-coup. Un souvenir est refoulé, qui ne s'est transformé qu'après-coup en traumatisme.(...) Le souvenir traumatisant ne l'a été que secondairement¹²⁵.

L'événement initial en vient à se perdre dans les limbes les plus profondes de l'inconscient. Il finit par perdre toute consistance: c'est son fantasme seul qui importe au psychanalyste. *Le psychanalyste ne travaille que dans la réalité psychique. Il postule donc l'égalité du fantasme et de la réalité*¹²⁶. Avec Freud le traumatisme psychique s'émancipe totalement du traumatisme physique conçu comme une effraction d'origine externe.

Dans le *Vocabulaire de la psychanalyse*, J. Laplanche et J.B. Pontalis définissent le *trauma* ou *traumatisme psychique* comme: *événement de la vie du sujet qui se définit par son intensité, l'incapacité où se trouve le sujet d'y répondre adéquatement, le bouleversement et les effets pathogènes durables qu'il provoque dans l'organisation psychique. En termes économiques, le*

¹²⁴ - J. Laplanche, op. cit. p. 73.

¹²⁵ - Id. p. 68.

¹²⁶ - Id. p. 242.

*traumatisme se caractérise par un afflux d'excitations qui est excessif, relativement à la tolérance du sujet et à sa capacité de maîtriser et d'élaborer psychiquement ces excitations*¹²⁷. Cet événement, caractérisé par son intensité, est en fait la réminiscence d'un premier événement, hypothétique, aux impacts démesurés. C'est l'après-coup d'un événement initial que la cure va permettre de déceler.

2 - 2 - 2 - Limites de la théorie de Freud pour l'étude de la Shoah

a - La Shoah: un fait localisable dans le temps et dans l'espace

La notion d'*après-coup* sera d'un grand intérêt pour éclairer certains comportements des membres de la Deuxième génération. Pour la Première génération, celle qui a connu toute la violence du choc, les différents chocs de l'*après-coup* ne peuvent qu'être inférieurs au choc lui-même puisque loin de s'épuiser avec le temps et la découverte de la réalité historique, celle-ci fait de plus en plus prendre conscience de l'énormité des faits. C'est même la découverte de cette réalité qui est l'occasion de nouveaux chocs (le traumatisme en *écho*). Dans la théorie psychanalytique, la matérialité du fait finit par perdre de son importance. Au contraire, pour la Shoah le recueil des informations sur cette réalité est essentielle.

La Shoah a d'abord été une massive *effraction externe*, une mise à mort réelle avant d'être fantasmée. Une mise à mort non-dénombrable et fantasmable, mais d'abord qui a eu lieu. Et l'étude historiographique, l'examen des faits réels, est un des éléments indispensables de la *sortie* des séquelles de la Shoah.

b - Un fait apocalyptique

Freud insiste sur les conséquences pathologiques du traumatisme et cherche à aider ses patients à s'en délivrer. N'ayant pas fait porter son analyse du trauma sur des événements mettant réellement la vie physique en danger, il n'a pas eu à s'interroger sur les facteurs de survie, sur le merveilleux de la survie au coeur même de l'horreur. La Shoah, traumatisme collectif, a été, dans certains cas, une apocalypse, étymologiquement un *dévoilement*, un coup de projecteur sans précédent sur les ressources de l'être humain.

c - La déshumanisation

*L'être humain se nourrit et vit par amour et par haine avant de se nourrir pour survivre. C'est ce que nous montre la psychanalyse*¹²⁸. La psychanalyse ne passe pas pour offrir une vision optimiste de l'homme. Malgré tout, sa théorie est en deçà de la réalité: la rencontre avec le *témoin* nous apprend que l'homme peut être réduit à n'être plus qu'une sensation de faim, et que la faim et la peur lui font perdre non pas seulement son image mais sa dignité, notion sur laquelle il faudra revenir.

2 - 2 - 3 - Traumatisme et naissance

Recherchant toujours plus loin la cause initiale du surgissement de l'angoisse automatique qui définit la situation traumatique, situation où le Moi est absolument sans recours, Freud en est venu à parler du *traumatisme de la naissance*. Nombre de psychanalystes, à sa suite, ont vu la naissance comme le *traumatisme inaugural* ou la *crise inaugurale* de l'être humain.

¹²⁷ - Jacques Laplanche, Jean-Baptiste Pontalis (ss la dir. de Daniel Lagache), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1984, p. 499.

¹²⁸ - J. Laplanche, op. cit. p. 250.

Une naissance peut être traumatique. Il se pourrait même que la plupart des naissances soient quelque peu traumatique, mais ce n'est pas inéluctable, alors qu'un traumatisme est d'abord un événement pathologique avant même d'être pathogène. C'est une rupture brutale, perçue comme cruelle, dans le continuum de vie.

Certes la naissance est aussi une rupture dans le continuum de vie mais une rupture paradoxale s'il en est puisqu'elle assure la vie. Pour reprendre les termes de R. Kaes: la crise révèle ce qui résiste à la crise, la naissance révèle, en y intervenant comme une rupture, le continuum de vie. Elle n'est pas un accident. Pour la mère, elle est une rupture dans son état de femme enceinte. Pour le nourrisson, elle est rupture de son état d'embryon. Pour les deux elle est une mutation de leur relation. C'est cette mutation qui assure la bonne continuité de leur relation réciproque et de leurs relations avec eux-mêmes.

D.W. Winnicott¹²⁹ suggère que le nourrisson, s'il a une mère suffisamment bonne, cette inestimable *good enough mother*, peut faire l'expérience de *l'omnipotence absolue*. Un environnement suffisamment bon, sans *gap*, sans faille, sans lacune, procurant le *holding*, le *setting*, le *handling* et le *nursing*, tous les jeux et les soins adéquats qui font le plaisir réciproque de l'enfant et de la mère, peut assurer au bébé sa continuité d'être, un sentiment de sécurité indispensable, base des processus d'intégration et d'individuation.

La naissance, en tant que rupture relevant de la mutation, et sorte d'au-delà ou d'en-deçà des lois, peut être rapprochée, mais avec une infinie prudence, à certains des aspects apocalyptiques de la Shoah, en particulier quand le hasard eut ses facettes miraculeuses.

Plutôt que traumatisme, une naissance qui s'est déroulée suffisamment bien peut être qualifiée de surprenante et heureuse rencontre: l'enfant naît et la mère est là. Une naissance heureuse peut donner l'image de l'envers du traumatisme.

2 - 3 - Notion de traumatisme: apport de H.Wallon

Les analyses de H.Wallon¹³⁰ présentent un double intérêt pour notre objet:

- Nombre de ses observations ont été faites à l'occasion de la guerre de 1914-18, donc dans un contexte de violence physique collective.

- Ses analyses tiennent toujours compte de la personnalité de l'individu dans sa globalité, c'est-à-dire en tant que corps, capable de réactions musculaires et neuro-végétatives, en tant que mental, capable de représentations et de raisonnements et en tant que coeur, affecté par des émotions et sujet à des sentiments.

2 - 3 - 1 - Notion d'*ictus*¹³¹ et de *raptus*

Face à un *péril extrême imminent*, l'automatisme des réactions doit être immédiat et exempt d'émotions pour que l'individu puisse en quelque sorte laisser son corps faire automatiquement le nécessaire pour échapper au danger. *C'est l'automatisme qui prend le pas sur l'émotion dans le cas d'un péril extrême imminent, et c'est une fois le danger passé que l'émotion fait sentir ses effets.*

¹²⁹ - Rappelons que D. Winnicott a insisté sur la nécessité de bien distinguer: réalité extérieure, fantasmes et réalité extérieure. Distinction précieuse pour l'étude de la Shoah et de ses séquelles.

¹³⁰ - Henri Wallon, *Les origines du caractère chez l'enfant*, Paris, PUF, 1976, p. 86 et sq.

¹³¹ - Ictus émotif: *brusque obscurcissement de la conscience sous l'influence d'une émotion violente, s'accompagnant d'une inhibition motrice totale, soit d'une fuite éperdue (raptus émotif), soit de comportements inadaptés*. Henri Piéron, *Vocabulaire de psychologie*, p. 219.

*Souvent même alors, le sujet les laisse se développer avec une certaine complaisance. Mais s'il arrive que l'émotion ait devancé l'automatisme, elle le trouble ou même l'abolit complètement*¹³².

En effet, pendant la guerre, deux types principaux de réactions ont été observés: d'une part, l'ictus, où le sujet défaille, vidé de toutes ses forces et saisi d'hypotonie, d'autre part, le *raptus*, où, dans un sursaut de mobilisation totale pour le combat ou pour la fuite, le sujet accomplit sans hésitation, comme automatiquement, des gestes d'une rapidité et d'une efficacité étonnantes. Lors d'un *raptus*, comme dans tout automatisme, le circuit de l'excitation et du mouvement semblait exclure la participation personnelle du sujet, c'est-à-dire à la fois l'intervention des images relatives aux motifs ou aux moyens d'agir et celle des états où se combinent la sensibilité et les réactions intimes de l'émotion. C'est à peine si après le combat ou la fuite, persistait un vague sentiment de l'action et des sentiments incidents rencontrés¹³³.

Ainsi, pour H. Wallon, quand l'individu sait éviter l'épanchement de l'émotion, il évite l'*ictus*, il laisse libre-cours à l'automatisme des réactions adaptées. Encore faut-il que celui-ci se déclenche; la question du pourquoi et du comment demeure.

Plus tard, quand l'individu réalise ce à quoi il a échappé, les émotions reviennent dans toute leur intensité doublées des représentations, c'est-à-dire des scènes imaginées de la situation passée. Cet *après-coup* n'a guère de point commun avec l'*après-coup* de Freud. Il est la réalisation, la prise de conscience accompagnée de reconstitution mentale et émotionnelle, de ce qui s'est réellement produit. Nous touchons là au paradoxe de la situation traumatisante: le *choc* avec la réalité est tellement violent et intense que la réalité se déréalise: elle n'est plus représentable. Il y a soit *ictus*, perte de conscience, soit *raptus*, hyper-conscience d'un monde réduit à sa concrétude au sein duquel le sujet agit comme par instinct. Il lui faut surtout ne pas penser, car la pensée ralentirait l'action. Mais après-coup il éprouvera le lancinant besoin de réaliser ce qui lui est arrivé, ayant presque l'impression qu'un *autre* a agi en lui, à la manière d'un intrus. Sur le coup, il ne se représente pas la situation. Il lui est tout entier présent. Cette présence totale, qui peut se bloquer en *ictus* ou rebondir en *raptus* salvateur pour une raison qui reste inconnue, devra par la suite être déroulée en récit, s'inscrire dans le temps remis en mouvement, être mise en re-présentation.

La notion d'*ictus* permet de saisir tout un pan du traumatisme.

Outre cette approche du traumatisme en tant que blocage des réactions automatiques qui seraient salvatrices, H. Wallon nous confirme la définition du traumatisme comme chute des étais non seulement psychiques mais aussi corporels: Wallon met en relation l'incertitude posturale et la peur:

La peur tire ses origines, comme toute autre émotion, des réactions élémentaires dont le point de départ est une sensibilité organique. Je montrais comment de proche en proche ses effets et ses motifs se ramènent à un dérobage d'équilibre, à une brusque incertitude sur l'attitude à prendre. (...) Interrogeant des enfants sur leurs plus anciens souvenirs de peur, (d'autres chercheurs) constatent qu'ils les rapportent en très grande majorité à des impressions de chute et de douleurs (à mettre en relation avec les excitations labyrinthiques)(...) Issue des excitations relatives aux ruptures de l'équilibre, la peur est liée à tout désarroi qui survient dans le domaine des attitudes. C'est là sa cause essentielle. Aussi peut-elle se produire pour des motifs qui semblent futiles, alors que des circonstances intéressantes de près la sécurité personnelle de l'enfant le laissent

¹³² - H. Wallon, op. cit. p. 87.

¹³³ - Id. p. 88.

indifférent.(...) Comme le fait remarquer Stern, ce n'est pas l'entière nouveauté d'un objet ou d'une situation qui peut l'effrayer, c'est le mélange du connu et de l'inconnu, c'est l'altération de ce qui lui est familier par un détail, par une circonstance imprévue, ou la brusque reconnaissance, dans un ensemble nouveau pour lui, d'un détail qui lui est familier.(...) L'enfant alors ne sait comment réagir, c'est donc à une défaillance dans le domaine des attitudes et dans celui de l'équilibre qu'est due la peur.(...)

Liée au jeu des attitudes, la peur est susceptible de présenter plusieurs degrés et plusieurs formes. Sous son aspect le plus massif et le plus brut, elle répond aux situations catastrophiques qui dépassent tellement nos moyens moteurs ou conceptuels que toute sorte de contenance est devenue impossible, exactement comme tout effort d'équilibre est impossible à celui qui n'a pas de point d'appui. Le désarroi, alors, a quelque chose d'absolu, il confine au vertige. La peur tend à l'abolition de toute activité, à la défaillance totale du tonus, à l'ictus. (...) A mesure que la peur se déplace de la surprise causée par l'événement imprévu vers la crainte de l'accident redouté, elle est moins frayeur que phobie, et les effets hypertoniques de l'angoisse remplacent les états d'hypotonie ou de catalepsie qui répondent aux cas d'épouvante et de terreur¹³⁴.

En bref, à partir des observations de H. Wallon, un choc violent (peur intense, terreur, effroi... mais peut-être aussi joie intense, grande surprise):

1 - S'accompagne toujours d'une sensation de perte d'équilibre et de vertige. Il n'y a plus rien en quoi ancrer une réaction adaptée

2 - Peut être défini comme mettant en jeu une bipotentialité: soit le sujet est pris d'ictus, et c'est la catastrophe, soit il est saisi de raptus, et c'est la survie miraculeuse.

2 - 3 - 2 - Notion de *contre-coup*

Ainsi selon H. Wallon, si lors d'un péril extrême l'individu est saisi d'ictus, survient le traumatisme catastrophique: la peur, faite de sensation de chute et de vertige, s'accompagne d'un comportement d'échec. Si au contraire il est saisi de raptus, il laisse agir tout un automatisme corporel salvateur. La survie relève du miraculeux en ce sens que l'individu ne comprend pas comment il a fait. Le croyant fera appel à Dieu, l'athée parlera de chance ou de réflexes.

Dans les deux cas, il devra dans un second temps (que nous appellerons *contre-coup* pour le différencier de l'*après-coup* de Freud) réaliser ce qui s'est passé malgré lui. Nous pouvons en conclure à une sorte de paradoxe: quand le sujet réalise ce par quoi il est passé, il peut éprouver quelque chose qui relève du traumatisme et ne retrouvera un certain calme que lorsqu'il aura pu suffisamment reconstitué le fil des événements. Le *contre-coup* du traumatisme de type *miraculeux* (survie grâce à un raptus) peut à son tour avoir des effets traumatisants dans la mesure où l'individu ne réussit pas à comprendre ce qui lui est arrivé.

2 - 3 - 3 - Exemple de raptus salvateur

Doli Steindling, dans son autobiographie, raconte sa fuite à travers la France. Le voilà abandonné, avec son compagnon de route, par le conducteur du camion qui avait accepté de les emmener à quelques kilomètres de la ligne de démarcation. Il fait sombre. Complètement perdus, dans un lieu qui leur est totalement inconnu, ils n'ont aucune idée de la direction à prendre. Ils vont

¹³⁴ - H. Wallon, op. cit. pp. 134-140.

au hasard. *Et une fois de plus nous avons eu de la chance, (...) je ne sais pas comment nous avons trouvé notre chemin* ¹³⁵. Ni Doli, ni son compagnon ne se laissent aller à la peur. Leur esprit est dénué de toute pensée. Ils sont simplement tendus dans le désir de trouver une issue. Ils s'en remettent à leur flair et/ou à la chance en même temps qu'ils se mettent à marcher, de manière quelque peu automatique, et se retrouvent peu après de l'autre côté de la frontière, sains et saufs.

Plus tard, Doli est fait prisonnier par la Gestapo. Il décide de s'enfuir. Dans son témoignage, il procède à l'analyse très fine de tous les actes qui l'ont conduit à se libérer. La veille du jour qu'il s'est fixé, il revisualise de manière très précise toute sa descente dans l'escalier, les portes qu'il doit franchir — visualisation aussi précise que s'il avait touché les choses avec ses yeux — et le lendemain *sans réfléchir* ¹³⁶ il se met à agir. Il quitte sa cellule. Comme il l'avait prévisualisé, tous les gardes, après une nuit de beuverie, sont en train de dormir. Mais arrivé dans la cour, il se trouve face à un mur de trois mètres de haut qu'il n'avait pas du tout prévu; il voit une échelle — heureux imprévu — il passe, se heurte à une autre muraille. Il n'a aucune idée de ce qu'il doit faire: *il n'y avait en moi pas un gramme de pensée, je me devais d'agir*. Il réussit à l'escalader et à sauter de l'autre côté ¹³⁷.

Tout semble se passer pour Doli comme s'il *tâtait* le monde au fur et à mesure de ses actes. Il n'a même pas d'objectif. Il est dans le but qu'il s'est donné, un *vécu* qui sera une expérience quand il en réalisera plus tard l'aspect exceptionnel et se sentira le besoin de l'écrire.

Nous aurions pu retenir des exemples montrant des situations d'urgence plus violentes. Celui-ci a retenu notre attention pour les raisons suivantes:

- Tout le livre de Doli est un effort, dans un *contre-coup* de toute la succession de chocs qui le secoua durant les années de guerre, pour comprendre les événements qu'il a vécus, ceux-ci ayant été souvent si rapides qu'il avait l'impression d'*être agi*, sans pourtant être passif, bien au contraire.

- C'est grâce à l'écriture, c'est-à-dire en rédigeant son récit, qu'il retrouve le fil de toutes ses expériences. Le récit oral ne lui aurait pas suffi pour retrouver et remettre en ordre, dans tous leurs détails, toutes les péripéties de son passé.

- Il apparaît que, dans les moments de tension extrême, l'attitude salvatrice soit d'une part une concentration unique sur le but, la survie, tellement intense qu'elle en est comme oubliée, entièrement transférée dans la motricité, d'autre part une non moins intense attention-observation, dénuée de tout affect, à la situation, aux objets.

Cet ancrage d'une réalité, dépouillée de tout jugement de valeur ou affectif, comme moyen de résister à la peur, est noté dans bien des récits. Ainsi A. Langfus décrit comment, sous les bombardements, la vie continue. *Les bombardements ne parvenaient plus à nous troubler. Nous ne nous sentions pas concernés. Les bombes tombaient et nous jouions au poker. Un de mes anciens camarades avait pris l'habitude de se joindre à nous. Avant de s'asseoir, il plaçait devant lui sur la table un petit masque. On parlait beaucoup de bombes à gaz ces temps-là. Dès que les premières explosions se faisaient entendre, il posait ses cartes, disait poliment: "Je m'excuse" et ajustait le masque sur le bas du visage. Puis, en toute simplicité, il reprenait la partie* ¹³⁸.

¹³⁵ - Doli Steindling, *Vienne, France, Vienne*, Université hébraïque de Jérusalem, 1990. p. 82.

¹³⁶ - C'est nous qui soulignons.

¹³⁷ - D. Steinling, op. cit. p. 128.

¹³⁸ - Anna Langfus, *Le sel et le souffre*, Paris, Gallimard, p. 13.

Passage qui rappelle les observations de H. Wallon: *Ne pas céder aux émotions, c'est avoir acquis l'aptitude de leur opposer l'activité des sens et de l'intelligence. Echapper aux terreurs d'un bombardement, c'est avoir pris l'habitude de ne pas interrompre sa lecture, sa lettre, sa conversation, le polissage d'une bague ou la recherche minutieuse de la vermine dans ses effets. C'est se raccrocher aussi vite que possible à des souvenirs ou à des idées, à défaut naturellement d'occupations motrices (tricot) qui sont un moyen beaucoup plus facile, mais aussi beaucoup plus fragile, d'opposer l'activité de relation à l'activité émotionnelle* ¹³⁹.

Ainsi, c'est bien le contact du corps mais aussi, en quelque sorte, de la pensée, avec les choses qui permet d'endiguer la violence de l'émotion.

2 - 3 - 4 - La situation extrême.

Ictus et *raptus* évoquent la notion de *situation extrême* de B. Bettelheim, qu'il définit comme *une situation qui est vécue par le sujet comme devant irrémédiablement le détruire*. Dans une situation extrême comme lors d'un *raptus*, la volonté personnelle n'est plus d'aucun recours. *J'avais fait l'expérience, sans savoir si elle finirait un jour, d'être à la merci de forces sur lesquelles je ne pouvais avoir aucune influence* ¹⁴⁰.

2 - 3 - 5 - L'expérience de l'arrachement

Peu ou prou, une fois ou maintes fois, tout rescapé d'une *situation extrême*, pour avoir rencontré sa propre mort, pour s'être vu réduit à rien, a été *arraché* à lui-même. De cette expérience, il garde un marquage de type paradoxal en ce qu'il peut être pensé comme une possibilité de démarquage de toute empreinte sociale, de toute définition de lui-même. En effet, il a été, en quelque sorte, *démarqué* là où dans l'être humain se forment les tous premiers *attachements*, les tous premiers *habitus*. Par cette expérience du rien, il s'est vu arraché à toute interprétation de lui-même, c'est-à-dire à tout risque d'être réduit à une unicité de sens.

Grâce à cette expérience, il aurait la capacité de repérer plus aisément tout risque de déviation, de chosification ou d'identification enfermant un individu sur lui-même, risque inhérent à la réalité socio-politique. Grâce à cette expérience de *démarque*, s'il en cultive la mémoire, il peut s'y recentrer à tout moment et ressentir dans quelle direction oscille l'aiguille de sa boussole interne pour décider de ses jugements et de ses actions indépendamment des modes ou des pressions sociales.

Serait-ce la réminiscence de cet *arrachement* qui contribue à donner au témoignage son intensité émotionnelle ?

Le choc de la Shoah, en ce qu'il peut être dit avoir été vécu individuellement tantôt comme *ictus*, tantôt comme *raptus*, pourrait être désigné par le terme *arrachement*, les conséquences de cet arrachement étant un état relevant de l'état de *hovè* ¹⁴¹. Déraciné de tous ses *attachements* ¹⁴² et de

¹³⁹ - Nous distinguerons *représentation* et *imagination*, la première n'étant qu'un simple reflet, dans la psyché, de la réalité en son absence, l'autre modifiant la réalité.

¹⁴⁰ - B. Bettelheim, *La forteresse vide*, op. cit. p. 25.

¹⁴¹ - Le *hovè* a été défini dans le chapitre consacré à la problématique comme un blocage du temps, ce qui revient à un blocage de l'espace: l'individu est comme figé dans un *illo tempore, illo loco* indéterminé, dénué de tout point de repère.

¹⁴² - L'attachement serait un lien émotionnel primaire se développant dès les tous premiers instants de la vie animale et humaine. Sans même qu'il y ait don de nourriture ou de quoi que ce soit, un lien se noue entre le nouveau-né et l'adulte (éventuellement d'une autre espèce) qui s'adresse à lui. René Zazzo & alla, *L'attachement*, Lausanne, Delachaux et

tous ses *habitus*¹⁴³, privé de tous ses *états*, expulsé de son aire *transitionnelle*, c'est-à-dire de toute culture, l'individu semble rendu à la *vulnérabilité*¹⁴⁴ première du nouveau-né.

2 - 3 - 6 - L'arrachement et l'impossibilité du refoulement

Par définition, ayant atteint l'individu en un lieu antérieur à toute différenciation du Moi, l'expérience de l'arrachement déborde toujours les défenses du Moi, y compris le mécanisme du refoulement.

*Le refoulement correspond à la phase verbale du développement du Moi, pour autant que c'est seulement dans le langage que les processus cogitatifs, les relations entre les représentations, peuvent devenir des pensées conscientes. En somme le refoulement consiste à priver la représentation objectale (inconsciente) de son surinvestissement verbal (conscient), de la traduction en mots destinés à lui être liée*¹⁴⁵. Or l'expérience de l'arrachement n'est susceptible ni de représentation ni de formulation verbale.

Le souvenir de l'expérience de l'arrachement, qui a touché l'être dans sa nudité première, en un lieu qui serait pure *vulnérabilité*, ne relève pas du refoulé mais de l'indicible: elle est avant le temps et le récit, *illo tempore* et/ou *illo loco*.

2 - 3 - 7 - L'expérience de l'arrachement et le conseil du *coeur*

Quand l'individu a été affranchi de tout point de repère, peut-être le *coeur* est-il le seul recours pour dicter l'action juste, ajustée à la situation, en unisson avec l'automatisme du corps. Là s'ancrerait une source, purement humaine, où l'intuition transfigurerait l'absence d'instinct. C'est ce qui se dit peut-être dans le récit de Y. Eliach, *No time for advice*.

En 1940, un jeune Juif fuit Lodz avec sa jeune soeur, sur les conseils de son père, pour aller se cacher à Varsovie. Dans l'affolement des attaques aériennes, il perd sa soeur. Ne sachant plus quoi faire, il va demander conseil à un rabbin dont les avis sont, d'habitude, inestimables. Mais celui-ci lui dit: *Ne pose pas de questions, ce n'est pas l'époque des questions*. Il court auprès de son père qui lui commente la non-réponse du Rabbi: *Quand le berger est en colère contre son troupeau, il frappe de cécité le béliet*. Et le père ajoute: *Cette époque est telle que nous n'en avons jamais expérimentée. A chacun de prendre ses propres décisions afin d'être lui-même appelé comme membre du sanhédrin et de juger sa propre âme. Ma fille a payé de sa vie sa propre décision...* Le fils écouta gravement les paroles de son père gravées dans son *coeur* (souligné par nous). Pendant les six ans, dans le ghetto de Lodz, dans les camps de la mort, il prit ses décisions seul afin de survivre¹⁴⁶.

Pour se sauver des périls, le fils n'a plus que la chair nue de son *coeur* et l'injonction de son père lui disant de s'en remettre à ce *coeur*... Nous pourrions dire aussi bien *vulnérabilité*, point sensible de l'être humain, tout comme la fovéa l'est à l'oeil. En effet, il survivra à la tourmente. Sans doute

Niestlé, 1991. Nous en sommes venus à penser le *traumatisme intégral* comme un arrachement ébranlant la personne là où se sont noués ses tous premiers attachements, lieu qui est aussi celui où s'ancrent ses premiers schèmes au sens où les entend Piaget. Les observations de Bettelheim nous ont paru confirmer cette supposition: *Il n'y a véritablement identification à l'objet de peur pou de haine que dans des situations extrêmes*. Op. cit. p. 113.

¹⁴³ - Voir définition plus haut.

¹⁴⁴ - La *vulnérabilité* de l'être humain est un des thèmes majeurs de la pensée d'Emmanuel Lévinas.

¹⁴⁵ - Jacques Chazaud, *Petit vocabulaire raisonné de la psychanalyse*, Paris, Privat, 1988, p. 89.

¹⁴⁶ - Yaffa Eliach, *Hassidic tales of the Holocaust*, New York, Oxford, University Press, 1982, 1982, pp. 48-50.

fut-il aidé par le hasard, car s'en remettre à sa *vulnérabilité*, c'est aussi s'en remettre à sa destinée, l'assumer.

2 - 4 - Les encastremets de traumatismes

2 - 4 - 1 - Au niveau individuel

Nous avons postulé que le traumatisme, en particulier celui que nous avons défini comme traumatisme intégral, renvoyait l'individu à un état similaire à celui qu'il connut lors des toutes premières minutes de son entrée dans la vie (tout en distinguant, bien sûr, naissance et événement pathologique ou pathogène). Nous appellerons *angle d'insertion dans l'existence*, la manière dont l'individu aura passé sa naissance. Ce serait en quelque sorte sa *note fondamentale*, celle qui donnerait sa teinte à son équation personnelle, celle-ci étant faite de cette note fondamentale + sa date de naissance (contexte historico-culturel) + son lieu de naissance (contexte socio-climatique) + son sexe + son rang dans la fratrie + son tempérament, le donné biogénétique + le projet que formulent (consciemment ou non) ses parents à son égard et l'injonction qu'il a pu entendre + ses propres aspirations personnelles + les séquelles héritées des traumatismes vécus par les parents, le tout pondéré diversement d'un indice de libre-arbitre et de destinée.

Chaque fois qu'un événement de type traumatique survient dans le cours de sa vie, chacun laissant ses séquelles (*contre-coup* et *après-coup*), celles-ci, supposons-nous, viendront s'encastrent selon une modalité spécifique à l'individu, modalité en résonance avec sa *note fondamentale* ou *angle d'insertion* dans la vie. Quelle que soit la violence d'un traumatisme ultérieur et l'importance que le sujet pourra attacher à l'impact de ce traumatisme dans sa vie, par exemple la Shoah (ou pour la Deuxième Génération, les séquelles transmises par ses parents), il sera en quelque sorte reçu par l'individu en fonction de ce noeud de traumatismes ou *encastrement de traumatismes* constitué lors de la toute petite enfance.

En ce sens, au niveau individuel, pour la Première génération, la Shoah peut être considérée comme l'*épiceutre*, démesurément amplifié du fait de son aspect collectif et de l'énormité de l'événement, d'un noeud traumatique personnel. Ce qui permet peut-être de comprendre pourquoi chacun des témoins met en avant l'absolue originalité de son histoire tout en se reconnaissant inscrit dans une *communauté de destin*.

Pour les enfants des témoins, la Deuxième génération, le fait que la Shoah soit l'*épiceutre* de leur noeud traumatique personnel (ce noeud étant l'*hypocentre* de l'encastrement traumatique) met en lumière le fait que dans l'*hypocentre* personnel des témoins (les membres de la Première génération) se répercutent les séquelles des traumatismes enregistrés dans leur arbre généalogique et qu'ils ont transmises en même temps que les séquelles de la Shoah.

Quant à ceux qui ont été conçus, qui sont nés en pleine guerre ou qui étaient tout petits au début de la guerre, sans doute l'*hypocentre* personnel et l'*épiceutre* Shoah sont-ils noués ensemble de manière beaucoup plus inextricable ¹⁴⁷.

¹⁴⁷ - Judith Hemmendinger, dans sa thèse sur les enfants déportés (op. cit.) constate chez ceux qui furent déportés tout petits les plus grandes perturbations de l'identité. Nous renvoyons aux travaux de Anna Freud, cités par J. Hemmendinger, sur un groupe d'enfants qui avaient été internés dans la section des enfants sans mère du camp de concentration de Terezin alors qu'ils avaient entre six et douze mois.

2 - 4 - 2 - Au niveau des générations

Les études actuelles sur la psychologie des familles l'analysent de mieux en mieux: les séquelles des traumatismes se transmettent de génération en génération, en particulier sous la forme de scénarios à répétition. Les études sur la transmission des séquelles la Shoah sur la Deuxième génération le montrent: les individus héritent, par différents canaux, des perturbations psychologiques de leurs parents et grands-parents. Nous en reparlerons plus loin en rapportant l'essai de métahistoire de Freud et lors du chapitre théorique sur la famille.

Signalons simplement pour le moment que dans cet *encastrement de traumatismes*, qui constitue l'*hypocentre* personnel de chaque individu, sont nouées aussi les séquelles des traumatismes de la famille ainsi que les répercussions des traumatismes de la société globale.

3 - La Shoah, traumatisme et dimension apocalyptique

Si la Shoah peut être considérée sous l'angle d'un traumatisme paradigmatique, cependant le terme traumatisme ne doit pas faire oublier sa dimension apocalyptique.

3 - 1 - La Shoah, traumatisme paradigmatique

3 - 1 - 1 - La Shoah: traumatisme collectif et intégral

La Shoah fut l'écroulement de tous les cadres. Cadres matériels (le monde physique), cadres socio-culturels (les cadres de la mémoire sociale) et cadres psychologiques de tous les individus. C'est tout l'héritage culturel ainsi que ses supports matériels qui se sont écroulés. *En utilisant le mot culture*, précise Winnicott, *je pense à la tradition dont on hérite*¹⁴⁸.

La Shoah, en tant que destruction totale de toute une judaïcité — il ne reste rien de toute la judaïcité d'Europe centrale et orientale d'avant 1939: ni biens matériels, ni modes de vie, ni *habitus*, ni tombes où inscrire un nom, ni même le souvenir de ces noms — est d'abord un traumatisme collectif; ce qui lui donne une dimension paradoxale: en tant qu'expérience commune à une population toute entière, n'est-elle pas dénuée d'un des aspects les plus déroutants du traumatisme: la perte identitaire ? Une catastrophe s'abattant sur toute une collectivité ne devient-elle pas marque identitaire ? Mais en quoi consiste cette marque identitaire quand elle renvoie à l'arrachement brutal et définitif de tout un peuple à ses propres références identitaires séculaires, à sa langue¹⁴⁹, à son projet, à ses cadres, y compris ceux des rituels de deuil ?

Paradoxalement, le traumatisme paradigmatique fonde une identité: les survivants, nous l'avons vu, forment un *groupe de destin*. Identité doublement paradoxale puisque due à une totale désidentification et à l'émergence d'individus qui se reconnaissent entre eux comme ayant vécu des expériences absolument différentes.

Enfin, autre paradoxe: si la Shoah, en tant que traumatisme collectif peut présenter un indice identitaire collectif, cet indice n'est-il pas l'interdiction de se formuler un projet collectif ? Avoir été victime de la Shoah signifie être Juif, mais alors, être Juif signifie être victime du traumatisme paradigmatique, persécuté à mort, donc aussi interdit de se projeter dans l'avenir.

¹⁴⁸ - Cité par R. Kaes, op. cit. p. 25.

¹⁴⁹ - R. Robin, op. cit.

Après la Shoah, traumatisme paradigmatique, ses victimes, privées de tout furent dans l'accablement du *hovè*, et simultanément d'une identité impossible, d'un deuil impossible et d'un projet impossible.

3 - 1 - 2 - La Shoah, entreprise de déshumanisation, injure à la dignité

Tuer tous les Juifs, pour les nazis, signifiait éradiquer toute la planète de la vermine la plus pernicieuse. A leurs yeux, les Juifs n'étaient pas des hommes, pas même des animaux, mais bien les insectes les plus répugnants; et c'était remplir une mission salvatrice pour l'humanité dite digne de ce nom, c'est-à-dire aryenne, que de les faire disparaître à jamais, y compris de la mémoire.

Encore fallait-il que la réalité ressemblât à la construction imaginaire. Tant que, dans le regard de sa victime, le bourreau pouvait discerner une lueur de dignité, il risquait de douter du bien fondé de son entreprise. Rappelons que Hitler louait le *courage* de ceux qu'il chargeait d'exécuter sa *mission*. Aussi le système fut-il conçu de telle sorte que, à son apogée, dans les camps d'extermination, le Juif ne fût plus réduit qu'à un lambeau de peau tatouée d'un numéro. Dénudé de ses vêtements et de ses poils, le crâne rasé, dépouillé de tout ce qui n'adhérait pas à ses os, il devenait une victime présentable. Le *musulman*, indifférent à toute vie, n'était plus qu'un cadavre résigné. Mais avant d'en arriver là, qui sait si, sous la menace de la torture, de la faim et de la mort, il ne livrerait pas son propre enfant ?

3 - 1 - 3 - La Shoah, éclatement des familles

La Shoah, en tant que relevant de l'absolu, peut être transcrite en une infinité d'équations. Elle est d'abord rupture longitudinale et horizontale au coeur des familles.

Voici résumée l'histoire de Shlomo qui nous la raconta en Israël où il vit depuis 1949. Elle illustre l'équation de l'éclatement familial. Cinquième enfant d'une famille de sept, il a dix ans en 1943. Il vit au milieu de tous les siens dans un petit village de Hongrie. L'atmosphère devient de plus en plus lourde dans le village, dans la maison. Des oncles, des aînés, reviennent parfois de la ville voisine et donnent des échos du remue ménage de l'Europe. Famille religieuse orthodoxe, la vie est entièrement réglée selon le calendrier et les rites millénaires. Rien d'autre n'importe plus que l'Etude de la Torah et l'observance des préceptes. Les troubles alentours sont considérés comme, une fois encore, l'expression des sempiternelles attaques dont Israël, enfant chéri du ciel, est l'objet. Une injonction: *tenir*. *Tenir* de siècles en siècles, *tenir* grâce à, plus que l'espoir, la certitude que chaque épreuve est un pas en avant vers la libération messianique et l'ère de paix promise. *Tenir*, c'est-à-dire approfondir sa foi, puiser de nouvelles forces dans la Torah, prier, se porter secours et, bien sûr, s'ingénier à l'humour. Un jour, le petit Shlomo voit ses parents prendre une valise, y mettre les objets les plus précieux: les livres, les bougies, le talith (châle de prière) et les téphilin (phylactères)... Toute la famille a été convoquée sur la place du village et, de là, les voilà entraînés dans une direction dont ils ignorent tout. Ils pressentent que c'est terrible.

Quelques jours plus tard, Shlomo est seul avec son frère plus âgé de deux ans devant Mengele qui les garde tous deux pour ses expérimentations. Après un an d'internement, il est séparé de son frère, seul. Une fois sorti de l'enfer, il se sentira longtemps coupable de l'avoir abandonné. Des décennies plus tard, il le retrouvera en Israël, seul survivant, avec lui, de sa famille. L'histoire de Shlomo montre une double rupture au niveau familial:

- Rupture longitudinale: césure du fil des générations, arrachement des enfants à leurs parents, des femmes à leur mari, transplantation brutale d'un lieu familial en un *hors-lieu* faisant exploser toutes les ressources de l'imagination.

- Rupture horizontale: dispersion géographique doublée d'une dispersion socio-culturelle des membres de la famille maximisant les liens et/ou les manques affectifs, complexifiant les conflits inter et intra-générationnels. Le système relationnel est intensifié, simultanément implo-explosif.

Selon les témoignages, le moment crucial, fut (est pour toujours) généralement celui de la séparation d'avec le (s) dernier (s) membre (s) de la famille avec qui le lien de proximité avait pu être sauvegardé.

Les familles sont aussi le lieu par excellence de la transmission. C'est en leur sein que se transmettent les séquelles du traumatisme. Les canaux les plus subtils, d'autant plus difficiles à décrypter qu'ils sont profonds, servent de voie à une communication infra-verbale et inconsciente qui se révèle des plus efficaces et des plus tenaces. Peut-être qu'au moment de son premier cri, ou même lors de sa conception, ou lors de ses premiers mots, la mère, le père du petit Juif, tout en s'émerveillant de voir l'enfant s'ouvrir à la vie, s'angoisse: quelle persécution subira-t-il ? Peut-être que l'enfant en même temps que cet émerveillement ressent la crainte, en sa *vulnérabilité* première, là où s'enracinent les tous premiers *attachements* et les premiers *habitus* ? Aussi la famille juive sera-t-elle le lieu privilégié où peut et doit s'analyser l'intrication des différents traumatismes, dont celui de la Shoah, et de leurs séquelles: ceux particuliers à l'individu, ceux de toute sa génération, ainsi que ceux qu'il a hérités de son groupe social et — à en croire Freud — ceux remontant à l'origine de l'humanité.

Tant que dans les familles le *non-dit* n'aura pas été suffisamment élucidé par chaque membre de telle sorte qu'il puisse dégager sa manière particulière de nouer ce qui relève du patrimoine familial et ce qui est du commun des mortels — c'est une de nos hypothèses — les séquelles du traumatisme paradigmatique se transmettront de parents à enfants. Autrement dit, la Shoah propagera encore ses effets destructeurs.

Mais si, lassés de supporter, outre ses propres trauma, ceux de ses parents et, à travers ceux-ci, ceux de l'humanité toute entière ramassés dans le traumatisme paradigmatique, les membres des générations de l'après-Shoah s'efforcent d'en cerner la forme qu'il a revêtue pour chacun, alors il y a processus de dégagement progressif des divers traumatismes encastrés (dégagement paradoxal, rappelons-le, car il se révèle être un processus d'engagement: la transformation de ce qui fut subi en quelque chose d'assumé.)

La Shoah oblige celui qui veut se dégager de ses séquelles, à un auto-examen radical de soi, de ses relations avec sa famille, de son insertion dans la nation juive. Cet examen implique la reconstitution de l'arbre généalogique afin que chacun y décèle ce dont il hérite lui, en propre, ce qui lui est commun à ses frères et ce en quoi il innove radicalement. Alors seulement, une communication créatrice peut se réinstaurer dans la chaîne des générations, communication synonyme de transmission -transformation de ce qui était mortifère en forces de vie.

3 - 1 - 4 - Effet de la Shoah sur l'identité

Nous en reparlons lors de l'analyse du statut de témoin: le Témoin considéré comme paradigmatique, celui qui est revenu vivant d'Auschwitz (nom devenu symbole de la machinerie de la déshumanisation et de l'extermination), est celui qui a fait l'expérience du rien. Le dégagement

des séquelles de la Shoah implique donc nécessairement un questionnement sur l'identité personnelle et sur l'identité juive et sur l'identité de l'être humain. La quête de soi est indissociable de la quête de sens et embrasse tout un processus d'individuation lui-même indissociable d'un positionnement conscient dans la judéité (par la manière de poursuivre ou de rompre avec l'arbre généalogique) et l'humanité.

3 - 1 - 5 - Shoah et encastrement de traumatismes

Enfin, la Shoah s'est abattue sur une population dont l'histoire peut être lue comme une succession de traumatismes. Citons seulement les plus récents, avant la montée du nazisme: en France, l'Affaire Dreyfus, en Russie et en Pologne, des vagues de pogroms; traumatismes à quoi s'ajoutaient ceux subis par les diverses nations où les Juifs vivaient (guerres, crises économiques...).

3 - 2 - Moment d'apocalypse

La Shoah ne fut pas qu'un traumatisme collectif intégral. Ce fut une apocalypse: le dévoilement du mal. E. Lévinas est, en France, un de ceux qui a le plus profondément médité la Shoah. Parmi toutes les horreurs de notre temps, Auschwitz, Hiroshima, le Goulag..., écrit-il, qui rendent impossible de considérer la souffrance comme ayant une valeur ou un sens possible, Auschwitz a un statut particulier.

Que parmi ces événements, l'Holocauste du peuple juif sous le règne de Hitler nous paraisse le paradigme de cette souffrance humaine gratuite où le mal apparut dans toute son horreur diabolique, n'est peut-être pas un sentiment subjectif. La disproportion crève les yeux. Sa possibilité met en question la foi traditionnelle multimillénaire. Le mot de Nietzsche sur la mort de Dieu ne prenait-il pas dans les camps d'extermination la signification d'un fait quasi empirique ? Faut-il s'étonner dès lors que ce drame de l'Histoire Sainte ait eu parmi ses acteurs principaux un peuple qui, depuis toujours, était associé à cette histoire et dont on aurait tort d'entendre l'âme collective et le destin comme limités à un quelconque nationalisme et dont la geste, dans certaines circonstances, appartient encore à la révélation — fut-ce comme apocalypse — qui aux philosophes donne à penser ou qui les empêche de penser¹⁵⁰ ?

L'idée semble admise dorénavant que cette levée massive et organisée des pulsions destructrices que fut le nazisme relève du *mal absolu*.

Nous avons rencontré Yael¹⁵¹ peu après son pèlerinage à Auschwitz. Elle a vu toute cette *machine*. Elle répète: *les hommes sont méchants*, et elle a peur en même temps qu'elle cherche désespérément un sens.

La Shoah a dévoilé le Mal: toutes les lois ont été violées. Aucune confiance n'est plus possible. Le frère peut devenir le pire ennemi, un assassin, un traître pour quelques miettes de pain. *Il n'y a jamais de monstres dans le boxe des accusés; c'est une vérité que tous les procès nous enseignent. Il n'y a que des hommes, nos semblables, dût-on hésiter à l'écrire¹⁵².*

¹⁵⁰ - Emmanuel Lévinas, *Entre nous, essais sur le penser à l'autre*, Paris, Grasset, 1991, p. 114.

¹⁵¹ - Témoignage de Yaël, 3^o partie.

¹⁵² - H. Arendt, *Eichmann à Jérusalem, rapport sur la banalité du mal*, op. cit.

Chacun peut être le Caïn de son frère. Le témoin a vu des *Dr Jekyll* devenir soudain des *Mr Hyde*¹⁵³. T. Borowski, dans une nouvelle qu'il écrit à la première personne, n'hésite pas à donner son propre prénom à un nazi, signifiant que, selon lui, il y a mutuelle responsabilité, mutuelle participation, mutuelle faute¹⁵⁴.

Mais la Shoah a aussi été la découverte d'un potentiel non soupçonné, tant de résistance que d'entraide. Le *juste* a pu se révéler sous le masque le plus inattendu. Pour certains elle aura été l'occasion de manifester des qualités qu'il ne se soupçonnait pas: *Il faudrait presque commencer par une boutade en disant que, en vérité, cette guerre m'a permis de faire des choses que j'avais toujours eu envie de faire et que je n'avais pas pu faire... Ça paraît un peu baroque; (...) j'ai pu vraiment me libérer de certains handicaps et de certains empêchements de la vie mondaine, de la vie de tous les jours, de l'emprise de la vie matérielle qui a complètement disparu avec la guerre et notre repliement; (...) le conformisme ne pesait plus sur nous*¹⁵⁵.

Les conditions dans lesquelles les rares rescapés des camps de la mort ont pu survivre sont tout aussi incroyables que les conditions qui les vouaient à l'extermination. Aussi n'est-il pas inutile de s'interroger sur les facteurs de survie.

3 - 3 - La survie dans les camps de la mort

Au coeur de la Shoah et de l'*incroyable* : les camps d'extermination et la survie du petit nombre de rescapés. Les facteurs de survie dans les camps ont été beaucoup étudiés, à partir des récits des rescapés eux-mêmes. Il est évident que ceux qui étaient jeunes, en bonne santé, détenteurs d'un savoir apprécié (langues, chimie, médecine...) ou d'un savoir-faire utilisable (coiffeur, musicien...), avaient d'emblée de meilleures chances de survivre. Cependant le fait d'avoir pu revenir d'un camp de la mort demeure inexplicable: l'intervention du hasard est citée par tous les déportés: *pour survivre, au camp, il fallait ne pas avoir en même temps une faiblesse quelconque et la malchance*, dit un rescapé.

Ici seront rappelés les principaux facteurs de survie, tels qu'ils sont généralement répertoriés. Nous en retrouverons un certain nombre dans les témoignages présentés dans la Troisième Partie.

3 - 3 - 1 - Principaux facteurs de survie dans les camps

L'ingéniosité: A Auschwitz, on disait *organiser*. Ce pouvait être aussi bien échanger une cuiller contre un morceau de pain, voler un morceau de savon, renforcer ses chaussures avec du papier... Il fallait être attentif à toute occasion, inventer toutes sortes de ruses.

La connaissance de l'Allemand: Il fallait comprendre les ordres vociférés.

La volonté de tenir: Faire preuve d'ingéniosité, c'était déjà manifester sa volonté de survivre. C'était d'abord maintenir tant soit peu d'hygiène. Se lever quelques instants plus tôt, malgré des heures de sommeil très restreintes, échanger du pain contre du savon, de tels actes étaient des actes de haute résistance contre la déshumanisation et contre la mort c'est-à-dire contre le projet nazi.

¹⁵³ - R. L. Stevenson, *Doctor Jekyll and Mr Hyde*, and others stories, London & Glasgow, Collins, 1953.

¹⁵⁴ - T. Borowski, op. cit.

¹⁵⁵ - Témoignage d'Andrée Salomon, membre de l'OSE (Organisation de Secours à l'Enfant), recueilli par le Professeur Haïm Avni, Université de Jérusalem.

La solidarité: D'intenses noyaux de solidarité se sont créés, parfois très restreints (deux ou trois personnes).

L'idéologie politique: Généralement doublée de grande solidarité et de tentatives de résistance.

La pensée de ceux qui attendent: Le souci des enfants laissés dans d'autres mains, la pensée de ceux qui sont loin, peut s'accompagner de leur ultime injonction ou du sentiment de leur devoir quelque chose.

Le désir de témoigner: Le sentiment de devoir dire au monde entier la cruauté des camps tenailla nombre de détenus. *C'était là l'objectif de beaucoup d'entre nous de survivre dans le but de raconter les choses auxquelles nous avons assistées et que nous avons subies*¹⁵⁶.

Les rêves, les chants: S'échanger des recettes de cuisine en rêvant aux plats évoqués, chanter des mélodies familières, c'était se reconforter réciproquement en reconstituant quelque peu le monde perdu et en fortifiant l'espoir de le revoir.

L'espoir: *Crois-tu que sans l'espoir de voir arriver cet autre monde, de voir rétablir les droits de l'homme, nous vivrions dans le camp ne serait-ce qu'un seul jour*¹⁵⁷ ?

La force du désespoir, la prière: Quand tout s'est écroulé, que tout n'est qu'offense et désespoir, l'être humain découvre en lui-même une force d'une origine inconnue et qui lui demeure inconnaissable alors même qu'il en fait l'expérience. Nombre de rescapés, chacun à leur manière, à un moment ou l'autre, ont hurlé, dans le silence, un appel qu'ils savaient vain en même temps qu'ils en ressentaient l'impact mobilisateur. M. Buber semble avoir parlé pour eux en évoquant la figure d'un des plus grands *tsadikim* (maîtres) du hassidisme:

*Humilié, le visage brisé, l'offensé n'en appelle plus à un Dieu qui serait l'extension d'une image purement idéale, mais s'adressant à lui-même, Toi, Toi, en appelle à la pure présence qui vit en lui, et qui, en quelque sorte, l'aime assez pour vivre encore en lui*¹⁵⁸.

Ce besoin de prière est si puissant qu'un P. Levi, respectueux d'un Dieu auquel il ne croit pas, dût se faire violence pour la réprimer. *Une prière dans ces conditions aurait non seulement été absurde (quels droits revendiquer et à qui ?) mais blasphématoire, obscène, chargée de la pire impiété dont un non-croyant soit capable. Je chassais cette tentation: je savais qu'autrement, si j'avais survécu, j'aurais dû en rougir*¹⁵⁹.

La résistance spirituelle: *Enfin ce qui a peut-être joué, c'est la volonté que j'ai tenacement conservée même aux heures les plus sombres, de toujours voir en mes camarades et en moi-même, des hommes et non des choses et d'éviter ainsi cette humiliation, cette démoralisation totales qui aboutissaient au naufrage spirituel*¹⁶⁰.

L'identification à des personnages bibliques: S'identifiant aux personnages bibliques (Isaac, Abraham, Daniel dans la fosse aux lions, Job...) ou reconnaissant, dans le récit biblique, des scénarios analogues à ceux dans lesquels il est empêtré (l'histoire de la reine Esther, la sortie d'Egypte), le Juif tout autant qu'il sait être visé, en tant que Juif, par des forces hostiles, sait la

¹⁵⁶ - P. Levi, *Si c'est un homme*, op. cit. p. 214.

¹⁵⁷ - T. Borowski, op. cit. p. 190.

¹⁵⁸ - Martin Buber, *Les récits hassidiques*, Paris, Ed du Rocher, 1978.

¹⁵⁹ - P. Levi, *Les naufragés et les rescapés*, op. cit. p. 143. Cependant P. Levi fera dire à l'un de ses personnages: «Avec la guerre finisse, seigneur en qui je ne crois pas. Si tu existes, fais donc finir la guerre.» *Maintenant ou jamais*, op. cit. p. 208.

¹⁶⁰ - P. Levi, *Si c'est un homme*, op. cit. p. 214.

défaite finale de son ennemi. Grâce à l'identification, non seulement il trouve un sens à son humiliation et à sa souffrance mais aussi se convainc de l'issue positive de la situation, sinon pour lui, du moins pour le peuple juif. Job est peut-être le personnage emblématique:

L'homme est né pour la douleur, tout comme les étincelles enflammées s'élèvent haut dans l'air.
(Job, 5, 7)

Fussé-je innocent, ma bouche me déclarerait coupable. (Job 9, 20)

*Plût à Dieu que mes paroles fussent mises par écrit, qu'elles fussent burinées dans le livre!
Qu'avec un stylet de plomb, elles fussent gravées dans le roc!* (Job 19, 23)

Quelle est donc ma force pour que je reste dans l'attente ? Quelle doit être ma fin pour que je prenne patience ? Ma force est-elle la force des pierres ? (Job 19, 25)

Moi-même, en évoquant mes souvenirs, je suis consterné et un frisson d'horreur s'empare de mon corps. (Job, 21, 6)

Daignez écouter mes paroles, je ne vous demande pas d'autres consolations. (Job, 21, 2)

Il a vu ce que nul n'avait vu: Je ne te connaissais que par ouïe-dire, mais maintenant je t'ai vu de mes propres yeux. (Job, 42, 5)

La méditation: Tous les matins, sur la place d'appel, pendant les minutes qui précèdent l'arrivée du SS qui va compter les détenus, Fernand Barizon se paie les joies de la vie intérieure. Il est seul, perdu dans la foule, protégé par elle. Il s'accorde ce luxe de la méditation.(...) Alors là, sur la place d'appel le matin, Fernand Barizon se laisse aller. C'est comme une respiration intérieure.

*Quoiqu'on puisse en penser, c'est l'hiver que cette méditation matinale est possible. Même quand il neige.(...) Au printemps, elle devient impossible. A 5 h. du matin, au mois de Mai, mettons, le soleil effleure déjà la cime des arbres.(...) Au mois de Mai, mettons, on devient tout simplement fou à Buchenwald, sous la tiédeur satanique du soleil*¹⁶¹.

*Par le ciel, on accédait à d'autres mondes. Ce ciel était vu ailleurs par d'autres yeux, en France. C'était un médiateur imaginaire mais tout-puissant avec le passé, avec l'avenir. Je me promettais d'avoir d'autres fins d'années en d'autres lieux, au milieu des miens. Cette promesse mystique faite à moi-même et à celle que j'avais entraînée dans les camps était une des forces intérieures qui me soutenait périodiquement, à divers moments de la journée. Mais elle surgissait en moi assez souvent sur la place d'appel, face au ciel. Je n'en parlais à personne. C'était un secret*¹⁶².

3 - 3 - 2 - La curiosité, distanciation maximale

La curiosité¹⁶³ est une attitude très souvent citée par les rescapés des camps et, plus généralement, par beaucoup de ceux qui ont été pris au milieu de terribles dangers. Ayant mis entre parenthèses tout ce qui pouvait parasiter la mobilisation pour la survie¹⁶⁴, et tout d'abord affects et jugements de valeur, l'interné n'est souvent plus qu'un regard aux aguets. P. Lévi a mis en relief l'inutilité de toute attitude intellectuelle¹⁶⁵. La curiosité, en ce qu'elle absorbe l'individu dans une unique tension tout en le déconnectant affectivement (quand on ne sait rien de l'objet qui éveille la curiosité, celui-ci ne peut tout d'abord que solliciter le pur intérêt, la totale attention), offre un

¹⁶¹ - Jorge Semprun, *Quel beau dimanche*, Paris, Grasset, 1963, p. 103-104.

¹⁶² - P. Francès-Rousseau, op. cit. p. 8.

¹⁶³

¹⁶⁴ - Nous retrouvons là un des aspects du *raptus* décrit par Wallon et mentionné plus haut.

¹⁶⁵ - P. Lévi, *Les naufragés et les rescapés*, op. cit. Chapitre: l'intellectuel à Auschwitz, pp. 125-145. Il est vrai que d'autres y ont trouvé un appui.

double avantage: elle tire l'individu de ses préoccupations personnelles; elle lui fournit les éléments qui seront utiles à son organisation pour la survie. Sans chercher à interpréter, il ouvre simplement les yeux sur le spectacle qui se présente à son regard. Il est intéressé sans se sentir concerné. Il enregistre tout, sans jugement ni cognitif, ni affectif, à la fois de manière distancée et de manière à être prêt à saisir la moindre petite occasion d'éviter le pire.

Le fait que je sois encore vivant et que je sois revenu indemne tient surtout, selon moi, à la chance. (...) Peut-être ai-je trouvé un soutien dans mon intérêt pour l'âme humaine ¹⁶⁶.

Je savais que la mort était au bout mais une sorte de curiosité me tenait. Je voulais voir jusqu'où cela pouvait aller ¹⁶⁷.

A Auschwitz régnait ce climat de froide (ou presque) curiosité, quelque chose qui rendait le monde quasiment objectif et le distançait de l'homme, attitude expectante, attitude de témoin sur laquelle l'âme se replie en de tels moments pour essayer de s'échapper vers un arrière ¹⁶⁸.

V. Frankl se souvient avoir fixé son esprit sur les recommandations de Spinoza, dans son Ethique (V^o partie), *sur la puissance de l'esprit ou de la liberté humaine*: Il dit comment à Auschwitz il s'est imaginé dans une salle de conférence en train de parler de la psychologie du déporté, et a tenté de se placer au dessus de la situation *du présent et de la souffrance et à les regarder comme si j'étais moi-même pris avec toute ma souffrance, l'objet d'une intéressante enquête scientifique sur un problème psychologique, une enquête menée par moi-même*.

Cependant il ne faudrait pas confondre cette attitude avec celle de l'observateur extérieur. La *curiosité* dont nous parlons inclut l'observateur lui-même. Le curieux a un regard curieux sur lui-même autant que sur tout ce qui l'entoure. Il n'est plus qu'un oeil qui constate, mais il s'implique lui-même dans ce regard en se désimpliquant. L'engagement maximal se superpose à la distanciation maximale ¹⁶⁹. V. Frankl se souvient s'être observé lui-même en train de laper sa soupe face au cadavre d'un détenu à qui il parlait encore deux heures auparavant. *Ce fait ne serait pas resté dans ma mémoire si je n'avais pas été étonné quasiment par intérêt professionnel de ma propre indifférence: tout cela était tellement vide de sens*. Sur le moment, la douleur est mis en suspens. Il cite Spinoza: *Un mouvement des sentiments qui est une souffrance, cesse d'être une souffrance dès que nous en avons une représentation claire et précise*. Tout se passe comme si, devant ses yeux, tout n'est plus que re-présentation. La vision monopoliserait toute l'énergie mentale, en excluant tous les autres sens et d'abord tous les affects.

L'étonnement, premier éveil de la curiosité, est, en dernière extrémité, ce qui retient l'humain en voie de machinalisation (si le néologisme est possible). Aux jours les plus rudes de l'hiver, V. Frankl voit un *tueur* s'amuser à gicler de l'eau sur des détenus ainsi rapidement transformés en blocs de glace. Lui-même est bientôt soumis au même sort. *Me voir dans cette situation, presque gelé, serrer les dents et arracher sans trouble apparent la glace qui me recouvrait, a dû provoquer en lui un choc, une réaction. Oh! certes pas d'humanité, mais d'étonnement* ¹⁷⁰.

¹⁶⁶ - P. Levi, *Si c'est un homme*, op. cit. p. 214.

¹⁶⁷ - Parole prononcée par un rescapé d'un camp de la mort à N. Lapierre, *Le silence de la mémoire*, p. 162.

¹⁶⁸ - V. Frankl, *Un psychiatre témoin*, op. cit. p. 39.

¹⁶⁹ - N. Elias, op. cit.

¹⁷⁰ - V. Frankl, id, p. 52.

3 - 3 - 3 - Le hasard

Quelques furent les principaux facteurs de survie, sans le concours du hasard ils n'étaient d'aucun poids. N. Elias, analysant une nouvelle d'E. Poé (*Les pêcheurs dans le maelstrom*), met en relief le rôle de la distanciation, du contrôle des affects: seul un pêcheur réussissant à prendre de la distance et, de ce fait, à contrôler ses affects, survit à la catastrophe. Il est tout aussi possible de dire qu'il réussit à se distancier et, de là, à se sauver en devenant curieux de la situation. Toutefois, remarque N. Elias, cette distanciation n'est pas toujours suffisante ou peut même être inefficace: parfois il vaut mieux s'abandonner tout à fait à la situation. Le hasard s'avère alors être le maître suprême.

3 - 3 - 4 - Combinaison d'identification biblique et de *curiosité*

A. Ajzensztdadt n'a pas été déporté; mais son histoire illustre si bien l'identification aux personnages bibliques et l'attitude de curiosité vis-à-vis de la scène et de soi-même qu'elle mérite d'être rappelée.

En Janvier 1943, il est seul. Sa soeur a été tuée par la Gestapo, sa mère est morte dans le ghetto d'Ostrowiec, son père a été emmené à Treblinka où il mourra. Il n'a pas 20 ans. I was alone, one of the few solitary witness to the continuing destruction of european jewry by the nazis.(...) I felt like Josephe Flavius, at the time of the destruction of the Second Temple in AD 70 by the Romans: he felt that he could not commit suicide but that he had a moral obligation to stay alive in order to record what was happening around here for benefit of future generations ¹⁷¹.

Son père, rabbin des plus fidèles à la tradition religieuse, lui a enjoint de quitter le ghetto en empruntant une identité passe-partout et, de ce fait, à renoncer à toute pratique religieuse. Au cours des années de guerre, il revêtit des masques successifs: s'étant fait d'abord passer pour polonais, il est ensuite amené à porter le vêtement d'un travailleur SS en plein Varsovie. Arrive un moment où il est à la fois le Juif de sa naissance, un ouvrier polonais, un travailleur SS et le Roi Salomon.

I was in the middle of Polan's capital, a blond haired rabbi son in the uniform of a loyal nazi with a death's head insigned on my military cap, a swatiska on my arm, looking for some link with the jewish community that was being exterminated massively. My situation remind me of the legend of King Salomon, who was one lost in a remote city, unclothed and unshod, without any way of revealing his sure identity. Only my situation was probably worse, as I would be exposed to ridicule at best and certain death at worst if I told the wrong person who I really was. It would hardly help that I was wearing the uniform of the nazi elite ¹⁷².

¹⁷¹ - Amnon Ajzensztdadt, *Endurance Chronicles of Jewish Resistance*, New York, Mosaic Pres, 1987, p. 32: *J'étais seul, un des rares témoins de la destruction de la judaïcité européenne par les nazis.(...) Je me sentais comme Josephe Flavius, à l'époque de la destruction du Second Temple par les Romains, en l'an 70 de l'ère commune: il sentit qu'il ne lui était pas permis de se suicider, qu'il avait l'obligation morale de rester en vie afin d'écrire ce qui se passait pour le plus grand bénéfice des générations futures.*

¹⁷² - Id. p. 33: *J'étais au milieu de la capitale de la Pologne, un fils de rabbin aux cheveux blonds sous l'uniforme d'un loyal nazi avec une tête juive toute entière détruite. Ma situation me rappelait un épisode de la vie légendaire du roi Salomon, perdu dans une cité lointaine, sans vêtements ni chaussures, sans aucun moyen de prouver sa véritable identité. Seulement ma situation était probablement pire, car j'étais exposé au plus grand ridicule et à la pire des morts si je révélais qui j'étais réellement. porter l'uniforme de l'élite nazie était un secours difficile.*

A quelque temps de là, il cherche un lieu pour dormir et aperçoit l'écriteau: *chambres à louer. For a moment a strange association of ideas ran through my mind: the scouts in the Book of Josua and the walls of Jericho which housed the quarters of Rehab* ¹⁷³.

Revenant dans des endroits connus, il se sent si différent qu'il est comme sur une autre planète: I felt like a creature from another planet. Reconnaisant un ancien ami, déguisé en homme de la rue et s'étant fait reconnaître de lui, il lui propose de l'accompagner dans sa fuite. Mais celui-ci, à l'instar du Grand Prêtre, se sent d'abord devoir de fidélité à sa famille. *You must acknowledge, he explained me, that even the High Priest when he entered the Holy of Holies addressed a prayer first for himself and his family. I feel that my first loyalty belongs to my younger sisters and brothers innhiding, for whom I am morally responsible* ¹⁷⁴.

Lors d'un contrôle par des policiers polonais, ceux-ci sont étonnés de l'entendre parler un parfait allemand. Il doit inventer une justification. Il se perçoit alors comme *Daniel in the lion'den* ¹⁷⁵.

Arrêté par les Russes en tant que SS, il est mis en prison malgré ses dénégations. Là toute l'histoire d'Israël se déroule dans sa tête: il pense à Shiméon Bar Yohaï caché dans sa grotte, à Joseph enfermé dans la prison du Pharaon. *I concluded that the supremacy of mind over body was crucial to my survival. I had to dwell on the spiritual aspect of my existence, and call on hassidic pragmatism, faith and prayer on order to weather the two points of despair and doubts* ¹⁷⁶.

Supportant mal la réclusion, il tente de pratiquer ce qu'il appelle une psalm therapy (thérapie par les psaumes) en psalmodiant les chants de David. Sans succès, il pleure, il hurle. Finalement, on lui envoie un médecin en qui il devine immédiatement un Juif: *the two descendants of the house of Jacob brought into contemporary focus a flashback to the story of Joseph concealed identity as a governor of Egypt (...) a polish Jew and a russian Jew met and recognized each other not in glorious surroundings of royal palace, but in an smelty, gloomy subterranean NKGB prison cell* ¹⁷⁷.

Malade, épuisé, un jour cependant, il sent ses forces revenir. Il se met à prier, chante des psaumes et se souvient de l'injonction de son père: *kidouch ha harm, la sanctification de la vie*. Il sait qu'il vivra. *From the depths of my hassidic soul I began to experience a feeling of real hope* ¹⁷⁸.

On lui envoie un nouveau médecin, une femme. Reconnaisant en elle une Juive, il lui parle en yiddish. Elle se révèle être de la lignée de Maïmonide.

I was really and truly astonished! Here I was the son of the Tzomerer rebbe from Sandmierz, Poland, and a descendant of the Maharal of Prague, and I had met a descendant of the Rambam ¹⁷⁹ *in Odessa, but emanating from Cairo. Despite the difference between her sepharadic, spanish and*

¹⁷³ - Une étrange association d'idées me traversa l'esprit: le passage du livre de Josué où les pionniers logent dans le quartier de Rehab, devant les murs de Jéricho.

¹⁷⁴ - Vous devez savoir, m'expliqua-t-il, que même le grand Prêtre, quand il entrait dans le Saint des Saints, adressait une première prière pour lui et sa famille. Je sens que mon premier devoir est envers mes jeunes frères et soeurs cachés; je suis responsable d'eux.

¹⁷⁵ - Id. p. 35. Daniel dans la fosse aux lions.

¹⁷⁶ - Je conclusais que la suprématie de l'esprit sur le corps était cruciale pour ma survie. Je devais me fixer sur le versant spirituel de mon existence et faire appel au pragmatisme hassidique, à la foi et à la prière afin d'écarter doutes et désespoir.

¹⁷⁷ - Id. p. 105: Les deux descendants de la maison de Jacob ramenèrent en l'éclair d'un flashback l'histoire de Joseph cachant son identité sous celle du gouverneur de l'Egypte.(...) Un Juif polonais et un Juif russe se rencontraient et se reconnaissaient l'un l'autre, non dans les jardins d'un palais royal mais dans une obscure et nauséabonde cellule d'une prison souterraine du NKGB.

¹⁷⁸ - Id. p. 193: au plus profond de mon âme hassidique, je commence à sentir renaître l'espoir.

¹⁷⁹ - Surnom de Moïse Maïmonide, rabbin, médecin, philosophe, 1135-1204.

north african roots and my ashkenazic, est european roots, there was an immediate and obvious affinity between us, as fellow-jews who were at one in our respect for our jewishness ¹⁸⁰.

Sous son influence, mais sans qu'il n'en ait même pensé le désir, cette femme, qui avait abandonné toute tradition et pour qui la perception de sa judéité se limitait au lien qu'elle voyait entre son intérêt pour la médecine et son illustre ancêtre, lui dit peu après qu'elle s'est remise à allumer les bougies de Chabbat, à ne plus pouvoir manger ensemble viande et beurre et même à improviser quelques prières.

En 1945, libéré, sa première action est d'aller en Pologne chercher le manuscrit enterré par son père pressentant le malheur, au début de la guerre.

Le récit d'A. Ajzenztdadt est exemplaire à plus d'un titre. C'est dans la tradition juive que sans arrêt il puise. Peut-être certaines de ces associations n'ont-elles été faites qu'au moment de l'écriture de ses chroniques, mais même alors elles gardent toute leur puissance de source de sens:

- Personnages auxquels ils s'identifient: Flavius Josephe, Le Roi Salomon, Daniel dans la fosse aux lions, David face à Goliath, Shimeon Bar Yohaï, Joseph fils de Jacob, les marranes ¹⁸¹

- L'attitude spécifiquement hassidique: s'efforcer de tourner tout désavantage en avantage, chercher le positif de toute situation

- La prière, en particulier la récitation des Psaumes

- La distanciation humoristique: son noyau identitaire, qu'il définit comme ashkenaze de l'Europe de l'Est, fils de Rebbe, descendant du Maharal de Prague, se revêt d'une identité de travailleur polonais, catholique, lui-même revêtu d'un costume de SS

- Dans ses rencontres avec des partenaires juifs, il reconnaît aussi des situations de l'histoire juive: ainsi s'explique-t-il le refus de celui à qui il propose d'entrer chez les partisans en se souvenant du Grand Prêtre pénétrant dans le Saint des Saints

- Notons aussi le réflexe du père, pressentant la disparition de la famille: il enterre un manuscrit, il enjoint à son fils de choisir la vie au prix de renoncer — du moins le temps de la tourmente — à la pratique des lois juives. C'est le *Kiddouch Hahaïm, la sanctification de la vie* qui prime le *Kiddouch hachem, la sanctification du Nom*, le martyre

En s'identifiant sans cesse aux grandes figures de la tradition, non seulement A. Ajzenztdadt donne sens à sa vie, nourrit ses forces et son espoir, mais prend de la distance par rapport à la situation actuelle qui lui apparaît comme un simple épisode dans une longue histoire qui le dépasse, qui le porte en même temps qu'il y contribue.

La force que transmet l'évocation des personnages bibliques, ou de l'histoire juive, ne semble pas avoir d'équivalent: ces héros, à bien des titres pourraient être comparés à ceux de la mythologie grecque, sauf que celle-ci, d'une part, se passe sous d'autres cieux et, d'autre part, ne s'inscrit pas dans un continuum historique qui, finalement, selon la promesse, devrait aboutir à la libération définitive du peuple juif et de l'humanité de tous les maux qui les accablent. Ce sentiment d'appartenir non seulement à une histoire ancienne mais à une histoire qui se prolonge dans le présent et fait pressentir l'avenir, est particulièrement visible lors de la rencontre d'Amnon avec la femme médecin: ils sont de lignage totalement différents et pourtant ils se sentent de la même

¹⁸⁰ - Id. p. 209, *J'étais vraiment étonné! Me voici, moi, le fils du rabbi Tzomere de Sandmierz, polonais, descendant du Maharal de Prague, en face d'une descendante du Rambam, née à Odessa, mais d'une famille originaire du Caire. En dépit de la différence entre les racines sépharades, espagnoles et nord-africaines et mes racines européennes et ashkénazes, il passa un courant d'affinité immédiate entre nous, Juifs respectueux e notre judéité.*

¹⁸¹ - Juifs convertis au catholicisme dans l'Espagne de l'Inquisition.

famille; ils sont tous deux étrangers, lui, à la Pologne tout en étant imbibé de culture polonaise, elle à la Russie tout en étant imbibée de culture russe, mais aussi tous deux rattachés à la même origine, l'un dans sa branche ashkénaze et elle sépharade.

3 - 4 - Les séquelles de l'internement

Les séquelles sont d'abord d'ordre physique: problèmes digestifs, pulmonaires, cardiaques, dentaires... chez les femmes, nombreux cas de stérilité. Le *syndrome* dit *du rescapé* a donné lieu à de nombreuses analyses ¹⁸², en particulier en Israël et aux Etats-Unis:

1° Troubles de l'identité: difficulté de sentir la continuité avec soi-même, avec le monde environnant. Le rescapé vit sur deux registres: en apparence *intact*, en profondeur en contact avec un monde indicible

2° Hypersensibilité: vis-à-vis de tout ce qui vit, animaux, plantes, insectes ¹⁸³; et d'abord aux êtres humains: l'exigence de justice est toujours très grande. Hypersensibilité à l'antisémitisme et au racisme: toute discrimination est insupportable. Hypersensibilité qui peut se traduire par de l'irritabilité et des accès de colères parfois irrépressibles et qui peut accompagner des tendances paranoïaques, de méfiance extrême, irraisonnée et irraisonnable

3° Angoisse latente, souvent à l'origine d'une hyper-activité, d'une fuite dans l'action, attitude *maniaco-dépressive* qui en fait, selon D.W. Winnicott, est tellement commune qu'elle est devenue une valeur du monde occidental

4° Difficulté de supporter les séparations, même de courte durée; difficultés de supporter certains anniversaires, certaines fêtes; difficulté à rester seul

5° Dépression chronique et anti-hédonisme; difficulté à jouir de la vie et sentiment de culpabilité tenace

6° Troubles du sommeil, cauchemars persistants

7° Hantise de la nourriture; peur de manquer, en particulier de pain.

Très peu de déportés ont entrepris une psychothérapie, H. Klein en a analysé les raisons:

- Contexte culturel de leur milieu d'origine: on ne crédite les psychothérapies d'aucune valeur.

- Culpabilité: le rescapé se sent coupable de survivre et donc se sent mériter ses troubles; l'en dégager accroîtrait sa culpabilité. Par ailleurs, paradoxalement, ce sentiment de culpabilité est une manière de prolonger le lien avec le monde de l'avant-Shoah. La culpabilité est devenue dans certains cas le seul mode relationnel possible avec tous les disparus.

- Crainte de perdre le caractère unique de leur expérience par laquelle ils ont accès à un statut d'exception synonyme de solitude mais où ils peuvent se reconnaître un noyau identitaire et un certain sentiment de dignité.

- Manque de confiance en l'autre, qui est la base du transfert.

A quoi il faudrait ajouter que se confier à un psychothérapeute, c'est se retrouver en situation de dépendance; or celle-ci fut au coeur du trauma. Nombre de rescapés des camps, remarque J. Hemmendinger ¹⁸⁴, préfèrent être leur propre patron plutôt que de recevoir des ordres.

¹⁸² - J. Hemmendinger en énumère les caractéristiques dans sa thèse (thèse non publiée).

¹⁸³ - Témoignage de Léa en 3° Partie.

¹⁸⁴ J. Hemmendinger, op. cit.

En outre Y. Danieli ¹⁸⁵, relève l'incompétence des thérapeutes, dans les années d'après-guerre. Négligeant, pour la plupart, la réalité de la déportation, ils avaient tendance à interpréter trop rapidement les troubles en termes psychanalytiques, sans écouter vraiment le déporté parler de ce qui s'était réellement passé. Pour Y. Danieli, le principal obstacle était l'incapacité des thérapeutes à affronter leur propre sentiment de culpabilité face au déporté.

3 - 5 - Les quatre issues possibles de la déportation

Les conséquences de la Shoah dans sa forme la plus violente, la déportation, peuvent être regroupées en quatre catégories:

a - Maladies graves, mort: Il y eu non seulement ceux qui furent tués dans les camps mais aussi ceux qui, après leur libération, ne réussirent pas à surmonter les séquelles physiques et morales de leur souffrances

b - Suicides: Il y eut des suicides avant, pendant l'internement et aussi après. Nombre de rescapés ont, parfois bien après leur retour à la vie, choisi de se donner la mort. Améry, Bettelheim, P. Levi...

c - Troubles psychiatriques graves

d - Eveil d'une conscience suraiguë de tout ce qui peut blesser une vie ¹⁸⁶, conscience aspirant à un monde plus juste et poussant à lutter dans ce sens, et souvent doublée d'une énergie peu commune et d'une grande créativité. *Je suis pris à mon propre jeu et il se retourne parfois contre moi. A voir toute la besogne que j'abats toute l'année, les services que je rends à l'un et à l'autre, on me demande davantage. Je suis considéré comme infatigable et je le suis devenu* ¹⁸⁷.

Dans tous les cas un sentiment de culpabilité terriblement pesant: la sensation que les autres sont morts à leur place.

Nombre de rescapés des camps ont tout reconstruit, matériellement, psychologiquement et ont fondé un foyer. Leur famille, leurs enfants et petits-enfants sont leur principale joie. *Quand notre fille est née, après la guerre, nous étions si heureux, à travers elle, nous voyons tous les autres, qui auraient pu naître, ceux de nos frères et soeurs tués.(...) Nous ne sommes pas croyants, ma vraie religion, c'est les enfants! "Une religion en effet, au sens étymologique de "religare" relier, rattacher la perte à l'espoir* ¹⁸⁸.

Certains rescapés des camps se sont entièrement mis au service d'une cause. Ils donnent l'impression de ne plus vivre pour eux-mêmes. Pour beaucoup, c'est à l'oeuvre de mémoire qu'ils se sont consacrés. Un bon nombre, connus ou restés dans l'ombre, sont thérapeutes.

Pour S. Gringauz, les DP (Displaced Persons), qu'il appelle aussi le *Sherit Hapleita* ¹⁸⁹, ou encore *the surviving remnant* (le petit reste de survivants), se voient assigner un rôle irremplaçable au sein de la communauté juive. Bien que leurs opinions politiques et religieuses puissent être totalement opposées et malgré la grande variété de leurs expressions culturelles, ils ont expérimenté *the great catastrophe* de manière si intense que s'est créé en eux un noyau de convictions

¹⁸⁵ - Yaël Danieli, *Psychotherapist's Participation in the Conspiration Silence about Holocaust*. Conférence, Paris, Mai, 1993.

¹⁸⁶ - Voir le témoignage de Léa, 3^o Partie.

¹⁸⁷ - P. Francès-Rousseau, op. cit. p. 170.

¹⁸⁸ - N. Lapierre, *Le silence de la mémoire*, op. cit. p. 191.

¹⁸⁹ - Expression biblique désignant *le petit reste d'Israël*

communes, *an ideology of its own (une idéologie spécifique)* . Dès 1947 S. Gringauz a dégagé les principes de cette *ideology of the Surviving Remnant* ¹⁹⁰ .

1° Judéocentrisme: *For the jewish D.P. jewishness is a given fact of existence that plays the deciding role in life and death, in attitude a feeling, and influences and governs every aspects of his life (...) The jewish problem, for the jewish DP, became a psychic and existential one. His jewishness became the substance of consciousness, became fate.(...) The Sherit Hapleita must demonstrate to all Jews everywhere their involvment in the common fate. The Sherit Hapleita is to be a herald of the indivisibility of jewish destiny; it shall, by its existence and its struggles, arouse and strenghten jewish awareness the national tragedy* ¹⁹¹ .

2° Devoir vis à vis des morts et de la vie: *The Sherit Hapleita feels itself charged with a great obligation to the dead. Aucun monument n'est fiable. Le souvenir des morts doit vivre dans les consciences. The retributive mission of the Sherit Hapleita takes the form of a defiant affirmation of life and national rebirth* ¹⁹² .

3° Centralité de l'Etat d'Israël: *Judaïsm, as a nation and a collectivity, must be preserved despite all its ennemis, and shall emerge from the great catastrophe healthier and moraly purified, shall experience a new renaissance and shall lead a normal life on its soil. This is to be the retribution and the revenge et la seule garantie contre la répétition de semblable catastrophe.(...)* ¹⁹³ .

4° Universalisme juif: *Tout Juif était visé quelque fût sa position sociale, religieuse, idéologique. The Sherit Hapleita feels itself to be the embodiment of the unity of jewish experience: jewish unity for them is no political programm but an actual and living fact of experience. This is why they felle themselves prophets of a national rebirth, charged with the task of symbolizing this unity and this rebirth, and of being the backbone of its realization. The belief in these extraordinary tasks intensifies the group consciousness of the Sherit Hapleita and makes it see itself as "a chosen group" within the "chosen people".(...) This is the Sherit Hapleita's inner justification for taking the prophet's rod in hand and coming forth as monitors and warning visionnaires to the Jews of the countries untouched by the catastrophe* ¹⁹⁴ .

¹⁹⁰ - Texte présenté par le Professeur Z. Mankowitz à l'Université hébraïque de Jérusalem, cours sur *Issues of the Holocaust*: Samuel Gringauz, «*Jewish Destiny of the Surviving Remnant*», in *Commentary*, déc. 1947, vol. 4 pp. 501-509.

¹⁹¹ - *Pour les D.P. juifs, la judéité est une donnée de l'existence qui joue un rôle décisif dans la vie et la mort, dans les attitudes et les sentiments, et qui influence et gouverne tous les aspects de la vie.(...) La question juive, pour les D. P. juifs devient une question existentielle. Leur judéité se fait la substance même de la conscience, une destinée.(...) Le Sherit Hapleita doit montrer à tous les Juifs, partout, leur engagement dans la destinée commune. Le Sherit Hapleita doit être le hérault de l'indivisibilité de la destinée juive; par son existence et ses efforts, il doit éveiller la conscience juive de la tragédie nationale.*

¹⁹² - *Le Sherit Hapleita doit se sentir chargé d'une grande obligation envers la mort.(...) La mission du Sherit Hapleita prend la forme d'un défi affirmant la vie et la renaissance nationale.*

¹⁹³ - *Le judaïsme en tant que nation et collectivité, doit être préservé en dépit de tous ses ennemis et émergera de la grande catastrophe avec plus de santé et moralement purifié. Il fera l'expérience d'une renaissance et mènera une vie normale sur sa terre. Ce sera sa rétribution et sa revanche.*

¹⁹⁴ - *Le Sherit Hapleita se ressent comme le corps de l'unité de l'expérience juive: l'unité de l'expérience juive: l'unité juive, pour eux, n'est pas un programme politique mais un fait vivant, une expérience. C'est pourquoi ils se vivent comme les prophètes d'une renaissance nationale, chargés de la tâche de symboliser cette unité et cette renaissance et d'être la colonne vertébrale de sa réalisation. La croyance dans cette tâche extraordinaire intensifie la conscience du Sherit Hapleita et amène ses membres à se percevoir comme un groupe Elu au sein du Peuple Elu.(...) C'est pourquoi ceux-ci se sentent fondés à prendre le bâton du prophète à la main et de se présenter comme les guides et les visionnaires donnant des avertissements aux Juifs des pays non touchés par la catastrophe.*

5° Hypersensibilité à l'antisémitisme: *The Sherit Hapleita undertakes the prophetic mission of warning the Jews of unaffected countries. Neither equality of rights, nor a constitution, nor patriotism is security against persecution, to their minds.(...) It can hapen again* ¹⁹⁵.

6° Unité d'action: Pour avoir traversé l'enfer, ils sont les seuls Juifs devant qui n'importe quel autre Juif, quelque soit ses opinions et son statut, en Israël ou en diaspora, s'incline. Ils sont le noyau de l'unité juive au-delà des diversités sociales, culturelles et géographiques: leur destinée les a unis au Yichouv (l'établissement juif dans ce qui devint l'Etat d'Israël). Sans celui-ci, eux, ou leurs descendants, n'auraient pas pu survivre: leur mémoire se serait tôt ou tard étioyée. La conscience de la tâche qui leur incombe démultiplie leurs énergies. *Victims of an outer and inner process of demoralization, we are called upon to accomplish a national and moral revival.(...) Victims of a psychic upheaval, we are called upon to re-establish the psychological stability of our people. Ourselves the product of the barbaric relationship of the environnement to the Jews, it is our tasks to create a more human relationship to the environnement* ¹⁹⁶.

7° Un nouvel humanisme: *When the great disillusionment came, when we saw that the tiny remnant was an annoyance to the nations, whan we observed that, though they condemned the annihilation of the jews, in secret they were no satisfied with its results, this tendency to break with Europe acquired a firm hold on us.(...) But the renunciation of Europe in noway signifies for us the renunciation of european culture. Quite the contrary. Our resolve to quit Europe (pour Israël ou les Etat-unis) is based precisely on the conviction that Europe itself has betrayed the legacy of european culture and that culture must be barried forward outside of Europe.(...) We leave Europe because Europe has injured us in our quality as europeans* ¹⁹⁷. (Rappelons la date de cet article: 1947).

Du fait que l'humanisme européen a été trahi, *we are the standard-bearers of western culture (...)* *Our tragedy must become the starting point of a new humanism.* Un nouvel humanisme caractérisé par:

- Le respect de la conscience personnelle: La plupart des membres du Sherit Hapleita ne sont pas attachés aux rites religieux. *The Sherit Hapleita does not sanctify the dogmas of ecclesiastical ritual. It sanctifies, with religious fervor, the divine spark of the human conscience* ¹⁹⁸.

- Le souci de la justice: dépouillés de tout, les membres du Sherit Hapleita ont fait l'expérience du partage et de l'entraide comme des valeurs les plus précieuses. La primauté de la judéité, paradoxalement, met en relief la primauté de l'humanité: il ne viendrait jamais à l'idée d'un rescapé

¹⁹⁵ - *Le Sherit Hapleita entreprend la mission d'avertir les Juifs des pays non touchés. Pour lui, ni l'égalité des droits, ni les constitutions, ni le patriotisme ne sont une sécurité contre la persécution.(...) Cela peut de nouveau arriver.*

¹⁹⁶ - *Victimes d'une tentative interne et externe de démoralisation, nous sommes destinés à une revivification morale et nationale.(...) Victimes d'une défaite psychique, nous sommes destinés à restaurer la stabilité psychologique de notre peuple. Nous-mêmes sommes le produit d'un environnement qui n'était que barbarie pour les Juifs, notre devoir est de créer un environnement pleinement humain.*

¹⁹⁷ - *Quand vint la grande désillusion, quand nous vîmes que le petit nombre de rescapés était un ennui pour les nations, quand nous constatâmes que, tout en condamnant l'anéantissement des Juifs, en secret, ils l'estimaient insuffisant, notre tendance à rompre les liens avec l'Europe se confirma.(...) Mais renoncer à l'Europe ne signifiait en rien renoncer à la culture européenne. Au contraire, Notre décision de quitter l'Europe s'appuie précisément sur la conviction que l'Europe elle-même a trahi ses lois et que la culture européenne peut être rénovée de l'extérieur de l'Europe.(...) Nous abandonons l'Europe parce que l'Europe nous a offensés en tant qu'Européens.*

¹⁹⁸ - *Nous sommes les gardiens de la culture occidentale.(...) Notre tragédie doit être la source d'un nouvel humanisme.(...) Le Sherit Hapleita ne s'attache à aucun dogme, ni à aucun rite. Il sanctifie, d'une ferveur toute religieuse, l'étincelle divine en chaque conscience humaine.*

de penser que le Juif vaut plus qu'un autre homme. Il a tout simplement vécu une expérience, du fait de sa judéité, qui le rend hypersensible à toute souffrance humaine.

4 - Notion d'*incroyable*

*Je n'arrive pas à me défaire de l'impression d'une atmosphère générale de folie incontrôlée qui me paraît unique dans l'histoire*¹⁹⁹.

*Quelqu'un a téléphoné pour dire qu'il n'y avait pas d'Holocauste et qu'il n'y en avait pas eu... et j'ai répondu... Il est plus facile de nier qu'il a eu lieu que de croire à l'événement, mais en réalité, il a bien eu lieu. Raconter sa propre histoire c'est actuellement faire de la résistance spirituelle car ils souhaitent tellement nous voir nier ou ne pas raconter. Vous savez, quand le dernier survivant sera mort, chacun des récits deviendra précieux*²⁰⁰.

*Vous n'allez pas me croire... Moi-même, j'ai du mal à croire ce que je vous raconte...*²⁰¹

Phrase combien de fois répétée ? Une des plus grandes craintes exprimées lors des entretiens par les survivants est de ne pas être crédibles: ce qu'ils ont vécu dépasse toutes les limites de l'imagination: ils n'auraient jamais imaginé ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont vécu; ils reviennent d'un *autre monde*, il leur paraîtrait presque rassurant de ne pas être crus: un monde aussi fou et cruel a-t-il pu vraiment exister ?

C'est bien ce *saut qualitatif*, cette irruption d'un autre type de réalité au sein du monde de tous les jours qui rend difficile à chacun de réaliser l'*incroyable*, d'admettre sa vérité. Quelques faits méritent d'être cités pour rendre ce climat de folie généralisée qui nimba la logique du crime.

4 - 1 - Niveau socio-politique: rappel de quelques faits

Les historiens sont unanimes: l'Europe assiste, comme médusée, à l'*incroyable* montée du Troisième Reich. L'Europe *croit* plus aisément les fausses promesses et les mensonges de Hitler que le programme qu'il a écrit dans *Mein Kampf* et qui est bientôt le livre de chevet de toute l'Allemagne. On *croit* plus *Les Protocoles des Sages de Sion* même quand il est prouvé qu'il s'agit d'un faux²⁰², qu'on ne tire les conséquences du projet annoncé dans *Mein Kampf* et dont on peut voir déjà les premières réalisations.

Les chambres à gaz et les fours crématoires sont en 1942, quand les faits commencent à être connus, tellement *incroyables* que les thèses des révisionnistes paraissent encore aujourd'hui plus croyables que la systématisation de l'extermination²⁰³.

Aujourd'hui, celui qui aborde l'étude de la Deuxième Guerre mondiale a du mal à se dégager de l'impression d'un monde tout entier livré au délire, aux prises à un vaste cauchemar collectif. Le mot *incroyable* revient sans cesse sous la plume des historiens.

¹⁹⁹ - P. Levi, *c'est un homme*. op. cit. p. 210.

²⁰⁰ - Cité par J. Kestenberg, Introduction à l'étude Jérôme Rilker de la persécution organisée à l'encontre de l'enfant, Recherche sur le développement de l'enfant, Sands Point, New York.

²⁰¹ - Témoignage d'Arlette, en 3^e Partie.

²⁰² - Norman Cohn, *Histoire d'un mythe: la conspiration juive et les Protocoles des Sages de Sion*, Paris, Gallimard, 1967.

²⁰³ - N. Fresco, op. cit.

4 - 1 - 1 - Le Troisième Reich

a - Quelques faits

Le 30 Janvier 1933: Hitler est nommé chancelier par Hindenburg; les auteurs du Troisième Reich ont eux-mêmes l'impression de rêver: *C'est presque comme un rêve... un conte de fées: le nouveau Reich est né. Quatorze années de travail sont consommées par la victoire*, écrit ce soir-là Goebbels dans son journal ²⁰⁴.

Durant toute l'année 1938, la manière dont Hitler obtient tout ce qu'il exige de Chamberlain est symptomatique de l'*incroyable incohérence* ²⁰⁵ de la politique des Alliés. Hitler assure à Chamberlain qu'il ne veut rendre à l'Allemagne que des territoires à majorité allemande. Chamberlain le croit, *crédulité presque incroyable*. Il est vrai, poursuit W. Shirer, que dans *Mein Kampf*, une Allemagne forte est présentée comme habitée uniquement d'Allemands, mais dans *Mein Kampf*, est aussi affirmée l'idée que l'Allemagne a besoin d'un *Lebensraum*, d'un *espace vital*, espace qu'elle compte se tailler sur l'habitat slave.

Chamberlain revient triomphant de Munich: *Seul Duff Cooper, le Premier Lord de l'amirauté donna sa démission.(...) Churchill, un des rares à voir clair, le 5 Octobre 1938 dira: "Nous avons essuyé une défaite totale et absolue"* ²⁰⁶.

Fin Août 1939, alors que le pacte germano-soviétique a été signé, de partout des appels à la paix sont adressés à Hitler, le priant de régler à l'amiable, par voie diplomatique, le différent qu'il dit avoir avec la Pologne. *Aussi nobles d'expression et d'intention que fussent ces appels de la part des neutres, ils ont quelque chose d'irréel et de pathétique lorsque nous les lisons aujourd'hui. Ils donnent l'impression que le Président des Etats-Unis, le Pape et les chefs d'Etat des petites démocraties du Nord de l'Europe vivaient sur une autre planète et qu'ils ne comprenaient pas mieux ce qui se passait que si les événements s'étaient déroulés sur Mars. Cette ignorance de l'esprit, du caractère et des buts d'Adolf Hitler et en fait des Allemands qui, sauf de rares exceptions, étaient prêts à le suivre aveuglément, peu importait où et comment, au mépris de la morale, de l'honneur ou des principes chrétiens d'humanité, cette ignorance, donc, devait, au cours des mois à venir, coûter très cher aux peuples dirigés par Roosevelt et par les souverains de Belgique, des Pays-bas, du Luxembourg, de Norvège et du Danemark* ²⁰⁷.

Fin 1939, la guerre éclate et se déroule dans une *atmosphère bizarre et même fantastique* ²⁰⁸. En France ce sera la *Drôle de guerre*.

Le 12 Juin 1940 l'armée allemande envahit la France, Paul Reynaud s'écrie: *s'il faut un miracle pour sauver la France, je crois au miracle!* Un *sauveur* lance son appel le 18 juin d'une radio anglaise. Ceux qui ne veulent pas *croire* à la défaite se rallient à la Résistance.

Les Allemands furent les premiers surpris par la déclaration de guerre. Toute une partie de l'armée y était opposée, ne s'estimant pas prête ²⁰⁹. Mais, débarrassée par son chef de tous les récalcitrants, et enivrée par sa victoire à Munich, elle s'engage toute entière derrière son Führer. En six ans de pouvoir absolu, Hitler a réussi à totalement mystifier l'Allemagne, mystification étayée

²⁰⁴ - W. Shirer, *Le Troisième Reich, des origines à la chute*, op. cit. Tome I p. 245.

²⁰⁵ - Id. p. 554.

²⁰⁶ - Id. p. 554.

²⁰⁷ - Id. p. 736.

²⁰⁸ - Id. tome II p, 96.

²⁰⁹ - Id. Tome II, p. 10.

de réussite économique: de 1933 à 1937, le nombre de chômeurs est passé de 6 à 1 million; le tourisme est devenu florissant; en Août 1936, Berlin est choisie pour les jeux olympiques.

Privée de sa liberté politique, culturelle, économique et religieuse, l'Allemagne a été dotée par son sauveur d'une *Eglise nationale qui n'a ni scribes, ni pasteurs, ni aumôniers, ni prêtres, mais seulement des orateurs du Reich qui seuls pourront parler en son nom.*(... qui déclare l'arrêt) *de la publication et de la diffusion de la Bible en Allemagne (et que) Mein Kampf est le plus grand des documents,(...) que la croix chrétienne devra être enlevée de toutes les églises, cathédrales et chapelles et remplacée par le seul symbole invincible, la croix gammée*²¹⁰.

Maître de la propagande écrite et orale, le régime nazi a imposé aux postes de commande des individus qui dans une société normale auraient certainement constitué un grotesque assemblage d'inadaptés. Mais dans le chaos des derniers jours de la République, ils commencèrent à apparaître aux yeux des Allemands désorientés, comme des sauveurs. (souligné par nous)²¹¹.

Hitler fut l'objet de nombreux attentats. Tous échouèrent mais renforcèrent son prestige ainsi que la foi de ses partisans en leur mission. Après l'ultime conspiration, encore échouée, de Juin 1944, il raconte à Mussolini, arrivé juste après l'explosion de la bombe: *J'étais debout ici près de cette table; la charge a explosé juste devant mes pieds... Il est évident que rien ne peut m'arriver; sans aucun doute mon destin est de poursuivre mon chemin et d'achever ma tâche... Ce qui s'est passé est un signe du destin! Ayant échappé à la mort (...) je suis plus que jamais convaincu que la grande cause que je sers l'emportera malgré tous les périls actuels et que tout se terminera bien."* Paroles auxquelles Mussolini réplique: *"après ce miracle, il est impensable que notre cause puisse connaître l'échec*²¹².

Les relations russo-allemandes sont elles aussi bien étranges:

Il y a quelque chose d'incroyable et surtout de saugrenu dans les échanges diplomatiques russo-allemandes de ce printemps 1941. D'un côté, les Allemands s'efforçaient maladroitement de berner le Kremlin jusqu'à la dernière minute. De l'autre, les chefs soviétiques semblaient incapables de saisir pleinement la menace et d'agir en conséquence.(...)²¹³

b - Régime de terreur et de secret

En 1933 est créé à Buchenwald le premier camp de concentration: outre l'internement des opposants, son but ultime est de semer la terreur, et de saper la résistance éventuelle du peuple.

Le 26 Avril 1933 Goering crée la Gestapo, police secrète placée au-dessus de la loi. 100000 informateurs se mettent à sillonner tout le pays, signalant la moindre hostilité au régime. *Votre fils, votre père, votre femme, votre cousin, votre meilleur ami, votre patron ou votre secrétaire pouvait être un sbire à la solde de Heydrich, on ne savait jamais, et si l'on était prudent, on ne prenait jamais rien pour argent comptant*²¹⁴.

Tous les maîtres, tous les fonctionnaires, toute l'armée, tous les responsables religieux, doivent abdiquer leur conscience et prêter serment à Hitler. Tout réfractaire est emprisonné, torturé, tué.

²¹⁰ - Id. Tome I p. 3.

²¹¹ - Id. Tome I p. 192

²¹² - Id. Tome II, p.

²¹³ - Id. Tome II, p. 302.

²¹⁴ - Id. Tome I p. 361.

Les décisions du gouvernement sont toujours imprévisibles. Les ordres ne sont généralement pas écrits; donnés de préférence oralement, ils peuvent être modifiés à la dernière minute.

Le décret *Nuit et Brouillard*, du 7 Décembre 1941, est devenu un symbole de confusion des esprits dans la terreur: *Ainsi que son nom inquiétant l'indique, il enjoignait de s'emparer des personnes "présentant un danger pour la sécurité de l'Allemagne", de ne pas les exécuter immédiatement mais de les faire disparaître sans laisser de trace dans la nuit et le brouillard de l'inconnu*²¹⁵.

c - Hypnotisme collectif et mensonges aux autres et à soi-même

Des mensonges de Hitler ou de la crédulité de ceux qui croient en sa parole, quel est le plus incroyable ? Les mensonges s'adressaient autant au peuple allemand qu'aux puissances étrangères:

Un grandiose autodafé inaugure la nazification de la culture le 10 Mai 1933 à l'Université de Berlin. Ce qui permet de réécrire l'histoire, en y présentant les Juifs comme la source de tous les maux, et de falsifier toutes les données scientifiques: par exemple les savants sont déclarés être tous aryens²¹⁶; chaque salarié est tenu de payer une cotisation en échange de quoi lui est promise une Volkswagen qui ne sera jamais donnée.

*Par un phénomène d'hypnotisme qui défie toute explication — du moins pour un étranger — Hitler conserva jusqu'à la fin la fidélité et la confiance de ce peuple remarquable. Les Allemands le suivirent aveuglément; comme des moutons*²¹⁷.

Le 20 Juillet 1933, un pacte est signé entre Papen et Pacelli, secrétaire d'Etat du Pape: Hitler y promet la liberté religieuse. Le pacte est violé avant que l'encre n'ait séché.

Non seulement Hitler falsifia l'histoire passée, mentit tous les jours de sa vie mais fit tout son possible pour que l'histoire du Troisième Reich ne soit jamais connue telle qu'elle se passa. P. Levi a longuement analysé la puissance mensongère du nazisme. *Le vainqueur est aussi le maître de la vérité.(...) Toute l'histoire du "Reich millénaire" peut être relue comme une guerre contre la mémoire, une falsification de la mémoire à la Orwell, une négation de la réalité allant jusqu'à la fuite définitive hors de la réalité.* Aussi était-il essentiel pour les nazis que les témoins ne puissent pas raconter. *Qu'ils dussent périr en chemin importait peu, l'important était qu'ils ne puissent pas raconter.*

Non seulement les nazis pervertirent la lecture de l'histoire, mais d'abord ils avaient choisi de se mentir à eux-mêmes. Le passage silencieux du mensonge à autrui à celui qu'on se fait à soi-même est utile: qui ment de bonne foi ment mieux, joue mieux son rôle, est cru plus facilement par le juge, par l'historien, par le lecteur, par sa femme, par ses enfants²¹⁸.

Toute l'histoire du Troisième Reich semble se passer comme si le traumatisme de la guerre de 14-18 et ses séquelles s'était soldé par l'envoûtement collectif de tout un pays et la catatonie des autres. Les Allemands ont suivi Hitler comme l'oie tout juste sortie de son oeuf s'attachée à un Konrad Lorenz²¹⁹.

²¹⁵ - Id. Tome I p. 434.

²¹⁶ - Id Tom I p. 333.

²¹⁷ - Id. Tome II p. 591.

²¹⁸ - P. Levi, *Les naufragés et les rescapés*, op. cit. Ch I, *La mémoire de l'offense*. pp. 23-35.

²¹⁹ - Rappel de notre supposition: le traumatisme, un ébranlement au niveau des tout premiers attachements.

4 - 1 - 2 - Le terrifiant secret

Cependant le fait le plus *incroyable* de toute cette guerre n'émergera que bien plus tard: la poursuite et la persécution des Juifs comme ennemis prioritaires des Aryens, les seuls vrais hommes à leurs yeux. Dans son testament écrit juste avant sa mort, Hitler impute encore aux Juifs la responsabilité d'une guerre qu'il suscita et qui l'engloutit avec son Troisième Reich²²⁰. (...) «Avant tout, je recommande au gouvernement et au peuple de garder en vigueur les lois raciales et de résister impitoyablement à cet empoisonnement de toutes les nations qu'est le Juif»²²¹.

La systématisation de la déshumanisation et de l'extermination fut au coeur de l'entreprise nazie ainsi que la tentative pour effacer toute trace de ce crime. C'est ce double fait qu'il nous faut tenter de saisir dans toutes ses dimensions quand nous nous efforçons de comprendre l'impact de la Shoah dans les familles. Aujourd'hui le terrifiant secret est connu qui, pour les nazis, est resté jusqu'à leur mort une chose nécessaire, une oeuvre hautement méritoire. Preuve en est le compte-rendu du procès d'Eichmann: non seulement il se *croit* et s'affirme innocent jusqu'au bout, mais encore il propose de s'offrir comme exemple sacrifié à l'humanité²²².

En 1942, *Ce que racontait Schindler à Sedlacek (membre de la cellule antinazie de Vienne) défiait toute logique: on lui demandait de croire qu'au plein milieu d'une bataille gigantesque, les nazis prélevaient des milliers d'hommes, encombraient les voies ferroviaires au détriment de la circulation du matériel de guerre, dévoyaient des ingénieurs qualifiés, des savants, des fonctionnaires, des armes, des munitions, dans le seul dessein d'exterminer un peuple pour des raisons purement psychologiques*²²³.

*Avec Mein Kampf, la question juive est étendue au monde entier. Dès 1919 Hitler déclare que le Juif est une menace non seulement pour le peuple allemand mais pour tous les peuples (...): "je crois donc aujourd'hui agir selon l'esprit du créateur tout puissant: en me défendant des Juifs, je combats pour l'oeuvre du seigneur"*²²⁴.

Dans un entretien du 15 Février 1945, Hitler disait: *J'ai lutté contre les Juifs à visage découvert. Je ne leur ai pas laissé ignorer que s'ils précipitaient le monde dans la guerre, cette fois ils ne seraient pas épargnés, que la vermine serait définitivement extirpée d'Europe*²²⁵.

Dans la conscience de l'humanité, le summum de l'horreur, et de l'*incroyable*, reste à jamais attaché à la Shoah, c'est-à-dire à la tentative d'éradication de l'identité juive. Ce n'est pas sans poser des problèmes loin d'être résolus dans les zones grises individuelles, comme en témoignent N. Hansson et P. Weill. Ils concluent leur analyse des enquêtes récentes en Europe et aux Etats-Unis sur la perception des Juifs et la mémoire de la Shoah: *on a le sentiment que la mort du Juif, pour interpellier les consciences, doit être exceptionnelle par son ampleur et sa cruauté*²²⁶.

²²⁰ - W. Shirer, id. Tome I p. 39.

²²¹ - Id. Tome II p. 644.

²²² - *Eichmann par Eichmann*, texte établi par P. Joffroy et K. Konigreder, Paris, Grasset,

²²³ - Thomas Keneally, *La liste de Schindler*, Paris, Laffont, 1994, p. 147.

²²⁴ - Ebehard Jacker, «L'élimination des Juifs dans le programme d'Hitler», In *Colloque de l'EHESS de 1982*, Paris, Gallimard, 1985, p. 106.

²²⁵ - Id.

²²⁶ - Nelly Hansson et Pierre Weill, «Perceptions des Juifs et mémoire de la Shoah, à propos de quelques enquêtes menées aux Etats-Unis et en Europe», In *Enquêtes Louis-Harris*, 1995.

a - Au niveau des gouvernements des pays alliés

W. Laqueur s'est interrogé sur les raisons de cette difficulté à accepter à réaliser la véracité des informations qui circulaient à propos du *terrifiant secret*²²⁷ : au coeur de l'*incroyable* la monopolisation de toute la technologie moderne pour assassiner, et d'abord déshumaniser, tous les Juifs du monde entier. Après un examen minutieux des informations dont pouvaient disposer les gouvernements des pays alliés ou neutres, au sujet de *la solution finale*, W. Laqueur arrive à la conclusion qu'en décembre 1942 ils étaient tous avertis mais qu'ils ne savaient que faire des informations: fallait-il y donner foi, et alors même par qui serait-on cru ou n'allait-on pas provoquer une panique irrépressible ?

Lors même de sa recherche, il se heurte à des difficultés qu'il n'avait pas prévues: nombre de témoignages sont contradictoires, nombre de documents sont restés non analysés ou demeurent inaccessibles. Il en vient à se demander si l'histoire des deux principaux circuits, celui des réseaux de contrebandiers polonais, hongrois, slovaques, transmettant aux particuliers, aux ghettos, souvent contre argent, des messages des disparus ou partant à leur recherche, et celui des lettres et cartes postales envoyées par courrier régulier, sera jamais écrite.

S'interrogeant sur la *cognition*, sur ce qui peut distinguer le *savoir* et le *croire*, il évoque la réaction du juge Frankfurter quand Jan Karski, émissaire polonais, l'informe des exécutions massives. Le juge assure Karski qu'il ne le suspecte pas de ne pas dire la vérité mais tout simplement qu'il ne pouvait pas le croire, et qu'il y avait une différence.

Des êtres humains, par ailleurs normaux, et même très intelligents, ont tendance à nier la vérité, même si elle est manifeste. Il est évident que c'est le jugement qui est mis en cause, non l'intellect. Le jugement peut être affecté par l'idéologie ou par une humeur passagère: optimisme, pessimisme, peur. En outre — ce que Karski constate en observant la réaction de l'Angleterre — le fait que les personnes visées étaient des Juifs n'incitait pas à la clarification.(...)

En effet, l'historien du ministre de l'information constatant qu'*il n'y a pratiquement ni minutes, ni mémorandums se rapportant à cette question* (le génocide, à Londres, à la fin de l'été 1942), *il ne fait pour lui aucun doute que le ministre hésitait certainement parce que les préjugés contre les Juifs étaient signalés comme extrêmement courants dans la communauté britannique. "La population serait devenue lasse d'entendre sans cesse parler des Juifs"*²²⁸.

Et les nazis avaient pris mille précautions pour masquer leurs crimes; en France plus qu'ailleurs, selon W. Laqueur: Davantage en France que dans tout autre pays, les nazis s'efforcèrent de déguiser le sens des déportations; le terme utilisé par les autorités était, en fait, non pas "déportation" mais "réinstallation". Cependant le fait que les convois comprenaient beaucoup de petits enfants, qui de plus étaient séparés de leurs parents, ainsi que des malades et des vieillards, prouvait que les nazis avaient d'autres intentions²²⁹.

b - Du côté des organisations juives

De leur côté, les organisations juives se révèlent en majorité incrédules ou prises au dépourvu, aussi bien en Europe, aux Etats-Unis qu'en Palestine. Les premiers témoins ne sont pas crus:

²²⁷ - Walter Laqueur, *Le terrifiant secret, la solution finale et l'information étouffée*, op. cit.

²²⁸ - Id. p. 14.

²²⁹ - Id. p. 52.

L'annonce d'une exécution massive ne rencontrait qu'incrédulité ou bien on expliquait l'événement par la sauvagerie d'un commandant local ²³⁰.

Y. Tabenkin, l'un des plus anciens directeurs de kibboutz, a écrit qu'il est absolument faux de dire que les Juifs de Palestine n'étaient pas au courant du sort réservé aux Juifs d'Europe (...) il déclara que si on relisait les numéros du Davar, le quotidien de la Gauche, des derniers six mois, on s'apercevrait que tout avait été annoncé, les massacres, les gaz toxiques, etc (...) mais ce n'est que lorsque nous avons rencontré des gens qui revenaient de la vallée de l'ombre de la mort que l'émotion nous a envahis ²³¹ *et que nous avons compris les événements dans toute leur ampleur* ²³².

c - Du côté des détenus: Auschwitz, une *autre planète* et le mensonge généralisé

En arrivant dans les camps, les détenus ont du mal à réaliser où ils sont. Jusqu'au bout, certains préféreront ne pas croire ce que leur révèlent les détenus avertis. La vérité est criante, mais la volonté de mensonge des nazis offre des leurres suffisants à tout vestige d'illusion.

Depuis la pancarte *le travail, c'est la liberté*, tout est mensonge à Auschwitz. Tout est calculé pour assoupir le sens des réalités déjà malmené par la peur, la faim. Le petit reste de ceux qui seront sortis de là vivants devra toujours faire effort sur soi-même pour réaliser l'authenticité du cauchemar. L'un d'eux, David, nous a confié qu'il a dû entendre d'un co-détenu la confirmation d'une scène bien précise dans sa mémoire mais qu'il ne pouvait classer ni dans la réalité onirique ni dans la réalité tangible. Et cette scène garde toujours pour lui son *aura* de bizarre, car c'est dans la sensation du *bizarre* qu'il l'a vécue et qu'il en a la reviviscence ²³³. Il sait qu'elle est vraie mais il hésite encore à la reconnaître comme telle. Il doit faire effort pour *croire*.

L'impression d'irréalité fut magistralement renforcée par l'extrême souci de formalisme des nazis. Ainsi, les registres font état de comptes scrupuleux. Un seul exemple: le calcul minutieux du prix des billets des déportés dans les wagons où ils étaient entassés ²³⁴.

A Auschwitz même, tout l'arsenal est un *décor*: *Mengele, ça lui était égal ce qu'on faisait.(...) Du point de vue médical, ça ne l'intéressait pas. Ce qui l'intéressait, c'est le protocole. Il passait, il voyait la feuille de température, il fallait qu'il y ait un diagnostic en latin.(...) ce qu'il voulait, c'était un décorum. Il avait son hôpital, ses salles. Il fallait avoir la blouse blanche, un stéthoscope, il y en avait suffisamment avec tous les gens qui arrivaient. Il fallait avoir l'air propre, et puis c'est tout. (...) du moment qu'on était là au garde à vous quand il passait, avec le stéthoscope, avec la blouse blanche, qu'on ait des cheveux, ça lui suffisait. Vous savez, la mentalité allemande à l'époque, chez les nazis, était absolument illogique. Si vous étiez tondu, alors vous étiez moins que rien, des Untermenschen comme ils disaient, quelque chose de méprisable. La même personne, avec ses cheveux, était déjà quelqu'un de mieux. C'est pour cela qu'ils ne voulaient pas que les médecins soient tondu. Il leur fallait un certain décorum et ils estimaient que le fait d'être tondu, c'était une indignité. (...) Les vases de nuit, on n'avait pas le droit de s'en servir. Ils étaient là pour le*

²³⁰ - Id. p. 154.

²³¹ - Souligné par nous: notons la nécessité d'un choc pour passer du savoir au croire.

²³² - Id. p. 227.

²³³ - Notons toujours ce passage à un autre *état* de réalité en même temps qu'à un autre *état* de conscience et non pas seulement à un autre niveau de conscience. Ce n'est pas du refoulé qui resurgit, mais bien un *illo loco* qui nous renvoie à notre conception du traumatisme comme atteignant l'être à la racine de ses attachements et de ses *habitus*, ou encore des *schèmes* piagétiens.

²³⁴ - Comptes où il est question de *marchandise spéciale*, jamais de Juifs. Raoul Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Fayard, 1988.

décorum. (...) A chaque porte, il y avait toujours une femme avec un sceau et une serpillière. Et il y avait quelqu'un dehors pour surveiller (... et dès qu'un Allemand arrivait) la personne avec le sceau trempait la serpillière et puis passait tout le long du passage et l'autre en faisait autant dans l'autre sens pour que ça soit mouillé. C'était soi-disant propre²³⁵.

d - En France, savoir sans savoir

A. Wiewiorka a consacré tout un chapitre de sa thèse aux déportés juifs et la conscience de l'extermination. Elle cite G. Wellers: *Jusqu'au bout on ignore dans le camp de Drancy à peu près tout du sort des déportés. On savait que la radio de Luxembourg racontait les horreurs des chambres à gaz et d'autres moyens d'exterminer des Juifs, mais on ne pouvait y croire. Il semblerait, précise-t-elle, que les internés à Drancy, même quand la radio anglaise parlait des camps de la mort, des chambres à gaz, n'aient pas cru à l'horreur annoncée. Ils l'interprétaient comme une propagande anti-allemande*²³⁶.

Actuellement, ajoute A. Wiewiorka, la tendance est de penser que pendant la guerre, on savait tout de la responsabilité du gouvernement de Vichy, et de donner la vision d'une France globalement antisémite. En fait, rappelle-t-elle, la France était occupée, les informations n'y circulaient pas librement et, si les trois quart des Juifs résidant en France au début de la guerre ont pu survivre, c'est aussi grâce à de nombreux secours anonymes.

Les premiers convois quittant Drancy s'accompagnent d'une sorte de rituel: les détenus entonnent la Marseillaise, chantent *ce n'est qu'un au revoir*²³⁷. Même en 1943, les détenus de Drancy — y compris les membres du MOI — s'imaginent partir pour un camp de travail. Si le mot d'extermination a pu être entendu, la majorité ne réalise (et encore) qu'à Auschwitz sa signification²³⁸.

Quand la réalité de l'extermination apparaît, beaucoup auront encore du mal à réaliser qu'elle avait concerné les Juifs essentiellement. *La perception du génocide chez ceux qui en furent victimes fut donc tardive et chez certains incomplète.* Pour les Juifs de souche française, conclue A. Wiewiorka, il est difficile de croire d'une part que le modèle français de l'émancipation, pourtant écorné par l'Affaire Dreyfus, fut annulé par Vichy, d'autre part qu'ils appartiennent à un ensemble autre que français, qu'ils ont une appartenance juive. Leur patriotisme français s'exprime jusqu'à Auschwitz.

Et quand bien même l'information leur parvenait, les Juifs la prenaient difficilement pour vraie: *Nous savions sans savoir* selon l'expression de R. Neher²³⁹.

Un survivant, Michel, nous a dit qu'en 1942, à Paris, il avait distribué des tracts communistes dénonçant l'horreur des camps. *Moi-même, précise-t-il, je n'y croyais pas! Je pensais que c'était de la propagande anti-allemande.*

Deux anciennes résistantes, Elisabeth et Micheline en débattent encore aujourd'hui devant nous: l'une affirme: *oui, nous savions, nous avons été informés par la Suisse*, l'autre contredit: *non, pas du tout, nous ne savions pas vraiment... C'est l'éternelle question.*

²³⁵ - M. Pollack, op. cit. p. 153.

²³⁶ - A. Wiewiorka, op. cit. p. 332.

²³⁷ - Id. p. 266.

²³⁸ - Id. p. 271.

²³⁹ - Renée Neher, *Cours sur l'antisémitisme*, Université de Jérusalem, année 1989-90.

Eternelle question qui en appelle une autre: quand bien même cette réalité eût été connue, que fallait-il en faire ?

e - Après la guerre

Les témoins de l'extermination, une fois la guerre terminée, devraient être crus: journaux, affiches, films, déclarations publiques témoignent que la réalité de l'extermination systématique ne fait aucun doute. Cependant ils ont tous l'impression que leur récit est *incroyable*: non seulement ils reviennent d'un monde inimaginable mais ils ne peuvent s'expliquer grâce à quoi ils ont pu échapper à la mort: leur survie leur paraît tout aussi *incroyable* que les inventions nazies.

Ce qui fut signalé dans le chapitre sur la problématique: la spécificité du judéocide et de l'antisémitisme latent ou manifeste sur lequel il a pu prendre appui un peu partout, n'émergea que très lentement, aussi bien dans les consciences juives que non-juives. Chez la plupart des Juifs de France, tout au long des persécutions comme après la guerre, deux modèles perdurent:

- Le modèle de l'émancipation issu de la Révolution française: Vichy n'est jamais confondue avec la République; l'amour de la France est intact; la victoire leur rend la France ²⁴⁰

- Le modèle communiste: pour les communistes, l'antisémitisme nazi n'a rien de spécifique, il n'est qu'une modalité du capitalisme nazi.

Il aura fallu des décennies pour que la singularité du nazisme, en tant que volonté d'annihiler les Juifs, apparaisse en toute lumière. Pour pouvoir réaliser le génocide, note A. Wieworka, il faut avoir conscience de l'appartenance juive comme cause de la déportation. C'est suite à Auschwitz que *l'introuvable communauté juive (d'avant 39) est devenue communauté de destin* ²⁴¹.

4 - 2 - Les limites du *croyable* ²⁴²

Ce n'est pas seulement ce qui dépasse l'imagination parce que défiant les lois du monde physique qui est incroyable mais bien ce qui transgresse absolument les lois humaines. *La logique et la morale empêchaient d'accepter une réalité illogique et immorale: le résultat en était un refus de la réalité* ²⁴³.

4 - 2 - 1 - *Incroyable* trahison des victimes entre elles

C'est bien là le plus douloureux et le plus *incroyable* parce que l'ultime appui du regard, l'autre dans ce qu'il a d'identifiable *comme et avec nous*, se révèle soudain hostile et menaçant.

F. Fénelon, dans *Sursis pour l'orchestre*, raconte sa vision de l'horreur. Clara, l'amie de Fania vient d'être nommée kapo. Jusqu'alors leur petit groupe de femmes était soudé d'une manière qui semblait éternelle. Cet honneur va-t-il faire sauter le dernier verrou, libérer ses instincts dont je crains qu'ils ne soient mauvais ou, au contraire, lui permettre d'être superbement généreuse, de prouver qu'elle nous domine ? Trop souvent, le "brassard" crée l'organe. L'agneau si on lui accorde le pouvoir, se fait facilement loup. Alors ? La réponse nous est donnée rapidement. Clara se dresse devant nous, brassard au bras, gourdin à la main ²⁴⁴.

²⁴⁰ - Ce n'est qu'avec la très récente déclaration du Président Chirac, lors de la commémoration de la rafle du Vel d'Hiv, le 17 juillet 1995, que ce modèle s'est écroulé.

²⁴¹ - A. Wieworka, *op. cit.* p. 333 & sq.

²⁴² - Les éléments qui suivent ne sont que des éléments proposés à la réflexion.

²⁴³ - P. Levi, *Les naufragés et les rescapés*, *op. cit.* p. 140.

²⁴⁴ - Fania Fénelon, *Sursis pour l'orchestre*, Paris, Stock, 1976, p. 368.

4 - 2 - 2 - Découverte de l'identité entre le bourreau (du moins potentiel) et soi-même

Il n'y a pas de monstre dans le boxe de l'accusé. Vérité qui a son corollaire: tous participent de la monstruosité. Dans son travail thérapeutique avec la Deuxième génération, D. Wardi montre qu'un des moments les plus difficiles, pour le sujet en thérapie, c'est quand il pressent un petit Hitler caché en lui. Et ce petit Hitler qui se cache n'est pas seulement le sadique potentiel ou l'image d'un père contre qui une révolte éventuelle est possible. C'est d'abord ce qui donne au personnage son pouvoir hypnotique et d'engourdissement de la conscience, pouvoir inclinant à se soumettre à la *banalité du mal*. D'ailleurs c'est bien contre l'éveil de la conscience que s'est acharné Hitler. *Détruire le Juif en moi! a-t-il crié un jour dans un de ses discours emportés de fureur; détruire, la conscience, cette invention juive.*

4 - 2 - 3 - Aspects de l'incroyable

L'*incroyable* est d'abord ce qui est au-delà de toute qualification, au-delà d'un dualisme bien-mal, vrai-faux. L'in vraisemblable, extraordinaire, hors norme, inconcevable, inimaginable, inexplicable, incompréhensible, insensé, innommable... Face au surgissement du merveilleux ou de l'horrible, il y a d'abord *crainte et tremblement*. En effet l'incroyable apparaît comme un défi à différents niveaux:

1° Aux lois de la raison, entendu dans ses deux sens: logique, mais aussi morale; rationnel et raisonnable. Un comportement incroyable défie le *sens*. Non seulement il est dépourvu de signification logique mais aussi proprement sémantique; il n'est pas identifiable. Il sape toute la construction affectivo-cognitive. Ni sa causalité, ni sa finalité ne sont décelables, ni l'intentionnalité de celui (ce) qui l'a provoqué. Il gèle toute réponse car il suspend tout langage, tout processus symbolique.

2° Aux lois de la perception: on doute de ce que les yeux voient

3° Au pouvoir de l'imagination: l'*incroyable* dépasse ce que l'imagination peut anticiper ou se représenter. De ce fait, il échappe à la mémoire: tout effort pour se le commémorer renvoie à la stupeur première, à un vide du langage, à une inhibition des affects et de la pensée

4° A l'éthique: si un comportement est imprévisible pour la personne elle-même qui l'accomplit, celle-ci est-elle responsable ? Si le monde naturel n'a plus de loi et est livré à des forces magiques, où est le pouvoir de décision de l'individu ?

En bref, l'*incroyable* arrache à celui qui en fait l'expérience tous points de repères affectifs, cognitifs, moraux, spatio-temporels. L'expérience de l'*incroyable* est analogue à celle du *rien*: l'individu n'est plus qu'un fêtu de paille dans le tourbillon d'un malstroem.

L'*incroyable*, c'est l'ombre simultanée du petit Hitler lové en chacun et du visage humain dévoilé chez un Mengele. *Je ne devrais pas le dire, et on va m'en vouloir. Mais même Mengele, l'être le plus froid et le plus glacial du monde, avait des moments humains. Une fois il est arrivé seul.(...) Il m'a regardée et a dû remarquer mon accent. «D'où viens-tu ?» "De Berlin" "Et votre mari, que faisait-il ?" Ce fut tout à fait exceptionnel. D'habitude, c'était "Artzin, Du!" "Médecin, toi!" Jamais un SS ne vouvoyait une déportée; et là, pour une fois, il a dit "vous.(...) Quand il m'a dit "vous" il était seul, bien évidemment. Jamais, en présence d'un autre SS, il ne se serait laissé*

aller ainsi. Chaque être a quelque côté humain. Dans un rapport d'individu à individu, presque personne n'échappe à ces sentiments humains ²⁴⁵.

Ruth ajoute: *que vous le croyez ou pas, j'aime l'Allemagne et les Allemands (mais elle s'inquiète)(...) J'espère que vous ne m'en voulez pas ?* Pour Ruth, l'Allemagne de Hitler est aussi celle de Goethe. Elle a honte de l'avouer tout en étant fière et soulagée d'oser l'avouer.

4 - 2 - 4 - Sortir de l'état d'incrédulité ou de *déréalisation*:

a - Un nouveau choc pour briser *la cloche de verre*

On ne sort de l'état de sommeil, de rêve et ou de cauchemar, qu'en s'éveillant. Mais quand la réalité elle-même est un cauchemar, le réveil est un choc.

Ruth a raconté à M. Pollack comment elle a soudain réalisé où elle était: *dès l'accueil, on entendait: tu vois ce nuage, ce sont tes parents qui brûlent! J'ai entendu cela, rien de plus. Et effectivement, à 100 m de là, on pouvait voir un grand nuage noir, comme un grand nuage lourd... une image curieuse, inquiétante. "Ce sont tes parents qui brûlent!" Je l'ai entendu, mais compris, non, je ne l'ai pas compris. Cet état de semi-conscience, de refus de comprendre a duré environ six mois. Jusqu'à ce que, Un jour je suis assise là (chargée de trier des vêtements) et parmi toutes ces affaires, je tombe sur un petit bavoir sur lequel était brodé "le chéri de sa maman". Là, brusquement, mes yeux se sont ouverts: mais ce sont les affaires des gens qu'on assassine!(...) Ce fut pour moi la grande révélation et un gros frisson d'horreur.(...) Tout d'un coup, je me suis dit que je pourrais aussi bien tomber sur le corsage de ma mère qu'on assassinait au même moment. Là subitement j'ai compris à quoi on jouait dans ce camp. Pendant au moins six mois, j'étais restée sous ma cloche de verre. C'était trop incompréhensible, trop inimaginable. Les morts, les gens battus, les pendus devant lesquels on passait. Tout cela, je l'avais bien vu et entendu, mais je ne l'avais pas réalisé. Au bout de six mois seulement je me suis avoué à moi-même où j'étais: dans une usine dont la seule fonction était le meurtre* ²⁴⁶.

b - L'énormité du fait ramené à l'échelle humaine, à la dimension de l'individu

P. Levi est frappé par le contraste entre l'émotion soulevée par un seul cas et l'indifférence pour des millions de morts: *une unique Anne Frank éveille davantage d'émotion que les milliers qui souffrirent comme elle mais dont l'image est restée dans l'ombre: si nous devons et pouvons souffrir de tous, nous ne pourrions pas vivre. Le don terrible de la pitié pour des êtres nombreux est peut-être accordé aux seuls saints* ²⁴⁷.

c - L'importance des preuves

Le rôle des documents, des archives, de l'historiographie a déjà été mentionné. Il est vital:

- De vérifier les faits, de toucher des preuves
- De reconstituer le déroulement chronologique des événements, leur enchaînement logique
- De remettre en mouvement la fonction symbolique.

²⁴⁵ - M. Pollack, op. cit. p. 111.

²⁴⁶ - Id. p. 104.

²⁴⁷ - P. Levi, *Les naufragés et les rescapés*, op. cit. p. 56.

Cependant, si l'intuition personnelle n'a pas été convaincue, aucun de ces éléments ne sera d'aucune utilité. Le sursaut émotionnel du contact avec la réalité est premier et il peut être provoqué par l'un ou l'autre de ces éléments.

d - L'importance du dire:

Etre seul à penser à la réalité, la vérité d'un fait, exige une foi en soi-même qui relève du génie mais frôle la folie. Le besoin de l'aval de la société est crucial. C'est pourquoi la témoignage est un moment clé de la vérification de l'*incroyable* de même que le passage du *non-dit* au dire est un moment clé de la perlaboration du deuil ²⁴⁸.

4 - 2 - 5 - Face à l'*incroyable*: la *curiosité*

La *curiosité* a été analysée lors de l'examen des facteurs de survie dans les camps. Elle est peut-être la seule attitude permettant d'affronter le choc de l'*incroyable*.

4 - 2 - 6 - L'*incroyable* et l'ouverture de l'esprit

1° L'expérience de l'*incroyable* peut être une extraordinaire ouverture de l'imaginaire et de l'intelligence. Pour le meilleur et pour le pire: tout est possible, puisque tout a été possible une fois. Le contact avec le monde se fait poétique au sens étymologique du terme, créateur. Le monde est perçu comme vivant.

Je vis avec l'idée d'une catastrophe imminente. (...) Mais cette idée de la mort présente qui ne me quitte jamais est en même temps une espèce de liberté.(...). C'est quelque chose comme un retournement. De toutes façons, on va mourir, de toutes façons, on ne possède jamais rien, de toutes façons, c'est pas la peine de bâtir, pas la peine non plus de se faire chier (rires)... un retournement en sentiment de libération totale, en vie ²⁴⁹.

2° Il semble aussi que l'expérience de l'*incroyable* développe chez certains une sorte de sixième sens, un flair, la perception de l'authentique. A moins que, peut-être, ceux qui ont pu survivre à ce choc en aient été dotés plus que les autres individus ? La psychologie semble avoir tout à apprendre sur la personne en tant que *radar*, capacité d'entrer en relation avec la *vérité interne* d'un fait, d'un être ²⁵⁰.

4 - 3 - Un monde fou

Pour percevoir le judéocide, il faut avoir conscience que l'eugénisme de Hitler impliquait l'extermination complète des Juifs et de leur mémoire, qu'elle était la clé de voûte de tout son programme. Selon lui, non seulement les Juifs étaient une contre-façon de l'être humain, tout comme les Tziganes, les Slaves, les noirs, les infirmes, les malades mentaux, les homosexuels... mais ils étaient des conspirateurs éminemment dangereux, cherchant dans le plus grand secret à

²⁴⁸ - Nous renvoyons à ce que nous avons dit lors du paragraphe sur le travail du deuil. C. Vegh nous fait part de son expérience dans ce domaine: *Du fait de ne parler ni des parents ne de leur mort éventuelle ou réelle, plus rien n'était réel: en effet, notre sentiment de la réalité d'un fait exige d'être validé par la société. Voilà pourquoi, dans un deuil normal, nous parlons tant de la personne disparue. Nous voulons deux choses: en garder le souvenir vivant, et en même temps, dénier aux autres l'occasion, en causant avec nous, de nous convaincre que la personne est vraiment partie pour toujours. Sans ces échanges de paroles sa mort demeure irréaliste, et donc nous ne pouvons pas la pleurer.* Claudine Vegh, op. cit. p. 188.

²⁴⁹ - Mathilde, voir plus loin, Famille B.

²⁵⁰ - Nous avons ébauché cette réflexion en évoquant le conseil du *coeur*, plus haut.

s'assurer la domination mondiale. Le secret de la conspiration des *Sages de Sion*, pour l'imaginaire nazi comme pour tout l'imaginaire antisémite, était censé être si bien gardé que seul le petit cercle de ces Sages le connaissaient et qu'ils étaient assez diaboliques pour laisser dans la misère, afin de mieux cacher leur projet, un grand nombre de leurs coreligionnaires.

Une fois, un roi apprend d'un mage que toute la récolte des terres de son royaume, l'année suivante, aura un effet tel que quiconque en mangera deviendra fou. Aussitôt, le roi appelle son conseiller. Celui-ci lui dit: "Faisons-nous une réserve de la récolte de cette année, et nous ne mangerons pas de la prochaine récolte." Mais le roi lui dit: "Nous seuls nous ne serons pas fous, ou au contraire, nous serons fous et eux sains d'esprit. Nous aussi, nous devons manger de la prochaine récolte. Mais nous ferons un signal sur notre front afin de savoir que nous sommes fous. Ainsi chacun saura, en regardant son voisin, que l'autre est fou". (Conte de Rabbi Nahman de Braslaw)

Les causes personnelles de la non-réalisation des faits, du refus de la réalité, peuvent être analysées. Mais quel recours peut avoir un individu qui vit dans un monde tout entier pris de folie ? Comment le rare non-fou, ou celui qui se sait fou, supportera-t-il sa solitude ? Grâce à quoi résistera-t-il aux modes de penser et de percevoir ? Va-t-il clamer, comme l'enfant de la fable: *le Roi est nu!*²⁵¹ Quand tout le monde le voit paré des plus beaux habits ou va-t-il préférer se taire ? Avec quels arguments convaincra-t-il les *fous* de sa raison quand leur mauvaise foi retourne tous ses arguments contre lui, parce qu'ils ne peuvent pas voir et/ou ne veulent pas voir, ayant perverti leur capacité de jugement ?

Comment un fou, quand bien même il se sait fou, peut-il échapper à son délire ?

Le judéocide oblige les chercheurs en sciences humaines à s'interroger ensemble sur l'acte de *cognition*. A partir de quand et comment une *information* devient-elle une *connaissance*²⁵², à partir de quand et comment un *savoir* intellectuel, abstrait, sans impact sur la vie, devient une vérité orientant les actions de l'individu. Qu'est-ce que *croire* ? A partir de quand, comment de nouvelles informations sont-elles intégrées de telle sorte qu'elles ébranlent des croyances ?

En Allemagne, les nazis croyaient à ce qu'ils faisaient. Et sans doute les tendances sadiques individuelles, les besoins de prestige et de pouvoir, y trouvaient leur compte. Quant à ceux qui n'étaient pas nazis et qui n'avaient pas pris parti contre eux, la grande masse de la population, nombre d'études psycho-sociologiques (longue tradition de l'obéissance au prince depuis Luther, crise de l'autorité paternelle...) et économiques ont été faites pour expliquer la facilité avec laquelle ils sont tombés dans le piège. Tous les hypnotiseurs savent bien qu'ils ne peuvent hypnotiser que ceux qui acceptent de renoncer à leur conscience. Comment échapper à l'impact hypnotique des illusions ? Ne faut-il pas repenser le rôle de l'émotion et de l'intuition dans le souci même de la connaissance objective ?

Plus haut nous avons évoqué le rôle de la *curiosité*, d'une sorte d'étonnement qui serait une sorte d'extrême attention exempte de tout jugement affectif ou moral, une sorte de toute première émotion, un éveil d'intérêt permettant la décentration de soi-même, l'émancipation des habitudes mentales et affectives.

Enfin, il serait tout aussi intéressant de se demander par quel miracle (au sens où ils échappent au piège dans lequel tombe la majorité et/ou aux pressions de la propagande) des individus peuvent

²⁵¹ - Contes de Hans Andersen.

²⁵² - Yéhouda Bauer, Séminaire sur La solution finale, Université de Jérusalem, 1990-91.

garder leur bon-sens, un bon-sens fait de bonne logique comme de bonne justice. La psychologie des *Justes* reste à faire.

4 - 3 - 1 - Concept de *configuration*

Les conditions de la chute dans l'état d'hypnose collective, dans quoi l'Allemagne sombra si aisément, a fait l'objet de nombreuses analyses qu'il vaudrait la peine de rappeler mais qui débordent le cadre cette étude. Citons simplement les principaux facteurs généralement invoqués:

- La crise idéologique de la nation germanique en voie d'unification
- L'héritage luthérien, ayant favorisé la concentration des pouvoirs religieux et politique par les chefferies locales, ayant nourri un antisémitisme virulent et ayant toujours prôné la vertu d'obéissance
- L'ampleur des difficultés économiques et l'humiliation de la défaite de 1918.

Au cours des siècles s'est ainsi constituée une *configuration*²⁵³ telle qu'elle ne pouvait aboutir qu'à une catastrophe. Le concept de *configuration* forgé par N. Elias nous semble offrir le *cadre* conceptuel le plus adéquat pour rassembler le maximum d'éléments nécessaires à la compréhension de l'*incroyable*. Il permet d'évoquer à la fois l'ambiance générale de l'Allemagne hitlérienne et d'en distinguer les composantes idéologiques, économiques, politiques, et socio-culturelles ainsi que la toile de fond de l'Europe toute entière telle qu'elle s'est tissée au cours des siècles. La configuration se présente comme une sorte de *lunette*, pour reprendre l'image de J. Guillaumin²⁵⁴, réglable depuis le microsocial jusqu'aux confins les plus lointains du macro-social, depuis le très court terme jusqu'à un très long terme embrassant les origines de l'humanité et sa destinée future.

Pour N. Elias, les pensées et les actions des individus sont bridées, à leur insu, par des déterminations objectives que le sociologue peut observer à condition qu'il réussisse à prendre la distance nécessaire, ce qui exige toute une ascèse intellectuelle car il en est lui-même prisonnier comme tous les membres de sa société. Toute démarche analytique se révèle inapte, voire erronée, si elle n'est pas replacée dans son contexte plus large des organisations socio-culturelles mais aussi politico-économiques, et même bio-écologiques, perçues dans leur dimension historique. Toute culture, tout environnement, exerce sur les individus une emprise qui peut être étudiée en termes de *configurations* imposant leurs lois aux acteurs sociaux, quelque soient leur statut et leur rôle, sans qu'ils n'en aient la moindre conscience.

Ces configurations sont le résultat de *processus sociaux non planifiés*, dans le sens où ils ne sont pas le fruit d'une volonté consciente. La tâche du sociologue consiste à mettre à nu ces enchaînements de *configurations* qui, finalement, décident de l'orientation de l'histoire des hommes malgré eux et pourtant avec eux. Faisant appel aux disciplines les plus variées, N. Elias resitue tout phénomène dans la longue durée. Il s'agit, pour le chercheur, de conquérir la distanciation en prenant un recul socio-historique c'est-à-dire en se hissant au niveau d'une perception distancée de toute la culture au sein de laquelle il baigne et qui manipule ses propres représentations émotionnelles des phénomènes.

Dans cette optique, l'Allemagne nazie peut apparaître comme le fruit d'une *configuration* élaborée au cours des siècles, se traduisant en une crise idéologique que les Allemands croiront résoudre par la religion du *Volk*, néo-romantisme abâtardi car faisant l'apologie de la force

²⁵³ - N. Elias, op. cit.

²⁵⁴ - J. Guillaumin, *Crise, rupture et dépassement*, (R. Kaes et all) op. cit.

physique, et la négation de l'individuation définie comme processus par lequel une personne devient capable de penser et d'agir selon sa conscience. *National-socialism, the whole volkish movement, was analogous to a religion, and the movement acted as if belief in the faith would grant the disillusioned a comfort and a sense of belonging which society could never provide*²⁵⁵.

4 - 3 - 2 - Peur de la réalité, peur de la liberté (*the fear of freedom*), vulnérabilité et traumatisme

Si le concept de *configuration* permet de comprendre comment se constitue un monde tout entier pris de folie, il reste à comprendre en quelle zone du psychisme individuel la représentation de ce monde délirant vient se greffer. Ici, nous ne pouvons faire que des suppositions, dans la suite de notre réflexion à propos du traumatisme.

Au niveau individuel tout semble se passer comme si, lors de l'expérience première de l'entrée dans la vie se fût d'abord imprimée, pour la plupart des individus, la sensation d'une menace. Le décalage est tel, entre la *vulnérabilité*²⁵⁶ première et le monde dans lequel l'être arrive à l'existence, que tout ne peut être d'abord que menace. Pour ne pas perdre l'amour de la seule présence sécurisante, avant tout perçue comme capable de remplir le vide intérieur (la faim) et de soutenir de la chute extérieure (fonction de *holding*²⁵⁷), l'agressivité (l'incorporation de la mère) et la frustration (le manque de la mère) doivent bientôt se retourner contre un objet autre que la mère, et perçu comme mauvais. Simultanément il adopte tout le système perceptivo-affectif de la personne qui s'occupe de lui, à laquelle il s'est immédiatement attachée. Toute affirmation de soi impliquera, plus tard, la remise en cause de ces fondements premiers, c'est-à-dire une sorte de saut dans le vide si *périlleux*²⁵⁸ que le plus souvent il faut un grand choc émotionnel pour le déclencher. En l'absence de cette remise en cause, au plus profond de lui-même, qui le met en face de la racine de ses propres conditionnements, l'être humain continuera à subir les *configurations* ambiantes, c'est-à-dire des schèmes de pensée plus ou moins déviés selon la manière dont son entourage premier (ses parents, sa famille) aura acquiescé à ces *configurations* ou y aura résisté.

*The fear of freedom*²⁵⁹, la peur de la liberté, de s'émanciper d'une perception du monde héritée des parents et de l'environnement immédiat, s'enracinerait dans une expérience première de monde perçue comme menaçant et dans l'impossibilité d'assumer sa vulnérabilité première en même temps que celle d'autrui. C'est à cette même conclusion qu'aboutit B. Bettelheim: l'autiste n'a pas accès à son *Je*. Diagnostic qui devrait être longuement développé, mais qui incite à chercher le remède dans la mise en route d'une véritable communication qui passerait par la reconnaissance de cette *vulnérabilité* en tout être tout autant qu'en soi.

²⁵⁵ - Gerard L. Mosse, *The crisis of german ideology, intellectual origins of the Third Reich*, New York, Grosset & Dunlap, 1964, p. 316. *Le national-socialisme, l'ensemble du mouvement populaire, fut analogue à une religion, et le mouvement agit comme si celui qui s'en remettait entièrement çà lui serait à jamais garanti contre toute désillusion et jouirait d'un sens qu'aucune société n'avait jamais pu offrir*. En fait le national-socialisme ressemble plus à une secte, du fait de son emprise sur l'individu et de l'omnipotence de son initiateur, qu'à une religion.

²⁵⁶ - Nous nous sommes efforcé de penser ce concept simultanément dans la lignée freudienne, en particulier ici, à travers M. Klein, et dans la lignée de Levinas

²⁵⁷ - Concept défini par D.W. Winnicott.

²⁵⁸ - R. Kaes, op. cit.

²⁵⁹ - Erich Fromm, *The fear of freedom*, London, Paul LTD EL4, 1971.

4 - 3 - 3 - La démystification du diable.

En quelque sorte, le concept de *configuration* démystifie le diable. En effet, quand un élément malheureux, ou plutôt une série de malheurs se succède sans cause apparente, la réaction est de chercher un *bouc émissaire*: un jeteur de sorts ²⁶⁰ (combien de sorcières furent-elles brûlées au Moyen Age ?), un groupe ou un individu considéré comme ayant fait un pacte avec le diable. Et même si ce langage a disparu avec le rationalisme, les réactions psycho-sociologiques n'ont en rien été modifiées. Y. Chevalier a analysé les processus sociaux qui firent des Juifs le bouc émissaire récurrent lors des crises tout au long de l'histoire européenne ²⁶¹.

En bref, derrière tout *incroyable* ou derrière tout enchaînement de faits débordant le contrôle humain, *incroyable* parce qu'abolissant toute distance perceptive et saisissant l'individu et/ou les groupes dans un vertige-fascination, l'individu, ou la société, imagine un démon secret, dont ils projettent l'image sur un présumé coupable, et bientôt fait appel, et donne sa confiance, à un *sauveur* providentiel qui seul aurait l'envergure d'affronter le démon. *Après-coup* historiens et psychologues peuvent tenter d'analyser, mais il leur faut aussi, d'abord, bien prendre conscience qu'eux-mêmes, *pris* dans l'événement, l'auraient vécu comme incroyable et n'auraient peut-être été *sauvés* que grâce à un éclair d'intuition leur donnant la perception globale du maelstrom dans lequel ils étaient entraînés eux aussi. Par cet éclair d'intuition, qui relève toujours peu ou prou du choc, s'ouvre un accès à un autre niveau d'évidence. Parmi les facteurs de survie qu'énumèrent ceux qui ont échappé à une *situation extrême*, à côté de la chance, parfois se confondant avec elle, une intuition tenant de *l'instinct*, du *flair*, du *pari*, de la *foi* en la vie, et du *raptus* défini par H. Wallon.

Les survivants d'une situation extrême donnent à penser que cette *foi* assimilable *au pari* serait à l'être humain, ce que l'instinct est à l'animal: l'union de l'intuition, la saisie d'une évidence en un éclair d'intensité perceptive et de rapide analyse-synthèse intellectuelle, et de l'énergie réalisatrice. Ce serait une sorte de connaissance de la *vérité interne* ²⁶² des phénomènes accompagnée d'un positionnement ajusté aux circonstances, alors que les croyances, toujours voisines des illusions, feraient le jeu des *configurations* dans lesquelles les individus sont *pris* et qui les rend aveugles à la *banalité du mal*. Cette *foi*-là ne fait appel à aucun Dieu; elle implique d'abord du *bon-sens* (une certitude de la bonté sous-jacente des lois secrètes rendues sensibles lors de l'arrachement au conditionnement des *configurations*).

Cet accès à la vérité implique qu'on en supporte aussi la double face, bonne et cruelle.

5 - Création de l'Etat d'Israël, ou *résurrection* ?

Dans la foulée de l'après-guerre, alors que les Juifs d'Europe attendent les *disparus* ou réalisent que définitivement ils ne reverront jamais ceux qui furent déportés, alors que de nouveaux cadres n'ont pas pu encore être ébauchés, l'annonce de la création de l'Etat d'Israël est un nouvel ébranlement des cadres identitaires et un nouveau bouleversement émotionnel. Certes, les efforts des pionniers n'étaient ignorés de personne, mais qu'ils aboutissent enfin, fruit de cinquante années de travail acharné (en 1896 Herzl publie *l'Etat juif*) et terme d'une attente incessante depuis près de 2000 ans, est difficile à réaliser, à intégrer intellectuellement et affectivement. Il semble que plus un

²⁶⁰ - C'est la *série* qui signale à l'ensorcelé qu'il est victime d'un sort, a montré Jeanne Favret-Saada.

²⁶¹ - Y. Chevalier, *L'antisémitisme*, op. cit.

²⁶² - Nous empruntons l'expression à Hanna Arendt, *Vies Politiques*, Paris, Gallimard, 1986, p. 29

désir soit vif, plus son actualisation s'apparente au rêve. Pour beaucoup, quand elle leur est annoncée, la création de l'Etat d'Israël relève du miracle, est à peine *croyable*.

5 - 1 - La création de l'Etat d'Israël, un *événement miraculeux*

La création de l'Etat d'Israël allait rendre plus complexe la prise de conscience du judéocide: pour ceux qui ont choisi de se réinsérer dans la société française, le nouvel Etat pouvait faire craindre d'être soupçonné de *double allégeance*; pour ceux qui avaient choisi la voie communiste, elle est une fausse réponse à *la question juive*; rares sont ceux qui restent tout à fait insensibles au *miracle de la résurrection* de l'Etat. Même s'ils ne se l'avouent pas en ces termes, beaucoup y pressentent qu'une intervention surhumaine s'est entremise pour honorer *la lointaine promesse faite aux patriarches*²⁶³.

A cet égard la lecture des discours que le Grand Rabbin J. Kaplan prononça à différentes occasions entre 1949 et 1975 rend tangible la perception du caractère miraculeux de ce qui est perçu par beaucoup comme une *résurrection*. Dans ces discours, précédés d'une introduction donnant un rapide historique de *l'attachement de près de 40 siècles de l'âme juive à la Palestine*, s'esquisse une vision de l'histoire émanant de la plus pure tradition juive, qui voit en tout événement, bon ou mauvais, la trace de la main divine.

Pour le lecteur qui s'efforce à une lecture extérieure, c'est l'étonnement du Grand Rabbin qui peut étonner: l'événement ne fut-il pas annoncé en même temps que la Bible fut écrite ? *L'incroyable* semble venir du fait d'un renversement: ordinairement, l'histoire s'écrit après les événements. Cette fois, au contraire, et le grand Rabbin s'en émerveille et peut multiplier les citations, ce qui se passe a depuis longtemps été écrit par les prophètes. Il n'en oublie pas pour autant les problèmes réels: la menace permanente sur le jeune-vieux pays et la crainte, pour les Juifs de diaspora, de ne pouvoir concilier l'amour du pays où ils vivent et l'amour du pays de leur âme.

Témoins de cet événement capital, *la résurrection de l'Etat d'Israël...* dit-il lors des assises du judaïsme français, le 28 Juin 1949, *nous nous demandons si nous ne rêvons pas, car en vérité cela tient du miracle!*²⁶⁴

Sans cesse il parle de cet *événement d'ordre surnaturel*. (...) *Après 2000 ans d'attente, 2000 ans de persécutions ce ne peut être que l'effet d'une intervention divine*²⁶⁵.

Dans tous ces discours il apparaît:

- Que dorénavant les Juifs de diaspora savent que leur situation ne peut être que précaire mais qu'ils ont un refuge assuré sur la terre promise aux patriarches. L'O.N.U., en votant la création de l'Etat, fait une oeuvre réparatrice.

- Que ce refuge est le lieu de leurs aspirations spirituelles. La valeur messianique d'Israël n'est omise dans aucun des discours, toujours soulignée de citations bibliques. Ce refuge est donc à la fois le lieu où les Juifs, après des siècles d'humiliation, peuvent se sentir fiers de leur tradition et où ils pourront réaliser leurs rêves messianiques²⁶⁶.

²⁶³ - Jacob Kaplan, *Judaïsme et sionisme*, Paris, Albin Michel, 1975, p. 7.

²⁶⁴ - Id. p. 67.

²⁶⁵ - Id. p. 75.

²⁶⁶ - Citons un extrait de la Charte de l'Etat lue par Ben Gourion le 14 mai 1948: *La terre d'Israël a été le lieu de naissance du peuple juif. Là se forma sa personnalité spirituelle, religieuse et nationale. Là, il a réalisé son indépendance, créa une culture de portée nationale et universelle, et là il écrivit la Bible pour en faire don au monde.*

- Que la foi en Dieu, et en son projet, est confortée par la création de l'Etat, véritable *miracle de la résurrection*. Certes *les miracles de notre temps c'est au prix des plus grands sacrifices qu'on les voit s'accomplir* (allusion aux conflits israélo-arabes, discours du 14 Mai 1951).

- Qu'il est possible, bien que difficile, de concilier l'amour de deux patries, Sion et le pays d'accueil. Le nouvel Etat non seulement peut être soutenu sans arrière pensée mais son soutien est un devoir urgent pour aider l'installation des survivants du génocide et ceux qui fuient les persécutions arabes. *Donc nous pouvons venir en aide à Israël sans encourir de reproche. Nous devons le faire*. D'ailleurs si l'Etat d'Israël peut être un moyen de rejudaïsation pour les Juifs français qui s'y rendent, ceux-ci peuvent y servir la cause française: *nous croyons fermement que c'est l'intérêt de notre pays que les Juifs français soutiennent activement l'Etat d'Israël, l'influence française ne peut qu'y gagner. Nous le désirons vivement, conscients qu'en servant la cause d'Israël nous servons celle de la France elle-même*²⁶⁷.

En bref la *résurrection* du pays auquel est attachée l'âme juive depuis 40 siècles, devrait non seulement être un refuge pour les Juifs persécutés, mais devrait promouvoir la renaissance des communautés de diaspora (discours du 17 Avril 1958), et entretenir *un foyer de chaleur spirituelle, le seul ici-bas, où ils (les Juifs) soient patiemment attendus et d'où rayonneront quelque jour peut-être une fois de plus sur le monde, les vérités d'Israël* (paroles prononcées par René Cassin, Président de l'AIU²⁶⁸, en Novembre 1945, citées par le Grand Rabbin Kaplan dans l'introduction du recueil de ses discours).

Tous les Juifs de France sont loin d'écouter les discours du Grand Rabbin, cependant ceux-ci illustrent l'étonnement émerveillé d'une grande partie d'entre eux.

5 - 2 - La création de l'Etat d'Israël et le judéocide

5 - 2 - 1 - Israël: une consolation, la dignité restaurée

Pendant la guerre, nombre de Juifs d'Europe trouvèrent quelques consolations en pensant au pays qui était en train de reverdir: notre consolation, en ces temps de malheurs, était de penser que la Terre Sainte était à l'abri des persécutions hitlériennes et que, malgré la guerre, elle poursuivait son remarquable développement²⁶⁹.

Avec le fil du temps, un autre thème transparait dans les discours du Grand Rabbin Kaplan, qui n'était que latent ou peu exprimé auparavant. Dans le discours du 3 Novembre 63, dont le titre annonce la teneur — *on ne donne pas à un peuple un Etat sur un plateau d'argent* — la *résurrection* de l'Etat d'Israël apparaît comme la *réponse divine à ceux qui voulaient le détruire.(...) L'Etat hitlérien s'est écroulé dans le sang, dans la boue et dans la honte. L'Etat d'Israël s'est levé dans la fierté, dans la dignité, dans l'honneur*²⁷⁰. Ainsi, ce qui n'est pas formulé dans les premiers discours, l'est de plus en plus clairement: en autorisant la création de l'Etat d'Israël, les nations sont perçues comme contribuant à la réparation de leurs torts envers les Juifs, le génocide étant l'apothéose des persécutions. Grâce à Israël, les Juifs se lavent de toutes les humiliations subies. Et là, ils pourront de nouveau remplir leur mission de lumière des nations.

²⁶⁷ - Id. p. 73.

²⁶⁸ - Alliance Israélite Universelle.

²⁶⁹ - Id. p. 59.

²⁷⁰ - Id. p. 108.

5 - 2 - 2 - Israël, un état menacé, exposé²⁷¹

En pleine Guerre des Six Jours, dès le titre de son discours, le Grand Rabbin exprime ce qu'il ressent, ainsi que la majorité des Juifs: la menace d'un nouveau génocide (discours du 4 Juin 1967). On assiste à une reviviscence collective de la Shoah²⁷². Le Grand Rabbin commence son discours en se souvenant à haute voix avoir été à la même tribune peu avant la Deuxième Guerre mondiale. Une fois encore, il se force à espérer: *Le gardien d'Israël exaucera notre ardente prière traditionnelle: "gardien d'Israël, veille sur le «reste d'Israël» et que ne périsse Israël qui proclame "chema Israël"(...) depuis quinze jours que la crise a éclaté, nous ne savons pas encore ce que feront les pays qui se disent amis d'Israël. Qu'ils n'oublient pas que la création de l'Etat d'Israël est apparue comme une double réparation historique de la part du monde chrétien et pour toutes les persécutions qu'il a infligées aux Juifs pendant des siècles et des siècles et pour avoir laissé au cours de la deuxième guerre mondiale le génocide nazi sans réagir*²⁷³.

«La victoire (de 1967) est un miracle», tel est le titre du discours du 20 Juin 67. Il y dénonce l'abandon dans lequel a été laissé Israël: *La préparation du massacre publiquement annoncé s'était faite sous le regard du monde civilisé et comme au temps du génocide hitlérien, Israël était seul, les gouvernements sur lesquels il était en droit de compter gardaient le silence, se cantonnaient dans une stricte neutralité.*

Comme des milliers de Juifs, le Grand Rabbin s'est rendu au Mur occidental dès que l'accès en fut libéré; il emprunte là encore la parole biblique pour exprimer son émotion: *On éprouvait un sentiment d'irréalité et je compris alors à quel point était juste et profonde la parole de l'Ecriture: "Quand l'Eternel ramena les captifs de Sion, nous étions comme des rêveurs."*(Psaume 136).

De la lecture de ces discours se dégage une sorte de loi du retournement qui se manifesterait à des moments particulièrement cruciaux de l'histoire d'Israël: la catastrophe de la mort et le miracle de la naissance seraient les facettes d'un même événement, aux dimensions apocalyptiques. Israël est abandonné à lui-même, à son seul *gardien* invisible. Il est sur le point de périr et, miraculeusement (miracle que s'est attiré le mérite d'Israël par sa résistance spirituelle doublée d'une résistance armée depuis qu'elle est devenue possible) non seulement il est sauvé mais il reçoit réparation: la résurrection de l'Etat après le génocide, la réunification de Jérusalem après la Guerre des Six Jours.

Dans le discours du 4 Octobre 1967, le Grand Rabbin analyse *le sens profond du conflit*. Les combattants d'Israël ne savaient plus s'ils luttaienent pour eux-mêmes ou pour leurs coreligionnaires de diaspora: *c'était comme si notre propre vie était en jeu en même temps que la leur (...) nous savions qu'ils périraient plutôt que de laisser détruire l'Etat d'Israël, havre d'accueil de centaines de milliers de rescapés des camps de la mort et d'opprimés fuyant des pays inhospitaliers (...) qu'ils se sacrifieraient pour garder intacte leur patrie ressuscitée dont la ruine serait en même temps celle de leurs espoirs messianiques*. Dans cette confrontation inégale, le Grand Rabbin Kaplan déscelle des signes à caractère pré-messianique qu'il relie entre eux: *la résurrection de l'Etat d'Israël au lendemain de la plus terrible persécution antijuive; tentatives répétées et vaines pour le supprimer*

²⁷¹ - La notion d'*exposition* est entendue telle que la développe N. Zajde, op. cit.

²⁷² - Nous verrons dans un chapitre ultérieur l'importance des guerres israélo-arabes dans le processus de la perlaboration du deuil collectif de la Shoah.

²⁷³ - Id. p. 119.

de la carte du monde; retournement²⁷⁴ soudain de la situation désespérée qui devait provoquer sa perte; (...) ces signes avant-coureur (évoquent) l'accomplissement des promesses divines²⁷⁵.

Ainsi, en contre-point des obscurs *nuits et brouillards* où se perdent les *disparus* dont on n'arrive pas à croire qu'ils ne reviendront plus, la création de l'Etat d'Israël a surgi comme un horizon de lumière à peine *croyable*. Dans le discours qu'il prononce à la suite de son premier voyage en Eretz Israël (discours du 12 Juin 1952), le Grand Rabbin s'épanche. Tout fut source d'émerveillement: la vitalité de Jérusalem, le rassemblement de Juifs venant de tous les coins du monde, le défilé des tanks de l'armée israélienne et des travailleurs munis de leur pioche... La prophétie promettant à chacun de vaquer en paix *sous sa vigne et son figuier* (Michée 4, 4) semblait plus crédible quand elle était un rêve que lorsqu'elle se présente en voie de réalisation. D'autant que la réalité reste en décalage avec elle-même: une bonne partie de la ville, aux mains des Jordaniens, est inaccessible: si près d'un but jusqu'alors infiniment lointain, dont il est difficile de croire qu'il est soudain tout proche, il est *incroyable* qu'il ne soit pas encore atteint.

Cinquante ans plus tard, le dyptique *Shoah-Tsaal* de C. Lanzmann fait preuve du même retournement de l'humiliation en émerveillement. Il n'y est plus question de Dieu, mais c'est la même sensation de miracle; peut-être d'autant plus miraculeux qu'il a été le résultat du travail des hommes. Après tout, ce qui est normal à Dieu, faire des miracles, est encore plus *incroyable* quand c'est le fait de l'être humain, d'une petite armée.

Et c'est peut-être là une des racines de l'antisémitisme: Israël serait d'abord le miracle de son obstination à croire, des siècles durant, à des chimères (ou ce qui peut paraître tel) et à s'organiser, afin de mieux les mémoriser, pour inscrire ces chimères dans les gestes quotidiens, doublé du miracle de la résurrection de son Etat, miracle qui n'a pas attendu l'arrivée du messie. En un sens Israël se présente comme le *bon objet* par excellence, cet *objet* qui, selon D.W. Winnicott²⁷⁶, a la capacité de survivre à toutes les destructions. A ses propres yeux, mais aussi aux yeux des nations, Israël donne l'image du phénix qui renaît de ces cendres. Pour le moins, il intrigue. Un mythe est fait pour être cru en tant que mythe, non comme réalité. Si le mythe devient un événement, celui-ci est *incroyable*.

C'était l'idée de ce miracle, qui d'années en années, de générations en générations, depuis la Chute du Temple avait soutenu les habitants des shtetl: *Ils cherchent à vivre, ils ne peuvent pas, alors ils rêvent. Le rêve ne coûte rien!*(...) "*Mes parents pensaient qu'un jour viendrait un miracle*"²⁷⁷.

Quand il se réalise, il paraît *incroyable*.

Cependant l'enthousiasme dut souvent être étouffé à cause des risques qu'il pouvait représenter pour tous ceux qui choisissaient de s'intégrer en Europe, par foi dans l'émancipation et les valeurs démocratiques ou par ralliement au communisme. Cette ambiguïté de la relation à Israël ne fut pas sans incidence sur les difficultés des Juifs de l'après-Shoah, en Europe, à définir leur identité.

²⁷⁴ - C'est nous qui soulignons.

²⁷⁵ - Id. p. 126.

²⁷⁶ - D.W. Winnicott, *Conversations ordinaires*, Paris, Gallimard, 1988.

²⁷⁷ - Sylvie Korcaz, *Les Juifs de France et l'Etat d'Israël*, Paris, Denoël, 1969, pp 54-56.

5 - 2 - 3 - Israël, un défi pour les anciennes victimes

Pour moi, le commencement de tout est l'Holocauste. C'est le point déterminant de toute ma vie... mon mode de penser, tout. J'étais petite fille à Lodz et nous avons réussi à en sortir en 1940. J'avais dix ans. Nous nous sommes sauvés et nous sommes arrivés ici. Mais depuis, j'éprouve un sentiment de culpabilité. Seules deux personnes de ma classe sont restées en vie, moi et une autre fille qui a réchappé à Auschwitz et à toutes ces choses horribles. Depuis, je me sens coupable.(...) Pourquoi ont-elles toutes souffert si horriblement et pas moi ?(...) Chaque fois que quelqu'un souffre, je sens que je dois agir pour que cela ne se reproduise plus.(...) A éclaté la guerre du Liban. Ce n'était plus un peu trop, c'était beaucoup trop. Comment aurions-nous pu supporter cette horrible chose²⁷⁸ ?

Dans les décennies qui ont suivi la création d'Israël, et aujourd'hui encore, bien des événements, des retours de situations font répéter les mots de Ben Gourion: *En Israël, celui qui ne croit pas au miracle n'est pas réaliste.*

Dans l'*après-coup* du judéocide, et l'émotion provoquée par la création de l'Etat d'Israël, les Juifs de la fin des années 40 ont la sensation de vivre une apocalypse. *Nous avons le sentiment d'être entrés dans une ère nouvelle (...)* Ceux qui sont nés avant 39 semblent appartenir à un passé très lointain²⁷⁹, déclare le Grand Rabbin Kaplan lors de la cérémonie du transfert des cendres du baron E. de Rothschild en Israël.

Pourquoi accepte-t-on telle donnée pour vraie et non telle autre ? Ce ne sont pas seulement les morales qui varient en fonction des frontières mais bien les vérités communément acceptables.

J'étais dans la brousse africaine lorsque, pour la première fois, un homme mit les pieds sur la lune. De nombreux villageois m'ont dit: *Si toi, tu me dis qu'un homme est allé là-haut, qu'un homme a vraiment marché sur la lune, alors nous le croirons; parce que, quand on nous le dit, nous ne le croyons pas.* M'ont-ils vraiment cru ? Pourquoi m'auraient-ils cru ? Ils savaient que nous avions du mal à admettre la réalité de certains faits, non explicables (pas encore ?) par la science expérimentale, et dont certains hommes de pouvoir, dans leurs villages, étaient capables. Mais la magie des blancs n'entraîne pas dans leur espace logique. Ils pouvaient cependant envisager d'admettre pour vraie une réalité incroyable si des Européens perçus comme des *témoins oculaires*, et participant de cette même magie, confirmaient par leur parole la réalité de ce fait.

La succession temporelle de l'*incroyable* résurrection de l'Etat d'Israël si peu de temps après l'*incroyable* horreur de la Shoah entraîne aisément, si on n'y prend pas garde, vers une interprétation en termes de causalité. Dans la famille qui sera présentée, nous verrons Jérôme²⁸⁰ aux prises avec la tentation de penser cette relation de cause à effet pour donner un sens à la Shoah. Il faudrait citer beaucoup d'autres réflexions affirmant, infirmant ou nuanciant la relation entre les deux événements.

Mais que ce soit formulé dans un langage imprégné de judaïsme traditionnel ou dans un langage résolument moderne, il semble que dans leur majorité les Israéliens, mais aussi les observateurs extérieurs, attendent d'Israël qu'il ne se permette aucun écart de justice. Au *lendemain de la Shoah*,

²⁷⁸ - Hava Keller, militante pour la paix, citée par Danielle Storper-Perez et Maxine Kaufman-Nun, *Israéliens et palestiniens, Les mille et une voix pour la paix*, Paris, Cerf, 1993, pp 162-163.

²⁷⁹ - J. Kaplan, op. cit. pp 90-93.

²⁸⁰ - Voir famille B.

le peuple juif se trouve devant *la terrible difficulté supplémentaire: la conciliation de l'Etat et de l'exigence messianique*²⁸¹.

6 - Notion de *Non-dit*

Derrière des mots simples, la notion de *non-dit* n'est guère facile à cerner: ensemble de pensées et/ou d'images, de représentations et surtout d'émotions non-exprimées verbalement mais qui peuvent plus ou moins transparaître dans les comportements, dans les attitudes et qui, toujours, les parasitent. Il peut être la conséquence de la qualité ineffable de la chose non verbalisée et/ou du refus ou de l'impossibilité, pour la personne, de la verbaliser. En fait, dans toute communication, il y a toujours bien peu de dit par rapport au non-dit et plus vives sont les émotions attachées à la chose en question, plus la part du *non-dit* sera lourde, à ne pas confondre cependant avec la retenue silencieuse. Plus les émotions attachées au *non-dit* sont intenses, plus le *non-dit* va, en quelque sorte, suinter et parasiter la relation du sujet avec les autres, et d'abord avec lui-même, d'influences sournoises. Le *non-dit*, en tant que frein majeur à la non-perlaboration du deuil et facteur primordial de la transmission des séquelles des traumatismes dans les familles, mériterait beaucoup plus que les quelques réflexions présentées ici.

6 - 1 - Les émotions et le *non-dit*

C. Olievenstein, dès le titre de son livre *Le non-dit des émotions*²⁸², met l'accent sur la charge émotionnelle de ce que n'est pas dit. Ce que la personne ne dit pas, et ne peut pas plus se le dire à elle-même qu'à autrui, est sa relation émotionnelle nouée avec ce contenu. C'est ce noeud relationnel qu'elle ne peut pas dire et qui simultanément l'empêche de dire. A la limite l'objet du *non-dit* peut se révéler de faible intérêt; c'est là le point de vue général de la psychanalyse qui met toujours l'accent sur l'interprétation et néglige la réalité dans son ipséité. Mais c'est aussi faire présumer du pouvoir de la verbalisation: le dire de l'objet modifie la charge émotionnelle et, du coup, la relation à l'objet.

6 - 1 - 1 - Rapports du *non-dit* et du refoulé

Le *refoulé*, rappelle C. Olievenstein, est ce qui est repoussé dans l'inconscient. La conscience n'y a accès que par un effort thérapeutique, en observant ses lapsus, ses actes manqués, ses projections, le jeu des libres associations et surtout ses rêves où, cependant, il peut se masquer sous des symboles. Le refoulement permet à l'individu de n'être pas perturbé par certains aspects de ses comportements ou de ses pensées qui mettraient en péril l'image qu'il a de lui-même et fragiliseraient l'élaboration de son Moi. Tant qu'il ignore ses tendances perverses, et/ou le véritable objet de son désir, l'individu n'en est pas dérangé.

A la différence du *refoulé*, le *non-dit* est présent au pré-conscient ou à la conscience. Il peut même envahir celle-ci, telle une obsession, en tant que refusé à l'expression orale, refus où l'involontaire et le volontaire se mêlent, les causes réelles de l'empêchement de dire n'étant pas clarifiées.

²⁸¹ - A. Neher, *Regards sur une tradition*, op. cit. p. 48.

²⁸² - Claude Olievenstein, *Le non-dit des émotions*, Paris, Ed. O. Jacob.

Dans tout *non-dit* s'insère une part de refoulé; cette part de refoulé étant une combinaison de la cause du *non-dit* et de la chose qui, si elle était formulée intérieurement, donnerait accès à la cause du *non-dit*. A force de savoir qu'on ne veut pas dire (non vouloir qui est tout aussi bien un non pouvoir) le sujet ne sait plus très bien le contenu de ce qu'il ne veut-peut pas dire. La crispation sur le refus d'expression paralyse l'élucidation de son contenu. Il n'y a pas vraiment mensonge à soi-même, mais il y a impossibilité de se dire la vérité. Non exprimé, non seulement à autrui, mais aussi à soi-même, le *non-dit* échappe à la vérification de la réalité et protège contre la souffrance d'une évolution (par exemple, l'acceptation d'un deuil). Le sujet peut à loisir s'enfermer dans une douleur par laquelle sa vie croit sinon trouver un sens, du moins une sensation non dénouée de jouissance. En effet le *non-dit* peut donner quelque relief, quelque intensité à la platitude de l'existence. Dans bien des cas, le *non-dit* permet d'éviter la dépression. *C'est avant tout un savoir émotionnel et, en cela, il sauve de l'ennui et de l'indifférence; il donne consistance à la vie dans ses replis les plus quotidiens*²⁸³.

6 - 1 - 2 - *Non-dit* et blocage du temps

*Quel que soit le thème, le non-dit n'est jamais un futur. Il peut avoir à la rigueur un passé, ou mieux se servir du passé. Mais il se conjugue fondamentalement au présent car il est d'abord et avant tout émotion et affectivité*²⁸⁴. Cette caractéristique du *non-dit* incite à le rapprocher des effets du *hovè*, moment où tout s'est figé: parole non déroulable et temps non déroulé sont co-substantiels.

6 - 1 - 3 - A la racine du *non-dit*, une inavouable ambiguïté, une menace de punition

A la racine de tout *non-dit* se cache un fait relevant de l'inavouable; inavouable parce que le sujet a le pressentiment qu'aucun aveu ne pourra en épuiser la réalité. Au contraire, l'aveu risquerait de rendre ce fait plus monstrueux encore, car il s'amplifierait du jugement de la condamnation de l'autre. Le sujet se condamne au *non-dit* pour éviter une condamnation plus grave. Il se perçoit comme impardonnable: il n'a pas seulement commis une faute; il est fautif. Il est à la fois le coupable et son juge. Il se sent définitivement en duel avec lui-même. Ce n'est pas seulement ce qu'il fait, ou ce qu'il a fait, qui est mal; c'est sa nature qui est mauvaise. *Nous, les Karamazov, nous sommes de tels insectes, et aussi nous sommes tout à fait comme des anges*²⁸⁵.

Au coeur du *non-dit*: l'inavouable dualité de l'être, une dualité conflictuelle qui serait une alliance perverse: *dans tout non-dit, il y un persécuté-persécutateur* qui manipule une réalité de telle sorte qu'elle est toujours vécue comme impropre à satisfaire l'idéal du Moi ou comme interdisant la jouissance.

La dimension sexuelle dans le *non-dit* est omniprésente. La dimension paranoïaque (persécuté-persécutateur) la suit de près, souvent rattachée aux situations historiques dominant-dominé, possédant-possédé, comme par exemple le servage ou l'esclavage²⁸⁶.

Même s'il provoque des sensations délicieuses, parfois une douce rêverie auto-élogieuse, le *non-dit* a toujours à voir avec ce qui est interdit ou inavouable (...) Comme le *non-dit* est refus ou impossibilité de cette intégration (à soi-même de cette partie inavouable), il apparaît souvent

²⁸³ - Id. p. 91.

²⁸⁴ - Id. p. 98.

²⁸⁵ - Cité par C. Olievenstein, op. cit. p. 23.

²⁸⁶ - Id. p. 18.

comme un sentiment immense de punition imminente envers une faute dont on sait qu'elle existe, mais dont on ignore, le plus souvent, la nature exacte, ou dont la nature imaginée est disproportionnée par rapport à la valeur réelle. Souvent cette angoisse de punition est si forte qu'elle envahit complètement le champ de conscience²⁸⁷.

6 - 1 - 4 - Mouvance du *non-dit*.

Le *non-dit* peut évoluer en fonction des modifications de l'environnement. Il sait s'accommoder et réagir aux mouvances extérieures en faisant l'*apprentissage de ce qui peut et de ce qui doit être censuré selon les lieux et les moments*²⁸⁸.

6 - 1 - 5 - Fonction du *non-dit*: pourvoyeur de consistance et d'intensité.

Par le *non-dit*, le sujet se sent exister en tant que maître d'un territoire personnel auquel personne n'a accès: le *non-dit*, par son opacité, évite tout risque de transparence donc d'invisibilité. Il donne une consistance inexpugnable à la conscience du Moi. Grâce à ce qu'il ne dit pas, le sujet sauvegarde, ou croit sauvegarder, une marge de consistance et de liberté. Grâce à ce qu'il garde *non-dit* dans un dialogue buté avec lui-même, le sujet se donne l'illusion de l'indépendance; et surtout gagne en intensité d'existence: j'ai mon *non-dit*, donc je suis.

Freud, selon C. Olievenstein, voulant tout résoudre par la verbalisation, a trop vite négligé ce qui s'exprime de douleur dans le corps, un corps qui en quelque sort retient le *non-dit* et, de ce fait, maximise l'intensité émotionnelle. Cette intensité est la caractéristique du *non-dit*. *La fonction du non-dit est de créer de l'intensité, un peu comme est différent de voir brûler un feu et de se réchauffer à sa chaleur. C'est l'intensité qui est source de vie, comme le spasme est à l'origine de la douleur, et non le contenu du non-dit*²⁸⁹.

*L'analyse s'est enfermée dans la causalité, évacuant quasi systématiquement l'intensité.(...) Pour le toxicomane, elle est stérile. Faire comprendre, sentir, saisir à son analyste que le corps de l'analysant n'est pas autre, n'est pas que langage, mais ontogénétiquement, anarchiquement, douleur et plaisir, est le sens interdit de toute situation analytique*²⁹⁰.

Dans le dire, il y a toujours risque de simplifier l'expérience intérieure, *car ce qui compte, c'est son intensité moins que sa causalité, son climat, son atmosphère, sa mélodie, l'épaisseur du vécu, toutes choses rebelles à une mise à plat scientifique réductionniste par construction*²⁹¹.

6 - 1 - 6 - *Non-dit* et communication infra-verbale

Le *non-dit* se communique au niveau infra-verbal. Se situant à un niveau non rationnel sur lesquels les arguments n'ont pas de prise, il est un constitutif puissant de la cohésion groupale.

Tout se passe comme si le raisonnement infra-verbal était réduit à sa plus simple expression au profit de schémas plus bruts, véritables conglomerats d'intuitions, de raisonnements ramenés à leur plus simple expression, d'idéalisations imaginatives, plus fulgurantes ou plus archaïques que démonstratives. D'une façon générale, on croit au non-dit.(...) Mémoire individuelle, mais aussi

²⁸⁷ - Id. p. 102.

²⁸⁸ - Id. p. 101.

²⁸⁹ - Id. p. 98.

²⁹⁰ - Id. p. 151.

²⁹¹ - Id. p. 10

*mémoire collective du groupe. En tant qu'objet mnésique, il devient d'ailleurs fonction d'intégration à ce groupe*²⁹².

6 - 2 - Intérêts et limites du *non-dit des émotions* pour l'étude du *non-dit* de la Shoah

6 - 2 - 1 - Intérêt de l'analyse de C. Olievenstein

L'analyse que C. Olievenstein a tirée de toute l'expérience d'un psychiatre aux prises avec le démon de la drogue (mais aussi le vécu de la Shoah, qui affleure entre les lignes) nous semble bien mettre en relief cette zone vague dans laquelle rôde le *non-dit*, à la frontière entre le refoulé et le pré-conscient, zone qui n'est pas sans points communs avec la *zone grise* explorée par P. Levi:

- La charge d'intensité du *non-dit*: elle est douleur en même temps que valeur; par elle le sujet a la sensation d'exister et cette sensation est d'un poids incomparablement supérieur à un sens ou une signification de son existence qui serait d'ordre purement intellectuel

- L'évolution du *non-dit* obéit à d'autres lois qu'aux lois temporelles

- L'importance du corps à la fois dans l'intensité des émotions et dans leur transmission aux proches. L'enchâssement d'une partie du *non-dit* dans les limbes d'un refoulé caractérisé par son ambivalence, où la paire d'opposés est une polarité perçue comme potentiellement dangereuse, permet de faire comprendre certains des effets du *non-dit* de la Shoah sur la Deuxième génération, en particulier au moment de l'adolescence, quand les problèmes d'identité se posent dans toute leur complexité. Dans le semi-refoulé, en effet, chez les adolescents de la Deuxième génération, les affects de leur prescience de la violence subie par leurs parents s'est souvent mêlée, en les démultipliant, aux affects de leurs premiers émois sexuels²⁹³.

Sans doute l'expérience professionnelle de C. Olievenstein mais aussi sa propre expérience de *survivant* de la Shoah l'ont-elles rendu sensible à la problématique du *non-dit* des émotions. Il semble même parfois possible de superposer les aspects du *non-dit* et certains aspects de l'*incroyable*. L'un et l'autre ont affaire avec l'intensité, le blocage du temps, la difficulté de reconnaître la réalité (la réalité extérieure, dans le cas de l'*incroyable*, la réalité intérieure dans le cas du *non-dit*). Plus profondément, dans la mesure où l'*incroyable* a à voir parfois avec la difficulté à s'avouer sa propre ambivalence (ou celle de l'autre), sa propre précarité, ou des pertes irrémédiables, le *non-dit* comme l'*incroyable*, l'un et l'autre lourds d'intensité, semblent avoir pour même effet d'inhiber la parole et les processus de deuils.

De l'analyse de C. Olievenstein, nous retiendrons surtout que le *non-dit* est toujours entaché de honte et de culpabilité.

6 - 2 - 2 - Limite de la notion de *non-dit des émotions*

1° Le *non-dit* de la Shoah est le *non-dit* d'un fait vécu qui de plus est collectif et de ce fait, paradoxalement, implicitement su à grande échelle. Ce n'est pas seulement le *non-dit* d'émotions qui semblent pouvoir s'entretenir par le simple fait qu'elles ne sont pas exprimées, la cause initiale de leur déclenchement devenant parfois négligeable.

²⁹² - Id. p. 91.

²⁹³ - A cet égard, le témoignage de Jeanne est symptomatique. Voir plus loin, Famille B.

2° Le rescapé est la preuve vivante que la puissance de l'existence personnelle est indépendante du besoin de la consistance supplémentaire qu'offre le *non-dit*. C'est même quand il s'efface personnellement, quand il est le simple porte-parole des faits, que le *témoin* offre le maximum de sa présence. La plus grande transparence maximalise l'intensité de l'expérience: la sienne et, simultanément, celle de ceux dont il rappelle la mémoire. Paradoxalement, il s'efface lui-même en parlant de son propre vécu. Il dépasse même la frontière entre les vivants et les morts puisqu'il s'inscrit, comme *vivant*, dans la mémoire, aux côtés de ceux qu'il y inscrit par sa parole.

3° Si tout *non-dit* renvoie à la polarité bourreau-victime en chaque sujet, il s'agit de savoir comment distinguer, dans la réalité, le versant actualisé. Les bourreaux *mentent, et le savent ; ils sont de mauvaise foi* et s'empressent d'oublier qu'ils mentent²⁹⁴.

Le *non-dit* de la victime serait alors en partie la difficulté de l'aveu à soi-même du piège dans lequel elle est tombée ou, peut-être, de son identification au bourreau. C'est aussi être rongé de sentiment de culpabilité, se reprocher sans fin d'être tombé sous les coups du bourreau et/ou d'avoir vu les siens tomber sous ses coups. En fait le bourreau peut dire sa faute, mais ne la reconnaît pas comme telle²⁹⁵.

4° Il faut distinguer entre le *non-dit* et le *silence*. Celui-là est souvent obsession de la chose à ne pas dire, obsession qui peut être la source de nombreuses inhibitions ou d'actes manqués. Celui-ci est un choix délibéré, une maîtrise de la parole qui ne se donne qu'à ceux présumés capables d'entendre, une réserve d'énergie qui peut s'investir dans la création.

5° Enfin, l'étude du *non-dit des émotions* nécessite d'être complétée par l'étude de ce qui se transmet de manière infra-verbale.

6 - 3 - *Non-dit* et communications non-verbales

Le *non-dit* n'est pas l'absence de communication. Celle-ci passe par d'autres canaux.

6 - 3 - 1 - Les communications non-verbales: définition

J. Corraze définit les communications *non-verbales* comme *l'ensemble des moyens de communication existant entre des individus vivant n'usant pas du langage humain ou de ses dérivés non sonores (écrits, langage des sourds-muets...)*. La définition commence par une exclusion...(...) On applique le terme de communications non-verbales à des gestes, à des postures, à des orientations du corps, à des singularités somatiques, naturelles ou artificielles, voire à des organisations d'objets, à des rapports de distances entre les individus, grâce auxquelles une information est émise²⁹⁶.

De l'observation suivante: *Tout objet, toute situation, tout être vivant émet nécessairement des informations susceptibles d'être reçues par un autre systèmes*, la psychologie de la communication²⁹⁷ tire son premier axiome: *on ne peut pas ne pas communiquer*. Dans le monde humain, une communication transmise à l'insu de celui qui la reçoit et même, souvent, de celui qui l'émet, pose

²⁹⁴ - P. Levi, *Les naufragés et les rescapés*, op. cit. p. 26.

²⁹⁵ - *Eichmann par Eichmann*, op. cit.

²⁹⁶ - Jacques Corraze, *Les communications non-verbales*, Paris, PUF, 1953, p. 12-13.

²⁹⁷ - Paul Watzlawick & all, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972.

le problème des influences, volontaires et involontaires, que peuvent avoir les individus les uns sur les autres.

Cette question, capitale en ce qui concerne la transmission des séquelles d'un traumatisme, ouvre un vaste champ de recherches dépassant le cadre de notre travail. Rappelons simplement la grande diversité des communications non-verbales.

6 - 3 - 2 - Diversité des communications non-verbales

J. Corraze les a classées selon leur type de support:

1° Le corps, dans ses qualités physiques ou physiologiques

2° Les artefacts liés au corps: vêtements, tatouages, mutilations rituelles, maquillage... procédés auxquels C. Levi-Strauss et R. Barthes se sont particulièrement intéressés

3° La dispersion des corps dans l'espace, les rapports de distance

Ainsi présentées, les communications non-verbales apparaissent d'une diversité sans commune mesure avec les communications verbales: elles réintègrent l'être humain en tant que corps vivant et se mouvant et se situant dans l'espace. Ce qu'émet la bouche qui parle peut être en parfaite adéquation ou en totale contradiction avec l'ensemble des signaux émis par le corps²⁹⁸.

*Le geste est plus que le mot, main levée lors d'une bénédiction, doigt pointé de la malédiction, paumes en position de dévotion... la traduction en mots ne rend pas l'intensité émotionnelle*²⁹⁹.

L'importance du visage de la mère est reconnue dès le cinquième jour de la vie du bébé. Dès les premières semaines il se met à sourire au sourire de sa mère. Cependant, l'expérimentation prouve qu'il est très difficile de deviner, selon les photos, à quelle émotion correspond un faciès; c'est que la qualité de l'émotion, sa signification, se transmet par d'autres canaux que les simples plis du visage. En fait au-delà de l'analyse des différents canaux des communications non-verbales (faciès, postures, canaux chimiques tels que les odeurs, canaux cutanés...) reste la question de l'intention profonde et des attentes réciproques de ceux qui sont en inter-communication. Or celles-ci, le plus souvent échappent à leur conscience et peuvent être en contradiction avec leur intention et leurs attentes avouées.

La question du *non-dit* (du non exprimé verbalement) est donc de la plus grande complexité. En fait il apparaît qu'il est très difficile de clarifier, dans une communication, ce qui est explicitement transmis et tout ce qui accompagne le message volontairement transmis, ou volontairement non transmis.

La transmission des séquelles du traumatisme Shoah par les canaux non-verbaux, en particulier dans la toute petite enfance, a été supposée par nombre d'observateurs: *long before verbal communication, the baby absorbed the reflection of sadness, excessive concern, or simply the parent's emotional "absence"*³⁰⁰. Les canaux de transmission peuvent se ramifier de manière difficile à analyser car leur influence ne s'ajoute pas mais se démultiplie et leurs effets sont plus ou moins profonds selon la réceptivité des individus. Certains semblent être de véritables éponges³⁰¹.

²⁹⁸ - Ce qui peut amener à penser le sixième sens, le *flair*, comme la capacité pour un individu de percevoir et de se traduire l'ensemble des messages émis par un sujet.

²⁹⁹ - J. Corraze, op. cit. p. 86.

³⁰⁰ - *Bien avant la communication verbale, le bébé a absorbé l'influence de la tristesse, des préoccupations excessives ou simplement de l'«absence» émotionnelle de ses parents.* Tamar Shoshan, «*Mourning and longing from generation to generation*», In *American journal of psychotherapy*, PP. 193-207, p. 196. (extrait prêté par l'auteur).

³⁰¹ - Voir Jeanne, Famille B.

Les modalités de leur diffusion ouvrent un large champ d'observation aux recherches en sciences humaines. Il y aurait en quelque sorte des ambiances collectives imprégnant durablement ceux qui y baignent.

D. Wardi ne fut pas séparée de ses parents. Sa famille n'a pas été directement affectée sauf en la personne d'un cousin lointain du père. Mais elle se considère affectée comme, dit-elle, tous les Juifs dont les racines étaient européennes: *the Holocaust nevertheless impressed its stamp upon various layers of my inner world as it did for every Jews whose roots are in Europe*³⁰². Née en 1937, elle avait un an quand les premiers réfugiés juifs allemands arrivent en Italie. Ses parents, sionistes, s'apprêtaient à partir en Palestine. Ils retardent leur départ pour aider à l'accueil des réfugiés. Elle ne doute pas s'être imbibée, dès les premières heures de sa vie, de leurs préoccupations de ses parents. *What did the baby absorb of the thoughts and anxieties running through her father's head? Undoubtedly something was absorbed.(...) I have no doubt that in the deeper layers of our tender souls we absorb a bit of the terrible permanent worry that did not leave them ever for a moment*³⁰³.

P. Lopate³⁰⁴ relate les observations d'un thérapeute consulté par la mère d'une fillette qui s'inquiétait de la voir pleurer chaque fois qu'elle croisait un noir dans la rue. Grâce au magnétoscope, la mère s'aperçoit qu'elle-même, chaque fois qu'elle entrevoyait la silhouette d'un noir, serrait plus fortement la main de sa fille: c'est ainsi sa peur qu'elle transmet. Il met en relation cette observation avec sa propre expérience: enfant, il a entendu parler des camps, ce ne sont pas seulement les mots qui l'ont marqué, mais aussi la charge émotionnelle qui y était associée, charge éventuellement chiffrable en termes de modifications neuro-physiologiques.

6 - 4 - Non-dit et silence

*The music on our emotional soundtrack got turned up so loud that I went resolutely numb. Maybe this is the seed of that puzzling resistance I have felt toward the holocaust all my life*³⁰⁵.

Cependant, dans les communications non-verbales, nous proposons de distinguer ce qui relèverait de l'infra-verbal, et le supra-verbal. Là se situerait tout ce qui se transmettrait dans un non-dit, toujours quelque peu entaché de honte et de culpabilité, alors qu'ici se transmettrait, dans une communion, l'indicible d'une émotion que les mots sont impuissants à traduire mais qu'ils auront permis de clarifier suffisamment à ceux qui en sont les messagers.

Sans doute est-ce la symbiose entre les messages verbaux et les messages non-verbaux (supra-verbaux) qui font la force de certains rites sociaux ou religieux: certes chacun n'a pas forcément accès à leur sens profond, mais tout se passe comme si chacun avait la possibilité de cet accès au sens. Certaines profondeurs de l'être humain ne peuvent être atteintes que par le rite. *Le point suprême de la liturgie n'est pas la parole commune mais le geste commun*³⁰⁶.

Nous verrons que la transmission de la mémoire de la Shoah, dont la réalité est synonyme d'indicible, se fait finalement dans le silence, une fois que le non-dit a pu être dissipé, et que la

³⁰² - *L'Holocauste a imprimé sa marque dans les strates de mon monde intérieur, comme chez tout Juif dont les racines sont en Europe*, D. Wardi, op. cit. pp 1-2.

³⁰³ - *Qu'est-ce que le bébé absorba alors des pensées anxieuses qui traversent la tête de son père? Il est hors de doute que quelque chose fut absorbé.* Id. p. &-2

³⁰⁴ - Philipp Lopate, «*A distance from Holocaust*», In *Tikkun*, Ed Michaël Lerner, Vol 4, N° 3, May-June, 1989, pp 55-65.

³⁰⁵ - *La musique de notre registre émotionnel peut devenir si tonitruant que je décidais l'apathie. Peut-être est-ce l'origine de cette résistance embarrassée que j'ai ressentie toute ma vie vis-à-vis de l'Holocaust.* Id, p. 55.

³⁰⁶ - Franz Rosenzweig, *L'étoile de la rédemption*, p. 349.

réalité du traumatisme, suffisamment verbalisée, racontée et écrite, aura été peu à peu perlaborée en souvenir. Il y aura eu passage du non-dit d'une *hové* ayant bloqué les processus de deuil à un silence structuré et structurant. Mais là, nous anticipons.

7 - Notion de dignité

Après les notions de *non-dit* et de silence, celle de dignité s'impose à la réflexion. Le *non-dit* a affaire avec la honte, la parole juste et le silence ont affaire avec la *dignité*.

Le *crime contre l'humanité* en tant que déshumanisation organisée visait à spolier tous les Juifs de leur sentiment d'être dignes de vivre et à convaincre les non-juifs de la non-valeur des Juifs. La sauvegarde de la dignité a pu demander des efforts démesurés³⁰⁷.

P. Levi cite J. Améry: la douleur physique n'est à rien à côté de celle de l'offense. *Un gigantesque criminel de droit commun polonais, pour un rien, lui (Améry) donne un coup de poing dans la figure, lui, non par réaction animale, mais par une révolte raisonnée contre le monde à l'envers du Lager, rend le coup du mieux qu'il peut. "Ma dignité, écrit-il, était tout entière dans ce coup de poing visant sa mâchoire; et que, pour finir, ce fut moi, physiquement beaucoup plus faible, qui succomba sous une raclée impitoyable, n'avait plus aucune importance. Souffrant sous les coups, j'étais satisfait de moi-même"*³⁰⁸.

La notion de *dignité*, jusqu'à ce jour, appartenait davantage au domaine de la philosophie que de la psychologie. Dans un premier temps, nous verrons les concepts psychologiques qui pourraient s'en rapprocher, puis nous examinerons la question en termes éthico-philosophiques.

7 - 1 - Dignité et narcissisme

Selon la théorie psychanalytique, le narcissisme est un *amour exclusif porté à l'image de soi-même ou d'un autre le représentant.(...) Il a pour dessein de forger le souffle interne dynamisant l'enfant pour ses découvertes à venir, dans l'alternance continue de centration-décentration.(...) Processus par lequel les gratifications de l'entourage procurent à l'enfant, dès l'état foetal, l'assise de bien-être, d'intégrité et de sécurité*, le narcissisme est nécessaire à son développement. Forgeant le *premier noyau du Moi*, il est vital pour les structurations potentielles de l'enfance et *s'avère également vital pour celles, inachevables, de tout adulte, tout groupe, toute société. Il est l'inverse d'un retour imaginaire à la béatitude narcissique foetale*³⁰⁹.

Or le sentiment de dignité n'a affaire ni avec le plaisir, ni avec le déplaisir, ni avec l'*amour exclusif de soi*. Il implique une valeur morale dont le narcissisme est dénué.

7 - 2 - Dignité et idéal du moi

L'*idéal du moi* désigne une *formation intrapsychique relativement autonome qui sert de référence pour apprécier ses réalisations effectives. Son origine est principalement narcissique. Ce*

³⁰⁷ - P. Levi a passé en revue tous les facteurs de soutien dans les camps: l'appartenance à un parti, la croyance en une idéologie, laïque ou religieuse, lui sont apparues comme un des meilleurs soutiens; Rappelons que bien des Juifs orthodoxes s'efforcèrent de rester fidèles aux rites religieux jusque dans les camps de la mort, ce par quoi ils sauvegardaient à leurs propres yeux la dignité qui leur était déniée. Autant de manières d'éviter la déshumanisation et de se reconnaître digne du nom d'être humain.

³⁰⁸ - P. Levi, op. cit. p. 133.

³⁰⁹ - Simone Bourguès, *Approche génétique et psychanalytique de l'enfant*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1986, p. 247.

qu'il (projette) devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance; en ce temps-là il était à lui-même son propre idéal³¹⁰. Cet état de narcissisme, que Freud compare à un véritable délire des grandeurs, est abandonné du fait, notamment, de la critique exercée par les parents à l'égard de l'enfant.

Du fait de son origine essentiellement narcissique, l'*idéal du moi* s'avère plus proche du sens de l'honneur que du sentiment de dignité.

7 - 3 - Dignité et honneur

Le sens de l'honneur est toujours en rapport avec une classe sociale, un sexe, une patrie... et d'abord de sa propre famille. Il serait donc une sorte d'extension de l'*idéal du moi*. Tandis que le sentiment de dignité est d'abord la reconnaissance de l'homme en l'homme, en soi, comme en chacun, quelque soit son groupe d'appartenance. Le sentiment de dignité est attaché à l'individu en temps que membre de l'humanité, le sens de l'honneur renvoie l'individu au groupe auquel il s'identifie.

7 - 4 - Dignité: concept philosophique

Le concept de *dignité* a été pensé par Kant en même temps qu'il pensait celui de *progrès*. Pour Kant, l'espèce humaine n'est pas qu'une répétition d'histoires brodées sur une même trame mais un enchaînement d'épisodes constituant une unique épopée qui serait celle de son progrès continu. La loi de l'espèce humaine est celle du progrès. Cependant, Kant³¹¹ sauve l'égalité de l'individu, quelque soit son époque et son environnement. La dignité de la nature humaine, en tout individu, quelqu'il soit, n'est fondée sur aucune loi autre que celle que chacun peut instituer lui-même. L'être humain est caractérisé par l'autonomie des individus. Celle-ci n'est pas le privilège de quelques uns. C'est le propre de chacun d'être en mesure de n'obéir qu'à la loi qu'il s'institue. S'il renonce à son autonomie, l'homme se rend infidèle à sa propre essence. La dignité est la faculté potentielle de tous les hommes d'établir des lois universelles, c'est-à-dire valables pour l'humanité tout entière, et d'abord pour eux-mêmes, et auxquelles ils doivent se soumettre.

Egale pour tous, valeur incomparable et inconditionnelle, la dignité, selon Kant, interdit à tout homme d'utiliser l'autre comme moyen. La maxime du respect est un fondement essentiel de *La raison pratique*.

La dignité est le propre de l'être humain *dans la mesure où il est davantage que tout ce qu'il fait ou crée. Reconnaître et célébrer cette dignité n'est pas affaire des experts et de collègues, c'est au public de juger une vie qui a été exposée au regard public et a fait ses preuves dans le domaine public*³¹².

La dignité est la reconnaissance de l'égalité de valeur de tout individu, la reconnaissance simultanée de son universalité et de sa singularité. En tant que singulier, l'individu a le droit (le devoir) de déployer son identité selon sa propre orientation. En tant qu'universel, il a la possibilité d'identifier ce même droit chez tous les autres, en s'identifiant à tous les autres, et donc le devoir de respecter la dignité de tous les autres, c'est-à-dire leur droit et leur devoir de déployer leur propre identité.

³¹⁰ - J. Laplanche et J.B. Pontalis, *Vocabulaire de psychanalyse*.

³¹¹ - Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, Paris, Gallimard, 1990.

³¹² - H. Arendt, *Vies politiques*, op. cit. p. 83.

Déploiement de singularités qui n'est réalisable que dans une mise en accord, une entente réciproque.

7 - 5 - Dignité et crime contre l'humanité

7- 5 - 1 - Dignité et fidélité à sa conscience: sauver son âme

Arlette³¹³ m'a dit sa peur au camp: rien ne lui permet d'affirmer que, si les conditions s'étaient aggravées, si la détention s'était prolongée, elle n'eût pas *perdu son âme*. N'a-t-elle pas vu des êtres *perdre leur âme* ?

Myriam, durant toute sa détention à Auschwitz, a préféré l'isolement à toute relation qui eut pu être cause de compromission. *Au nom de la sauvegarde de ses convictions morales, elles s'isole au camp et y noue très peu de relations d'amitié. Elle est également séparée de son amie qui l'avait fait entrer au Revier et qui est nommée au service médical de Rajsko, la station de recherche botanique installée à proximité du camp. Si elle ne demande rien à personne, elle doit se rendre compte également que dans son isolement, elle ne peut rien faire pour les autres, y compris les proches*³¹⁴.

Médecin, Myriam, bien que travaillant au Revier³¹⁵, réussit à ne pas participer aux sélections quand Mengele demande de désigner des malades. Du coup, elle se priva d'aider ceux pour qui elle eut pu éprouver une affinité personnelle. Ce fut sa manière de *sauver son âme*, c'est-à-dire d'être fidèle à elle-même. Peut-être qu'un(e) autre eut été fidèle à lui-même en aidant ses proches. Même dans les camps de la mort, note M. Pollack, il fut possible de rester fidèle à sa conscience.

Le bourreau est d'abord le violeur de la dignité humaine. Il oblige sa victime à baisser les yeux, lui nie la possibilité d'agir d'elle-même, de penser d'elle-même, de le regarder en face et, bientôt, de se regarder elle-même en face. La dignité perdue est la perte la face humaine. C'est le sentiment de n'être plus qu'une chose manipulable sous le regard d'un autre homme, ou de soi-même.

7 - 5 - 2 - Dignité et reconnaissance de la personne

Pour P. Bouretz, *le crime contre l'humanité est un crime contre la dignité. La dignité, la soif de reconnaissance font partie des besoins vitaux de l'être humain.(...) Le choix des peuples en faveur de la liberté ne saurait se réduire à la question du bien-être matériel, après tout résolu par certaines dictatures. Il est une autre composante du succès libéral, qui tient de la satisfaction d'un second besoin de l'homme: la dignité, la soif de reconnaissance...*³¹⁶

Hegel avait déjà associé la réalité de l'histoire à la lutte pour la reconnaissance, il y a consacré un chapitre central de la Phénoménologie de l'esprit, *mais on oublie qu'avant de servir de support à la dialectique du maître et de l'esclave qui donne son orientation à l'histoire, le concept de reconnaissance cerne chez Hegel l'identité de l'homme par différence avec l'animal. Ainsi que l'indique A. Kojève (qui a commenté l'analyse de Hegel) "à son état naissant, l'homme n'est jamais homme tout court". Il ne le devient qu'à l'instant où son désir dépasse l'instinct animal de conservation pour s'apparenter au besoin de reconnaissance. Autrement dit, l'humain dans*

³¹³ - Témoignage d'Arlette, 3^o Partie.

³¹⁴ - M. Pollack, op. cit, p.171.

³¹⁵ - Sorte d'hôpital à Auschwitz.

³¹⁶ - Pierre Bouretz, «*Histoire et utopie, Fukuyama/Hegel, Moses/Rosenzweig*». In «*Que faire de Vichy ?*» *Esprit*, pp 119-133, p. 121.»

l'homme n'apparaît qu'avec la conscience de soi qui suppose la présence de l'autre, mais une présence conflictuelle: "Je veux qu'il me reconnaisse ma valeur comme sa valeur, "je veux qu'il me reconnaisse" comme valeur autonome.

Cette dimension, poursuit P. Bouretz, est à réintégrer dans les interprétations historiques: *le désir d'être reconnu comme être humain; cette force qui toujours pousse les esclaves à la révolte et nourrit la revendication démocratique.*

Citant H. Arendt, P. Bouretz voit dans la liberté la condition de la dignité et évoque le lien que, selon elle, *entretiennent pour le meilleur et pour le pire la dignité de l'homme et l'indétermination de l'histoire*³¹⁷. Le procès de Nuremberg serait le moment privilégié où l'humanité, *se faisant juge d'elle-même*, s'arrache au tribunal de l'histoire (...) *moment philosophique qui donne à l'histoire humaine une gravité qui ne doit rien à la fatalité d'un destin, mais rend tout sens à l'idée de liberté.* Ce serait par le constat de ses erreurs, l'aveu de ses fautes que commencerait la restauration de la dignité.

Le *crime contre l'humanité* peut être défini en tant que meurtre d'hommes désignés comme non dignes de vivre, mais d'abord comme non dignes du nom d'homme. De ce fait, en son essence, il est la perversion de l'humain.

*Le crime contre l'humanité est la négation de l'humanité chez des membres d'un groupe d'hommes en application d'une doctrine. Ce n'est pas un crime commis d'homme à homme mais la mise à exécution d'un plan concerté pour écarter des hommes de la communauté des hommes*³¹⁸.

7 - 5 - 3 - Témoignage et restauration de la dignité

De ce fait, un des effets du témoignage, pour le témoin, est la restauration de la dignité des victimes qu'il a vu disparaître et de sa propre dignité. La première manière de se lever contre le crime contre l'humanité, qui est un crime contre l'égalité de tout être humain, est d'abord, pour le témoin, de dire la vérité de ce qui s'est passé, de dire ce que ses yeux ont vu, c'est-à-dire de mettre du vrai là où il n'y avait que mensonge et dénégation.

La dignité a toujours affaire avec la vérité. Un Narcisse peut se complaire dans le mensonge ou se satisfaire d'illusions. Le témoin ne restaure sa dignité, et celles des disparus, qu'en restaurant la vérité. Si l'humiliation blesse le narcissisme comme la dignité, l'humilité est compatible avec la dignité, mais incommode le narcissisme et l'idéal du Moi.

Ce qui nous incite à percevoir la dignité comme la possibilité d'assumer le fait de l'avoir perdue, et par là de dépasser la honte. L'honneur se lave dans le sang d'un duel. La perte de la dignité se rédime par l'aveu de sa perte qui — ce n'est pas le but de l'aveu mais c'en est l'immédiat effet — dénonce la responsabilité de ceux qui ont laissé faire.

Les rescapés ont beau ne pas se trouver, ou peu, de *faute*, ils se sentent coupables et ont honte d'avoir survécu, avoue P. Levi; il cherche les raisons de cette honte: *chacun est le Caïn de son frère, chacun de nous (je dis nous dans un sens très large et même universel) a supplanté son prochain et vit à sa place*³¹⁹. L'aveu de la faute ébrèche le narcissisme et l'idéal du moi. Au contraire, l'aveu de la *vulnérabilité* restaure la dignité.

³¹⁷ - H. Arendt, op. cit. p. 131.

³¹⁸ - P. Truche, «*Le crime contre l'humanité*», In *Esprit*, op. cit. pp 67-87, p71.

³¹⁹ - P. Levi, op. cit. p. 80.

7 - 5 - 4 - Dignité et aveu

Quand les pulsions personnelles sont ressenties comme un véritable bourreau intérieur, impossible à maîtriser, l'individu n'en est plus que l'objet. Seule la tentative pour reprendre en mains des rênes de sa destinée rendra à l'individu sa dignité. Que reste-t-il à celui que le bourreau intérieur a rendu totalement impuissant ? Reste l'aveu d'impuissance et l'aspiration à la libération. L'aveu de sa vulnérabilité native est déjà une manière de reprendre les rênes de sa destinée, de répondre de ses actes, et de chercher à réparer les torts éventuels ou de rectifier une conduite.

La dignité s'attache à un Je qui s'assume alors que le narcissisme, l'idéal du moi et l'honneur se rendent gloire. Oedipe avouant son crime ne flatte pas l'image qu'il a de lui-même, mais l'aveu de sa faiblesse est le ferment de sa dignité.

*En tant qu'analyste, je suis attaché à l'idée que ce qui est caché, nié et refoulé continue de troubler notre vie consciente jusqu'au moment où on peut le voir en pleine lumière pour s'en débarrasser une fois pour toutes. Autrement, nous continuons à le porter en nous comme une honte secrète*³²⁰. L'aveu, à soi-même d'abord, de l'enchaînement des erreurs, des pièges dans lesquels on s'est laissé prendre, est une blessure narcissique mais c'est le moyen de retrouver la dignité, de n'avoir plus honte, de n'avoir plus besoin de se cacher.

*J'ai transformé mon horreur de l'exhibition en courage à me confesser*³²¹.

*La sincérité rend l'homme plus mystérieux encore. Son éclat balaie les coins obscurs de l'âme et met en lumière les futilités et les immensités; des instants évanescents se transforment en éternité. (...) Il est étonnant que cette grande confession nous sensibilise, comme une oeuvre d'art, à la condition humaine. Elle nous humanise*³²².

Par l'aveu, l'être humain, quelque soit sa faute, son erreur ou la manière dont il a perdu l'innocence du nouveau-né, s'arrache au jugement des hommes, y compris du sien. V. Frankl, à la fin de son récit ressent quelque soulagement; il a le *sentiment merveilleux qu'après ce qu'il a subi et souffert, il n'a plus rien à craindre en ce monde — hormis Dieu.*

7 - 5 - 5 - Dignité, vulnérabilité, responsabilité

La dignité, si elle aspire à la liberté politique, n'en est pas dépendante. Socrate, condamné par ses bourreaux, ne nous en paraît pas moins digne. Oedipe, se reconnaissant coupable d'actes qu'il n'a pas voulus, s'avouant avoir été le jouet de la fatalité, est tragique, mais sa dignité se rehausse quand il s'engage à y répondre. Il *s'arrache* au jugement d'autrui quand il se juge lui-même devant autrui.

A-t-il ou non demandé à naître, une fois engagé dans l'histoire du monde, un individu ne peut se sentir digne qu'en se redressant et en considérant, comme en la surplombant, la fatalité dans laquelle il est enchaîné. De par sa naissance, l'être humain est engagé dans une aventure qu'il n'a peut-être pas cherchée mais il s'y trouve au milieu d'autres individus tout aussi démunis que lui.

Pour Sartre, le fondement de la responsabilité c'est la liberté. Pour E. Levinas, la responsabilité s'impose à l'être humain avant qu'il ne se soit libéré, non seulement des jougs politiques mais bien de ses propres conditionnements. C'est même en s'imputant ses propres actes, en en devenant

³²⁰ - B. Bettelheim, *Le poids d'une vie*, op. cit. p. 301.

³²¹ - V. Frankl, op. cit. p. 24.

³²² - Janusz Korczak, *Le droit de l'enfant au respect, Quand je reviendrai petit, Journal d'un ghetto*, Paris, R. Laffont, 1987, p. 301.

responsable, qu'il se libère, et apprend à en devancer le cours au lieu de se laisser entraîner. La dignité de l'être humain pourrait alors se définir comme la manière dont l'être humain prend conscience de lui-même face à sa destinée et se met en mesure de répondre de lui-même. Pour E. Levinas, l'être humain véritable est celui qui se sent appelé à répondre d'abord de la vulnérabilité d'autrui; c'est à la mesure de sa responsabilité d'autrui que la dignité se mérite.

V. Frankl s'adresse aux éducateurs: *En un temps de vide existentiel, l'éducation doit aiguïser l'aptitude de l'homme à trouver les significations uniques inhérentes à des situations uniques. Cette aptitude s'appelle la conscience. Ainsi la conscience est un moyen de trouver un sens à sa vie. En effet ce sens doit être trouvé en pleine conscience, mais ne peut-être donné arbitrairement. Nous ne sommes pas libres d'inventer un sens, mais responsables de sa découverte. La liberté risque de dégénérer en simple arbitraire si elle n'est pas vécue en termes de responsabilité*³²³.

Aussi la psychologie de l'adulte doit-elle tenir compte non seulement de ce qui a pu marquer celui-ci dans l'enfance, des empreintes inscrites dans son Ça et son Sur-moi (et qui serait l'héritage des interdits et des injonctions parentales et, à travers elles, de la société) mais aussi de ses aspirations à la liberté, c'est-à-dire à la responsabilité, clé de l'individuation.

*En ce moment où nous nous sentions redevenir des humains, c'est-à-dire des êtres responsables...(...) Il faut se faire violence à soi-même pour se résoudre à parler du destin des plus désarmés*³²⁴. Désarmés, vulnérables... Prendre en considération le désarmé, avant de laisser s'exprimer son propre désir, c'est là une tendance en directe contradiction avec la pulsion réactionnelle immédiate. C'est ce à quoi obligent les *vrais témoins* de la Shoah.

E. Lévinas aime rappeler la maxime de Hillel: *Si je ne réponds pas de moi, suis-je encore moi ? Mais si je ne réponds que de moi — c'est-à-dire si ce qui arrive aux autres ne m'importe pas — suis-je encore moi*³²⁵ ?

Après Auschwitz, soit on reste définitivement accablé sous l'ampleur de la cruauté de l'être humain, soit on se sent interpellé, comme devant répondre de cette cruauté virtuelle ou déjà en cours de s'exprimer, qui habite chacun. Auschwitz a dévoilé l'être humain tantôt cruel, tantôt englué dans l'inconscience. Nul ne peut plus se réfugier dans le mensonge ou la mauvaise foi d'un *je ne sais pas*. Nul n'ignore dorénavant que l'auto-aveuglement, l'inconscience, la soumission à la *banalité du mal* sont sa véritable indignité.

Par l'aveu de ce qu'il a vu, le spectacle d'êtres humains *comme des moutons menés à l'abattoir...* trois millions d'enfants assassinés parce que jugés indignes de vivre..., le *témoin* recouvre une part de dignité et restaure celle de ceux qui se font son témoin en même temps qu'ils acceptent de perdre leur innocence. De la même voix il appelle à un *supplément d'âme*, à un surcroît de conscience.

7 - 5 - 6 - Dignité et *après-coup*: le besoin vital de comprendre, le besoin de communiquer avec l'*Autre*, la quête de sens

Si, au lager, selon P. Levi, *ne pas chercher à comprendre* était le *premier mot de la sagesse*, revenu du lager, il éprouve un lancinant besoin de comprendre ce qui lui est arrivé, ce qui s'est passé, besoin qui se traduit par une tentative de dialogue avec ses anciens bourreaux. Il dit avoir le *sentiment d'avoir gagné une bataille quand enfin son livre Si c'est un homme, écrit d'abord pour*

³²³ - V. Frankl, op. cit. p. 173.

³²⁴ - P. Levi, op. cit. p. 69.

³²⁵ - *Pirké Avot* (Maximes des Pères) 1, 4.

crier sur les toits, donc dans le désert ce qui l'envahissait, est édité en Allemagne, en 1959. D'opresseurs ou de spectateurs indifférents, ils deviendraient des lecteurs; et ces lecteurs, j'allais les attacher devant un miroir. L'heure de rendre des comptes, de jeter cartes sur table était venue. Et surtout, l'heure du dialogue.

Phrase où s'exprime une sorte de jubilation désespérée comme une double certitude: jamais il ne comprendra, mais il lui est impossible de vivre sans comprendre. Il veut percer leur mystère: eux-mêmes se comprennent-ils ? Comment communiquent-ils avec eux-mêmes ? Chercher et juger les coupables ne l'intéresse pas: *mon affaire à moi était de comprendre, de les comprendre. Non la poignée des grands coupables, mais eux, le peuple, ceux que j'avais vus de près, ceux parmi lesquels on avait recruté des SS et aussi les autres (...) qui s'étaient tu*³²⁶ et avaient laissé faire.

Dans sa tension pour comprendre ces totalement autres qu'étaient les complices des nazis, ceux qui ont fait comme s'ils ne savaient pas, il s'efforce autant de comprendre ce qui lui est arrivé que de percer qui est l'homme. Dans *Si c'est un homme*, il rassemble toutes ses observations en un seul point d'interrogation. C'est en tant qu'homme qu'il a été blessé par des êtres qui se disent des hommes. L'énigme de l'imposture le blesse dans sa dignité d'être humain. La restauration de la dignité, après l'aveu de sa perte, nécessite un minimum d'élucidation sans laquelle l'être humain reste enfermé sur sa blessure. Et cette élucidation ne peut se faire que dans le dialogue avec l'offenseur.

Son besoin de comprendre, quasi charnel, viscéral, qui fait partie de toute expérience d'arrachement, décuplé quand il y a eu perte de dignité, le propulse dans un désir de communiquer avec l'ancien bourreau. Dans une lettre il exprime à son éditeur allemand son besoin de comprendre, besoin qui semble bien s'enfoncer en un lieu de l'être antérieur à la différenciation en amour et haine, bon et méchant. L'impossibilité de communiquer avec soi-même sur le pourquoi d'une injure oblige à questionner l'offenseur (ou son représentant). Avant que ne se pose la question du pardon³²⁷, l'offensé a besoin de restaurer en lui un certain logique des faits, un sens:

*Je n'ai jamais nourri de haine à l'égard du peuple allemand et si j'en avais nourri, j'en serais guéri maintenant, après vous avoir connu. Je ne comprends pas, je ne supporte pas qu'on juge un homme non pour ce qu'il est mais à cause du groupe auquel le hasard l'a fait appartenir. Mais je ne puis dire que je comprends les Allemands: or, une chose qu'on ne peut comprendre constitue un vide douloureux, une piqûre permanente qui demande à être soulagée*³²⁸.

Après-coup, le besoin de comprendre se superpose au devoir de témoigner. Si tout témoignage relève de l'aveu, il relève autant de l'accusation et, finalement, de la nécessité de (se) comprendre ou plutôt de (se) questionner. P. Levi dit à son éditeur qu'il s'est dorénavant donné pour but de témoigner, et que son témoignage s'adresse d'abord à ceux qui les premiers doivent faire l'effort de comprendre comment ils sont *devenus prisonniers du diable*. Voulant faire entendre sa voix au peuple allemand, il convie chacun à prendre la mesure de sa propre responsabilité. Ceux qui attribueraient au diable leurs propres fautes renient l'humain en l'homme. A chacun de répondre (et de communiquer cette *responsia*) personnellement de ses fautes et de ses erreurs: c'est la seule voie de la reconquête de la dignité.

³²⁶ - P. Levi, *Les naufragés et les rescapés*, op. cit. p. 165.

³²⁷ - Question que nous laisserons ouverte tant elle nous paraît délicate. Vladimir Jankélévitch a analysé comme l'instant de grâce du pardon, événement jailli du plus profonde de l'être, risquait d'être aussitôt trahi par l'ambiguïté de son usage. Vladimir Jankélévitch, *Le Pardon*, Paris, Aubier, 1967.

³²⁸ - P. Levi, id. p. 171.

Par l'aveu de son vécu, l'être humain embrasse une quête de sens solitaire, singulière mais se réalisant par la communication avec soi et avec l'Autre en soi.

Au-delà de son propre aveu, le *témoin*, du fait de son statut simultanément personnel et impersonnel, à travers l'unicité de son message, rassemble l'universel, devient co-responsable de l'aveu de l'*Autre*. Citons simplement, parmi de nombreux exemples: H. Klein, qui très vite s'est senti responsable des jeunes Allemands ³²⁹ enfants de nazis; V. Frankl inventeur de la logothérapie, par laquelle non seulement le patient doit pouvoir exprimer des choses difficiles à dire, à *avouer*, mais encore doit pouvoir entendre, de la bouche du thérapeute, des choses difficiles à entendre mais qui le mettront sur le chemin de la guérison.

³²⁹ - Voir plus haut.

Chapitre 4 : Histoire, psychologie et familles

1 - Histoire et psychologie

Psychologie et histoire semblent destinées à collaborer: l'analyse psychologique de certains personnages clés; la compréhension des représentations collectives, des mentalités, des croyances... est indispensable à l'historien tandis que le psychologue devrait toujours resituer un individu dans le contexte des circonstances historiques, en particulier lors des périodes les plus sensibles de la vie: petite enfance, adolescence. Avec le développement de l'étude des familles, la psychologie voit s'enchevêtrer l'histoire collective et l'histoire individuelle. Semble ainsi s'ébaucher une histoire du peuple telle que la rêvait un Michelet ³³⁰.

1 - 1 - Resituer les séquelles de la Shoah dans le contexte historique

A cause de la sectorisation des sciences, en même temps que pour des raisons administratives (pour certains rescapés des camps il fallait un diagnostic psychiatrique à partir duquel serait estimé le montant des réparations), et surtout pour avoir méconnu que, dans certains contextes, un comportement apparemment pathologique peut être la seule conduite adaptée, les premières études consacrées aux rescapés de l'extermination furent avant tout traitées en termes de psychopathologie, ce qui fut lourd de conséquences. H. Klein a été un des premiers à rappeler l'importance du contexte historique.

1 - 1 - 1 - H. Klein; un double cadre historique: histoire générale, histoire juive

H. Klein, fut un des rares psychothérapeutes à faire, très tôt, des psychothérapies avec d'anciens déportés et à s'intéresser à la transmission du traumatisme à la génération suivante. D'emblée il resitua ses observations psychologiques dans le déroulement des événements historiques. *We contend that the vicissitudes of survivors are best understood, not in the light of psychopathology but within their historical niche as survivors* ³³¹.

Il dénonce la tentative d'interprétation restrictivement psychanalytique de B. Bettelheim: pour celui-ci, les internés, mis en situation de régression, se sont majoritairement laissés allés aux stades les plus archaïques. Pour H. Klein au contraire, ils ont su souvent mobiliser des mécanismes de défense propres à leur origine. De même il critique le point de vue de Des Prés, psychanalyste qui ne retient que les aspects les plus désespérés. Au contraire, *paradoxally, the experience of the Holocaust offers the glimpse for the triumph of life on death and destruction* ³³².

Pour H. Klein, resituer l'Holocauste dans le contexte historique c'est l'envisager dans l'histoire du peuple juif et, plus largement dans l'histoire de l'humanité. Dans l'après judéocide, comme après tout traumatisme, la question du sens est essentielle, or c'est justement dans leur héritage biblique et juif que, dans leur quête, nombre de déportés, ou leurs enfants puisent une force développée au cours des générations passées.

³³⁰ - R. Barthes, *Michelet*, op. cit.

³³¹ - Hillel Klein, Conférence faite lors d'un symposium réunissant au Yad Vashem, à Jérusalem, en 1980, psychologues, psychothérapeute et historiens, «*The meaning of the Holocaust*», In, *J. Psychiatry Relat, Sci*, vol. 20, N° 1-2, 1983, pp 119-128, p. 119.

³³² - H. Klein, *Survival and trials of revival*, op. cit. p. 14.

Il constate qu'une perspective trop étroitement psychanalytique a fait négliger certains facteurs de survie: l'intense solidarité au sein de petits groupes, l'humour noir et surtout l'identification aux martyrs où chacun peut à la fois trouver un sens à la fois personnel et enraciné dans son appartenance. Certes la psychanalyse peut aider à comprendre les troubles dont souffrent les rescapés des camps et leurs enfants mais elle ne suffit pas, loin s'en faut. Pour H. Klein, toute observation sur les survivants qui n'est pas resituée dans l'arrière fond ancestral et le présent familial est grevée d'erreurs: il faut considérer les survivants dans leurs relations avec leurs enfants et avec l'héritage transmis de siècle en siècle. Le nazisme ne s'attaquait pas aux Juifs en tant qu'individus mais en tant que porteurs d'une culture spécifique.

En effet, au-delà des symptômes psychopathologiques consécutifs à la Shoah, se transmettent aussi des motivations, une mythologie, une sensibilité, une identification qui renforce le lien avec l'histoire ancienne, la font revivre avec une intensité décuplée. C'est dans cette culture que les Juifs ont su trouver leurs sources de résistance: dans les petits groupes de solidarité constitués dans les camps, dans les ghettos, ils priaient ensemble, chantaient, riaient, s'échangeaient des messages d'espoir et multipliaient les activités intellectuelles et artistiques, s'ingéniant là à créer des oeuvres, le meilleur antidote contre la déshumanisation.

H. Klein, frappé par la force de renaissance que les rescapés ont pu tirer de leur héritage, insiste sur la spécificité des modalités juives de la survie et de la quête de sens: d'une part, le récit biblique est une source inépuisable de sens, d'autre part, l'histoire juive abonde en personnages à qui s'identifier, ayant été tués au nom de leur appartenance juive. *We cannot minimize the importance of a specific Jewish style of survival and final mastery of the experience of the Holocaust. Among Jewish survivors there was a need to find a historical connection with previous generations and their sufferings. There was a search for a specific Jewish meaning to the suffering and a traditional link with the Jewish past.(...) Psychologically, survivors from different geographical areas, as well as from different psycho-social groups, or from different ghettos and concentration camps, identified with Kiddoush Hashem because it gave psychological and historical meaning to their experience during the Holocaust.(...)*³³³

A travers son travail de thérapeute avec les rescapés des camps et leurs enfants, sans pour autant minimiser la transmission des séquelles pathologiques, H. Klein en vient à parler de la transmission en termes de forces psychologiques. D'une génération à l'autre, les familles juives se sont toujours transmises, ont continué à se transmettre, pendant la Shoah de manière paroxystique et continuent, après la Shoah, à se transmettre une sensibilité et une attitude dans la vie spécifiquement juive. *These arise from complex processes of identification and introjection and are, of course, subject to the vicissitudes of history*³³⁴.

³³³ - Nous ne pouvons pas minimiser l'importance du style spécifiquement juif de la survie et de la maîtrise finale de l'Holocauste. Pour les Juifs survivants, il est nécessaire de trouver un lien historique avec les générations précédentes et leurs souffrances. Il y eut une quête du sens de la souffrance spécifiquement juive et, en relation avec le passé juif.(...) Psychologiquement, le survivants des différents ghettos et des camps de concentration, se sont identifiés avec le Kiddoush Hachem (sanctification du nom) parce que celui-ci dote leur expérience durant l'Holocauste, d'une signification à la fois psychologique et historique.(...) H. Klein, «The meaning of the Holocaust», op. cit. p. 127.

³³⁴ - Ce sont des processus complexes et de projection qui, bien sûr, sont sujets aux vicissitudes de l'histoire. H. Klein, Id. p. 75.

1 - 1 - 2 - La demande des témoins: témoins de l'histoire générale, de l'histoire juive

Les témoins sont les premiers à demander que leur expérience soit resituée dans le cadre de l'histoire: celle de l'humanité et celle des Juifs. Dans nombre de témoignages, de récits, les survivants disent leur sensation d'avoir été soudain happés par l'histoire, hissés à la conscience aiguë d'une destinée collective.

*De toute manière et quel que soit l'interlocuteur de mon entourage, avec mes proches, le silence est préférable. Le tranchant de l'histoire m'a frappé: c'est à l'histoire que je dois en appeler, à ceux qui l'écrivent, à ceux qui maintiennent le souvenir de la collectivité où je fus placé par mon action et par la loi terrible sous laquelle elle tombait. Contre cette loi, je retourne le tranchant de mon récit s'il peut servir. (...) Ce chemin relie l'histoire à la vie privée. Que j'ai d'emblée été conduit à le recouvrir de branchages, cela m'a été enseigné par l'expérience des contacts que j'ai eus pendant quarante ans avec les hommes et les femmes. Cela aussi appartient à l'histoire. Il ne fait pas bon rester dans le monde des vivants trop tâché de sang. Une telle image est faite pour les icônes, plus modestement, les affiches ou les films, ou bien même les récits*³³⁵.

*Ces orphelins de 1945, leur expérience n'a de valeur que vis-à-vis de la tragédie juive — celle toute récente qui venait d'ensanglanter l'Europe — mais celle aussi d'un millénaire d'une histoire barbare où notre peuple s'est déchiré à la recherche d'une lumière singulière. Expérience qui n'a rien à voir, qui ne peut rien avoir de commun avec celle d'autres enfants d'Asie, d'Afrique et d'ailleurs, victimes d'autres conflits, nourris d'autres haines, fruits d'autres violences*³³⁶.

1 - 2 - Freud et l'histoire

1 - 2 - 1 - Intérêt de Freud pour l'histoire

*J'ai lu plus d'ouvrages d'archéologie que de psychologie*³³⁷.

La théorie de l'origine des névroses esquissée par Freud — dont la cause principale serait le sentiment de culpabilité — peut être considérée comme une étiologie à base historique: elle repose sur l'hypothèse d'un *meurtre primitif* dont le souvenir se serait inscrit de manière indélébile dans la psyché humaine et se transmettrait par voie génétique et/ou culturelle.

Sensible aux réalités nationales et à l'influence de l'appartenance nationale sur le caractère de l'individu, Freud n'est pas indifférent à la spécificité de la destinée juive. Tout en avouant, et en la regrettant, sa méconnaissance de la tradition juive, il reconnaît dans la psychanalyse une méthode d'inspiration typiquement juive. Il en vient même à penser que Jung est freiné dans sa compréhension de la psychanalyse par une tendance à tomber dans le mysticisme due à ses origines non-juives.

1 - 2 - 2 - La transmission des caractères nationaux

Le cas de Freud est d'autant plus intéressant qu'il constate en lui-même, et dans sa vie relationnelle, l'influence de sa tradition, malgré l'absence d'éducation juive. *Mon éducation a été si*

³³⁵ - P. Francès-Rousseau, op. cit. p. 171.

³³⁶ - Denise Baumann, *La mémoire des oubliés, Grandir après Auschwitz*, 1991, p. 75.

³³⁷ - S. Freud, Stephan Zweig, *Correspondance*, Paris, Rivages, 1991, p. 75.

peu juive que je ne suis pas même en état de lire votre dédicace apparemment écrite en caractères hébraïques. Plus tard j'ai souvent regretté cette lacune de ma culture ³³⁸.

Il s'étonne: C'est une sorte de miracle! J'en ai fait 1000 fois l'expérience et pourtant cela reste toujours nouveau pour moi. Les uns me reprochent d'être Juif; les autres me le pardonnent; un troisième va jusqu'à m'en complimenter; mais tous y pensent. Ils sont comme sous le charme dans ce cercle juif enchanté; aucun ne peut s'en évader ³³⁹.

Il cherche dans le passé le plus lointain l'origine de la spécificité juive. La Palestine n'a créé que des religions, des délires sacrés, des tentatives orgueilleuses visant à dominer par les désirs de la vie intérieure le monde illusoire du dehors. Et nous en sommes originaires; (...) nos ancêtres y ont peut-être vécu pendant un demi millénaire, peut-être un millénaire entier (cela aussi n'est qu'un peut-être) et qui dira ce que la vie de ce pays a laissé comme héritage dans notre sang et dans nos nerfs... ³⁴⁰

Le 30 Septembre 1934, il écrit à A. Zweig: En face des nouvelles persécutions, on se demande une fois de plus comment le Juif est devenu ce qu'il est et comment il s'est attiré cette haine éternelle. Ainsi, remarque M. Robert ³⁴¹ pour Freud, le nazisme n'est pas avant tout la pointe extrême d'un phénomène de réaction sociale et politique ayant des causes partiellement analysables (...) mais une épreuve au sens traditionnel du mot, c'est-à-dire une tribulation qui renvoie le Juif à lui-même et au scandale de sa singularité. Car là où les autres peuvent prendre parti en toute bonne conscience, en se fondant simplement sur leur opinion éclairée, le Juif doit d'abord se mettre lui-même à l'épreuve, il doit chercher d'abord non pas chez ses persécuteurs, mais en lui-même et dans l'épaisseur de son Histoire millénaire, l'explication de la haine inexpiable à quoi sa race s'expose éternellement du seul fait de son existence séparée. Au lieu, donc, de se demander comment l'Allemand est devenu ce qu'il est en 1933, et par quel chemin un peuple de haute culture peut arriver à un pareil degré d'abaissement, Freud s'interroge sur "la chose mystérieuse qui fait le Juif" afin de comprendre en quoi elle est ou peut paraître si haïssable au sentiment obscur de la majorité.

On connaît la thèse de Freud: c'est Moïse qui a fait le Juif, Moïse, le grand leader politique que le peuple juif aurait assassiné dans le désert, se chargeant ainsi d'une faute dont le poids pèse d'autant plus lourdement, des millénaires plus tard, sur les descendants des auteurs du meurtre qu'elle réactive la faute originelle de l'humanité primitive coupable du meurtre du chef de la horde. Voilà quelques années j'ai commencé à me demander comment les Juifs ont acquis leur caractère particulier et, selon mon habitude, je suis remonté aux toutes premières origines. (...) Cette usurpation millénaire de ses droits est la vraie cause de la haine des nations et de l'éternelle malédiction dont il est l'objet ³⁴².

La perspective freudienne fait embrasser en une vaste synthèse:

- La destinée commune de l'humanité: le sentiment de culpabilité qui mine tout humain parce qu'un ancêtre lointain aurait tué le père, meurtre réactivé par les désirs du petit enfant de supplanter son père auprès de sa mère;

³³⁸ - Lettre à Ferenczi, citée par Marthe Robert, *D'Oedipe à Moïse, Freud et la conscience juive*, Paris, Calmann-Lévy, 1974, p. 244.

³³⁹ - Lettre à Jeannette Wohl, citée par M. Robert, op. cit. p. 33.

³⁴⁰ - Lettre à Zweig, citée par M. Robert, Id. p. 250.

³⁴¹ - Id. p. 243.

³⁴² - Id. p. 250.

- La destinée spécifique des Juifs, présumés coupables d'avoir assassiné Moïse dans le désert;
- La spécificité du caractère juif qui (du fait d'avoir réactualisé, lors d'une période plus récente de l'histoire, le *meurtre primitif*, commun à l'humanité entière et donc avant de pouvoir projeter la cause de ses souffrances sur un persécuteur extérieur) cherche d'abord quelle faute il a bien pu encore commettre pour *s'attirer* un nouveau malheur.

Cette vaste synthèse concilie histoire et psychologie; elle présuppose la transmission des caractères acquis (peu importe que ce soit par la voie biologique ou par la voie de l'apprentissage culturel).

L'intérêt de la thèse de Freud n'est pas tant l'hypothèse, en fait peu étayée, du meurtre de Moïse, mais bien l'expression d'une attitude millénaire: le Juif ne cherche pas d'abord la cause de ses maux dans un facteur extérieur mais d'abord en lui ou dans son lignage.

A cause du meurtre de Moïse, les Juifs se sentiraient en situation d'illégitimité: *cette usurpation millénaire de ses droits est la vraie cause de la haine des nations et de l'éternelle malédiction dont il (le juif) paraît injustement frappé*³⁴³. M. Robert peut voir dans cette affirmation le syndrome d'un complexe d'Oedipe mal résolu chez Freud; il est possible de voir aussi comment ce syndrome se combine pour justifier une hypothèse élaborée par une mentalité juive habituée à chercher les causes de ses malheurs dans ses propres fautes. L'hypothèse de Freud et ses conclusions peuvent ne pas être soutenables mais l'attitude qui sous-tend ses efforts d'analyse le situent dans le sillage des prophètes dénonçant les infidélités du peuple à son Dieu. L'attitude de Flavius Josephe, l'historien de la chute du Temple, avait été la même: à ses yeux, ce ne sont pas tant les forces romaines qui ont eu raison des Juifs mais bien leur propre mésentente³⁴⁴.

1 - 2 - 3 - Métapsychologie et métahistoire chez Freud

Dans un manuscrit rédigé en 1915, adressé en première lecture à Ferenczi, et qui ne fut édité que longtemps après sa mort, *Vue d'ensemble des névroses de transfert, un essai métapsychologique*³⁴⁵, Freud trace une vaste synthèse d'un développement (qu'il qualifie de *métapsychologique* car dépassant la psyché individuelle) et pour lequel il prend appui sur une interprétation de l'histoire de l'humanité.

Il est légitime d'admettre que les névroses doivent donner témoignage de l'histoire du développement de l'être humain. Ainsi, les fantasmes, les *fantaisies*, d'un individu sont des résidus d'expériences archaïques vécues par ses ancêtres à une époque que l'historien lui-même ne peut pas dater et sur lesquelles se seraient greffées, en les renforçant, les séquelles de toutes les expériences vécues par la suite au cours des générations.

Certes l'histoire individuelle n'est jamais qu'une variante de l'histoire collective; les toutes premières expériences de l'enfant reproduisent, modulées selon les conditions du moment, le passé de l'espèce humaine tout comme la phylogénèse de l'embryon traverse les mêmes étapes que l'ontogénèse. Mais encore, l'individu hérite des séquelles des événements vécus par tous ceux qui l'ont précédé: à ses débuts, l'humanité a connu des catastrophes dont les séquelles névrotiques se

³⁴³ - Cité par M. Robert, Id. p. 250.

³⁴⁴ - Flavius Josephe, *La guerre des Juifs*, Paris, Minuit, 1976, Préface.

³⁴⁵ - S. Freud, *Vue d'ensemble des névroses de transfert, un essai métapsychologique, Présentation et commentaire de Patrick Lacoste*, Paris, Gallimard, 1986.

sont transmises au cours des millénaires. C'est ce *transfert sur l'individu des traces mnésiques de l'histoire de l'espèce* que Freud tente d'expliquer ³⁴⁶.

L'espèce humaine a développé la civilisation, rappelle Freud, dans les pénuries de l'ère glaciaire, dans le plus complet dénuement. Celles-ci sont à l'origine de l'angoisse de l'humanité devant toute nouveauté: depuis lors le monde est essentiellement perçu comme menaçant. Sous l'effet de la menace, le sujet détourne, dans une certaine mesure, la libido de l'objet, la retient dans le Moi. La primauté est donnée à l'auto-conservation sur le désir de reproduction, d'où les interdits sexuels mais aussi l'angoisse de conversion. Pour comprendre ce monde hostile et s'y adapter, l'humanité a dû développer son intelligence, autre contribution au contrôle de la libido.

Organisés sous la protection du chef de la horde, père de tous, avisé et brutal, la première génération a développé ses systèmes de pensée et de langage, ses rites et sa magie. Cependant les fils se sont révoltés contre ce chef-père qui, voulant garder le monopole du pouvoir, les avait castrés. L'ayant assassinés, il doivent s'enfuir mais restent frappés de culpabilité.

Qu'elle soit l'héritage de la névrose obsessionnelle développée par le père ou de la paranoïa due à la crainte du père persécuteur, ou encore du sentiment de culpabilité dû au meurtre, l'angoisse (ou pour le moins des dispositions à l'angoisse et aux névroses) instillée dans le psychisme humain va se transmettre de génération en génération. Tant qu'elle est contenue par les défenses du Moi, elle est tolérée et peut même être un moteur dynamisant. Mais quand, sous l'effet de nouveaux traumatismes, elle déborde le Moi, elle provoque une névrose.

Dans cette optique, l'ontogénèse a primauté sur la phylogénèse. L'événement à impact traumatique est le révélateur d'un soubassement latent qui aurait pu ne pas être gênant pour l'individu.

Dans son commentaire sur l'essai de Freud, P. Lacoste cite sa correspondance avec Ferenczi: *Un grand nombre d'événements vécus par l'enfant auront plus de retentissement dans le cas où ils répètent des événements phylogénétiques très anciens* ³⁴⁷.

Freud va jusqu'à s'interroger sur l'influence de la pensée des parents sur la constitution somatique de leurs enfants. *Il n'est pas extravagant de supposer que les représentations psychiques d'une génération peuvent influencer à leur tour sur les sources corporelles de leurs descendants* ³⁴⁸. Supposition qui est à rapprocher de la transmission des séquelles de la Shoah mais qui, d'abord, suscite de nombreuses questions: dans quelle mesure les parents sont-ils conscients des diverses influences qu'ils ont sur leurs enfants ? Ces représentations relèvent-elles du *non-dit*, du silence, de l'injonction ou encore du mal-dit ? Quelle est la part des représentations collectives, en rapport avec l'appartenance et la part des représentations originales de l'individu ?

Ainsi, selon S. Freud, la transmission des caractères acquis est indéniable: *i* ³⁴⁹. Ce qui revient à dire, conclut P. Lacoste, que *l'appareil de l'âme se constitue par transmission* ³⁵⁰.

Cependant la psychanalyse s'offre comme voie permettant à l'humanité de se guérir de ses vieilles peurs. Freud cite Goethe: *Ce que tu as reçu de tes pères, acquiers-le afin d'en prendre possession*. Injonction qui laisse entendre que si les séquelles des expériences ancestrales (ou de la

³⁴⁶ - S. Freud, Id. p. 128

³⁴⁷ - Id. p. 167.

³⁴⁸ - Id. p. 180.

³⁴⁹ - Id. p. 178.

³⁵⁰ - Id. p. 185.

petite enfance) sont inévitables, elles peuvent néanmoins devenir un patrimoine: le levier des prises de conscience ultérieures. Il ne s'agirait donc pas de se dégager de ce qui a été transmis mais bien de s'y engager et de l'assumer, d'en devenir responsable.

1 - 3 - La guérison par la connaissance historique

*Je ne veux pas non plus traiter de l'évidente analogie entre la déformation du caractère consécutive à un état maladif prolongé au cours de l'enfance et le comportement de peuples entiers au passé chargé de souffrances*³⁵¹. Si des peuples entiers sont malades à force de souffrances, quelle thérapeutique peut-on leur proposer ? La rééducation individuelle par le souvenir suffit-elle ?

Si *la psychanalyse est une guérison par le souvenir*³⁵², il est des historiens pour qui la recherche historique a les effets d'une vaste socio-analyse³⁵³.

H. I. Marrou, historien, conteste le pouvoir du psychanalyste de décrypter les ressorts de l'histoire. Cependant, il est conscient de l'impact libérateur de la reconstitution du passé pour l'individu comme pour la société: *La prise de conscience historique réalise une véritable "catharsis", une libération de notre inconscient sociologique un peu analogue à celle que, sur le plan psychologique, cherche à obtenir la psychanalyse. J'ai manifesté quelque ironie à l'égard des prétentions agressives de celle-ci lorsqu'elle s'aventurait sur notre domaine, mais c'est très sérieusement ici que j'invoque son parallèle: dans l'un et l'autre cas, nous observons ce mécanisme, à première vue surprenant, par lequel "la connaissance de la cause passée modifie l'effet présent". Dans l'un et l'autre cas, l'homme se libère du passé qui, jusque-là pesait obscurément sur lui non par l'oubli mais par l'effort pour le retrouver, l'assumer en pleine conscience de manière à l'intégrer*³⁵⁴.

En ce qui concerne le judéocide, le travail des historiographes, en effet, s'avère être un des préalables indispensables à la levée des séquelles du traumatisme, à la transformation de celles-ci, à leur *appropriation*, au passage de l'expérience subie en expérience vécue, d'autant que le *non-dit* collectif gela le deuil et que le caractère *incroyable* des faits contribua au *non-dit*. Tant que les événements collectifs restent confus dans les nimbes d'un passé non décrypté par l'historiographie, le travail à proprement parler de la mémoire — l'assimilation individuelle et collective de ce passé — est impossible, c'est un poids et non une richesse, un frein bloquant toute progression, alors qu'une fois déchiffré, il peut devenir une source de dynamisation d'une qualité toute autre que la fuite en avant.

Selon H. Marrou, il incombe un double devoir à l'historien: non seulement il lui faut décrypter les archives, les décoder, les classer et les engranger, mais il doit exprimer la connaissance accumulée. *Comme Thucydide fait dire à son Périclès: "avoir acquis la connaissance sans le talent de la communiquer, c'est tout comme si on n'y avait pas pensé"*. Un savoir non transmis est un savoir stérilisé. A sa manière, l'historien est un témoin du passé et doit rendre compte de son témoignage.

Cependant H. Marrou ne perçoit pas l'histoire comme univoque: la réalité offre de multifacettes que l'historien doit respecter et intégrer: *le Socrate historique* de Xénophon n'a ni plus ni moins de

³⁵¹ - S. Freud, *L'inquiétante étrangeté*, Paris, Gallimard, 1985, p. 143.

³⁵² - D. Dreyfus, op. cit. p. 8.

³⁵³ - Nous n'aborderons pas le débat sur la différence des niveaux de réalité entre l'objet de connaissance de la psychanalyse et de l'histoire. La notion de configuration amène à repenser cette différence.

³⁵⁴ - Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, p. 263.

vérité que celui de Platon, nous dit-il. Les deux voies de transmission, celle qui fait l'effort de distanciation et celle qui s'inscrit dans le halo charismatico-affectif du personnage s'éclairent réciproquement pour reconstituer le passé. Deux modes d'approche qui se superposent à la transmission orale et à la transmission écrite, ou encore aux rapports entre l'histoire et la mémoire qui sont un des problèmes aigus de l'après-Shoah³⁵⁵.

1 - 4 - Le cadre historico-culturel juif

1 - 4 - 1 - L'idée cristallisatrice du peuple juif

La notion de culture sera ici entendue dans un sens très large: *tout ce que l'homme a créé et inventé pour que soit possible la vie en commun*³⁵⁶.

La culture juive s'est modelée et a évolué en fonction des cultures au sein desquelles les Juifs ont séjourné; aussi n'est-il pas aisé d'en parler. Cependant derrière l'extrême diversité des cultures juives (judéo-polonaise, judéo-espagnole, judéo-française...), avec l'aide de C. Roland, sera évoquée l'*idée directrice* permettant de discerner la composante juive de toute culture judéo-X.

Les ressorts sous-jacents d'une société sont plus ou moins actionnés *par l'idée qu'un groupe ou une société se font d'eux-mêmes et de l'univers avec lequel ils sont confrontés, des rapports entre eux-mêmes et cet univers, les forces naturelles, le surnaturel — démons, dieux ou Dieu — de la part qu'elle y tient et du rôle qu'elle veut y jouer, c'est-à-dire de la part qu'elle s'y assigne. Plus une culture est intégrée et plus ses formes d'expression sont façonnées par cette idée directrice et peuvent s'y ramener. Cela est vrai même pour celles des valeurs qui, nées de cette idée, se sont développées en suivant une voie divergente de celles envisagées à l'origine et ont abouti à des conduites et des attitudes qui n'avaient pas été prévues dans la conception de l'idée*³⁵⁷.

De l'analyse de l'*idée directrice* ou encore *cristallisatrice* à laquelle le peuple juif s'est attaché tout au cours de son histoire, C. Roland tire des éléments explicatifs de la survie de celui-ci en dépit de sa dispersion et de l'absence de structures politiques unificatrices:

1° La religion de Moïse est conçue comme un pacte. Dieu donne sa protection si le peuple accepte et observe sa Torah et la retire si le contrat n'est pas respecté. En renforçant ses observances, le peuple se remet sous la protection divine. Au contraire, pour une mentalité grecque, si le groupe subit une défaite, c'est que dans l'Olympe, tel dieu a été vaincu.

En outre le dieu des Hébreux est perçu comme Dieu unique (force transcendante une et créatrice, qui s'est révélée libératrice, et en laquelle s'absolvent les dieux des nations) que tôt ou tard l'humanité toute entière reconnaîtra.

2° Responsabilité individuelle et responsabilité collective: la religion de Moïse est transmise au peuple tout entier grâce à *la volonté et au savoir-faire d'une élite*³⁵⁸, les 'Hakhamim, les *sages*, qui, pétris de connaissance biblique et talmudique, rappellent sans cesse à chacun les termes du contrat: comment vivre en accord avec la volonté divine et la responsabilité de chacun envers la communauté. *Cette conception de la responsabilité individuelle envers la communauté, qui*

³⁵⁵ - Saul Friedlander, *Mémoire et histoire*, article cité par Zeev Mankowitz dans son cours «Issues of the Holocaust», Université de Jérusalem, 1989-90.

³⁵⁶ - Charlotte Roland, *Du ghetto à l'Occident*, Paris, Ed. de Minuit, p. 21.

³⁵⁷ - Id p. 26.

³⁵⁸ - Id. p. 62.

expliquait les malheurs de ceux qui n'avaient pas péché par les péchés des autres, devint un fort ciment de cohésion.

Sauf s'il renie sa foi au Dieu de ses Pères, un Juif reste Juif, quoiqu'il fasse ou dise, et ses actes pèsent sur sa communauté autant que sur lui.

3° La puissance du rêve messianique: Le rêve et la foi en sa réalisation future furent un des facteurs les plus efficaces de la survie du peuple juif, note C. Roland. Les Juifs opprimés ont préféré rêver la venue prochaine du messie plutôt que de développer, comme certains peuples soumis à l'oppression, un potentiel auto-destructif canalisé par l'usage d'alcool ou de drogues.

4° Une hiérarchie des valeurs donnant la primauté à l'expression de l'intelligence individuelle: En diaspora, où s'est forgé le judaïsme rabbinique, l'intelligence (d'abord entendue dans le sens de compréhension des lois à observer pour être en accord avec la volonté divine et dont la controverse talmudique distille les clés) est au sommet de la hiérarchie des valeurs. La violence est déconsidérée, la ruse apparaît plus efficace que l'agressivité; celle-ci trouve cependant à s'exprimer dans des joutes théologiques pouvant relever du combat épique.

Cette conception de la vie en communauté animée par *l'idée cristallisatrice* d'un Dieu qui, en dépit de tout, est d'abord un Dieu *lent à la colère*, aux ressources d'amour inépuisables et plus désireux de donner son pardon que l'homme lui-même n'est prêt à le lui demander, fonde un climat affectivo-spirituel incessamment tiraillé entre un optimisme inaltérable à long terme et une inquiétude individuelle à court terme aiguisée par l'insécurité et la menace émanant d'un monde ambiant toujours plus hostile que bienveillant.

Depuis la chute du Temple, l'histoire n'est qu'une succession de cycles où la stabilité alterne avec le bannissement, la liberté économique avec les restrictions, la richesse avec les mises à sacs, la paix avec les massacres. Le maintien de l'identité juive, malgré l'absence de territoire et de structures politiques, ne cesse de surprendre. Parmi toutes les tentatives d'explication de cette pérennité, celle d'Henri Atlan³⁵⁹, selon laquelle les Juifs se sont constitué une sorte de culture programme dès le premier exil, en Egypte nous semble traduire en termes modernes l'explication traditionnelle: *la culture du Juif, c'est son calendrier*³⁶⁰.

Au XIX^e siècle, en Europe centrale et orientale, c'est d'une société juive en pleine ébullition, où les joutes talmudiques sont devenues trop souvent un *pilpul* stérile, où la misère et les maladies règnent, où la curiosité s'avive pour le monde en pleine révolution industrielle, où le désir d'émancipation se fait irrésistible, que, de plus en plus nombreux, les Juifs s'expatrient et/ou militent dans des groupes révolutionnaires. Le dernier pogrom est souvent l'événement déclencheur de l'émigration. Il faut fuir l'insécurité physique et économique, fuir les persécutions et les mesures discriminatoires. Fin XIX^e, début XX^e, l'émigration s'intensifie, du shtetl à la ville ou directement à l'étranger (Amérique, France, Belgique, Allemagne, Angleterre). Les Juifs passent les frontières sans passeport. S'ils obtiennent un droit de séjour, ils n'ont pas toujours un droit de travail et doivent mener tout un jeu de cache-cache avec la police. Certains se rallient au sionisme et partent

³⁵⁹ - Henri Atlan, *Entre le cristal et la fumée*, Paris, Ed; du Seuil, 1979.

³⁶⁰ - Ernest Gugenheim, *Le judaïsme dans la vie quotidienne*, Paris, Albin Michel, 1970, p. 75. *Il n'existe sans doute guère de collectivité humaine qui, à l'égal de la communauté juive, voit le rythme intime de sa vie déterminé par le déroulement de l'année, de ses divisions, de ses solennités. N'a-t-on pas dit que «le catéchisme du juif, c'était son calendrier».* Citons aussi Abraham Y. Heschel, *Les bâtisseurs du temps*, Paris, Ed. de Minuit, 1969.

assécher les marais de la Galilée ou dépierrer le Négev; mais ce dernier choix étant rarement approuvé par les autorités rabbiniques car il devançait la venue du Messie libérateur.

Comme l'observe C. Roland, à force de détermination et d'acharnement au travail, en deux générations, le petit artisan immigré et apatride est devenu un intellectuel parisien. Facilitée par l'ancestrale fréquentation des écritures et la non moins ancestrale nécessité de savoir se débrouiller dans n'importe quelles circonstances, par l'aisance à apprendre les langues (grâce à un bi ou multilinguisme fréquent dans les familles) et par une conception de l'être humain alliant mobilité et arrière-fond de tradition millénaire, est souvent spectaculaire: *L'image de l'homme que se fait la société yiddish n'est pas statique, mais au contraire c'est un être en transformation permanente, sa valeur ne se mesurant qu'au fur et à mesure de ses efforts* ³⁶¹.

Pour faire face aux nécessités et/ou pour alléger le poids de contraintes trop rigides, les pratiques sont relâchées ou carrément abandonnées: cacherout et respect du shabbat ne sont plus la priorité. Toute l'énergie consacrée durant des siècles à une vie religieuse affinant l'attention aux détails et la maîtrise des gestes les plus simples, se déplace en ingéniosité technico-économique.

Cependant, la cohésion familiale demeure la valeur la plus tenace; les mariages mixtes sont rares: manque d'affinité pour ceux d'une autre culture (y compris chez les Juifs français) autant que respect des parents: les mariages se font dans la proximité, renforçateurs des liens affectifs, quand bien même la cohésion ne passe plus d'abord par les préceptes religieux.

Nul étonnement au fait que cet immigré à la langue bizarre dérange, suscite la jalousie dans une société, certes elle aussi en pleine transformation, mais où l'héritage ancestral est avant tout celui d'une paysannerie (ou même d'une bourgeoisie) ne modifiant que lentement son mode de vie et qui, à part quelques groupes révolutionnaires, ne conçoit pas l'être humain comme un être en devenir.

1 - 4 - 2 - Conception juive traditionnelle de l'histoire

La présentation sociologique de l'*idée cristallisatrice* ayant orienté la culture juive au cours des siècles peut être illustrée par les paroles des tenants de l'orthodoxie. Bon nombre des témoins que nous avons rencontrés étant non seulement imbibés de la pensée traditionnelle mais l'ayant étudiée et reprise à leur compte, chacun selon sa propre personnalité, il n'est pas inutile de la rappeler.

Dans une brochure (tirée à 10000 exemplaires) mon père définit ainsi quelques caractéristiques du judaïsme: "l'unité de Dieu, l'unité du monde, l'unité de l'humanité, portent la possibilité et la nécessité de l'unification, condition nécessaire pour la paix, chalom, qui est l'attente d'Israël. En accord avec le principe de l'union incessante du terrestre et du céleste, la pureté, la sainteté vers laquelle l'israélite doit s'efforcer, n'est pas exclusive d'une partie de l'homme pour la glorification d'un autre. Mais elle s'étend au contraire depuis le corps et ses activités jusqu'aux plus hauts états d'âme et à leur manifestation" ³⁶².

L'écrivain Aldous Huxley a dit que les civilisations dépendent de leur échelle de valeurs et que tandis qu'aux Etats-unis, le business-man est au sommet de cette échelle de valeurs, en Inde s'y tient un saint pouilleux; on peut ajouter que l'échelle de valeurs de la civilisation hébraïque a pour sommet Moïse, le législateur, le chef et le prophète. Le talmud enseigne généreusement qu'en principe tout homme serait capable de devenir l'égal de Moïse. La sainteté de l'étude est encore

³⁶¹ - C. Roland, op. cit. p. 207.

³⁶² - P. Thémanlys, op. cit. p. 37.

illustrée par ce propos talmudique: il y a plus de présence divine dans une école où l'on étudie la Torah que dans une synagogue où l'on prie ³⁶³.

La langue hébraïque enseigne à ne pas se livrer à l'insipide poursuite d'une vérité abstraite. Le mot *Emeth*, vérité, est composé des lettres *Aleph*, *Mem*, *Tav*, le commencement, le milieu et la fin de l'alphabet (l'alpha et l'oméga) parce que la vérité est la réalité totale qu'il s'agit de comprendre le mieux possible. Un *midrach* raconte que Moïse lui-même, ayant obtenu la faveur de voir à l'avance les futurs chefs d'Israël et les interprètes de la Torah, vint s'asseoir au 8^o rang à l'école de Rabbi Akiba. Moïse était inquiet, ne reconnaissant pas les enseignements de la Torah dans la parole du maître. Il fut rassuré en entendant Rabbi Akiba conclure par ces mots: "tout cela est contenu dans la Torah que nous a donnée Moïse notre maître" ³⁶⁴.

La pensée du Maharal de Prague, rendue accessible grâce aux travaux de B. Gross, permet de clarifier la dimension messianique du peuple juif parmi des nations qui ont autant besoin de lui qu'il a besoin d'elles.

Hegel, rappelle B. Gross, a beaucoup médité la Bible et le destin du peuple juif. Mais bien avant qu'il ne formule sa conception des divers peuples comme destinés chacun à la manifestation immanente de ses aspirations les plus profondes, trois siècles avant lui, le Maharal de Prague avait avancé l'idée d'un *Volksgeist* : esprit ou âme d'un peuple qui serait *le reflet des principes spirituels imposés au groupe par la volonté transcendante du créateur*. (...) Un peuple est une individualité distincte participant de manière originale et indispensable au dynamisme de l'univers. (...) L'esprit d'un peuple apparaît non comme la résultante de forces naturelles diverses mais comme une donnée première qui se définit par son contenu spirituel. (...) Chaque nation selon sa vocation propre est le reflet singulier de l'universel ³⁶⁵.

Un lien intime rattache la nation au sol, mais son caractère particulier et unique anticipe ce lien. judaïsme, messianisme et amour de Sion sont indissociables: *Le judaïsme est sioniste* ³⁶⁶. Il suffit d'ouvrir un livre de prières pour s'en apercevoir. *L'originalité de notre mouvement, c'est d'envisager la solution sioniste pour notre génération* ³⁶⁷.

Dans cette perspective, Israël se distingue des autres nations non par une âme particulière mais par son rôle d'avant-garde du devenir humain, mission qu'il ne peut remplir que si chaque nation épanouit sa propre âme en harmonie avec celle des autres nations, chacune étant indispensable à l'univers. Pressentant l'harmonie en cours de réalisation en filigrane de toutes les péripéties de l'histoire, au coeur des pires violences, Israël est plus qu'un symbole, il est *l'espérance*. Idée réaffirmée tout au cours de l'histoire et qu'on retrouve dans toute la pensée juive ³⁶⁸. Ainsi M. Buber: *le peuple de Dieu porte en lui l'espérance de la vie éternelle* ³⁶⁹.

S'il était possible de résumer l'histoire d'Israël dans un seul terme et de limiter son apport à une inspiration fondamentale nous n'hésiterions pas à affirmer que la substance même de ce peuple est l'espérance (...) Face à la violence et à l'injustice, en présence des empires qui fondaient leur

³⁶³ - Id. p. 46.

³⁶⁴ - Id. p. 43.

³⁶⁵ - Benjamin Gross, *L'éternité d'Israël du Maharal de Prague, le messianisme juif*, Paris, Ed. Klincksieck, pp. 67-69.

³⁶⁶ - Le sionisme, mouvement national centré sur le retour à Sion, terre d'Israël, est d'une très grande diversité idéologique. Pour certains, ce retour n'impliquait pas nécessairement la création d'un Etat juif; le rôle de la diaspora n'y est pas non plus sous-estimé.

³⁶⁷ - Nahoum Goldman, lors d'une conférence en 1937, cité par P. Thémanlys, op. cit. p. 39

³⁶⁸ - La pensée juive peut être définie comme une réflexion à partir et à la lumière du corpus scriptural.

³⁶⁹ - M. Buber, *Eclipse de Dieu*, op. cit. p. 137.

pérennité sur la puissance de leurs armes, (Israël représente) l'étincelle messianique qui illuminait le monde de la fatalité et faisait luire l'espoir de la transfiguration ³⁷⁰.

Israël — en exil, le peuple juif — se présente alors, selon l'image de J. Hallévi (le premier penseur juif à ébaucher une théologie de l'Histoire) comme le *coeur* d'une humanité s'épanouissant en multiples nations ³⁷¹. Sa mission serait de contribuer à leur mise en valeur réciproque et surtout de ranimer leur espérance vacillante sous les vicissitudes de l'histoire. Ainsi, tout comme le sens de la vie individuelle ne peut se comprendre qu'inscrite comme participant à la vie collective, le sens de la vie d'une nation ne peut s'éclairer que comme participant à la réalisation d'une humanité unifiée. C'est en tant que collectivité, en un moment cristallisateur de sa formation, que les héritiers des patriarches ont fait *l'expérience du divin; ce n'est qu'en participant à ce qui le dépasse et l'inclut à la fois que l'individu se réalise pleinement* ³⁷².

Cette insistance sur un salut qui ne peut être que collectif, et étendu à l'humanité entière, est une des données fondamentales de la pensée juive. *Dieu conduit un peuple de la servitude à la liberté s'il est prêt à le servir au lieu de servir les puissants.(...) Il faut être un peuple pour servir parfaitement Dieu; car le service de Dieu signifie justice et quelque juste que soit un individu, il ne peut fournir que des pierres à bâtir. Un peuple, par contre peut bâtir la justice* ³⁷³.

Cependant la communauté elle-même ne peut remplir sa mission que si chacun de ses membres sont individualisés, et l'humanité ne peut s'unifier, qu'à condition que les nations restent fidèles à leur génie propre. Cette diversité des identités est représentée par les douze fils de Jacob. Si l'élection des patriarches, qui est individuelle jusqu'à Jacob, devient l'élection de l'ensemble des enfants de celui-ci, note B. Gross c'est que les douze, chacun selon sa modalité propre, sont indispensables à la réalisation d'Israël.

1 - 4 - 3 - Notion de *peuple élu* selon la pensée juive.

La notion de Peuple Elu, sans doute une des plus facilement déformée, se précise donc à la lumière de la conception traditionnelle juive de l'histoire: l'élection d'Israël peut être entendue comme le paradigme de l'élection de chaque nation.

Le général Pechkoff (fils adoptif de Maxime Gorki, qui servit dans la Légion Etrangère) me dit un jour qu'il ne pouvait admettre la notion de Peuple Elu. "Il me semble au contraire que tous les peuples sont élus, chacun pour un rôle différent" ai-je répliqué. Ainsi selon la Genèse, de Noé, qui signifie le repos, descendent Japheth, qui désigne l'espace et la beauté, c'est-à-dire la science et l'art, Sem, la gloire et l'individualisation, la durée, et Cham, la chaleur et la passion. N'y a-t-il pas là des valeurs fondamentales, la base de civilisations différentes et de rôles différents ?(...) Mon père croyait très intensément à la mission de la France.(...) J'ai trouvé récemment dans Ben Gourion l'idée de la mission particulière de chaque peuple ³⁷⁴.

Peut-être même peut-on tirer des paroles d'un maître du hassidisme que le rôle du peuple juif en diaspora serait, grâce à un statut d'étranger dans tous les peuples d'accueil (statut de dedans-dehors,

³⁷⁰ - B. Gross, op. cit. p. 13.

³⁷¹ - Juda Hallévi, *Le Kuzari, Apologie de la religion méprisée*, Paris, Verdier, 1993.

³⁷² - B. Gross, op. cit. p. 74.

³⁷³ - Martin Buber, Gog et Magog, p. 74. *C'est sur cette nécessité de la vie sociale pour réaliser le projet divin que Buber fonde le sionisme, celui-ci n'étant pas, pour lui, obligatoirement associé à un Etat indépendant mis à une organisation politique garantissant les conditions indispensables à l'instauration d'une société juste.*

³⁷⁴ - P. Thémanlys, op. cit. p. 30.

ou encore de distanciation-engagement), de rendre à chaque peuple le reflet de sa spécificité, en quelque sorte le convoquer à sa propre élection: *Rabbi Itsak Eisik de Kalew était un chancre d'amour. Dans les airs qu'il chantait, il était toujours question de l'amour et de l'impatiente langueur des amants séparés. Il les recueillait chez les bergers hongrois; lui-même gardeur d'oies dans son enfance, il les fréquentait volontiers. Puis il remaniait le chant avec précaution; car ce qu'il voulait était non pas lui ajouter quelque chose d'étranger mais le rétablir dans son sens originel, rendre sa haute signification à cette musique tombée du ciel parmi les pères*³⁷⁵.

*Seigneur du monde, sauve Israël, et si tu ne le veux pas, sauve les nations, car cela revient au même*³⁷⁶.

Hitler apparaît alors comme ayant voulu usurper l'élection de chaque peuple au profit du seul Volk allemand. B. Gross cite ses propos: *L'enjeu de la lutte contre Israël est tout simplement la destinée du monde.(...) Il ne peut y avoir deux peuples élus. Nous sommes le peuple de Dieu, ces quelques mots décident de tout (...) Le Juif c'est la dérision de l'homme. C'est la créature d'un autre Dieu (...) C'est un étranger à l'ordre naturel, un être hors nature. Les Juifs c'est quelque chose de (...) une leçon que nous n'aurons jamais fini d'apprendre*³⁷⁷.

L'élection d'Israël ne signifie donc en rien une quelconque supériorité. *L'élection est un principe de séparation et non d'expansion: l'élection fait place aux autres nations en tant que telles dans l'économie d'un monde tandis que la religion chrétienne, ecclesia militans, trouve sa raison d'être dans la conversion des infidèles*³⁷⁸. Or la particularité d'Israël, telle qu'elle est précisée dans la tradition, implique avant tout des devoirs. A. Finkielkraut cite Y. Leibowitz: *c'est le don de la Torah qui fait la particularité d'Israël. (Celle-ci)ne se trouve que dans l'exigence qui lui est proposée. Il peut se plier ou ne pas se plier à cette exigence. C'est pourquoi il n'y a pas de garantie à son destin*³⁷⁹.

1 - 4 - 4 - Le peuple juif et problème du Mal

Les Juifs ont été *le symbole le plus stable du mal qu'ait connu la chrétienté*³⁸⁰. Identifié au Mal dans l'inconscient et le conscient de tout l'occident chrétien, le Juif fut beaucoup plus qu'un simple bouc émissaire interchangeable. *Le Juif est identifié au Mal, dans l'inconscient et le conscient. Depuis l'écriture des Evangiles, pour toute personne christianisée, c'est Judas, dont le nom signifie juif, qui trahit Jésus, c'est Caïphe qui le livra aux Romains*³⁸¹. La foule juive assistant à la crucifixion cria que son sang retombe sur nos têtes, traîtres et déicides. Les mêmes accusations (sinon de déicide, du moins d'atteinte à l'Etat, ce qui sociologiquement revient au même) furent portées contre Dreyfus, notent les analystes de l'Affaire³⁸².

Cherchant à comprendre comment un faux, difficile à lire à force d'incohérence, *Les protocoles des Sages de Sion*, a pu être pris comme véridique non seulement par des citoyens peu instruits mais

³⁷⁵ - M. Buber, op. cit. p. 370.

³⁷⁶ - Le Rabbi de Konitz, cité par Jean-Richard Bloch, 1935, Cercle des Etudes juives, lui-même cité par P. Thémanlys, op. cit. p. 47.

³⁷⁷ - Extrait de Raushning, *Hitler m'a dit*, Paris, Coopération, 1959, cité par B. Gross, op. cit. p. 142.

³⁷⁸ - Alain Finkielkraut, *La réprobation d'Israël*, Paris, Denoël Gonthier, 1983, p. 67.

³⁷⁹ - Id. p. 68.

³⁸⁰ - Saul Friedlander, *Histoire et psychanalyse, Essai sur les possibilités et les limites de la psycho-histoire*, Paris, Seuil, 1971, p. 163.

³⁸¹ - Georges Friedmann, *La fin du peuple juif*, Paris, Gallimard, 1965, p. 305. Il est à noter que depuis le pontificat de Jean XXIII, la perception officielle des Juifs par l'Eglise a changé du tout au tout.

³⁸² - Jean-Denis Bredin, *L'Affaire (Dreyfus)*, Paris, Julliard, 1983.

bien par des chefs d'Etat et des responsables politiques, N. Cohn a magistralement mis en relief le rôle que la figure du Juif, confondue avec une imago paternelle où s'amalgamaient le démoniaque et la séduction³⁸³, a joué dans l'imaginaire et l'inconscient collectif européen depuis l'époque des Croisades.

Au niveau du *pré-conscient* et du conscient, l'*enseignement du mépris*³⁸⁴ était en parfait accord avec les fantasmes et la diabolisation de la figure du Juif depuis le Moyen Age. Les travaux de J. Isaac, de L. Poliakov³⁸⁵ (entre autres) ont montré de manière irrécusable que l'antisémitisme moderne s'est enraciné dans l'antijudaïsme chrétien, idée reprise par Y. Chevalier³⁸⁶: dans la mesure où l'Evangile se situe dans la continuité de l'Ancien Testament, mais aussi dans son dépassement, le christianisme est amené à se dire en continuité avec le judaïsme mais aussi dans une rupture avec lui par laquelle il se substitue à lui. Cette idée est au coeur même de la cité chrétienne du Moyen Age, où la société est censée avoir pour seul fondement le texte des Evangiles, et doit être organisée socio-politiquement à partir de ce texte. Le terme même d'Ancien Testament le dévie de son sens.

Démonisation de la figure du Juif et théologie affirmant les *Juifs perfides* ont imprimé l'imaginaire occidental jusqu'à nos jours. Ewa (une "Deuxième génération"), aujourd'hui en Israël, avait douze ans en 1960. Un jour, nous a-t-elle dit, jouant avec les enfants des fermiers de ses parents, elle les entendit refuser de croire qu'elle était juive: *Tu n'as pas de cornes et tu n'as pas de queue!*

Certes les Juifs ne furent pas les seuls boucs émissaires, pas plus qu'ils ne furent les seuls que Hitler voulaient exterminer, mais ils le furent toujours quand d'autres pouvaient connaître un certain répit. L'histoire de l'antisémitisme est à la fois l'histoire des Juifs et l'histoire des nations où ils transitèrent. Il ne s'agit ici ni d'en faire le résumé, ni de chercher les causes de l'antisémitisme mais simplement de relever deux points:

1° Les Juifs eux-mêmes semblent n'avoir jamais eu de *bouc émissaire* sauf celui qui a donné son nom à la métaphore, c'est-à-dire que leurs institutions avaient prévu l'éjection collective du mal hors du groupe social sous forme symbolique. Par ailleurs, le jour du Grand Pardon, ils reconnaissent eux-mêmes leurs manquements devant leur Créateur qui les absout collectivement et sont sommés, individuellement, de se réconcilier avec tous ceux avec qui ils peuvent être en litige (la confession chrétienne, du fait de son caractère individuel, ne correspond que de loin à ce rite)³⁸⁷.

2° Les autres groupes minoritaires pris comme boucs émissaires ou traités de races inférieures ne furent jamais soupçonnés de conspiration de manière aussi récurrente; aucun soupçon de conspiration n'atteint jamais la démesure de l'invention des présumés *Sages de Sion*³⁸⁸.

³⁸³ - Figure analysée par Freud, *L'inquiétante étrangeté*, op. cit. pp 263-315.

³⁸⁴ - L'expression est de Jules Isaac, *Genèse de l'antisémitisme*, Paris, seuil 1991. L'antijudaïsme, lutte du christianisme contre le judaïsme en tant que religion rivale, s'ancre dans l'adoption du christianisme comme religion d'Etat par l'empereur Constantin, au IV^e siècle. Il se développa tout particulièrement à partir de l'époque des Croisades;

³⁸⁵ - Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, nouv. éd., vol 1: *L'âge de la foi*, vol 2: *L'âge de raison*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

³⁸⁶ - Y. Chevalier, op. cit.

³⁸⁷ - Il serait intéressant d'étudier les rites de pardon, en Bretagne, du fait du caractère collectif de la réconciliation.

C'est la communauté tout entière qui se réconcilie avec Dieu et avec elle-même.

³⁸⁸ - Rappelons qu'ils sont toujours réédités et diffusés, en particulier dans les pays arabes.

Il est vrai que l'antisémitisme est tout aussi virulent dans des pays non chrétiens, ce qui ne manque pas de compliquer l'analyse. Il ne s'agit pas ici d'introduire un chapitre à ce sujet mais seulement de constater que:

- La racine de l'antisémitisme, malgré les nombreuses études dont il reste l'objet, n'a encore pas été élucidée.

b - Le fait d'avoir été, d'être encore, le support privilégié de la projection des forces démoniaques, dans des fantasmes associant meurtres rituels d'enfants et soupçon d'une conspiration supranationale, pousse le Juif, plus que jamais après la Shoah, à s'interroger sur le Mal, en particulier sous sa forme de la souffrance du Juste ³⁸⁹.

1 - 5 - L'identité juive

1 - 5 - 1 - Difficulté de la définition

L'identité juive est devenue malaisée à définir depuis que, suite aux lois d'émancipation, les Juifs qui ne pratiquent aucun rite religieux (ou d'origine religieuse) ou culturel peuvent ne présenter aucun trait les distinguant des autres citoyens des pays dans lesquels ils vivent. Eux-mêmes sont souvent les premiers à s'interroger sur leur judéité ³⁹⁰.

Ainsi R. Aron, Juif et sociologue: *Ma judéité ? Pour dire la vérité, je suis incapable de définir la spécificité de ce qui en moi est juif. Ce qu'il y a de choix, c'est d'un côté la citoyenneté française et en deuxième lieu, la volonté de ne pas rompre les liens avec les autres Juifs dans le monde et en même temps, avec les Israéliens* ³⁹¹.

Pour lui, les Juifs ne sont *ni peuple, ni race*. Les traits caractéristiques qu'ils peuvent présenter sont dus en grande partie d'une part aux conditions qui leur furent faites, d'autre part à leur attachement à la Foi, attachement traduit en études du Talmud et en rites. Cependant, ces traits tendent à s'estomper depuis qu'ils peuvent mener la vie de n'importe quel citoyen. Lui-même ne se reconnaît aucun comportement juif, ni réactionnel, ni aucun intérêt pour la tradition.

Je considère qu'il y a deux façons aujourd'hui d'être Juif en dehors de la religion, l'une est de se déclarer, par décision claire et résolue, citoyen d'Israël, et dans ce cas, on devient citoyen israélien. Ou bien on maintient cette communauté que j'ai évoquée, mais en même temps, parce qu'on est né en France, parce qu'on a été élevé dans la culture française, parce qu'on se sent profondément français, on reste citoyen français, qu'il puisse en résulter de temps à autre des déchirements intérieurs, cela va de soi. Mais l'argument selon lequel je risque un jour d'être de nouveau persécuté ne me touche pas plus que ne touche un Israélien l'idée que peut-être un jour l'Etat d'Israël sera détruit par la coalition des Etats arabes.

³⁸⁹ - Cependant, jamais, dans la tradition juive, il n'est recommandé de s'attarder sur les malheurs et la souffrance, un seul exemple: Le Shabbat, quelles que soient les conditions conjoncturelles, doit être consacré à la joie. Dans un entretien avec S. Malka, E. Wiesel fait mention d'une remarque qui lui fut faite par Chouchani, grand maître contemporain: *tu t'attaches trop à la souffrance*. E. Wiesel avoue: *C'est vrai qu'à cette époque, c'est la souffrance qui dominait ma vie. Peut-être a-t-il su, dans une sorte de vision, que pour ma génération qui était aussi la sienne, le thème de la souffrance serait le thème majeur de toutes les quêtes philosophiques et littéraires et éthiques*. Salomon Malka, *Monsieur Chouchani*, Paris, J.-Cl. Lattès, 1994, p. 45.

³⁹⁰ - Nous reprenons la distinction empruntée par D. Schnapper à Albert Memmi (Revue française de Sociologie, 1965): le *judaïsme*, tout le corpus religieux et l'ensemble des valeurs et de la culture juives, la *judéité*, la manière d'être juive, la *judaïcité*, l'ensemble des institutions et de personnes juives. Dominique Schnapper, *Juifs et israéliens*, Paris, Gallimard, 1980, p. 34.

³⁹¹ - Victor Malka, *Aujourd'hui, être juif*, Paris, CERF, 1984, p. 236.

*Qu'en raison du passé juif, le Juif qui se veut français et citoyen français puisse connaître en telle ou telle circonstance des problèmes spécifiques, il serait fou de le nier. Mais refuser cette condition serait refuser la seule condition dans laquelle je puis me reconnaître. Car je ne puis me reconnaître que comme juif par mes origines et comme français par ma nationalité*³⁹².

Pour R. Aron, il n'est pas vraiment légitime de parler de peuple juif, ne serait-ce que parce que Juifs et Israéliens, qu'ils distinguent toujours en ces termes, ne peuvent être confondus en un seul collectif: *Le cas des Juifs et des Israéliens est sans exemple. Il n'y en a pas d'autre qui lui soit comparable. On parle de peuple juif en englobant les Israéliens et la diaspora. Ce peuple n'existe que dans la mesure où les Juifs de diaspora veulent y participer et y appartenir. Sans quoi, on peut dire, évidemment, qu'ils ont certaines expériences communes.(...) Cette conscience (d'appartenir à un peuple) a été dans une large mesure, reconstituée par le génocide et les événements de la dernière guerre*³⁹³.

Quant à Israël: *Ce qui me paraît, outre son histoire paradoxale, la singularité de la nation israélienne, c'est qu'elle résulte d'un choix individuel de Juifs à travers le monde*³⁹⁴.

Jocelyne³⁹⁵, née en France, aujourd'hui israélienne depuis sa décision à vingt ans, décision non indépendante des séquelles de la Shoah — son père et son grand-père ont été déportés — me raconta, mi riant, mi blessée, que lors d'un voyage elle avait rencontré deux jeunes filles juives qui ne voulaient pas croire à sa judéité: *Tu n'as pas l'air juif!... Tu connais le Chabbat ? Les fêtes ?* continuèrent-elles d'un air soupçonneux.

Dans bien des entretiens, il arrive que témoins, ou enfants de témoins, revendiquent leur judéité et se présentent *très juif, vrai juif*, en précisant ne rien connaître de la tradition et des rites.

1 - 5 - 2 - Critères de l'identité juive

a - Selon les lois rabbiniques

Est Juif³⁹⁶ tout enfant né de mère juive et toute personne s'étant convertie au judaïsme. Un Juif qui se convertit à une autre religion reste Juif. Cette définition date de l'époque du retour des Juifs de l'exil de Babylone (538 av JC). La Loi du Retour, promulguée par l'Etat d'Israël dès sa création, restreint la loi rabbinique: un Juif qui s'est converti à une autre religion perd le bénéfice de cette loi qui permet à tout Juif, s'il en exprime le désir, d'acquérir la nationalité israélienne dès son entrée en Israël³⁹⁷.

Les Juifs sont, étymologiquement parlant, les descendants de la tribu de Judas, tribu qui, avec les tribus de Benjamin et de Lévi — les membres de cette dernière, étant consacrés au service du culte du Temple, n'avaient pas de territoire — formèrent le Royaume de Judée, tandis que le Royaume d'Israël rassemblaient les dix autres tribus. Celles-ci se perdirent peu à peu après la destruction du

³⁹² - Raymond Aron, *Essais sur la condition juive contemporaine*, Paris, Ed. de Fallois, 1989, p. 249.

³⁹³ - Id. p. 271.

³⁹⁴ - Id. p. 249.

³⁹⁵ - Nous retrouverons Jocelyne plus longuement dans le chapitre suivant.

³⁹⁶ - Le terme *Juif* (*Youdaïos*, en grec, *Judaï*, en latin) a été utilisé à partir de 721 av. JC, date de la fin du royaume du Nord, ou royaume d'Israël, celui du Sud, ou royaume de Judée, ayant duré, avec des interruptions, jusqu'à la défaite de 135 ap. J.C. La Judée est alors appelée *Palestina Syria* par les Romains. Avant 721 av. J.C., Israël était le terme générique pour désigner l'ensemble des deux royaumes, Israël étant l'autre nom de Jacob, le père des douze tribus qui se constituèrent en nation lors de la sortie d'Égypte.

³⁹⁷ - Claude Klein, *Le caractère juif de l'Etat d'Israël*, Paris, Cujas, 1977.

royaume d'Israël, tandis que les descendants des habitants de la Judée conservèrent toujours leur identité et des liens avec leur terre d'origine ³⁹⁸.

Dans la Bible, il est mention des Juifs, en tant qu'entité nationale, après la destruction du Premier Temple, quand ils sont en exil en Babylonie. La dénomination *juif* apparaît donc d'emblée liée à la notion d'exil.

Cependant, selon la tradition juive, le peuple juif est né symboliquement lors de la sortie d'Égypte. Sous la houlette de Moïse, les descendants des douze fils de Jacob entrés 400 ans plus tôt en Égypte, s'organisèrent en une collectivité, caractérisée par son unité mais aussi par la sauvegarde de la spécificité de chaque tribu, et qui reçut sa constitution politico-religieuse au Sinaï.

Si le Peuple juif est né en s'arrachant collectivement à la servitude, la tradition juive voit en Abraham le premier Juif. Ayant quitté la société idolâtre dans laquelle il était né, Abraham, *l'hébreu*, descendant de Heber, est considéré comme le premier à avoir adopté le judaïsme c'est-à-dire à avoir connu et pratiqué la Torah toute entière, celle qui sera révélée à l'ensemble de la collectivité par l'intermédiaire de Moïse. Il a noué une alliance avec Dieu, scellant l'identité profonde de la terre d'Israël, de la Nation d'Israël et de la Tora. Cependant Abraham est dit n'être devenu vraiment Juif qu'en enfantant Isaac: c'est en effet la transmission qui authentifie la judéité.

L'identité juive se définit par l'appartenance à une nation qui a conclu avec Dieu une alliance en vertu de laquelle la propriété de la Terre d'Israël lui a été attribuée jusqu'à la fin des temps ³⁹⁹.

De ces trois considérations, il apparaît que, pour définir la judéité selon la tradition juive, les notions d'exil (indissociable de l'espoir du retour), de transmission et de collectivité sont essentielles. Il s'agit d'une chaîne de transmission familiale et nationale faisant passer, et réalisant, de génération en génération, la loi mosaïque.

b - La judéité

La définition rabbinique, normative, n'est pas opératoire en recherche démographique ou sociologique en milieu juif.(...) L'autodéfinition est un élément essentiel qui doit être retenu, sans aucune restriction, par le démographe et le sociologue qui s'intéressent autant aux phénomènes d'érosion du groupe (mariages mixtes, conversions, déclaration du type "je ne suis pas Juif" contredites ensuite par l'affirmation, "je suis d'origine juive", qu'aux identités nettement exprimées.(...) Cette auto-définition ne se limite pas, c'est évident, à la pratique religieuse, mais prend en compte les multiples expressions de l'identité juive (culturelles, linguistiques, ethniques...) ⁴⁰⁰.

Cette autodéfinition rejoint ce qu'A. Memmi ⁴⁰¹ a été le premier à définir comme judéité, une certaine manière de se sentir appartenir à la tradition juive et d'exprimer, ou non, cette appartenance.

Pour beaucoup, la judéité est d'abord pur questionnement: *s'interroger sur l'identité juive, c'est déjà l'avoir perdue. Mais c'est encore s'y tenir, sans quoi on éviterait l'interrogatoire. Entre ce*

³⁹⁸ - Renée Neher-Bernheim, *Une date qui fait mal*, In *Information juive*, oct. 1979.

³⁹⁹ - Claude Franck, Michel Herzlikowicz, *Le sionisme*, Paris, PUF, 1980, p. 6.

⁴⁰⁰ - Doris Bensimon, Cergio Della Pergola, *La population juive en France*, Jérusalem, Université hébraïque, The Institute of contemporary Jewry, Paris, CNRS, 1990, p. 14.

⁴⁰¹ - A. Memmi, op. cit.

“déjà” et cet “encore”, se dessine la limite, tendue comme une corde raide, sur laquelle s’aventure et se risque le judaïsme des Juifs occidentaux ⁴⁰².

Le plus souvent, elle est associée à l’idée d’avoir été ou de risquer d’être désigné comme Juif et /ou victime de persécutions.

D. Baumann cite G. Perec: *Je ne sais pas très précisément ce que c’est qu’être Juif, ce que ça me fait que d’être Juif. C’est une évidence, si l’on veut, mais une évidence médiocre qui ne me rattache à rien; ce n’est pas un signe d’appartenance, ce n’est pas lié à une croyance, à une religion, à une pratique, à un folklore, à une langue; ce serait plutôt un silence, une inquiétude: une certitude inquiète derrière laquelle se profile une autre certitude, abstraite, lourde, insupportable: celle d’avoir été désigné comme Juif, et parce que Juif victime, de ne devoir la vie qu’au hasard et à l’exil (...) ma démarche est différente de celle de Robert Bober: être Juif pour lui, c’est continuer à s’insinuer dans une tradition, une langue, une culture, une communauté que ni les siècles de la diaspora, ni le génocide systématique de la solution finale n’ont réussi à définitivement broyer (...) c’est surtout avoir le sentiment de partager ces gestes et ces rites avec d’autres, au delà des frontières et des nationalités, partager ces choses devenues racines, tout en sachant à chaque instant qu’elles sont en même temps fragiles et essentielles, menacées par le temps et par les hommes: fragments d’oubli et de mémoire, gestes que l’on retrouve sans les avoir jamais appris, mots qui reviennent, souvenirs de berceuses, photographies précieusement conservées, signes d’appartenance sur lesquels se fonde son enracinement dans l’histoire, sur lesquels se forge son identité, c’est-à-dire ce qui fait qu’il est à la fois lui et identique à l’autre ⁴⁰³.*

c - La judéité: la conscience d’une destinée spécifique ?

Nombreux sont les Juifs reprenant à leur compte la définition de Sartre. Ils ressentent et estiment que, sans l’antisémitisme, le sens de leur appartenance juive eût disparu depuis longtemps. Il est certain que la Shoah a ravivé la conscience juive. *Cette conscience (d’appartenir au peuple juif) a été dans une large mesure reconstituée par le génocide et les événements de la dernière guerre ⁴⁰⁴.* Paradoxalement, c’est à la fin du XX^e siècle, quand ils ont conscience, suite à la Shoah, de faire partie d’une *communauté de destin ⁴⁰⁵* que, peut-être pour la première fois dans l’histoire juive, du fait des lois d’émancipation et de l’évolution sociologique, l’appartenance juive peut être un choix: *mes petits-enfants ne sont, après tout, Juifs que parce qu’ils ont décidé de l’être et qu’ils se sentent tels ⁴⁰⁶.* Encore faut-il se demander dans quelle mesure l’individu est libre de se sentir appartenir à tel ou tel groupe humain, quand son appartenance à ce groupe est essentiellement le fait de liens familiaux ⁴⁰⁷.

Cependant R. Aron semble faire part d’une attente déçue: *Il faut bien dire que la majorité des Juifs que l’on rencontre sont surtout pratiquants plutôt que porteurs d’une spiritualité spécifique ⁴⁰⁸.* Et la sociologue D. Schnapper conclut la présentation de son étude sur la sociologie des Juifs et des israélites en citant E. Lévinas: *On ne peut pas en effet être Juif sans le savoir. Il faut désirer*

⁴⁰² - Emmanuel Levinas, *Difficile liberté*, Albin Michel, 1984, p. 78, cité par Nicole Lapierre, op. cit, p. 33.

⁴⁰³ - D. Baumann, op. cit. p. 241.

⁴⁰⁴ - R. Aron, op. cit. p. 271.

⁴⁰⁵ - A. Wiewiorka, op. cit.

⁴⁰⁶ - R. Aron, op. cit. p. 276.

⁴⁰⁷ - Nous verrons plus loin l’expression de Y Castellan, le caractère *fatal* de l’appartenance familiale.

⁴⁰⁸ - R. Aron, op. cit. p. 275.

*le bien de tout son coeur et à la fois ne pas le désirer simplement dans l'élan naïf du coeur. L'appartenance au judaïsme suppose le rite et la science. La justice est impossible à l'ignorant. Le judaïsme est une extrême conscience*⁴⁰⁹.

Sociologues et psychologues doivent reconnaître que, quelle que soit l'autodéfinition du Juif, l'identité juive, du moins dans les sociétés imprégnées de christianisme, reste associée à l'idée de l'espérance d'un paradis terrestre, alors que les autres monothéistes (chrétiens et musulmans) ne croient qu'à un paradis post-mortem. *Depuis des siècles, le malheur et la catastrophe ont toujours paru être la plus immédiate des éventualités, sans que pour autant disparaisse la confiance en une ultime délivrance. A cette vision du monde et de l'avenir, notre identité est liée*⁴¹⁰.

*Les Juifs ont opéré tout au long de leur histoire une fusion sans équivalent de la religion et du sentiment d'appartenance à un peuple. On ne peut les étudier en ne se tenant qu'à un seul élément*⁴¹¹.

Quelle que soit la manière dont chacun de ceux qui lui appartiennent la définissent, la judéité semble bien d'abord une question qui, au fur et à mesure de son éloignement du judaïsme traditionnel, peut tourmenter à la manière d'une obsession: on peut échapper au judaïsme par la conversion mais non à la judéité, question obsédante à laquelle on s'adonne comme à un vice⁴¹².

D'autres auteurs peuvent être cités, mettant eux aussi l'accent sur la conscience de l'appartenance:

*Appartenir à la maison d'Israël consiste à s'inclure dans un ensemble historique qui ne coïncide pas avec la géographie politique et dont le principe de la cohésion consiste en la conscience de son existence en même temps que son principe d'affirmation découle des échanges réglementés et ritualisés qui s'instaurent entre ses membres*⁴¹³.

*Dans cette tradition, être une nation est une religion (...) L'individu n'est qu'une fraction de la conscience millénaire*⁴¹⁴.

1 - 5 - 3 - Les lois de Nuremberg

Dès son arrivée au pouvoir, en 1933, Hitler édicte des lois anti-juives qui s'aggravent au cours des années. Est identifié comme Juif celui dont les grands-parents sont Juifs. Il convient de rappeler l'essentiel des lois raciales édictées en 1935.⁴¹⁵

a - Lois concernant la qualité de citoyen du Reich... Article II:

⁴⁰⁹ - D. Schnapper, op. cit. p. 27.

⁴¹⁰ - Saul Friedlander, *Quand vient le souvenir*, Paris, Seuil, 1982, p. 153.

⁴¹¹ - Yosef H. Yerushalmi, *Zakhor, Histoire juive et mémoire juive*, Paris, La Découverte, 1984.

⁴¹² - Hanna Arendt, *Sur l'antisémitisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, p. 192. Selon H. Arendt la notion de judéité est concomitante de l'antisémitisme qui lui-même s'est développé dans le prolongement de l'antijudaïsme quand les Juifs se sont émancipés des formes traditionnelles du judaïsme. *Plus l'origine juive perdait sa signification religieuse, nationale, socio-économique, plus la judéité devenait obsédante. Les Juifs étaient obsédés comme on peut l'être par un défaut ou une qualité physique.(...) Des Juifs avaient pu échapper au judaïsme par la conversion, mais on n'échappait pas à la judéité.* id. pp 186-192.

⁴¹³ - S. Korcaz, op. cit. p. 15.

⁴¹⁴ - C. Wardi, op. cit. p. 15.

⁴¹⁵ - Cité par R. Neher-Bernheim, *Histoire juive de la renaissance à nos jours*, Paris, Durlacher, 1963, Tome III, 2^o partie, p. 572-573.

1 . Sont citoyens du Reich uniquement les habitants du Reich de sang allemand, ou de race parente, qui prouvent par leur conduite qu'ils ont la volonté et la possibilité de servir fidèlement le Reich et le peuple allemand (...)

3 . Seul le citoyen du Reich jouit de la plénitude des droits politiques, conformément aux lois. Compléments à l'article II donnés dans les ordonnances d'application:

- Est Juif celui qui a au moins trois ascendants de race intégralement juive.

- Est considéré comme sujet de *sang mêlé* celui qui a un ou deux ascendants de race intégralement juive.

- Est également considéré comme Juif le sujet de *sang mêlé* qui, à la promulgation de la loi du 15 Septembre, faisait partie de la communauté religieuse juive ou qui était à ce moment marié à une personne juive, ou qui, après l'entrée en vigueur de la loi du 15 Septembre, faisait partie de la communauté religieuse juive, ou qui était à ce moment marié à une personne juive, ou qui, après l'entrée en vigueur de la loi du 15 Septembre, est né d'un mariage dont un des époux est Juif.

b - Loi concernant la protection de la race allemande et de l'honneur allemand.

- Article I: (...) les mariages entre Juifs et habitants du Reich de race allemande ou parente sont interdits. Les mariages qui auraient été contractés nonobstant cette interdiction sont nuls même si, dans le dessein de tourner la loi, ils ont été conclus à l'étranger.

- Article II: Les relations en dehors du mariage, entre Juifs et habitants de race allemande ou parente, sont interdites.(...)

- Article V:

1. Les contraventions aux prescriptions de l'article premier seront punies de travaux forcés.

2. L'homme qui contrevient aux dispositions de l'article II sera puni de prison ou des travaux forcés (Journal Officiel du Reich, 15 Septembre 1935).

1 - 5 - 4 - Le statut du 3 Octobre 1940 en France

Le gouvernement dans son oeuvre de reconstruction nationale a dû, dès les premiers jours, étudier le problème des Juifs et celui de certains étrangers qui, ayant abusé de notre hospitalité, n'ont pas peu contribué à notre défaite.

Partout, et spécialement dans les services publics, si réelles que soient d'honorables exceptions dont chacune pourrait fournir un exemple, l'influence des Juifs s'est fait sentir insinuante et finalement décomposante.(...)

Notre désastre nous impose l'obligation de regrouper les forces françaises dont une longue hérédité a fixé les caractéristiques. Il ne s'agit pas de facile vengeance mais d'indispensables sécurités. (texte paru au Journal Officiel du 18 Octobre 1940) ⁴¹⁶.

En son article premier, le statut définit le Juif: *est regardé comme Juif,(...) toute personne issue de trois grands-parents de race juive ou de deux grands-parents de la même race, si son conjoint lui-même est Juif.* Les articles suivants excluent les Juifs des principales fonctions publiques. Ils ne peuvent plus occuper les postes de haute responsabilité dans les ministères et les administrations centrales. Ils sont exclus de la presse, du cinéma, de la radiodiffusion, du théâtre. Pour les professions libérales, des quotas doivent assurer *l'élimination des Juifs en surnombre.*

⁴¹⁶ - Cité par R. Neher-Bernheim, *L'antisémitisme contemporain*, Jérusalem, Université hébraïque, p. 51

Le gouvernement de Vichy a élaboré et promulgué la loi portant le statut sans que les Allemands ne l'exigent et en s'inspirant du modèle fourni par la législation nazie. *Sa démarche repose sur un antisémitisme vigoureux, à la française, dont les exemples sont innombrables tout au long des années 30.* Mélange d'antijudaïsme chrétien, d'antisémitisme économique et de nationalisme exacerbé ⁴¹⁷.

1 - 5 - 5 - La famille, lieu privilégié de la transmission de l'identité

Quelle que soit la manière dont elle se définit, si l'identité juive s'est maintenue au cours des siècles, y compris quand les critères de reconnaissance n'étaient plus essentiellement religieux, c'est par la puissance de liens familiaux périodiquement renforcés par des rites, des coutumes, plus ou moins marqués mais d'un impact d'une profondeur difficile à évaluer. Evoquons simplement le maintien de la célébration, en famille, des dates les plus marquantes du calendrier juif, accompagnée de repas préparés selon des recettes transmises de générations en générations et souvent accompagnés de chants dont les résonances vont toucher des cordes sensibles là où l'individuel et le collectif se sont ajustés depuis la plus haute enfance. (Selon nous, en ce lieu de l'être où se constituent les tous premiers attachements, ce même lieu auquel le traumatisme arrache plus ou moins complètement l'individu).

1 - 6 - Mémoire et familles; psychologie et histoire

L'étude de la mémoire familiale semble bien être le lieu privilégié de la convergence de l'histoire et de la psychologie.

a - Evolution récente des rapports histoire-psychologie

- Développement, depuis quelques années, des psychothérapies intégrant l'analyse de son arbre généalogique par l'individu;

- Intensification, en histoire, en sociologie et en psychologie, de l'étude des biographies, récits de vie, autobiographies, dans lesquels les origines familiales sont nécessairement rappelées ainsi que les événements collectifs qui ont pu intervenir dans le déroulement d'une vie et de la vie familiale. L'impact des *secrets* de famille pouvant remonter à plusieurs générations a été évoqué plus haut.

- Multiplication des généalogistes: sans qu'il ne soit possible de dire si c'est une mode ou un courant beaucoup plus profond, en corrélation avec les vastes mouvements de population de cette fin de siècle, nombre d'individus sont à la recherche des archives leur permettant de retrouver les traces de leurs ancêtres comme si chacun voulait être son propre historien.

- Appel lancé par les historiens aux psychologues en particulier pour l'étude de la Shoah ⁴¹⁸.

b - La famille: lieu de répercussion immédiate des crises socio-historiques

Bien des observateurs ont analysé la relation entre la crise familiale de l'Allemagne de l'entre-deux guerre et le développement du nazisme. En fait, tout ébranlement des structures traditionnelles (or l'Europe du début du siècle est une Europe rurale passant à l'ère de l'industrialisation et de l'urbanisation) est une secousse ressentie d'abord au sein des familles entre les générations.

⁴¹⁷ - André Kaspi, *Les Juifs pendant l'occupation*, Paris, Seuil, 1991, p. 56.

⁴¹⁸ - Michaël R. Marrus, *L'Holocauste dans l'histoire*, Paris, Flammarion, 1994, p. 181. L'auteur constate que les camps d'extermination ont été davantage étudiés par des psychologues que par des historiens, peut-être est-ce simplement qu'une telle entreprise demande une énergie créatrice dont l'historien est incapable.

Rappelons que nous avons pu définir la Shoah comme éclatement longitudinal et horizontal des familles et qu'il en découle que la transformation des séquelles du choc en mémoire est à observer d'abord dans les familles. L'instauration de la communication, là où il y avait *non-dit* du mal, et où ce *non-dit-trop-dit-mal-dit* a fait ses ravages les plus grands, c'est-à-dire au sein des familles, est le levier de la transformation-transmission du souvenir de la Shoah.

c - Contribution de l'historien au *travail de deuil*

H. Marrou⁴¹⁹ voyait dans l'histoire une oeuvre de catharsis collective. R. Barthes⁴²⁰ a analysé la *religion de l'histoire* de Michelet, où le déroulement historique se révèle bien plus que simple enchaînement de causes à effets; c'est une série de transformations quasibiologiques, une succession de moments sur une même tige, un engendrement. L'historien aurait pour tâche de rendre aux morts leur place dans la conscience de cet engendrement⁴²¹, d'une certaine manière de les ressusciter comme *ancêtres*. Il y aurait, à travers le travail d'historien, une fonction analogue à celle remplie par certains rites dans les sociétés dites traditionnelles.

*La résurrection du passé n'est pas une métaphore; elle est en fait une sorte de manducation sacrée, d'appropriation de la mort. La vie que Michelet redonne aux morts est affectée d'un coefficient funèbre si lourd que la résurrection devient l'essence originelle, absolument fraîche et vierge de la mort, comme dans ces rêves où l'on voit vivre un mort tout en connaissant qu'il est mort*⁴²².

2 - Notion de famille

Pour notre étude la notion de famille est capitale:

1° Nous avons envisagé la Shoah sous l'angle de l'éclatement familial (voir plus haut). Le sentiment de devoir recréer une famille, souvent dans la précipitation, fut partagé par un très grand nombre de survivants. Pour beaucoup, ce n'était pas seulement un désir personnel de retrouver une vie normale mais bien aussi de donner un prolongement à une identité séculaire et qui avait failli disparaître.

2° La famille juive est reconnue par tous les observateurs comme ayant été le principal facteur de la survie, en diaspora, du peuple juif malgré l'absence de structures politiques et la perte du territoire. Rappelons que, dans la religion juive, ce n'est pas la synagogue qui est centrale, mais la maison familiale. Chaque Juif est censé avoir une synagogue sous ses pieds. Certaines prières nécessitent la présence de dix hommes, mais le lieu du rassemblement n'exige aucune construction particulière et n'importe quelle bâtisse peut devenir un lieu de prières et/ou d'études.

La table familiale est devenue, après la chute du Temple, non pas seulement symboliquement mais réellement, l'autel des sacrifices: on y bénit le vin et le pain; on y partage le repas en bénissant la nourriture; on y lit la *Hagada* (récit de la sortie d'Egypte) le soir de *Pessah* (Pâques). Même quand les rites ne sont qu'un vague souvenir, la coutume de se réunir le vendredi soir et/ou le samedi à midi est restée vivace.

⁴¹⁹ - H. Marrou, op. cit.

⁴²⁰ - R. Barthes, op. cit.

⁴²¹ - En hébreu, *histoire* se dit *toledot*, qui signifie littéralement *engendrement*.

⁴²² - R. Barthes, op. cit. p. 75.

La maison familiale juive, dont chaque porte doit être marquée par une *mézouza*, petite boîte oblongue contenant les premiers versets du *Chema* (affirmation de l'unité divine), est le lieu de sanctification par excellence.

La judéité est d'abord le sentiment d'une appartenance passant par le lignage familial.

3° Israël est souvent perçu, tout particulièrement par les Juifs qui se rendent dans le pays ou qui y vivent, comme une immense famille: les liens y apparaissent plus intenses qu'entre nationaux d'autres nations.

4° Alors que dans certaines traditions, l'homme saint est identifié comme personnage solitaire (pensons aux moines bouddhistes ou chrétiens), selon la conception religieuse juive, le mariage est une *mitzva*, un commandement divin. *Il n'est pas bon que l'homme soit seul* ⁴²³ lit-on lors de chaque mariage. De même le don de la vie: le Messie n'est réputé pouvoir venir qu'après la descente sur terre de toutes les âmes encore en attente dans les cieux de leur réalisation dans l'humain.

2 - 1 - Définition de la famille

2 - 1 - 1 - Le groupe familial

Selon Y. Castellan le groupe familial (la cellule familiale moderne, dite nucléaire ou conjugale) peut être défini *comme un ensemble d'individus unis par les liens du sang (ou de l'adoption) partageant le même toit dans une communauté de services* ⁴²⁴. La famille est donc un groupe:

- Fondé sur les liens du sang ou de l'adoption
- Dont les membres en interaction ont un but commun: vivre et survivre
- Non pas formé par des adhérents volontaires pour une durée éphémère, mais *marqué par un certain caractère fatal* ⁴²⁵.

Chacun vit sa famille avant tout un autre groupe, et en sera marqué profondément. Ce caractère fatal, n'est pas vécu comme localisé uniquement au moment de la naissance mais se manifeste souvent au moment même où une nouvelle cellule familiale se constitue. En effet, à travers des études menées sur les partenaires du couple parental Y. Castellan constate *similitude de valeurs et complémentarité dans l'action* ⁴²⁶. La similitude des conflits intérieurs serait en effet un des facteurs les plus efficaces de l'attraction réciproque des candidats à la formation d'un couple. Y. Castellan cite les travaux de Lemaire: *tout se passe comme si l'inconscient de chaque individu percevait, dans l'inconscient de l'autre, une série de conflits intérieurs* ⁴²⁷. *Si ces conflits sont pour une part analogues aux siens propres et qu'il ressent chez l'autre une manière différente de réagir, l'individu se trouve alors puissamment attiré vers cet autre, avec de fortes chances de réciprocité* ⁴²⁸.

La primauté de groupe familial est telle que dans chaque groupe ultérieur l'individu va revivre quelque chose de ce qu'il a vécu initialement au sein de sa famille. Chacun vit sa famille avant de

⁴²³ - Genèse 2, 18.

⁴²⁴ - Yvonne Castellan, *La famille, du groupe à la cellule*, Paris, Dunod, 1980, p. VIII.

⁴²⁵ - Id. p. 9.

⁴²⁶ - Id. p. 121.

⁴²⁷ - Cette loi des affinités sera particulièrement manifeste dans l'histoire de Mathilde, Voie Famille B.

⁴²⁸ - Id. p. 123.

vivre un autre groupe, si bien que le problème se pose (...) non point comment le groupe familial se distingue de petits groupes, mais qu'est-ce que les petits groupes ont retenu de lui ⁴²⁹ ?

Définie en termes de *champ psycho-social* — champ dynamique de comportements et champ d'articulation d'individualités — la famille est caractérisée:

- Par des moments d'éclatement (dispersion des enfants) et de rassemblement
- Par la continuité: transmission ⁴³⁰.

Y. Castellan conclue son analyse de la famille en s'inspirant du modèle cellulaire: *la famille est le véhicule à la fois de la pérennité et du renouveau des temps. Son fil directeur est son destin même: la continuité de la vie*⁴³¹. Caractérisé par son homéostasie, sa production groupale, son potentiel de régénération, les noyaux qui se détachent d'elle pour former d'autres noyaux: unité multiple, créativité, évolutivité distinguent le groupe familial de tout autre groupe.

2 - 1 - 2 - Définition pragmatique de la famille normale

Ainsi Y. Castellan a-t-elle choisi une option toute pragmatique: une famille peut être considérée comme normale quand elle n'a pas eu à faire appel à une intervention psychologique ou psychiatrique. La normalité d'une famille peut se percevoir comme une régulation suffisamment souple de l'équilibre homéostatique interne du groupe: *L'homéostasie familiale (...) répond comme une structure qui tend à se rétablir quand un de ses éléments varie. Dans une famille normale, la structure sera souple, permettant à ses membres une variation maximale, une évolution personnelle débouchant sur une évolution de la structure elle-même* ⁴³².

Une famille saine, normale, serait une famille qui fonctionne bien.

2 - 1 - 3 - Attachement et identifications avant la verbalisation

C'est bien parce qu'elle est le lieu des tous premiers attachements que la famille imprime sa *marque* sur ses membres. Attachements sur lesquels se greffent les toutes premières identifications, où le mimétisme somatique est indissociable des représentations naissantes. L'identification narcissique, au sens où l'entend D.W. Winnicott, est précoce et fondamentale; elle est liée à la reconnaissance par l'enfant de sa propre existence: le visage de la mère est le premier miroir dans lequel l'enfant lit son existence, son acceptation. Quand l'enfant est privé de *l'espace proximal de la mère*, d'un contact minima, *ce n'est pas sans de profondes et durables dégradations de son psychisme: affaiblissement du sens du réel, désintéressement pour le monde extérieur, diminution du contrôle des réactions affectives, émotivité accrue, explosive et difficilement compréhensible* ⁴³³.

La première communication, la plus importante, est silencieuse ⁴³⁴. Elle est communion plus que communication, source et condition de toute communication ultérieure. Sous réserve de ce qu'une partie des contenus psychiques, la plus importante elle aussi, est destinée à n'être pas communiquée ⁴³⁵.

⁴²⁹ - Id. p. X.

⁴³⁰ - Cette double caractéristique peut s'appliquer terme à terme au peuple juif: d'une part tantôt rassemblé sur sa terre, tantôt dispersé; d'autre part toujours attaché à transmettre la mémoire de ses origines et le souvenir de la promesse du retour sur la terre des origines.

⁴³¹ - Id. p. 181.

⁴³² - Id. p. 38.

⁴³³ - Id. p. 4.

⁴³⁴ - Situation où se perçoit la différence entre le *non-dit* et le silence.

⁴³⁵ - Id. p. 18. Nous touchons là tout un pan du domaine abordé dans la notion de communications infra-verbales.

D.W. Winnicott, rappelle Y. Castellan, est un des premiers à avoir affirmé avec force que ce domaine intérieur (les tous premiers “objets” intérieurs installés lors de la communion silencieuse, fait de jubilation réciproque entre la mère et l’enfant) cette réalité particulière, qui n’a précisément rien à voir avec le réel, est un domaine à jamais préservé de toute communication. L’univers des objets réels est susceptible d’être partagé (...) l’univers intérieur, lui, doit être soustrait à tout regard, à toute connaissance, à toute concupiscence. Il doit être admis par tous comme l’essence de la personne, mais non pas pénétré: “chaque individu est un élément isolé, en état de non-communication permanente, toujours inconnu, jamais découvert en fait.” Les artistes jouent en permanence le jeu d’être compris et pourtant de demeurer cachés (...) être saisi (...) trahirait la création: telle est la dialectique de l’artiste, dans laquelle il entre plus que tout autre puisqu’il y fonde sa vie, mais dans laquelle tout individu se trouve plus ou moins impliqué.” Le non-dit⁴³⁶ est la préface de toute communication.

De plus en plus de psychologues s’intéressent au rôle du père dans la structuration psychique du tout petit bébé.

Ce n’est pas un hasard ou une mode si, dans des temps plus ou moins reculés, le geste d’acceptation venait du père — et en cas de refus, entraînait l’exposition de l’enfant à la mort. Très près de nous, dans l’espace et dans le temps, dans la culture hellénique et romaine, l’enfant accepté était pris dans les bras du père et présenté aux dieux tutélaires de la famille. L’enfant rejeté était abandonné dans un lieu reculé, avec une issue brève et prévisible, quand il n’était pas immédiatement tué. Ainsi avant que se joue un jeu d’identification actif, avant que l’enfant soit en état de s’identifier à lui-même au stade du miroir, il est l’objet d’un jugement de vie ou de mort⁴³⁷.

A cet égard la circoncision pratiquée à un stade très précoce pourrait jouer un rôle décisif. Par la circoncision, le père reconnaît, officiellement, et d’abord devant sa propre famille, l’entrée de son fils dans l’alliance d’Abraham. Il s’agit d’une double reconnaissance: celle du fils par le père, celle du fils pouvant par la suite se ressentir dans le lignage remontant à l’ancêtre mythifié.

2 - 1 - 4 - Traumatisme par mimétisme

Dans notre réflexion sur la notion de traumatisme, il a été question des traumatismes par *contagiosité* remontant des enfants aux parents. Nous avons préféré employer le terme mimétisme, réservant celui de contagiosité au traumatisme consécutif à la *vue du mal*.

2 - 1 - 5 - Le mythe familial

La famille est unifiée par un système de valeurs et de normes comportementales qui sous-tendent conduites et attitudes. Comme dans tout groupe, plus que dans tout groupe, ce système n’est pas indépendant de la société globale.(...) Comme tout groupe, la famille élabore son système de connaissance et de représentation, c’est là une pierre angulaire de l’appareil psychique groupal (...) Parmi les représentations mentales forgées dans la famille, intégrée dans celles-ci et sans doute au premier rang d’importance, figure la représentation sociologique de la famille elle-même, représentation qui serait, pour un théoricien de l’appareil groupal, le véritable organisateur du

⁴³⁶ - En fait il s’agit ici du silence et non du non-dit tel que nous l’avons défini et qui reste entaché de honte et/ou de culpabilité.

⁴³⁷ - Id. p. 65.

groupe⁴³⁸. Une telle production peut être appelé le mythe familial; si elle est peu développée, elle peut être désignée comme thème familial.

Le *mythe familial* n'est pas toujours verbalisé, il peut demeurer dans le subconscient. Il se déploie à un triple niveau:

- Il collecte un certain nombre de faits réels
- Il les articule pour répondre à certains motifs psychologiques (constitution d'une organisation cognitive en un scénario fortement investi affectivement)
- Il ajuste ce scénario aux rapports sociaux réels ou désirables dans le groupe familial.

Quand les ancêtres sont mythifiés, rappelle Y. Castellan, citant J. Lacan: *le sujet se voit d'abord dans un autre plus avancé, plus parfait que lui*, comme dans un miroir à la fois flatteur et anticipateur. Ce processus de mythification, rappelons-le, est un des aspects les plus importants de la perlaboration du deuil. Nous le vérifierons d'une manière globale dans le travail du deuil de l'après-Shoah.

Notons que, dans une famille juive tant soit peu religieuse, les ancêtres mythifiés sont les patriarches et leurs descendants: les enfants juifs apprennent à se percevoir dans le lignage direct des patriarches: *mon père Abraham*. Les petits Français apprennent *nos ancêtres les Gaulois*, mais ni Vercingétorix, ni Charlemagne ne sont perçus comme des ancêtres personnels. La nuance est sensible.

2 - 1 - 6 - Transmission et intensité affective

Reposant la question de l'hérédité des caractères acquis, Y. Castellan, toujours à partir des protocoles du Rorschach, observe qu'il y aurait davantage héritabilité, terrain propice à l'apparition d'un trait de caractère donné, que véritablement hérité. Cependant il semble bien, idée déjà avancée par I. Lézine et qu'Y. Castellan a pu confirmer, que certaines familles se transmettent *une intensité affective quantitativement homogène et qualitativement très hétérogène suivant la typologie réactionnelle de chacun*. Ainsi, dans certaines familles, l'intensité des émotions seraient beaucoup plus vive que dans d'autres, mais l'expression de ces émotions revêtiraient des formes très variées selon chacun des membres de la famille. Cette observation nous a paru vérifiée dans toutes les familles que nous avons rencontrées: les individus y affirment passionnément leur positionnement idéologique (où l'idéologie n'est jamais un simple raisonnement intellectuel). Et une même famille peut à elle seule rassembler tout l'éventail politique ou apolitique, religieux, areligieux ou antireligieux.

La famille peut être au bord de l'éclatement, mais il y a souvent un membre qui va *sauver* la dissociation et se sentira le devoir de raccommoier les parties. La famille d'Elisabeth, que nous avons rencontrée, en est un bel exemple⁴³⁹.

2 - 1 - 7 - La famille d'Elisabeth, une famille sur le point d'éclater, alliage d'intensité et d'individuation très diversifiée

- Le père (aujourd'hui décédé), non seulement admettait que chaque Juif choisisse sa manière de vivre la judéité mais reconnaissait cette diversité comme une valeur essentielle au judaïsme autant

⁴³⁸ - Id. pp 50-58.

⁴³⁹ - Nous avons vu Elisabeth, la mère, Sarah, la fille aînée, et Danielle, la cadette. Toutes trois viennent en Israël ainsi que le fils cadet que nous n'avons pas rencontré. Le fils aîné vit dans le Sud de la France; nous ne l'avons pas vu.

que nécessaire à l'épanouissement personnel. Lui-même pratiquait un judaïsme orthodoxe modéré mais fervent (qui le situerait aujourd'hui dans le courant *masorettiste*, c'est-à-dire à la fois fidèle à la tradition, ouvert au monde contemporain et voyant en Israël la centralité du peuple juif). Sioniste, il partit en Israël avec sa femme et ses enfants dans la foulée de l'après-guerre.

- La mère, Elisabeth, partage le point de vue de son mari: paix, tolérance et justice sociales sont ni plus ni moins importantes que les traditions spécifiquement religieuses et l'Etat d'Israël perd sa raison d'être, à ses yeux, si ne s'y instaure pas une société juste, reconnaissant l'égale valeur de tous ses membres et vivant en bonne intelligence avec ses voisins.

Dès leur première rencontre, bien avant la guerre, ils avaient rêvé d'aller rejoindre les pionniers dans ce qui s'appelait encore la Palestine et d'y vivre dit-elle, selon l'expression du prophète, *sous leur vigne et leur figuier*.

Tous deux ont participé de manière très engagée à la Résistance pendant la guerre, luttant les armes à la main et aidant au sauvetage des familles, ainsi qu'au renouveau juif déjà durant l'entre-deux-guerres.

- La fille aînée, Sarah, très tôt engagée aux côtés de ses parents dans l'aide aux rescapés des camps, a émigré la première en Israël. Elle devint officier de Tsahal puis, ses aspirations religieuses se faisant de plus en plus impérieuses, elle partit étudier dans un collège des plus orthodoxes. Elle épousa un ultra-orthodoxe, de ceux pour qui étude et pratique de la Torah, sous leur forme la plus traditionnelle, priment la construction de l'Etat.

- Le fils aîné adhéra longtemps au parti communiste israélien, optant ainsi pour la seule voie exclue par son père. Revenu en France, il se marie avec une non-juive, divorce, tente une nouvelle relation avec une non-juive, adopte la Haute-Provence où il se sent bientôt comme quelqu'un du terroir. Cependant, sous la pression familiale, il a fait circoncire le fils né de son premier mariage.

- Le fils cadet, ancien officier de Tsahal, pense qu'Israël doit d'abord compter sur ses propres forces physiques et économiques, opinion partagée par beaucoup de *Sabras* (Juifs nés en Israël) dont sa femme, née dans le pays.

- La fille cadette, Danielle, la seule qui réussit à maintenir des relations suivies avec tous les membres de la famille quelque soit leur positionnement par rapport à la judéité et Israël, rêve d'un parti politique à la fois socialiste et religieux. Historienne, elle allie l'étude des textes de type traditionnel à une critique des formes religieuses dont elle perçoit les contingences historiques. Elle reste fidèle à la kacherout et au Chabbat autant par sensibilité religieuse que par souci de pérenniser une tradition à laquelle elle est attachée affectivement.

Elle élève ses enfants dans la tolérance: s'ils ne veulent pas respecter le Chabbat, c'est leur droit, *mais dans leur chambre*, dit-elle avec un petit sourire.

Pour elle, la mission de l'Etat d'Israël est de sauver les Juifs, d'accueillir tous ceux qui se sentent menacés mais aussi de respecter la justice sociale.

Guidé par la théorie psychanalytique il est possible de déceler:

- Chez Sarah, l'admiration du père et le désir d'attirer son attention en amplifiant amour d'Israël et amour de la tradition, rivalisant ainsi avec une mère moins mystique que le père, plus soucieuse des réalités tangibles.

- Chez le fils aîné, le choix d'une option lui permettant de s'individualiser à l'écart d'un père dont la personnalité charismatique risquait d'étouffer la sienne, surtout compte-tenu de sa position d'aîné.

- Chez le fils cadet, une indépendance ancrée dans la solidité matérielle, positionnement sans doute facilité par la révolte du fils aîné, et respectant un minimum de formes.

- Chez Danielle, une inquiétude pour tenter de tout concilier: née pendant la guerre, les angoisses de la toute petite enfance, voire de la vie foetale (sa mère était enceinte d'elle quand elle décida de se réfugier en Suisse avec ses enfants, tandis que son mari risquait sa vie dans le maquis) puis de l'adolescente (son père est mort accidentellement quand elle avait 13 ans).

Mais l'analyse⁴⁴⁰ risque d'être très réductrice si sont négligées les forces d'aspiration de chacun, forces qui ne se découvrent qu'au fur et à mesure de leur réalisation et que, donc, aucun psychologue ne peut vraiment anticiper. Il est toujours plus aisé d'expliquer le présent par le passé que par le futur et/ou par le *projet* de l'individu. Il est vrai que celui-ci est bien plus pressenti que formulé par l'individu lui-même. Peut-être vaudrait-il mieux parler de *destinée* que de *projet* quand il s'agit de l'appréhension, par un individu, du fil de sa vie toute entière, de ce qu'il ressent, en lui, comme un devenir, une évolution qui est plus ou moins en accord avec sa situation momentanée.

La famille d'Elisabeth présente une palette de choix de manières d'être Juif allant d'un extrême à l'autre, chacun vivant son choix de manière très personnelle et s'y étant engagé de manière très intense. Qu'ont à se dire l'ex-communiste et la scrupuleuse religieuse ? La plus jeune, la mieux disposée à l'acceptation de tous, admet avec une certaine tristesse que sa soeur et elle ne font réellement aucun effort de compréhension réciproque. Tant que la mère est en vie, les liens sont maintenus; qu'en sera-t-il après ? Est-ce risqué de pronostiquer que l'un ou l'autre des descendants s'intéressera à l'arbre généalogique, le reconstituera et en ranimera la sève en faisant un tour de visite général. Qui sait s'il n'écrira pas un livre: saga romancée et/ou thèse universitaire de socio-histoire ?

Pour le moment, c'est la plus jeune qui rassemble en elle le plus large potentiel d'ouverture. C'est avec elle que la mère se sent le plus à l'aise. C'est dans son jardin, m'a fait remarquer sa mère, que poussent *la vigne et le figuier*: c'est elle qui réalise le rêve des parents, rêve lui-même inspiré directement par la promesse biblique.

2 - 2 - Famille et transgénérationnel

Les observations d'I. Boszormenyi-Nagy et de G. Spark ont l'avantage d'embrasser plusieurs générations. Ils se sont attachés à définir et à pratiquer une approche thérapeutique qui tient compte des composantes intergénérationnelles: leur concept de *justice* familiale, et de *loyauté* sont précieux pour élucider, aussi bien aux yeux du chercheur que de l'intéressé lui-même, ce qui est vécu comme fatalité ou culpabilité pesante.

2 - 2 - 1 - Importance de l'éthique

Leur définition de la famille rejoint celle d'Y. Castellan, mais ils insistent sur la valence quasi politique des principes psychologiques qui la gouvernent. A une approche multiconceptuelle intégrant les données de la psychologie dynamique, de la phénoménologie existentielle et de la théorie systémique, ils ajoutent l'analyse des priorités éthiques (le plus souvent en rapport avec la victimisation et l'exploitation). Leurs référents sont: M. Buber, S. Freud, M. Gandhi, Hegel, R. Fairbairn, K. Lorenz, T. Szasz.

⁴⁴⁰ - Nous trouvons aussi la répétition des scénarii: le père, mort accidentellement à l'âge de soixante deux ans, sa plus jeune fille ayant alors treize ans avait lui-même perdu son père prématurément quand il avait sept ans.

Selon eux, les exigences éthiques des familles sont un élément clé de leur compréhension; elles sont indépendantes des classes sociales et du niveau culturel: *we have not found valid the claim that the family's goals can be predicated from their cultural, social class or educationnel backgrounds*⁴⁴¹. La famille, selon eux, est une organisation multipersonnelle dont l'objectif est la survie individuelle et groupale (l'une étant indissociable de l'autre) et dont les membres, partageant les mêmes fantasmes, visent un but commun (*mission*) plus ou moins constant et sont liés par un système de règles.

2 - 2 - 2 - Famille saine, famille pathologique

a - La famille saine

Une famille saine est bâtie sur la loyauté et la justice. Chacun des membres sait suffisamment bien ce qu'il peut attendre des autres et ce qu'il leur doit au sein d'un équilibre général respectant l'individuation de chacun. La famille saine est celle qui, capable d'éviter les relations internes de nature symbiotique, permet l'individuation de chacun de ses membres et assure la fidélité de l'engagement des uns par rapport aux autres. Les conflits n'y sont pas absents mais ils sont intégrés. Un conflit, assumé et dépassé grâce au dialogue, est un levier d'une haute puissance dynamique. Une famille saine est finalement celle qui assure la meilleure individuation de ses membres. C'est paradoxalement là où l'individuation est la plus grande que la *loyauté* familiale est la mieux respectée. Une famille saine est celle qui facilite l'émancipation de chacun de ses membres; c'est-à-dire qu'elle offre une sécurité psychique individuelle, une confiance suffisante pour que les séparations se produisent sans brisure du lien et sans culpabilisation.

b - La famille pathologique

La famille pathologique présente un Ego de masse indifférencié. Ce n'est pas qu'un simple agrégat de pathologies individuelles, c'est tout le système des relations intrafamiliales qui est perturbé. La perturbation se traduit par un système d'exploitation de l'un ou l'autre des membres et/ou de victimisation-persécution.

Dans une famille pathologique, très souvent l'enfant manque de l'espace de jeu propre à la liberté dont il a besoin pour s'inventer les rôles fictifs grâce auxquels il s'approprie la réalité. Sans cet espace, il ne peut s'autonomiser. Souvent réduit à l'état d'objet par des parents, qui eux-mêmes sont mal autonomisés, il est amené à remplir une ou plusieurs fonctions:

- Parentifié, il est support de projection
- Bouc émissaire, il est celui sur qui se décharge les sentiments de culpabilité
- Partenaire sexuel, enjeu d'incestes réels ou fantasmes
- *Pet* (clown), il n'a pas de place dans la famille sinon celle d'amuseur; ses demandes affectives ne sont pas prises en considération; il n'est pas pris au sérieux. Derrière une façade de rires et de légèreté, couve une dépression.

Tant que le système familial n'est pas décrypté, il est impossible de dire qui subit et qui exploite l'autre.

⁴⁴¹ - Ivan Boszormenyi-Nagy, Geraldine Spark, *Invisible loyalties, reciprocity in intergenerational family therapy*, Nagestown, Harper & Row publishers, 1973, p. XV. *Nous n'avons pas pu valider l'idée que les buts d'une famille peuvent être dépendants de leur classe sociale, de leur niveau culturel ou de leur éducation.*

c - La transmission des pathologies

La famille nucléaire est un mythe. Les relations familiales semblent structurées selon un mécanisme inconnu mais non moins réel et efficient qui tend à la résurgence des mêmes types d'événements d'une génération à l'autre. Ce n'est qu'en remontant aux générations précédentes qu'on peut comprendre et soulager les troubles des enfants (encore à l'âge de l'enfance ou déjà à l'âge de l'adulte). Des individus peuvent paraître tout à fait émancipés et distants de leurs parents, en fait les liens se sont maintenus, concrétisés par des lettres, des échanges téléphoniques, des cadeaux, des visites ou (et surtout) des introjections qui font que l'individu vit sous le regard du (des) parent(s) intériorisé(s) dont il ne parvient pas à s'affranchir.

Des siècles durant, les enfants furent tenus, une fois adultes, de prendre en charge la vie économique de leurs parents; aujourd'hui, la charge économique est allégée mais demeure une lourde charge affective. Force est de constater la puissance des liens familiaux. Non mesurables d'après le comportement apparent, ils sont trahis par des indices que décèle l'observation psychanalytique: l'enfant le plus rebelle peut s'avérer être le plus loyal vis-à-vis de ses parents. Les parents impriment une marque indélébile sur leurs enfants. L'impact du système relationnel d'une famille subsiste derrière l'émancipation apparemment la plus absolue; les mêmes types de symptômes vont se reproduire de générations en générations selon une étroite gamme de modulations.

d - Le mariage

Ce ne sont pas deux individus qui nouent une alliance mais deux lignages. Tout mariage implique l'instauration d'une nouvelle *loyauté*. Le mariage est souvent associé au désir et à l'espoir de fonder des relations plus justes que celles de la famille d'où on vient.

La naissance des enfants, en créant de nouveaux devoirs, offrent de nouveaux droits aux jeunes parents. En effet l'asymétrie des obligations parents-enfants se renversent au profit des enfants quand à leur tour ils deviennent parents.

En bref:

1° La conduite familiale des individus relève de la stratégie politique: nul ne choisit sa famille, ni ses parents, ni ses enfants mais, du fait de son appartenance familiale, a des droits et des devoirs vis-à-vis des membres de sa famille en fonction desquels il va élaborer une stratégie d'allure quasi politique.

2° L'adulte est celui qui — éventuellement avec l'aide d'une psychothérapie — apprécie à sa juste mesure ce qu'il doit à ses parents et s'acquitte de sa dette sans déplacer sa part de crédit sur son conjoint ou ses enfants. Il sait rééquilibrer ses obligations en fonction de la famille qu'il crée à son tour. Devenu parent, il est capable de prendre soin de ses enfants de telle sorte que ceux-ci en s'inspirant de leur exemple apprennent le sens des responsabilités. Un enfant *parentisé* trop tôt, suite à une maladie, un accident ou à une erreur d'éducation (qui peut être due au fait que les parents ont été *parentisés* eux-mêmes trop tôt), n'ayant pas eu son dû en tant qu'enfant, atteindra difficilement la maturité. Le critère de celle-ci est le passage des relations d'obligation à des relations de confiance.

3° Il y a pérennité du lien parent-enfant et de la réciprocité de l'obligation c'est-à-dire d'une dette contractée au sein d'un système de double dépendance. L'enfant dépend matériellement et psychologiquement de ses parents. Mais ceux-ci dépendent de celui-là pour les continuer, éventuellement assurer le confort de leur vieillesse et surtout leur éviter isolement et détresse. C'est

par l'enfantement des petits-enfants que les enfants se dégagent d'une partie de leur dette vis-a-vis de leurs parents.

2 - 2 - 3 - Concept de *loyauté*

Définissable en termes de philosophie, de morale, de psychologie et de politique, le concept de *loyauté* implique une attitude positive envers celui qui est l'objet de la *loyauté*; alors que les ordres ou les interdits émanant du *Sur-moi* apparaissent davantage grevés de peur et de crainte.

Tout enfant, qu'il en soit conscient ou non, se sent débiteur vis-à-vis de ses parents quoiqu'ils fassent: ce sont eux qui lui ont transmis la vie. Cette dette existentielle s'allège quand eux-mêmes mettent des enfants au monde. La naissance des enfants, en créant de nouveaux devoirs, donne des droits. La transmission de la vie peut être dite un transfert de mission. En outre, l'enfant devenu parent peut s'identifier à ses propres parents et mieux comprendre les conflits qui ont pu déchirer ceux-ci.

Lors d'un deuil, les pleurs, mais aussi les rites, les prières, le soin des objets laissés par le défunt, sont des indices de conduite loyale. La non-*loyauté* s'apparente à la trahison; elle peut être source de graves perturbations psychologiques.

Le concept de *loyauté* permet de comprendre le fondement éthique des besoins psychologiques autant que des affects et du développement des instruments cognitifs et psycho-moteurs. Les philosophies existentielles et phénoménologiques ont mis en relief le fait relationnel en tant que premier: M. Buber, G. Marcel, J.P. Sartre, E. Lévinas... La théorie de Freud élaborée à partir de concepts ne concernant que l'individu: pulsions, fantasmes, désirs... doit être revue dans un élargissement conceptuel incluant le système relationnel au sein duquel s'épanouit l'individu et dont les exigences se révèlent être de nature éthique.

*The concept of loyalty is fundamental to understanding of the ethics (...) its frame of reference is trust, merit, commitment and action rather than psychological functions of feeling and knowing*⁴⁴².

Une conduite loyale est celle que l'individu effectue en l'absence de toute coercition externe: il se sent tenu d'agir par devoir et non sous la contrainte ou dans la crainte de déplaire; il éprouve le besoin d'être en accord avec lui-même avant même de l'être avec autrui. Il se sent le devoir d'honorer une dette non explicitement réclamée, qui fut contractée tacitement⁴⁴³ dans une relation de mutuelle confiance. Pour celui qui tient à agir loyalement, il ne s'agit pas seulement d'être en règle avec la loi mais d'intérioriser les attentes et les injonctions de l'autre. Il n'est pas sous le terrorisme de ces injonctions mais il les fait siennes librement, en toute lucidité.

Essentielle à la vie du groupe, la conduite loyale réintroduit l'éthique dans la psychologie, non seulement au niveau d'un surmoi à tendances toujours inquisitrices mais bien dans l'ordre d'un engagement moral, d'une prise de responsabilité. Elle implique ce que Buber appelle *l'ordre du monde humain*. Elle peut entrer en conflit avec les intérêts personnels, mais son non respect peut être à l'origine de tels malaises que l'individu répugne à ne pas s'y soumettre.

⁴⁴² - Id. p. 39. *Le concept de loyauté est fondamental pour comprendre les bases de l'éthique, (...) son cadre de référence est la vérité, le mérite, l'engagement et l'action plutôt que des fonctions psychologiques de sentiment et de connaissance.*

⁴⁴³ - Là encore, nous parlerons de silence et non de non-dit. Ce qui en certifie pas que le silence ne puisse pas glisser dans le non-dit, par exemple quand, dans le cas d'une dette qui traîne avant d'être honorée, les raisons du retard ne seraient pas suffisamment explicitées.

*Parenthood is a unique chance to pay reparation for internally sensed guilt over imputed disloyalty*⁴⁴⁴. Le besoin de soins des petits-enfants est sans doute ce qui contrebalance le mieux la culpabilité des enfants de n'avoir pas rempli les obligations familiales vis-à-vis des parents, mais c'est le risque de faire porter à la troisième génération une part de fardeau qui ne lui incombe pas.

2 - 2 - 4 - Concept de justice

Le concept de *loyauté* est lié à un sens de la justice, de l'équilibre entre ce qui est donné et ce qui est dû, qui serait très tôt développé chez l'être humain. Le concept de *justice* renvoie aux attentes réciproques inscrites dans la structure du groupe. Il y aurait un législateur invisible qui tiendrait le registre des obligations passées et présentes contractées entre les membres d'une famille: *un livre de comptes*. La justice, concept commun à la psychologie et à la sociologie, est à concevoir comme situation d'*équilibre réciproque*⁴⁴⁵.

Toute l'histoire de la famille serait parcourue par un réseau de devoirs dont les déséquilibres, les *injustices* rendraient mieux compte des névroses que les concepts de paranoïa, obsession... *The reason for introducing justice as a major dynamic concept in family theory issues from the significance of a loyalty patterns in the organisation and regulation of close relationships.(...)* Il y aurait un *invisible ledger which keeps an account of past and present obligations among family members (...)* a *transgenerational bookkeeping of merits*⁴⁴⁶. Ce *livre de comptes* serait une des composantes les plus significatives du psychisme individuel. Un être humain peut réussir à maîtriser son environnement par toutes sortes de calculs mais échouer à équilibrer ses besoins ultimes de justice.

Les devoirs et les droits d'une génération à l'autre sont asymétriques. Un enfant a généralement un sens aigu de ce qui lui est dû. Un enfant qui a souffert d'un manque de justice, qui n'a pas reçu son dû, va se considérer sa vie durant, comme créancier. Le besoin de justice de l'enfant a été trop méconnu. Un père, une mère injuste blessent la dignité de l'enfant en trompant ses attentes, ce qu'il pressent comme juste, et en s'imposant par la force. Réduit à l'état d'objet, sa confiance en l'autre ayant été trompée, il lui sera très difficile de nouer des relations du type Je-Tu.

Dans la mesure où l'injustice, la victimisation et l'exploitation s'accompagnent souvent d'un sentiment d'offense et d'humiliation, elle sape toute possibilité de *loyauté*.

2 - 2 - 5 - Thérapie familiale

Toute modification, nouvelle naissance, nouveau mariage, deuil, maladie... nécessite un réajustement de la structure relationnelle intrafamiliale, c'est-à-dire de l'équilibre des *loyautés*. Si les relations intrafamiliales manquent de plasticité, ou si le changement a été trop brutal, le réajustement ne se fait pas. Un système familial sclérosé ou dysfonctionnel a besoin d'une aide extérieure. La thérapie consiste alors à réparer les liens de *loyauté* au sein des familles. Dans les sessions thérapeutiques, le thérapeute est souvent amené à convier les grands-parents.

⁴⁴⁴ - Id. p. 48. *Mettre un enfant au monde est une chance unique pour réparer le sentiment de culpabilité toujours associé à un manque de loyauté.*

⁴⁴⁵ - D'autres chercheurs ont étudié le lien familial en termes de circulation de biens et de services, de dons et de contre-dons. Cf. Françoise Bloch et Monique Buisson, *Dons et contre-dons dans les familles*.

⁴⁴⁶ - Id. p. 54. *La raison pour laquelle le concept de justice a été introduit en tant que concept dynamique des plus importants dans une théorie de la famille est liée à la signification des modèles de loyauté dans l'organisation et la régulation des relations entre proches.(...) Un invisible législateur chargé de comptabiliser les obligations passées et présentes qui se doivent les membres de la famille.(...) Un livre des mérites transgénérationnels.*

La thérapie familiale ne remplace pas les thérapies individuelles, elle les complète ou peut être un des jalons au cours du cheminement personnel vers l'individuation. Mieux les membres sont individués, mieux la *loyauté* et la *justice* sont régulés. Or la culpabilité, attachant pathologiquement un individu à un autre, est le plus gros obstacle à l'individuation. Il y a risque de fort sentiment de culpabilité quand:

- Un enfant quitte, ou est séparé de, ses parents et vit dans un contexte inquiétant, ou vécu comme tel.

- Les parents meurent prématurément.

Les effets de la mort accidentelle des parents ont été abondamment étudiés. Le cas est cité d'un homme, marié, père de trois enfants, dont la femme dit ironiquement qu'elle l'a épousé pour ses qualités de *dogged devotion*. Il avait seize ans quand ses parents sont morts dans un accident de voiture. Il faisait partie du voyage mais il a été épargné. Elevé par sa tante he could never free himself of irrational guilt feelings. *Due to a kind of amnesia, he often wondered whether — since he as in the car too — he was in some way responsible for the accident. Was this really a “psychological” guilt or was it a expression of a factual negative balance of his obligations ? He would never be able to repay his indebtedness to his parents and he was doubly guilty for surviving*⁴⁴⁷.

La séparation physique a pu s'être faite depuis des années, tant qu'intérieurement l'enfant ne s'est pas affranchi de sa culpabilité ou de sa dette, il vit sous un regard parental intériorisé empreint de reproches et/ou de menaces.

Quand la culpabilité pèse très lourdement, l'individu peut préférer rester célibataire et, souvent, se charger d'une mission humanitaire.

*The essence of family therapy lies in the concept that loyalty commitments constitute important motivational factors in every relationship: husband-wife, parent-child, and including aged parents and adults siblings*⁴⁴⁸.

La réparation de la *loyauté* familiale se fait grâce à l'expression verbale et émotionnelle de malentendus accumulés au cours des années et transmis d'une génération à l'autre. Ainsi la réinstauration de la communication familiale est-elle le levier de la thérapie. C'est souvent à des moments particulièrement difficiles que la thérapie devient possible: maladie grave d'un membre, nouveau deuil...

La thérapie transgénérationnelle aboutit à:

- La clarification de la nature et de la structure des liens intrafamiliaux
- L'expression de son ressentiment vis-à-vis des parents
- La rectification de l'image des parents en comprenant ce en quoi eux-mêmes ont souffert.

⁴⁴⁷ - Id. p. 118. *Il était incapable de se sentir libre d'un irrationnel sentiment de culpabilité. A cause d'une sorte d'amnésie — quand il conduit sa voiture — il se demande s'il n'a pas provoqué l'accident. Était-ce réellement une culpabilité psychologique ou était-ce l'expression du solde négatif de ses obligations ? Il n'avait jamais pu rembourser sa dette vis-à-vis de ses parents et se sentait coupable d'avoir survécu.*

⁴⁴⁸ - Id. p. 279. *L'essentiel de la thérapie familiale repose sur le concept que des engagements de loyauté sont un important support des liens relationnels: entre mari et femme, entre parents et enfants, y compris avec la parenté plus large.*

D'une certaine manière, la thérapie aboutit à l'interruption du cycle de répétitions. L'enfant (l'adulte mûri) comprend et accepte les injustices commises par ses parents qui, de leur côté, font de leur mieux pour les réparer, du moins symboliquement et/ou par la parole.

We believe that the major avenue toward interrupting the multigenerationnal chain of injustices is to repair relationship not to magnify or deny injury done to particular members. C'est souvent quand les parents sont sur leur lit de mort, ou atteints d'une maladie très grave, que les enfants devenus adultes rectifient l'image qu'ils ont d'eux. In other cases the impending death of one surviving parent helped pierce the wall of resentful withdrawal and open up the long masked unfinished mourning over the death of the other parent (...) Death itself can mean a beginning of opportunity for therapeutic rearrangement ⁴⁴⁹.

2 - 2 - 6 - Intérêt de la notion d'*invisible loyalties*

Tirant son étymologie du latin *legalis* (en conformité avec la loi), la loyauté implique la probité, la droiture, l'intégrité, l'honnêteté. Le concept nous intéresse car, voisinant celui de *dignité*, il introduit la dimension éthique dans les relations interhumaines, et d'abord là où elles se structurent en modelant le psychisme: au sein des familles. Le sentiment d'indignité pourrait surgir quand le sujet se voit, parce qu'il s'y est mis ou parce qu'on l'y a mis, dans l'incapacité de respecter les engagements librement contractés (ou librement assumés) vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis d'autrui, en particulier vis-à-vis de sa famille. Nous avons pensé que l'aveu (des actes accomplis ou subis ayant bafoué la dignité) était la première étape de la restauration de la dignité. Il en est de même pour la déloyauté.

Ainsi, grâce à cette approche multiconceptuelle, la dimension éthique devient la clé de tout un ensemble de fonctionnements psychiques qui mettent l'individu en face de ses droits et devoirs c'est-à-dire le somment de se considérer en termes d'engagement vis-à-vis d'autrui et de responsabilité. Or c'est bien en assumant ses responsabilités que l'individu s'individualise et, simultanément, s'engage dans sa destinée et donne sens à ses actes.

Justice transcends thus the psychology and the individual and of his partners in relationships. We regard justice as a multipersonal homeostatic principle with equitable reciprocity as its ideal goal ⁴⁵⁰. D'habitude l'éthique est définie en termes de devoirs pour un individu donné, or la justice renvoie à un ordre social.

Par ailleurs, la notion d'*indivisible loyalties* réinsère l'individu dans la chaîne des générations. Dans les sociétés anciennes, quand un délit était commis par un individu, c'était toute sa famille qui était poursuivie. Aujourd'hui, seul l'individu est condamné. Certes il ne s'agit pas d'exempter le coupable mais il convient de reconsidérer en quoi la chaîne de générations a pu aboutir à un tel comportement car, aussi bien, son scénario peut sempiternellement se reproduire. Or, paradoxalement, en regardant en face la fatalité et en l'assumant, c'est-à-dire en faisant le bilan de sa situation familiale avec ceux de sa famille qui veulent bien le faire, il se met en mesure de rompre, sinon pour lui, du moins pour la génération suivante, la chaîne des répétitions.

⁴⁴⁹ - Id. pp 95-96. *Nous croyons que le meilleur moyen d'interrompre la chaîne multigénérationnelle d'injustices est de réparer, non de magnifier ou de dénier le dommage causé à des membres particuliers.(...) Il arrive que ce soit l'approche de la mort d'un de parents qui perce le mur du ressentiment et qui amorce le deuil non perlaboré d'un parent mort précédemment.(...) Un décès peut être l'occasion d'un réaménagement thérapeutique.*

⁴⁵⁰ - Id. pp 67-70. *La justice transcende la psychologie et l'individu ainsi que ses partenaires. Nous considérons la justice comme un principe d'homéostasie visant, comme but idéal, l'établissement d'une réciprocité équitable.*

2 - 3 - Thérapie de groupe et thérapie familiale

a - Culpabilité et singularisation

Les réflexions sur la culpabilité, sur la *loyauté* familiale et plus largement sur l'équilibre de relations sociales où l'individu respecterait ses engagements (choisis librement ou assumés librement) tout en épanouissant sa propre personnalité, soulèvent le problème de l'individuation: d'abord vis-à-vis de la famille mais aussi vis-à-vis de la société. Le fait, paradoxal, que l'individuation assure une meilleure *loyauté* familiale, n'a rien d'évident. D'abord l'individuation est généralement confondue avec l'individualisme. Ensuite, et surtout, dans toute société (y compris la société moderne), l'individu qui veut *se réaliser* encoure des risques de marginalisation et/ou de déviance par rapport aux lois de son groupe d'appartenance ⁴⁵¹.

Dans une société traditionnelle, l'individu appartient d'abord à son lignage. Là, plus qu'ailleurs, *Celui qui se singularise se sent coupable, menacé (...); c'est que dans de telles sociétés, en dehors du tissu social qui le définit, un homme réduit à lui-même est un homme anéanti.(...) Cette appartenance n'est pas seulement vécue sur un plan horizontal, mais aussi verticalement: par-delà les vivants, l'individu appartient à l'ancêtre; et au-dessous de lui, il est soudé à ses descendants. Donc ne pas avoir d'enfants, c'est aussi grave que de ne pas avoir de géniteurs: c'est l'exclusion.*

Et c'est tout le lignage que les thérapeutes locaux s'appliquent à soigner: *chez les Douala, les "maîtres de la nuit" soignent toute la famille, y compris le lignage.(...) en tout cas le groupe joue un rôle fondamental.(...) Aussi le thérapeute opère dans le groupe, à travers les représentations collectives* ⁴⁵².

Dans les sociétés traditionnelles, plus que dans les sociétés modernes, la réussite personnelle est toujours, pour le groupe, un risque d'éclatement. Mais partout, l'innovateur, l'artiste, le prophète doivent souvent, au moins temporairement, jusqu'à ce qu'ils aient fait leurs preuves, s'arracher à leur milieu d'origine.

b - Singularisation et dépassement du père

Si l'étude des sociétés dites traditionnelles le montrent plus aisément que celle des sociétés dites modernes, dans celles-ci comme dans celles-là toute singularisation est perçue comme une tentative de dépassement du père. Son auteur risque d'en être accablé de culpabilité ⁴⁵³. Ou bien il a la force de l'assumer - il peut alors créer, devenir chef d'un nouveau lignage, son propre groupe - ou bien il retourne la culpabilité contre lui. Mais quand bien même il initie un nouveau lignage, un nouveau groupe, une nouvelle association, la menace du milieu qu'il a quitté pèse sur sa personne et sur ceux qui l'ont suivis. *La persécution colore toute la psychiatrie des sociétés traditionnelles. Quand l'agressivité n'est pas permise (et tout désir de dépasser le père ou de le remplacer nécessite une protection contre la menace obligatoirement associée à toute réussite), elle est projetée à l'extérieur, elle devient menace de la part des autres, ancêtres, des esprits, de ceux qui dévorent (sorciers, mangeurs de corps, des âmes...)* ⁴⁵⁴.

La réconciliation avec les ancêtres, le milieu originel, est finalement la seule issue. Cependant, elle peut nécessiter plusieurs générations, le temps que le nouveau lignage (ou la nouvelle

⁴⁵¹ - John Freeman, «Le concept d'individuation chez Jung», In *Cahier de l'Herne*, N° sur Carl Gustav Jung, dirigé par Michel Cazenave, 1984, pp. 35-39.

⁴⁵² - Ph. Laburthe-Tolra et J-P. Warnier, op. cit. pp 267-270.

⁴⁵³ - La raison du meurtre (fantasmé) du père serait tout autant le besoin d'être soi que le désir d'avoir la mère pour soi.

⁴⁵⁴ - Id. p. 270.

association) se soit suffisamment affermi pour ne pas être réabsorbé dans le groupe initial. Ce serait, à l'échelle collective, la parabole du fils prodigue ⁴⁵⁵.

2 - 4 - Israël, une grande famille ?

G. Friedman raconte son choc lors de son premier voyage en Israël.

En 1940, un premier choc l'avait secoué: soudain il était étiqueté Juif. Il se croyait simplement Français. *J'avais été jusque là un de ceux que les fidèles du judaïsme appellent Juifs "marginiaux" ou périphériques* ⁴⁵⁶. D'une famille détachée de toute observance religieuse et où les mariages mixtes étaient nombreux, il se sentait profondément intégré à la France, au milieu d'amis qui ne posaient pas de questions sur les origines ou les croyances. Jamais il n'avait subi aucune discrimination. *Je n'avais jamais souffert d'antisémitisme bien que désigné Juif par mon nom.(...) Les Juifs en lévite, barbe et papillottes, bardés de rites alimentaires et d'interdits religieux me paraissaient si différents de "nous" Juifs assimilés de France, Juifs "perdus!"* ⁴⁵⁷

Bien que désigné Juif, il ne se sent pas moins Français ni plus Juif qu'auparavant: Ce n'était pas la France qui me chassait de ses écoles, qui m'outrageait, c'était Hitler. Entrant dans la Résistance, il trouve là le moyen de valider son identité forgée: *civis gallicum sum. Je suis un citoyen français.* La question cependant l'effleure: *"Qu'est-ce pour moi être Juif ?" Car ni religieux, ni sioniste et sachant que le Juif n'est pas une caractéristique raciale...?*

En 1963 et 1964, il fait coup sur coup deux voyages en Israël. C'est une double révélation:

1° Il découvre le judaïsme: *venu en Israël pour observer le terrain particulier d'une expérience sociologique, j'y ai découvert bien autre chose et me suis trouvé personnellement impliqué d'une manière inattendue par la prise de conscience du judaïsme, la discussion de son rôle et de la mission qu'il s'attribue dans le monde.(...) Ma rencontre avec Israël a été en fait ma première rencontre avec le judaïsme. Elle a suscité un choc comparable, dans ses répercussions multiples, à celui d'Octobre 1940* ⁴⁵⁸.

2° Profondément touché par la population, il retrouve son propre reflet dans les expressions, les émotions, le comportement de ceux qu'il croise dans les rues. Dans un bus, il se demande pourquoi soudain la vue de toute cette *jeunesse libre et gaie, au regard assuré, d'allure sportive dans ses vêtements de couleur vive, pourquoi suis-je heureux comme si sa liberté, sa gaieté, son assurance étaient miennes ?* Il en conclut: *Israël peut ébranler en l'enthousiasmant ou en l'irritant, il secoue tout Juif* ⁴⁵⁹.

Il a l'étrange impression qu'ils sont, d'une autre manière, mais tout autant, déjudaïsés que lui, et fait sienne la réflexion de jeunes étudiants américains en Israël, entendue quelque jour, qui distinguent la terre d'Israël, toute son aura affective, et d'autre part ses habitants: *A l'égard d'Israël, je sens "nous"; à l'égard des Israéliens, je sens "eux"*. Et pourtant, c'est dans ce *eux*, si différents de lui, qu'il dit s'être reconnu.

⁴⁵⁵ - Ce qui nous amène à repenser la racine psychologique de l'antisémitisme: la démonisation du Juif s'appuierait, nous l'avons vu, sur une imago paternelle perçue comme menaçante, perverse et destructrice. Les sociétés modernes, celles-là qui sont le berceau de l'individualisme mais aussi de l'individuation, auraient eu besoin de l'imago d'un juif démonisé comme support de projection des retombées négatives des efforts d'émancipation nationale et individuelle.

⁴⁵⁶ - G. Friedman, op. cit. p. 7.

⁴⁵⁷ - Id. p. 8.

⁴⁵⁸ - Id. p. 11.

⁴⁵⁹ - Id. p. 13.

Les liens, ici, semblent bien relever beaucoup plus de *l'étrange familiarité*⁴⁶⁰, de l'étrange air de famille et non d'une quelconque concitoyenneté. Cette expérience et cette conscience simultanées du *nous* et du *eux* nous a très souvent été signalée dans nos entretiens. Israël en tant que nation évoque pour beaucoup l'image d'une grande cellule familiale toujours au bord de l'éclatement, perdant régulièrement nombre de ses membres, en voyant réapparaître d'autres.

Dans la famille B, nous verrons que pour Mathilde aussi Israël est un pays *familier*, dans le sens étymologique du terme, et que c'est justement pour cette raison qu'elle dit ne pas pouvoir y vivre. Nous verrons aussi que pour Jacques, le père, toute la judéité est perçue comme une grande chaîne de transmission perdant des chaînons au cours des siècles en même temps qu'elle s'en recrée.

2 - 5 - Notion de famille, des supports de réflexion utiles pour notre étude

La notion de famille nous offre plusieurs axes d'étude des familles que nous avons rencontrées:

- La famille est un système en transformation constante
- Le groupe familial est premier pour l'individu, il en est *marqué d'un certain caractère fatal*
- Fonction des mythes familiaux, rassemblant les personnages de la famille dans un complexe que tout deuil réaménage
 - Importance des toutes premières communications, en particulier entre le nourrisson et celle, celui, qui s'en occupe. Rappelons que nous avons supposé que le *traumatisme intégral* était un arrachement se produisant au lieu psycho-neuro-somato-biologique où s'étaient constitués les premiers attachements. Les autres traumatismes, que nous appellerons partiels (soit essentiellement psychiques, soit essentiellement physiques), ayant des séquelles plus ou moins graves, viendront s'encaster, comme en résonance, avec la manière dont les tous premiers attachements se seront imprimés dans l'ensemble de la personnalité.
 - Existence de traumatismes par *mimétisme*, que nous distinguons des traumatismes par *contagion*, ceux-ci essentiellement provoqués par la vue de l'horreur (accident, catastrophe...) et/ou la *Vue du Mal*, ceux-là se reproduisant dans les familles lors de circonstances comparables.
 - Transmission, dans certaines familles, d'une capacité à ressentir les événements de manière plus intense que dans d'autres familles. Cette *intensité* affective serait quantitativement la même pour les membres d'une même famille, mais chacun la traduirait de manière très différente. Il y aurait donc, en même temps, hyper-sensibilité aux affects et plus grande hétérogénéité des membres d'une même famille; fait que nous avons constaté dans toutes les familles que nous avons rencontrées et que nous avons illustré avec la famille d'Elisabeth.
 - Force des liens intergénérationnels: la famille nucléaire n'existe qu'en apparence. En fait les liens nouent non seulement les générations entre elles, mais aussi les lignages et une *loyauté* non respectée va se répercuter sur plusieurs générations et dans différents lignages.
 - Une famille saine serait celle qui respecterait des principes de *loyauté* et de *justice* entre ses membres, au sein d'une même génération et entre les générations. La psychologie se voit introduire dans ses analyses des concepts jusque-là propres à l'Éthique et à l'ordre social. De ce fait la famille saine faciliterait l'individuation car ces mêmes principes assurent et réassurent une base fondamentale de confiance, donc une base de sécurité personnelle à partir de laquelle l'individu peut s'émanciper.

⁴⁶⁰ - Nous empruntons l'expression à Freud.

- Une mort accidentelle ou précoce d'un des membres peut être à l'origine d'une culpabilité démesurée car l'enfant, les proches, n'ont pas pu rendre aux défunts, de leur vivant, ce qu'ils ressentiraient comme leur étant dû.

- Des événements, tels que maladies, décès, anniversaires... sont souvent l'occasion de dénouer des séquelles de *loyauté* non respectée et de justice non respectée.

- Le fait d'enfanter, transférant la dette due aux parents en obligations dues aux enfants, est une manière de respecter la *loyauté* familiale.

- Que l'expression, par le membre de la famille qui a commis une *déloyauté*, de son manque à celui qu'il estime avoir lésé est un moment essentiel de la réparation de la *déloyauté*. La thérapie familiale peut être définie en termes de *réparation de loyauté*, réparation qui commence par la restauration de la communication intrafamiliale intra et intergénérationnelle. Cette *réparation* implique que chacun des membres prennent conscience de sa part spécifique dans le manquement à la *loyauté*; elle contribue donc à l'individuation en même temps qu'à la responsabilisation.

Notons que dans cette optique, la responsabilité et l'éthique ne dépendent pas d'abord de la liberté (du fait du *caractère fatal de la famille*) mais bien de l'engagement personnel à assumer sa destinée, engagement que chacun ne peut réaliser qu'en fonction de sa personnalité singulière, donc en réalisant son individuation, en inventant lui-même le sens de sa vie.

Toute cette réflexion, que nous compléterons par l'idée de l'encastrement des traumatismes et que nous resituerons dans le contexte global socio-historique du judéocide, c'est-à-dire, de la tentative de meurtre d'une identité psycho-sociale (d'une certaine manière d'être homme) se transmettant essentiellement par voie familiale, est l'armature de notre observation des familles touchées par la Shoah.

Au sein de ces familles, nous cherchons à comprendre comment chacun tente de se dégager des séquelles de la Shoah, séquelles qui, surtout pour la Deuxième génération, peuvent être conçues comme l'*épice* d'un noeud traumatique personnel, ou *hypocentre*, antérieur au choc de la Shoah. Tant qu'il n'a pas clarifié suffisamment son propre noeud traumatique, l'individu est entravé dans sa quête de sens, qui est aussi un processus d'individuation se traduisant par une manière singulière de se situer dans son arbre généalogique et donc dans la judéité mais aussi dans l'humanité.

Chapitre 5 : Une méthodologie forgée après-coup

1 - Distanciation et implication

Léon Abramowitz, rescapé du ghetto de Varsovie, commençait une leçon sur la Shoah, à Nanterre, en Avril 1989, par ces mots: *La Shoah est un des rares sujets que le scientifique ne peut prétendre traiter avec objectivité. L'observateur ne peut pas rester sans émotion et son effort d'objectivité devra donc le renvoyer d'abord à la manière dont il fait effort d'objectivité et de distanciation. Doit demeurer présent à l'esprit que l'effort scientifique de ceux qui s'intéressent à cet événement implique nécessairement un effort d'observation d'eux-mêmes, de ce en quoi et par quoi ils sont touchés par l'événement.*

De par l'objet étudié, comme par une inclination personnelle renforcée par ma formation initiale et mes pratiques professionnelles, la méthode de l'*observation participante* s'est présentée tout spontanément. Cependant le mot *méthode* lui-même est limité dans la mesure où celle-ci ne fut dégagée qu'après-coup, dans la relecture de la manière dont j'avais mené cette recherche. La *curiosité* n'est pas une méthode mais une attitude et ma méthode se réduisit souvent, une fois que je me fus engagée dans cette recherche-écoute de témoignages, à simplement la continuer, d'une rencontre à l'autre, d'un livre à l'autre, d'un lieu à l'autre. Au fur et à mesure que j'avançais, je ne pouvais que poursuivre. Il me souvenait avoir entendu, en substance, que Descartes conseillait, dans son *Discours sur la méthode*, à celui qui s'était perdu en forêt, d'aller jusqu'au terme du chemin entamé quand bien même il ne semblait plus être le bon. Mais la route s'allongeait en même temps que j'avançais et la question se faisait pressante: comment rendre témoignage à mon tour de ces visages qu'avaient empruntés l'histoire pour dévoiler quelques-uns de ses secrets ?

Dans mon environnement mental, forgé à l'étude des sciences humaines, au début de cette recherche, parmi tous ceux qui m'avaient révélé une part d'humanité en optant pour une démarche scientifique où l'objet étudié se présentait essentiellement comme sujet, deux auteurs m'indiquaient une ligne directrice: O. Lewis ⁴⁶¹, et J. Favret-Saada ⁴⁶². Mon intention était d'écouter, en enregistrant leur récit, tous les membres d'une ou de deux familles victimes de l'antisémitisme nazi

⁴⁶¹ - Oscar Lewis, op. cit.

⁴⁶² - Jeanne Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts; la sorcellerie dans le bocage normand*, Paris, Gallimard, 1977.

afin de percevoir comment chaque membre en avait été affecté. Ainsi, je m’engageai dans la chaîne de transmission: les témoins, en s’adressant à moi, parlaient en leur nom et aux noms *de tous les leurs*, me confiaient un dépôt qui, à travers les enregistrements, était destiné à une audience qui ne m’appartenait pas; leur parole, à la fois la leur et celle de tous ceux dont la mémoire avait été vouée à l’effacement et que, laborieusement, les héritiers exhumaient du non-être, les supplantait en tant que personnes. Le visage du témoin se faisait un miroir où, dans le dit de leur nom, se reflétaient mille visages voués, sans lui, à l’extinction.

Dans les proverbes de Salomon, il est écrit: “Comme dans l’eau le visage au visage, ainsi le coeur de l’homme à l’homme.” Pourquoi est-il dans l’eau et non pas dans le miroir ? — Dans l’eau l’homme ne voit son image que s’il s’en rapproche tout à fait. Le coeur lui aussi doit se pencher sur le coeur et s’en rapprocher tout à fait, alors il s’y verra ⁴⁶³.

Cette méthode ne s’ébaucha donc qu’*après-coup* dans une tension pour déceler, en filigrane d’un cheminement tout erratique, un fil d’Ariane, ou plutôt un réseau de significations, qui, tout en reliant entre eux les récits, sertirait la singularité de chacun.

Après-coup la définition de l’*observation participante* telle que la pratiquent les anthropologues s’est révélée être comme la meilleure approximation de cette démarche. A Paris, à Bruxelles et surtout durant mon séjour en Israël, j’ai été amenée à partager quelque peu la vie des familles qui ont participé à cette recherche. Cependant cette approche des cellules familiales restait centrée sur le moment-noyau des *témoignages-entretiens-récits-de-vie*. Lors, tour à tour, fille, amie, confidente, thérapeute, proche et étrangère, j’étais réceptacle d’une parole *tue dans les familles, consentie à d’autres, pas tout à fait familiers, pas tout à fait étrangers* j’occupais le temps d’un récit, *l’inconfortable place de faux enfant* ⁴⁶⁴.

Après-coup, d’un *après-coup* décomposé en de multiples tentatives de distanciation jalonnant le recueil des témoignages et en un long temps de retrait face-à-face avec mes notes et leur inscription en moi-même, j’ai donc cherché les éléments conceptuels grâce auxquels il me serait possible de rendre compte de ma démarche, ou plutôt de ma *curiosité* pour ce qui s’était passé.

Ainsi, plutôt que de méthode, il vaudrait peut-être mieux parler, tout au long de cette recherche, d’attitude. Celle-ci peut se résumer à quelques principes: rester attentive, pendant les entretiens, à ce qui se passait et, hors les entretiens, saisir toutes les occasions permettant d’avancer dans la même direction: recueillir des témoignages focalisés sur la manière dont ces témoignages pouvaient être dits et entendus entre parents et enfants. En outre, observer l’évolution de la relation à la Shoah: participer à des commémorations, visiter certains lieux de mémoire, suivre au mieux la presse, la radio, la télévision et même tout simplement noter que, parmi les livres qu’empruntaient les étudiants étrangers à la Bibliothèque de l’Institut Rothberg ⁴⁶⁵, à l’Université hébraïque de Jérusalem, une forte proportion concernait la Deuxième Guerre mondiale et la Shoah.

Aujourd’hui tout un courant, dans les sciences humaines, admet le caractère essentiel de l’implication du chercheur dans sa recherche, l’analyse de cette implication s’intégrant dans l’objet de l’étude et se faisant garante de son objectivité ⁴⁶⁶. Dans les sciences humaines, le principal outil

⁴⁶³ - Martin Buber, *Gog et Magog*, Paris, Gallimard, 1953, p. 305.

⁴⁶⁴ - Nicole Lapiere, *Le silence de la mémoire*, Paris, Plon, 1989, p. 29.

⁴⁶⁵ - Institut proposant un programme spécial d’études juives pour les étudiants étrangers.

⁴⁶⁶ - Hélène Chauchat, *L’enquête en psychologie-sociale*, Paris, PUF, 1990.

du chercheur s'avère être sa propre personnalité. H. Searles⁴⁶⁷ fut parmi les premiers à percevoir la sensibilité du patient à l'effort du thérapeute pour dépasser sa propre incompréhension, non pas tant des réactions de son patient, mais bien des siennes face à son patient. Searles s'aperçoit que le patient ne *bouge* que dans la mesure où le thérapeute s'avouant être débordé par la situation, par l'écho en lui des paroles et de l'attitude de son patient, se débat et se mobilise pour endiguer son propre flot émotionnel et lui trouver du sens. En bref H. Searles a posé non seulement l'analyse du contre-transfert, mais le fait même du contre-transfert, son intensité et son imprévisibilité, comme essentielle au processus thérapeutique, c'est-à-dire à la remise en mouvement de la communication.

Un nombre grandissant de chercheurs admettent que certains objets d'étude ne peuvent être appréhendés que par cette méthode. Ainsi, B. Bettelheim, dès la première page de son livre *The informed heart*, se propose d'analyser la société actuelle et, partant, de se positionner contre la tendance à la chosification de l'être humain, à travers sa propre introspection de psychologue. Ce qui lui importe avant tout, c'est la manière dont ses conceptions s'enracinent dans ses propres expériences de vie: *It is my conviction that to withstand and counteract the deadening impact of mass society, a man's work must be permeated by his personality*⁴⁶⁸.

Cette étude porte sur: la transmission du souvenir d'un événement collectif, qui fut d'abord un choc collectif s'abattant sur des individus en tant que maillons d'une chaîne de générations et qui a pour caractéristique essentielle, au-delà même de l'assassinat collectif, de se situer hors de toute identification, de toute dénomination.

Dès lors, toute mise en forme scripturale (ou imagée) toute approche linguistique, risque d'être vérité partielle donc mensongère. Tout accent mis sur un des aspects de l'événement, au détriment de sa globalité qui en fait précisément l'exception, est une déviation de l'esprit par rapport à la réalité elle-même. Cette déviation de l'interprétation (littéralement prêter un sens parmi l'ensemble des signifiants possibles, ensemble qui cible la vérité de l'objet) et son corrélat, l'erreur réductionniste, sont le fait de toute approche cognitive. La Shoah est un objet de méditation avant d'être un objet d'étude. Elle n'est pas non plus un objet transmissible: elle est en quelque sorte une transmission inévitable, transmission d'un choc, de ses séquelles. Aussi son étude ne peut-elle être faite que dans l'effort de dépassement des effets de ce choc, effort qui mobilise, simultanément, plusieurs approches disciplinaires.

L'étude de la transmission du judéocide, cependant, oblige à prendre conscience que le risque n'est pas tant d'utiliser des formes conceptuelles et un langage, mais de prétendre atteindre l'inconnaissable de cette transmission à l'aide de concepts. C'est pourquoi le terme de *notion* nous a paru préférable à celui de concept, ayant l'avantage de réintégrer la dimension sensible de la réalité évoquée. Il reste que concepts ou notions ne devraient servir, comme les formes artistiques, qu'à suggérer l'inconnaissable afin que chacun en entende ce dont il a besoin, *hic et nunc*, pour s'engager plus avant dans sa propre humanité.

Concepts et/ou notions, tout au long de notre *observation-participante*, ne seront donc tout au plus que des vecteurs indiquant la direction dans laquelle ceux, celles, qui se sentent concernés par le judéocide peuvent orienter leur pensée et leur sensibilité, pour *recevoir* ce que les témoins, et les

⁴⁶⁷ - Harold Searles, *L'effort pour rendre l'autre fou*, Paris, Gallimard, 1988.

⁴⁶⁸ - B. Bettelheim, *Je suis convaincu que, pour résister à l'impact mortifère de la société de masse et lui opposer un contre-courant, le travail d'un homme doit se laisser imprégné de sa personnalité*. op. cit. p. 2.

témoins de témoins, leur donnent en tant que personnes uniques s'adressant à des personnes uniques.

Ainsi cette méthodologie fut-elle, a posteriori, l'extraction d'une sorte de fil d'Ariane qui, noué en réseau devenant déchiffrable, s'est en quelque sorte secrété parallèlement aux processus que je percevais chez ceux (et/ou en moi) qui avaient entrepris de *sortir* des séquelles de la Shoah; fil d'Ariane jalonné tantôt de concepts, tantôt de notions, grâce auxquels la pensée pouvait s'attarder à tâtonner.

C'est après-coup, une fois les données amassées et tous les entretiens intégralement transcrits, que le langage d'une anthropologie conçue dans un sens très large, étendue à l'éthologie, a offert des moyens de déchiffrer cette expérience. *L'éthologue va vivre un événement, une situation, s'en laisser lentement imprégner, par tous les pores de la communication jusqu'à ce qu'une forme apparaisse*⁴⁶⁹.

2 - L'observation participante

2 - 1 - Définition anthropologique

Malinowski réussit à convaincre ses collègues (...) d'aller vivre chez l'habitant, comme un des leurs. C'est ainsi que débuta l'observation participante, que bien des témoins ont pratiquée sans le savoir, avant qu'elle ne soit reconnue et définie au sein des sciences sociales. Celle-ci consiste à participer réellement à l'activité des sujets observés, selon la catégorie d'âge, de sexe ou de statut dans laquelle l'ethnographe parvient à se situer par négociation avec ses hôtes, en fonction de ses propres desiderata et de la place que ceux-ci consentent à lui faire.(...) La situation de terrain est une configuration singulière qui dépend des paramètres propres au terrain, ainsi que de l'équation personnelle du chercheur⁴⁷⁰.

Dans l'analyse qu'H. Chauchat propose des composantes de l'observation-participante, j'ai emprunté *après-coup* les traces de ma propre démarche⁴⁷¹. Ce chapitre sur la méthodologie pourra paraître trop long. Il me semble indispensable: d'abord en tant qu'entrant dans l'effort de distanciation, ensuite pour expliciter les risques inhérents à toute méthode de ce genre, celui d'orienter, *volens nolens*, le recueil des données selon l'équation personnelle du chercheur. Ainsi ne faudra-t-il pas s'étonner, à la lecture des témoignages, de voir l'importance de la place faite à Israël qui fut, deux années durant, le *terrain* de cette observation-participante.

*L'observation participante (...) renvoie non seulement à des pratiques originales, mais à une conception de l'observation qui remet en cause le principe de la séparation du sujet et de l'objet, de l'observateur et de la personne observée.(...) Tout y est affaire de cas.(...) Le relationnel a envahi le champ d'observation pour devenir le champ d'observation lui-même. L'observation ne se distingue pas vraiment de la recherche et il s'agit moins de technique que d'analyse*⁴⁷².

En entrant dans le champ d'observation — la relation des témoins de la Shoah à l'événement Shoah et à sa transmission — d'une part, je nouais moi-même, consciemment et volontairement, un nouveau type de relation à la Shoah et me faisais témoin de témoin. Devenue témoin de témoin, je

⁴⁶⁹ - Boris Cyrulnik, *Mémoire de singe et paroles d'homme*, Paris, Hachette, p. 62.

⁴⁷⁰ - Philippe Laburthe-Tolra, Jean-Pierre Warnier, *Ethnologie-anthropologie*, Paris, PUF, 1993, p. 369-370.

⁴⁷¹ - H. Chauchat, op. cit.

⁴⁷² - Id. p. 99.

me devais, et les témoins eux-mêmes me sachant engagée dans une recherche de type universitaire m'en chargeaient, de rendre compte de leur témoignage. A moi, ayant choisi le cadre universitaire, de réinstaurer une distanciation toute paradoxale, parce qu'en pleine opposition avec l'explosif d'un objet d'étude, projetant incessamment ses ondes de choc et télescopant toute distance.

a - De la distance culturelle à l'étrangeté d'un autre état d'être

*L'observation a été utilisée à l'origine dans les études ethnologiques des sociétés dites primitives. Ces terrains d'étude plongeait le chercheur dans un monde culturel tellement étranger au sien qu'il ne pouvait y entreprendre d'investigation planifiée, définie à l'avance. Aussi, pour l'ethnologue, le travail de recherche a consisté à déchiffrer ces sociétés étrangères, à faire émerger le sens de ce qui, pour lui au départ, était incompréhensible.(...) Pour comprendre les pratiques et les direx insolites pour lui de ces populations, il n'a pas eu d'autres moyens que de vivre avec elles, comme elles, et de s'imposer une démarche qui est proche de l'acculturation*⁴⁷³.

Le judéocide, pour les Juifs comme pour les non-juifs, est le surgissement d'un monde totalement étranger. Or l'étranger renvoie toujours à cette *étrange familiarité* décrite par Freud, c'est-à-dire qu'il renvoie chacun à sa propre altérité, à un autre qu'il ne peut pas reconnaître comme lui-même, surtout quand il s'agit du Caïn lové en pulsions allègrement déniées. Dira-t-on d'une plante qu'elle est nous est étrangère ? L'étranger est toujours un *semblable*, quelqu'un qui a un *étrange* air de famille.

L'univers de la Shoah est d'abord l'empire incompréhensible et vide de sens de l'*incroyable*: les lois elles-mêmes mentent. Cet univers ne s'observe pas de l'extérieur: on y plonge. C'est dans l'eau qu'on apprend à nager. La *distance* semble s'annuler quand elle voisine l'infini; elle ne peut s'instaurer qu'après-coup en se médiatisant par l'effort fait pour échapper à un lointain qui soudain s'accrole au regard, pour *sortir* de la fascination.

*The victims of the Holocaust could have been our brothers, our aunts and cousins or, in the case of Anne Frank, our sister or double. But ultimately they were not our family, nor our dead; they were in some crucial way, entirely different from us*⁴⁷⁴.

P. Francès-Rousseau, dans son autobiographie, se reconnaît *intact* et, dans un même étonnement douloureux, se découvre tout à fait différent de ce qu'il était, de ce que les autres sont. Que les signes bleuâtres sur le bras soient ou non effacés, la rupture, gravée au coeur de l'identité, fonde une identité de type apophatique se sachant toujours en transgression par rapport au masque qu'elle peut emprunter pour exister dans le monde et y nouer des relations⁴⁷⁵. Les rescapés des camps nous ouvrent le regard sur l'homme délivré de ses *persona* en même temps que contraint à les revêtir s'il veut se faire entendre, se montrer, vivre, c'est-à-dire entrer en relation avec d'autres vivants. Ils délogent la *personne* de la définition quelque peu confortable qu'elle s'est acquise au cours de siècles en Occident, la renvoyant à une transparence disponible au delà des toutes les différenciations culturelles et que toute culture s'empresse (se doit) nécessairement d'opacifier.

⁴⁷³ - H. Chauchat, op. cit. p. 100.

⁴⁷⁴ - *Quand bien même les victimes de l'Holocauste sont nos frères, nos tantes, nos cousins ou même comme dans le cas d'Anne Frank, notre soeur et notre double; en fait, de manière radicale, ils ne sont ni de notre famille ni de nos morts; ils sont absolument différents de nous.* Leimotiv dont la répétition fait état de la stupéfaction qui nous saisit face au survivant de la Shoah. Francine Prose, «Protecting the Road», In *Tikkun, A distance from Holocaust*, May-June 1989, vol 4, Nb 3, pp 48-51, p. 50.

⁴⁷⁵ - P. Francès-Rousseau, op. cit.

Dans toutes les sociétés, on confère une identité à l'être humain; mais la définition de cette identité, ainsi que des droits et devoirs de l'individu, peut différer profondément de la conception occidentale, marquée par la notion philosophique, juridique et religieuse de la personne, où le mot "personne" signifiait au départ le masque théâtral, le rôle social; cette notion a pris sous l'influence de la théologie chrétienne une valeur sacralisée: la personne est devenue un absolu, une finalité à respecter. Lévy-Bruhl, en vertu de sa "loi de participation", partait du principe contraire que l'individu "primitif" a de la peine à se distinguer du groupe et des choses. Leenhardt n'est pas si loin de cette optique lorsqu'il analyse le "kamo" des Canaques de Nouvelle-Calédonie comme "un personnage" constitué par l'ensemble de ses "participations vécues", un "centre vide" qui se dissout dans ses relations au groupe et dans une pluralité de noms. Or, ne retrouve-t-on pas là le sens premier de persona⁴⁷⁶?

b - Globalité de l'observation-participante

L'observation participante est également le mode d'observation indiqué pour les phénomènes qui ne peuvent être étudiés que sur le terrain et au moment où ils se produisent, tels que les phénomènes d'interaction verbale et non verbale⁴⁷⁷.

Chacun de nos entretiens, récits de vie qui étaient autant de témoignages, fut un événement, une irruption, dans l'ici-maintenant, de l'incroyable. Chaque fois était comme une première fois, la crainte toujours aussi vive de faire souffrir en avivant des douleurs jamais assoupies, la même sensation d'entrer, avec l'autre, dans un monde qui s'imposait à toute la sphère de la conscience tout en étant insaisissable parce que d'une indicible *ipséité*. Chaque fois, le même sentiment de soulagement et d'accablement: de l'inédit s'était inscrit sur des bandes magnétiques et dans une mémoire, mais que faire de ce trésor, comment ne pas le trahir ? Chaque fois le même étonnement: la découverte d'individualités empreintes d'une totale altérité et qui, totalement autres parce que revenant de l'autre côté de la vie, s'étonnaient entre elles de leur commune altérité: un *groupe de destin*⁴⁷⁸ ainsi que la désigne Pollack; une *communauté d'originalité* si les mots peuvent s'associer, ou encore une *convergence de destinées singulière*.

Les enregistrements de témoignages n'étaient que les moments les plus condensés en même temps que les plus implosifs, de l'observation. Celle-ci, surtout durant les deux années passées en Israël, fut constante et intense. La vision soudaine d'une tâche bleuie sur un avant-bras...

c - Singularité de l'observation-participante

L'observation participante ne peut être pratiquée que de manière ponctuelle, sur un cas ou quelques cas en nombre très restreint. Cette condition d'application restrictive ne permet pas d'obtenir des résultats généralisables, mais des résultats qui sont limités à deux égards⁴⁷⁹.

⁴⁷⁶ - Ph. Laburthe-Tolra, P. Warnier, op. cit. p. 261.

⁴⁷⁷ - H. Chauchat, op. cit. p. 102.

⁴⁷⁸ - Michaël Pollack, *L'expérience concentrationnaire*, Paris, Métailié, 1990, p. 13. Les rescapés, dit M. Pollack, constituent non pas un groupe selon la définition sociologique habituelle mais un *groupe de destin*. *Le fait d'avoir échappé à une mort probable fonde finalement l'appartenance au groupe de survivants, un groupe de destin qui se fonde sur une commune conscience d'une différence existentielle, indépendamment du fait de fréquenter ou pas une association de déportés*. M. Pollack réserve l'appellation *groupe de destin* à ceux qui ont connu l'univers concentrationnaire. Selon nous l'appellation *groupe de destin* doit être étendue à toute la Première génération. Elle pourrait aussi être nommée *groupe-témoin* ou *communauté-témoin*. Pour nous elle est la *génération-témoin*.

⁴⁷⁹ - H. Chauchat, op. cit. p. 102.

La première de ces limites, précise H. Chauchat, tient à ce que les résultats de l'observation sont relatifs au cas considéré et à l'impossibilité de faire la part de ce qui est propre au cas étudié. *On ne peut donc ni généraliser, ni définir les limites d'application des résultats obtenus.*

La deuxième limite tient aux conditions d'observation: elles ne sont ni planifiées ni standardisées. Elles ne peuvent non plus être répétées dans un souci de vérification puisque l'objet étudié, en même temps que le sujet étudiant, sont modifiés eux-mêmes par l'observation en cours.

Si chaque nouvelle rencontre avait toujours l'intensité d'une première rencontre avec le judéocide, elle était toutefois enrichie de toutes les *premières rencontres* précédentes; toutes mettant en relief la singularité de chacune. Toutes les rencontres précédentes s'effaçaient du champ de conscience mais étaient présentes, le densifiant, dans ce qui pourrait être appelé un *champ de résonance*. Ce *champ de résonance*, amplifié lors de chaque rencontre, offrait l'arrière-fond sur lequel peu à peu se révélait *l'existence de mécanismes de fonctionnement, de processus qui ne peuvent être saisis qu'à travers une observation longue (plusieurs mois) et approfondie*⁴⁸⁰.

d - Implication de l'observateur

*L'observation participante repose sur le postulat selon lequel on ne peut comprendre les comportements humains que par la connaissance intérieure. L'observateur doit donc s'impliquer personnellement dans la vie des groupes pour comprendre leur fonctionnement(...). Dire que l'observateur est impliqué signifie qu'il est pris dans le réseau d'interactions des membres du groupe*⁴⁸¹.

Sans doute les manières de s'impliquer se nuancent-elles diversement, l'implication maximale pouvant être désignée par *l'être pris*. Très curieusement, l'implication semble maximale alors même que les personnes rencontrées sont membres d'*un groupe de destin* tout à fait *autre*.

De longs mois durant, j'ai été *prise* de stupeur, aux prises avec *l'incroyable*, sous l'emprise de l'inimaginable. Le contact avec *l'horreur*⁴⁸² voisinait avec l'étonnement émerveillé car les gens que je voyais pouvaient resplendir de santé, de souci éthique, et d'amour de la vie. L'authenticité n'est ni la vérité ni la beauté d'un objet ou d'un être, elle en transcende les catégories dans la juste adéquation de l'être et du paraître. Transplantée dans un *illo loco* et/ou *tempore* où ma propre identité se perdait, je me constatais curieuse de la perte de tous mes points de repère. Rien à voir, m'a-t-il semblé, avec une régression de type analytique mais peut-être quelque chose de l'ordre d'une transgression absolue, d'une abolition de toutes les lois de ce monde. Et c'est bien peut-être là la racine de la difficulté des témoins à être entendus: leur expérience viole l'absolu et ils sont là pour le dire, à la manière de Mendel.

*Mendel avait deux passions, qui n'en faisaient qu'une: apprendre la vérité et l'exprimer. La première avait déterminé le pilier de toute sa vie, la deuxième ses rapports avec les hommes*⁴⁸³.

Pour H. Chauchat l'implication de l'observateur est inévitable. Loin de la méconnaître, celui-ci doit *l'utiliser, l'analyser en tant qu'élément de la situation d'observation et parfois même en tant qu'indicateur d'un aspect du phénomène étudié(...)* *L'implication de l'observateur, qui est contraire au principe même de l'objectivité et qu'à ce titre on pourrait être tenté de limiter, est une*

⁴⁸⁰ - H. Chauchat, op. cit. p. 106.

⁴⁸¹ - Id. p. 107.

⁴⁸² - J. Kristeva, op. cit. 1980.

⁴⁸³ - M. Buber, op. cit. p. 226. La langue française y invite: peut-on apprendre (pour soi) sans apprendre aux autres ?

*condition nécessaire à la collecte des données dans l'observation participante*⁴⁸⁴. Lors de son étude sur la sorcellerie dans le Bocage, rappelle H. Chauchat, J. Favret-Saada ne put entrer en communication avec le leveur de sorts que le jour où elle quitta sa position d'enquêteuse. Il lui avait fallu s'engager dans la sorcellerie, accepter d'être prise. *Les phénomènes de sorcellerie constituent à ce titre un exemple limite car le discours échangé par les protagonistes, lieu même où s'élabore le fait de sorcellerie, n'est produit qu'entre personnes qui sont "prises", c'est-à-dire impliquées à titre personnel dans une affaire de sorcellerie*⁴⁸⁵.

S'impliquer, c'est, sans que ce ne soit un but, accepter d'être modifié par sa recherche. En quoi l'ai-je été ? Je me suis souvent surprise en train de m'interroger: *comment aurais-je fait, moi, si...?* ou face à quelqu'un: *comment aurait-il réagi lui, si...?* Double question suspendant tout jugement, et m'arrachant de toute inclination à m'immiscer dans la conduite de qui que ce soit, y compris, à la limite, dans la mienne. Me constater moi-même, constater autour de moi, tel ou tel comportement, entre l'étonnement et la curiosité, l'intérêt éveillé, à la manière d'un enfant attiré par une fleur, dans un jardin. Constaté les larmes ou les rires, s'observer, une fois de plus, esclave des réactions émotionnelles. Chercher une réassurance auprès des expériences d'autrui:

*La maîtrise du jeu social et la compréhension réciproque évacuent tout questionnement sur sa propre identité, questionnement que provoque, par contre, le fait de se trouver dans une situation imprévisible, étrange, à laquelle on n'a pas été préparé.(...) Le sentiment d'étrangeté qui s'ensuit, dans le double sens d'une situation étrange et de la rencontre entre des êtres étrangers les uns aux autres, résulte de la divergence trop grande de leurs histoires individuelles et du manque d'une mémoire partagée qui leur permettrait de décoder la situation et de se comprendre réciproquement de façon quasi automatique*⁴⁸⁶.

Celui qui se plonge dans l'observation-participante du judéocide se trouve pris d'une manière hautement paradoxale: s'il n'est pas lui-même rescapé, il est hors du *groupe de destin* mais il rencontre des membres de ce groupe qui s'acceptent eux-mêmes étrangers les uns aux autres, du fait de l'extrême différenciation de leurs *vécus*, et étrangers à eux-mêmes, du fait de la rupture, qu'aucun langage ne peut enjamber, entre l'avant et l'après du judéocide. Il est pris en tant que *saisi* chaque fois d'une étrangeté dont il ne se défera jamais et qui, entre les mots-vecteurs soufflés par la parole et sculptés dans l'écriture, cherche à s'appivoiser dans le silence.

Sans doute me faut-il formuler ma propre *équation personnelle existentielle* telle qu'elle a pu biaiser ma recherche: l'amour inconditionnel d'Israël, l'Israël qui se reconstruit au Moyen-Orient, l'Israël aux membres éclatés sur les divers continents, qui parfois s'ignorent, ou même se détestent, un Israël qui se perçoit souvent comme une vaste famille où toute relation se charge d'intensité, une famille qui, plus je la regarde et plus elle me regarde (W. Benjamin a joué sur la bipolarité de l'expression *ça me regarde*) m'apparaît, plus que tout autre pays, comme la cornue d'une humanité en quête d'elle-même à travers les avatars de l'histoire.

En outre tout au cours de ce travail, la tradition hébraïque, parole dite et parole écrite, s'est toujours révélée comme le lieu où engagement et distanciation s'absolvaient dans un référent commun à tous les témoins, des plus mécréants aux plus religieux.

⁴⁸⁴ - H. Chauchat, op. cit. p. 108.

⁴⁸⁵ - Id. p. 10.

⁴⁸⁶ - M. Pollack, op. cit. p. 10.

e - Le statut de l'informateur

L'informateur, personnage clé de l'observation-participante, *filtre, consciemment ou non, les informations et est donc susceptible d'orienter les résultats de la recherche. La qualité ou la valeur des interventions de l'informateur est déterminée par les trois facteurs suivants: 1/ son statut par rapport au groupe observé; 2/ ses attentes par rapport au chercheur; 3/ ses expectations à propos du chercheur et de la recherche*⁴⁸⁷.

Ici, les informateurs avaient un statut exceptionnel: celui de témoins d'un événement exceptionnel. Leurs attentes personnelles pouvaient être variées mais toutes s'estompaient derrière la volonté de rompre le *non-dit* et de déjouer le *mal-dit* en m'intégrant dans cette tâche. Les *filtrages* tenaient alors essentiellement à ce qu'ils pouvaient ressentir de ma capacité d'écoute conjointe à leur capacité dans l'*ici-maintenant* de l'entretien-récit-de-vie, de revivre certains moments cruciaux de leur vie et d'exprimer leur stupeur à double face: stupeur de l'horreur, stupeur de la vie plus forte que la dénégation et la mort.

F. Rosenzweig commence son oeuvre, *L'Etoile de la Rédemption*, en dénonçant l'abstraction totalitariste des systèmes philosophiques. Il loue Schopenhauer d'avoir été le premier à s'attacher aux aspérités du multiple. *Dans la simple unité de son être propre, de son être établi sur son nom et son prénom, l'homme sortait du monde qui se savait monde pensable, il sortait du Tout de la philosophie.(...) Contre cette totalité qui englobe le Tout dans son unité, une unité qu'elle renfermait s'est rebellée et a fini par obtenir son retrait pour s'affirmer comme individualité, comme vie individuelle de l'homme individuel.(...) Nous avons mis en pièces le Tout, désormais chaque morceau est un Tout pour soi*⁴⁸⁸.

*Il n'y a pas de thérapeutique de l'extrême singularité, du cas unique. La science ne s'y intéresse pas*⁴⁸⁹. Certes la science n'a pas de réponse, face à l'unique. Mais le scientifique peut, doit, (se) questionner.

2 - 2 - Le champ d'observation

a - Population de référence et échantillon

D. Baumann⁴⁹⁰ fut une des premières, en France, à s'intéresser aux enfants de rescapés (entendus au sens étroit de rescapés des camps de la mort). Elle prévient: l'échantillon qu'elle a pu constituer ne représente que lui-même et, ajoute-t-elle, *il n'existe pas plus une typologie de l'«enfant de déporté juif» que de l'orphelin*. Il s'avéra impossible de dégager aucune typologie. De même, notre échantillon ne représente que lui-même; la singularité de l'histoire de chaque témoin et de chaque témoin de témoin a déjà été signalée. Quant à la population de référence, elle peut être définie comme rassemblant tous les Juifs, ayant été sous la menace du nazisme, et leurs descendants.

Cependant, si le hasard pouvait infiniment diversifier le jeu de mes rencontres avec les témoins et leurs proches, le recueil des témoignages entrerait dans des limites très précises: celles de la langue

⁴⁸⁷ - H. Chauchat, op. cit. p. 111.

⁴⁸⁸ - F. Rosenzweig, *L'étoile de la rédemption*, Paris, Seuil, pp 19, 21, 37.

⁴⁸⁹ J. Semprun, *Quel beau dimanche!*, op. cit. p. 341. En fait, dans le sillage de Max Weber, toute une branche de la sociologie s'intéresse à l'individu.

⁴⁹⁰ - D. Baumann, op. cit. p. 287. L'auteur note simplement une exaspération de certains traits de caractère, en particulier une hypersensibilité; ce qui nous renvoie à la notion d'intensité que nous avons évoquée à plusieurs reprises plus haut.

et de la géographie. Sauf deux entretiens réalisés en hébreu, tous les entretiens furent faits en français. Les personnes pouvaient être de toute origine, il fallait que nous puissions échanger en français, ma maîtrise de l'hébreu étant trop incertaine.

Les rencontres se situèrent dans un rayon qui ne dépassa guère, en France, la région parisienne, en Israël, Jérusalem et Tel Aviv, en Belgique, Bruxelles.

b - Recueil des témoignages: la *méthode boule de neige*

La *démarche en boule de neige*, adoptée spontanément, est justifiable *après-coup*.

- Le *hasard* est, sous des vocables divers, le grand intervenant dans toutes les biographies des victimes du judéocide. Il pouvait être intéressant d'en observer le jeu en le laissant guider les rencontres lors de cette recherche. Il fut peut-être mon meilleur allié.

- Se laisser guider par le hasard, non seulement pour rencontrer les témoins, mais au cours des entretiens-témoignages pour lesquels, chaque fois, c'était laisser les thèmes à explorer se présenter à leur guise; c'était aussi l'occasion d'observer, sans les décider à l'avance, mes propres préoccupations majeures affleurer en écho à celles du témoin et qui pouvaient être en affinité avec les miennes, ceci de manière réciproque.

- La conscience de la singularité et de l'exemplarité de chaque témoin incitait à opter pour la démarche en boule de neige, démarche définie par M. Pollack comme consistant à *demander à la première personne interviewée d'en indiquer d'autres, et ainsi de suite*. Il en souligne les avantages: elle permet de découvrir *des réseaux d'amitié et des personnes relais qui ont pu jouer le rôle d'intermédiaires.(...)* Elle fait également apparaître la perception variée des mêmes événements et personnes et ouvre la voie à l'analyse de la logique qui sous-tend ces différences dans l'appréhension de la réalité⁴⁹¹.

Ainsi les événements qu'étaient ces rencontres avec les témoins ont d'abord été une mise en présence de deux *disponibilités* mobilisées sur l'évocation de ce *hovè* qui arrache l'être humain à lui-même et le plante dans la stupeur. De ce fait, les entretiens-récits qui ont été recueillis sont très disparates: les thèmes évoqués le sont de manière très inégale. Aucun entretien n'est superposable à un autre. La limite de certain thème pouvant être simplement celle de mes capacités émotionnelles.

c - Les refus

Les refus pouvaient être dus à une décision nette de ne plus regarder en arrière:

Ca m'a travaillé durant dix ans. Maintenant, c'est fini, je ne veux plus en parler me déclara tout net un professeur d'histoire à l'Université de Jérusalem tout en m'encourageant à continuer et en m'indiquant des personnes à rencontrer.

Les parents de Simone, son frère et sa soeur ont été déportés, seule sa soeur est revenue. Pour elle, participer à cette recherche, ce serait inutilement revivifier un passé trop douloureux: Tout de suite après la guerre, j'ai pardonné, j'ai compris qu'on ne pouvait pas vivre avec la rancune; je vois ma soeur, elle en parle tout le temps, elle y revient sans arrêt; c'est une obsession; moi j'ai pardonné, je ne veux plus y penser. Il faut pardonner⁴⁹².

⁴⁹¹ - M. Pollack, op. cit. p. 19.

⁴⁹² - Cependant, chaque fois que nous avons l'occasion de nous rencontrer, Lucie me demande où j'en suis et me dit son intérêt pour cette recherche.

Le père de Rivka est mort en déportation; elle a fait un travail universitaire sur les enfants déportés et continue à recueillir tous les témoignages qu'on veut bien lui confier. Mais elle-même n'a raconté sa propre expérience ni à ses enfants, ni à qui que ce soit. *Moi, je n'ai jamais raconté; j'écoute les autres, j'enregistre tous les témoignages que je peux, mais pour moi, non.*

Les refus pouvaient ne pas être exprimés mais le témoignage sans cesse repoussé et finalement impossible:

La mère de Bernadette est morte en déportation quand elle avait deux ans. A l'âge d'un an, elle avait été confiée à un couvent. J'avais souvent l'occasion de rencontrer Bernadette. Elle travaillait à l'Université de Jérusalem, où je suivais des cours, et, sachant l'objet de ma recherche, elle me retenait dans son bureau, et me parlait d'elle, de son début de thérapie, des angoisses de son mari, lui aussi enfant caché pendant la guerre et dont les parents étaient morts en déportation, de ses filles, nées en Israël et qu'elle craignait d'avoir perturbées par ses propres difficultés. Elle finit par me fixer une date de rendez-vous chez elle. Mais le jour dit, elle déclara forfait: ce furent des bavardages sur tout et rien. Elle me proposait plutôt de voir, un autre jour, sa fille aînée, qui avait justement étudié quelques aspects du judéocide cette année; mais disait en même temps sa peur que sa fille ne soit perturbée. L'entretien, avec la fille, comme avec la mère, sans cesse repoussé à *plus tard*, par celle-ci, quand *ça irait mieux, quand elle aura passé ses examens...* n'eut jamais lieu.

Pourtant Bernadette se disait et se montrait très concernée par cette recherche, et prête à m'aider de son mieux. Elle me confia un livre, un roman autobiographique, écrit par son père. Il est vrai que notre rencontre s'était produite au moment où elle venait de prendre conscience de la relation entre son malaise dans la vie et sa toute petite enfance: le livre de C. Vegh⁴⁹³, qu'elle me signala dès les premières minutes, avait été pour elle une révélation. Quelques mois plus tard, elle avait fait un voyage en France spécialement pour voir et questionner son père. Jusqu'alors, ils n'avaient jamais parlé entre eux de toute cette période. Elle n'en a jamais parlé non plus avec sa soeur, internée dans une institution psychiatrique depuis de longues années.

Elle répétait: c'est mon mari que tu devrais voir, lui, il a des problèmes bien pires que les miens, mais il ne veut rien dire, il n'en parle jamais, à personne.

Hanna écouta avec une grande attention mon intention, parut hésiter, puis dit: *je ne crois pas que ce que je pourrai te dire soit très intéressant pour ta recherche mais je connais une personne qui sera sûrement intéressée. Je suis sûre qu'elle voudra.* En effet, je vis plusieurs fois la jeune femme qu'elle m'avait m'indiquée, dont le père avait été un jeune déporté de douze ans. Pour elle-même, Hanna n'avait pas dit non, seulement elle ajoutait: *il faut d'abord qu'on se voit.* Elle voulait d'abord me connaître un peu. Un jour, nous nous sommes installées dans une pâtisserie. Sans même que je n'ai à poser une question, elle me raconta toute son histoire; je n'ai osé ni prendre de notes, ni sortir mon magnétophone. Au moment de la quitter, je lui exprimai mon regret de n'avoir pas enregistré. *La prochaine fois, tu viendras chez moi* me promit-elle. Il n'y eut pas de *prochaine fois*: il y eut tantôt un mal de gorge, tantôt une migraine, ou bien son fils qui avait besoin d'elle...⁴⁹⁴

Les refus se doublaient souvent d'un vif encouragement à enregistrer le témoignage de proches:

⁴⁹³ - C. Vegh op. cit.

⁴⁹⁴ - Aujourd'hui encore, je me demande si j'aurais pu brancher mon magnétophone, Il me semble que non.

Moi, je n'ai rien à dire, va voir plutôt ma mère; c'est elle qui a des choses à dire. Enfant de déporté, caché pendant la guerre, finalement Marcel ⁴⁹⁵ non seulement m'accordera son témoignage, mais me sollicitera pour venir reconstituer avec sa mère et lui l'arbre généalogique.

Quatre des cinq refus cités ici furent le fait de personnes qui étaient enfants pendant la guerre. Il m'apparut peu à peu que ceux-ci étaient ceux qui avaient le plus gravement souffert du *non-dit* familial et collectif. Actuellement il semble qu'ils commencent tout juste à éprouver la possibilité de livrer leur récit dans un cadre thérapeutique adapté. L'équipe d'*Amcha* ⁴⁹⁶ nous le confirma. Il semble que, depuis ces toutes dernières années, ils se reconnaissent eux aussi le besoin (et la possibilité) de témoigner.

Cependant les refus restèrent rares: généralement m'était signalé le nom de personnes qu'on savait désireuses de parler, ou bien je pouvais pressentir celles qui, rencontrées par hasard (cadre universitaire, cours divers, relations personnelles, occasions de toutes sortes: l'avion, le bus...), étaient prêtes à me donner leur témoignage. La diversité des occasions que le hasard offrit à cette recherche est telle que les témoignages émanent de personnes de toutes conditions.

d - Motivations des témoins

Quand une personne m'était signalée par un témoin que j'avais enregistré, ce pouvait être pour illustrer un thème particulier. Marcel insista beaucoup pour que je vois sa fille cadette: *C'est ma fille que tu devrais voir, elle vient de faire un pèlerinage à Auschwitz avec les élèves de sa classe.* Mais quand je lui ai dit mon désir de voir aussi ses trois autres enfants, il n'a pas compris l'intérêt que je leur portais. *Et puis, tu sais, ils sont très occupés, les enfants sont petits, le travail...*

Micheline, à la suite de toute une discussion sur l'influence de la Shoah sur la pratique religieuse et la foi, s'est exclamée: *Ah mais c'est mon ami André que vous devriez aller voir! Lui, il n'aime pas trop les religieux mais il est religieux à sa manière et puis il connaît la Bible autant qu'un rabbin; et la Shoah, lui... oui, il s'en souvient.*

Pour beaucoup il était clair, comme pour Léa ⁴⁹⁷ que: *ça leur fait du bien de parler!*

Je vais en parler à mon ami, ça va l'intéresser. Sa mère est une ancienne déportée... une vie... ça le préoccupe beaucoup, surtout en ce moment et puis aussi son ami, un Polonais, tous les deux, ils en parlent tout le temps ⁴⁹⁸.

Le frère de ma belle-soeur... Il a quelques problèmes, j'ai bien l'impression que ça à voir avec la Shoah. Ca devrait l'intéresser votre recherche, et puis il serait peut-être content d'en parler avec quelqu'un, me dit la personne qui me mit en contact avec Marcel.

Enfin, surtout, beaucoup ont fait leur l'injonction: *il faut* enregistrer, le plus possible, contre le révisionnisme, *il faut* témoigner pour ceux qui ne sont pas revenus...

Léa a voué sa vie au témoignage. *Je t'ai préparé six rendez-vous, pour ces deux jours, ça te va ? Tu sais je peux t'en trouver encore beaucoup. J'en connais beaucoup, beaucoup, qui ont leur témoignage à donner, mais j'ai pensé que six pour deux jours, ce serait bien... et puis je crois que ça leur ferait du bien de parler.*

⁴⁹⁵ - Témoignage de Marcel, 3^e Partie.

⁴⁹⁶ - Amcha, institution d'aide psychologie pour les déportés et leur famille ayant plusieurs antennes en Israël. Le recueil des témoignages y est un moment essentiel; nous reviendrons ultérieurement.

⁴⁹⁷ - Témoignage de Léa, 3^e Partie.

⁴⁹⁸ - Témoignage d'Elsa, 3^e Partie

e - La consigne d'entretien

La consigne, modulée selon la génération de la personne, était centrée sur le recueil de témoignage: *Vous (votre famille, vos parents...) vous êtes rescapé de la Shoah, voulez-vous me donner votre témoignage ?* Il était précisé qu'outre les objectifs de recherche universitaire: le cadre d'une étude sur la transmission du souvenir de la Shoah dans les familles, ces entretiens avaient pour but essentiel d'enrichir la mémoire, de participer à la transmission du souvenir.

Toutes les personnes rencontrées étaient donc avant tout considérées en tant que *témoins* ou pour leurs enfants, *témoins de témoins*, quelle que fût la manière dont, pour la Première génération, ils avaient survécu au judéocide.

3 - Le moment du témoignage

*L'entretien intervient comme une pièce d'un système d'observation, qui ne se comprend que par l'ensemble dans lequel il se situe*⁵⁰⁰. L'entretien, moment clé de toute observation-participante, se charge d'une valeur toute particulière, qui en intensifie les caractéristiques quand le thème de l'entretien, le récit de vie de l'interlocuteur, est une pièce irremplaçable d'un événement historique, qui, de plus est, relève du méta-historique. Il est nécessaire d'en analyser les composantes.

3 - 1 - Notion d'entretien - récit de vie - témoignage

a - Le témoignage en tant qu'entretien personnalisé

Chaque entretien-récit-de-vie-témoignage se situait dans un triple contexte:

- L'arrière-fond commun à toute la population: l'actualité du moment: ainsi, la guerre du Golfe, l'arrivée des Juifs de ce qui était encore l'URSS... ou bien plus ponctuel: la proximité de Yom HaShoah, le jour de la Shoah), les avatars du procès Demianiouk... les dernières violations de tombes juives... le dernier acte terroriste...

- La conjoncture personnelle du témoin ou de sa famille: nouveau deuil récent, voyage, pèlerinage à Auschwitz ou même lecture d'un livre-révéléteur pour la personne, ou encore tout simplement la vue, dans la rue, juste avant l'entretien, d'une canne blanche.

- Ma propre conjoncture: la dernière rencontre, la dernière découverte, la dernière lecture ou la dernière émotion. Toujours dans l'optique de l'observation-participante, plutôt que de passer outre mes propres préoccupations, je m'efforçais à une conscience suffisamment claire, triant ce qui pouvait dynamiser mon écoute et en écartant le reste.

b - L'entretien non directif de type biographique

Dans l'entretien non-directif tel que je le pratique, on passe une sorte de convention par laquelle, en échange de la contribution à l'éclaircissement d'un objet situé dans un champ, l'enquêteur donne à l'enquêté la possibilité d'exprimer et de faire valoir son propre point de vue dans ce champ. Je pense à ces entretiens que nous avons faits auprès de paysans du Liban Sud qui nous disaient: "Est-ce que vous allez dire dans les journaux comment on vit ? On ne parle jamais

⁴⁹⁹ - Cité par J. Semprun en exergue de son livre, *Quel beau dimanche*, op. cit.

⁵⁰⁰ - Claude Dubar, « L'entretien non-directif », In *Les cahiers de philosophie*. N° 10, Biographies, p. 188.

de nous... Grâce à vous, on va parler de nous...” Dans ce cas, cette stratégie — atteindre en quelque sorte à la visibilité — était tout à fait claire au départ. C’est ce que nous donnions en échange de ce qu’ils nous racontaient...⁵⁰¹

C. Dubar utilise l’entretien non-directif pour approcher l’étude de l’identité ou plutôt des identités dans lesquelles un individu peut se reconnaître (identités de travail, d’entreprise, de profession, de classe...). Alors que l’entretien non-directif laisse l’interlocuteur libre de mener son propos, l’entretien de type biographique devrait tendre à respecter le mieux possible l’ordre chronologique des faits relatés. Mon objectif étant centré sur le récit de vie mais aussi sur la spécificité de la relation du témoin (ou du témoin de témoin, et surtout dans ce cas) à l’événement Shoah, c’était à celui-ci d’être *le véritable conducteur de son discours*⁵⁰².

Certains témoignages se rapprochent davantage du récit de vie, surtout ceux de la Première génération; d’autres davantage du discours (réflexion avec tentative d’élucidation) sur l’impact du judéocide dans leur vie; c’est surtout le cas des membres de la Deuxième génération.

c - L’entretien avec le *témoin*

Le moment de l’entretien était avant tout le moment de la rencontre avec un témoin de l’histoire collective. En regard de l’absolu du mal⁵⁰³, aucun témoignage ne vaut plus qu’un autre ou ne représente plus qu’un autre l’irreprésentable. Tous en sont une des nuances, appartenant en propre au témoin mais le renvoyant à la collectivité qui est seule à pouvoir en rassembler et en unir toutes les nuances et, du coup, à offrir à chaque témoin en tant qu’unique la perception, à travers sa propre nuance, de toutes les autres. Paradoxalement la singularité poussée à son absolu renvoie l’individu à son universalité. En approfondissant la particularité de son propre témoignage, le témoin se relie aux autres témoins. Il est lui et parle au nom de tous les siens, un tous infiniment extensible.

L’identité de témoin absorbe l’identité personnelle du témoin en même temps qu’elle la singularise absolument, qu’elle fait de sa vie et du récit de celle-ci, une pièce irremplaçable à travers laquelle l’histoire de l’humanité peut être lue, vérifiée et transmise.

J. Semprun⁵⁰⁴ écrit quelques lignes saisissantes de vérité sur la figure emblématique du *témoin* dans son rapport avec les *vrais témoins* (les disparus), avec sa propre mort et double rapport s’ordonnant dans le récit. Appelé à communiquer son expérience parmi d’autres rescapés juifs, à la maison des jeunes et de la culture de Sarcelles⁵⁰⁵, il est soudain pris de mutisme.

Où en étais-tu ? Où en étais-tu en effet, Tu n’avais pas seulement perdu le fil de ton discours, apparemment tu avais perdu, en outre, le fil de ta vie. Tu ne savais plus seulement où tu en étais de ton récit, tu ne savais plus seulement où tu en étais en général, ni pourquoi, ni comment. Tu n’étais nulle part en vérité. Comment poursuivre ton récit si tu ne savais plus où en était le récitant, ni même qui il était ? De quelle expérience pourrais-tu leur parler puisque tu n’avais d’autre expérience à transmettre que celle de la mort, c’est-à-dire la seule chose que, par définition, tu ne

⁵⁰¹ - Id. p. 189.

⁵⁰² - Id. p. 189.

⁵⁰³ - Il y a un paradoxe à parler de l’absolu du Mal, l’Absolu étant par définition au-delà du bien et du mal.

⁵⁰⁴ - Jorge Semprun n’est pas juif, ni Tadeusz Borowski, cités plusieurs fois l’une et l’autre dans cette recherche. leur témoignage permet de mettre en relief simultanément et paradoxalement l’unicité du judéocide et l’unité de l’humanité. Paradigme du crime contre l’humanité, paradigme de cette souffrance humaine gratuite où le mal apparut dans toute son horreur diabolique. (Emmanuel Lévinas, *Entre nous*, Paris, Grasset, 1991, p. 121), le souvenir du judéocide concerne tout être humain.

⁵⁰⁵ - Petite ville de la banlieue parisienne.

pouvais avoir vécue, que seul quelqu'un d'autre pouvait avoir vécue ? Mais qui, alors ? Pourquoi n'était-il pas ici, à ta place, cet autre qui aurait pu vivre, et donc communiquer, l'expérience de ta mort ? (...) il se tourne vers la présidente de la soirée et dit: je me demande ce que je fais ici, où j'en suis ? et sombre corps et biens dans ce silence angoissé.

Réussissant à reprendre le fil de son discours, il reprend son rôle de survivant (...) Et s'adresse à cet Autre, en lui: *Tu n'avais qu'à assumer ton rôle de témoin (...) tu as donc parlé à Sarcelles, tu as raconté ta vie de survivant. Tu aurais pu raconter ta mort, mais enfin, on ne peut pas trop en demander aux auditeurs de ce genre de conférence-débat. Ils sont venus entendre le récit de votre vie, ou de votre survie, et il serait indélicat de leur imposer le récit de votre mort*⁵⁰⁶.

d - L'entretien-récit-de-vie-témoignage: un événement

La rencontre avec un témoin du judéocide est d'abord un événement, le surgissement de quelque chose de tout à fait inattendu, *inattendible*, ce à quoi on ne peut pas s'attendre, ce à quoi il n'est pas de préparation.

Les récits des déportés sont d'une grande sobriété. Les faits sont décrits dans toute leur crudité; les commentaires et les qualificatifs sont inutiles. Il ne s'agit ni d'une régression vers un passé ancestral ni de la reviviscence d'une expérience archaïque mais bien d'une *transgression* de toutes les représentations que l'être humain, en tant qu'être symbolique, a pu se constituer. L'enfer d'Auschwitz est un risque de caducité pour tous les chants les plus beaux — y compris celui de Dante — bien que ce soit dans ces chants que les témoins trouvent souvent la meilleure approximation de ce qu'ils ont vécu.

Tout témoin du judéocide survient comme événement mettant en faillite toute l'occidentalité: sa culture, sa conception de l'identité humaine, sa croyance au progrès. Quand le langage lui-même est est mis en crise, que reste-t-il de la culture⁵⁰⁷ ?

e - L'éclatement de la notion d'identité personnelle

P. Tap s'est attaché à *montrer (...) que tout individu est acteur de sa propre histoire, tout autant que de l'histoire collective*⁵⁰⁸. Oui, à condition de bien s'entendre sur le terme *acteur*. Car le témoin atteste que tout individu, une fois qu'il a aliéné sa conscience et qu'il est devenu prisonnier de la *banalité du mal*⁵⁰⁹, n'est plus le sujet, le producteur, mais bien sujet au sens étymologique, de sa propre histoire et de l'histoire collective. Le judéocide est l'occasion d'une prise de conscience qui devrait renvoyer le sujet à l'humilité d'un *acteur* non plus compris comme agent, mais bien comme *artiste-interprète*, mettant en scène un scénario qu'il n'a pas écrit. Il ne peut choisir qu'entre assumer (en s'ajustant de son mieux au rôle qui lui est imparti et, du coup, en en rectifiant la fausseté) tous les *mal-entendu* et les *mal-dit*, ou subir.

Comme propulsé dans les coulisses de l'histoire — la sienne comme la collective — sous le choc du judéocide, le moment du témoignage est celui où le témoin offre à son auditeur l'occasion de se ressaisir en l'invitant à discerner certains des processus, collectifs et/ou individuels, dans lesquels il

⁵⁰⁶ - Jorge Semprun, *Le grand voyage*, Paris, Gallimard, p. 350.

⁵⁰⁷ - Question posée par George Steiner, *Langage et silence*, New York, Harmondsworth, Penguin, 1969.

⁵⁰⁸ - Pierre Tap, *La société Pygmalion*, Paris, Dunod, 1988, p. 4.

⁵⁰⁹ - H. Arendt, *Eichmann à Jérusalem*, rapport sur la banalité du mal, op. cit.

a été emporté, tels qu'il en a été affecté et par lesquels cette même histoire semblait engagée à l'effacer de son livre.

La rencontre avec le témoin remet en cause toute définition de l'identité personnelle. Elle transplante les locuteurs en un en-deça et/ou un au-delà de cette identité qui les différencie en tant qu'individus tout en les regroupant selon les lois d'appartenance. L'identité personnelle étant touchée par la rencontre avec le témoin, il est bon d'en rappeler la définition. Pour P. Tap l'identité personnelle implique:

- Un sentiment de continuité
- Un sentiment d'unité et de cohérence
- Un système d'identifications multiples d'où elle tire sa richesse d'organisations dynamiques.

P. Tap reprend la perception de l'homme par Sartre: *l'homme se définit par son projet. Il dépasse perpétuellement la condition qui lui est faite; il dévoile la situation en la transcendant pour s'objectiver, par le travail, l'action ou le geste*⁵¹⁰. Or le judéocide nous dévoile un être humain (bourreau, aliéné à son mensonge ou victime arrachée à elle-même) réduit à un ici-maintenant d'où aucun projet n'est possible. Le témoin du judéocide nous esquisse une définition de l'identité comme un ensemble de signes vestimentaires ne cachant plus la nudité native.

La rencontre avec le témoin du judéocide rend illusoire toutes les tentatives de définir l'identité humaine, la révélant une insaisissable *ipséité* rendue perceptible par le seul jeu infiniment varié des identités-masques, des *persona*, qu'elle emprunte⁵¹¹.

P. Malrieu a relevé la connotation idéologique de la notion d'identité. Chaque fois qu'un sujet ou un groupe se sent intérieurement divisé et/ou éprouve des blocages consécutifs à des conflits internes non objectivables, afin de juguler l'angoisse née de ces conflits, il se constitue un projet unificateur, une identité, mettant fin à ses incertitudes. La représentation de l'identité se construit donc comme un processus de défense dans une demi-pénombre de la conscience. Et cet arrière fond inconscient est justement ce qui confère à la construction de l'identité son caractère idéologique. L'individu, le groupe, se bâtit un *quoi il est* qui lui évite de s'interroger sur *qui il est*, question existentielle en même temps que relationnelle.

Le *qui* risque lui-même de s'alourdir d'immobilisme. P. Malrieu, ne suggère-t-il pas un où vastu? esquissant un chemin à inventer au fur et à mesure du cheminement. Il cite Kafka: *l'insatisfaction dont une rue offre l'image: chacun lève les pieds pour quitter la place où il se trouve*⁵¹².

Cette mise en miette de leur identité personnelle est fréquente dans les récits des témoins et/ou des témoins de témoins.

Bernard est né en 1931, à Bruxelles. Il s'appelle maintenant Barnir et vit en Israël depuis 1951. Il répond à F. Schulmann⁵¹³, partie à la rencontre des *enfants du Juif errant* qui ont choisi de vivre en Israël, où il se perçoivent comme *rentrés à la maison*. Bernard est un rescapé. Son père, sa tante, ses cousins sont morts en déportation. A vingt ans, il est pris du désir de s'hébraïser et part en Israël. Je savais que je n'étais pas comme les autres. Jusqu'alors il était un Juif sans identité dans la mesure où il ne connaissait ni son histoire, ni sa religion, ni sa culture. Sa judéité est, comme à dose

⁵¹⁰ - P. Tap, op. cit.p. 81.

⁵¹¹ - Le fait a déjà été noté lors du paragraphe sur la distance culturelle.

⁵¹² - Philippe Malrieu, In *Identité individuelle et personnalisation*, (ss la dir. de P. Tap) Paris, Privat, 1986, p. 40

⁵¹³ - Fernande Schulmann, *Les enfants du Juif errant*, itinéraires d'immigrés, L'Harmattan, 1990, pp 95-106.

homéopathique, un souvenir qui ne laisse que la trace de l'oubli, sans contour ni contenu mais doté d'un inqualifiable obstiné sentiment de différence. Son identité a le profil d'une question ambulante. Une fois en Israël, il est déçu; mais il ne peut vivre ailleurs. *Ce pays est-il le mien ?... Le paysan belge me touche... Je ne serai jamais raciste parce que j'ai effectivement tété du lait flamand et qu'en Suisse, ma mère adoptive était allemande. Elle ne parvenait pas à comprendre comment ses compatriotes avaient envoyé mon père en camp de concentration. La plus forte influence que j'ai reçue est celle des Luthériens suisses-allemands; ils m'ont donné l'habitude de l'ordre, du sérieux.(...) La politique israélienne me dégoûte.(...) Je vomis ce qu'est devenu ce pays.*

Les parents d'A. Langfus, ses beaux-parents, son mari, tous ont été tués. Lors de sa fuite éperdue, elle trouve refuge dans une maison abandonnée. Elle y voit un Allemand endormi, le fait sortir de son lit, un revolver à la main; elle voudrait le tuer, mais: *Oui, maintenant, j'en suis sûre, s'il avait porté son uniforme, j'aurais tiré. Et alors je serais délivrée.* Un Allemand nu, sans ses vêtements, sans ses *habitus*⁵¹⁴, est-il encore un Allemand ?

Cette nudité, devenant consciente d'elle-même et se voyant en miroir dans la *vulnérabilité* de l'autre, pourrait bien être une manière d'appréhender la notion de judéité qui, dans le contexte du judéocide, se révèle comme le paradigme de l'être humain comme *sujet* ne puisant sa propre force que par la reconnaissance du *sujet* dans le regard d'autrui, c'est-à-dire d'un autre être également soumis aux mêmes tribulations. L'autre n'est plus un masque interchangeable, tantôt rieur, tantôt pleureur, tantôt cruel, tantôt généreux, mais bien une absence de défenses, une simple cire capable de tous les moulages et de toutes les blessures, décelant dans le regard de l'autre cette *vulnérabilité*⁵¹⁵ qu'E. Lévinas donne comme étant la substance même de l'être humain.

Nina, à la question de ce que signifie, pour elle, être juive, après un bref silence, répond: *avant la Shoah, j'étais Ben Adam plutôt que Yéhudia (juive), maintenant je suis Yéhudia plutôt que — Ben Adam (descendant d'Adam) — Qu'est-ce que c'est être Yéhudia ? — Etre Ben Adam!* Et elle éclate de rires.

f - Au-delà de l'identité

Dans cet état de *nudité*, le contact avec les choses, le monde, est direct et cru, d'un cru qui vire vite à la cruauté mais qu'un geste d'homme peut suffire à rendre bon. V. Grossman a suivi l'un de ses personnages en quête de la bonté. Celui-ci pense d'abord qu'elle n'est pas dans l'homme mais dans la nature. Or celle-ci se révèle être une lutte cruelle: *celle des arbres contre les herbes et les taillis pour la conquête de la terre.* Affinant ses observations, il découvre des simples gens portant dans leur cœur l'amour de tout ce qui est vivant (...) et que cette bonté privée, occasionnelle, sans idéologie est éternelle. *Elle s'étend sur tout ce qui vit, même sur les souris, même sur la branche cassée que le passant, s'arrêtant un instant, remet dans une bonne position pour qu'elle puisse cicatriser et revivre.*

⁵¹⁴ - *L'habitus comme système de dispositions à la pratique, est un fondement objectif de conduites régulières, donc de régularités de conduites.(...) L'habitus fait que les agents qui en sont dotés se comportent d'une certaine manière dans certaines circonstances.* Pierre Bourdieu, *Choses dites*, Paris, Ed de Minuit, 1987, p. 95.

Ce serait une sorte d'inconscient culturel venant de signifier, à l'insu du sujet, les actes les plus élémentaires de la vie quotidienne et par là *enraciner les structures les plus fondamentales d'un groupe dans les expériences originaires du corps.* (P. Bourdieu, cité par P. Tap, op. cit. p. 176)

⁵¹⁵ - Terme utilisé par E. Lévinas et qui en vient à caractériser l'être humain.

Par la bouche d'un autre personnage, V. Grossman prend la mesure des peurs accumulées dans l'espèce animale: Bogoleïv se mit à chanter, *A la tortue, j'ai demandé: en quoi est donc ta carapace ? Elle est en peurs accumulées. Il n'y a rien de plus tenace*⁵¹⁶.

Doli Steindling a écrit né Juif autrichien, résistant et communiste il doit se muer en l'Alsacien Aubrech pour pouvoir travailler avec des Allemands, moyen de survie qui s'offre à lui momentanément. Il analyse sa nouvelle identité, ses nouveaux rôles. Il fait le compte de ce qu'il doit cacher: son appartenance à la Résistance et au Communisme, sa nationalité autrichienne et sa nationalité juive. Ce changement de *ani* (*je* en hébreu) dit-il, ne fut pas simple. Ce fut tout un processus qu'il ressent comme dangereux: il craint de perdre le véritable *ani*. *Quoique Aubrecht et Doli fussent un seul homme, Aubrecht avait une personnalité qui se libéra de celle de Doli et se comporta sans dépendre de lui et ce n'était que par hasard qu'ils avaient des caractéristiques identiques. Aubrecht n'avait pas besoin de jouer un rôle, il était Aubrecht par nature même si c'était dans des limites bien précises.* Il se souvient de l'adage : *un criminel revient toujours sur les lieux de son crime. Criminel ? Oui, j'ai dit criminel; c'est bizarre...* Dans l'émiettement des identifications, il se surprend à agir peut-être à l'instar du bourreau. Il ne s'en effraye même pas: il en est *curieux*; simplement, et bizarrement étonné⁵¹⁷

La rencontre avec le témoin met en suspens, ne serait-ce que quelques moments, mais de manière si intense que la durée importe peu, tous les points de repère identitaires. Certes il n'est pas indispensable de rencontrer un *témoin* du judéocide pour en faire l'expérience, mais cette expérience est au coeur de la rencontre avec le témoin, celle d'un oubli de tout ce qu'on croit savoir sur l'être humain, oubli qui est peut-être l'occasion d'une ouverture sur un infini qui se rendrait présent dans le fini d'une personnalité.

E.-H. Erikson⁵¹⁸ l'avait annoncé: l'étude de l'identité deviendrait le point stratégique de tout un pan des recherches en sciences humaines, comme la sexualité l'avait été à l'époque de Freud. Cependant, contre-coup plus ou moins proche de la rencontre avec le témoin de la Shoah, toute tentative de définition de l'identité personnelle se manifeste comme une tentative illusoire de définition de l'individu par lui-même. L'identité, en définitive, ne devrait renvoyer qu'aux administrations.

Et que chacun apprenne à se voir double (et de là indéfiniment multiple), bourré de contradictions. E. Canetti, dans un livre autobiographique, parle de sa mère: *je voyais les deux côtés: d'une part son inflexible sévérité, de l'autre sa générosité. Je ne savais pas alors ce que c'était que l'infini mais je le sentais: on pouvait donc réunir en soi tant d'aspects différents et même contradictoires*⁵¹⁹.

Dépouillé de ses identifications, et nous dépouillant, ne serait-ce que momentanément des nôtres, de nos certitudes, de nos points de repères, le témoin invite à la recreation poétique du monde. Tous ont fait l'expérience, à un moment ou l'autre, d'une vérité du monde où l'homme surgirait comme un intrus.

J. Semprun a voulu rendre sensible toute la longueur d'un dimanche à Buchenwald. Sa description d'un arbre *miraculeux de beauté* est comme le prologue et l'épilogue de son récit: *Sur*

⁵¹⁶ - Vassili Grossmann, *Vie et destin*, Paris, Julliard, pp 382-597.

⁵¹⁷ - D. Steindling, op. cit. p. 90.

⁵¹⁸ - Eric-H Erikson, *Childhood and society*, New York, Norton, 1982, p. 213.

⁵¹⁹ - Elias Canetti, *Histoire d'une jeunesse*, Albin-Michel, Paris, 1982, p. 213.

sa gauche, dans cette sorte d'éternité neigeuse, il voyait l'arbre (...). L'arbre était là, à portée de la main. L'arbre était réel, on pouvait le toucher. (...) Il tournait la tête. Il voyait un sous-officier qu'il n'avait pas entendu entrer. Le sous-officier avait sorti son pistolet de l'étui de cuir fauve. Il avait fait monter une balle dans le canon. Ce bruit métallique devenait explicite, rétrospectivement. Il regardait le pistolet braqué sur lui. (Au sous-officier qui lui demande ce qu'il fait là...) *Das Baum*, disait-il finalement, *so ein wunderschönes baum* (...) c'est l'arbre aurait-il dit en français, un arbre miraculeux de beauté. Le sous-officier tournait la tête vers l'arbre, il regardait aussi, pour la première fois. Il n'avait pas encore remarqué le hêtre, ce militaire⁵²⁰.

Tout à l'heure, au bout du Petit Camp, alors que je contempiais le coucher du soleil sur la plaine enneigée de Thuringe, Jehovah m'avait demandé si j'avais passé un bon dimanche. J'avais pensé à cet arbre d'une beauté presque irréelle (...) J'avais eu l'impression de découvrir une vérité essentielle: la vérité de cet arbre, de tous les arbres autour, toute la forêt, toutes les forêts, le monde qui n'avait nul besoin de mon regard.(...) Ma mort ne mutilait pas la beauté de cet arbre. Plus tard, je lirai un aphorisme de Kafka qui exprimait avec une précision parfaite ce que j'avais confusément mais intensément ressenti, ce matin-là, devant le hêtre de Buchenwald: "Dans le combat entre toi et le monde, seconde le monde"⁵²¹.

A la question *où vas-tu ?* s'adjoint alors la question quel *habitus* empruntes-tu pour faire tel morceau du parcours ? Mais l'être humain, étranger sur cette terre, n'est-il pas destiné à la prendre *comme habitat, habit-habitus ?*

Le judéocide révèle à sa précarité tout cet échafaudage de choix constitués dès le premier contact du nourrisson avec l'air ambiant et même peut-être auparavant, dévoile l'égale fugacité de tous *les échantillons de civilisations*⁵²². Il nous incite à penser la Shoah comme traumatisme et apocalypse: ébranlement touchant l'être au niveau où se greffent les tous premiers attachements, les tous premiers *habitus*, et dévoilement de tout son potentiel.

Le témoin livre son témoignage du *lieu*, en lui, où toutes les différences se sont dissoutes dans une nudité vouée à la mort, sauf si le hasard s'en mêle. Tout survivant se sent devenir responsable de la *vulnérabilité* de l'autre en même temps qu'il nous convie à cette responsabilité. La faute de l'assassin serait le refus de percevoir cette vulnérabilité et/ou de s'y abandonner. Se cramponnant à son refus quelques soient les armes à sa disposition, il se condamne. Face à la *banalité du mal*, dénoncé par H. Arendt, *la conscience s'affirme comme une impossibilité d'assassiner*⁵²³.

Parce qu'il a vu son coeur, *si c'est un homme*⁵²⁴, le témoin peut tout entendre. Lors d'un séminaire sur la Shoah, un intervenant se leva et dit: *je connaissais un vieux rabbin que je consultais souvent pour une chose ou l'autre. Un jour je me suis plaint à lui: je devais quitter la ville où il habitait, qui pourrait me guider ? Il m'a dit: ne t'inquiète pas. Si tu vois un homme avec un numéro sur le bras, sache que tu peux tout lui dire.*

Comme l'héroïne du roman de V. Grossmann remercie le médecin non pas tant pour ses actes que pour le fait même qu'il existe, celui qui rencontre un témoin voudrait lui dire, *rien que de savoir que vous existez, on se sent bien*.(...) *je vous remercie d'exister*⁵²⁵

⁵²⁰ - J. Semprun, *Quel beau dimanche*, op. cit. p. 12-14.

⁵²¹ - Id. p. 505.

⁵²² - R. Benedict, *Echantillons de civilisations*, Paris, Gallimard, 1972.

⁵²³ - E. Lévinas, *Entre nous, Essais sur le penser à l'autre*, op. cit. p. 23.

⁵²⁴ - P. Levi, *Si c'est un homme*, op. cit.

⁵²⁵ - V. Grossmann, op. cit. p. 789.

3 - 2 - Entretien-récit-de-vie-témoignage: aspect thérapeutique et éthique

Si la rencontre avec un témoin de la Shoah est un événement à la fois personnel et historique, comme tout moment historique⁵²⁶ celui qui le vit n'en connaît pas l'issue, ni n'en perçoit la structure d'ensemble. Et surtout, il n'est pas dans le même état de conscience pendant et après l'événement. Ce n'est qu'*après-coup* qu'il peut tenter de comprendre ce qui lui est arrivé, ce qui est survenu dans le groupe auquel il appartient, sa nation, l'humanité.

Cependant l'événement-rencontre avec le témoin est lui-même un *après-coup* de la Shoah, une tentative pour saisir des éclats de ce *hovè*, qui s'est abattu sur le monde comme une *précipitation* de type quasi chimique des tendances enfouies dans l'inconscient depuis, peut-être (l'hypothèse de Freud d'un trauma originel a été évoquée plus haut) que l'être humain a dû ressentir ses premières terreurs. Les implications thérapeutiques, au niveau personnel et au niveau collectif, ainsi que les indications au niveau de l'éducation depuis le plus jeune âge, mériteraient un renouvellement radical de la réflexion⁵²⁷. Les différents aspects en seront simplement énumérés:

a - Aspect prise de conscience

Celui qui ne se souvient pas de son passé est condamné à le revivre, constate S. Freud. La psychanalyse peut être définie comme une *rééducation par le souvenir*⁵²⁸. Le moment du témoignage est par excellence le moment du rappel du passé, investi de toute sa charge émotionnelle où la singularité de l'individu entre en collision avec un collectif aux dimensions universelles.

b - Aspect cathartique

La reviviscence du passé ravive la douleur mais aussi la remet en circulation et contribue à la rendre moins intense. Accompagnée de verbalisation, elle prend quelque peu forme et devient localisable et apprivoisable. La distanciation et les processus de deuil s'ébauchent quand, selon l'expression utilisée par Y. Gampel lors d'une conférence, l'*enveloppe sonore* se reconstitue et modèle ce qui n'était que magma de sensations confuses. C'est toute l'organisation de cette enveloppe sonore qui oppose radicalement le *non-dit* et le silence.

c - Aspect restaurateur d'une cohérence

Même si le récit n'est pas déroulé selon l'ordre chronologique, c'est à celui-ci que les locuteurs se réfèrent et c'est celui-ci qui, peu à peu, se rétablit. La logique du temps se superpose à la logique de la syntaxe. Cet aspect mériterait un très long développement. Le seul titre du livre de P. Ricoeur, *Temps et récit*⁵²⁹, s'offre à la méditation à la manière d'un *haïku*⁵³⁰ zen. Tout écrivain en fait l'expérience, d'autant significative quand il revient d'un camp de la mort:

J'avais décidé de raconter cette histoire dans l'ordre chronologique (...) l'ordre chronologique est une façon pour celui qui écrit de montrer son emprise sur le désordre du monde, de le marquer

⁵²⁶ - Pour comprendre le réel historique, il faut parfois ne pas connaître la fin. Pierre Vidal-Naquet, *Les Juifs, la mémoire et le présent*, Paris, Maspéro, 1981, p. 88.

⁵²⁷ - Il s'impose ici de mentionner Janusz Korzack comme exemplaire des innovateurs qui devraient inspirer les penseurs de l'éducation et de la politique de l'après-Shoah.

⁵²⁸ - Dina Dreyfus, *Freud, psychanalyse*, Paris, PUF, 1991, p. 8.

⁵²⁹ - Paul Ricoeur, *Temps et récit*, Paris, Seuil, Tome I, 1983, Tome II, 1984, Tome III, 1985.

⁵³⁰ - Poème japonais caractérisé par sa brièveté et l'intensité de sa suggestion.

de son empreinte. On fait semblant d'être Dieu. Souvenez-vous, le premier jour, Il crée ceci, le deuxième jour, Il créa cela, et ainsi de suite. C'est Jéhovah qui a inventé l'ordre chronologique. J'avais décidé de raconter cette histoire dans l'ordre chronologique, toutes les heures d'un dimanche; l'une après l'autre, précisément parce que c'est compliqué. Et irréal. C'est l'artifice qui m'avait attiré, dans les deux sens habituels du mot selon les dictionnaires, dans le sens de "moyen habile et ingénieux" et dans celui de "composition pyrotechnique destinée à brûler plus ou moins rapidement". Ca me plaisait, cette idée: l'artifice de l'ordre chronologique éclatant en feu d'artifice⁵³¹.

d - Aspect thérapeutique et éthique

L'aspect thérapeutique et éthique s'unissent dans une quête commune de sens, d'un sens entendu dans toute sa richesse sémantique: en tant que sensation d'être *suffisamment* compris, sensation que le message a été *suffisamment* transmis et reçu, en tant que conscience d'une direction de la transmission, de son orientation dans un souci de prévention, d'affinement de la conscience, et en tant que signification dont se charge le message transmis, lors de l'*ici-maintenant*, dans la bouche du locuteur et l'oreille de son auditeur.

Si le judéocide est considéré comme un choc paradigmatique — nous avons vu en quoi, selon nous, la Shoah déborde même la notion de traumatisme paradigmatique — la rencontre avec le témoin dans un entretien de style non-directif sur le thème du récit de sa vie, offre des caractéristiques doublement paradigmatiques: celles d'un entretien psycho-historique, où les locuteurs ont pleine conscience de leur absolue singularité et aussi de leur inscription dans une humanité perçue en tant que processus historique et, d'autre part, celles d'un entretien clinique, outil privilégié d'une psychologie où l'outil de travail principal est la personnalité des locuteurs, personnalité comprise dans sa toute présence, consciente et inconsciente, verbale, sensible et corporelle.

La rencontre avec le témoin de la Shoah est un moment hautement éthique où toute l'attention est rivée sur le souci d'entendre et de répondre avec bien plus que le ton ou le mot juste (tentative bien dérisoire, parce qu'il y a toujours un risque d'instrumentaliser la réponse ou la question) mais avec l'attitude juste. Or celle-ci est un étrange mélange de crainte et de confiance en sa propre intuition. La définition que M. Buber donne de l'éthique semble avoir été écrite pour la situation d'entretien: *Nous entendons par éthique cette dimension ouverte par le oui et le non que l'homme prononce en face des attitudes et des actions qui lui sont possibles.(...) en s'interrogeant uniquement sur ce qui est juste et sur ce qui ne l'est pas dans l'hic et nunc de la situation dans laquelle il est confronté.(...)*

*Ce n'est qu'au moment où je m'aperçois que je ne peux intégrer la différence d'un être et que je dois renoncer à l'incorporer en moi pour en nourrir mon âme qu'il devient véritablement un TU, un étranger*⁵³².

e - Aspect communication

Au-delà de la thérapie et de la restauration de l'éthique en l'être humain, la rencontre avec le témoin et/ou le témoin du témoin est une plongée dans cet indéfinissable qui, continument, malgré

⁵³¹ - J. Semprun, *Quel beau dimanche!* op. cit. p. 145.

⁵³² - M. Buber, *L'éclipse de Dieu*, op. cit. pp 91-96.

tout, crée l'être humain, recrée en lui les moyens de retrouver la parole perdue, celle d'où naissent les langues.

*Quand tu parviendras à saisir à la racine ce que tu dis toi-même, tu apprendras à connaître le langage de toutes les créatures. Car quelques soient nombreuses les langues, la langue des créatures est une.(...) On saisit toute parole vraiment originale là où le mot et le geste se rencontrent dans les fibres de leur racine*⁵³³.

*Un entretien, ne l'oublions pas, est une histoire d'amour. On ne va aux autres que par le truchement de soi.(...) C'est toujours moi qui interroge ou écoute et quoique j'en aie, je sais que l'objectivité n'existe pas - grâce au ciel, serais-je tentée d'ajouter*⁵³⁴.

f - Aspect de la demande du témoin

*A partir des cendres, je veux apporter l'espoir aux gens... Je dis aux enfants: "que nous reste-t-il si on nous prend tout ?" La réponse est: "nous avons un récit à donner. C'est déjà quelque chose. Tout le monde est toujours prêt à vendre quelque chose pour de l'argent, mais que peut-on donner pour rien ? On peut donner un récit, de l'amour, de l'amitié, de l'espoir"*⁵³⁵.

Le moment de l'entretien-récit-de-vie-témoignage est d'abord celui où le *témoin* s'acquitte de la mission dont il se sent investi.

g - Effets sur l'observateur

L'écoute des témoignages et leur enregistrement, quand il était possible, durant toute cette recherche, fut inséparable de toute l'observation-participante c'est-à-dire la l'observation et de la participation à la vie de quelques familles ainsi qu'à l'observation générale de l'évolution des médias en relation avec la mémoire de la Shoah. Par ailleurs cette observation se doubla de toute une recherche documentaire: analyses historiques ainsi que lecture d'un très grand nombre de témoignages publiés ou d'ouvrages en rapport avec la mémoire de la Shoah.

La méthode de l'observation-participante, par définition implique le chercheur. Quand il s'agit de la Shoah, les effets de la recherche sont rien moins qu'intenses. Il ne s'agira là que d'une énumération de mes propres réactions lors de cette recherche.

1° Réactions_émotionnelles

Crises de larmes irrépressibles à la moindre audition de certains mots, à l'évocation de certaines images, au ton d'une voix...

Tendances paranoïaques: perception de l'antisémitisme dans la moindre parole tant soit peu ambiguë; méfiance vis-à-vis de n'importe qui.

Cauchemars, état dépressif. Etat de choc alternant avec des états où tout semblait possible, n'importe quoi pouvait arriver, le meilleur comme le pire.

Pendant de longs mois, tout le reste semblant factice et vain, (au sens pascalien du terme), intérêt exclusif pour l'historiographie de la Shoah, les témoignages...

⁵³³ - M. Buber, *Gog et Magog*, op. cit. p. 218.

⁵³⁴ - F. Schulmann, op. cit. p. 12.

⁵³⁵ - Cité par J. Kestenbergl dans la présentation des objectifs de *l'Etude internationale Jérôme Rilker de la persécution organisée à l'encontre d'enfants*. op. cit.

Nécessité de longs mois de travail personnel et solitaire avec l'impossibilité de communiquer quoique ce soit à qui que ce soit concernant cette recherche.

Sensation de libération et d'allègement grandissant au fur et à mesure de la mise en forme scripturale des données.

2° Conduites cognitives

Intérêt croissant pour les études historiques privilégiées par rapport aux autres sciences humaines

Elargissement à l'éthologie, à la bio-physiologie

Questionnement sur la judéité, sur Israël, sur l'antisémitisme; étude de la pensée juive définie comme exégèse d'une tradition duelle, écrite et orale ⁵³⁶.

4 - Les thèmes abordés

Les thèmes abordés furent ceux indiqués dans les instructions générales données aux enquêteurs participant à l'*Etude internationale Jérôme Rilker de la persécution organisée à l'encontre d'enfants*, menée sous l'égide de l'Université de l'Etat de New York. L'objectif principal de cette étude étant de contribuer à *rendre impossible un nouvel Holocauste*. Il avait été jugé indispensable de s'intéresser à l'ensemble de la vie de chaque sujet intéressé et non pas seulement à la période des persécutions.

4 - 1 - Résumé des instructions de l'étude *Jérôme Rilker*

- Rappel de la consigne: *Comment cela s'est-il passé pour vous (pour vos parents) pendant la guerre et (juste) après.*

- Thèmes à explorer

- Sur le passé : contexte culturel de la famille; environnement (entourage juif, et non-juif); école et société; réactions à l'antisémitisme (notamment aux mesures contre les Juifs) événements personnels marquants (port de l'étoile, carte d'identité; faux noms, se faire passer pour catholique...); les persécuteurs (souvenirs, images); les protecteurs; les rapports avec les autres enfants; les points liés aux événements dont on parlait avec les enfants et ceux dont on ne parlait pas; les objets matériels auxquels on pouvait se raccrocher (jouets, vêtements, cadeaux des parents); les comportements ou rêveries apaisants (chansons, poèmes, musique évocation des plats préférés, odeurs, prières); les souvenirs apaisants liés à la culture; la libération et le retour à une vie *normale*; attitude antérieure vis-à-vis du judaïsme

- Sur le présent et l'avenir : attitude vis-à-vis du judaïsme; appartenance à des communautés ou associations; points relatifs aux événements passés dont on parle avec les enfants et ceux dont on ne parle pas; avenir des enfants et petits enfants.

- Questions factuelles:

Age, études, profession actuelle, statut familial, composition de la famille actuelle, état de santé

⁵³⁶ - L'enseignement de Moïse, fondement de la pensée et de la vie juives, ne s'éclaire qu'à la lumière conjugée de la tradition orale et de la tradition écrite.

pendant la guerre. (Si ces précisions n'apparaissent pas spontanément, elles sont demandées à la fin de l'entretien, sauf pour l'âge de l'interlocuteur et les origines des parents.)

Il s'agit d'une série de thèmes et non d'un questionnaire standardisé afin

- de laisser l'entretien le plus ouvert possible
- de permettre l'expression la plus spontanée de l'interlocuteur
- de n'exercer aucune contrainte sur la personne, de ne pas chercher à la forcer de s'exprimer
- de recueillir les souvenirs les plus signifiants pour elle.

L'entretien est de type ouvert: l'interlocuteur doit pouvoir se sentir libre d'orienter et de contrôler ses propos comme il l'entend. Celui qui l'écoute s'efforce de le suivre fidèlement. Au début de l'entretien, il est rappelé que la méthode est très souple et que des questions seront posées en cours de route. L'idée est d'obtenir un récit de vie autant que possible chronologique; ce qui peut d'ailleurs être dit en ajoutant: *pour mieux comprendre comment vous avez réagi pendant et après les persécutions, on peut commencer par évoquer la situation de votre famille juste avant la guerre.*

La chronologie introduit un ordre dans les propos de l'interlocuteur de sorte qu'il peut faire le point et éventuellement se remémorer des faits qu'il avait partiellement oubliés.

Il n'y a pas d'ordre logique dans la relance des thèmes. Ils surviennent au moment opportun.

Le plus souvent les thèmes apparaissent spontanément. Les questions éventuelles doivent rester aussi proches que possible de ce qui a été dit. Les thèmes non évoqués sont de préférence abordés une fois que l'interlocuteur a fini de s'exprimer.

4 - 2 - Ma démarche

a - Recueil des récits

Je n'ai jamais présenté cette étude comme visant l'objectif de prévenir un autre Holocauste, un des objectifs déclarés de l'étude *Jérôme Rilker*. Mon projet était situé dans le cadre d'une recherche universitaire: il s'agissait de comprendre l'impact et la transmission du judéocide dans les familles.

J'avais en mémoire l'éventail des thèmes à aborder, je les laissais se présenter et ne demandais des précisions que si j'en ressentais la nécessité pour mieux comprendre ce qui était exprimé dans *l'ici-maintenant*. L'entretien-témoignage terminé, il m'était parfois impossible de revenir à des détails factuels tout simplement parce que je ne savais plus où j'en étais, débordée par l'intensité de la communication.

Après-coup je me suis rendue compte que, prise par l'émotion ou la crainte de trop apparaître comme une enquêtrice, et parce que je flottais quelque peu entre l'entretien de type psychologique et le récit-de-vie de type psycho-historique, le recueil de nombre d'informations factuelles a été négligé si bien que certains éléments font souvent défaut: parfois la date et le lieu de naissance, plus souvent le nom des personnes de la famille qui étaient mortes en déportation, ou encore le niveau d'études ou les différentes activités professionnelles exercées... Ce serait à recommencer, ce sont des précisions qu'il me serait plus aisé de demander, sachant mieux aujourd'hui l'importance, tant pour les témoins que pour ceux qui les écoutent, du cadre historique et de l'appui sur les faits objectifs. Ce n'est qu'*après-coup*, en analysant alors les processus de dégageant, que j'ai dû et pu faire l'effort de distanciation.

Souvent je me suis entendue poser une question que, dans la même seconde, je jugeais inopportune, voire indécente, mais qui non seulement ne perturbait pas le témoin mais relançait sa parole, lui offrait l'occasion de donner de plus amples précisions, d'aborder un sujet auquel je

n'avais pas pensé, ou de soulager un *non-dit* pesant accompagné d'un *à vous, je vous le dis*. Ce qui n'est pas sans imposer une limite à la divulgation ultérieure de ce qui a été dit à une personne bien particulière, dans un contexte bien particulier.

Selon l'âge et/ou la personnalité des témoins, l'entretien était davantage un récit structuré chronologiquement ou davantage l'exploration des différents thèmes. Dans l'ensemble, ceux de la Première génération ont donné un récit beaucoup plus fidèle à l'ordre chronologique que ceux de la Deuxième génération.

Parmi les thèmes de l'étude *Jérôme Rilker* (la vie du témoin et/ou de ses parents, de sa famille, avant la guerre, origine, langue parlée, relation à la judéité, la vie pendant la guerre, la vie après la guerre) certains ont particulièrement retenu mon attention:

- Le comment de la prise de conscience de l'ampleur de la catastrophe
- L'évolution de la relation à la judéité, en particulier à Israël en tant qu'Etat
- L'évolution du désir de transmettre (quoi et comment) aux enfants au sujet de la Shoah mais aussi de la judéité
- Pour les Français ou Israélo-français l'évolution des relations à la francéité
- La qualité des relations avec les autres membres de la famille, ce que l'interlocuteur savait de leur relation à la judéité et à Israël.

b - L'analyse des entretiens

A l'écoute d'une transmission-transformation d'un traumatisme en souvenir.

Dans un premier temps j'ai réécouté et transcrit intégralement tous les témoignages en m'attachant à en percevoir la dynamique de la communication et la manière dont chaque thème était abordé.

Cependant, dans le va et vient qui m'a fait aller, d'une part du récit du témoin et du moment particulier vécu ensemble, d'autre part à une perspective historique de plus en plus large regroupant la diachronie de l'histoire collective et des histoires individuelles, et la synchronie des différents témoins d'un même réseau d'amitié ou d'une même famille, un fil d'Ariane émergea peu à peu. Certains témoins, ou leurs enfants, le donnaient à entendre ou le disaient clairement: Ce même état de choc d'un présent inamovible (le *hovè*) pouvait se *retourner*⁵³⁷ en vie, être à l'origine de toute une dynamique de quête de sens et de sa transmission, tout particulièrement dans les familles, puisque la judéité, et le marquage qu'y imprima le judéocide, se transmet d'abord dans les familles. Bien que cette quête de sens ne peut être le fait que d'individus singuliers et soit tout à fait imprévisible, un certain nombre de jalons se sont révélés nécessaires, les uns propres aux individus, les autres propres aux forces collectives, tous s'étayant mutuellement.

Ce sont donc les processus et les étapes de cette quête⁵³⁸ et leur déroulement au sein des familles à l'intérieur d'une même génération et d'une génération à l'autre, que je me suis efforcée de

⁵³⁷ - L'idée de *retournement* de la mort en vie revient à plusieurs reprises dans les témoignages. C'est une idée dominante chez Mathilde (voir chapitre Famille B)

⁵³⁸ - Nous verrons que cette quête se révèle indissociable d'un processus d'individuation lui-même pensable comme une mutation de la culpabilité en responsabilité. *La responsabilité est une individuation, un principe d'individuation*, Emmanuel Lévinas, op. cit. p. 126. La réflexion sur la Shoah, quand bien même elle aborde l'événement par ses incidences psychologiques, impose de penser l'individu d'abord en termes d'être capable de s'orienter éthiquement. Par comportement éthique, nous entendons non pas la conduite guidée par le Sur-Moi mais la possibilité d'un jugement et d'une action tenant compte des impératifs des diverses instances psychiques mais capable de les transcender. E. Lévinas nous rappelle la lecture que Kant fit de Job: Job refuse d'innocenter Dieu, ce que lui demandent ses amis. Il fonde sa

dégager de la relecture des témoignages. Pour certains, toutes les étapes auront été parcourues, pour d'autres une ou deux ou aucune, mais tous y participent cependant, volens nolens, ne serait-ce que pour avoir été *marqués* dans leur judéité, ou celle qui leur a été transmise, par le projet de Hitler.

Regroupées par famille, les observations des étapes de cette quête et de ces processus met en relief la complémentarité des rôles impartis à chacun des membres d'une même famille.

Parmi ces processus et ces étapes, le moment du témoignage est central. Il peut revêtir des formes diverses, regroupables en oral ou écrit. Cette étude s'inscrit donc comme un bref instant d'un processus infiniment plus vaste qui serait la lente transformation d'un *hovè* sans précédent en souvenir serti dans une mémoire familiale et auquel chacun est seul à pouvoir inventer un sens. Notons bien que ce n'est pas le sens qui est transmis, mais la quête de ce sens.

Depuis que ces entretiens ont été faits, le processus général a beaucoup évolué. Son évolution va s'accéléralant, en particulier sous l'impact des commémorations qui se sont multipliées à l'occasion des divers cinquantenaires.

4 - 3 - Arrière-fond socio-historique du recueil des entretiens

Procès Barbie en France, 1987

Permanence de l'intifada en Israël

Chute du mur de Berlin, 1989

Arrivée massive des Juifs russes en Israël

Guerre du Golfe

Premières cérémonies célébrant le cinquantenaire des principaux événements de 39-45.

4 - 4 - Description de l'échantillon ⁵³⁹

On remarquera l'importance relative des rencontres qui eurent lieu en Israël et la prédominance de la judaïcité d'origine française.

98 témoins ont été rencontrés (60 femmes, 38 hommes). Certains l'ont été une ou deux fois, d'autres beaucoup plus. Avec plusieurs des relations d'amitié durable se sont nouées.

Témoins enregistrés	= 50	Témoins non enregistrés	= 47
Témoin magnétoscopé	= 1		
Ensemble	= 98		

Généralions	Nationalités	Lieux des entretiens	
1° génération, adultes = 34	Français = 44	France	= 45
1° génération, enfants = 26	Israéliens = 42	Israël	= 42

moralité non pas sur la foi (l'attente d'une sanction, récompense ou punition), mais sa foi sur la moralité. *C'est parce que j'agis bien — éthiquement — que Dieu existe (...) ayant la possibilité de me bien conduire, je peux croire en Dieu.* Une présence se fait sensible en tout individu, à la racine même de son être, qui peut l'arracher à ses conditionnements et lui faire pressentir la conduite juste, où il peut reconnaître l'injonction d'un Dieu, que la psychologie n'est pas en mesure de nommer, mais qu'elle pourrait explorer comme un supra-conscient aux antipodes du ça. La réflexion sur la Shoah oblige le psychologue à se questionner sur l'origine de l'exigence éthique dans l'individu. Il n'est plus possible de parler en termes de mécanismes de défense ou même de dégelagement. C'est plutôt d'un engagement qu'il s'agit. (E. Lévinas, op. cit. p. 119)

⁵³⁹ - Rappelons que le recueil des témoignages n'était qu'un moment, certes le plus intense, d'une recherche menée selon le principe de l'observation-participante: participation à la vie de quelques familles, à Paris, Bruxelles, en Israël et à la vie de la communauté juive d'une manière générale.

2° génération	= 34	Belges	= 11	Belgique	= 1
3° génération	= 4	Polonais	= 1		

Nés en	Algérie	= 1
	Allemagne	= 2
	Belgique	= 12
	Bulgarie	= 4
	France	= 55
	Grèce	= 2
	Hongrie	= 4
	Israël	= 3
	Pologne	= 9
	Roumanie	= 1
	Russie	= 2
	Suisse	= 2
	Tchécoslovaquie	= 1

Noyaux familiaux = 12

dont 5 Israélo-français
5 Français
2 Belges

DEUXIÈME PARTIE

HYPOTHÈSES

UN PROCESSUS DE TRANSFORMATION-TRANSMISSION EN FORME DE LABYRINTHE

Introduction

Un processus de transformation-transmission en forme de labyrinthe

Dans notre problématique, le processus de sortie des séquelles de la Shoah a été comparé à un vaste *Jeu de l'Oye*: la société globale dispose de l'ensemble d'un jeu dans lequel on s'aventure en famille et où chacun n'a pas besoin de s'attarder à toutes les étapes. Il se peut que des membres ne s'y sentent pas convier ou le refusent. Il arrive souvent qu'un des membres de la famille se sente plus investi que les autres de la *mission* de se souvenir: c'est le *memorial candle* dont D. Wardi⁵⁴⁰ a analysé le statut, celui qui va renouer le fil de continuité au-delà de la rupture. Long travail de mémoire, malaisé et douloureux, mais obéissant à une exigence interne à laquelle le *memorial candle* ne peut pas se soustraire et qui s'ouvre finalement sur un accomplissement libérateur: le deuil perlaboré se mue en allégresse et créativité vivifiée.

Toute cette évolution peut être assimilée à un vaste processus de travail de la population juive sur elle-même, se faisant à un double niveau: collectif et individuel.

Le plus souvent c'est un nouveau choc⁵⁴¹, celui de la prise de conscience du rapport judéité-judéocide, qui est à l'origine du déclenchement d'une démarche qui fait d'un processus jusque là plus ou moins inconscient, non volontaire, une détermination de traiter son malaise. Ce faisant, ceux qui entreprennent cette démarche, élucident peu à peu ce qui, de leur arbre généalogique s'est inscrit dans leur mémoire personnelle et les concerne personnellement, existentiellement⁵⁴². Ce faisant, ils dénouent de leur mieux les restes des traumatismes encastrés qui se sont ravivés et complexifiés au cours des temps. Ce processus, simultanément perlaboration du deuil, travail de la mémoire et libération des séquelles des traumatismes, toutefois, ne peut être mené à bien que si le *cadre* (c'est-à-dire l'ensemble des *forces collectives*) le soutient. C'est ce qui sera étudié dans un premier chapitre. Puis, sera analysé ce qui se passe au niveau de l'individu et de sa famille. De là, ce processus apparaîtra comme articulé sur la double voie de l'écrit et de l'oral. Enfin, la famille B nous dévoilera comment cette transformation peut être observée, en quelque sorte, *à vif*.

⁵⁴⁰ - D. Wardi, op. cit.

⁵⁴¹ - Ce nouveau choc nous rappelle ce qui a été dit lors de l'analyse de la notion d'incroyable: l'importance d'un nouveau choc pour faire sortir de l'état de hové et/ou réaliser, prendre conscience de la réalité d'un fait.

⁵⁴² - Il ne s'agit pas de retrouver tout l'arbre généalogique, mais, dans celui-ci, ce qui fait sens pour l'individu.

Chapitre 1 : Le contexte socio-historique, les forces collectives

1 - En France

Dans sa thèse, A. Wiewiorka, rappelons-le, analyse l'évolution de la conscience du génocide: d'abord un long et vaste non-dit collectif doublé de confusion entre génocide et déportations, puis une prise de conscience allant s'accroissant pour aboutir, à la fin des années 80, à une floraison de publications sur la Shoah.

Bien qu'entre 1944-47 nombre de déportés français aient publié des centaines de livres, récits et témoignages, leur parole est étouffée. Les causes du *non-dit* ont été largement étudiés dans le chapitre sur la problématique. Enumérons simplement, ici, les facteurs collectifs:

- La France a besoin de refaire son unité nationale autant que de se reconstruire, besoin d'unité incarné par de Gaulle.

- Les communistes (y compris les communistes juifs, très nombreux) ne s'intéressent pas à la spécificité juive: le sort réservé aux Juifs n'entre pas dans la grille de lutte des classes.

- Les Juifs, comme toute la population, mais de manière encore plus aiguë, sont dans la nécessité de reconstruire cadre de vie et vie familiale, reconstruction qui monopolise toutes les énergies.

La création de l'Etat d'Israël suscite la joie, mais une joie dont l'expression collective demeure très limitée: pour les Juifs désireux de s'intégrer, clamer trop haut sa joie serait risquer de paraître ternir son amour pour la France et ranimer les vieux réflexes antisémites.

Peu à peu s'élaborent les cadres du deuil collectif:

En 1945, pour le Nouvel An juif, le rabbinat français organise des *çli'hot* (prières de supplication) pour les déportés. La pratique des *sli'hot* en souvenir des déportés sera généralisée en 1947. Mais les manifestations, très discrètes, ne dépassent guère le cadre de la communauté. Un jour de *Hazkara* (souvenir) pour les déportés morts sans sépulture⁵⁴³, est la veille de Kippour, le Grand Pardon, ou le dimanche qui précède.

Le 22 Septembre 1944, un premier pèlerinage à Drancy est organisé sous l'égide du Consistoire. Il aura lieu chaque année jusqu'en 1947. En 1948, le camp de Drancy étant redevenu un ensemble de logements sociaux, les pèlerinages auront lieu à la Grande Synagogue de la Victoire⁵⁴⁴.

En 1949, un monument est inauguré en souvenir des déportés rue de la Victoire, en présence du Président Auriol et de Maurice Fisher, Ambassadeur d'Israël à Paris. Pour celui-ci, l'objectif est clair: il s'agit d'associer l'Etat d'Israël à *cette résurrection symbolique de notre religion* en France et de notifier la réconciliation des Juifs et de la France cinq ans après la Libération de Paris. *Ainsi se dessine, timidement encore, un nouveau tryptique: patrie, religion, Etat d'Israël se substituant à l'ancien dyptique patrie-religion*⁵⁴⁵.

⁵⁴³ - Dans certaines communautés, la date du 10 Tevet (janvier) a été retenue comme Yom HaKaddich.

⁵⁴⁴ - Des pèlerinages ont lieu de nouveau aujourd'hui à Drancy.

⁵⁴⁵ - A. Wieworka, op. cit. p. 404.

Au cours des années, des plaques sont apposées dans des lieux chargés d'événements, des mémoriaux sont érigés, mais pendant des années le souvenir mentionné reste la Résistance contre l'ennemi et non pas celui de la victime pour raison de judéité.

Des associations d'anciens déportés se constituent très rapidement pour l'aide à la réintégration sociale, pour la récupération des biens spoliés, demande d'indemnisation... mais y sont actifs essentiellement des déportés pour raison politique. Les déportés pour simple raison d'appartenance juive ne s'y sentent pas à l'aise.

Enfin, il faut mentionner:

1° La création du CRIF, une des grandes nouveautés de l'après-guerre: l'idée de la représentation politique du judaïsme français est une innovation radicale. Depuis Napoléon I, le Consistoire était censé représenter la judaïcité française; or il ne pouvait représenter que ceux qui se reconnaissaient dans la définition avant tout religieuse de la judéité. Sous l'impact de la Shoah les Juifs français, avant même la fin de la guerre, créent un Conseil Représentatif des Israélites de France. Le Consistoire, certes, y garde un poids déterminant: émanent de lui la majorité de ses délégués et le premier président du CRIF, Léon Meiss, est aussi le président du Consistoire⁵⁴⁶. Une des premières actions du CRIF sera la création d'une commission qui deviendra le centre israélite d'information pour lutter contre l'antisémitisme; il a pour mission de s'adresser aux non-juifs comme aux Juifs.

2° L'ouverture de l'école d'Orsay: de tendance sioniste, elle est au coeur du renouveau des études juives en France⁵⁴⁷.

1 - 1 - Le travail des historiens

Dès la fin de 1942, Isaac Schneersohn, alors jeune rabbin, ressent la nécessité de rassembler des documents sur les événements contemporains. Il est bientôt aidé par L. Poliakov, un des pionniers de l'analyse des circonstances de l'assassinat collectif des Juifs. En 1945, le CDJC, Centre de Documentation juive contemporaine publie la première revue mondiale consacrée au génocide: *Le monde juif*. Sa finalité est triple: l'histoire, la justice et la mémoire.

Le 14 Août 45, un décret charge le ministère des prisonniers-déportés et réfugiés de la publication de l'historique de la captivité et de la déportation.

Très tôt, donc, se manifeste le souci de reconstituer l'historiographie des événements. Cependant, note A. Wiewiorka, une grande absente dans la recherche historique: l'Université française. Alors que la France est pionnière dans l'histoire du III^e Reich avec le travail de L. Poliakov: *Le bréviaire de la haine* (1955), aucun historien de métier ne semble s'intéresser à l'histoire des déportations en France. Il faut attendre 1982 pour que des historiens se rassemblent autour de ces questions: un colloque est organisé par François Furet et Raymond Aron à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Ce retard est-il dû au jacobinisme français et sa difficulté à

⁵⁴⁶ - Jusqu'à la réforme des statuts (1981), le président du CRIF, était le Président du Consistoire. Le CRIF est maintenant le Conseil des Institutions juives de France.

⁵⁴⁷ - Robert et Denise Gamzon en seront les piliers avant de partir en Israël où ils espéraient créer un qibboutz respectant les lois de la halakha (loi religieuse juive) mais où chacun aurait pu, à partir d'un minimum commun (expression définie par les EI par le respect du chabbat et de la kacherout) exprimer sa fidélité religieuse selon sa personnalité. L'impact de la Shoah fut important dans leur décision d'Aliyah (immigration en Israël). A leurs yeux, Israël refuge pour les Juifs mais aussi pour le judaïsme, lieu où les Juifs sont destinés à promouvoir une société juste, est la meilleure réponse à l'antisémitisme en général et au nazisme en particulier.

prendre en considération la spécificité des citoyens ? Est-il dû à la méthodologie de l'historiographie française qui, dominée durant les années d'après-guerre par l'école des Annales, néglige l'événementiel ? A. Wiewiorka laisse la question ouverte. Ce à quoi il faut ajouter le problème des archives administratives françaises très peu disponibles⁵⁴⁸.

De nombreux ouvrages paraissent, en français ou traduits, sur la Deuxième Guerre mondiale et le génocide, offrant des supports spatio-temporels à la mémoire collective, mais le sujet même des déportations reste en sommeil.

Cependant, de nouveaux événements vont secouer les sensibilités juives.

1 - 2 - Nouveaux événements-secousses

a - La guerre des Six jours en Israël⁵⁴⁹

Le 22 Mai 1967, Nasser décrète le blocus du golfe d'Akaba. Quelques jours après, plusieurs armées arabes envahissent Israël. La relation entre les Juifs de France et Israël, que M. Szafran qualifie de quelque peu tordue jusqu'à la Guerre des Six jours, change radicalement sous la menace du danger encouru par Israël et à la suite à la décision de De Gaulle craignant que les membres de ce peuple d'élite, sûr de lui et dominateur n'en viennent, une fois rassemblés dans le site de leur ancienne grandeur, à changer en une ambition ardente et conquérante, les souhaits très émouvants qu'ils formaient depuis dix neuf siècles⁵⁵⁰.

L'émotion des Juifs de France est à son comble. *Si Israël meurt, il ne nous resterait que la honte éternelle d'avoir laissé mourir les survivants d'Auschwitz*⁵⁵¹. L'évolution d'un R. Aron, qu'il analyse lui-même, avec l'implication du Juif et le recul du sociologue sur les événements mais aussi sur sa propre relation aux événements, illustre l'impact de la guerre des Six jours sur les Juifs de France:

- Pendant son enfance et sa jeunesse, il ne reçut aucune éducation religieuse. Il constate l'antisémitisme ambiant, au lycée, sans en être touché. Passionné par l'Affaire Dreyfus, il y voit une victoire finale de la vérité, mais non une débusquation de l'antisémitisme.

- Dès 1930, il perd les illusions d'un universalisme abstrait, je me sentis déjà très éloigné de la génération précédente, celle de mon père et de Léon Brunschwig qui refusaient de rien savoir de leur judéité⁵⁵². Mais il n'a aucune réflexion sur le judaïsme et la judéité.

- La Shoah, Le choc hitlérien ranima ma conscience juive, la conscience que j'appartenais à un groupe (ou à un peuple, ou à une internationale) que l'on appelle les Juifs.(...) Pour ne pas paraître lâche, il affirme sans ostentation mais avec fermeté son appartenance juive.

- Lors de la création d'Israël, il n'exprime qu'un intérêt tempéré. Il comprend l'aspiration des Juifs à vivre dans leur Etat mais pressent l'acuité des conflits. Il se demande très tôt si la création d'un Etat ne risque pas de réduire la véritable vocation du judaïsme: *Du nationalisme et de l'universalisme, tous deux inclus dans le judaïsme, ce dernier me paraît répondre à la vocation*

⁵⁴⁸ - Voir plus haut.

⁵⁴⁹ - Il faudrait mentionner toutes les guerres israélo-arabes. Nous citons l'une ou l'autre selon les besoins de la réflexion.

⁵⁵⁰ - M. Szafran, *Les Juifs et la politique française*, op. cit. p. 158.

⁵⁵¹ - Vladimir Jankélévitch, cité par M. Szafran op. cit. p. 154.

⁵⁵² - R. Aron, *Les Juifs et la politique française*, op. cit. p. 158.

authentique du judaïsme. Si le judaïsme se confondait avec un petit état du Proche Orient, il sortirait de l'histoire universelle ⁵⁵³.

- En 1956, lors d'un premier voyage en Israël, il voit affichées dans un bureau militaire la série des cartes du royaume d'Israël. *Je me souvins des cartes en bas-relief de l'empire italien que Mussolini avait fait construire sur le Forum de Rome au cours des années 30; la suite de David à Ben Gourion et de Trajan à Mussolini me rappela un thème banal: la puissance des mythes dans l'histoire.*

- A partir de 1956, en tant que journaliste, il est tenu d'analyser et de commenter la politique au Proche-Orient. L'alliance franco-israélienne lui facilite la tâche. Lors de la campagne du Sinaï, alors que les Juifs de France et du monde, dans l'ensemble, ne cachent pas leur enthousiasme, il dit être resté objectif.

- En 1967, est profondément bouleversé, il s'étonne de l'intensité de son émotion. Il craint même de ne pas pouvoir être un observateur impartial, crainte qui redouble son émotion. *Au printemps 67 je fus au nombre des "Français d'origine juive" qu'émurent profondément les événements du Proche Orient: la menace sur l'Etat d'Israël puis la Guerre des Six jours, l'enthousiasme de la victoire d'Israël qui souleva la plupart des Juifs et nombre de Français aussi, enfin, la conférence du général de Gaulle* ⁵⁵⁴.

- En 1973, estimant normale l'attaque syro-égyptienne, il s'attire de vives critiques. Des Juifs et des non-juifs lui écrivent. Les lettres des Juifs *me touchent davantage sans m'ébranler le moins du monde (...)* *Le Juif (non-israélien) qui réagit ou pense d'abord et avant tout en tant qu'Israélien vit en contradiction avec lui-même. Pourquoi ne pas résider dans sa patrie ?* Il ne cessera de s'inquiéter: selon lui, Israël né par la violence, dure par la violence et risque de périr par la violence. Il se voudra toujours avant tout Français tout en se sentant une corde plus sensible vis-à-vis d'Israël, et du coup, peut-être, plus blessé par ce qu'il peut estimer comme des erreurs de la part de ses dirigeants.

Cette sensibilité privilégiant, malgré elle et tout en s'en distanciant, la relation à la judéité ⁵⁵⁵ et à Israël, est d'autant plus remarquable qu'elle s'accompagne d'une ouverture totale: sa conception de la judéité n'a plus rien de commun avec la définition traditionnelle de l'identité juive. *Le Juif de culture française, citoyen depuis plusieurs générations, n'est tenu par aucune loi humaine ou divine de se déterminer lui-même comme Juif.* Il cite l'exemple de R. Stéphane qui ne sent aucune solidarité avec Israël ou avec les Juifs. C'est son droit, dit-il; ou encore M. Rodinson qui prend partie contre Israël dans le conflit: c'est aussi son droit. *Le Juif déjudaïsé, qui rejette tous les liens avec les autres Juifs, ne renie aucune partie de lui-même; il ne rejette ni sa langue, ni sa morale, ni son mode de vie, puisque tout cela lui vient de ce que l'on appelle son milieu, le pays dans lequel il vit et l'Etat auquel il obéit. Mais il reste Juif aux yeux des autres* ⁵⁵⁶. R. Aron, en rien hostile aux mariages mixtes, peut concevoir que, soucieux de la sauvegarde de l'identité, certains s'y opposent.

⁵⁵³ - Cité par M. Szafran, op. cit. p. 87.

⁵⁵⁴ - R. Aron, op. cit. p. 498.

⁵⁵⁵ - La sociologie des Juifs, qu'elle soit le fait de Juifs ou de non-Juifs, semble exiger un effort de distanciation décuplé. C'est ce que note D. Schnapper: une des difficultés du travail du sociologue réside dans le rapport que le sociologue entretient avec son sujet.(...) Juif ou non, le sociologue ne peut pas ne pas être impliqué dans une étude sur les Juifs, plus peut-être que par tout autre sujet: la dialectique du même et de l'Autre prend une forme comparable à aucune autre, Dominique Schnapper, *Juifs et israéliens*, op. cit. p. 502.

⁵⁵⁶ - R. Aron, id. p. 502.

Pour lui, aujourd'hui, les Juifs de diaspora ne se distinguent ni plus ni moins des autres minorités coexistant dans un même pays.

Aujourd'hui, conclue-t-il, rien ne les situe ni au-dessus, ni au-dessous des autres nations, *rien sinon le malheur*. Quatre mots lourds de sens: à nous de nous demander si, au-delà d'un *non-dit* suffisamment clarifié pour leur auteur, ils ne structurent pas le silence⁵⁵⁷ qu'impose une réalité relevant de l'indicible; l'incompréhensible persistance, malgré les rémissions, d'un antisémitisme auquel, depuis la création de l'Etat d'Israël, se superpose l'antisionisme.

En fait, la judéité de R. Aron semble pleinement s'affirmer dans sa vocation de sociologue:

*J'ai écrit un jour — et cela a suscité bien des réactions — qu'aux Etats-Unis, il y avait parmi les sociologues, une proportion relativement forte de Juifs, et surtout de représentants de minorités. J'expliquais cela par le fait que les minorités ont tendance à être tout à la fois subjectives et objectives quand elles regardent leur collectivité politique, le pays ou la culture auxquelles elles appartiennent. Certes, ajoute-t-il, les Juifs sont nombreux aussi dans les sciences pures où l'explication par l'appartenance à la minorité ne joue pas. Donc on peut dire que cette fréquence des Juifs dans certaines disciplines tient au goût de beaucoup d'entre eux pour le Livre et les livres*⁵⁵⁸.

b - Mai 68

Mai 1968 marque un tournant majeur qui a été insuffisamment mis en relation, nous semble-t-il, avec les séquelles de la Shoah. Dans le contexte de *non-dit* massif, de fuite en avant dans la reconstruction, de guerre froide, de clivage entre une gauche communiste, dont les jeunes dénoncent le dogmatisme et les mensonges, et une droite n'offrant aucune valeur mobilisatrice, Mai 68 reste à étudier dans ses rapports avec l'après-Shoah; d'autant qu'un an auparavant, la réunification de Jérusalem et l'attitude de De Gaulle vis-à-vis d'Israël a ébranlé une bonne partie de ceux qui, parmi la judaïcité française, avaient fait le choix de l'intégration et s'appliquaient à distinguer la France de la République de la France de Vichy.

Les affinités entre le gauchisme et un certain judaïsme ont été relevées par M. Szafran. *Cette présence juive (dans les groupes d'extrême-gauche) est notoire. Elle constitue un impensé systématique. Qui a intérêt en effet à déceler le particulier à l'oeuvre dans l'universel ? Personne*⁵⁵⁹. En effet, ni les Juifs de ces groupes ne voulaient s'attarder sur leur appartenance juive, ni les analystes politiques ne pouvaient mettre en relief l'importance quantitative et qualitative de leur présence; plus qu'un *non-dit* c'était un *non-pensé*, et un impensable.

Rappelons l'incident, hautement significatif, de la gifle de Beate Klarsfeld au Président Kiesinger et le *nous sommes tous des Juifs allemands* lancé comme slogan.

Le mimétisme de la Résistance a été souligné par bien des observateurs: *à partir du moment où le modèle implicite était la Résistance, non le terrorisme, il y avait des choses que nous ne pouvions pas faire. Si le modèle c'est la révolution, on peut aller jusqu'au terrorisme. Si c'est la Résistance, on ne peut verser dans la violence extrême parce qu'au bout du compte, les valeurs du combat sont des valeurs morales*⁵⁶⁰.

⁵⁵⁷ - Nous avons déjà distingué Non-dit et silence. Nous reviendrons sur la notion de silence structuré et structurant.

⁵⁵⁸ - R. Aron, *Essai sur la condition juive contemporaine*, op. cit. p. 272.

⁵⁵⁹ - M. Szafran, op. cit. p. 179.

⁵⁶⁰ - Alain Finkielkraut, cité par M. Szafran, id, p. 181.

Le témoignage d'Emmanuel est un des plus illustratifs des rapports de Mai 68 et des séquelles de la Shoah ⁵⁶¹.

Dans la foulée des années 67-68, un bon nombre de prises de conscience se sont faites, se soldant, pour certains, par la décision d'aller vivre en Israël. La hantise que *tout recommence*, la terreur à l'idée qu'Israël pourrait être détruit, la perception, après les espoirs de Mai 68, d'une Europe aux structures vieilles et lourdes où le changement socio-politique s'avérait illusoire, le malaise personnel identitaire plus ou moins profond, tous ces facteurs furent pondérés différemment mais eurent le même résultat: Israël apparaissait comme un lieu où une vie, en accord avec ses convictions, était réalisable ou, tout simplement, le seul lieu où il était possible de vivre, au-delà de tous les prétextes, de toutes les justifications.

Ainsi pour Ewa, qui avait quinze ans en 1967 et qui avait *découvert l'horreur de la Shoah* peu auparavant en fouillant un jour la bibliothèque de ses parents, sans pouvoir en parler à personne; la succession de la Guerre des Six Jours et de Mai 68 fut décisive dans son choix d'Israël:

Il y avait eu la Guerre des Six jours, et la guerre des Six Jours a été la liaison entre l'ancienne et l'histoire présente. Ce n'était pas tellement conscient; mais c'est à ce moment-là que j'ai réalisé qu'Israël était la suite du Peuple juif (...) terriblement concernée, surtout avec les événements de Jérusalem.(...) Il y eut encore un autre événement qui a été marquant: un voyage que mes parents ont fait (suscité par l'enthousiasme pour Jérusalem réunifiée). Ils sont revenus avec des impressions très, très vivantes.(...) C'était un pays vivant, une histoire en marche.(...)

En 68, on a découvert des tas de choses à l'école dans le sens de la critique, de changer des structures qui étaient trop lourdes. Puis l'élan est retombé, ça a tourné court. Nous, on avait beaucoup d'idéal. On a compris qu'en fait il n'y avait pas grand chose. C'est à ce moment-là, la réalisation qu'en France on ne pouvait pas vraiment faire de changement réel alors qu'en Israël il y avait une histoire qui était en marche, et ça nous ⁵⁶² concernait (...) ⁵⁶³.

Il faudrait citer nombre d'autres événements qui, tous, ont bouleversé la communauté juive française. Pour les individus, ce fut tantôt l'un tantôt l'autre de ces événements qui fut le choc révélateur, le déplacement de la perception de la relation à la judéité, une sorte de nouvelle évidence. Pour certains, ce sera la guerre de Kippour, pour d'autres ce sera l'attentat à la synagogue de la rue Copernic, pour d'autres l'Intifada, pour d'autres encore le constat de la recrudescence du nazisme... mais tous avaient dans la mémoire les ombres des déportés.

c - Le procès Barbie

En 1987, le procès Barbie fut, en France un accélérateur majeur de la prise de conscience collective. Dans sa plaidoirie, S. Klarsfeld souligne que pour la première fois, en France, un procès est intenté pour *crime contre l'humanité*, qui ne sera peut-être pas le dernier. Pour les personnes appelées à témoigner, c'est un moment capital de leur vie.

Le procès Barbie a remis dans l'actualité les années d'Occupation, la tragédie d'Izieu, un passé qui, pour moi, était comme aboli. Il m'a fallu rencontrer des gens qui avaient ignoré ou oublié ces

⁵⁶¹ - Voir le récit d'Emmanuel, 3^e Partie

⁵⁶² - *Nous* ou *on*, en fait *Je*. Juste après, Ewa précise qu'elle a décidé seule d'aller vivre en Israël, sans en parler à qui que ce soit, ni à sa famille, ni à ses amis.

⁵⁶³ - Paroles à rapprocher de celles de Bathchéva née en 1925, et qui s'activa très jeune dans le secours des enfants juifs. Dès qu'elle apprit la création de l'Etat d'Israël, elle y partit vivre: On savait où aller... et c'est bien la première fois que je me suis sentie enviée d'être juive. *Là-bas... Il y avait! On pouvait dire: Yech! Il y a!*

dramas. *J'étais jetée sur le devant de la scène. Comment n'aurais-je pas changé ? J'étais devenue une personnalité publique. (...) Bon gré mal gré, j'avais avec mon mari créé cette colonie d'enfants réfugiés dans l'Hérault. Pendant 40 ans, j'avais cru qu'elle n'existait plus que dans le souvenir lointain de quelques uns. J'en avais pris le deuil. Et voilà qu'elle renaissait dans l'esprit de nouvelles générations, qu'elle devenait un symbole d'une époque révolue, demeurée enfouie, mal endormie dans une conscience collective obscure et maintenant réveillée*⁵⁶⁴.

Moment significatif dans le processus du deuil collectif: la maison d'Izieu est devenue musée-mémorial.

En Novembre 1988 pour la première fois un séminaire rassemble à Paris des personnalités juives (témoins, rabbins, philosophes, psychanalystes, psychologues, historiens) dans un effort public pour *Penser Auschwitz*. Deux mois plus tard, un autre colloque, sur le même thème est organisé *Mémoire et réminiscence*.

Les cadres du deuil collectif, en France, peuvent être dits mis en place au début des années 90: le *non-dit* est enfin levé. Ce ne sont plus seulement les Juifs, d'abord chacun dans l'isolement, puis de mieux en mieux organisés, mais les non-juifs qui réalisent ce que fut le judéocide. Le film de C. Lanzman, *Shoah*, a de manière éminente contribué à sensibiliser à la mémoire de la Shoah la France toute entière. Avec des films tels que *La liste de Schindler* et *Les justes des nations*, un nouveau pas important est franchi: d'une vision qui risquait d'être manichéenne il y a la reconnaissance de la complexité des situations et de l'aide qui a pu être donnée aux victimes.

Il aura fallu cinquante ans, et toute une série d'événements, de films, de livres, d'intenses efforts de la part de ceux qui se sentaient investis du devoir de mémoire, pour que la Shoah soit un sujet de méditation qui ne soit plus l'apanage des Juifs et pour qu'elle fasse partie des programmes scolaires non pas comme paragraphe marginal mais bien comme essentiel à la compréhension de la crise du monde moderne.

Chaque année, *Le jour de la Shoah*, en diaspora comme en Israël, est devenu pour des millions de personnes l'occasion de communier dans le deuil. Le pilier des cérémonies, ce jour-là, est la longue litanie de la récitation des noms.

En France, en 1994, le jour anniversaire de la Rafle du Vel d'Hiv est choisi comme *Journée nationale de commémoration des persécutions racistes et antisémites commises par les autorités de fait dites "Gouvernement de l'Etat français", 1940-1944*.

Le 11 Mai 1995, Helmut Kohl, interviewé à propos de la date du 8 Mai par le quotidien *Newen Ruhr-neuen Rhein Zeitung*, accepte l'idée de débattre de l'instauration d'une journée dédiée à la mémoire des victimes du nazisme.

Il est possible de dire que les structures du deuil, au niveau national, sont mises en place⁵⁶⁵.

2 - En Israël

2 - 1 - Evolution de la relation à la mémoire de la Shoah

Les premières années, dans un contexte tout différent et pour des raisons toutes autres, le *non-dit* sur la Shoah est tout aussi massif:

⁵⁶⁴ - Sabine Zlatin, *Mémoires de la dame d'Izieu*, Paris, Gallimard, 1989, pp 97-98.

⁵⁶⁵ - La déclaration du Président J. Chirac, lors des cérémonies en souvenir de la rafle du Vel d'Hiv, le 17 juillet 1995, sanctionne ce tournant majeur: la France assume son passé.

- Le génocide ne présente aucun intérêt. Le consensus officiel accepte l'idée que l'histoire juive, en diaspora, n'est qu'une succession de maux; elle ne donne aucun enseignement; il est donc inutile de s'y attarder.

- Le pays doit se mobiliser contre les menaces incessantes émanant des pays voisins.

- Les pionniers, ceux qui ont fait leur *'Alyah* avant la guerre, éprouvent souvent une culpabilité intense, bien que profondément voilée, vis-à-vis des rescapés. Ceux-ci représentent les héritiers d'une *galout* (vie en exil) que les sionistes ont fui pour des raisons personnelles très variées mais souvent en ayant le sentiment plus ou moins confus d'avoir abandonné le reste de la famille à leur sort catastrophique ⁵⁶⁶.

- En outre les pionniers (ceux qui ont construit ce qui deviendra l'Etat d'Israël) bien déterminés à ne plus avoir à quémander leur droit de vivre et à se défendre les armes à la main, réproouvent difficilement leur mépris pour ces juifs de diaspora qui se sont laissés conduire à la mort comme des *moutons à l'abattoir*. Quant aux *tsabras*, les enfants des pionniers, élevés par des parents qu'ils voient lutter l'arme à la main pour leur survie, ils ne comprennent pas que les Juifs n'aient pas pu prendre des armes et se battre.

- La distribution des *réparations* suscitent quelque rancœur de la part des Juifs venus massivement des pays arabes à l'annonce de la création de l'Etat, et souvent miséreux pour avoir du laisser tous leurs biens sur les lieux qu'ils avaient quittés.

As individuals they (the survivors) aroused in non survivors a diversity of feelings from shame, pity, guilt to anger and irritation, very much as jews wee seen by non-jews ⁵⁶⁷. Bien des Israéliens, poursuit H. Klein, projettent sur les survivants leur propre culpabilité d'avoir quitté leurs parents pour choisir la terre ancestrale et voient dans la Shoah la punition de ceux des Juifs qui ont préféré rester en Europe. *The survivor is like the ghost coming back from the grave awakening in society a feeling of discomfort and guilt, awakening in them the question "what did I do for my family who stayed in Europe* ⁵⁶⁸?" H. Klein précise que Soljénitsyne constata une attitude semblable en URSS face aux prisonniers délivrés.

Ben Gourion fut le premier à emprunter cette attitude toute tournée vers l'avenir: les réalités du jour sont trop pressantes pour se laisser aller aux larmes. *He could not understand that only through mourning was there the possibility of liberating the forces for emotionnal investissment, for building, for sharing and for joy* ⁵⁶⁹. Ce ne sera qu'à la guerre de Kippour que le deuil s'exprimera.

⁵⁶⁶ - A cette cause de culpabilité s'ajoute, au niveau collectif, l'interprétation de la Shoah comme ayant facilité la création de l'Etat d'Israël. Nous avons noté plus haut que la succession temporelle Shoah-crétion d'Israël peut suggérer à certains que la Shoah étaient le prix à payer pour la création de l'Etat. Ce glissement interprétatif, nuancé diversement, est dans bien des discours: *Quant à moi je suis convaincu que sans le sacrifice de tant des nôtres, D. Ben Gourion n'aurait pas eu l'audace, le 14 mai 1948, de proclamer face au monde, envers et contre tous la résurrection de l'Etat juif.(...) C'est à ce prix atroce que nous avons reconquis notre patrie perdue, notre dignité et notre liberté. Pour l'amour du ciel ne l'oublions pas, car l'existence et l'avenir de notre peuple dépendront désormais du souvenir qui devra être toujours présent et des leçons que nous aurons à tirer sans relâche de deux événements dont nous avons été les témoins directs: le massacre de six millions des nôtres et la résurrection de l'Etat d'Israël.* René S. Kapel, *Un rabbin dans la tourmente*, 1940-44, Paris, CDJC, 1986, p. 84.

⁵⁶⁷ - H. Klein, *Survivals and trials of revival*, op. cit. p. 4. *Les survivants éveillaient chez les non survivants toute en gamme de sentiments: honte, pitié, colère, irritation. Ils les voyaient çà la manière dont les non-juifs considèrent les Juifs.*

⁵⁶⁸ - Id. p. 15. *Le survivant, tout comme le fantôme sorti de sa tombe, suscite un sentiment de malaise et de culpabilité, rappelant la question: qu'ai-je fait pour ma famille restée en Europe ?*

⁵⁶⁹ - Id. p. 16. *Il ne pouvait pas comprendre que seuls les pleurs libérer des forces qui seront investies dans la construction, dans l'échange, dans la joie.*

A partir des années cinquante, cependant un changement s'est esquisé:

Le 19 Août 1953: La Knesset édicte la loi portant la création du Yad Vachem⁵⁷⁰. Là seront centralisés tous les documents sur la Shoah et édifiés des monuments en la mémoire des disparus. Installé sur l'une des plus belles collines de Jérusalem, le Yad Vachem est devenu le lieu d'incessantes cérémonies en même temps qu'un centre d'études et de rencontres. Les *Justes des nations*, les non-juifs qui ont sauvé des Juifs au risque de leur vie, y ont leur place. D'une certaine manière, le Yad Vachem intègre traditions religieuses (y sont dites des prières millénaires à l'intention des mort) et renouvellement politique incluant toutes les tendances. L'expression artistique de la souffrance y atteint de rares sommets. Les visiteurs y affluent constamment du monde entier, qui n'en repartent jamais, psychiquement, comme ils y sont entrés. Or, il s'en est fallu de peu que sous l'impulsion du CDJC, le lieu central de la mémoire ne fût le mémorial de la rue Geoffroy l'Asnier à Paris. En réagissant par le vote pour le Yad Vachem, les députés de la Knesset ont voulu signifié qu'aucun autre pays qu'Israël ne pouvait devenir le centre de la vie et de la mémoire juive.

2 - 2 - Le procès Eichmann

1959 est l'année du vrai changement: La décision est prise d'enlever Eichmann et de le juger en Israël. Le but visé à travers le procès d'Eichmann est double:

1 . *Rappeler à l'opinion mondiale de qui sont les adeptes ceux qui préparent la destruction d'Israël et qui sont leurs complices, conscients et inconscients.*

2 . Réduire le fossé entre les différentes couches de population en Israël, entre les nouvelles et les anciennes générations des qibboutsim, entre *tsabras* et originaires de la diaspora. Il s'agit de montrer l'indivisibilité du destin de tous les Juifs en et hors Israël⁵⁷¹.

En même temps que vaste catharsis collective, le procès Eichmann est l'occasion d'une première grande prise de conscience publique de ce que fut l'horreur de l'extermination, de la puissance du mensonge et de la *banalité du mal*⁵⁷². Le personnage de l'accusé frappe de stupeur toute une population en niant jusqu'au bout sa responsabilité dans le massacre⁵⁷³.

*For the children, the day of remembrance is a sort of "convention" when thousands of people the entire country come to the qibbouts and its museum. It is a holiday comparable to Passover, a religious holiday with historic meaning, not a day of mourning but of pride and joy*⁵⁷⁴.

Cette même année 1959 est réglementé le jour de *Yom HaShoah ve HaGevoura*, le *Jour de la Shoah et de l'Héroïsme*⁵⁷⁵, jour entièrement consacré à la mémoire. Sa dénomination est significative: c'est d'abord d'un combat qu'il s'agit, d'un combat pour le droit de vivre. En Israël, la mémoire de la catastrophe est toujours associée à celle du combat, de l'*héroïsme* de tous ceux qui ont résisté par les armes, résistants auxquels ne seront associés que peu à peu, dans les consciences,

⁵⁷⁰ - Isaïe 56, 5, *Un lieu et un nom.*

⁵⁷¹ - Annette Wievorka, op. cit. p. 438.

⁵⁷² - Expression de Hanna Arendt, op. cit.

⁵⁷³ - *Eichmann par Eichmann*, op. cit.

⁵⁷⁴ - Hillel Klein, id. p. 19. *Pour les enfants, la journée du souvenir est une sorte de convention. Quand des milliers de gens, venus de tous les coins du pays, se rendent au qibbouts (le qibbouts créé par des rescapés de la Shoah) et à son musée, c'est une journée semblable à celle de Pâques, une journée riche de sens historique, non pas une journée de deuil, mais de fierté et de joie.*

⁵⁷⁵ - Journée immédiatement suivie de Yom HaZikaron (en souvenir des morts tombés dans les guerres israélo-arabes et de Yom HaTsmatout, célébrant l'indépendance de l'Etat.

ceux qui ont résisté par leur entière fidélité à la tradition ancestrale, ou même seulement parce qu'ils étaient enfants de ceux qui, au cours des siècles, n'avaient jamais renoncé à leur identité malgré les persécutions. Ce jour-là, tous les médias sont mobilisés pour évoquer le judéocide, donner la parole aux témoins. Au fil du temps d'obscurs témoins sont de plus en plus nombreux à sentir leur bouche se débaillonner. La répétition des noms des morts dans les camps y occupe une place centrale. Son impact sur les assistants est confirmé par D. Wardi. Ainsi donne-t-elle l'exemple de Roni, dont le père est mort en déportation, venu à ses sessions de thérapie collective:

*The repetition of the names of the lost relatives is the way Roni tries to hold onto the end of a real thread of the past, perhaps the first one she was given. This is a thread that may lead her to an emotional encounter with the dead and the revival of her father's past*⁵⁷⁶.

Cependant, la ritualisation de la mémoire de la Shoah risque de freiner, selon H. Klein, l'épanchement de l'émotion et les manifestations emphatiques entre les individus.

En outre les réparations allemandes sont reçues dans la plus grande perplexité. *The small reparation was given only when he (le survivant) could show that he was physically or emotionally injured, which was often experienced as a painful admission that in their psychological destruction. Hitler's goal was achieved*⁵⁷⁷. Les psychiatres doivent décider en classant les individus selon de vieilles théories qui ne correspondaient pas du tout au type de troubles ni, surtout, à leur origine.

2 - 3 - La Guerre de Kippour

Pour tout Israël, la guerre de Kippour fut un choc violent que H. Klein met en relation avec l'incapacité du pays à réaliser la destruction du judaïsme européen. Jusqu'alors c'était un savoir non réellement intégré suite à l'incapacité de s'identifier aux victimes. Pour H. Klein, Israël souffre du *complexe de l'Holocauste*: il ne supporte ni de ne pas être vainqueur ni les situations d'attente et est toujours dans la crainte d'une destruction totale. *This fear is evidenced by the Israël people's lack of faith in their ability to tolerate complex situations which do not have immediate resolution, which cannot be considered decisive and indisputable victories. This intolerance is fostered by the ideology that after the "deluge" of the Holocaust, further collapses and failures cannot be permitted, and that Jews must always, therefore, fight, win, and conquer, rather than take the passive role of the "sacrificial lamb"(...) the Yom Kippour war made the Holocaust not only a memory or an historical fact, but in the minds of many, an actual renewed possibility*⁵⁷⁸.

Le fait d'avoir frôlé la catastrophe rapprocha, selon H. Klein, les *tsabras* des victimes de la Shoah: la guerre de Kippour engagea un processus dans lequel tout Israël se considère bientôt comme survivant de la Shoah.

⁵⁷⁶ - D. Wardi, op. cit. p. 101. *La répétition des noms des parents est la manière selon laquelle Roni s'efforce de retenir le bout d'un fil tangible avec le passé, peut-être le premier qu'elle reçoit. C'est un fil qui peut la conduire à la rencontre émotionnelle avec le défunt et à ressusciter le passé de son père.*

⁵⁷⁷ - H. Klein, id. p. 12. *La petite réparation était donnée seulement quand il pouvait montrer qu'il était physiquement ou émotionnellement diminué, ce qui était souvent vécu comme une reconnaissance de leur destruction psychologique. Le but de Hitler était achevé.*

⁵⁷⁸ - Id. pp 13-16. *Le peuple d'Israël éprouve de grandes difficultés à tolérer des situations complexes, qui n'ont pas de solution immédiate, qui ne peuvent se solder par une victoire indiscutable. Cette intolérance est entretenue par l'idée qu'après le «déluge» de l'Holocauste, aucun échec n'est plus permis et que les Juifs doivent toujours combattre, gagner et conquérir plutôt qu'accepter le rôle passif de l'«agneau sacrifié». (...) La Guerre de Kippour fit de l'Holocauste non seulement un fait de mémoire d'histoire, mais dans l'esprit de beaucoup, la possibilité d'une répétition.*

H. Klein n'était plus là pour la voir: la Guerre du Golfe, avec la menace des gaz irakiens qui, de fait, étaient de fabrication allemande, acheva ce processus.

L'enseignement de l'histoire de la Shoah entra dans les programmes universitaires en 1977. Il sera systématisé dans les écoles au cours des années suivantes. Les enseignants sont attentifs à la question: comment initier des adolescents, des enfants, à l'horreur ? Tout jeune dont la famille a souffert de la Shoah est incité à aller interroger ses parents et/ou grands-parents. Cette stimulation de la communication au sein des familles sur la Shoah, devenue possible grâce au travail du temps et au fait que ce sont souvent des petits-enfants qui questionnent des grands-parents, est essentielle à tout ce processus de transformation d'un trauma collectif en mémoire active. L'impact des *forces collectives* est là particulièrement manifeste.

Des rencontres d'anciens déportés, d'enfants de déportés... se multiplient qui sont chaque fois l'occasion de décharge émotionnelle et d'étonnement en découvrant en chacun le même tenace sentiment de culpabilité.

Les séminaires rassemblant ceux de la *Dor Hacheny*, la Deuxième génération, furent pour chacun des participants un choc libérateur: soudain ils réalisaient la *normalité* de leurs malaises.

Enfin, création originale répondant à un vif besoin, des organismes d'aide psychothérapeutique spécialisés dans le traitement des séquelles du judéocide sont créés où est reconnue, dans toute sa spécificité, la souffrance des consultants. Les troubles n'y sont plus considérés comme des pathologies personnelles mais comme des réactions inévitables à ce qu'avaient pu leur transmettre ceux de la Première génération:

- A l'université de Tel Aviv, des membres de la Deuxième génération se voient offerte la possibilité de participer à des groupes thérapeutiques dont le thème leur est spécifique.

- A Jérusalem, l'association Amcha⁵⁷⁹ est centrée sur l'enregistrement des témoignages d'un type tout à fait original:

1° Le rescapé de la Shoah vient donner son témoignage. Mais la visée première n'est ni historique ni thérapeutique, bien que les effets puissent être tels. Il n'est pas nécessaire de souligner la valeur des témoignages: leur recueil est une tâche indispensable à la reconstitution de la vérité historique à laquelle d'autres organismes se sont attelés. Mais à Amcha, le témoin se voit offerte la possibilité de s'exprimer d'abord en termes d'expérience, en présence de personnes à même de faciliter l'expression émotionnelles et la prise de conscience des conséquences de tous les blocages émotionnels dans la famille, consécutifs au *non-dit* de la Shoah. Il s'agit à la fois de dégager la vérité du passé et de constater son impact dans le présent. L'attitude d'Amcha vis-à-vis des témoins (la Première Génération) n'est ni celle de l'historien, ni celle du thérapeute, bien que les témoignages recueillis puissent intéresser celui-ci comme celui-là, mais d'abord la considération du témoin comme riche d'une expérience dont les traces l'encombrent et parasitent sa vie et celle de sa famille alors qu'elle appartient à la mémoire familiale et collective.

2° L'émergence de repères chronologiques soutient la cohérence du récit et donc de l'identité du témoin — en même temps que la libération des affects permet d'amorcer la transmission dans les familles. Le témoignage enregistré appartient d'abord au témoin: il peut lui-même le communiquer à ses enfants ou confier ce soin à Amcha. De ce fait, la communication intrafamiliale et

⁵⁷⁹ - *Amcha*, Ton Peuple, association créée en janvier 1988 par un petit groupe de rescapés et de membres de la Deuxième génération, à l'intention des rescapés et de leur famille.

intergénérationnelle est stimulée, là même où les séquelles de la Shoah l'avait bloquée et à propos de ce qui l'avait bloquée.

3° Les membres de la Deuxième génération peuvent solliciter l'aide de Amcha en toute indépendance de leurs parents ou en collaboration. Ils ont la possibilité de faire des groupes thérapeutiques où ils peuvent analyser et perlaborer l'impact des séquelles de la Shoah dans leur vie. Notons qu'un des problèmes qui se pose assez vite, c'est celui de ce que nous avons appelé *l'encastrement des traumatismes*; au bout de quelques sessions, il est difficile de faire la part des séquelles de la Shoah et des problématiques personnelles qui eurent pu en être indépendantes mais qui sont venues se nouer aux séquelles transmises de la Shoah.

4° Amcha offre en outre tout un éventail d'activités en réponse aux demandes des rescapés et /ou de leur famille. Il s'avère que son but principal — l'aide thérapeutique aux rescapés et à leur famille — est un moment clé des étapes de la sortie du traumatisme: la prise de conscience, au sein d'un groupe de rescapés ou d'enfants de rescapés, de ce que fut le *marquage* collectif, semble indispensable à la mutation des séquelles pernicieuses de ce marquage en conscience de la spécificité d'une destinée.

3 - Complémentarité travail des historiens et travail de la mémoire

La nécessité de vérifier la réalité des événements a suffisamment été affirmée lors de l'étude de la notion d'*incroyable* et des rapports entre l'histoire et la psychologie pour qu'il soit inutile d'y revenir.

Cependant l'historiographie, réduite à elle-même, suscite l'inquiétude: ne risque-t-elle pas de mettre le passé en berne et, donc, de vider le présent de sa plénitude de tension entre l'héritage et l'invention. La question fut posée dans toute son acuité à l'occasion de la sortie du film *Shoah*, oeuvre devenue emblématique d'une mémoire réactualisant le passé du fait que celui-ci n'est pas montré; en sont essentiellement indiquées les traces laissées dans les mémoires.

Le travail de R. Hilberg, reconnu comme sans doute la plus grosse somme historiographique⁵⁸⁰ sur la Shoah, offre une sorte de *présence structurante, porteuse d'une tradition de questionnement qui est celle de tout un peuple (...) et qui semble reconnue comme celle d'un maître par Lanzmann, mais paradoxale en même temps*⁵⁸¹.

*Le savoir, dans le film, est montré comme absolument nécessaire dans la lutte pour résister à l'impact aveuglant de l'événement, pour contrecarrer l'éclatement du témoignage oculaire. Mais le savoir n'est pas, en et de lui-même, un acte de dévoilement suffisamment puissant et efficace*⁵⁸².

Halbwachs⁵⁸³ l'avait dit déjà: se souvenir, pour l'individu, c'est reconstruire son passé en partant des repères temporels sociaux dont dispose son groupe. Mais cette reconstruction ne peut pas se limiter à un simple échafaudage intellectuel: tout l'émotionnel doit être touché pour qu'il y ait souvenir, sans quoi ce n'est qu'une information, un savoir sans impact, c'est-à-dire non repris à son compte personnel par l'individu.

⁵⁸⁰ - R. Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, op. cit.

⁵⁸¹ - Any Dayan-Rosenman, «*Shoah, l'écho du silence*», in *A propos de Shoah*, Le film de Lanzmann, ouvrage collectif, Paris, Belin, 1990, p. 197.

⁵⁸² - S. Felman, «*A l'âge du témoignage*», In *A propos de Shoah*, op. cit. p. 66.

⁵⁸³ - M. Halbwachs, op. cit.

Les historiens ne peuvent que disséquer le passé de leur scalpel. Le point de vue de leurs lecteurs sur le monde peut en être modifié; mais seule une mémoire inscrite dans un coeur de chair peut, à partir des séquelles parasites du traumatisme paradigmatique nourrir l'embryon d'une connaissance créatrice de l'homme en chaque individu, c'est-à-dire créatrice de sens⁵⁸⁴ ou guidant sa quête.

4 - Réflexion des philosophes, des intellectuels: la question du sens

En France, celle-ci apparaissent longtemps discrètes. Bien qu'elle se révèle l'arrière-fond le plus constant chez E. Lévinas, la mémoire de Shoah ne fait qu'affleurer ici et là. La question d'E. Lévinas n'est pas de chercher du sens à ce qu'il désigne comme *le paradigme de cette souffrance humaine gratuite*⁵⁸⁵ mais de savoir ce que l'homme doit faire aujourd'hui, avec la conscience de ce qui s'est passé et de ce qui passe tous les jours. Or, dans la foulée de la chute des idéologies, E. Lévinas est sans doute un des penseurs dont l'influence en France est la plus profonde bien qu'indirecte, à cause de la difficulté de sa lecture.

Dans l'impossibilité de les citer tous, sera mentionnée, à cause de son impact médiatique, la seule figure d'A. Finkelkraut comme emblématique d'une pensée tout imprégnée de réflexion sur la Shoah et s'y référant souvent.

Moins médiatiques, mais tout aussi importants pour les consciences et les coeurs individuels, nombreux ont été et sont les efforts de la pensée traditionnelle juive pour tenter d'intégrer la Shoah dans la métahistoire du peuple juif. Chacun peut y puiser des supports de réflexion et surtout d'autres questions⁵⁸⁶.

*Nazism comes as close as possible to proving that no form of anti-jewishness is ever caused by jewish behavior. This is not to say that it does not matter what Jews do*⁵⁸⁷.

*Jewish thought at its deepest level, especially vis-à-vis catastrophe, does not express itself in explanatory systems but rather in conflicting midrashim, the goal of which is not how explain God but how to live with him. Radicalizing the midrashic approach, I have also argued that to find a meaning in the Holocaust is impossible, but to seek a response is inescapable*⁵⁸⁸.

⁵⁸⁴ - Rappelons que nous entendons toujours le *sens* en tant que *ressenti*, *signification* et *direction* en vue d'agir.

⁵⁸⁵ - E. Lévinas, *Entre nous*, op. cit. p. 114.

⁵⁸⁶ - C'est ce que propose Charles Mopsik; «*Une théosophie transhistorique de l'Holocauste, esquisse d'un modèle à partir de la pensée cabalistique*», *Pardès, Penser Auschwitz*, n° 9-10, Paris, Cerf, 1989, pp 211-221: *bien que sans réponse, la littérature juive traditionnelle a cependant toutes les qualités pour fournir de la parole quand on se sent réduit au plus minéral silence.(...) Il faut que l'homme parle, ne serait-ce que pour dire l'insensé. Le peuple juif a un besoin vital que sa religion lui parle de ce qui lui est arrivé.(...) Le peuple juif a reçu un coup sur la tête. Pour retrouver l'usage de la parole, pour sortir de l'aphasie, il faut que sa religion sache lui parler de ce coup sans l'assommer par un discours culpabilisant, mais sans exalte non plus son innocence, car culpabilité et innocence sont inextricablement liées, à moins qu'au Jugement dernier, les fils embarrassés soient enfin dénoués.*

⁵⁸⁷ - Emile Fackenheim, *Le nazisme permet d'arriver à la conclusion que l'antijudaïsme, quelque fût sa forme, n'était pas dû à la conduite des Juifs. C'est-à-dire qu'il existe quelque soit la conduite des Juifs. The jewish Return into History, Reflexions in the Age of Auschwitz and a New Jerusalem*, New York, Schocken Books, 1978, p. 216.

⁵⁸⁸ - E. Fackenheim, id. p. 281. *La pensée juive à son niveau le plus profond en particulier à propos d'une catastrophe, ne peut pas s'exprimer sous forme de systèmes explicatifs mais a recours à des midrachim (récits légendaires) dont le but n'est pas d'expliquer Dieu, mais d'indiquer comment vivre avec lui. En radicalisant l'approche midrachique, j'ai pu aussi prouver que trouver un sens à l'Holocauste est tout à fait impossible, mais que chercher un sens est une nécessité.*

Pour beaucoup, cette quête de sens se manifeste par un engagement dans l'arbre généalogique de la famille. *To create a "memorial" in new lives, in a sense, and quite consciously so, this was to be a total victory over the "final solution"* ⁵⁸⁹.

La foi (du Juif) n'est pas le contenu d'un témoignage mais le produit d'un engendrement. Celui qui est engendré dans le judaïsme atteste sa foi en continuant d'engendrer le peuple éternel. Il ne croit pas en quelque chose, il est lui-même croyance ⁵⁹⁰.

⁵⁸⁹ - T. Shoshan, *Créer un «mémorial» dans de nouvelles vies, en un sens et de manière tout à fait consciente, c'était la victoire totale sur la «solution finale»*. «Mourning and longing», op. cit. p. 196.

⁵⁹⁰ - F. Rosenzweig, op. cit.

Chapitre 2 : Le processus au niveau individuel et familial

2- Description générale du processus

Le processus de sortie des séquelles de la Shoah s'échelonne, a-t-il été dit, sur plusieurs générations; ce qui ne signifie pas qu'un individu ne peut pas rassembler tout le processus. Mais, dans l'ensemble, la Première génération, celle des témoins de la Shoah, peut être dite chargée avant tout de rappeler quelle fut l'horreur des camps et de garder vivant le souvenir des disparus; le souci du témoin est de témoigner pour les autres, ses problèmes personnels passent au second plan. La Deuxième génération, celle des enfants des témoins, souffre du *non-dit* ou du *mal-dit* et d'un deuil non perlaboré; la Troisième, celle des petits-enfants, est celle qui commence à poser des questions. Les questions de ceux-ci à leurs grands-parents sont essentielles: elles arrivent quand elles sont devenues formulables grâce à ce qui pourrait s'appeler le *travail du temps*. En fait il aura fallu cinquante ans pour que soient suffisamment mis en place, par les *forces collectives*, les cadres de la mémoire collective et que le deuil soit au niveau collectif, suffisamment perlaboré.

Il semble qu'en ce qui concerne le *travail sur soi*, les membres de la Deuxième génération aient eu la part la plus lourde, à qui se joignent, bien que selon une problématique différente, les membres de la Première génération qui étaient enfants pendant la Shoah (moins de treize ans au début de la guerre). Ceux-ci en effet ont cumulé, avec le choc de la Shoah en direct (en particulier celui de la menace doublé du choc de la séparation) celui du *mal-dit*, de la part de leurs parents et celui de la *vue du Mal*. La traversée du labyrinthe, analysée dans les pages suivantes, sera donc essentiellement celle entreprise par ceux qui étaient enfants pendant la guerre et les membres de la Deuxième génération, sauf quand il sera question du témoignage dont le moment, pour ceux de la Première génération, est peut-être le moment essentiel du processus du deuil et simultanément de la transmission et de la transformation du choc de la Shoah en mémoire vivante.

Rappelons que ce processus est en cours. Entre le moment où cette recherche a été entreprise et son aboutissement, l'évolution est allée s'accélérant. Les différentes étapes que nous avons pu relever l'ont été tout autant dans les témoignages que nous avons entendus que dans ceux que nous avons lus. Telles qu'elles sont retracées ici, les étapes du cheminement se retrouvent dans les témoignages présentés en 3^e Partie.

En gros deux périodes peuvent être distinguées: une longue période de malaise, puis une période de recherches intenses.

1 - 1 - Une longue période de malaise ou de latence

Un état de dépression latente chez la Deuxième génération a été souvent relevé. *The members of the second generation suffer a kin of inborn nostalgia, very similar to a depressive state which to have taken of the continuous mourning of their parents*⁵⁹¹. L'enfant souffre d'une difficulté à vivre,

⁵⁹¹ - *Les membres de la 2^e génération souffre d'une sorte de nostalgie native, très comparable à un état dépressif qu'ils ont hérité du deuil perpétuel de leurs parents.* T. Shoshan, op. cit. p. 203.

a la sensation de n'être pas tout à fait comme les autres sans pouvoir dire pourquoi. Ainsi Liliane⁵⁹².

Je me rappelle que j'avais une copine arabe et, toutes les deux, on était différentes des autres.(...) Mon sentiment était comme celui de quelqu'un qui est dans une société et qui se sent un peu en dehors de cette société (...) comme elle était arabe et moi juive, c'était une camarade, une camarade de combat. Parce que c'est difficile dans une classe: quarante gosses. Les gosses sont méchants, quand on est petit on est très méchant, les insultes, les machins...

Liliane se sent *différente*, différence qu'elle relie à son judaïsme, mais à un judaïsme auquel elle ne peut mettre aucun contenu et qui est lourd du *non-dit-mal-dit* de la Shoah.

Ceux de la Deuxième génération ainsi que ceux qui étaient enfants pendant la Shoah peuvent avoir l'impression de ne pas vivre leur propre vie.

*Je n'ai pas de souvenir d'enfance (...) J'en étais dispensée: une autre histoire, la grande, l'histoire, avec sa grande hache avait déjà répondu à ma place: la guerre, les camps*⁵⁹³. Le malaise peut être compatible avec une réussite très brillante dans les études ou, au contraire, des échecs non explicables: *élève doué mais qui ne travaille pas ou qui a des difficultés de concentration...*

Au pire, à l'adolescence, ce seront des fugues, voire des tentatives de suicides.

Une psychothérapie peut être tentée, mais généralement sans succès: l'enfant sent, plus qu'il ne sait, que le thérapeute ne peut ni comprendre, ni même imaginer, les raisons de sa souffrance. Lui-même d'ailleurs ne fait pas la relation entre son mal à vivre, son vécu et le vécu de sa famille. Le malaise peut être à l'origine, en particulier dans la foulée de Mai 68, d'un essai de vie en communauté dans une aspiration à un environnement plus simple, plus proche de la nature, et/ou d'une quête exotique: Inde et ses philosophies, Japon et arts martiaux, Chine et taoïsme, Afrique... ou d'un désir de retour au judaïsme ou encore du choix, temporaire ou définitif, d'aller vivre en Israël.

Ce qui caractérise cette période, c'est la non conscience du lien entre l'impact de la Shoah sur la famille et le malaise et les démarches éventuelles en vue d'un mieux être, qu'elles empruntent la voie politique, une voie juive ou une voie plus personnelle. C'est une période de latence. Non qu'il ne s'y passe rien, mais les événements psychiques ne sont pas perçus dans leur interrelation.

Parfois la conscience de l'identité juive est ignorée: les parents n'ont pas dit à leur enfant qu'il était Juif⁵⁹⁴. Plus souvent (du moins dans nos témoignages) il y a conscience de l'identité juive, mais elle est sans contenu. Elle peut être connotée dans sa relation avec la Shoah mais le lien entre la judéité, les déportations des membres de la famille ou, plus largement, les années de menace sous la botte nazie reste très vague.

1 - 2 - Une période de recherches intenses

Un ou plusieurs chocs sont généralement le déclencheur de prises de conscience de la relation entre les troubles personnels, l'insatisfaction existentielle, et l'histoire familiale. Commence alors toute une série de démarches, suivies dans un ordre différent selon les personnes et pondérées de

⁵⁹² - Témoignage de Liliane, 3^e Partie.

⁵⁹³ - Georges Perec cité par D. Baumann, op. cit. p. 112.

⁵⁹⁴ - Isabelle nous a dit qu'elle avait appris à l'école qu'elle était juive. Elle avait onze ans. Elle n'a pas voulu en dire plus. Le fait se retrouve chez Emmanuel et Gabriel (témoignages, 3^e partie)

manière très inégale. Certains peuvent s'attarder plus ou moins longtemps sur l'une ou l'autre étape mais certains peuvent faire l'intégralité du cheminement.

Rappelons que s'il est possible d'esquisser le déroulement global de ce vaste processus de transformation des séquelles de la Shoah en souvenir, les évolutions, sur le plan individuel, restent imprévisibles. En outre, sur le plan collectif comme sur le plan individuel, comme tout processus non abouti, il est susceptible d'être interrompu, ou ralenti ou accéléré, ou complètement dévié par l'impact d'un autre événement. Rappelons aussi que ce travail s'inscrit dans ce vaste processus qui semble aboutir à un dégagement des séquelles du choc muté en engagement personnel, c'est-à-dire en individuation et en conscience de ses responsabilités, en particulier vis-à-vis de l'arbre généalogique.

a - Quête de racines, et quête d'identité

La recherche de racines s'accompagne de manière quasi inévitable d'un questionnement sur la judéité, à travers les lectures, les documents mais aussi par le biais des rencontres, de la fréquentation d'organismes juifs, lieux d'études, sur place et/ou en Israël.

Pendant plusieurs mois, voire plusieurs années, un intérêt passionné pour le judaïsme peut amener l'individu à des études approfondies de l'histoire juive, de la pensée juive, de la religion qui peut se traduire par un retour, temporaire ou durable, à une pratique abandonnée par les parents, accompagné parfois d'une modification spectaculaire du mode de vie. Souvent cet intérêt se couple avec un séjour prolongé en Israël où de nombreuses structures, très diversifiées, y offrent toute une gamme de ressourcement dans la judéité. L'apprentissage de l'hébreu, ou du moins de quelques rudiments, double toute cette recherche.

Pour certains, l'intérêt sera monopolisé par la culture yiddish: lecture de la littérature, de l'historiographie, étude de la langue, des chants, des recettes de cuisine; désir de se donner un prénom yiddish ou d'en donner un à ses enfants... D. Baumann l'avait noté chez les *enfants* qu'elle avait rencontrés: *on pourrait dire que la majorité de nos participants sont engagés, plus ou moins selon les tempéraments, dans une quête "crypto-judaïque" en liaison constante ou non avec leur expérience du passé*⁵⁹⁵.

La quête de racines amène l'individu à tenter de reconstituer l'arbre généalogique, et à prendre contact avec des membres plus ou moins proches de la famille, qui pourraient donner des renseignements, montrer des objets, des photos, des documents.

b - Questionnement sur la Shoah

Les questions sur l'appartenance juive se double de questions sur la Shoah qui peuvent aller, dans le souci de la vérité historiographique, jusqu'à une étude quasi scientifique de la Shoah.

Le sujet peut faire preuve d'une véritable boulimie de lectures de témoignages sur la vie pendant la guerre, sur les déportations, de récits reconstituant la vie dans le shtetl. Il veut tout savoir et surtout, il aimerait ressentir ce qu'avaient pu ressentir les parents, grands-parents et parents de ceux-ci dans un contexte tout autre⁵⁹⁶.

⁵⁹⁵ - D. Baumann, op. cit. p. 243.

⁵⁹⁶ - Témoignage d'Elsa, 3^o Partie.

- La boulimie de lectures et de recherches historiographiques, en particulier à l'adolescence, n'est pas toujours dénuée d'une ambivalence fascination-répulsion pour la cruauté nazie où, chez l'adolescent, le questionnement sur le Mal se mêle à celui sur la sexualité⁵⁹⁷.

- Une hypersensibilité à tous les actes antisémites (et/ou antisionistes) et, d'une manière générale, à toute manifestation de xénophobie.

c - Le passage par Israël

Israël laisse rarement indifférent: bien plus souvent il attire ou il gêne. Souvent les liens y sont concrétisés par des membres de la famille qui y vivent depuis plus ou moins longtemps. Mais même si, consciemment, peu d'importance lui est accordée, il suffira d'un événement politique, d'une guerre ou d'une occasion toute personnelle, pour décider de s'y rendre en voyage, d'y faire un séjour prolongé ou même d'adopter la nationalité israélienne⁵⁹⁸.

d - Les pèlerinages

La quête des racines, le questionnement sur l'histoire familiale, le(s) voyage(s) en Israël... ont pu amorcer un travail de deuil pour lequel le pèlerinage à Auschwitz et/ou dans d'autres lieux importants pour la famille (cachettes pendant la guerre, recherche de sauveteurs...) sont des moments capitaux.

e - Thérapies individuelles et/ou collectives

Une thérapie avait pu être commencée pendant la période de malaise. Mais, très souvent, elle butait sur un indicible dont ni le sujet lui-même ni le thérapeute ne soupçonnait l'importance. Une fois la quête de racines entamée, la thérapie individuelle s'insère dans une toute autre dynamique psychique.

En outre, l'éventail des méthodes psychothérapeutiques s'est, en un demi-siècle, considérablement élargi, s'ouvrant au vaste champ du *psycho-corporel*, au transgénérationnel et aux thérapies de groupes. Quelle que soit sa forme, la reprise de thérapie avec la conscience de l'impact de la Shoah sur son propre vécu répond à une problématique toute différente.

Par ailleurs les séances de thérapie collective spécifique aux membres de la Deuxième génération ont été, pour ceux qui en ont fait l'expérience, un moment sans précédent de leur évolution. Là, ils découvrent que nombre de réactions qu'ils se reprochaient comme névrotiques, dans diverses circonstances de la vie, ou les conflits qui les déchirent, en particulier dans leurs relations avec leurs parents, sont pour une part les conséquences du vécu familial pendant la Shoah. Et surtout ils se libèrent d'un très lourd sentiment de culpabilité.

Certains moments de la thérapie peuvent être consciemment perçus comme travail de deuil⁵⁹⁹.

1 - 3 - L'engagement dans le travail de la mémoire: dire, écrire, agir

Toutes ses étapes, longtemps menées dans la solitude intérieure, alternant souvent entre la révolte ou la dépression, de manière plus ou moins marquée selon le tempérament individuel,

⁵⁹⁷ - Le fait est noté par de nombreux observateurs. D. Baumann, op. cit.

⁵⁹⁸ - Rappelons que près de la moitié de nos entretiens ont été faits en Israël, auprès de témoins pour qui cette étape, momentanée ou définitive, fut des plus importantes.

⁵⁹⁹ - D. Wardi, op. cit.

peuvent être considérées, partiellement ou intégralement, comme entrant dans la perlaboration d'un deuil à retardement. A travers les mémoires individuelles et familiales, du fait même de la centralité de la Shoah dans le noeud des traumatismes personnels, c'est toute la mémoire collective qui est en oeuvre.

Travail de la mémoire, transmission de cette mémoire et perlaboration du deuil sont en fait trois aspects d'un même processus. Dans cette transmission-transformation, passage d'une forme à l'autre, d'une personnalité à l'autre, d'une génération à l'autre, la dialectique du dire et de l'écrire est essentielle.

La boulimie de lectures et l'intensité de la recherche des racines et du vécu familial éveillent souvent un besoin de témoigner à son tour par le dire et/ou l'écrire. (L'écrire sera entendu dans un sens très large de tout ce qui demande un support matériel: geste scriptural mais aussi pictural, cinématographique...) le témoignage⁶⁰⁰ écrit, quelle que soit sa forme, remplit plusieurs fonctions:

1° Libération cathartique

2° Reconstitution de l'*aire transitionnelle* (au sens large d'héritage culturel) rompue par la Shoah

3° Engagement dans la transmission de sa propre expérience.

Pour ceux de la Première génération, l'oeuvre écrite relève du témoignage: leur vécu s'y exprime, plus ou moins transposé, mais y est toujours intégré. Entre le témoignage donné par écrit ou raconté devant un appareil enregistreur, puis transcrit tel quel, et la composition littéraire livrée à un public anonyme, il y a rupture de continuité, bien qu'il s'agisse du même processus d'alchimies de mémoires individuelles orchestrées au sein de l'alchimie de la mémoire collective. Après le choc d'une ampleur sans précédent de la Deuxième guerre mondiale et du totalitarisme fasciste qui en fut le coeur, toute une société s'efforce péniblement de reconstituer l'*aire transitionnelle*, étendue au niveau de tout un héritage culturel, qui fut détruite. La reconstruction faite dans la précipitation d'une société se muant en *société de consommation* fut un leurre: la crise économique et, bien plus profondément, la crise des valeurs conjointe à l'absence de tout projet politique autre que le souci de pallier au plus pressé, en est le révélateur. G. Steiner⁶⁰¹ est un des chantres de cette fin de la culture. Par l'écriture, en particulier par la multiplication des récits-de vie ou des romans transposant des autobiographies, il semble que les individus s'attellent à restaurer, pour eux-mêmes, les quelques bribes l'héritage collectif qui ont pu leur parvenir. Tous les écrits n'ont pas valeur d'oeuvre d'art, mais tous contribuent à la création d'une *aire transitionnelle* nouvelle où transparaîtraient, dans un tout autre champ culturel, ce qui a peu être sauvé de la tourmente et par lequel ils peuvent remettre en circulation ce qui fut bloqué par la Shoah, dont le choc eut des répercussions bien au-delà du monde juif⁶⁰².

Ce n'est sans doute là que l'ébauche d'un inventaire des différentes facettes du processus de dégagement des séquelles de la Shoah, processus en cours, et revêtant des formes éminemment diverses puisque, le traumatisme pouvant être défini comme la destruction du sens, ceux qui s'y aventurent ont à inventer le sens de leur vie. Ainsi l'un qui aura, avec fougue, repris kacherout,

⁶⁰⁰ - La question du témoignage a déjà été évoquée dans le chapitre sur la méthodologie: elle y avait sa place en tant que moment-clé de notre observation-participante, celle-ci s'inscrivant dans le processus général de transformation des séquelles de la Shoah. Dans le chapitre sur le labyrinthe, la même question est revue, du point de vue des acteurs directs du labyrinthe.

⁶⁰¹ - George Steiner, *Langage and silence*, New York, Harmondworth, Penguin, 1969.

⁶⁰² - *Le crime contre l'humanité*, par définition, n'a pas affecté que les Juifs.

prières quotidiennes et respect du Chabbat, au prix de rompre avec ses proches plus modérés ou carrément hostiles à la forme religieuse traditionnelle, pourra, avec le temps, devenir de plus en plus religieux ou, progressivement, assouplir ses exigences ou encore, suite à un nouvel événement, renoncer soudain à toute pratique.

Tel autre, qui aura d'abord embrassé la cause sioniste de manière inconditionnelle, pourra se révéler hyper-critique vis-à-vis de la politique du gouvernement israélien ou, soudain ne plus pouvoir supporter le caractère des Israéliens, ou rester tiraillé entre son amour pour Jérusalem et la conscience de la dureté des réalités.

Cependant, il faut noter parmi les enfants des rescapés, et déjà leurs enfants, qu'ils aient franchi peu ou beaucoup d'étapes, qu'ils se soient, peu ou beaucoup, intéressés à leur judéité et à Israël, une nette inclination pour les professions impliquant une relation d'aide ou un intérêt pour les sciences humaines. *Ce ne peut être un hasard si le nombre des enfants qui ont choisi des professions médico-sociales (toutes variétés confondues) approche 30% soit 9 fois plus que dans la population générale de la France.* Les enseignants, formateurs sont environ deux fois plus nombreux que dans l'ensemble du pays ⁶⁰³.

Par ailleurs, il faut avoir bien présent à l'esprit qu'il est impossible de dissocier ce qui relève des séquelles de la Shoah et des séquelles des autres traumatismes personnels. Il y a toujours, peu ou prou, encastrément de traumatismes.

2 - Les formes du processus selon les cas

Pour illustrer les étapes franchies par les individus aux prises avec les séquelles de la Shoah nous puiserons dans un premier temps des exemples à la fois parmi les témoignages publiés et parmi nos propres enregistrements; dans un deuxième temps, nous rechercherons les étapes analogues, de manière synthétique auprès des membres d'une famille, la famille B., chez qui nous avons enregistré des témoignages.

2 - 1 - La période de malaise

Dans la famille d'Elsa ⁶⁰⁴, dont les parents étaient enfants pendant la guerre, on ne dit rien, mais chacun s'oblige à voir des films sur la Shoah puis pleure chacun de son côté.

Le truc, c'est le silence, un silence très lourd. Le père, plus que la mère, ne tient pas à affirmer son appartenance juive; du moins, sa préférence pour la discrétion était manifeste il y a quelque vingt ans, à la naissance de ses filles. Sa femme a dû insister auprès de lui pour donner un deuxième prénom biblique à la fille aînée. Et pourtant: *Il fallait qu'on sache, il fallait vraiment... par exemple — je devais avoir sept ans — le film "Holocauste" passait à la télévision, donc on était obligé de regarder ça... Et je crois que sur le moment je ne pleurais pas, je pleurais après (...) on pleure, on a sa crise, bon! Mais on ne parle pas.*

Quant à la soeur d'Elsa, sa scolarité laborieuse se solde par un échec au bac. Pour lui changer les idées, ses parents lui proposent d'aller un an à l'étranger. *Mes parents, raconte Elsa, voulaient lui offrir une année aux Etats-Unis ou en Angleterre, quelque chose de marrant... Elle m'a dit que dans le formulaire à remplir pour l'organisme chargé de chercher une famille, elle avait précisé: "Famille juive". Elle m'a dit: "Je ne sais pas pourquoi j'ai écrit ça!" C'est vrai; ça ne lui*

⁶⁰³ - D. Baumann, op. cit. p. 237.

⁶⁰⁴ - Témoignage d'Elsa, 3^o Partie.

correspondait pas du tout! Evidemment, ils n'ont pas trouvé de famille. Alors quelqu'un lui a dit: "pourquoi tu ne fais pas le programme d'un an en Israël ?" Et elle est venue ici faire la "mechina" (année d'études préparatoire à l'entrée à l'université hébraïque pour les étrangers). Elle a rencontré un petit ami... Revenir en Belgique ne lui disait plus.

La période de malaise peut se traduire par des difficultés scolaires ou, au contraire par un surinvestissement des études.

a - La rage d'étudier

*Ainsi il existe un monde universel qui me concerne, les Grecs, les Romains, les légendes, l'histoire (...) je peux entrer dans ce monde, le sentir, le vivre, l'aimer*⁶⁰⁵.

b - Révoltes, fugues, tentatives de suicide

La révolte peut pousser à des fugues⁶⁰⁶ mais aussi à des tentatives de suicide.

Nadine a dix huit ans; elle paraît beaucoup plus que son âge. L'allure est posée, décidée; le regard trahit une certaine gravité. Elle est née en Israël où son père (né à la fin de la guerre, il ne sait même pas où, en Europe, en 1941) et sa mère, avaient fait leurs études supérieures et pensé y vivre définitivement. Mais, malgré des études brillantes, le père n'a pas trouvé de travail ou, plus précisément, très instable, allait d'un emploi à l'autre, toujours insatisfait et de plus en plus déprimé. La famille est revenue en France quand elle avait deux ans.

Les parents de son père sont tous deux des rescapés d'Auschwitz. Ils en parlent fréquemment avec d'anciens déportés (nous a dit le père de Nadine), mais jamais en famille. *Ma grand-mère paternelle, elle ne peut pas parler de ça; elle ne peut rien regarder et mes grands-parents paternels, c'est pareil... Enfin, ils peuvent regarder des films qui ont trait à ça, mais parler de leur propre expérience, euh...*

Nadine ne sait quasiment rien de l'histoire familiale. Elle n'a jamais rien su de la vie de ses grands-parents pendant la Shoah. Les rares survivants ont très peu de contacts entre eux. Elle-même ne s'exprime pas facilement. Les phrases sont hachées. *On a perdu pas mal de monde pendant la Deuxième guerre mondiale. Il ne reste pas grand monde... Et il n'y a pas tellement de contacts entre les gens qui restent... J'ai mes quatre grands-parents; à part ma tante, en Israël, que je vois très peu, et une autre tante qui est ici, et avec qui ce n'est pas le grand amour...*

Excellente élève jusqu'en 5^o, tout se gâte quand elle arrive en 4^o. Elle abandonne ses études deux ans plus tard pour se lancer à fond dans un entraînement de tennis. Monitrice de tennis, elle cherche cependant à reprendre des études: elle a soif de connaissances.

Au moment du procès Barbie, elle a 14 ans, elle tente de questionner ses grands-parents. La crise d'adolescence semble bien amplifiée par toute la problématique familiale, mais elle-même, elle ne met pas en relation la détérioration de ses résultats scolaires, les questions sur la Shoah stimulées par le procès Barbie et ses propres difficultés d'adolescente au sein d'une famille très perturbée.

Ca m'intéressait... Ca m'intéresse toujours... Mais je passais beaucoup de temps sur ce sujet. Je leur ai posé la question, pour eux... Mais je n'ai pas obtenu euh... C'était même avant le procès Barbie... enfin disons... C'est tellement révoltant que bof... je ne m'y intéresse plus... J'en suis arrivée... bon, ça me révoltait complètement, tant que j'ai arrêté parce que sinon...(.) toute petite

⁶⁰⁵ - D. Baumann, id. p. 47.

⁶⁰⁶ - Témoignage d'Emmanuel, 3^o Partie.

déjà ça m'intéressait; j'ai commencé à étudier, quand j'étais en 4° ou en 3°... à l'adolescence. Disons que ce n'est pas par la famille que j'ai pris intérêt à ce qui c'était passé. C'était un peu frappant, ils l'ont vécu, mais enfin...(...)

Il y a eu la série, "Holocaust", juste quand j'avais déjà commencé à faire des recherches... Je ne sais pas le point de départ de ça. Peut-être les cours d'histoire... Ce doit être ça puisque ma famille n'en parlait pas... Je ne vois pas...(...) je suis allée au Mémorial du martyr juif, et puis j'ai consulté des livres, j'ai fait beaucoup de recherches, j'ai vu des films.

— Toute seule ?

Nadine: Oui, oui, toute seule. J'ai toujours tout fait toute seule; même pour mes cours, le club de tennis. (...) A cette époque, donc j'étais plus jeune; c'est l'époque où j'étais renfermée. De toute manière je ne pouvais pas tellement en parler. Et puis à qui ? Comme on dit, il vaut mieux être seul que mal accompagné...(...) puis je suis un peu sortie. Grâce à mes cours de tennis, j'ai un peu échappé... mais enfin, mes problèmes sont quand même restés. (...) et puis l'année dernière mes problèmes ont resurgi... Disons que je suis assez pessimiste donc il m'arrive d'avoir des idées négatives... enfin bon...

— Jusqu'à l'envie du suicide ?

Nadine: Oui (rires) et c'est même bien concret!

— Vous avez fait des tentatives ?

Nadine: Enfin, pas des tentatives. Une... disons, c'est assez spécial parce que justement, quand ça n'allait pas, je n'ai jamais eu le courage de le faire. Et donc, en début d'année, de cette année-là, je ne sais plus, 89 ou 90 ? tout allait bien à tous points de vue et donc, c'est là que je l'ai fait parce que... Bon, pour me résumer, c'était pour voir si je serais sauvée. La grosse raison, c'était ça... C'est vrai que j'étais assez fatiguée, que j'avais fait pas mal de choses; et peut-être c'est ce qui m'a fait réagir comme ça. Mais vraiment, avant de le faire, je chantais... Enfin, je vivais normalement... J'avais fixé une heure et je l'ai fait et je m'étais dit: si je dois en réchapper, c'est que je suis faite pour vivre. Et donc, je n'ai jamais eu l'idée de le refaire... Ce n'est pas à conseiller... Mais moi, ça m'a complètement libérée et maintenant, donc, je n'ai vraiment aucun problème... Donc, j'ai été voir une psychologue parce que ma mère le voulait. J'y suis allée une fois; elle m'a dit de ne pas revenir parce que j'étais très bien... donc... euh...

Pendant toute sa quête de racines, Nadine étudia surtout l'histoire juive. La religion ne l'intéresse pas. En cela, elle se reconnaît comme son père. *Il est comme moi... ou je suis comme lui. Disons que l'histoire juive l'intéresse. Mais la religion, non. Sa quête de racines est aussi une quête de sens: de l'histoire du Peuple juif elle tire tout un enseignement: Je crois que c'est vraiment par rapport à une histoire du peuple qui est... qui a fait que... qu'on a cette sagesse que les autres n'ont pas. Dis moi à qui tu penses je te dirai qui tu es. Ca résume bien la situation... C'est vrai que les autres peuples ont souffert... Mais c'était quand même... bon... Et ça ne pourra pas être fini parce que les gens n'acceptent pas la différence... (...) Et il y a une différence, même sans la religion. Pour moi, la différence elle est vraiment intérieure. Par exemple, c'est un peu normal; moi, c'est pareil: après avoir eu beaucoup de problèmes, j'ai mûri; donc je pense que je n'ai pas la même sensibilité qu'avant. C'est normal. La preuve, c'est que je suis intéressée par la psychologie. Ca m'a toujours intéressée et si je suis intéressée, c'est que j'ai eu des problèmes. Maintenant que j'en suis sortie, j'ai envie d'aider les autres...(...) pas forcément comme psychothérapeute; peut-être par le tennis.*

Les parents de Nadine, qui avaient divorcé peu de temps après être revenus d'Israël, ont repris la vie commune, se sont de nouveau séparés, ont essayé à nouveau de s'entendre. Aujourd'hui, ils sont séparés et Nadine est indépendante. Durant toutes ces années difficiles, les livres furent plus qu'un refuge: *A tout, il y un côté négatif et un côté positif... C'est vrai que si j'en arrive maintenant à ça, c'est grâce aux bouquins.*

Mais, plus que tout, elle pense, ou plutôt elle perçoit une force en elle, celle-là même qu'elle a mise à l'épreuve en voulant affronter la mort, qui lui rend espoir et la pousse vers la vie. *Mais c'était toujours temporaire parce que je me disais: tout ce qu'ils disent c'est vrai... comme tous ces bouquins de philosophie orientale, à la base, c'est vrai... mais le faire...*

Nadine a un ami non-juif. L'idée d'un mariage mixte lui est indifférente. De toutes façons, elle sait qu'elle transmettra une judéité qu'elle définit surtout comme un état intérieur et une sensibilité suraiguë qu'elle retrouve d'ailleurs, dit-elle, chez son ami. Israël ne l'attire pas, mais elle supporte mal les critiques dont sa politique fait souvent l'objet. Ce qui frappe dans tout son récit, c'est la rupture qui s'est produite dans sa vie à l'adolescence. Quand il s'agit d'avant quatorze ans, elle précise toujours: *J'étais petite.* A quatorze ans, toutes les questions latentes et les perturbations dues à l'instabilité familiale se sont alors cristallisées en une vague de révolte contre la famille et l'école. Elle s'était toujours sentie seule; elle a voulu son indépendance et a poursuivi sa quête dans la solitude, aidée par quelques livres. Sans doute, sa rage de vivre a trouvé un certain exutoire dans le tennis. Mais ce n'est qu'après avoir défié la mort qu'elle a pu accepter de vivre dans un monde avant tout ambivalent où *dans tout il y a du positif et du négatif.* Mûrie, elle estime *en être sortie* et voudrait s'engager dans des relations d'aide, mais d'abord reprendre des études.

2 - 2 - Le choc déclencheur

La période de malaise peut durer jusqu'à ce qu'un incident, qui peut être d'apparence mineure, qui peut toucher seulement l'individu ou affecter toute la famille à moins que ce ne soit un événement d'envergure collective, provoque une première prise de conscience, une aspiration à se dégager d'un poids informulable enlisé dans une difficulté à se définir.

Il peut s'agir aussi d'une succession de chocs mineurs.

Pour Gabriel⁶⁰⁷ ce fut l'intafada qui fut le *choc déclencheur*. D'une famille restée fidèle au communisme, Gabriel a longtemps cru qu'il n'était pas Juif. Il explique:

Chaque année on partait en colonie de vacances avec une organisation juive d'Extrême-gauche qui s'appelait "solidarité juive". C'était une organisation qui aimait accueillir des enfants d'immigrés, ou des petits Belges ou de n'importe quel peuple; ils se voulaient vraiment ouverts à tous. Donc il y avait des non-juifs. Un jour, au cours d'une promenade, je parle avec un copain. Il est question des Juifs et des non-juifs. Je dis à mon copain: "Moi, je ne suis pas Juif." J'avais dix ans. Et mon frère était justement derrière moi. Il dit: "Mais tu es fou!... Gabriel! Tu es Juif!" Je ne le savais pas, j'avais dix ans.(...) Je n'affirme pas que maman ne m'avait pas dit que j'étais juif; je dis simplement que ça a été une révélation, pour moi, quand j'avais dix ans.

Il savait que sa mère avait été déportée, mais en tant que résistante, non en tant que Juive. A dix ans, donc, il se sait Juif: une grosse émotion, mais sans suite. Ce n'est que huit ans plus tard, avec

⁶⁰⁷ - Témoignage de Gabriel, 3^o Partie.

les premiers blessés de l'intifada, qu'il réalise les implications de sa judéité: l'idée que des Juifs, les Israéliens, puissent exercer leur force sur des plus faibles lui est insupportable.

La gorge nouée par la reviviscence de son choc, les larmes aux yeux, il raconte: *Le fait de vouloir me sentir Juif, de vouloir connaître le peuple juif, date du début de l'intifada.(...) J'avais été bouleversé par ce qui s'était passé durant les premières semaines de l'intafada.*

Exprimant sa révolte par le biais de lettres à la presse et aux organisations juives de Bruxelles, il finit par décider d'aller en Israël pour comprendre ce qu'il en est. Ayant obtenu une bourse d'études, il y séjourne deux ans avec son amie, dont la démarche est analogue. Sur place il multiplie autant qu'il le peut les contacts avec les Arabes, en même temps qu'il prend goût à l'hébreu, découvre les rites juifs et, s'émerveillant des richesses de sa propre tradition, il se met à pratiquer le *qiddouch* (sanctification du vin) le Chabbat, à jeûner pour Kippour... C'est une révolution dans la famille: ses parents sont toujours fidèles à l'idéal communiste qui avait nourri leur jeunesse.

Pour Jérôme (voir quelques lignes plus bas), le choc déclencheur est un livre d'histoire

Pour Saul Friedlander, ce furent les paroles de quelqu'un (voir plus loin)

Pour beaucoup, ce fut la guerre des Six jours

Pour d'autres, ce fut un nouvel acte d'antisémitisme, un attentat dans une synagogue, un nouveau deuil, un événement familial...

2 - 3 - La quête de racines

Jérôme a trente-cinq ans⁶⁰⁸. Enfant et adolescent, son appartenance juive n'avait pour lui guère de signification: j'ai fait ma bar mitsva (cérémonie marquant la majorité religieuse du garçon) au lieu de faire ma communion. Ca ne me paraissait pas une différence fondamentale.(...) Je n'ai pas reçu de culture juive du tout et l'histoire juive, je ne l'ai découverte que par la suite.

Virginie, dont la grand-mère est une rescapée d'Auschwitz et dont les parents furent des enfants cachés pendant la guerre, a hérité d'une judéité réduite à un très fort sentiment d'appartenance; sa quête de racines passe par le yiddish. Tout ce qui touche à la religion lui paraît désuet, exotique: un monde avec lequel elle ne se sent aucune affinité. En revanche, plus elle étudie le yiddish, plus elle en goûte la saveur et s'investit davantage, comme pour sauver une cause qu'elle sent perdue: *Ah non! moi, l'hébreu, les rabbins, tout ça... Israël, peut-être, un jour, pas maintenant. Mais mon cours de yiddish, pour rien au monde je ne le rate.*

a - La boulimie de lectures

L'importance des lectures réapparaît dans tous les entretiens-récits-de-vie. Elles couvrent généralement un très large champ d'intérêt. Pendant toute une période de la quête, elles se focalisent sur les thèmes de la Shoah, la guerre de 39-45 et l'histoire juive en général.

Elsa, l'amie de Gabriel, élevée dans la stricte laïcité, enfant, ne connaît que les bribes de judaïsme dispensés par l'aumônier de son école. A treize ans, entraînée par une camarade, elle entre en contact avec un mouvement de jeunesse juif en n'ayant *même pas conscience d'entrer dans un mouvement religieux*. Aussitôt enthousiasmée, elle voudrait mettre en pratique à la maison ce qu'elle apprend des rites juifs. Mais ses parents sont plus que tièdes, elle comprendra bien plus tard

⁶⁰⁸ - Son histoire sera analysée avec celle de la Famille B, chapitre suivant.

pourquoi ça leur faisait peur. Elle-même prendra ses distances vis-à-vis du mouvement où elle se sent de plus en plus mal à l'aise du fait de la non observance des rites par sa famille. Mais la semence a germé, elle veut tout savoir sur le judaïsme; et surtout, elle veut trouver la forme d'expression de son appartenance juive qui lui convienne. Sa quête va se traduire en lectures innombrables et en un long séjour en Israël.

Elsa, à l'adolescence: *J'ai commencé à lire énormément sur le judaïsme; je lisais le livre que le moniteur me donnait, je le rendais, nous discussions...(...) J'ai lu tous les livres qui sortaient sur le judaïsme.*

b - Le désir de ressentir ce qu'ont ressenti les grands-parents

A travers les livres Elsa dit avoir cherché à renouer le lien avec les parents de ses parents, à savoir ce qu'ils n'ont pas pu lui dire, à éprouver ce qu'ils avaient pu éprouver: *Sur la Pologne, sur l'histoire, j'ai beaucoup lu... Je lisais... Je crois que je voulais sentir ce que mes grands-parents avaient ressenti quand ils avaient appris que leur famille avait péri dans les camps. Je voulais retrouver ça... Qu'est-ce qu'ils ont... enfin le choc... Je crois que c'est lié au film Shoah... une certaine complaisance... se mettre dedans, retrouver le lien. (...) Je sentais que c'était important de refaire le pont.*

Sur le moment, elle ne pouvait analyser cette nécessité de *refaire le pont* elle ne pouvait que s'y soumettre. Ayant assagi cette impulsion en s'y livrant, elle peut constater, le jour de l'entretien: *bon maintenant, ça ne me préoccupe plus. J'ai l'impression que j'ai à peu près réglé mon compte avec ça.*

Relevons l'importance des productions cinématographiques et surtout du film de Lanzmann.

2 - 4 - Questionnement sur la Shoah

a - La vue du Mal

Ewa: *Mes parents avaient une bibliothèque en hauteur sous les escaliers. Il y avait plein de livres et des magazines sur la guerre qu'ils ne nous ont jamais montrés et je me souviens avoir passé des heures fascinée ou horrifiée par ces images. Ce n'était pas des choses qu'on nous montrait, c'était dans un coin (...) Et c'est là que j'ai réalisé l'horreur des choses, parce qu'à travers mes parents on avait plus l'impression d'une période presque euphorique, le maquis, la Résistance, ça avait été leur jeunesse.(...)*

Je me souviens de la trilogie de Wiesel. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé l'horreur de...

b - Une période de fascination honteuse

La période de lectures se double souvent d'une sorte de fascination honteuse pour le nazisme.

Jérôme, comme beaucoup d'enfants de la Deuxième génération, dit qu'il a *toujours su* ce qui s'était passé. Ses parents en parlaient volontiers, surtout de l'aspect héroïque: son père avait été résistant et sa mère, tout juste adolescente, avait encadré à Paris des groupes de jeunes Juifs lors de sorties à la campagne tant qu'elles furent autorisées. Mais il ne le sait *vraiment* que lorsqu'il réalise que la *grande* histoire a eu un impact direct sur sa propre famille.

Devenu historien, après des études philosophie, où régnait une *vulgate marxiste* dont, dit-il, il a réussi à s'émanciper grâce à la critique historique, il aime analyser en historien sa propre évolution:

les livres y jouent un rôle clé lui ouvrant un monde où, durant des mois, il va se sentir à la fois gêné et dangereusement attiré par des images d'horreur ⁶⁰⁹.

c - Proximité psychique: découverte du nazisme et éveil de la sexualité

Née à Brooklyn deux ans après la guerre, For a long time, the Holocaust had for me an aura of the voluptuous ⁶¹⁰. F. Prose décrit le plaisir qu'elle ressentait en écoutant ses parents lui raconter les horreurs de l'Holocauste tout en se blottissant dans la chaleur familiale. Elle jouissait du plaisir que prend l'enfant aux contes de fées. Terrifiants et/ou merveilleux, ils sont en même temps, pour elle, imaginaires et vrais: d'une vérité d'un monde tout autre dans lequel elle peut s'aventurer en tremblant de peur et sans risque réel. *And so for me, the Holocaust became invested with an air of the romantic... It was emotionally high-charged but historically abstract. I was born in Brooklyn, two years after the war. No one in our family — not one person we knew — had been killed.*

A l'âge de neuf-dix ans, elle lit, relit, le Journal d'Anne Frank, à ses yeux comme un Roméo et Juliette moderne, au point d'en savoir des pages par cœur. Elle analyse les émotions voluptueuses qu'elle tirait de sa lecture et comment, dans le présent, le combat de son père aux Philippines, ses premiers émois sexuels et le récit d'Anne Frank se combinaient en une nouvelle intrigue fantastique. *For me the book was the story of a girl who had a love affair and a girl who died, and in retrospect, I am not sure I knew the difference; it is never so easy to confuse sex and death as when we are young and have no experience of either.(...) this is what I mean by voluptuousness, this connection of tragedy with pleasure and abandon, at an age when what we secretly feel about suffering so that we don't have enough, when whether a life so tragic or comic means less than that it is dramatic.(...) I can't remember precisely how I first heard the Holocaust, but I somehow suspect that my earliest knowledge was connected to an early form of sexuality, to being shown snapshots of my father as a handsome, young soldier in the Philippines, and being told the reasons why he'd risked his life in the war. My father was brave; he did what he had to do. Hitler was killing the Jews. It took only childish logic to make history come full circle: my father had joined the army to save Anne Frank.(...) This could happen to us. Another could happen anywhere — even here, where you might least expect it. This was the history of the Jews* ⁶¹¹.

Longtemps comme hypnotisée par l'idée de la souffrance et de la mort, sans savoir au juste ce cela signifiait, elle se dégage de cet état de sidération le jour où, pêchant à la ligne, elle prend conscience d'avoir tué douze poissons. *Clearly no meaningful analogy can be drawn between killing a few dozen fish and causing deaths of millions of people. It is absurd to even distantly*

⁶⁰⁹ - Voir Famille B, chapitre suivant.

⁶¹⁰ - F. Prose, «A distance from the Holocaust», Il op. cit. p. 49. *Pendant longtemps l'Holocauste eut sur moi une aura de volupté.(...) Et ainsi pour moi, l'Holocauste était investi d'un aspect très romantique... C'était très chargé d'émotion mais historiquement abstrait. J'étais née à Brooklyn, deux ans après la guerre et personne de notre famille — personne de connu — n'avait été tué.*

⁶¹¹ - *Pour moi, le livre était l'histoire d'une fille qui avait eu une histoire d'amour et qui mourait. Et rétrospectivement, je ne suis pas sûre de faire la différence. Il n'est pas aisé de distinguer le sexe et la mort quand on est jeune et qu'on n'a l'expérience ni de l'un ni de l'autre.(...) C'est-à-dire que je ressentais une certaine volupté, ce plaisir que donne la tragédie, à un âge où vous ne savez ce qu'est la souffrance, à un âge où le tragique et le comique se confondent dans le dramatique.(...) Je ne peux pas me souvenir de la première fois où j'ai entendu parler de l'Holocauste, mais je soupçonne que mes premières informations furent reliées à une forme précoce de sexualité, à des instantanés de mon père jeune et beau soldat, aux explications qui m'étaient données du pourquoi il risquait sa vie à la guerre aux Philippines. Mon père était courageux, il faisait ce qu'il devait. Hitler avait tué les Juifs. Dans ma logique d'enfant, l'histoire formait un cercle: mon père avait rejoint l'armée pour aller sauver A. Frank.(...) Cela peut nous arriver. Quelque chose peut nous arriver — même ici, où vous vous y attendez. C'est l'histoire des Juifs.*

*connect irresponsible fishing with being a Dachau commandant. Yet what struck me was that, even for a day, I had been able to suppress my awareness that I was causing death and pain. And I know I could not do that now*⁶¹².

Cet affinement de la conscience, noté ici, nous confirme le fait que ce cheminement aboutit à l'affinement du sens des responsabilités personnelles, c'est-à-dire l'individuation.

Claudine a trente-six ans. Son grand-père maternel n'est jamais revenu d'Auschwitz. Son père n'est pas juif, ni son mari. Le judaïsme l'intéresse de loin: quand j'aurai le temps. Pour le moment, et depuis dix ans, elle est toute à son analyse, avec un psychanalyste juif qui lui cite parfois une phrase du Talmud. Elle est consciente du rapport entre ses difficultés et le vécu familial: elle rêve d'avoir un enfant et n'arrive pas à se décider: *En fait c'est ma mère qui devrait faire une analyse: je suis comme une mère pour elle... Elle est restée à l'âge qu'elle avait quand son père est parti. Son père... son père... Une angoisse.(...) J'ai vu des photos des camps, pour la première fois, dans un livre qui traînait à la maison. Je ne sais plus lequel... Le choc. je n'ai pas dormi pendant plusieurs nuit. Des cauchemars. Je voyais tous ces corps nus. C'était la première fois que je voyais des corps nus. J'avais peut-être douze ans.*

Douze ans: l'âge qu'avait sa mère quand son père partit pour ne jamais revenir. Pendant tout l'entretien, Claudine parlait toujours du *père de sa mère* jamais de son grand-père. Il a suffi, après deux heures d'entretien, qu'elle entende: *donc ton grand-père...* pour qu'elle réalise que le père de sa mère était son grand-père, qu'il y avait bien lien de filiation. Elle eut un moment d'arrêt, puis: *Mais oui! Ma mère dit toujours: «Mon père, mon père». Elle a jamais dit: “Ton grand-père”.* Un éclat nouveau, de surprise mêlée de bonheur, brillait dans ses yeux. *Mais c'est vrai! Mon grand-père!* Claudine avait senti un pont jeté entre elle et la génération antérieure à laquelle sa mère, pétrifiée dans un deuil non perlaboré, faisait obstacle⁶¹³.

Cette fascination souvent entretenue par l'éveil de la sexualité suscite tout un questionnement sur la vie, la mort, l'amour, le sexe, que l'adolescent n'ose confier à personne: ainsi en a-t-il été pour Jeanne⁶¹⁴.

2 - 5 - Des psychothérapies inopérantes

Jeanne, la soeur aînée de Jérôme, était une enfant précoce, très vive, que les tests situaient parmi les sujets les plus brillants. Mais les résultats scolaires étaient relativement décevants et le comportement, surtout, déconcertait les professeurs, quand il ne les agaçait pas: Jeanne était une meneuse qui ne semblait pas du tout affectée par ses échecs. *J'ai fait beaucoup de psychothérapies bidon quand j'étais jeune; puis j'ai fait un peu de psychanalyse, mais j'ai trouvé ça tellement bidon*⁶¹⁵. Dans ses paroles perce un reste de rancune. Elle aussi traversa toute une période de révolte familiale et scolaire.

⁶¹² - *Apparemment, aucune analogie ne peut être faite entre causer la mort de douze poissons et celle de millions de gens. Il est absurde de voir un lien entre un pêcheur irresponsable et un commandant de Dachau. Cependant, ce qui me frappa ce jour-là, c'est que j'avais été capable d'assoupir ma conscience et que j'avais causé douleur et mort. Et je sais que dorénavant je ne peux pas le faire.*

⁶¹³ - Notons au passage les retombées thérapeutiques de l'entretien-récit-de-vie-témoignage.

⁶¹⁴ - Voir chapitre suivant, Famille B.

⁶¹⁵ - Id.

Ma mère, il y a une phrase qu'elle ne peut pas dire, c'est "Comment vas-tu ?" Ca elle ne peut pas le dire, parce que c'est du ressort du psychologue. Alors elle m'envoyait en thérapie.(...) Comme j'étais très jeune, je ne savais pas qu'on pouvait dire non.(...) Et comme ma mère faisait de la guidance à la radio et expliquait comment les parents devaient élever leurs enfants, je me sentais idiote de lui dire que ce qu'elle ne faisait pas ce qu'il fallait! (rires)

Sans doute, dans ce discours, il faut faire la place, une grande place, à l'humour. Jeanne, plus que tout, aime rire et faire rire. Et quand l'humour peut pimenter des observations qu'elle sait percutantes, elle ne s'en prive pour rien au monde.

Ce qui frappe, dans l'histoire de Jeanne (même si un bémol est mis sur sa tendance à grossir les faits), c'est le hiatus complet entre les tentatives de psychothérapie et les séquelles de la Shoah, elles-mêmes encastrées dans les séquelles des autres traumatismes familiaux. L'enfance, puis l'adolescence sont perturbées. Les tests psychologiques relèvent un riche potentiel, mais les mauvais résultats scolaires et le comportement indésirable la font aller d'école en école et de psychologue en psychologue. Au plus fort de ses troubles, quand elle perd le sommeil, elle n'a personne à qui se confier et surtout pas dans sa famille: il n'y a aucun échange à ce sujet, ni entre enfants et parents ni entre frères et soeurs.

Nadine, dont nous avons déjà parlé, avait été conduite chez des thérapeutes par sa mère. Mais là jamais il ne fut question de l'histoire familiale. Pour elle, c'est clair, elle s'est mise à vivre après son suicide raté, quand elle fut *sauve*, ressentant la vie à la fois comme un devoir de vivre et comme un cadeau de la vie.

2 - 6 - Le passage par Israël

Pour E.L. Fackenheim, la création de l'Etat d'Israël est à l'origine d'une crise profonde de l'identité juive⁶¹⁶. D'une part, constate E.L. Fackenheim, aujourd'hui, dans un monde acquis aux valeurs de la laïcité, un Juif peut cesser d'être Juif sans devenir chrétien ou musulman, mais simplement en s'assimilant, autrement dit en oubliant ses origines. D'autre part, depuis la création de l'Etat d'Israël, le Juif ne peut plus être défini par le non-juif sans être relié à l'Etat d'Israël. De ce fait, le Juif qui s'assimile, qui se fond corps et âme aux sociétés étrangères, se définit comme exclu d'Israël.

Par ailleurs, cela fut exposé dans un chapitre précédent, à la singularité de la Shoah peut être mise en corrélation la singularité de la création de l'Etat d'Israël. Pays neuf et/ou ressuscité, *miraculeusement*, le paradoxe le caractérise: une extrême nouveauté, mais aussi une grande antiquité; la grande majorité de ses habitants sont des immigrants ou des enfants d'immigrants qui, dans leur ensemble, se sentent reliés à une antiquité bien antérieure à Athènes ou à Rome. L'immigration y est continue, parfois par vague massive, comme durant les années 90 suite à l'ouverture des pays de l'Est. Venus de tous les coins du monde, ceux qui choisissent d'y vivre ont la sensation de renouer avec leur propre histoire, de se trouver en pays de connaissance. La question semble flotter dans l'air: par exemple quand un Juif russe croise un juif éthiopien: *Il est Juif, comme moi!... Qu'est-ce qu'il peut bien avoir de commun avec moi ?*

Il est difficile d'estimer l'impact de la création de l'Etat d'Israël sur l'identité juive à sa réelle dimension. Cependant, qu'il fasse ou non le détour par Israël, qu'il choisisse ou non de vivre en

⁶¹⁶ - E. L. Fackenheim, op. cit.

Israël, le rescapé de la Shoah et ses enfants, volens nolens, est relié à Israël, ne serait-ce que par le regard du non-juif. Du fait que près de la moitié des rencontres que nous avons faites dans le cadre de cette recherche ont eu lieu en Israël, il y a peut-être surpondération de l'importance du passage par Israël, en tant qu'étape privilégiée dans la transformation des séquelles de la Shoah en souvenir. Ce passage n'en reste pas moins un moment clé du processus.

En France, plus qu'ailleurs semble-t-il (pour des raisons qui restent à analyser), l'intérêt pour Israël peut être mêlé de réticences. Souvent le premier voyage — et même les suivants — n'est pas décidé de manière délibérée comme tel ou tel autre pays serait choisi pour une simple villégiature. Les enfants peuvent y être envoyés en colonie de vacances, pour être en milieu juif, pour connaître un peu leur histoire. Puis survient une occasion, qui peu de temps auparavant eut glissé dans l'impossible et, cette fois, retient l'attention: invitation à un mariage, *bar mitsva*, séminaire d'études juives... Cette fois, sans aucune hésitation, sans que s'explique le pourquoi de la rapidité de la décision, le billet est acheté. Quel que soit le déroulement du séjour, il a très souvent un retentissement très fort sur la perception d'Israël, sur le sentiment de l'appartenance juive et sur la mémoire de la Shoah, car la visite au Yad Vachem est inévitable.

2 - 6 - 1 - *Les enfants du Juif errant*⁶¹⁷

F. Schulmann a rendu compte de ses entretiens avec une trentaine de Juifs, pour la plupart d'origine française, qui ont choisi d'aller vivre à Jérusalem. Chez beaucoup d'entre eux la judéité, dans l'enfance, n'était qu'une donnée vaguement consciente et sans contenu; et la relation de l'identité personnelle avec le drame de la Shoah restait confuse: le rapprochement n'était pas vraiment fait entre l'histoire de la Shoah, le vécu des parents pendant la guerre et leur propre identité. Il y avait comme une sorte d'*étanchéité* de la conscience à la réalité du judéocide et au fait de l'appartenance juive: c'était su mais ce n'était pas connu; la relation entre les deux réalités n'était pas claire à la conscience; l'information restait sans impact dans les décisions conscientes. En termes psychanalytiques, il s'agirait de *clivage*. Quand soudain, suite à un événement déclencheur, la relation passe à l'ordre de l'évidence, tout un processus se met en mouvement qui peut se traduire par des changements spectaculaires. Et bientôt les valises sont faites. Une sorte d'impératif catégorique lui enjoint d'aller vivre en Israël, le motif religieux pouvant n'être que secondaire ou même absent. L'air d'*Erets Israël*, les pierres, les arbres, attirent avec la force d'un aimant.

Le sentiment soudain de la nécessité d'aller vivre en Israël, apparaît généralement comme le réveil de quelque chose de latent, l'éclat d'une braise couvant sous les cendres. En *montant*⁶¹⁸ en Israël le Juif, tant laïc que religieux, a la sensation de retourner chez lui, de *retourner à la maison*. Ce *retour* peut être vécu comme une profonde mutation de la personnalité qui, durablement ou temporairement, ne facilite pas toujours le dialogue avec les Juifs de diaspora. Surtout quand les propres frères et soeurs ont un positionnement différent vis-à-vis d'Israël, toute la problématique individuelle et familiale est intensifiée. Dans le *coup de foudre* pour Israël, il semble illusoire de vouloir soupeser la part des événements historico-collectifs, la part de l'histoire familiale et la part du réactionnel et/ou de la vocation personnelle de chacun des enfants. Avec F. Schulmann, écoutons ce que disent *les enfants du Juif errant*.

⁶¹⁷ - F. Schulmann, *Les enfants du juif errant*. op. cit.

⁶¹⁸ - *Alyah* (*montée*) terme hébreu désignant l'immigration en Israël. L'émigration se dit *yérida*, *descente*.

a - *Se sentir chez soi*

Chez Léa Tuchband, journaliste israélienne, c'est par un acte religieux que s'exprima d'abord après la guerre, le besoin impérieux de s'identifier aux victimes de la Shoah. *A Londres, à quarante sept ans (en 1942), j'ai pour la première fois jeûné à Kippour. C'était, plutôt qu'un symbole, un besoin impérieux de m'identifier à nos victimes. Depuis je n'y ai jamais manqué, c'est mon seul acte religieux. Huit ans plus tard, elle veut être avec ceux qui construisent Israël: Dès le premier instant je me suis sentie chez moi comme un poisson dans l'eau. A ma place. A cinquante-cinq ans, enfin, j'appartenais à la majorité*⁶¹⁹.

b - *Saisir la balle au bond*

C. Vigée, écrivain nourri d'exégèse biblique, ne s'interrogea sur sa judéité qu'aux abords de l'âge adulte, en 1940. Jusqu'alors il n'était qu'un alsacien un peu différent des autres. En Octobre 40, réfugié dans le Sud de la France, avec une quinzaine de jeunes décidés à se battre, son premier réflexe est, avec quelques compagnons partageant le même sort que lui, de créer le *Bney David*, mouvement national d'action juive. Le mouvement rejoint bientôt l'OJC (Organisation Juive de Combat), se lie avec les Eclaireurs Israélites de France, et est en contact avec une *harchara*, ferme école pour futurs émigrants en Palestine. La *braise* est allumée, dit-il, le *feu* va prendre des décennies plus tard.

Après la guerre, il part aux Etats-Unis d'où pour lui, professeur, marié, père de famille, Israël n'est guère plus qu'un songe impossible. Un jour de 1960, lui est proposé un poste à l'Université hébraïque de Jérusalem: *L'occasion était unique et la tentation de vivre à Jérusalem irrésistible. J'ai lâché tout ce que j'avais construit en Amérique (...) Nous n'avons jamais regretté notre décision (...) Sans doute était-ce écrit! Pourtant nous avons dû saisir la balle au bond. Le hasard ne suffit pas pour engendrer une nouvelle vie, il s'agit de s'en faire complice. (...) Israël est en effet la seule réponse au désir d'exister qui, au cours des âges, fut partout opposé au peuple juif*⁶²⁰.

c - *La guerre des Six jours ... on croit à un Deuxième Auschwitz*

Pour les Palacz, d'origine polonaise, la Shoah était une affaire allemande: en France, vrai paradis comparé à la Pologne, la judéité pouvait être mise en veilleuse. La guerre des Six jours est un coup de tonnerre:

La guerre des Six jours éclata. Israël, pour la première fois, ce nom m'a touchée. Auparavant, nous l'entendions sans l'entendre. Lors de notre mariage, à la dernière minute, nous avons décidé d'avoir une bénédiction, par respect pour ceux qui étaient morts parce que Juifs. Quant à la circoncision de mon fils, ce fut horrible. Après quinze jours d'hésitation, j'ai fait un aller-retour à l'hôpital Rotshchild et on l'a circoncis. Repensant à cet épisode, mes cheveux se dressent sur ma tête! Un réflexe de défense me poussa à agir, telle est la force du judaïsme! Mon mari se refusait à entendre parler de religion, sans toutefois se cacher d'être Juif. C'était assez ambigu. (...)

Notre méconnaissance du judaïsme, d'Israël et même des Juifs, était totale. Puis en 1967, tout me saute brutalement à la figure. Et le problème se pose à moi: comment persuader mon époux, bien intégré et même très goy, que je ne supporte plus de vivre en France. Comme cela, presque

⁶¹⁹ - F. Schulmann, op. cit. p. 89.

⁶²⁰ - Id. p. 142.

d'une heure à l'autre! On dit qu'Israël est en péril et je ne tolère plus de cohabiter avec des personnes qui me sont étrangères. C'était une réaction folle... Non, pas si rapidement, parce que cela dura presque trois semaines durant lesquelles nous avons été sous pression: les Arabes entrent en Israël le 25 juin 1967, on croit à un Deuxième Auschwitz, et cela est insupportable.(...)

Nous avons rejeté notre judaïsme de façon virulante! Cachée pendant la guerre chez des chrétiens, j'avais fréquenté trois ou quatre ans le catéchisme et le catholicisme m'avait attirée.

En 67, je précède donc mon époux dans une réaction où tout reprend sa place, car notre rejet du judaïsme n'était pas naturel. Je me découvre non pas Française, mais Juive et je me moque de savoir si la France est ou non pro-israélienne. Je veux réintégrer mon peuple. Cela me hante. J'ai été jusqu'à prendre un congé de huit jours pour vivre la situation chez moi par la radio et la télévision. Quoi dire en effet aux goyim qui n'étaient pas concernés?(...) Et un jour mon mari me lance - dans sa tête il y a une drôle de salade: "Je crois qu'avant dix ans, nous serons en Israël!" Et moi, saisissant la balle au bond: "Pourquoi dix ans?"

*Quelques mois plus tard, ils apprennent l'hébreu dans un qibboutz et, de là, partent habiter à Jérusalem. Ils jubilent: *Quel plus beau cadeau faire à nos enfants que leur donner une patrie ? Il est sans doute plus courageux de vivre en Gola qu'ici, où certes l'existence est rude, mais où vous savez que, natif ou non, votre identité ne sera jamais mise en question. Sans parler du bonheur d'habiter Jérusalem. Nous avons seulement eu la grande chance d'avoir eu les yeux ouverts.**

Pourtant nous ne sommes pas devenus religieux. A présent je désire pénétrer la philosophie juive et ignorante j'avance à petits pas. Les fêtes chez nous ont une énorme importance parce que nous les sentons. Pesa'h, Roch Hachana et même le qiddouch (bénédiction du vin, avant les repas) mon mari qui se prétend athée, lit le qiddouch.

*Le mari poursuit: *La sensibilité juive, on l'éprouve au fond de soi: ce sont les traces des souffrances vécues par nos ancêtres, ce qu'ils nous ont transmis. La culture et la religion juive existent, bien que je ne crois pas. Toutefois, je fais les mitsvot; et de grands religieux m'assurent que, religieux, je n'en accomplirais pas davantage. J'agis selon mon sentiment.**

*La Guerre de Kippour est un nouveau choc; l'émotion, est mutée en regain d'engagement; l'intensité de la peur intensifie l'amour d'Israël: *A cette époque mon mari et mon fils combattaient, ma fille était volontaire à une frontière. Comment aider le pays ? J'ai donné la vie. A quarante ans. Ma fille est née au mois d'Octobre, un an après la guerre.**

Pendant tout leur récit, les Palacz soulignent l'impact de la Shoah dans leur décision d' 'Alyah: la guerre des Six jours a été vécue comme un risque de nouvelle extermination:

Notre génération a connu trop d'horreurs et nous avons survécu grâce à un miracle dont la France n'est pas responsable. Nous nous sommes retrouvés mutilés, nos parents, nos proches, disparus. Et puis, à 5000 km de là, dans un pays qui s'appelle Israël en 67, on croit que le pire est de nouveau possible. Ce fut insupportable. Jadis, nous n'avons rien pu faire, cette fois, nous étions adultes et disposés à tout donner. Les belles paroles sont faciles. Se tenir à ses décisions l'est moins. Ma femme dit surtout que l'émigrant doit être honnête avec lui-même, ne pas venir par goût de l'aventure ou pour se fuir⁶²¹.

⁶²¹ - Id. p. 198-203.

Pour Eva, la guerre des Six jours fut aussi l'événement déclencheur. Mon retour au judaïsme ? D'abord politiquement, la guerre des Six jours me bouleversa, je voulais combattre avec le peuple juif, mouvement ne reposant sur aucune réflexion. Je me sentais liée à ce peuple et résolvais le problème par le sionisme.

Actrice, elle abandonne le théâtre pour, dit-elle, vivre selon la Torah.(...) L'Alyah n'a représenté quelque chose d'important pour moi qu'au début de mon itinéraire, lorsque je croyais ne pouvoir retrouver mes racines qu'en Erets Israël. Mon époux, qui a le grade de colonel, n'est pas de ceux qui s'opposent à l'Etat. Toutefois, les croyants qui refusent celui-ci tiennent un raisonnement admissible. Chacune de ces idéologies est nécessaire. Nous avons besoin de militaires religieux et également de ceux qui, hostiles à l'armée, étudient sans interruption; eux aussi incarnent une force.

d - Le choix d'Israël sur la toile de fond de la conscience de la Shoah.

La guerre des Six jours, l'idée des retrouvailles après 2000 ans de diaspora, la Shoah, autant de facteurs qui, ensemble, démultiplient leur impact sur la vie de C.

En 67, notre réaction à la guerre fut celle des jeunes de tous ces mouvements (mouvements de jeunesse juive en France): rejoindre Israël. Nous ne sommes pas partis pour des problèmes d'avion. Nos familles, à la fois, s'inquiétaient et nous comprenaient. Nous étions un groupe de militants donc chacun s'employait à rassurer les parents de l'autre, la guerre s'acheva sans que nous n'ayons bougé. Cependant, je n'envisageais pas de finir mes jours en France où, si bon élève et bien intégré que je fus, je vivais un peu en retrait. Quand, plus âgé, j'ai habité chez mes parents, ma grand-mère (qui avait vécu à Jaffa) a continué de s'occuper de moi et par le biais de ses souvenirs, le retour en Israël a constitué une démarche naturelle. Et puis l'idée d'un peuple se retrouvant après 2000 ans de dispersion, et celle des fêtes de Pourim célébrées collectivement m'exaltaient. (...)

J'évoquerai enfin le choc que représenta pour moi la conscience de l'Holocauste. Ce fut majeur pour ma génération. Les familles atteintes s'y réfèrent très discrètement et les survivants des camps pas davantage. C'est plutôt nous qui quêtions l'information. Ayant l'impression d'une responsabilité non seulement des nazis mais de l'ensemble de l'Europe, nous éprouvions un malaise qui incita certains d'entre nous à l'Alyah. Il serait un peu court d'affirmer que notre génération est venue en Israël à cause du massacre, néanmoins il y a un rapport entre le judaïsme et la justice.(...) Résider en Israël signifie pour moi contribuer de toutes mes forces à ce qui serait générateur de paix ⁶²².

e - Du pain dans du sel... et bientôt Israël

G.F., ancien déporté, se sentait de plus en plus tourmenté, morcelé. Un jour, il voit un infirmier, venu soigner sa mère paralysée, tremper du pain dans du sel en prononçant quelques mots hébreux. Il est saisi d'émotion: *Mon premier contact avec le judaïsme fut donc un geste.* C'est le début de tout un cheminement qui le conduira en Israël.

Quand on a connu ce que j'ai connu, il se produit une sorte d'auto-anesthésie, comme après-coup. La douleur n'est pas perçue aussitôt. A son retour, le déporté s'imagine reprendre l'existence

⁶²² - Id. p. 335-338.

où il l'a laissée. *Quelle illusion! Au fur et à mesure que le temps s'écoule, on dirait un élastique sur lequel on tirerait. La tension s'accroît et les années l'augmentent sans amener l'oubli.*

Je refusais l'existence fragmentée et c'est le désir d'une totalité qui me mena au sionisme.(...) Mon "Alyah fut donc la conséquence logique de mon existence juive, une dimension supplémentaire, nécessaire et non suffisante, de mon judaïsme"⁶²³.

f - Une odeur enchanteresse

Yael Amichav est originaire d'une famille polonaise d'obédience hassidique. Le judéocide fit une rupture totale. Lors d'un voyage en simple touriste, elle est conquise à Israël par la magie des odeurs.

J'ignorais tout d'Israël; il n'y avait d'existence pour moi qu'à Paris ou éventuellement à Londres. Entre l'aéroport de Tel Aviv et le mochav où résidait mon oncle, j'ai ressenti une allégresse très inattendue. L'odeur des orangers me monta à la tête et tout m'enchantait. J'ai décidé de prolonger mon séjour et d'aller au qibbouts apprendre l'hébreu. Après un mois, je me suis rendue à Jérusalem et ce fut le coup de foudre: la montée inoubliable par l'ancienne route entre les sapins et les tanks rouillés. Jérusalem m'apparut aussitôt comme le lieu qui me convenait depuis toujours et je m'y suis installée.

Elle fit son 'Alyah quelques années plus tard, en 1979. Entre temps elle suivit avec passion le procès Eichmann: *J'ai suivi le procès Eichmann et une chose importante m'est advenue: j'ai pu affronter l'horreur nazie. La vue de ces jeunes juges qui incarnaient l'avenir m'a en quelque sorte guérie. Mais il me fallut encore quinze années pour retrouver des racines juives profondes et le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.*

La guerre des Six jours la rendit malade d'angoisse. Son mari, certain qu'Israël vaincra, s'efforçait de la rassurer: *J'ignore comment il avait acquis cette certitude. Moi, j'étais devenue hystérique, si ce pays disparaissait, ma vie perdait son sens...*

D'abord elle ne s'intéressa que peu à la tradition religieuse. Un jour, la lecture de la Haggada (récit de la sortie d'Égypte) lors d'un Seder (soirée pascale) fut un nouveau choc: elle se met à lire tout ce qu'elle trouve sur la Shoah, elle se met à allumer des bougies la veille du Chabbat... *la conscience juive me vint petit à petit, comme un cadeau.(...) Je fis définitivement mon 'Alyah en 1979, en prenant une nationalité, une langue et un nom nouveau ('Amychav signifie "mon peuple retourne") je devins enfin moi-même... J'ai compris que toutes les religions sont vouées au culte de la mort et que seul le judaïsme célèbre la vie. Le judaïsme en effet, ne sépare pas la morale de la foi et du vécu quotidien"⁶²⁴.*

Remarques

- Tous ces extraits sont tirés d'entretiens faits avec des Juifs qui non seulement ont quitté la France pour Israël mais qui ont choisi Jérusalem: point commun non négligeable derrière la diversité des itinéraires.

- Il s'agit, une fois de plus, non pas d'un échantillon représentatif, mais bien de rencontres, à travers un livre, de personnes que son auteur, elle-même anthropologue, a sollicitées au gré de la méthode *boule de neige*, méthode immanquablement grevée des affinités personnelles.

⁶²³ - Id. p. 216-219.

⁶²⁴ - Id. p. 297-298.

- Y transparaît l'impact de la Shoah dans la décision d' 'Alyah et la quête identitaire. La judéité ici s'y définit, plutôt que par la seule conscience, par la sensation d'un attachement viscéral au peuple juif, à son histoire, à ses membres, et se réalise par l' 'Alyah et par un engagement dans le judaïsme (pratique religieuse, vie culturelle, étude de la pensée juive...). Il semble impossible de faire la part de l'impact de la Shoah, du sentiment d'appartenance juive et de l'attrait pour Israël, chaque aspect de l'identité intensifiant les autres. En outre les événements collectifs (guerres israélo-arabes, procès Eichmann...) ou personnels (la vue d'un geste, d'un paysage...) sont comme des révélateurs d'un attachement latent, dont la puissance n'est pas consciente.

2 - 6 - 2 - Choc déclencheur et intérêt pour Israël et la judéité

Dans tous les récits-témoignages que j'ai enregistrés en Israël sont repérables des circonstances analogues à celles décrites dans le livre de F. Schulmann. Généralement le désir d'Israël jaillit du plus profond de la personne: le raisonnement ne joue qu'un rôle justificateur et renforçateur. Il y a reconnaissance d'une urgence de s'y rendre, d'aller observer, étudier, comprendre, se comprendre soi-même, et/ou d'une nécessité d'y vivre définitivement... un définitivement qui pourra être remis en cause à la génération suivante, ou même dès celle-ci, car l'imprévisible (ce que veut dire aussi des crises, de nouvelles prises de conscience...) avec Israël et l'humain en général, est peut-être la seule certitude.

Le désir d'y aller peut être soudain, comme chez Gabriel ⁶²⁵, pour qui le choc déclencheur, fut l'intifada. Pour d'autres le choc déclencheur aura été la guerre des Six jours, la guerre de Kippour, de nouveaux attentats, la profanation des tombes...

Le désir d'Israël a pu germer très tôt dans l'enfance. Semé par les parents ou les grands-parents (peut-être à leur insu) à la fin de l'adolescence, il se trouve dynamisé par le désir de s'affranchir de la vie familiale. Ainsi chez Béatrice, au *il fallait* savoir l'histoire de la Shoah répond l'écho *il fallait* aller en Israël, idée qui ravit l'adolescente en mal d'émancipation.

Il fallait que les Juifs viennent en Israël.(...) On a rien à foutre en France.(...) J'étais très contente de quitter Strasbourg: ça m'arrangeait.(...) A cet âge, on a envie de larguer les amarres ⁶²⁶.

Quand l'incident qui provoque le choc est une résurgence d'antisémitisme, la réaction est souvent un mélange de tristesse et de rage: ça recommence!...*Ca ne peut pas durer...Il faut faire quelque chose... Mais pourquoi toujours contre les Juifs ?... Qu'est ce que c'est être Juif?...*

La mise en mouvement peut prendre des formes très diverses: participation à une manifestation qui retrempe dans un bain de judéité, allumage d'une bougie, entrée dans une synagogue, réouverture d'un vieux livre de prières, contemplation d'une photo, etc; ce qui n'empêche pas l'impression bizarre d'être à la fois complètement différent de tous ces Juifs qui manifestent, font du tapage, ont l'air de savoir pourquoi ils militent, font des prières en se balançant bizarrement... et de partager la même destinée ⁶²⁷.

⁶²⁵ - Témoignage de Gabriel, 3^e Partie.

⁶²⁶ - Témoignage de Béatrice, 3^e Partie.

⁶²⁷ - N. Lapiere, partie sur les traces des Juifs de Plock, exprime à plusieurs reprises ce sentiment d'être et de ne pas être comme ces Juifs dont elle recherche la mémoire. op. cit.

En quelque sorte l'amorçage a été fait. Le désir d'en savoir plus, sur Israël et sur la judéité, est éveillé qui, si les circonstances le permettent — de nouvelles rencontres, de nouveaux incidents — vont donner lieu à une minutieuse recherche de racines et de leur signification.

2 - 6 - 3 - La relation à la France: la sensation soudaine d'y être étranger

Le désir d'Israël, ou la sensation soudaine de ne plus se sentir *chez soi* dans les autres pays, a pu être ressentie par ceux de la Première génération, alors même qu'ils appartenaient au pays d'accueil depuis des générations.

Robert Gamzon, fondateur des Eclaireurs Israélites de France, résistant, se surprend en pleine guerre, alors même qu'il n'a nullement l'intention d'aller vivre en Palestine, comme rejeté de ce pays où sa famille vit depuis des générations et qu'il croyait sien.

Mais en admirant cette campagne, ce pays si beau, j'ai tout à coup l'impression étrange, exactement l'impression que j'avais en Angleterre en regardant la campagne anglaise, ou en Hollande en voyant les champs de tulipes: "Que ce pays est donc joli; mais ce n'est pas le mien!" "Ce n'est que quelques minutes après avoir eu cette sensation fugitive, à peine consciente, que je me suis rendu compte que je l'avais eue, et cela me remplit d'amertume. Moi qui pourtant me sentais tellement français, lié à cette terre de France et à ce peuple de France! Mais peu à peu avec tous ces décrets, toutes ces mesures, le statut des Juifs, on a l'impression que le pays vous repousse, vous rejette... Même les maisons semblent vous dire: "Vous êtes "des autres". Lui revient un souvenir: des années auparavant, buvant un café avec un ami, il veut payer; son ami l'en empêche, "en riant:" "Garde ton argent, mon vieux! Tu en auras besoin quand tu partiras en Amérique!" "Quand tu partiras!"... Ca lui paraissait au fond tout naturel ? Mais je ne suis pas parti et je ne partirai pas (sauf si on me déporte); mais vraiment, ce pays n'est plus le mien... Mais tout de même un jour⁶²⁸ ?

Sa fille aînée sera la première de la famille à faire son 'Alyah dans l'Etat tout juste créé. Elle part dans un qibbouts dépierrer les terres de Galilée. *Je ne voulais pas arriver comme une princesse quand tout serait prêt!* m'a-t-elle dit, riant d'elle-même. Toute la famille suivra, au milieu d'un petit groupe d'anciens scouts, quelques années plus tard.

2 - 6 - 4 - La relation à Israël chez les *enfants* interviewés par D. Baumann

a - L'adoption d'Israël

D. Baumann a relevé, chez nombre des enfants qu'elle a interviewés, la place de choix d'Israël dans la conscience et la charge émotionnelle qui lui est affectée. Une partie des jeunes gens choisirent de gagner la Palestine pour y créer des colonies agricoles non seulement par conviction religieuse — acquis aux idées nouvelles ils s'éloignaient de leur communauté — mais aussi pour suivre la voie ouverte par Léon Tolstoï, glorifiant le travail physique et le retour à la terre. Elle cite un de ses interviewés: au qibbouts, j'ai rencontré pour la première fois depuis mon enfance des

⁶²⁸ - Robert Gamzon, *Les eaux claires*, Journal 1940-44, p. 4. Phrases à rapprocher des paroles de l'un des personnages de P. Levi: *Quant à moi et aux autres qui sont nés en Pologne, nos idées sont différentes, mais on a quelque chose de commun avec les Juifs russes. Tous, plus ou moins, tôt ou tard, on s'est senti étranger dans notre propre patrie. On a tous désiré une patrie différente, dans laquelle on pourrait vivre comme tous les autres peuples, sans se sentir des intrus, et sans être montrés du doigt comme des étrangers.* P. Levi, *Maintenant ou jamais*, op. cit. p. 203.

Cette sensation d'être étranger peut être vécue comme celle d'être expulsée d'un ventre maternel: La Russie nous a conçus, elle nous a nourris, elle nous a fait grandir dans son ombre, comme dans une matrice; nus et neufs, pareils à des nouveaux-nés. Id. p. 282.

hommes, des frères; ce fut ma deuxième famille (...) je suis à peu près certain que si je n'avais pas rencontré le qibbouts en 1952 (à dix-neuf-ans) j'aurais fini en prison, ou bien fou, ou bien je me serais suicidé ⁶²⁹.

Certains, opposés à l'idée d'un Etat juif, soit par crainte d'y voir les Juifs y perdre une spécificité propre à la diaspora, soit par opposition à la politique israélienne, changent totalement d'opinion en découvrant la réalité israélienne: *Antisioniste avant mon séjour en Israël, je découvre la liberté d'expression, de critique. Antimilitariste, je découvre une armée démocratique* ⁶³⁰.

b - Le rejet d'Israël

Certains peuvent ressentir un lien viscéral avec Israël sans adhérer intellectuellement:(...) *de coeur avec. Ce doit être une question de racines car politiquement je ne suis pas toujours d'accord* ⁶³¹. Mais d'autres persistent à ne pas y mettre les pieds ou, lors d'un séjour, s'y sentent totalement étrangers, plus étrangers que dans n'importe quel autre pays, percevant même les Israéliens comme *presque fascistes (...) je serais indifférent vis-à-vis de ce pays s'il ne reproduisait pas sur d'autres ce que les juifs ont subi* ⁶³².

D'une manière générale, il y a les incondtionnels ou les opposants, mais nul ne semble pouvoir être tout à fait indifférent, et introuvables ceux qui nieraient la sécurité offerte par la présence d'Israël, sécurité qui peut susciter le sentiment d'une dette: *Je profite de sa présence et me sens très concerné par sa sécurité. En fait je le "parasite"* ⁶³³.

2 - 6 - 5 - Place privilégiée d'Israël dans la conscience juive de l'après-Shoah

Les observations de D. Baumann coïncident tout à fait avec les résultats des recherches de S. Korcaz. Dans les années 60, on est loin, surtout en France, de parler des séquelles de la Shoah et de leur transmission aux générations d'après. S. Korcaz elle-même y fait à peine allusion. Mais la cruauté du passé affleure de-ci de-là au fil des entretiens qu'elle cite. *Si l'on me permet une formule triviale, grâce à l'Etat juif, le judaïsme "se refait une santé", gravement altérée par ce que l'on sait, il y a moins de trente ans* ⁶³⁴.

Nombre des personnes qu'elle a interviewées perçoivent la double dimension d'Israël: entité bien concrète mais aussi entité revêtue d'une dimension qui dépasse les simples données socio-historiques. Elle cite les paroles d'une enquêtée: *Il y a Israël comme entité abstraite, messianique, si l'on veut, l'idée d'Israël. Et puis il y a le pays d'Israël, l'Etat avec ses formes institutionnelles. Et puis, il y a la maison d'Israël, qui inclut tout cela (...) et moi avec* ⁶³⁵.

Pour une mentalité française - et donc aussi pour les Juifs français participant de cette mentalité, plus que toute autre attachée au laïcisme et aux valeurs de la raison - la dimension métahistorique de l'Etat d'Israël et son aspect quelque peu théocratique, du moins le non-laïcisme de ses

⁶²⁹ - D. Baumann, op. cit. p. 245-249.

⁶³⁰ - Id. p. 253.

⁶³¹ - Id. p. 253.

⁶³² - Id. p. 252.

⁶³³ - Id. p. 253.

⁶³⁴ - S. Korcaz, *Les Juifs de France et l'Etat d'Israël* (enquête réalisée mai-juillet 1967), op. cit. p. 10.

⁶³⁵ - Id. p. 13.

institutions, est choquant. Il l'est sans doute beaucoup moins pour une mentalité arabe, souligne S. Korcaz ⁶³⁶.

Pour conclure sur le *passage par Israël*, pour un grand nombre de Juifs, le jeune-vieux Etat représente non seulement la dignité restaurée et un refuge en cas de danger, mais (ce fut signalé lors du chapitre sur la famille) c'est d'abord une *grande famille*, reconnue et adoptée comme telle.

D. Baumann a relevé chez un des enfants interviewés le souci de transmettre une identité juive débarrassée de la connotation de victime grâce à la réalité israélienne: Je leur donne l'idée qu'un Juif est un être à part entière qui ne se laissera plus malmené, exterminer sans combat. L'amour du pays d'Israël où, les vacances aidant, ils vont assez souvent ⁶³⁷.

Un des enquêtés de S. Korcaz, qui a perdu toute sa famille pendant la Shoah, vit en permanence avec la conscience de l'anomalie de la vie juive, même en Israël, à cause du problème des frontières, mais que cette anomalie n'a de solution qu'en Israël. *Même si un Juif n'a plus de famille, là-bas il en a une, et Israël devient pour lui une affaire personnelle* ⁶³⁸.

2 - 6 - 6 - Exemple de parcours privilégiant la relation à Israël: S. Friedlander

S. Friedlander est un historien israélien. Arrivé à pleine maturité, il éprouve le besoin d'écrire son autobiographie. Parallèlement au travail de deuil, y est lisible un retour à l'identité juive indissociable du choix d'Israël.

a - La période de latence: le malaise évité grâce à la religion catholique

Pressentant le pire, les parents de SARL (Paul, à l'époque) le confièrent à une institution catholique. Après la guerre, quand il comprit qu'il ne reverrait jamais ses parents, le jeune Paul évita la dépression en trouvant un sens à la vie dans la religion catholique. *Je n'avais qu'un recours: la religion. Je m'y précipitais avec fougue.(...) J'étais passé au catholicisme corps et âme* ⁶³⁹.

b - Le choc déclencheur (les paroles d'un prêtre) et réappropriation de l'identité juive

La prise de conscience de Friedlander, simultanément de sa judéité et du judéocide, fut spectaculaire. A quatorze ans, pour la première fois il entend parler d'Auschwitz: la parole d'un religieux catholique, qui s'adresse à lui en tant que Juif, le réveille à son identité juive, celle de ses parents morts à Auschwitz. Quelque chose avait changé, un lien était rétabli, une identité émergeait, confuse certes, contradictoire peut-être, mais désormais reliée à un axe central qui ne pouvait faire de doute: d'une manière ou d'une autre, j'étais Juif — quelle que fût, dans mon esprit, la signification de ce terme. L'attitude même du père m'influença profondément: l'entendre parler avec autant d'émotion et de respect du sort des Juifs dû être pour moi un encouragement capital.(...) J'étais donc Juif, pleinement, mais catholique aussi, et bien décidé à le rester ⁶⁴⁰.

Alors convaincu qu'il a une vocation de jésuite, il concilie quelque temps appartenance juive et appartenance à l'Eglise catholique.

⁶³⁶ - Id. p. 157.

⁶³⁷ - D. Baumann, op. cit. p. 222.

⁶³⁸ - Id p. 60.

⁶³⁹ - S. Friedlander, op. cit. p. 110.

⁶⁴⁰ - Id. p. 129.

c - Raisons du choix d'Israël

1° Devenir acteur de son destin: Ses parents avaient déjà, de loin, perçu l'extraordinaire sensation de liberté qu'un Juif peut ressentir en respirant l'air du pays des patriarches. Ils avaient espéré pouvoir s'y rendre. S. Friedlander a retrouvé une lettre écrite par son père à des amis londoniens alors qu'ils attendent un papier leur ouvrant la voie de la Palestine: "*On a le sentiment d'y être chez soi, en citoyen libre*"⁶⁴¹. (...) *Je ne devins pas sioniste par une reprise de contact avec des couches émotionnelles enfouies mais par suite d'un argument, un argument simple qui à cette époque-là (seize ans) me parut décisif néanmoins. Pendant l'une de ces veillées (il est dans un camp de jeunes sionistes) l'un des moniteurs Sigi, prit la parole. Il éclaira les événements récents sous un angle pour moi nouveau, la passivité des victimes. Pourquoi cette passivité ? Nulle part nous n'étions chez nous, nulle part nous ne trouvions d'appui. Mais c'était bien fini: jamais plus nous n'irions comme un troupeau de moutons à l'abattoir! Et pour cela, il nous fallait un Etat. Dans le cadre d'un Etat, nous pourrions prendre notre destin en main; dans le cadre d'un Etat seulement, nous pourrions répondre à la violence par la force*⁶⁴².

2° Levée du sentiment de culpabilité, individuellement et collectivement: Pour S. Friedlander, depuis la destruction du Temple, les Juifs se sentaient terriblement coupables: la reconstruction de l'Etat les libère de ce sentiment massif de culpabilité: *Nous ne sommes plus coupables puisque nous voilà ramenés à nouveau sur le sol ancestral*⁶⁴³.

Quand le traité de paix est signé avec l'Egypte: *le poids du passé se fait soudain d'une légèreté inattendue, étrange*⁶⁴⁴.

3° Participation à un élan collectif: *Partir en "Erets" c'était joindre mon destin personnel à un sort commun, c'était aussi un rêve de communion et de communauté, c'était dissoudre mes anxiétés particulières dans l'élan d'un groupe. Ainsi, pour le meilleur et pour le pire, croissent les mouvements qui parfois changent le cours de l'histoire*⁶⁴⁵.

d - Le travail de l'écriture

Pour sauvegarder la continuité de l'analyse de l'autobiographie de S. Friedlander, nous anticipons ici sur le paragraphe sur l'importance de l'écriture dans le processus de la mémoire de la Shoah.

Comme beaucoup, le travail de mémoire et de deuil poussent S. Friedlander à écrire son autobiographie. Il analyse ce besoin d'écrire sa vie qui le tenaille soudain. Il rassemble les quelques vestiges de ses parents qui ont pu être sauvegardés, des lettres qui sont autant de jalons dans l'évolution tragique des événements et qu'il peut enfin contempler d'un coeur suffisamment apaisé.

Quand survient les crises, on fouille le tréfonds de la mémoire pour y découvrir quelque vestige du passé, non plus celui de l'individu, défaillant et éphémère, mais celui de la communauté, dont on s'est détaché certes mais qui néanmoins représente la constance et la pérennité.(...)

Le surgissement impérieux du passé (...) un besoin de synthèse, de cohérence profonde qui désormais n'exclut rien.(...) *Bientôt pour les autres, ces vestiges (les quelques lettres qu'il a*

⁶⁴¹ - Id. p. 39.

⁶⁴² - Id. p. 148.

⁶⁴³ - Id. p. 94.

⁶⁴⁴ - Id. p. 77.

⁶⁴⁵ - Id. p. 162.

*gardées de ses parents) ne signifieront plus rien. Ecrire, donc il le faut. Ecrire, c'est retracer les contours du passé d'un trait moins éphémère peut-être que le reste, c'est tout de même conserver une présence, c'est pouvoir raconter également qu'il y eut un enfant qui vit sombrer un monde et en renaître un autre aussi*⁶⁴⁶.

Le travail d'écriture, chez S. Friedlander, fut tout à la fois travail de mémoire et perlaboration du deuil. Il médite les lettres que ses parents lui ont envoyées quand il était en pension; lettres qui avaient peut-être déjà amorcé le processus de deuil. Il constate, à la manière d'un aveu qu'il ose à peine prononcer, que la réception de ces lettres quand il était en pension, au fur et à mesure que le temps passait, lui était devenue plus précieuses que la présence même de ses parents.

*Oserai-je le dire ? J'ai l'impression qu'au fur et à mesure que le temps passait, la lettre répondait à un besoin plus immédiat que le retour de mes parents: le symbole de l'attachement et de l'amour prenait la place des êtres mêmes*⁶⁴⁷.

Travail de deuil qui le fait contempler l'attitude de ses parents et, peut-être, puiser dans leur foi, une foi qui ne se fait aucune illusion mais qui donne le courage de *tenir* d'instant en instant, le plus longtemps possible. Dès 1939 sa mère a pressenti le pire:

*Aujourd'hui, depuis que l'on connaît le texte du pacte, se casser la tête au sujet de quoique ce soit n'a plus aucun sens.(...) Survivrons-nous ? Je suis très calme et je n'espère qu'une seule chose: que nous puissions tenir aussi longtemps que possible*⁶⁴⁸.

*Le sort de mon mari et le mien sont désormais entre les mains de Dieu. S'il veut que nous survivions, nous verrons la fin de cette horrible période. S'il faut que nous disparaissions, nous aurons au moins le bonheur de savoir que notre fils bien aimé est sauvé*⁶⁴⁹.

Suite aux mesures de Vichy, son père, qui *avait cru à l'assimilation* a perdu son emploi. *Mon père (malade) obtint de donner quelques leçons d'allemand. Le sort avait choisi l'ironie féroce.(...) On lui refusait le droit de vivre et il ne savait plus même au nom de quoi mourir*⁶⁵⁰.

Les parents de S. Friedlander avaient cru aux valeurs de l'émancipation. Il ne juge pas. Historien, il sait les leurres de chaque époque. A partir de quelques lettres retrouvées, il met en lumière, pour lui comme pour le lecteur, leur attitude faite d'une étrange contradiction entre, d'une part, d'intenses efforts pour survivre malgré tout, tenter de trouver refuge en Palestine, trouver du travail, garder espoir et, d'autre part, un abandon, quasi quiétiste, un *lâcher-prise*, sans tristesse ni résignation, mais dans la profonde acceptation du sort. Il les comprend et sans doute, bien qu'ayant adopté un comportement tout différent, il se reconnaît en eux: ne décèle-t-il pas en lui une certaine passivité? (voir plus loin), la même passivité faite d'attente confiante quand il n'y a rien d'autre à faire. Et finalement, n'a-t-il pas réalisé leur désir avorté: venir en *Erets*, y être un *citoyen libre* ?

e - Un passé assumé et intégré, l'individuation

Faisant retour sur lui-même, il observe, d'un regard distancé, en quoi son passé l'a marqué. Il se demande ce qui lui reste du catholicisme fervent de son adolescence: *Quant au fond rien, je l'ai déjà dit. Mais une certaine gêne peut-être dans mes rapports avec les êtres, une réticence que la rue de la Garde et ses tabous inculquaient sans doute de manière durable. Par ailleurs l'ébauche*

⁶⁴⁶ - Id. pp 69-126.

⁶⁴⁷ - Id. p. 112.

⁶⁴⁸ - Id. p. 51.

⁶⁴⁹ - Id. p. 76.

⁶⁵⁰ - Id. pp 56-57.

*d'une tendance, nourrie à d'autres sources encore, à la passivité plus qu'à l'action, à la préoccupation morale plus qu'à la froide acceptation de la réalité. Bref une certaine difficulté à vivre qui entrave la spontanéité, mais encourage le constant retour sur soi, l'insatisfaction persistante, ce qui ressemble d'ailleurs à une certaine attitude juive, celle des Juifs en voie d'assimilation, pris entre deux mondes: le milieu qui avait été le nôtre. Ainsi, en dernier ressort, tout converge*⁶⁵¹.

f - La quête de sens, de l'historique au métahistorique.

L'historien, cependant, au contact de certains lieux, devine qu'au delà de l'histoire repérable par l'historiographie, se meuvent des forces que l'être humain est en mesure de pressentir mais qui dépassent son intellect et son imagination. Plus que tous, le statut de Jérusalem est paradoxal, ville où toutes les strates de l'histoire, à force de visibilité, font palper l'éternité au coeur même du transitoire: *Jérusalem, à la fois ville de l'histoire et de l'éternité, n'est pas une cité des légendes. Il n'y a pas de Golem qui parcourt les ruelles sombres. C'est à croire que les légendes ne sauraient croître à la source de toutes les légendes ou que tout, ici, doit concourir à l'essentiel*⁶⁵².

g - L'engagement dans la tradition juive, dans l'histoire

Comme pour nombre de Juifs restés fidèles aux rites ou qui y sont revenus, pour S. Friedlander le Seder, la soirée pascale, est une reviviscence personnelle; et c'est bien parce que le texte et le rite sont forts d'une puissance symbolique jamais entamée mais au contraire sans cesse enrichie par d'autres arrachements historiques, collectifs ou individuels, qu'il choisit d'emprunter la forme orthodoxe de la célébration: *La célébration traditionnelle (...) me paraît la seule significative: ce sont les mots consacrés, répétés pendant des siècles, qui donnent au symbole général sa force particulière, qui marquent l'enracinement dans le groupe, l'enracinement dans l'histoire et dans le temps*⁶⁵³.

h - Les périodes sensibles, transmission des séquelles d'un choc ou de la quête de sens ?

S. Friedlander a trois enfants. Quand il les voit arriver aux âges où sa vie connut les pires bouleversements, il devient plus attentif, s'étonne que tout se passe bien, mi craintif, mi émerveillé. *Depuis douze ans, je fais des calculs, instinctivement, sans le vouloir. Quand Elie a eu six ans, je me suis dit: «Voici l'âge où j'ai quitté Prague, l'âge où je suis parti à Montmorency; son existence est encore bonne*⁶⁵⁴».

Friedlander a-t-il parlé à ses enfants ? A quelles occasions ? Il ne le relate pas dans son livre. Mais son livre tout entier n'est-il pas le meilleur média de communication avec lui-même, avec ses parents, avec ses enfants et, plus largement avec tout un public juif et non-juif; et donc aussi, un des meilleurs moyens d'éviter à ses enfants le *traumatisme par mimétisme* ? Il est aussi un des nombreux exemples du rôle de l'écriture dans le travail de la population juive de l'après-Shoah sur elle-même.⁶⁵⁵

⁶⁵¹ - Id. p. 151.

⁶⁵² - Id. p. 139.

⁶⁵³ - Id. p. 140.

⁶⁵⁴ - Id. p. 144.

⁶⁵⁵ - D. Baumann a entendu ses parents (enfants pendant la Shoah) lui confier leurs appréhensions quand leurs enfants arrivèrent à l'âge qu'ils avaient quand ils connurent le choc le plus violent, en particulier la séparation d'avec les

Le parcours de S. Friedlander est, à bien des égards, exemplaire. Il a repris son prénom biblique: Paul est dorénavant Saül. Il a choisi Israël; ses enfants sont Israéliens, portent des prénoms bibliques. A la fin de son autobiographie, il se questionne: la rencontre avec sa judéité, son engagement dans l'*Etat juif*, les frontières de celui-ci... toutes ces étapes ne sont-elles qu'un bref moment dans la *quête incessante*, faite d'allers et de retours, à travers quoi l'humanité elle-même se cherche ? En entrant dans le plus profond de sa singularité et de la singularité de l'entité judéo-israélienne, il se demande s'il n'est pas, à l'instar de son peuple, un échantillon de l'universel de la destinée humaine: *Parfois je pense à notre histoire, non pas à celle de ces dernières années, mais à son cours tout entier, je vois se dessiner un perpétuel va-et-vient, une recherche de l'enracinement, de la normalisation et de la sécurité, toujours remise en cause, à travers les siècles, et je me dis que l'Etat juif aussi n'est peut-être qu'une étape sur la voie d'un peuple venu à symboliser, en sa particulière destinée, la quête incessante, toujours hésitante et toujours recommencée, de l'humanité* ⁶⁵⁶.

Etant passé par la connaissance intime d'une toute autre tradition, la tradition catholique, S. Friedlander peut prendre du recul sur celle-ci comme sur la sienne, comme, peut-être du coup, sur toute culture, sur tous les *échantillons de civilisations*: *Il se peut que le propre d'une tradition, son ultime justification, soit de reconforter, d'apporter une part de rêve, un bref instant d'illusion, au moment où toute issue réelle se ferme, quand il n'y a plus d'autres recours.(...) Etre Juif, a-t-on dit, c'est continuer, de génération en génération à raconter une histoire aux contours estompés* ⁶⁵⁷.

2 - 7 - Le travail de deuil et de mémoire

H. Klein ⁶⁵⁸, définit le processus de deuil comme reconstruction des limites de soi, réappropriation de l'identité et refiliation historique. Ainsi, toute la transformation des séquelles de la Shoah en mémoire peut être lue comme un vaste processus de perlaboration de deuil. Dans ce processus, il est des moments où les individus sont tout à fait conscients de perlaborer un deuil et d'oeuvrer pour la mémoire: les pèlerinages sur des lieux importants pour la famille sont un de ces moments de deuil intense. Parmi eux, le pèlerinage à Auschwitz a valeur de symbole.

2 - 7 - 1 - Les pèlerinages

Nous entendrons par *pèlerinage* les voyages faits consciemment dans un but de quête de racines et/ou de recherches de quelques traces ou vestiges encore visibles de l'histoire familiale avant ou réalisés seuls, par les membres de la Première génération ou des générations suivantes. Mais les parents peuvent aussi délibérément organiser un voyage avec l'un ou l'autre de leurs enfants:

Epinglée au mur, dans le petit bureau-laboratoire de Matthieu, une petite carte de Lituanie découpée dans un journal: *Oui, c'est là que nous devons aller, mon père et moi.* (Toute la famille paternelle vient de là)

— *Seulement vous deux ?*

Sourire complice: *Seulement nous deux... J'attends qu'il se décide.*

parents. L'un d'eux lui confie: J'étais content le dernier a dépassé six ans et que j'étais là, près de lui. Ici, apparaît clairement comment, entre *non-dit* angoissé et la retenue silencieuse, la nuance est délicate.

⁶⁵⁶ - S. Friedlander, op. cit. p. 167.

⁶⁵⁷ - Id. p. 69.

⁶⁵⁸ - H. Klein, op. cit.

C'est une affaire entre le père et le fils. Ni la mère ni les deux soeurs de Matthieu ne seront de ce voyage-pèlerinage, dont le moment ne semble pas encore venu. Matthieu (plusieurs fugues, révoltes, tentatives de suicides) est psychothérapeute; il ne veut pas bousculer son père, mais il n'oublie pas le projet et sait, de temps à autre, en mesurer la maturité.

Après notre entretien, Régine a voulu revenir dans le village où elle a vécu, d'où ses parents disparurent jusqu'à ce qu'elle les retrouve dans les pages du Mémorial de la déportation, démarche souvent projetée, toujours remise car douloureuse. (...) En deux heures, j'avais fait le tour de ma vie (...) Je suis repartie comblée par mes souvenirs enfin rendus, mais pas pour autant apaisée. Juste l'impression d'avoir accompli "mon oeuvre"⁶⁵⁹.

Pour Hélène, le voyage à Auschwitz fut l'occasion de *me réconcilier un peu avec le destin de mes parents. De me trouver là-bas, c'était un peu comme si je me retrouvais chez moi. L'univers d'Auschwitz c'était mon univers... C'était l'univers où j'aurais dû être normalement (...) en tant que survivante.(...) Cette visite m'a réconciliée avec la mort des miens et aussi avec moi-même;(...) il ne s'agit pas de sentiment, c'est au plan de la conscience, de la culpabilité d'être survivant. Pour l'accepter, il m'a fallu trente ans. Pour moi, il était nécessaire d'aller à Auschwitz... pour pouvoir expliquer aux jeunes... Car cela était si important pour moi que je me suis mise à "parler" ce qui était impossible avant.*

Ce à quoi D. Baumann réplique: *C'est très juste Hélène, ce que tu expliques. Ton voyage à Auschwitz, où je n'ai jamais pu me décider à aller, pour moi ce fut la rédaction de mon livre⁶⁶⁰ "Une famille comme les autres", exactement trente ans après la mort des miens. Ce travail m'a permis, pour utiliser tes mots, de me réconcilier avec mes parents, avec l'idée qu'ils étaient morts et que j'étais vivante, moi, pourquoi ? J'ai pu alors retourner, trente ans après, sur les lieux où nous avons vécu sans qu'il y ait de fantômes derrière chaque porte ou tout au moins ces fantômes m'accueillaient avec amitié, bienveillance; eux, comme nous sont apaisés⁶⁶¹.*

D. Baumann analyse l'impact du pèlerinage à Auschwitz pour les enfants de déportés: ils disent avoir eu la sensation de retourner *chez eux*, chez leurs parents et en même temps, paradoxalement, de pouvoir *sortir de soi-même*, d'accéder à une perception *extérieure*, plus objective du passé. Il leur permet d'accepter d'être survivant et de mieux expliquer aux autres leur expérience d'enfant de déporté.

2 - 7 - 2 - Le pèlerinage collectif à Auschwitz

Les pèlerinages collectifs à Auschwitz⁶⁶² sont maintenant bien rodés. Ils peuvent être très courts, se limiter à Auschwitz-Birkenau ou impliquer la visite d'autres camps⁶⁶³. Quand ce sont des jeunes qui, en groupe, avec leur école ou leur mouvement de jeunesse, font le voyage en Pologne, celui-ci s'intègre dans toute une préparation. Pour illustrer l'impact du pèlerinage à Auschwitz, seront transcrites ici quelques unes des paroles exprimées par les membres d'un voyage organisé en Mai 94 par plusieurs mouvements de jeunesse juifs français⁶⁶⁴. Leur témoignage vaut d'autant la peine

⁶⁵⁹ - D. Baumann, id. p. 50.

⁶⁶⁰ - Notons l'analogie faite par D. Baumann entre la rédaction de son *livre* et le pèlerinage.

⁶⁶¹ - Id. pp 262-264. Est lisible ici la reconstruction des limites de soi, l'édification d'une barrière entre morts vivants.

⁶⁶² - Un des pèlerinages organisé à l'intention des jeunes se nomme La marche des vivants, nom signifiant s'il en est.

⁶⁶³ - Le fait que depuis les années 90, des personnalités politiques françaises non-juives s'y soient rendues officiellement et un signe d'évolution sans précédent.

⁶⁶⁴ - Interview collective sur les ondes juives en mai 1994.

d'être cité que les organisateurs avaient vivement encouragé les parents qui le pouvaient à accompagner leurs enfants avec la conscience de l'importance de leur présence auprès de leurs enfants. S'y retrouvent les conclusions de D. Baumann.

a - La préparation du voyage

On ne peut amener des jeunes à Maidanek, Treblinka... sans les préparer. Rien ne remplace la rencontre avec les lieux, mais le choc est difficile et le fait de se préparer est tout naturel. Se préparer; c'est-à-dire voir des films, lire des textes, entendre des conférences, réfléchir sur l'antisémitisme et sur la spécificité du nazisme. Après ces conférences, certains jeunes ont dit: " Ce n'est pas pour moi." Et c'est bien! C'est un voyage difficile.

b - La clarification des motivations

Beaucoup sont conscients d'avoir voulu donner un hommage aux morts: *Eh bien d'abord, pourquoi avons-nous fait ce voyage ? C'était la question redondante durant tout ce voyage: pour quelles raisons sommes-nous venus ? Je ne peux répondre que pour moi: c'était clair, je venais en hommage à nos morts. C'était comme si j'allais dans un grand cimetière voir mes ancêtres, une manière de leur dire: je suis là, je me souviens de vous, je ne vous ai pas oubliés.*

D'autres comprennent sur place ce qui les a poussés à faire le voyage: renouer le lien de filiation par le ressentir: *L'autre raison que j'ai découverte sur place: j'étais venue aussi pour souffrir, pour avoir de la peine, pour me rendre quitte de quelque chose que j'avais par rapport aux morts. Tous ces gens de ma famille avaient souffert, moi, je n'avais pas souffert et j'en souffrais. C'était un moyen de leur dire: moi aussi je souffre, je m'acquittais de quelque chose et j'avais l'impression d'être égal à eux. Mais ça, c'était d'abord très inconscient et je pense que ce n'est pas la raison pour laquelle il faut aller là-bas. C'est quelque chose qu'il faut combattre*⁶⁶⁵.

Pour d'autres, c'est le besoin de passer d'un savoir livresque à du tangible: *Moi, je voyais tout ce qui touche à la Shoah à travers les bouquins. Mais je n'avais pas une idée bien précise de ce que c'était, je n'arrivais pas à me faire une idée concrète de ce que c'était. Ce n'est que là-bas que j'ai pu me rendre compte de ce qu'était toute cette horreur.*

c - Deuil individuel et deuil collectif

Lors d'un pèlerinage collectif, le besoin personnel de ressentir le vécu des disparus, de se relier émotionnellement à eux, s'étaye sur des cérémonies grâce auxquelles l'individu évite le risque de s'enfermer dans la morbidité: Ces cérémonies avaient principalement lieu dans les camps de concentration ou d'extermination. Ca peut paraître choquant. Au début, ça m'a choquée. En fait, c'était une très bonne idée parce que ça permettait aux gens qui étaient présents dans ce voyage de dédramatiser un peu. Parce que tout le monde était dans une sorte de conflit intérieur, à la recherche de la souffrance de soi. Le fait qu'il y ait des moments de communion avec les autres grâce aux cérémonies permettait de sortir un peu de cette souffrance.

Ces cérémonies se passaient de la manière suivante: après que chacun ait marché un peu dans le camp, ait réfléchi... on se retrouvait tous ensemble et cinq ou six personnes lisaient des textes des déportés, des textes en hébreu ayant le plus souvent rapport à la Shoah; des textes très beaux

⁶⁶⁵ - Le besoin de ressentir quelque chose de l'ordre de ce qu'ont vécu les déportés est un moment essentiel de la perlaboration du deuil. Il peut se faire par la lecture (témoignage d'Elsa, 3^o Partie)

donnant une solennité particulière à la cérémonie qu'on clôturait avec des chants: le chant "Eli" et la "Tikva" (l'hymne national d'Israël). Ainsi on se retrouvait tous et on sortait un peu de cette solitude et de ce désespoir qu'on éprouvait dans les camps.

d - L'implication des parents, la communication intrafamiliale, l'enrichissement réciproque

Mais surtout, précise un animateur, il y avait la présence de parents. C'était à leur demande. Au début, l'idée ne nous avait pas enthousiasmés. Finalement, nous avons pensé que c'était une expérience à tenter et ce fut très positif. Certains parents désiraient être avec leurs enfants dans un endroit pareil pour parler ensuite du passé de la famille.

J'y suis allé pour deux raisons essentielles, dit un parent, d'abord une sorte de devoir que je ressens très profondément vis-à-vis des disparus. J'ai toujours en tête des images de Juifs dans leurs derniers moments dans ces camps avec, pour seul espoir, l'idée que d'autres viendraient et témoigneraient pour eux. Et puis, c'est par rapport aux générations futures. Mon fils est au Dror (mouvement de jeunesse juif), il n'est pas venu parce qu'il est trop jeune. Mais nous, parents, nous avons le devoir de donner l'exemple de notre engagement. C'est cet engagement que j'ai fait par ce voyage.(...) A nous, la présence de ces jeunes apporte beaucoup. Ce fut plus qu'un réconfort, une grande joie... Et voir le drapeau d'Israël avec le fanion de chaque mouvement... Je revois cette image d'un jeune enveloppé dans un drapeau israélien et marchant tout seul sur les rails de Birkenau, une image très forte pour nous adultes.(...) Aujourd'hui, il y a un consensus pour reconnaître que la Shoah fait partie de notre identité juive. Ce n'est pas la seule composante, mais elle est importante. Nous qui n'avons pas vécu le traumatisme directement, nous nous trouvons avec la nécessité de témoigner, mais à partir d'un vécu réel; non seulement d'un savoir livresque ou filmographique, mais à partir d'un vécu direct qui est la présence dans les lieux.

Quoi transmettre et comment ? Pour ma part, je crois que ça va se faire de manière très naturelle. Je crois que je vais encourager le maximum de gens à faire ce voyage en Pologne. J'ai aussi une mission: j'ai trois enfants, et à eux je dois transmettre.

e - L'importance des témoins de la Première génération

Il y eut quelque chose de très impressionnant: nous avions parmi nous une dame de quatre vingt ans, qui était née en Pologne et qui vit en Belgique maintenant. Elle était restée deux ans à Birkenau. Elle nous a raconté comment on vivait dans son village, comment elle avait été sauvée plusieurs fois. Elle était avec nous, à Birkenau, dans le bloc même où elle a vécu. Ce fut le moment le plus terrible de tout ce voyage.(...) Elle a apporté ce que les guides ne pouvaient pas apporter: elle pouvait ressentir ce que les guides ne pouvaient pas ressentir ⁶⁶⁶.

f - L'impact du pèlerinage: questionnement et désir d'engagement

Le pèlerinage collectif permet de confronter les points de vue, de partager ses émotions. Cependant, chacun se sent seul et veut être seul pour être à l'écoute de sa propre manière de se confronter à l'horreur: J'ai été bouleversé: j'ai pu faire toute une démarche intérieure, mûrir par rapport à des choses auxquelles je n'aurais pas pensé, qui n'ont rien voir avec la Shoah, mais qui

⁶⁶⁶ - Là encore apparaît l'importance du contact permettant une communication (voire communion) que nous appellerons *supra-verbale* pour ne pas la confondre avec l'*infra-verbal* du *non-dit*.

me concernent moi. On était tantôt seul, et tantôt tous ensemble. Et ça nous aidait parce qu'il y a des choses qu'on a besoin de voir seul; puis, en groupe, on se changeait les idées.

Si je me demande comment je réagis par rapport à tout ça, comment je suis en revenant... En revenant, on se trouve avec plein de questions. Je reviens avec une envie de faire plein de choses, d'en parler autour de moi, de pousser les gens à faire ce genre de voyage.

La volonté de témoigner, c'est le cas de tous ceux qui ont fait le voyage. Le dernier jour, on a fait une cérémonie qui aurait dû se dérouler à Treblinka et qui finalement a eu lieu dans la forêt, à côté du camp. Lors de cette cérémonie, on s'est tous engagés à remplir un devoir qui se résume à trois phrases: on s'engageait à se souvenir, on s'engageait à transmettre et on s'engageait à ce que ça ne se reproduise plus.

Certes, cette interview a été faite à chaud, auprès de jeunes encore sous l'émotion de leur découverte d'Auschwitz, entre la sidération et le bouillonnement des questions personnelles et de celles exprimées en groupe. Il serait douteux cependant que, l'émotion première atténuée, il n'en reste pas une *marque* profonde.

2 - 7 - 3 - Le Yad Vachem

Au Yad Vachem se rencontrent, dans toute leur visibilité, les forces collectives et les forces individuelles du travail du deuil et de la mémoire. Pour mettre en évidence l'impact du Yad Vachem, principal lieu de la mémoire de la Shoah pour les Juifs du monde entier, nous citerons d'abord le cas de Gilbert qui, lors de notre rencontre, apparaissait comme figé dans son deuil; puis nous prenant appui sur le récit-témoignage de Jocelyne, anticiperons sur d'autres étapes du processus du deuil et du travail de la mémoire afin de mieux situer l'étape du Yad Vachem dans son parcours.

J'ai vu Gilbert plusieurs fois; nous avons des amis communs. Venu dès son mariage en Israël, il ne conçoit pas pouvoir vivre ailleurs. Ses parents, Français de *confession israélite* d'un judaïsme très tempéré, sont tous deux morts en déportation. Recueilli pendant la guerre par une famille catholique, il fut élevé par une de ses tantes. Gilbert n'aime pas parler de cette période, même à sa femme qui n'en sait pas autant qu'elle le désire. Du côté de sa femme, la famille proche a été moins touchée.

Lors de notre première rencontre, apprenant l'objet de ma recherche, le ton de sa voix se fait monocorde. Il se met à parler comme pour lui-même: *Qui pourrait comprendre...? Comment parler de cette période... et même pourquoi en parler, puisque c'est impossible...* Ce qui compte, pour lui, c'est l'étude. Il se lève plusieurs fois par semaine à 5 h. du matin pour se joindre à un petit groupe d'étude du Talmud... et il aime aller au Yad Vachem; il s'y rend souvent; il en aime l'atmosphère.

Nul doute que ceux qui furent enfants pendant la Shoah, qui avaient moins de six ou sept ans au début de la guerre et qui ont été brutalement arrachés à leur famille, qu'ils l'aient retrouvée ou pas, qu'ils aient rompu avec le judaïsme ou, comme Gilbert (né en 1937), renoué au point de vouer le meilleur de leurs énergies à l'étude et à la pratique traditionnelle, sont nombreux encore aujourd'hui à subir un deuil bloqué.

Pour Gilbert, qui a choisi l'orthodoxie religieuse, et pour qui Israël est la seule réponse à la Shoah, l'état dépressif latent se trouve en harmonie avec l'ambiance du mémorial: là, sans doute, il retrouve quelque chose de ses parents. A mon ultime demande de me faire le récit-témoignage de sa vie, il répondit simplement: *mais j'ai tout dit... Qu'est-ce que je peux dire de plus ?*

Sa femme sembla rassurée en même temps qu'elle exprimait son regret: elle savait bien qu'il ne dirait rien... A elle non plus. Elle-même ne parla guère plus: son témoignage, lui semblait-elle, n'avait aucun intérêt puisque sa famille n'avait eu *qu'à se cacher*.

Quand et lequel des enfants se mettra-t-il en quête du passé ? Les trois enfants, de seize à vingt-deux ans ont fait des études correctes, voire brillantes. Elevés dans la stricte tradition, ils n'ont pratiquement aucun contact avec des non-juifs. Quand ils vont en France, le respect des lois religieuses les amènent à limiter leurs rencontres à un cercle étroit d'amis ayant les mêmes exigences. La mère m'a semblé quelque peu préoccupée par sa fille, la deuxième, hochant simplement la tête d'un air dubitatif.

Quand il va au Yad Vachem, Gilbert aime être accompagné de l'un ou l'autre de ses enfants. C'est sa manière de transmettre la mémoire.

Jocelyne, née en France en 1956, a trente-quatre ans lors de l'entretien. Son grand-père et son père, alors âgés de seize ans ont été déportés ensemble à Auschwitz. Côté maternel, la famille fut dispersée, cachée en partie dans des couvents. Parmi les survivants et leurs enfants, Jocelyne constate une majorité de mariages mixtes. Pour elle, c'est une manière d'abdication.

Elle s'exprime très difficilement, attend les questions qui, chaque fois, paraissent la faire descendre profondément en elle-même. Elle a choisi Israël voici dix ans. Enfant, adolescente, elle y venait passer toutes ses vacances, disant toujours à ses parents, qui ne la prenaient pas au sérieux, qu'elle voulait y vivre. Son frère aîné avait tenté son *'Alyah*, pour être en accord avec son idéologie sioniste. Au bout de quelques mois, il était reparti: *C'était dans sa tête plus que dans son coeur*, dit Jocelyne. Mais pour elle, dit-elle *ce fut le coup de foudre*. Elle ne trouve aucune motivation rationnelle à son attachement.

Je suis toujours venue en Israël. J'ai toujours senti... Je n'avais pas d'explications rationnelles... Ici, pendant les vacances, j'ai fait l'école de la nature (des sorties avec cours de botanique)... J'ai toujours été attirée par la terre.(...) Quand je suis arrivée, j'ai fait l'école de la nature... Je suis tombée amoureuse de la terre... Je suis tombée amoureuse.(...) J'ai toujours eu envie de venir, peut-être que moi, on me prenait moins au sérieux que mon frère parce que lui, ça reposait sur une idéologie, quelque chose de précis. Moi... Je ressens, je ne peux pas expliquer la chose... Je me suis dit, si je dois faire quelque chose, je dois venir en Israël.

Dans sa famille, tout ce qui concernait la judéité restait voilé, se résumait à quelques mots de yiddish utilisés quand les parents voulaient ne pas être compris par les enfants. Une de ses tantes, un jour, lui avait fait cadeau d'une petite étoile de David en or. Elle aimait la porter, mais ses parents lui conseillaient de la cacher.

En fait la question du judaïsme a toujours été d'une manière négative; c'est-à-dire être Juif, ce n'était jamais tellement positif; c'était la question, il fallait le cacher. Quand je descendais au magasin, (ses parents tenaient un commerce) j'avais mon magen David (étoile de David), il fallait le cacher. Il fallait le cacher pour les clients.

Une fois arrivée en Israël, Jocelyne dû entreprendre tout un processus de deuil. Elle était heureuse d'avoir réalisé son rêve mais n'était en rien libérée de son mal-être et souffrait de difficultés relationnelles. Le rabbin auprès de qui elle s'initiait au judaïsme, conscient du lien entre sa quête d'identité et l'histoire familiale, lui conseilla de consulter un psychologue. Tout en faisant sa psychothérapie, elle mène toute une quête à travers les livres, en particulier sur la Pologne, le shtetl, le hassidisme et sur l'histoire de la Shoah. Un moment important de sa thérapie

fut la réalisation de maquettes sur Auschwitz, puis sur Jérusalem où, transposés, se retrouvent des symboles rappelant Auschwitz. Elle écrit des poèmes.

Pendant plusieurs années, il lui fallut se rendre régulièrement au Yad Vachem: *Au début, j'y allais très souvent. La première fois que j'y suis allée, j'ai trouvé ça très très impressionnant. Il y a les images qui sont montrées, et le paysage... le contraste. On se retrouve dans un endroit extraordinaire, d'une beauté... Et tu entres, ça devient de plus en plus noir... Ça fait penser au conte que j'ai écrit... Les images, on les regarde... On les regarde aussi pour se dire que, quelque part, on est tous... on peut être tous victimes et bourreaux à la fois; qu'on n'est pas à l'abri... Je veux dire que les atrocités qui ont été commises... On se dit: si des êtres humains ont été capables de faire ça, ça veut dire que n'importe qui pourrait le faire. Je ne pense pas que le responsable, c'est seulement le Peuple allemand. Je ne pense pas que ce soit spécifique au peuple allemand. Je pense que les circonstances ont fait que ça s'est développé en Allemagne. Ça aurait pu être n'importe où ailleurs.*

— *Tu veux dire, n'importe quel être humain, n'importe quel peuple, juif, non-juif ?*

Jocelyne: *Le Juif est peut-être moins touché, justement à cause de ce qu'il a vécu. Mais ça ne veut pas dire qu'il est à l'abri. Je veux dire que maintenant il y a un Etat... Il y a des problèmes en Israël, des hommes battent leur femme; des enfants sont battus... Juif ou pas Juif... Les problèmes sont là; ils existent.(...)*

— *Tout à l'heure tu parlais de ce poids, du poids des six millions de mort... Tu le ressens au Yad Vachem ?*

Jocelyne: *Quand on dit de quelqu'un qu'il est mort, on le voit ce mort. Quand on dit six millions de morts, on a du mal à se représenter... Alors le Yad Vachem matérialise ça... Ça concrétise, c'est tellement incroyable... Mon père, ça lui arrive de... il se demande si ce n'est pas un rêve, si ce n'est pas un cauchemar. Alors si, lui, il se pose la question, les gens qui ne l'ont pas vécu, ils regardent ça et puis... Est-ce que vraiment c'est vrai ?*

— *Tu n'es pas la première personne qui me dit avoir éprouvé le besoin d'aller au Yad Vachem... Personnellement, j'ai plutôt envie de fuir... Et j'ai entendu aussi beaucoup de personnes dire qu'elles n'aiment pas y aller...*

Jocelyne: *C'est pour ça que je te dis qu'on est à la fois bourreau et victime... Aller au Yad Vachem, c'est... Je suis un être humain, j'ai, en face, des êtres humains. C'est comme un miroir... Tu te dis : ce ne sont pas des surhommes. Ce n'est pas sur une autre planète. Ce qui s'est passé, ça vient de nous. Je veux dire... Il faut justement garder les yeux ouverts, se dire: c'est sur cette terre, c'est un être humain...*

— *Tu dis "miroir". Tu te vois, toi, dans le visage des Juifs persécutés ?*

Jocelyne: *... Des fois, je me pose la question. Disons, certains jugent, disent comment ils auraient réagi pendant la guerre. Et moi ? Comment j'aurais réagi ? Notamment dans les camps, il y avait des kapos, c'étaient des Juifs... C'étaient des kapos juifs... Par exemple, je me dis souvent... Je serais... J'aurais été résistante. Je n'aurais pas pu accepter. Quand je vois les familles juives, je dis: je serais entrée dans la Résistance. Enfin, c'est ce qu'on peut dire maintenant... Je crois que les gens ont du mal à regarder les images, moi, dafka (justement), je fais le contraire, je les fixe.*

Pour Jocelyne, les visites au Yad Vachem sont un intense moment de plongée en elle-même. Elle y est, dans un état de semi-accablement: plus elle contemple les images plus elle se questionne sur la possibilité du passé. Cet état de stupéfaction accablée, elle le revit lors de l'entretien et le communique. Peut-être éprouve-t-elle le besoin de *communier* avec quelqu'un dans cet état ? Elle

se familiarise avec des images qui sont à la fois celles d'étrangers radicaux et en qui elle peut voir son propre reflet. C'est aussi le moment où elle cherche à *croire*; en face des documents elle tente d'ajuster sa perception à l'événement historique réel. Les images lui évoquent un conte qu'elle a écrit: elle déambule dans un monde cauchemardesque en rupture totale avec le monde ordinaire et doit faire effort pour resituer dans un temps et dans un espace réel ce qui surgit comme un monde imaginaire. C'est en expérimentant cet état second dans lequel la plonge la vue des documents qu'elle dialogue avec la présence intériorisée de son père: lui-même doute, m'a-t-elle dit; tous deux doutent ensemble; elle a accès, non à l'expérience de son père, mais à l'état dans lequel se trouve son père quand il songe à ce passé qu'il a réellement vécu, que tout son corps peut ressentir comme présent et, simultanément, inaccessible car non pensable, non déroulable dans le temps, ni repérable dans l'espace ordinaire.

Par ailleurs, si elle s'identifie totalement aux victimes en même temps qu'elle se sait et se sent totalement autre, elle ose reconnaître en elle le bourreau potentiel, elle ose affronter la fragilité de tout un chacun qui, s'il est honnête, s'avoue et avoue ne pas pouvoir affirmer qu'il n'en viendra jamais à commettre un acte criminel⁶⁶⁷. L'état de choc de Jocelyne, au Yad Vachem, a affaire avec la *vue du Mal*. Mais, si elle n'a pas l'expérience de la frontière entre le bourreau et la victime, comme un P. Levi qui peut affirmer la différence (en particulier par la mauvaise foi qui caractérise le bourreau), elle fait l'expérience de la *vulnérabilité*: s'identifiant à la victime, elle peut aussi s'identifier au bourreau potentiel: sous la menace, qui peut affirmer qu'il ne trahira pas, qu'il ne dénoncera pas, qu'il ne torturera pas ?

Ce n'est pas au Yad Vachem seulement que Jocelyne a perlaboré le deuil: il lui a fallu la thérapie, l'écriture, la création plastique et, surtout, toute une recherche de racines et une quête de sa propre identité, celle-ci étant indissociable du lieu — Israël — où elle dit se sentir à *la maison*.

— *Tu m'a parlé d'un travail que tu as fait, peu à peu, sur toi ?*

Jocelyne: (long silence) *Disons qu'avant, mon univers, mon sujet de discussion, toutes mes réflexions, toutes mes questions, tout partait de la Shoah. Je n'arrivais pas à me distancer. Maintenant, j'arrive à parler des choses avec beaucoup plus de distance... A voir plus clairement cette chose... comme pour comprendre un événement, il faut en être distancé; parce que, quand on le vit, il est impossible de découvrir le processus... Il y a trop l'affect qui entre en jeu.*

Elle peut dire aujourd'hui: *Je suis arrivée à faire un certain travail... C'est dur à porter... C'est pour ça... à extérioriser... à mieux vivre avec.* Jocelyne, pour en arriver à mieux vivre avec a dû s'attarder dans bien des étapes du *labyrinthe*. Pour elle le choix d'Israël est capital, impliquant tout un réapprentissage: celui de l'histoire juive, celui des traditions religieuses, et qui a dû s'accompagner d'une psychothérapie et de tout un travail de deuil étayé d'un travail à la charnière de l'expression cathartique et de la création artistique. Depuis peu, elle a rejoint un groupe de théâtre amateurs où elle a pris goût à l'improvisation comique: elle aime rire d'elle-même autant que des autres.

Ce que ça m'a apporté d'être ici, avec les cours que j'ai suivis: j'ai appris mon histoire, une façon de penser... de prendre de la distance.

⁶⁶⁷ - P. Levi (*Les naufragés et les rescapés*, op. cit.) qui a éprouvé l'enlèvement de la *zone grise*, a toujours distingué la victime du bourreau: celui-ci étant désigné par la mauvaise foi. Ayant été effectivement victime et non pas bourreau, il peut ne pas percevoir celui-ci en lui. Mais ceux de la 2^e Génération ne peuvent, sous le choc de la *vue du mal*, se percevoir qu'en tant que victimes potentielles et au même titre en tant que bourreau potentiel.

2 - 7 - 4 - Les cérémonies collectives: *Yom HaShoah ve HaGevoura*

Un de nos entretiens avec Jocelyne eut lieu le lendemain de *Yom Hachoah ve Hagevoura* (Jour de la Shoah et de l'Héroïsme). Ce fut toujours une journée importante pour elle. Elle constate une évolution.

L'année dernière, comme chaque année, il y avait une cérémonie au Yad Vachem pour Yom Ha Shoah. J'y suis allée. Je ne sais pas si c'est parce que j'y étais, ça m'a fait beaucoup pleurer. Hier, j'ai été beaucoup plus calme... Maintenant, est-ce que c'est parce que je l'ai vu de la télévision ? Peut-être que si j'avais été là-bas ?...

— *Maintenant, tu vas moins souvent au Yad Vachem ?*

Jocelyne: J'y vais beaucoup moins... J'y suis allée il y a trois mois; il y avait un séminaire pour les gens de France.

2 - 7 - 5 - Les séminaires à effet cathartique

Jocelyne nous offre l'occasion de mentionner les réunions d'études sur la Shoah qui, surtout si elles ont lieu sous forme de séminaire dans un lieu chargé symboliquement, sont des étapes importantes de la rencontre des forces collectives et des forces individuelles dans le travail de transformation des séquelles de la Shoah en mémoire. Il peut s'y produire des échanges relevant du psychodrame. Il y a toujours un moment de questionnement collectif sur le sens de l'événement, sur le comment en transmettre le souvenir et, inévitablement, un coup de projecteur sur des événements plus récents perçus comme répétition de l'horreur. Or tant qu'un travail personnel n'a pas été suffisant, le bourreau intériorisé est insupportable à celui qui se perçoit avant tout comme persécuté: tout événement par lequel l'Etat d'Israël fait preuve de sa force militaire agresse l'image de celui qui préfère se voir l'éternel persécuté plutôt que de risquer de paraître abusant de sa force.

Jocelyne: *Il y avait des gens qui participaient à ce séminaire, et ça planait en arrière fond... Le thème général était: comment transmettre la Shoah. Et au séminaire, il y avait notamment un journaliste, on le sentait dans l'arrière-fond de ses questions, planait le problème palestinien... Le peuple palestinien. Alors pour certains, c'était... Il fallait tellement aimer son ennemi, que même au détriment de soi-même... C'était poussé à l'extrême.*

Ce complexe Shoah chez ceux de la Deuxième génération, mais aussi chez ceux de la Première, se constate chez les Juifs israéliens comme en diaspora. Souvent signalé, en particulier par H. Klein⁶⁶⁸, il est loin d'être résolu. Souvenons-nous de la réaction de Gabriel⁶⁶⁹ lors du déclenchement de l'intifada en 1987. Citons, comme exemple parmi beaucoup d'autres, D. Storper-Perez, enfant de la Première génération, longtemps ignorante de ses origines juives et qui, après plusieurs années de travail sociologique en Afrique, a choisi Israël où elle a très tôt milité dans les mouvements pour la paix. Elle témoigne de la même réaction. Elle préface son livre, *Israéliens et Palestiniens, les mille et une voix de la paix*:

A l'heure où éclate l'intifada, je suis rentrée en écriture. A Jérusalem, du fond de mon exil de mots, je reçois les nouvelles, fascinée par ce peuple en lutte comme jadis je l'ai été par le combat des Algériens. Durement confrontée à mon image d'opresseur, j'ai mal et ne supporte pas de rester silencieuse⁶⁷⁰.

⁶⁶⁸ - Voir plus haut.

⁶⁶⁹ - Voir le paragraphe sur les événements déclencheurs.

⁶⁷⁰ - D. Storper-Perez, M. Kaufman-Nun, *Israéliens et Palestiniens, les mille et une voix pour la paix*, op. cit. p. 14.

2 - 7 - 6 - Témoignage de Jocelyne: les diverses étapes

Chez Jocelyne, nous avons vu déjà l'importance du Yad Vachem, du Jour de la Shoah et des séminaires. Son parcours est exposé ici en plusieurs fois pour les commodités du découpage en paragraphe. Reprenons l'ensemble de son parcours:

- D'abord la période de malaise: identité cachée et affinités inexplicables
- Les voyages en Israël
- L'affirmation de son identité au lycée
- Une thérapie peu opérante en France
- La décision de vivre en Israël
- L'étude et la pratique de la religion (relativement modérée)
- La persistance du malaise, difficultés relationnelles
- La thérapie et la perlaboration du deuil, avec les visites au Yad Vachem, les lectures, l'écriture, l'expression artistique.

L'enfance de Jocelyne et son adolescence ont été une longue période de malaise: il fallait voiler l'identité véritable associée au statut de victime, de persécuté. Son frère aîné, pourtant d'idéologie sioniste affirmée, reste longtemps sans dire à son amie qu'il est Juif. Le frère cadet, n'affiche aucune idéologie, ni un grand intérêt pour le judaïsme, mais *instinctivement*, nous dit Jocelyne, *il ne serait jamais sorti avec une non-juive*.

Il y a une chose, je sais que mon grand frère, quand il est sorti avec ma belle-soeur, il ne lui a pas dit qu'il était Juif. Sa belle-soeur n'avait rien contre le judaïsme et/ou Israël. Elle adopta volontiers l'idéologie de son mari: ils vécurent quelques mois dans un qibbouts. Puis, je pense qu'une idéologie est plus liée au raisonnement et ça peut être détruit. Mais s'il y a l'instinct, ce que j'appelle le sentiment, quelque chose de très fort, c'est différent. Par exemple, mon jeune frère, lui, il n'a aucune idéologie, mais c'était instinctif, il ne serait jamais sorti avec une non-juive.(...) et moi, en fait ça ne m'est jamais arrivé.

J'ai toujours eu des camarades, c'est drôle, très peu d'origine française. L'une était martiniquaise, l'autre était arabe. J'ai remarqué que je me suis toujours trouvée avec des minorités... Au lycée, j'ai fait des exposés sur Israël... Quand on étudiait Voltaire, je me révoltais. On disait: «Voltaire est tolérant». Je disais: " Ah oui! C'est un antisémite de première!" Et je disais, "Et ce n'est pas n'importe qui! C'est un penseur! Et si un penseur garde les mêmes préjugés que la population, je ne suis pas d'accord! (...) A la maison, il fallait cacher, alors au moins là (à l'école) je le disais.

A l'école on ne l'a jamais abordée (l'histoire de la Shoah). C'était plutôt survolé, le sujet de la Deuxième Guerre mondiale. Pétain, première page... tac, tac... et puis plus rien...

Durant toute cette période, où elle supportait difficilement de devoir cacher qui elle était, Israël était une grande bouffée de dynamisme et de libération enthousiaste: *Israël, Israël, je ne parlais que d'Israël. On chantait des chants israéliens... On a sûrement été un peu conditionnés*. Pour Jocelyne, Israël, où l'attire toute la nature et dont elle aime les chants et les danses, semble bien avoir été le meilleur antidote à l'image du Juif apeuré que lui renvoyaient ses parents. Ce silence, ce manque de racines. Comme si l'histoire du peuple juif commençait à partir de la Shoah. A la maison, on ne la fait pas remonter avant; alors être Juif, c'était la souffrance, la peur... avant la Shoah, il n'y avait rien, le néant.

Israël, dans la famille, c'était une possibilité de contre-poids à l'incommensurable pesanteur du non-dit et du mal-dit de la Shoah. *C'est sûr qu'à la maison, Israël, on en parlait. Israël était présent. On était sioniste, on aidait Israël, on était inconditionnel.*

L'identité juive telle que Jocelyne dit en avoir eu le reflet par ses parents n'était, hormis le rattachement à Israël, que de forme négative: Jocelyne dit n'avoir pas de prénom hébreu, n'avoir connu aucune fête juive à la maison, n'avoir pas pu poser de questions, avoir dû dissimuler son appartenance; être Juif, c'était être persécuté ou avoir peur de l'être. Cependant, ses parents l'envoient, elle et ses frères, passer leurs vacances en Israël. Supportant mal ce *non-dit* mêlé de peur, à l'école, adolescente, elle n'a de cesse de proclamer son appartenance, de montrer qu'elle connaît les dessous de l'histoire officielle enseignée dans les manuels scolaires. *St Louis, un bon roi! Ah non! pas si bon, le bon roi St Louis!* dit-elle en riant. Et dès qu'elle en eut l'occasion, elle fit des exposés sur Israël devant toute la classe.

2 - 8 - Psychothérapies efficaces

Jocelyne avait entrepris une thérapie en France, mais sans succès. Ce n'est qu'une fois en Israël que les circonstances se prêtent à ce qu'elle rencontre un thérapeute auprès de qui elle se sente comprise: *En tout six ans. Pendant deux ans, j'y allais deux fois par semaine, puis une fois. C'était quelqu'un qui avait vécu la guerre. Il était assez jeune mais, disons, qu'il a vécu.(...) En France j'avais commencé déjà une psychanalyse. J'avais arrêté parce que, justement, je ne trouvais pas de répondant (...) les problèmes que je soulevais... il n'y avait pas d'écho; j'ai arrêté.(...) C'est marrant parce que mon frère, celui qui est psychiatre, il a fait aussi une thérapie... C'est pour ça que je te dis: tout dépend sur quel thérapeute on tombe; on est vraiment orienté. On choisit, mais l'orientation du thérapeute est importante.(...) On est là, on attend de l'autre... on ne sait pas... puis à un moment donné... C'est un peu comme un enfant qui donne toujours la main jusqu'au moment où il comprend qu'il faut traverser la route seul.*

Pendant les premières années de sa thérapie, ses nuits furent souvent tourmentées par des scènes d'horreur: des scènes *que je n'avais pas vécues, mais en me demandant... j'aurais pu les vivre... Les Allemands arrivaient... j'arrivais quand même à m'enfuir.* Pour Jocelyne, son thérapeute fut bien plus qu'un thérapeute, il lui a rendu ses racines juives: *Pour moi, la personne que je suis allée voir, c'est un sage, c'est ce que j'appelle un "tsadiq"⁶⁷¹.*

Le passage par la thérapie est une nécessité pour bien des membres de la Deuxième génération, nécessité que perçoit aussi D. Baumann chez les *enfants* de la Première génération. *Une amie analysée m'a dit en fin de traitement: "J'ai enfin enterré mes parents"⁶⁷².* Pour la Deuxième génération, d'après T. Shoshan, le but de la thérapie est essentiellement de se libérer de la culpabilité et de la honte⁶⁷³.

Mathilde⁶⁷⁴ est toujours en thérapie. Mais, à l'inverse de Jocelyne, elle a choisi d'aller chez une non-juive pour, dit-elle, rester maîtresse de la situation; pour être certaine que l'essentiel d'elle-même échappera à tout autre qu'à elle. C'est sa manière de s'affranchir toute seule, de récupérer sa

⁶⁷¹ - Quelqu'un d'une grande spiritualité. Jocelyne laisse entendre qu'elle perçoit en lui une sorte de rebbe, semblable aux maîtres du hassidisme dont elle aime les récits.

⁶⁷² - D. Baumann, op. cit. p. 197.

⁶⁷³ - T. Shoshan, op. cit.

⁶⁷⁴ - Voir Famille B, chapitre suivant.

destinée, de se sentir exister, elle est la seconde de la famille, celle qui venait quand les jeux sont faits, quand tout a été dit, *mal-dit*. C'est pour elle le moyen de sauvegarder son indépendance et d'assumer une angoisse qu'elle pense trop ancrée dans sa personnalité pour un jour s'en défaire. Elle n'imagine pas, non qu'on puisse vivre sans angoisse, mais qu'elle-même puisse un jour vivre tant soit peu sereine. C'est peut-être sa manière de ressentir et d'affirmer sa judéité.

2 - 9 - La création artistique

Jocelyne m'a donné à lire quelques-uns de ses poèmes et m'a montré, dans sa chambre, les maquettes qu'elle a réalisées.

J'ai beaucoup réfléchi, puis j'ai pris du bois, et c'est venu... Je me disais: il faudrait que je fasse quelque chose. Mais je n'ai pas pensé, je vais faire comme ça, puis comme ça... quand j'ai eu le matériel, ça s'est fait avec. (...) J'ai écrit un poème et dans ce poème je fais un lien (entre Israël et la Shoah). Mais ça ne justifie pas la Shoah. On sait très bien que les pionniers étaient déjà là. Ça a peut-être accéléré le processus, mais le processus n'a pas été déclenché par la Shoah.

2 - 10 - Les thérapies de groupe.

Dans les années 80, en Israël, se sont développées des sessions thérapeutiques spécifiques aux membres de la Deuxième génération. En France un travail similaire a été commencé depuis quelques années. A Paris, une association s'est créée en 1994 s'inspirant de l'association Amcha en Israël. Dans un ouvrage essentiel à la compréhension de la transformation des séquelles de la Shoah en souvenir, *Memorial candle*, D. Wardi a rendu compte de l'impact de ce travail thérapeutique sur ceux qui s'y engageaient. Dans tout le cheminement que les *enfants* font lors de ces sessions, nous retrouvons bon nombre des étapes de notre labyrinthe. Mais avant de présenter le raccourci de ce travail en session, voyons qui sont les *memorial candles*.

2 - 10 - 1 - Les memorial candles ⁶⁷⁵, les enfants bougies de la mémoire

Parmi les enfants de la Deuxième génération ou ceux qui étaient enfants pendant la Shoah, il en est qui se sentent plus investis que d'autres dans le travail de la mémoire. Parfois, ils semblent y avoir été destinés à leur naissance, ou même avant, par le prénom qui leur est donné, celui d'un proche parent disparu dans la Shoah. Ce sont des *memorial candles*, des bougies allumées en souvenir des morts. Ils sont signe de deuil mais aussi de lumière et d'espoir.

In most of the survivors' families one of the children is designated as a "memorial candle" for all the relatives who perished in the Holocaust and he is given the burden of participating in his parents emotional world to a much greater extent than any of his brothers or sisters ⁶⁷⁶. Il faut chercher la cause de ce phénomène, selon D. Wardi, dans le vide dû à la Shoah. A travers leur enfant, les parents recréent un lien là où il y avait rupture non seulement avec la famille mais aussi avec le peuple juif tout entier. Pour l'enfant, cette charge a des conséquences très contradictoires: il est mûr avant l'âge, mais il demeure terriblement dépendant affectivement et peut avoir du mal à créer lui-même de nouveaux liens.

⁶⁷⁵ - *Bougies de la mémoire*: dans la tradition juive, est allumée une bougie en souvenir des défunts.

⁶⁷⁶ - D. Wardi op. cit. p. 6. Dans la plupart des familles de survivants, un enfant semble désigné comme «*bougie de la mémoire*» de tous ceux qui ont péri durant l'Holocauste. Il est plus, que les autres enfants, chargé de partager le monde émotionnel de ses parents.

Chargés de la très lourde tâche de réparer toutes les souffrances et, d'abord, de remplacer les absents, ils ne parviennent pas à vivre pour eux-mêmes, ne savent pas qui ils sont, ce qu'ils veulent. Leurs désirs sont ceux de leurs parents. Leur identité personnelle s'efface derrière le souvenir bloqué et bloquant de ceux dont leurs parents ont été privés de manière cruelle.

Ni Emmanuel, ni Jeanne,⁶⁷⁷ ni Jocelyne n'avaient lu le livre de D. Wardi quand nous les avons rencontrés: nos rencontres ont eu lieu peu avant sa première édition en hébreu. Sans doute se seraient-ils reconnus dans le portrait du *memorial candle*. Nous avons déjà présenté Jocelyne, il suffit de citer quelques une de ses paroles:

Je suis arrivée à faire un certain travail... C'est dur à porter... à extérioriser... à mieux vivre avec...

— *Avec quoi ?*

Avec ce poids de... C'est comme si j'avais sur moi six Millions de morts.

Deuxième enfant de la famille, elle porte le prénom de la soeur de son père morte en déportation. Du côté paternel, presque toute la famille a disparu en déportation: *tout le monde a été au camp, sauf un frère de mon père; sa mère, son frère, sa soeur sont morts tout de suite en arrivant et lui et son père ont survécu. (...) Je n'ai pas de détails parce qu'on ne me raconte pas. Ce que j'ai appris, c'est peu, (...) il en parle d'une manière humoristique.* Son frère aîné s'est un moment passionné pour le sionisme puis, au contact des réalités israéliennes, son enthousiasme s'est éteint. Psychiatre, il se donne beaucoup à sa profession. Marié avec une non-juive, il ne manifeste aucun intérêt particulier, actuellement, ni pour Israël, ni pour le judaïsme: *Il ne transmet rien (...) ils ont un garçon, il n'est pas circoncis (...) mon père était assez axé sur la circoncision au début. Il disait: "Tu te maries, bon! mais il faudrait au moins que l'enfant soit circoncis."* Le frère cadet a épousé une Juive d'origine algérienne. Il aurait aimé vivre en Israël mais sa femme ne s'y est pas plu. Ils sont repartis au bout de trois mois.

On est trois enfants et c'est moi qui ai été la plus perturbée. (...) J'ai l'impression d'avoir été le réceptacle. (...) Mon plus jeune frère, il ne lisait pas beaucoup, et le plus âgé, il m'avait fait lire A. Koestler. Lui, il lisait beaucoup sur le sionisme.

A travers ses paroles, ses deux frères apparaissent comme ayant ébauché une étape du labyrinthe: le passage par Israël. L'étape des livres a aussi été notable: des livres ont été échangés entre frère et soeur. Mais c'est bien Jocelyne, *la memorial candle*, qui a dû partir à la recherche des racines familiales, s'interroger, par le biais des lectures et des séminaires, sur la religion et l'histoire juive et entreprendre deuil et travail thérapeutique.

Elle a vu son père, plus de quarante ans après, connaître quelque soulagement dans les larmes: *Ma mère a dit qu'au début du mariage, il se réveillait en pleine nuit, avec des cauchemars. Après ça a passé. (...) Il ne voulait pas regarder les émissions de télévision sur ce sujet. Il disait: "De toute façon, tu as beau voir, ce n'est rien du tout ce qu'on voit." Mais maintenant... la dernière fois que je suis allée en France, on a regardé... il se met à pleurer.*

Jocelyne, quand je l'ai rencontrée, venait d'apprendre l'existence des sessions d'*enfants* de la Deuxième génération organisée par Amcha, à Jérusalem. Elle était vivement intéressée.

⁶⁷⁷ - Voir témoignage d'Emmanuel (3^e Partie) et récit de Jeanne (chapitre suivant, Famille B)

2 - 10 - 2 - *Memorial candle* et thérapies de groupe

C'est en dirigeant des thérapies de groupe pour enfants de la Deuxième génération que D. Wardi a découvert le statut particulier des *memorial candles*. Pour eux, ces thérapies se révèlent importantes pour deux principales raisons: d'une part grâce à sa fonction matricielle — D. Wardi s'inspire des travaux de Bion (1961) et de Foulkes (1984) — le groupe thérapeutique contribue à repérer les déficiences du groupe familial. A une échelle plus large, la fonction réparatrice du groupe thérapeutique renvoie à celle que joua le qibbouts, notée par H. Klein ⁶⁷⁸. D'autre part, les participants ont la possibilité de changer leur système de perception: du fait des points communs de leur problématique, les manifestations psychiques ou comportementales qui, jusqu'alors, leur semblaient être une bizarrerie personnelle incommunicable deviennent le lot commun et, surtout, une expérience communicable.

Gradually the group becomes a matrix representing both the nuclear family of the survivors at present and the extended family, many of whom have perished and exist in the family's consciousness as the blurred images of dead people of ghosts ⁶⁷⁹.

a - Le premier thème abordé: la mort

D. Ward est frappée par la familiarité des participants avec la mort: les morts, les squelettes, les fantômes déambulants ⁶⁸⁰ dans la pénombre en viennent à leur paraître moins effrayants que les vivants. *It's difficult not to be impressed by the centrality of the topic of death in the contributions of all participants in the session. Indeed, death appears again and again in the world of the survivors's children. They are attracted to places and events with odour of death — cemeteries, the Yad Vashem memorial, funerals, memorial services, and even the funerary van. They don't consider their presence at these places and events as something extraordinary: they feel comfortable, calm and secure there, while life arouses avoidance and anxiety in them* ⁶⁸¹.

Cette attirance pour la mort s'accompagne d'intenses sentiments de culpabilité: les vivants aimeraient se débarrasser des morts mais se sentent coupables de ce désir. Ainsi en est-il pour Hawa, elle se dit hantée par tous les morts qu'elle ne réussit pas à quitter. Lors d'une session, le thérapeute lui dit qu'elle peut leur dire qu'elle les quitte. Elle hésite, déclare ne pas pouvoir, puis soudain son visage s'éclaire d'un sourire lumineux: Tous lui sourient, dit-elle, et lui disent de partir ⁶⁸².

b - La bipolarité: agresseur - victime

La thérapie de groupe est l'occasion d'exprimer devant d'autres, et non pas seulement dans la confiance d'une écoute individuelle, l'horreur de se découvrir bourreau potentiel. Les membres de

⁶⁷⁸ - H. Klein, op. cit. pp 14-20.

⁶⁷⁹ - D. Wardi, op. cit. p. 101. *Peu à peu, le groupe devient une matrice représentant la famille nucléaire des survivants et la famille étendue, dont beaucoup de membres ont péri et persistent dans la conscience de la famille comme des images troubles de fantômes.*

⁶⁸⁰ - Jeanne témoignera de mêmes visions (Chapitre - Famille B)

⁶⁸¹ - Id p. 108. *La mort est, de manière impressionnante, le sujet central pour les participants des sessions. Elle apparaît sans cesse dans le monde des enfants de survivants. Ils sont attirés par tous les lieux où rode l'odeur de la mort: les cimetières, le Yad Vachem, les memorials, les enterrements. Pour ces lieux n'ont rien d'extraordinaire: ils s'y sentent bien, dans le calme et la sécurité, tandis que la vie les angoisse.*

⁶⁸² - Id. p. 112.

la Deuxième génération pressentent que : *in each of us there is thus both persecutor and victim, and together are nothing but the two opposite faces of the same archetype* ⁶⁸³.

Ou bien, sans aller jusqu'à percevoir le renversement, en eux, de la victime en bourreau, se dévoile du moins l'idée d'une complicité entre bourreau et victime. Tout Juif, note D. Wardi, porte en lui l'archétype d'Isaac consentant implicitement à se laisser sacrifier par son père. *There are those who believe during the Holocaust there was often unconscious cooperation between the victim and the agressor, and that the Jews' resistance to the slaughter could have been greater and the nazis' goal more difficult to carry out, if the Jews had not had this shared subconscious tendency to self-sacrifice. Cette perspective, qui n'est pas spécifique de la culture juive, ajoute D. Wardi, a l'avantage de donner un sens à la souffrance de la victime, et lui permet d'éviter d'affronter l'image terrifiante du persécuteur intérieur: The motif of "sanctifying God's name" sacrificing one's life so as not to relisquish one's moral principles — runs like a thread through human culture in general and Jewish culture in particular, as, for example, in the story of Isaac, the crucifixion of Jesus, and the death of Janos Korczak in the Holocaust* ⁶⁸⁴.

Loin de nous l'idée de traiter la question, infiniment complexe, des victimes innocentes, des victimes complices, des martyrs, des kamikazes... Les différentes catégories de victimes devraient être différenciées selon toute les nuances qui conviennent. Mais la souffrance dite *du Juste*, comme celle de l'enfant, reste indissociable du problème du Mal. Ou, pour invoquer un archétype puissant, la question de Job semble devoir rester encore longtemps hors d'accès à la raison humaine.

Il reste que les *enfants* sont torturés par cette question et que pouvoir la poser au sein d'un groupe, à la fois en termes d'un vécu personnel et en termes d'un vécu collectif, a valeur hautement thérapeutique.

c - L'aspect psychodrame

Les enfants des survivants ont dû souvent réprimer la violence de leur colère contre leurs parents. D'une part, ceux-ci ont pu leur transmettre leur propre colère contre leurs persécuteurs, leur propre désir de vengeance refoulé ⁶⁸⁵, d'autre part, ils ont accumulé une colère personnelle contre des parents qui les ont parfois gavé de protection, de nourriture et de larmes étouffées ⁶⁸⁶. A ce titre, le témoignage d'Emmanuel (en 3^o Partie) est exemplaire.

Certains parents survivants ont pu combiner hyperprotection, explosions de colère au cours desquelles ils pouvaient lâcher à leur enfant un: *Tu es pire que Hitler!* mêlé à des remords laminants. La thérapie de groupe est l'occasion d'exprimer toute l'agressivité envers leurs parents qui a dû être réprimée et de se dégager du cercle de la culpabilité, de l'auto-punition et de l'agressivité.

⁶⁸³ - Id. p. 114. *En chacun de nous il y a un persécuteur et une victime qui ne sont rien d'autre que les deux faces opposées d'un même archétype.* Nous déjà noté qu'un P. Lévi s'était contre cette affirmation. Il dit n'avoir jamais reconnu le bourreau potentiel en lui. Celui-ci se distingue entre autres, dit-il, par la mauvaise foi. P. Lévi a été réellement victime. Mais l'*enfant*, lui, n'a pas fait l'expérience de la victime; et c'est dans son imaginaire qu'il perçoit en lui la polarité bourreau-victime, et c'est bien une des causes les plus puissantes de ses angoisses.

⁶⁸⁴ - *Il y a ceux qui croient que durant l'Holocauste, il y avait souvent coopération entre al victime et l'agresseur, que la résistance juive à l'assassin aurait pu être plus grande et que le projet nazi eût été rendu plus difficile si les Juifs n'avaient pas cette tendance inconsciente à l'auto-sacrifice.(...) L'idée de u sacrifice de sa vie pour la «sanctification du Nom divin» est un fil persistant dans toute culture humaine en général et dans la culture juive en particulier. On le voit par exemple dans l'histoire d'Isaac, dans la crucifixion de Jésus ainsi que dans la mort de Janus Korczak durant l'Holocauste.*

⁶⁸⁵ - Voir témoignage de Liliane, 3^o Partie

⁶⁸⁶ - Voir témoignage d'Emmanuel, 3^o Partie

d - Travail de deuil

Quand l'agressivité contre les parents, peu à peu affranchie de tout sentiment de culpabilité et perçue comme réaction normale à une situation donnée, a été suffisamment exprimée, peut alors commencer un travail de deuil libérateur. L'*enfant* ne fusionne plus avec un père ou une mère pleurant son propre père, son frère... mais, peu à peu, dissocie la part de sa douleur personnelle de celle de ses parents; il pleure non plus le père de son père mais son grand-père, le frère de son père mais son oncle. Le deuil devient personnel. Nous avons pu constater ce même passage du *père de ma mère* à *mon grand-père* chez Claudine et son effet libérateur.

e - Travail sur l'estime de soi ⁶⁸⁷

Lors des sessions de groupe émerge tôt ou tard la question angoissante, pour les enfants de déportés, du mode de survie de leurs parents dans les camps: quel compromis ont-ils été amenés à accepter ? Et, plus longtemps difficile à formuler: comment ont-ils géré leurs besoins sexuels ? *Terror and attraction, aggression and sex, are the eternal motiver that appear in mythe and legende contrasting yet intermove with one another* ⁶⁸⁸. Le fait de pouvoir parler, devant des thérapeutes et des pairs, des questions qui, nous l'avons vu, sont à la racine du *non-dit*, est d'un impact sans précédent. C'est semble-t-il à partir de ce moment-là que les *enfants* osent aller parler plus librement à leurs parents de leur vécu pendant la guerre et, d'une manière générale, de la famille.

D. Wardi donne l'exemple de Devora, dont les grands-parents sont morts en déportation. A la fin de la thérapie, Dévora déclare se sentir dorénavant capable d'aller au fond des choses, de les prendre au sérieux, c'est-à-dire, en fait, d'accepter la mort. La dernière fois qu'elle a vu ses parents, elle a pu leur demander de dire avec précision les noms de tous ceux qui avaient disparu dans la Shoah. Elle s'efforce de reconstituer l'arbre généalogique. Elle ressent de la tristesse mais sa tristesse est mêlée de fierté, sentiment totalement nouveau pour elle. Son père lui avoue que ce qui le ronge le plus c'est l'idée que ses parents ont été emmenés dans des wagons, sans pouvoir ni respirer, ni s'asseoir ni satisfaire leurs besoins. Elle pleure. Son père aussi. C'est la première fois, en quarante ans, que père et fille peuvent ressentir ensemble une émotion aussi intense en la reliant à une scène précise. Le père continue de s'épancher, raconte ce qu'il n'a encore jamais dit à personne: le souvenir du dernier regard d'un petit cousin, instant où, sans doute, s'est noué au plus fort tout son complexe de culpabilité.

Devora va voir sa soeur et lui parle de ce qui vient de se passer avec son père. Pour la première fois elles ont un échange digne de ce nom à propos du passé de leurs parents. Après cet épisode, elle passe des jours entiers à pleurer.

f - L'après thérapie pèlerinage, écriture

Au cours des thérapies de groupe, note D. Wardi, nombreux sont ceux qui expriment le désir de se rendre sur des lieux importants pour la famille. Du pèlerinage, nous en avons déjà parlé. Quant à l'écriture, elle est d'une importance telle dans le travail de la mémoire que tout un chapitre lui sera consacré ultérieurement. Pour le moment, signalons seulement que D. Wardi a constaté que, parmi

⁶⁸⁷ - A mettre en relation avec la notion de dignité.

⁶⁸⁸ - Id. p. 188. terreur et attirance, agression et sexualité, sont les motifs éternels qui réapparaissent dans les mythes et les légendes, en s'opposant et cependant en étant interchangeables.

les participants aux sessions thérapeutiques, beaucoup se mettent à écrire l'histoire de leur famille. Ainsi Rina, arrivée toute petite en Israël avec sa famille. Pour elle, écrire, c'est recréer les racines perdues, qui furent arrachées quand la famille quitta l'Europe. *From the day I arrived in Israel I ignored everything, for years I closed up and cut off and erased it. Now I realized that it's actually impossible. After all, inside myself I've remained connected to my family and my roots, even though I repressed it all for years and cut myself off from all that. I've been thinking that what I really want to do, when I'll just have a little more time, is to write the family history. This is a long, complicated history, as you know*⁶⁸⁹.

g - Le Livre des livres, la réconciliation avec la judéité

Finalement, les membres des sessions de D. Wardi sont conduits à un renouvellement de la lecture de la Torah. Etant allés au plus profond d'eux-mêmes et de leurs racines familiales, ils retrouvent dans leur itinéraire singulier une sorte de paradigme de toute l'aventure humaine: celle du peuple juif et, en filigrane, celle de l'humanité toute entière⁶⁹⁰.

Mordé'haï raconte un rêve qu'il vient de faire qui lui semble en relation avec ce que vient de dire Rina, au sujet d'un bijou que, dans sa famille, les femmes se sont transmis de mère en fille jusqu'à elle: *In the dream, the group is sitting in a circle. I look and see that everyone is sitting in the circle and each person has a Torah scroll in their hand. These are somewhat old scrolls, covered with writing that looks like ancient Hebrew writing. The therapist is sitting in the middle of the circle and pointing to a place in the scroll with her finger, and everyone is searching for this place with their own finger. I think it is a part of the Book of Proverbs... No I'm not sure — it seems like part of Song of Songs. Everyone has already found the verse the therapist pointing out, except me. All I remember about what has to be searched for is the word "love". And I search and search and I don't understand for me to find it too. Finally they help me and I find it too. All the people in the group smile at one another and specially at me, as if they're telling me: "We are happy that after all your anger and suspicion has finally come out of you, you too are joining us here in our circle of love"*⁶⁹¹. Il se trouve que peu de temps auparavant, l'un des membres du groupe lui avait offert, pour son mariage, une édition du Cantique des Cantiques.

Lors de la séance suivante, le thème de la recherche des racines familiales est repris. L'évocation des racines biblico-hébraïques (nous sommes en Israël) semble plus aisé que l'acceptation de leur prolongement juif, le long passé en diaspora. Yaël rappelle que ses parents, Juifs polonais, ont eu une peur telle qu'à sa naissance, ils ne l'ont pas fait circoncire. Il prend d'abord appui sur l'histoire

⁶⁸⁹ - Id. p. 243. *En arrivant en Israël, j'ai tout ignoré. Pendant des années j'ai rejeté, réprimé et effacé tout ce qui précédait. Aujourd'hui, j'ai réalisé que c'est vraiment impossible. Au fond de moi-même, je suis restée reliée à ma famille et à mes racines, bien que je les ai réprimées pendant des années et arrachées de moi-même. J'en suis venue à penser que ce que je désire c'est, quand j'aurai un peu plus de temps, écrire l'histoire de ma famille. C'est une histoire longue, compliquée, comme vous savez.*

⁶⁹⁰ - Voir plus haut: S. Friedlander évoquant la quête incessante, toujours recommencée de l'humanité.

⁶⁹¹ - Id. p. 244. *Dans le rêve, le groupe est assis en cercle. Je vois que chacun est assis dans ce cercle et a un rouleau de la Torah dans les mains. Ils sont couverts d'une écriture qui ressemble à de l'ancien hébreu. Le thérapeute est assis au milieu et désigne du doigt un passage et chacun cherche le passage avec son propre doigt. Je crois que c'est un passage du «Livre des Proverbes»... Non, je ne suis pas sûr. Je crois que c'est le «Cantique des cantiques». Chacun a déjà trouvé le passage indiqué par le thérapeute, sauf moi. Tout ce dont je me souviens c'est qu'il y a le mot «amour». Je cherche, je cherche et je ne comprends pas pourquoi il m'est si difficile de le trouver. Finalement, ils m'aident et je le trouve. Tout le monde échange des sourires, surtout en ma direction, comme s'ils me disaient: «Nous sommes heureux que ta colère et tes suspicions soient enfin sorties de toi; toi aussi tu es ici, dans notre cercle d'amour».*

biblique, se comparant à Moïse confié au fleuve égyptien. *They want to save their children's live at any price, the way they put Moses in the basket and sent him on to the Nile* ⁶⁹². Ce n'est que dûment sollicité par les questions de son fils, âgé de cinq ans, qu'il ose faire une incursion du côté de l'orthodoxie religieuse juive. Il dit combien longtemps il fut mal à l'aise à la vue des Juifs orthodoxes. Cependant, dernièrement, il s'est promené avec son fils dans Méa Shéarim, quartier de Jérusalem où vivent les tenants de la tradition les plus acharnés. Jusqu'à ce jour, leur silhouette l'irritait; il se sentait devenir agressif. Cette fois il se surprend une toute nouvelle perception: il se sent soudain proche d'eux, comme fait de la même étoffe. Il n'en demeure pas moins un laïc convaincu, mais son champ intérieur s'est élargi et il en éprouve un plaisir tout neuf.

h - Du memorial candle au missionné ⁶⁹³

Une fois la thérapie terminée, constate D. Wardi, ceux qui déjà auparavant manifestaient des dons artistiques — et ils étaient proportionnellement nombreux — voient leurs talents renforcés. Mais surtout, beaucoup sentent en eux une vocation naissante, ils veulent faire quelque chose de leur vie. Mordé'haï raconte un rêve: il est sur un radeau, en pleine mer, au milieu des dauphins. L'un d'eux, énorme, renverse son esquif. Par bonheur, il n'est pas loin du rivage et une grosse vague l'emporte sur le sable. Il se lève avec la sensation d'une mission à accomplir: sauver les autres.

God has given his prophet Jonah a mission, but what was the mission that his individual and family history and perhaps even the history of his people had given Mordehai ? Perhaps this is the task of the memorial candle who succeed in overcoming death, the heritage of their parents, and finding their own paths ⁶⁹⁴.

Rappelons au lecteur français que la Bible, en Israël, fait partie du paysage comme de l'enseignement scolaire, dès le plus jeune âge. Les laïcs comme les religieux en ont leur imaginaire non seulement imprégné mais structuré.

Les observations de D. Wardi sont résolument optimistes. Les *enfants* qui s'adressent à elle souffrent des symptômes habituels chez ceux de la Deuxième génération: conflits psychiques, anxiété sans cause apparente, sentiment de culpabilité et difficultés lors des séparations. Ils furent souvent surprotégés par leurs parents qui ont mis tous leurs espoirs en eux, mais aussi tout le poids d'un deuil non perlaboré: ils sont devenus *memorial candles*, des *bougies allumées* à la mémoire de ceux qui n'ont pas survécu. Grâce à la thérapie au milieu de pairs et à tout le *travail* fait auparavant, ou simultanément, par l'expression artistique, la quête dans les livres, les pèlerinages, la recherche de leurs racines..., ils réussissent non pas tant à s'affranchir du rôle qui leur fut imparti, qu'à lui découvrir un sens. Ils ne subissent plus leur destinée, ils l'assument. Un bon nombre deviennent

⁶⁹² - Id. *Ils voulaient à tout prix sauver la vie de leurs enfant; ils le mirent dans un panier et le déposèrent sur les eaux du Nil.*

⁶⁹³ - Le travail de D. Wardi récapitule un bon nombre des étapes de notre labyrinthe. Il met en relief l'importance de l'héritage juif en termes d'imaginaire, de symboles communs, ainsi que l'idée de «mission» dont l'individu, à l'instar de la collectivité, peut se sentir investi. Dans le contexte israélien, au langage chargé de références bibliques, la thérapie collective, en tant que catalyseur de la quête de sens à la quelle chacun se trouve confronté après la Shoah, quête qui se révèle l'axe essentiel du processus de dégageement des séquelles du *traumatisme paradigmatique*, nous semble acquérir une toute autre résonance qu'en France.

⁶⁹⁴ - Id. p. 254. *Dieu a donné à son prophète Jonas une mission mais quelle était la mission que Mordé'haï se voyait confiée par l'histoire personnelle et par l'histoire de sa famille, voire par l'histoire de son peuple ? Peut-être justement la tâche d'un «memorial candle» qui réussit à surmonter le poids de la mort hérité de ses parents et qui retrouve leur chemin.*

thérapeutes. Mais, quelque soit la voie de réalisation personnelle qu'ils empruntent et le sens qu'ils donnent à leur vie, ils ont retrouvé la joie et la capacité de communiquer, tout particulièrement au sein de la famille. De canal cathartique familial, ils deviennent canal privilégié de la transmission d'une mémoire familiale où, indissociablement, s'intègrent, le souvenir de la Shoah et leur modalité personnelle d'appartenir à l'entité juive. L'écriture, par le biais du livre qu'ils écrivent, et du Livre auquel ils renvoient, joue un rôle clé dans tout le processus.

2 - 11 - La quête de sens

Toute cette perlaboration du deuil, définissable finalement en termes de deuil du deuil (nombre de disparus ne seront jamais nommés comme morts), de deuil de l'innocence et d'alchimie de la mémoire (de mutation en forces d'individuation), semblent se résoudre en un ressourcement vivificateur dans les origines familiales soutenant la quête de sens.

*Tout au long de cette enquête, nous avons vu le rôle primordial de la mémoire, compris à quel point le fait de "connaître" le passé, de "situer" dans le temps et l'espace à la fois le souvenir des parents vivants et celui de leur mort pouvait aider les "enfants" à se libérer de l'angoisse attachée à ces images, à dégager leurs forces pour vivre au présent et dans l'avenir*⁶⁹⁵. La quête de sens est manifeste chez D. Baumann elle-même, dont tout le travail d'écriture participe du besoin de comprendre le passé, de se comprendre elle-même, de transmettre et surtout de faire de la souffrance un levier pour plus de conscience et d'humanité. Elle clôt son livre en laissant la parole à un des *enfants* qu'elle a interrogés: *je voudrais faire profiter les autres de mon expérience et donc savoir pourquoi j'ai survécu*. N'est-ce pas dans le fait même de transmettre, de remettre en circulation ce qui était bloqué, que ce qui fut subi devient une richesse à partager ? C'est vrai d'une manière générale, mais l'intensité de cette remise en circulation, quand cette communication a lieu au sein même des familles, est peut-être sans précédent dans l'histoire.

Pour Jocelyne, la quête de sens s'est superposée à la quête d'identité et, en quelque sorte, de réenracinement: *A long terme, en galout (diaspora) pour ceux qui ne sont pas du tout religieux...(je vais à l'université, je ne mets pas de barrière...) ceux là vont s'assimiler. Il y a l'autre milieu, le milieu très religieux. Ceux-là ils font du judaïsme une sorte de... Ce n'est pas du judaïsme; ils enlèvent toute la dimension historique du peuple juif. Etre Juif, c'est appartenir au peuple juif. Appartenir au peuple juif, c'est avoir une histoire, et l'histoire a un sens. Et si l'histoire a un sens... pour moi, appartenir au peuple juif, c'est ça. (...) J'étais à la recherche... Je cherchais mon histoire. J'avais entendu parler d'un institut*⁶⁹⁶ *où on faisait de l'histoire juive, ça m'a semblé sympa. Et ça a été le retour aux sources.*

Les livres ont été les compagnons indispensables: *Ce qui m'a attirée (à travers les lectures), c'est de retrouver ces gens, d'imaginer comment vivait toute cette population.(...) Singer, Haïm Potok, Wiesel... J'ai lu tout genre de livres et puis ceux sur la Shoah... depuis quelque temps, j'ai ralenti parce qu'en fait ça s'est amélioré chez moi. C'est vrai qu'à un moment, ce n'était que ce genre de lectures.(...)*

— *Vous avez fait allusion au sens de l'histoire, quel sens voyez-vous à l'histoire ?*

⁶⁹⁵ - D. Baumann, op. cit. p. 297.

⁶⁹⁶ - L'Institut Mayanot, à Jérusalem, créé par le Rabbin Léon Ashkénazi, connu sous le nom qu'il reçut aux EIF, Manitou.

Jocelyne: *Ca, c'est grosso modo le problème dans lequel je me débats. Il faut bien trouver un sens... en principe il y a un sens à l'histoire... C'est-à-dire, si je pense qu'il y a un sens à l'histoire, je suis responsable de mes actes. Ca veut dire que les gens que je rencontre... ça veut dire qu'il n'y a pas vraiment de hasard... Si je les rencontre, il y a une raison... Et puis le peuple juif, il a quand même survécu...*

Dans la famille de Jocelyne, *on donnait de l'argent pour Israël.* Mais sauf ce geste, et le fait que les deux fils avaient été circoncis, toute la judéité était mise en veilleuse: *On ne pratiquait pas du tout. (...) Etre Juif, c'était quoi, c'est la guerre, c'est se cacher. (...) On faisait le sapin de Noël et on fêtait le Nouvel An. (...) Mais en Israël, dans ma tête, c'était être Juif, pouvoir dire: je suis Juif.*

A dix huit ans, pour la première fois, elle a assisté à un Chabbat traditionnel: *J'ai eu une amie Loubavitch⁶⁹⁷ et chez elle, pour la première fois, j'ai vu un Chabbat. Elle m'avait invitée. Et je me suis dit: ils sont un peu arriérés ces gens-là! (rires) Je ne comprenais pas. On ne touche pas à la lumière, on ne fait pas ceci, on ne fait pas cela... Oh! (rires) Moi, tout ce que j'avais lu, c'était sur le sionisme. Et ces Loubavitch, ils ne sont pas tellement sionistes. (...) Je me disais: je ne comprends pas, pour moi, le judaïsme, c'est vivre en Israël. Moi, à quelqu'un qui est très religieux en dehors d'Israël, je préfère un non religieux en Israël. (...) Faire Pesa'h en dehors d'Israël, ça n'a pas de sens! ca perd sa dimension historique; on trahit.*

Maintenant, Jocelyne est revenue à la pratique et quand elle va en France voir ses parents: *Ils ne pratiquent rien, mais quand je rentre, ils mettent la plata⁶⁹⁸ pour Chabbat, ils achètent de la viande kacher... Cependant, il est difficile de dire comment elle évoluera; elle a tempéré certaines pratiques: Il faut dire qu'à un moment je les faisais (les prières avant le repas), j'ai régressé (rires). C'est vrai qu'à un moment donné avant de manger du pain, je disais les bénédictions. Maintenant, je les dis seulement le Chabbat. (...) En fait, quelqu'un qui est non religieux est autant Juif, d'après la halakha⁶⁹⁹ que quelqu'un qui ne fait pas les mitsvot (commandements divins). De toutes façons, il est Juif aussi; il contribue à l'histoire.*

Le long de toute cette quête, Jocelyne a abondamment puisé à la source 'hassidique:

Je n'avais pas beaucoup de... Je n'ai pas du tout été bercée par la Bible, par l'histoire... C'est ça... J'ai beaucoup lu sur le 'hassidisme, sur toutes ces communautés qui ont disparu. En fait, c'est là qu'a commencé la littérature juive, avec le mouvement 'hassidique, le Ba'al Chem Tov⁷⁰⁰. J'ai lu l'histoire du Ba'al Chem Tov, les livres de Wiesel, de Buber. (...) Je suppose que ça a à voir avec mes parents. Ils parlaient de la Pologne. Je savais qu'il y avait eu des communautés juives importantes en Pologne, qui ont disparu. (...) Tout ce silence... tous ces disparus... je me suis intéressée... J'aimais bien cette atmosphère que décrit Buber, les villages, les fêtes, les gens. C'est important. Ils étaient tous 'hassidim et ils étaient travailleurs; ils étaient en relation avec leur foi. J'aime bien ce rapport terre-esprit... Tout ça c'est perdu maintenant. Quand on voit les 'hassidim, aujourd'hui, ce n'est pas ça. L'essentiel du monde du Ba'al Chem Tov a été perdu... Lui, il vivait, il participait à la vie. Il était très proche de la nature, des hommes et, à travers eux, de Dieu. Il y a une histoire qui dit: il ne faut pas lever la tête pour chercher Dieu, il faut avoir la tête en bas. (...) Je pense que ceux qui créent des yichouvim (des implantations en Israël) c'est ce qu'ils cherchent. (...)

⁶⁹⁷ - Mouvement religieux d'inspiration hassidique.

⁶⁹⁸ - Plaque chauffante maintenant la nourriture au chaud durant toute la journée du Chabbat.

⁶⁹⁹ - La loi religieuse.

⁷⁰⁰ - Fondateur du hassidisme en Pologne au 18^e siècle.

Je n'ai jamais tellement prononcé le nom de Dieu, mais disons que dans la nature, le fait de la regarder... On sent qu'il y a quelque chose d'infini. Quelque chose qui... A un moment j'avais pensé vivre dans un kibboutz; mais le kibboutz, c'est bien si tu y es avec ta famille.

Après tant de morts, tant de lourdeur paralysante, c'est à un hymne à la vie qu'en appelle Jocelyne: *L'histoire de la Mer Rouge, tout d'un coup, elle s'ouvre, c'est vrai, c'est un miracle, mais ça s'est passé dans la réalité, il a bien fallu tout un processus. C'est comme la vie, c'est le plus grand miracle; pour moi, c'est un plus grand miracle que de me trouver devant la mer qui, tout à coup, s'ouvre.*

2 - 12 - Ceux qui ne font pas la démarche

Ceux-là, nous n'avons pu les rencontrer⁷⁰¹, par définition, puisque ce travail se conçoit comme faisant partie du processus. Mais qui sait si, dans leurs profondeurs, toute une évolution ne se produit pas susceptible de s'exprimer lors d'un *choc déclencheur* ?

J'estime ne devoir rien à personne, je vis égoïstement et suis devenu insensible très tôt en ne pensant ni au passé ni à l'avenir, grâce à quoi, j'ai pu survivre sans problème majeur⁷⁰². Mais, ajoute D. Baumann, cet homme remarquablement intelligent n'est pas dupe de cette attitude. Il sait très bien que l'oubli ne se commande pas. Il essaie seulement d'oblitérer sa mémoire.

Tant que le deuil n'est pas suffisamment perlaboré, le temps reste bloqué. Ainsi, pour Juliette: *J'oublie tout au fur et à mesure, mes projets ne dépassent pas la journée d'aujourd'hui⁷⁰³.*

2 - 13 - Engagement et individuation

Un des enfants dit à D. Baumann: *Je crois que chacun de nous a dû inventer avec sa personnalité, ses moyens, un mode de déculpabilisation lui permettant d'accepter ce sursis, cette "vie devant soi". Cela aussi fait partie de notre lutte. Les SS tuaient les enfants juifs avec leurs parents car ils avaient peur de laisser grandir des "vengeurs". Peu d'entre nous le sont devenus au sens où les nazis l'entendaient. Faut-il le regretter ? Mais des combattants, oui, sûrement, et en premier lieu de ce combat à mener contre nous-mêmes pour évacuer ces poisons que le nazisme a laissés en nous. Vivre sans culpabilité, c'est pour nous un devoir⁷⁰⁴.*

Etre déterminé à vivre en s'affirmant soi-même, est considéré par ceux qui font la démarche de muer le subi en richesse, comme bien plus important que la sublimation d'un besoin de vengeance⁷⁰⁵: c'est une manière de *sortir* des séquelles de la Shoah et, libéré de la culpabilité, s'engager dans la conscience de ses devoirs.

⁷⁰¹ - En fait nous en avons rencontré plus d'un, mais il était impossible d'aborder avec le passé familial. Parmi eux, sans doute certains avaient franchi quelques étapes, et s'étaient résolument tourné vers l'avenir.

⁷⁰² - D. Baumann, id. p. 54.

⁷⁰³ - Id. p. 266. Cette impossibilité de se projeter dans l'avenir quand le poids du passé n'a pas été suffisamment allégé (ou plutôt transformé en levier), transparait chez Mathilde. (chapitre Famille B).

⁷⁰⁴ - Id. p. 264.

⁷⁰⁵ - H. Klein op. cit. note que la réaction de vengeance est davantage le fait des enfants de survivants que des survivants; ce que nous verrons avec Liliane (3^e partie). Il relate le cas d'un jeune kibboutznik, fils de rescapé d'un camp, qui se trouve nez à nez avec un jeune volontaire allemand. D'abord saisi de colère, il saisit un fruit et le tend au jeune Allemand: Ce faisant, non seulement il renverse l'identité négative imposée à son père par les Allemands en identité hautement positive, mais il ébauche une relation de paix là où le ressentiment pouvait le ronger.

D'où l'importance, pour les enfants de pouvoir s'approprier le passé ancestral, de pouvoir se situer comme prolongeant un passé afin de pouvoir se prolonger dans le futur ⁷⁰⁶ et, littéralement, de sentir l'orientation de leur vie en même temps qu'en lui découvrant une signification.

⁷⁰⁶ - Ruben Feuerstein, M.B. Hofman, «Intergenerationnel conflicts of rights, cultural imposition and self-realization». In the school of education, Indiana université, Vol. 58, N° 61, Hiver 1982: *La transmission du passé est rendue possible seulement grâce aux médiations qui élargissent les sphères temporelles et lui ouvrent l'accès à des aires qu'il serait incapable d'expérimenter directement. Cette transmission, doublée des facultés d'anticipation, produit chez l'enfant la capacité autant que le besoin de se représenter une aire espace-temps en expansion constante.*

Chapitre 3 : Articulation oral-écrit, la double voie de la transformation-transmission

Dire - écrire, la double voie de la transformation-transmission

Dans tout ce cheminement, où travail du deuil et travail de la mémoire sont deux aspects d'un même processus exprimable aussi en termes de transmission collective (du fait de la dimension collective et historique de la Shoah) et de quête de sens personnel (du fait de l'aspect hors norme de l'événement) échelonné dans la chaîne des générations, deux moments majeurs: le temps de la communication orale et le temps de la communication écrite. Deux temps alternant sur un continuum où le *non-dit* s mue en silence structuré et structurant.

La communication écrite devra être comprise comme incluant tout ce qui a laissé une trace graphique: récits, témoignages écrits, autobiographies, biographies, oeuvres littéraires... en rapport avec la Shoah ainsi que toute la création plastique, peinture, sculpture, cinématographie. La communication orale devra être comprise comme incluant tous les témoignages oraux ainsi que les discours et les paroles dites aussi bien en famille que face à un large public, au sujet de la Shoah. Ce qui caractérise la première est la possibilité, pour l'auteur de la communication, de ne pas être en contact immédiat avec le récepteur. Tandis que la deuxième est caractérisée par la mise en présence de l'émetteur et du récepteur. (L'oeuvre musicale ayant un statut particulier, puisqu'elle nécessite la présence, sinon de l'auteur, du moins des interprètes.)

1 - Le travail de la mémoire

Rappelons la notion de *hové*: le blocage du temps, l'abolition de toute loi spatio-temporelle, l'impossibilité du langage donc aussi l'impossibilité d'une mémoire vivante. La mémoire n'est plus qu'un disque, ou une cassette, sur quoi tout a été enregistré mais qu'il serait impossible de faire tourner. Il est impossible de l'entendre, ni d'enregistrer autre chose, ni d'entendre autre chose.

Mira dit à D. Baumann: *J'ai pris conscience à dix ans que mes souvenirs ne vieillissaient jamais plus longtemps que trois mois. Une autoprotection inconsciente,(...) ma mémoire n'a pas fonctionné dans mon enfance*⁷⁰⁷.

Or dans la tradition hébraïque, le rôle de la mémoire est essentiel. Les Juifs ont pu être appelés *Les bâtisseurs du temps*⁷⁰⁸.

1 - 1 - La mémoire selon la tradition juive

⁷⁰⁷ - D. Baumann, op. cit. p. 266.

⁷⁰⁸ - A. Y. Heschell, *Les Bâtisseurs du temps*, op. cit.

1 - 1 - 1 - Rôle rédempteur de la mémoire

Selon le Ba'al Chem Tov, initiateur du 'hassidisme en Pologne au XVIII^e siècle, l'oubli est la racine de l'exil; le souvenir est la racine de la rédemption. C'est en se souvenant de son origine que l'être humain prend conscience de sa véritable dimension et de son rôle dans l'univers. L'effort de mémoire est un effort de retour à la source originelle, source de toute vie et de toute connaissance; un effort de réminiscence, ou plutôt de reviviscence, de toutes les expériences vécues depuis la séparation d'avec l'origine qui, perçues dans la perspective d'ensemble d'une plénitude en devenir, perdent leur caractère erratique, se dotent d'un sens d'autant plus riche, peut-être, qu'elles se perdirent loin et longtemps.

Il n'y a pas d'exil, si ce n'est l'oubli du créateur C'est pourquoi le Becht ⁷⁰⁹ dit: "L'exil vient de l'oubli et le souvenir est la racine de la libération." *La Torah dit: "écris ce souvenir dans un livre et confie aux oreilles de Josué que j'effacerai le souvenir d'Amalek"* ⁷¹⁰. (...) *Qui veut être libéré annonce: "Je me souviens". L'exil est l'oubli, le souvenir est la libération, c'est là le fondement du 'hassidisme. Cette philosophie se rapporte directement à celle du collectif et de l'individuel, et à l'unité de la totalité. L'unité de temps apparaît sous une forme compréhensible et même sensible. (...) De même que le particulier revit dans son souvenir à tout instant de sa vie l'histoire de son passé, ainsi le général embrasse le monde, tous les lieux, et tous les temps. (...) Le Becht, inspiré par la sagesse, a considéré que la grande libération fait partie du principe de l'unité du général et du particulier* ⁷¹¹.

A l'échelle de l'humanité toute entière, ce retour à l'origine revêt une dimension cosmique qu'un E. Benamozegh exprime en une formule lapidaire: *L'être humain est l'univers prenant conscience de lui-même* ⁷¹². L'effort de mémoire se fait synonyme d'un effort de connaissance de soi, de prise de conscience de sa véritable identité. A travers l'être humain, c'est le cosmos qui retourne à son origine enrichi de tout un déploiement déchiffrable en termes d'espace et de temps.

A l'échelle individuelle, c'est un peu *le temps retrouvé*, et recréé, d'un M. Proust décrivant minutieusement les arcanes de son monde intérieur, c'est-à-dire de toutes les scènes sociales qu'il a intériorisées. Mais citer M. Proust, c'est déjà anticiper sur le rôle de l'écriture dans la mémoire.

1 - 1 - 2 - Rôle salvateur de la mémoire

Avant d'être rédemptrice, la mémoire est salvatrice. R. Draï rappelle que, dans l'épisode d'Esther, c'est grâce à la mémoire que le processus providentiel se déclenche pour sauver les Juifs: *Tel fut le mérite d'Esther: dans une situation qu'enténébrait la confusion et la mort, elle reconstitua le fil de la vie en reconstituant celui de la mémoire, non pas d'une mémoire archivale neutre, anonyme, mais d'une mémoire personnelle, d'une mémoire périlleuse rétablissant dans l'esprit d'Assuérus le sens de l'antériorité* ⁷¹³.

Le Pharaon (symboliquement, le prisonnier des formes fixes et répétitives), note R. Draï, pour mieux assurer son pouvoir, fait effacer le nom de ses prédécesseurs; mais de ce fait, *il ne vit un événement que dans sa facticité immédiate pour l'oublier* ⁷¹⁴.

⁷⁰⁹ - Le Ba'al Chem Tov

⁷¹⁰ - Entité symbolisant le mal dans la Bible

⁷¹¹ - Eliezer Steinmann, *Le jardin du hassidisme*

⁷¹² - Elie Benamozegh, *Israël et l'humanité*, Paris, Albin-Michel, 1961.

⁷¹³ - Raphaël Draï, *Lettre ouverte à Lustiger*, Paris, Alinéa, 1989 p. 4.

⁷¹⁴ - R. Draï, *La sortie d'Egypte*, Paris, Fayard, 1986, p. 229.

1 - 1 - 3 - Histoire juive et mémoire juive selon Y. Yérushalmi ⁷¹⁵

Dans un chapitre intitulé *les fondements bibliques et rabbiniques; le sens de l'histoire, la mémoire et l'écriture de l'histoire* l'historien Y. Yérushalmi montre combien il est capital, pour Israël, de *se souvenir et de ne pas oublier*, l'injonction étant faite sous forme positive et négative: il faut d'une part enregistrer clairement l'objet du souvenir, il faut d'autre part pouvoir le ramener à la conscience. Le verbe ZCR (se souvenir) est mentionné 169 fois dans la Bible, ayant généralement Dieu ou Israël comme sujet.

L'intérêt pour le passé, rappelle Y. Yérushalmi, n'est pas le fait de toutes les cultures. Dans de nombreuses cultures, *il n'a de sens et de réalité qu'en s'abolissant lui-même quand, par la répétition de rituels, la récitation et la réactualisation d'un mythe, il est possible de sortir périodiquement du temps historique pour revivre, même brièvement, le vrai temps des origines et des archétypes* ⁷¹⁶.

Pour l'historien grec ou latin, *écrire l'histoire était avant toute chose faire obstacle à l'inexorable érosion de la mémoire par le passage du temps.(...) Hérodote pouvait être le père de l'histoire; le sens de l'histoire fut l'invention des juifs. Ce fut l'Israël antique qui, le premier, donna sens à l'histoire.(...) Les "cieux", selon la formule du psalmiste, pouvaient encore "raconter la gloire de Dieu", l'histoire des hommes, elle, révélait sa volonté et ses desseins.(...) Cette conception puisait à une compréhension intuitive du divin et elle s'affina à travers des épreuves historiques intensément vécues.(...) Jeté à son corps défendant dans l'histoire, l'homme parvient, selon la pensée hébraïque, à affirmer son existence en dépit des souffrances que celles-ci lui inflige et progressivement, avec persévérance, il comprend que Dieu se révèle dans le cours de cette existence.*

Dans la tradition juive, les rites et les fêtes ne sont pas la répétition d'archétypes mythiques; ils sont la reviviscence d'événements considérés comme ayant eu vraiment lieu. Ils réactualisent les grandes heures, les grandes épreuves.

Moïse ne vient pas au nom du Créateur mais au nom du *Dieu de nos Pères*, du *Dieu qui fait sortir son Peuple d'Egypte*, c'est-à-dire du Dieu de ceux avec qui l'histoire commence (*Ex. 3, 16; Ex. 20, 2*). L'Israël antique découvre Dieu à travers ce qu'Il fait dans l'histoire (*Deut. 32,7; Isaïe 44, 21; Michée 6, 5*).

Mais de quoi faut-il se souvenir ? Tout événement ne mérite pas d'être enregistré. En fait, ce n'est pas l'historiographie pour elle-même qui importe, mais le rapport que les Juifs ont avec leur propre passé. Il ne s'agit pas d'être simplement curieux du passé mais de *se souvenir, avant toute chose, des interventions de Dieu dans l'histoire et des réactions — fussent-elles bonnes ou mauvaises — qu'elles suscitèrent chez les hommes (Deut 6, 10-12; 8, 11-18).(...*) *Jamais les rabbins n'écrivèrent l'histoire qui advint après la période biblique.* La période post-biblique est celle de la puissance des nations, puissance temporaire sous laquelle une trame invisible se tisse qui, seule, intéresse les rabbins. *La destruction et la rédemption sont dialectiquement liées.* Le détail de l'histoire des nations importe peu. L'important est, durant cette époque d'exil, de vivre en conformité avec la Loi. Après la défaite de Bar Kochba, les sages prescrivirent ce qui seul, à leurs

⁷¹⁵ - Yosef Yerushalmi, *Histoire juive et mémoire juive*, Zakhor, Paris, La Découverte, 1984.

⁷¹⁶ - Mircéa Eliade a montré l'importance du temps mythique dans les cultures qu'il a étudiées, comme d'un temps hors de l'histoire, qui permet d'échapper à l'aspect destructeur du temps ordinaire. Dans la tradition juive, il s'agit de déceler comment les réalités d'ordre mythique s'inscrivent dans l'histoire, sont amenées à se réaliser.

yeux avait du prix, *ils n'écrivirent pas l'histoire du Deuxième Temple ni de la période qui suivit sa destruction, mais ils mirent tous leurs soins à consigner les détails du service religieux, convaincus que celui-ci serait restauré*⁷¹⁷. Il y a alors passage de l'histoire à la mémoire.

Les deux grands canaux qui charrient cette mémoire, note, Y. Yérushalmi sont les rites et le récit. Nous retrouvons, après la Shoah, la prolongation de ces mêmes canaux: la ritualisation des cérémonies du souvenir et le récit, sous toutes ses formes depuis le témoignage, écrit et/ou oral, face à un public restreint ou élargi à tous les lecteurs potentiels, jusqu'aux oeuvres artistiques. Quel que soit le canal emprunté, le silence, qui n'est plus le *non-dit*, s'y structure où l'indicible évoqué reste informulable mais devient source de communion et de renouvellement des forces du groupe.

Cependant, si les canaux de la mémoire sont bien toujours les mêmes, l'interprétation de l'historiographie, elle, est en rupture complète avec la tradition dans la mesure où l'historien juif d'aujourd'hui utilise des méthodes d'analyse qui ne sont plus celles de la tradition mais celle de la pensée occidentale moderne. C'est ce que constate Yosef Yerushalmi: *J'ai conscience de l'ironie de ma situation: mes méthodes de fouilles dans le passé juif constituent une rupture décisive avec ce même passé*⁷¹⁸.

Déjà, l'une des plus grandes catastrophes de l'histoire juive, l'expulsion d'Espagne en 1492, avait stimulé un regain de l'historiographie juive: le bouleversement de la vie et des mentalités était tel qu'en la personne de Joseph Ha Kohen, principal historien juif de cet événement, l'historiographie juive semble opérer un changement significatif de perspective. L'histoire contemporaine, celle des nations des XV^e et XVI^e siècles comme celle des Juifs, suscite un intérêt tout nouveau. *Mais jamais cette historiographie n'atteint le niveau d'analyse critique qui fut celui des meilleurs ouvrages d'histoire générale de l'époque et, en fait,(...) aucun auteur ne réussit à sortir du cadre conceptuel juif traditionnel.* Les événements y sont toujours perçus comme l'accomplissement des prophéties et les ouvrages historiques sont relégués au rang des *livres de guerre (...)* à lire quand on a le temps⁷¹⁹. Ainsi, aussi catastrophique qu'elle fût, l'expulsion d'Espagne fut-elle interprétée selon les schèmes traditionnels, toujours pourvoyeurs de sens. *Les événements les plus terribles cessent finalement de faire peur, dès lors qu'on les interprète grâce à de vieilles catégories et qu'on refuse de les saisir dans leur bouleversante spécificité*⁷²⁰.

Qu'en est-il après la Shoah ? Les historiens juifs d'aujourd'hui ont adopté les méthodes de l'historiographie. Celle-ci, *à rebours de la mémoire, qui est sélective, n'ignore rien, voudrait tenir compte de tout.* Mais, se demande Y. Yerushalmi, ne continuent-ils pas à préférer le mythe à l'histoire ? *Aujourd'hui, les Juifs sont complètement réémergés dans le courant de l'histoire et pourtant leur perception des modalités de cette immersion et du lieu qu'ils occupent relève le plus souvent du mythe que de la réalité*⁷²¹. Le sionisme se voulait en révolte contre la tradition rabbinique et pourtant ne s'est-il pas empreint de la ferveur messianique ?

L'Holocauste a déjà suscité plus de recherches historiques que tout autre événement de l'histoire juive mais je ne doute pas que l'image qui s'en dégage, loin d'être forgée sur l'enclume de l'historien, soit fondue dans le creuset du romancier. Bien des choses ont changé depuis le XVI^e siècle, mais une seule curieusement est demeurée: aujourd'hui comme hier il apparaît que si les

⁷¹⁷ - Y. Yerushalmi, op. cit. pp 20-42.

⁷¹⁸ - Id. p. 97.

⁷¹⁹ - Id. p. 79.

⁷²⁰ - Id. p. 51.

⁷²¹ - Id. p. 114.

*Juifs ne rejettent pas l'histoire, ils ne sont pas préparés pour autant à lui faire face; ils semblent au contraire attendre un mythe nouveau, métahistorique*⁷²².

En définitive, si l'historiographie est indispensable (nous avons évoqué la nécessité de vérifier l'*incroyable* pour opérer le travail du deuil) elle est loin d'être suffisante et ce, pour plusieurs raisons:

- Elle risque de faire sombrer dans le plus noir pessimisme. Y. Yerushalmi cite Nietzsche: *Il y a un degré dénommé de ruminant de sens historique qui nuit au vivant et qui finit par le détruire, qu'il s'agisse d'un homme, d'une nation, d'une civilisation*⁷²³.

- Elle risque de bloquer la mémoire, c'est-à-dire la vie du souvenir, son évolution dans les consciences; dernier risque abondamment dénoncé dans un ouvrage tout entier consacré à la critique de *Shoah*:⁷²⁴. Le film de C. Lanzmann y est analysé comme un des meilleurs garants d'une mémoire autant respectueuse de la transformation du passé (les images sont toutes au présent) que d'une transmission de ce passé lourd d'une charge, porteur d'une onde de choc, émotion toujours renouvelé. Le spectateur est plongé dans la stupeur; il est mis face à l'*incroyable* et se surprend en quête de sens.

En fait, et c'est bien ce qui surprend l'historien moderne en Y. Yérushalmi, sans le vouloir, et même s'il est en rupture de ban avec sa tradition, le Juif de l'après-Shoah ravive de vieux réflexes.

1 - 1 - 4 - Mémoire et transmission

La mémoire, selon la pensée juive, est indissociable de la transmission, c'est-à-dire de la réécoute et de la relecture du texte par chaque génération, chacun de ses membres devant réinterpréter les données du passé en fonction des situations locales et temporelles, en fonction de la manière dont le texte lui parle, l'interpelle, le questionne. C'est l'ensemble des enrichissements de cette mémoire, sa réactualisation, qui constitue la tradition. En ce sens, la tradition ne s'oppose pas à la modernité ou à l'innovation, elle lui donne ses racines.

S'il est des règles d'interprétation très rigoureuses, afin de sauvegarder la rectitude du sens, leur usage est à la portée de chacun:

*Les prescriptions ne sont pas transmises à Moïse et à Aaron pour qu'ils les conservent par devers eux ou pour qu'ils les confient à une autre classe sacerdotale comme autant de mystères ésotériques. Les prescriptions doivent être dites, exprimées sur le mode du "davar" (parole), de la parole fondatrice, créatrice, à l'ensemble des Bney Israël (fils d'Israël) désignés comme "aèda", comme collectivité engagée dans une histoire porteuse d'une mémoire. ('Ad signifie témoignage) et d'un projet. Le mot "aèda" se distingue donc de celui de "goy" (peuple) ou de "kehila" (communauté) en ce qu'il souligne l'historicité de la collectivité humaine qu'il désigne*⁷²⁵.

1 - 1 - 5 - Réminiscence ou reviviscence ?

Le souvenir historique ne représente pas un point fixe dans le passé qui a un an de plus chaque année qui passe; c'est au contraire un souvenir toujours à proximité, un souvenir qui, au fond,

⁷²² - Id. p. 114.

⁷²³ - Id. p. 147.

⁷²⁴ - *Shoah*, op. cit.

⁷²⁵ - R. Draï, *La sortie d'Égypte*, op. cit. p. 525. Voir *Sur l'autre révisionnisme*, Paris, Alinéa, 1989.

*n'est pas du présent du tout, qui est en réalité éternellement actuel: chaque individu doit considérer la sortie d'Égypte comme s'il était lui-même sorti avec eux*⁷²⁶.

La mémoire juive, rappelle N. Lapierre est *reviviscence plus que réminiscence*. (...) *L'événement réactualisé n'est pas un souvenir distancé, mais une vivante expérience qui voyage entre le passé et le présent comme entre l'ici et l'ailleurs d'un destin de migrant*⁷²⁷. (...) *Je comprends mieux aussi les propos tenus par Lanzmann parlant de son film*. (...) *Il expliquait qu'il était important pour lui d'avoir eu froid, même si cette souffrance était sans commune mesure avec celle des déportés*. Elle-même parle du froid qu'elle éprouve, en tenue légère à la fin de l'été en Pologne, où elle s'est sentie obligée d'aller. *Le ressort est le même: ce besoin d'éprouver, d'incorporer, de façon aussi intime et ridicule que ce soit, quelque chose de ce qui fut vécu dans l'horreur par d'autres et que l'on cherche dans le vide et l'effacement glacial du présent*⁷²⁸.

Par cette reviviscence, les expériences personnelles enrichissent l'ensemble de l'héritage culturel; en retour, celles-ci s'intègrent dans celui-là.

Quand vient le souvenir... S. Friedlander, fils de déportés morts à Auschwitz, enfant caché, a choisi pour titre de son autobiographie un aphorisme qui lui fut inspiré par G. Meyrinck. Dans un sillage où semblent s'unir les conceptions de l'Écrivain biblique, de Platon et de la Gnose, il rappelle: *Quand vient la connaissance, le souvenir vient aussi, progressivement. Connaissance et souvenir sont une seule et même chose*⁷²⁹.

1 - 2 - La mémoire en tant que transformatrice du vécu en expérience

Pour E.H. Erikson⁷³⁰, la mémoire est un processus d'organisation de l'expérience:

- Elle sauvegarde la cohérence de l'expérience en gérant les chocs rompant la continuité relationnelle entre l'organisme et le milieu
- Elle permet d'anticiper les réponses aux dangers
- Elle intègre à la personnalité le fruit des expériences.

Par ces différentes fonctions, elle assure à l'individu le sens de son individuation et de son identité. Par le travail de la mémoire, l'individu peut devenir maître de son passé: il n'est plus prisonnier de ce qui l'a conditionné, il en devient l'utilisateur.

La mémoire n'est pas qu'un simple réceptacle d'images, de faits, de noms. Elle est une mise en relation de ceux-ci. Quand les relations, les "associations" sont "tordues" ou douloureuses ou dangereuses, angoissantes... il s'agit de dénouer les noeuds et de retrouver un libre-jeu cohérent et intégrateur. Il s'agit littéralement de traiter les souvenirs au sens curatif du terme en même temps qu'informatique: leur donner une forme susceptible de faire partie d'un héritage de significations, qui sont autant d'énergies, au lieu de les maintenir dans une ombre stérile qui les fait ressentir comme des fantômes ou des fardeaux. (...) *Articuler le passé ne signifie pas le connaître tel qu'il a effectivement été mais bien plutôt devenir maître d'un souvenir tel qu'il brille à l'instant d'un péril*⁷³¹.

⁷²⁶ - E. Rosenzweig, op. cit. p. 259.

⁷²⁷ - N. Lapierre, op. cit. p. 265. Nous avons déjà noté ce besoin de ressentir ce qu'ont vécu les parents, grands-parents (voir plus haut, à propos du pèlerinage, ainsi que le témoignage d'Elsa)

⁷²⁸ - Id. pp 15 et 228.

⁷²⁹ - S. Friedlander, op.cit. p. 27.

⁷³⁰ - E.H. Erikson, *Childhood and society*, New York, Norton, 1950.

⁷³¹ - N. Lapierre, op. cit. p. 37.

C'est par la perlaboration de la mémoire que le *vécu* d'un individu (notion que nous définissons comme l'ensemble des événements et des émotions qui les accompagnent qui font le poids d'une vie humaine) devient une *expérience vécue* (notion que nous définissons comme ces mêmes événements, et les émotions qui leur sont attachées, revus, réinterprétés par la mémoire et peu à peu prenant sens pour l'individu). Par l'expérience vécue, nous semble-t-il, l'individu passe de l'exister à l'être.

2 - Dire, raconter

Si l'écrire peut s'adresser d'abord à soi-même, le dire et le raconter s'adressent d'abord à quelqu'un. La présence d'autrui est essentielle au dire. Comme on dit (...) ça fait du bien de raconter ses malheurs passés. Le proverbe vaut dans toutes les langues du monde, mais il convient il ne peut mieux en yiddish ⁷³².

2 - 1 - Verbaliser le *non-dit*

La verbalisation du *non-dit* revêt toujours une dimension d'aveu. C'est un moment essentiel dans la restauration de la dignité comme dans le processus du deuil. Nous renvoyons au paragraphe sur le *non-dit des émotions*.

Avoir esquissé ici ma propre image m'a lavé de toutes les taches que j'étais seul à contempler. En les collant sur le papier je leur ai fait perdre leur caractère secret. Elles sont devenues un document ⁷³³.

2 - 2 - Raconter

Entre l'expression du *non-dit* et le récit raconté, tout un processus est intervenu. Dans un cas le soulagement, peu ou prou, de l'aveu, une dissipation de la culpabilité et de la honte, le passage à une réalité assumée. Dans l'autre, une dimension cathartique et, dès que le récit est suffisamment construit, une dimension réparatrice non dénuée de plaisir.

2 - 2 - 1 - Valeur thérapeutique et initiatique du récit dans la tradition juive

Les maîtres du 'hassidisme connaissaient la valeur d'un enseignement serti dans un bon récit. Lorsque des 'hassidim et des hommes pieux sont assis et se racontent les actes des tsadiq, le Saint Béni Soit-il les considère comme s'ils étudiaient le fait du char céleste.(...) Grâce aux récits des actes des tsadiqim (les justes, en parfait accord avec la volonté divine), on fait descendre sur le monde la lumière du Messie et on éloigne beaucoup l'obscurité et les difficultés ⁷³⁴.

Un récit touche l'émotionnel et l'imaginaire, aussi a-t-il un impact que ne peut avoir le meilleur des raisonnements: *Il faut se préparer davantage pour raconter un récit que pour expliquer un texte profond et l'auditeur pour le comprendre doit aussi se préparer davantage. Le récit véritable établit la vérité et la paix, tandis que le faux récit fait de l'homme un menteur.(...) Un autre auteur Habad* ⁷³⁵ dit: "Le récit est un enseignement de vie." Nous pouvons ajouter que le récit est la vie. *Les sages du 'hassidisme nous ont communiqué une doctrine complète sur la science du récit. On ne*

⁷³² - P. Levi, *Maintenant ou jamais*, op. cit. p. 324.

⁷³³ - P. Francès-Rousseau, op. cit. p. 171.

⁷³⁴ - Ba'al Chem Tov, cité par E. Steinmann, op. cit. p. 73.

⁷³⁵ - Une des branches du mouvement hassidique.

doit pas raconter un récit, on doit le vivre, et le faire vivre. L'homme doit pouvoir dire ce qui s'est passé en lui.(...) Le récit meurtrit le coeur et est capable de le guérir ⁷³⁶.

2 - 2 - 2 - L'identité narrative ⁷³⁷

En faisant le récit de sa vie, le narrateur redéploie le temps dans une cohérence orientée qui constitue en elle-même un sens (toujours entendu dans la plénitude du terme: signification, ressenti, direction). C'est d'autant plus vrai qu'il a subi un choc violent. La remise en mouvement du temps est primordiale pour ceux qui ont été bouleversés par un *hovè*.

P. Ricoeur est un des auteurs qui s'est le plus interrogé sur la relation entre récit et identité ⁷³⁸. Pour lui, toute une identité se constitue en tant que narration d'elle-même. Par le récit, le passé est reconstruit selon une *configuration* dévoilant le sens et la valeur que, du présent, il est possible d'attribuer au passé. Par le récit, le temps se construit une structure intelligible, quasi tangible, saisissable tout en étant fluide et animée de mouvement. L'imaginaire s'y rend présent comme un lieu où il est possible de déambuler selon un trajet qui en est la succession chronologique.

2 - 2 - 3 - Témoigner: un moment majeur dans le processus de l'après-Shoah

L'entretien-récit-de-vie-témoignage, en tant qu'événement a été explicité dans le chapitre sur la méthodologie. Il s'agit de voir maintenant en quoi le moment du témoignage, en particulier pour les rescapés des camps d'extermination, est un des moments clé de la transmission-transformation du traumatisme paradigmatique en souvenir.

a - Rappel des différentes situations de témoignage

Dans son ouvrage sur *l'expérience concentrationnaire* ⁷³⁹, M. Pollack analyse les différentes situations de témoignages pour les rescapés des camps de la mort:

- Déposition judiciaire: La demande de témoignage émane d'un tribunal ou d'un organisme soucieux d'établir la vérité des faits dans la poursuite des nazis

- Témoignage historique: La demande est exprimée par des chercheurs. Ils peuvent être historiens, membres d'organisations d'anciens déportés, chercheurs dans un centre de documentation... Leur finalité est scientifique, politique ou nationale

- Ouvrage à caractère biographique: L'initiative peut être le fait de chercheurs ou de l'auteur lui-même ou encore des personnes de l'entourage proche. La forme est plus ou moins soignée. Le souci premier est celui de l'authenticité. Il convient de classer ici les récits, de dimensions très variables, que les témoins ont voulu donner à leurs enfants

- Ouvrage à dominante littéraire: Le témoin se fait écrivain; il s'attache à transposer sa propre expérience pour toucher chez le lecteur un niveau autre que celui concerné par la seule historiographie. C'est tout le problème de la différence entre le simple enregistrement des faits et l'exploration de leur impact chez ceux qui les ont vécus. Le témoignage n'est plus sollicité de l'extérieur. Il manifeste la nécessité intérieure de l'auteur de communiquer à un public anonyme et non limité dans le temps ni dans l'espace, l'unicité d'une expérience. Il peut se muer en pure poésie, voire en prière adressée à l'humain en l'homme ou à un dieu ne figurant au répertoire d'aucune théologie.

⁷³⁶ - Rabbi Chalom Dov Ber, un maître du hassidisme, cité par Eliézer Steinmann, op. cit. p. 75

⁷³⁷ - Paul Ricoeur, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1^o tome 1984, 3^o tome 1985.

⁷³⁸ - P. Ricoeur, op. cit.

⁷³⁹ - M. Pollack, op. cit.

Parmi les motivations du témoin, précise M. Pollack, la dominante peut varier entre:

- Le désir de parler pour ceux qui ont disparu; le témoin est alors porte-parole
- Le souci de garder leur mémoire vivante; le témoin rend hommage aux morts
- Le sentiment de devoir proclamer la vérité des camps; lutte contre le révisionnisme
- Le souci d'avertir, de dénoncer jusqu'où peuvent conduire la haine et la *banalité* du mal
- Le besoin plus ou moins conscient de se libérer du poids du passé. La dimension cathartique des témoignages vaut pour le témoin comme pour celui qui l'écoute.

b - Rappel des effets bénéfiques du témoignage

Margareta, rescapée d'Auschwitz souffrait de *dépression et d'insomnie*. Or plutôt que de prescrire une *psychothérapie*, le médecin pensa que rendre publique son histoire devrait avoir un effet bénéfique sur elle ⁷⁴⁰.

L'effet cathartique du témoignage a été noté par beaucoup d'observateurs. R. Krell a recueilli des témoignages d'enfants (des rescapés nés entre 1939 et 1945). Il demande: *que reste-t-il quand un enfant est privé de tout: famille, sécurité, nourriture, nom...? Il lui reste une histoire. Wiesel se présente lui-même comme un conteur d'histoires*. Autrement, il n'a plus rien; il n'est plus que son histoire; l'écouter le rend à lui-même.

Tous les *enfants* dont Krell a recueilli le témoignage font part de malaises communs. Ils ont l'impression:

- D'être caméléon; ont dû s'adapter en apparaissant à la fois juif et chrétien
- De pouvoir se compartimenter
- De ne pouvoir tirer aucune gloire de leur passé
- D'être différents alors qu'ils aspirent à une vie normale et à être *comme tout le monde*

Tous ces *enfants* reconnaissent tirer des bienfaits de ces moments de témoignages:

- Ils ont pris conscience de l'importance de leur expérience, de son originalité
- Ils ont découvert avoir réalisé des actes de courage, de dépassement, jusqu'alors minimisés tant ils leur paraissaient normaux
- Ils perçoivent sous un nouvel éclairage certaines de leurs réactions qui les gênaient, leur étaient incompréhensibles et leur paraissaient anormales
- Ils sont heureux de pouvoir laisser un message à leurs enfants et leur présenter un visage plus vrai que celui fabriqué pour être comme tout le monde
- Ils peuvent relier les éléments d'un parcours de vie jusqu'alors épars grâce à la restauration du fil temporel.

Même la déposition judiciaire a son effet cathartique: le rôle cathartique du procès Eichmann, qui a été analysé par H. Klein ⁷⁴¹, nous a été confirmé par nombre de témoins.

Comme tout récit de vie communiqué à quelqu'un, le témoignage est l'occasion d'une sorte de valorisation, de *caution positive*, nous disent M.- O. Gonseth et N. Maillard, par laquelle le sujet est amené à repenser sa propre vie. Le moment du récit est un moment de reconstruction de sa vie par

⁷⁴⁰ - Id. p. 17.

⁷⁴¹ - H. Klein, op. cit.

le sujet en ce qu'il doit faire l'effort de *donner une image de lui-même suffisamment cohérente pour être communiquée à autrui* ⁷⁴².

Citons un dernier effet du témoignage, la restauration de la dignité personnelle. *Louise était réellement ennuyée que cet entretien paraisse dans un livre, mais elle ne parvenait pas à saisir ce qui la gênait, quand brusquement elle s'est écriée: "Je ne veux plus être anonyme, j'en ai assez, je ne supporte plus. Prends cet entretien, mais publie le sous mon vrai nom: Louise Brodsky"* ⁷⁴³.

Ainsi le témoignage, pour le témoin, est beaucoup plus qu'une catharsis, beaucoup plus que la reconstitution d'une cohérence personnelle, l'une et l'autre pourtant vitales. Le témoignage est le moment où, même s'il fut du nombre des résistants armés, le témoin prend part à l'*aveu* de la *vulnérabilité* collective et, par cet *aveu*, contribue à restaurer la *dignité* six millions de fois bafouée.

Moment où le témoin transforme son *vécu* en *expérience* ; où ce qu'il a *sent* devient un *ressenti*, un senti conscient et, simultanément, un ressenti par d'autres dans l'échange verbal. Le moment du témoignage est un intense moment de communion émotionnelle, entre le témoin et ceux qui l'écoutent; une étape essentielle du deuil, un intense moment de ressourcement libérateur.

Un rescapé d'Auschwitz à qui j'exprimais mes craintes de devoir peut-être un jour parler en public de ma propre expérience de témoin de témoin m'encouragea: *ça vous fera beaucoup de bien; ça vous libérera, je vous le dis par expérience*. Par la présence du témoin, c'est-à-dire le contact direct entre témoin et ceux qui deviennent témoins de témoin, l'information se fait quelque peu connaissance. Sa parole n'est pas qu'une succession de mots, elle fait comprendre l'idée de *verbe créateur*. Le moment du témoignage est un des moments clés de la perlaboration du deuil: les morts sont reconnus comme destinés à ne jamais revenir, mais leur message, s'il est entendu, éveille en celui qui le reçoit une flamme de conscience.

Enfin le moment du témoignage est un moment capital dans la quête de sens, de ce sens qu'il faut toujours prendre dans sa plénitude:

- Orientation spatio-temporelle: le témoin *sent* où il en est avec lui-même, réalise ce par quoi il est passé.
- Sensation du contact avec la vie, avec ses affects.
- Signification: la question du *pourquoi moi ?* sous-jacente à tout témoignage, questionne à son tour le témoin du témoin, à moins qu'il ne se cuirasse de mauvaise foi.

c - Paradoxe du statut du *témoin*: maximalisation de la distance et de l'engagement

Rappelons que, quelle que fût leur situation durant la Shoah, nous avons considéré les récits de tous les survivants (et de leurs enfants) comme des témoignages. En effet, tous ceux de la Première génération furent sous la menace nazie et, de ce fait, sont témoins de l'*incroyable*, ont participé de cette situation massivement *extrême*. De même nous avons entendu leurs enfants comme des *témoins de témoins*. Et c'est bien ainsi que tous nous ont livré leur témoignage.

⁷⁴² - Marc-Olivier Gonseth, Nadja Maillard, Neuchâtel, «L'approche biographique en ethnologie, point de vue critiques, In «Recherches et travaux de l'Institut d'Ethnologie». n°7, 1987, p. 39.

⁷⁴³ - C.Vegh, op. cit. p. 148. Louise Brodsky me donne l'occasion d'exprimer un regret: n'avoir pas pu reprendre contact avec chacune des personnes enregistrées lors de cette recherche. Certaines m'auraient peut-être donné leur accord pour être présentées sous leur nom authentique. Les voici masquées, alors que témoin d'un événement historique, collectif, leur identité personnelle se trouve investie d'un rôle prééminent.

Or le statut du témoin exclut toute tentation de héroïsation et d'émotion personnelle. C'est la distance qui fait la valeur du témoignage. Le témoin s'efface en tant que personne derrière les scènes qu'il a enregistrées.

Cependant, cette distance maximale est aussi engagement maximal: engagement dans la transmission de la forme que cette vérité, commune à tous les témoins et indicible dans son unicité, a prise pour l'un d'eux en particulier. En prêtant son visage et sa voix à l'indicible du mal, le témoin du judéocide néantise celui-ci dans sa conséquence la plus grave: le mensonge, la dénégation.

Cet engagement s'inscrit à un triple niveau:

- Vis à vis du lignage familial

- Vis-à-vis de l'histoire initiée par les patriarches et assumée par les diverses communautés juives

- Vis-à-vis de ce que H. Arendt ⁷⁴⁴ appelle l'*humanitas*, qui révèle sa dignité à l'espèce humaine, *humanitas* exposée à la mort par le crime contre l'humanité.

Hautement cathartique, contribution à la vérité historiographique et, quand il s'adresse aux enfants, suture familiale là-même où tomba le *tranchant de l'histoire*, le moment du témoignage est bien plus encore: il est un des noyaux d'une Histoire en train de s'accomplir, d'une Histoire pensée à la manière de Jaspers, comme rassemblant, dans une *communication illimitée* toutes les histoires nationales et individuelles. *La vérité elle-même est communicative, en dehors de la communication, elle s'évanouit et ne peut être conçue; à l'intérieur du domaine "existentiel" vérité et communication ne font qu'un. "La vérité c'est ce qui nous rattache les uns aux autres." Ce n'est que dans la communication — entre contemporains aussi bien qu'entre les vivants et les morts — que la vérité se révèle* ⁷⁴⁵.

Le témoin ouvre l'espace de l'*humanitas* à ceux qui veulent bien l'écouter. Tout comme Jaspers a fondé avec les philosophes de tous les temps *un royaume des Esprits où ils peuvent de nouveau apparaître comme des personnes parlantes — parlant depuis le royaume des morts — qui, parce qu'elles ont échappé au temporel, peuvent devenir des compagnons perpétuels dans l'espace spirituel* ⁷⁴⁶, le témoin fonde avec *les vrais témoins* un espace, un déploiement d'un lieu où tous les vulnérables peuvent se reconnaître solidaires et nouer des relations illimitées.

A partir des cendres je veux apporter l'espoir aux gens... Je dis aux enfants: "Que reste-t-il si on nous prend tout?" La réponse est: "Nous avons un récit à donner". C'est déjà quelque chose. Tout le monde est toujours prêt à vendre quelque chose pour de l'argent, mais que peut-on donner pour rien? On peut donner un récit, de l'amour, de l'amitié, de l'espoir.(...)

Nous avons un récit à donner et à travers ce récit un peu de notre âme, de cette âme indissolublement liée à la vie juive ⁷⁴⁷.

En effet le témoin est le survivant du judéocide. La question de l'impossible définition de la judéité, ou plutôt d'une définition toujours en quête d'elle-même au sein d'une *communauté de destinées*.

Il convient, pour clore sur le paradoxe du témoin, de signaler qu'il atteint son maximum quand il parle à ses enfants et petits-enfants. Le temps de son récit, face à ceux avec qui le lien affectif est

⁷⁴⁴ - H. Arendt, op. cit.

⁷⁴⁵ - Id. p. 99.

⁷⁴⁶ - Id.

⁷⁴⁷ - Cité par J. Kestenberg, *Introduction à l'étude Jérôme Rilker*, op. cit.

maximal, il est pris dans l'engagement maximal, celui de la responsabilité bio-affective, et perçu par les siens à une distance maximale, celle du témoin d'une autre planète. C'est bien là ce qui fait la difficulté de la transmission au sein des familles et le risque, peut-être inévitable, de transmettre l'écho du choc, la *vue du Mal*, autant que le message dynamisant d'un être humain *miraculé* et pétri d'expérience vécue. Serait-ce le paradigme de toute communication authentique qui, nécessairement sauvegarde l'indicible de chaque être ?

C'est bien aussi, entre autres raisons, parce que le dire peut être d'une intensité trop violente que le média de l'écrire s'impose.

3 - Ecrire

Bien qu'il ait été question de la communication écrite comme incluant tout ce qui laisse une trace, notre étude se centrera sur le livre en tant qu'emblématique du lieu où l'être humain dépose son message et l'offre à l'interprétation multiple. Au cours de notre recherche, le livre, le passage par l'écrit, mentionné par quasiment tous les témoins (et enfants de témoins) que nous avons rencontrés, s'est révélé être un objet bien singulier. Bien souvent il nous a été présenté comme une sorte d'objet médiateur, offert quand les paroles ne peuvent exprimer tous les arcanes de la réflexion et du questionnement personnel; peu à peu il s'est révélé porteur de qualités quelque peu analogues à celles de l'*objet transitionnel* décrit par D.W. Winnicott; enfin il permet, pour celui qui écrit, de déposer, en lui donnant forme, une part de ce qu'il peut ressentir comme un fardeau d'autant plus encombrant qu'il n'est pas délimité dans la psyché, et, pour celui qui le lit, il offre le reflet structuré et structurant de ce qu'il ressent lui aussi comme fardeau envahissant.

a . Le livre, l'écrit, comme *objet médiateur*: Le livre (entendu dans un sens très large, ce peut être un document de quelques pages) se révèle souvent être le meilleur moyen de communication dans les familles. Beaucoup de parents rescapés désirent donner par écrit le récit de leur expérience à leurs enfants. La charge émotionnelle a ainsi la possibilité de *transiter* dans une sorte d'objet médiateur grâce auquel l'impact émotionnel peut être modulé et, en quelque sorte, apprivoisé.

Presque tous les témoins que nous avons rencontrés nous ont cité un ou plusieurs livres et, souvent, nous en ont prêtés.

b . Le livre, *lieu transitionnel paradigmatique*: Le livre, à travers les témoignages qui nous ont été faits mais aussi à travers la nombreuse littérature qu'a suscitée la Shoah, nous a semblé être le lieu privilégié de la *réparation*, de la restauration de l'*aire transitionnelle*, entendue dans le sens large de toute l'aire de culture, qui fut brisée par la Shoah. Il serait, après le traumatisme paradigmatique, une sorte d'*objet transitionnel paradigmatique*.

Par l'écriture, le *Je* (l'agent écrivant) semble réunir implication maximale et distanciation maximale. Il se distancie de lui-même au fur et à mesure qu'il transcrit son récit (transcription concevable comme une transposition, un transvasement, une traduction en langage des émotions et du monde intérieur) et le délivre à l'anonymat du public. Déroulant l'histoire de sa personnalité dans le récit de sa vie (ou ses transpositions romanesques), le *Je* de l'auteur, réduit à la limite à un rôle de pur témoin de lui-même, peut s'y entrevoir comme en un miroir où se reflètent aussi la silhouette de tous les absents, de tous ceux dont il a intériorisés le souvenir. Avec le livre, le *Je* communique avec lui-même, apprivoise sa solitude et le drame de l'abandon, à la manière de

l'enfant qui apprend à s'accommoder de l'absence de sa mère en choyant, ou en malmenant, son objet préféré.

Pour la Deuxième génération ⁷⁴⁸ le document écrit prend souvent la forme d'une recherche universitaire dans laquelle il est bien souvent clairement fait allusion à l'implication personnelle du chercheur dans le sujet de sa recherche: histoire et /ou psychologie.

Le roman de J. Léger, *Jacob Jacobi*, sera analysé en tant qu'exemplaire de cette dualité de l'auteur et de son héros; où le héros lui-même se dédouble et combat, comme en un duel réel, un fantôme obsédant; le roman commence d'ailleurs par l'assassinat de celui-ci.

c . Le livre en tant que structurant le silence: Le livre ouvre l'accès au *silence structuré*. Garant du souvenir, il permet de moins penser à l'objet du souvenir. Garant de la mémoire, puisque rédigé par un témoin, selon son propre point de vue, et nourri de son vécu, ce que ne peut offrir la reconstitution historique.

Ce sont ces différents aspects du livre et le rôle de celui-ci dans le processus de transformation du choc de la Shoah en souvenir qui sera examiné dans les pages suivantes. Mais d'abord, il s'impose de rappeler la centralité du livre dans la tradition juive.

3 - 1 - Le livre dans la tradition juive, écriture et mémoire

L'injonction biblique de la transmission se présente comme passant par deux canaux: l'oral et l'écrit: transmission écrite et orale. Il est facile de multiplier les citations: *L'Eternel dit à Moïse: "Ecris cela en souvenir, dans le Livre et place-le aux oreilles de Josué: que j'effacerai le souvenir d'Amalec de dessous les cieux.* (Ex. 14)

Moïse mit cette loi par écrit et il la donna aux prêtres, lévites, porteurs de l'arche de l'alliance du Seigneur, et à tous les anciens d'Israël. Et Moïse prescrivit cet ordre (...): Tu liras cette loi, en face de tout Israël à leurs oreilles. Assemble le peuple, hommes, femmes, enfants, et l'étranger qui est dans tes portes, afin qu'ils écoutent... (Deut 31, 9-13)

Et maintenant, écrivez ce cantique, enseigne-le aux enfants d'Israël, mets-le dans leur bouche", (Deut. 31, 19)

Le livre écrit par Moïse est le garant de la mémoire de la Parole divine, mais celle-ci ne reste vivante, c'est-à-dire n'échappe à la sécheresse de la lettre, et n'est sans cesse insufflée de divin, que grâce à la transmission orale. L'écriture et la parole sont les deux voies indispensables à l'authenticité de la transmission.

Rappelons les enjeux politique de toute transmission religieuse et/ou culturelle. Les autodafés étaient l'occasion de grandes démonstrations de puissance sous l'Inquisition. Le 10 Mai 1933, trois mois après leur prise du pouvoir, les nazis font brûler des milliers de livres dans toute l'Allemagne. A Francfort, un immense autodafé est organisé par le recteur de l'Université; pêle-mêle, des essais philosophiques, des oeuvres littéraires, historiques... sont jetés dans les brasiers afin de détruire toute influence dite nocive sur l'âme allemande. Les premiers livres choisis sont ceux d'auteurs

⁷⁴⁸ - Pas seulement pour eux. J. Hemmendinger, dont le père est mort en déportation et qui, après la guerre, s'est consacrée aux Enfants de Buchenwald, déclare, dans la présentation de sa thèse, qu'une fois celle-ci écrite, elle a ressenti un certain apaisement. Notons qu'elle n'a jamais cessé de recueillir puis de transcrire les récits des témoins qui voulaient bien se confier à elle.

juifs. L'oeuvre de Heinrich Heine fut parmi celles qui furent livrés aux flammes. L'auteur de *Die Lorelei* avait-il pressenti l'horreur en écrivant: *Quand on commence à brûler de livres, on finit par brûler des hommes*⁷⁴⁹.

Rappelons aussi qu'Hitler a toujours préféré donné ses ordres oralement. C'était se garantir la possibilité de mieux falsifier l'historiographie. C. Wardi cite les paroles de Himmler après une persécution en masse: *cette page glorieuse de l'histoire de l'Allemagne était une page non écrite et qui ne devrait jamais être écrite.*

a - Un réflexe culturel

*Cette fréquence des Juifs dans certaines disciplines (comme les sciences humaines) tient au goût de beaucoup d'entre eux pour le livre et les livres*⁷⁵⁰.

Citons seulement l'exemple d'Emmanuel Ringelblum. Il a trente-neuf ans en 1939. Historien, économiste, leader politique, membre actif de l'American Joint Distribution Committee à Varsovie, il est bien placé pour comprendre l'extrême gravité de la situation. Avec une équipe de collaborateurs, il écrit un journal où est consignée toute la chronique du ghetto. En Avril 1943, il enfouit dans le sol toutes ses archives. Le 7 Mars 1944, il est tué dans le ghetto en pleine insurrection. Les archives seront exhumées en partie en 1946, puis en 1950. Adapté par Jacob Soan, le texte est publié en France en 1959 par L. Poliakov⁷⁵¹.

b - Les témoins et l'écriture

Nombre de témoins eurent le réflexe immédiat de noter les persécutions qu'ils subissaient. Ils craignaient la déformation du souvenir, d'autant que ce que leurs yeux voyaient étaient *incroyable*. Mais ce pouvait être simplement le besoin d'endiguer une émotion trop intense:

Sous les yeux de S. Kaufmann, impuissant, des nazis torturent des enfants juifs: *Je sens monter en moi la haine contre les bourreaux de mon peuple. J'ai le coeur brisé de chagrin. Enfin je remonte l'escalier après avoir ramassé un livre de prières, quelques pages d'un cahier de classe et un petit, un minuscule bout de crayon taillé au couteau. Il griffonne un poème: Les proscrits.*

Le sang de nos martyrs n'a pas coulé en vain

(...) la liberté est proche

Et nous saurons l'atteindre

Nous avons trop souffert

Parfois désespérés

Les uns ont pu mourir

*Et transmettre le flambeau à la postérité. (Ghetto de Varsovie, Nov. 43)*⁷⁵²

En concentré, nous avons là le réflexe millénaire, à la fois l'enregistrement des faits (la martyrisation des enfants) et la mutation, par la prière et l'écriture, tel un psaume, de toutes les réactions émotionnelles purement individuelles, mais indissociables du sentiment d'appartenance, en chant d'espoir et en volonté de transmission. En même temps nous pouvons percevoir là le geste,

⁷⁴⁹ - Cité par Lionel Richard, «Le nazisme et la culture», Paris, Maspers, 1978, p. 102.

⁷⁵⁰ - R. Aron, *Essai sur la question juive contemporaine*, op. cit. p. 272.

⁷⁵¹ - *Chronique du ghetto de Varsovie*, Paris, R. Laffont, 1987, p. 208.

⁷⁵² - Sylvain Kaufmann, *Au-delà de l'enfer*, Paris, Garamont-Séguier, 1987, p. 208.

transposé chez l'adulte, de l'enfant qui s'agrippe à ce qui à la fois est lui sans être lui, est sa mère sans être sa mère: un morceau de papier ⁷⁵³.

Pour certains témoins, le livre était écrit en puissance, prêt à l'être en acte dès que les conditions le permettraient. A propos de *Si c'est un homme*, P. Levi: *Je ne l'ai pas écrit dans le but d'avancer de nouveaux chefs d'accusation, mais plutôt pour fournir des documents à une étude dépassionnée de certains aspects de l'âme humaine.(...) Ce livre était déjà écrit sinon en acte du moins en intention et en pensée dès l'époque du lager. Le besoin de raconter aux "autres", de faire participer les "autres", avait acquis chez nous, avant et après notre libération, la violence d'une impulsion immédiate, aussi impérieuse que les autres besoins élémentaires.(...) Les chapitres ont été déroulés non selon un déroulement logique, mais par ordre d'urgence* ⁷⁵⁴.

En quelques phrases, P. Levi exprime l'intensité de son besoin de dire. Il est sous l'effet d'une impulsion immédiate à la fois unique et unifiant différentes nécessités qui démultiplient leur charge du fait de leur association: l'intention de faire connaître ce qu'il a vu de l'âme humaine (la dimension proprement initiatique, apocalyptique du lager), en même temps que le besoin de faire circuler une énergie, celle du choc reçu, qui, si elle ne se s'exprime pas, ordonnée en chapitres, ne peut qu'être autodestructrice. Il précise bien qu'il ne peut pas s'astreindre à une logique obéissant froidement à la raison mais qu'il est sous l'empire de l'ordre d'urgence du récit, que paradoxalement il domine en acceptant consciemment de s'y soumettre. Il faut bien entendre cet ordre comme injonction en même temps qu'ordonnance. Il s'agit d'un ordre de vie, d'une urgence vitale, à laquelle le récit donne forme, mais à laquelle, d'abord, il doit obéir.

A. Wieviorka compte une trentaine de témoignages achevés en 1945 et immédiatement publiés. Ceux-ci semblent répondre à une urgence intérieure, au désir de raconter la vérité sans artifice littéraire, de mettre sur le papier ce qu'on ne peut pas dire, d'être un *Je* actif après avoir été acculés à une complète dépendance ⁷⁵⁵.

Elle rapporte les usages attribués à leur récit par leurs auteurs.

1° Quelques auteurs n'assignent à leur témoignage aucune finalité. Ils proposent d'oublier (leur écriture n'est rien moins que paradoxale): leur expérience n'a servi à rien, disent-ils; les morts n'ont servi à rien.

2° D'autres au contraire commandent: n'oubliez pas. Pour eux, dans l'histoire, rien ne doit se perdre.

Elle distingue:

1° Des récits à finalité ontologique, où sont posées des questions sur l'identité humaine, ainsi chez Primo Lévi.

2° Des leçons politiques: les camps sont essentiellement le produit d'un système, ainsi chez David Rousset.

3° Des louanges patriotiques: les Allemands, au contraire, sont des barbares.

Cependant si, dans ces récits, il est mention du sort particulier réservé aux Juifs, leur destruction n'est perçue que comme marginale, comme un *épiphénomène, une conséquence secondaire du "fascisme" ou de la "barbarie" nazie* ⁷⁵⁶.

⁷⁵³ - Nous renvoyons aux analyses de D.W. sur l'*objet transitionnel*.

⁷⁵⁴ - P. Levi, *Si c'est un homme*, op. cit. Préface.

⁷⁵⁵ - A. Wieviorka, op. cit. p. 328.

⁷⁵⁶ - Id. p. 391.

Elle cite une phrase de M. Kundéra, extraite du *Livre du rire et de l'oubli*: *Nous écrivons des livres parce que nos enfants se désintéressent de nous. Nous nous adressons au monde anonyme parce que notre femme se bouche les oreilles quand nous lui parlons*⁷⁵⁷.

Parmi les oeuvres des détenus écrites⁷⁵⁸ au coeur même d'Auschwitz, citons:

- *Voix dans la Nuit*, ensemble de témoignages comme criés par les membres d'un sonderkommando⁷⁵⁹ et enfouis dans le sol dans l'espoir d'être découverts après la fin du cauchemar.

- Le journal d'A. Novak: *Les beaux jours de ma jeunesse!*⁷⁶⁰

c - La langue perdue, chez les écrivains juifs, le paradigme de la perte ?

En outre pour les écrivains juifs, dans l'effort d'écriture il y aurait une tension en vue de retrouver une langue si bien oubliée que, n'ayant aucun élément pour la retrouver, ils ne peuvent en avoir qu'une nostalgie assez vive pour les pousser à une quête par définition impossible.

En analysant les écrits de S. Freud, de F. Kafka, d'E. Canetti et de G. Peres, R. Robin⁷⁶¹ pressent en eux la nécessité de garder une langue qu'ils ne peuvent connaître que par le sentiment de l'avoir perdue. A la lumière de la pensée d'Edmond Jabès, elle montre comment Paul Celan, Walter Benjamin, Primo Levi, Romain Gary, prenant fantasmatiquement appui sur cette langue inaccessible, déploient leur propre écriture. Or ces quatre écrivains sont Juifs. Il y aurait analogie entre la qualité de Juif et celle d'écrivain en ce sens que l'une est l'autre renvoient à l'impossibilité d'une coïncidence avec soi-même. L'identité individuelle serait alors un processus incessant, dynamisé par cette quête impossible. Un écrivain, sans en être conscient, serait celui qui, à travers l'écriture, fait le deuil de son origine, cherche à combler l'absence de sa propre source. Ainsi, il fait le deuil de la langue maternelle, ou plutôt de l'idée qu'il y aurait une langue maternelle.

Est-ce la langue qui seule est perdue ? ou la voix qui la faisait résonner ? ou la fonction poétique du langage ?

1° Même si l'autre s'exprime dans la même langue: va-t-il mettre la même signification derrière le même mot ? et surtout la même émotion ?

2° Plus l'émotion est profonde, plus le message est original, plus les mots sont déficients. A moins que, par la magie du génie poétique, ils puissent toucher en l'autre ce lieu de l'être qui est au delà des mots, et auquel seuls ceux-ci, réinvestis de leur puissance créatrice, peuvent donner accès.

Notons que les écrivains étudiés par R. Robin sont des Juifs de la diaspora: la langue perdue serait-elle synonyme de pays perdu, l'espace scriptural s'offrant alors comme le seul lieu où l'existence s'avère possible, existence traduite et écrite, en termes de quête impossible ?

De telles réflexions risquent de nous entraîner loin: l'objet perdu ne serait pas, à proprement parler, un objet, mais l'ensemble des modalités grâce auxquelles l'être humain pourrait entrer en relation de plénitude avec cet objet, le connaître sous toutes ses facettes, de l'intérieur comme de l'extérieur. Souvenons-nous des méditations d'Alain sur le cube résistant de toute son opacité à

⁷⁵⁷ - Id. p. 216.

⁷⁵⁸ - Nous incluons dessins, croquis, ce qui a pu être crayonné dans les divers camps, comme réinventant une écriture hiéroglyphique.

⁷⁵⁹ - kommando spécial, détachement de détenus affectés au transport des corps des morts dans les camps.

⁷⁶⁰ - Anna Novak, Paris, *Les beaux jours de ma jeunesse!*, Gallimard, 1983.

⁷⁶¹ - Régine Robin, *Le deuil de l'origine, Une langue en trop, une langue en moins*, Paris, PUF, 1994.

l'appréhension de son observateur. La langue perdue serait le média de communication parfaite par lequel l'amant et l'aimé, sans jamais se confondre ni s'absorber réciproquement, atteindraient l'entière connaissance l'un de l'autre.

3 - 2 - Ecriture et travail de deuil

A l'origine, l'écriture était le langage de l'absent, la maison d'habitation, le substitut du corps maternel, cette toute première demeure dont la nostalgie persiste probablement toujours, où l'on était en sécurité et où l'on se sentait si bien ⁷⁶².

3 - 2 - 1 - L'écriture cathartique

Besoin d'écrire, devoir d'écrire ? Une nécessité intérieure, un *impératif catégorique* ? Certes l'écriture est bien plus qu'une catharsis, mais elle revêt, dans l'immédiat du journal intime, une dimension de cet ordre.

Newerly, dans un petit texte joint au *Journal du ghetto* de Janus Korczak, se demande pourquoi celui-ci, jusqu'au bout, écrit son journal: *il n'a plus ni force ni envie de se faire éditer; il ne peut que discuter avec lui-même, à voix basse sans rime ni raison. Il ne pouvait plus expliquer ce qu'il écrit: ce n'est ni une autobiographie ni un journal régulier où l'on note tout sur soi-même et sur ce qui se passe... Peut-être parce qu'il a l'habitude de penser, peut-être poussé par le besoin qui fait discuter les adolescents de Napoléon et du libre-arbitre; ceci ne permet, ne serait-ce qu'un moment, de s'évader du ghetto. On trouve ici des pensées et des historiettes que l'on se raconte avant de s'endormir, des fables pour apaiser un enfant* ⁷⁶³.

A la suite d'un incident anodin, sans pouvoir s'expliquer pourquoi, il se sent le devoir de le raconter lors de sa tournée de médecin, aux trois patients qu'il visite, puis il se sent le devoir de le consigner dans son journal: *ma tournée du jour comportait trois visites différentes et à chacune de ces visites, j'ai considéré qu'il était de mon devoir de raconter l'incident. Je ne pouvais pas faire autrement. Je me devais de le faire* ⁷⁶⁴.

En 1981, le deuil collectif du *jour du souvenir* (de la Shoah) déclenche chez S. Kaufmann un *état second* au cours duquel il revit si intensément toutes les années de guerre qu'il éprouve le besoin de se mettre face à la feuille blanche et d'y projeter son souvenir en récit. *Je ne pris la plume qu'en 1981, dans des circonstances particulières liées au "Jour du souvenir à Jérusalem". Je me trouvais dans une sorte d'état second, je revivais sans cesse tel ou tel moment de ma vie dans l'un ou l'autre des camps que j'avais connus* ⁷⁶⁵. Dans ces quelques lignes, la rencontre entre la conscience individuelle et la conscience collective, entre mémoire individuelle et mémoire collective, entre reviviscence cathartique individuelle et collective, apparaît en pleine lumière. De nouveaux événements le sortent de son face à face avec lui-même et il doit interrompre son travail d'écriture. Il ne peut le reprendre que lorsque, dit-il, les circonstances lui permettent de retrouver le même *état second*. *Comme je l'ai dit, les étapes de l'écriture sont celles de la mémoire au présent* ⁷⁶⁶.

Toutefois S. Kaufmann refuse de s'attarder sur des pleurs qui seraient sans fin. Laisant jouer en lui les réflexes de la tradition juive donnant toujours priorité aux forces de vie et de joie, il semble

⁷⁶² - Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, p. 39.

⁷⁶³ - Igor Newerly, *Sur un document emmuré*, postface du livre de Korczak, op. cit. p. 300.

⁷⁶⁴ - Id. p. 219.

⁷⁶⁵ - S. Kaufmann, *Au delà de l'enfer*, op. cit.

⁷⁶⁶ - Id. p. 15.

prendre toutes les forces mortifères comme levier d'un souffle créateur: *Je voulais aussi éviter de verser dans le côté larmoyant qui caractérise trop souvent les récits de déportation. Je voulais que le lecteur "vive" avec moi la vie des camps au jour le jour.(...) Je voulais qu'entre des épisodes douloureux, on puisse respirer de grandes bouffées d'oxygène.(...) Un livre optimiste alors ? En tout cas, pour être en mesure de témoigner aujourd'hui, il m'a fallu beaucoup de santé, de chance et surtout la certitude que rien n'est impossible à qui reste inébranlable dans sa foi*⁷⁶⁷.

Le rôle de l'écriture dans le travail de deuil est particulièrement mis en relief par Anny Duperey qui s'efforce, dans un livre, d'enfin apaiser le souvenir de ses parents morts accidentellement quand elle avait huit ans. En exergue, elle cite G. Perec, comme si elle s'en remettait à un effort paradigmatique d'écriture grâce auquel l'écriture s'identifierait à la *trace* laissée par les absents dans l'âme de ses enfants.

*Je sais que ce que je dis est signé une fois pour toutes d'un anéantissement. Une fois pour toutes, je ne retrouverai jamais, dans mon ressassement même, que l'ultime reflet d'une parole absente à l'écriture; le scandale de leur silence et de mon silence... J'écris. J'écris parce que nous avons vécu ensemble. J'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture. L'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie*⁷⁶⁸.

3 - 2 - 2 - Livre et sépulture

Le memorial des Juifs de France Klarsfeld, 1978: En 1949, lors de l'inauguration, rue de la Victoire, d'un monument à la mémoire des déportés juifs est formulé le projet d'un livre de souvenir où chacun viendrait inscrire le nom des parents disparus. *Le coffret ne reçut jamais les noms des déportés*⁷⁶⁹. A. Wiewiorka s'interroge: est-ce parce que le travail de deuil n'était pas fait ? Était-ce à cause du flou de la mort sans trace ? Gardait-on l'espoir de les voir revenir ? Il fallut une génération pour que ce livre, sécularisation de la vieille coutume des *memor biher*⁷⁷⁰, paraisse. Pour beaucoup, ce fut un choc, une étape majeure dans le processus du deuil.

En 1978, quand l'ouvrage de S. Klarsfeld paraît enfin, c'est pour un grand nombre de Juifs la perception d'une vérité qui restait floue: tel ou tel de leurs parents étaient bien mort, à tel endroit, à telle date. Une étape capitale du deuil pouvait être franchie: les disparus accédaient au statut de défunt. La page du livre faisait office de stèle.

3 - 2 - 3 - Livre et hommage aux morts

R. Robin, Juive, historienne, sociologue, née peu avant la guerre, dans un article où elle laisse courir sa plume, est consciente, et le dit, de faire un travail de deuil. L'encre semble couler comme glisseraient des larmes sur un visage, rendant tangible la dimension cathartique de l'écriture. Elle compte: cinquante et un noms. Elle songe: quelle eut été leur vie ? Quelle eût été sa vie, à elle, au milieu de tous ses cousins, s'ils avaient vécu ? *Est-ce bien une façon d'opérer dans l'écriture un*

⁷⁶⁷ - Id. p. 16

⁷⁶⁸ - George Perec; *G. W. ou le souvenir d'enfance*, cité par Anny Duperey, *Le voile noir*, Paris Seuil, 1992.

⁷⁶⁹ - A. Wiewiorka, op. cit. p. 405.

⁷⁷⁰ - *Livres de mémoire*, registres où les communautés gardaient la nécrologie des personnalités locales et le martyrologe des habitants. Ils étaient lus à la synagogue. Furent aussi rédigés des *yzker biher* (livres de mémoire profane). *Ceux qui rédigent ces livres*, écrivent A. Wiewiorka et Itzhok Niborski, *honnorent un testament implicite qu'il faut comprendre au sens hébraïque d'Alliance, non pas avec Dieu, mais alliance des vivants avec les morts*. N. Lapiere, op. cit. p. 243.

début de travail de deuil ? De me libérer de ces morts en leur assignant enfin une place, une plaque, un nom et un prénom ?

La psychanalyse, note-t-elle, peut être un temps nécessaire à la destruction des fixations, à la clarification des noeuds qui entravent la vie, elle n'est en rien comparable avec le récit que (se) fait le sujet de sa vie en l'écrivant sans qu'un psychanalyste ne vienne interrompre, à son gré, le déroulement de l'autoconstruction qu'est l'autobiographie. *L'analyste est toujours le perturbateur potentiel du récit qui s'énonce*⁷⁷¹. Est posée là la question de la distinction entre la thérapie et la création artistique, distinction sur laquelle il faudra revenir.

Cependant, il ne s'agit pas seulement de dire enfin adieu aux morts, mais bien d'abord de leur graver un souvenir dans un texte qui seul peut garantir la sécurité: les mémoires sont fragiles, qui ne s'appuient que sur l'oral ou la pensée. R. Robin se souvient de l'injonction qui lui a été faite et qu'elle a précieusement notée *dans un petit carnet à couverture de cuir marocain: "Ecris des textes qui donnent la parole à ceux que tu as connus"*⁷⁷². C'est bien là tout le travail de la mémoire, indissociable de la perlaboration du deuil: la transformation des morts en *ancêtres*⁷⁷³, vivant selon un autre registre que celui des habitants de ce monde, mais non moins présents, peut-être plus, par les souvenirs, décantés, qui subsistent d'eux, par leur exemple, leurs ultimes injonctions.

Ce ne sont pas des souvenirs pour un musée, comme congelés ou conservés au formol, mais bien des images auréolées d'une sur-vie, d'un supplément d'âme. Ecrire la trace que les morts ont laissée chez ceux qui sont chargés de leur mémoire, c'est les faire accéder à l'immortalité des héros légendaires: *Ne dis pas forcément les choses comme elles se sont passées, mais transforme-les en légendes, et trouve le ton de voix qu'il faut pour les raconter*⁷⁷⁴.

3 - 2 - 4 - Livre et objet médiateur

a - Ecrire pour ses enfants quand on ne peut pas leur parler

Bernadette nous a prêté le livre écrit par son père: elle y a retrouvé, à peine modifiée, la vie de celui-ci. Bernadette vit à Jérusalem depuis son mariage avec un Juif italien aussi attaché qu'elle à Israël. Née pendant la guerre, elle a été cachée dans un couvent. Elle n'en a quasiment aucun souvenir; sauf un rêve qu'elle fait de temps à autre: un grand crucifix. Son père a survécu, mais sa mère a été déportée. A plusieurs reprises elle m'a exprimé le désir de témoigner. Elle n'a jamais pu, retardant sans cesse le rendez-vous sous des prétextes chaque fois renouvelés. Dès notre deuxième rencontre, elle me confie le livre écrit par son père, père avec qui elle n'a jamais pu *parler*. Peu de temps après m'avoir remis ce livre, elle avait décidé d'aller voir son père en France et de l'entendre dire ce qu'elle n'avait jamais pu entendre: le *où*, le *quand*, le *comment* de la mort de sa mère.

Dans la préface, le livre est présenté fictivement comme le manuscrit qu'un certain Gabriel Krol aurait confié à un ami. Sa femme vient d'être capturée et il ignore tout du destin de ses trois enfants. Son intention, clairement exprimée, est double: ce n'est pas seulement son autobiographie qu'il veut laisser, c'est un message. Il veut que ses enfants comprennent que les hommes sont globalement cruels pour les Juifs mais que, malgré tout, lui, leur père, persiste à croire en une possible bonté de l'humanité. Cette bonté il en a fait l'expérience auprès des siens, les *Pollacks*, les Juifs polonais,

⁷⁷¹ - R. Robin, «*En lieu et place de K*», In *Le coq héron*, rev, publiée av le concours du Centre National des Lettres, oct, 1992, pp 8-22, p. 11.

⁷⁷² - R. Robin, *Le deuil de l'origine*, op. cit. p. 16.

⁷⁷³ - A. Barrau, *Mort à jouer, mort à déjouer*, op. cit.

⁷⁷⁴ - Id. p. 16.

toutefois leurs réserves d'infinie tendresse ne les empêche pas d'avoir aussi un désir de vengeance. Il leur dit que toute situation humaine est avant tout complexe: n'a-t-il pas lui-même, en tant qu'originaire de Pologne, souffert du mépris des Juifs de Lorraine ? Pour finir, la grande leçon qu'il tire de toute cette sombre histoire, c'est la vérité d'Eretz Israël, le pays refuge et où il sera possible de construire une société juste ⁷⁷⁵.

Bernadette a entendu l'injonction: elle ne peut concevoir une vie ailleurs qu'en Israël pour elle et sa famille. Sa soeur et son frère sont restés en France: elle vit dans un hôpital psychiatrique et lui, *très peu Juif* selon son expression, n'est pas concerné par Israël.

Dans le roman, l'épisode de l'arrestation de la femme du héros n'est pas vraiment évoqué. Le livre semble avoir été écrit essentiellement pour le message qu'il contient. *Le non-dit* demeure bien que le silence soit en partie structuré.

b - Réactions des *enfants* ⁷⁷⁶ au livre de leurs parents

S. Kaufmann est un de ceux qui ont dit à leurs enfants ce qu'ils avaient enduré pendant la guerre. Dans cette famille, le *mal* a été dit. Sa fille, F. Kaufmann a écrit une postface au récit de son père:

Les récits de mon père me fascinaient et me terrorisaient (...) quant à moi, je connaissais mes cauchemars: des bandes d'Indiens vociférant nous poursuivaient. Ils parlaient allemand... Juifs! Raus! hurlaient-ils.(...) J'ai compris que j'étais différente lorsque mes camarades de l'école communale m'ont raconté leur famille.

Un de ses grands-pères n'était pas revenu: *Ma grand-mère pleurait souvent. Il ne lui restait que quelques photos abîmées. Son frère aussi (était mort en déportation).*

Je m'en souviens. Je disais: "Quand je serai grande, je veux être écrivain." Mon père ajoutait: "Tu pourras alors écrire l'histoire de ma vie".(...) Je n'ai pas écrit le livre de mon père. Je n'ai pas eu le courage d'assumer ses souvenirs qui, malgré les années de récits, n'étaient pas les miens. Je sentais bien qu'ils m'étaient à la fois familiers et trop étrangers: "Tu n'as donc rien compris!" s'exclame encore papa devant certaines de mes questions.(...)

J'ai quitté l'Europe pour partager le destin des Juifs qui se sont voulus acteurs de leur propre histoire dans le sillage des promesses bibliques. La Shoah est pour moi une donnée immédiate de ma conscience, de mon enfance, comme elle l'est pour beaucoup de citoyens de mon pays dont l'avant-bras bleui garde encore une trace brûlante.(...)

Les survivants se font rares pour opposer un démenti autorisé à ces allégations blasphématoires (révisionnistes). Mon père est de ceux-là! Et il n'est jamais trop tard pour témoigner. D'ailleurs, les enfants de la génération des enfants de la Shoah a pris la relève. Nous nous sommes chargés, bon gré mal gré, des souvenirs de nos parents. Nous saurons être vigilants; pour que jamais pareils excès ne se reproduisent. Pour que jamais l'oubli ne s'installe ⁷⁷⁷.

Ces quelques lignes sont exemplaires à plus d'un titre:

1° En tant que réponse au récit écrit de son père: F. Kaufmann fait l'aveu de faiblesse; elle n'a pas écrit le livre de son père

⁷⁷⁵ - Y. Hochman, *Pas de répit pour Gabriel Krol*, Paris, Les presses du temps présent.

⁷⁷⁶ - Rappelons: les *Enfants de la Shoah* sont tous ceux qui étaient enfants pendant la Shoah et ceux qui sont nés juste après, en particulier de parents rescapés des camps.

⁷⁷⁷ - Francine Kaufmann, postface du récit autobiographique de S. Kaufmann, *Au-delà de l'enfer*, op; cit. pp 365-366.

2° Mais aussi en tant que constat: à chacun son devoir; le père seul était à même de relater ce que pourtant elle avait fait sien (et qui lui était familier au point de procéder, dans ses cauchemars, à une osmose entre les jeux d'Indiens et les persécutions nazies), mais qui, en fait, appartenait à son père et lui demeurait étranger

3° En tant qu'affirmation de l'appartenance aux *enfants de la Shoah*, pour qui la Shoah est une *donnée immédiate de la conscience* et, au sein de cette appartenance, du choix, *dans le sillage des promesses bibliques*, de vivre en Israël avec ceux qui, collectivement, sont déterminés à être *acteurs* de leur destinée et à lutter pour la vérité. *Il n'est jamais trop tard pour témoigner*.

Toutefois F. Kaufmann a écrit son livre d'enfant de la Shoah: elle a choisi comme sujet de thèse de doctorat *Pour relire "Le dernier des justes"*⁷⁷⁸. Elle y analyse la notion de souffrance selon la pensée juive.

Il semble bien qu'en écrivant son livre S. Kaufmann ait déchargé ses enfants d'une part de témoignage qu'ils se seraient sentis le devoir d'assumer alors qu'elle relève d'abord de la Première génération. Cependant, beaucoup d'*enfants* endossent cette tâche, soutenus, c'est notre hypothèse, par le sentiment (qui peut rester peu conscient) de participer à tout un travail collectif et/ou portés par les forces collectives appelant à témoigner autant que par une nécessité intérieure toute personnelle.

Les réactions des *enfants* au travail d'écriture de leurs parents ne sont ici qu'esquissées, comme bien des domaines de l'après-Shoah évoqués dans ce travail. Elles ont été évoquées ici que comme une des étapes essentielles du long processus de sortie des séquelles de la Shoah, processus dans lequel le travail relationnel au sein des familles et indissociables de la maturation de toute la communauté juive.

3 - 2 - 5 - La Deuxième génération et l'écriture⁷⁷⁹

A travers l'exemple de F. Kaufmann, l'écriture apparaît comme l'un des meilleurs moyens pour les *enfants* de s'affirmer et de s'assumer, comme témoin de témoin.

L'étude des écrits (de toutes sortes) de la Deuxième génération, par lesquels ses membres exorcisent les séquelles de la Shoah, en particulier en relation avec leur questionnement sur l'identité juive, reste à faire⁷⁸⁰. Certains ont choisi la recherche historique, d'autres la psychologie ou la sociologie. D'autres la littérature. Le judéocide n'y est pas toujours présent en clair. Mais, à une lecture attentive, elle se profile comme *une donnée immédiate de la conscience* de l'auteur.

3 - 2 - 6 - Ecriture et transposition littéraire

a - La création littéraire et la vérité

C. Wardi pose la question de la transmission de la connaissance d'un événement qui dépasse le crédible. L'historien, rappelle-t-elle, traite des faits vérifiables. Cependant, citant V. Hugo à propos de Walter Scott: *Peu d'historiens sont aussi fidèles que le romancier*, elle suggère que seul l'art du romancier peut rendre accessible la vérité des faits quand celle-ci est au-delà de l'imaginable. Ainsi,

⁷⁷⁸ - Francine Kaufmann, *Pour relire «Le dernier des justes»*, Paris, Méridiens, 1986.

⁷⁷⁹ - Voir à ce sujet *«Bearing witness, second generation literature of the Shoah»*, In Rev. Syracuse university.

⁷⁸⁰ - Thèse d'Annie Dayan-Rosenmann, recherches d'Ellen Fine

note-t-elle, c'est en adoucissant l'agonie du père Goriot, que Balzac la rend accessible au lecteur, car décrite telle qu'elle fut: *ce vrai-là n'eut pas été croyable* ⁷⁸¹.

En définitive un historien ne peut rendre qu'une vérité limitée *La réalisation d'une fiction authentique de l'extermination exige non seulement une connaissance étendue de son histoire mais un savoir intime de la persécution ou cette faculté rare de dépersonnalisation dont parle Marthe Robert et qui permet au romancier "de s'identifier avec le moindre objet vivant", une personnalité capable "de faire face à toutes les souffrances présentes et passées"* ⁷⁸².

b - Par la transposition littéraire, rendre vraisemblable et croyable, l'*incroyable*

J. Hersey est un journaliste né dans une famille de religion chrétienne: ses parents sont protestants. Sa découverte de ce que fut la Shoah fut un tel bouleversement qu'il décida d'écrire un roman. Il choisit le cadre du ghetto de Varsovie. Sa création romanesque, présentée comme une chronique tenue par un habitant du ghetto, est si *vraie* qu'elle fait dire à J. Kessel, dans sa préface: *Si au seuil du roman, une note de l'éditeur ne prévenait pas du subterfuge, on ne mettrait pas en doute l'authenticité du texte apocryphe* ⁷⁸³.

Un jour, attablé dans un café, J. Kessel a l'occasion de rencontrer un rescapé du ghetto. Celui-ci lui dit: tout ce qu'il a vécu là-bas, quelqu'un l'a raconté bien mieux que ce qu'il pourrait en livrer: J. Hersey. J. Kessel est ébahi: *Je voyais un témoin véritable qui croyait moins à ses propres souvenirs qu'à ceux du témoin inventé. Grâce au génie du romancier, ajoute J. Kessel cette expérience monstrueuse entre toutes prend peu à peu un caractère familier et par là naturel. Et l'horreur de cet univers devient en quelque sorte normale* ⁷⁸⁴.

Le fait que ce soit un non-juif qui ait réussi cette fiction romanesque ne laisse pas d'étonner J. Kessel: *On conçoit mal par quelles ressources de l'intuition de la transcription, J. Hersey a pu retrouver la toute particulière démarche de la sensibilité, de l'intelligence, de la nervosité, de l'humour chez toutes ses créatures. (...) Les grands écrivains juifs eux-mêmes n'ont pas montré un sens plus profond, plus naturel et plus juste de leur peuple, ni de sa culture* ⁷⁸⁵.

3 - 2 - 7 - Le livre, objet transitionnel paradigmatique ?

Selon D.W. Winnicott ⁷⁸⁶ l'*objet transitionnel* est d'abord ce qui permet à l'enfant de s'émanciper progressivement du lien avec sa mère pour nouer des relations de communication de plus en plus nombreuses. L'*espace transitionnel*, espace qui s'ordonne autour du sujet et que le sujet ordonne autour de lui, adulte (la notion d'ordonnance est fondamentale) intègre les trois aires de la vie:

- L'aire sociale, qui comprend les échanges de toutes sortes
- L'aire intérieure, personnelle à l'individu
- L'aire de la communication proprement dite, au sein de laquelle les échanges intimes ont lieu.

⁷⁸¹ - Charlotte Wardi, *Le génocide et la création littéraire*, Paris, PUF, 1986, pp 9-13.

⁷⁸² - Marthe Robert, *La vérité littéraire*, p. 21, citée par C. Wardi, id. p. 13

⁷⁸³ - Joseph Kessel, préface du roman de John Hersey, *La muraille*, Paris, Gallimard, 1952, p. 11. L'auteur s'est inspiré des archives d'E. Ringelblum.

⁷⁸⁴ - Id. p. 11.

⁷⁸⁵ - Id. p. 11. Ajoutons cette remarque: qu'un étranger se montre capable de saisir la vérité de la toute particulière caractéristique de la culture juive devrait nous rassurer sur l'unité de l'humanité.

⁷⁸⁶ - Un des concepts fondamentaux de D.W. Winnicott. Il faudrait citer non seulement toute son oeuvre, mais aussi toute sa pratique.

Le livre peut être perçu comme, d'abord, l'expression de l'aire intérieure du sujet. Dans la mesure où il est publié, il peut élargir l'aire sociale à des dimensions historico-géographiques bien au-delà de ce qu'avait prévu son auteur. Dans la mesure où il peut enrichir les relations avec les proches, il nourrit l'aire de la communication. Cependant, surtout s'il est une autobiographie ou une construction romanesque (qui peut oublier le *Madame Bovary, c'est moi!*), il est d'abord un face à face avec soi-même, un miroir et un lieu à la fois tangible, délimité et infiniment ouvert grâce aux infinies lectures, et donc interprétations, qu'il peut susciter, au sein duquel l'auteur va à la rencontre de personnes connues et, surtout, inconnues.

Par le biais de l'*espace transitionnel* du livre, des aspects de l'énormité du traumatisme sont mis en forme, ordonnancés en mots qui prennent place dans un espace-temps manipulable, que le lecteur peut, à son tour, découvrir selon son propre rythme.

Que le livre, en particulier autobiographique soit, après la Shoah, le lieu privilégié de la reconstitution de l'espace transitionnel — dont la rupture a pu être définie comme synonyme du traumatisme — c'est d'autant plus vrai que, nous l'avons mentionné, les Juifs en ont le réflexe séculaire, bien que sous une toute autre forme que sous la forme autobiographique⁷⁸⁷.

L'analogie entre l'épanchement des larmes et l'écriture a été souvent faite; mais le livre est plus que le journal intime, il est une construction, une tentative de mise en ordre, particulièrement nette dans le cas du roman, du chaos des émotions intérieures et des différentes facettes d'une personnalité, reflets des portraits des parents et de leurs parents. Quand l'arbre généalogique est si lourd, et chargé de traumatismes, qu'il semble ne plus laisser de place pour l'un des rejetons, celui-ci a toujours l'ultime recours d'habiter son propre livre. Dans sa présentation *Les Juifs dans le monde*, M. Catane choisit de citer deux écrivains qui lui semblent illustrer les contradictions de l'âme juive du milieu du XX^e siècle. L'un, Pinéhas Sadeh, écrit une autographie, franche et dépouillée à l'instar du caractère du juif israélien, qui se veut affranchi du poids de la l'héritage diasporique. Et l'autre est, aussi étonnant que cela puisse paraître, mademoiselle Yaël Dayan: celle-ci représente dans sa personne même l'évolution des générations: son bisaïeul était un pieux talmudiste d'Ukraine, son grand-père est un pionnier de l'agriculture coopérativiste sur le sol de la patrie, son père est ex-généralissime et ministre, et elle est une créature sans attache, qui se cherche à travers ces personnages⁷⁸⁸.

3 - 3 - *Jacob Jacobi*, l'écriture, la voie privilégiée de la libération

Le roman de J.-A. Léger, *Jacob Jacobi* offre un exemple particulièrement intéressant du processus de libération des séquelles de la Shoah par l'écriture. Jacques Jacobi, personnage central du roman, dont on apprend qu'il hébraïse son nom en Jacob en 1946, a échappé de justesse à la rafle du Vel d'Hiv et reste hanté par le choc de *la vue du mal*. Il a pu *se sauver* en niant son identité, en niant être le fils de sa mère, en entendant celle-ci nier qu'elle était sa mère; il a vu *sa mère et sa grand-mère poussées à coups de crosses dans le hall du Vel d'Hiv*, et il a dû réprimer toutes ses

⁷⁸⁷ - Les autobiographies sont apparues très tard dans le monde juif alors qu'elles sont une des particularités de la civilisation occidentale. Celle de Salomon Maïmon, publiée à Berlin en 1792, est peut-être la première, quatorze siècles après les *Confessions* de Saint Augustin. Salomon Maïmon, *Histoire de ma vie*, Paris, Berg International, 1983.

⁷⁸⁸ - Moche Catane, *Les Juifs du monde*, Paris, Albin Michel, 1962, p. 289.

émotions; il ne devait *pas manifester ses sentiments*, (ni) *crier sa détresse*. *Il ne les connaissait pas*
789

Sa mère, revenue d'Auschwitz, ne se remet pas des deuils éprouvés par la famille, dont la mort de sa mère, à Auschwitz, mais aussi celle d'un autre fils, né avant l'auteur et n'ayant vécu que quelques heures. En Mai 1968, au beau milieu d'une manifestation, saisi soudain du pressentiment de la mort subite de sa mère il s'arrache à la foule: il court au domicile familial mais arrive trop tard.

De cet *encastrement de traumatismes*, et de la répercussion du traumatisme des parents (ici, la mère, qui, d'abord a perdu un enfant en bas âge) sur les enfants, comment dénouer les noeuds ? C'est grâce à l'écriture que Jacques, qui est aussi le personnage de Lazare peu à peu, à travers la souffrance de la reviviscence et du désespoir, parvient à goûter à l'allégresse du deuil et à la joie de la création.

Jacob Jacobi, écrivain à succès, lauréat du Prix Nobel, est trouvé assassiné; le meurtrier serait-il son *nègre Zanzaro*, qui serait lui-même un masque de Lazare se profilant comme une conscience en arrière-plan ? Mais Jacob Jacobi n'est pas le seul à hanter Jacques: Daniel, le frère qui *n'a pas vécu* (ni mort ni vivant ?) côtoie de manière étrange ce Lazare (qui est peut-être le ressuscité des Evangiles).

Cette démultiplication de morts, d'ombres et de fantômes, à la manière d'un jeu de cartes qui montreraient les aspects différents d'un seul Joker, semble pouvoir être interprétée comme un des moyens que s'est donné Jacques pour démêler les effets encastrés des divers traumatismes subis en direct ou indirectement. L'analyse pourrait être approfondie, tout au long du livre de J.-A. Léger, du débordement du passé sur le présent, des héros de la littérature auxquels il est fait référence comme à un langage sous-jacent donnant points de repère et identifications. Nous en resterons aux passages les plus évocateurs pour l'étude du labyrinthe et de la place qui occupe l'écriture.

a - La part d'aveu

Le premier *aveu* est formulé relativement tôt dans le livre: le 16 Juillet 1942, dans la confusion des arrestations, *l'étoile de Jacques* (qui, dans le roman, est le futur Jacob Jacobi) *s'est détachée. Il la froisse au creux de son poing, il la jette.*

Il voit sa mère lui sourire douloureusement, elle l'a vu faire. Que dit-elle ? Il l'entend murmurer quelque chose mais ne saisit pas quoi. "Sauf toi" ?

Il finit par deviner: elle lui dit de se sauver. Elle lui répète tout bas: "Sauve-toi Jacques! Sauve-toi!" Des yeux, sa mère lui indique la voie. Le cordon des gardes mobiles s'est distendu ici. Jacques se faufile, il se dégage de la masse.

Mais un policier en civil le rattrape, interpelle Germaine Jacobi: "Cet enfant n'est pas à vous?"

Et Jacques, n'écoutant que son instinct, de protester alors avec véhémence: "Non! je ne la connais pas, je ne suis pas avec ses femmes, je ne suis pas juif, moi! Je passais par hasard. On m'a poussé... Je ne suis pas juif."

Et sa mère d'acquiescer: "Il n'est pas à moi, non. Ce n'est pas mon fils."

*Cela a eu lieu*⁷⁹⁰.

⁷⁸⁹ - Jack-Alain Léger, *Jacob Jacobi*, Paris, Julliard, 1988, p. 46. Nous ne savons pas si J.-A. Léger est juif. S'il ne l'est pas, son roman est un indice de l'impact de la Shoah sur les non-juifs, impact qui reste à étudier.

⁷⁹⁰ - Id. p. 46.

Ce simple passage mériterait une longue analyse. Outre l'aveu du reniement de son identité, en quatre mots brefs, le héros indique l'abatement soudain du *hove* ?

Le deuxième aveu est confessé, dans le roman, juste avant que ne commence une séance d'analyse, comme si l'aveu publico-anonyme permis par le roman était nécessaire au libre jeu des associations devant le thérapeute.

En me relisant, je vois que j'ai un peu trop tourné autour du pot chapitre XIII, que je vous dise enfin quel nom j'ai pris pour signer mes propres livres: Daniel Franc

Daniel était le nom de jeune fille de ma mère.(...)

Et Daniel, le prénom de ce frère né avant moi et qui n'a pas vécu.

Voilà. Vous savez tout maintenant ⁷⁹¹.

Le troisième aveu est au compte de Jacob Jacobi, héros du roman, mais dont on a appris qu'il porte le nom que prit Jacques quand, en 1946, il réalisa qu'il était seul au monde et démuné de tout. Alors que beaucoup de Juifs, à cause de la Shoah, ont cru devoir boycotter, ou rejetaient viscéralement, tout ce qui venait de l'Allemagne; alors que les oeuvres de Wagner n'ont pas droit de cité en Israël et dans bien des foyers juifs, Jacob Jacobi reconnaît: *Ah Wagner! Autre passion inavouable du grand homme. Autre plaisir secret dont il avait secrètement honte.* Faire l'aveu d'aimer l'expression du génie allemand en la personne du musicien le plus vénéré par les nazis et antisémite déclaré, c'est ce que permet l'écriture par le biais d'un personnage dont le nom n'est pas sans rapport avec le prénom de l'écrivain et avec le nom de famille de ses grands-parents.

Quatrième aveu: Daniel (dont on apprend qu'il fut le héros d'un roman précédent, ayant pour titre *L'enfant*) n'est pas resté auprès de sa mère alors que son père, appelé loin de Paris pour des raisons professionnelles, lui avait recommandé de veiller sur elle. Sa mère est morte, peut-être par sa faute. Ce dernier aveu, fait sur le divan de l'analyste marque le début de la libération.

b - Mai 68, enchevêtrement de l'événement individuel et de l'événement collectif

L'événement historique collectif se superpose donc à un grave événement familial: la mort de la mère de l'auteur. Depuis la guerre (peut-être déjà avant) elle est dépressive. *Le matin où il (le père) s'en alla, elle l'embrassa — elle l'embrassait pour la dernière fois, il ne devait plus la revoir vivante — elle l'embrassa comme si elle devait le revoir tout de suite. Avec une sorte d'indifférence souriante.* En dépit des recommandations de son père, il pense pouvoir laisser sa mère quelques instants. *Je sortais cependant curieux des «événements», attiré par la “chienlit”. Mais je ne m'attardais jamais très longtemps dehors; je suivais un cortège une heure, deux au plus, et puis je revenais vite Boulevard Brune.*

La tristesse de ces journées de Mai! La tristesse que je ressentais dans les débordements d'allégresse de la rue, jusque dans l'ivresse de ces débandades éperdues quand la police chargeait, que des milliers de voix scandaient “CRS SS!”(...)

Mais n'ai-je pas repeint après coup la réalité aux couleurs du deuil, écrit à la lumière crue de ce que j'aurai connu ensuite, vu et vécu ensuite ? Et n'ai-je pas fait avec mon malheur et le désenchantement de Mai 68 de la littérature ? Et de la plus facile ? du Jacob Jacobi avant l'heure
⁷⁹²

⁷⁹¹ - Id. p. 75.

⁷⁹² - Id. p.159-160.

En fait, la reconstitution des faits *après-coup* semble ramener l'impact du choc initial dans un climat d'angoisse où temps et espace se télescopent. Il est Place Denfert-Rochereau — l'endroit est bien précis — mais il est tout à la fois Gavroche, Daniel hissant un drapeau noir sur le socle de la statue du lion, au centre de la place, l'enfant qui a échappé à une rafle et qui entend la clameur crier *CRS SS! CRS SS!* et un fils qui soudain s'angoisse pour sa mère: *il croit la voir, il croit l'entendre qui appelle. L'angoisse le noue, il voudrait crier mais, comme dans un cauchemar, ne le peut plus. Tout chavire alentour, il est pris de vertige. Il faut qu'il y aille! Il faut qu'il y aille!* Il court à leur domicile: *"J'appelle "maman ?" Je pousse la porte entrouverte de la chambre... (Que n'ai-je écrit, aussi simplement que Flaubert: "Elle était morte! Quel étonnement!?")*⁷⁹³.

c - La voie thérapeutique: psychanalyse et/ou écriture ?

Monsieur Lazare a entrepris une psychanalyse. Lors d'une séance décisive, à la psychanalyste qui, interprétant son malaise, lui déclare: *"Et vous vous sentez donc (...) coupable d'avoir manqué de vigilance"* il essaie de faire comprendre, non sans un humour désespéré: *Non! Ce n'est pas cela... Ce n'est pas cela le pire! Le pire est d'en avoir fait un livre! de la littérature! C'est de quoi je me sens coupable: j'en ai fait de la littérature! Voilà, la mort de Maman est devenue un morceau de bravoure... Il y a une barricade, comme dans Les Misérables! une prémonition, comme dans la Chartreuse de Parme... Quelle dérision!"*

Il avoue ne plus pouvoir distinguer entre ce qui se passa réellement et ce qu'il a raconté, romancé et écrit: *Je ne sais pas. Je ne sais plus. Les choses sont écrites maintenant, malheureusement, je ne peux plus y revenir. Je ne me souviens plus de ce qui s'est réellement passé, ni de comment je l'ai vécu... Mes souvenirs sont ce que j'en ai fait sur le papier.(...) Et à vrai dire, cette culpabilité me semble aujourd'hui terriblement littéraire! La seule faute impardonnable, c'est d'avoir écrit.*

L'analyste est débordée: *C'est elle qui, de nous deux, semble soudain la plus agitée, la plus déconcertée! C'est quelque chose d'inconscient en elle que je viens certainement de mettre à nu, à son insu, sans l'avoir voulu!* Jouissant de son pouvoir sur elle, il en vient à lui retourner sa propre culpabilité:

Mais quoi ? Et pourquoi a-t-elle tenu à me rappeler que je n'avais pas su écouter ma mère comme elle, m'écoute ? pour ce qu'elle m'écoute, aujourd'hui! Et quelle perfidie, quelle cruauté, si j'y repense! Quelle infamie! Du sadisme, oui. Rien d'autre.

Mais elle a du répondant: *"En somme en écrivant ce livre, vous avez voulu opérer un transfert. Attribuer à un autre (Daniel, le héros du roman précédent) votre faute, votre honte. Seulement, vous n'avez pas réussi. Ecrire ne sert à rien. Le livre ne délivre pas. Le travail se fait ici, le travail ne peut se faire qu'ici, sur le divan! C'est ici que Lazare peut ressusciter. Il n'y a que l'analyse. Tout le reste est littérature.*

— *Et moi, je vous répète que j'en ai assez de vos jeux de mots merdiques!*

— *Que dit votre mère ?*

— *Quoi, ma mère...?*

— *Vous me dites et vous me répétez: Mère dit que..."*

Le jeu de mots l'exaspère. Il l'injurie: "Mère dit que je vous emmerde! Voilà. Je vous emmerde. J'en ai marre de ce petit jeu (...) C'est de vous que j'ai ma claque! de vous et de vos calembours à

⁷⁹³ - Id. p. 161-163.

la con, Madame! (...) Cet usage pervers du langage ne m'amuse plus, dis-je posément, ne m'abuse plus. On ne peut pas toujours jouer impunément avec les mots, jouer sur les mots. Les mots ont un sens, une valeur, une vérité! Je suis écrivain, je dois croire aux mots, croire à leur dignité (...) Le travail pour moi n'est pas sur le divan mais dans mes livres, je viens de le comprendre. Et à vrai dire, je l'ai toujours su. L'analyse est terminée."

L'analyste tente de le retenir. Mais il a choisi de vivre sans psychanalyse (ou plutôt sans psychanalyste), il a choisi la littérature. *Il jubile, il exulte en son for intérieur quand il l'entend enfin claquer la porte (...) Dire que je l'ai laissée dire! Qu'elle a pu me manipuler si longtemps, en jouant de mes complexes et de mes frustrations, m'extorquer une fortune! Et tout cela pour conclure aujourd'hui que le travail ne pouvait pas se faire ailleurs que sur son divan, qu'il n'y avait que l'analyse, que tout le reste était littérature! Mais oui, madame, tout le reste est littérature, Dieu merci! Mais vive la littérature!*

Mais qui pourra affirmer que, sans ce spectaculaire psychodrame, l'écrivain eût pu, avec autant de vivacité et de fermeté, s'affirmer écrivain ? Ce n'était peut-être pas de cette manière que l'analyste pensait faire évoluer sa relation avec son client, mais elle lui a offert, volens nolens, l'occasion inestimable de s'arracher à une relation de dépendance et de s'identifier à sa destinée d'écrivain.

*Je suis écrivain. C'est en écrivain que je veux... que je vais poursuivre le travail entrepris. C'est de recommencer à écrire qui me guérira, et non le contraire. C'est d'écrire qui me sauvera. Il suffit que je m'y mette. J'ai maintenant assez de force, assez de foi. Et assez de joie aussi. Exultate!*⁷⁹⁴

d - La boulimie de lectures

Une fois de plus, les livres sont son meilleur refuge, tout comme ils l'avaient été après le choc de la Rafle du Vel d'Hiv: *Moi, comme le petit Jacques lorsqu'il était revenu habiter avenue de Messine après la rafle allemande dans les égouts, je me réfugiais dans les livres. Lectures austères: plus un roman était ardu, plus il avait ma faveur. A l'instar de Don Quichotte, il s'aventure à vouloir vivre selon les héros littéraires qui lui parlent le plus: Je lus "L'homme sans qualités". Le personnage d'Ulrich me plut: son sentiment d'étrangeté caustique, ses luxes, sa difficile relation avec son père rigoriste, ses amours incestueuses avec sa soeur... Une nuit il est pris à partie par une bande de voyous: Tel Ulrich, je me retrouvai sur le carreau, une dent cassée, le nez en sang (...) au réveil ma décision était prise: primo, je n'irais plus perdre mon temps à discuter, vautre sur des blocs de caoutchouc mousse drapés de cotonnades indiennes, avec des militants gauchistes que mes sarcasmes musiliens scandalisaient et qui me traitaient de réac si je parlais de Dante, de facho si je citais Nietzsche (...) Secundo: comme Ulrich, j'allais apprendre à boxer. Mieux: comme lui, j'installerai dans ma salle de bains, quand j'en aurai une, un punching-ball; je me le promis. Combien de décisions ai-je prises dans ma vie pour des raisons littéraires!*⁷⁹⁵

e -La tentation hippie

D'anciens camarades de fac s'établissaient en usine, d'autres partaient sur la route avec pour viatique les récits de Kérouac, ou le Yi King (livre de sagesse chinois). Des communautés se

⁷⁹⁴ - Id. pp 163-174.

⁷⁹⁵ - Id. pp 182-183.

fondaient, qui dureraient une saison ou deux; des groupes de pop music où aucun ne savait jouer d'un instrument correctement — mais qu'importait ? C'était la défonce! C'était le pied! ⁷⁹⁶

f - L'adoption d'un personnage social (ou d'une identité sociale)

La boxe me plut, d'emblée, en ce qu'elle impliquait de discipline et, pour employer un mot qui faisait ricaner ma génération comme il avait fait ricaner les contemporains d'Ulrich, de morale. D'une certaine morale. Et puis, je dus me faire couper court les cheveux, que j'avais portés longs avec tous mes camarades au lycée.(...) Les quelques amis qui me restaient virent dès lors en moi un affreux bourgeois. Jusqu'à mon père, qui s'était pourtant insurgé naguère contre une mode qu'il jugeait décadente, et qui à présent me reprochait ce qu'il prit pour une manifestation de conformisme — "il ne te manque plus, dit-il, que la cravate!" Et bien entendu, je remis des cravates ⁷⁹⁷.

Dans ce passage, Jacob Jacobi apparaît simultanément comme s'étant trouvé lui-même et restant conscient que son vêtement (le masque, le *persona*) n'est que le moyen d'exprimer son choix dans la vie en société.

g - Le pèlerinage à Auschwitz

La proposition fut faite à Jacob Jacobi, d'aller à Auschwitz avec un groupe. Il hésita et finalement: *il y alla donc seul, quelques jours plus tard, par ses propres moyens*. Solitude qui semble un des traits communs de Jacques, de Monsieur Lazare et de Jacob Jacobi. L'humour est un autre de leurs traits communs:

"A la gare d'Auschwitz, cela me parut bizarre de demander un billet pour Auschwitz. Et de bien préciser: aller-retour" confia Jacob Jacobi à son nègre. Le pèlerinage à Auschwitz est une étape cruciale: c'est justement après ce voyage que Jacob Jacobi est assassiné. L'ombre intruse accède au rang des défunts ⁷⁹⁸.

h - Le passage par Israël, déception et effet catalyseur

Le passage en Israël est le fait de Jacob Jacobi, alors qu'il est commerçant en gros. *Ses affaires — commerce en gros des énormes surplus militaires d'après guerre — l'amenaient à traiter quelquefois avec l'Etat d'Israël, et il ne prenait pas sa marge. Mais son premier séjour tourna au cauchemar. Il s'attendait à retrouver des Juifs, comme lui, peut-être même une ancienne déportée qui lui dirait: j'ai connu au camp une Jacobi — Germaine Jacobi. Et j'ai connu sa mère aussi, qui s'appelait Salomé Lévi.(...) Il eut d'emblée horreur de ce qu'il vit. Et il a honte d'en avoir horreur, honte à en tomber malade, malade à en préférer mourir.(...) La réalité qui brusquement se venge. Ce qu'il découvre n'est pas le pays dont il a rêvé; il s'effondre, un soir, dans sa chambre d'hôtel, Et ses pleurs se changeaient en sanglots maintenant. Et tout en bourrant de coups de poing le dessus-de-lit en satin losangé, il s'entendait geindre: "maman, maman..."*

Tout le heurtait. Tout et rien à la fois. Des riens dont il se faisait un monde. Quoi ? Mais l'Orient, cet aspect des rues, les odeurs, un certain débraillé méditerranéen, la laideur des maisons inachevées, l'inélégance des femmes, le ministre qui le recevait en bras de chemise et sans cravate,

⁷⁹⁶ - Id. p. 183.

⁷⁹⁷ - Id. p. 185.

⁷⁹⁸ - Id. p. 120.

une curieuse brusquerie des gens, une sourde violence toujours démentie en paroles — puisqu'on est frères — mais néanmoins visible. Des gestes. L'atmosphère.

Et cet égalitarisme ostentatoire justement, l'esprit pionnier, les sermons, la vertu hargneuse des donneurs de leçons: "Que faites-vous en France, Monsieur Jacobi ? L'Affaire Dreyfus et Vichy ne vous ont pas suffi ? Vous ne voulez donc pas comprendre ?" (...) devoir se justifier sans cesse. (...) Et ce navrant, cet envahissant folklore! aussi truqué, aussi fabriqué que les arts et traditions populaires vus par la propagande des pays socialistes... L'interminable danse des foulards et l'interminable danse des ciseaux (...) une musique purement juive, ce qui n'était certainement pas la musique de Mendelssohn, de Malher, de Schönberg! (Mais oui mais oui).

Vraiment peu de choses, oïe, s'il réfléchissait de sang-froid. Les erreurs de jeunesse d'une très jeune patrie. (...)

Mais Jacob n'était pas de sang froid, il était incapable d'objectivité, il était au désespoir. Il repensait à cet autre crétin sentencieux qui l'avait entrepris sur l'humour juif dans le car pour Ashkélon. L'humour juif, monsieur, était le témoignage d'un ancien état déshonorant des choses, une marque d'infamie et non d'esprit. C'était le regard de l'autre, le goy, que le Juif portait sur soi, qu'il intériorisait, oui monsieur⁷⁹⁹.

Dans ces lignes, affleurent nombre de critiques faites par les Juifs pour qui l'identité juive est d'abord faite d'échanges avec les diverses cultures du monde entier. Ceux-ci sont souvent irrités par l'attitude israélienne qui, surtout dans l'immédiate après-guerre, tourna le dos, jusqu'à en prendre le contre pied caricatural, à la judéité de la diaspora. N'empêche que le *passage en Israël* fut aussi, pour Jacob Jacobi, une étape décisive du deuil: à chaudes larmes, il pleure sa mère; il réalise qu'il ne la reverra pas; personne ne lui parlera d'elle. Peut-être venait-il dans l'espoir insensé qu'il la croiserait au coin d'une rue ? Il peut projeter sur Israël la plus amère de ses déceptions.

Son pays, son refuge, se confirme être l'écriture⁸⁰⁰.

i - La vocation de l'écriture

Jadis, je m'étais fait le serment d'écrire, quand j'aurai la maturité nécessaire, quand je serai au milieu du chemin de la vie, une moderne Divine Comédie - rien de moins. Une descente à nos enfers terrestres, un voyage au bout de la nuit... Et ni purgatoire ni paradis, puisque nous étions sur terre. Non, mais un Inferno — tel aurait été le titre. Un Inferno dont les cercles seraient les banlieues infinies, des autoroutes urbaines et des échangeurs, des aéroports, des zones industrielles aux ciels chargés de fétides suies acides, des décharges publiques, des plages où l'on verrait les corps serrés par milliers comme ils le sont dans les girons de l'enfer dantesque, des plateaux de télévision peuplés, comme la dixième fosse, de menteurs, simulateurs et faussaires... Et des centrales nucléaires, et des bidonvilles, et la pluie lumineuse des néons sur les artères marchandes des grandes villes... Et de sombres caves, aussi, où on torture... Et des jungles calcinées au napalm... Le Vietnam sous les bombes... Les camps soviétiques — que nous ne nommons pas

⁷⁹⁹ - Id. pp 89-92.

⁸⁰⁰ - Pour J.-A. Léger l'écriture est-elle l'analogue de cette Terre Promise entrevue par Herzl ? *La Terre promise est le pays où nous pourrions nous permettre d'avoir le nez crochu, la barbe noire ou rousse et les jambes torsées sans être pour cela méprisables. Où nous pourrions enfin vivre libres et mourir en paix sur un sol qui nous appartiendra... Personne n'a jamais pensé à chercher la Terre Promise où en vérité elle se trouve — et pourtant, elle est si proche. C'est à l'intérieur de nous-mêmes qu'elle réside.* Cité par Yohanan Manor, *Naissance du sionisme politique*, Paris, Gallimard, 1981, p. 83.

encore, à la fin des années soixante, le Goulag... Et au dernier cercle, au dernier chapitre, l'«anus mundi»: Auschwitz.

Le cercle précédent aurait été un ovale sous la verrière tendue du funèbre tissu noir pour la défense passive, la piste du vélodrome d'hiver où s'entassaient par milliers les damnés promis à la déportation. Je venais de lire "La grande rafle du Vel d'hiver, paru cet année-là — 1967"⁸⁰¹.

Dans tout ce passage, il est possible de voir:

- Comment, les emprunts à la création littéraire d'auteurs visionnaires permet à J.A. Léger, et/ou à ses personnages, de traduire sa propre vision d'une réalité où se marient son monde intérieur et le monde extérieur.

- Comment, l'horreur étant à la fois verbalisée et transposée dans un univers dantesque (Dante ma été souvent cité lors des témoignages que nous avons enregistrés), Jacques, Jacob Jacobi n'échappe pas aux séquelles de la *vue du mal* mais, du fait qu'il a la possibilité d'exprimer son émotion dans toute sa violence, il échappe aux plus graves conséquences du traumatisme: la prostration autiste, ou la mort (par suicide ou maladie à évolution plus ou moins rapide).

- Comment il relie le passé et le présent, simultanément par l'écriture et la lecture: il vient de lire un livre relatant l'épisode clé de son propre moment crucial pendant la Shoah.

- Comment Auschwitz, l'*anus mundi* est l'apothéose de la Divine Comédie de Jacob Jacobi.

j - Travail sur le temps et récit salvateur

Dans l'élan de sa vocation d'écrivain, le personnage-romancier au sein du roman rêve d'écrire un roman sans dénouement, ou plutôt un roman aux infinis rebondissements, un roman qui, se recréant sans cesse, défierait la fatalité de la mort. *L'art retrouvé de Shéhérazade, en somme: différer, repousser sans cesse le point final, la chute, la nuit, la mort. Défi à l'ordre des choses, défi au temps fatalement linéaire du Temps. Art de vivre.*

Il songe à faire le récit de sa vie. Or sa vie, jusqu'à ce jour n'était qu'un enroulement sur elle-même (le temps bloqué, les séquelles du hové). Le récit qu'il pourrait en faire serait non un déroulement linéaire mais une exploration obéissant à une autre logique que la succession chronologique et qui s'accomplirait en délivrance: l'éveil après une mauvaise nuit (la longue période de malaise). *J'ai envie de musarder dans ma propre vie, de passer paresseusement en revue ces quelques années soixante-dix, depuis le jour où j'ai signé mon premier contrat de collaborateur littéraire jusqu'au jour d'aujourd'hui, jour de délivrance, jour de gloire! où je me suis affranchi. Mais c'est qu'en vérité je serais incapable de les dater rigoureusement ces années, d'en situer avec exactitude les rares événements, si peu marquants qu'ils se confondent. Je les ai vécues comme si rien de cela ne me concernait réellement. Tout est flou. Et ne subsiste qu'un sentiment de vide, et d'hébétude. Il me semble m'éveiller d'un mauvais sommeil*⁸⁰².

k - L'accès des morts à l'immortalité

Suite aux différents chocs qui ont fait éclater une personnalité en plusieurs personnages se frôlant sans jamais communiquer. La littérature, symboliquement, a fait voler en éclats le personnage le plus gênant de ces personnages: il est assassiné, mais il rode dans tout le roman comme un intrus insupportable. Mais c'est aussi la littérature qui s'offre comme seul moyen de se

⁸⁰¹ - Id. p. 176.

⁸⁰² - Id. p. 184.

débarrasser de son ombre. En écrivant le récit de cette mort, conscient de faire lui-même de Jacob Jacobi un héros immortel, Jacob Jacobi scelle sa réconciliation avec lui-même.

Ou serait-ce que j'apprends la sagesse ?

Maintenant, dis-je, il faut recoller les morceaux. J'ai volé en éclats, il faut recoller les morceaux. Je crois que je n'y arriverai, je crois que je ne recommencerai vraiment à vivre que le jour où je réussirai à écrire mon histoire, c'est-à-dire le jour où j'écrirai la sienne aussi, le jour où j'écrirai notre histoire, Jacobi et moi. Mon grand livre.(...) C'est la littérature qui m'a tué, c'est par la littérature que je serai sauvé.(...) Je réapprends à rire⁸⁰³.

l - Le silence

Il est des choses qu'on ne formule ni par écrit, ni oralement. Quand il (Jacob Jacobi) en est revenu (d'Auschwitz), et que nous nous sommes revus, il ne m'a pas parlé de son pèlerinage, et je n'ai pas osé l'interroger. Je me sentais impudique d'y avoir seulement fait allusion. C'était son secret, ce devait le rester⁸⁰⁴.

m - Quête de sens et engagement

Jacob Jacobi a dix sept ans en 1946; *parti de zéro,(...) allait faire fortune en moins de douze ans.* Notons la réaction à la destruction par le redoublement des énergies, mais peut-être aussi la fuite en avant de type maniaco-dépressive.

Comment, avec un tel début dans la vie, il put s'intéresser ensuite à ses semblables, ne pas se retrancher dans l'insensibilité volontiers méprisante dont se blindent d'ordinaire les self-made-men, selon le principe: l'existence ne m'ayant pas fait de cadeaux, je ne vois aucune raison d'en faire — c'est ce qui m'étonne en lui et que j'admire. Car il fut sincère, aussi, dans son engagement. Il refusa l'indifférence, l'attitude de ceux qui, une fois arrivés, se contentent de dire: Faites comme moi! Mieux: lui qui avait pourtant si peur de la misère, dès que vint le succès littéraire, il prit le risque d'abandonner les affaires⁸⁰⁵.

L'engagement dans des oeuvres humanitaires, quelle que soit leur modalité et leur dimension, a déjà été mentionné. Jacob Jacobi, dans la fiction du roman, en confirme le fait comme une tendance chez les *enfants* (la Deuxième génération).

n - L'individuation

Etrange destinée d'un homme qui devait devenir une conscience universelle alors que les masses lui répugnaient viscéralement.(...) Je me souvins à l'improviste d'un des ultimes délires de Nietzsche, Dieu sait pourquoi. Dans une lettre écrite quelques jours avant de sombrer dans la folie, le philosophe raconte qu'il déambule dans les rues de Turin et aborde les passants en leur disant: "Siamo contenti ? son Dio, ho fatto questa caricatura." Je suis Dieu, j'ai fait cette caricature.

Mais si c'était au fond, la plus juste définition du romancier⁸⁰⁶?

Dans ce roman de J.-A. Léger bien des étapes du labyrinthe sont visibles au deuxième degré, transposées et rassemblées dans celle de l'écriture. Bien d'autres éléments pourraient être analysés:

⁸⁰³ - Id. p. 326.

⁸⁰⁴ - Id. p. 120.

⁸⁰⁵ - Id. pp 88-89.

⁸⁰⁶ - Id, pp 92-93

- La manière dont le passé y est abordé, par vagues concentriques, comme pour être apprivoisé. Le coeur même du traumatisme, évoqué dès la page 46, en latence tout au long du roman est rappelé vers la fin du livre: il réécrit les paroles prononcées par sa mère: «*sauve-toi! avait murmuré sa mère; sauve-toi!*», transcription venant juste après l'évocation d'une commémoration en hommage aux victimes de la rafle du Vel d'Hiv où tout le *hovè* est réactualisé ⁸⁰⁷.

- L'importance des commémorations. Certes il déplore le risque de satisfaire à *l'exhibitionnisme des gouvernants et au voyeurisme des gouvernés*; mais, il y ressent son appartenance à la communauté juive en deuil ainsi qu'à toute une humanité compatissant dans la souffrance *j'étais noué par l'émotion; (...) ils étaient les siens, ils étaient les miens aussi, mes frères, mes semblables. Mon peuple. Et j'eus ce sentiment que nous étions tous à notre manière des survivants, nous tous qui étions là, Juifs ou non. (...) dignité, recueillement* ⁸⁰⁸.

- L'accès au silence, qui n'est plus le *non-dit* : arrivent les *hommes politiques et les vedettes de l'humanisme (...)* *C'est hélas! le propre de notre société du spectacle que de rendre sa critique à peu près impossible, sauf à entrer dans son jeu vicieux et à en accepter les grossières simplifications; sauf à se voir, en somme, contraint de dénoncer avec vulgarité sa vulgarité. Que devient une réserve qui s'exhibe ? Comment croire celui qui s'affirme je suis quelqu'un de très pudique ?* J.-A. Léger n'attend pas la fin des discours pour s'esquiver. Il se sauve. En s'enfuyant, il se sauve de multiples manières: il sauve sa pudeur et sa dignité, il sauvegarde l'indicible mais aussi il revit sa fuite salvatrice, en 1942, sur l'injonction de sa mère: il sauve le passé en le vivifiant d'un présent redevenu source de dynamisme ⁸⁰⁹.

- La réappropriation (et la symbolique) du nom et la restauration de sa dignité. Il a exorcisé les ombres à travers le personnage de Jacob Jacobi: *il va enfin écrire son livre à lui, son grand livre. Solo! Et il le signera de son nom, de son vrai nom: Léger Lazare. Car, fini aussi les fausses identités, les masques, les simulacres! Il reprend le nom qui lui fut donné à la naissance, ce nom qu'un employé aux écritures distrahit dût corriger dès sa naissance. Il recouvre enfin sa dignité et d'homme, et d'artiste* ⁸¹⁰.

- La rencontre avec soi-même, l'individuation: en fait l'itinéraire du (des) personnage(s) n'est pas fini, il commence seulement. Le trajet fait jusque-là n'était qu'une laborieuse et douloureuse libération. Dorénavant il n'est plus le jouet de ses tensions intérieures: il les connaît, il peut les devancer; il devient acteur de sa destinée. C'est sur un cri de joie qu'il termine son roman: *C'est ce que je veux faire, j'y suis. Je sais maintenant, je sais quel livre! Le voici. Je le vois écrit. Je le lis. Ce sera un roman, et un essai aussi, et une vie... Ce sera un récit. Ce sera tout. Tout!*

Ah! et j'ai même mon titre maintenant, j'ai mon titre: L'Auteur! l'auteur! Oui, un ban. Amusant, non ? On applaudit.

Ou, pourquoi pas ? Je lui dois bien cela: Jacob Jacobi ⁸¹¹.

3 - 4 - Dialectique du livre et de la vie

Pour le héros de J.-A. Léger, comme pour la plupart des survivants et/ou de leurs enfants, le passage par le livre a été essentiel. Ce passage peut revêtir des formes très diverses: écriture

⁸⁰⁷ - Id. p. 332.

⁸⁰⁸ - Id. p. 130.

⁸⁰⁹ - Id. p. 331.

⁸¹⁰ - Id. p. 356.

⁸¹¹ - Id. p. 359.

autobiographique, transposition romancée, création poétique, bande dessinée... mais aussi lecture à travers laquelle le lecteur reconnaît, verbalisé, ce qu'il ne réussit pas à traduire en mots de son propre vécu⁸¹². Pour essentielle qu'elle soit, l'oeuvre écrite doit d'abord être identifiée comme une phase de la perlaboration du deuil et comme un moment de la transmission-transformation de la mémoire. C'est dans la quête de sens qu'elle s'inscrit, sens entendu dans la plénitude du terme (signification, direction, ressenti), quête de sens qui est autant un processus d'individuation qu'un appel à la vie.

E. Lévinas cite Hegel: *Le livre n'est pas un but définitif, ni même provisoire, il faut le justifier, au lieu qu'il se porte soi-même ou qu'il soit supporté par d'autres livres. Cette justification s'accomplit dans la vie de tous les jours. Ainsi ceux qui écrivent leur livre feraient cette ère (...) où la philosophie se manifeste sur les lèvres des philosophes (... mais qui) est aussi l'ère où les hommes sont libres de se détourner, je reprends l'expression de Goethe — de "la grisaille de la théorie pour rechercher la verdure de l'arbre doré de la vie."*

Cette libération des systèmes philosophiques et de leur inéluctable dérive en totalitarisme, *n'est pas un retour à l'époque où la philosophie n'avait pas commencé (...) la libération à l'égard de cette philosophie sans philosophe exige une philosophie et Aristote, dans sa célèbre formule: «il faut philosopher pour ne pas philosopher» a, au fond, défini l'extrême possibilité de la philosophie, la philosophie du XX^e siècle*⁸¹³.

4 - Silence structuré et structurant

*Nous avons tous à méditer sur ce qui s'est produit*⁸¹⁴. En définitive, c'est au silence que convient les témoins, mais un silence méditatif qui n'a plus rien à voir avec le non-dit et où chacun se trouve seul avec les paroles qu'il a entendues et dont il tire orientation (sens, signification autant que charge émotionnelle) pour sa vie en fonction de sa personnalité ou plutôt de sa destinée.

4 - 1 - Les limites de la pensée et du langage

Travail de deuil, impliquant d'abord l'élucidation du *non-dit*, et travail des mémoires individuelles articulées à la mémoire collective et transgénérationnelle, ne sont, en fait, que les différentes modalités d'un même processus dont les rouages apparents sont la transmission (ou communication) orale et la transmission (ou communication) écrite. Les rouages eux-mêmes ne peuvent être pleinement efficaces qu'en prenant appui sur la substance même qu'ils mettent en forme communicable. Certains *non-dit*, une fois dit, peuvent s'évanouir comme un mauvais rêve: c'est le secret de polichinelle, la faute qui faisait mourir de honte et qui, une fois avouée, s'efface dans les rires. Ainsi, par exemple, de l'enfant qui aurait terminé le pot de confiture en cachette et qui accuse le chat jusqu'au jour où il peut se moquer de lui-même. Mais il est des *non-dit* qu'aucune parole ne peut épuiser parce qu'ils relèvent de l'indicible. La question est de savoir comment passer du *non-dit*, défini comme entaché de honte et de culpabilité, au silence, dans la dignité restaurée.

⁸¹² - Marc-Alain Ouaknin, *Bibliothérapie, Lire, c'est guérir*, Paris, Seuil, 1994. L'auteur y explicite l'impact thérapeutique des livres dignes de ce nom, c'est-à-dire, qui permettent au lecteur d'ouvrir la bouche, de retrouver sa dimension spécifiquement humaine, sa capacité à parler.

⁸¹³ - E. Lévinas, *Difficile liberté*, Paris, Albin-Michel, 1963, pp 240-241.

⁸¹⁴ - P. Levi, *Si c'est homme*, op. cit. 211.

a - Limite de notre réflexion: notion de pardon

A la charnière de la psychologie et de l'éthique, la notion de pardon nous a paru trop délicate pour être abordée. *Que le pardon soit réticent ou intéressé, c'est-à-dire que le pardon liquide incomplètement le passé, qu'il soit mélangé de ressentiment ou de "pressentiment", dans les deux cas, il offre une riche matière aux décompositions psychologiques (...) plus le pardon est impur, plus il se prête à la description. Seule est réellement possible, par le fait, une philosophie apophatique ou négative du pardon.*

Quoiqu'il en soit du *vrai pardon*, à l'élan *si impalpable, si controversable qu'il décourage toute analyse*, V. Jankélévitch nous met en garde de le confondre avec ses trois principaux ersatzs: l'usure par le temps, l'excuse intellectuelle et la liquidation. Le pardon par procuration, ajoute-t-il, est *une offense aux valeurs* de même que l'exemption du *pécheur* de tout ou partie du châtement qu'il mérite. Enfin, le pardon est essentiellement un rapport avec quelqu'un et un moment de *grâce*, en quelque sorte le surgissement d'un mouvement du coeur, l'intuition d'une paix authentique évanescence à l'instant-même où elle est saisie ⁸¹⁵.

b - Le paradoxe du langage: voiler pour révéler

W. Benjamin fut un des écrivains les plus sensibles à l'idée que tout langage est un effort de traduction d'une réalité première à jamais hors d'accès; traduction, c'est-à-dire risque de trahison mais aussi possibilité d'enrichissement par la réinterprétation qu'en fait le traducteur. Le vécu d'un événement, sa *teneur de vérité* ⁸¹⁶, échappe à jamais à la verbalisation mais fonde toute communication authentique. *La teneur de vérité ne se déduit pas, elle s'atteint dans l'expérience* ⁸¹⁷.

Que la Shoah devienne mémoire écrite ou racontée, elle demeure une réalité originelle dont tout langage, de par la chosification qu'il implique, voile la vérité tout en dévoilant un de ses aspects. *La teneur chosale n'apparaît que pour cacher la teneur de vérité.(...) La vérité habite donc la chose, mais y apparaît niée, recouverte, défigurée, déstructurée* ⁸¹⁸. Au langage de lui offrir une figure. Mais c'est dans le silence, une fois que la chose a été suffisamment verbalisée, dite et écrite, que peu à peu la communication, avec soi-même et avec autrui, s'ajuste à la *teneur de vérité*.

4 - 2 - Transmission et silence

a - La résonance poético-musicale

Dans le chapitre sur l'écriture, le livre a été entendu au sens très large de tout ce qui laissait une trace; aussi peut-il paraître redondant d'aborder le thème de la création artistique. Il s'agit cependant ici d'attirer l'attention sur un autre temps de l'oeuvre: le moment où, dans le silence, au-delà des mots rendus à leur puissance poétique, au-delà des formes, des couleurs, des sons, elle agit sur son récepteur à un niveau qui n'est plus celui du *ça*, mais celui des aspirations les plus profondes de l'être et d'où il pressent la possibilité, malgré tout, de la paix et de la joie.

La langue, dit rabbi Chnéor Zalman, est la plume du coeur et le chant est la plume de l'âme. Pour les "hassidim: l'enseignement révèle la pensée et le sentiment,(...) alors que la mélodie révèle

⁸¹⁵ - Vladimir Jankélévitch, *Le pardon*, Paris, Aubier, 1967, pp 10-19.

⁸¹⁶ - Bernard Tackels, *Walter Benjamin*, Strasbourg, PUF, 1992, p. 42.

⁸¹⁷ - Id. p. 41.

⁸¹⁸ - Id. p. 41.

les forces du bonheur et de la volonté, forces ambiantes qui entourent et recouvrent les forces intérieures du cerveau et du coeur.(...) La mélodie remonte jusqu'à la racine et la racine de l'homme est le bien ⁸¹⁹.

Une oreille qui entend permet d'écouter ce qui est raconté mais une oreille qui discerne (...) permet de discerner comment on raconte. L'une entend le corps du récit, l'autre son âme. Il est déjà difficile d'atteindre au degré de l'oreille qui entend et plus encore à celui de l'oreille qui discerne, car cela exige la volonté intérieure et la joie dans l'effort ⁸²⁰.

A la fin de son récit-témoignage, Shlomo nous déclara: depuis longtemps, j'ai l'intention d'écrire quelque chose. Mais je n'arrive pas à formuler. Je crois que j'écrirai de la poésie. Il n'y a que la poésie qui peut rendre ce que je voudrais dire.

b - Le langage du corps, souvenir et/ou quête d'un langage universel

Selon Y. Yérushalmi, il y a recours à l'historiographie quand s'affaiblissent la mémoire et la foi, qu'il considère comme presque synonyme. Or celles-ci s'expriment en gestes communs transmis de génération en génération et par lesquels les hommes s'engagent corporellement (songeons à circoncision, aux lois alimentaires...). *La réflexion sur le sens de l'histoire porte directement en profondeur dans les livres prophétiques plus que dans les livres historiques. La mémoire collective est plus activement transmise par les rites que par la chronique* ⁸²¹.

Que le monde ne soit pas encore entré dans la rédemption, rien ne l'apprend plus clairement que la multiplicité des langues. Entre des hommes qui parlent une langue commune, un regard suffit à coup sûr pour se faire comprendre. Justement parce qu'ils ont une langue commune; ils sont au-delà de la langue.(...) De là vient que le point suprême de la liturgie n'est pas la parole commune mais le geste commun ⁸²².

Il a été longuement question des pèlerinages à Auschwitz, du Yad Vachem, de Yom HaShoah... Les cérémonies en souvenir de la Shoah sont aujourd'hui entrées dans les rites collectifs juifs. Certaines sont en passe de devenir communes aux Juifs et aux nations dont ils sont citoyens: en France c'est la date anniversaire de la rafle du Vel d'Hiv qui a été retenue.

Ainsi, au niveau collectif, il semble bien que l'événement Shoah, tout en restant inaccessible au sens, du fait même de son intégration au calendrier juif, s'inscrit dans le rythme d'une vie vécue dès son origine par le peuple juif comme à la fois *linéaire et cyclique. Le rapport juif à l'histoire est multidimensionnel, à la fois linéaire et cyclique, verticalité et circularité, unicité des événements historiques et répétition du temps liturgique* ⁸²³.

4 - 3 - La transmission et le rire

A. Spiegelman ⁸²⁴ a pu choquer certains de ses lecteurs. En fait derrière la caricature d'un père dont on n'ose pas rire, s'épanche tout un besoin de communication, voire de tendresse, qui n'a pu s'ébaucher que lentement entre père et fils. Celui-ci s'explique. *Les conflits entre mon père et moi*

⁸¹⁹ - E. Steinmann, op. cit. p. 116.

⁸²⁰ - Rabi Yosef Ytshak, cité par E. Steinmann, id. p. 180.

⁸²¹ - Y. Yérushalmi, op. cit. p. 31.

⁸²² - F. Rosenzweig, op. cit. p. 31.

⁸²³ - Y. Yérushalmi, op. cit. p. 57.

⁸²⁴ - Art Spiegelman, *Maus, un survivant raconte, I, Mon père saigne; II, Et c'est là que mes ennuis commencent*, Paris, Flammarion, 1991 et 1992. Art Spiegelman, *Maus, un survivant raconte, I, Mon père saigne; II, Et c'est là que mes ennuis commencent*, Paris, Flammarion, 1991 et 1992.

sont toujours à la limite de la comédie. Ils semblent tellement insignifiants en comparaison du drame historique. Cela crée une dissonance qui fait rire⁸²⁵.(...)

On ne peut confondre art et thérapie. La thérapie coûte beaucoup plus cher. Elle est un moyen d'exprimer quelque chose, de l'évacuer. Donner forme au livre a été au contraire un énorme travail de tri, de sélection. Une discipline très stricte. En regardant les esquisses, je m'aperçois que les jours où je dessinais les séquences les plus dures, celles des crématoires, je dessinais aussi des trucs stupides, des dessins sexuels. Tout ce qui ne passait pas ailleurs passait là. Peut-être que tout ça m'a laissé en meilleur état que lorsque j'ai commencé à dessiner, oui, c'est possible. Mais ce n'est pas une thérapie.

Ses parents ne lui ont rien réellement raconté. Il entendait les amis de son père, tous d'anciens rescapés, évoquer leurs souvenirs des camps, tout en jouant aux cartes. De 1978 à 1981, il recueille les souvenirs de son père. *Nous avons commencé à parler d'Auschwitz parce que c'était la seule chose que nous pouvions faire ensemble. J'avais besoin du rempart du magnétophone entre nous, comme on se protège des vampires en traçant la croix avec ses doigts. C'est en jouant le reporter que je me suis rapproché de lui. Maus est un témoignage sur l'Holocauste, bien sûr, mais c'est aussi l'histoire de nos relations. L'ironie du sort, c'est qu'Auschwitz est devenu notre terrain de rencontre. C'était la seule chose dont nous pouvions parler ensemble, sans que la conversation tombe sur l'éternel: "mais qu'est-ce que c'est ces cheveux longs... pourquoi tu ne trouves pas de travail..." Mon père avait enfin un fils qui l'écoutait. Et moi, j'échappais à la litanie des reproches. Les entretiens sont terminés en 1981 et moi je suis entré dans un long processus de distillation.*

A travers les propos d'A. Spiegelman est rendu perceptible comment ce qui était *non-dit* et/ou *mal-dit*, bloquant toute communication authentique entre le père et le fils, est devenu l'objet même de la communication. Ce passage du *non-dit* à la parole ne se fit pas grâce au seul travail du temps et au *rempart du magnétophone* mais bien grâce au lent travail personnel, à valeur thérapeutique, d'A. Spiegelman. Son témoignage est d'autant plus intéressant qu'il nous permet de distinguer ce qui, trop souvent, glisse dans la confusion: le moment du travail thérapeutique et celui de la création artistique. *Après-coup* il peut constater que lorsqu'il affrontait *les séquences les plus dures, celles des crématoires*, il dessinait aussi *des trucs stupides, des dessins sexuels* (notons au passage: la part d'aveu public, ainsi exprimé, d'avoir mêlé — confirmant le noeud de la honte et de la culpabilité comme fondement le plus fréquent du *non-dit* — forces libidinales, sexe et sadisme des bourreaux). Mais il différencie très clairement d'une part l'instant purement cathartique de l'exploration de son monde intérieur et de son *évacuation* spontanée par le jeu de son crayon, d'autre part l'instant proprement créateur, exigeant discipline, *tri et sélection*. En outre sont perceptibles les efforts d'un fils — efforts auxquels il est acculé s'il veut sortir du cercle de la douleur — pour rejoindre son père sur le terrain même de celui-ci, le lieu de sa souffrance, lieu dans lequel il pénètre avec le bouclier (et/ou la médiation) du magnétophone. Enfin se confirme le rôle de l'écriture (ici la bande dessinée) comme étape essentielle de la transformation du choc en souvenir, transformation indissociable de sa transmission.

L'exemple d'A. Spiegelman nous a permis, une fois de plus, de vérifier notre hypothèse du labyrinthe du dégage-ment-engagement grâce auquel se perlabore la transformation des séquelles de

⁸²⁵ - A. Spiegelman, interview pour *Télérama*, in *Télérama*, 11/1192.

la Shoah en souvenir transmissible et surtout la restauration de la communication au sein des familles.

4 - 4 - La transmission et la joie: la mutation de la souffrance

La souffrance n'est pas le mal, elle en est la conséquence directe mais trop souvent elle engendre le mal: le poison de la rancune, le désir de vengeance et surtout, par des mécanismes psychologiques que Freud a profondément médités, un sentiment de culpabilité se prolongeant en névrose plus ou moins grave. Dans son analyse *Pour relire "Le dernier des justes"*⁸²⁶, F. Kaufmann rappelle que jamais, dans la tradition hébraïque⁸²⁷, il n'est question de rechercher la souffrance (par exemple sous la forme d'excès ascétiques, d'aspiration au martyr ou d'auto-sacrifice pour une cause, aussi belle soit-elle). Le premier devoir de l'être humain est le respect de sa propre personne en tant qu'*image et ressemblance divine*. Cependant, la souffrance étant le lot de l'existence, du moins durant l'exil, l'être humain — et c'est peut-être en quoi il est le plus étonnant — a le don de la muer en moyen d'accélérer l'accomplissement de sa véritable destinée, conçue, toujours selon la tradition hébraïque, comme messianique.

E. Lévinas consacre tout le chapitre d'un de ses ouvrages, à *la souffrance inutile. A la souffrance se réfère tout mal. Elle est l'impasse de la vie et de l'être.(...) Il y a une différence radicale entre la souffrance en autrui où elle est, pour moi, impardonnable et me sollicite et m'appelle, et la souffrance en moi, ma propre aventure de la souffrance, dont l'inutilité constitutionnelle ou congénitale peut prendre un sens, le seul dont la souffrance soit susceptible, en devenant une souffrance pour la souffrance, fût-elle inexorable, de quelqu'un d'autre*⁸²⁸. La vue de la souffrance d'autrui accuse celui qui en est le témoin, lui rend sa propre vie insupportable, l'oblige à se mobiliser contre sans attendre les bienfaits du ciel.

Les personnes revenues de l'enfer connaissent la vérité de l'inutilité de la souffrance: au coeur de leur message, c'est cette inutilité qu'ils affirment; leur combat pour la mémoire et celui pour la justice n'en sont qu'un. La mémoire de la Shoah n'est que l'aiguillon, un aiguillon qui lacère le coeur, interdisant tout affaiblissement de la conscience.

Dans la tradition hébraïque, la joie est une mitsva, un commandement divin, le meilleur rempart contre tous les maux: Si tu pêches, au moins que ce soit dans la joie! Le 'hassidisme s'est développé dans les shtetl de Pologne, parmi les populations juives les plus pauvres, en bute à la misère économique, aux épidémies de toutes sortes et à un antisémitisme grandissant. Et pourtant, il donne, pour valeur première, la joie: le 'hassidisme a été une fête; ce fut une époque de fête;(…) toute fête en Israël a son origine dans la souffrance et dans le salut qu'elle engendre. Toute fête est un miracle de libération et de rachat après les grandes catastrophes. Toute fête est l'oeuvre de quelques rescapés. Le 'hassidisme a pris naissance après une grande catastrophe nationale, une catastrophe double: les massacres de l'an 5408⁸²⁹ avaient apporté l'effroi dans les coeurs et une crise spirituelle⁸³⁰.

⁸²⁶ - F. Kaufmann, op. cit.

⁸²⁷ - *La morale enseigne comment se priver, le hassidisme comment se nourrir*. Rabbi Shalom Ber, cité par E. Steinmann, op. cit. p. 185.

⁸²⁸ - E. Lévinas, *Entre nous*, op. cit. pp 108-109.

⁸²⁹ - 1648 ap. J.C.

⁸³⁰ - E. Steinmann, op. cit. p. 120.

4 - 5 - Engagement et individuation

a - Les traces du *mal dit*

Nous l'avons noté: celui qui a été marqué reste marqué. Celui qui a connu l'enfer est à jamais un Autre, par rapport à celui qu'il était avant et par rapport à ceux qui n'ont pas connu l'enfer. A leur tour les enfants du témoin sont marqués par le non-dit-mal-dit, quelle que soit la manière dont il est transmis. *Les parents souvent tiennent à me dire leur reconnaissance de les avoir rapprochés de leurs enfants. Pourtant ceux-ci emportent de nos lectures une angoisse qui ne les quittera plus. Et une vision qui fait mal et qui sans doute fera mal longtemps* ⁸³¹.

b - Deuxième génération, et après... témoin de témoin

La génération des enfants de la Shoah a pris la relève. Nous nous sommes chargés bon gré mal gré des souvenirs de nos parents. Nous saurons être vigilants pour que jamais pareils excès ne se reproduisent, pour que jamais l'oubli ne s'installe ⁸³².

L'engagement dans la transmission et/ou dans l'arbre généalogique et/ou dans l'effort pour rendre le monde plus humain, se révèle être finalement la manière paradoxale de sortir des séquelles de la Shoah. *Pour devenir des acteurs efficaces, non des vengeurs mais des justiciers, il est indispensable de nous réconcilier avec notre passé, par delà la Shoah et, rejoignant tous ceux qui luttent pour la même cause, de trouver pour chacun une place, fut-elle modeste dans le combat commun, militant de la mémoire certes, mais tournés vers l'avenir". Dans l'action, nous transmettrons à nos enfants, avec nos souvenirs, non pas l'angoisse de la tragédie, mais l'espoir dynamique de ceux qui se battent et refusent de subir* ⁸³³.

Engagement dont la modalité ne peut être dictée à personne et que chacun doit inventer lui-même: *Si je suis moi-même à cause de moi-même et si tu es toi-même à cause de toi-même, je suis bien moi et tu es bien toi-même. Mais si je suis comme je suis à cause de toi, et si tu es toi-même à cause de moi, ce n'est pas moi, et ce n'est pas toi* ⁸³⁴.

Engagement synonyme d'individuation et de responsabilité: *Je suis responsable d'autrui même quand il fait des crimes, même quand d'autres hommes font des crimes. C'est pour moi l'essentiel de la conscience juive. Mais je pense que c'est l'essentiel de la conscience humaine: tous les hommes sont responsables les uns des autres, "et moi plus que tout le monde"... C'est la formule de Dostoïevski.(...) Le visage d'autrui,(...) double expression de faiblesse et d'exigence.(...) Je me substitue à tous et personne ne peut se substituer à moi et dans ce sens-là je suis élu,(...) j'ai toujours pensé que l'élection n'était pas un privilège; c'est la caractéristique fondamentale de la personne humaine. La responsabilité est une individuation, un principe d'individuation* ⁸³⁵.

5 - Conclusion à propos du labyrinthe

Ce long travail de la population juive sur elle-même pour se dégager des séquelles de la Shoah et muer le subi en mémoire vivante est, selon notre hypothèse, le fruit du jeu dialectique des forces

⁸³¹ - E. Wiesel, Un juif aujourd'hui, op. cit. p. 57.

⁸³² - F. Kaufmann, postface du livre de Sylvain Kaufmann, op. cit.

⁸³³ - D. Baumann, op. cit. p. 284.

⁸³⁴ - Rabbi Boubam, cité par E. Steinmann, op. cit. p. 174.

⁸³⁵ - E. Lévinas, op. cit. pp 124-126.

collectives et des forces individuelles. Quel que soit son positionnement individuel vis-à-vis de l'héritage juif et de l'Etat d'Israël, c'est en définitive dans la tradition hébraïque (entre autres le réflexe de l'écriture) elle-même que nous semblent être puisés les leviers les plus puissants et les plus efficaces permettant la mutation des séquelles de la Shoah en souvenir: souvenir articulé en message transmissible et mémoire familiale. Collectivement, individuellement la mutation est-elle faite ? Convaincus de la vérité du postulat de la possibilité d'en sortir, ce que nous avons voulu observer tout au long de cette étude, et d'abord en écoutant les témoignages qui nous furent confiés, c'étaient les diverses modalités, tant au niveau collectif qu'au niveau individuel, de ce vaste processus.

Où en est le processus aujourd'hui ? Ne risque-t-il pas d'être brouillé par toutes sortes de menaces, de génocides et de catastrophes pesant sur l'humanité tout entière ? Sans doute chaque nation a-t-elle à entreprendre son travail de deuil et à se découvrir une nouvelle créativité. Cependant, Auschwitz semble le référent commun: l'horreur dont on ne veut plus et que pourtant on reproduit à des degrés divers.

Pour évoquer le traumatisme paradigmatique (dénomnable aussi comme paradigme du crime contre l'humanité) et ses séquelles, c'est au Livre paradigmatique qu'en dernier recours nous renvoyons, proposant en particulier aux psychologues d'en étudier la valeur symbolique, mais aussi les ouvertures éthiques. Tout comme S. Freud a su s'inspirer de la mythologie grecque pour y décalquer les ressorts de la psyché. En effet, les psychologues, aujourd'hui, ne pouvant se désintéresser ni de l'histoire, ni de la métahistoire (S. Freud avait esquissé des lignes de réflexion), doivent aussi puiser dans l'Écriture biblique.

Moïse était-il lui-même affranchi totalement des séquelles de la sortie d'Égypte ? Comme toute la génération de ceux qui avaient franchi la Mer Rouge, il n'a pas pu pénétrer en Canaan. Que le plus grand des prophètes n'ait pas pu connaître la Terre Promise soulève la perplexité. C'est que simplement, rappelle A. Néher, *Moïse était un homme. De cette constatation, de l'aperception de l'humanité de Moïse, dépend en effet la compréhension globale de toute sa personnalité, dans laquelle sont inextricablement nouées une aventure individuelle et une oeuvre, (...) son oeuvre est une vocation, un drame vécu, par conséquent, et non l'élaboration d'une doctrine, (...) condition humaine. Il n'en est d'illustration plus convaincante que la mort de Moïse. S'il est précieux de comparer, dans la lignée des grands "fondateurs de religion", Moïse à Jésus, à Bouddha, à Mahomet, la comparaison cesse précisément à propos de la mort. Consécration pour Jésus de toute sa vocation et signe crucial de son incarnation et de sa divinité, plénitude pour Bouddha de ses efforts mystiques et atteinte de la rive libératrice; achèvement pour Mahomet et insertion dans une légendaire transfiguration, la mort fut pour Moïse l'accomplissement du destin terrestre; quoique sereine et nullement une passion, elle fut la douleur même, parce qu'elle le frustrait de son désir suprême. (...)*

*"Ce n'est pas parce que sa vie fut trop brève que Moïse n'atteignit pas Canaan mais parce que c'était une vie humaine" (Kafka, journal intime, 19 Octobre 1921) Par la mort, Moïse fut rivé à l'ici-bas et c'est elle qui, éclairant à rebours le sens de la vie de Moïse, l'érige en symbole de la condition terrestre*⁸³⁶.

⁸³⁶ - André Neher, *Moïse et la vocation juive*, Paris, Seuil, 1980, pp 77-79.

Moïse pouvait-il goûter la douceur du repos dans la Terre rêvée tant qu'un seul être humain s'en trouvait exclus ? Nombre d'*enfants de la Shoah*, ne supportant plus leur mal-être fait de cauchemars, de culpabilité sans fondement réel et de rancune ravalée, ont entrepris cette traversée du désert (processus d'individuation et quête de sens en même temps) que nous avons assimilée à un vaste parcours en forme de labyrinthe. Puissent-ils être les pionniers d'un *lieu*, étendu aux confins de la terre, où couleraient *le lait et le miel* ⁸³⁷.

Nous aurons ces questions en arrière-fond en prenant connaissance de la famille B, dans le chapitre suivant avec qui nous analyserons les différentes étapes du *labyrinthe* puis, dans la Troisième Partie, nous entendrons les témoignages de quatre familles, rendus aussi fidèlement que possible et où seront simplement signalées les étapes de ce long processus de mutation des séquelles de la Shoah en mémoire.

⁸³⁷ - Rappelons que nous nous situons au sein du processus tout en nous efforçant à la distanciation. Ce sont donc nos vœux personnels que nous exprimons, mais nous les avons entendus, sous une forme ou l'autre, diversement pondérés d'espoir ou d'appréhension, dans la bouche de tous les témoins et témoins de témoins.

Chapitre 4 : La famille B

Une famille aux prises avec les séquelles de la Shoah

Jeanne, Mathilde et Jérôme nous sont déjà connus: de larges extraits de leurs entretiens ont déjà été cités. C'est l'histoire de leur famille qui sera reconstituée et analysée dans les pages qui suivent à partir de ce qui en fut confié lors des récits de vie-témoignages. Sauf un fils de la Deuxième génération (génération définie comme celle née après la guerre), tous les membres de la famille ont participé à ce travail, exprimant même très vivement leur intérêt.

1 - Présentation générale

1 - 1 - L'arrière-fond conjoncturel

Les entretiens ont tous été faits entre Mars et Septembre 1990. Le mur de Berlin s'était écroulé quelques mois plus tôt. Les frontières de ce qui ne sera bientôt plus l'URSS se sont ouvertes et les Juifs russes affluent en Israël où la crise du Golfe rend la menace irakienne de plus en plus lourde. En France, des tombes juives ont été profanées dans le cimetière de Carpentras.

Sauf les entretiens avec Jeanne, réalisés chez elle à Jérusalem, tous les autres l'ont été à Paris. Nous disposons des témoignages de six personnes de la famille.

1 - 2 - Les entretiens-témoignages

1 - 2 - 1 - Les personnes rencontrées

		âge lors de la rencontre	date et lieu de naissance
Tania	grand-mère maternelle	83 ans	1906, Lithuanie
Simone	mère	65 ans	1925, Paris
Henri	père	66 ans	1924, Paris
Jeanne	filles	41 ans	1949, Paris
Mathilde	filles	40 ans	1950, Paris
Jérôme	fil	35 ans	1957, Paris

Nous n'avons pas le témoignage de l'aîné des fils, Patrice, né à Paris en 1952.

La famille compte trois petits-enfants: les deux fils de Patrice (huit et dix ans) et la fille de Mathilde (onze ans).

Les témoignages de Simone et de Henri, de type factuel, sont ceux qui permettent le mieux de reconstituer l'histoire familiale. Jeanne, qui est la première personne que nous avons rencontrée, nous avait déjà tracé l'histoire familiale de manière détaillée; s'étant sentie très tôt investie de la mémoire familiale, elle lui a toujours porté un vif intérêt.

Chacun des entretiens s'est déroulé de manière très différente. Tous axés sur l'impact de la Shoah sur l'individu au sein de sa famille, ils se sont tout naturellement focalisés et différenciés selon les thèmes touchant particulièrement tel ou tel. Un point commun: l'intensité de la communication, des affects et de la profondeur de la réflexion. Cibler, lors d'un entretien avec un membre d'une famille juive touchée par la Shoah, l'événement Shoah, c'est (du moins au moment où ce travail a été fait) aller à l'épicentre des problématiques les plus intimes. Nos six témoins

avaient déjà chacun fouillé leur conscience, conscience indissociable de leur sensibilité, tout en s'efforçant au recul, ne serait-ce que par de nombreuses lectures, ou en faisant l'aveu (c'est le cas de Mathilde) de l'impossibilité de la distanciation.

*Les Juifs sont tous sociologues ou, si l'on veut, la conscience de la judéité constituant une dimension essentielle, parfois unique de la personnalité, les Juifs interrogés sur leur vie quotidienne et leurs traditions spécifiques, développent spontanément les théories sociologiques du judaïsme en général et de leur propre judaïsme.(...) Aussi, peut-on se demander où est la limite entre la sociologie spontanée et la sociologie savante*⁸³⁸.

C'est pourquoi, autant que faire ce peut, dans la présentation de cette famille la parole sera laissée aux intéressés. Notre effort sera simplement de mettre certaines de leurs réflexions en regard les unes avec les autres, soit au sein d'un même témoignage, soit d'un témoignage à l'autre. La dynamique propre de chacun sera mise en relief, telle qu'elle se dégage du récit, et mise en relation avec celle des autres membres de la famille ainsi que, plus largement, avec les tendances globales que nous avons pu observer et que nous avons décrites en termes de *labyrinthe du jeu de l'Oye*.

Précisons que tous les entretiens se sont déroulés chez les *témoins* et *enfants de témoins*. Nous avons vu Simone, Henri et Mathilde deux fois et Jeanne très souvent, en Israël. L'enregistrement des témoignages-récits-de-vie-entretiens, s'ils sont la pièce centrale de cette étude menée tout de son long dans le cadre de l'*observation-participante*, sont enrichis de manière très difficile à apprécier à sa juste mesure par tout le halo de l'observation et de la participation globales de la vie des familles elles-mêmes ayant en commun une culture indissociablement juive et non-juive.

1 - 2 - 2 - Grands axes de la lecture des témoignages

Dans un premier temps, nous reconstituerons l'histoire de la famille telle qu'elle a pu s'esquisser à travers les témoignages de Tania, de Simone, sa fille, et de Jacques, le mari de Simone, tous trois de la Première génération, c'est-à-dire de la génération des *témoins* directs ou des survivants.

Dans une deuxième temps, nous verrons ce que devient cette histoire à la Deuxième génération: ce que les enfants, les témoins de témoins, en savent, chacun selon sa propre équation personnelle et comment chacun s'inscrit dans l'arbre généalogique, reprenant, filtrant, réinterprétant tel ou tel aspect de l'héritage familial. Nous verrons l'impact du mal-dit, mais aussi des injonctions familiales, les effets des *encastresments des traumatismes* familiaux et leur différenciation selon chacun des enfants. Nous observerons comment chaque *enfant* chemine dans ce que nous avons appelé le *i* de dégageement des séquelles de la Shoah et que nous avons finalement défini, au delà de la perlaboration du deuil, en particulier par l'accès au dire, à l'écrire et au silence, comme processus d'individuation, chacun étant confronté à sa propre quête de sens. Nous verrons comment la Shoah peut être perçue comme *l'épicentre traumatique*, commun à tous les rescapés et à leurs enfants, des *hypocentres* traumatiques personnels que chacun se doit d'élucider afin de passer des effets du choc de la Shoah à une mémoire susceptible de nourrir les projets individuels, et d'être à son tour transmise. Cette mémoire étant celle du judéocide, crime contre l'humanité, quelque soit la forme de l'individuation, celle-ci implique nécessairement un positionnement par rapport à la judéité et par rapport à l'universel humain.

⁸³⁸ - Dominique Scnapper, *Juifs et israéliques*, op. cit. p. 27.

Ces témoignages-entretiens sont d'une densité et d'une intensité émotionnelle telle qu'ils nous semblent échapper à nos capacités d'analyse. Nous nous sommes efforcés de les présenter en respectant au mieux l'ordre d'apparition des événements relatés et des thèmes abordés. Il eut fallu pouvoir procéder à une sorte d'analyse en relief, bien des phrases renvoyant à plusieurs notions simultanément. Aussi bien, souvent, avons-nous préféré tout simplement utiliser une autre typographie pour souligner des groupes de mots.

2 - Histoire de la famille

2 -1 - Côté maternel

2 - 1 - 1 - Tania

a - Récit de Tania

Les parents de Tania, Mencheviks, ont fui la Russie peu après les troubles de 1907. Elle n'avait guère plus d'un an.

A Paris, ils ont milité intensément dans des milieux d'extrême-gauche. *La tradition juive est le dernier de leurs soucis. Pour eux, ça n'existait plus, ça ne leur parlait pas du tout*, dit Jeanne. Ils étaient originaires de Lituanie, région réputée pour l'intensité de la vie religieuse juive.

La rupture avec la tradition fut donc bien accomplie. Tania ne connaît rien du judaïsme. Si elle épouse, en premières noces, un Juif qui sera le père de Simone, c'est, selon Jeanne *pur hasard*. D'ailleurs, il n'en sait guère plus qu'elle en matière de religion, mettant davantage sa foi dans le sionisme naissant et le libéralisme laïc à la française. Elle divorcera rapidement et se mariera avec un non-juif, un artiste d'origine bretonne, ou plutôt, aime préciser Tania, *il disait: je suis celte*.

Tania est d'un tempérament joueur. Elle se présente comme aimant la vie, aimant les sorties, le théâtre, le manger et le boire. Elle a réussi à donner à ses petits-enfants l'image d'elle-même qu'elle voulait leur donner. *J'ai amusé mes petits-enfants, c'est déjà ça!* nous dit-elle. Elle dit juste; *ma grand-mère, c'est une rigolotte*, nous prévint Jeanne. *Elle te dira que pendant toute la guerre, elle s'est amusée*, ajoute-t-elle. Mathilde confirme: *pendant la guerre, ma grand-mère faisait la fête*.

Derrière l'entrain et le rire, une grande peur, pour sa fille, ses petits enfants, Israël... Une peur qui remonte très loin. Une grande peur native: *le mot pogrom, j'ai toujours su ce que c'était. Toujours*. Et toujours une lucidité à toute épreuve: *elle savait dès l'arrivée en France des premiers Juifs allemands. On a vu arriver les Juifs allemands (dans les années trente)... On savait bien, vous comprenez, on savait*.

Quand la guerre est déclarée à l'Allemagne, son ami, mobilisé quelques mois, *est revenu, il n'a pas été fait prisonnier. Il est revenu me chercher où j'étais cachée.(...) Et là il gagnait mal sa vie, du fait qu'il m'avait... il fallait qu'il fasse attention*. Jusqu'alors, ils vivaient ensemble sans être mariés. Il a tenu à l'épouser, pour la protéger. Elle reste dans Paris occupé, connue par les habitants du quartier sous le nom de Madame Clarc, nom de scène de son mari. Elle ne va pas se déclarer et ne portera pas l'étoile. *Vous pensez! j'ai tout de suite compris (...) et la concierge, ou les commerçants, me disaient de temps en temps: attention Madame Clarc, aujourd'hui, vous avez intérêt à ne pas sortir*.

De part ses nombreuses relations, elle est très tôt informée. Ce que les gens ne savaient pas, moi, je le savais. C'est au parti que j'avais appris ça. Les gens ne savaient pas; ils s'imaginaient que c'étaient des camps de travail. Beaucoup se sont imaginés ça, mais moi, jamais. Jamais. J'ai

toujours su que c'était la fin.(...) Je disais, «On est tellement bien qu'on veut nous supprimer!» J'avais des boutades, parce que j'ai toujours tout fait par boutades... parce que bon... Il vaut mieux tenir, il vaut mieux avoir l'air de...

Elle savait, et cependant, en 1945: J'ai eu un gros choc. J'ai imaginé pendant quatre ans, tous les jours, tous les matins, la déportation, la... je pensais qu'on en supprimerait le maximum... Et...(...) Oui, ça a été une époque difficile à vivre, difficile, parce que... je ne parle pas pour moi.

Tania s'estime privilégiée. Elle vivait avec un homme qu'elle aimait, qui l'aimait et qui la protégeait. Mais elle se rongea d'angoisse pour sa fille. *Je vous dis, ma fille a beaucoup plus souffert. Elle, c'est tout à fait autre chose. D'ailleurs on n'a pas tout à fait le même caractère.(...) On est marqué (...) pas moi personnellement. Non, jamais. Je ne peux pas dire. Je n'ai pas été à l'école pendant l'occupation comme ma fille; elle a beaucoup plus souffert que moi.(...) J'ai ma fille qui est beaucoup plus juive que moi, par la force de la vie qui lui a été imposée pendant l'occupation.*

Sans doute pouvons-nous comprendre le *beaucoup plus juive que moi*, par le fait que Simone est beaucoup plus attachée au calendrier juif que sa mère. Mais sans doute aussi devons-nous associer aussi ces quelques mots au *elle a beaucoup plus souffert*. Retenons:

1° L'angoisse à la vue de sa fille souffrant plus qu'elle

La constatation d'avoir transmis, malgré elle, malgré le désir de ses parents d'en finir avec le judaïsme, un quelque chose comme une malédiction d'un poids bimillénaire.

Oui je savais que les Juifs étaient un peuple qui traînait ça depuis 2000 ans. Je me disais: je ne sais pas ce qu'on a fait au monde, mais depuis 2000 ans, tout le monde veut toujours nous supprimer, et en fait, on est là encore. C'est encore une chance! Non! Moi, je... C'est difficile à expliquer.

Ah! si je pouvais m'appeler Dupont ou Durand comme tout le monde, je serais plus tranquille. Ah si! (...) Je riaais, parce que le nom de mon mari est Clairet et, comme il était artiste, il se faisait appeler Clarc, et les gens écrivent CLARK. Alors, je disais: ah! ça me poursuivra toujours ! (rires)

Je pense qu'on ne s'en débarrasse pas comme ça. Et de donner en exemple l'aîné de ses petits-fils (Patrice) intellectuellement, celui avec qui je suis le plus proche, c'est l'aîné des garçons, qui est comme moi, qui a abandonné complètement. Lui, il est très anti-religieux; il est tout à fait comme moi. Mais, il y a toujours un quelque chose qui va souligner l'appartenance, chez lui, c'est le nom de famille. Il s'appelle B. Alors, il ne peut pas faire autrement!

2° Une vitalité personnelle débordante

Une vitalité qui peut être perçue comme semblable à la vitalité même de la judéité et rendue manifeste par la création de l'Etat d'Israël. L'angoisse de la mort et la certitude de la survie sont les deux faces d'une même émotion constitutive de la conscience de Tania. C'est un pays jeune. Il y a quelque chose qui, c'est peut-être physique, c'est peut-être moral... Je n'en sais rien. Je pense que j'avais un père très optimiste et que je lui ressemble. Enfin, je dis ça comme ça... Si vous voulez que je vous dise la vérité, j'ai peur pour Israël (...) d'ailleurs le fait même qu'il existe, c'est un miracle.(...) Il s'en sort toujours, voilà! Moi, je souris, je souris toujours parce que je me dis quoiqu'il arrive, il y aura toujours quelques Juifs qui seront là. Oui (...) Alors tout cela m'amuse un peu (...) Ca m'a aidé de prendre la vie un peu comme ça, pas trop au sérieux.

3° L'expérience personnelle tant de l'angoisse que de la confiance

Confiance et angoisse, l'une et l'autre enracinées dans des faits remontant aux racines de l'histoire collective, donnent à Tania la sensation que tout peut se retourner en son contraire à tout moment. Sensation que nous retrouverons chez Mathilde sous la forme d'une extrême instabilité de toute situation. *Vous savez, la guerre... Quand vous voyez les choses se retourner très rapidement comme elles se sont retournées.(...) Quand j'ai vu...*

Tania nous donne l'impression d'avoir vécu dans les coulisses de l'histoire. Elle est dedans tout en étant en dehors. Positionnement dont nous retrouverons quelque analogie, mais selon une toute autre dynamique, chez sa petite-fille Mathilde: celle-ci, dans sa famille, s'y vit comme en dehors.

4° La volonté, et la possibilité (grâce à cette confiance faite d'intensité de vie) de donner le change

Moi, je joue toujours si vous voulez. Je ne veux pas... comme je n'ai pas voulu embêter mon mari, je ne veux pas faire de ça le centre de mes pensées ou de mes conversations. (...) J'ai amusé mes petits-enfants, je les fais rire, c'est déjà ça! Et puis les enfants de mes petits-enfants m'aiment beaucoup aussi, mes arrière-petits-enfants.

Ce choix du rire s'illustra tout particulièrement lors d'un épisode relaté aussi par Jeanne. Grand-mère et petite-fille étaient allées ensemble voir le film Shoah donné intégralement, toute une nuit durant, à la demande d'une association dont Tania est membre. *Le film de Lanzman ? Très pénible, ça m'a été très dur, très dur. D'ailleurs, je vous dis que je ne suis même pas restée jusqu'à la fin... Je l'ai revu, après, la deuxième partie... la première fois, je suis partie.(...) J'avoue que... j'ai dit: "Moi, je m'en vais!" D'ailleurs j'étais avec Jeanne, que ça embêtait aussi. Mais vous savez, on a peut-être une curiosité malade... Tous ces films... tout ce qu'on fait en disant: "On y va, on y va, on y va..." Vous savez, la guerre, il y a de ça quarante ans, mais pour moi... J'ai jamais oublié. Je fais semblant, toujours. Moi, c'est toujours: semblant.*

b - Axe existentiel de Tania

Du récit de Tania se dégage un axe existentiel qui pourrait être caractérisé ainsi:

Le mot pogrom, j'ai toujours su résonne en écho du j'ai jamais oublié. Et avec cette conscience de la persécution, comme la doublant, l'émerveillement de l'inexplicable: il s'en sort toujours.

Armée de cette certitude et d'un tempérament d'artiste de théâtre, Tania a choisi de *faire semblant* et surtout de *faire rire ses petits enfants*. C'est dans ce jeu même qu'elle semble entretenir son énergie.

A travers les paroles de Tania, l'entité peuple-juif-Israël apparaît comme dotée de toutes les caractéristiques que D.W. Winnicott attribue au bon objet: le *bon objet* est celui qui survit à toutes les attaques destructrices. Certes Tania n'a pas elle-même attaqué le *bon objet*, mais elle a, ce qui revient au même, de par l'héritage parental menchévick, voulu rompre le lien qui l'y attachait. Or ce lien, constate-t-elle, est inaliénable; il est à la fois terriblement lourd, pesant *2000 ans*, et miraculeux de par sa durée-même et elle l'intègre à sa personnalité comme l'expression même de l'éternité d'Israël; intégration qui renforce la puissance de son rire et de ses boutades: *On est tellement bien qu'on veut nous supprimer!*

2 - 1 - 2 - Simone

a - Enfance et adolescence

Ses parents ayant très tôt divorcé, Simone, vécut tantôt avec son père, tantôt avec sa mère, tantôt avec ses grands-parents maternels. Les parents de son père, nous dit Jeanne, donnant ici plus de détails que sa mère, sont d'origine russe eux aussi. Ils avaient voulu faire leur *Alyah* (immigration en Israël). *Mais ils ne sont restés que deux ans. Ils ont dit: «Ce pays n'a absolument aucun avenir. Il n'y a que des marais, c'est pourri, on s'en va.» Ils sont partis. Mais leurs cousins sont restés. Et les cousins sont les fameux fondateurs de la société X (rires) tandis que la famille de mon grand-père a été complètement ruinée. Ca a été la grande cata (catastrophe) dans la famille. Ce qui est intéressant, c'est que mon grand-père avait cinq frères et soeurs et que d'eux tous il n'en reste que deux: ma mère et un cousin à elle. C'est une famille qui s'est complètement évanouie... Il y en a un qui est mort en 14. Il y en a un qui est mort en déportation, il y en a un qui n'a pas eu d'enfants, et l'autre... je ne sais pas.*

Engagé en 1914, son père est blessé à la tête par un éclat d'obus, blessure qui a sans doute beaucoup impressionné Simone durant son enfance. Elle fut élevée dans la peur des Allemands et l'horreur de la guerre.

Simone nous présente la famille de son père comme en voie d'assimilation. Cependant son père a tenu à ce qu'elle aille aux EI⁸³⁹: (...) *Mon père avait une idée militante du type: "il faut que les Juifs soient forts, il faut qu'ils soient sportifs, il faut qu'ils fassent du combat" (...) Je n'ai reçu aucune éducation religieuse sauf un peu par les scouts.(...)*

Mon grand-père paternel, à la fin de sa vie, vraiment tout à fait à la fin de sa vie, comme les vieux messieurs, je me souviens, m'a emmenée une fois à la synagogue. Mais, dans la famille, il n'y avait rien, aucune... jamais on n'a fait un seder (repas pascal).

En outre, nous l'avons déjà noté, côté paternel, la Palestine est très présente: Je suis allée moi-même en Palestine avec mon père en 1936.(...) Je ne savais pas l'hébreu, mais je chantais des chants hébreux. Donc, chez moi, l'idée d'Israël était présente.

— *Votre père aurait aimé vivre en Palestine ?*

Simone: *Pas du tout. (...) Il avait sa mère ici et moi, mes parents étaient divorcés, et je ne voulais pas me séparer de ma mère.*

L'enfance de Simone fut mouvementée: elle vivait tantôt chez son père, tantôt chez sa mère, tantôt chez ses grands-parents maternels. Elle s'intéressa très tôt à leurs activités, politiques pour sa mère, plus engagées dans la communauté juive pour son père. En 1939, la déclaration de la guerre est vécue dans l'épouvante. Retenons quelques faits:

1° L'horreur de la guerre

Pour moi, l'horreur, ça a d'abord été la guerre. 39, c'était l'horreur; mais pas liée à l'antisémitisme. Quand la déclaration de guerre est arrivée, mes parents m'avait expédiée en Bretagne.(...) La guerre était liée pour moi à la guerre de 14 et comme mon père avait fait la guerre de 14, la guerre c'est l'horreur.(...) Il était de la classe 18; il a fait la fin de la guerre. Il a été trépané. Il a été blessé de guerre et pour moi, la guerre... J'avais été élevée dans l'idée que la guerre, c'était l'horreur absolue.

⁸³⁹ - EIF, Eclaireurs Israélites de France.

2° La peur des Allemands

En arrière-fond de l'horreur de la guerre une inquiétude: *Il faut quand même que je précise ce que nous avons appris aux EI: nous avons recueilli des Juives allemandes et déjà compris quelque chose. Dans nos groupes arrivaient des jeunes Allemandes en 33, 34, 35. Alors là, j'ai su qu'il se passait quelque chose, que les gens ne pouvaient pas rester.*

En accueillant des petites camarades réfugiées, Simone, en écho au on a compris tout de suite de sa mère, a déjà compris quelque chose, compréhension que nous pouvons supposée être restée dans le silence familial, silence fait de non-dit⁸⁴⁰ par sa dimension de peur et la lourdeur de la menace. Cependant cette inquiétude ne prit son relief qu'après-coup: *Mon père disait, comme beaucoup de gens de sa génération: «Moi j'ai fait la guerre de 14, on ne me touchera pas.» Mon grand-père maternel aussi avait fait la guerre de 14. Donc ils pensaient qu'ils étaient de vrais Français.*

Le *non-dit* familial de la peur pouvait en effet prendre appui sur l'image sécurisante et honorable du *vrai Français*.

Aussi, quand on a demandé d'aller se déclarer, tout le monde est allé se déclarer comme un seul homme, sans réfléchir.

Sauf quelques semaines en Bretagne, Simone passe toute la guerre à Paris. Elle y poursuit ses études au lycée où elle est connue comme chahuteuse. Elle s'engage intensément comme monitrice EI d'enfants juifs dans des patronages patronnés par la fameuse UGIF, ce qui a fait dire qu'ils étaient collaborateurs, et on a pu continuer des activités pendant toute la guerre à Paris, presque toute la guerre.

3° Le port de l'étoile et la rafle du Vel d'Hiv

Le premier grand choc, après celui de la déclaration de guerre fut le port de l'étoile en 1942, d'abord vécu comme une bravade, et qui, dans l'a posteriori de la mémoire, est indissociable du choc de la rafle du Vel d'Hiv, association dont nous retrouverons l'écho dans la mémoire de ses enfants, en particulier dans le récit de Mathilde.

Alors 42, ça a changé, le tournant a été 42, quand on a mis l'étoile.(...) il y avait déjà eu des arrestations en 41. J'ai eu deux cousins qui ont été pris en 41 (...) arrêtés et déportés. Le grand tournant, c'est vrai, c'est 42. C'est quand on a dû mettre l'étoile.

Le port de l'étoile est la première grande brèche dans l'image sécurisante et honorable du Juif Français. La réaction de Simone est de renforcer sa propre image d'elle-même, Juive au lycée français (ce qui peut s'interpréter comme mécanisme de défense). Comme, en outre, elle était un des leaders de sa classe, elle devient deux fois honorable: en tant que Juive, en tant que Française:

On a mis l'étoile. Je suis allée au lycée avec l'étoile. Alors là la réaction: nous étions trois ou quatre amies des EI au lycée ; et on est arrivé au lycée et on s'est foutu l'étoile sur le tablier et on s'est mises au milieu de la cour. Je veux dire, très fières de nous. Et j'ai été attrapée par le proviseur qui m'a appelée dans son bureau pour me dire qu'il ne fallait pas que je fasse de la provocation comme ça. J'étais plutôt une élève chahuteuse. C'était aussi le fait que j'étais dans ce lycée depuis mon enfance et j'avais quelques problèmes de discipline. J'étais très connue dans le

⁸⁴⁰ - Dans le chapitre sur le *Non-dit*, notions de silence et de non-dit sont bien différenciées.

lycée et j'ai été convoquée par la surveillante générale.(...) C'était moi la meneuse. Enfin, ça c'est anecdotique.

— Et cette remarque du proviseur, vous l'aviez sentie comme antisémite ?

Simone: Ah non! pas du tout! je n'ai jamais eu quoique ce soit d'antisémite dans ce Lycée.(...) Ma meilleure amie à l'époque était une non-juive. Tant que je suis restée au Lycée... parce que je n'ai pas pu rester jusqu'au bout... Le grand tournant, ça a été ça. Le tournant majeur.

Simone répète: le *tournant majeur*, ce fut le port de l'étoile. Sa réaction d'adolescente qui n'a encore jamais ressenti d'agression personnelle antisémite, c'est le défi; réaction qui fut aussi celle d'Ida, qui a exactement le même âge (voir en 3° Partie son témoignage). Cependant, le *grand tournant* s'avère être, quelques secondes plus tard, dans la bouche de Simone, la rafle du Vel d'Hiv:

Simone: Il faut bien comprendre, mon père avait été averti qu'il y aurait une grande rafle et moi, le tournant ça a été quand on est descendu de chez nous le 16 Juillet 42 et qu'on a vu les autobus dans la rue. Ca, pour moi, le virage de ma vie est là. Parce qu'on disait, à ce moment-là, les Juifs français, on ne les arrêtera pas. Alors, on s'est tous réunis, parce qu'on était tous à la fois aux EI et responsables des patronages. Tous les EI, on s'est réuni au local des EI et trois-quatre jours, on a attendu ce qui allait se passer. Et là, je me rappelle, certains de nos camarades ont été arrêtés parce qu'ils n'étaient pas d'origine française. Il y avait Bernard... On avait seize ans... Et puis les parents de certains de nos amis ont été arrêtés. On était là et on attendait. On attendait pour faire quelque chose; on ne savait pas quoi. Il fallait faire... C'était un groupe de gens de seize-vingt ans. On était là et on attendait. Puis on s'est dit: "Peut-être que si on va au Vel d'Hiv... on va essayer de faire sortir des enfants."(...) Alors on est allé tourner et on a tourné, et des heures et des heures autour du Vel d'Hiv (...) ça je peux vous dire que ce fut le tournant de ma vie complète.

Il est clair, à la lecture de ce passage, que ce sont les arrestations du 16 Juillet 42 qui furent le grand tournant de la vie de Simone. En effet, jusqu'alors, elle pouvait garder l'illusion que *les Juifs français, on ne les arrêtera pas*.

4° Grandes amours et regain de judaïsme

En 1939, Simone avait quatorze ans. Les années de guerre sont aussi celles des premières amours en même temps que d'un regain de judaïsme.

Ca a duré toute l'année 42. Le samedi matin, nous avions une grande activité. Nous allions au local des EI et là, nous, ce n'était pas l'office ou le "Oneg Chabbat (festivités du chabbat) mais on faisait de la gymnastique et du sport; et on chantait. Voilà, nous avions des activités comme ça, entre nous. C'est pour ça qu'il faut raconter l'histoire telle quelle s'est vraiment déroulée. Les souvenirs de cette époque, c'est le premier amour de ma vie et peut-être, pour l'époque, plus de liberté. Ce n'était pas la liberté qu'il y eut après, et on n'allait probablement pas beaucoup plus loin que les autres jeunes de notre âge. Mais on se savait menacés, donc on avait des grandes amours avec toujours la tentation d'aller jusqu'au bout. D'ailleurs des grandes amours qui, pour beaucoup, ont tenu. J'ai des amis, leur mariage date de cette époque.

Moi, je n'ai pas épousé un garçon de ce groupe-là... D'ailleurs c'est peut-être là le problème. J'avais un grand amour... Mais bon... On a rompu. J'étais un peu plus jeune. J'étais la plus jeune de mon groupe.

De toute cette période, Simone aime dire: *on rigolait bien*. Cependant, elle l'a su après-coup, son père a été un des rares qui, en 42, a reçu un rapport sur les camps. Parce qu'il s'occupait des EI et de la résistance juive. Mais il l'a soigneusement caché. Par ailleurs, Tania nous a dit avoir été

informée très tôt de la volonté allemande d'exterminer les Juifs. Aussi peut-on imaginer le climat d'angoisse qui l'entourait bien qu'elle put ne pas en être consciente, en particulier à partir du moment où elle dut sortir avec son étoile.

Simone vivait donc dans un climat de peur épaissi par les pensées que ses parents, chacun de leur côté, pouvaient entretenir, disposant l'un et l'autre d'informations gardées secrètes à l'époque. Et dans ce climat de peur et de menace, l'euphorie des premières amours, dont elle semble avoir gardé la nostalgie.

5° Janvier 1944, arrestation du père de sa mère

Alors, il ne s'agit plus d'emmener les enfants une fois par semaine en promenade dans les alentours de Paris mais bien de leur trouver des cachettes.

Notre objectif était de planquer les enfants, planquer les gens qui avaient besoin d'être planqués et là, on a commencé à faire des fausses cartes.(...) Mais là, je peux raconter mon histoire personnelle. On voyait les gens disparaître, les gens se planquer, avec des faux noms et moi, je suis restée avec mon vrai nom, dans mon vrai appartement jusqu'en Janvier 44.

En disant *c'est mon histoire*, Simone, en fait, met en relief la valeur impersonnelle de son récit: en se faisant témoin de l'histoire collective, elle offre point de vue et vécu particuliers, irremplaçables. Nous verrons, un peu plus loin, qu'elle a *toujours eu envie de raconter cette histoire qu'on ne raconte pas tous les huit jours*, exprimant ainsi le double aspect du récit: témoignage et catharsis.

En Janvier, j'habitais chez mes grands-parents maternels... On n'avait plus le droit d'aller dans les magasins qu'une heure par jour. Mon grand-père, habitant ce quartier depuis très longtemps, connaissait tous les commerçants et sa crémière lui gardait du lait. Et il est allé chercher son lait; et il a été dénoncé; il a été arrêté. A ce moment-là, débandade générale. Ma grand-mère a été planquée d'un côté, et moi j'ai été planquée dans un autre. Et à partir de ce moment-là, j'ai vécu avec une fausse identité.

Ma grand-mère paternelle aussi a été planquée dans une maison d'enfants. Et c'était une vieille dame de quatre vingt ans. Et mon père aussi est entré dans la clandestinité. Tout le monde est entré dans la clandestinité en Janvier 44. Alors j'ai arrêté mes études. J'ai fait un pseudo service social, organisé par des scouts neutres, laïcs (non-juifs) et j'ai vécu comme ça de Janvier à Juin 44.

Et mon grand-père a eu un coup de pot. On a eu des coups de bol invraisemblables.

Son père, qui faisait de la résistance en fabriquant des faux papiers, procura un certificat de baptême pour la mère de sa mère; et le mari de celle-ci fut transféré de Drancy dans un camp réservé aux conjoints de non-juifs. Il y resta jusqu'à la fin de la guerre.

6° Arrestation de son ami

Mon ami a été arrêté, passé à la torture Rue Lauriston. Il avait une photo de moi qu'il a jetée par la fenêtre dans une enveloppe; mais il n'a pas pu partir. Il a rencontré mon grand-père qui avait été retransféré à Drancy. Et quand on a voulu le déporter, il n'y avait plus de wagons. Il y a eu aussi des miracles comme ça. Donc il n'est pas parti. Je suis allée le chercher. Je l'ai sorti de Drancy et il m'a ramené une lettre de mon copain qui, lui, avait été déporté mais qui s'était évadé. Il est revenu en Septembre.

La dimension du *miracle*, quel que soit son nom, est présente dans tous les témoignages.

7° Arrestation de tout le groupe de fillettes du patronage

Mon grand-père arrêté, mon copain arrêté, les enfants arrêtés... parce que toutes mes petites gamines... Ca c'est une histoire qu'on ne raconte pas tous les huit jours et que j'ai toujours eu envie de raconter... Ce qui fait que je ne peux pas passer devant le commissariat de la Rue V. sans un mouvement de terreur et de haine.

Vous connaissez la Rue V.? (...) La synagogue est au N° 9, le commissariat doit être au 21. Donc il y avait une maison de jeunes-filles qui avaient entre douze et quatorze ans et dont les parents avaient été déportés. Le 30 Juillet 44 on est venu les arrêter, les gens du commissariat. Et pas un n'est venu les prévenir. Donc le 30 Juillet 44, les gamines ont toutes été arrêtées, déportées. Certaines sont revenues après. J'insiste beaucoup parce que c'est une histoire qui, moi, m'a marquée et a marqué mes positions idéologiques d'une certaine façon. J'insiste sur la date: 30 Juillet 44. Le 25 Août, c'est-à-dire trois semaines plus tard, le commissariat dans son ensemble portait des brassards FFI!

Alors ça, c'est un truc qui m'a marquée... Qui fait que j'ai une méfiance innée, que rien ne m'étonne de ce qui peut venir de la France. A la fois, je n'ai pas senti l'antisémitisme, mais j'ai vu les gendarmes français... J'étais dans un milieu protégé. Je n'avais pas affaire aux petits Français. J'étais dans un milieu d'intellectuels, de militants socialistes. J'étais dans un milieu protégé, juif et non-juif. Et ceci dit, j'ai vu les gendarmes français... Pour moi, c'est ça la chose importante...

Après, il y a eu la Libération.

A partir de ce moment-là, Simone perdit toute sécurité intérieure. Son image du monde, en particulier de la France, s'est écroulée. Ayons présent à l'esprit le fait qu'elle a été élevée, par son père, dans le patriotisme français. Et soudain, ce qu'elle avait appris de son père s'écroule: *Je m'attends à tout de la France en particulier. C'est-à-dire, j'ai vu... Moi personnellement, je n'étais entourée que de gens français mais qui sont des socialistes militants, des gens de très grande qualité. Mes grands-parents vivaient dans ce milieu (...) Mais le Français moyen, au fond je ne le connais pas. Le franchouillard pour moi, c'est l'horreur.* La vue du mal, chez Simone, se figea sur le cliché du *franchouillard* qui un jour arrête ses petites gamines et le lendemain affiche un brassard FFI. Depuis, elle a une *méfiance innée*. Comment mieux exprimer cet enracinement des peurs dans ce lieu le plus profond du psychisme où se sont formés les tous premiers attachements, sorte de greffe, située en deçà de l'*aire transitionnelle*, et qui caractériserait l'impact de tout traumatisme.

Tania, elle aussi, a fait l'expérience d'un monde qui se retourne: *quand vous voyez les choses se retourner très rapidement comme elles se sont retournée. (...) Quand j'ai vu.* Il nous faudra, lors de la lecture du récit de Mathilde, nous souvenir de cette sensation d'un monde qui peut soudain *se retourner* en son contraire. Monde vertigineux déjà annoncé par le grand tournant de la rafle du Vel d'Hiv associé à la scène, qui réapparaît dans les récits des trois enfants, où Simone tourne, impuissante, autour du Vel d'Hiv et sans doute aussi associé au *retour des déportés* au Lutétia.

8° Accueil des déportés au Lutétia.

Ce dernier choc, Simone ne l'évoqua que sur le tard, lors de son témoignage, quand il fut question de la psychanalyse qu'elle entreprit à plus de quarante ans. L'évocation de cet épisode est une reviviscence très intense qui rend le débit du récit haché et précipité.

— *Vous avez fait une analyse. Votre analyste était concerné par la Shoah ?*

Simone: *Oui. (...) J'ai choisi son nom. C'est d'ailleurs intéressant quand même — parce que quelque chose de mon inconscient a joué — il avait un nom qui ressemblait à celui de mon grand-*

père (maternel) et c'était justement un Juif d'origine russe... Ah! Il y a une chose que je n'ai pas dite! Après mon retour je me suis engagée... Ca a été le retour des déportés. Là, évidemment, toujours boy-scout, on a été faire le retour des déportés au Lutétia. Donc on est resté huit jours au Lutétia à accueillir les déportés, à chercher nos petites éclaireuses... Et c'est à ce moment-là, vraiment... vraiment à ce moment-là... Ah ben! J'ai vu... J'ai été vaccinée contre le typhus... J'ai vu le retour... J'ai vu mes gamines. C'étaient des gamines. Elles avaient deux ans de moins que moi, ou elles avaient seize ans et moi j'en avais quatorze. Et j'ai vu mes gamines revenir sur des brancards; puis, à ce moment-là... Et puis, j'ai eu un oncle, un frère de mon père, qui a été déporté... Oui, à ce moment, on savait.

J'ai été traversée par l'horreur. J'ai vécu pendant huit jours là-bas et c'est après que j'ai commencé à rigoler.

Nouveau traumatisme qui vient s'encaster dans l'impact des traumatismes précédents, renforçant l'impression que les réactions par la suite, comme celle de la méfiance, sont innées.

Le rapprochement est presque trop facile: allongée sur le divan du psychanalyste, Simone revit ses quatorze-seize ans (en fait en 1945, elle a vingt ans), s'identifie aux quelques gamines rescapées d'Auschwitz et dont elle avait eu la responsabilité quelques mois plus tôt. Elle est (fut et reste) traversée par l'horreur. Elle cherchera à s'étourdir au milieu de camarades tous aussi choqués qu'elle. Elle va vouloir se marier rapidement, élever dans le respect du judaïsme une nombreuse famille et s'activer dans des oeuvres sociales juives. Attitude qui peut être interprétée en tant que l'expression d'un intense désir de réparation que l'on sait, depuis M. Klein, associé à l'angoisse dépressive consécutive à la perte de l'objet⁸⁴¹.

Simone fera des études de psychologie, puis, à plus de quarante ans, fera une analyse.

9° Après la guerre: s'amuser, se marier, réparer

Et puis, 47-48, je me suis beaucoup amusée avec tout le groupe des copains d'anciens EI de la guerre. (...) On a un peu rattrapé quelque chose.

Les jeux et sorties d'adolescents semblent ici autant faire partie d'un désir d'enivrement pour oublier l'horreur et tromper l'angoisse que d'un désir de réparer en eux des images idéales brisées, désir traduit dans le regain d'observations religieuses, et de fonder bien vite un foyer juif.

Et puis, déjà en Octobre 43, j'ai commencé à participer aux activités religieuses. Je suis allée à la synagogue pour Kippour. (...) J'avais fait partie de la chorale des EI. On chantait en Hébreu. Et alors, en 47, le jour de Kippour, chose importante, un ami me dit: "Tiens, tu te souviens de Henri, tu veux que je te le présente?" Alors je vais à la synagogue, et je vois Henri. Je l'avais rencontré avant la guerre, aux EI. Et puis, pendant la guerre, on s'était perdu de vue. On s'est marié très rapidement.

— *Et votre copain, de pendant la guerre ?*

Simone: *C'était fini. Ca s'est terminé tout de suite après la guerre, en 45... Je me suis mariée en étant enceinte de Jeanne. J'ai eu des enfants très vite.*

— *Vous étiez en avance, pour l'époque!*

Simone: *Ah oui! J'avais une certaine... une certaine. Le jour de mes vingt ans, je savais que si j'aimais un garçon, je pouvais coucher avec lui.(...) En fait, je pense, et je l'ai toujours dit à mes*

⁸⁴¹ - Mélanie Klein, *Envie et gratitude*, Paris, Gallimard, 1978.

enfants, je pense que je les voulais ces enfants, profondément. Je voulais une famille, des enfants, me marier aussi, probablement. Lui aussi qui n'avait pas eu ses parents déportés... Et nous voulions... parce que les femmes de ma génération ne voulaient pas beaucoup d'enfants. Mais moi, j'en voulais quatre. Et j'ai toujours dit ça à mes filles.

La rencontre de son futur mari, lui aussi membre des EI, à la synagogue a valeur de symbole: autant Henri que Simone, après les épreuves de la Shoah, sont déterminés à construire un foyer juif. Ils veulent beaucoup d'enfants, vitalité et judéité apparaissant comme renforçateurs mutuels. C'est peut-être leur seul point d'entente, mais il est majeur et il tiendra le ménage soudé jusqu'à ce que le plus jeune des enfants atteigne sa majorité. Le désir de réparation est clairement exprimé, d'autant plus fort que Simone avait depuis son enfance souffert du conflit en elle entre deux lignées familiales qui ne réussissaient pas à s'entendre.

En effet, les premiers mots de son récit-témoignage avaient été: *Moi j'ai une double lignée, une lignée du côté de ma mère (...) et une lignée du côté de mon père.(...) Quand j'étais enfant, il y eut des conflits entre mon père et ma mère. Ma mère voulait que j'aille chez les scouts laïcs et mon père voulait que j'aille chez les scouts juifs.*

Nous verrons que chez Henri il s'agit plus de reconstruction que de réparation. L'objet avait bien été cassé, en l'occurrence la famille, mais, bien plus tard que chez Simone (ses parents se sont définitivement séparés durant la guerre). *Après la guerre, mais alors adulte, je me suis dit qu'il fallait donner un sens à ce qu'on avait vécu. Pour mes enfants, on a tenu, mon mari et moi, à leur donner une éducation religieuse, mais qui vient plus de leur père que de moi. Alors on s'est mis à fêter les fêtes.(...)*

Par exemple, j'ai commencé à jeûner à Kippour... Mieux que je ne le fais maintenant. A vrai dire, maintenant, je ne jeûne pas, mais je ne travaille pas, je vais voir des amis. Ce n'est pas un jour comme les autres.

D'une certaine manière le conflit entre les deux lignées dont Simone est issue, l'une visant le détachement du judaïsme et l'autre sauvegardant un minimum de formes religieuses, est réglé après la Shoah: la France ayant déçu, la tendance est de se rapprocher de ses propres sources. Mais les formes religieuses, si elles correspondent au tempérament de Henri, conviennent peu à la personnalité de Simone qui doit faire un effort pour s'en accommoder.

10° Réparer

Après ses études de psychologie, Simone a travaillé dans des services sociaux juifs. Dès l'immédiat après-guerre, elle a avec un petit noyau d'amis créé un service d'aide aux enfants dont les parents avaient été déportés. Puis elle devint psychothérapeute d'enfants. *Parmi tous ceux de la deuxième génération, il y a une forte proportion de psychothérapeutes. Oui! Ca j'ai relevé.(...) Je peux vous dire que tout ce que j'ai fait, parce que j'ai fondé des tas de choses, c'était dans le sens de **la réparation**. C'est évident!*

Réparation, le mot est lancé par Simone elle-même. Elle est aujourd'hui psychanalyste. Nous verrons en quoi et comment ses enfants se sentent concernés par ce besoin de *réparer*.

b - Les séquelles de la Shoah

1° Contentieux avec l'Allemagne

C'est vrai que je ne peux pas aller en Allemagne. Je ne peux pas entendre parler allemand. Inscrite à un congrès de psychanalyse en Allemagne, son billet en main, sa valise à moitié faite, Simone soudain ne peut pas. *Ca ne changera pas. Ca je ne peux pas.*

N'oublions pas que l'Allemagne fut dès la toute petite enfance associée à l'horreur de la blessure du père.

2° Angoisse et pessimisme

Simone, depuis le jour où elle a vu la maison de ses gamines vidée par la police française, se sent menacée. *L'idée ne m'a jamais quittée, c'est que l'homme est capable de tout. Je suis convaincue que l'homme est une racaille. Il y en a peut-être qui le sont un peu moins que d'autres, mais c'est tout. Pour moi, c'est l'homme en général.*

Par Tania, nous savons que Simone n'a pas hérité de l'optimisme que se reconnaît sa mère, optimisme nourri de grande vitalité plutôt que de conceptions idéologiques. La Shoah a incontestablement renforcé le pessimisme de Simone et, surtout, lui a donné le sentiment, comme à sa mère, de vivre sous la menace. Ce sont les réactions à ce sentiment qui diffèrent chez la mère et la fille.

3° La sensation d'être divisée

Il y a aussi un épisode qui est intéressant. En 46-47-48, j'étais comme divisée en deux. Il y avait toujours une partie de moi, celle qui sortait beaucoup... J'avais beaucoup d'amis. Je sortais dans un milieu, celui des amis de ma mère, des gens assez aisés. Je sortais, je dansais... et une partie de moi était au service social des jeunes, toujours avec des problèmes d'enfants de déportés, éventuellement au Lutétia. Vous voyez, il y a toujours eu une division.

Simone se sent doublement divisée, et à plusieurs niveaux d'elle-même:

Les premiers mots de l'entretien avaient été *Moi, je suis issue d'une double lignée*, une double lignée qui ne réussit pas à s'unifier du fait du divorce de ses parents et voici que suite au choc de la Shoah, elle se sent à jamais *comme divisée en deux*. Une partie, qu'elle ressent comme extérieure, qui ressemble à la façade choisie par sa propre mère, celle de la *rigolade*, et une partie, qu'elle ressent comme intérieure, peut-être en écho à la partie terrifiée de sa mère qui a toujours su les pogroms et qui a dû les voir à nouveau face à sa fille portant l'étoile.

Enfin, avec son mari, elle ne réussit pas à harmoniser une vie de couple.

Ce qui nous frappe, c'est que des séquelles mentionnées comme telle par Simone sont en continuité avec l'histoire de son enfance: une sorte de phobie de l'Allemagne et la sensation d'être divisée en deux. Ce que nous appelons *l'épicentre* Shoah s'avère bien la focalisation et l'orchestration à une échelle collective, d'un *hypocentre* personnel constitué dans la toute petite enfance.

4° La transmission, le positionnement dans la judéité

Simone dit n'avoir voulu transmettre à ses enfants que les valeurs positives du judaïsme. Elle ne voulait surtout pas que ceux-ci associent l'histoire juive et la Shoah. D'ailleurs elle refuse d'admettre la spécificité de celle-ci: pour elle, il y eut bien d'autres événements catastrophiques dans l'histoire de l'humanité

La Shoah, c'est un événement de l'histoire. Des holocaustes, des shoahs, il y en a dans l'histoire. Avant la Shoah, mon père avait le souvenir du charnier de 14... Je crois qu'à toute époque de

l'histoire il y a... Je ne veux pas penser la Shoah à la lumière de la pensée juive. C'est un incident de l'histoire comme Hiroshima. C'est contemporain des bombardements.

Curieusement, une nouvelle division s'esquisse ici entre une judéité, qu'elle estime comme la seule vraie et qu'elle veut transmettre: faite d'une longue histoire enracinée dans le récit biblique, et une judéité sur laquelle elle refuse de s'attarder: celle des persécutions. Pour elle la Shoah, le judéocide, n'a rien d'exceptionnel.

Si vous voulez, mon identité juive, je ne la discute jamais. Je la rattache à l'histoire juive, à ce qui est dans la tradition biblique. Je trouve ça de plus en plus intéressant et de plus en plus riche, du point de vue moral. Mais pas sur la Shoah, en aucun cas... Mais si j'ai une identité juive, et si je veux la transmettre, ce n'est pas du tout des histoires de Shoah que je raconterai aux enfants. C'est l'histoire d'Abraham.(...) Ce qui m'intéresse dans le judaïsme, c'est l'éthique, c'est cette vision de l'homme, c'est un moyen de se dépasser et de surmonter ce qu'il y a dans l'homme de racaille. A mon avis, ça n'a rien à voir avec la Shoah... Elle était antérieure, parce que j'y ai toujours été attachée...

c - Axe existentiel de Simone

Division interne (faite d'un encastrément de divisions internes) et désir de réparation (en créant une famille, en voulant y insuffler du judaïsme et en travaillant pour des oeuvres sociales puis comme psychothérapeute) caractérisent l'axe existentiel de Simone. Sur cet axe, forgé à travers le malaise du conflit parental, modulé par l'horreur de la guerre et la peur des Allemands (à cause de qui le père a été trépané, ce grâce à quoi il était devenu un vrai Français), s'est abattue la Shoah, choc fait de toute une série de traumatismes dont une des dimensions essentielles est la chute de l'illusion, héritée du père et, à un moindre degré de la mère, d'une France doublement protectrice (contre les Allemands et contre les persécuteurs des Juifs).

Tania nous dit: Elle a beaucoup plus souffert que moi... *Ma fille est beaucoup plus juive que moi, par la force de la vie qui lui a été imposée pendant l'occupation.*

Mais ce n'est pas de cette manière que Simone veut se sentir Juive. Ce n'est pas non plus ce type de judéité qu'elle veut transmettre. D'une lecture psychanalytique de l'axe existentiel de Simone, il ressort que le conflit (intérieurisation du conflit parental) dont elle souffrit dans sa petite enfance fut démultiplié par la Shoah, se traduisit en forme de clivage et creusa une faille au coeur de son identité juive, faille qui est une des dimensions de son désir de réparation. Il faudra nous souvenir de ce sentiment de division lors des récits des enfants, en particulier du plus jeune fils.

2 - 2 - Côté paternel

2 - 2 - 1 - Henri

a - Enfance et jeunesse

1° Tradition juive et musique

Ma famille est originaire d'Alsace des deux côtés et, depuis très longtemps, nous nous sommes considérés, comme beaucoup de Juifs alsaciens, comme très Français et très Juifs.

Plusieurs ancêtres de Henri s'étaient rendu localement célèbres et "on est quand même un peu fier".(...) *donc l'Alsace nous a bien marqués (...) enfants, nous allions cueillir les mirabelles ou faire les vendanges et en général, il y avait une bonne entente entre Juifs et non-juifs.(...) Il y avait*

des gens qui étaient forcément antisémites mais malgré tout, l'Alsace a été en quelque sorte un asile en France de tout temps.(...) et on se sent remonter à une tradition française bien établie.

Henri est issu d'une famille de notables Juifs alsaciens, aussi fidèles aux traditions ancestrales — avec toutes ces vaisselles, vous savez que c'est fondamental (...) et un Chabbat respecté comme un dimanche anglais — qu'ils étaient attachés à l'Alsace et amoureux de la culture française. Leur patriotisme français les a conduits à s'exiler après la guerre de 70. Et Henri a vécu entre Paris et la maison de campagne familiale, en Touraine.

Son père, parti tout jeune faire fortune en Amérique, revint en 1914 pour s'engager sous le drapeau tricolore. Après la guerre cependant, il fut de ceux qui nourrissent les rêves pacifistes et Henri évoque avec émotion ses efforts en vue de la réconciliation franco-allemande. *Il y avait dans ma famille une énorme coupe de cristal, que malheureusement je n'ai pas pu garder, qui avait été offerte à mon père par une équipe de foot-ball parce qu'il avait organisé, pour la réconciliation, la première rencontre de football entre une équipe française et une équipe allemande.*

Du côté de sa mère apparaissent les premières brèches dans le respect des valeurs traditionnelles: le père de sa mère était un Français, parfait chrétien qui avait été un militaire assez brillant.(...) Phénomène cocasse dans la famille de ma mère, il y avait trois soeurs, l'une a épousé un catholique, l'autre a épousé un protestant et la troisième a épousé un Juif, israélite... ainsi, mes parents étaient sûrs d'avoir une place au paradis! C'est le type de famille assimilée juive, assimilée dans la société française.(...)

Dernier des trois enfants, né après deux soeurs, Henri connut une petite enfance des plus heureuses. Le rythme de la vie est celui du calendrier juif. Le Chabbat, comme un dimanche anglais, il se sent bien quelque peu brimé par tous les interdits, mais les fêtes sont hautes en couleur, et surtout, la maison est baignée de musique. Sa mère, excellente pianiste, a renoncé à faire carrière en se mariant, mais elle invite souvent des musiciens à la maison.

2° La crise de 29, la première crise grave (...) une succession de catastrophes

Donc la situation familiale était assez prospère. Nous avons un très grand appartement, un chauffeur, une nombreuse domesticité, qu'on a gardée longtemps.(...) Et alors dans ce panorama assez plaisant, il y eut une première crise grave... La voix de Henri se brise... qui était la crise de 29. (nouveau silence) ça a détruit... Oui, ça a détruit, un peu, les assises financières et sociales de la famille.(...) La crise de 29 a duré jusqu'à 32-33 en France et ça a été une succession de catastrophes dans ma famille (...) Il y a eu cette persécution, cet antisémitisme assez violent qu'il y avait en France.(...) On n'en souffrait pas physiquement sauf qu'on criait partout: «Mort aux Juifs»

Ainsi, la crise de 29 n'est pas seulement une catastrophe financière et sociale mais bien l'ébranlement de l'illusion de la logique émancipative née au XVIII^e siècle. On avait ressenti qu'on pouvait être rejeté par la société française et il y avait une lueur d'espoir pour cette société mal définie mais qui était plus ou moins juive, dans la recreation de l'Etat d'Israël.

Henri et ses soeurs entrent dans des mouvements sionistes mais aussi aux EI, institution où les tendances sionistes étaient loin d'être majoritaires. *Nous sommes entrés aux EI. Mon père était un des dirigeants du mouvement mizra'hi, mouvement des Juifs sionistes religieux... Enfin, on s'y (au sionisme) intéressait beaucoup, ce qui créait un dilemme à l'époque.*

Cependant l'attachement à la France s'intensifie du fait même de l'arrivée des réfugiés juifs d'Allemagne ou des pays d'Europe Centrale. *Tous ces réfugiés, ils aimaient la France. Ils adoraient la France, le pays de la liberté et de la Révolution.*

En fait le dilemme: France - Israël ne semble pas avoir, à l'époque, profondément déchiré Henri. Pour lui, comme pour la majorité des Juifs français depuis plusieurs générations, la Palestine représentait une *mythopoétique*⁸⁴² valable pour les Juifs qui n'étaient pas d'origine française. Il était et demeure très attaché à la France et il n'avait guère l'âme d'un pionnier. *Il était très adolescent proustien*, dit de lui sa fille Jeanne, *il avait été élevé par des précepteurs. Il avait même été Croix de Feu...* Un *Croix de feu* qui allait vendre des journaux anti-antisémites à la sortie du Lycée Jeanson à Paris, où il était un très brillant élève.

A ce dilemme s'en superpose un autre: Henri est certes très sensible aux pratiques juives; le judaïsme rythme la vie d'une façon extraordinaire. Mais il le ressent parfois comme une brimade qui, conjugué avec toutes sortes de restrictions conjoncturelles, entrave à l'épanouissement personnel. *En se mariant, ma mère a arrêté la carrière qu'elle avait commencée. Malheureusement, à l'époque, quand on se mariait, on n'allait pas sur les planches.*

Quand ses soeurs voudront se marier selon leur libre choix, ce sera un drame dans la famille. Lui-même n'est pas hostile au mariage mixte mais ne pense pas qu'il aurait pu épouser une non-juive, par respect pour son père.

Et ce dilemme entre l'épanouissement personnel et le respect d'une tradition à laquelle Henri est sentimentalement et intellectuellement attaché se double d'un tiraillement entre l'affection pour sa mère et pour son père, tiraillement qui se fera douloureux quand, au coeur des bouleversements de la guerre et de la Shoah, son père et sa mère vont se séparer. Mais là, nous anticipons.

3° 1939-40, le choc de la défaite. La guerre fut une triple rupture:

- Ce fut, avec l'effondrement de l'armée française, une blessure très profonde dans l'âme de Henri *très Juif, très Français*, et la chute de l'espoir de voir la fin du nazisme.

J'étais extrêmement nationaliste français. Pour moi et ma famille, mes oncles, mes tantes... la France c'était tout. Et nous étions persuadés que la France gagnerait (...) notre foi dans les valeurs françaises étaient bien supérieure à ce que représentait notre sympathie pour le mouvement sioniste. Parce qu'avant la guerre, personne ne pensait que le mouvement sioniste n'aboutirait.(...) C'était ce mélange très français, très religieux qui était très précieux.

Ca a été moralement une grande blessure de voir qu'on s'était fait battre à plate couture, non seulement à cause de la défaite militaire, mais à cause de l'espoir que nous avions de voir détruire la force nazie. Notre espoir s'écroulait.

- Ce fut l'interruption brutale des études qui devaient lui promettre l'intégration à l'élite culturelle française, accès particulièrement précieux aux Juifs français qui pensaient devoir *faire aussi bien, mieux si possible, que les Français,(...) on disait que la France était notre mère, qu'elle était le plus beau pays du monde, ce qui d'ailleurs est vrai. On essayait d'avoir des diplômes et également pour faire honneur à sa qualité de Juif français. Mes soeurs ont fait des études jusqu'au bac et même après, mais la guerre est venue arrêter tout ça.(...) J'ai passé mon bac à quinze ans... Oui, ça marchait bien, mais ça (la guerre) m'a absolument empêché de faire des études*

⁸⁴² - Terme que nous empruntons à Edgar Morin, repris par René Kaes, op. cit. p. 41.

supérieures. J'en ai fait quelques-unes après la guerre, mais très accélérés. Sinon, je serais entré à Polytechnique ou à Normale Sup. Voilà donc, la guerre...

- Ce fut l'éclatement familial, le père et la mère nouant chacun de leur côté de nouvelles relations amoureuses, puis, quelques années plus tard le mariage, désapprouvé par le père, de la soeur aînée avec un pasteur protestant, et enfin le suicide de la deuxième soeur, peut-être aussi pour des raisons sentimentales et/ou le contre-coup du choc de la guerre et de la Shoah.

La famille a donc éclaté. On s'est complètement séparé. On s'est très peu vu, très peu. Et ça a d'ailleurs été la destruction de la famille parce qu'on ne sait jamais plus réuni après. (long silence)

4° 1939-1945: une vie un peu folle

En 1939, Henri a quatorze ans. Il se retrouve dans le Midi. On était **un peu déboussolé**. J'ai fait différents métiers. Je suis allé chez un menuisier, chez un modéliste... Des petits métiers, comme apprenti.

5° Le rêve d'un monde nouveau par le retour à la terre

Puis je suis allé dans des chantiers de jeunes qui avaient été créés par le Maréchal Pétain (rires) (...) Il y avait toute une mythologie de retour à la terre. D'une part, elle était Juive, avec les gibbouts, les pionniers, d'autre part elle était française parce qu'il y avait les admirateurs de Giono. Giono était extrêmement aimé par ceux qui vivaient dans la nature comme les scouts.(...) Alors on m'a dit qu'il y avait un chantier juif regroupant les anciens scouts. J'y suis allé. On s'était fait attribuer une terre par le gouvernement et on la cultivait un peu selon le système d'une "hakhchara" (ferme-école pour ceux qui se destinaient à partir en Palestine). On rêvait de vie collective.

Au chantier de jeunesse organisé par les EI, Henri réussit à retrouver une certaine cohésion entre son amour pour la France, son rêve (qui ne fut jamais un projet) de Palestine et son attachement au judaïsme. Il y côtoie des jeunes aussi *déboussolés* que lui mais qui, grâce au chantier scout, retrouvent une certaine structure, qui de plus est juive, tout en s'ébattant au grand air. *C'est la partie la plus épanouie que j'ai vécue; et mes camarades aussi. Mais enfin ça n'a pas duré longtemps.*

Dans cette structure, ils n'apprennent pas seulement à faire pousser quelques légumes; le judaïsme joue un rôle important. Le rythme de vie est juif et *on avait quand même une activité culturelle très forte.(...) Ca redonnait un peu d'honneur*⁸⁴³, *de valeur à cette culture ancienne judaïque. Parce que jusque là, ceux qu'on estimait c'étaient Aristote, Platon, Descartes, Kant... alors le pauvre petit Juif n'avait pas une grande classe.*

Ils ont des cours de pensée juive. La Bible est lue et commentée avec intensité. C'est bientôt par l'intermédiaire des récits bibliques qu'avec ses camarades, il perçoit la cruauté d'une réalité dont ils sont temporairement protégés.

Comme on ne savait rien de ce qui se passait à l'extérieur, on craignait le pire, parce qu'on était persuadé que les Allemands étaient les pires ennemis. On avait lu le livre d'Esther et on savait

⁸⁴³ - Notons que c'est l'honneur, en l'occurrence l'honneur juif, qui est en jeu et non la dignité.

qu'Hitler, comme 'Haman (l'ennemi des Juifs dans le récit d'Esther), voulait exterminer les Juifs. On ne savait pas comment il le ferait, mais on pouvait croire qu'il le ferait réellement.

— Vous assimilez Hitler à 'Haman ?

Henri: Tout à fait.

— Mais Pourim se termine bien !

Henri: C'est bien ce qu'on pensait. C'est bien pour ça qu'on luttait, qu'on faisait notre qibbouts et qu'on faisait de nouvelles formes de vie. **On n'a jamais douté.** On savait qu'on pouvait être soi-même pris et persécutés et détruits. Ca nous paraissait tout à fait dans l'ordre normal des choses, mais on faisait comme si... Donc on avait un grand désir de vie... Alors ce qui se passait, on ne le savait pas. On avait vu des choses navrantes, mais qui étaient liées à la douleur de voir la France battue.

Aux moments les plus durs de sa vie, Henri semble avoir toujours puisé énergie et sens dans l'histoire biblique, mais aussi dans l'histoire juive et dans l'histoire en général. C'est là qu'il lit sa destinée, indissociable de la destinée collective, faite de malheurs terribles mais aussi d'espairs renouvelés.

Déjà, avant la guerre, quand il voyait son père aider à accueillir les réfugiés juifs: *On savait que les Allemands maltraitaient les Juifs, (...) ils pouvaient toujours sortir, en rançonnant. Alors on relevait des fonds. C'est traditionnel dans la vie juive. Déjà dans l'Antiquité on rachetait. C'était un devoir de racheter les Juifs. Ca se fait toujours d'ailleurs, puisque pour avoir le droit d'évacuer des Juifs de Russie, on paie.*

Puis quand il fit partie d'un réseau de résistance dans le Sud-Ouest pour aider les passages en Espagne: *C'était d'ailleurs très amusant... et très touchant. Parce que dans le Sud-Ouest on se souvenait encore des persécutations des protestants sous Louis XIV et les gens qui nous aidaient étaient des paysans protestants, ou parfois catholiques, qui disaient: "Passez par-ci, passez par-là, vos gens pourront coucher là parce que du temps où on persécutait les protestants, ils se cachaient là."*

Dans l'ensemble, il vécut la guerre (rappelons qu'il était très jeune) comme une période de grandes vacances un peu folles. Et c'est ce qu'il voulut transmettre à ses enfants: *On s'amusait bien. On était encore jeune. On savait très bien qu'on pouvait être pris et déportés et d'abord torturé. Et alors qu'est-ce qu'il faut faire si on est torturé ? Les chefs, eux, avaient une petite pastille sur eux. Les autres, on leur disait de tenir au moins 24 h. (le temps de démanteler le sous-réseau) (...) J'étais dans le service de transmission et je me baladais avec le poste de radio et puis j'avais des revolvers, mais je ne savais pas beaucoup m'en servir. Donc c'était un peu un jeu de gendarmes et de voleurs. Il y avait quand même de grandes émotions.*

Certes ils pressentaient l'horreur, mais ils étaient loin de l'imaginer: *Les gens qui étaient arrêtés étaient consternés d'être arrêtés mais ils ne se sentaient pas en danger d'extermination. Alors qu'en raisonnant, on savait que les Allemands allaient les exterminer puisqu'ils étaient les plus forts et qu'ils avaient dit qu'ils voulaient les exterminer. Mais on ne le savait pas vraiment.*

b - Après la Shoah

Henri ne réalise pas immédiatement la spécificité juive de la Shoah: *Il y a un certain nombre de gens de ma famille qui ont été déportés et qui ont été tués. Mais ça faisait partie des misères de la guerre.* Le frère de son père est mort à Dachau et l'ami de sa mère à Auschwitz mais ce dernier fit longtemps partie du *non-dit* familial.

La Shoah n'a pas été tellement ressentie chez les Juifs français. A cette époque, les Allemands étaient nos ennemis. Ils nous tuaient. Donc cette volonté d'extermination, on ne l'a pas sentie en France, comme on l'a sentie dans d'autres pays.

L'après-guerre n'en est pas moins difficile. Il commence des études de Droit à l'Université, songeant à la profession d'avocat. Mais il doit y renoncer, pressé par son père de reprendre l'affaire familiale. Avec le recul des années il regrette de n'être pas parti en Israël dont la *création est la chose la plus merveilleuse qui soit arrivée de mon vivant.(...)* *On ne m'avait pas assez endoctriné pour que j'aïlle en Palestine... Peut-être que si j'avais trouvé des camarades qui m'avaient poussés, je serais parti avec eux.*

Cependant il est encore plus attaché à la France qu'auparavant: Le fait qu'on nous ait dénié nos droits dans notre pays, quand on les a retrouvés nous a attachés davantage à notre pays.

1° Reconstruire, oublier

Donc après la guerre, notre but, c'était de mobiliser les énergies pour répondre à la création de l'Etat d'Israël. C'était la chose qui nous paraissait la plus intelligente, et aux rescapés, c'était ce qui leur paraissait le plus urgent.(...)

Le mot d'ordre était la reconstruction. C'était un mot d'ordre juif mais c'était aussi un mot d'ordre français.(...) J'ai vu un tas de gens entrer dans la vie active comme si rien ne s'était passé.(...) Tous ces gens qui étaient au ministère de la reconstruction et qui étaient tous non-juifs; la guerre ne les avait presque pas touchés. C'était incroyable, parce que moi, j'avais souffert, mais pas tellement. J'avais dû me cacher. J'ai dû changer de nom. Je n'avais plus de famille.

Je me suis marié très rapidement après la guerre, en 48, l'année de l'indépendance de l'Etat d'Israël.(...) C'était une manière très courante dans nos milieux.(...) On a eu de nombreux enfants et une vie juive extrêmement intense, mais traditionnelle. En fait, Henri signifie là une vie juive compatible avec le modernisme.

Je me suis occupé surtout d'enfants en tant qu'éducateur dans un mouvement de jeunes, d'enfants dont les parents avaient été déportés. On faisait tout son possible pour qu'ils oublient et qu'ils s'acclimatent.

— *Vous avez l'impression que parfois certains auraient aimé en parler un peu ?*

Henri: *Mais non, ils avaient envie d'oublier. C'est bien longtemps après qu'on a tiré d'autres conclusions. On a assez souffert comme ça. On a envie d'oublier. Il est vrai qu'il y a des cauchemars qui reviennent...*

Après la guerre Henri avait entrepris des études de Droit à l'université, dans le projet d'être avocat. Il dût y renoncer, appelé par son père dans l'entreprise familiale. *Ca me paraissait normal, ma vie était un échec.*

2° Transmettre

Henri, après la guerre, était pressé de fonder un foyer juif. Pour contribuer à la reconstruction du judaïsme et surtout pour combler le vide consécutif à l'*éclatement* familial. Sur ce point l'accord avec sa femme était complet: il voulaient donner à leurs enfants une éducation juive. *Voilà, et leur parler très peu de la guerre(...)* dans la perspective de la Shoah, ils ne sont pas vraiment concernés.

Comment parler à ses propres enfants de ceux qui (Henri emploie l'expression usuelle) étaient partis comme des *moutons à l'abattoir* ? Le fait est à la fois incroyable, incompréhensible et confusément honteux: *Je ne pouvais pas me l'imaginer et je ne peux pas m'imaginer... Je le sais...*

j'ai vu des rescapés.(...) Il y avait des gens qui avaient honte d'avoir vécu dans des conditions misérables; j'ai lu des montagnes de documents, je ne les comprends pas. Je ne peux pas comprendre ce qui s'est passé.

Henri n'est pas hostile aux mariages mixtes. Certes, pour lui: *Je crois que je ne l'aurais pas fait parce que j'avais beaucoup de respect pour mes parents et ça aurait été tellement dramatique pour eux... Je dois dire que lorsqu'une de mes soeurs a épousé un non-juif, ça a été un drame vraiment affreux. Et il y a une soeur qui s'est suicidée, et c'était peut-être lié à ce problème.(...) J'étais pris par cette soeur que j'aimais bien et mon père qui faisait des histoires épouvantables.(...) Pour ma mère c'était égal pourvu que ses enfants soient heureux.*

Il ne voudrait pas — il semble le craindre — que ses petits-enfants, non-juifs (il adopte la définition rabbinique) souffre du fait d'avoir un père juif: *Ce sont des petits garçons très intelligents, mais c'est quelque chose de dur... moi, j'aurais aimé qu'ils changent de nom, parce que ces enfants, ils vont être exposés à l'antisémitisme, ou à des difficultés pour rien, puisqu'ils n'ont rien de Juif.(...)*

C'était un attachement sentimental et familial qui me liait au judaïsme. Mais ce n'était pas une source d'enrichissement intellectuel. Ça n'aurait pas rempli mon programme d'existence, ça le faisait marginalement. Ça n'aurait pas rempli mon programme. Les études que je pouvais faire dans le cadre de l'université française me paraissaient plus importantes.(...) Ça restait marginal et finalement, s'il n'y avait pas eu l'intention divine comme il est probable qu'il y a, il ne serait resté que quelques vestiges du judaïsme.

— Vous parlez d'intention divine, vous en voyez une derrière la Shoah ?

Henri: *C'est le sens que ça a pris. Parce que j'ai assisté plusieurs fois, dans ma vie, au fait que les communautés juives se sont vidées. Elles ont été remplacées par d'autres. Vidées, en ce sens que les maisons de prières se sont vidées, les foyers se sont vidés, les fondations se sont vidées. Une première fois avec les Juifs français. D'ici une ou deux générations ils auraient disparu si des Allemands n'étaient pas venus les remplacer, puis des Polonais, puis des Russes. Après la guerre, ça s'est de nouveau vidé, puis il y eut les Sépharades, les Marocains.*

La Shoah fait voler les cadres de la raison: *J'ai lu des montagnes de documents, je ne les comprends pas. Je ne peux pas comprendre le passé.* Cependant, c'est bien dans la perspective traditionnelle juive de l'histoire que Henri oriente sa quête de sens. *Avant la guerre, la tendance était à la disparition. Mais ça a survécu contrairement à ce qu'on pouvait penser, dans des conditions tout à fait incroyables et ça a refleuré. C'est comme des buissons fanés qui redonnent des fleurs après une très grande sécheresse. Ça a refleuré en Israël. C'est donc un événement qu'on peut considérer comme miraculeux entre guillemets ou correspondant à un sens de l'histoire.*

Par une voie tout à fait différente de celle de la mère de sa femme, il arrive à une perception optimiste de la vie du peuple juif. Là où Tania ressentait un poids lourd à *traîner*, il perçoit avant tout un potentiel vivificateur. Ses deux fils sont, l'un marié l'autre fiancé avec des non-juives; il a certes la sensation que quelque chose s'arrête après lui mais il sait qu'en fait toute rupture est aussi source de richesse.

Donc, ça a été la force centrifuge de ce côté-là, mais pour des raisons d'amour.(...) C'est ça la vie! Si vous lisez la Bible, c'est bien ce qui se passait aux temps anciens. Il y avait des Juifs qui se perdaient dans les peuples de l'entourage et des gens de ces peuples qui venaient rejoindre le peuple juif. C'est donc une dialectique. Ça donne de la vie au judaïsme.(...) Il y en a beaucoup qui

s'écartent... Mais il s'est produit, dans le courant d'une vie comme la mienne, un événement incroyable: la création de l'Etat d'Israël.

3° Aujourd'hui

Bien sûr il n'a pas oublié, alors qu'il aurait aimé peut-être n'avoir plus à penser au passé. Il a surtout le sentiment d'un immense échec personnel, de n'avoir pas assouvi sa soif de culture et exercé, dans sa jeunesse, tous ses dons intellectuels. Cependant, il semble avoir atteint une certaine sérénité. A la retraite depuis peu de temps, vivant une relation harmonieuse avec sa compagne, Juive d'origine russe qui aurait, elle aussi, toute une histoire à raconter, il s'exerce à traduire des textes bibliques et s'est remis au piano. *Les deux choses que je fais avec une certaine intensité, la musique et l'étude de l'hébreu.*

Le plus jeune de ses fils a réussi les études auxquelles il a dû renoncer. L'aîné a repris l'affaire familiale et sa deuxième fille est heureuse avec son ami et sa petite-fille.

Et sa fille aînée, en Israël, réalise ce dont il n'osait même pas rêver. Il aime citer J. Hallévi ⁸⁴⁴ : *Je suis ici mais mon coeur est là-bas.(...) Elle a eu quelque chose de moi. Mais elle s'est créé une nouvelle doctrine quand même, une nouvelle attache au judaïsme. Ca ne vient pas de moi. Un petit peu vient de moi. Il ne faut pas le lui dire!*

C'est très volontiers que Henri a accepté de participer à cette recherche. Il prit même un certain plaisir à évoquer tous ses souvenirs, resituant toujours les événements personnels dans une très vaste perspective historique. En famille, il n'en parle toujours pas, si ce n'est, comme le dira Jeanne, sous l'aspect *grandes vacances un peu folles*. Jeanne, entre deux de nos entretiens, lui demandera lors d'un voyage à Paris de lui donner, par écrit, quelques précisions, quelques dates. Elle n'obtiendra rien.

c - Axe existentiel de Henri

Pour Henri, comme pour Simone, la Shoah fut la fin d'une illusion: la France était incapable de protéger les Juifs. Mais pour celle-ci, c'est la découverte du *franchouillard* et l'écroulement d'une sécurité en elle-même précaire, associée à la blessure du père à la tête. Au contraire, la guerre renforce le sentiment d'appartenance de Henri à la France autant qu'à la judéité.

Depuis son enfance, une enfance choyée et heureuse, il s'était senti un double lignage parfaitement intégré et s'autorenforçant: la judéité se traduisait non seulement par un *rythme* familial très structuré et structurant mais par le désir de se montrer meilleurs Français que les Français non-juifs. Récolter les diplômes, c'était à la fois faire honneur à la France et à la judéité.

La crise de 29 qui avait été une première rupture tragique, portant atteinte à l'aisance financière mais aussi à l'intégration en France, avait pu être surmontée. La guerre et la Shoah furent pour Henri, outre la blessure morale et la chute de l'autodéfense judéo-française contre le nazisme, synonyme d'éclatement familial, d'impossibilité de faire des études prestigieuses. Mais le sentiment profond d'une double appartenance s'en est trouvé renforcé. Après la guerre, il avait, en effet, plus à reconstruire qu'à réparer. Il pouvait prendre appui sur de profondes racines qu'il avait appris à sentir remonter, en lui, à plus de 2000 ans depuis sa plus petite enfance et dont le séjour en hakhchara, durant la guerre, l'avait rendu pleinement conscient.

⁸⁴⁴ - J. Hallévi, *Le Kuzari, Apologie de la religion méprisée*, op. cit.

En partageant son temps, aujourd'hui, entre des traductions en français de textes bibliques et des improvisations musicales, il actualise cette intégration léguée par ses parents, tout en continuant de rêver d'Israël, rêve qui, pour d'autres, dont sa fille, est devenu réalité.

Le père de Henri voulait, après la guerre de 14-18, voir se réconcilier Allemands et Français. A l'automne de sa vie, Henri semble réussir à se réconcilier avec lui-même ainsi qu'avec le désir de ses parents: intégration, en lui, de la culture française, de l'appartenance juive et de rêves sionistes. Son père ne rêvait-il pas de voir les Français et les Allemands faire la paix ? Intégration (à ne pas confondre avec une assimilation qui tendrait à effacer la judéité) et réconciliation sont les caractéristiques de l'axe existentiel de Henri, axe dont la pointe s'oriente vers Jérusalem. Il aime citer J. Hallévi, *Je suis ici, mon coeur est là-bas*.

Si Celui qui peut réconcilier la fin de sa vie avec son commencement est le plus heureux des hommes ⁸⁴⁵ combien peut l'être celui qui réconcilie la fin de ses jours avec les projets de ses parents.

2 - 3 - La Deuxième génération

2 - 3 - 1 - Jeanne, une injonction en forme de surnom (*memorial candle*)

Ses proches, ses parents surtout, l'appellent Zakiorina ⁸⁴⁶. *Toute l'histoire de mon prénom est vachement intéressante... "Souviens-toi Zakiorina!" Toute ma vie, on m'a seriné: "Souviens-toi Zakiorina"(...). Alors je me suis tellement identifiée avec ça quand j'étais jeune. C'est quelque chose qui m'a poursuivi toute ma vie: "Souviens-toi Zakiorina", comme si j'étais dépositaire de quelque chose.*

Jeanne est née en 1949, quelques mois après le mariage de ses parents, très heureux de son arrivée. Ils voulaient de nombreux enfants. Mathilde est née onze mois après elle. Puis deux ans après Patrice; et cinq ans plus tard, Jérôme qui resta le *petit dernier*, statut accusé par la différence d'âge entre les trois aînés, très rapprochés, et lui.

Jeanne est l'aînée. Elle s'est toujours sentie chargée de la mémoire familiale et s'est très tôt intéressée à l'histoire de chacun, posant des questions, cherchant dans les livres, dans les images cinématographiques ou, tout simplement, d'abord, en se faisant le réceptacle de tout ce qui était dit comme de tout ce qui n'était pas dit mais qu'elle ressentait de toute sa sensibilité et qui aiguisait sa curiosité; *j'ai attrapé tout ça comme une éponge* ⁸⁴⁷ dit-elle. Nous verrons que la réaction de sa soeur Mathilde, de onze mois sa cadette, fut l'exacte opposée: même sensibilité, même ambiance familiale, mais impossibilité de savoir, questionner. *Moi, j'oublie tout*, dit Mathilde.

a - Jeanne et l'histoire familiale

1° Les grands-parents et avant

Jeanne connaît l'histoire de la famille et prend plaisir à la raconter en mettant en relief le romanesque des personnages. Elle a aussi retenu la leçon d'humour de sa grand-mère, Tania.

La mère de son père était *demi-juive parce que son père* (l'arrière grand-père de Jeanne) *était un bon catholique... Et le mariage fit scandale.(...) Elle avait quitté son mari, un bon commerçant (juif), qui avait un commis; elle est tombée amoureuse du commis et ils ont fui ensemble. Et c'est*

⁸⁴⁵ - Goethe cité par M. Klein, *Envie et gratitude*, op. cit. p. 49.

⁸⁴⁶ - ZKR, racine hébraïque à partir de laquelle se forment les mots se rapportant à la notion de souvenir.

⁸⁴⁷ - Son surnom et ce que Jeanne dit d'elle, nous évoque les *memorial candles* de D. Wardi.

complètement par hasard que ma grand-mère a épousé un Juif parce que ses soeurs ont épousé l'une un catholique et l'autre un protestant et mes cousins n'ont aucune relation avec le judaïsme. Ils ne savent même pas qu'ils ont une grand-mère juive.

La version du père de Jeanne avait été beaucoup plus discrète.

Elle cite aussi, comme première catastrophe touchant la famille, la crise de 29. Le père de son père, *est revenu d'Amérique avec une grosse fortune. Il a été plus ou moins ruiné par la crise de 29.*

Elle est consciente de l'impact global de la guerre la vie familiale de son père: Mon père, ce qui s'est passé, c'est que toute l'histoire de la guerre est mêlée un petit peu à l'histoire de la séparation de ses parents.

Et elle continue de questionner son père. *Alors, follow up de notre conversation précédente*⁸⁴⁸ : *en arrivant à Paris, j'ai demandé à mon père ce qu'il avait fait au juste pendant la Résistance. Alors il m'a dit: "Ah non! je ne peux pas parce que ça remue trop de choses." Je lui ai dit: "Je ne te demande pas grand chose, simplement, sur ton ordinateur, tu fais la liste chronologique des années de guerre, et tu mets ce que tu as fait." Eh bien, crois moi ou non, le lendemain, l'ordinateur était en panne; Alors j'ai été dure avec lui. Je lui ai dit: "Tu vas mourir et personne ne saura..." Il a dit : «Oui, mais tu vois, l'ordinateur ne marche pas.» Et ça m'a fait bien rire!*

Avec Tania, sa grand-mère maternelle, la relation est toute de complicité. *Ce n'est pas une intellectuelle ma grand-mère, pas du tout! C'est une marrante!(...) On raconte une histoire dans la famille. Son père, mon arrière-grand-père, à quatorze ans, se trouvait à la synagogue avec ses parents et il a dit: "Dieu, si tu existes, ferme cette porte! "La porte est restée ouverte; il n'a plus jamais mis les pieds dans une synagogue! (grands éclats de rire) (...) Mais quand elle est venue ici et qu'elle a vu les religieux de Méa Shéarim (le quartier le plus conservateur de Jérusalem), ça lui a beaucoup plu. Ca l'a fascinée. Elle restait des heures sur ma terrasse à les regarder. C'est d'ailleurs pourquoi je lui ai acheté ce livre du Ba'al Chem Tov.*

Jeanne a aussi entendu parler de la blessure à la tête du père de sa mère, le premier époux de sa grand-mère: *lui, il n'a jamais tellement réussi dans la vie. Parce que voilà ce qui s'est passé. Il avait seize ans quand la guerre de 14 a éclaté. Et comme il n'était pas encore naturalisé — il était encore de nationalité russe — il a couru dans les commissariats de police pour se faire naturaliser pour partir avec sa classe.(...) Et il a reçu un éclat dans la tête.(...)*

Et elle sait les distances prises vis-à-vis de la religion: *Dans la famille de ma mère, on était absolument athée. Son père n'a pas fait sa bar mitsva mais il était très sioniste.(...) C'était un sportif. Il faisait de la natation. Et quand il y eut une grande maccabiade (manifestation sportive ainsi nommée en souvenir des Maccabées) en Israël, en 34, je crois, il est venu en Israël avec ma mère. Il avait mis ma mère aux EI et c'est là que mes parents se sont rencontrés.*

Elle est même au courant de ce que la génération précédente préférait laisser secret: Elle conclue le récit de la vie de son père pendant la guerre en disant: *En filigrane de tout ça, il y a les histoires entre ses parents. Ses parents se sont séparés au début de la guerre. Son père est allé vivre avec une dame et sa mère a vécu un grand amour, qui malheureusement, a été déporté.(...) De lui, on ne parle pas évidemment!*

2° La vie de Henri pendant la guerre selon Jeanne

⁸⁴⁸ - Entre deux de nos rencontres, Jeanne avait fait un séjour en France, où elle a vu son père.

Elle donne sur la vie de son père entre 39-45 plus de détails qu'il n'en a donné lui-même. *Lui, il décrit la guerre comme quelque chose de très joyeux. Elle en a sans doute cette image, mais elle n'ignore pas le danger qu'il courait. A ses yeux, son père est un héros comme dans les films: Mon père était chef EI.(...) Puis il s'est engagé dans les FFI et il y a fait toute la guerre;(...) il a fait des missions très dangereuses, il a passé des renseignements, des messages. C'était un vrai FFI, comme dans les films. Il s'est pas mal promené et je crois qu'il s'est bien amusé.*

Jeanne analyse:

Il était très jeune, il ne se rendait pas bien compte et puis je crois que c'était une grande libération pour lui de ne plus être chez ses parents.

L'ambiguïté de la guerre de mon père, c'est qu'il avait voulu être dans une organisation de résistance non-juive, il ne voulait pas entendre parler de résistance spécifiquement juive, mais que dans les organisations non-juives il y avait surtout des juifs. Il prétend qu'avant 44 dans les FFI il n'y avait que des Juifs, qu'il n'avait jamais vu un goy. Et c'était amusant parce qu'ils étaient censés ne pas se connaître quand ils se rencontraient.(...) et en fait ils sortaient ensemble, sortaient avec les mêmes filles, allaient dans les mêmes cafés.(...)

Jeanne nous confirme là non seulement l'identité judéo-française de son père, mais le surinvestissement de l'identité française par les Juifs et finalement la survalorisation du patriotisme des Juifs. Par ailleurs, la remarque sur la bande de copains qui étaient censée ne pas se connaître est à mettre en relation avec ce qu'elle dira peu après sur le comportement de ses camarades juifs au collège.

Mais, il y a beaucoup de choses qu'ils (les parents de Jeanne) n'ont pas racontées. Et je pense que maintenant je devrai lui demander... je vais lui demander de tout me raconter dans l'ordre chronologique parce qu'il y a beaucoup de choses qu'on ne sait pas... Peut-être qu'on ne voulait pas savoir non plus, que ça ne nous intéressait pas tellement.

3°. La vie de Simone entre 39-45 selon Jeanne

Autant mon père c'est plutôt joyeux, autant ma mère, c'était noir.(...) Ma mère nous a très souvent raconté le 16 Juillet 42. Avec tout son groupe d'EI, ils ont été pendant deux jours tout autour du Vel d'Hiv pour essayer de faire sortir les gens. Elle était extrêmement impliquée et elle a eu beaucoup d'amis qui ont été déportés. Donc elle a vécu vraiment dans une... quatre ans de terreur. Ma mère n'a jamais été dans leur assistance officielle parce que son père ne voulait pas.

Mon grand-père disait qu'à partir de 42, il savait très bien ce qui se passait à Auschwitz et qu'il avait décidé de n'en parler à personne, de garder ça pour lui, parce qu'il disait que ce n'était pas la peine de semer la panique...

Alors elle raconte des choses comme ça, ma mère. Par exemple, ils faisaient la queue pour prendre le train et que les Allemands passaient et que les trois premiers avaient été arrêtés, déportés et qu'elle, elle était la quatrième, donc elle avait été sauvée et que ça lui était arrivée plusieurs fois. Ce dernier détail n'est pas du tout mentionné par Simone. Il est possible que Jeanne ait réinterprété à travers son propre imaginaire une part du récit de sa mère.

Au début de la guerre, elle avait porté l'étoile; puis elle a eu une fausse carte. Et son grand-père, qu'elle adorait, a été déporté, enfin arrêté, et il a été sauvé, d'une manière assez curieuse. Il avait des amis à la SFIO qui étaient devenus collaborateurs — je crois que c'était l'ancien groupe de Déat — ils l'ont protégé et finalement il est resté à Drancy pendant toute la guerre.

Son père a eu un oncle déporté et il y a eu un gros problème pour les parents de son père. Mon arrière grand-mère a été cachée dans un hôpital psychiatrique, etc. Bon, elle raconte des histoires assez tristes ma mère... C'est marrant, parce que sa mère, par contre, n'a pas vécu ça de la même façon. Pour la mère de ma mère, la chose importante dans la vie, c'est rigoler.(...)

Et ma mère, aujourd'hui, est traumatisée. Elle ne s'en n'est pas remise de cette histoire.(...) Par exemple, quand on était adolescentes, elle avait une rancoeur terrible contre nous. Elle avait très peur qu'on ait une meilleure adolescence qu'elle. Alors elle essayait de nous embêter de toutes les manières possibles (...) elle le disait elle-même... Elle est psychanalyste... Il y a quelques années, elle a même voulu faire partie d'une commission qui étudie la Shoah (...) Elle a toujours dit, quand je prendrai ma retraite, je m'occuperai de ces problèmes.(...)

b - La Shoah et la différenciation des relations mère-filles

Le truc le plus intéressant de toute cette histoire, je vais te le dire: un jour, pour embêter ma mère — chose que j'aime bien faire — je lui dis: “Écoute, maman, quand on était enfant, tu n'as fait que nous parler de la Shoah, tu nous as fait baigner dans une atmosphère de Shoah.” Et je m'en souviens, quand j'étais toute petite, j'avais trois ou quatre ans, elle nous a raconté qu'il y avait des méchants Allemands qui étaient là, qui cherchaient à tuer tous les Juifs. Elle avait l'air très effrayée. Je me souviens, ça m'avait angoissée au maximum. En plus, on habitait à côté du Sentier et donc on était dans ce milieu des confectionneurs et il y avait des gens qui faisaient allusion parfois à des choses de la guerre. Et moi, j'ai attrapé un peu tout ça comme une éponge. Et donc je dis: “Oui! tu ne nous as élevés que dans la Shoah, tu ne nous as parlé que de ça pendant toute notre enfance. On a été traumatisés!”

Alors, ma mère fait toute une histoire: “Mais ce n'est pas vrai! Mais mes enfants...! “Pleurant... et elle demande à ma soeur: “Est-ce qu'on t'a parlé de la Shoah quand tu étais petite ?” Et ma soeur commence à dire: “De toutes façons, tu ne m'as jamais parlé, tu n'as parlé qu'à Jeanne!” (rires) Et ma soeur continue: “Je n'ai jamais entendu parler de la Shoah et même, quand j'avais douze ans, une fois, on m'a demandé qui était Hitler et je ne savais pas, et j'ai eu honte et c'est de ta faute parce que tu ne nous a jamais parlé de la Shoah!”

Et je précise bien: ma soeur a onze mois de moins que moi et nous avons toujours été dans la même chambre durant toute notre, enfance. Même chambre, même école, mêmes colonies de vacances. Moi je n'ai entendu parler que de ça et elle n'en a jamais entendu parler!

Ca m'a laissé complètement rêveuse cette histoire!

Incident révélateur: Jeanne n'a pris conscience que tardivement du fait que peut-être sa soeur n'avait pas du tout entendu ce qu'elle-même avait entendu toute son enfance, alors qu'au contraire le fait qu'elle n'avait jamais rien entendu était central dans la conscience de Mathilde.

Transmission de la peur des Allemands: *C'est quand même curieux, parce que moi, je sais que toute petite, j'avais déjà peur des Allemands, quand j'avais trois-quatre ans.*

c - La vie de Jeanne

1° Enfance et adolescence: révolte et malaise; une scolarité tapageuse

Jeanne a eu une scolarité assez agitée. Elle a changé plusieurs fois d'écoles. Elle resta deux ans dans une école des plus réputées dans un quartier bourgeois de Paris. Elle ne s'y plaisait pas.

Dans cette école *il y avait beaucoup de Juifs. Mais des Juifs "honteux". A mon époque c'était comme ça. J'ai même une amie, en 4° qui m'a dit qu'elle ne voulait plus être mon amie. Elle m'a dit: "Il ne faut pas qu'on se mette ensemble parce que ça va reconstituer un ghetto."*

2° L'effort vers le judaïsme

Quinze-seize ans. J'allais chez les Libéraux⁸⁴⁹. C'était plus facile. Je comprenais l'office puisque c'était en français. "Tu vas chez les protestants" me disait mon père! (rires). J'allais à l'office, le vendredi soir. Je traversais toute la ville en métro. Alors tu vois! (le respect du Chabbat n'est pas compatible avec les voyages) je veux dire que c'était quand même un effort d'aller jusque là-bas.

3° Les psychothérapies inopérantes

Sa mère, désemparée, a recours aux psychothérapeutes. J'ai fait beaucoup de psychothérapies bidons, puis j'ai fait un peu de psychanalyse, mais j'ai trouvé ça tellement bidon! J'ai fait des trucs complètement absurdes parce que je ne savais pas qu'on pouvait dire: "ça m'embête!" Alors ma seule réaction, c'était de ne pas travailler au lycée. Et pendant des années, je n'ai rien fait. Je me suis fait jetée quand même cinq fois!

4° procès Eichmann, le début de l'engagement personnel dans la mémoire

J'avais douze ans en 1963, au moment du procès Eichmann.(...) Moi, je peux te dire que j'avais une connaissance pour ainsi dire inconsciente de la Shoah. Mais dans le grand public, tous les discours autour de la Shoah ont commencé avec le procès Eichmann. A Paris, il y eut à ce moment-là une exposition de la déportation. Et là, des gens avaient accepté de témoigner. Alors non seulement j'y suis allée, mais j'ai obligé (rires)... C'est marrant, tu me fais me souvenir de tas de choses que j'avais oubliées... J'ai obligé mes copains de classe à venir avec moi à l'exposition. Certains ont refusé.

— *Des copains juifs ou non-juifs ?*

Jeanne: Non-juifs puisque je t'ai dit que les Juifs se rencontraient à Copernic (la synagogue de la rue Copernic) à Kippour, mais ils ne se disaient même pas bonjour quand ils se rencontraient dans les couloirs de l'école. Alors ma bande de copains, certains ont carrément refusé de venir. Ça les faisait même rire l'idée que je pouvais aller là-bas. Mais d'autres sont venus, la plupart sont venus. Bon, l'exposition, ce n'était pas grand chose. Ça ne m'avait pas trop impressionnée.

Née en 1949, Jeanne passe son enfance à une époque où, en France, bien des Juifs ne révélaient pas facilement leur identité. Au contraire, Jeanne semble avoir affiché très tôt son appartenance, tout en respectant l'incognito de ses coreligionnaires. A l'instar de sa mère, elle est une meneuse. Un parallèle est possible entre l'attitude de sa mère se rendant au lycée avec l'étoile et appelant ses camarades juives au milieu de la cour comme pour défier le monde et Jeanne qui veut emmener ses copains non-juifs voir une exposition sur la Shoah.

5° L'obsession de la déportation

Jeanne dit n'avoir pas été très impressionnée par cette exposition et pourtant:

⁸⁴⁹ - Mouvement juif adaptant l'observance des lois religieuses à la modernité.

Et après cette exposition, j'ai été complètement envahie par la Shoah. En plus, je crois que c'est la première année où je dormais toute seule dans ma chambre. Jusque-là, je partageais ma chambre avec ma soeur. Alors, quand j'étais seule dans ma chambre, la nuit, j'éteignais la lumière et tous les déportés rentraient dans la chambre et pendant des années, j'ai eu beaucoup plus peur des déportés que des nazis. C'est venu très tard, la peur des nazis... Une peur atroce des déportés.(...) Et surtout le regard. Ils me regardaient... Alors évidemment je ne dormais pas...

Maintenant, je me rends compte que je faisais une grosse déprime à cause de ça et que je n'ai pu en parler à absolument personne. Et même, après quand j'ai fait une psychothérapie, je n'en ai jamais parlé au psychothérapeute.(...) Je n'en ai jamais parlé à personne, je ne sais pas pourquoi. J'étais toujours dans ce truc-là de la Shoah, toujours, toujours.

En 1961, Jeanne a douze ans, l'âge de Simone au début de la guerre et l'âge qu'avaient ses *gamines* quand elles furent déportées. C'est aussi l'âge des premiers émois sexuels de l'adolescence, et peut-être un des moments culminants du conflit mère-fille. Jeanne traverse une crise d'angoisse dépressive qui semble bien être le transfert direct de l'angoisse qui assaillit sa mère au même âge et qui semble s'être bien peu apaisée. Mais entre la père et la fille, ni avec les substituts maternels éventuels, les psychothérapeutes, ni avec ses frères et soeurs, jamais elle n'a pu y faire allusion, sans qu'elle ne puisse s'expliquer la raison de ce *non-dit* qui semblait s'imposer de lui-même. Elle va répondre en solitaire à sa nécessité de connaître le passé.

6° La quête dans les livres

Jeanne a beaucoup lu, et très tôt, sur la Deuxième Guerre mondiale, sur la Résistance, sur les événements auxquels ont pu être mêlés son père et sa mère.

Il faut lire le livre de L. Lazare⁸⁵⁰, parce qu'il parle de tout ça très bien.(...) et le livre de Hammel, "Souviens-toi d'Amalek"⁸⁵¹. Dans ce dernier livre, écrit par un ami de son père, elle trouve une mine de détails sur les conditions de vie de son père durant la guerre.

7° Premières amours et *divorce* avec les maths

En classe de 2° les résultats scolaires sont au plus bas. *Ca ne m'intéressait pas... J'étais bien plus concernée par les histoires d'amour.(...) Je faisais de l'hébreu. C'était facultatif. Et là, j'avais toujours d'excellentes notes. Seulement ça n'entrait pas dans la moyenne! Tout ce que je savais faire n'était pas pris en compte. J'étais bonne en français. Mais comme j'étais en C, c'était les math qui comptaient. C'était complètement un divorce parce que ce que je savais faire n'était pas pris en compte.*

Jeanne ne subissait-elle pas, outre les séquelles familiales de la Shoah, la mésentente de ses parents ainsi que les remous de ses aventures sentimentales ? L'emploi du terme *divorce* pourrait en être l'indice.

En outre, si elle est en C, c'est que sa mère rêve de médecine pour ses enfants, ce qu'elle-même eut aimé étudié. Tout au long de son récit affleure le conflit Simone-Jeanne, axe sur lequel, sans doute, se greffe toute la problématique personnelle de celle-ci, enfant de la Deuxième génération. Cette problématique peut être définie comme la conséquence inversée du désir des parents de ne pas dire la Shoah à leurs enfants, de ne leur dire que les valeurs positives du judaïsme.

⁸⁵⁰ - Lucien Lazare, *La Résistance juive en France*, Paris, Stock, 1987.

⁸⁵¹ - Hammel, *Souviens-toi d'Amalek, témoignage sur la lutte des Juifs en France, 1938-44*, Paris, CLKH, 1982.

8° Les exposés en classe sur la Shoah

En 2°, pendant ma première 2°, j'avais fait un exposé sur la déportation. Le thème était le racisme et moi, je n'avais parlé que de la déportation. C'est vraiment marrant, parce que j'étais complètement dedans et je me rends compte maintenant — je m'en rends compte en te parlant — je n'ai jamais parlé de ça avec personne. J'ai partagé ça avec des groupes, parce que j'ai fait des exposés. Mais mes parents n'étaient pas au courant.

Se confirment ici les efforts de Jeanne pour savoir le passé et diffuser ses connaissances dans un milieu neutre, où elle peut se présenter comme possédant un savoir spécifique la dotant d'une certaine aura.

9° Difficultés relationnelles mère-fille

Quand j'essayais de parler de mes problèmes à ma mère, de mes problèmes sentimentaux — parce que ces problèmes de Shoah, jamais je ne lui en ai parlé — pour ma mère à cause de tout ce qui s'est passé, à cause de tout ce qu'elle a vécu d'une manière hypertraumatique, on ne pouvait jamais lui parler de quoique ce soit, parce qu'elle avait toujours le monopole de la souffrance. Alors moi, j'ai vécu des trucs hyper durs sur le plan sentimental, mais dès qu'on essayait la moindre confiance, elle disait: c'est rien!... Ma mère, c'est ça: ce qu'on a ce n'est rien à côté de ce qu'elle a. Elle a le monopole de la souffrance. Tu viens avec un énorme problème et elle te dit: "C'est rien à côté de ce que j'ai eu!" Bon, ça coupe! Tu n'as pas envie d'écouter.

D'une certaine manière, tout son effort pour savoir ce qui s'était passé et le faire savoir peut être interprété comme une tentative incessante pour se positionner vis-à-vis d'une mère perçue avant tout comme ayant été terrorisée, certes, mais ayant le monopole de la souffrance et donc incapable d'entendre la souffrance de ses enfants.

10° Événement déclencheur d'un supplément de parole dans la famille

— *Ta mère parlait des déportations ?*

Jeanne: Ma mère ne parlait jamais de la déportation parce qu'elle n'avait pas été déportée. Mais, c'est peut-être à cette époque... oui... quand j'ai vu cette exposition — c'était quand même une date importante il faudrait que je retrouve la date — que ma mère m'a raconté qu'elle avait été assistante sociale à l'hôtel Lutétia... Elle s'est occupée du retour des déportés... Je pense que c'est là qu'elle a dû me raconter le retour des déportés... (long silence)

Manifestement, Jeanne revit ici, en prenant conscience de ce tournant dans sa vie, la visite de l'exposition estimée d'abord sans grande importance et qui, en fait, avait déclenché toute une série d'hallucinations (ou de cauchemars) nocturnes, à l'âge même où sa mère avait aidé à l'accueil des déportés et où toute sa vie était faite d'événements chargés d'émotions, de menace, d'horreur et des premières découvertes de l'amour.

Notons que, comme dans le récit de Simone, cet épisode n'est pas rappelé parmi les premiers mais bien seulement quand un événement déclencheur survient: le rappel par Simone de sa première séance d'analyse pour Simone lui en réveille l'émotion. Pour Jeanne, il semble que ce fut la visite de l'exposition.

— *Tu as pu en parler, ensuite, avec ta mère ?*

Jeanne: Non. Mais je pense que c'est souvent comme ça, justement, pour beaucoup de psychologues et d'assistantes sociales. Ils s'étouffent tellement à se taire pendant leur métier

qu'après, chez eux, ils écrasent tout leur monde avec leurs confidences. Et ma mère, très souvent, aurait voulu me faire des confidences justement sur ses amours d'adolescente et moi, je n'ai jamais voulu l'écouter pour l'embêter (grands éclats de rire). Tu n'écoutes pas les miennes, est-ce que je vais écouter les tiennes!

11° Complicité grand-mère - petite-fille à propos de Shoah

Et vingt-cinq ans plus tard, quand il y eut le film Shoah, de Lanzman, je me suis barrée à la première mi-temps.(...) C'était très drôle! Là, je vais faire encore une digression. J'ai vu "Shoah" avec ma grand-mère. Nous étions parties pour y passer toute la nuit (lors d'une diffusion spéciale du film dans son entier). A la première récré, on est allé aux toilettes, on s'est regardé dans les yeux et on on a dit: «On s'en va!» (rires) Comme a dit ma grand-mère: "Il n'y a pas de grosses vedettes! C'est pas marrant. Allez, on se taille!" (rires)

Jeanne jubile en racontant cette petite histoire. Elle semble prendre une revanche. Est-ce une manière de dire à sa mère: ça suffit, l'horreur! Et elle s'est acquise une place inexpugnable dans la relation avec sa grand-mère:

Alors c'est marrant, parce que maintenant, chaque fois qu'on prononce le mot Shoah, toutes les deux, on rit comme des folles! (rires) Alors personne ne comprend rien.

Mais quand on était aux toilettes, il y avait une petite dame qui a dit exactement comme ma copine du "Temps du ghetto" (allusion à un film vu avec une camarade de classe et que celle-ci n'avait pas trouvé dur): "Je pensais que ce serait plus dur!" Comme si on ne lui avait pas donné assez de sang! Alors ces deux histoires, elles sont intéressantes à mettre en parallèle: c'est là qu'il y a une ligne de démarcation. Nous, impossible de rester une minute de plus. Et elles disant: "Oui! Je suis déçue, je pensais que ce serait plus dur!"... Là! Il y a vraiment une ligne de démarcation!

Notons que la complicité entre Tania et Jeanne est renforcée par la présence d'une personne dont la réaction est toute différente de la leur. Cette perception de *ligne de démarcation* entre ceux qui on souffert (et leur famille) et les autres est récurrente dans l'entretien de Jeanne. Des trois enfants, c'est Jeanne qui le plus clairement évoque le statut particulier donné par la souffrance à ceux qui l'ont connue. Cette insistance sur le statut de celui qui souffre ou a souffert, nous le mettrons en relation avec les difficultés relationnelles de Jeanne avec sa mère.

En effet, Jeanne est profondément agacée quand elle sent remise en cause la spécificité juive de la Shoah. *Il y avait le fils de X. C'était un très bon ami à moi. On donnait à l'époque le film "La Passagère". Un film polonais qui se passait entièrement à Auschwitz. Très gai!... Bon! Je suis allée le voir. Je suis sortie au bout de trois scènes. Ce n'était pas visible. Le lendemain, cet imbécile vient m'expliquer pendant une heure que l'héroïne n'était pas Juive et que c'était important de montrer qu'à Auschwitz, il n'y avait pas que des Juifs et qu'on essayait de s'approprier la Shoah. Et je te parle de 64! Encore aujourd'hui, ça m'énerve! C'est pour te montrer la mentalité goy; tu viens leur dire: Il y avait des Juifs dans la Shoah"; ils disent: "Vous accaparez tout!" Bon!... Enfin c'est horrible! (rires) Alors c'est une des raisons pour lesquelles je ne peux pas vivre en France. Je ne peux pas entendre des choses comme ça.*

— *Tu ressens ça comme de l'antisémitisme ?*

Jeanne: *On pourrait dire du jacobinisme, une négation de l'autre. Quand tu considères que la Shoah a été l'événement majeur du siècle, c'est qu'ils la veulent pour eux...*

En entendant les derniers mots de Jeanne et en les mettant en relation avec sa propre difficulté face à sa mère qui avait le monopole de la souffrance, la question se pose: Jeanne ne tente-t-elle pas

désespérément d'obtenir d'autrui une part de reconnaissance de sa propre souffrance à elle, liée aux séquelles du traumatisme des parents mais aussi à ses problèmes bien personnels. La projection, sur une sorte d'écran Shoah géant, de ses propres souffrances l'empêcherait-elle de discerner les siennes de celles de sa mère et de celles des déportés ? C'est semble-t-il la négation, ou du moins la minimisation de sa propre souffrance par une mère elle-même prisonnière des séquelles de ses propres chocs, qui a le plus blessé Jeanne durant son enfance et son adolescence. D'ailleurs, sa mère ne pouvait pas voir les souffrances de ses enfants puisqu'ils étaient nés pour *réparer le passé, pour empêcher que ça recommence*, nous dira Mathilde.

12° Le choix d'Israël

Après un début d'études universitaires en philosophie, Jeanne décide de partir vivre en Israël. C'est là qu'elle pense pouvoir s'épanouir, concilier ses exigences juives et ses convictions politiques, socialo-communistes. Veut-elle concilier ainsi l'héritage des choix politiques des parents de Tania et l'héritage judaïque transmis par son père ? (Sa mère est loin de tout extrémisme politique) C'est en Israël qu'elle a trouvé le lieu où elle peut le mieux se trouver elle-même. Elle s'y est parfaitement intégrée. Une partie de son travail est en rapport avec la mémoire de la Shoah: elle participe à des programmes de formation de jeunes qui étudient l'histoire juive récente. De tous ses frères et soeurs, c'est elle qui est la plus engagée dans la mémoire de la Shoah et la judéité.

Ce qui ne l'empêche pas de faire de nombreux voyages en France, où elle revoit toute sa famille. Les relations sont passionnelles, elle le dit elle-même, mais chaleureuses. C'est de Jérôme, le dernier, qu'elle se sent le plus proche. De tout temps, *Jeanne s'est appropriée Jérôme* nous dira Mathilde.

Elle n'est pas une observante très méticuleuse des rites juifs, mais elle en respecte le calendrier et, surtout, elle étudie intensément la pensée juive. Du fait qu'elle vit en Israël entourée d'amis d'horizons très divers mais qui, pour les plus proches, mettent l'étude de la Torah au centre de leur vie, elle a retrouvé le *rythme* de vie traditionnel auquel son père était si sensible.

Ouverte à l'universel, Jeanne, depuis longtemps, s'intéresse au yoga. A ses yeux, la tradition indienne, envisagée à sa source, n'est nullement incompatible avec un judaïsme, surtout tel que le mouvement hassidique l'a revivifié.

Une de ses occupations préférées: écrire. Non seulement Jeanne écrit beaucoup dans le cadre de son travail mais elle écrit des nouvelles, le plus souvent d'inspiration autobiographique.

Ce n'est pas par le biais des psychothérapies, individuelles ou de groupes, que Jeanne, peu à peu, se libère de toutes les tensions accumulées dans son enfance, mais, semble-t-il par l'écriture autant que par une distanciation facilitée par l'éloignement géographique. Sans doute aussi les nombreux échanges qu'elle peut avoir, dans son milieu de travail, sur la période qui bouleversa si profondément la vie de sa famille, ont-ils un effet à la fois d'élucidation et de catharsis.

d - Axe existentiel de Jeanne

Souviens-toi Zakiorina. Plus que de réparation, Jeanne s'est très tôt investie du devoir de se souvenir du passé familial. Tâche difficile dans la mesure où ce passé était en grande partie filtré par ses parents ou bien dit de telle sorte qu'il en était traumatisant.

De tous les membres de la famille, c'est elle qui s'est le plus engagée dans le processus de sortie des séquelles de tout l'encastrement de traumatismes familiaux aux effets démultipliés par la rupture de la guerre de 39-40 et la Shoah. Sans doute en parlerait-elle plus en termes de travail sur

la mémoire et dans la mémoire qu'en termes de dégagement du passé. Mais justement, ce travail sur et dans la mémoire n'est-il pas le nerf même d'un processus qui, bien plus qu'il ne permet le dégagement, implique un engagement volontaire et conscient dans l'histoire familiale ?

- Née pour se souvenir, elle assume sa destinée.

- Par le choix d'Israël, elle réalise le rêve de son grand-père et de son père.

- Mais l'axe même qui oriente, et dynamise, tout son vécu intérieur semble bien être le conflit, connoté de rivalité, avec sa mère. Aujourd'hui toute négation ou minimisation de la souffrance juive est intolérable à Jeanne, en tant que Juive, certes, mais peut-être d'abord en tant que fille d'une mère qui lui semblait s'accaparer le *monopole de la souffrance* et auprès de qui elle ne pouvait épancher sa propre souffrance ni même la sentir reconnue. Chez Jeanne, l'impact des séquelles de la Shoah n'est pas dissociable du caractère conflictuel de sa relation à l'*imago* maternelle. C'est peut-être en réussissant à s'affranchir de cette *imago* qu'elle réussira à se dégager des principales séquelles de la Shoah sur sa vie.

2 - 3 - 2 - Mathilde, la *cadette*

La conjoncture veut que Mathilde soit tout particulièrement émue le jour de notre rencontre. C'est jour de rentrée scolaire. Le matin même elle a accompagné sa fille au collège. Pour l'école primaire, qui se trouvait être la plus proche de son domicile, elle s'était réjouie de voir sa fille, Nadia, se mêler à des enfants de toutes origines dans ce coin très populaire de Paris. Pour le secondaire, après moult hésitations, elle s'est finalement résolue à donner la préférence à un établissement réputé pour sa discipline et son niveau scolaire. Ce n'était pas non plus la même population. Sa décision, aujourd'hui mise en acte, la ramenait à elle-même, à son enfance, à ses propres choix lors du passage à l'âge adulte.

La problématique de la cadette: J'ai toujours su que j'étais Juive. C'est une évidence absolument et totalement dénuée de problème. Et Juif, à part ça, ça ne veut rien dire. J'essaie de me rappeler, quand j'étais petite... ça voulait dire qu'on faisait certaines fêtes, on apprenait l'hébreu (...) mais comme on était dans un quartier qui était quand même un quartier juif, on n'avait pas le sentiment de la minorité... Enfin si, il y avait un sentiment de minorité parce qu'on savait bien par exemple qu'à l'école tout le monde n'était pas juif. Mais comme les Juifs c'étaient, disons, la moitié de la classe, ce n'était pas un sentiment de grande minorité. On était Juif(...)

J'étais à l'école, comme ma soeur, à l'école en plein Sentier. Vraiment en plein Sentier, alors qu'on n'est pas des Juifs du Sentier; mais, bon, on était quand même dans le quartier. Après je suis allée au Lycée Y, où il y avait aussi toutes les filles juives du Sentier.(...)

Ma soeur, elle, est allée dans un Lycée privé. On a eu des expériences tout à fait différentes. Pour tout. Ca c'est une généralité, pas seulement par rapport à la Shoah, mais aussi par rapport à la famille. Je pense que mes parents ont tout transmis à elle et rien à moi. (...) Mais ça, ce n'est pas la Shoah, c'est le problème des cadets.

D'une part Mathilde se présente comme *Juive*, (...) et ça ne veut rien dire, et comme Jeanne sa soeur, sauf qu'elle est exactement l'inverse. Sa soeur s'était présentée comme sommée de se souvenir, *dépositaire de quelque chose*. Mathilde, elle, dit n'avoir rien reçu. On ne lui a rien transmis. Chose que nous avait dite Jeanne et qui, quand elle l'avait comprise, l'avait laissé *complètement rêveuse*. Mathilde énumère les choses que faisait ou avait ou savait sa soeur et elle peut dire chaque fois: *comme* et à la *différence de* :

Mathilde: *Ma soeur savait ce qu'étaient les règles et pas moi. Ma soeur connaissait l'histoire de la famille et pas moi.*

— *Vous m'avez dit tout à l'heure que vous avez appris l'hébreu.*

Mathilde: *La famille, mais pas moi... Ca doit vous paraître compliqué! (...) C'est que dans l'esprit de mes parents, il y avait un groupe, c'étaient les filles, ce groupe avait une tête, et c'était ma soeur. Mais ça c'est vraiment toute une histoire, l'histoire de ma psychanalyse, de ma vie, de ma difficulté à vivre avec la famille. (...) Et ma mère a toujours eu l'impression que j'étais au courant de tout parce qu'elle avait eu toutes ces conversations avec ma soeur.*

Nous pouvons ajouter: Jeanne ne croit pas à la psychanalyse, Mathilde en a fait une durant une dizaine d'années. Jeanne a multiplié les aventures amoureuses mais ne s'est jamais mariée. Mathilde a eu quelques grands amours et s'est mariée à vingt ans. Mathilde ne peut s'imaginer vivre avec un partenaire non-juif; Jeanne est ouverte à toute éventualité. Jeanne a choisi Israël. Mathilde se sent de nulle part et, en cas de catastrophe, elle irait aux Etats-Unis ou, du moins, y enverrait au plus vite sa fille. Jeanne fait du yoga, Mathilde fait du piano. Jeanne étudie la tradition juive, Mathilde s'intéresse plutôt aux arts. Mathilde se perçoit comme passive, Jeanne a toujours été une meneuse...

Mathilde, au début de l'entretien, me demande de lui poser des questions, Jeanne se lance dans la saga familiale.

— *La Shoah, à partir de quand vous avez su que ça avait eu lieu ?*

Mathilde: *J'ai quand même l'impression que je l'ai toujours su. Je ne peux pas dater.*

a - Mathilde et l'histoire familiale

Mathilde ne s'attarda pas, dans notre entretien, sur l'histoire familiale: elle dit n'en rien savoir, ou très peu, puisque c'est Jeanne qui, elle, la connaît bien et elle sait que j'ai vu déjà vu Jeanne, ses parents et sa grand-mère. *Si je n'ai pas reçu, dit-elle, c'est que je n'ai pas cherché.*

1° Grand-père arrêté chez son crémier, maman tourne autour du Vel d'Hiv, grand-mère fait la fête à Paris

Cependant, peu après, elle dit: *Je ne sais pas ce que Jeanne sait, mais j'ai l'impression de savoir des kilos de choses. Dans ces kilos de choses, elle évoque en premier:*

Il y a l'histoire fondamentale de l'arrestation de mon grand-père, chez son crémier parce qu'il faisait ses courses à l'heure où il ne fallait pas. Elle est l'histoire fondamentale de mes propres angoisses. (...) J'ai fait une analyse pendant... Et à un moment j'ai compris pourquoi j'avais tellement peur des commerçants, pourquoi je... ça devait faire partie de mes problèmes. J'étais incapable de nouer une relation avec les commerçants telle qu'ils ne me volent pas, telle qu'ils ne se moquent pas de moi... Et je vivais dans ce quartier où j'habite depuis vingt ans avec terreur, ce quartier étant un quartier de petits commerçants.

Et il y a eu un moment de mon analyse où j'ai fait un rêve où j'ai compris que c'était en relation avec l'arrestation de mon arrière-grand-père. Mais en même temps il y avait ce côté: bon! mon arrière-grand-père a été arrêté, mais tout à fait à la fin, puis il est revenu. Et puis ma grand-mère a vécu à Paris pendant toute la guerre et elle a fait la fête. Et puis ma maman a été autour du Vel' d'Hiv pour essayer de sauver les gosses. C'est une vision dans la famille qui n'est pas dramatique, qui n'est pas comme dans ces familles où tout le monde est mort.

D'emblée l'histoire de la famille, ou plutôt de sa mère et du père de celle-ci, est emmêlée à sa propre histoire, à ses angoisses, à ses efforts pour en comprendre la cause, à la sensation d'un danger vertigineux mais auquel, finalement, la famille a échappé.

2° Le père, lui, a vraiment fait la guerre, mais il n'était pas à Paris

Et puis, mon père était... il a vraiment fait la guerre, mais il n'était pas à Paris. Et puis un côté aussi, conscience d'être dans une famille de gens bien, qui ne se sont pas enfuis, qui ont fait de la résistance, qui se sont battus. Et par rapport au père de Nadia — c'est une chose dont je ne suis pas très fière, mais puisqu'il s'agit d'être complètement libre — et c'est grave, parce que je n'ai jamais été bien avec lui, alors que c'est vraiment un Juif... (quelques mots inaudibles) De toutes façons je ne peux pas aller avec quelqu'un qui ne soit pas Juif; donc le père de Nadia qui a grandi dans une famille extrêmement juive... Eh bien, j'ai toujours eu sur lui, dans les problèmes que j'avais avec lui, l'accusation qu'il était d'une famille de lâches et que s'il y avait la guerre, il se comporterait comme un lâche.(...) Je vivais avec lui, mais dans les problèmes, ça a toujours été présents dans ma tête: s'il y avait la guerre, il s'enfuirait! (rires) Il ne serait pas courageux!... C'est drôle, j'ai toujours eu cette idée en tête et de manière gratuite, parce qu'il est de la même génération et qu'il n'a jamais eu l'occasion de me prouver ça. J'ai toujours eu cette idée-là en tête, il était d'une famille où on lui avait transmis la lâcheté.(...) Toute sa famille (famille du père de sa fille) est partie au début de la guerre. Ils ont vécu cachés... Finalement, heureusement que beaucoup l'ont fait...

Mathilde a parlé quasiment sans reprendre son souffle. Elle vient d'exprimer, en les revivant:

- Sa terreur, des années durant, dans ce quartier de petits commerçants où elle vit depuis longtemps, tout comme son arrière-grand-père vivait depuis longtemps dans le quartier où il a été arrêté

- Son désir de se comprendre, à travers l'analyse

- Ses fantasmes sur Paris pendant la guerre: sa grand-mère faisant la fête tandis que sa mère tournait autour du Vel d'Hiv pour tenter de sauver des enfants

- Sa vision d'un monde fou, où, pour sa famille, tout se termine bien, quand, pour d'autres, *tout le monde est mort*

- L'épopée de son père qui *a vraiment fait la guerre, mais il n'était pas à Paris*. Cette dernière restriction semble l'indication d'une rupture entre le monde côté maternel, terrifiant (l'arrestation du grand-père, le Vel d'Hiv) ou incohérent (la grand-mère *fait la fête à Paris*) et le monde côté paternel où l'on se bat en règle

- Sa conscience *d'être dans une famille de gens bien* et son malaise avec le père de sa fille, d'une *famille de lâches*

- Sa hantise de voir son ami, d'une *famille extrêmement juive* (et peut-être elle-même, puisqu'elle vit dans la terreur et qu'elle se vit comme *passive* et démunie, *si je n'ai pas reçu c'est que je n'ai pas cherché*) prendre la fuite en cas de guerre.

Mathilde a fait, nous dit-elle, des années d'analyse (plus de dix ans). Elle est parvenue à comprendre bien des aspects de ses réactions. Cependant, la même idée provoque toujours en elle le même débordement émotionnel: le passé s'obstine à se mêler au présent: *J'ai toujours eu ça en tête, et de manière gratuite, sûrement gratuite.(...) J'ai toujours eu cette idée en tête, il était d'une famille où on lui avait transmis la lâcheté.*

b - La vie de Mathilde

L'enfance est sans histoire apparente. Mathilde est une élève qui travaille et qui réussit. Elle s'estime bien moins brillante que Jeanne, mais elle réussit beaucoup mieux et est sur la lancée d'un bel avenir. Diplômée de Science-Po, elle se présente à l'ENA.

Il y a vraiment un truc que je n'ai pas réussi à faire, c'est à m'intégrer dans la société française.(...) Comme j'étais bonne élève, j'étais très poussée à faire l'ENA. Et là, j'ai fait un certain nombre d'actes manqués pour rater.

— *Vous dites ça comme s'il avait été évident que vous n'aviez pas envie...*

Mathilde: (rires) *Oui! Disons qu'avec les mêmes capacités scolaires, j'aurais dû... Quand j'étais à Sciences-Po, tout le monde me disait... Alors ça m'a été très dur, très dur... J'ai quand même réussi à rater tout! Mais j'ai eu du mal à supporter de rater... C'est difficile de comprendre qu'on rate quelque chose qu'on devrait réussir... Ca a été un moment très difficile dans ma vie, jusqu'à ce que je comprenne que je n'avais vraiment pas le profil.*

Et mon ami (le compagnon de Mathilde) a fait exactement la même chose. Sauf qu'il a réussi mais que le lendemain, il a eu une maladie épouvantable et qu'il est resté un an à l'hôpital. Il a réussi et il en est à moitié mort. Et quand il a compris, il a arrêté ça. Mais moi, j'ai raté à ce moment-là, sans me tuer pour ça.

— *Ca s'est passé comment ?*

Mathilde: *J'ai eu une note éliminatoire à l'épreuve de culture générale.(...) J'ai fait une copie nulle alors que c'était ma matière forte. J'ai rédigé une copie provocatrice sans m'en apercevoir, une copie marxiste prochinoise à l'épreuve de culture générale du concours de l'ENA... Sans le vouloir, sans me dire que je faisais ça.*

— *Vous auriez pu recommencer ?*

Mathilde: *Non, parce qu'à partir du moment où j'ai compris vraiment ce que c'était, ce n'était pas possible. (...) C'était peut-être une blessure pour ma mère, mais de toutes façons, elle aurait voulu que je sois médecin, donc tout ce que je faisais... Quant à mon père, je pense qu'il était plutôt soulagé.(...) Du fait qu'on n'est pas issus de la France profonde, on n'a pas les moyens de ça. On ne peut lâcher nos ancêtres.*

Mathilde, aujourd'hui, n'a aucun regret pour la brillante carrière qu'elle eût pu faire. Elle semble soulagée, un peu comme son père, estime-t-elle. Sur le moment elle fut très déprimée et entreprit une psychanalyse. C'est par la négative qu'elle s'identifie à son père, par le fait que lui aussi, certes dans un tout autre contexte, s'est vu fermé l'accès à l'élite culturelle française.

1° L'analyse avec une femme, l'envers de ma mère

Mathilde: *Je me suis déprimée pendant très très longtemps. Puis j'ai fait une analyse.(...)*

Le concours des circonstances, mais aussi son choix, la conduisent chez une femme de la bonne bourgeoisie française, une femme belle et sophistiquée.(...) Blonde et sophistiquée! (rires) (...) l'envers de ma mère!

— *Vous pensiez qu'une non-juive pouvait comprendre vos difficultés ?*

Mathilde: *Ca a toujours fixé une limite à l'analyse (...) Je ne sais pas si c'était pour fixer une limite... La conscience juive était déterminante quand même dans ma tête au moment où j'ai choisie.(...) Je ne tenais pas particulièrement à quelqu'un de Juif. En revanche, après, le fait qu'elle ne soit pas Juive a fixé des limites.(...) Je pensais qu'elle ne comprenait pas certaines choses et son interprétation ne m'intéressait pas. Je considérais qu'elle ne pouvait pas comprendre.*

— *Et vous vous sentiez soulagée ?*

Mathilde: *Probablement... C'était une manière de reprendre le pouvoir.*

Ici, nous formulerons l'hypothèse que Mathilde, face à une femme qui est l'envers de sa mère, et dont l'appartenance sociale est censée fixer une limite à la compréhension de sa patiente, cherche, non seulement à *reprendre le pouvoir*, mais à avoir la sensation d'exister pour elle-même, à avoir une consistance personnelle. Jusqu'alors, elle ne pouvait guère se percevoir qu'à partir de la sensation première d'être livrée, sans moyens de résistance, à des forces terrifiantes.

2° Une mère héroïne, et qui *laisse dans la terreur*

Vu par elle, le Vel d'Hiv, c'est incroyable. Elles mettaient leur étoile jaune et elles allaient au Vel d'Hiv pour voir s'il n'y avait pas des gamins à ramasser. C'est sidérant!... Alors, j'ai pour mes parents, euh... une grande admiration. Tout en sachant que, bon, c'est comme ça...

Alors après, maman nous a beaucoup laissés dans la terreur, la terreur rétrospective...

A force d'entendre Mathilde répéter son admiration pour ses parents, se confirme l'hypothèse du lien entre sa difficulté à s'identifier positivement au sein du groupe familial (du fait de son statut de cadette) et sa difficulté à s'identifier à ses parents, et plus précisément à sa mère, tant est *incroyable*, pour elle, leur courage. D'autant qu'elle-même, Mathilde, a l'impression, du fait de son statut de cadette, de n'avoir *rien* reçu, d'avoir simplement été *laissée dans la terreur*, une *terreur rétrospective*.

3° Terreur et mission impossible

Une espèce de terreur intrinsèque. Le sentiment que... je ne sais pas... mes parents sont quand même très forts. Parce qu'ils nous ont toujours dit qu'on était nés pour que ça ne recommence pas, qu'on était nés pour effacer ce qui s'était passé.

Souvenons-nous du désir de *réparation* de Simone. L'injonction est entendue, par Mathilde, comme un devoir d'effacer le passé, et d'empêcher sa répétition. Ce qu'elle ne peut percevoir que comme une tâche terrible puisqu'elle se sent démunie de tout, incapable de s'identifier à une mère entrevue comme capable des actes les plus héroïques, mais qui souffre de terreur rétrospective, la seule chose dont Mathilde se sent l'héritière.

4° Perception apocalyptique du monde

Et puis le sentiment négatif qui est effectivement celui de la mort présente, de la déportation possible, de la mort, de l'humiliation possible, qui ne me quitte pas. Je peux dire qu'il ne me quitte jamais... il y a une espèce de liberté en même temps... C'est quelque chose comme une espèce de retournement qui est: de toutes façons on va mourir, de toutes façons on ne possède jamais rien, de toutes façons ce n'est pas la peine de bâtir, pas la peine non plus de s'emm... (rires) quelque chose comme ça!... Un retournement en sentiment de paix.

Cette impression que le monde peut se *retourner* à tout moment, nous rappelle les paroles de Tania (*quand vous voyez les choses se retourner très rapidement comme elles se sont retournées*) et de Simone (les gendarmes qui ont arrêté ses *gamines* affichent, quelque temps plus tard, des brassards FFI). Mais, si le monde peut se retourner, l'imminence de l'humiliation, de la mort, peut ouvrir un espace inaliénable où la liberté voisine l'abandon et la paix.

5° Terreur rétrospective de la mère et terreur prospective de la fille

— *Qui s'accompagne quand même de terreur ?*

Mathilde: *Je pense que la terreur est plutôt du côté de ma mère... moi j'ai peur que ça recommence, elle, elle a une terreur rétrospective... Je vis avec l'idée qu'on peut être obligé de partir demain.(...) Je suis toujours prête à bouger.*

Née pour que ça ne recommence pas, Mathilde entend en fait l'injonction comme un risque de répétition. En jouant avec les mots, nous dirons qu'en écho de la terreur rétrospective de sa mère, Mathilde a une terreur prospective. Se confirme ici une des causes de son malaise face au père de sa fille: elle aussi a pour réflexe *de partir demain*, non celui de la guérilla.

J'aime bien quand on a nos passeports prêts, Nadia et moi. J'aime bien quand on est en début de carte bleue. Je n'aime pas quand je suis à la fin... Tout ça pour une possibilité d'émigration. C'est très présent.(...) Alors ça, c'est vraiment pur fantasme, et c'est vraiment la Shoah, non, pas la Shoah, la guerre, cette idée que... (silence subit). J'essaie de voir ça à leur niveau... Bon! on était des gens qui s'en étaient bien sortis, et qui l'avaient mérité, qui avaient résisté, qui n'avaient pas fui. Ma mère allait chanter à l'office tous les vendredis soirs...

6° Sentiment de catastrophe imminente et terreur pour sa fille

— *Vous pensez à une nouvelle flambée d'antisémitisme ?*

Mathilde: *Pas forcément d'antisémitisme... Je vis avec l'idée d'une catastrophe imminente. Par exemple, un de mes fantasmes les plus noirs, les plus présents, c'est que Nadia à vingt ans soit obligée de porter le tchador... (silence) Précisément, pour avoir vécu dans ce quartier, pour l'avoir emmenée à l'école où elle est allée, je sais que c'est quelque chose de très concret, même à Paris. Chose que les petits bourgeois de son collègue n'ont pas l'air d'avoir réalisée.*

Moi, je dis à tout le monde: "Je ne veux pas que ma fille porte le tchador!" Les gens rigolent. Mais, moi, je vis avec cette idée qu'on va vers la catastrophe... Je me demande tout le temps... comment je vivrais si c'était la guerre. J'évalue mes proches en fonction de la confiance... Je me demande quelle serait leur réaction en face d'un événement... Par exemple, est-ce que je pourrais me cacher chez eux ? Est-ce qu'ils m'apporteraient à manger ? Si demain, il y avait une flambée d'antisémitisme, est-ce qu'on me foutrait à la porte ? Est-ce que mon voisin d'en dessous viendrait fouiller mon appartement ? (rires) Je me demande tout le temps des choses comme ça.

— *Et vous n'apprenez pas le karaté ou un sport de combat ?*

Mathilde: *Non, moi, je ne suis pas comme ça. Je me dis par exemple que ce serait très bien que Nadia épouse un Américain. Là, elle ne manquera de rien!*

La terreur de Mathilde se précise comme faite d'un amalgame de peurs: peur de l'antisémitisme, peur de la guerre, et surtout peur d'une agression à sa féminité ou à celle de sa fille, ce qui revient au même. Elle ne se sent aucune défense personnelle, aucune sécurité et, en plus, elle ne se sent pas comprise par son entourage. L'Amérique redevient, comme lors des deux dernières guerres, le sauveur providentiel.

— *Et pourquoi pas un Israélien ?*

Mathilde: *Parce que je n'ai pas envie d'envoyer ma fille au désastre!...*

7° Israël un pays (trop?) familier

Israël, en effet, n'a jamais beaucoup attiré Mathilde. *J'y suis allée très souvent. Quand j'ai commencé à voyager, je n'avais pas spécialement envie d'aller en Israël, parce que j'avais envie de voyager. Et voyager, c'était aller dans des endroits qu'on ne connaît pas. (...) La première fois que*

j'y suis allée, c'était avec les scouts, j'avais treize ans. Après, je suis restée longtemps sans y retourner. Je n'allais pas en Israël comme je n'allais pas passer mes vacances en Normandie.

Je suis allée en Turquie, en Iran, en URSS... Ca c'était voyager.(...) Je suis allée en URSS pour retrouver les traces de ma mère. Donc je suis allée sur les traces de ma famille. Je suis vraiment comme ça.

Mathilde se positionne dans l'arbre généalogique: Autant son père se sent des racines bibliques, autant Mathilde se sent de la diaspora et essentiellement par le lignage maternel. Autant son père s'affirme *Juif et Français*, autant, elle ne se sent pas du tout *Française*. Elle se sait et se sent *Juive*, mais ça ne veut rien dire. Dans ce rien, cependant, toute une destinée.

8° Judéité-judéocide, une communauté de destin

— *Tout à l'heure vous avez dit à propos de la famille du père de Nadia extrêmement juive.*

Mathilde: *C'est ce que je disais au début, c'est quelque chose de constitutif (...) mais c'est quand même aussi la Shoah, l'idée qu'on pourrait mourir de la même mort.*

— *Donc une destinée ?*

Mathilde: *Oui, un destin commun. Il y a des gens avec qui j'ai un destin commun et c'est les Juifs. Et j'ai le même sentiment avec les femmes. Une conscience de femme et une conscience juive.*

— *Avant de vous sentir Française ?*

Mathilde: *Ah! Je ne me sens pas Française! (...)*

Pourrait-on dire que Mathilde se sent doublement vulnérable ? En tant que Juive, en tant que femme, qui, de plus est n'a rien reçu, n'a même pas été armée pour demander. Sa judéité se conjugue au féminin, un féminin qui ferait bondir tous les féminismes, qui se perçoit comme pure passivité, simple canal ignorant ce qui se transmet à travers lui.

9° Partir au bout du monde

Mathilde s'est mariée à vingt ans, a divorcé un an après. Elle eut ensuite une longue relation avec le père de sa fille, passa plusieurs années au Japon avec lui, rompit quand ils revinrent en France.

Le séjour au Japon avait duré deux ans. Le père de Nadia devait rentrer en France. Mathilde quitte le Japon avec grand regret. Elle continue des études de japonais à l'université. Le retour à Paris se solde par la fin de sa relation avec le père de sa fille.

J'avais envie de partir au bout du monde. Un des bouts du monde est le Japon. A cette époque, je vivais avec le père de Nadia. Nadia venait de naître et nous avons trouvé que c'était un bon moment pour réaliser notre envie de partir. Nous sommes partis au Japon. Nous aurions pu partir ailleurs... Pas n'importe où: il y avait plusieurs endroits: l'un d'eux étaient Jérusalem, l'autre San Francisco, ou Florence, ou Rome... Des endroits beaux, avec une âme. Oui, différents types d'âmes... Alors j'ai appris le japonais.(...) Ca m'a beaucoup changée, le séjour japonais. Ca m'a marquée... (silence) Ce sont des êtres capables de penser qu'il faut du temps... que, pour lancer une flèche d'un arc, il faut attendre toute la vie... Je trouve ça très fascinant.

— *Vous auriez aimé y rester ?*

Mathilde: *Ah oui! Mais je n'ai pas pu rester.*

— *Vous auriez passé toute votre vie là-bas ?*

Mathilde: *Non, non! Je ne raisonne jamais en termes de toute la vie. Jamais, jamais je ne peux penser comme ça.(...)*

10° Une soeur en Israël

Israël, nous l'avons vu, est pour Mathilde un pays familier. Peut-être est-il trop familier et se sent-elle avant tout, en tout lieu, une étrangère, étrange à ses propres yeux (*Juive, ça ne veut rien dire*), ce n'est pas là qu'elle a cherché la source de son identité. Elle l'a cherchée en URSS, sur les traces du lignage maternel et surtout au *bout du monde*, auprès des femmes japonaises (*j'ai rencontré beaucoup de femmes japonaises et je faisais des échanges, elles m'apprenaient le japonais et moi, je leur apprenais le français*).

En Israël vivent sa soeur et beaucoup de ses amis.

Vers onze-douze ans, j'étais aux Eclaireuses.(...) Il y a un nombre considérable de filles et de garçons qui sont partis en Israël, qui ont fait leur "Alyah et beaucoup d'entre eux ont fait une vie juive. Et des gens! J'apprenais, au fur et à mesure: un tel, un tel... J'étais stupéfaite. Je ne voyais pas où ils avaient pêché ça! (...) Alors moi, ça ne m'a jamais effleurée!(...)

— *Quand Jeanne est partie en Israël, quel effet ça vous a fait ?*

Mathilde: (silence)... *Je ne sais pas... Ca m'a beaucoup étonnée. Mais je ne me souviens pas très bien. J'ai dû être étonnée. J'ai trouvé ça bizarre.(...) Presque tous les gens que je connais y sont allés faire un oulpán (centre d'étude de l'hébreu), ont passé un an dans un kibboutz, vont en Israël, reviennent... Moi, pas! Je ne comprends pas!(...)*

Pourtant, en Israël je m'y sens mieux qu'en France; je sens le plaisir d'être dans un Etat juif, j'aime bien ça, je sens la différence, je le sens. J'ai plaisir à ce que la bouffe soit kasher beyt din (vérifiée par le rabbinat), que le jour chômé soit le Chabbat et non le dimanche. J'aime ça! Je me sens bien... Et puis je me sens bien d'une autre façon: je me sens libre. Par exemple, la dernière fois que je suis allée en Israël, j'ai loué une voiture et le type qui m'a loué la voiture a essayé de m'avoir: il m'a donné un vrai sac; impossible de rouler! Eh bien d'abord, je ne lui en n'ai pas voulu, et ensuite, je suis allée l'insulter. Je me suis battue avec lui comme une chiffonnière alors que je ne parle pratiquement pas un mot d'hébreu. J'étais ravie et il était très content! Je ne lui en voulais pas! J'ai eu une nouvelle voiture! Je n'aurais pas pu faire ça en France. Ca ne se serait pas passé comme ça en France!(...) En France je peux accepter de rouler avec une voiture innommable plutôt que d'aller m'engueuler avec un loueur de bagnole... alors qu'à Jérusalem!

— *Vous voulez dire que c'est un peu une grande famille, on se fait des blagues ?*

Mathilde: *C'est ça! Absolument!(...)*

Mais Mathilde ne veut pas vivre en Israël, et ce n'est pas là non plus qu'elle chercherait un refuge pour sa fille et elle: *Je ne veux pas envoyer ma fille au désastre!* répond-elle à la question: Israël, un refuge éventuel. Percevrait-elle Israël comme un pays qui s'attire la catastrophe ? Ou /et s'y sent-elle finalement aussi mal que dans sa famille: démunie de toute possibilité d'actions ou de savoir ? *Je ne sais pas ce que je ferai là-bas. J'ai déjà eu assez de mal ici*, dit-elle.

11° Transmettre à sa fille

Elle vit maintenant une relation épanouissante avec *quelqu'un qui a la particularité d'être le fils de la meilleure amie de ma mère.(...)* Donc on se connaît depuis notre naissance et franchement, je pense que je ne pouvais pas vivre avec *quelqu'un d'autre que quelqu'un que je connais depuis toujours, complètement enraciné dans l'histoire de ma mère. Et quelqu'un qui, comme elle, souvenons-nous, a réussi à rater le concours de l'ENA.(...)* On est tous les deux très compliqués, très névrosés.

Qu'aimerait-elle transmettre à sa fille ? *La même chose que ce que j'ai au moins, c'est-à-dire l'appartenance. Mais je crois qu'elle l'a. C'est indiscutable.*

— *Vous célébrez les fêtes ?*

Mathilde: *Là, je suis très ennuyée parce que comme je n'ai rien repris à mon compte, je dépends énormément de ma famille.(...) Comme il y a mes parents, Jeanne, Jérôme, je sais qu'elle aura toujours la possibilité de trouver un minimum de rites, de tradition, de religion.(...) Ma mère voulait offrir un voyage à ses petits-enfants et elle leur a demandé où ils voulaient aller. Nadia a dit qu'elle voulait aller en Israël. Ca m'a beaucoup étonnée.(...)*

J'ai passé plusieurs soirées à lui lire la Bible. Une édition pour enfants. Je l'ai fait acheter par ma mère. J'ai dit à Maman: "Va m'acheter..." Parce que je sais qu'elle saura où aller et qu'elle me rapportera ce qu'il faut. Moi, je ne sais pas où il faut aller ni ce qu'il faudrait que j'achète.

— *Vous n'avez pas confiance en vos possibilités de transmettre ?*

Mathilde: *Oui. Le problème est que j'ai une très mauvaise mémoire des histoires. Je ne retiens pas, je ne sais pas, je ne peux pas raconter des histoires parce que je ne m'en souviens pas (...)* *Quand je faisais du Droit, c'était la même chose. Je me suis forcée. J'ai décidé de ne plus me forcer. Maintenant, j'oublie tout.*

La perception négative d'elle-même de Mathilde se vérifie dans sa relation à sa fille: elle est heureuse de lui avoir transmis ce qu'elle-même a *au moins*. Mais elle prend appui sur sa famille pour charger positivement cette appartenance, comme si par sa fille elle pouvait renforcer (réparer ?) le lien à sa propre famille, de même qu'elle a finalement inscrit sa fille dans un collège pour bourgeois, lui permettant ainsi d'envisager une intégration à la société française qu'elle dit pour elle-même impossible.

12° Un pays: aller quelque part où Raphaël

Enfin si je devais quitter Paris, ce serait pour aller quelque part où Raphaël (son ami) aurait du travail. C'est ma seule...

— *Pourtant vous êtes très indépendants l'un de l'autre.*

Mathilde: *Oui... (silence) Bof! C'est comme ça. Il n'y a aucun plan.(...) Il faut avoir un minimum d'accroches, de petites sécurités... Mais oui, c'est vrai.(...) Je suis organisée pour la panique alors que professionnellement je vis complètement au jour le jour. C'est complètement irrationnel.(...)*

Qu'est-ce qu'il y a de juif ici ? se (me) demande-t-elle. Levant le bras dans un geste d'impuissance, elle saisit un livre sur l'étagère: *Ah, si!...Tenez!* C'est un livre de prières juif, celui avec lequel elle étudia, adolescente. Elle rit. *Vous voyez! C'est tout, il n'y a que ça!*

Le témoignage de Mathilde est exemplaire: y transparaît toute une problématique où s'articulent, avec renforcement des effets:

- La position dans la fratrie: elle est la seconde de quatre enfants, et la seconde fille
- La part des séquelles des traumatismes du père et de la mère, eux-mêmes subissant les séquelles de traumatismes plus anciens: ceux de la Shoah, mais aussi des traumatismes plus anciens
- L'injonction familiale: on est né pour que ça ne recommence plus, pour effacer le passé
- Les efforts pour comprendre la cause de ses angoisses (angoisse qui lui ferme la voie de l'ENA et qui, longtemps, la paralysa de peur quand elle entra chez les petits commerçants de son quartier) et son sentiment de l'imminence d'une catastrophe.

Un des chocs du père fut de ne pouvoir réaliser les études auxquelles il aspirait et qui aurait fait de lui un parfait *Juif-Français*: il avait songé entrer à Polytechnique. Mathilde pense que son propre échec au concours de l'ENA a soulagé son père. Ce que celui-ci nous dit avoir vécu comme un échec personnel, est interprété par Mathilde comme la preuve d'une impossibilité à s'intégrer la France: *on n'est pas de la France profonde*.

Un des chocs de la mère fut son impuissance devant le Vel d'Hiv où étaient enfermés des enfants qu'elle connaissait, puis l'arrestation du père de sa mère chez le crémier, un commerçant qu'elle connaissait de longue date. Mathilde a toujours éprouvé une forte angoisse quand elle avait affaire aux commerçants de son quartier. La terreur rétrospective de sa mère est devenue chez elle une vraie terreur prospective: elle s'attend à une catastrophe imminente. La *France profonde* s'avère être celle du Français de la rue, celle en qui sa mère a, avec horreur, découvert les *franchouillards*, venus s'amalgamer, chez Mathilde, avec les bourgeois antisémites côtoyés par son père, et qu'elle côtoie à son tour quand elle fait ses études à Sciences-Po. *Quand j'ai fait Science-Po, c'est-à-dire entre 68 et 71, on entrait parfois dans la classe et le tableau noir était entièrement couvert de croix gammées*.

c - Axe existentiel de Mathilde

Mathilde se sent et se sait Juive aussi intensément qu'il lui est impossible de mettre un contenu dans cette appartenance. Elle ne le cache pas, au contraire: *comme je n'ai pas vraiment l'allure...* (encore du négatif) *enfin... moi, j'aime bien l'afficher que je suis Juive*. Aussi profondément qu'elle est femme et mère, elle est Juive. Depuis toute petite, elle est la *seconde*, celle qui est née après.

De par sa situation de cadette, c'est-à-dire de deuxième fille qui perçoit l'aînée comme celle à qui on a tout transmis, tandis qu'à elle rien, elle n'a qu'une vision négative, passive, d'elle-même, et se sent démunie de toutes ressources personnelles. Rappelons l'image de sa plus grande terreur: celle de sa fille obligée de porter le tchador. En elle, judéité et féminité ne font qu'un, connotées de totale incapacité: elle est un pur canal de transmission de son appartenance pour sa fille, et celle-ci ne peut combler ce creux que grâce à la famille. Mais cette incapacité peut se *retourner* en sentiment de *liberté et de paix*. De même que tout en disant qu'elle n'a rien reçu, elle peut dire avoir *l'impression de savoir des kilos de choses*.

Dans sa famille, elle se sent en dehors. Elle est dans un *Nous* qu'elle perçoit comme valorisé et valorisant. Mais dans ce *Nous*, où elle se sent dépourvue de tout puisque c'est sa soeur qui a tout reçu, elle cherche d'éventuelles racines familiales là où il n'y a plus rien, en Russie. Tout semble s'être passé comme si elle avait reçu une double charge émotionnelle: celle de sa mère et celle de sa soeur, celle-ci recevant les contre-coups de la terreur de leur mère.

Pour donner un exemple. *Quand j'ai eu dix ans, il y eut une émission à la radio sur les enfants nés en 50, l'année du pic du baby boom. Et j'avais fait partie d'un groupe d'enfants qui avaient été interrogés. Je me souviens qu'on m'a demandé qui était Hitler, et je savais à peine. Et on m'a demandé quelles étaient les particularités du visage de Hitler, et je ne savais pas. Et alors je suis un peu morte de confusion parce que moi, je suis toujours morte de confusion quand je ne dis pas ce qu'il faut dire. Je ne savais pas. Je suis rentrée à la maison et j'ai dit: "On m'a demandé à quoi ressemblait Hitler, je n'en sais rien." Mes parents ont poussé des hauts cris. Ils ne m'ont quand même pas dit!*

— *Ils ne vous ont quand même pas dit!*

Mathilde: *Ils l'avaient déjà dit à Jeanne, je pense!*

Cet épisode permet de comprendre comment dut se passer l'enfance de Mathilde: *les hauts cris* de la famille lui ferment l'accès d'informations qu'elle est censée avoir déjà puisque sa soeur les a. Mais justement elle ne les a pas parce que sa soeur est la *tête du groupe des filles*. Ne lui reste que le poids d'une injonction impossible, que ça ne recommence plus, et la liberté, d'*aller au bout du monde*.

Chez Mathilde, le vécu de l'horreur rétrospective de la mémoire de la Shoah s'amalgamant avec l'horreur prospective de voir sa fille porter le tchador est peut-être d'abord le déplacement d'un sentiment de totale impuissance d'une petite fille née après une aînée ayant hérité des forces de leader de sa mère mais aussi de la terreur de celle-ci.

2 - 4 - 3 - Jérôme, *le petit dernier*

Pour ses parents, ses frères et soeur, il est *le petit dernier*. De tous les témoignages enregistrés auprès de la famille B, celui de Jérôme est le moins factuel. Ce qui s'explique par son âge, sans doute, mais aussi par sa forme d'esprit. Jérôme est celui qui a étudié la philosophie et l'histoire. Il ne peut dissocier son vécu de ses interprétations armées d'un savoir intellectuel acquis au milieu des élèves des Grandes Ecoles.

a - Jérôme et l'histoire familiale

Jérôme connaît l'histoire familiale: il l'a entendue de la bouche de ses parents, mais tout autant de la bouche de sa soeur aînée qui, selon Mathilde, *s'est appropriée* le plus jeune des frères.

Chez lui, comme chez ses soeurs, le vécu de la guerre du père s'oppose au vécu de la guerre de la mère:

Il y a une différence très nette entre mon père... parce que j'ai eu la chance d'avoir un père qui, pendant la guerre, a été un très grand résistant et donc le rapport qu'il avait avec cet événement subi était celui de quelqu'un qui s'était battu. Ca m'a donné... alors le terme Shoah n'est pas bon, parce que justement, je n'ai pas l'impression que cette époque était une période de catastrophe, quelque chose où tout était purement subi. Par l'exemple de mon père je voyais qu'on pouvait au moins se révolter et donc... mais en même temps, c'était une révolte très peu juive. Moi, j'ai toujours pensé qu'il s'était révolté parce qu'il était très patriote, parce qu'il voyait la France battue... Il y avait un côté d'ailleurs, chez les Juifs alsaciens, qui rajoutaient toujours sur le patriotisme. Ils étaient Français avant tout. D'autant que, je crois, mon père n'a pas milité dans des mouvements de Résistance juive.

Ce qui frappe, c'est le malaise suscité par le terme Shoah, catastrophe subie par les Juifs, qu'il oppose au choix de la révolte par son père ne supportant pas l'idée d'une France vaincue. Aux yeux de Jérôme, c'est en tant que Français que son père s'est battu, preuve de la possibilité de se révolter, mais aussi confirmation de la révolte en tant qu'acte *très peu juif*. Ce qui ne laisse pas d'être ambigu, car Jérôme sait qu'il y eut des mouvements de Résistance juive. Or ce n'est pas là que son père a choisi de se battre. Jeanne avait déjà souligné le choix de son père mais en précisant: *dans les mouvements de résistance non-juifs il n'y avait que des Juifs*.

Mais alors, du côté de ma mère, c'était au contraire dans l'esprit traditionnel, beaucoup plus communautaire, elle a vécu de façon communautaire donc... alors mon père n'a jamais, ne parlait, parlait très très peu de cette période, de ce qu'il avait fait; il luttait contre les nazis. Ce que je sais, c'est ce que ma grand-mère a dit... Et ma mère, alors, parlait d'une expérience qui correspondait plus à celle des Juifs-Juifs... de la rafle du Vel d'Hiv, de la première fois où elle a mis l'étoile.

S'affermir, à travers le récit de l'expérience de la mère, l'image d'un *Juif-Juif* qui subit son sort: il doit porter l'étoile, il est arrêté.

Finalemnt, dans tout ça, je vais vous dire quelque chose qui va vous faire bondir...euh... au fond, pour les survivants, il faut penser que ça a été quoi...? Pas grand chose. Ça passe vite dans un sens... Je dis ça... N'interprétez pas mal mes propos, ce fut une expérience traumatisante. Mais il faut penser que ces gens étaient jeunes, enfin l'âge de mes parents, qui ont tenu le coup, bon... Il étaient en France. C'était dur, très dur, ils auraient pu mourir. Ils ont été héroïques la plupart du temps. Surtout mon père. Ils ont soixante ans. Ça a été quatre ans de leur vie...

Ce que je veux dire, c'est que, eux... ils ont beaucoup souffert, eux... Mais mes parents, eux, dans l'ensemble n'ont pas souffert d'être Juifs, ils n'ont pas souffert de la Shoah. Ils ont porté l'étoile, ils ont dû se planquer, ils ont dû vivre sous des faux noms, ce qui paraît se passer sur une autre planète...

En minimisant la souffrance de ses parents en tant que Juifs, d'une manière qui s'apparente à un déni dont il est quasi conscient, puisque tout autant il la souligne, Jérôme semble vouloir les affranchir de l'image du *Juif-Juif* persécuté. Cependant, face à cette souffrance reconnue mais minimisée et cet héroïsme affirmé, le tout semble s'être passé *sur une autre planète*, Jérôme est dans le plus grand embarras; il ne sait comment s'identifier.

Par contre il y avait peut-être ce sentiment dont on parle parfois et que peut-être vous avez rencontré... parce que j'étais très très fier, pendant longtemps, de dire que j'avais un grand-oncle, et j'ai appris récemment que j'avais aussi un autre frère de mon autre grand-père, qui avaient été déportés. Pour moi, c'étaient devenus des personnages tout à fait importants... Bien plus importants que... Parce que les gens savaient que j'étais Juif, alors ils me disaient: "Alors, euh... Tes parents ont été déportés ?" Et moi, j'étais très fier: "Mes parents, non, mais mon grand-oncle". Ça me donnait une importance... Tout ce qu'a raconté intelligemment Goldman. Il y avait un côté: il fallait qu'on en soit. On nous le reproche maintenant: les jeunes Juifs vont se targuer de souffrances qu'ils n'ont pas connues... J'aurais quelque chose à répondre là-dessus... Mais finalement, il y avait le besoin de se définir par rapport à l'événement familial. Il y avait des points de repère.

Et pour finir, il y a la revendication (revendication qui nous rappelle celle de Jeanne, bien qu'elle la formulât en des termes différents parce que compliquée par la relation à une mère qui a le *monopole de la souffrance*) de la souffrance juive vis-à-vis des non-juifs, car elle donne des *points de repère*. Elle permet de s'identifier dans un lignage.

La problématique de Jérôme est un noeud de contradictions: d'une part il est fier d'avoir pour parents des gens qui se sont battus. Mais, le père parlait peu de cette période; ce qu'il sait, c'est que ce sa grand-mère lui a dit, et il a du mal à comprendre comment celui-ci pouvait se battre simultanément en tant que Juif et Français du fait que son image du *Juif-Juif* est peu compatible avec la révolte. D'autre part, il a une mère qui parlait d'une expérience connue essentiellement par les *Juifs-Juifs*.

Il essaie de dépasser ces contradictions en minimisant la souffrance de ses parents et en la distinguant de celle de *eux*, sans préciser de qui il s'agit.

Mais, quand il se trouve face à des non-juifs, il est fier de pouvoir dire que deux personnes de sa famille ont été déportées, tout en se sentant quelque peu coupable de *se targuer de souffrances qu'il n'a pas connues*. Phénomène qu'il a parfaitement analysé en s'appuyant sur la réflexion d'autres Juifs de sa génération en particulier Goldman.

1° La transmission de la *vue du mal*

Un dernier événement est cité, que sa mère cita en dernier (tout comme Jeanne), mais dont l'image revint à celle-ci lors de sa première séance d'analyse: le retour des déportés au Lutétia.

Quoiqu'il en soit ça ne fait pas de nous une famille très marquée par la Shoah... (...) enfin je ne sais pas, il y a eu transmission d'un événement qui a été traumatisant et en même temps, on ne peut pas dire que... Alors il y a cet événement qui a marqué les déportés (lapsus à rapprocher de l'identification de Simone à ses gamines sur des brancards quand elle-même est allongée sur le divan du psychanalyste), c'était le retour des déportés. Ça elle nous en a parlé. Elle en parlait souvent.

Notons là encore la difficulté de concevoir en même temps l'idée que la famille n'a pas été très marquée (qui peut être entendue en termes de famille qui s'est battue) et l'idée qu'il y eut véritablement transmission de traumatisme. Au contraire, chez Jeanne, chez Mathilde, et chez leur mère, marquage et traumatisme sont reconnus ensemble.

— *Quel effet ça vous faisait ?*

Jérôme: (silence) *J'avais l'impression que... C'était un discours de convenance, parce que c'était toujours le même, parce qu'au fond mes parents, en tout cas ma mère, n'était pas plus informée que moi. Et il y avait des choses bizarres, il y avait des choses intéressantes, elle disait que son père savait ce qui advenait aux Juifs, elle disait que son père savait depuis 1942... (...) Ça venait tout le temps. Chez ma mère, c'était vraiment très très... Je sais que j'aimais bien la provoquer là-dessus (...) L'important pour moi, c'était qu'il y ait un lien vivant avec ça. C'était très important... Donc, par rapport à mes camarades non-juifs j'avais ce lien vivant, ce discours... ma mère voyait des déportés toujours... et alors j'en faisais presque mes propres souvenirs... (long silence).*

Jérôme analyse lui-même comment se fit, en lui, le transfert des souvenirs de sa mère, y compris le non-dit dans lequel elle avait baigné. C'est comme s'il avait besoin d'entendre le dire de sa mère, qu'il provoquait, pour ressentir le *lien vivant avec ça*, dont il dit qu'il était *très important*, pour en faire ses propres souvenirs, c'est-à-dire pour réussir à s'identifier à cet aspect-là de sa mère. Rappelons que cette image des déportés est celle qui hanta Jeanne, des nuits durant.

— *Et à votre tour vous en parliez ?*

Jérôme: *Oui, oui, bien sûr, avec un sentiment de, disons, de supériorité, accusateur.*

La question visait à savoir si Jérôme en parlait dans sa famille. Or, comme dans les autres familles que nous avons rencontrées, les enfants ne parlent pas entre eux, du moins quand ils sont jeunes, de la Shoah.

— *Voulez-dire avec des non-juifs ?*

Jérôme: *Oui, oui... (...) Maintenant, c'est moins vrai... J'ai eu des amis de toutes sortes. Mais mes amis étaient plutôt des non-juifs, parce que chez nous, on n'a pas tellement cultivé l'identité juive-juive. C'est très bizarre. (...) Je me sens beaucoup plus Juif et actif. Je donne ce que je peux aux collectes — c'est quand même un minimum — pour Israël. J'envisage d'aller y vivre avec ma femme... Mais avec tout ça, je n'ai jamais éprouvé le besoin de cultiver une identité juive, peut-être parce que ça allait de soi.*

La problématique identitaire de Jérôme apparaît ici dans toute sa complexité: la souffrance juive, de laquelle il participe, est éprouvée simultanément comme une gloire et comme une honte. Vis-à-vis des non-juifs, il peut se sentir quelque peu accusateur d'autant plus facilement qu'il peu s'appuyer sur l'idée que ses parents ont fait de la résistance et que sa famille a eu ses déportés. Mais

vis-à-vis des *Juifs-Juifs*, son malaise est très grand. Il amoindrit la vénérabilité de sa famille en minimisant sa souffrance mais ainsi elle échappe à la honte d'avoir seulement subi son sort.

L'Etat d'Israël — dont nous verrons qu'il aime faire remonter l'élan créateur au XVIII^e siècle — se présente alors comme une grande bouffée d'oxygène. C'est dans cette relation qu'il peut se *sentir Juif et actif*.

2° La question de l'identité

— *Alors être Juif, c'est quoi ?*

Jérôme: *C'est faire partie d'un peuple qui se constitue lentement; qui se constitue en nation, qui a une histoire, qui a maintenu... par un phénomène historique complètement insensé d'ailleurs — enfin, ça s'explique, on voit ça aussi chez les Tziganes — un lien avec sa terre d'origine... Je veux dire qu'ils ont transmis une culture... Ca tient aussi au fait de la fonction particulière que les Juifs tenaient dans la théologie chrétienne.*

— *Mais quand vous étiez enfant ?*

Jérôme: *Je ne sais pas... je faisais ma bar mitsva. Ca ne me paraissait pas une différence fondamentale. Je faisais ma bar mitsva (cérémonie qui marque le passage du jeune juif à la maturité religieuse) au lieu de faire ma communion. Il y avait un décorum particulier au moment des fêtes. On ne faisait pas le Chabbat, mais on faisait le Seder, 'Hanouka. J'étais aux EI, mais ça c'était du scoutisme entre Juifs mais ce n'était pas une culture juive. Moi, je n'ai pas reçu de culture juive du tout et l'histoire juive, je ne l'ai découverte que par la suite.*

Ainsi l'identité juive que Jérôme reconnaît avoir reçue de sa famille s'esquisse comme une culture proche de celle des israélites du début du siècle: tandis que les chrétiens ont leurs fêtes ou des loisirs spécifiques, les Juifs ont les leurs. A cela se juxtaposent, mais sans que la relation ne puisse être perçue clairement du fait de l'attitude héroïque de ses parents pendant la guerre et de ses difficultés avec le statut de la victime (le mot *Shoah* ne lui convient pas, dit-il) les *points de repère* que sont les membres de la famille qui furent déportés.

b - La vie de Jérôme

1° La vocation de l'histoire

A la différence de ses frères et soeur, Jérôme n'a pas connu le quartier du *Sentier*, quartier quitté par sa famille peu après sa naissance pour celui des Halles. *Non, moi, le Sentier, je n'ai pas connu. J'ai passé toute mon enfance dans le quartier des Halles.(...) Après, on a habité dans plusieurs quartiers de Paris, puis j'ai habité pendant dix ans dans le XVI^e.*

Tout sociologue sait lire l'ascension sociale d'une population en suivant l'évolution de son habitat. En fin de course, il habite dans le XVI^e où habitait son père durant son enfance. Dans cette phrase nous est indiquée la trajectoire de Jérôme: il est celui qui réalise l'intégration à la société française remise en cause, à la génération précédente, par la rupture consécutive à la guerre et à la Shoah. Après une scolarité brillante couronnée par Normale Sup., attiré un moment par la philosophie, il donna cependant la préférence à l'histoire et, de là, devint un journaliste qui commence à se faire un nom.

Plutôt hostile aux journalistes, puisque j'ai fait des études de philo, je suis tombé par hasard dans le journalisme.(...) Finalement j'ai laissé la philosophie, et j'ai surtout fait de l'histoire. Je suis spécialiste de la révolution française.(...) Il y a un glissement à l'histoire pour des tas de

raisons... Je ne saurais pas l'expliquer; il y a beaucoup de hasards. Le fait que j'ai toujours aimé l'histoire. Et c'est peut-être fondamentalement ma vraie vocation.

2° La période de malaise. Un questionnement sur les origines

J'ai toujours trouvé la philosophie dure.(...) L'histoire permet un regard sur les choses et une mise à distance que je n'ai pas trouvée dans la philo. Ils avaient un regard anhistorique sur les origines de leur propre pratique. La philosophie ne permettait pas d'avoir un regard calme sur les idées, ce que l'histoire permet davantage. (...) Ce que j'essaie de dire c'est qu'il y avait une espèce de vulgate marxiste obligatoire qui existait en mon temps et quand cette vulgate marxiste a perdu de son effet, beaucoup de systèmes philosophiques se sont dégonflés dans mon esprit. J'ai peut-être tort de voir les choses comme ça, mais je me suis dit qu'il était peut-être plus intéressant de voir du côté de l'histoire dans la mesure où la philosophie n'avait pas su résister à une espèce d'invasion d'un discours tout fait, lequel d'ailleurs comprenait beaucoup de haine contre Israël.

Nous retiendrons que dans la vocation de Jérôme pour l'histoire furent importants la question des *origines*, (compliquée, quand dominait la *vulgate marxiste*, par l'appartenance à une famille bourgeoise) et l'agacement d'un discours chargé de *haine contre Israël*, question et agacement n'étant pas indépendants.

3° La guerre, la Shoah: un savoir *familier* et *découvert* un jour: de l'ordre *mythique* au *déroulement* historique

— *Alors parlons de votre histoire. Comment avez-vous appris ce qui s'était passé pendant la guerre ?*

Jérôme: *Bon... C'est intéressant... je cherche à savoir quand j'ai vraiment appris ce qui s'était passé. J'ai eu l'impression de l'avoir toujours su et quand je l'ai vraiment su, quand je l'ai lu, je l'ai découvert, d'une certaine manière. C'est-à-dire que ce que j'ai découvert ne m'a pas étonné, donc il y avait encore un bourdonnement, ou une vulgate, mais néanmoins cette vulgate me faisait croire des choses que je savais et qu'en fait je ne savais pas. Par exemple, l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale était certainement un des événements les plus familiers mais dont j'ignorais le déroulement. C'est-à-dire qu'il y avait un savoir d'ordre mythique qui n'était peut-être pas seulement juif, mais aussi français, un savoir mythique qui passait par des canaux divers, une vulgate comme il y a pour beaucoup d'autres événements...*

La Shoah: une réalité toujours *sue* (même remarque chez Mathilde) et qu'en fait Jérôme découvre dans les livres. Par la distanciation qu'elle permet, la lecture offre un premier mode de dégageant par rapport à une réalité qui fait partie de l'existence personnelle, qui est un vécu mais qui n'est pas encore devenue une *expérience vécue*⁸⁵².

En outre cette réalité était vécue comme mythique, relevant d'un monde sur lequel aucune prise n'est possible; elle est d'un autre espace-temps.

4° L'événement déclencheur: un livre

Alors, moi, j'ai appris tout à fait par hasard. Une fois, j'étais chez un ami de mon père en Alsace, et il était en train de lire un livre sur la Deuxième Guerre mondiale. Je ne sais plus qui en

⁸⁵² - Rappelons qu'un fait vécu devient une expérience vécue quand, suffisamment pensé par le sujet, il s'intègre à la mémoire comme un fait qui a pu enrichir sa personnalité.

était l'auteur. C'était un livre qui résumait les événements. Je me suis dit: "Je vais lire ce livre. J'aime bien les histoires de guerre." Et à ce moment-là, j'ai appris ce qui s'était réellement passé. Ce livre, je l'ai eu pendant longtemps. Je l'ai peut-être encore, il est dans un état déplorable.(...) Je devais avoir dix-huit ans.

Jérôme a *appris*, à dix-huit ans, dans un livre, ce qu'il avait *toujours su*. Mutation du savoir qui fait événement dans sa vie; bien que ce savoir se limite alors à l'histoire de la guerre de 39-45.

5° La quête dans les livres

Et je peux dire la même chose pour la Shoah, je ne savais pas tellement ce qui s'était passé; c'est-à-dire que je n'aimais pas tellement en entendre parler et c'est, au fond, après avoir vu le film Shoah que j'ai acheté des livres sur Auschwitz d'H. Arendt.

6° Le malaise

Avant, pour moi, c'était de l'ordre de l'évidence. Mais quand on parlait de la persécution des Juifs, à l'école, ça me gênait. Je n'aimais pas ça... une espèce de sentiment de... Je n'aimais pas, comme si on parlait de moi à mauvais escient.(...)

Plus de dix ans se sont écoulés entre la lecture du livre sur la Deuxième Guerre mondiale et les lectures sur la Shoah. Jérôme dit aimer les histoires (goût qu'il faut mettre en relation avec l'aspect *grandes vacances* du vécu de la guerre par son père) mais la Shoah, il n'aimait pas en entendre parler.

7° Honte et fascination

A partir de ce moment-là, j'ai eu un rapport d'adulte à l'histoire. Mais avant, il y avait une certaine fascination qui devait être une réaction à l'état de la question chez mes parents.(...) Le mal absolu s'était incarné par la croix gammée donc il y avait une fascination pour un gosse... Je dessinais des croix gammées... et justement... je savais en même temps que je ne pouvais pas en dessiner impunément ou sans la mettre en situation de... euh... les bons et les méchants étaient bien délimités. C'est certain, il y avait fascination.

Jérôme distingue avec pertinence la période de *fascination* où s'amalgamaient le choc du *mal-dit non-dit*, la honte de son intérêt pour ce *non-dit-mal-dit*, la peur de ne plus pouvoir discerner les bons des méchants, les méchants étant les forts, mais les bons étant des faibles bien peu enviables.

D'ailleurs je pense à Lacombe Lucien... Pendant toute une période, les gens se sont nourris de cet imaginaire-là, comme à d'autres périodes, ils se sont nourris d'autre chose; et moi, c'était de celui-là...(...) Et Portier de Nuit (de L. Cavani) justement, je ne l'ai pas vu, parce que je trouvais ça révoltant. Là il y avait une séparation totale entre mon esprit et mes pulsions... Je ne sais pas comment vous allez transcrire ça... Euh! J'étais révolté par l'idée qu'on puisse comme ça mettre en scène les souffrances des gens. D'ailleurs ça a été le premier des films très révisionnistes. Ça a préparé, non intentionnellement mais dans l'histoire des mentalités, le terrain du révisionnisme. (...)

C'est peut-être vis-à-vis de la Shoah l'attitude qu'on a vis-à-vis du soleil: ça ne se regarde pas en face. Chez moi je peux dire en fait que ça ne se regarde pas en face.(...)

Donc pendant longtemps, il n'y avait pas... comment dire... Bon, moi je savais que ça avait existé mais il n'y avait pas de rapport laïc à cet événement... on savait que ça avait existé... (passage

confus et inaudible) par exemple, on savait très bien que les massacres de Vendée avaient eu lieu, mais ça embêtait les gens d'aller y voir. C'est pareil. Il y avait quelque chose de gênant.

La laïcité est une valeur chère à Jérôme et à sens multiple. Ici, le terme *laïc* peut signifier *dépassionné et désacralisé*. Transparaît tout son effort pour se dégager, à travers l'analyse historique, de l'emprise du choc de la Shoah sur sa vie.

8° Sauver Israël d'un lien éventuel avec la Shoah

Et puis il y avait aussi un problème, lié à une pensée politique tout à fait consciente, qui était, comme j'ai toujours été sioniste, favorable à Israël, en tout cas... (longue phrase confuse) je me suis dit que ce n'était pas du tout tenable que de fonder l'aventure moderne des Juifs sur... euh... ce souvenir de la Shoah. Alors il y avait cette résistance d'ordre politique qui a joué aussi dans mon relatif manque d'informations.(...)

Dernière raison de la gêne de Jérôme à propos de la Shoah: le lien qui en est fait avec la création de l'Etat d'Israël

C'était dangereux, d'ailleurs les événements l'ont prouvé, d'insister trop sur la relation... de faire d'Israël un Etat de survivants parce qu'il suffisait d'attaquer politiquement là-dessus pour justement affaiblir Israël. Le sionisme, en fait, remonte bien plus loin... Je ne dis pas que c'est sans relation... Mais enfin, le sionisme existe depuis très longtemps.(...) Moses Hess, c'est en 1860 et je suis même en train de me demander si la réforme sioniste n'a pas quelque chose à voir avec la Révolution française bien plus qu'avec la Shoah.(...)

Jérôme a déjà réuni quelques données à ce sujet en vue d'une thèse.

— Napoléon I avait eu l'idée que les Juifs devaient aller dans leur pays, mais la Révolution...?

Jérôme: *L'émancipation, tout simplement, avec l'apprentissage par les Juifs de la nation moderne... Enfin, ça c'est un autre débat.*

Dans les paroles de Jérôme, peu à peu, se révèle la réinterprétation de son inscription dans le sillage paternel: son père était 100% Juif et 100% Français et rêvait d'Israël; il porte aux nues la Révolution française et y voit les germes de l'Etat d'Israël. Mais quand son père s'émouvait surtout à l'idée du désert fleuri et de l'accomplissement des paroles bibliques, Jérôme, lui, s'enthousiasme à l'idée du prolongement des lois d'émancipation. Il est, intellectuellement parlant, *plus* Français et *moins* Juif que son père.

9° Israël, l'aventure moderne des Juifs, tentation écartée du lien Shoah-Israël

— *Le rapprochement dans le temps est tellement flagrant que, pour beaucoup, il est difficile de s'empêcher de voir un lien entre la Shoah et la création d'Israël. Aussi bien chez les Israéliens que chez les Juifs de la diaspora et chez les non-juifs.*

Jérôme: *Je ne dis pas que dans les moments de relâchement je ne le pense pas. Ça ne veut pas dire que ce soit la vérité. J'ai toujours milité contre cette idée, parce qu'elle tend vers un mauvais messianisme. C'est-à-dire qu'il y a un mauvais messianisme qui est de croire que tout à coup il y a un miracle. Soudain, on emmène tous les Juifs à la guerre et puis, hop!... Il ne faut quand même pas les accabler complètement. Et puis, c'est très chrétien cette vision: on bave beaucoup pour la Rédemption.(...)*

A l'ombre d'une querelle théologique épineuse, Jérôme se défend de tomber dans le piège de l'idée d'une souffrance qui serait l'indispensable prix à payer pour la rédemption du monde ou, en l'occurrence, pour la création de l'Etat d'Israël.

Même moi, d'ailleurs, même dans des événements plus récents: j'étais accablé par le traitement infligé à Israël et puis tout à coup, les (Juifs) Russes arrivent, alors le miracle a lieu! Je peux dire que ça m'a beaucoup ému. Mais, vous vivez en Israël⁸⁵³, vous savez bien que ce sont les gens qui font l'histoire et non les miracles.(...)

Tout ça pour vous dire que dans mon élaboration intellectuelle de la Shoah je me suis toujours gardé des rapprochements faciles. Ce qui fait que je m'y suis intéressé fort tard et que même maintenant, c'est un sujet qui me casse les pieds. Je dis ça un peu par provocation. Moi, la Shoah, ça ne m'excite pas. (rires)

Nouvelle contradiction: la Shoah, sujet qui lui *casse les pieds*, mais il en parle bien volontiers dans le cadre de cette recherche et en tant que journaliste.

10° Le passage par la pratique religieuse

A peu près au moment où Jérôme apprend l'histoire de la guerre de 39-45, il traverse une période religieuse qui n'a pas duré longtemps, vers les années 80 (vers l'âge de vingt-neuf ans). *J'ai voulu pratiquer à fond. Je voulais pratiquer et connaître. J'ai suivi les cours du Rabbin X et de Lévinas... Ca a duré un petit moment et puis j'en ai eu marre. Ca me reconforte beaucoup de le dire! parce que ça ne me correspondait pas.*

Manifestement il est heureux, ou plutôt soulagé, d'avoir abandonné des pratiques qui lui rendaient la vie difficile en particulier dans ses relations amicales.

J'avais une petite amie juive, et ça m'a éloigné beaucoup. Elle n'était pas pratiquante.

Le jour de notre rencontre, Jérôme est en pleins préparatifs de mariage. Sa fiancée n'est pas Juive; aucune importance, dit-il car: *Ma façon d'être Juif est un rapport laïc à une histoire que j'espère continuer.*

Ils envisagent, sa future femme et lui, d'aller vivre en Israël. *Je pourrai le (vivre en Juif laïc) faire ici. Ce serait plus difficile et plus contradictoire, et je ne pense pas que ça ait beaucoup d'avenir, parce qu'il faut bien dire que la majorité des Juifs sont des Juifs laïcs, or l'histoire nous apprend que l'histoire juive va continuer mais sans doute avec des pertes et ce sera une histoire laïque. Je ne pense pas avoir une position très originale. J'élabore simplement ce qui est la majorité du peuple juif aujourd'hui.*

L'idée que *l'histoire juive va continuer mais avec des pertes* était déjà celle de Henri et de Tania, chacun la formulant selon son tempérament.

— *Votre femme s'intéresse à Israël et à l'histoire juive ?*

Jérôme: *Si elle accepte de venir avec moi en Israël, c'est la preuve que... C'est amusant, parce que c'est toujours ce que j'ai pensé, qu'Israël est ce qu'il y a de plus intéressant dans le judaïsme, et notamment, les non-juifs ont beaucoup moins de préjugés sur Israël. Je veux dire que si j'avais épousé une Juive, j'aurais eu beaucoup de mal à la faire venir en Israël.(...)*

Pourquoi Jérôme pense-t-il qu'il aurait eu plus de mal à convaincre une femme *juive* ? N'a-t-il pas une soeur en Israël ? Voit-il dans l'identité *juive* avant tout l'image de ceux qu'il appelle les *Juifs-Juifs*, perçus par lui comme soumis à leur sort ? Sans doute est-ce plus complexe touchant à des recoins de sa personnalité où s'amalgament les lignages maternel et paternel, les séquelles de la Shoah et son propre désir d'émancipation. Pour réaliser cette émancipation, qu'il présente comme

⁸⁵³ - L'entretien s'est passé à Paris, entre deux de mes séjours prolongés en Israël

une affirmation de sa judéité en rupture avec les formes religieuses, Israël s'offre comme le lieu le plus adéquat. En partant en Israël, il s'affirme juif tout en échappant à un judaïsme rituel qui ne lui convient pas et surtout à l'image des *Juifs-Juifs*; simultanément il peut se sentir en continuité avec le désir familial. En effet:

11° Transmission familiale de l'amour d'Israël

— *Cet attachement pour Israël vous est venu comment ?*

Jérôme: *J'imagine que ça m'a été transmis par mes parents... Mon père ne raconte pas grand chose... Il faut vous le dire, il y a un mystère, c'est qu'on parle toujours des israélites, des Juifs assimilés, etc. Et finalement on est là! Je suis aussi le résultat d'une histoire bicentenaire de l'émancipation. Ça n'a pas été la machine à assimiler... Je pense que la logique d'assimilation n'était pas univoque. Elle a permis aussi l'entrée des Juifs dans le monde moderne.*

Peu à peu se dévoile la manière dont Jérôme tente de réconcilier l'adoption de la France par sa famille, et tout particulièrement par son père, et son appartenance juive. Cependant cette réconciliation se fait sur une rupture: il ne reprend pas les rites du père; sa tentative pour revenir aux pratiques religieuses et au *rythme* de vie, dont son père garde la nostalgie, fut un échec. Jérôme se positionne comme Juif laïc, Juif dont l'identité est garantie par la présence de l'Etat d'Israël. Le choix d'Israël a, en outre, l'avantage de réconcilier en lui lignage paternel (souvenons-nous des rêves du père) et lignage maternel (souvenons-nous de l'engagement au Mizra'hi du père de sa mère). En outre, sa femme non-juive, devenant Israélienne, se judaïserait en participant à *l'aventure moderne des Juifs*.

Telle qu'il la présente, la logique de Jérôme est celle d'une émancipation, perçue non pas seulement comme le fait d'individus mais bien comme la décision de tout un peuple qui retrouve son indépendance et ses structures politiques. Il reste à savoir si, qu'il aille ou non vivre en Israël, il règle son malaise personnel à l'évocation de la Shoah, c'est-à-dire s'il réussit à accepter la part de victime que chaque être humain porte, plus ou moins douloureuse, en lui.

D'une certaine manière Jérôme semble réaliser l'injonction familiale telle que la formule sa soeur Mathilde: *On est né pour que ça ne recommence pas, on est né pour effacer le passé*. En fait la Shoah, et ses séquelles en lui, sont mises entre parenthèses comme un sombre épisode dont le souvenir est encombrant.

Ce désir de considérer la Shoah comme événement neutre par rapport à Israël et surtout par rapport au cours de sa vie personnelle se confirme par le plaisir que Jérôme prend à trouver les racines de son sionisme non seulement chez ses parents, mais à la génération précédente.

Mon grand-père (grand-père maternel) avait quelque chose de ce judaïsme de notables, mais néanmoins, il était très ouvert sur le monde, peut-être parce qu'il avait beaucoup voyagé. Il était plus ouvert au monde que beaucoup de Juifs français. Il était assez ouvert au sionisme religieux. Il était même le correspondant du mizra'hi à Paris. Donc il était très sioniste et je pense que la jeunesse juive d'avant-guerre commençait à être un peu sioniste.

Il y a un très bon livre qui raconte comment le sionisme est advenu chez les Juifs français et il montre très bien qu'au fond on a peut-être une fausse vision du judaïsme en France. C'était beaucoup plus complexe.(...) Je sais que la communauté française est très mal vue en Israël parce qu'elle donne peu et parce que son soutien politique est moins univoque que celui des Juifs américains. Mais le lien entre les Juifs de France et Israël est peut-être aussi profond et pour des raisons non d'argent mais de vision du monde. Enfin, ma famille a toujours été très proche

d'Israël. Et du côté de ma mère, qui avait fait un voyage en Palestine en 1935, il y avait une relation matérielle avec Israël. Et c'est quelque chose qui a été recouvert par la catastrophique bolchévisation des jeunes Français après la guerre.

Tout comme Jeanne s'enflammait contre ceux qui estimaient que le film de Lanzmann n'était pas très *dur*, Jérôme s'enflamme au souvenir des discussions qu'il a pu avoir avec les jeunes Français bolchéviques qui l'agressaient personnellement quand ils critiquaient Israël. Quand sa soeur s'identifie totalement à ceux qui ont souffert (et par là se positionne vis-à-vis de sa mère dont elle dit qu'elle a le *monopole de la souffrance*), Jérôme s'identifie totalement au nouvel Etat et, par là, prend position dans un arbre généalogique qui unit l'appartenance française et juive tout en enlevant à celle-ci ce qui ne lui convient pas. Ce faisant, non seulement il ne remet pas en cause son identité française mais il la connote tout à fait positivement, soucieux d'harmoniser sa double origine.

12° La guerre des Six jours

En fait, Jérôme n'a réellement entendu parler d'Israël, dans sa famille, qu'à partir de la guerre des Six jours. Il a seize ans. Ni ses parents ni ses soeurs ne nous avaient laissé entendre que ses parents avaient songé y partir en 1967. Mais Jérôme:

Après la guerre, après la création de l'Etat d'Israël, mes parents ont décidé de rester en France. Il est clair qu'ils ont toujours pris position dans les débats aux côtés des Français de gauche, c'est-à-dire de la majorité intellectuelle, qui allait être pour longtemps de gauche, obsessionnellement de gauche. Alors Israël s'est éloigné jusqu'en 67, et surtout dans ma famille où ma mère a refait un voyage en Israël en 70.(...) C'est-à-dire que les années 50-60, en tout cas dans notre famille, ont été un intermède. Après, ça ne s'est plus perdu et ça n'a pas été une flamme qui avait besoin d'être rallumée. A partir de 70, presque chaque année, il y eut quelqu'un de la famille qui allait en Israël.

1967 marque une rupture capitale. Jusqu'alors, dans l'entourage de Jérôme, l'amour pour Israël n'était pas facilement avouable, même entre Juifs. Il faisait partie des EI, comme ses frère et soeurs, et dans ce milieu *on n'était pas sionistes; on n'aimait pas trop voir le drapeau israélien dans les camps de jeunesse. On se considérait comme mouvement non-sioniste, apolitique. Et puis, pour moi, Israël, avant 70, c'était difficile...* (silence) *Je pourrais presque dire que je n'en avais pas vraiment entendu parler.*(silence)

Je sais qu'en 67, il s'est passé quelque chose. En 67, j'avais seize ans. Je n'ai pas eu ce sentiment qu'ont eu les Juifs français de perte, de danger réel, mais... à vrai dire, je l'ai maintenant.

— *Vous voulez dire qu'à l'heure actuelle, vous craignez pour Israël ? (crise du Golfe)*

Jérôme: *Oui, oui, tout à fait!*

13° La découverte d'Israël

En 1973, Jérôme fait son premier voyage en Israël. *C'était mon premier grand voyage à l'étranger. J'ai découvert les paysages d'abord. Je les ai trouvés assez beaux. Je me souviens, en arrivant, la première chose que je me suis dite: "Ah! ça y est, je suis en Asie pour la première fois!" En Orient, si je veux parler comme Bonaparte... J'avoue que je suis assez malléable à la propagande. J'en suis tout à fait conscient et je me laisse violer de bon coeur parce que, quelque part, j'ai aussi des défenses. Bon! J'étais très gonflé, très pro-israélien.*

Nous retrouvons de nouveau l'identification à des personnages français et non à des personnages bibliques, identification habituelle au père de Jérôme.

J'ai découvert quelque chose qui m'a toujours fasciné en Israël et que j'ai redécouvert il y a encore un an : c'est un pays libre... Il y avait des gens que je voyais, qui prenaient le bus, qui allaient à leur travail...

Mathilde elle aussi a découvert un pays libre, mais elle était heureuse de se sentir dans *un pays juif*, où la nourriture était *kasher beyt din* (vérifiée par les instances rabbiniques), tandis que Jérôme insiste sur le fait qu'il découvre un pays comme un autre, c'est-à-dire où les gens sont perçus d'abord selon leurs occupations et non selon leurs qualités de Juifs ou de non-juifs.

Mais j'avais très peu d'informations... Dans mon expérience gauchiste, j'avais toujours refusé de m'engager. Il y a peut-être là une influence de la Shoah. Il y avait un jeune Juif qui était aussi allé en Israël à la même époque et qui m'avait dit: "Créons un "comité Palestine". C'était quelqu'un avec qui je manifestais... Et ça non, je ne pouvais pas... Je n'ai pas pu... Et sur ce sujet, j'avais toujours de mauvais arguments. J'avais l'impression de trahir ma famille. Il y avait quelque chose de très familial là-dedans, quelque chose qui a dû être transmis par la famille. Je ne pouvais pas, je ne pouvais pas. C'était vraiment me renier.(...)

Où apparaît l'idée (déjà sensible à travers l'ébranlement familial lors de la guerre des Six jours) que Jérôme *né pour que ça ne recommence pas*, perçoit dans l'Etat d'Israël le meilleur rempart contre une autre catastrophe juive, quand bien même il s'attache avant tout à le concevoir indemne de toute relation avec la Shoah, peut-être même sans *Juifs-Juifs*, comme le fruit d'un long mouvement d'émancipation national.

En 1976, l'année où Jeanne part vivre en Israël, il y fait un nouveau voyage avec son frère. mais à l'époque, loin de lui l'idée d'y aller vivre, parce que:

Justement parce que je raisonnais mal à l'époque. Je n'étais pas sorti de la propagande: "Ah! c'est le pays du miracle! Les qibbouts, le socialisme..." Et je me disais: "Dans ce miracle, il y a quelque chose qui ne marche pas..." J'ai passé huit jours en qibbouts et j'ai été dégoûté.(...) Il faut dire que c'était dans les suites de la guerre de 67.(...) Et puis, j'avais mes études en cours. Si vraiment j'ai l'intention d'y aller, c'est maintenant. Parce qu'il y a toute une histoire qui s'est faite par rapport à Israël, qui comporte aussi ce qui m'a été transmis, mes rapports avec ma famille, des tas de raisons.

— *Vous vous sentiriez plus Israélien que Juif ?*

Jérôme: *Effectivement, actuellement, les Israéliens m'intéressent plus que les Juifs. Comment vous dire ça ? Je me sens Israélien.*

14° Regard historique sur soi-même et sur la judéité en tant que nationalité juive

— *Vous pourriez me définir le Juif ?*

Jérôme: *Oui! Je crois qu'on est Juif comme on est Français*

— *Vous voulez dire que c'est une nation ?*

Jérôme: *Oui, tout à fait! (...) Je pense que le regard historique des Juifs sur eux-mêmes est un projet humain qui est une alternative à la tradition. Il est certain que pour la judéité d'aujourd'hui, l'histoire joue un rôle très important.*

15° La transmission aux enfants

— *Aujourd'hui, sur le plan des pratiques, vous en êtes où ?*

Jérôme: *C'est toujours comme avant: le Seder, Kippour. J'ai même jeûné à Kippour.*

— *Et pour vos enfants, que souhaitez-vous ?*

Jérôme: *J'aimerais qu'ils puissent se sentir Juifs. Je leur transmettrai de mon mieux d'où ils viennent, mais aussi qu'ils sont d'origine française. On ne sait pas où on vivra. Si on vit en Israël pendant longtemps, on sera plus avec des gens d'origine russe... Ils feront ce qu'ils voudront.(...) J'ai des ancêtres qui ont vécu en Lituanie mais ce qui se passe là-bas ne me touche ni plus ni moins que ce qui se passe au Cambodge.(...)*

Si je suis attaché à Israël, c'est que je pense que c'est l'aventure moderne des Juifs. Si j'avais vécu au XVIII^e siècle, j'aurais vécu autre chose. Aujourd'hui, c'est ce qui m'est proposé. Je pense que c'est une forme d'insertion des Juifs dans la modernité qui me convient assez bien... L'arrivée des Russes! C'est un événement que je trouve insensé à la limite! Comment ces gens se sont transmis cette envie de se retrouver ? C'est vraiment extraordinaire!

Finalement, l'historien cale: l'arrivée massive des Juifs russes en Israël était imprévisible il y a quelques mois.

Tout au long de son récit-témoignage Jérôme déborde d'un tel trop plein d'émotion que les phrases sont souvent désordonnées. Le débit emporté, les redites, les hésitations, les craintes exprimées de ne pas être compris, trahissent questions et conflits intérieurs avec d'autant plus de force que nous savons, de par sa large culture et sa profession, qu'il a cherché à prendre la distance de l'historien vis-à-vis des événements et que, généralement, il sait formuler clairement ses conceptions.

Nous avons retrouvé dans ses paroles les éléments de l'histoire familiale cités par ses soeurs:

- Côté père: il s'est battu (tout comme Mathilde, Jérôme en est fier), cependant, et Jeanne l'avait notée comme position ambiguë, il a choisi de rejoindre un réseau de résistance non-juive alors que les EI, où il était moniteur, avaient créé leur propre réseau de résistance. Il semblait se battre plus pour la France que pour les Juifs.

- Côté mère: l'expérience correspondait plus à celle des Juifs-Juifs. Elle est, comme chez ses soeurs, associée à la terreur. Lui sont attachés les événements traumatisants: la rafle du Vel d'Hiv, le port de l'étoile et le retour des déportés au Lutétia. A la différence de ses soeurs, il ne mentionne pas qu'elle tenta de sauver des enfants.

Cependant, il est le seul de la famille à essayer de minimiser la souffrance de la famille. Tania voit, avec tristesse, en Simone quelqu'un qui a souffert, elle a porté l'étoile. Jeanne reproche à sa mère de s'accaparer le *monopole de la souffrance* mais ne la nie pas. Mathilde insiste surtout sur la terreur rétrospective que connut sa mère. *Ca a été très dur, très dur*, dit Jérôme, mais d'une dureté relative: *dans l'ensemble ils n'ont pas souffert d'être Juifs, ils n'ont pas souffert de la Shoah.*

Et il est le seul à supposer que ses parents avaient pensé partir vivre en Israël en 1967.

Enfin il fut fier, enfant, de pouvoir dire que deux de ses oncles avaient été déportés: *il fallait en être*. Il en tirait *des points de repère* vis-à-vis des non-juifs, ce dont Mathilde ne semble pas avoir eu besoin; tandis que Jeanne n'a pas cherché à dissocier de la souffrance générale juive et de sa propre souffrance. En fait, son attitude vis-à-vis d'une *communauté de destin*, qui serait celle *de ceux qui avaient subi* et qui n'a rien d'héroïque, est très ambivalente. Il craint de s'entendre reprocher de *se targuer des souffrances* d'autrui tout autant que d'être reconnu comme du groupe des *persécutés*.

c - L'axe existentiel de Jérôme

Tout au long de l'entretien, il a été possible de discerner quelques uns des fils de l'écheveau des identifications de Jérôme. Ils n'en restent pas moins embrouillés et il est difficile de mesurer l'importance de l'un par rapport à l'autre. Actuellement, c'est le choix d'Israël qui semble le mieux permettre à Jérôme de se positionner par rapport à une judéité (indissociable, à son corps défendant, du judéocide) telle qu'il l'a héritée de sa famille et telle qu'il l'a vécue de part sa place de *petit dernier*. Il lui incombe de prendre la distance historique, distance parallèle à la distance temporelle que ses parents avaient pu observer, à sa naissance, par rapport à leur problématique personnelle, familiale, juive et française.

Cependant, son effort de distanciation ne lui permet pas encore de clarifier ses motivations actuelles. Israël sera-t-il un passage ? Un choix définitif ? Il est certain qu'Israël permettrait à Jérôme de sauvegarder une judéité qu'il veut laïque et, tout aussi important, l'attachement à la France de 1789 puisqu'il voit en Israël l'aboutissement pour la collectivité des idées d'émancipation que la Révolution avait pour l'individu.

Jérôme, aujourd'hui, se trouve devant un choix :

- Devenir Israélien, participer à *l'aventure moderne des Juifs*, dans ce qu'il perçoit comme le sillage de l'élan émancipateur issu de la Révolution française. L'aventure n'est pas sans prestige. Et surtout elle permet de réaliser les idées de son grand-père maternel et le rêve caressé par son père sous l'effet du choc de la guerre et de la Shoah et de tous les chocs qui lui sont liés : séparation de ses parents, renoncement aux études.

Dans le choix d'Israël, se love aussi l'idée que c'est la meilleure réponse à la difficulté d'être Juif et laïc, c'est-à-dire de sauvegarder l'identité juive du danger de l'assimilation. En outre dans un préconscient gardé prudemment dans l'ombre, c'est aussi l'idée de participer à quelque chose d'insensé, qui bouscule les lois de l'histoire et qui a une obscure relation, déniée, avec la Shoah. *L'aventure* d'Israël, pour l'historien, s'avère un sujet de réflexion sans cesse renouvelé.

- Faire carrière en France. Dans ce cas, Jérôme réalise les ambitions paternelle et maternelle d'accès à l'élite culturelle française, ce que Mathilde avait magistralement *réussi à échouer*. Mais, marié avec une non-juive, et non attaché aux formes religieuses juives, ne portera-t-il pas un regard craintif sur ses enfants à l'idée qu'ils puissent *s'assimiler* ?

Quelle que soit l'alternative, en apparence du moins, et pour ce qui le concerne, Jérôme a réussi à *effacer le passé* : dans le premier cas de figure, il dénie l'influence de la Shoah sur sa vie et, par répercussion, sur son choix d'Israël ; dans le deuxième cas, il reprend l'histoire familiale, côté paternel, là où l'avait laissée la guerre, dans une dynamique d'intégration. *Petit dernier*, il bénéficie du travail de ses frères et sœurs et peut se situer, de manière individualisée, au sein de la famille, dans l'arbre généalogique. Il n'est pas dit que ce sera aussi facile pour ses enfants.

Quelle que soit l'alternative, il adopte une position d'historien grâce à laquelle il tente de s'expliquer le cours des événements, et peut éviter de se confronter, en lui, avec l'image d'un éventuel persécuté.

D. Wardi⁸⁵⁴ avait noté une grande différence, dans le cours des thérapies de groupe, entre les enfants nés dans des familles de combattants (ayant lutté les armes à la main ou ayant pris des responsabilités dans les camps ou dans les ghettos) et les enfants nés dans des familles de victimes (qui avaient dû se cacher, avaient été humiliés, déportés). *En chacun de nous*, rappelle-t-elle, *il y a à la fois le persécuteur et la victime*. Au cours de la thérapie, il arrive un moment où les enfants de victimes en viennent à reconnaître en eux la haine et les tendances destructrices et expriment leur agressivité et leur violence refoulées. Mais les enfants de combattants ont beaucoup de difficultés à reconnaître en eux la peur, la faiblesse, la dépression. D. Wardi constate souvent chez eux l'intolérance aux pleurs et à la dépression, la solidité des défenses maniaques, un souci d'afficher la bonne humeur et la recherche de professions honorifiques.

Les parents de Jérôme peuvent être considérés comme des combattants. Cependant, de sa mère, qui parle — et il aime la provoquer à ce sujet, surtout de son choc à la vue des déportés — il garde essentiellement l'image d'une femme qui a dû porter l'étoile, d'une femme terrorisée, appartenant au groupe des *Juifs-Juifs*. En tant que garçon, sans doute, et aussi de *petit dernier* qui est né quand une partie des effets du choc a pu être épongée par deux soeurs et un frère aînés (aux naissances très rapprochées alors qu'il y a un écart de cinq ans entre son frère et lui), il lui est plus aisé de s'identifier à son père, un combattant.

Ce faisant, et poussé par sa mère (qui semble avoir été plus ambitieuse pour ses enfants que son père), il emprunte la voie de la réussite scolaire puis sociale, en renouant avec l'appartenance française du père et, côté maternel, avec l'engagement sioniste. L'intégration des deux lignages, scellée par l'intégration à l'élite culturelle, lui assure un bon rempart contre la conscience de la part fragile en lui, de la *vulnérabilité* propre à tout être humain.

3 - La famille B., analyse d'ensemble, vérification des hypothèses

3 - 1 - Rappel des hypothèses

L'histoire de la famille B., famille juive française, et le cheminement personnel de chacun de ses membres après la Shoah, tels que nous avons pu les reconstituer en écoutant leur témoignage, permet de mettre en relief deux séries de faits confirmant nos hypothèses:

- L'impact de la Shoah sur la Deuxième génération, en particulier sous la forme du *mal-dit-mal-entendu*, formule par laquelle nous désignerons, pour faire bref, l'ensemble des séquelles de la Shoah répercutées sur la Deuxième génération

- Le passage progressif de la transmission (à la Deuxième génération) des séquelles de la Shoah (ayant marqué la Première génération) à la transmission du souvenir de la Shoah par le biais de la transformation de la perception non pas de l'événement lui-même qui, par son énormité, semble devoir à jamais (?) plonger dans la stupeur celui qui l'aborde, mais de son attitude dans la vie compte tenu de la connaissance du mal; connaissance qui n'est pas un simple savoir mais bien un contact, une expérience personnelle du fait que c'est soi-même ou quelqu'un de sa famille, donc en quelque sorte une extension directe de soi-même, qui a été violenté par ce *mal*.

⁸⁵⁴ - D. Wardi, *Memorial candles*, op. cit. p. 114 & sq.

En effet, à l'origine de cette recherche, un constat très global: qu'elle fût dite ou non dans les familles qui l'avaient subie, c'est-à-dire dans les familles qui avaient été atteintes par le judéocide ou sous sa menace, la Shoah fut *mal-dite* à la Deuxième génération car c'était le *mal* qui était *dit*, *non-dit* ou *trop-dit*, et *mal-entendu* par celle-ci. Rappelons que ce *non-dit*, *mal-dit*, *trop-dit* fut parmi les facteurs majeurs qui gelèrent la perlaboration du deuil durant les années qui suivirent la Shoah.

Constatant la transmission des séquelles de la Shoah à la Deuxième génération, et même à la Troisième, nous nous étions demandés s'il était possible de sortir de la fatalité de la répétition des séquelles du mal. Prenant appui sur les observations de H. Klein et de S. Zlotogorski, nous avons avancé le postulat de la possibilité de rompre le cercle de la répétition et nous avons formulé les hypothèses suivantes:

1° Que ce dégagement était rien moins que facile: non seulement à cause de l'énormité de la Shoah, mais du fait que la Shoah, *traumatisme des traumatismes*, était survenu au sein d'un monde ayant subi toute une série de crises et de traumatismes (ceux de l'Europe du début du siècle, ou plutôt de la planisphère toute entière) et sur une population, le peuple juif, dont l'histoire pouvait être lue comme une succession de traumatismes, eux-mêmes souvent consécutifs aux traumatismes des sociétés dans lesquelles ils vivaient et dont ils étaient devenus le bouc émissaire récurrent.

2° Qu'il impliquait la conjugaison dialectique de deux types de forces: collectives et individuelles.

3° Que, nécessitant du temps, il s'échelonnait sur plusieurs décennies, chaque génération y participant selon sa propre spécificité:

- La Première, celle du petit nombre des témoins, ayant fait l'expérience de l'anéantissement mais aussi de la survie (dans des conditions de *situation extrême* dépassant l'explication rationnelle) et de la création (souvent vécue comme une *résurrection*) de l'Etat d'Israël.

- La Deuxième, celle des *enfants*, souvent mis au monde avec la mission plus ou moins consciente chez les parents de réparer le passé et susceptibles de devenir des *témoins de témoins*.

4° Que ce dégagement était avant tout une affaire individuelle: les forces collectives (dont le levier fut un petit noyau de témoins s'activant sans relâche) du deuil, du rétablissement de la justice, de la restauration de la dignité et de l'instauration des cadres de la mémoire, pouvaient ne constituer qu'une super-structure sans impact si les individus (et d'abord ceux de la Deuxième génération, en quelque sorte, *génération-passerelle*) ne s'engageaient pas personnellement dans les processus de transformation du choc de la Shoah en souvenir actif, c'est-à-dire en conscience guidant leur action dans la vie.

5° Que ce travail de transformation passait par tout un cheminement que nous avons appelé *labyrinthe du Jeu de l'Oye* (manière d'en évoquer l'aspect tortueux et risqué), cheminement ou processus amenant paradoxalement ceux qui s'y aventuraient à se libérer des séquelles du contact avec le *mal* en se positionnant dans leur arbre généalogique, dans la judéité et, par extension, dans l'humanité. En effet, ce dégagement, dont le moteur principal est une quête de sens (le traumatisme a pu être défini par la perte de sens qu'il provoque) est synonyme de processus d'individuation, lui-même synonyme de prise d'engagement, de prise de conscience de sa part personnelle de responsabilité (seul antidote de la *banalité du mal*).

6° Que cet engagement personnel pouvait tout aussi bien être conçu comme participant à la restauration de la communication, au sein des familles, c'est-à-dire la restauration d'une chaîne de

transmission qui était celle-là même que visait à couper définitivement le judéocide. Mais pour que cette communication fût possible, chacun devait d'abord élucider de son mieux ce que nous avons appelé son *hypocentre* personnel (où venait s'encastrent tous les chocs et traumatismes plus ou moins graves qui l'avait secoué au niveau de ses attachements les plus profonds) et l'*épiceutre-Shoah* (tout le *non-dit-mal-dit-trop-dit de la Shoah*) sur lequel il projetait le reflet de la spécificité de son *hypocentre* personnel.

3 - 2 - La famille B: les grands axes de l'observation

En ce qui concerne la famille B. nous allons reprendre de manière synthétique:

- Les encastremements des traumatismes tels qu'ils ont pu apparaître dans les témoignages
- L'impact du *mal-dit* sur la Deuxième génération
- Les étapes du labyrinthe.

3 - 2 - 1 - La Première génération.

a - Tania

Ses parents ont connu les pogroms de Russie et ont été poursuivis en tant que Mencheviks. Du fait de leur rupture avec la tradition juive, nous pouvons penser que les parents de Tania (ou les parents de ceux-ci, si déjà l'éloignement par rapport au judaïsme était leur fait) avaient traversé une crise familiale plus ou moins douloureuse.

Tania elle-même ne se reconnaît aucun drame personnel. Elle a été heureuse avec son second mari, un artiste non-juif, ouvert comme elle à l'internationalisme et militant avec elle dans les mouvements de gauche. Durant toute la guerre, elle put mener une vie relativement libre à Paris, prévenue par les voisins en cas d'alerte, mais elle vivait sous la menace et dans la terreur. Son père fut arrêté, emmené à Drancy, sauvé de justesse et, surtout, elle a vu sa fille porter l'étoile. Bien qu'elle en eut soupçonné la férocité durant toute la guerre (*le mot pogrom, j'ai toujours su*), la prise de conscience de ce que fut l'extermination, en 1945, fut le *grand choc*.

Elle dit se sentir *traîner* un poids bimillénaire mais elle a pris le parti de *faire semblant, ça aide à tenir*, de répliquer à l'adversité par des boutades, *on est tellement bien qu'on veut nous faire disparaître*, et surtout de *faire rire ses petits-enfants*. Ce en quoi, ils nous le confirment, elle a tout à fait réussi.

Tout en se sentant toujours sous la menace, non pour elle, mais pour ses petits-enfants et pour Israël, cette *petite bande de terre*, elle sait, aussi vrai qu'elle respire, que le collectif juif ne peut pas disparaître: *il en restera toujours au moins un*.

b - Simone, la fille de Tania

Elle a subi le conflit entre son père et sa mère, qui ont très tôt divorcé et qui avaient des conceptions divergentes de l'éducation de leur fille, en particulier en ce qui concerne la judéité.

Elle a vécu dans la terreur des Allemands: son père avait reçu un éclat d'obus dans la tête durant la guerre de 14-18; un des frères de son père était tombé au front.

Elle a quatorze ans en 1939; la déclaration de guerre cristallise ses terreurs d'enfant. Elle reste à Paris durant presque toute la guerre, va au lycée en portant l'étoile, d'abord comme une bravade, et s'active dans les organismes juifs (EI puis les patronages organisés par l'UGIF). Les six années de guerre sont une succession de chocs violents:

- Le 16 Juillet 1942: elle voit les enfants de son patronage derrière les grilles du Vel d'Hiv

- En 1944, son grand-père est arrêté en allant acheter son lait (or elle vivait souvent chez lui)
- Peu après, son ami, son premier grand amour, est arrêté
- Elle va porter plusieurs faux noms
- En 1944, toutes les fillettes de son patronage sont arrêtées

- Peu après, elle voit les mêmes gendarmes qui ont arrêté ses *gamines* arborer le brassard FFI.

Tout un pan de ce sur quoi s'étayait son identité, c'est-à-dire son positionnement dans la vie, sa manière de se sentir appartenir à la France et au socialisme, qui était le monde dans lequel elle s'était sentie protégée depuis toujours, achève de s'écrouler;

- Elle assiste au retour des déportés au Lutétia. Parmi eux, sur des brancards, quelques unes de ses *gamines*

- Un des frères de son père est mort en déportation.

Il faut préciser que son père et sa mère savaient l'un et l'autre l'existence des camps d'extermination; ce qu'ils lui ont dit bien plus tard.

Après la guerre, elle voulait, dit-elle, *réparer* : avoir une nombreuse famille, construire un foyer juif. La *réparation* était voulue à un double niveau: familial et juif. Elle s'investit de longues années dans les services sociaux juifs. Pour elle, il n'était pas question de parler de la Shoah aux enfants. L'important était de transmettre l'histoire juive et le judaïsme dans toutes leurs valeurs positives.

Aujourd'hui elle est psychanalyste. Elle souffre de dépression et d'angoisse chronique, est malade à l'idée d'aller en Allemagne et se sent, comme sa mère, sous la menace constante pour sa famille et Israël. Pour elle, l'humanité est une *racaille*. Elle refuse de voir dans la Shoah un événement d'une absolue spécificité.

Séparée de son mari, elle vit seule. Sa situation maritale semble le reflet d'une réalité intérieure, révélée par son langage: *Moi je suis issue d'une double lignée... En 46-47-48, j'étais comme divisée en deux... Vous voyez il y a toujours eu une division* entre une part qui s'active, réalise, s'investit dans mille tâches et qui peut s'amuser, et une part terrifiée, sous la menace constante et surtout dans la méfiance du *franchouillard* qui peut soudain trahir la silhouette la plus anodine.

Nous posons comme hypothèse que l'*hypocentre* de ses angoisses, enraciné dans la rupture familiale survenue durant la toute petite enfance, intensifiée par la peur de la guerre et des Allemands, puis démultipliée durant 39-45 sous l'effet de la succession des chocs et du *non-dit* de son père et de sa mère, l'un et l'autre détenant des informations difficiles à réaliser et à transmettre, s'est déplacée dans l'*épicerie* des séquelles de la Shoah.

c - Henri, le mari de Simone

La petite enfance, au sein d'une famille de la haute bourgeoisie 100 % juive et 100 % française, est heureuse. La vie est *rythmée* selon la tradition religieuse juive et la maison résonne de musique classique.

- En, 1929, premier traumatisme, dont l'évocation brise la voix de Henri: la famille est ruinée. Il n'a que cinq ans, mais il entend les accusations antisémites contre la bourgeoisie industrielle juive.

- La défaite de 1939 est une *grande blessure morale* d'autant plus vive que la famille est intensément française et juive: le nazisme allait déferler sur la France et les Juifs. Il a quinze ans, est déboussolé, va d'un petit métier à l'autre dans le Midi de la France. Alors qu'il a vécu jusqu'alors à Paris dans le 16^e arrondissement et qu'il se destinait à Polytechnique, il se met à rêver avec d'autres scouts juifs d'une vie collective à la campagne ayant pour horizon mythique une Palestine vibrante d'épopée biblique. *Il y avait*, dit-il, *toute une mythologie du retour à la terre*, dont la fonction était

bien proche de la *mythopoétique* évoquée par E. Morin dans son analyse de la crisologie⁸⁵⁵. Quand la plupart de ses camarades des EI prennent le maquis auprès des résistants juifs, il préfère rejoindre les FFI, ce qui sera interprété par ses enfants comme une priorité donnée à l'appartenance française sur l'appartenance juive ou, du moins laissera un doute sur ce qu'il privilégie.

En 1945 ce sont des chocs en chaîne:

- La vue des déportés rescapés

- La prise de conscience de l'*éclatement* familial: *plus jamais la famille ne se réunira*. Ses parents vont vivre chacun de leur côté. Sa soeur épouse un pasteur protestant, mariage auquel s'était opposé catégoriquement son père. Sa soeur aînée se suicide peu après; elle aussi, semble-t-il s'était engagée dans une relation interdite par le père. La plus jeune des soeurs a un enfant sans être mariée, ce qui est rare à l'époque.

- Le constat de devoir renoncer à entrer dans une Grande Ecole. Il entreprend des études de Droit afin d'être avocat, mais doit aussi y renoncer appelé par son père pour entrer dans l'entreprise familiale. *Ma vie est un échec*, déclare-t-il.

- Le frère de son père, déporté, est mort à Dachau.

Après la guerre, il s'investit beaucoup dans les services sociaux juifs, en particulier pour les enfants de déportés. Quand il rencontre Simone, lui aussi désire vivement *reconstruire* une famille juive. Ils ont très vite des enfants. Il voudrait retrouver le *rythme* juif de son enfance. L'un et l'autre voudraient *oublier et faire oublier* les images d'épouvante aux enfants dont ils s'occupent (enfants qui ont perdu leur famille dans la tourmente de la Shoah).

La guerre avait eu, pour Henri, l'allure d'un vaste jeu de gendarmes et voleurs, c'est ce qu'en retiendront ses enfants en ce qui le concerne.

Ce qu'il voudrait transmettre à ceux-ci, bien plus que Simone qui n'en avait pas été imprégnée dans son enfance, c'est la tradition juive, ses rites, sa richesse spirituelle.

Aujourd'hui à la retraite, il semble lui-même *reconstruire* son passé, partageant son temps entre le piano (sa mère était grande musicienne) et la traduction de textes bibliques en français et vivant une relation harmonieuse avec une femme juive d'origine russe. Il a le bonheur d'avoir sa fille aînée en Israël, où *dans des conditions tout à fait incroyables, ça a refléuri*, et de voir le plus jeune de ses fils réussir dans la voie qu'il eût aimée emprunter: il sort de Normale Sup. Certes il n'a pas réalisé le foyer dont il rêvait; et ses deux fils se sont mariés avec des non-juives. Quand il songe aux deux fils de son fils aîné, non-juifs à ses yeux comme selon la définition rabbinique, il s'afflige à l'idée que, du fait de leur nom de famille, typiquement juif, ils pourraient souffrir inutilement. Mais il n'a fait aucune pression sur ses enfants quant au choix de leur partenaire. Nourri de Bible, il perçoit l'histoire juive comme un grand mouvement d'expansions et de contractions, de pertes et de nouveaux enrichissements, dont le sens s'éclaire à la lumière de cet *événement incroyable: la création de l'Etat d'Israël*. (...) *S'il n'y avait pas eu l'intention divine, il est probable qu'il ne serait resté que quelques vestiges du judaïsme*.

Henri peut envisager la vie avec une certaine sérénité. Sans prétendre en faire le facteur principal de l'apaisement auquel il est parvenu, rappelons que dans sa petite enfance il semble avoir reçu sa part d'insouciance et de bonheur.

⁸⁵⁵ - René Kaes, *Crise, rupture et dépassement*, op. cit. p. 15.

L'épicentre de la Shoah reste un événement incompréhensible, j'ai lu des documents, des livres, je ne comprends pas, dit-il, mais s'avère dissociable de son hypocentre personnel.

3 - 2 - 2 - La Deuxième génération, l'impact du *mal-dit*

Pour la Deuxième génération, l'impact du *mal-dit*, repérable au niveau de l'*épicerie-Shoah* doit être différencié selon les enfants. En l'absence des paramètres définissant la personnalité de chacun, nous cernerons leur équation personnelle à partir des injonctions parentales qu'ils ont entendues, repérables souvent dès leur prénom, et de leur place dans la fratrie.

a - Jeanne, *souviens-toi*

Surnommée Zakiorina, Jeanne a l'impression d'avoir entendu toute sa vie: *Zakiorina, souviens-toi!* Ses parents attendaient de leurs enfants, message enregistré essentiellement par le premier enfant, qu'ils se souviennent de leur judéité. Jeanne s'est très tôt investie dans la mémoire juive et familiale, mais elle s'est aussi très tôt intéressée à la Shoah, ce que, pourtant, ne semblaient pas lui demander ses parents. Elle a posé et elle continue de poser des questions surtout à son père, qui n'aime guère répondre quand il s'agit de Shoah, et à sa grand-mère. Avec sa mère, qui parlerait peut-être volontiers, la relation a toujours été et demeure conflictuelle. Jeanne reproche à celle-ci de s'être accaparée le *monopole de la souffrance* et de n'avoir pas su reconnaître les difficultés de ses propres enfants alors qu'elle se chargeait de la misère des autres.

Longtemps hantée par les déportés lors de son adolescence, elle croyait les voir défiler dans sa chambre chaque nuit, elle dit avoir reçu *comme une éponge* toute la terreur de sa mère pendant la guerre.

A vingt-trois ans, elle a choisi d'aller vivre en Israël où elle s'épanouit. Un des facteurs de son 'Alyah: elle ne supportait plus d'entendre les non-juifs dire des Juifs qu'ils s'accaparaient le *monopole de la souffrance*. Il semble qu'en projetant sur l'épicentre de la Shoah sa propre souffrance d'enfant mal comprise par sa mère, elle identifie, en l'orchestrant à celle des victimes, la souffrance de sa mère et sa propre souffrance que celle-ci ne pouvait entendre, trop enfermée dans la sienne et/ou débordée par ses nombreuses activités.

Par sa profession de conseillère pédagogique, elle est souvent amenée à prévoir des programmes d'histoire juive touchant la période de la Shoah. Elle étudie intensément la pensée juive tout en étant ouverte aux autres cultures, en particulier celle de l'Inde. Elle vit seule et n'a pas d'enfant.

b - Mathilde, *effacer le passé, s'effacer soi-même ?*

Alors que Zakiorina a entendu l'injonction du souvenir, Mathilde a entendu sa mère dire à ses enfants qu'ils étaient *nés pour effacer le passé, pour que ça ne recommence pas*. Ce que sa mère lui a transmis, dit-elle, c'est tout l'impact de sa terreur rétrospective, d'autant plus massive qu'elle a l'impression, elle la seconde, de n'avoir rien reçu de positif, ni savoir, ni capacité. *Mes parents ont tout transmis à elle et rien à moi; (...) mais ça, ce n'est pas la Shoah, c'est le problème des cadets. (...) dans l'esprit de mes parents, il y avait un groupe, c'étaient les filles, ce groupe avait une tête, et c'était ma soeur. C'est toute l'histoire de ma psychanalyse, de ma vie, de ma difficulté à vivre dans la famille.*

Face à des parents qui *se sont battus* contre l'envahisseur et dont elle est fière, elle se sent d'autant plus démunie et engoncée dans l'impossibilité de s'identifier. Elle a *réussi à rater* le concours de l'ENA et a longtemps rêvé de *bout du monde*.

En Israël, paradoxalement, elle ne peut pas y vivre parce qu'elle s'y *sent bien*. Elle s'y sent comme dans un milieu familier, donc aussi mal que dans sa famille. Et ce n'est pas là qu'elle chercherait refuge pour elle et sa fille, elle ne veut pas *l'envoyer au désastre*, mais en Amérique où elle s'est assurée une famille d'accueil. En effet, elle vit dans l'idée d'une catastrophe imminente s'abattant sur les Juifs et/ou l'humanité toute entière mais surtout sur les femmes. Juive, femme, mère ne sont que les facettes d'une identité qu'elle définit essentiellement en termes négatifs. Sa terreur est devenue une phobie: que sa fille *porte le tchador*.

Elle tient à transmettre le judaïsme à sa fille, au moins ce qu'elle en a reçu elle-même l'appartenance mais se sent incapable de lui transmettre un contenu quelconque et compte pour cela, sur ses parents, sa soeur et son plus jeune frère.

Cependant, son rien semble se *retourner* en tout qu'elle pressent comme un monde où la vie s'épanouirait libre de toutes limites matérielles et sociales.

c - Patrice, l'aîné des fils, l'absent

Nous n'avons pas son témoignage. Il était trop *occupé*. Selon Tania et Jeanne, c'est le plus en rupture avec la judéité. Il a épousé une non-juive et n'est pas heureux quand sa femme ou ses fils font mine de s'intéresser au judaïsme.

Nous pouvons supposer d'une part qu'il a été touché par l'impact de la terreur de sa mère, par son injonction d'empêcher que ça ne recommence, qu'il a pu interpréter en mettant au monde des enfants non-juifs, et d'autre part, par l'impact des difficultés de son père qui, lors de sa naissance, vivait dans un sentiment d'échec complet consécutif à la rupture intervenue dans ses projets à la suite de la guerre et des lois antijuives.

d - Jérôme, le petit dernier... que ça ne recommence pas... l'aventure moderne des Juifs

Les séquelles du traumatisme semblent avoir été quelque peu émoussées, ou plutôt *épongées* par les trois enfants qui l'ont précédé, très rapprochés, alors qu'il y a cinq ans d'écart entre l'avant-dernier et lui. Cependant il a traversé toute une période de fascination pour la Shoah tout en répugnant, aujourd'hui encore, à évoquer la persécution des Juifs. Diplômé de Normale Sup, journaliste qui commence à être connu en tant que spécialiste de l'histoire juive récente, c'est lui qui, parmi les enfants, intègre le mieux la double appartenance juive et française chère à son père (alors que cette identité est vécue de manière conflictuelle par sa mère). Cependant il projette d'aller vivre en Israël et se sent déjà Israélien, participant de *l'aventure moderne des Juifs*. En outre, là-bas, ses enfants seront automatiquement intégrés à l'univers juif laïc alors qu'en France, une judéité laïque risque de se fondre dans la laïcité commune. Avec lui les séquelles négatives du passé semblent en voie d'être *effacées*.

Si Mathilde ne se perçoit qu'en négatif de sa soeur, Jérôme se perçoit, et est perçu dans la famille, comme le positif de tous les enfants. D'une certaine manière, ayant transféré dans le sionisme (dont il aime faire remonter certaines racines à la Révolution française) ce que son père et surtout son grand-père mettait dans le respect des traditions religieuses, il est 100 % Juif et 100% Français. Ce faisant, il semble réussir à harmoniser en lui lignages paternel et maternel: côté paternel il hérite de l'identité judéo-française, côté maternel il reprend (certes dans un cadre d'interprétation bien à lui) les idées sionistes du père de sa mère. Cependant, son rapport à la judéité se révèle fort ambivalente: d'une part, il ne cache pas son irritation à la vue des *Juifs-Juifs*, groupe dont il attribue certaines caractéristiques à sa mère, et où se confondent les humiliés et persécutés

éventuels, ceux qui, repliés sur eux-mêmes, ne font que subir leur sort et ceux qui observent les préceptes religieux; d'autre part, il déclare plus aisé d'emmener une femme non-juive en Israël qu'une femme juive, celle-ci ayant tendance, selon lui, à avoir des préjugés sur ce pays.

3 - 2 - 3 - L'héritage de la Shoah chez les enfants

a - La mémoire des événements

Dans les trois récits des *enfants* sont cités les mêmes faits que ceux cités par les parents:

La différenciation est très marquée entre le *côté joyeux* de la guerre du père et le *côté noir* de celle de la mère. Côté père: il s'est amusé mais surtout il s'est battu et l'épopée avait des aspects dangereux mais glorieux. Cependant, une question: s'est-il battu plus pour la France ou plus pour les Juifs ? Côté mère, une grande ambiguïté: elle a porté l'étoile, donc elle a subi. Elle a *tourné autour du Vel d'Hiv* pour tenter de *sauver des enfants*, active donc, mais aussi impuissante et surtout terrifiée. Elle a aidé lors du retour des déportés au Lutétia: elle était bien dans l'action mais aussi dans l'horreur.

Et des incohérences, côté maternel: l'arrière-grand-père a été arrêté chez le laitier, mais la grand-mère faisait la fête à Paris.

Enfin, ils disent avoir entendu de leur mère les années d'épouvante, alors qu'elle-même dit n'avoir rien voulu transmettre de la Shoah à ses enfants.

b - La transmission des séquelles

Chez Jeanne, ce sont des cauchemars et des terreurs qu'elle ne peut confier à personne, un intense questionnement, la sensation d'avoir reçu toute une charge de mémoire et une souffrance incommunicable: c'est dans l'écriture qu'elle se livre au dialogue intérieur.

Chez Mathilde, une difficulté à vivre qui lui vaut dix ans d'analyse. Il lui faut comprendre la cause de sa terreur, en particulier chez les commerçants de son quartier. Elle a le sentiment d'une *catastrophe* imminente, mais aussi la sensation que le monde peut *se renverser* en son contraire, que l'apocalypse s'ouvre sur la liberté, et la paix. Cette sensation d'une réalité sur le point de se retourner, est à associer aux paroles de Tania qui dit avoir vu *les choses se retourner*, aux tours de Simone *autour du Vel d'Hiv*, aux *grands tournants* de la vie de Simone, au *retour* des déportés, au passage subit des gendarmes de la collaboration aux FFI... Et à la boutade de Tania: *On est si bien qu'on veut nous supprimer*. Chez Tania l'humiliation semble se retourner en valeur, la faiblesse en force: *il y aura toujours au moins un Juif*, puisque la chaîne de transmission est si puissante que même ceux qui veulent s'en échapper y sont ramenés.

Chez Patrice, l'aîné des fils, nous supposons qu'injonctions parentales et impact de la Shoah en même temps que les imago paternelles de Henri et de Simone, ont dû peser trop lourdement, aussi voudrait-il prendre ses distances par rapport à la judéité.

Chez Jérôme, il y eut longtemps fascination mêlée de culpabilité: adolescent, il ne pouvait s'empêcher de dessiner des croix gammées, tout en éprouvant le besoin de bien différencier les bons des méchants. Mais les bons sont des faibles, de peu enviables persécutés. L'ambivalence se décèle très vite derrière la surenchère de l'affirmation judéo-française. Plus que de la terreur, il semble avoir hérité de la honte.

3 - 2 - 4 - Les étapes du labyrinthe selon les enfants

Tout comme se sont différenciées, selon les enfants, les séquelles de la Shoah, se différencient aussi leur cheminement dans ce que nous avons appelé le *labyrinthe* du dégageant. Ces différenciations peuvent être analysées en fonction des critères suivants:

- Le sexe (influençant les modalités de l'identification aux parents)
- Le rang dans la fratrie (influençant les stratégies personnelles pour trouver sa place dans la famille)
- Le projet des parents pour leur famille, et la profondeur de leur entente
- L'injonction majeure des parents à la naissance (ou à la conception) de l'enfant, souvent scellée dans le prénom qui lui a été donné
- La manière dont le frappent les séquelles de la Shoah et la manière dont il entend l'injonction parentale, qui vont dépendre de son équation personnelle, celle-ci pouvant être définie par la manière dont il est entré dans la vie, lors de son tout premier souffle, et dont s'est orienté l'axe existentiel qui s'affermira en fonction de ses expériences
- L'histoire personnelle, tissant les fils de l'histoire familiale et de l'histoire collective contemporaine.

a - Forces collectives et conjoncturelles

Dans les récits des *enfants* sont cités:

- Les travaux des historiens
- Le procès Eichmann
- Une exposition sur la Shoah
- La guerre des Six jours
- Les films sur la Shoah et surtout, *Shoah* de Lanzman
- L'arrivée des Juifs d'URSS en Israël
- La profanation de tombes à Carpentras
- La menace des bombes irakiennes sur Israël (la guerre du Golfe éclate quelques mois plus tard).

b - Les cheminements individuels, ou les forces individuelles

Jeanne

Période de malaise traduite par une scolarité tumultueuse et des psychothérapies inopérantes

Une quête dans les livres, les films

L'exposition sur la Shoah déclenche un supplément de parole de la part de la mère, mais aussi les cauchemars

Les questions au père, à la grand-mère

Les exposés en classe

La revendication de l'identité juive, en particulier de la souffrance

Un passage par la synagogue

Le film *Shoah* renforce la complicité entre grand-mère et petite-fille.

Et finalement le choix d'Israël où elle a trouvé le lieu qui lui convenait: Jeanne étudie assidûment la pensée juive; elle exerce une profession impliquant une connaissance de l'histoire juive récente; elle écrit des nouvelles; elle s'intéresse au yoga.

Dans l'arbre généalogique: Jeanne se situe en tant que judéo-israélienne, ouverte aux mariages mixtes. Pour sa famille, elle est celle qui a fait son 'Alyah et, en ce sens, a un statut quelque peu prestigieux. En ayant fait le choix d'Israël, elle peut être considérée comme contribuant à ce que *ça ne recommence pas*.

Des quatre enfants, elle est celle qui a franchi le plus grand nombre d'étapes. Elle semble avoir eu pour charge la mémoire. Elle semble avoir pu s'identifier à sa mère, non seulement en tant que terrorisée mais aussi en tant qu'engagée dans l'action. Tout comme sa mère adolescente, elle fut leader dans sa classe. Mais elle prend systématiquement le contre-pied de sa mère dans un certain nombre de domaines du fait d'une difficulté relationnelle définissable en termes de difficulté à reconnaître mutuellement leurs souffrances spécifiques.

Cette difficulté relationnelle avec l'*imago* maternelle peut être considérée, chez Jeanne, comme l'*hypocentre* d'une problématique déplacée sur l'*épiceutre* de la Shoah. *Ma mère, elle a le monopole de la souffrance*.

Mathilde

Enfance et adolescence apparemment sans problème mais un échec retentissant au concours de l'ENA

Passage par la synagogue, vers douze-treize ans, *pour faire comme ma soeur*

Dix années de psychanalyse grâce à quoi elle comprend:

- Que n'étant *pas de la France profonde*, elle n'a *pas le profil* des cadres de la nation;
- Pourquoi elle est prise de panique chez les petits commerçants de son quartier;
- Et surtout sa problématique de *cadette*.

Un pèlerinage en Russie sur les traces de sa famille maternelle.

Un séjour de deux ans au *bout du monde* (au Japon) où elle découvre une certaine sagesse.

Née pour effacer le passé, en fait c'est le passé français qu'elle nie: *Je ne me sens pas française*.

Elle ne peut pas non plus vivre en Israël, c'est trop près. Elle n'est de nulle part, ce qui lui ouvre tous les horizons, et surtout *le bout du monde*. Elle aurait volontiers prolongé son séjour au Japon.

Dans l'arbre généalogique: elle a une fille, à qui elle est heureuse d'avoir transmis au moins ce qu'elle a: l'appartenance; et les enfants seront automatiquement Juifs. Elle n'est pas hostile aux mariages mixtes, mais elle ne peut s'imaginer vivre avec quelqu'un qui ne soit pas *comme elle Juif*, c'est-à-dire *très compliqué, très névrosé, pas de la France profonde* et sous la menace.

Mathilde semble combiner en elle l'aspect victime de sa mère et la tendance de sa grand-mère à voir l'envers des choses. N'est-elle pas le contraire de sa soeur aînée ? L'*épiceutre* Shoah, devenu chez elle l'impression d'une catastrophe imminente lui est devenu compréhensible par une analyse où elle a pris conscience d'un aspect primordial de son *hypocentre*: son statut de cadette.

Jérôme

Période de fascination pour la Shoah

Quête dans les livres, d'abord sur la guerre, ensuite sur la Shoah

Vocation de l'histoire

Passage par la synagogue, essai de vie *kacher* (conforme aux lois religieuses) et étude de la pensée juive

Désir de vivre en Israël.

Dans l'arbre généalogique, les enfants de Jérôme ne seront pas Juifs selon la définition rabbinique, mais à ses yeux ils seront Juifs et il veut leur transmettre une judéité dont le meilleur, pour lui, éclôt en Israël, *l'aventure moderne des Juifs*. De tous les enfants, c'est bien lui qui semble parachever une double réussite:

D'une part il *efface le passé* : il efface la rupture intervenue dans la vie du père en réalisation son projet d'intégration à l'élite culturelle française. D'autre part il contribue à éviter que ça ne recommence: il mise sur Israël et, avec les arguments de l'historien, il minimise l'impact de la Shoah sur la création du jeune Etat. Ce faisant, il colmate la rupture entre son père et sa mère, en unissant les aspirations judéo-françaises de son père et le désir de sa mère de ne transmettre à ses enfants que les dimensions positives du judaïsme, ainsi que le sionisme du grand-père maternel.

Négligeant l'*épice* de la Shoah, dont l'aspect honteux semble le gêner beaucoup, il n'éprouve pas le besoin d'aller fouiller l'*hypocentre* de sa personnalité et de rencontrer, en lui comme tout un chacun, la victime potentielle.

3 - 2 - 5 - Individuation et positionnement dans la famille

Tout se passe comme si:

1 . Dans la famille B chacun des membres s'individualisait et se différenciait en développant, et en réinterprétant selon son équation personnelle et la conjoncture de l'époque, un ou plusieurs des désirs non aboutis de ses parents

2 . Chacun héritait aussi de certaines des contradictions intérieures qui avaient mis obstacle à la réalisation de leurs désirs et de l'impact des obstacles (crises, traumatismes) venus de l'extérieur

3 . Chacun de ceux des membres d'une génération cherchait sa place au sein de la famille et, ce faisant, dans la société, dans une sorte de tension évolutive s'appuyant préférentiellement sur l'un ou l'autre des facteurs dynamisants qui ont soutenu le déroulement de la vie de leurs parents

4 . Même les désirs auxquels l'un et/ou l'autre parent a renoncé, suite aux événements extérieurs ou à la maturation personnelle, continuaient à influencer les rêves et les projets des enfants.

Du côté paternel comme du côté maternel, les enfants de la famille B ont hérité du désir d'intégration à la France:

Côté paternel, judaïsme et appartenance française s'alliaient dans une combinaison renforçant les deux identités. Cependant les pressions de la société ambiante (nous sommes en France où la laïcité, valeur très appréciée, se confond avec un jacobinisme uniformisant) ainsi que les difficultés que pose dans la vie quotidienne le respect des traditions religieuses juives, semblaient faire peu à peu de l'intégration à la société française une assimilation restreignant, peut-être jusqu'à l'extinction, l'expression des origines juives.

Côté maternel, l'abandon du judaïsme traditionnel au profit d'une identité française et socialiste faisait de l'assimilation une perspective beaucoup plus immédiate.

A ce désir d'intégration s'opposaient toutes sortes de freins d'ordre psychologique et d'ordre sociologique qui pouvaient très bien ne pas être ressentis temporairement mais qui, dès l'apparition d'une crise, allaient resurgir dans toute leur acuité: ils donnent alors leur couleur juive spécifique aux différents traumatismes. Ainsi, la crise de 29 pour Henri n'a pas que des effets économiques sur sa famille, elle est le rappel des oppositions antisémites à l'intégration désirée. Chez Tania, la cruauté des pogroms était une réalité que ses propres parents avaient connue. C'est ce qu'elle a immédiatement à l'esprit, dès les années 30, quand elle pressent le déferlement nazi. Chez Simone,

à l'impact des peurs associées chez Tania au souvenir des pogroms et à leurs fantasmes (et que celle-ci n'a peut-être pas définies à sa fille, les laissant dans un silence grevé de *non-dit*), va se greffer en les renforçant, sur l'impact des peurs léguées par le père vis-à-vis des Allemands, les seules peurs dont elle puisse être consciente. L'intégration en France de la famille de Simone étant beaucoup plus récente, les facteurs qui lui font opposition sont beaucoup plus vite à la conscience de ses parents: sa mère mise surtout sur le socialisme international, son père regarde du côté du futur Israël.

La guerre, la Shoah, sont un bouleversement complet: la vue de l'horreur (le Vel d'Hiv, le Lutétia tout particulièrement), d'une horreur associée irrémédiablement à la folie antisémite. La relation ne fut pas d'une immédiate évidence. Mais elle l'est devenue. Les effets de la guerre ont été effacés, mais la Shoah est devenue l'*épice* des bouleversements émotionnels de la famille. Chacun en est *marqué* dans ce que nous avons appelé son *hypocentre* personnel et que nous avons situé en ce lieu de la psyché où se nouent les tous premiers attachements. Les quatre enfants de Henri et de Simone héritent des conséquences de la *vue du mal*, expérience indissociable de leur appartenance juive. Cependant chacun hérite de l'un ou l'autre des aspects du désir des parents et des facteurs contradictoires de ce désir avec, en plus, la conscience de la Shoah ouvrant un arrière-fond mental et émotionnel d'extrême intensité. De ce fait, c'est avec une conscience personnelle paradoxalement suraiguë par l'indice *communauté de destin* que chacun s'engage dans sa quête existentielle et cherche sa place dans la vie. Comme tout un chacun, ceux de la Deuxième génération doivent faire émerger leur projet en tant qu'individu, mais ils ne le peuvent qu'en affrontant leur propre image de l'identité juive, de ce qui la conforte et de ce qui lui est hostile, autrement dit en se questionnant, sur leur relation à l'Autre.

Sortir des séquelles de la Shoah ? Le postulat se révèle pure utopie. La communication, au sein de la famille B, à propos du judéocide n'est pas encore possible (l'ordinateur du père de Jeanne tombe en panne quand elle le questionne). Chacun est loin d'avoir élucidé la part de l'*épice* Shoah et de son propre noeud individuel. Mais une utopie ne joue pleinement son rôle qu'en demeurant telle: un horizon s'éloignant de celui qui le cherche, un horizon infiniment dynamisant et transcendant les contradictions individuelles. En l'occurrence, pour la famille B, il s'agit d'une lutte avec les séquelles de la Shoah et d'abord de la nécessité d'un double engagement, d'une part dans la vérification des faits passés (l'événement toujours *incroyable* et les événements plus lointains), dans leur jugement et dans leur transmission, d'autre part, dans la conscience d'une vulnérabilité première dont la judéité, et l'angle d'insertion individuel en elle, est peut-être avant tout un rappel constant.

TROISIÈME PARTIE

QUATRE FAMILLES AVANT, PENDANT, APRÈS LA SHOAH

Introduction Présentation de quatre familles

La meilleure façon de ne pas déformer les témoignages c'est de les entendre. Notre intention, ce fut dit dans l'introduction, n'était pas tant de décrire de manière abstraite ce long processus de transmission-transformation, que de le rendre perceptible à la lecture des témoignages eux-mêmes. Il s'agissait en quelque sorte de respecter l'extrême singularité des expériences des témoins et de leurs enfants tout en les resituant dans le contexte de cette *communauté de destin* au sein de laquelle chacun peut simultanément se reconnaître comme tout à fait autre et semblable; d'une communauté de destin engagée dans un travail sur elle-même qui nous paraît sans précédent dans son histoire. Il s'agissait aussi de sauvegarder l'intensité du *récit-de-vie-témoignage*, intensité que toute analyse dissoudrait immédiatement; or, cette qualité d'intensité est essentielle à la compréhension de la transmission de ses séquelles de la Shoah ainsi qu'à la transformation de celles-ci en forces de vie.

Une cinquantaine de témoignages ont pu être enregistrés. Sont présentés dans les pages suivantes ceux qui ont été recueillis auprès des membres de quatre familles:

Famille de Karina

Des Juifs bien intégrés à la bourgeoisie parisienne et qui auraient peut-être oublié leur origine sans la Shoah. Le père et la mère (déportée à Auschwitz) vivent à Paris. Leur fille, Orna, née juste avant la guerre, est psychanalyste. Leur fils, né juste après la guerre, vit aux Etats-Unis. Orna se remet difficilement de l'impact du *non-dit-mal-dit*. Quant à son frère, dit-elle, il ne veut rien entendre.

Famille de Léa

Pour eux la solution de la question juive était celle qui devait sauver le monde de tous ces problèmes: le communisme. Ils ont dansé l'Internationale dans les quartiers populaires de Bruxelles et ont cru en Staline bien longtemps après sa mort. Leurs enfants ignorèrent leur identité juive jusqu'à un âge avancé. La vie de Léa (déportée à Auschwitz) est une succession de traumatismes, le premier étant la mort de sa mère quand elle avait neuf mois, le plus cruel étant la mort accidentelle de son fils aîné. *L'encastrement des traumatismes*, le *non-dit-mal-dit* puis *trop-dit*, les deuils *non-perlaborés*, eurent des effets très diversifiés selon les enfants. Ils n'apprirent que relativement tard qu'ils étaient Juifs. Pour l'un, le malaise persiste eu égard à l'identité juive; pour l'autre, la quête de soi, ouverte à l'universel, se double de la conscience aiguë de devoir prolonger l'engagement de la mère dans l'oeuvre de mémoire. Le troisième, avec sa compagne, cherche en Israël une identité juive dans une tradition qu'il découvre avec enthousiasme sans pour autant être prêt à en accepter toutes les contraintes.

Famille d'Arlette

Ses parents avaient fui les pogroms de Russie en direction de l'Amérique, et avaient fait halte à Paris, sans autre prétention que le bonheur familial. Arlette fut déportée à Auschwitz avec son mari. Elle est revenue, mais son mari, blessé au pied, fut fusillé sur la route du retour. Veuve très jeune, comme sa mère, ayant charge d'enfants en bas âge, comme sa mère, Arlette a tout assumé sans un mot de plainte. Avec le fils aîné, à Paris, impossible de parler du passé. Cependant, au grand étonnement d'Arlette, la fille de celui-ci s'intéresse à la vie de sa grand-mère et la questionne. Le

fil cadet, Marcel, est tombé amoureux d'Israël au premier voyage qu'il y fit avec sa femme (dont le père est mort à Auschwitz). Bientôt il y part avec toute sa famille. C'est un double *retour*: à la terre ancestrale mais aussi aux traditions religieuses écornées déjà avant la guerre, sous la pression économique, et réduites ensuite à l'observance de Kippour. Avec sa femme, ils décident de mener une vie strictement conforme à l'orthodoxie. Mais les enfants, d'abord heureux de leur nouvelle vie, ont du mal à supporter le régime traditionnel. Sous le poids d'un deuil insuffisamment *perlaboré*, d'un *non-dit* de la souffrance puis de contraintes rituelles auxquelles ils ne sont pas habitués, les trois aînés réagissent par la révolte. Un nouveau deuil frappe la famille: la femme de Marcel meurt d'un cancer. Quand nous rencontrons la famille, la cadette, née en Israël, revient d'un pèlerinage à Auschwitz, moment d'intense émotion libératrice.

Famille d'Ida

Les parents d'Ida étaient des Juifs alsaciens, amoureux de l'Alsace, mais aussi parmi les rares militants sionistes français de l'avant-guerre (tendance sionisme religieux). Tous ceux de leur famille restés en Pologne et en Europe de l'Est ont *disparu*. Il *fallait se souvenir*, a entendu leur fille toute son enfance, et il *fallait aller dans le pays des Juifs*. Fabienne a entendu la double injonction familiale. Dès qu'elle eut son bac, elle partit en Israël. Elle y fit des études d'histoire (en particulier l'histoire de l'antisémitisme), et travailla quelques années au Yad Vachem. Quelque peu libérée du *il fallait*, après s'y être soumise au point, quelques années durant, de fuir tout ce qui était français, elle se retrouve elle-même avec un plaisir mêlé d'humour et se positionne: Israélienne d'origine française et fidèle à une tradition religieuse juive dénuée de tout rigorisme. Tout comme avec la famille B, avec la famille d'Ida, nous sommes en présence de noyaux familiaux dont les membres directs n'ont pas connu la déportation: les parents d'Ida ont passé toute la guerre en France; et ni la mort du père de son mari (avant la guerre) ni la mort de sa belle-mère (pendant la guerre), n'ont eu pour cause les persécutions nazies. Cependant l'écoute des récits d'Ida, de Michel et de leur fille fait comprendre comment la Première génération toute entière, quelque soient les conditions dans lesquelles ses membres ont subi la Shoah et bien qu'il faille distinguer parmi eux les déportés et même faire des distinctions selon les statuts des camps, est la génération des *rescapés*, c'est-à-dire aussi des *témoins*.

Transformation des séquelles de la Shoah en mémoire

En prenant connaissance de ces témoignages, nous pourrions être attentifs, entre autres:

- A la transmission des séquelles de la Shoah à la Deuxième génération, en particulier sous l'effet du deuil non perlaboré conjoint au *non-dit-mal-dit-mal-entendu*, (un *trop-entendu* pour Béatrice)
- Aux efforts (passant par toute la série d'étapes) de chaque enfant pour se positionner dans le lignage familial, par rapport à la judéité et par rapport à la mémoire
- A l'appui que les efforts individuels trouvent dans les forces collectives (cadres du deuil, pèlerinages, nouveaux événements...) pour procéder à la transformation des séquelles du choc en souvenir
- A l'impact des questions venant de la Troisième génération.

Nous entendrons:

- A Paris: Karina (déportée à Auschwitz) et sa fille (née avant la guerre)

- A Bruxelles, Léa (déportée à Auschwitz), son mari (caché) et deux de ses fils (nés après la guerre); à Jérusalem, son plus jeune fils et sa fiancée
- A Paris, Arlette (déportée à Auschwitz); à Jérusalem son fils (né avant la guerre) et deux de ses petites-filles
- A Jérusalem, Ida (cachée), son mari (ancien résistant) et leur fille.

Chaque témoignage sera accompagné de quelques commentaires, renvoyant aux étapes du *labyrinthe* explicité dans notre 2° Partie, puis, sauf ceux de Karina et de sa fille, par une reconstitution du fil chronologique du récit.

1 — Karina

1 - 1 - Récit de Karina : *J'avais ma fille, il fallait que je revienne*

Karina est la première personne que j'ai rencontrée; elle est rescapée d'Auschwitz. Son mari, L., assiste à l'entretien; il intervient à plusieurs reprises, donne des précisions, s'en excuse; mais sa présence structurante rassure Karina. L'entretien a lieu dans leur salon; Karina a préparé du thé et des gâteaux. Ses coordonnées m'ont été données par l'Amicale d'Auschwitz. Au téléphone, elle accepte aussitôt de témoigner tout en me prévenant: *Je ne sais pas si mon histoire peut vous servir, elle est particulière et, le plus curieux, nous nous le disions encore l'autre jour avec une amie, même pour celles avec qui j'ai été là-bas au même moment, ça a été tout autre chose.*

Le récit de Karina est du registre factuel; le ton est gai, le rire fuse souvent. Cependant son mari reste grave, comme inquiet.

1 . Les origines: des Juifs *libres-penseurs* en Europe Centrale

— *J'aimerais bien que vous me parliez d'abord de votre enfance, de votre famille.*

Karina: *Nous avons vécu dans une ville qui avait énormément hérité de la culture autrichienne. Je ne peux pas dire qu'il y avait un philosémitisme, mais il n'y avait pas un antisémitisme embêtant. Il y a des gens qui disaient qu'ils n'aimaient pas les Juifs mais ils n'allaient que chez les docteurs juifs, dans les magasins juifs (rires), vous voyez!... Mais c'était avant que ça commence.*

Il y avait même des choses qui n'existaient pas en France: par exemple, dans les écoles, il y avait toutes les semaines une heure de religion, une fois, c'était un pope, une fois c'était un rabbin, une fois c'était un prêtre catholique et une fois c'était une dame qui faisait un peu une méditation laïque. C'était quand même formidable pour cette époque! Ca nous a donné une très grande ouverture. Moi, j'étais passionnée par toutes ces histoires; tout le monde l'est! Et c'est comme ça que j'ai su aussi l'histoire juive. Autrement...! Nous avons des professeurs remarquables, qu'ils soient orthodoxes, catholiques ou juifs, c'était formidable la façon dont ils nous ont enseigné.

Ma famille n'était pas du tout religieuse: c'étaient des libres-penseurs depuis plusieurs générations, suite à une histoire curieuse. Mon grand-père avait épousé une tzigane et son mariage avait été très mal vu par la famille. Alors, du côté de mon père, ils étaient tous libres-penseurs — je n'ose pas dire virulents — mais libres-penseurs et francs-maçons.

J'avais une tante qui se disait religieuse; elle mangeait du «matse» ⁸⁵⁷ avec une côtelette de porc! (rires). C'était un judaïsme très spécial! Je vous raconte ça parce que ça m'a toujours frappée. Même les gens les plus pauvres faisaient le cochon; il n'y avait pas où acheter de la viande sauf le jour du marché. Alors nous faisions le jambon nous-mêmes et moi, je continue, je sais préparer un jambon!

⁸⁵⁶ - Karina nous parla très peu de sa vie après sa déportation. Sa fille, Orna nous donna plus d'éléments d'interprétation que des faits purement purement biographiques; aussi n'avons-nous pas reconstituer, comme pour les autres témoignages, le fil chronologique de leur vie.

⁸⁵⁷ - matza: pain azyme consommé pendant les sept jours de Pessah, en souvenir de la sortie d'Egypte.

Comme les habitants n'étaient pas particulièrement antisémites, les Juifs envoyaient à Pâques quelques morceaux de pain azyme chez les voisins et, en échange, eux, les catholiques, à Pâques, faisaient du kugloff (gâteau) et ils nous envoyaient des morceaux de kugloff bénis par l'Eglise.

— Vous fêtiez Pâques, le Seder ?

Karina: Il y avait un grand repas; des oncles, des cousins, venaient. Nous mangions quand même du pain azyme et puis, il y avait cette coutume du verre, vous savez, qu'on boit en l'honneur du saint qui vient. Ca m'a toujours passionnée, cette histoire-là, mais je n'en ai jamais rien su de plus⁸⁵⁸.

Alors, après, quand le nazisme a commencé... Il y a eu un nommé (?) qui a pris des leçons hitlériennes et qui a commencé à agir en tant qu'antisémite professionnel, qui disait qu'il y avait trop de professeurs juifs dans les lycées... là ça a commencé⁸⁵⁹.

Puis à l'université, ils essayaient de nous empêcher de suivre les cours. C'étaient surtout contre ceux qui faisaient du droit. Mais j'étais en sciences et là, on travaillait tous ensemble. J'ai encore des contacts avec les gens de cette époque.

2 . Les études en France, la rencontre avec son mari

Karina: C'était la coutume, les gens allaient à l'étranger pour terminer leurs études. Alors je suis allée chez mon futur beau-père...⁸⁶⁰

L. (le mari de Karina): Tu as d'abord fini ta chimie à Strasbourg.

Karina: C'est vrai! Vous voyez, c'est pour ça que je lui ai demandé d'être là, parce qu'il y a des choses que j'oublie... Oui, on disait: c'est toujours l'industrie textile qui commence; et quand on parle de textile, on parle de colorant; alors je suis allée une année à Strasbourg en me disant: là, on parle allemand, ce sera plus facile; puis je suis allée me spécialiser à Paris... Et voilà! Voilà le résultat! dit-elle en se tournant vers son mari avec un sourire complice.

— C'était en quelle année ?

Karina: Oh! Je suis très fâchée avec les chiffres!

L.: Pendant l'année scolaire 37-38.

3 . Les lois anti-juives en France

Karina: On s'est marié, on a attendu notre fille, et après ont **commencé** les embêtements...⁸⁶¹ On ne se rendait pas compte que ça irait à ce point... (silence)... Mon beau-père et mon mari ont été limogés ; on ne pouvait plus aller au marché, ou seulement à la fin... enfin toutes les brimades idiotes nous sont tombées dessus. La soeur de mon mari et son mari sont partis dans le Midi. Mon beau-père a dit: moi, je n'ai rien à cacher, nous restons, et nous sommes restés avec lui... (silence)

Le mari de Karina prend la relève et précise qu'il réussit à trouver un petit emploi qui lui faisait traverser toute la Région Parisienne.

⁸⁵⁸ - Karina fait sans doute allusion à la coupe de vin bue, le soir de Pessah, en l'honneur du prophète Elie dont la venue devrait précéder celle du Messie.

⁸⁵⁹ - Répétition du *ça a commencé*...

⁸⁶⁰ - Trouble de Karina: elle évoque son beau-père, déporté en même temps qu'elle mais qui n'est pas revenu. L., son mari intervient.

⁸⁶¹ - Il se trouve que *les embêtements commencent* au moment de la naissance de leur fille. Karina parle soudain au présent. A Auschwitz, le souvenir de sa fille sera le principal aiguillon de son désir d'en revenir.

L.: *C'est un jour où j'étais à mon travail que les Allemands sont venus... Ils ont trouvé mon père et ma femme...*

Karina: *On avait caché la fille; elle avait quatre ans. Des amis nous avaient dit: vous devriez partir... Il y a des gens qui devaient savoir; mais nous, nous ne savions rien. Ils nous ont trouvé un endroit où on l'acceptait sans papier d'identité, sans rien. On a fait partir la fille; on l'a mise là-bas anonyme... et ça m'a énormément aidé parce qu'à l'idée de savoir l'enfant dehors... il faut que je revienne. Je ne savais pas ce qu'elle était devenue.*

4 .L'inimaginable

Quelques indices de l'imminence du danger, *après-coup*, se révèlent avoir été perçus, mais qui furent interprétés, sur le moment, comme sans conséquence:

Karina: *On a quand même eu l'idée de ce qui se passait. Avant mon mariage, j'étais allée en Allemagne et on a vu, écrit sur les bancs: "Interdit aux Juifs"... Par mon beau-frère, qui vivait en Allemagne, on savait qu'il y avait des gens qui, tout d'un coup, disparaissaient... On n'y attachait pas trop d'importance: on était en France; l'armée française, la plus forte du monde! Tant pis pour les Boches! On n'avait jamais imaginé que les Boches, un jour, régneraient en maîtres... Les Gamelin, les Anglais, l'armée française... on nous racontait des histoires; c'est bien pourquoi les Français n'ont rien compris... en trois semaines l'armée anéantie! Personne n'y a rien compris!*

Premier choc: choc commun à tous les Français, l'imprévisible anéantissement de l'armée qu'on croyait la plus forte du monde. L., mobilisé trois mois, revient à Paris en Juin 1940.

L.: *A Paris, quand on est arrivé, on a vu, dans les bistrots, des gens qui prenaient l'apéritif, qui fraternisaient avec des Boches. On a vu, dans les journaux, une propagande antisémite féroce... C'était absolument inimaginable pour nous! Mon père s'était replié à Bordeaux avec ma soeur; nous lui avons écrit de ne pas revenir. Mais il a dit: il faut que je revienne...*

Karina: *C'était le type, vous savez, légion d'honneur, barbichette... le type français depuis toujours... Fonctionnaire... Il ne pouvait pas comprendre! Et un beau jour...*

L.: *On a vécu comme ça. J'ai eu un petit poste; on élevait un cochon...*

Karina (rires): *Je leur ai appris à élever le cochon, il fallait le faire!*

L.: *On a vécu comme ça. Les Boches ne nous ont rien fait...(..) Et puis en 44, ça a commencé à se gâter. Beaucoup de nos amis ont été pris... Mais ça touchait surtout Paris et il y avait le grand argument de Vichy: les Français juifs, on ne leur ferait rien...*

Donc, en Février 44, on a envoyé notre fille; et, je m'en rappellerai toujours, c'était un mardi, les Boches sont venus à 9h du matin chercher toute la famille; ils avaient toute une liste: ma mère, ma grand-mère, qui était morte depuis quelques années, ma soeur, ma femme, les enfants. Mon père était seul à la maison; Karina était partie faire des courses. La femme de ménage est allée la prévenir de fiche le camp, mais elle n'a pas voulu que mon père parte seul; alors elle est partie avec lui à Drancy...

Karina: *Moi, je suis allée comme ça! D'ailleurs, ça les a épatés les Boches, quand ils m'ont vu arriver!*

— *Vous ne vous doutiez de rien ?*

Karina: *Pas du tout! Même, quand j'étais à Auschwitz, je ne croyais pas la moitié de ce que les gens racontaient, des gens qui étaient là depuis des années. Je me disais: "Ils sont dingues!"... J'ai*

vu mon beau-père il y a 4 h, je demande où il est, et ils me font un geste, comme ça, vers la cheminée! Je me dis: "Mais ils sont dingues!" (silence)... On ne peut pas croire!⁸⁶²

— Peut-être que ça vous a aidé, ne pas croire ?

Karina: Non. Moi, j'étais convaincue que je reviendrai⁸⁶³. Je crois que tous les gens qui m'ont connue disaient: "S'il y en a une qui revient, c'est Karina!" Mais personne n'avait idée de ce qui se passait: on pensait que ce ne serait pas drôle, qu'on travaillerait... Mais personne n'imaginait ce qui se passait là-bas. On ne savait pas... On avait la radio anglaise, mais même les autorités anglaises ne croyaient pas; personne ne voulait croire, personne ne voulait croire.

5 . Auschwitz, la vue du mal

— Vous êtes restée combien de temps là-bas ?

— C'est le mari de Karina qui répond: de Mars 44 à Mai 45.

Karina: La première chose, en arrivant, ils vous mettaient à poils et vous rasaient les cheveux. C'était le service d'accueil, si je peux dire. On vous arrachait vos vêtements, on vous rasait, on vous amenait à une douche froide, un petit chiffon pour s'essuyer, et ils vous donnaient les vêtements du camp, des haillons; les vêtements rayés étaient déjà une promotion. Et les poux se jetaient sur la chair fraîche, mais du fait qu'ils nous rasaient le pubis, les bras, la tête, tout, les poux n'avaient pas où se cacher.

Quand on est arrivé, ils nous ont dit: "Jetez vos valises sur le ballast, vous les retrouverez." Pensez... Il y avait un commando qui était chargé de trier ces valises. Quand ils ont ouvert, il y avait un enfant que la mère avait caché là pour l'étouffer parce qu'on lui avait dit: si tu vas avec l'enfant, tu seras tuée. Il y avait des gens qui savaient... Alors elle a caché cet enfant dans la valise où il s'est étouffé; et elle a survécu... C'était ça Auschwitz; c'était pas seulement la faim, le froid... des scènes...⁸⁶⁴

6 . Les facteurs de survie

J'avais quand même un énorme privilège par rapport à d'autres: je parlais allemand⁸⁶⁵, donc je comprenais la langue, je savais quand il ne fallait pas être dans la rue.(...) Alors j'ai pu interpréter, j'ai pu aider⁸⁶⁶ beaucoup de gens;(...) Avec des pelles et des pioches, il fallait défricher des terres; il fallait transporter des briques. Mais on n'a jamais bien compris: on prenait des briques dans un tas, qu'on devait tenir comme ça. (Karina fait le geste de soulever), on les mettait dans un autre tas, le lendemain, on disait qu'on s'était trompés, il faut les remettre! Et puis il fallait courir; et ils nous tapaient dessus, et ça criait, épouvantable, chacun criait plus fort que l'autre...

Il fallait beaucoup marcher... mais vous n'étiez pas au camp, parce qu'au camp, avec la fumée jour et nuit, c'était... puis c'était sale, c'était d'une rare saleté... les poux... et avoir des poux, c'était le commencement de la fin parce que quand on n'arrivait pas à se tenir propre...⁸⁶⁷ J'avais entendu des paysans dire que quelqu'un qui n'a pas de poux n'est pas en bonne santé. J'ai vu ça au

⁸⁶² - Une des principales dimensions du choc: l'incroyable. Karina en parle au présent.

⁸⁶³ - Principal facteur de sa survie selon Karina: elle est persuadée qu'elle reviendra. Ne doit-elle pas revenir pour sa fille ?

⁸⁶⁴ - Tu tomberas en démente au spectacle que verront tes yeux. Dt. 28, 34.

⁸⁶⁵ - Autre facteur de survie: connaissance de l'allemand.

⁸⁶⁶ - Autre facteur de survie: solidarité, sauvegarde de la dignité

⁸⁶⁷ - Facteur de survie: souci de l'hygiène

camp: d'un coup, les poux quittaient une camarade; on la voyait qui ne se grattait plus. Ca vient de la température; au dessous d'une certaine température du corps, les poux s'en vont.(...)

Il n'y avait pas que des Juifs au camp: la cuisine, la couture, les bons métiers, étaient tous dans les mains de ceux qui s'appelaient «les politiques»; alors ceux-là travaillaient à l'abri.

— *Vous aviez des contacts avec eux ?*

Karina: Oui, du fait que je parlais allemand. Et je suis quelqu'un qui... je n'ai jamais eu la sensation de peur! Je n'étais probablement jamais être là où je devais: c'était un péché mortel d'aller dans leur camp de travail. J'y allais! J'y allais avec une telle conviction⁸⁶⁸ que personne ne se demandait... C'est ma nature; je n'avais pas peur. Je me disais: qu'est-ce qui peut m'arriver maintenant ? Je savais que j'avais ma fille dehors; j'avais mon mari. Je me disais: il faut quand même que j'essaie de m'en sortir. Et ça m'a beaucoup aidée. Parce qu'il y avait des moments où on se disait: est-ce que ça vaut la peine de continuer ? Il y avait des moments atroces... Une fois, ils nous ont fait entièrement déshabiller, mettre à genoux, les bras en l'air... Ils nous ont laissés tout une nuit comme ça! Ils ont fait venir des camions... Parce qu'ils regardaient ceux qui étaient trop maigres... et directement... (Karina fait un geste)... Alors c'était bien pire! Car ceux-là, ils savaient où ils allaient, et c'étaient des hurlements...

Le fait qui nous a protégés⁸⁶⁹ de tout, si je peux dire, ce qui m'aidait: eh bien, nous étions trois: Tina, qui était médecin; elle est toujours là; elle avait deux enfants dehors; et Elena... Parce qu'on ne savait pas ce qu'étaient devenus nos conjoints... L'idée qu'il fallait revenir... Donc elle, (Karina pense à sa fille) elle était en sûreté. Donc il fallait revenir.

On disait "organiser"⁸⁷⁰, organiser un morceau de pain, chiper quelque chose, se débrouiller... Et rester propre. Ca m'a aidé. On avait la possibilité de se laver tous les jours. Mais on était tellement fatiguées... Et il fallait ménager la savonnette, une savonnette qu'on rachetait: c'était la ration de pain. Alors il y avait: "Je prends la savonnette ou je mange mon pain ?"

J'ai vu dans le blockhaus une qui jeûnait le jour du Grand Jeûne. Et en souvenir des morts, ils faisaient une sorte de bouchon de liège dans lequel ils mettaient un peu de laine dans un peu d'huile, et ça brûlait toute la nuit... Il y avait quand même des gens très croyants... Ils chantaient des chants religieux, ils se tenaient très propres; ils étaient beaucoup plus propres. Ils ne se laissaient pas avoir. C'étaient pas des filles qui mouraient comme ça! Les Juifs polonais étaient très croyants... Il faut le faire, ça aussi!

Et puis, la chance!⁸⁷¹ Je vous raconte tout ça, c'est un ensemble... Un jour, on cherchait des chimistes... On s'inscrit... Il y avait une petite maison qui servait au chef. Il nous fait entrer là. Et viennent trois messieurs, tout ce qu'il y a de plus distingué; des Allemands. Ils nous questionnent sur nos études. Je parlais bien allemand, je dis: "Chimie organique." Il dit: "C'est très bien! "Et le chef du camp dit à ces messieurs: "Asseyez-vous." J'ai pris ça pour moi aussi! Je me suis assise (rires), il m'a foutue dehors! Je crois qu'il n'y aurait pas eu les Allemands, il m'aurait tuée! Ma

⁸⁶⁸ - Facteur de survie: caractère de Karina, mélange de vitalité, confiance en soi, audace et naïveté.

⁸⁶⁹ - *Auto-protection* générée par le petit groupe solidaire; à différencier de la *défense* qui demande en minimum de moyens. Le fait d'être étroitement lié à d'autres est vécu comme une protection.

⁸⁷⁰ - Facteur de survie: l'ingéniosité.

⁸⁷¹ - Le diktat du hasard. Notons bien (Karina le dit) qu'il ne s'agit pas d'une addition de facteurs de survie mais d'une combinaison de facteurs jouant tous à 100%; tout comme dans un corps vivant, estomac, coeur, foie... doivent remplir leur fonction à 100 % pour que le tout fonctionne. Mais ce fonctionnement dépend de la volonté de vivre qui l'habite. Les lois de la destinée personnelle échappent à l'analyse; elles ne peuvent qu'être constatées, du moins dans l'état actuel des sciences humaines.

carrière de chimiste a pris fin là... Et la fille qu'ils ont prise comme chimiste... l'usine a sauté... C'est que je devais revenir...

Et puis il n'y avait pas de problème, je ne savais pas ce qu'était devenu l'homme (son mari), il fallait que je sois là pour la fille... Et les gens qui me connaissaient bien disaient à mon mari: "S'il y en une qui revient, c'est ta femme!"

7 . La résistance à Auschwitz

Karina: J'ai été une nuit au Canada⁸⁷², alors là, je leur ai appris un truc: tous les manteaux de fourrure, je leur ai dit de les lacérer avec une lame de rasoir... Les Allemands qui ont reçu ces manteaux!... Et on l'a fait sur une grande échelle! Il fallait résister!⁸⁷³ Il fallait... Je sais pas... Il fallait vouloir vivre; parce qu'il y en a, en voyant ça, qui disaient: ça vaut pas la peine de vivre... Il fallait bien que quelqu'un revienne...⁸⁷⁴

9 . Le retour

Karina: On est revenu à trois. On a vécu ensemble, on est revenu ensemble. Et je disais toujours: on ne va pas nous croire!(...) Quand Elena est rentrée chez elle, il n'y avait plus de meubles. Il y avait aussi le retour qui était gratiné!... Mais le retour, c'était quand même... C'était quelque chose d'extraordinaire, le retour, vous ne pouvez pas savoir!

On a vu les Allemands fichent le camp les premiers, en essayant de nous entraîner. Moi j'ai dit: "A voir comme ils fichent le camp, ça va être bientôt fini". Alors on s'est cachées. Nous n'étions que trois. Les autres ont suivi les Allemands. Ils disaient: "Il faut continuer"... Continuer!... Moi j'ai dit: "Maintenant, moi, ça suffit. Nous agissons seules"⁸⁷⁵... Et tout d'un coup est arrivée une voiture, quelque chose de laqué comme un corbillard; et dedans, des Russes. Tina parlait le russe. Alors on est allé voir. Ils se sont arrêtés, nous ont demandé ce qu'ils pouvaient pour nous. Nous leur avons dit que nous voulions retourner en France. Parmi eux, il y en avait un qui était particulièrement intelligent. Il nous a dit: "Surtout ne quittez pas vos vêtements rayés, sinon, on vous prendra pour des putains". Et ça, ça nous a aidé. Nous avons gardé nos vêtements rayés.

Ils nous ont demandé si nous savions conduire des chevaux. Moi, je savais. Alors, ils nous ont donné un cheval et une espèce de charrette, quatre roues et une planche. Et c'est comme ça qu'on a traversé de là jusqu'à la jointure où se trouvaient les Américains. Ils nous avaient fait un papier et, à chaque relais russe, on nous changeait de cheval. C'était extraordinaire! Ce retour, c'était une des plus belles aventures.

Les Américains ont téléphoné. Ils nous ont logées. Ce n'était pas un château, mais une très belle villa où ils nous ont désinfectées et ils nous ont donné de la soupe avec des gruaux, des flocons d'avoine... Nous rêvions de nourriture! Nous étions hantées par la nourriture! Je suis revenue avec un kilo de sucre que j'ai volé quelque part! Et pendant trois jours, ils ne nous ont donné que de ce gruau! J'ai dit: "Pourquoi vous ne nous donnez que de cette infâme soupe ?" Ils nous ont dit:

⁸⁷² - Lieu de triage des objets volés aux déportés.

⁸⁷³ - Facteur de survie: inventer des moyens de résister. Dans cette résistance se mêlent rage et désir de vengeance, désir qui généralement devient désir de justice après le retour à la vie. Cf H. Klein, op. cit.

⁸⁷⁴ - Certains se sentaient-ils destinés à revenir ? Se sont-ils sentis investis du devoir de revenir par ceux qui ne pouvaient échapper à la mort ? Y avait-il par là renforcement de l'auto-injonction de survivre.

⁸⁷⁵ - facteur de survie: le flair autant que l'audace: Karina a évité les marches de la mort.

“Avant vous est arrivé un autre groupe... Elles sont toutes mortes dès qu’elles se sont mises à manger.”

Là j’ai commencé à faire de la chimie appliquée. Comme tout le monde avait des diarrhées épouvantables, il fallait le médicament miracle, le charbon. Alors j’ai cueilli des os à la cuisine; j’ai mangé avec des amies le cartilage qui était mangeable et on a brûlé le reste pour faire du charbon. Calciné, pulvérisé, ça a soigné beaucoup de gens... J’avais fait du scoutisme pendant mon enfance...

Arrivées à (nom inaudible), ils ont demandé si nous voulions téléphoner. Je savais le numéro. Sur qui je tombe ? Sur mon mari! Il était beaucoup plus ému que moi! Moi, je savais que j’étais vivante. Alors j’ai dit: “J’arrive!”... Au Lutétia, c’était la fête! Moi, je rayonnais littéralement, et lui, il avait passé toute la nuit dans un train; il était fripé, pas rasé... Tous se sont jetés sur lui: “Monsieur qu’est-ce qu’on peut vous offrir ? du thé, du café ?” Et moi, j’entendais, et je me disais: «ça commence bien!» (rires) Vous auriez vu comme ils se sont précipités sur lui!... Moi, rien! J’étais gonflée; c’était l’oedème. Se retrouver là quand on revenait d’Auschwitz, c’était quelque chose. J’étais contente. Et ils venaient le voir: “Monsieur, un peu de café ?” Je me dis: “ça commence bien.” (rires)

— Et votre fille, vous l’avez retrouvée longtemps après ?

Karina: Non, elle était déjà à la maison. Mon mari l’avait reprise dès la fin de la guerre. Et la première chose qu’elle m’a dite: “Comme tu es grosse maman!” Vous savez, on enflait, tous. C’était l’oedème de la faim... C’était sa première réaction...⁸⁷⁶

Je fais un peu de thé ?

Fatigue ? Le récit a duré près de deux heures. Karina s’est exprimée avec aisance, mais ses paroles sont parfois difficiles à comprendre: les phrases sont souvent hachées, des bouts de phrases se chevauchant les uns sur les autres, entrecoupés d’arrêts soudains. Le temps au présent se mêle au passé. Pendant le goûter, Karina ne s’étend guère à propos de ses enfants. Sa fille a divorcé et élève seule son fils. Psychothérapeute, elle aime son métier et continue à étudier beaucoup... *Parler de la Shoah avec elle ? Karina l’a peu fait, mais Oui, bien sûr, ça l’intéresse, je suis sûre qu’elle acceptera de vous voir.*

1 - 2 - Quelques remarques

Nous retiendrons du récit de Karina:

a - Les facteurs de survie selon l’ordre d’apparition dans le récit

- *L’idée de savoir l’enfant dehors, en sécurité*

- *J’étais convaincue que je reviendrai*

- *J’avais un énorme privilège: je parlais l’allemand*

- *J’ai pu aider.* Grâce à sa connaissance de la langue, Karina peut interpréter et aider. La prise de responsabilité, le souci des autres est, dans toutes les études sur les camps, considéré comme facteur de survie (cf. H. Klein, B. Bettelheim)

- *Je n’ai jamais eu la sensation de peur.(...) J’y allais avec une telle conviction...*

- *Nous étions trois qui nous répétitions: qu’il fallait revenir*

- *L’ingéniosité: on disait “organiser”*

⁸⁷⁶ - Il est difficile pour Karina d’évoquer les retrouvailles avec sa fille. Celle-ci nous dira qu’elle eut du mal à reconnaître sa mère tant elle était gonflée d’oedème.

- Le souci de l'hygiène: *rester propre* malgré la fatigue, et en renonçant au pain pour du savon
 - *Et puis la chance*: l'usine où Karina aurait du travailler sans un acte manqué de sa part, a sauté
 - La réaction de résistance: *Il fallait résister*, où pointe la satisfaction de la vengeance du sabotage *les Allemands qui ont reçu ces manteaux! (...) Il fallait résister... Il fallait vouloir vivre*
 - Le refus de partir, de suivre les Allemands quand ils abandonnent le camp: *Moi j'ai dit, maintenant, ça suffit!*
 - Le conseil adopté de ne pas quitter les vêtements rayés *sinon on vous prendra pour des putains*.
- Karina se sentait-elle non seulement destinée à revenir, mais comme devant revenir ? *Il fallait bien que quelqu'un revienne*. Le désir de revenir pour témoigner n'est pas exprimé directement mais se devine: *On est revenu à trois. On a vécu ensemble, on est revenu ensemble. Et je disais toujours: on ne va pas nous croire!*

b - L'incroyable

L'*incroyable* apparaît à plusieurs reprises:

- La défaite de la France, l'occupation de Paris, sont *inimaginables*
- La propagande antisémite féroce, *absolument inimaginable*
- La remise en cause de l'identité française: Le beau-père de Karina, *légion d'honneur, barbichette... le type "Français depuis toujours", fonctionnaire (...) qui n'a rien à cacher (...) ne pouvait pas comprendre*
- *Personne n'avait idée de ce qui se passait (...) même les autorités anglaises ne croyaient pas; personne ne voulait croire*
- *Quand j'étais à Auschwitz, je ne croyais pas la moitié de ce que les gens racontaient. (...) Je me disais, ils sont dingues.*

c - L'euphorie de la libération

C'est L., son mari qui a passé toute la guerre à Paris qui semble (du moins dans le souvenir de Karina) beaucoup plus malade qu'elle lors des retrouvailles au Lutétia.

d - L'émotion rentrée lors des retrouvailles avec sa fille

Alors que sa fille fut au centre de ses pensées durant tout sa déportation, l'instant de la rencontre se présente comme une impossibilité d'effusion affective, fait qui nous sera confirmé par Orna. Quand il est question des retrouvailles avec Orna, Karina change de sujet. Est-ce la fatigue due à tous les souvenirs qui viennent d'être évoqués et une simple coïncidence, ou bien lui est-il plus difficile d'évoquer ce moment-là précisément ?

2 — Orna

2 - 1 - Récit d'Orna, *non-dit et mal-dit*

Karina m'avait donné les coordonnées de sa fille en m'assurant que celle-ci serait heureuse de s'entretenir au sujet de la Shoah. Elle ajouta: *Oui, oui, il est important d'en parler aux enfants*. Elle avait eu quelques phrases évasives sur les difficultés de sa fille, sa solitude, son divorce. La retenue du ton n'incitait guère aux questions.

Orna, prévenue par sa mère, trouva facilement une date de rendez-vous. Psychothérapeute, depuis quelques années déjà elle a fait le lien entre son mal à vivre, sa petite enfance et l'histoire de sa mère. Elle n'est pas mécontente d'avoir l'occasion de s'exprimer à ce sujet mais s'étonne d'être submergée par le flot émotionnel.

— *Votre mère a accepté très volontiers de me parler. Elle m'a dit que pendant longtemps il lui fut difficile d'évoquer cette période; rien que le nom d'Auschwitz lui faisait mal. Mais pour elle, il est très important d'en parler, et tout particulièrement aux enfants, aux proches, que ce ne soit pas anonyme.*

Orna se gratte la gorge, prononce des paroles inaudibles, s'efforce de parler au milieu des larmes: *Je ne sais pas pourquoi je pleure.*

— *Il y a des océans à déverser...*

Orna: *Oui... enfin je m'y emploie depuis des années... Donc ça coûte très cher ce traumatisme, parce que moi j'ai été traumatisée aussi, d'une autre façon, parce que moi j'ai été cachée et puis maman, on m'a pas dit où elle était; je la réclamais: "Où elle est maman ? Où elle est maman ?" Personne ne me répondait, personne... Je trouve que c'est dur à faire passer, même 45, 48 ans après.(...) On ne m'a rien dit. Je ne sais même pas si on m'a dit au revoir... Je vois maman m'emmenant dans un autocar et les gens qui étaient devant disant: "Oh qu'est-ce qu'elle a de beaux yeux cette petite fille!" Après j'ai pensé que c'était elle ⁸⁷⁷ quand elle m'a emmenée dans cette maison.*

La petite fille de quatre ans est là, qui pleure, en même temps qu'Orna prend le regard du psychologue sur ses propres difficultés. Ce pouvoir d'analyser, mêlant à l'intensité du vécu l'effort de distanciation offert par le levier des théories psychologiques, lui donne une rare lucidité sur elle, sur les autres, qui nous a semblé commune à nombre des enfants de la Première génération, ceux qui ont été appelés les *enfants du silence*, ainsi qu'à ceux de la Deuxième génération. Mais la distance, au niveau cognitif, n'est d'aucun secours pour endiguer un émotionnel qui, avons-nous supposé, sape toutes les défenses du fait même que la reviviscence du traumatisme surprend l'individu là où celui-ci l'a touché: dans le lieu même de ses *attachements* les plus profonds.

1 . Succession de chocs, *non-dit* et *mal-dit*, l'identité anonyme

Orna: *Moi j'ai été cachée dans une pension. Je me rappelle que j'étais très malheureuse là dedans, que je demandais où était Maman.(...) Maman m'a dit qu'on ne savait pas mon nom ⁸⁷⁸ là-bas; ils ne savait que Orna... Moi, ça me paraît... Je me demande si on me dit la vérité.*

Son père vient la voir régulièrement durant toute la guerre. La guerre finie, il la reprend avec lui. Le retour dans la maison vide est un nouveau choc.

Orna: *Mon père m'a reprise de cette pension; on est revenu à la maison d'Enghien, qui était donc vide; les Allemands avaient tout pris, les photos et tout. Même les boutons de porte paraît-il, qui étaient en cuivre; je ne me souviens pas de ce détail-là, mais ce dont je me souviens c'est qu'on est rentré dans une maison vide où il n'y avait pas ma mère. En plus il n'y avait pas ma mère. Et certainement pas mon grand-père! Il a fallu remeubler cette maison. Papa a commencé à meubler*

⁸⁷⁷ - Le c'était elle est *ambigü*: Orna nous parle de sa mère, or elle vient d'évoquer la petite-fille qu'elle était. Nous verrons qu'Orna voudrait pouvoir s'identifier à une mère dont l'expérience fut tout *autre*. Orna a repris, après son divorce, son nom de jeune-fille, le même, donc, que celui de sa mère aujourd'hui.

⁸⁷⁸ - *On l'a mise là-bas anonyme*, nous a dit Karina. La question de l'identité (indissociablement identité personnelle et identité juive) et cruciale pour Orna.

le rez-de-chaussée et là aussi je questionnais: “Où elle est maman, où elle est ?” Je me souviens du premier arbre de Noël dans cette maison, un arbre de Noël dénudé, aucune décoration.(...) C’était un Noël... J’ai vraiment horreur de Noël!⁸⁷⁹

Quand sa mère revient, d’abord elle ne la reconnaît pas. Personne ne lui a annoncé son retour.

Orna: *Ce que je voulais dire c’est que, la veille de son retour, papa devait savoir qu’elle revenait.(...) Il y avait un oncle à la maison qui m’avait gardée ce soir-là. J’ai dit à papa: “Tu vas au cinéma ?” Il m’a répondu: “Oui.” Et le lendemain, il est arrivé... Donc j’ai vu, à travers la grille du jardin, j’ai vu apparaître une femme énorme et, un quart de seconde, j’ai cru que c’était une des voisines, pas une de mes mères adoptives, mais une des voisines que je n’aimais pas du tout. Mais un quart de seconde!... Après j’ai reconnu ma mère... Elle était gonflée, pleine d’oedème, et il paraît que je lui ai dit: “Qu’est-ce que tu es grosse maman!”*

Voilà, donc je n’étais même pas prévenue de son retour, ça paraît énorme, non ?(...)

La mère d’Orna reprend lentement ses forces. Au printemps 1946, elle met au monde un petit garçon.

Orna: *Après j’ai des visions d’elle malade; elle est allongée, et on dit qu’elle a du scorbut; moi je ne savais pas ce que c’était. Elle était allongée, allongée, allongée, donc, elle ne pouvait pas tellement s’occuper de moi. Dans ma tête c’était long. Je ne sais pas combien de temps ça a duré. Très vite elle a été enceinte, mais je ne la vois pas enceinte, par contre, je la vois s’occuper de mon frère. En plus c’était un garçon, avec tout ce que ça représente dans une famille juive, en plus c’était après la déportation et c’était pas facile d’être enceinte. Il n’y a pas beaucoup de femmes qui ont été enceintes après... Bon! C’est des trucs que j’ai compris après. J’avais presque sept ans quand mon frère est né.*

Un grand absent: le grand-père: *Bon, moi, il n’y a pas eu que ma mère, il y a eu mon grand-père, avec qui j’ai vécu quand j’étais enfant, que ma mère a accompagné à Auschwitz et que je n’ai pas revu; et quand j’ai su plus tard qu’il était mort dans les fours crématoires... Dans ma tête d’enfant, four crématoire, ça ne me disait rien. Alors on m’a expliqué que c’était associé à l’antisémitisme, je n’y comprenais rien. Qu’est-ce que ça veut dire dans la tête d’une gamine, sûrement que mes parents ne s’exprimaient pas là-dessus. N’empêche que cet homme-là que j’aimais bien, avec qui on vivait, ma mère est revenue mais lui n’est jamais revenu. Puis on ne m’a pas dit grand chose.*

Le non-dit et le mal-dit sont un leitmotiv tout au long de l’entretien.

Orna: *Il paraît que moi, je questionnais un peu quand j’étais petite; ma mère avait été déportée... Déportation qu’est-ce que ça veut dire ? Je ne sais pas à quoi je l’associais. Alors il paraît que dès qu’on essayait d’en parler, je pleurais dans mon assiette; c’est ce qu’on m’a raconté, et donc ils auraient cessé d’en parler⁸⁸⁰.*

⁸⁷⁹ - La phobie des fêtes, des anniversaires, a été notée par nombre d’observateurs. Nous la retrouverons avec Taly, à propos de l’anniversaire de naissance de sa mère, se juxtaposant avec la date de la déportation du père de celle-ci. (voir le récit de Taly)

⁸⁸⁰ - Tola, née peu après la fin de la guerre, nous a dit que sa mère lui a beaucoup parlé quand elle était toute petite. Mais plus tard, à l’adolescence quand elle tenta quelques questions, elle se heurta à un mur de mutisme;

2 . Angoisse de séparation

Orna: *Chaque fois que j'ai été séparée de mes parents, qui n'hésitaient pas à se séparer de leurs enfants, il faut bien le dire*⁸⁸¹, *pour les vacances ou pour des machins, des trucs, moi je jugeais ça très mal, surtout que ce n'étaient pas des séparations courtes, par exemple, à un certain âge, on m'a envoyé pour apprendre l'allemand... alors surtout pas en Allemagne, mais en Suisse allemande. Donc, on était projetés comme ça. En plus il ne fallait pas nous mettre ensemble Yves (le frère d'Orna) et moi, parce qu'on se disputait, donc on était chacun dans un endroit différent.*

Orna, après des études de psychologie, travaille comme psychothérapeute d'enfants. Elle se marie en 1965 avec un psychologue, Juif originaire d'Europe Centrale dont le père est lui aussi rescapé d'Auschwitz. Ils ont un fils en 1967.

Orna: *Je trouve invraisemblable que le traumatisme soit comme ça encore permanent, peut-être parce que j'ai eu un enfant et que ça a été ravivé. Je faisais garder mon fils et il criait: "Maman! maman!" dans l'escalier de la nourrice. C'est comme ça que je suis venue en analyse. Quand j'ai entendu mon fils crier: "Maman! maman!" ça me faisait tellement mal que je me suis dit: "Il doit y avoir quelque chose". Je crois que c'est avec ma maternité que les choses sont venues à la surface. J'avais cette tendance à hyper-protéger mon fils. C'est même pas au niveau de la protection, c'est de lui éviter certains traumatismes de séparation. Je me suis dit: ce n'est pas possible, quand on a un enfant, il faut bien un jour qu'on s'en sépare.(...) Même mes analystes m'avaient dit que pour une mère juive*⁸⁸² *c'était particulièrement difficile, parce qu'il y avait justement cette souffrance... Moi, je ne comprenais pas ce qu'ils voulaient dire, ensuite j'ai bien compris... Il y avait eu tellement de persécutions*⁸⁸³ *qu'on essayait d'éviter à ses propres enfants ça...*

J'ai toujours fait très attention. J'ai attendu que mon fils demande à partir en colonie. Je sais que c'était un autre contexte éducatif, mais quand même, j'ai fait gaffe. La première colonie où il est parti, c'était presque un hôtel; il est parti avec des copains; il a demandé à y retourner.

3 . Relation judéocide-judéité

— *Enfant vous saviez que vous étiez Juive ?*

Orna: *Oui... On ne le disait pas tellement. On me disait: "Si on te demande ta religion à l'école, dis que tu es libre-penseur."(..) La ville où nous habitions était très catholique, alors souvent, à l'école, on disait: "Ah! tu ne vas pas au catéchisme! Alors c'est que tu es communiste ?" Ou bien : "Tu es Juive ?" Alors quand je racontais ça à la maison, on me disait: "Tu n'as qu'à dire que tu es libre-penseur." Moi je ne savais pas ce que ça voulait dire, je n'y comprenais rien du tout!*

A la maison, aucune trace de judéité. Cependant une fenêtre lui est ouverte sur la pratique religieuse juive par une tante de sa mère venue d'Europe Centrale vivre dans la famille.

Orna: *Il y a une tante de maman qui est venue habiter chez nous. Elle était très pratiquante, elle; enfin relativement pratiquante. Je la voyais allumer ses bougies dans sa chambre le vendredi soir, faire des tas de machins que je ne connaissais pas, sans m'expliquer d'ailleurs ce que c'était*⁸⁸⁴. *Je savais que ça avait à voir avec la religion juive. Elle faisait le Grand Jeûne (Kippour). On en riait un peu, ce n'était pas très sérieux, c'était son truc dans sa chambre.*

⁸⁸¹ - Pointe de rancune. Orna nous dira bientôt qu'elle a voulu éviter une telle souffrance à son fils; attitude à travers laquelle se lisent les répercussion du choc de la Première génération sur la Troisième.

⁸⁸² - Orna se présente comme une mère juive, d'une judéité associée à persécutions.

⁸⁸³ - Notons qu'il est question de persécutions et non spécifiquement de la Shoah.

⁸⁸⁴ - Nouvelle pointe de rancune: Orna se sent exclue d'un savoir.

Un voyage en Israël est l'occasion d'aller voir tout ce monde-là.

Orna: *Et moi, quand je suis allée en Israël, je suis allée voir tout ce monde-là. Et eux*⁸⁸⁵, *je les ai vu pratiquer des choses... Je connaissais pas tout ça. Ils mangeaient un peu kasher; moi je ne faisais pas ça non plus. On a dû m'expliquer ce que c'était que manger kasher, qu'il y avait des trucs qu'on ne mangeait pas, une certaine cuisine...Bon! C'est tellement flou tout ça!*

*Mais Israël, c'était pas mon truc... même maintenant. Pourtant, je m'y suis sentie très bien là-bas. Quelque chose comme, euh... eh bien, oui! On a tous subi la même chose*⁸⁸⁶. *Ca, je l'ai ressenti très fort. Ca, et puis j'y allais pour connaître la famille de mon mari que je ne connaissais pas du tout.*

— *Ca voulait dire quoi "être Juive"?*

Orna: *Ca voulait dire persécuté, des gens qu'on regarde de travers, des gens qui ont souffert pendant la guerre et qui, apparemment, ce n'est pas fini puisqu'on vous montre du doigt. On dit: "Celui-là, c'est un sale Juif... Celui-là, il est Juif donc il est radin". Au lieu de dire "radin" on dit "juif". Un peu quelque chose de honteux, lié à la persécution. Je trouve que c'est dur, que c'est injuste, qu'on a assez été persécutés et qu'il est temps que ça s'arrête. Mais ça ne s'arrêtait pas! J'avais beau me mettre en colère dès que j'entendais des propos racistes, sur l'antisémitisme ou des trucs comme ça, je voyais que ça ne servait pas à grand-chose.*

Encore dernièrement, j'ai fait un voyage, dans le groupe, il y avait un gars... Il avait un nom typiquement français, heureusement pour lui... on lui a sorti de ces trucs! On peut dire qu'il les avait cherchés. Chaque fois, j'avais envie de dire: "Taisez-vous! J'en suis!" Je me suis dit: "Ce n'est pas la peine!" En général je ne peux pas me taire... Quand j'entends ça...!

Eclate une colère trop souvent contenue. Plus loin, Orna dira, avec un certain plaisir, que son fils, lui, sait se défendre.

4 . Judéité, et affinités électives⁸⁸⁷:

Orna cherche à définir ce que représente pour elle la judéité: *C'est peut-être quelque chose que j'ai découvert à travers des sympathies. Il y avait des choses, euh... quelques fois, sans savoir qu'ils étaient Juifs... Il y avait un feeling... Après je découvrais et je me disais: "Bon! ça ne m'étonne pas!"*

C'est vrai que les hommes avec qui j'ai voulu vivre étaient Juifs. Ca m'est très difficile d'envisager quoique ce soit avec quelqu'un qui n'ait pas vécu quelque chose comme ça.

Mon mari, son père avait été déporté aussi, il était d'Europe Centrale... ça avait fait tilt, mais lui, il avait vécu son enfance de manière plus traumatique que moi. C'est quelqu'un de très malade, lui, très intelligent, très fin, très malade.(...) Il a fait un brin d'analyse, il n'a fait qu'un brin, après, il s'est tourné vers l'hindouisme⁸⁸⁸, il a étudié le sanscrit. Un de ses traumatismes, c'est qu'on lui avait caché l'origine juive. Il l'aurait apprise à l'âge de quatorze ans. Un jour ce sont des parents qui lui ont dit qu'il était d'origine juive. C'est un truc qui n'est pas passé du tout, qui ne se disait

⁸⁸⁵ - *Eux*, Orna ne se sent pas appartenir à tout ce monde-là; d'ailleurs *Israël n'est pas son truc*, pas plus que la religion juive. Elle ne peut se définir Juive que dans la négative ou en référence aux persécutions. Cependant elle reconnaît ressentir des affinités privilégiées inexplicables avec des personnes de même origine qu'elle.

⁸⁸⁶ - Pourtant elle se sent bien en Israël: elle y ressent la *communauté de destin*.

⁸⁸⁷ - Terme que nous empruntons à Goethe, dont le roman, *Les affinités électives*, a pour thème les attirances irrésistibles entre les êtres.

⁸⁸⁸ - Une des étapes du labyrinthe: la recherche de sagesses dans des traditions non occidentales.

pas dans sa famille. Et comme il a un nom qui n'est pas spécialement juif, il a toujours raconté qu'il était orthodoxe; il avait effectivement été baptisé orthodoxe.

5 . Ebauche de l'affranchissement des séquelles du traumatisme

a . Thérapie analytique

Orna *se sentait tellement mal*, chaque fois qu'elle devait laisser son fils à la nourrice, qu'elle entame une psychanalyse. Elle traverse une période de dépression, revivant à la fois des événements de sa propre enfance et ceux appartenant à la vie de sa mère, qu'elle-même interprète comme un désir d'identification à sa mère.

Orna: *Alors moi, au niveau traumatisme... Quand mes parents ont fêté leur quarante ans de mariage, il y onze ans, une de mes mères adoptives m'a dit que quand papa m'avait ramenée de cette pension, j'étais complètement mutique, je ne disais rien. On me l'a dit, il y onze ans. Papa ne m'a jamais dit ça. Et j'ai revécu pendant mon analyse quelque chose qui, certainement, appartenait à ma mère et non à moi, de l'ordre de l'identification au déporté.(...) Je l'ai vécu sans me rendre compte de ce que j'étais en train de vivre. J'ai failli y passer, oui, j'ai failli y passer, je ne bouffais plus, j'étais très, très mal... Et mon analyste n'a rien pigé.(...) J'ai changé après... J'ai téléphoné à Dolto. J'étais déjà un peu sortie quand je l'ai appelée. En deux temps trois mouvements, elle m'a dit quelque chose de tout à fait vrai. Elle m'a poussée, elle m'a fait comprendre que j'avais vécu quelque chose qui appartenait à ma mère, il fallait que j'en passe par là, à l'image de ma mère, parce que ma mère s'en est peut-être mieux sortie que moi.*

Toute la problématique d'Orna, interprétée par elle-même, se centre sur ses difficultés d'identification à une mère qualifiée d'*héroïne* à un moment de l'entretien, dont la souffrance lui paraît écraser sa propre souffrance d'enfant *abandonnée*; d'enfant se sentant exclue d'un monde dont on ne lui dit rien ou dont on lui parle en termes incompréhensibles. Sa quête n'est pas une quête des racines juives mais d'abord un vital besoin de renouer le lien de filiation entre sa mère et elle, le besoin de pouvoir se reconnaître et d'être reconnue comme sa fille, lui ressemblant tout en lui étant différente ⁸⁸⁹.

Nous sommes tenté d'ajouter qu'elle a encore du mal à oser, à la fois, revendiquer sa propre place, c'est-à-dire aussi exprimer sa propre souffrance, et son désir de ne plus souffrir, d'**en sortir**, car sortir de la souffrance ne serait-ce pas risquer de ne plus ressembler à sa mère ? En fait elle voudrait guérir l'image de sa mère, ou plutôt concilier deux images trop contradictoires: celle d'une mère qui a échappé aux fours crématoires, qui a fait preuve d'une force incroyable et celle d'une mère infiniment douloureuse.

Orna: *Encore la semaine dernière, je dis: "C'est quand même honteux!" Je me dis: "J'ai quand même pas vécu ça! J'ai pas vécu ce que ma mère a vécu! Et je souffre quand même depuis dix ans ou presque." Je me dis: "Quand est-ce que ça va s'arrêter?" Et en même temps j'ai honte, parce que justement, elle a subi des choses dans son corps et moi aussi, je les ai subies dans mon corps mais pas de la même façon. De toutes façons je ne peux pas faire son analyse à elle.(...)*

J'ai rencontré un homme qui avait été déporté... quel âge avait-il?... Il devait avoir seize ans... Il a perdu ses parents... C'est vrai que par rapport à des gens comme ça je me dis... Et ce type, il s'en est apparemment bien tiré.

⁸⁸⁹ - Nous avons fait allusion à sa satisfaction quand elle reprit son nom de jeune-fille, nom d'épouse de sa mère, dont elle se différencie, relève-t-elle plus loin, grâce à son prénom.

b . La sensibilité à l'antisémitisme se teinte d'humour

Orna: *Récemment, j'ai acheté une voiture; je ne savais pas qu'on pouvait discuter une ristourne (...) Et là, j'étais très poussée par mon gamin*⁸⁹⁰ *qui, lui, pour ces trucs là, il y va. Il me dit: "On te fait 8% à un endroit, tu essaies d'avoir plus." Bref, après moult discussions, j'ai obtenu 9% et le garagiste m'a dit avant de conclure l'affaire: mais dites donc vous n'auriez pas des origines auvergnates par hasard ?" J'ai éclaté de rire, mais j'ai eu très envie de lui dire: "Faites attention à ce que vous allez dire avec les origines". (...) Auvergnate ou Juive, pour moi, c'est pareil. Et puis il m'appelait Lenard. Il me dit: "Ca s'écrit bien LENARD ?" Je lui dis: "Non LENHARD"; il était prêt à mettre le H n'importe où. Alors j'ai épelé; je me suis dit: "Il va peut-être piger ?"*

c . Perlaboration du deuil et ébauche de communication parents-fille

A travers l'entretien avec Orna, il semble bien que sa mère, comme nombre de déportés rescapés, ait ressenti à sa libération un puissant appel de vie: un enfant naît rapidement, les voyages... Cependant Orna et son frère ne semblent pas avoir été hyper protégés comme ce fut souvent le cas pour les enfants de déportés. Les éléments de connaissance concernant l'absence de sa mère ayant été sommaires et incompréhensibles pour elle quand elle était enfant, tout l'effort d'Orna, adulte, sera de renouer un vrai dialogue avec cette mère qui lui semble inaccessible. Mais les efforts de la mère portent essentiellement sur le maintien de la mémoire des disparus. La communication n'est pas aisée à établir.

Pour Karina, ce sont ceux qui ne sont jamais revenus qui ont souffert et c'est leur mémoire qu'elle veut sauvegarder en participant à une association d'anciens déportés. Elle perçoit la souffrance de sa fille sans la comprendre. Celle-ci, au contraire, peut reconnaître et s'expliquer la souffrance de sa mère mais souffre de ne pas voir sa propre souffrance vraiment reconnue.

Le deuil du grand-père a-t-il été suffisamment perlaboré ? Dans quelle mesure Orna et son mari se sentent-ils encore coupables de la mort de leur père et beau-père, mort qui se fond dans celles de toutes les victimes tombées sous les yeux de Karina ? Orna aimerait que sa mère fasse une analyse pour se libérer de toutes ses morts et peut-être du coup pour nouer avec elle des relations d'une toute autre qualité.

Orna: *L'an dernier, quand mes parents ont fêté leurs cinquante ans de mariage, ils avaient fait faire des faire-part et avaient mis une drôle de phrase; ils avaient mis: "Ni fleurs ni cadeaux, mais un don pour la fondation à la mémoire d'Auschwitz..." Ca faisait quand même ni fleurs ni couronnes. Je leur ai dit ça; je leur ai dit que la phrase n'était pas tournée de façon très heureuse (...) La phrase faisait penser à la mort plutôt qu'à un événement heureux.*

C'est à cette occasion-là que j'ai vu des télégrammes que maman avait envoyés à papa. Je crois que je ne lui en avais jamais entendu parler (...) je leur ai dit que je n'en avais jamais entendu parler.

Se soulager du poids du passé se révèle aussi irréalisable que dans le théâtre de Ionesco⁸⁹¹. Orna reconnaît que ses meilleurs amis sont tous des gens qui ont un vécu semblable au sien; mais *en même temps je me dis: "Il faut s'en débarrasser aussi."*

⁸⁹⁰ - Rôle des générations suivantes.

⁸⁹¹ - *Amédée ou comment s'en débarrasser ?*

A la différence de son frère, parti vivre aux Etats-Unis, et qui ne manifeste aucun intérêt pour les histoires de famille, Orna cherche à restaurer le lien de filiation⁸⁹². Cependant son désir de se dégager du passé se révèle en voie de réalisation, paradoxalement, par l'engagement: depuis peu, elle a repris son nom de jeune-fille, c'est-à-dire le nom que sa mère porte aujourd'hui et dont elle se différencie par le prénom. Et récemment, elle a repris la bibliothèque familiale dont son frère a déclaré tout net qu'il n'en voulait pas⁸⁹³.

4 - Restauration, avec le fils, d'une judéité positive (mais avant tout attachée à la mémoire de la Shoah); injonction d'un *ça suffit*

C'est, semble-t-il, le fils d'Orna qui est en passe de *se débarrasser* de la lourdeur du passé tout en en sauvegardant la richesse.

Orna: *Il s'appelle Daniel*⁸⁹⁴. *Alors ça, on y tenait beaucoup tous les deux, mon mari et moi. Je savais que ça voulait dire "Justice de Dieu". Je pensais que cela voulait dire ça. (...) On l'a pas fait circoncrire; il n'en était pas question. Il n'a rien eu de tout ça.*

*De la déportation, moi, j'en parle pas mal*⁸⁹⁵. *Assez tôt, je lui ai dit que le père de son père avait été déporté; je ne sais pas si son père le lui a dit. Comme il a vécu avec moi à partir de l'âge de trois ans et demi, il a été mon interlocuteur; il a peut-être mûri avec les événements. Je ne lui ai jamais caché qu'il était d'origine juive et que ce n'était pas si mal.*

— *Et être d'origine juive, ça voulait dire quoi ?*

Orna: *Je lui ai dit: sa grand-mère avait été déportée, son grand-père aussi... (silence) Je ne voulais pas lui cacher ce côté-là; mais peut-être que je lui ai dit que les persécutions, ça suffisait bien, qu'il fallait peut-être pas se laisser trop avoir; peut-être que j'ai insisté sur la survie ou le combat; parce que moi, dans le combat, j'ai toujours été limitée... Disons que c'est quelqu'un qui en veut.*

Le fils d'Orna manifeste de l'intérêt pour la vie de ses grands-parents sous le régime nazi; mais pas plus qu'elle, semble-t-il, il ne se préoccupe des formes culturelles ou religieuses du judaïsme.

Orna: *Il ne m'a jamais questionnée sur la religion; il doit avoir des copains qui ont fait leur bar mitsva, mais jamais il ne m'a posé des questions là-dessus... Par contre, quand mes parents ont été contactés par un journaliste, au moment des quarante ans de la Libération, je l'ai entendu dire que sa grand-mère avait été déportée, que son arrière-grand-père était mort dans les camps et que son autre grand-mère aussi; pourtant on n'en avait jamais beaucoup parlé. Ca m'a frappée.*

Daniel, après de brillantes études, s'est spécialisé dans l'image et la communication *parce que c'était vraiment son truc.*

5 - Restauration du lien mère-fille

Orna: *J'avais l'autorisation de garder son nom (le nom de son mari après leur divorce). Je l'ai d'abord gardé, c'était plus facile pour l'école, et puis après j'aimais les deux, et puis enfin, j'ai repris Lenhard parce que ça correspondait à un moment de l'analyse. J'ai repris mon identité; mais en même temps, avec le prénom, parce que si on dit Mme Lenhard, maintenant c'est passé, pour moi c'était ma mère.*

⁸⁹² - Trait partagé avec les *memorial candles* de D. Wardi. op. cit.

⁸⁹³ - Voir page suivante.

⁸⁹⁴ - Le prénom choisi par Orna et le père de son fils est hébreu et Orna en connaît la signification. Mais c'est aussi un prénom fréquent chez les non-juifs.

⁸⁹⁵ - Engagement dans la mémoire et la transmission. Relevons les quatre mots: *j'en parle pas mal.*

Le dernier lambeau de phrase est riche de significations qu'il est possible de développer longuement: c'était sa mère, et maintenant, c'est elle, mais c'est en quelque sorte sa mère qui se prolonge en elle, mais une mère qui a passé... D'autant que sa mère qui, depuis deux, trois ans, s'est mise à parler beaucoup de ce qu'elle avait tu pendant des années, se révèle beaucoup moins disponible pour le présent.

Orna: *Il y a deux ans, j'ai interviewé ma mère avec mon cousin. Il était très intéressé par cet entretien... Elle a piqué une colère parce qu'il voulait en faire un montage. (...)*

Si vous voulez c'est un peu lancinant; elle parle, et ça c'est très bien. Elle parle beaucoup de son enfance. Elle a eu le plaisir de retourner dans son lieu d'origine⁸⁹⁶; ils ont fait un voyage; elle n'arrête pas de parler de son enfance, bon! C'était merveilleux... et la déportation, c'est une chose qu'elle a refoulée pendant quarante ans... Mais tout ça ne l'arrange pas... Dans le quotidien, on lui dit un truc, cinq minutes après, elle ne s'en rappelle pas.

2 - 1 - Quelques remarques

Après des années d'analyse, Orna a réussi à retrouver des éléments essentiels d'elle-même et à rendre vivante sa filiation à sa mère. Peu sensible à la judéité sous sa forme culturelle, religieuse et israélienne, elle se sent Juive en tant qu'appartenant à une longue histoire de souffrances. De ces souffrances, il est temps de *se débarrasser* dit-elle, ce dont elle charge son fils qui, indirectement, l'aide à *s'en sortir* tout en se maintenant dans la même histoire et en gardant la mémoire, une mémoire qu'elle lui a transmise doublée de l'injonction de ne plus se laisser faire.

Alors que son frère semble avoir hérité essentiellement de la vitalité de sa mère, Orna se sent investie de garder le souvenir à la manière des *memorial candle* dont D. Wardi retrace les parcours.

Orna: *Mon frère, lui, il a repris le truc de ma mère, il n'y a que la survie qui compte.(...) Il ne sait absolument pas ce qui s'est passé, lui. (...) Pourtant il a fallu les difficultés de son fils pour qu'il questionne un peu... Un jour ma mère m'a dit: "Tiens c'est bizarre, Yves me questionne toujours sur la déportation, sur ce qui s'est passé, et ça, ça ne l'a jamais intéressé! (avant)"... Mon frère c'est spécial, il gomme tout... Il est parti en Amérique. Quand mes parents ont vendu la maison de N. (maison de famille), il y avait des bouquins. Je lui ai dit: "Il y a des bouquins, tu en veux ?" Il a dit: "Moi, la culture française, c'est terminé!"*

Ces livres, je crois que dans un premier temps j'aimerais les garder chez moi. Parce que par exemple, on fête toujours un peu le retour de maman. Bon, mais ça, c'est des trucs qu'évidemment Yves ne fête jamais. Evidemment, c'est pas son truc! Il peut pas penser que sa mère n'était pas là, il l'a toujours eue! Il est né après... Ce n'est pas du tout son histoire, c'est l'histoire de ses parents et de sa soeur... Mais enfin être à ce point là sourd!... C'est même pire que ça, c'est: "Je ne veux rien en savoir!" Il a fallu les difficultés de son fils pour qu'il voit un psychologue qui lui dise "Qu'est-ce qui s'est passé dans votre famille ? Et votre soeur, et ceci, et cela ?..."

L'entretien se termine sur ces mots, comme si, après la levée du *non-dit* entre mère et fille et la restauration du lien identitaire (il faut rappeler que la mère avait adopté la culture française bien avant d'épouser un Juif français), il fallait réintroduire le frère dans cette communication. Peut-être que les questions posées par le fils de celui-ci en seront l'occasion.

⁸⁹⁶ - Le pèlerinage sur les lieux de l'enfance.

A travers le témoignage de la fille de Karina, Orna, nous pouvons suivre les traces d'un *non-dit-mal-dit*, les efforts d'une longue thérapie, dont le déclencheur furent les cris de Daniel, son fils, chaque fois qu'elle le laissait à la crèche, l'ébauche d'un début de communication intra-familiale et la restauration du lien de filiation.

Sont visibles aussi bien des étapes du labyrinthe que la spécification des positionnements dans la fratrie et donc dans la judéité: Orna se charge de la mémoire familiale tandis que son frère est *parti en Amérique*. Et le fils d'Orna s'intéresse à l'histoire de ses grands-parents. Mais une question demeure: si Orna réussit à s'affirmer aujourd'hui comme la fille de Karina, reprenant son nom, réussit-elle à se faire reconnaître pour elle-même dans sa famille où *on fête toujours un peu le retour de maman*, ce retour qui fut un choc peut-être plus brutal que celui de la séparation ?

Chapitre 2 : Famille de Léa

1 — Léa

1 - 1 - Récit de Léa La mouche, c'est moi...

J'ai rencontré Léa pour la première fois lors d'un stage de Yoga. Elle était au milieu d'un groupe d'Israéliens venus participer au stage. Nous avons très vite sympathisé. Elle a saisi mon regard posé un instant sur son avant-bras et aussitôt: *Si vous voulez, je peux vous en dire long*. C'était la fin du stage. A l'époque, la Shoah n'était pas du tout dans mon champ de pensée conscient. Léa m'a donné ses coordonnées, et je me souviens seulement, d'année en année, m'être dit: "*Je devrais reprendre contact*."

Cinq ans plus tard, dans un Bus, à Jérusalem, une étudiante à qui je venais d'esquisser les thèmes de mon travail me disait: *C'est mon ami que tu devrais voir, il en parle beaucoup en ce moment...* Son ami, Gabriel, était le plus jeune fils de Léa. Il fut le premier de la famille à me donner son témoignage.

Je suis restée deux jours chez Léa, à Bruxelles. Elle m'avait préparé six rencontres *et plus si vous voulez; mais j'ai pensé que ça suffirait...* Le soir même de mon arrivée, ce fut Emmanuel qui me donna son témoignage et le lendemain matin, Léa. Dans la chambre où j'ai dormi, tout un pan de mur est fait de rayonnages où sont classés des livres sur la Deuxième Guerre mondiale, l'URSS,

l'histoire récente. Sur l'autre mur: des livres de yoga, de méthodes thérapeutiques par des voies naturelles.

C'était une belle journée d'automne. Les fenêtres étaient entr'ouvertes. Le magnétophone était préparé. Armée d'un chiffon, Léa s'efforçait de chasser dans le jardin une grosse mouche velue. Elle se tourna vers moi: *Mon mari, lui, les écrase. Moi, je ne peux pas. A Auschwitz, les mouches, c'étaient nous.*

Quelques lignes du Journal du ghetto⁸⁹⁷ de Janusz Korczak me revinrent en mémoire; il avait tué un pou et laissait aller ses pensées: *Si j'ai le temps, j'écrirai une apologie du pou. Car notre attitude à l'égard de ce bel insecte est bien indigne et profondément injuste. Dans un moment d'exaspération, un paysan russe déclara un jour: "Le pou n'est pas comme l'homme, il ne boit pas tout votre sang". J'ai composé un petit conte sur la misère des moineaux que j'ai nourris pendant une vingtaine d'années. Mon but était de réhabiliter ces petits voleurs. Mais qui voudrait se pencher sur la misère d'un pou ? Qui sinon moi ? Qui aurait le courage de prendre sa défense ?*

Le débit est lent, posé; l'élocution claire. L'émotion est à peine trahie par un léger tremblement de la voix, une voix sourde qui peut soudain vibrer de passion contenue. Mais à l'évocation de certaines scènes, Léa doit se clarifier la gorge et boire un peu d'eau. Pendant toute la première partie de l'entretien, Léa est comme plongée dans un autre monde, ou plutôt, plusieurs autres mondes enchevêtrés les uns dans les autres où les personnages échangent leurs rôles sur une *pensée de fond*⁸⁹⁸ faite de morts prématurées: celle de la mère, emportée par le typhus, celle du fils, tué dans un accident de voiture, celles des déportés. Une fois exprimée la douleur la plus cruelle, la mort du fils, le récit se restructure. Après un deuxième temps fort, la mort de Mala, *l'ange protecteur du camp*, ce que Léa a à dire dans *l'ici-maintenant* de notre rencontre paraît soudain plus léger.

Léa, depuis longtemps, voue tout son temps libre à témoigner du judéocide. Elle a même rédigé un texte de quelques pages qu'elle m'a remis, où je retrouve l'essentiel de ce qu'elle me dit, mais dans un ordre différent: dans le texte, l'accident mortel de Luc, le fils aîné, est mentionné à la fin, selon l'ordre temporel, alors que, dans notre tête-à-tête, il est très tôt rappelé.

1 . L'enfance en Pologne, la misère, la maladie, la mort

Léa: *Pose moi des questions... Je te tutoie, c'est plus simple, n'est-ce pas ?*

J'opte aussitôt pour le tutoiement; mais en cours d'entretien, je m'entendrai dire *vous* à plusieurs reprises

— *Où et quand es-tu née ?*

Léa: *Je suis née dans une petite ville de Pologne et lorsque j'ai eu neuf mois, je suis tombée malade. Dans ces petites villes, il n'y avait pas de pharmaciens. Et ma mère m'a emmenée à Lodj pour qu'on me soigne. A cette époque — c'était en 1921 — régnait le typhus un peu partout dans l'Europe de l'Est. Elle a attrapé le typhus et elle est morte donc quand j'avais neuf mois. J'étais le neuvième enfant de ma mère; quatre étaient déjà morts lorsque je suis née. Les enfants mouraient comme des mouches. En Pologne, les enfants mouraient beaucoup en bas âge. Donc j'étais la cinquième vivante... la neuvième quand je suis née.*

⁸⁹⁷ - Janusz Korczak, Le Journal du ghetto, op. cit. p. 182.

⁸⁹⁸ - Terme emprunté à Marisa Zavalloni et Christiane Louis-Guérin, *Identité sociale et conscience*, Université de Montréal, Paris, PUF, 1984.

Nous étions très pauvres. Je ne sais pas ce que faisait mon père à cette époque, mais je sais une chose — c'est ma soeur qui me l'a racontée elle m'a raconté que mon père a ramassé tous ses bouquins, en hébreu, en yiddish... Il avait une très grande bibliothèque... Et il les a tous vendus pour payer le médecin. Elle se souvenait qu'il avait pris une brouette et, avec la brouette, il vendait les livres presque un à un pour avoir de l'argent pour payer le médecin.

— Quel métier faisait-il ?

Léa: Il vendait... Il travaillait un tout petit peu... Comment ?... Quand j'étais un peu plus grande, je sais qu'il avait une petite agence d'où il envoyait des colis à l'étranger. Les gens lui apportaient des colis et ils les expédiaient. On ne peut pas appeler ça une agence... C'était tout petit.(...)

2 . La rupture : de la Pologne à la Belgique, modifications vestimentaires

— *C'était une famille religieuse ?*

Léa: Il était cohen. Les gens venaient le voir quand il y avait des litiges dans les familles. Naturellement, il m'a appris les prières, quand j'étais petite... avant de manger... tout ça... Je l'ai appris. J'ai oublié (Rires)... Parce qu'après je ne l'employais plus... Je suis venue en Belgique où j'ai été élevée par ma soeur aînée, celle qui avait dix huit ans de plus que moi; elle n'avait pas d'enfant. D'abord, mon père était parti tout seul; illégalement, naturellement. Il fallait... (quel est le mot français ?)... Il fallait... "schmougel", se faufiler en douce. Il a même raconté qu'à un moment, croyant qu'un douanier l'avait vu, il s'est plongé dans un tonneau rempli d'eau et a attendu là pendant des heures sans oser sortir... (rires) Puis il a pu légaliser la situation. Mes deux soeurs aînées sont d'abord venues, avec mon frère; puis ma belle-mère, la deuxième épouse de mon père, ma soeur plus jeune et moi, nous sommes arrivées en Belgique en 1930.

Mon père a dû faire un peu de tout; il ne connaissait rien. A part l'hébreu, les prières, la littérature, le yiddish... C'était un homme qui lisait beaucoup mais qui n'avait pas de métier manuel. Alors il achetait et revendait toutes sortes d'articles. Je me souviens... Un homme qui arrive là, très pieux. Il avait une longue barbe. En Pologne, il était habillé comme les Juifs polonais, avec cette longue redingote. Ici, à peine arrivé, il s'est acheté un costume. Il a un petit peu raccourci sa barbe. J'ai une photo de lui quand il est en Pologne et une photo de lui en Belgique. Il y a ma grand-mère et ma tante, sur cette photo. C'est à l'entrée du cimetière, parce qu'il paraît qu'un cohen ne peut pas entrer dans un cimetière... Bon!

Donc quand il est arrivé en Belgique, il s'est habillé en moderne, à l'Européenne et, de suite, il s'est inscrit à un cours de français. Et je me dis: "Cet homme, il avait à peine un logement..." On avait quoi ?... A peine deux chambres quand nous sommes arrivées... C'était très pauvre... "et déjà, il s'inscrit à un cours de Français!"

3 . Histoires de stérilité

J'ai eu tout un temps très peu de rapports avec lui parce dès l'âge de onze ans et demi je suis allée vivre chez ma soeur. Elle s'était mariée; le médecin lui avait dit qu'elle ne pourrait pas avoir d'enfant... N'empêche que treize ans après le mariage, elle a quand même eu un enfant; elle ne s'y attendait plus. Et ça c'est toute une histoire.

Je venais peu chez mon père. Quand j'allais à l'école, je passais presque devant sa maison; je le voyais de temps en temps. Ma belle-mère avait fait venir son vieux père de Pologne. Quand il a été déporté, il avait quatre vingt quatre ans. Mon père était déjà un homme âgé puisque j'étais la neuvième enfant et qu'il avait déjà une fille de dix huit ans.

— *Il a continué à pratiquer les rites ?*

Léa: *Oui, Oui... Je le voyais prier. Mais enfin, ce n'était pas aussi rigoureux qu'en Pologne. Tu vois, déjà, le vêtement était différent. C'était obligatoire, pour se présenter, pour travailler... Ce n'était pas facile... Il s'est adapté à la situation.*

Mes soeurs, mon frère, on a toutes et tous abandonné la religion. Une fois que le père ne disait plus: "Fais ta prière... Mode ani..." Non! C'était "Baroukh ata adonai élohénou..." Tu vois, j'ai complètement oublié.(...)

Quand on était chez lui, on ne faisait rien qui pouvait le choquer. Par exemple, quand j'étais encore chez mon père, ma soeur avait été malade et le médecin avait dit qu'elle devait manger du jambon. C'était au début, mon père ne comprenait pas encore très bien le français; nous nous étions dit: "Nous dirons que nous achetons du charbon." Mais il disait à ma soeur: "C'est du charbon que tu achètes, pas du jambon ?" On l'achetait en cachette.

4 . L'engagement politique

Ma soeur était lingère. Déjà en Pologne, elle avait travaillé très tôt. On brodait tout là-bas. Arrivée ici, elle a eu de suite du travail parce qu'elle était très bonne ouvrière, et puis on payait un peu moins les étrangers qui ne parlaient pas le français. Mon autre soeur est partie en France avec son mari. Il était tailleur. Ils sont allés vivre à Montreuil... Là, mon frère a été déporté. Il travaillait dans une entreprise d'encadrements; et il a été déporté. (Court silence, puis elle reprend)

Quant à ma soeur plus jeune, elle travaillait dans la fourrure. Elle avait appris à doubler les manteaux et à faire les cols de fourrure. C'était un travail assez malsain parce qu'on mangeait tous ces poils de fourrure.(...)

J'ai été élevée chez ma soeur aînée. Au début elle fréquentait un mouvement sioniste de gauche; puis ce fut vraiment l'extrême-gauche; le P.C., pour mon beau-frère. Pas officiellement, parce que les étrangers ne pouvaient pas militer dans un parti d'extrême-gauche.(...) Nous étions toujours des étrangers. La naturalisation, nous l'avons obtenue longtemps après la guerre. J'ai même eu des difficultés à l'obtenir. Il m'a fallu prendre un avocat, parce que j'avais milité dans des organisations d'extrême-gauche, on me faisait des difficultés. Et encore, ils ne savaient pas tout... parce que s'ils avaient tout su!(rires)

Je suivais un tout petit peu mon beau-frère qui était un peu mon père puisque j'étais chez ma soeur. Et comme il fréquentait une organisation de gauche non sioniste, moi aussi. Ca s'appelait l'Unité. Officiellement c'était une organisation sportive mais on y donnait aussi aux jeunes une formation politique.

5 . La pensée de fond: ceux qui ne vivent plus; auto-reproches

Léa: *Ceux qui étaient belges, à cette époque... (Léa cherche dans ses souvenirs...) Je ne sais plus si... Tu sais parfois, on connaît très peu ses proches. Et quand ils sont partis et qu'ils ne vivent plus, alors on se fait des reproches. On se dit: mais enfin, je ne sais pas ceci, je ne sais pas cela... Mes deux soeurs aînées sont mortes. Mon frère a été déporté. Ma soeur aussi, naturellement; mon père aussi, naturellement... Mon père, ma belle-mère et le vieux grand-père... Tous les trois. A la première rafle... On est venu les prendre, (la voix n'est plus qu'un murmure...) et là, ils ont tous été gazés directement. Ils ne sont même pas entrés dans le camp d'Auschwitz-Birkenau... (mots inaudibles... d'où émergent encore:) Auschwitz-Birkenau...*

— *Quand ils sont partis, vous saviez où ils partaient ?*

Léa: *Quand je l'ai appris, ils étaient déjà pris. En 1942, j'étais déjà dans la Résistance. Du fait que j'étais dans la Résistance, j'allais le moins possible chez les gens que je connaissais, de peur d'être suivie. Quand j'ai appris que mon père était déporté, c'était trop tard. C'était lors des toutes premières rafles.*

6 . L'enfance heureuse en Belgique

— *J'aurais aimé qu'on parle plus des souvenirs d'enfance. Les camarades, par exemple, c'étaient plutôt des petites filles juives, non-juives ?*

Léa: *A l'école, les plus intimes, c'étaient des petites filles juives; mais je fréquentais aussi des petites filles belges, bien sûr. L'institutrice venait s'asseoir à côté de moi et m'apprenait; elle me disait comment on prononçait "une plume... un porte-plume... un cahier..." Elle me donnait des leçons particulières pendant que les autres faisaient autre chose. A l'époque, l'école fournissait les crayons, le papier, tout le matériel... Il fallait demander à la maîtresse. Quand je levais le doigt, quand j'osais demander une plume, elle me donnait un bon point parce que j'avais osé! Toute une année, je disais seulement: "Je ne comprends pas le français!" J'étais très timide. Alors quand j'osais dire quelques mots, j'étais récompensée.*

Des petites amies m'invitaient chez elles; j'étais très intimidée quand j'allais dans une famille belge parce qu'en Pologne, je connaissais l'antisémitisme. Une petite Polonaise ne m'aurait jamais invitée! En Pologne — mon mari te le racontera peut-être — quand son père l'a pris par la main pour l'inscrire dans une école, les enfants lui ont jeté des pierres et il n'est jamais arrivé jusqu'à l'école. Alors son père a choisi de s'expatrier.

Le père de la petite fille qui m'invitait travaillait dans le plus chic hôtel de Bruxelles. Pour moi c'était...! Alors quand on nous servait des gâteaux, je regardais d'abord comment on les prenait avec la fourchette et le couteau, et j'essayais d'imiter. J'étais terriblement intimidée en voyant comment mangeait la petite fille.

7 . En Pologne, misère et antisémitisme

— *Petite fille, tu n'as jamais ressenti l'antisémitisme en Belgique ?*

Léa: *En Belgique, c'était plutôt rare, je t'assure. Quand mon père est venu m'inscrire à l'école, il était tout étonné. Rentré à la maison, il nous a dit: "La directrice m'a dit de m'asseoir!" Lui! Un Polonais verrait dans son bureau un Juif avec une barbe, jamais il ne lui dirait de s'asseoir! Aujourd'hui, je ne sais pas, mais à l'époque... pour mon père c'était un événement. On lui avait demandé de s'asseoir! Il était reçu comme un être humain! Ca je m'en souviendrai toujours... "Tu te rends compte, elle m'a fait m'asseoir! Comme un Mensch!..." Tu sais ce que c'est un Mensch ? Un être humain! Alors qu'on croyait presque ne plus être un être humain. Tous les vilains mots, tout ce qui était laid, tout ce qui était avare, tout ce qui était sale... c'était le Juif! En Pologne, il n'y avait pas de mots assez sales pour nommer un Juif. On était tellement habitué! Alors quand quelqu'un te considérait comme un être humain! Tu es un Mensch!*

— *Toi aussi tu as été traitée de cette manière ?*

Léa: *Moi ? Pas beaucoup, parce que j'étais protégée. J'habitais le quartier le plus pauvre de la ville. J'ai appris plus tard, lors d'une conférence, que dans ce quartier il n'y avait pas un seul arbre. Un enfant qui ne sortait pas du quartier ne voyait jamais un arbre de sa vie. Et les enfants sortaient rarement du quartier. J'allais dans une petite école juive, j'étais là-dedans. Je ne sais pas si je n'ai jamais eu un camarade polonais... Ce quartier était habité à 99% par des Juifs.*

Personnellement, je n'ai pas souffert puisque je ne les voyais pas. Mais je le savais par mes parents.

Et puis la misère... c'était vraiment très très pauvre. Je me souviens de l'appartement; tout petit; le plafond te venait presque sur la tête. Un jour mon père m'a dit que nous allions déménager; il m'a dit: "Et tu sais, si tu n'es pas sage, je te mettrai sur l'armoire! J'ai dit: "Sur l'armoire! C'est pas possible puisqu'il y a le plafond!" Je ne pouvais pas imaginer qu'un plafond puisse être plus haut que l'armoire. Il m'a dit: "Je te mettrai sur l'armoire" pour me dire que ce sera déjà bien! (long silence...)

— *Quels souvenirs as-tu encore de là-bas ?*

Léa: Des petites choses... Je me souviens par exemple... Mes deux soeurs allaient bientôt quitter la Pologne. Mon père allait se remarier. Elles n'étaient pas très contentes que mon père se remarie. Ce n'était pas comme maintenant où on comprend qu'un homme qui a perdu sa femme depuis sept ans a le droit de... et même s'il l'a perdue depuis moins longtemps... il a le droit de se remarier, et de vivre sa vie. Mais elles n'étaient pas contentes parce qu'en Pologne, la marâtre, c'était tellement grave! Même si la femme était la plus gentille, la plus aimable, c'était la marâtre. Si elle est la marâtre, la deuxième épouse, elle est mauvaise. Tu comprends! On avait cette image vraiment enracinée. Elles discutaient entre elles, un soir, je me souviens, j'étais déjà couchée, elles parlaient du mariage tout proche. Et moi, j'écoutais... Et, pour te dire, comme la pauvreté était grande... Pourquoi je me souviens de cette omelette?... Elles m'ont fait une omelette et je n'ai pas voulu la manger jusqu'à la fin pour qu'elles en aient un peu. Je savais qu'elles l'avaient faite pour moi et je me souviens que je faisais semblant de ne plus en vouloir... Je passe du coq à l'âne...

Là-bas, quand c'était Soukkot⁸⁹⁹ ... Ils avaient fait une soukka dans la cour et on demandait à l'enfant de porter les plats à mon père . On ne voulait pas montrer aux voisins qu'on était si pauvres et on faisait des plats un peu plus riches pour le père. Alors dans l'escalier, je chipais un petit peu de nourriture, je goûtais un petit peu (rires) Toutes ces petites choses me font comprendre, bien plus tard, qu'on n'avait pas...

Et cette femme qu'il avait épousée, c'était, comme on dit en Pologne, une "vieille-jeune-fille". Elle avait déjà quarante ans et c'était rare, à l'époque, une femme non mariée à cet âge. Elle épouse un homme qui a déjà cinq enfants dont, moi, la plus jeune avais sept ans. Elle était gentille; mais les voisines me disaient: "Si elle te demande de faire quelque chose, ne le fais pas, ce n'est pas ta mère, hein!" Moi par exemple, quand je demandais aux enfants d'essuyer la vaisselle, c'était le meilleur moment; c'était là que les confidences se faisaient: "Ecoute Emmanuel, Gabriel ou Norbert..." avec Norbert ou Luc, un fils que nous avons perdu... Je lavais la vaisselle, ils l'essuyaient. C'est alors qu'ils me racontaient tous leurs petits secrets... Alors quand ma tante — j'appelais ma belle-mère, tante Rachel — me disait: "Viens essuyer la vaisselle!", les voisines, disaient: "Tu ne dois pas essuyer! Tu ne dois pas faire cela, elle n'est pas ta mère!"... J'étais une enfant... Je disais: "Je ne veux pas!"

8 . La belle-mère, la marâtre

Je me souviens qu'un jour, elle m'a demandé de laver l'escalier et je n'ai pas voulu. Quand mon père est rentré elle le lui a raconté. Il a pris un seau d'eau, des torchons; il a lavé l'escalier pour

⁸⁹⁹ - Fête des tentes, à l'automne. Pendant une semaine, les Juifs pieux habitent dans une soukka, cabane faite de branchages.

qu'il n'y ait pas d'histoire entre elle et moi...(silence...) Et maintenant, je comprends cette femme! Elle était gentille. Quand il n'y avait pas grand chose à manger à la maison, elle ne nous donnait pas grand-chose; mais elle mangeait la même chose que nous. Donc, elle ne mangeait ni moins bien ni mieux que nous... Mais c'était une coutume en Pologne: la Schtif, la marâtre — c'est inévitable — elle est mauvaise.

Et ça m'est tellement resté en mémoire que lorsque je suis sortie du camp... Je te raconte là une petite anecdote... J'ai revu un copain, quelqu'un, à Birkenau, qui nous avait beaucoup aidées, qui venait de la même ville que mon beau-frère; parfois, dès qu'il le pouvait, il nous jetait un pain pour tout le groupe. Pour nous, c'était un Million qu'on nous jetait! Je l'ai revu à Bruxelles; donc il a survécu. Il me dit: "Viens voir mon fils, Léa!" Il avait eu des jumeaux puis sa femme était morte, elle avait été déportée, et un des jumeaux était mort aussi. L'enfant avait trois ou quatre ans. Un beau petit garçon. Et cet homme était vraiment charmant; il voulait m'épouser. Mais j'ai dit: "Oh! On va dire sur moi aussi: la marâtre"... Et ça m'a découragée. Pourtant je l'aurais volontiers épousé...

Parce qu'après la guerre, les coups de foudre, les amours passionnés, la folie de la jeunesse... J'étais jeune. J'avais vingt quatre - vingt cinq ans quand je suis rentrée. Et je n'étais pas mal à cet âge, mais l'amour c'était fini. Je croyais que je n'aimerais plus jamais. Bien sûr, je faisais des rencontres... On a besoin d'un homme qui t'aime. Mais ce n'était plus l'amour comme je l'espérais quand j'étais jeune, ce grand amour... C'était fini, mon coeur était froid... brisé de ce côté-là... J'avais — je te le raconterai — un fiancé qui a été déporté avec nous et qui n'est pas rentré. Il est mort gazé (Léa se gratte la gorge). Il travaillait dans une mine de sel... Avant de mourir, il s'était fait arracher une dent en or pour avoir un bout de pain... (murmures inaudibles)...

Alors quand cet homme m'a demandé de l'épouser. C'était vraiment un homme charmant, gentil, généreux, beaucoup de qualités... Je me suis dit: "Non, je ne veux pas." Et je voyais l'enfant... Et plus tard, lorsque j'ai rencontré mon mari qui avait deux enfants, j'avais complètement oublié cet épisode-là, complètement! Comme si je n'avais jamais eu de belle-mère...

De suite, quand j'ai serré les enfants dans mes bras, j'ai dit: "Maintenant, je ne lâcherai plus cet enfant!" Bien sûr, je voyais que mon mari était amoureux et voulait m'épouser... Et... Et je suis d'abord tombée amoureuse des enfants.(rires)

J'avais très bien connu sa femme; j'étais même allée à l'école avec elle. Mais quand elle est morte, je ne suis pas allée voir Marc. J'avais un peu peur. Je ne savais pas quoi lui dire. Tu sais comment c'est après un décès, quand on perd un être cher... Il avait perdu sa femme... Il restait avec deux enfants... Un jour je l'ai rencontré dans le tram. Je ne savais pas quoi dire pour le consoler. Alors je l'évitais, tout simplement... Et un jour, par hasard, nous nous rencontrons au bord de la mer. Il était là, avec sa mère, les deux enfants, sa soeur, une cousine de Paris... Je connaissais déjà toute la famille puisque j'étais l'amie de sa première femme et de sa soeur. Lui, je le connaissais peu, parce qu'il faisait déjà très vieux... C'est-à-dire très sérieux... Il lisait son journal quand je venais chez sa soeur. C'était le garçon sérieux, qui militait... Pas du tout le jeune qui aime sortir, danser... Je parle d'avant la guerre, n'est-ce pas. Alors je le connaissais très peu.

9 . Non-dit et secret de famille

Et quand j'ai vu ces enfants... et des enfants qui ne demandaient pas mieux... à tel point... Jusqu'à quatorze-quinze ans, ils n'ont pas su que je n'étais pas leur mère. Ils ne savaient pas, et c'est moi qui ai dû leur dire.

Parce que par bêtise — je dois le dire — mon mari ne voulait pas que je leur dise la vérité. Tout à fait par hasard, il avait dit, bien avant notre rencontre: “Votre maman est partie en Suisse”, comme il aurait dit l’Amérique ou tout autre pays. Elle est morte pendant l’accouchement de Norbert. Il n’a pas dit aux enfants que leur mère était morte. Il disait: “Votre maman est partie en Suisse.” Et il se trouve que je rentrais de Suisse quand j’ai fait sa connaissance. Il a pu dire, quelques mois plus tard: “C’est votre maman qui est revenue de Suisse.” Et les enfants ne demandaient pas mieux que de croire...

Et tout ça, ça m’a pesé des années! Mon Dieu! Moi qui aime tant les situations claires, nettes, et pas de mensonges! Et quand ils demandaient: “A quelle date vous vous êtes mariés ? Quand vous êtes vous connus ? etc” des petites choses. Et qu’il fallait mentir... Il fallait un peu faire coïncider les dates... Je me disais: “Mais je n’ai rien fait de mal! Pourquoi me faut-il mentir comme ça constamment ?”

10 . Amorce de communication intra-familiale

Mon mari était entêté! Mais un jour, je dis: “Allons voir Mme X”. Je lisais «Le journal des familles nombreuses». Il y avait là une femme qui s’adressait aux parents qui ne savaient plus comment faire avec leurs enfants. Ses conseils étaient toujours très intelligents. Je dis à Marc: “Allons lui demander conseil”. Parce que Luc, notre aîné, qui avait à peu près quinze ans, était devenu très indépendant. Il sortait; il avait tout un groupe d’amis... Et on n’était pas aussi moderne que maintenant. Quand je lui demandais: “Où vas-tu ? Quand rentres-tu ? ”... Oh! Alors on ne savait plus quoi faire. C’était un garçon très indépendant, très chaleureux... (Léa se gratte la gorge, boit un verre d’eau). Tu sais, pendant plus de vingt ans, je n’ai pas pu parler de tout ça... Et maintenant, je peux... Le Yoga m’a beaucoup aidée.

Nous sommes allés chez Mme X. Nous lui avons dit: “Luc est très indépendant, il ne veut pas dire où il va... etc” Et puis j’ai dit à Mme X: “Et moi, j’étouffe! Il faut que ces enfants sachent que je ne suis pas leur mère.”

Alors elle me dit: “Il faut que ce soit vous qui le disiez et personne d’autre...” Et elle ajoute: “Imaginez que Luc est déjà un homme, bien qu’il n’ait que quinze ans; il est mature. Il sait quand il doit rentrer.”

C’est ce que nous avons fait. Et ce garçon, du jour au lendemain... Je ne demandais plus rien, et lui me disait: “Tu sais, je vais chez un tel... Je vais au cinéma... J’irai plutôt à la séance de 5 h...” Et un jour, je dis à Luc: “Viens avec moi, je t’emmène boire un café en ville.” Nous sommes allés dans le meilleur café du centre-ville. Si j’avais le temps, je t’emmènerais. Je me souviens que nous avons pris un café glacé tous les deux. Et je lui ai dit: “Ecoute, Luc, je dois te dire quelque chose”. Et je lui raconte toute l’histoire de sa maman. Il écoute, il est étonné. Il me dit: “Ecoute, Norbert est trop petit, il ne faut pas le lui dire”. Norbert, c’est son frère. Et j’avais déjà mes deux autres enfants. Il répète: “Il ne faut pas le lui dire!” Je lui dis: “Pourquoi ?” Il a quinze ans et son frère a treize ans “Non, non, il est trop jeune!” Alors je lui dis: “Ecoute, Luc, même si un jour tu te laisses emporté, ne lui dis pas; il faut absolument que ce moi qui le lui dise.” Bon! Il n’a pas dit.

11 . Dévoilement des encastremements de non-dits; le vrai est difficile à croire

Le temps passe. Ma belle-soeur adopte un tout petit bébé. Et je me souviens, j’étais dans la cuisine avec Norbert; nous n’habitons pas encore ici. Nous parlons de la petite. Il sait qu’elle a été adoptée; parce que dans la famille on l’a dit tout de suite; c’était obligatoire. L’organisation

d'adoption obligeait les parents adoptifs à le dire et, dès qu'elle a su parler, l'enfant l'a su. Alors j'ai demandé à Norbert: "Tu penses qu'il faudra le dire à la petite qu'elle a été adoptée ?" Il me répond: "Bien sûr!" Alors — j'avais mon idée derrière la tête — je dis à Norbert: "Ecoute, j'ai quelque chose à te raconter..." (Léa se gratte la gorge) Et je lui dis: "Tu es mon enfant, mais... moi, je ne t'ai pas eu..." Je lui explique comme on explique à un enfant. Il avait déjà treize ans. Il me dit: "Maman, il ne faut pas plaisanter avec ces choses là!" Il ne me croyait pas! Il croyait que je plaisantais! Je lui dis: "Tu ne vois pas comme je suis émue ? que je ne plaisante pas, que je te raconte la vérité ?... Elle est morte quand tu étais tout jeune..."

Mais je ne voulais pas lui dire qu'elle était morte lors de l'accouchement. Et, plus tard, il m'a reproché de ne pas lui avoir dit toute la vérité. Il m'a demandé: "Pourquoi tu ne m'as pas dit toute la vérité ?" Et je lui ai expliqué: "Ma mère est morte, quand j'avais neuf mois. Elle m'avait emmenée à Lodj pour me soigner et... et mes soeurs qui étaient très gentilles avec moi, mais qui n'étaient peut-être pas très intelligentes, me disaient: "Tu vois! C'est à cause de toi que notre mère est morte!"

12 . Reviviscence du passé

Léa poursuit. Elle semble répéter, en s'adressant à moi, les mêmes mots que ceux dits à Norbert: "Tu vois, Norbert, on m'a reproché que ma mère est morte alors que je n'y étais pour rien. J'avais neuf mois. Et cette idée est tellement restée ancrée en moi que j'avais peur de te dire que ta mère est morte à ta naissance. J'avais peur que tu ne te sentes fautif alors que tu n'y es pour rien."

13 . Nouveau deuil, choc déclencheur, nouveaux auto-reproches

Et les garçons étaient mille fois plus gentils avec moi qu'avant; surtout les deux aînés. Ils venaient plus facilement essuyer la vaisselle, m'aider pour ceci pour cela... Et puis tu sais ce qui est arrivé à Luc?... Emmanuel t'en a parlé ? (la voie est sourde)

— Oui... Il est mort de...

Léa: (voix à peine audible) D'un accident de voiture. Il revenait d'Italie. Il avait dix sept ans et demi. Il nous écrivait des lettres de Venise, de Florence... Il nous disait: "Je vous ennuierais jusqu'à ce que vous veniez visiter Venise et Florence." Il nous disait: "J'ai dépensé tant et tant..." On ne lui demandait même pas! On lui disait seulement: "Garde de l'argent pour les frais du retour, c'est tout!" Il était très minutieux.

Avant de partir, il voulait emmener Emmanuel avec lui. Ils s'adoraient tous les deux. Mais nous lui avons dit: "Qu'est-ce que tu vas faire avec un petit de dix ans ? Tu vas être gêné." Luc et Emmanuel, ils s'entendaient de manière formidable... Alors je... (murmures inaudibles) je n'ai pas permis qu'il prenne Emmanuel avec lui... Et... Euh... On peut le comprendre de deux manières: si Emmanuel avait été avec lui, Luc n'aurait pas fait de l'auto-stop... Avec un enfant de dix ans, il n'aurait pas fait d'auto-stop... Mais si... si Emmanuel avait été avec lui...

Ca a été le coup le plus dur de notre vie... Parfois je pense et je me dis: "Même aux mères SS je n'aurais pas souhaité ça!" A personne... Je pense en moi-même, parce que je ne parle pas de ça... Je dis... C'était ce qui pouvait arriver de plus terrible... On ne peut pas comparer... Je veux dire... C'est une autre douleur... Aussi forte que puisse être une douleur quand on perd un être cher... Qu'est-ce que je disais encore ?... Je ne sais pas... (Léa se gratte la gorge... long silence...)

14 . Les facteurs de survie, les *miracles*, les amis inconditionnels, l'*instinct*

— *Tu m'as dit que tu es entrée dans la Résistance.*

Léa: *Déjà avant la guerre, je militais dans les mouvements de gauche. Il y eut la guerre d'Espagne, j'avais seize ans; on vendait toutes sortes de choses au profit des combattants espagnols. J'étais élevée dans ces milieux (Léa se gratte la gorge). C'étaient les Belges avec les Juifs. (Léa se gratte très fort la gorge, boit un verre d'eau.)*

En 1940, comme tout le monde, j'ai fui en France avec ma famille. Puis nous sommes revenus illégalement. Je militais dans le mouvement des "Jeunes gardes socialistes"; coller des affiches, distribuer des journaux... Nous faisons toutes sortes d'actions. En 1941, on est venu me contacter pour faire parti d'un réseau de résistance particulièrement dangereux. Quelqu'un vient me voir et me dit: "Il y a peu de chances de survivre mais c'est un travail contre les Allemands, on a besoin de gens comme toi. Prends le temps de réfléchir." J'ai réfléchi et, le lendemain, j'ai dit oui. Alors il m'a dit "Bien! A une condition: tu ne dois en parler à personne... ce qui veut dire: à personne! Ni à ton ami ni à ta famille... A personne... Ni non plus à tes amis de la Résistance. Tu vas leur dire que tu quittes la Résistance, que c'est trop dangereux, que tu ne veux plus. Mais tu gardes ta place au travail; il te faut un alibi." C'était en 1941. Je travaillais chez la modiste de la reine. Mon professeur d'Anglais était la cousine de la patronne de l'atelier; elle lui avait dit: "Je connais une petite Juive qui cherche du travail." Et c'est comme ça que la patronne m'a prise.

Plus tard, j'ai appris que les Allemands avaient appelé le réseau: "l'Orchestre Rouge". A l'époque je ne savais pas ce que c'était. Le réseau était l'orchestre et ceux qui transmettaient, les pianistes. Il me demandait d'être pianiste. Il fallait apprendre le morse. Tu sais, ça ne rentrait pas si facilement... Nous étions dans un appartement illégal... Heureusement grâce à... (?) Tu sais des miracles, il y en a eu beaucoup dans ma vie. J'ai survécu. (...)

Je ne connaissais pas grand monde; mais des gens savaient que Lilly existe, et Lilly, c'était moi. On ne savait pas ce qu'on transmettait. C'était la chiffres qui connaissait les télégrammes. Elle habitait dans la maison où eut lieu la grande arrestation, en Décembre 41. La personne qui a parlé (dénoncé) savait qu'il existe une Lilly, mais elle n'avait pas ses coordonnées. Une seule personne savait où me trouver.(...)

Le réseau bruxellois dut être démantelé suite à une dénonciation; la plupart des membres arrêtés furent décapités... certains se suicidèrent pour ne pas parler.

C'est très long à raconter tout ça... Quand j'ai compris que les contacts étaient coupés, j'ai été dormir ailleurs... Comme j'avais beaucoup d'amis chez les partisans et que je les savais très discrets — entre amis on se connaissait depuis notre jeunesse et on avait une confiance illimitée — je suis allée dire à l'un d'eux: "J'étais aussi dans la Résistance — sans préciser quoi — et je voudrais entrer chez les partisans." Ils m'ont acceptée et j'ai travaillé avec eux.(murmures inaudibles... puis Léa reprend.)

Elle a participé à toutes sortes d'actions jusqu'à l'arrestation de son petit groupe en 1943 par la Gestapo. Tout son récit se fait au présent:

A trois ou quatre heures du matin, on entend des bruits de bottes qui montent dans l'appartement. On avait été dénoncés. Je crois même savoir par qui. Et on avait une seconde pour se concerter. "Qu'est-ce qu'on va dire ?"... Ils tapent déjà à la porte... "On va dire qu'on est Juifs!" C'était l'instinct! C'était l'instinct qui parlait! On n'avait plus le temps. L'arme était cachée. Il y avait quelques journaux et une machine à écrire. Ce n'était pas très intelligent de notre

part d'avoir des journaux. Seulement pour le port d'armes, c'était la peine de mort. Alors: "On va dire qu'on est Juifs!"

Déjà, ils enfoncent la porte et ils entrent. On leur dit qu'on est Juifs et qu'on se cache ici. "Et vos papiers?" On leur montre nos papiers. C'étaient de faux papiers, grâce à ma copine Nina qui est au Canada maintenant. Et on leur dit: "Ce sont de faux papiers", naturellement, "et on se cache ici"... Ils nous ont pris tous les trois. Ils ont un peu regardé, mais pas vraiment cherché.(...)

Peu après, celui qui les a dénoncés est tué par les partisans... Le récit est repris à l'imparfait.

C'était ça pendant la Résistance. Maintenant, je suis inconditionnelle à 100 % contre la peine de mort. Mais la guerre, c'est la guerre. C'était tout à fait différent.(Léa se gratte la gorge).

15 . Auschwitz

Ils nous ont envoyés à Malines, qui est comme Drancy en France; et de là, nous sommes partis à Auschwitz. Donc on n'a pas été torturé, on n'a pas été battu, on était juste à la cave.(Léa se gratte la gorge) (...) On a écrit sur Malines, le camp terrible... mais à côté de Birkenau-Auschwitz, la différence est énorme.

Léa se gratte la gorge très souvent pendant toute cette partie du récit. Ce sera simplement indiqué par: Gr.

Toutes les copines (Gr...) par hasard, nous nous sommes retrouvées à Auschwitz. (Gr...) D'abord à Malines, puis déportées en même temps. Alors là, une fois arrivées à Auschwitz, quand on a vu ce qui nous attendait, nous étions heureuses! C'était notre joie d'arriver là! Et les gens disaient: "Elles sont folles!"... Pourquoi?... J'ai dit à Nina: "Ici, on ne va plus nous torturer! Nous ne donnerons aucun copain! Nous n'avons donné aucun copain!... Ici, nous sommes des numéros". Il n'y a plus de nom, il n'y a plus rien. On nous rase la tête, on nous rase le corps, partout, tous les poils. On n'est que des numéros!

16 . Trahir, être trahi par soi-même

Et ça, pour nous! C'était quelque chose! Un soulagement!... mais comme tu ne peux pas t'imaginer!... Parce que rien qu'à l'idée... Qui peut être certain qu'il n'aurait pas parlé... (sous la torture) ? Or c'était la chose la pire qui puisse nous arriver de donner un nom! Parce qu'à Malines... est-ce qu'on ne viendrait pas nous chercher. Un jeune partisan avait été amené et on a aligné devant lui tous les noms (Gr. puis Léa se reprend) tous les hommes et on lui a dit: "Montre-nous avec lequel tu travaillais!" Il n'en a montré aucun. Il a été fusillé. Il avait 19 ans. Il s'appelait Henri d'Aubigné. Donc à Malines, nous avons encore peur qu'on vienne nous chercher.

Et alors, c'est toute l'histoire: Comment on a pu survivre ? Je commence maintenant ?

Tout ce passage, d'une grande intensité émotionnelle, mériterait une analyse approfondie:

- Passage brutal d'identités emboîtées à la manière de poupées russes: Léa est Lilly, la pianiste mais aussi la partisane, l'amie de toujours, la Juive, la Belge-juive, et finalement une peau tatouée d'un numéro

- Emboîtement des peurs: peur d'être dénoncée, d'être torturée, et, plus que tout, de donner un NOM-un-HOMME

- Emboîtement des significations: depuis le petit réseau d'amitié, enraciné dans la famille (le beau-frère est le grand exemple de Léa) jusqu'à l'ample réseau de la lutte au niveau mondial et dont elle ignore les ramifications

- Notons l'absence d'adjectifs: les faits, les émotions, nous sont livrés à l'état brut. Toute qualification, tout attribut limiterait l'infinitude de l'intensité

- Notons l'emploi tantôt du passé, tantôt du présent; tantôt du *on*, tantôt du *nous*

- Enfin, Léa a l'impression qu'elle va seulement *maintenant*, commencer son *témoignage*, c'est-à-dire faire connaître la réalité d'Auschwitz. Il lui semble, comme à tous ceux pour qui le témoignage est devenu quasiment une mission, que l'essentiel de celle-ci consiste à dévoiler ce qui fut comme une parenthèse totale dans sa vie, dans la vie humaine, avec, au centre de cette parenthèse, la question: comment a-t-on pu survivre ? Survie si incroyable que, paradoxalement, le fait qu'il y ait des survivants met en doute la cruauté de cette réalité. En fait, justement pour mieux souligner la singularité absolue de l'extermination et sauvegarder la singularité de chaque témoin, il semble indispensable de resituer chaque récit dans l'histoire personnelle du témoin; c'est-à-dire que chaque témoin doit pouvoir relater non seulement son séjour dans les camps de la mort, mais aussi sa vie d'avant et sa vie d'après. C'est cet ensemble - avec en son centre la rupture de la Shoah - qui fait la singularité de chaque témoin.

17 . Sous la protection de Mala,

— *Oui, bien sûr!*

Léa: *Bon! Je fais ça très brièvement. On ne va pas faire plusieurs cassettes.*

Donc, c'était un grand bonheur de se retrouver avec des amies qui sont prêtes à donner leur vie pour toi... Une jeune fille entre. Elle a de très beaux cheveux; elle n'est pas rasée comme nous toutes. Elle cherche sa famille. Elle aperçoit sa cousine, dans notre groupe. Elle lui dit: "Oh! Dina, tu es ici! Qu'est devenu ma soeur, mon frère ?..." Elle avait encore de la famille. Ses parents avaient été déjà déportés; ils étaient morts, gazés de suite parce qu'ils étaient âgés. Je dis ça comme si c'était une chose normale: les personnes âgées, il fallait que les gaz... Enfin, j'espère que tu comprendras...⁹⁰⁰

Elle dit: "Je vais t'aider Dina. Je vais faire tout ce que je peux..." Pourquoi avait-elle encore ses cheveux ? Quand elle était arrivée, en 1942, un peu après ses parents, on cherchait une traductrice, une courrière, pour porter les papiers d'un SS à l'autre. Il y en avait quatre dans le camp des femmes, des 50000 femmes que nous étions. Et on ne lui avait pas rasé les cheveux. Elle était très belle et très intelligente. Elle parlait le Polonais, le Flamand, le Français, bien sûr, l'Allemand, l'Anglais... beaucoup de langues.

Elle dit à sa cousine: "Je vais t'aider". Et sa cousine lui répond: "Tu vas aider toutes mes amies ou personne." C'est... c'est beaucoup! Alors, elle dit: "Je vais voir ce que je peux faire." Et elle nous met toutes dans un kommando de chaussures... Tu as vu peut-être ? Je ne sais pas si tu es allée à Auschwitz... Enfin ces montagnes de chaussures... Tu sais... (murmure inaudible)

Tous les jours, on sortait du camp de Birkenau. On marchait une demie heure et là, on entrait dans une baraque et on se trouvait devant tout un monceau de chaussures... des, des centaines de milliers de chaussures, des montagnes de chaussures. Les plus belles étaient envoyées en Allemagne... C'était... Les plus beaux vêtements, les plus belles chaussures, les plus belles couvertures, tout ce qui était beau... L'Allemagne était habillée par Auschwitz. Tout... De tout, tout.

⁹⁰⁰ - Le rescapé des camps de la mort craint toujours de ne pas être cru: lui-même perçoit ce monde comme un monde Autre et se demande comment il a pu en revenir. En outre affleure la crainte paraître inhumain, monstrueux, tout Autre.

Les sous-vêtements, les instruments de musique... Parce que les gens arrivaient avec tout. Ils ne savaient pas où ils allaient.

18 . La résistance à Aushwitz.

Et nous devions travailler à ces chaussures. On découpait la chaussure. On avait des sacs et on mettait le cuir dans un sac et le caoutchouc dans un autre sac. On faisait une dizaine de sacs. Et quand on trouvait un diamant ou quelque chose que les gens avaient caché, on le remettait à la résistance; on ne le gardait pas pour soi.

Donc grâce à Mala nous n'avions pas à travailler à l'extérieur à 25° moins zéro. Donc, une partie déjà est sauvée. Mais elle ne pourra pas nous sauver du typhus. Au camp, j'ai été la plus malade de toutes. Je ne sais pas pourquoi; alors que contrairement aux autres, en liberté, je n'avais jamais eu un rhume; je n'étais jamais allée voir un médecin; je ne savais même pas ce qu'était un rhume. Quand ma soeur était enrhumée, j'étais jalouse. Je disais: "Je voudrais bien savoir ce que c'est avoir un rhume!" Mais là-bas!

Le scorbut...Tu sais... c'est dans la bouche: tu as des trous dans les gencives. Tu craches du pus et tu ne sais même pas où cracher. Tu n'as pas où; tu n'as pas de mouchoir. J'ai eu des abcès gros comme ça. (Léa arrondit les deux mains) J'en ai encore des traces sur les bras, dans le dos. Des gros abcès qui te tirent vers la terre... Tu ne peux pas marcher droit quand tu as deux gros abcès comme ça sous le bras qui te pendent comme un gros sein.

Et puis elle nous a aidé tout le temps. N'empêche que nous avons perdu une amie, qui a été gazée, et une autre, une partisane aussi, qui a été très très malade. Une doctoresse l'a aidée à mourir; elle ne voulait pas être gazée. Elle cherchait quelque chose pour mourir et la doctoresse l'a aidée. Sinon, les autres de ce petit groupe sont rentrées grâce à Mala. Déjà ce travail.

Et puis par exemple, la première fois qu'on m'a opérée pour cet abcès, j'ai reçu une petite anesthésie. C'était une doctoresse qui était de la résistance. Elle est morte il y a quelques années. Une Russe, qui s'appelait Katia. Elle m'a anesthésiée. Juste une fois parce qu'après... c'était sans anesthésie. Mais toutes ces maladies, on les passait...

Et on passait très souvent en sélection devant Mengele ou d'autres médecins. C'était la vie ou la mort. Peut-être que si on m'avait inscrite, peut-être que, comme elle l'a fait pour d'autres, Mala m'aurait sauvée. Elle avait ainsi sauvé une de nos amies qui est en France maintenant. Elle était inscrite pour les gaz. Mala a effacé son nom et a mis à la place le numéro d'une morte. (...)

19 . Hors du temps, hors de la terre; la situation extrême

Un jour que j'étais au Revier⁹⁰¹, malade comme un chien; j'avais le Typhus et un peu folle — parce que tu perds un peu la notion d'où tu es, de ce que tu dis, de ce que tu fais — Nicole dit: "Tu es Léa, de Bruxelles ?" Je dis: "Oui." ... "Ecoute, il y aura une sélection tout à l'heure, tu dois sortir du lit, tu dois te montrer au médecin." ... "Je ne peux pas, je ne peux pas, je suis trop malade, je ne pourrai pas!" ... "Si, si..."

Je suis persuadée — je ne lui ai même pas demandé — que c'est Mala qui lui a dit: "Il va y avoir une sélection, fais quelque chose pour Léa." Il y avait à peu près trois cent cinquante femmes dans ce bloc. Elle m'a aidée. J'étais très faible. Tu ne peux même pas marcher jusqu'au médecin.

⁹⁰¹ - Sorte d'hôpital à Auschwitz

Elle m'a aidé à marcher... Nous étions sept, sur les trois cent cinquante, à ne pouvoir nous lever. Il nous a inscrites. C'était la première fois qu'on m'inscrivait. On inscrivait toujours les gens qui devaient aller au gaz. Le médecin faisait ça (Léa fait un signe de la main) et puis ça (autre signe de la main) et la blokova inscrivait le numéro. On t'avait inscrite. Après on venait te chercher. On te mettait au bloc 25, et du bloc 25, directement dans la chambre.

Tu sais, quand tu as le typhus, inscrite ou pas inscrite, ça t'est complètement égal. D'ailleurs tu ne réalises même pas où... Bon, je vais aller au gaz, on m'a inscrite. On est venu chercher ces sept femmes. On les a mises dans un autre bloc, toutes les autres sont allées au gaz...(..)

Notons que Léa parle d'elle à la troisième personne. Elle ne précise pas (elle ne le sait pas clairement) comment, in extremis, elle a été sauvée. Elle tient surtout à parler de Mala.

20 . Mala la Juive, Edek le Polonais

C'est donc encore une fois Mala qui m'a sauvée... Enfin c'est trop long à raconter... Je ne sais pas si tu es au courant: elle s'est sauvée du camp, cette Mala, elle s'est évadée avec un jeune Polonais qui était arrivé en 1940. Il avait seize ans. Il s'appelait Edek. Il avait le n° 580; un tout petit numéro⁹⁰². Ils ont fait connaissance. Ils avaient de la sympathie l'un pour l'autre. Il entrait souvent au bloc des femmes pour arranger toutes sortes de choses. Il comptait d'abord s'évader avec un autre de Pologne; un qui a écrit un livre: "L'anus du monde". Edek lui a dit: "Mala veut s'évader également". Mala était connue dans tout le camp, chez les hommes comme chez les femmes. L'autre Polonais a dit: "Non, je ne veux pas m'évader: on va la reconnaître et nous serons pris tous les trois". Mais Edek: "Je ne m'évaderai qu'avec Mala." Et ce Polonais est resté. Il a d'ailleurs écrit en Polonais une petite brochure sur l'évasion de Mala et Edek. Et dans son livre "Anus mundi", il parle aussi de l'évasion de Mala et Edek.

Mais ce n'est pas si facile de s'évader... Dans les camps ceux qui dénonçaient quelqu'un qui allait s'évader recevaient du pain... Les gens ne demandaient pas mieux que de te dénoncer, qu'ils soient Juifs ou pas Juifs. Dès qu'un bruit courait, c'était dénoncé chez les SS. C'était très très courant. Nous le petit groupe belge, nous le savions. Donc elle s'est évadée avec lui... Il y a eu une alerte; ils ont dû revenir. Et cette évasion, c'est toute une histoire... On peut raconter des heures.

Elle était habillée en homme, donc en costume rayé et elle s'était posé une cuvette sur la tête, comme si elle allait travailler. Et lui, il était habillé en SS, avec l'uniforme et le fusil. Et grâce à l'argent de la résistance, à l'or, à tout ça, il avait pu acheter ce costume et ce fusil. Elle avait volé un "passir" un papier donnant droit à un SS d'emmener un homme travailler avec lui et lui en SS, elle en homme, ils se sont évadés... Evadés... Si tu savais les difficultés pour s'évader d'Auschwitz... C'est... c'est l'impossible. Et pourtant, ils l'ont fait... Alors à l'Appel il manque une personne qui n'est pas... Il manquait une personne. Quel bruit ça a fait! Les sirènes... Partout... Oh là, là! Quelqu'un s'est évadé!

Et Mala était très connue... on a vu que Mala manquait. La femme SS disait: "Elle s'est évadée ? Ce n'est pas possible. Une Mala ne va pas s'évader! Elle a des conditions meilleures que les autres." Et chez les hommes, c'est Edek qui manquait... On les a cherchés partout... Et la Dreikhsfurh, la chef des surveillantes criait: "Il faudra les brûler vifs si jamais on les rattrape!"

⁹⁰² - Ce qui signifie qu'il avait été parmi les premiers internés.

Deux ou trois semaines après, on a appris qu'on les avait arrêtés. Ils sont dans le bunker (murmure inaudible...) Et Mala nous a écrit; elle avait mis quelques mots de Flamand pour qu'on sache que c'est elle. Elle demandait: "Comment va-t-on me tuer ?" Et elle demandait aussi du savon et une lame de rasoir. Sa cousine et d'autres lui ont fait apporter tout ce qu'elle demandait.

Le bunker, c'était la prison d'Auschwitz. Et là, naturellement, on les a cuisinés pour qu'ils donnent des noms. Aussi bien Edek que Mala, ils n'ont donné aucun nom.

21 . La mort de Mala

Un jour nous apprenons que toutes les Juives doivent se rassembler sur la place d'Appel. Mais nous ne savons pas pourquoi. On va sur la place d'Appel. On attend un peu. Et Mala enlève la lame de rasoir de ses cheveux et essaie de se tailler les veines du poignet. Ils l'ont remarqué. Ils l'ont empêché. Mais elle, la main en sang, elle gifle le SS et dit: "Je sais... Ah, oui! Ca, je sais, votre fin est proche. J'étais en liberté... N'ayez pas peur mes soeurs..." Elle s'est adressée à nous. Ils l'ont pansée. Ils ont vu une brouette. On l'a mise dans une brouette... Quand je vois aujourd'hui une brouette... Tu sais, en ville, les maçons qui travaillent avec une brouette... Les brouettes, pour moi... c'est Mala, dans cette brouette⁹⁰³.

On lui a fait faire le tour de tous les blocs pour que tout le monde la voie, les Polonaises, les Ukrainiennes... tout le monde... Elle est passée devant nous aussi. Elle a fait semblant de ne pas nous connaître... Il ne fallait pas qu'on voit qu'elle connaît...

Je dois te dire que c'est la seule fois où j'ai voulu mourir.

22 . Tenir

Sinon, on voulait survivre; ne fut-ce qu'un jour, une heure. Notre but, ce qui nous tenait, c'était premièrement notre idéal... et survivre une heure, voir la fin de Hitler, ça nous suffisait... Mais à ce moment... j'ai voulu... Vraiment, j'ai couru vers le fil et les filles m'ont empêchée. Je ne pouvais pas supporter la mort de Mala... Alors de cette brouette, ils l'ont conduite au four crématoire... Plus tard, nous avons appris par un homme du kommando qu'elle avait été fusillée. Elle n'a pas été brûlée vive.

Et nous avons appris par des hommes qui ont assisté à la pendaison de Edek, le Polonais, qu'il a mis lui-même — il avait les mains attachées dans le dos — il a mis lui-même la tête dans le noeud coulant. Il a fait basculer le tabouret; il s'est pendu presque tout seul parce qu'il ne voulait pas que les Allemands le touchent. Il a crié "Vive la Pologne!"

C'était en Septembre 44. Il fallait qu'on continue. D'autres courrières ont continué à nous aider. L'une est en Israël. Ce serait intéressant que tu la voies. Elle a pris le relai de Mala et a continué à nous protéger.

Il y a tellement de choses à dire; je le fais si vite... Avec cette Mala qui s'est tellement dévouée... Quand elle entrait dans le bloc: "Mala, Mala..!" C'était l'ange gardien de tout le camp...

Dimanche dernier, justement, je suis allée à Anvers. On m'a demandé de rappeler la mémoire de Mala. Et je parle de Edek aussi, parce que malheureusement, dans les communautés juives — des religieux pour la plupart — ne parlent pas de Edek. Et ça me chagrine beaucoup beaucoup. Le rabbin qui a parlé juste avant moi a dit tout ce qu'avait fait Mala; c'était juste et en de très beaux

⁹⁰³ - C'était dans une brouette que le père de Léa avait ramassé ses livres pour aller les vendre.

termes. Mais pas un mot de Edek... Et moi, j'insiste: il a risqué doublement sa vie en s'évadant avec une Juive... Ils étaient près de la frontière tchécoslovaque. Un douanier les a arrêtés, les a amenés à la police et là, on a vu leur numéro. C'étaient les deux évadés d'Auschwitz... (long silence...)

23 . Après toi... pour te dire la solidarité

Auschwitz continue... Parce que la mort de Mala ne pouvait pas nous empêcher... Dans le vrai sens du mot, nous étions vraiment toutes pour un et un pour tous comme disait la devise du Parti Socialiste... Pour te donner un exemple: quand j'étais au Revier, que j'avais le typhus, que j'étais vraiment partie... Je ne savais plus ce que je disais... J'ai dit à une de mes amies: "Si j'avais une pomme je guérirais!" Impossible d'avoir une pomme. Peut-être que les Russes ou les Polonaises qui travaillaient à l'extérieur pouvaient chiper une pomme; mais elles préféraient vendre cette pomme contre quelque ration de pain plutôt que de la manger... Eh bien, mes copines se sont... Euh!... Enfin... Elles ont donné leur ration de pain... pour avoir une pomme... qu'elle m'ont apportée au Revier... Parce que... (murmure inaudible) Pour te dire jusqu'où allait la solidarité! Donc elles ont donné leur ration de pain, de... de... de pain, pour avoir...

Pour te dire... Un jour j'ai réussi à entrer dans la cuisine et j'ai pu voler une grande carotte... C'était après la marche de la mort, nous étions à (?) et j'étais allée aider dans la cuisine. Alors dans ma culotte, j'ai mis tout ce que j'ai pu. Mais dans ma course, l'élastique s'est défait et tout est tombé par terre... Et la femme SS qui nous surveillait l'a vu et naturellement, j'ai dû rendre le tout, mais je n'ai pas été battue parce qu'à ce moment-là, c'était presque avant la Libération, et les femmes SS se rendaient très bien compte que c'est la fin... Et une carotte est restée. Eh bien, nous étions 33 filles. Une grande carotte. On l'a partagée en trente trois petits morceaux! Pour te dire!

Quand on recevait un pull over. C'était te sauver la vie, en hiver! Nous n'avions même pas ces robes rayées; c'était pour les Polonaises. Aux Juives, on donnait des haillons... Quand tu te mettais en dessous un journal, un morceau de papier que tu avais trouvé, tu étais punie, tu étais battue... Alors quand on recevait un pull: "C'est pour toi, tu es enrhumée... Non! C'est pour toi, tu es malade! Non, on va le donner à la plus jeune..." On avait une très jeune avec nous, qui n'avait que seize ans. On donnait à la plus jeune...

24 . La vue du mal

Alors que d'autres se battaient, se disputaient, se volaient le pain... La mère volait parfois le pain de sa fille et vice-versa... Des choses terribles se sont passées là-bas. (silence...) C'était vraiment... Beaucoup sont revenues grâce à cette solidarité.(...)

L'immédiat après-guerre fut à peine évoqué. Très tôt Léa se voua au témoignage, non pas tant pour dire l'horreur des camps que pour rappeler la mémoire de ceux et celles grâce à qui un petit nombre avait pu revenir à la vie.

L'histoire de Léa est, à plus d'un titre, exemplaire:

- Encastrement de morts prématurées et des traumatismes consécutifs: mort de la mère, dont Léa se sent accusée; mort des déportés, dont son père et son fiancé; mort de Mala, la mère protectrice du petit groupe de femmes *toutes pour un*, à Auschwitz; et, la plus cruelle: mort de Luc, le fils aîné. A noter que la seule photo du père le situe devant un cimetière.

- Encastrement des *non-dit* et des *faire semblant*: faire semblant de ne pas avoir faim pour laisser de l'omelette à ses soeurs; faire semblant, vis-à-vis des voisins, de pouvoir fêter correctement les fêtes; faire semblant d'aller acheter du charbon et revenir avec du jambon; faire semblant de savoir

tenir sa fourchette et son couteau alors qu'on vient du shtetl; faire semblant, vis-à-vis des amis, de renoncer à la Résistance, trop dangereuse, alors que c'est pour entrer dans un réseau d'espionnage; faire semblant d'être la mère revenue de Suisse devant des enfants *qui ne demandent qu'à croire* ; faire semblant de ne pas connaître Mala emmenée à la mort dans une brouette; sans compter l'illégalité des passages de frontière, des activités politiques...

- Répétition des *scénarios* : stérilité de la soeur aînée de Léa, qui l'élève comme sa fille puis, quelques années plus tard, met au monde un enfant. Stérilité de Léa qui *tombée amoureuse de deux enfants* et ayant épousé leur père, quelques années plus tard mettra au monde deux fils.

- Ambivalence vis-à-vis de la judéité, représentée essentiellement à travers l'image d'un père à la fois impressionnant par sa force d'âme, sa fidélité à la tradition doublée de lucidité et d'acceptation mais qui ne propose que des rites désuets — aux yeux de ses enfants — et *sans emploi*. Judéité représentée aussi par *les religieux* perçus comme avant tout repliés sur eux-mêmes. Ambivalence signifiée aussi par le rappel du sort réservé aux Juifs, par les Polonais d'abord, à Auschwitz ensuite et de leur héroïsme mais, celui-ci n'étant pas perçu comme une valeur juive.

- Enchevêtrement des identités : Léa; Lilly, la pianiste; la partisane arrêtée comme Juive sous un faux nom; enfin le *numéro* qui ne risque plus de *livrer un nom* sous la torture.

- Rôle du hasard et des *miracles* : le voyage en Suisse, la survie in extremis.

- Tension entre d'une part la force d'une femme qui *tient* grâce à un idéal de solidarité devenu réalité et expérimenté dans toute sa puissance dans les camps de la mort, et d'autre part une extrême *vulnérabilité* qui incline Léa à s'identifier à la *mouche* qu'elle ne peut pas *écraser*, et qui laisse une mère dans le plus grand désarroi face à ses fils.

1 - 2 - Fil chronologique de la vie de Léa

1 - 2 - 1 - Faits et dates

1921: Naissance de Léa dans une petite ville de Pologne. La famille vit dans le quartier le plus misérable de la ville, habité à 99 % par des Juifs. L'enfance en Pologne signifie, pour Léa: *misère et antisémitisme*.

Famille religieuse

Léa est la neuvième enfant. Avant sa naissance quatre enfants sont morts en bas âge

Léa, à neuf mois, tombe malade. Sa mère l'emmène dans une ville plus importante pour la *soigner*. *Elle y attrape le typhus et en meurt. Ma mère est morte du typhus quand j'avais neuf mois, je ne me souviens donc plus d'elle, mais je sais qu'elle m'a manqué toute ma vie.*

1928: Remariage du père; puis départ des aînés en Belgique; et quelques mois plus tard, du reste de la famille. Léa va vivre chez sa soeur aînée, mariée, sans enfant. Son beau-frère est engagé dans les mouvements d'extrême-gauche.

1936: Guerre civile en Espagne. Léa, trop jeune, *doit se contenter* de distribuer des prospectus.

1938: L'Anschluss: Léa participe à l'accueil à *bras ouverts* des Juifs autrichiens.

1939: Invasion de la Belgique. Léa, Rachel et Albert se réfugient dans le Sud de la France puis reviennent au bout de 6 mois pour se joindre à la Résistance.

1941: Contactée par un ami pour s'associer à *des actions très dangereuses*. Elle devient *pianiste* dans l'*Orchestre rouge*. Quand, suite à une dénonciation, le réseau belge est démantelé, elle retourne chez les partisans.

4 juin 1943: Léa, son fiancé Antoine et une autre partisane, sont arrêtés en pleine nuit, transférés à Malines puis à Auschwitz.

Janvier 1945: Evacuation d'Auschwitz, les *marches de la mort*.

27 avril 45: Libération par l'Armée Rouge

1949: Rencontre de Marc, veuf, père de deux enfants. Mariage

1953: Naissance d'Emmanuel

1958: Naissance de Gabriel; Léa se croyait stérile: des *cadeaux tombés du ciel*

1963: Mort de Luc dans un accident de voiture, *le coup le plus dur de notre vie*.

1 - 2 - 2 - Quelques remarques: Exemplarité de l'histoire de Léa

a - Exemplarité comprise dans le sens de singularité, exemplaire unique, mais aussi de représentativité.

L'histoire de Léa illustre deux séries d'enchevêtrements: les événements au niveau collectif et au niveau individuel:

- Dans l'histoire collective: enchevêtrement des luttes: contre le nazisme et contre le capitalisme;
- Dans l'histoire individuelle enchevêtrement de scénarios, des *non-dits*, des culpabilités.

Pour Léa, quand l'histoire collective déborde sur l'histoire individuelle, il y a superposition des identités. Sa situation psychologique est extrêmement complexe. Aucun des éléments fournis lors du récit ne peut être sous-estimé. Par ailleurs, cette situation relève de l'exceptionnel. Léa aurait dû mourir plusieurs fois. Sa survie physique relève de l'inexplicable médicalement parlant. Son équilibre mental et à sa force morale, tout aussi inexplicables par la psychologie actuelle que le miracle de sa survie, font de Léa un être hors du commun à tous points de vue.

Aussi est-il illusoire de vouloir expliquer comment non seulement elle *s'en est sortie*, mais comment, tous les jours, elle s'en sort, autrement que par l'hypothèse qu'elle est littéralement habitée par tous ceux qu'elle a vu mourir en luttant contre Hitler et que, par une manière que la psychologie ne peut encore expliquer (où alors il faudrait faire appel à la notion de transfert de force psychique), elle s'appuie sur la dévotion et la reconnaissance qu'elle se sent leur devoir, pour témoigner et être de toutes les combats quand les Droits de l'homme sont bafoués.

b - Exemplarité d'un entretien tenant à la fois du récit de vie et du témoignage, à effet cathartique:

1° Effet cathartique (appréciable à travers l'ordonnance du récit):

Léa commence par rappeler son enfance puis, à partir du moment où elle parle de la deuxième femme de son père, associe avec sa peur d'être une marâtre. De là, elle pense à son mariage — à son amour pour les enfants de son mari — à la mort accidentelle de Luc, *le coup le plus dur de notre vie... Pendant plus de vingt ans, je n'ai pas pu parler de tout ça... Et maintenant, je peux... Le yoga m'a beaucoup aidée*.

Cependant, si les larmes font à plusieurs reprises briller le regard au cours de l'entretien, ce sont les grattements de gorge surtout qui sont irrépessibles. L'émotion est retenue au maximum. Elle se traduit par des silences, des murmures inaudibles. La reviviscence du passé se traduit aussi par les passages au temps présent.

2° Témoignage:

Léa raconte sa jeunesse parmi les Juifs communistes (mettant tous leurs espoirs dans l'internationalisme et la justice sociale), la Résistance, sa participation au réseau d'espionnage, sa déportation et la lutte contre Hitler en plein Auschwitz. L'épisode de Mala apparaît comme le deuxième temps fort du récit. A lui seul il est exemplaire de l'enchevêtrement histoire collective et histoire personnelle:

Mala *dans cette brouette*, conduite à la mort, mais qui vient d'annoncer à *ses soeurs* qu'elle sait que la liberté est pour bientôt, c'est peut-être aussi tous les livres que le père *vend presque un à un*, pour payer le médecin.

Mala à qui elle ne peut même pas faire un sourire pour ne pas trahir le petit groupe de femmes qui ont aidé à son évasion, Mala, *l'ange gardien de tout le camp*, qui a sauvé Léa in extremis quand elle *était inscrite*, c'est aussi la mère de Léa morte pour avoir voulu la faire soigner, bébé de neuf mois, et qui lui *a manqué toute sa vie*. Mala, belle, amoureuse d'un Polonais compagnon de toutes ses luttes, mère, ou grande soeur, protectrice du camp, résistante, apparaît comme exemplaire de ceux qui savent lutter pour la justice et aimer au point de donner leur vie.

Quand Léa témoigne, au centre de son témoignage, elle tient à rappeler le souvenir du couple *Mala la Juive et Edek le Polonais* ce faisant, sans doute, Léa se réconcilie doublement avec ses origines: juive et polonaise en même temps qu'elle s'affirme fidèle à ses exigences de justice.

3° Récit de vie:

Celui-ci s'estompe derrière le témoignage. La vie de Léa, dès son adoption par sa soeur aînée et son beau-frère, envers qui elle n'éprouve que gratitude et admiration, étant d'abord consacrée à l'engagement politique. Avec son mari, ils n'ont jamais cessé de militer dans différents organismes humanitaires, en particulier à Amnesty International dès sa création en Belgique. La petite fille timide puis la jeune fille amoureuse et romantique et enfin la mère désarmée dans sa relation avec ses enfants n'en apparaît que plus humaine.

c - Enchevêtrement des scénarios et des deuils

1° Les naissances inespérées:

Rachel, la soeur aînée, mariée, se croit stérile, adopte Léa. Elle a un enfant au bout de treize ans de mariage. Léa, revenue d'Auschwitz où elle avait été emmenée dans des conditions très éprouvantes pour sa féminité, se croit stérile, adopte les enfants de son mari, a quelques années plus tard deux enfants.

2° Les adoptions:

Rachel adopte Léa. Léa adopte Luc et Norbert. La soeur de Marc adopte une petite-fille, adoption qui donne à Léa l'occasion de pouvoir enfin dire à Norbert qu'il a été adopté.

3° Les *non-dit* :

Non-dit eux aussi enchevêtrés dans des identités de rechange, jusqu'à la dissolution de toute identité, à Auschwitz. Pour simplifier, il sera question de *faire semblant*. Notons que ce n'est pas le secret de l'espionnage qui lui pèse le plus mais bien le fait de ne pouvoir dire aux deux aînés qui était leur mère.

- Faire semblant d'avoir de quoi vis-à-vis des voisins, en Pologne
- Faire semblant de *ne pas avoir faim* devant ses soeurs

- Faire semblant, devant le père, d'acheter du *charbon* quand il s'agit de *jambon*
- Faire semblant d'être en règle avec la législation alors qu'on milite dans un mouvement politique
- Faire semblant de trouver la Résistance trop dangereuse vis-à-vis d'amis en qui la confiance est pourtant absolue
- Faire semblant d'être une petite Juive n'est qu'une petite ouvrière de la reine quand on est une espionne
- Faire semblant d'avoir encore la force de tenir debout, devant Mengele
- Faire semblant de ne pas connaître Mala mourante qu'on voudrait embrasser
- Faire semblant d'être la vraie mère revenue de Suisse. Et garder le secret, devant Luc et surtout Norbert, sur la mort de leur mère.

4° Les encastremements de deuils (et des culpabilités qui peuvent être associées)

- Ses soeurs reprochent à Léa d'avoir causé la mort de leur mère
- La mort du père, de la belle-mère, du frère et de la soeur
- La mort du fiancé
- La mort de Mala et des innombrables autres compagnons de lutte
- La mort de Luc, le deuil le plus cruel et le sentiment de culpabilité le plus insupportable.

d - Les difficultés relationnelles avec les enfants

- Luc: Adolescent très difficile. La relation s'améliore du jour au lendemain quand, sur les conseils d'une psychologue, il est considéré, malgré son âge et l'époque (1958), comme un adulte. Le dialogue étant renoué et la psychologue ayant donné le feu vert à Léa qui vient d'exprimer, en présence de son mari, combien elle étouffe de ne pouvoir dire qu'elle est la belle-mère, Léa peut enfin se libérer partiellement du poids du secret. Mais Luc, *adulte*, sans doute jaloux de son statut acquis de haute lutte, oblige Léa à garder encore une part du secret. Peut-être que Léa se sentait aussi soulagée d'avoir un certain délai pour Norbert: l'*aveu* était plus difficile vu les circonstances de la naissance.

- Norbert: Rien n'est mentionné au sujet de son adolescence. Nous verrons qu'il a entrepris une psychothérapie analytique quand il était étudiant. Nous savons seulement, par Léa, que lorsqu'enfin elle peut lui dire qu'elle n'est pas sa mère, elle ne lui révélera que bien plus tard que sa mère est morte lors de sa naissance.

Aujourd'hui, la relation semble malaisée, d'après les quelques mots d'Emmanuel: il y aurait un constat teinté de reproche de la part de Léa: il n'a rien *transmis* à ses enfants. Mais le *rien transmis* est lourd d'ambiguïté: s'agit-il du souvenir du judéocide, c'est-à-dire la vie de ses parents pendant les événements ou bien d'une judéité envers laquelle Léa ne laisse d'être ambivalente.

- Emmanuel: Enfant souvent malade, hypersensible, adolescent très difficile, qui se présentera lui-même comme le *contestataire*. Il reste deux ans sans entrer dans le domicile familial, est de toutes les luttes politiques, mais aussi de toutes les recherches dans le sillage de Mai 1968: animation culturelle, théâtre, bio-énergie, philosophies orientales... Peu à peu la relation s'améliore; il accepte de ses parents une aide financière grâce à quoi il achète une maison qu'il restaure lui-même et la communication devient très intense quand il s'expatrie en Afrique où il a trouvé du

travail. Il semble présenter toutes les caractéristiques des *children of Holocaust*⁹⁰⁴, ou encore des *memorial candles*⁹⁰⁵.

- Gabriel: L'enfant et l'adolescent semblent n'avoir pas posé de problème: sans doute ses frères aînés et l'évolution générale des conceptions de l'éducation, lui ont préparé des circonstances relationnelles plus aisées. C'est l'intellectuel de la famille voué aux études brillantes. Cependant, l'Intifada a déclenché une crise en relation avec sa judéité. Léa en est affectée: ce qu'elle croyait à jamais terminé, du moins pour elle, et qui s'exprime par une sorte de nostalgie pour la judaïcité anéantie, se réveille. Il n'est pas impossible que, par le biais des effets positifs sur la santé de certaines pratiques juives (repos inconditionnel du Chabbat où tout est mis entre parenthèses au profit de la vie intérieure et des joies de la famille, jeûnes, rythmes de vie en accord avec les saisons...) et/ou par le biais des écrivains imbibés de pensée juive, à moins que ce ne soit aussi par l'évolution de la politique israélienne, elle ne renoue avec une judéité qui apparaît aujourd'hui (lors de l'entretien) comme très ambivalente.

e - Ambivalence de Léa vis-à-vis de la judéité

1° Aspect négatif

Essentiellement associée à misère et antisémitisme, ceux-ci ne sont pas les seules caractéristiques de sa perception de la judéité par Léa.

- Nécessité d'*être protégé* : enfant, c'est seulement dans la mesure où elle reste dans le quartier juif qu'elle n'est pas atteinte par les agressions antisémites

- Ensemble de *rites* qui, hors de leur contexte, sont *sans emploi*, paraissent complètement *obsolètes*

- *Victimes désignées*: hors entretien, Léa a évoqué, sur un ton d'angoisse mais aussi de nostalgie, une émission récente de télévision sur une communauté de Juifs new-yorkais vivant exactement comme dans la Pologne du XVIII^e siècle. *C'étaient nous... Ils sont tous morts. J'ai cru sentir à la fois une attirance, une sorte de sympathie affectueuse et une peur... Et si ça recommençait ?* Je ne fais que traduire mes impressions en face de ses réactions; impressions renforcées par le ton avec lequel Léa nous parle de son père et de son questionnement face au *retour* (à la tradition) de Gabriel.

2° Aspect positif

- Image du père: Le père, s'il est présenté comme quelqu'un de lointain, d'âgé, avec qui elle n'a eu que peu d'intimité, est d'abord un érudit, un sage qu'on consulte en cas de difficultés et qui, dans la vie familiale, donne des preuves d'affection et de compréhension par ses actes (il nettoie l'escalier pour désamorcer le conflit belle-fille-belle-mère).

Le père est aussi quelqu'un qui sait assumer ses responsabilités: il se dépouille de ses livres (le trésor le plus précieux pour tout Juif élevé dans la tradition) pour payer le médecin. Il émigre c'est-à-dire qu'il s'aventure illégalement dans un pays dont il ne connaît ni les moeurs ni la langue.

On connaît mal ses proches nous dit Léa et, quand ils ne sont plus là, on se fait des auto-reproches tout simplement pour ne pas leur avoir prêté assez attention.

⁹⁰⁴ - H. Epstein, op. cit.

⁹⁰⁵ - D. Wardi, op. cit.

L'intérêt de Léa pour les recherches de Gabriel est-il l'expression d'un désir de réparer son manque d'attention à son père et/ou d'un désir de connaître sa propre tradition ?

- *On va dire qu'on est Juifs!*

Sauvée physiquement par sa judéité: C'est grâce à (paradoxalement) son appartenance juive que Léa est conduite à Auschwitz alors que les autres résistants sont torturés et tués de manière plus expéditive.

Sauvée moralement par sa judéité: Léa *rit de joie* en arrivant à Auschwitz. Le camp signifie, pour elle échapper à la trahison de soi-même en trahissant ses proches.

L'ambivalence de Léa vis-à-vis de la judéité pourrait se formuler ainsi:

- Au camp, comme en Pologne, les Juifs étaient les plus misérables, les plus humiliés

- Mais leur force de résistance est d'autant mise en relief que les conditions de leur vie étaient inhumaines. Elle est comme intriguée par leur force, leur manière de *tenir*, de continuer en dépit de tout les mêmes rites, d'affirmer la même foi, si ce n'est plus en Pologne, c'est aujourd'hui à New York, à Méa Shéarim.

- Par ailleurs, elle ne peut pas être insensible à l'ambiance yiddish, aux chants et aux danses qui ont animé son adolescence. Elle utilise volontiers des expressions yiddish.

Quand Léa parle d'Auschwitz, tous les chocs qu'elle a pu y subir semblent ne faire qu'un avec le plus violents de tous: Mala mise à mort. Pour témoigner de Mala, qui cristallise en elle la *mère* protectrice, (la mère morte quand elle était bébé), ou peut-être plutôt la *grande-soeur* du petit groupe de femmes résistantes (mais pour Léa, sa grande soeur fut aussi, dans la réalité, sa mère), la partisane tenant tête aux SS, avec Edek le Polonais, et la femme dans sa beauté (on lui a laissé ses cheveux), Léa semble puiser dans le témoignage même la force dont elle a besoin pour témoigner. Témoigner est d'ailleurs devenu le ressort de sa vie.

Mais qui peut dire si Léa ne puise pas aussi sa force dans la foi transmise par ses parents, transposée de Dieu en l'homme. Foi qu'elle a expérimentée: elle a été sauvée à plusieurs reprises: grâce à l'amour de sa mère pour elle; grâce à la présence de Mala; grâce à la solidarité de ses amies unies dans le même combat.

2 — Emmanuel

2 - 1 - Récit d'Emmanuel: Le travail de deuil; *la vie mode d'emploi*

Emmanuel m'accueille chez lui. Il est tard, le soir; il y a quelques minutes, j'étais encore dans le train qui m'amenait à Bruxelles. Il revient d'une conférence sur le thème de la paix, donnée au cercle des adeptes de la religion baï. Il s'est esquivé avant la fin: ce n'est pas encore là qu'il aura trouvé la nourriture dont il a besoin. Il semble pressé de parler.

Il habite une maison qu'il a entièrement aménagée. Des livres, des papiers, des journaux, des affiches, envahissent une pièce à tout faire. Un petit tambour africain, deux ou trois pagnes jetés sur des fauteuils rappellent son séjour en Afrique centrale, étape importante dans sa vie. Sa maison semble être un refuge pour les amis sans toit; ce jour-là, il héberge un Africain. Le tutoiement est

immédiat. Visage douloureux de la *vulnérabilité*, visage mobile de celui qui sait rire et pleurer en même temps.

1 . Naissance inespérée d'un enfant *mémorial*

— *Tu es né quand, et où ?*

Emmanuel: *Je suis né en 53, à Bruxelles. Donc j'étais le premier enfant de ma mère. Elle avait épousé mon père en 49. Ils avaient eu des problèmes pour me faire. Maman avait des problèmes de santé qui remontaient à la guerre; elle croyait qu'elle ne pourrait jamais avoir d'enfant. Alors, quand elle est tombée sur mon père, qui avait deux petits enfants à charge, elle s'est dit: "C'est formidable!" Mon père... Elle ne s'en cache pas. Puis ils ont formé un couple formidable... Puis, j'ai quand même fini par arriver... Puis il y a eu encore des problèmes de santé, et mon frère est arrivé.(...) Disons, ce n'était pas dit, mais c'était évident, j'étais un enfant de la guerre...*

Bon, déjà mes prénoms... Emmanuel, c'est le prénom du frère de mon père. Je crois qu'il a été pendu par les pieds. Il a été arrêté; on a arrêté mon grand-père; on lui a dit: si votre fils se dénonce, on vous relâche... Le grand-père est mort et mon oncle aussi.

Et aussi mon deuxième prénom, Antoine, c'est l'ami auquel ma mère a fait allusion tout à l'heure, dont tu vas voir la soeur demain.

2 . Les thérapies

Quand j'étais gosse, je ne me rendais pas compte de tout ça. C'est plus tard, en faisant des thérapies; j'ai compris que je portais le nom de deux morts... J'ai fait des thérapies de toutes sortes... des entretiens... de la bioénergie... euh (silence)... Récemment... Je suis parti cinq ans en Afrique, un peu... J'avais besoin de me redéfinir.

— *Attends! Reprenons depuis le début, parce que ça m'a l'air... euh... riche comme vie!*

Emmanuel: *Ah oui!(rires)*

— *Donc, tout petit, tu étais de santé fragile ?*

Emmanuel: *Oui... D'après mes parents en tout cas... Je me souviens d'expériences un peu pénibles, dans un genre de sanatorium, un endroit près de la mer, pour que les enfants reprennent la santé... Je n'ai que des mauvais souvenirs comme ça!*

3 . Identité: communiste-breton

A dix ans, j'ai fréquenté les colonies de vacances de la solidarité juive qui avaient leur maison de vacances près de la mer. Et là, déjà, on commémorait le ghetto de Varsovie... Mais là, il y a le paradoxe: ça s'appelait "solidarité juive", mais moi, j'ai mis du temps avant de savoir que j'étais Juif; parce que mes parents plaisantaient; ils me disaient: "Toi, tu es Breton!" C'était leur façon de dire "Juif". Et moi, je croyais que j'étais Breton!... Jusqu'au jour où j'ai dit ça à l'instituteur, en classe. Il nous demandait nos origines; j'ai dit: "Moi je suis Breton!" Il m'a dit: "Mais avec un nom pareil, tu ne peux pas être Breton!"(rires)

Ca correspondait à leur période... disons, de Juif honteux. Je pense que c'était clair. D'abord pour maman, la... la honte d'avoir vécu là où tous les autres étaient restés... Et puis, si jamais ça devait recommencer... Il fallait pas qu'on sache que... Il fallait pas qu'on soit circoncis, par exemple.

4 . La rupture

Dans ma famille on n'a jamais respecté aucune tradition. Ce n'est que maintenant que mes parents commencent à avoir des remords. Ils ont envie de se cultiver, de revenir à la science que connaissaient leurs propres grands-parents et parents... Mais ils se sont révoltés contre leurs parents et se sont affirmés dans l'athéisme... Bon! Ils ne nous ont rien transmis.

Mon père m'a raconté cette anecdote tout récemment: quand Emmanuel, son frère était à l'âge de faire sa bar-mitsva; mon grand-père lui a dit: "Hitler m'a rendu communiste"... Et mon père, encore aujourd'hui, à la vue d'un Juif pieux, n'a que des insultes à la bouche. Il ne les aime pas. Et en même temps, ça le gêne; il est mal dans sa peau du fait de ne nous avoir rien transmis... Et maintenant que mon frère revient d'Israël, je le sens très partagé... et moi-même... (silence)

Il y a eu toute une période, vers les années 80... on avait créé un groupe qui s'interrogeait sur ce que signifiait être Juif; tous des anciens communistes, qui tous avaient pris leurs distances par rapport à l'extrême-gauche... C'était assez sympathique. Dans la dérive des idéologies, on se demandait si on ne pouvait pas asseoir une nouvelle personnalité... La seule conclusion à laquelle nous avons abouti, c'est qu'il est impossible de le définir autrement qu'à la manière de Sartre: ce sont les antisémites qui peuvent permettre aux Juifs de s'affirmer.

N'ayant rien reçu, quand je vois les pieux, je me demande ce que j'ai de commun avec eux. Je m'ennuie aux offices, sauf que ça me permet de faire un peu le vide intérieur... Sinon, c'est uniquement affectif... L'idée que mon grand-père... Mais je n'ai trouvé aucune valeur... rien... pour me défendre dans la vie, pour m'aider à vivre.

— *Vous n'avez pas eu l'idée d'aller voir un rabbin ?*

Emmanuel: Même pas! Nous partions de l'idée que notre définition de l'identité juive serait dans l'athéisme. Il y a bien le "Centre culturel laïc juif de Bruxelles" qui est en pleine expansion en ce moment; ils éliminent les aspects en relation avec la croyance mais ils veulent garder toute la symbolique, ça veut bien dire qu'ils ne se reconnaissent pas dans la foi mais qu'ils se sentent appartenir à quelque chose puisqu'ils ont envie de pratiquer...

— *Tu te sens proche d'eux ?*

Emmanuel: Euh... Oui, parce que toute cette symbolique, elle me rend curieux. Et puis il y a la chaleur... Les rencontres. C'est surtout ça que je cherche; ça n'a rien de mystique.

5 . Le mal-dit, trop-dit

— *Tout à l'heure tu m'as dit que tes parents ont ri quand tu leur as raconté ton histoire de Breton à l'école... Si tu n'étais pas Breton, qu'est-ce que tu étais ?*

Emmanuel: Je me demande si ce n'est pas à ce moment là que ma mère a commencé à nous bassiner les oreilles avec ses souvenirs des camps... Je ne suis pas sûr... Je me demande si ce n'est pas le fait qu'elle ait été enfin obligée de nous dire qu'on était Juifs à ce moment-là. Elle a commencé à sortir déjà, à s'exprimer... Moi, ce sont des trucs que j'ai plutôt oubliés; pendant longtemps, je n'ai plus voulu en entendre parler; je pense que c'est parce qu'elle m'en a parlé à une époque où je n'avais pas assez de défenses pour lui dire que ça suffisait. Ca devait être juste après cette histoire de Breton, je devais avoir entre six et douze ans.

Elle m'a toujours parlé avec beaucoup de facilité sans se rendre compte que pour un gosse... Surtout que j'étais très impressionnable. A l'école, le vendredi, pour nous récompenser on nous lisait des histoires de loup; j'en faisais de tels cauchemars qu'il fallait me mettre une serviette autour des oreilles...

Après, je ne sais pas... je ne sais pas... j'ai dû essayer de faire de l'amnésie, d'éliminer ça; même maintenant: il lui arrive de parler de ça à table; je lui dis d'arrêter. Parce que je ne peux plus me maîtriser... mes larmes, mes émotions... (Il ne peut retenir ses larmes) Je n'ai pas envie de chialer à tout moment... Bon, ici, si je pleure, maintenant, on est là pour ça... Mais à table, je veux dire, ça coupe l'appétit!(silence)

6 . Le passage par l'écrit

Emmanuel: *...Toutes les images... Encore récemment, tout un groupe d'«enfants» a voulu recueillir le témoignage des parents ; j'ai été convoqué. Cette publication va sortir. Comme Gabriel était en Israël... C'est moi qui devais... J'ai reçu une lettre du genre: "Les anciens disparaissent les uns après les autres, donc il est temps de finaliser ça..." Mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai téléphoné à l'envoyeur; je lui ai dit: "Quoi! il fallait envoyer ça à sa mère; lui dire : Tu vas mourir, alors écris..." (silence... mots inaudibles) J'étais au bord de pleurer. J'ai décidé d'aller à contre-pied en disant à ma mère: "Aussi longtemps que tu vis, tu ne parles pas!" Et je sens que c'est ça qui m'arrange le plus... reculer le plus possible l'échéance. Alors je rationalise en me disant qu'il n'y a pas de raison de la déposséder de son histoire et qu'elle fait tout ça bien mieux que moi, que c'est devenu son credo, sa raison d'être... Mais c'est une façon de retarder l'échéance. Je sais bien que le jour où elle sera morte, je serai obligé de parler, de prendre le relais... Mais... le plus tard sera le mieux. Aujourd'hui encore, j'ai corrigé son témoignage, au niveau du style. J'ai vu ça comme une corvée que je ne pouvais pas refuser.*

Dans tout ce passage, dit dans l'émotion et les larmes, entrecoupé de mots inaudibles, apparaît bien la complexité des sentiments d'Emmanuel: sa mère, dit-il, sait témoigner mieux que personne, c'est toute sa vie; mais il ne supporte ni l'idée de devoir l'entendre ni l'idée qu'un jour ce sera à lui de *prendre le relai*: alors, non seulement il sera privé de sa présence, mais il devra continuer à commémorer ça.

7 . Témoin de témoin

— *A qui voudrais-tu transmettre en priorité ?*

Emmanuel: *Ecoute... il n'y a que les révisionnistes qui peuvent me pousser à témoigner... Parce que je ne crois pas que le fait de parler annulera les chances que ça se reproduise. Mais je me sens attaqué personnellement, à travers mes parents, si des gens nient... (silence)*

Et puis je vois une autre raison... Parce qu'il y a tout un enjeu familial. On critiquait mon grand-frère en disant qu'il n'a rien transmis. Il a épousé une non-juive. Les enfants ne savent même pas qu'ils sont Juifs. Ma mère a voulu qu'ils fassent une sorte de communion laïque à la mode juive, qui est aussi, pour les enfants, l'occasion de recherches historiques, de prendre le témoignage de leurs grands-parents. Et j'ai vu le gosse s'intéresser... Mon frère (Norbert) lui a dit: "Il faut que tu ailles interroger grand-mère et que tu mettes ça par écrit"...

Le résultat... un jour ma mère me téléphone, désespérée: *"Emmanuel!... Martin (le fils de Norbert) ne veut plus travailler..." Ce qui se passait ? Il avait entendu des choses affreuses... il était saturé... elle ne pouvait pas comprendre; moi, je m'identifiais très fort... Ou bien ils ne savent rien, ou bien c'est le matraquage.* (Emmanuel se gratte la gorge)

8 . 1968, la révolte

— *En classe tu avais eu l'occasion d'en parler ?*

Emmanuel: *Euh... je ne sais pas... Je devrais m'en souvenir... j'ai dû évacuer... Je n'ai aucun souvenir de m'être affiché ou d'avoir été affiché en tant que Juif... Ma célébrité était déjà suffisante sur le plan de la contestation politique: j'étais l'emmerdeur, le rouge, le conscientiseur... Dans les années qui ont suivi 68, j'ai vraiment mené la contestation dans mon école.*

De dix à dix sept ans, j'étais dans le groupe des jeunes du P.C. 50 % étaient des Juifs. La plupart des moniteurs étaient Juifs; ils nous apprenaient les danses israéliennes. On n'en connaissait pas d'autres et quand on est allé en Union Soviétique, on a voulu les danser. Interdit!... Ca devait être dans la foulée de 67. Ca n'a pas été apprécié. On s'est révolté. Leur rigidité! Ils n'étaient pas rigides seulement sur ce plan-là. La manière de s'habiller, de se coucher au soleil! Tout était réglementé... Alors on critiquait tout...

Mais j'y croyais. A cette époque je n'avais pas d'autre source de renseignements. Mes parents étaient communistes, ils critiquaient l'Etat d'Israël. Je pense pourtant qu'ils donnaient de l'argent. J'y suis allé pour la première fois à neuf ans quand mon frère y était... Mais je n'ai pas vraiment été imprégné de ce qui se passait là-bas...

9 . Israël

L'année dernière j'ai fait ce voyage en Israël, voyage censé accélérer le processus de paix: les Juifs de la diaspora viennent dire qu'ils veulent des ouvertures de dialogue... Je suis resté là-bas dix jours. Jamais je n'ai été séduit pas un endroit comme j'ai été séduit par Jérusalem. Je suis tombé sur une visite organisée justement par un Juif qui avait perdu toute sa famille ici, en Hollande. Il a tout refait là-bas. On voyait le type qui a beaucoup vécu... Passionnant! Il avait fait la relation entre toutes les pierres et les textes de la Bible.

Plus j'en apprenais, plus j'avais envie d'en apprendre. En plus c'était très émouvant de voir cette fidélité des Juifs pour cet endroit d'où on les a chassés il y a si longtemps... Et quand il parlait des douze tribus, on les voyait se battre sur les remparts; on imaginait comment elles se faisaient massacrer... Mais l'aspect religieux ne m'intéresse pas. Je suis tout à fait agnostique et la question de savoir si Dieu existe ou non ne m'intéresse pas.

Bon, mais cette tension politique... Et puis mes parents avaient peur que j'y loge... Bon, Je me suis dit que j'y retournerai pour plus longtemps, qui sait, pour un an ou plus, plus tard, quand il y aurait la paix... Parce que toute cette histoire me paraît fabuleuse... ces contacts entre les religions, ces strates archéologiques... et je trouverai assez flatteur qu'Israël laisse ces religions se développer dans le respect mutuel. Mais le rêve est tellement loin.(...)

Je sens que si un jour je décide d'aller habiter en Israël, ce sera sans doute parce qu'il y aura un regain d'antisémitisme ici. C'est-à-dire que je défends l'Etat d'Israël dans le sens où je serais bien content de m'y réfugier si ça tournait mal.(...) Je regrette même que mon frère y retourne; il est trop en avance sur l'air du temps. Qui sait s'il ne risque pas de se faire agresser par un Juif n'aimant pas ses opinions. J'ai peur pour lui. (silence...)

Récemment il m'a demandé pourquoi je n'étais pas plus ouvert à la tradition. C'est que rien ne m'a encore séduit; mais je ne suis pas fermé non plus.

10 . Judéité et antisémitisme

Moi, la seule chose qui me raccroche à la judéité, c'est l'expérience de vie de mes parents. Quand mon père me raconte qu'en Pologne on lui lançait des pierres...

— Tu peux imaginer un Juif chrétien, musulman, bouddhiste ?

Emmanuel: *Oui! J'aime le sketch de Guy Bedos quand il met en scène un Juif arabe... C'est ça l'avenir! Pouvoir traverser les étiquettes. Je pense que toute la culture va dans ce sens.*

— *Tu épouserai une non-juive ?*

Emmanuel: *Ce qui compte c'est l'éducation... Ca va peut-être te choquer, mais pour moi, il y a un point commun entre la définition juive du Juif et celle de Hitler: c'est toujours en référence aux ascendants. Le problème c'est que... Ah, oui, l'humour... C'est vrai que j'ignore tout. Mais je ne vois pas en quoi ce qu'il y a dans l'Ancien Testament m'aiderait dans la vie... Un jour, chez mon frère en Israël, j'ai ouvert une Bible; j'ai lu le début... Je me dis qu'un jour, si vraiment, je n'ai rien à faire, je lirai ça un peu comme un poème.*

11 . La sortie du placard via l'Afrique

Bizarrement, comment on dit ça ? J'ai fait ma sortie du placard en Afrique; j'avais déjà trente ans. Me retrouvant dans un lieu tout à fait étranger, j'ai cherché la communauté juive. Pour la première fois de ma vie, j'ai assisté à un office; sans rien comprendre forcément... C'étaient tous des sépharades, bien installés là-bas. Un jour, ils m'appellent: il fallait être dix; un minyan⁹⁰⁶. Qu'est-ce que c'était ? En pleine sieste... Il fallait faire des kilomètres. Et puis, j'ai été touché. J'apprenais au fur et à mesure.(...)

Ce serait dommage que je ne te le dise pas: un jour j'ai essayé de faire l'arbre généalogique. Et ça, c'est de nouveau l'Afrique. J'ai l'impression que les valeurs africaines m'ont rapproché un peu du judaïsme. Il y avait à la télévision un feuilleton américain, l'histoire d'un descendant d'esclave qui voulait retrouver ses origines. Je me suis dit: "Quand même! Moi aussi, je dois faire mon arbre." Mais ça n'a pas été bien perçu: les gens que j'ai interrogés dans la famille n'étaient pas très enthousiastes... Il faut dire que le nombre de vivants est tellement petit! Ca doit être un peu déprimant de dire: "Ah! Celui-là, on ne se souvient même pas de son nom!"

Ma mère a perdu, je crois, quatre ou cinq soeurs (pendant la Shoah). Mon père, je sais qu'il a perdu son frère et son beau-frère... Et en plus, bizarrement, je me suis aperçu qu'il y avait des vivants dont on ne parlait pas, et qui existent, que je peux brancher dans l'arbre, mais qu'on a perdu de vue... On est déjà une si minuscule famille...! Alors ça, j'ai trouvé un peu choquant... J'ai appris leur existence par hasard: je vais à un enterrement et j'apprends que ma grand-mère a encore une soeur vivante... Enfin, ma grand-mère par alliance... Alors, peut-être que ça les renvoie à une histoire qu'ils n'ont pas voulu me dire... Ca fait que l'arbre...

C'est vrai que ce n'est pas parce qu'on est du même sang qu'on est obligé de se lier... Mais, revenant d'Afrique, j'ai trouvé ça fort choquant.

12 . La grande libération

— *Entre le lycée et l'Afrique, tu as fait quoi ?*

Emmanuel: *J'avais envie de gagner ma vie. (nombreux passages inaudibles à l'évocation de ces années difficiles) C'était dans la foulée de 68... Je cherchais... Disons que c'était l'époque de la grande libération, sur tous les plans... des fantasmes qui traînaient... et que j'ai été poursuivre jusqu'en Hollande... le hasch... bon... tout...*

⁹⁰⁶ - Pour certaines prières il faut la présence d'au moins Dix Juifs de plus de treize ans (âge de la maturité religieuse)

C'était aussi la recherche de l'identité sexuelle. Du fait que j'avais vécu dans un milieu très pudique et que moi-même je ne pouvais parler de rien, parce que je partageais cette pudeur... C'est ça qui d'abord m'a poussé à fuir, pour essayer de m'éclater. (...)

Quand je suis revenu, j'ai travaillé au service social d'une maison de jeunes. Comme ça ne rapportait pas, je faisais des ménages, "homme à la journée!" (rires) Et ce n'était pas un milieu facile. C'était le milieu le plus marginal pour l'époque. Elle a été finalement fermée par la police.

Puis j'ai repris des études. J'ai commencé une thérapie. Mais j'ai senti que les clarifications verbales ne m'aidaient pas à exulter par le corps; alors je me suis mis à la bio-énergie avec une thérapeute qui m'enseignait aussi le haïkido. Là, j'ai compris que le corps, ce n'est pas seulement un discours, que ça devait vivre... J'ai fait du théâtre, presque en semi-professionnel... un peu tout... Et puis j'ai lu pas mal de trucs qui m'ont aidé... Je prenais ce dont j'avais l'usage immédiat.

Emmanuel, devenu professeur d'enseignement technique, obtint un poste en Afrique.

13 . Le travail de deuil

En Afrique, j'ai trouvé une autre façon de vivre, plus répressive à certains égards, moins répressive à d'autres, plus harmonieuse à l'égard des ancêtres, à l'égard de la mort. Et ça, ça m'a beaucoup touché. Je suis resté quand même assez longtemps, cinq ans.

Parmi mes élèves, toutes les ethnies étaient représentées, toutes les croyances; alors, à travers eux, j'ai pu remonter...

C'était la découverte. Pendant un an je me suis tu. Je ne connaissais rien. Puis petit à petit, j'ai commencé à ouvrir la bouche, à poser des questions... Sur l'Afrique, il y aurait trop à dire...

Ca m'a rapproché de mes parents; on s'écrivait; pendant cinq ans, on s'est écrit chaque semaine ou presque... Pour rester branché sur la mort, la Shoah... au fait de... au deuil de mon grand-frère, qui a été aussi un très très gros choc.

— Il est mort quand ?

Emmanuel: En 63, j'avais neuf ans (inaudible...)... La voiture dans laquelle il a pris place a eu un accident (inaudible...) ce deuil a été très mal vécu familialement; le fait qu'on le cachait; on cachait la douleur, on cachait tout. Moi, j'ai très mal supporté ça. (inaudible...) J'ai appris sa mort seulement après son enterrement. C'est pour dire à quel point j'avais été mis à l'écart... Il est dans le caveau de famille qui est quand même dans le cimetière juif, alors on peut supposer qu'il a été enterré selon les traditions... Soi-disant pour ne pas traumatiser les enfants...

J'ai travaillé ça aussi en thérapie. Je me rendais compte que je devais vivre ce deuil. Et c'est à partir de là que j'ai pris la décision de faire un deuil, plusieurs mois, pour régler ça.

— Comment tu t'y es pris ?

Emmanuel: Simplement... en y pensant... en y pensant chaque jour... A un certain moment, c'était comme une méditation... Parce que j'avais été privé de ce deuil...

Et c'est pourquoi l'Afrique m'a séduit: là, la plupart des cérémonies sont faites en hommage aux ancêtres. Quand j'ai vu comment, quand quelqu'un meurt, on porte son deuil pendant un an et qu'après on fait une grande réjouissance pour lui dire qu'on l'envoie loin au royaume des morts, de ne plus venir embêter les vivants... moi, j'ai trouvé ça génial!

— Tu penses qu'il y a une vie après la mort ?

Emmanuel: Je ne m'interroge pas plus là-dessus que sur l'existence de Dieu; mais je trouve ça très sain pour les vivants. Je pense qu'il y a une relation à faire entre la manière dont on s'est tu

après la guerre, et puis c'est revenu en avalanche, et la manière dont ils ont réagi à la mort de mon frère... Le silence, et on entendait des larmes qu'on ne pouvait pas maîtriser... J'ai vécu une enfance qui était quand même morose... Sauf justement quand mon grand frère s'occupait de moi, parce qu'il s'occupait beaucoup de moi...(inaudible)

Maintenant, j'essaie un peu de prendre mon pied dans la vie... Ce n'est pas évident. Question travail, je me sens un peu entre deux chaises. Repartir en Afrique ?... J'ai repris récemment des entretiens thérapeutiques pour clarifier un peu tout ça, faire mon bilan de cinq ans d'Afrique, enfin pour m'aider, avec son répondant, à trouver en moi-même quel est mon but dans la vie.

Emmanuel est, à bien des titres, exemplaire de l'aspiration à vivre, à goûter le *bon usage* de la vie. Il a trop longtemps suffoqué dans une atmosphère de deuils non perlaborés. Né quand ses parents ne l'espéraient plus, il est chargé de ramener à la vie deux morts: le frère de son père, l'ami de sa mère; mais son propre frère mourra accidentellement, mort qui ravive toutes les douleurs et les rend paroxystiques. Le *non-dit*, le *mal-dit*, sont d'autant plus intolérables que la relation entre Emmanuel et son frère aîné était très profonde.

Emmanuel analyse très lucidement les conditions de son enfance et d'un engagement politique qui n'était pas vraiment le sien. Il énumère ses efforts pour sortir de la douleur: thérapies; quête dans d'autres traditions: l'Afrique, mais aussi le bouddhisme, la religion baï...; questionnement sur l'identité juive; voyage *engagé* en Israël, pays qu'il rêve comme un lieu potentiel de rencontre des religions mais dont les tensions politiques lui sont insupportables et/ou l'effraient... Mai 68 fut un grand moment de révolte et d'espoir. Puis c'est en Afrique, au moment où la rupture avec sa famille semble accomplie qu'il se met à communiquer avec lui-même, avec ses parents et avec une communauté juive qui lui semble tout aussi étrange que les Africains.

Cependant son désir de libération ne lui fait pas oublier qu'il doit s'engager dans la destinée qui lui fut donnée à sa naissance: quand *elle*, Léa, ne sera plus là, ce sera à lui de témoigner.

La judéité reste associée à une longue souffrance; mais il envisage le jour où il voudra en savoir plus sur une appartenance qu'il dit lui-même ne vivre qu'à travers l'expérience de ses parents. Jérusalem l'a *séduit* par l'épaisseur d'une histoire qui se fait présente dans les personnes, tangibles dans les pierres.

Comme nombre de ceux de sa génération, il voudrait s'affirmer Juif: ses parents le sont, il assume le lignage, mais la référence aux traditions rabbiniques n'est pas ce qui peut l'*aider à vivre*. Or c'est bien *d'un mode d'emploi de la vie* dont il a un besoin urgent.

En définitive, ce qu'il cherche dépasse une quête d'identité définie en termes d'appartenance. Il aspire à une vie libérée des contraintes formelles, il voudrait pouvoir *traverser toutes les étiquettes*: il s'aventure à la rencontre de lui-même.

2 - 2 - Fil chronologique de la vie d'Emmanuel

2 - 2 - 1 - Faits et dates

1953: Naissance à Bruxelles d'Emmanuel. Sa mère se croyait stérile. Il porte le prénom du frère de son père, résistant, et dont on lui a dit *qu'il a été pendu par les pieds*. Son deuxième prénom est celui du fiancé de sa mère mort à Auschwitz.

Il ignore longtemps qu'il est Juif. *Il fallait pas qu'on sache...* Il n'apprend ses origines qu'à la suite de questions posées à l'école. Jusqu'alors il a entendu ses parents lui dire qu'il est *Breton*.

Il entre très tôt dans des mouvements de jeunesse communistes.

1963: Mort de Luc, l'aîné des fils, dans un accident de voiture. Le souvenir n'est abordé qu'en fin d'entretien, (sa mère, au contraire nous en a parlé relativement vite). Il n'apprend la mort de Luc qu'après l'enterrement, *soi-disant pour ne pas traumatiser les enfants. (...) J'avais neuf ans... (...) Le fait qu'on le cachait; on cachait la douleur, on cachait tout. Moi, j'ai très mal supporté.*

Notons:

- L'injonction impossible: Emmanuel, par ses prénoms, est sommé de rappeler la mémoire des morts. Mais le lien avec ces mêmes morts est rompu, du moins la dimension juive du lien, la dimension indissociable de l'appartenance familiale. Tout se passe comme si l'injonction devenait: souviens-toi qu'il ne faut pas qu'on sache. Emmanuel ne peut savoir ni de quoi il faut se souvenir, ni ce qui ne doit pas être su.

Quant à ce qu'il ne faut pas savoir est-ce le fait que des millions de Juifs ont été tués, uniquement parce qu'ils étaient Juifs, c'est-à-dire, selon l'interprétation commune alors chez nombre de résistants et qui perdure souvent, *comme des moutons menés à l'abattoir?*

- L'imprécision du *on* qui peut désigner les enfants, mais aussi l'entourage non-juif, comme l'entourage juif (les mouvements de jeunesse) apparaissant comme complice du *non-dit* familial ?

- La proximité des dates: Emmanuel pense que Léa a commencé à bassiner les oreilles de son entourage avec ses souvenirs des camps (...) après cette histoire de Breton. Mais cette histoire de Breton semble avoir eu lieu peu avant la mort de son frère.

1968: J'étais l'emmerdeur, le rouge, le conscientiseur... Dans les années qui ont suivi 68, j'ai vraiment mené la contestation dans mon école.

1970: Emmanuel quitte le parti communiste. Il fait un voyage en U.R.S.S. où la rigidité des structures lui apparaît, ainsi qu'à ses camarades, insupportable. *De dix à dix sept ans, j'étais dans le groupe des jeunes du P.C. 50 % étaient des Juifs... On s'est révolté (...) Tout était réglementé... Alors on critiquait tout.*

Notons la coïncidence des dates: Mai 1968 est l'occasion pour Emmanuel de secouer simultanément le joug des contraintes sociales, contre l'idéologie communiste et de se révolter contre l'atmosphère familiale lourde de *non-dit* et de *trop-dit*, de larmes ravalées.

Dans la foulée de 68 (...) époque de la grande libération sur tous les plans. Emmanuel quitte le domicile familial (ce qui laisse supposer l'immense inquiétude des parents) s'émancipe de tous les tabous, fait toutes les expériences... *du fait que j'avais vécu dans un milieu très pudique et que moi-même je ne pouvais parler de rien, parce que je partageais cette pudeur...*

1980: Dans son cheminement, qui est aussi celui de nombre de ses camarades, Emmanuel se pose des questions sur la judéité. Il apprécie la *chaleur des rencontres* mais ne réussit pas à mettre un contenu positif à la judéité. Celle-ci reste associée à la souffrance de ses parents. *Je n'ai trouvé aucune valeur... rien... pour me défendre dans la vie, pour m'aider à vivre.*

1983: Emmanuel obtient un contrat d'enseignant en Afrique. Il va y rester cinq ans. Peu auparavant, il avait accepté une vieille proposition de ses parents: une aide financière pour s'acheter une maison. Cet achat scelle l'amorce de la restauration de la communication au sein de la famille entre Emmanuel et ses parents.

Le séjour en Afrique fut mentionné dès les premières minutes de l'entretien. *J'ai fait ma sortie du placard en Afrique.* En Afrique, à l'étranger, il renoue doublement avec lui-même.

D'une part il rencontre sa propre culture. Son premier réflexe: *me retrouvant dans un lieu étranger, j'ai cherché la communauté juive.(...) bien installés là-bas* dont les coutumes lui sont aussi étrangères que celles des autochtones. Il est *touché* et il découvre quelques rudiments de sa tradition.

D'autre part, il observe que les Africains ont une relation plus harmonieuse avec les ancêtres que la sienne et qu'il est génial, quand quelqu'un meurt, de lui dire qu'on l'envoie loin au royaume des morts, de ne plus venir embêter les vivants... Les coutumes africaines lui inspire toute une démarche:

- Il prend la décision de faire, un deuil plusieurs mois, pour régler ça.

- Il se propose de faire l'arbre généalogique de la famille. *J'ai essayé de faire l'arbre généalogique. Et ça, c'est de nouveau l'Afrique. J'ai l'impression que les valeurs africaines m'ont rapproché un peu du judaïsme.*

Mais l'élaboration de l'arbre généalogique est une déception: *ça n'a pas été bien perçu: les gens que j'ai interrogés dans ma famille n'étaient pas très enthousiastes... Il faut dire que le nombre des vivants est tellement petit! Ca doit être un peu déprimant de dire: «Ah! celui-là on ne sait même pas son nom!»*

Lui-même hésite sur le nombre des soeurs de sa mère mortes en déportation: *je crois, quatre ou cinq.*

Finalement il ne peut reconstituer l'arbre: *Je me suis aperçu qu'il y a des vivants dont on ne parlait pas (...) on est déjà une si minuscule famille!... J'ai trouvé ça assez choquant.(...) ça fait que l'arbre... n'a pas été terminé.*

En Afrique, non seulement il se réconcilie avec les morts mais aussi avec les membres vivants de sa famille: L'écriture se révèle le lieu *transitionnel* : *ça m'a rapproché de mes parents; on s'écrivait; pendant cinq ans, on s'est écrit chaque semaine ou presque.*

1989: Voyage en Israël pour accélérer le processus de paix... Jamais je n'ai été séduit par un endroit comme j'ai été séduit par Jérusalem.

Il est *séduit*, non pas tant par la valeur esthétique des lieux que par la fidélité des Juifs pour *cet endroit d'où on les a chassés il y a si longtemps*, par l'épaisseur des strates historiques qui semblent toutes se redérouler sous ses yeux, et par la rencontre d'un Juif, leur guide israélien, seul de sa famille rescapé, qui sait faire partager ses connaissances autant que l'amour de son pays. Mais: *le rêve est tellement loin.*

Israël reste perçu d'abord comme lieu du refuge, donc associé au danger de l'antisémitisme: *Je défends l'Etat d'Israël dans le sens où je serais bien content de m'y réfugier si ça tournait mal.*

Emmanuel vit seul. Aujourd'hui, ses relations avec la famille sont bonnes. Il a besoin de faire le point, ne sachant s'il retourne en Afrique, où il a conçu tout un projet pédagogique: d'une part la situation politique est des plus incertaines, d'autre part, il se demande s'il ne devrait pas plutôt chercher sa *place* (non dans une perspective de sécurité mais bien dans une perspective existentielle) en Belgique. Dans cette hésitation apparaît de nouveau l'encastrement histoire personnelle et collective: évolution socio-politique en Afrique, (côté africain: besoin d'assistance pédagogique, mais aussi effervescence politique; côté européen: besoin de réparation de la génération des post-colonisateurs, mais aussi besoin personnel d'un jeune-homme en quête d'humanité et en quête de réalisation personnelle).

2 - 2 - 2 - Quelques remarques: exemplarité du *child of Holocaust*, du *memorial candle*

a - Elaboration du deuil

Le voyage en Afrique, pour Emmanuel, fut capital. *J'avais besoin de me redéfinir*. Il lui fallait tout ce détour pour se rencontrer lui-même. L'explosion consécutive à 1968 avait été la grande libération, l'éclatement de toutes les structures cognitivo-affectives que la famille avaient fait peser sur lui depuis sa naissance (ou même bien avant sa conception, quand ses parents, sa mère surtout, désespéraient de sa naissance). Mais, il n'avait rien trouvé qui puisse *l'aider à vivre*, ni dans les mouvements politiques, ni dans les mouvements des jeunes laïcs juifs qui cherchaient à s'inspirer des modèles ancestraux.

L'achat de la maison, avec l'aide des parents, fut une première étape dans la restauration progressive de la communication au sein de la famille. Léa l'avait évoqué hors de l'entretien: le lieu était proche tout en préservant la distance nécessaire et le lien était renoué.

En Afrique, il découvre d'une part une judéité d'une tonalité toute autre que la sienne: celle des sépharades, d'autre part une joie de vivre, celle d'une population dont il envie l'art de faire la paix avec les morts.

1° Le contact avec la judéité sépharade

A des milliers de kilomètres de sa famille, et des siècles de différence culturelle, son réflexe: chercher des Juifs: *Me retrouvant dans un lieu totalement étranger, j'ai cherché la communauté juive. Pour la première fois de ma vie, j'ai assisté à un office, sans rien comprendre forcément... C'étaient tous des sépharades bien installés la-bas.(...) J'ai été touché.*

Le *bien installés* suggère tout un pan de la différence entre la judéité qu'il connaît, celle des Ashkénazes communisants en quête de révolution et une judéité établie socialement et religieusement. Affleure la question que se pose tout Juif face à un Juif originaire d'une contrée et d'une culture totalement différentes: *il est Juif, comme moi, mais qu'est-ce que j'ai de commun avec lui ?*

Touché, il se rend volontiers aux cérémonies, n'hésite pas à renoncer à sa sieste et à parcourir des kilomètres pour compléter un *minyán*.

2° La découverte des rites de deuil

L'apprentissage, quasi initiatique, de la manière de se comporter avec les défunts. *C'était la découverte. Pendant un an je me suis tu. Je ne connaissais rien. Puis petit à petit, j'ai commencé à ouvrir la bouche, à poser des questions...(...) L'Afrique m'a séduit: là, la plupart des cérémonies sont faites en hommage aux ancêtres.*

Il avait déjà *travaillé ça* (le deuil de son frère) en thérapie, mais il lui manquait les cadres collectifs du deuil. Il semble bien, à l'analyse de l'expérience d'Emmanuel, qu'un deuil ne peut s'accomplir complètement en l'absence de support social. Emmanuel ne se préoccupe pas de métaphysique mais bien du *mode d'emploi de la vie* et s'inspire des usages africains de la mort, parce qu'il en voit les effets positifs sur les populations et qu'il en expérimente lui-même l'efficacité: *Je ne m'interroge pas plus là-dessus* (ni sur la vie après la mort ni sur l'existence de Dieu) *mais je trouve ça* (les cérémonies en faveur des défunts) *très sain pour les vivants*.

En pleurant son frère, Emmanuel pleure aussi sur son enfance *morose* et dans ses larmes coulent aussi tous les pleurs réprimés de ses parents: *Je pense qu'il y a une relation entre la manière dont*

on s'est tu après la guerre, et puis c'est revenu en avalanche, et la manière dont ils ont réagi à la mort de mon frère... le silence, et on entendait des larmes qu'on ne pouvait pas maîtriser... J'ai vécu une enfance qui était quand même morose... Sauf justement quand mon grand-frère s'occupait de moi, parce qu'il s'occupait beaucoup de moi... La suite est un murmure inaudible.

b - Fils de témoin

*Maintenant, j'essaie un peu de prendre mon pied dans la vie... Mais comment être épicurien quand on a entendu l'injonction de ses parents: *Souviens-toi* ? Qu'il reparte ou non en Afrique, Emmanuel-Antoine, ne peut être en paix avec lui-même que s'il l'est avec son nom-injonction.*

Peu de temps avant l'entretien, Emmanuel a été convoqué par des jeunes de sa génération qui s'inquiète de voir leurs parents vieillir sans qu'ils n'aient laissé leur témoignage de manière structurée. Il en est encore tout bouleversé, implosant sous l'effet d'émotions contradictoires:

- D'abord il ne peut supporter l'idée qu'un jour sa mère, elle aussi, mourra: Encore récemment, tout un groupe d'«enfants» a voulu recueillir le témoignage des parents.(...) Quoi! il fallait envoyer ça à sa mère: "Tu vas mourir, alors écris..."

- Il ne semble pas prêt à aller la questionner: *J'ai décidé d'aller à contre-pied en disant à ma mère: "Aussi longtemps que tu vis, tu ne parles pas!" Et je sens que c'est ça qui m'arrange le plus... reculer le plus possible l'échéance.* Car de quelle échéance s'agit-il: de celle du témoignage qu'il doit demander à sa mère ou de celle de la mort de sa mère ? A moins que demander à sa mère de témoigner ce ne soit l'envoyer du côté des morts.

- Il prend conscience qu'il ne peut échapper à sa destinée: *Je sais bien que le jour où elle sera morte, je serai obligé de parler, de prendre le relais... Mais le plus tard sera le mieux.*

Emmanuel sait qu'il ne peut pas refuser d'être le relais:

1° Il perçoit les tentatives des révisionnistes comme des agressions personnelles: *Je me sens personnellement attaqué si des gens nient.*

2° Il ressent la nécessité de reprendre la chaîne de transmission familiale: *Il y a tout un enjeu familial. On critiquait mon grand-frère en disant qu'il n'a rien transmis. Il a épousé une non-juive. les enfants ne savent même pas qu'ils sont Juifs. Ma mère a voulu qu'ils fassent une sorte de communion laïque à la mode juive.*

Au moment de l'entretien, Emmanuel apparaît comme d'une part dégagé des entraves qui l'empêchaient de vivre: larmes étouffées, *non-dit* puis *trop-dit*; du judéocide masquant un *non-dit* ultérieur, celui de la mort de Luc, d'autre part décidé et en mesure d'assumer sa tâche de *relai* dans l'arbre généalogique. Maintenant, il voudrait aussi tout simplement un peu de bonheur... Mais combien de temps encore l'injonction de ses parents: *Souviens-toi* va-t-elle le torturer ? Qu'il reparte ou non en Afrique, Emmanuel-Antoine, ne peut être en paix avec lui-même, semble-t-il, que s'il l'est avec son nom-injonction.

Il prend conscience qu'il ne peut échapper à sa destinée: *Je sais bien que le jour où elle sera morte, je serai obligé de parler, de prendre le relais... Mais le plus tard sera le mieux.*

Il a donc finalement fait ce que demandaient ses camarades, et qui était l'injonction parentale: il a enjoint à sa mère de rédiger son témoignage, et il en a revu la forme. *Aujourd'hui encore, j'ai corrigé son témoignage, au niveau du style. J'ai vu ça comme une corvée.*

Comment il assumera-t-il, à l'avenir, ce *relais* ? Que voudra-t-il transmettre à son tour: s'agira-t-il essentiellement du souvenir du judéocide et de ses parents, de ses grands-parents en tant que victimes désignées ou bien mettra-t-il un jour un contenu positif à son appartenance juive ?

1° Judéité négative: pour le moment, il est clair que, pour Emmanuel, l'image du Juif est associée à celle de son père à qui *en Pologne, on lançait des pierres*. Epouser une Juive ou une non-juive lui est indifférent; *ce qui compte c'est l'éducation*; il semble bien affirmer qu'il s'agit essentiellement de transmettre le souvenir du drame vécu par ses parents et non pas la raison qui leur a valu leurs souffrances. *J'aime le sketch de Bedos quand il met en scène un juif-arabe... C'est ça l'avenir! pouvoir traverser les étiquettes. Je pense que toute la culture va dans ce sens.*

2° Ambivalence par rapport à Israël: si la judéité, sous la forme du judaïsme, c'est-à-dire d'une religion, semble aux yeux d'Emmanuel une vieille dépouille non vivifiable, rien de tel de la judéité qu'il voit vivre en Israël. Il est passionné par le guide qui *fait la relation entre toutes les pierres et les textes de la Bible. Plus j'en apprenais, plus j'avais envie d'apprendre.*

Qui dit si le jour où sera aplanie toute *cette tension politique* qui le met mal à l'aise et qui lui fait peur pour son frère, il ne s'intéressera pas de près à ce pays ou du moins aux fondements hébraïques de la religion juive ?

3 — Norbert

3 - 1 - Récit de Norbert: l'identité en rupture; être Juif, être menacé

Il m'avait semblé percevoir une pointe de tristesse chez sa mère quand elle parlait de Norbert, de ses réactions vis-à-vis du passé, de la judéité et d'Israël. Elle lui a transmis mon désir d'écouter son témoignage en tant qu'enfant de déportée. Il a accepté aussitôt, déplaçant un rendez-vous pour pouvoir me rencontrer. Il semble heureux d'avoir l'occasion de s'exprimer. Peut-être l'entretien est-il pour lui le moment où il pourra faire entendre ce qu'il a du mal à faire admettre à sa famille ? Sa parole n'est pas aisée; il cherche les mots qui s'ajusteraient le mieux à sa pensée.

1 . De gauche et/ou Juif ? L'identité confuse

Norbert. *Mon premier souvenir, je dirais, euh... politique, c'est d'avoir entendu... ce devait être un samedi ou un dimanche matin... Je descendais de ma chambre, je passe devant la chambre de mes parents qui écoutent la radio et on annonce la mort de Staline. Et j'entends un hurlement... Comme si on avait annoncé la fin du monde... Et ma mère qui crie... Oh! Le choc!... "Staline est mort!..." 1953; j'avais sept ans.(...) Je ne savais pas qui c'était, pas plus qu'un gosse aujourd'hui ne sait qui est Gorbatchev ou Busch... Bon! C'était un grand monsieur, un monsieur bien, disons, entre guillemets, un "bon".*

Il y a ici, dans ma bibliothèque, des tas de livres russes sur la jeunesse russe d'avant-guerre, avec cette même hagiographie... J'ai jamais eu le temps d'entrer dans un culte quelconque... J'avais sept ans; il était mort.(...)

Très tôt mes parents m'ont mis dans des mouvements de pionniers; des mouvements de jeunesse qui n'était pas politiques mais... Très vite j'ai été imprégné de toute une problématique essentiellement sociale. Dans ce genre de mouvement, on embrigadait très fort. En fait c'était un embrigadement très insidieux, très, très discret. Ce n'était pas du bourrage de crâne; c'était exactement comme font les catholiques maintenant... pour les mouvements juifs, je ne sais pas; je ne

les connais pas; je ne veux pas en parler... Alors bon, j'ai été élevé dans une ambiance de gauche. Ca c'est une première chose.

A l'époque, dans ces mouvements, les Juifs n'étaient peut-être pas majoritaires, mais en tout cas, ils étaient en très grand nombre. Et c'étaient vraiment des Juifs qui n'étaient pas du tout Juifs, totalement laïcs, totalement, je dirais, euh... totalement, à l'époque, non sensibilisés, ou très peu sensibilisés par Israël... Alors, je dirais que, probablement, avant d'avoir eu la conscience d'être Juif, eh bien, d'abord, j'ai eu la conscience d'être de gauche.

La conscience d'être Juif, je ne sais pas quand c'est arrivé... Plus tard... Mais, et c'est différent, conscience que ma mère avait été déportée, oui, très vite. Mais c'est autre chose... Déportée... Euh... Pourquoi avait-elle été déportée.(silence)... Je crois que je n'en savais rien. Elle avait été déportée dans un combat anti-fasciste, et ça je savais ce que c'était... Donc en fait quelque chose d'assez flou... C'est petit à petit, en grandissant... Au départ, la déportation était beaucoup plus... A l'époque d'ailleurs le terme Shoah n'existait pas, n'est-ce pas... D'abord je n'aime pas ce terme Shoah.

Je ne suis pas... Je ne suis pas du tout Juif dans le sens tellement hébraïsant alors je... Je n'ai jamais compris pourquoi il fallait nécessairement utiliser des mots qui ne sont pas de ma langue.

— *Vous diriez quoi ?*

Norbert: Je parlerai de génocide, le terme a l'avantage d'être clair. Et ce n'est ni Holocauste, qui ne veut pas dire ça, ni Shoah... Bon, une catastrophe ? Le ciel vous tombe sur la tête! C'est une catastrophe naturelle... Mais c'est un crime organisé! C'est tout à fait différent.

Sont notables

L'absence d'«idole»: Norbert a grandi après la mort de Staline

La relation judéité-Israël

L'insistance de Norbert sur son ignorance du monde juif

La définition négative de l'identité: *des Juifs pas du tout Juifs; je ne suis pas Juif dans le sens...*

Le flou, dans la conscience enfantine, du lien déportation de la mère-judéité

L'affirmation de l'appartenance à la gauche.

2 . Minimisation des chocs pour lui et reconnaissance des chocs pour autrui

J'ai eu très vite conscience, je crois, très tôt, de l'extermination des Juifs.(...) Je devais avoir dix-douze ans. J'ai dû assister à une commémoration... à la projection d'un film qui traitait de la «chose»⁹⁰⁷ ... Eh bien, ça doit dater d'avant parce que je ne l'ai pas pris comme une révélation. Je me rappelle de l'événement, mais pas comme d'un choc.(...)

Alors conscience d'être Juif... Je ne sais pas très bien quand j'ai su que j'étais Juif. Euh... Je sais, par exemple, pour mon fils... Je me vois, à un moment donné, dans une discussion avec mon fils — il devait avoir sept-huit ans — on parlait du problème de l'extermination, du problème juif... Dans le courant de la conversation, je lui ai dit: “Oui, mais au fond, tu es aussi Juif! Donc il faut que tu le saches!” Et il a reçu ça comme un choc⁹⁰⁸! Il en a donc pris conscience. On en avait déjà

⁹⁰⁷ - A l'époque le terme «Shoah» était en voie d'adoption; la «chose» était innommable.

⁹⁰⁸ - La perception du choc du fils serait-elle la perception, en son fils, de son propre choc quand il prend conscience que son propre fils est lui aussi menacé.

parlé; mais là, il en pris conscience. Il devait avoir sept-huit ans. Moi, je ne me rappelle jamais d'une prise de conscience comme cela.

3 . Réaction agressive à l'expression de l'antisémitisme

La première chose que je peux pratiquement dater remonte à beaucoup plus tard, dans les années 60-61. Je me suis fait traiter de "sale Juif" à l'école. Ça a fini par des tabassées sur le bureau du professeur. Là, je peux dire que j'en avais conscience puisque j'ai réagi violemment... Mais à partir de quand ?... Je crois que je l'ai toujours su. C'est un peu comme pour l'âge où on sait qu'on est un garçon ou une fille. On en prend conscience à un moment, mais on le sait depuis tout petit ⁹⁰⁹.(...)

Une de mes grands-mères me traitait toujours, moitié tristement, moitié en riant, d'antisémite... Parce que je me suis toujours senti très peu Juif... J'ai entendu un conférencier dire, lui-même, de sa bouche: "Je me sens Juif tant qu'il y a un antisémite dans la salle." Le mot m'est resté. Je ne me sens pas relié à une tradition juive quelle qu'elle soit.

4 . La génération de la rupture

Je n'ai jamais été élevé dans la tradition juive. Mes parents ont rencontré la tradition juive quand je n'habitais plus ici. Ils ont peut-être retrouvé des choses qui revenaient de très loin, de leur enfance. Mais moi, je n'ai jamais été élevé dans la tradition juive! A la maison on n'a jamais fêté une seule fête juive! Je me rappelle que ma grand-mère recevait toujours des faire-part de Nouvel An en Septembre, mais ça n'évoquait strictement rien pour moi! Elle était bundiste, donc elle ne pratiquait rien; mais forcément, vu son âge, elle était encore proche de la tradition.(...)

— Et chez votre femme, on célèbre quelque tradition ?

Norbert: Ma femme, je l'ai connue à (?) c'est un cinéma. Donc de façon totalement étrangère à tout ça. Elle vient d'une famille socialiste dans laquelle il n'y a aucune racine chrétienne; sauf le fait de mettre un arbre pour Noël... mais ça c'est pour les enfants.

— Selon vous, votre fils est Juif ?

Norbert: (silence) ... Quand je dis qu'il est Juif... notez, je ne sais pas très bien ce que ça veut dire être Juif... On lui a déjà dit — pour vous dire un petit peu l'aberration — qu'il ne sera pas considéré comme Juif par les religieux israéliens. Mais il sera considéré comme Juif par les antisémites! Et ça il le sait!... Bon, ça fait partie de mon discours anti-religieux.(...) Je crois qu'être Juif, c'est décider qu'on l'est.

— Vous-même, vous décideriez de l'être ?

Norbert: Non, non! Moi, je ne me sens absolument pas Juif! Sauf si quelqu'un m'agresse là-dessus! Alors là, je me sentirais très... suffisamment Juif pour lui casser la figure.(...)

5 . Etre juif, être menacé

Norbert: Je ne me suis jamais senti en butte avec l'antisémitisme institutionnel, ça c'est une! Je ne dis pas qu'il n'existe pas; je dis que je ne l'ai jamais rencontré... C'est de nouveau être là-dedans... question de chance.(...)

— Vos enfants s'appellent comment ?

⁹⁰⁹ - Différence entre *savoir* et *réaliser la véracité* d'un fait. Puis de nouveau l'identité au négatif.

Norbert: *Martin et Laurence (...) à partir du moment où je ne me sens pas Juif, je ne vois pas l'intérêt de leur donner un prénom qui va les marquer dans la judéité.(...) Mon fils n'est pas circoncis. Moi, j'ai été circoncis il y a deux ans; mais pour des raisons médicales; ce qui m'a fort ennuyé, je ne le cache pas. Parce que, peut-être j'étais Juif, mais je me suis trouvé là dans l'ambiguïté: le fait d'être laïc et Juif. Je me suis trouvé biologiquement obligé de le faire quand je voulais me démarquer par rapport à une certaine image, euh, je ne l'étais pas.*

Osons noter que la contrainte *biologique*, il y a deux ans, a ramené quelque peu Norbert à l'identité ancestrale à un moment où s'esquisse un retour au judaïsme parmi ses proches.

6 . Identité: fidélité à la *laïcité de gauche*

Norbert: *Les gens de gauche ne faisaient pas circoncire. Je peux très bien imaginer la raison... si ça se reproduit, s'il doit abaisser son froc, on ne verra pas la preuve qu'il est Juif... Ca devait jouer, sûrement, peut-être inconsciemment, chez les parents de l'immédiat après-guerre. En tout cas, ce n'est pas ça qui m'a décidé de ne pas faire circoncire mon fils... Mais, dernièrement, ça m'a frappé, chez les enfants de déportés, j'ai constaté qu'une bonne partie d'entre eux avaient viré non seulement à la judéité, mais à une judéité militante, au judaïsme religieux... des gens dont les parents bouffaient du curé, comme on dit, dont les parents étaient laïcs, laïcs... les enfants ont totalement viré... des gens que j'ai connus, qui étaient avec moi dans les mouvements de jeunesse... De là à dire qu'ils étaient mes proches, non; j'ai gardé très peu de contacts; et même s'ils avaient été de mes proches, ils ne le seraient plus. Certains avaient viré à l'ultra gauchisme militant, on s'était trouvé en panne de dialogue. Ceux qui m'étaient les plus proches n'ont pas viré. Moi, j'ai travaillé dans une autre sphère, un militantisme laïc.*

7 . Israël: Ce n'est pas le centre du monde

— *Quand vous voyez vos frères s'intéresser à Israël, ça vous fait quel effet ?*

Norbert: *Ce n'est pas tellement Emmanuel, c'est surtout Gaby... Je dirais honnêtement que ça me dérange quelque part. J'ai eu de longs échanges épistolaires avec lui. Déjà avant son départ, nous avons eu des discussions à ce sujet. Il m'avait demandé pourquoi je ne mettais pas mes enfants dans un mouvement de jeunesse juif laïc. Je lui ai dit: "Il n'en est pas question!" Refus net! Niet! Tous ces mouvements juifs laïcs, c'est, d'une certaine manière, la recreation d'un ghetto qui finalement mène à un racisme à rebours, sous-entendu: "Nous sommes les plus grands, nous sommes les plus beaux, nous sommes les meilleurs". A force de parler de l'originalité de la culture juive, de l'originalité de la pensée juive — je ne dis pas que ce n'est pas vrai - mais je dis qu'à force de répéter: "Les penseurs juifs ont été les plus originaux, les plus ceci, les plus cela... on finit par croire qu'on est les meilleurs. Ce fut la réaction de de Gaulle: "Ce peuple sûr de lui et dominateur!" Je ne vais pas jusque là — je le dis de suite! Mais il y a quelque chose qui me dérange...*

Ce qui me dérange, dans tous ces mouvements juifs, c'est — je caricature — dès qu'un journal annonce un événement: "Ah! Est-ce bon pour Israël ?" Alors moi, ça me fait grimper au mur! Parce qu'Israël, ce n'est pas le centre du monde... Attention, je ne dis pas qu'Israël doit disparaître et qu'il n'est pas important qu'Israël vive...Mais je ne veux pas que mes enfants suivent des raisonnements de ce genre.

Il y a énormément de choses qui me dérangent en Israël. Le racisme anti-arabe, le racisme ashkénaze-sépharade... Si on commence à avoir des sur-juifs et des sous-juifs... Pourquoi avoir lutté ? Peut-être que je suis humaniste beaucoup plus que tout autre chose. Et mes enfants ont été éduqués dans ce sens... Il faut rester cohérent. On ne peut pas admettre, au nom de l'extermination de nos ancêtres, un racisme vis-à-vis du reste du monde.

— *S'il y avait tout à coup un accès de fureur anti-sémite en Europe, où iriez-vous ?*

Norbert: *Je ne sais pas... je ne sais pas... peut-être aux Etats-Unis, ou au Canada plutôt qu'en Israël. Peut-être... Maintenant, je n'aurais peut-être pas le choix.*

— *Vous avez visité Israël ?*

Norbert: *Non, je dirais que je ne veux pas y aller pour le moment. On n'allait pas non plus passer des vacances en Espagne du temps de Franco. La seule façon d'aller en Israël, ce serait pour un congrès qui discuterait de l'intégration des Palestiniens. Mais comme je ne suis pas impliqué dans ce genre de mouvement.*

— *Vous appartenez à un parti ?*

Norbert: *Non; à aucun. Je garde ma sensibilité de gauche. Ma difficulté est de trouver le parti qui représente exactement cela... Je travaille dans un milieu laïc, je dirais, laïc militant... Le problème d'Israël, les gens ne sont pas concernés, point à la ligne! C'est un problème qu'ils ignorent. Ils n'en sont pas plus préoccupés que par l'Afrique du Sud!*

8 . La transmission de la mémoire

Norbert: *Cette discussion fait remonter des souvenirs. Je me rappelle, en première année de secondaire, j'ai fait un exposé sur les camps de concentration. Nous avions des cours de morale et il fallait faire des exposés. J'ai choisi ce thème... Je dirais que l'histoire se répète: mon fils a fait la même chose l'année dernière en première année du secondaire. Un certain nombre de thèmes lui étaient proposés et, plus ou moins spontanément, ou un peu guidé par son professeur - ça je ne sais pas... Bref, il y a des réflexes qui sont inévitables: il a choisi d'en parler et ce n'est pas nous qui l'avons incité... Evidemment, nous l'avons aidé à organiser le machin. Mais c'est lui qui l'avait décidé.*

— *Il a dit, au cours de l'exposé, qu'il était petit-fils de déportée ?*

Norbert: *La plupart de ses camarades le savaient parce que Léa était allée dans cette école, comme dans beaucoup d'autres écoles... Je ne sais pas comment il en a parlé à son professeur de morale... Je ne sais pas comment il a parlé de la chose. Je crois qu'il lui a expliqué que sa grand-mère avait été déportée, et il lui a dit qu'elle pouvait venir à l'école. Donc ses camarades le savaient. C'était sa grand-mère, quoi!*

— *Et vous-même, vous aviez dit à vos camarades que vous étiez fils de déportée ?*

Norbert: *Je ne me rappelle pas l'avoir dit... C'était peut-être implicite dans mon discours... C'est possible parce que... Il n'y a pas longtemps, j'ai recherché le texte de cet exposé; je l'avais tapé à la machine à l'époque... Mais je ne l'ai jamais retrouvé... Je ne sais pas si je l'avais dit... Bon... Est-ce que mes camarades le savaient ?... Je n'en sais rien. Il faut dire qu'à l'époque, ce n'était pas la mode. Maintenant, on en reparle de ce genre de choses.*

— *Vous vous souvenez des réactions de vos camarades ?*

Norbert: *Eh bien, je dirais que, quand j'en ai parlé, la plupart... ils ont été assez choqués, dans le sens de recevoir un choc*⁹¹⁰.(silence)... *Je réfléchis... Ce n'était pas en première... (silence, plus qu'à tout autre moment de l'entretien, Norbert se montre très troublé). Je revois des images. Je vois certaines personnes... C'était en secondaire. Je devais avoir une quinzaine d'années... Et certains ont été un peu choqués. Bon, là, j'étais dans une école laïque et la plupart des gens ne savaient rien...*

*A l'époque, on n'en parlait pas. Ce n'était pas encore la mode du révisionnisme. De toutes façons, j'avais un certain nombre de documents suffisamment explicites. Et à l'époque, la question n'était pas de discuter à propos de 100 ou 500 000 personnes. Il y a des photos de gens qui sont morts de faim. On voit bien qu'ils ne sont pas morts obèses. Je crois que ça ne se discutait pas*⁹¹¹.

9 . Juif aux yeux des autres sinon aux siens

Norbert: *C'est pendant mon service militaire que j'ai découvert Kippour. Le rabbin, l'aumônier militaire, m'a envoyé des tas de brochures dans lesquelles on expliquait tout ça. C'est à cette époque que j'ai lu la Bible attentivement parce que je me suis trouvé confronté notamment à un officier, un très gentil monsieur, qui était un catholique pratiquant et sincère. Il était enchanté d'avoir un Juif en face de lui pour pouvoir parler de religion... Je me suis trouvé un peu coincé... j'ai toujours détourné la conversation: moi, en tant que Juif, et lui, réellement catholique, nous avons parlé de l'athéisme. Comment peut-on être athée?... Parce que je me sentais un peu mal vis-à-vis du bonhomme.*

Je suis tout à fait athée... Mais je me suis senti dans l'obligation de lire la Bible pour savoir de quoi il parlait. Je dirais que l'Ancien testament, c'est lisible, mais le Nouveau... J'ai fait un effort... Mais je trouve que c'est très dur à lire. Euh... Les Evangiles, j'ai souffert! Tandis que l'Ancien testament, bon! Il faut passer sur un certain nombre de choses, mais ça peut se lire comme une histoire.

— *Votre fils sait qu'il est Juif; si son fils, plus tard, ne sait pas qu'il est Juif, qu'est-ce que ça vous fait ?*

Norbert: *Ca, je n'en ai rien à faire! Disons que, pour moi, il était indispensable que mon fils le sache pour une seule raison: pour le protéger, pour le préparer, si un jour quelqu'un l'agresse en le traitant verbalement de sale Juif. Il faut qu'il le sache. Il ne faut pas qu'il le découvre par une insu.*

— *Mais alors, qu'est-ce que c'est pour lui être Juif ?*

Norbert: *Rien! Je ne crois pas que, pour lui, être Juif c'est plus que pour moi. Sauf que moi, je sais analyser, je sais verbaliser, je sais disséquer la chose. Pour lui, je ne sais pas ce que c'est.*

— *Un risque de recevoir des coups ?*

Norbert: *Euh... Je ne sais même pas, dans la mesure où il est dans un milieu où l'antisémitisme n'existe pas. Il est dans une école laïque, dans laquelle les gens sont en majorité laïcs, ce qui donne, malgré tout, un type d'éducation beaucoup plus ouvert à la tolérance.*

⁹¹⁰ - La reviviscence d'un choc que pourtant Norbert attribue à ses camarades de classe plus qu'à lui-même.

⁹¹¹ - Le révisionnisme préoccupe Norbert; préoccupation partagée par sa mère et ses frères. Y aurait-il, chez Norbert, un double besoin de se convaincre: non seulement de la déportation de Léa, mais aussi que c'est bien sa mère qui a été déportée. C'est à peu près à cet âge seulement qu'il a appris que Léa était sa mère adoptive.

— *Mais alors quand vous voyez vos parents se réintéresser au judaïsme du fait que Gabriel est en Israël...?*

Norbert: (sourir)... Je dirais... Mon épouse le comprend très mal; elle supporte très mal que j'ai une tolérance infinie... Si les gens ont besoin de cela, comme d'autres ont besoin de religion pour les aider à se sentir bien dans leur peau! Au nom de quoi je devrais m'y opposer, ou même en être peiné ?(...)

— *Votre femme s'intéresse au judaïsme ?*

Norbert: *Pas du tout... Je dirais qu'elle a découvert le génocide avec moi. Parce que même venant d'un milieu de gauche... bon, là, on sait que ça a existé, mais entre savoir que ça a existé et manipuler des documents et des récits racontant ce qui s'est passé... Elle l'a découvert et elle en a été malade comme un chien. Quand elle est tombée sur les bouquins que j'avais dans ma bibliothèque, et qu'elle a vu...⁹¹² Ca a été une découverte; c'est-à-dire qu'elle ne le savait plus intellectuellement, elle l'a senti dans ses tripes.(...) Alors on le sait...*

Mais comme en fait, pendant des années, des gens comme ma mère, on n'en parlait pas. On le savait, mais...

10 . Le mal-dit

— *Votre mère n'en parlait pas ?*

Norbert: *Non... si... Elle en parle beaucoup plus... Je dirais... Elle en a beaucoup plus parlé pendant... Pendant très longtemps, elle n'en parlait pas. Je crois qu'elle a essayé d'oublier la chose... tout en sachant, tout en allant parfois à des commémorations... C'était quelque chose qu'on voulait oublier. Et puis à un moment donné, elle s'est rendu compte qu'elle ne pouvait pas oublier; alors elle a voulu le résoudre en en parlant, mais alors en en parlant à tort et à travers, en en parlant sans arrêt⁹¹³.*

— *Vous pouvez dire à partir de quand ?*

Norbert: *Je dirais dans les années 65... Elle a commencé à en parler beaucoup... beaucoup... je dirais jusqu'à plus soif; à tout bout de champ; à propos de n'importe quoi. Autant pendant les quinze premières années de ma vie, je savais, mais elle n'en parlait jamais, autant, à partir du moment où elle s'est mise à en parler... Elle avait essayé d'oublier, elle n'a pas réussi; il fallait que ça sorte... Ca sortait à propos de n'importe quoi...*

— *Avec des pleurs ?*

Norbert: *Non, pas avec des pleurs; avec émotion mais pas avec des pleurs. Je ne me rappelle pas l'avoir vu pleurer. Et puis, c'est à ce moment-là — peut-être que ce fut un peu une thérapie pour elle — qu'elle a commencé à faire... (des témoignages) d'ailleurs elle le dit elle-même: je dois transmettre cette parole aux autres, pour qu'ils sachent. Et je crois que fondamentalement ça lui fait du bien parce que ça lui a permis de sortir un peu de toute cette douleur, de toute cette peine qui était complètement étouffée et qui l'étouffait.(...)*

⁹¹² - Rôle des livres. *La vue du mal*, le traumatisme par contagion.

⁹¹³ - Même constat chez Emmanuel. Mais Emmanuel date le passage du *non-dit* au *trop-dit* à l'époque de ses questions sur l'identité et /ou après l'accident mortel de Luc.

11 . Thérapie

J'ai suivi... J'ai fait une psychanalyse... Je peux dire même que j'ai réussi une psychanalyse, c'est-à-dire qu'elle m'a apporté quelque chose.(...) Pendant mes études universitaires; j'avais une petite amie; elle était à moitié Juive: son père est Juif, sa mère ne l'était pas.(...) Elle m'a quitté; ça n'allait pas.(...) Je suis allé voir les gens qui s'occupaient du service psychologique des étudiants et ils m'ont dit d'aller plus en profondeur. J'ai fait une psychanalyse; quatre ou cinq ans; une psychanalyse tout à fait classique. Disons que j'en suis sorti peut-être en m'acceptant mieux, en sachant mieux vivre avec mes contradictions, parce qu'il y en a.

12 . Humanisme et lucidité

J'ai peut-être confiance en l'Homme avec un H majuscule, mais je n'ai aucune confiance en l'homme en tant qu'individu; l'individu est capable de tout et de n'importe quoi, du meilleur et du pire. Peut-être que je suis un peu... c'est une formule très belle qui passe mal en français: "libre-examen". Je suis très libre-exaministe. Mais il est certain que si mon fils choisissait une religion quelconque⁹¹⁴, il ne faudrait pas qu'il compte sur moi pour avoir deux services de vaisselle ou trois. Il devrait assumer. Je dirais qu'il devra prendre les moyens de sa politique; et je ne me convertirais pas au judaïsme simplement pour faire plaisir à mon fils ou à ma fille. Je l'accueillerais avec grand plaisir chez moi; je ne ferais pas une nourriture qu'il ne peut pas manger; mais il ne faudrait pas qu'il me demande si l'assiette n'a pas contenu du lait la veille...!

— Vous avez déjà eu l'occasion d'entrer dans une famille religieuse ?

Norbert: *J'allais dire jamais... Très peu... Parce que j'ai de la famille à Paris, du côté de Rivka; ils sont plus ou moins religieux. Je dis plus ou moins, parce que le fils l'est devenu tout à fait et la mère l'a fait pour imiter son fils; et le père fait semblant parce qu'il veut vivre avec la famille.(...)*

Alors bon! Je me suis trouvé à table avec eux... euh, c'est tout. J'ai été chez une cousine à Paris qui est religieuse... mais enfin ce sont des... Elle vient souvent ici. Elle est déjà venue chez moi. On fait du thé, parce que ça n'engage à rien, ni rien, ni personne... Bon, je trouve que quand on parle d'universalité... Ce sont des gens qui se coupent du monde qui les entoure pour respecter un certain nombre de principes qui n'ont rationnellement aucun intérêt. Je peux concevoir qu'on soit religieux, qu'on croie à certaines choses; mais dire qu'il faut manger tchik et tchak pour y croire!

— Si votre fils voulait être chrétien, ça vous gênerait plus ou moins que s'il redevenait Juif ?

Norbert: (souponner)... *Je ne me suis jamais posé la question. Je crois que je réagis de la même façon. On se faisait la réflexion l'autre jour. Il y avait eu une manifestation et les enseignants s'étaient fait tabacer par la police. Je me suis dit: "J'espère que mon fils ne sera pas gendarme. Parce que s'il se faisait gendarme, je me dirais que j'ai raté quelque chose dans son éducation."(...)*

— En somme, vous vous définissez comme humaniste ?

Norbert: *Disons que, pour moi, c'est un bel idéal. De là à dire que je réussis à le vivre dans ma vie quotidienne... C'est autre chose, comme pour n'importe qui... Mais c'est vrai que, pour moi, c'est l'idéal, et si je parviens à faire de mes enfants des humanistes, j'aurais réussi dans mon éducation. C'est beaucoup plus important que d'en faire de brillants universitaires.*

⁹¹⁴ - La suite de la phrase laisse entendre que la religion quelconque est le judaïsme.

3 - 2 - Fil chronologique de la vie de Norbert

3 - 2 - 1 - Faits et dates

L'entretien avec Norbert est le moins factuel de tous ceux faits avec sa famille: Norbert donne ses opinions plus qu'il ne décrit des faits. L'entretien a commencé sous le signe de l'ambiguïté et du malaise. Sans doute inhibée pour avoir pressenti, en écoutant Léa et Emmanuel, que le rappel des circonstances de sa naissance pouvait gêner Norbert, je n'ose pas poser la question habituelle: *quand êtes-vous né ?* Nous sommes dans un climat de *non-dit* qui semble reproduire le climat de *non-dit* dans lequel son enfance a baigné, comme si je m'étais moi-même laissée entraîner dans le manque de clarté d'une *pensée de fond* omniprésente où s'amalgament peut-être chez Norbert: l'idée qu'être Juif, c'est être menacé; l'idée qu'il est menacé peut-être aussi parce qu'il se sent coupable d'avoir tué sa mère (puisqu'elle est morte à sa naissance), *chose* tellement horrible qu'on le lui a cachée et qui, de plus, le fait hésiter à se présenter comme le fils d'une déportée.

1946 - Naissance de Norbert à Bruxelles. Sa mère meurt pendant l'accouchement. Il a un frère Luc, né en 1944, donc en pleine guerre. Ni lui, ni son frère ne sont circoncis. Ni l'un ni l'autre n'ont de prénom hébreu. Notons qu'il a été enfanté dans les séquelles de la menace. Ses parents ont survécu au nazisme en se cachant chez des non-juifs.

Aux enfants qui la réclament, l'entourage dit: *Votre maman est partie en voyage en Suisse.*

1949 - Remariage du père de Norbert et de Luc, avec Léa, présentée comme *la maman qui revient de Suisse*. Il se trouve que Léa a précisément fait un voyage en Suisse.

1953 - *Premier souvenir politique* de Norbert: il entend un *hurlement*: "*Staline est mort!*". Ses parents viennent d'apprendre la mort *du père du Peuple* par la radio. Pour eux, dit-il, c'est un *choc* mais pour lui, cette mort lui épargne le risque de tomber dans un culte quelconque.

Ainsi, dès l'enfance de Norbert, s'encastrent l'histoire collective, l'histoire familiale et sa propre histoire.

1953 - C'est aussi la naissance d'Emmanuel.

L'enfance et l'adolescence de Norbert se passent dans une ambiance de gauche prosoviétique qui gomme l'appartenance juive. Les mouvements de jeunesse où ses parents le mettent très tôt, comme ses frères, sont à forte majorité juive, mais la judéité est ignorée, effacée dans l'engagement politique pour l'union du prolétariat international contre le capitalisme.

Aussi loin que ses souvenirs le lui permettent, Norbert se sent et s'identifie *de gauche*. Il a l'impression d'*avoir toujours su* l'extermination et la déportation de sa mère, celle-ci étant perçue comme consécutive à sa lutte contre le fascisme.

Rappelons: Pendant l'entretien, quand il évoque la déportation de sa mère, son débit est suspendu, une émotion inhibitrice affleure. La perturbation est-elle en relation avec la cause de la déportation ou avec le problème de sa filiation ? La question demeure.

Dans les années 60-61, je me suis fait traiter de "sale Juif" à l'école. Ca a fini par des tabassées sur le bureau du professeur. Là je peux dire que j'en avais conscience (d'être Juif) puisque j'ai réagi violemment. Il en déduit qu'il a toujours su qu'il était Juif, mais n'en avait pas la réalité à la conscience se percevant d'abord comme de gauche.

1961: A quinze ans, en 1^o année de secondaire, il fait un exposé à l'école sur les camps de concentration. Mais il ne se souvient pas avoir dit que sa mère avait été déportée. Il note que ce fut

un choc pour les copains. *Quand j'en ai parlé, la plupart... ils ont été assez choqués, dans le sens de recevoir un choc...*

1962 (?): Luc a quatorze-quinze ans (1960-61) quand Léa lui dit la réalité au sujet de sa mère. Un certain temps passe avant qu'elle ne puisse le dire aussi à Norbert, ce qu'elle fait en deux temps: un temps où elle dit que ce n'est pas elle qui l'a mis au monde, un temps où elle lui apprend que sa mère est morte à sa naissance.

1965: Date approximative à partir de laquelle, selon Norbert, Léa se met à *parler*. Rappelons l'accident de Luc en 1963. Norbert ne fait pas le rapprochement, rapprochement que fera Emmanuel. Il semble davantage relier la prise de parole de Léa aux agressions des révisionnistes.

1966 (?): Service militaire. Il se sent tenu de lire la Bible pour répondre aux questions d'un officier, catholique convaincu, qui l'interpelle non pas en tant que *sale Juif* mais en tant que relié au message biblique, le comble pour un *Juif athée*.

1970 (?): Etudiant, il noue une relation avec une jeune-fille de père juif et de mère non-juive qui se solde par une crise affective. Il entreprend une thérapie analytique qu'il poursuit quatre-cinq ans. *J'en suis sorti en m'acceptant mieux, en sachant mieux vivre avec mes contradictions.*

? : Mariage avec une non-juive *de gauche (...)* totalement étrangère à tout ça.

?: Naissance d'une fille, prénom occidental

?: Naissance d'un fils, prénom occidental, non circoncis.

?: Depuis quelques années, Norbert constate que nombre de ses anciens camarades des mouvements de jeunesse, donc *laïcs de gauche*, esquissent *non seulement un retour à la judéité mais à la judéité militante, un judaïsme religieux...* à un judaïsme qui inclut souvent un regard nouveau sur Israël. Cette évolution l'offusque et le renforce dans un positionnement qui le tient à l'écart de ces anciens amis, écart qui n'est sans doute pas sans poser de problèmes dans la famille depuis que Gabriel, le frère cadet, est touché par cette esquisse de retour.

J'ai eu de longs échanges épistolaires avec lui. Déjà avant son départ, nous avons eu des discussions à ce sujet. Il m'avait demandé pourquoi je ne mettais pas mes enfants dans un mouvement de jeunesse juif laïc. Je lui ai dit: "Il n'en est pas question.(...) C'est d'une certaine manière la création d'un ghetto qui finalement mène à un racisme à rebours, sous-entendu: nous sommes les plus grands, nous sommes les plus beaux, nous sommes les meilleurs..."

1988: Norbert doit être circoncis pour raisons médicales. Il en est *fort ennuyé...* *Je me suis trouvé là marqué dans l'ambiguïté.* Dans ces paroles, il m'a semblé percevoir autant d'agacement que de contentement: son corps, en quelque sorte, lui impose l'ambiguïté. Nous verrons que Gabriel se refuse à tout signe extérieur de judéité alors même qu'il se remet à pratiquer les rites. Tout se passe comme si Norbert poussait l'esprit de contradiction en disant à son frère: tu te veux Juif... Bien! mais c'est moi qui suis circoncis! Il reste à savoir si son fils ne devra pas un jour subir la même opération... le corps jouant parfois des tours au psychisme qui l'habite.

1989: Je dirais que l'histoire se répète: Le fils de Norbert a quinze ans, il est en première année de secondaire; il fait un exposé devant ses camarades d'école sur le judéocide. Par Emmanuel, nous savons que c'est l'occasion pour le petit-fils de Léa de poser des questions à sa grand-mère et, pour elle, de s'émouvoir en constatant que rien ne lui a été transmis. La transmission en creux ne manque pas d'ambiguïté: s'agit-il du judéocide ? S'agit-il de la culture juive ? Léa elle-même est-elle au clair sur ce qu'elle voudrait voir transmettre à ses petits-enfants ?

Par l'exposé de son fils, Norbert se réapproprie la filiation maternelle: *C'était sa grand-mère*. Cette fois, les petits camarades de classe savent que la grand-mère du fils de Norbert a été déportée. Souvenons-nous que lorsqu'il a fait l'exposé analogue, quelque vingt ans plus tôt, Norbert ne se souvient pas avoir dit que sa mère avait été déportée. Mais pouvait-il le dire facilement: celle qui l'avait enfanté était morte à sa naissance (nous ne savons pas au juste quand il a appris la vérité) et/ou il y avait confusion quant à la cause de sa déportation (militantisme politique ou judéité).

3 - 2 - 2 - Quelques remarques

Norbert estime qu'il aura réussi l'éducation de ses enfants si, dans son sillage, ils se manifestent avant tout tolérants et *libre-exaministes*, affranchis de toute emprise religieuse, de toute emprise dogmatique. Tout laisse à penser qu'en Norbert, la judéité est en voie d'assimilation. Norbert est Belge parce qu'il est né en Belgique, y a été élevé et y vit et parce que n'existent pas encore de papiers d'identité libellés en termes de *citoyen du monde*. La rupture avec l'origine ancestrale semble accomplie.

En fait, rien ne nous paraît moins sûr parce que, sans doute, les enfants de Norbert hériteront de ses propres contradictions. Il nous a très peu parlé de sa fille, mais il nous présente son fils comme concerné par la judéité: à cet égard le choix de l'exposé est symptomatique. L'exposé de celui-ci sur le judéocide lui a peut-être été suggéré par son professeur, mais il a décidé de le faire sans demander l'avis de sa famille. S'interrogeant sur le judéocide, le fils va s'interroger, ne serait-ce que passagèrement, sur ses origines juives et chercher ensuite son propre positionnement dans la généalogie.

C'est au moment où Norbert et son fils parlent du judéocide que Norbert prend conscience de la judéité de son fils, c'est sans doute aussi à ce moment-là que son fils en prend conscience. La mise en relation, sur le plan cognitif et émotionnel, et le questionnement conjoint sur la judéité et le judéocide sont inévitables.

Qui sait quelle pression vers la judéité Léa, consciente ou non, fera-t-elle porter sur son petit-fils ? Qui sait si, tiraillé entre les projets que ses parents et grands-parents formulent sur son positionnement par rapport à la judéité, il ne nourrira pas lui aussi une certaine ambiguïté, qu'il transmettra à son tour à ses enfants ?

Comment Norbert lui-même évoluera-t-il ? Le pronostic est difficile. Seule la judéité actuelle de Norbert peut être décrite qui, au cours de l'entretien, apparaît comme présentant deux caractéristiques essentielles: l'exposition aux agressions, l'absence de contenu positif.

a - Identité menacée

Je me sens Juif quand il y a un antisémite dans la salle. Cette identité sartrienne, peut aussi lui apparaître comme à son tour menaçante, du moins comme un racisme à l'envers. Norbert cite De Gaulle: *"ce peuple sûr de lui et dominateur!"* *Je ne vais pas jusque là, je le dis de suite! Mais il y a quelque chose qui me dérange*. La menace semble donc perçue comme venant à la fois de l'extérieur et de l'intérieur. Il arrivait que sa grand-mère, nous dit Norbert, le traite d'antisémite.

b - Identité négative:

Je ne suis pas Juif dans le sens hébraïsant... Je ne me sens pas Juif... Je ne sais pas très bien ce que ça veut dire être Juif... Les citations peuvent être multipliées.

Pour Norbert est Juif celui qui décide de l'être: *Je crois qu'être Juif, c'est décider qu'on l'est...* Cependant, tout à la fois il ne se sent pas Juif (et semble décider de ne pas être Juif) et/mais il se sent Juif dès qu'on l'agresse en tant que Juif, situation psychologique des plus inconfortables et où il paraît impossible de faire la part des différents facteurs:

1 . Encastrement des traumatismes et des *non-dit* auxquels ceux-ci se sont amalgamés:

- Traumatisme personnel, de sa naissance associée à la mort de sa mère

- Séquelles du traumatisme du judéocide (l'identité menacée).

2 . Héritage du choix des parents et, côté paternel, des grands-parents, pour la prise de distance vis-à-vis de la judéité.

c - Perception des chocs d'autrui plus que des siens

Un dernier fait reste à noter: durant tout l'entretien, quand il était question des *chocs*, Norbert les percevait toujours chez les autres (ses parents, ses camarades d'école, son fils, sa femme...) jamais chez lui. Norbert semble avoir subi un choc tellement massif à sa naissance, choc renforcé par le triple *non-dit* qui pesa sur son enfance (*non-dit* de la manière dont sa mère est morte et longue *absence* de celle-ci, *non-dit* du remariage du père et enfin *non-dit* sur la judéité) qu'il est comme trop choqué pour se percevoir choqué. Il ne peut percevoir la différence entre avant et après le choc, puisqu'il est né d'un choc. Les autres chocs ne sont que l'écho de ce premier choc quasi constitutif dont il ne peut pas prendre conscience puisque, en quelque sorte, il l'*arrache* à la conscience de lui-même (nous avons supposé que tout traumatisme était un ébranlement de l'individu en une zone de l'être où s'étaient constitués les prémices de son individualité: premiers *attachements*, premiers *habitus*, premiers *schèmes*). Ne pouvant revivre ce premier choc sans ébranler sa propre conscience de lui-même il ne peut prendre conscience de l'intensité de son propre chocs qu'en constatant le reflet chez autrui.

4 — Gabriel

4 - 1 - Récit de Gabriel: Le scalpel de la vérification et la quête d'identité

Gabriel est le premier membre de la famille dont j'écoute le témoignage. Nous sommes en Israël. Avec Elsa, son amie, ils ont voulu venir *sur place comprendre*. D'emblée, il me dit que, depuis peu, tout ce qui concerne la Shoah l'intéresse beaucoup. Le ton est énergique, passionné. Le début de l'entretien est très factuel; y sont livrés très vite, dans un style où le souci de précision historique orchestre les détails personnels, les éléments même que donnera Léa: la jeunesse heureuse malgré la pauvreté et, surtout, la mort prématurée de la mère de Léa, élevée ensuite par sa soeur aînée. Nous retrouvons nombre de détails donnés par Léa.

1 . Histoire familiale

— *Parle-moi de toi, de ta famille, des conséquences qu'a eu la Shoah sur ta vie. Mais d'abord, tu es né quand ?*

Gabriel: *Je suis né à Bruxelles en 1958. Je suis le fils de Marc et de Léa. Ils ont immigré en Belgique avant 1930; ont suivi une scolarité très courte. Mon père a travaillé dès l'âge de quatorze*

ans, dans l'atelier de son père. Ma mère a appris le secrétariat; elle était orpheline de mère et c'est principalement sa soeur aînée, qui avait vingt ans de plus qu'elle, qui assuré son éducation avec mon oncle son mari.

Ma mère a appris il y quinze ans seulement — c'est relativement récent — qu'en fait sa propre mère avait mis au monde neuf enfants dont cinq ou six ont dépassé l'âge des maladies infantiles. Après la guerre il n'en est resté que trois. Elle a donc un frère et une soeur qui ont été tués par les Allemands à Auschwitz.

Donc ma mère a suivi des cours de secrétariat. Elle parlait très bien le français. Elle faisait partie des mouvements de gauche, d'extrême-gauche, comme mon père; leurs idées étaient très proches de celles du P.C. mais du fait de la législation vis-à-vis des étrangers qui leur interdisait toute action politique, leur organisation s'appelait... quelque chose comme: Union Sportive Juive. C'était un nom paravent.

2 . La rupture: Avant, en Pologne, après, en Belgique

Ils étaient dans un mouvement juif, mais avec toujours la volonté de s'intégrer, car dans une optique très internationaliste; avec la volonté de dire que tous les opprimés ont les mêmes intérêts à défendre face aux oppresseurs, mais aussi avec la volonté de dénier la spécificité des peuples. C'est ainsi que mes parents sont — je crois pouvoir le dire avec tout l'amour que j'ai pour eux - sont complètement ignorants de l'histoire juive... enfin de ce qui précède la Shoah.

— De quel genre de famille venaient-ils ?

Gabriel: En Pologne, c'étaient des gens qui respectaient le Chabbat, qui mangeaient kacher, qui allaient à la synagogue et qui, en Belgique, ont tout arrêté. Ma mère m'a dit que son père était cohen ⁹¹⁵, qu'il pouvait faire les mariages, qu'il jouait le rôle de conseiller en cas de disputes... et en Belgique, il était vendeur au marché aux puces. Des deux côtés, ce sont les pères qui sont venus d'abord, puis la famille a suivi. Toute la famille, sans exception, a immigré en Belgique, et c'est de Belgique qu'ils ont été déportés. Voilà... (silence) Parce que la Shoah, pendant des années, ils en parlaient peu.

Ma mère raconte que quand sa soeur aînée l'envoyait acheter du jambon, elle lui disait: "Va acheter du charbon", en espérant que son père ne devine pas. Mais un jour, déjà dans la rue, elle entend son père l'appeler par la fenêtre: "Pas de charbon!... N'achète pas de charbon!" Il avait compris que charbon et jambon, ça se ressemblait! (rires)

Peut-être que d'autres souvenirs me reviendront, que m'a mère m'a racontés. Elle m'a beaucoup parlé du dévouement énorme de sa soeur pour elle. Sa soeur et son mari gagnaient très peu, vivaient très pauvrement; ils se sont sacrifiés pour elle. Maman a pu poursuivre ses études jusqu'à quinze-seize ans et elle n'a gardé que des bons souvenirs de ces années. De ses amis... la communauté juive avait ses portes toujours ouvertes. Ils avaient un petit tourne-disque. Ils dansaient. Ils s'amusaient beaucoup.

A dix-sept ans, elle a rejoint les groupes de gauche. Le mari de sa soeur était un membre très actif du parti communiste. Au moment de l'affaire du Birobidjan, il s'était mis en tête de s'y rendre à bicyclette... Heureusement, quelqu'un a eu le génie de lui écrire que ce n'était pas le moment et ça lui a sauvé la vie, parce que beaucoup de Juifs du Birobidjan ont été déportés.

⁹¹⁵ - Descendant des prêtres chargés d'officier dans le Temple de Jérusalem.

Comme il n'avait pas de nationalité, il avait failli se faire expulser plusieurs fois de Belgique.

— *Tu sais pourquoi ta famille avait choisi la Belgique ?*

Gabriel: Non. Je sais seulement que la Belgique attirait parce que l'accueil y était réputé très bon. Aucun racisme; au contraire; beaucoup de gentillesse; disons un paternalisme très doux envers les enfants d'étranger. A l'école, par exemple, on les interrogeait les premiers pour qu'ils apprennent la langue. A la St Nicolas, il était de tradition que l'instituteur fasse des cadeaux aux enfants; c'était l'étranger, en l'occurrence mon père, qui était invité le premier à choisir le sien. Mon père m'a raconté que mon grand-père avait écrit à la famille, quand elle était encore en Pologne; dans la lettre, il disait que le coiffeur lui avait fait crédit: "Ici, c'est un pays où on fait crédit aux Juifs!"

Ils sont venus; ils ont appris le Français; ils le parlaient très correctement. Ma mère, très jeune, a lu de grands classiques dont elle parle encore aujourd'hui.

— *Tu connais la date de leur arrivée ?*

Gabriel: Ma mère avait six ans, donc en 1927, et mon père, neuf ans, donc en 1926. Mais la nationalité belge, ils ne l'ont eue qu'après la guerre. Pour ma mère ce ne fut pas facile parce qu'elle avait fait de la résistance avec les communistes. Mon père a obtenu ce qu'on appelle "la petite nationalité" qui donnait à peu près les mêmes droits, sauf qu'il ne pouvait ni voter, ni être élu. C'est en 1970 qu'il s'est retrouvé Belge à 100%; donc très tard.(...)

3 . Judéocide - judéité

— *Tu m'as dit tout à l'heure que la Shoah avait pris récemment de l'importance dans ta vie.*

Gabriel: Oui, justement, je me demandais avec Elsa.... J'ai du mal à me souvenir quand... Je suis certain qu'on avait dû me dire qu'elle avait été déportée... Mais je me souviens avec une absolue certitude d'un épisode que je veux te raconter parce qu'il montre à quel point on était déjudaisés.

Ecoute bien, bien. Tu vas comprendre pourquoi j'insiste. Chaque année on partait en colonie de vacances avec une organisation juive d'extrême gauche qui s'appelait "solidarité juive". C'était une organisation qui aimait accueillir des enfants d'immigrés, ou des petits Belges ou de n'importe quel peuple; ils se voulaient vraiment ouverts à tous. Donc il y avait des non-juifs. Un jour, au cours d'une promenade, je parle avec un copain. Il est question des Juifs et des non-juifs. Je dis à mon copain: "Moi, je ne suis pas Juif." J'avais dix ans. Et mon frère était justement derrière moi. Il dit: "Mais tu es fou!... Gabriel! Tu es Juif!" Je ne le savais pas, j'avais dix ans.

— *Alors ce numéro, sur le bras de ta mère ? Tu savais qu'elle avait été déportée ?*

Gabriel: Oui, en tant que résistante. Je n'affirme pas que maman ne m'avait pas dit que j'étais Juif; je dis simplement que ça a été une révélation, pour moi, quand j'avais dix ans. Mon frère aussi l'a compris très tard. En Belgique, souvent, quand on veut dire de quelqu'un qu'il est Juif, on dit qu'il est Breton. Un jour, le jour de la rentrée scolaire, l'instituteur a demandé son nom à chaque élève. Arrivé à mon frère, il lui a dit: "Ah! ce n'est pas un nom belge!" Et mon frère lui répond: "Non! Je suis Breton!" Rentré à la maison, il raconte l'histoire. Tout le monde éclate de rire.

4 . L'événement -choc

Gabriel: Je peux même dire que mon judaïsme, le fait de vouloir me sentir Juif, de vouloir connaître le peuple juif, date du début de l'intifada. Il y a deux ans et demi. Quatre semaines après le début de l'intafada, je mettais pour la première fois le pied dans une organisation de

l'establishment juif en Belgique. J'étais allé demander un entretien au président de la communauté juive pour... (l'émotion lui brise la voix. Il rit et pleure en même temps)

Je voulais lui parler de l'intifada. J'avais été bouleversé par ce qui s'était passé durant les premières semaines de l'intifada. J'ai écrit une lettre de solidarité avec les Palestiniens qui a été publiée dans le plus important journal juif de Belgique, où je faisais un parallèle entre l'attitude de l'armée israélienne dans les territoires occupés et l'attitude de certains groupuscules en Belgique ou en France. Je disais qu'au nom des Droits de l'Homme...

Alors, depuis deux ans et demi je me suis mis à étudier la religion juive. Et même s'il y a une force, en moi, qui, je le crois, ne pourra jamais m'être arrachée, qui m'empêchera à jamais d'être religieux, j'ai vraiment envie d'aimer, de connaître, de comprendre, de trouver toute la force, toute l'efficacité de cette religion.

Chaque vendredi, je vais dans une synagogue différente pour voir quels sont les rites. Je rencontre des gens. Et je peux dire qu'ici, j'en connais un bon nombre, depuis les libéraux jusqu'aux orthodoxes le plus noirs.... enfin tous! Et je peux dire que c'est merveilleux...

Pourquoi je parlais de l'intifada ? Pour dire que jusque là mon judaïsme n'existait vraiment pas. J'avais fait partie d'une organisation d'extrême-gauche antisioniste que j'avais quittée depuis longtemps et mon judaïsme se réduisait à quelques lectures du type: "Je me sens Juif quand on attaque les Juifs" ou des sottises pareilles...

5 . Le bien-dit

— *Maintenant, peut-être qu'on pourrait reparler de mes parents (notons que le rappel de l'événement qui bouleversa sa conscience juive, l'intifada, a été relaté très tôt lors de l'entretien. Léa elle aussi n'avait pas suivi l'ordre chronologique mais très vite évoqué la mort de Luc).*

Gabriel connaît parfaitement toute l'histoire de sa mère: sa participation à des actions de Résistance particulièrement dangereuse son arrestation en tant que Juive et non en tant que résistante, puis sa déportation à Auschwitz où elle participe à des actes de résistance. Il exprime toute son admiration.

Elle a été amenée à participer à des actions très dangereuses, très courageuses (et travaillant pour le P.C., pendant longtemps) elle n'a rien dit de tout ce qu'elle avait fait.(...)

— *Elle est restée communiste longtemps ?*

Gabriel: Oui, jusqu'à ces dernières années, tout en étant profondément écoeurée par ce communisme qui a conduit à un système peut-être aussi épouvantable que le nazisme. Mais en Belgique, la grande chance de ce parti c'est qu'il n'avait aucune puissance. Pendant longtemps, c'était la seule organisation qui accueillait les immigrés et qui se préoccupait du développement de la classe ouvrière. Et c'est la raison pour laquelle mes parents en faisaient partie. Mais quand, dans les années 50, des personnes de notre famille ou des amis, tous ceux qui étaient repartis en Pologne pour construire le socialisme et qui ont souffert là-bas de l'antisémitisme, sont revenus ici, ils n'ont jamais obéi à l'ordre du Parti de ne pas les aider, de ne même pas leur adresser la parole. Et mon père qui gagnait bien sa vie a toujours été d'une grande générosité avec tous ces communistes déçus. Mais il ne se faisait aucune illusion sur le régime.(...) Je dois dire que ça incite à réfléchir... J'ai tendance à penser, contrairement à ce que pensent certains communistes, qu'il ne faut pas hésiter à se compromettre avec des personnes qui n'ont pas les mêmes opinions si, dans l'action, on peut mener certains fronts communs. Mais eux, ils se voulaient purs et durs! Ils disaient: "Nous, on a tué personne! Nous, on est l'élite. On était les résistants de la première

heure, avant même que Hitler ne combatte l'Union Soviétique." Donc ces gens là n'ont rien à se reprocher.(...)

— Ta mère t'a raconté comment elle a passé les années d'Auschwitz ?

Gabriel: Elle m'a beaucoup raconté, et d'une façon très originale, si je compare à d'autres témoignages que j'ai pu entendre car elle met toujours l'accent sur la solidarité qui existait entre ces quelques femmes belges. Une solidarité très belle, très forte, qui allait jusqu'à la mort et grâce à quoi, toute proportion gardée, beaucoup de femmes sont rentrées. Si elles ont survécu, c'est qu'elles s'entraidaient. Si l'une volait de quoi manger, c'était pour toutes. Ma mère a eu le typhus, le scorbut, des abcès gros comme des pamplemousses, des trucs immondes et jamais, jamais, elle n'a été rejetée.

Par exemple, un jour, ma mère est devenue folle; elle avait de la fièvre; elle délirait et elle voulait une orange... On lui a donné une orange! Donner une orange, c'était plus que donner 10 kilos d'or...! Donc c'était des actes très courageux.

Elle a été envoyée au Revier, l'hôpital si on peut dire, et quand le petit groupe de femmes résistantes ont su qu'elle risquait la sélection, l'une d'elles a été chargée de faire sortir ma mère du Revier... (sa voix s'étouffe...)

Gabriel reprend la description du séjour de Léa dans le camp. Il en vient à l'épisode de la tentative d'évasion de Mala. Son émotion est à son comble. Il est à noter qu'à cette même évocation, Léa fut plus bouleversée qu'à n'importe quel autre moment de son récit hormis le rappel de l'accident mortel de son fils.

Ils ont réussi à s'évader mais ils ont été rattrapés puis tués en public... (long silence)

Je ne sais plus comment reprendre...

— Ta mère connaissait l'allemand ?

Gabriel: Ma mère parlait le yiddish... Il lui est arrivé à plusieurs reprises de parler aux soldats nazis... Elle était capable de se débrouiller...

Gabriel a du mal à parler... Il commence plusieurs phrases qu'il ne termine pas; émet des mots inaudibles... J'hésite, puis: *Alors comment ça s'est terminé ?*

Gabriel. Elle est sortie... Il y a d'abord eu ce qu'on appelle "Les marches de la mort". Quand les Allemands ont compris que c'était fini, ils ont vidé le camp. Elle est partie avec cette marche. Mais là, le groupe de résistance s'était donné un mot d'ordre que ma mère m'a rapporté: il fallait être où le peuple est... (...) finalement elles ont été libérées par les Russes. A l'époque, les Russes avaient une image vraiment extraordinaire bien que, pourtant, déjà, un soldat russe, Juif, ait dit à ma mère qu'il avait peur de rentrer... Il pressentait déjà... Il savait... Mais l'aura des Russes était telle, à cette époque, auprès des communistes!(...)

Mes parents étaient des gens qui n'avaient aucune formation politique. Pour eux, l'important était la lutte contre le racisme, la solidarité, l'internationalisme... les valeurs les plus simples de l'idéologie.

6 . Réappropriation des valeurs juives

— Et Israël, dans cette optique ?

Gabriel: Dans une optique internationaliste, l'existence d'un Etat d'Israël ne se justifiait pas du tout.(...) Je ne crois pas qu'ils soient attachés à Israël... Bon... maintenant que j'y vis... évidemment, depuis l'intifada... En 67, je me souviens être allé avec eux à une manifestation... Mais rien à voir

avec l'attachement à la manière des sépharades pour qui Israël, c'est le grand signe messianique et donc il faut y aller tout droit.

Je crois que... oui, quand même... Mes parents sont des Juifs vraiment... déjudaisés. Je ne peux pas dire autrement. Mais en fait, je m'aperçois que ce n'est pas vraiment le mot; parce que pendant vingt ans, ils se sont transmis certaines valeurs. Même si on a décidé de supprimer la façade, il reste les fondations. Je crois que l'internationalisme trouve certains de ses fondements dans le judaïsme. L'idée que Dieu a créé un seul homme, Adam, et que tous en descendent... Mais, le judaïsme était tellement encroûté... et les rabbins n'ont pas toujours été des héros... il y avait de bonnes raisons de ne pas les aimer; raisons qui n'ont pas toutes disparu.

A mes yeux, ce ne sont pas les vrais dépositaires du judaïsme. Mes parents sont déjudaisés dans le sens où ils ne savent plus ce qu'est Pesa'h, Roch Hachanah, les choses les plus élémentaires. Mais, en fait, ils gardent certains des fondements du judaïsme... la possibilité de dire: "Moi, je suis différent; je porte des valeurs... (il cherche ses mots)

— Un chrétien peut affirmer les mêmes valeurs.

Gabriel: Bien sûr... Je le vois quand je lis certains écrits chrétiens... Quand on voit ce qu'a réussi Vaclav Havel en Tchécoslovaquie... Mais, je maintiens qu'il faut garder ses racines et connaître son histoire, surtout la nôtre: on a la chance d'avoir une histoire tellement riche.

Le Juif qui met une kippa, des vêtements différents, dès le premier coup d'oeil, on peut dire de lui: "Celui-là, il est différent et il tient à le montrer!" Eh bien à mon avis, c'est la même chose pour le Juif totalement déjudaisé: il a une volonté de connaître, et même de s'intégrer à tous les autres peuples, et en même temps de ne pas s'assimiler, de ne pas devenir comme les autres. Et ça, c'est commun aux religieux comme aux non religieux.

Un autre fait me paraît important: la transmission. Pour ma mère: c'est la transmission de la Shoah. Pour les religieux, comme le rabbin X qui n'évoque même pas la Shoah dans ses discours, ce sont d'autres épisodes de l'histoire juive. Mais dans les deux cas il y a accord sur l'importance de la transmission.

Peu importe qu'il y ait beaucoup de courants contradictoires; c'est l'aptitude à être créatif qui compte. Moi qui suis un homme de gauche, très proche de l'extrême-gauche, ici je ne les ai jamais rencontrés; je préfère rencontrer des gens très différents, des ultra-orthodoxes, des gens de l'extrême-droite... C'est vrai que je suis vite déçu : qu'est-ce que je vois ?... Des gens qui ont un petit train-train que je ne connais pas, mais c'est quand même un petit train-train!

7 . Le témoignage: l'écrit - l'oral; le témoin: porte-parole des vrais témoins

— Donc, chez ta mère on sent une volonté de transmettre.

Gabriel: Ca date depuis longtemps. Pourtant ça dément ce que j'ai t'ai dit sur le fait que j'ai appris très tard que j'étais Juif. Elle ne connaît vraiment rien à la religion... Mais, la transmission... Elle a écrit un texte de trente pages qui racontent sa vie dans les camps, la vie de gens qu'elle a connus et qui sont morts. En plus, elle va souvent dans les écoles; elle va parler pendant 2 h. Elle témoigne, elle explique; elle fait un travail de transmission très original. Et elle en parle très bien, ne parlant pratiquement pas d'elle-même, parlant uniquement des actes qui ont été faits par les femmes qu'elle a connues.

8 . L'incroyable

— *Quand elle a retrouvé la Belgique, après la guerre, comment-a-elle fait pour remonter la pente ?*

Gabriel: *D'après ce qui m'a été dit, ma mère a eu des troubles nerveux. C'était une femme nerveuse qui devait prendre des médicaments; depuis dix ans, peut-être, elle a réussi à ne plus en prendre. Il y a quinze-vingt ans, elle s'est mise au yoga avec beaucoup d'application. Les exercices de respiration et de relaxation lui ont fait beaucoup de bien. Par ailleurs elle témoignait avec une certaine distance. Elle parvenait à "en" parler peut-être plus calmement que je ne le peux.*

Après la guerre, je crois qu'elle était très perturbée; surtout que les survivants disaient qu'ils n'étaient pas crus, que ce qu'ils racontaient n'étaient pas croyables... En plus, il n'y a eu peut-être que quelques cas mais enfin... ça marque quand même... il y avait le sous-entendu: "Si on était revenu, c'est qu'on avait été une pute, ou une collabo ou quelque chose comme ça". Alors que faire devant ça ? (long silence...)

9 . L'offense

— *Les gens ne la croyaient pas... ou imaginaient des tas d'horreur ?*

Gabriel: *Oui... Oui... Ma mère a dû arriver à la conclusion que face à des insultes de ce genre on ne peut rien faire; on est complètement désarmé; on ne peut pas se justifier... C'est presque déjà reconnaître la légitimité de l'insulte... On laisse, mais... C'est une bêtise profonde. Je ne voudrais pas critiquer ces gens-là, mais leur attitude ruinait un peu plus ceux qui reviennent des camps.*

En plus, après la guerre, elle était supposée être stérile. Elle a fait le tour de tous les gynécologues de la ville, qui lui ont confirmé qu'elle était stérile, jusqu'à ce qu'un jour elle s'aperçoive qu'elle n'était pas stérile puisqu'elle a eu deux enfants.

10 . De droite et anti-nazi; au delà des étiquettes

— *Où était ton père, pendant la guerre ?*

Gabriel: *Il était caché, d'abord chez un paysan, puis chez un avocat, un homme de droite, même très à droite, mais anti-nazi. Dans ce courant de droite, il y a des gens... oui, des gens qui avaient aussi beaucoup de courage. Mon père avait de faux papiers et travaillait chez lui. Mais l'avocat n'était pas dupe.(...)*

11 . Savoir sans savoir; une sorte d'étanchéité de la conscience; une étrange familiarité

— *Tu as appris que tu étais Juif quand tu avais dix ans, quel effet ça t'a fait ?*

Gabriel: *Je peux dire que ça m'est tombé dessus.*

— *Ca t'est tombé dessus!*

Gabriel: *Oui, comme quelqu'un qui vient de dire une connerie, et qui est Juif, point!*

— *C'était quoi, être Juif ?*

Gabriel: *Rien... Par exemple, il y a encore trois ans...tu mets la radio, c'est 6 heures, le soir, et tu entends une émission juive. Là... A l'occasion d'une fête... Et j'entendais des fêtes, comme si c'étaient des fêtes... Je savais que j'étais Juif... mais je n'en connaissais ni la signification, ni à quel moment de l'année ça tombe... rien... Je savais que Yom Kippour, c'était le Jour du Pardon et qu'on ne bouffait pas. C'est tout... Ah, oui! En plus, à l'âge de quinze ans, j'ai passé neuf mois dans un qibbouts où j'ai appris l'hébreu; un qibbouts non religieux qui s'inscrivait vraiment dans l'optique de l'idéologie d'extrême-gauche qui était la mienne: travail en commun... pas d'argent...*

12 . Israël: famille élargie; le nouvel homme

C'était un très beau qibbouts. Je suis resté là neuf mois; j'ai été reçu par une femme qui avait été déportée avec ma mère et qui est un peu comme ma mère adoptive. Aujourd'hui, quand je vais au qibbouts, je suis comme chez moi. Même eux, les Juifs là-bas, à l'époque, étaient tout à fait déjudaisés. Il n'y avait aucune fête; il n'y avait rien, rien du tout. Même les danses juives, même les danses folkloriques, ils ne les dansaient pas... Rien, alors là, vraiment rien du tout... Ils étaient sionistes, quand même; ils étaient venus.

— *Ils étaient venus là en désespoir de cause ?*

Gabriel: *Non! pas du tout! C'étaient des sionistes purs et durs; des gens qui se sont battus contre les Anglais...*

— *Des gens qui étaient venus pour créer un nouvel homme ?*

Gabriel: *Oui! Tout à fait! D'ailleurs, maintenant, ils en parlent beaucoup dans les qibbouts de L'Hachomer⁹¹⁶. Mais ils se rendent qu'il y a un problème avec les jeunes: ce sont des gens qui n'ont pas une identité très forte... Donc, en sortant du qibbouts, j'en savais toujours aussi peu sur le judaïsme.*

13 . L'intériorisation des valeurs

— *Ils pratiquaient la brit mila (circoncision) dans ce qibbouts ?*

Gabriel. *Oui, ils font des brit, mais... bon, c'est tout.*

— *Et dans ta famille, on l'a pratiquée ?*

Gabriel: Non.

— *Ah! Et toi, si tu as un fils, que feras-tu ?*

Gabriel: *Moi! Je ne ferai jamais ça!... Je ne vois pas quelle contrainte — parce que ce ne pourrait être que sous la contrainte — m'obligerait à faire la brit. Je refuse vraiment absolument ce geste! Pour moi, on doit être Juif, si on décide de l'être, dans la tête. On porte des valeurs et ça ne se mesure pas de l'extérieur.*

14 . La judéité: un choix... une chance

— *Tu veux dire que ton fils sera Juif s'il adhère ?*

Gabriel: *Oui! Il sera Juif de toutes façons. Mais je voudrais que son judaïsme existe parce qu'il l'a dans la tête et non à cause de la brit. En plus la brit, c'est un choix que j'impose à mon fils. Et après tout, s'il veut la faire adulte, ce n'est pas compliqué.*

C'est un libre choix... libre; j'entends que ça n'empêche pas de transmettre toutes les valeurs à nos enfants; mais ils sont libres, après, d'en reprendre ce qu'ils en veulent. Je me sens à 100 % juif, et je n'ai pas fait la brit! Je vais dans n'importe quelle synagogue et, quand je saurai bien l'hébreu, j'irai chez les masorettistes (traditionnalistes) et je monterai à la Torah.

— *Tu apprends les prières, les dinim (les pratiques) ?*

Gabriel: *Je m'y mets; je vais lentement, j'ai peu de temps; j'apprends l'hébreu classique, celui des journaux... je veux connaître les chansons... lire la Torah, chanter à table... tout ça oui... C'est une chance vraiment merveilleuse d'être Juif, une chance d'avoir cette histoire-là.*

⁹¹⁶ - L'hachomer hatsair, mouvement de jeunesse juif de gauche.

15 . L'après-Shoah, identification aux prémices de l'histoire juive

Aujourd'hui, on est un peu en panne parce qu'on se trouve dans une situation de force à laquelle on n'est pas du tout habitué; et puis on (Israël) est dirigé par des gens épouvantables... Je pense que c'est vraiment un des challenges les plus importants de toute notre histoire depuis Abraham. Peut-être que les passages les plus importants de notre histoire furent la destruction du Temple, la Shoah... et maintenant, comment gérer la situation ?

Notre passé nous a un peu outillé; il faut connaître ce passé. Déjà, quand je parle à des religieux qui ne partagent pas du tout mon avis, je trouve des arguments en faveur des Palestiniens à partir des valeurs qu'ils affirment. Et vis-à-vis des Palestiniens, même chose, j'essaie de les comprendre, et je me rends compte qu'il y a un énorme chemin à faire. On dit que le dialogue rapproche, mais mon expérience est différente: je ne me sens pas plus proche d'eux après leur avoir parlé. Au contraire, je maîtrise mieux la distance. J'ai toujours envie de vivre en paix et de pouvoir me regarder dans le miroir tous les matins, mais je ne crois plus, comme je l'ai cru à une certaine époque, en la possibilité de vivre dans une paix tranquille, de se marier l'un à l'autre... J'en suis maintenant à essayer de bien comprendre les données du conflit et je n'exclue ni les armes ni la tendresse.(...)

Disons que ce qu'on a essayé de faire avec Elsa, en Belgique, on le continue en Israël où c'est beaucoup plus aisé. On voudrait développer un judaïsme qui ne soit pas fermé à la religion; au contraire même, car certains aspects de leur vie nous semblent beaucoup plus forts: ils ont un art de recevoir les gens, un art de chanter à table, un art d'accueillir, un art de la discussion talmudique... Alors, c'est très simple, on veut leur pomper les bonnes idées... Ca fait 3000 ans qu'ils y travaillent! Ils ont inventé des choses géniales en 3000 ans! Ils n'ont pas fait que du meilleur, c'est vrai; c'est pourquoi, nous devons exercer un regard critique.

16 . Le passage par l'Afrique; l'attirance pour l'Autre

— *Donc, Elsa et toi, vous avez à peu près la même démarche. Depuis quand vous vous connaissez ?*

Gabriel: *Depuis deux ans et demi. Avant j'avais noué une relation avec une Arabe et, entre l'Arabe et Elsa, j'ai eu une compagne gabonaise.*

— *Ah! Ouvert à l'universel... puis retour aux traditions et aux affinités... judéo-belgico-polonaises!*

Gabriel: *Eh oui!*

— *Par rapport à la Pologne, tu ressens quelque intérêt ?*

Gabriel: *Non, pas du tout... Mon meilleur ami qui vit ici avec nous est Polonais... Lui, il se sent Polonais... Oui, il pourrait bien me rendre la Pologne attachante. On m'a bien rendu le Gabon attachant!*

— *Je veux dire: tu n'éprouves pas le besoin de retrouver le yiddish ?*

Gabriel: *Ah non! pas du tout!*

— *Pour toi, la tradition, c'est l'hébreu ?*

Gabriel: *Oui, l'hébreu et les valeurs bibliques.*

— *Tu irais jusqu'à étudier les traditions voisines qui en sont dérivées ?*

Gabriel: *Je pense que c'est important, pour des raisons politiques, d'étudier l'Islam. On est vraiment en plein milieu du monde arabe et, si on veut une solution au conflit qui ne consiste pas à*

élever un Mur de Berlin autour d'Israël, il faut commencer par accepter un peu et connaître ce monde arabe. Par mon travail, je côtoie des universitaires palestiniens des territoires; ils ont à faire face à d'énormes difficultés car leurs universités sont fermées. C'est passionnant de voir comment des gens de très haute stature intellectuelle s'attaquent à ces problèmes pour essayer de constituer l'intelligentsia du futur Etat palestinien de leur rêve. C'est à eux que je parle.

17 . L'engagement, et d'abord comprendre

— *L'idéal qibboutsik ne t'a jamais attiré ?*

Gabriel: *J'y ai songé un moment ... (réticence dans la voix) Quand j'ai quitté Israël, après neuf mois de qibbouts, c'était dans une optique provisoire. Je partais avec l'intention de retourner. Puis je me suis trouvé dans une organisation très antisioniste et j'ai complètement inhibé tout mon attachement à cette expérience-là. J'étais au milieu de gens qui bavaient sur Israël et qui m'impressionnaient par leur savoir, leur beau parler. Et ils m'ont acquis à leur idéologie pour très longtemps, trop longtemps... Même un jour de cette imprégnation, c'est trop! C'était vraiment épouvantable. Je suis entré dans le jeu comme un con!*⁹¹⁷

— *Puis tu t'es réveillé!*

Gabriel: *Je me suis réveillé il y a deux ans et demi avec l'intifada. J'étais arrivé à un âge où je me posais beaucoup de questions par rapport à la responsabilité: responsabilité dans la recherche, responsabilité dans le domaine écologique... Boum, arrive cette histoire! Je me dis, c'est maintenant qu'il faut être Juif, c'est vraiment maintenant qu'il faut aller voir ce problème juif que je ne connais pas... Parce qu'il est en train de se passer quelque chose là-bas, qui ne me plaît pas du tout.*

18 . Le mal, un Dieu mauvais ?

— *Et c'est au moment où Israël fait les pires conneries que...*

Gabriel: *Que j'ai appris à l'aimer, oui. Et je peux dire qu'il en fait de plus en plus des conneries!*

— *Alors, le Peuple Elu ?... Si tu lis les prières, tu dois voir que le Juif remercie Dieu de ne pas l'avoir fait idolâtre... remercie de l'avoir choisi...*

Gabriel: *Je rejette la notion de Peuple Elu! Justement, je les lis les prières, je suis en phase d'apprentissage, j'essaie de comprendre. Je m'imprègne... Si tu veux, je m'imprègne d'une idéologie que je n'aime pas! J'ai d'excellents amis religieux, des gens avec qui j'ai pu nouer des relations très profondes... Je leur dis que si je croyais en Dieu, je le détesterais... Ou, plutôt, ce n'est pas l'idée de croyance que je rejette: on n'a ni la preuve de son existence, ni la preuve contraire. Je peux accepter des religieux qu'ils croient en Dieu, mais l'aimer! Tous ces textes où on le remercie pour quantité de choses! Ca non!... A cause de l'expérience de la Shoah par exemple.*

Si Emmanuel se montre à la recherche de lui-même, de sa place dans la vie, la problématique de Gabriel apparaît davantage focalisée vers une recherche d'identité personnelle en terme d'appartenance juive. Chez l'un comme chez l'autre, l'intensité des émotions est égale mais le plus âgé semble avoir filtré le *mal-dit*, laissant à son frère plus jeune le *bien-dit* d'une mère héroïne.

⁹¹⁷ - Aspect aveu de tout témoignage.

Emmanuel, semble avoir eu pour *mission*, dans sa famille — par ses prénoms — de garder le souvenir des défunts. Après l'explosion libératrice de 1968, son principal aiguillon pourrait être défini comme essentiellement l'urgence d'une rencontre avec lui-même. Thérapies, détour par l'Afrique, entreprise délibérée d'un deuil du frère par lequel se rassemblent les autres deuils non perlaborés dans la famille, quête de soi au travers des pratiques et des philosophies d'Extrême Orient autant que par la mise en jeu des émotions (expression corporelle, théâtre...).

Gabriel situe sa quête au sein de la judéité. Sa manière d'être homme, son identité, revêt d'abord sa décision de se réapproprier les valeurs juives ainsi qu'un certain style de vie hérité de plusieurs millénaires. En quelque sorte il transpose dans la reconquête des racines toute l'énergie que ses parents avaient vouée à s'intégrer au monde moderne en s'engageant avec tous les opprimés dans un vaste mouvement de solidarité internationale.

Emmanuel se sent aujourd'hui à peu près libéré du poids des larmes ravalées, affranchi des deuils étouffés, mais il ne sait toujours pas comment vivre, comment trouver son *mode d'emploi dans la vie*, comment, sans faillir à ce qui m'est implicitement demandé: relayer ma mère en tant que *témoin*.

Norbert, né dans un double *non-dit*, celui des deuils innombrables de la Shoah, et celui de sa propre mère morte à sa naissance, semble avoir d'abord un problème de filiation: il s'affirme tolérant, *de gauche, libre-exaministe*, mais il ne sent Juif que de manière réactionnelle, *lorsqu'il y a un antisémite dans la salle*. Tout se passe comme si, à ses yeux, son propre fils (de mère non-juive) était Juif en tant que petit-fils d'une ancienne déportée plutôt que par sa propre paternité.

Pour les trois frères, le positionnement dans la vie se révèle, au-delà des encastremements des chocs psychologiques (mort *non-avouée* de la première épouse du père, mort accidentelle du fils aîné) marqué d'abord par les séquelles du judéocide, en tant que tentative d'assassinat de la judéité.

- Norbert reconnaît en son fils un Juif, *lui aussi*, victime potentielle
- Emmanuel se sent chargé de continuer la lutte de sa mère contre les révisionnistes
- Gabriel veut comprendre comment des Juifs en viennent à agir comme des oppresseurs.

4 - 2 - Fil chronologique de la vie de Gabriel

Rappelons les deux moments où Gabriel, lors de son récit, est submergé par l'émotion: quand il parle de l'intifada, événement qu'il relate très tôt, donc en bouleversant l'ordre chronologique, et quand il parle de la mort de Mala, épisode qui fut aussi le moment où Léa fut submergée par l'émotion lors de son témoignage, moment de sa vie où elle voulut se suicider. Ici, il semble justifié de parler de *contagion* du traumatisme. Cependant, ce qui était *trop-dit*, le *mal-dit* chez Emmanuel, est entendu comme un *bien-dit* chez Gabriel qui a surtout retenu l'héroïsme et la solidarité du petit groupe dont sa mère faisait partie.

4 - 2 - 1 - Faits et dates

1958: Naissance de Gabriel à Bruxelles. Enfance sans problème.

1963: Mort de Luc, Gabriel ne la mentionne pas.

? : Gabriel dit avoir vu très tôt le numéro sur le bras de sa mère et avoir su qu'elle a fait de la résistance, mais il ne se souvient pas quand il réalisa que sa mère avait été déportée en tant que Juive. Longtemps il ignore qu'il est Juif. Il n'a entendu parler ni du judaïsme ni de la Shoah.

1967: Gabriel va, avec sa famille, manifester en faveur d'Israël. Cependant il ne réalise pas toujours clairement sa judéité puisque, selon sa mémoire, son identité lui *tombe dessus* l'année suivante.

1968: Il fréquente depuis plusieurs années, comme ses frères, une organisation juive d'extrême-gauche, Solidarité juive. C'est là qu'un jour il prend conscience de son appartenance. Un jour, au cours d'une promenade, je parle avec un copain.(...) Je dis à mon copain: "Moi, je ne suis pas Juif!" J'avais dix ans. Et mon frère était justement derrière moi. Il dit: "Mais tu es fou!... Gabriel! Tu es Juif!" Je ne le savais pas. J'avais dix ans.(...) Ca a été une révélation, pour moi, quand j'avais dix ans. Mon frère aussi l'a compris très tard. Gabriel raconte l'épisode devenu légendaire de la fausse identité bretonne de son frère Emmanuel. Gabriel me restitue l'incident dans tous ses détails parce qu'il montre à quel point on était déjudaïsés. Il semble s'en étonner encore aujourd'hui.

1973: Un an en Israël, dans un qibbouts où ses parents avaient gardé des liens avec des amis, anciens déportés. Pourtant, *dans une optique internationaliste, l'existence d'un Etat d'Israël ne se justifiait pas du tout*. Il ne se pose toujours aucune question sur son appartenance juive. Avec le recul, aujourd'hui, il est ébahi au souvenir de ces Juifs qui, en Israël même, semblent ignorer qu'ils sont Juifs, ont mis un trait sur toute la judéité diasporique. Il y apprend des rudiments d'hébreu et, acquis à l'idéal du qibbouts, il songe y rester.

Mais revenu en Belgique, il se trouve dans une organisation très antisioniste et j'ai complètement inhibé tout mon attachement à cette expérience.(...) C'est vraiment épouvantable. Je suis entré dans le jeu comme un con.

Il ressent aujourd'hui une double colère, qui laisse imaginer le ton passionné des discussions dans la famille, en particulier entre Norbert et Gabriel.

- Colère contre ces gens qui bavaient sur Israël et qui m'impressionnaient par leur savoir, leur beau parler.

- Colère contre lui-même: même un jour de cette imprégnation, c'est trop!

? : Gabriel ne peut pas dater quand il a entendu parler de la Shoah dans sa famille. *La Shoah, pendant des années, ils en parlaient peu*. Mais à l'inverse d'Emmanuel qui dit avoir été *bassiné* par les récits de sa mère, Gabriel a apprécié ceux-ci: *Elle m'a beaucoup raconté, et d'une façon très originale*, et il en a retenu surtout la double leçon d'héroïsme et de grandeur morale: *elle a participé à des actions très dangereuses, très courageuses...* A Auschwitz, dans le petit groupe d'amies, régnait *une solidarité très belle, très forte, qui allait jusqu'à la mort*.

? : Etudes scientifiques à l'université et engagement politique toujours à gauche.

? : Gabriel noue une relation avec une jeune Arabe; ils parlent même de mariage. Puis avec une Gabonaise qui a su lui rendre *le Gabon attachant*.

1987: Rencontre d'Elsa, dans un centre juif. Elle s'interroge depuis plusieurs années sur sa judéité. Le déclenchement de l'intifada va provoquer chez Gabriel une remise en question tout à la fois vis-à-vis de son positionnement politique, vis-à-vis d'Israël et vis-à-vis de sa judéité. C'est l'événement-choc de sa vie, qu'il évoque relativement tôt dans l'entretien et qui soulève une émotion qu'il ne peut maîtriser: il pleure et rit en même temps; demeure quelques minutes sans pouvoir parler:

Je peux même dire que mon judaïsme, le fait de vouloir me sentir Juif, de vouloir connaître le peuple juif, date du début de l'intifada. Il y a deux ans et demi.

1989: Gabriel a obtenu un poste de chercheur pour deux ans dans un institut israélien. Elsa l'accompagne et fait des études d'hébreu et de pensée juive à l'université de Jérusalem.

Emerveillé, il s'aventure de découvertes en découvertes, voulant rencontrer tout l'éventail des manières d'être Juif.

4 - 2 - 2 - Quelques remarques

a - Double ébranlement de la représentation du monde et de soi-même

D'après son récit, le monde intérieur de Gabriel, sa représentation de lui-même et du monde, a basculé à deux reprises:

1° A dix ans, quand il apprend son identité juive: *Ca a été une révélation. Je peux dire que ça m'est tombé dessus!* Peut-être même la révélation fut-elle d'autant plus impressionnante qu'elle lui est faite par Emmanuel qui avait connu un choc analogue quelques années auparavant.

Cependant cette identité demeure longtemps comme une sorte de corps étranger dont il ignore le contour. Le mot juif n'évoque rien, n'est pas vraiment associé à la Shoah: pendant longtemps l'arrestation de sa mère est plus associée à ses actions dans la Résistance qu'à son appartenance juive. Par exemple, tu mets la radio, tu entends une émission juive... et j'entendais des fêtes, comme si c'étaient des fêtes... Je savais que j'étais Juif mais je n'en connaissais pas la signification.

Bien plus, il passe une année dans un qibbouts sans même réalisé qu'il se trouve au milieu de Juifs.

2° A vingt-neuf ans, au déclenchement de l'intifada: des enfants palestiniens font la guerre à l'une des armées les plus puissantes du monde en lui jetant des pierres. Gabriel n'associe pas consciemment le jet de pierres par les Palestiniens aux Israéliens au jet de pierres par les Polonais contre son père allant à l'école. Cependant le rapprochement des situations, en analogie avec inversion s'impose. Dans les deux cas il s'agit d'enfants qui jettent des pierres aux Juifs. Mais les anciens opprimés sont devenus comparables aux anciens oppresseurs: ce sont eux qui maintenant, ont le pouvoir. Gabriel, qui dès le début de l'entretien s'est présenté comme le fils de *prolétaires opprimés* s'identifie aux enfants palestiniens, mais il veut comprendre les Juifs israéliens à qui ceux-ci lancent des pierres. Il part en Israël et c'est le début de toute une réappropriation des valeurs juives. Il veut tout apprendre, l'hébreu, l'histoire juive, les rites, la Bible. Il veut tout connaître, tout l'éventail des partis politiques et des accommodements rituels. Plus il étudie, mieux il est à même de déceler chez ses parents les valeurs qu'il estime spécifiquement juives et que ceux-ci ont projetées sur le communisme. Pour Gabriel, ses parents, bien que tout à fait déjudaïsés, sont à bien des points de vue plus fidèles au judaïsme que nombre de religieux.

b - Questionnement dans la famille face au *retour* de Gabriel

Le *retour* de Gabriel non seulement aux valeurs juives mais bien à la pratique n'est pas sans bouleverser la famille:

Léa, cela a été dit, apparaît comme très ambivalente vis-à-vis de la tradition juive. Le *retour* de son fils est l'occasion pour elle de se rapprocher de ce qui lui semblait non seulement lointain dans le passé mais obsolète, *sans emploi*. Voilà que déjà elle y voit un intérêt pour la santé. En outre, Léa se fait des reproches à la vue de ses petits enfants à qui rien n'a été transmis, un rien qui reste cependant difficile à définir. Mais l'attitude des rabbins l'incommode souvent.

Marc, nous le verrons, semble durcir sa position: la distinction Juif - non-juif, ne peut que créer des complications bien inutiles quand ce qui importe c'est le degré d'humanité des individus.

Norbert renforce son affirmation: *Juif-s'il-y-a-des-antisémites* et surtout anti-religieux. Mais c'est le seul circoncis de la famille... pour raisons médicales, il est vrai.

Emmanuel n'est pas concerné par la question de la judéité en tant que religion. Là où Gabriel a entendu le *bien-dit*, la solidarité salvatrice à Auschwitz, une priorité inconditionnelle à l'*autre* toute lévinassienne, Emmanuel a entendu d'abord les larmes ravalées et c'est dans les larmes qu'il se sent le devoir d'assumer sa position de relais dans la transmission du souvenir de la Shoah. Il n'éprouve pas le besoin, du moins actuellement, d'un *style* de vie tel que Gabriel cherche à en emprunter dans les rites traditionnels. Mais il n'est pas dit que la vitalité d'Israël, d'autant plus rayonnante qu'elle émerge de toute une série de strates superposées d'histoire gravée dans les pierres, ne l'amène pas un jour à s'intéresser à son histoire.

Enfin, Gabriel lui-même, n'est pas sans tiraillement entre cette *force* qui l'empêchera à jamais d'être religieux et cette grande attirance, relevant quelque peu de la fascination, pour le judaïsme dans ses formes les plus traditionnelles.

5 — Elsa

5 - 1 - Récit d'Elsa: ressentir les racines

J'ai rencontré Elsa, la fiancée de Gabriel, dans le bus, en direction de *Har Hatsofim, le Mont des Oliviers*, où se trouve l'Université de Jérusalem. Elsa est venue en Israël pour connaître le pays mais peut-être plus encore se comprendre elle-même autant que pour comprendre sa famille, l'histoire qui fut, celle qui se fait, celle qu'elle veut faire. En l'écoutant me préciser que son ami est de Bruxelles, je me souviens de Léa, rencontrée quelques années plus tôt, et que je m'étais toujours promis de revoir... Il y avait tout juste cinq ans.

Elsa, une beauté. De longs cheveux blonds bouclés sur une silhouette élancée, un regard direct et profond; des yeux qui écoutent. Elle répète: *mais moi, je n'ai rien à dire...* La voix, posée et claire est, par moments, comme retirée en elle-même et inaudible. L'émotion, longtemps contenue, sort soudain, en larmes, puis en rires.

1 . Des noms et des prénoms

Elsa: *Je m'appelle Elsa Mankovis. Je suis née en 1967. Mon prénom, c'est sans intérêt: c'était pour Elsa Triolet. Quant au nom, c'est typiquement polonais: fils de... je ne sais pas. Ça finissait par SZT, mais mon père a fait supprimer le ZT, parce qu'il en avait marre d'entendre son nom estropié. Et ma soeur s'appelle Vicky Rachel.(...)*

— Rachel ?

Elsa: *Oui. C'est ma mère qui a insisté; mon père, ça le dérangeait, parce que ça marquait trop le caractère juif. On l'appelle Vicky.*

Dans la petite ville où nous sommes nées, il y a une petite synagogue, une petite vie juive qui se meurt lentement. Il y a peut-être cent Juifs, des Polonais qui ont laissé toute pratique en arrivant ici. Dans la famille de ma grand-mère maternelle, ils vivaient quasiment comme des Karaites⁹¹⁸. Ma grand-mère me racontait les pratiques du nida⁹¹⁹: comment poser le mouchoir sur la table, ne

⁹¹⁸ - Groupe n'acceptant de la tradition hébraïque que la Torah écrite.

⁹¹⁹ - Statut de la femme durant ses règles, associé à des observances religieuses.

pas le donner directement au mari... elle a tout abandonné et, même, elle se moque de moi. Quand j'ai commencé à pratiquer — oh! ce n'était pas très rigoureux — elle choisissait le Chabbat pour me téléphoner! (rires)

2 . Rupture et injonction impossible: On n'en parle plus - il fallait qu'on sache

Elsa: C'est la seule de mes grands-parents que j'ai connus. Les autres sont morts dans des circonstances pas vraiment.(...) La misère les avait fait fuir la Pologne et ils sont venus dans cette petite ville où déjà des frères avaient trouvé du travail... En gros l'histoire de mes parents... C'est très flou, mon père dit très peu de choses... Ils n'ont pas été dans les camps; ils ont dû se cacher pendant la guerre mais ils ont perdu toute leur famille, toutes leurs racines et la réaction ça a été: on n'en parle plus. Donc, mon père ne sait rien sur la vie de sa famille en Pologne. Ils ont tous péri... Mon père a le souvenir que sa mère lui parlait un peu de la Pologne avant la guerre; il était tout petit puisqu'il est né en 36; il a l'impression qu'après il n'en a plus entendu parler.

Donc le truc, c'est le silence, un silence très lourd. En plus, mes parents étaient enfants; alors ils ont vécu ça très passivement, mais de manière très sensible, ça fait un double silence. Voilà... C'est un peu l'héritage de la Shoah dans la famille.

— Tu as appris comment que tu étais Juive ?

Elsa: Je l'ai toujours su. Je dois dire que mes parents avaient une façon très forte... Il fallait, qu'on sache, il fallait vraiment qu'on... par exemple — je devais avoir sept ans — le film "Holocauste" passait à la télévision, donc on était obligé de regarder ça... Et je crois que sur le moment je ne pleurais pas, je pleurais après. Ma soeur, elle, elle pleurait sur le coup. C'était la réaction de mon père: il fallait qu'on bouge pas, qu'on regarde.(...) C'était l'horreur de se dire: quand on est Juif, on est... Il me semble que sept ans, c'est trop tôt... On était cerné de toutes parts; tous les pays collaboraient à cette solution finale. Ca, je me souviens très bien qu'après, on pleurait toute la nuit; ma mère ne savait plus que faire parce que ça n'arrêtait pas. C'était un peu, comme avec un marteau dans la tête, nous dire: "Etre Juif"... Bon! Ils ne connaissaient pas grand chose.

— Et toi, personnellement, tu as souffert de l'antisémitisme ?

Elsa: Non, c'est seulement quand j'ai eu quinze ans, par un certain type de langage, je comprenais que j'étais Juive. C'était autre chose; je n'ai pas subi de violence; simplement, ils me signifiaient ma propre différence.

— Et cette différence avait à voir avec la Shoah ?

Elsa: C'est-à-dire... c'est un lien non explicité, parce que la famille montre le film, mais on ne parle pas du film. On pleure, on a sa crise, bon! Mais on n'en parle pas!(...)

3 . La génération passerelle

Elsa: J'étais dans une école laïque mais j'allais au cours de religion israéliite. C'étaient mes parents qui l'avaient demandé, avec d'autres parents; j'ai rapidement accroché, mais à la maison on ne pratiquait pas. Alors, après 'Hanoukha'⁹²⁰, par exemple, le professeur demandait: "Vous avez allumé les bougies ?" Je disais: "Non!". Elle devait se dire: "Ah! bon, une fois de plus!" Je me souviens que je me disais: "J'aimerais bien faire ça à la maison."(...)

⁹²⁰ - La fête des lumières, au début de l'hiver.

D'une certaine façon, j'ai ramené un peu de judaïsme à la maison. A douze-treize ans, je suis allée au Bney Akiba ⁹²¹. Ma mère commençait à s'intéresser à ce qui se passait à Bruxelles, dans les milieux Juifs. Elle s'est fait des amis; elle a connu des gens dont les enfants allaient au Bney Akiba. Un jour j'ai reçu une invitation: "Si tu veux voir ce que c'est, viens tel jour..." Je n'avais même pas conscience d'entrer dans un mouvement religieux.

Pour mon père, il importait peu que nous soyons dans un mouvement juif, pourvu que nous soyons avec des enfants de notre âge; la preuve c'est que j'avais fait aussi bien des mahanot (camps) avec le Dror qu'avec les louveteaux laïcs. Ma mère, elle était plus attachée...

Le Bney Akiba m'a plu. J'ai voulu pratiquer à la maison. Là, je me suis heurtée à des résistances très profondes de la part de mes parents, des réactions très violentes, très irrationnelles, sans comprendre pourquoi ça leur faisait peur. Comme j'étais très jeune, je n'avais pas spécialement assez de force pour m'imposer, alors ça n'a pas pu se faire. Mais maintenant, quand je reviens, je fais Chabbat, et maintenant c'est rentré dans les moeurs... Je ne mange pas de viande quand je suis en Belgique....

Et de leur côté, je sais qu'il y a une évolution positive. Chaque mois, ils vont à Bruxelles pour suivre des cours de pensée juive.

Mais le Bney Akiba, c'était très dur parce que je me sentais vraiment la Juive assimilée, et en même temps, c'était très exaltant, parce qu'ils voyaient cette petite fille qui venait tout à fait de l'extérieur, qui était très intéressée, qui cherchait à comprendre. On vivait des choses très fortes... Je me souviens d'une fête de 'Hanoukha...

4 . Les livres

Elsa: J'étais, je suis toujours, quelqu'un qui lis beaucoup. J'ai commencé à lire énormément sur le judaïsme. Je lisais le livre que le moniteur des Bney Akiba me donnait, je le rendais, nous discussions... Puis j'ai pris mes distances... Il y avait une sorte d'ostracisme: je voyageais le Chabbat, on me disait de pratiquer à la maison... C'était: "Tu fais ou tu ne fais pas ?", manière de dire: "Soit tu es dehors, soit tu es dedans!"

5 . Israël

A ce moment là, ma soeur est montée en Israël. Elle avait dix sept ans; elle n'avait pas été très heureuse au lycée; elle ne trouvait rien qui la satisfasse. Mes parents voulaient lui offrir une année aux Etats-Unis ou en Angleterre, quelque chose de marrant. Elle m'a dit que dans le formulaire à remplir pour l'organisme chargé de chercher une famille, elle avait précisé: "Famille juive". Elle m'a dit: "Je ne sais pas pourquoi j'ai écrit ça!". Et c'est vrai, ça ne lui correspondait pas du tout! Evidemment, ils n'ont pas trouvé de famille. Alors quelqu'un lui a dit: "Pourquoi tu ne fais pas le programme d'un an en Israël ?" Et elle est venue ici faire la me'hina ⁹²². Elle a rencontré un petit ami. Revenir en Belgique ne lui disait plus... Ca fait dix ans qu'elle est ici... Pas religieuse du tout; ça lui casse les pieds tout ça!

— Vous avez de bonnes relations ?

Elsa: Oui, excellentes.

— Et tes parents, comment ils ont réagi ?

⁹²¹ - Mouvement de jeunesse religieux et sioniste.

⁹²² - Année préparatoire à l'entrée à l'université hébraïque de Jérusalem.

Elsa: *Ca a été très dur; et moi, j'étais déjà la tête tournée... J'avais un fantasme vers Israël... Je n'écoutais que de la musique israélienne. Je voulais faire la même chose qu'elle. Mais j'ai eu des problèmes de santé... Et puis laisser partir deux filles, c'était trop pour eux. Alors ça ne s'est pas fait; mais c'était dans mes aspirations.*

J'ai fait mes études à l'université. J'ai fait de la littérature sans vraiment avoir d'idée; puis j'ai entrepris un travail sur un écrivain juif. Au fond, c'est un peu analyser ma différence à travers la littérature juive. J'ai lu tous les livres qui sortaient sur le judaïsme. Celui du rabbin Schwartz m'a beaucoup plu: "Réponses juives aux questions contemporaines"; ce qui me frappait c'était l'idée que les textes devaient servir, devaient être mis en relation avec les problèmes de toutes sortes de la vie.

Mais je venais souvent en Israël puisque ma soeur y était. Et peu à peu, j'ai été un peu déçue. Je me faisais une telle image de ce pays... De voir les choses comme elles étaient, je ne comprenais pas; c'est un pays dur, toute une violence...

Puis, quand il a été question de venir ici avec Gabriel, j'ai trouvé ça assez excitant, l'idée d'apprendre la langue. En même temps, j'avais des périodes où le judaïsme m'attirait et d'autres où je me disais: "Qu'est-ce que c'est que ce truc mort?" Puis je me suis dit: «Si je veux le faire bien, c'est l'occasion, en Israël, je sens quelque chose qui vit»... Je ne sais pas si ça te paraît compréhensible?

— *Ce que je vois, c'est qu'ici ça te paraît violent, dur, mais ça vit!*

Elsa: *Oui, ça vit, tandis qu'à Bruxelles, je ne me trouve pas bien, je voudrais pratiquer, je ne sais pas comment m'y prendre parce qu'il n'y a pas autant de choix d'appartenances qu'ici depuis les laïcs qui n'en ont rien à faire et les religieux les plus orthodoxes...*

— *Quelle idée te faisais-tu d'Israël avant d'y venir, la première fois?*

Elsa: *Un peu comme mon image du judaïsme, de l'éthique juive. Pour moi, Israël devait être la continuation d'un certain effort d'humanisation qu'on trouve dans le judaïsme... Alors, quand j'ai su ce qui se passait dans les territoires, j'ai eu un problème pour me situer. Je me disais: «Quoi? C'est ça?»*

— *Tu as été tentée par la politique?*

Elsa: *Non; mais je me suis sentie très très concernée quand Gabriel m'a parlé de sa pétition en faveur des Palestiniens. Nous nous sentions vraiment très interpellés. Mais à la fin, on s'est dit: "C'est très mignon! Ce n'est pas ça qui change la réalité!" On avait l'impression d'être parmi des gens riches qui s'imaginaient qu'avec leur argent ils pouvaient tout résoudre. Alors nous avons décidé de venir en Israël pour voir, pour comprendre les choses sur place. Ici, tu ne peux pas ne pas t'intéresser à la politique. Mais ce n'est pas ma préoccupation essentielle.*

— *Il y a un parti qui t'attire plus que les autres?*

Elsa: *Moi! Je n'y crois pas! Regarde (la main pointe la table, lourde de journaux), Gabriel est un abonné fervent du Canard Enchaîné. Quant à moi, mon projet est peut-être très naïf, mais j'ai l'impression que c'est à partir de la famille, du petit univers qu'on a autour de soi qu'on peut faire quelque chose... Toutes ces magouilles!*

6 . Réappropriation des formes religieuses de la judéité

— *Et ici, tu étudies le judaïsme?*

Elsa: *Il n'y a pas longtemps, j'ai trouvé quelqu'un chez qui je vais étudier... Il fallait quelqu'un qui ait l'esprit ouvert. Ce qui m'intéresse c'est le 'hassidisme, les choses plus sensibles que les*

discussions entre rabbis. La halakha m'ennuie très rapidement. J'aime sentir ce qui fait vivre le judaïsme, ce qui est du domaine de la mystique.

Maintenant, je suis pratiquante. Le fait d'être en Israël, ça facilite... Je garde la kacherout. J'ai déjà récuré toute ma cuisine pour Pesa'h. La prière, j'ai besoin de ça. Mais, je n'aime pas trop la synagogue... en tant que femme... Je me sens assez proche, pour ça, des "conservatives"⁹²³.

Quand Gabriel est coopérant, on fait ensemble le Chabbat. Parce qu'il n'est pas religieux; alors il est mon "Chabbat goy". C'est lui qui décroche le téléphone!(rires)... Mais, malgré tout, le côté mode de vie l'intéresse.

Enfin, je pratique à ma façon. Je ne suis pas orthodoxe... Ce n'est pas comme en Belgique où on a l'impression de voir quelqu'un de fou qui se soumet à la contrainte... où on ne sent plus vraiment pourquoi on fait ça... Parce que c'est très sclérosé à Bruxelles... Ils ne se rendent pas compte parce qu'ils sont dedans; mais d'ici quelques années, d'ici cinquante ans... Bon, j'étais un peu saoulée de me faire inviter dans des familles juives orthodoxes pour passer Chabbat, j'avais envie de le faire aussi dans ma famille... Et puis je sentais une espèce de mépris pour cette pauvre petite fille dont les parents ne pratiquent pas... situation classique, comme tu vois! (...)

— *Plus tard, où aimerais-tu vivre: ici, en Belgique, ailleurs ?*

Elsa: Je ne sais pas. Ça dépendra de Gabriel... Contente, pas contente ?... Je me sens plus sûre de moi maintenant que je sais que je veux un mode de vie juif et que je sais davantage comment m'y prendre. Je sais que je veux vivre là où il y a une communauté juive et que je veux donner une éducation juive à mes enfants.

— *Ils porteront la kippa ? (Elsa n'a pas la silhouette d'une juive pratiquante: elle est vêtue d'un pantalon et d'un corsage décolleté)*

Elsa: Je pense que je n'irai pas jusque-là.

— *Et la brit mila ?*

Elsa: Oui, mais ça posera peut-être des problèmes avec Gabriel. Je ne sais pas comment il se situe à ce sujet... Moi, ce que je veux, c'est m'inscrire dans une tradition. J'estime qu'un être humain, pour se développer, a besoin d'une base, quitte à ce qu'il se révolte après... Ça ne me ferait pas plaisir, bien sûr! Mais je ne veux pas faire comme mes parents qui nous mettaient dans un milieu non-juif, ma soeur et moi, et qui attendaient de nous que nous ayons des amis juifs.

— *Tu penses qu'ils n'auraient pas apprécié un mariage mixte ?*

Elsa: Ah non, pas du tout!

— *C'était clairement dit ?*

Elsa: Non!... Ah le non-dit familial! On ne donne rien (en fait de tradition) mais on exige... Je ferai mon possible pour éviter ce comportement parce qu'il est impossible de se situer.

— *Et si un de tes enfants voulait épouser un non-juif ?*

Elsa: Je ne l'empêcherai pas... Je crois que j'essaierai de comprendre.(...)

7 . L'enquête familiale

— *Je voudrais mieux comprendre comment tes parents ont survécu pendant la guerre.*

Elsa: Ce qui s'est passé... Vers dix huit ans, j'ai commencé à faire une espèce d'enquête sur la famille. J'ai trouvé un vieil album de photos chez une tante et j'ai essayé de reconstituer l'histoire.

⁹²³ - Les Juifs conservatives, aux Etats-Unis, se distinguent des orthodoxes par leur ouverture aux réformes.

J'ai posé beaucoup de questions à mes parents. Et là, j'ai compris que ça avait été tellement douloureux, que ça les avait marqués si profondément... Ils ne savaient me parler qu'en pleurant... (elle pleure) Tu vois, même maintenant...

— *A dix huit ans, tu ne savais pas grand-chose ?*

— *Elsa: Avec ma grand-mère, déjà... vers quinze-seize ans... Mais avec ma famille, il y avait des choses qu'on disait comme ça... Je ne savais pas que ça avait une telle importance. Et puis je sentais quelque chose... un silence... un non-dit qui me manipulait. (inaudible, mots confus...) Je pense que c'était pour élucider ça. Ça devait avoir un rapport avec la Shoah. J'ai posé des questions et j'ai compris ce qu'il en était. En fait, ce qui s'est passé: mon père était dans un orphelinat...*

— *Un orphelinat catholique ?*

Elsa: Oui... alors comme tous les enfants, il a eu sa période... Bon, c'est peut-être pour ça que le judaïsme, ce n'était pas tellement important.

— *Tu veux dire qu'il a été attiré par le catholicisme ?*

Elsa: Oui; il a été attiré... J'ai retrouvé dans la bibliothèque un missel, caché derrière d'autres livres. Et ma mère, elle, elle est née en 36; elle avait quatre ans quand ils sont partis se cacher. Et c'était toute une période traumatisante parce qu'il y avait beaucoup de problèmes dans cette famille. A force d'être toujours ensemble, cachés, il y a plus de divorces... Ils sont partis dans le Nord de la France, puis ils sont revenus avec tous les réfugiés qui revenaient...

Ah oui!... Dans la famille de mon père aussi — les choses me reviennent — ce qui s'est passé: il y avait un superbe vélo, vraiment un truc de luxe. Ils avaient économisé pour se l'acheter. C'était les ballades comme tu imagines. Un des frères de son père était chez des paysans qui avaient accepté de les héberger moyennant argent. Quand ils ont vu le vélo, ils ont dit: "On veut ça!" Mais ça représentait tellement qu'ils ont dit non... Ils ont été dénoncés. Et ces mêmes paysans savaient aussi où se cachaient l'autre frère et sa famille... donc les deux familles ont été prises et la famille de mon père a échappé par miracle.

Je crois que c'est suite à cette histoire de vélo que les parents de mon père ont accepté de se séparer de leurs enfants... (mots inaudibles)

— *Il travaillait dans quoi, le père de ton père ?*

Elsa: Oh! Il ne faut pas poser trente six questions à la fois !(rires)... Que crois-tu qu'il faisait ? Tailleur! Mais, tailleur pour roman pathétique. A une époque où tout le monde se faisait de l'argent, lui, il faisait les choses tellement méticuleusement qu'il ne s'en sortait pas! Les clients allaient ailleurs... histoire classique !(rires) Ca a été vraiment la pauvreté. En fait le père de mon père avait trois frères. Donc deux ont été pris dans cette histoire de vélo et le troisième a péri en Pologne... Il avait aussi une petite soeur... (inaudible, mots confus)

— *Du côté de la famille restée en Pologne, tu ne sais rien ?*

Elsa: J'ai quelques photos, c'est tout... (silence) Je suis justement en train de lire un livre de Wiesel. Je me suis dit que j'allais encore demander à mon père...

— *C'est avec ta grand-mère que tu parles le plus facilement ?*

Elsa: C'est toujours des choses délicates... (inaudible, voix très basse).

8 . Ressentir, refaire le le lien

Elsa: Sur la Pologne, sur l'histoire, j'ai beaucoup lu... Je lisais. Je crois que je voulais vraiment sentir ce que mes grands-parents avaient ressenti quand ils avaient appris que leur famille avait

péri dans les camps. Je voulais un peu retrouver ça... Qu'est-ce qu'ils ont... enfin le choc, quoi... Je crois que c'est lié au film Shoah... une certaine complaisance... se mettre dedans, retrouver le lien... Parce que quand on casse comme ça... Je sentais que c'était important de refaire le pont. (...) Bon, maintenant, ça ne me préoccupe plus. J'ai l'impression que j'ai à peu près réglé mon compte avec ça.

— *Je suppose que tu es allée au Yad Vachem ?*

Elsa: *Oui... On y est retourné avec Gabriel. Il y a un moment où c'était assez fort, assez bouleversant... Gabriel s'est mis à pleurer et je crois que moi aussi...*

— *Tu aimerais visiter la Pologne ?*

Elsa: *J'ai pensé un moment faire ce voyage-là... J'ai fait simplement un voyage d'un jour; à Auschwitz. C'était assez... assez bouleversant... tellement... surtout quand on voit... et puis on se retrouve le lendemain dans son univers quotidien... Ce n'est pas une bonne initiative d'avoir fait ça... (silence) juste un jour.*

9 . La quête de sens

— *Comment tu vois la Shoah dans l'histoire du peuple juif ?*

Elsa: *Je ne sais pas. C'est un problème pour moi. Ma soeur est en ce moment en vacances en Belgique , je lui ai demandé de me rapporter le livre de Neher sur l'exil et la parole... non! sur "le silence de Dieu"... J'accepte difficilement les réponses des milieux religieux.*

On pourrait dire que ce qui caractérise Elsa, c'est la quête sensible. Elle veut comprendre: sa famille, ses parents, le judaïsme, mais d'abord ressentir, en elle, ce dont elle en a hérité. A travers ses larmes, pour des personnes qu'elle n'a pas connues, coulent les pleurs retenus par la Première génération; mais ces mêmes larmes sont aussi, pour Elsa, le canal qui la relie à ceux dont elle sait si peu de choses et, donc, une confirmation de sa filiation: elle veut *refaire le pont* et le ressentir en elle. Sensibilité étayée par une recherche intellectuelle qui lui permet de verbaliser ce qu'elle ressent. Ainsi en parlant du *non-dit* dans la famille, elle désigne d'un concept psychologique l'atmosphère dans laquelle elle a baignée durant toute son enfance. Chez elle, l'expérience est première. La lecture, le travail intellectuel (elle voudrait faire une thèse) se greffent toujours sur un vécu et les questions existentielles qu'il soulève; elle en attend des armes pour affronter la vie. Son séjour en Israël lui apparaît essentiellement tel un passage grâce auquel elle apprend à se réaffirmer juive, loin de l'ambivalence parentale (du père surtout) face à une judéité serties de trop de douleur.

C'est finalement dans la famille qu'elle compte former avec Gabriel qu'elle projette de réintégrer une judéité qui, tout en empruntant ses formes à la tradition, se montre résolument ouverte sur les autres, le monde, la vie.

5 - 2 - Fil chronologique de la vie d'Elsa

Comme Gabriel, Elsa a été profondément ébranlée quand éclata l'intifada; mais son *retour* vers le judaïsme s'est esquissé bien avant celui de Gabriel. Ses parents ont souffert d'une manière toute autre que celle des parents de celui-ci: enfants pendant la guerre, ils cumulent les effets du choc en direct, ses séquelles et les séquelles du choc de leurs parents. *Enfants du silence*, ils étaient censés n'avoir que peu souffert puisqu'ils avaient toujours été à l'abri.

L'histoire d'Elsa illustre le fait que le traumatisme Shoah, loin de se limiter aux déportés et à leurs proches immédiats, s'est propagé dans des zones bien plus lointaines et, sans doute, dans des zones qui restent à découvrir.

5 - 2 - 1 - Faits et dates

1967: Naissance d'Elsa Mankovis dans une petite ville de Belgique où, aujourd'hui, *une petite vie juive se meurt lentement*. Ses grands-parents ont immigré de Pologne vers les années 1920. Ils étaient tailleurs.

Son prénom est celui d'une personnalité sans relation particulière avec la judéité. Le nom de famille a été sensiblement modifié par son père fatigué de l'entendre sans cesse *estropié*. Cependant la soeur d'Elsa, de deux ans son aînée, a pour deuxième prénom Rachel. Ce n'est qu'un deuxième prénom, mais la mère d'Elsa a dû insister, le père estimant que *ça marquait trop le caractère juif*.

1974: Le film *Holocauste* est diffusé à la Télévision. Elsa, ainsi que sa soeur, se sentent obligées de le regarder; puis chacun pleure dans son coin.

La judéité est indissociable du judéocide: *Je l'ai toujours su*. Toute son enfance se présente sous le signe d'une injonction contradictoire:

— *On n'en parle pas*

— *Il fallait qu'on sache*

Elle est élevée comme tous les petits Belges qu'elle côtoie à l'école laïque mais elle suit les cours de religion juive, cours organisé dans cette même école à la demande de quelques parents juifs dont sa mère. Les cours l'intéressent beaucoup mais la réalité ne suit pas: elle voudrait introduire quelques pratiques religieuses à la maison, mais ses parents s'y opposent. Plus tard elle comprendra qu'ils avaient peur.

1980: Elsa entre au Bney Akiba, mouvement de jeunesse juif, orthodoxe et sioniste. Jusqu'alors, ses parents l'avaient mise, ainsi que sa soeur, dans des mouvements juifs où l'orientation politique à gauche reléguait les rites religieux au rang des accessoires inutiles. Tout d'abord, elle s'y plaît beaucoup. Puis le hiatus entre le monde familial et le monde religieux dont elle ne peut observer les règles l'amène à quitter le mouvement.

1982: Départ de la soeur d'Elsa pour Israël. Celle-ci rêve de l'y rejoindre. Mais sa santé pose des problèmes et ses parents auraient du mal à voir leur seconde fille les quitter.

Elle entre à l'Université et entreprend des études de littérature. C'est plus que jamais l'occasion de lire; en particulier la littérature juive.

Toute cette période est aussi celle des questions sur les origines familiales et sur l'enfance des parents. Elsa veut non seulement savoir le passé, d'où elle vient, mais elle veut le percevoir, ressentir le lien en elle. Il lui faut éprouver, autant que ce peut, les émotions éprouvées par ceux qui l'ont précédée dans l'arbre généalogique. C'est sa manière (comme pour beaucoup de descendants de rescapés de la Shoah) de réintégrer l'arbre généalogique d'où ses parents, son père surtout, l'excentraient. Il serait facile de parler de conduite morbide (qu'Elsa est prête à dénoncer); alors qu'il s'agit tout simplement du besoin de s'identifier non seulement par la représentation mais aussi par les affects à des ancêtres avec qui le lien a été cruellement rompu. Elsa semble dire: si je ne souffre pas, ne serait-ce qu'un peu, ce que mes grands-parents ont ressenti, suis-je bien leur petite-

fille ? A sept ans, c'était un film qui avait creusé le hiatus au sein de la judéité d'Elsa. Dix ans plus tard un autre film, Shoah, contribue à restaurer le lien.

Sur la Pologne, sur l'histoire, j'ai beaucoup lu. Je lisais... Je crois que je voulais vraiment sentir ce que mes grands-parents avaient ressenti quand ils avaient appris que leur famille avait péri dans les camps. Je voulais un peu retrouver ça... Qu'est-ce qu'ils ont... enfin le choc... Je crois que c'est lié au film Shoah... une certaine complaisance... se mettre dedans, retrouver le lien.(...) Je sentais que c'était important de refaire le pont.

Ce qui lui permet de constater: *Bon, maintenant, ça ne me préoccupe plus. J'ai l'impression que j'ai à peu près réglé mon compte avec ça.*

Elsa n'a pas seulement questionné les livres; elle a questionné sa famille. Auprès de sa grand-mère, elle avait déjà pu avoir quelques informations, mais avec ses propres parents elle ne peut aborder le passé que plus tard: *Vers dix huit ans, j'ai commencé à faire une espèce d'enquête de famille. J'ai trouvé un vieil album de photos chez une tante et j'ai essayé de reconstituer l'arbre familial.* Elle questionne ses parents et déclenche des pleurs, qu'elle sent toujours couler: *Tu vois même maintenant.* (elle pleure)

Elle a mené sa petite enquête, a retrouvé un *missel caché derrière d'autres livres.*

? : Rencontre de Gabriel. Elsa, bien avant Gabriel, s'est intéressée à la tradition juive, mais vis-à-vis d'Israël, ils réagissent de la même manière. L'intifada est un choc pour elle comme pour lui. De démarches en démarches en faveur des Palestiniens, d'un commun accord, ils décident *de venir en Israël pour voir, pour comprendre les choses, sur place.*

1989: Départ en Israël avec Gabriel. Elle apprend l'hébreu et la pensée juive à l'université tandis qu'à la maison elle s'est mise à observer la kacherout, le Chabbat, les prières, le tout dans la souplesse, ne dissociant jamais le comprendre intellectuel et le sentir affectif.

Elsa est dorénavant en mesure d'affirmer ce qu'elle veut: Israël n'est pas prioritaire, cela dépendra des exigences professionnelles de Gabriel. Mais *je sais que je veux un mode de vie juif (...)* je sais que je veux vivre là où il y a une communauté juive et que je veux donner une éducation juive à mes enfants. Cela dit, alors qu'elle renoue volontairement avec la tradition dont ses parents s'étaient écartés, ceux-ci auraient, selon elle, désapprouvé un mariage juif chez leurs enfants, mais elle-même ne fait pas un absolu du mariage endogame.

Les relations avec sa soeur sont excellentes bien que les points de vue diffèrent. La soeur d'Elsa a choisi un Israël dépouillé de toute référence personnelle à la tradition. Mais il est impossible de vivre en Israël sans baigner dans l'histoire et la culture juive, ne serait-ce qu'à cause du calendrier en vigueur. Peut-être est-on amené à penser qu'Elsa a plus hérité du côté de sa mère, moins effarouchée par l'héritage juif que le père dont la fille aînée, malgré son nom hébreu, serait plus proche.

Pour l'essentiel Gabriel et Elsa sont d'accord: fonder un foyer juif, s'ouvrir sur le monde, offrir aux enfants une tradition sans leur imposer aucun signe distinctif (cependant, à l'époque de l'entretien, la question de la *brit mila* reste posée: Elsa est pour, Gabriel est contre) et les laisser libres ensuite de se positionner selon leurs propres convictions.

Elsa se questionne toujours à propos de la Shoah, mais a réussi à faire le point et le pont. Gabriel ne se questionne pas moins mais, parmi les enfants de Marc et de Léa, il semble être celui qui a filtré le positif dans la mémoire transmise par ses parents. Pour l'un comme pour l'autre, la Shoah

demeure une *pensée de fond*. Il n'est pas dit que Gabriel et Elsa n'iront pas en Pologne. Elsa a déjà fait le pèlerinage à Auschwitz. Gabriel et Elsa sont retournés ensemble au Yad Vachem. *Gabriel s'est mis à pleurer et je crois que moi aussi*. Elsa veut encore questionner ses parents: *je suis justement en train de lire un livre de Wiesel. Je me suis dit que j'allais encore demander à mon père*. Cependant la pensée de la Shoah n'est plus envahissante; elle semble plutôt accompagner le présent comme pour mettre en relief la profondeur des engagements.

5 - 2 - 2 - Quelques remarques

Le récit d'Elsa est exemplaire de toute une série d'étapes du cheminement de sortie des séquelles du traumatisme:

a - Longue période de malaise

- Silence lourd des parents, ayant eux-mêmes subi le silence de leurs parents
- L'injonction contradictoire: *Il fallait qu'on sache mais on n'en parlait pas*
- Perception du Juif comme destiné à souffrir, à être tué sans recours possible
- Attitude contradictoire des parents vis-à-vis du judaïsme: ne pas l'abandonner (enfants envoyés dans des mouvements juifs) mais ne pas l'introduire
- Exil au sein de sa propre tradition: au Bney Akiba, Elsa se sent *la Juive assimilée*.

b - Une évolution aidée par les circonstances

- La mère d'Elsa semble avoir été la première à esquisser un pas en direction du judaïsme, pas très timide, d'autant qu'elle est freinée par son mari.
- Au Bney Akiba, Elsa se passionne pour le judaïsme, mais elle n'est soutenue ni par sa famille ni par le mouvement. Par ailleurs le judaïsme lui paraît à bien des égards figé, dépassé.
- Les livres sont les premiers à lui apporter les éléments de sa construction intérieure et de l'ébauche du pont la reliant aux générations antérieures: livres sur la Pologne, littérature juive, pensée juive, histoire.
- Elle pose d'abord des questions à sa grand-mère, qui semble répondre volontiers mais qui ne prend pas au sérieux son intérêt pour la religion.
- Enfin elle fait son enquête: elle questionne une tante, ses parents, cherche des documents, découvre des photos, un missel catholique...
- Elle passe toute une période où elle a besoin d'éprouver quelque émotion analogue aux souffrances de ces grands-parents (ce en quoi elle est consciente d'avoir été influencée par le film Shoah).
- Elle fait un pèlerinage à Auschwitz.

c - Le rôle d'Israël apparaît comme essentiel

- Après le coup de foudre, elle prend la mesure de l'abîme entre son rêve, *la continuation d'un effort d'humanisation*, et la réalité israélienne, *un pays dur*: y règne la violence.
- Ebranlée par l'intifada, elle s'enthousiasme à l'idée d'y venir avec Gabriel tenter de comprendre la réalité. Elle y étudie l'hébreu et le judaïsme. En Israël, je sens quelque chose qui vit. Son projet n'a rien de politique, mais elle peut maintenant le formuler très clairement et elle se donne les moyens de le mettre en oeuvre: quant à moi, mon projet est peut-être très naïf, mais j'ai l'impression que c'est à partir de la famille, du petit univers qu'on a autour de soi qu'on peut faire quelque chose... Toutes ces magouilles!

6 — Marc: J'ai enterré le passé

Marc est le dernier membre de la famille dont je m'apprêtais à enregistrer le témoignage. Dès mon arrivée dans la maison, Léa m'avait dit, en me présentant son mari: *Lui aussi, il te racontera...* Il avait confirmé: *Si vous voulez... Mais, pour moi, ce ne sera pas très long.* Je savais par Gabriel qu'il avait pu se cacher chez des non-juifs et travailler sous un faux nom chez un avocat avec qui il avait gardé des liens étroits.

Quand vint son tour, à la fin de mon séjour dans la famille, il m'attendait, enfoncé dans un fauteuil, silencieux. Soudain il s'exclama:

Vous allez être déçue... J'ai décidé de ne rien raconter. Pour moi, c'est inutile; j'ai enterré le passé!

Il répéta plusieurs fois: *J'ai enterré le passé...* Puis il se lança dans un discours véhément, me laissant interloquée, mon magnétophone sur la table, le fil à la main, n'osant pas le brancher. Du flot de ses paroles, me sont restées quelques bribes.

Ici, en Belgique, ce n'est pas comme en Pologne. Vous ne pouvez pas imaginer comment sont les Polonais. Ici, les Belges nous ont acceptés... et le reste n'a plus d'importance... Quand je vois Léa, tout le mal qu'elle se donne, tout le "mal"... à quoi ça sert ? A quoi ça la mène ? Et même vous, quand je vois...

Et Gabriel...? Où ça le conduira ? Je vois les religieux: ils font tout très bien; à la perfection... mais je ne peux pas les comprendre quand ils se mettent à mépriser ceux (les Juifs non religieux) qui ne font pas comme eux... Et ça les amène à quoi ? A se distinguer... à se faire remarquer... Et puis ils ne sont pas toujours d'un comportement... quand ils ne sont pas pires que tous... Non, ce n'est pas ce qui compte! Juif, pas Juif! Je veux tout simplement un peu plus de justice, de respect des autres, d'accueil... J'ai des amis non-juifs, j'ai des amis juifs. Aucune importance... Pour moi, j'ai enterré le passé... C'est le passé...

Il était au bord de la crise de larmes. Je ne savais que répéter, pour moi plus que pour lui : *Oui, bien sûr... bien sûr.*

J'ai sans doute acquiescé... L'heure de mon train n'était pas loin. Il m'a accompagnée, m'aidant à porter mes bagages.

7 — Famille de Léa, synthèse

Léa, la mère: l'héroïne hors du commun, résistante, espionne au profit de l'URSS, déportée à Auschwitz en tant que juive, fidèle, malgré tout, en 1990, à l'idéal communiste et non sans nostalgie et ambivalence vis-à-vis de la tradition juive sous sa forme rituelle. Une grand absente à l'orée de sa vie: sa mère, morte quand elle avait neuf mois, mais dont elle trouve l'image et la présence chez sa soeur aînée; soeur aînée dont elle va retrouver l'image en Mala, l'*ange gardien* du camp, à Birkenau. Aujourd'hui, Léa est *témoin*. Toute sa vie est centrée sur la mémoire d'Auschwitz et les témoignages qu'elle peut rendre, en particulier en souvenir de Mala la Juive et de Edek le Polonais. Derrière le Témoin, une mère blessée par la mort accidentelle du fils aîné.

En outre, depuis peu, une nouvelle angoisse en constatant que Norbert, le seul des fils à être déjà père de famille, *n'a rien transmis* à ses enfants. Elle voit avec intérêt le plus jeune de ses fils réintroduire quelques éléments de judaïsme dans la famille.

Entre deux témoignages, entre deux tourments, le yoga lui donne un peu de paix.

Marc, le père: engagé politique, militant communiste toujours fidèle à son idéal. Cependant, sauvé de l'extermination par des Belges de droite, il se méfie de toutes les étiquettes; celles-ci se ne sont-elles pas, en définitive, le signe avant-coureur du malheur. Veuf, il a deux garçons de trois et six ans quand il épouse Léa. A leur vue elle oublie sa peur d'être une *marâtre*, femme inéluctablement méchante dans l'imaginaire qui avait imprégné son enfance.

Luc, le fils aîné: sa mort accidentelle à l'âge de vingt ans est le deuil le plus cruel de la famille.

Norbert, le second fils, sa mère est morte à sa naissance. Il accumule tous les non-dit : le non-dit de la judéité, le non-dit des déportations pour cause de judéité, le non-dit du remariage de son père non-dit lui-même grevé des conditions de sa naissance. En 1963, année de la mort de Paul, sa mère commence à se libérer de toute cette peine qui était complètement étouffée et qui l'étouffait. Il reprend la métaphore de l'étouffement, dans les propres termes de sa mère. Lui-même, respire-t-il librement ? A l'époque de ses études, quatre ans de thérapie lui ont permis de se sentir devenir à même d'assumer ses contradictions. S'identifiant essentiellement comme de gauche, tolérant, libre-exaministe, en fait il reconnaît tolérer difficilement ceux qui s'affirment religieux. Sa judéité n'existe que sous le regard de l'antisémite, quand il y a un antisémite dans la salle ; marié à une non-juive, c'est cette même judéité qu'il sait, en tremblant d'émotion, avoir transmise, malgré lui, à son fils.

Emmanuel, fils aîné des enfants de Léa et de Marc, sa naissance est quasi miraculeuse; Léa se croyait stérile. Enfant impressionnable et hyper-sensible, il a le souvenir d'une enfance malade. Il porte le prénom de deux morts sous les coups du judéocide et se sent *la corvée* de devoir témoigner à son tour quand Léa ne sera plus en mesure de le faire. Figure typique du *memorial candle* étudié par D. Wardi ⁹²⁴, il a franchi la plupart des étapes de ce que nous avons appelé le *labyrinthe*:

- Identité longtemps confuse: le *Breton* et le communiste masquant l'appartenance juive
- Le *non-dit* complet sur les souffrances personnelles et celles dues au *tranchant de l'histoire*
- Le grand choc de la mort du frère aîné, le grand frère préféré, choc qui déclenche une parole perçue comme sans frein chez Léa. Il est *bassiné* de mots et de larmes ravalées qu'il entend couler en secret. Le *non-dit* se mue en *mal-dit*.

- Mai 1968: L'occasion d'une libération dans tous les domaines: transgression des interdits familiaux mais aussi politiques. Plusieurs années d'errance loin de la maison avec toutes sortes d'expériences dont des thérapies de groupe, des débats socio-politiques, des études critiques de l'histoire récente... Mais le coeur de la souffrance n'est pas encore touché.

- Passage par l'exotisme: long séjour en Afrique, excentration qui lui offre d'une part un plan d'observation sur les insuffisances de la culture occidentale en matière de deuil, ainsi que sur les insuffisances de sa propre famille, d'autre part l'occasion de découvrir un judaïsme sépharade dont l'ambiance l'attire en même temps qu'il la ressent comme tout à fait étrangère.

⁹²⁴ - D.Wardi, op cit.

- Bref passage par Israël: il est émerveillé par la vitalité du pays et ce qui émane des strates d'une histoire biblique d'autant plus impressionnante qu'il l'entend de la bouche d'un rescapé de la Shoah, mais il est gêné par la violence régnante due au conflit israélo-arabe.

- Ebauche d'un arbre généalogique, freiné par les résistances de la famille.

Gabriel, le plus jeune des garçons. A dix ans il apprend qu'il est Juif: *Ca lui tombe dessus*; tout en demeurant longtemps comme une sorte de corps étranger en lui. Il subit aussi le *non-dit* mais il retient surtout le *bien-dit* d'une mère dont il apprécie l'art de raconter et qui raconte des choses édifiantes. Sans doute est-ce grâce à son rang de naissance, que son fardeau a pu être moins lourd que celui de ses aînés ⁹²⁵.

Il eut son passage par l'exotisme: il a découvert l'Afrique à travers ses relations féminines.

Le grand moment de sa vie demeure la déclaration de l'intifada. Des enfants jettent des pierres sur ceux qu'ils perçoivent comme les opprimant, les Israéliens, des Juifs. En Pologne, c'étaient des enfants polonais qui jetaient des pierres sur son père, écolier se rendant à l'école. Il a déjà esquissé un *retour* au judaïsme, fréquentant des milieux juifs, ayant noué une relation avec une jeune juive, fille de rescapés d'origine polonaise comme lui et qui s'interroge sur la manière de concilier ses aspirations personnelles et sa judéité.

Avec Elsa ⁹²⁶, sa fiancée, Gabriel est parti pour un long séjour en Israël: tous deux veulent *comprendre*. Ils veulent tout comprendre: les circonstances du conflit mais aussi le sens de la présence juive en Israël, le sens de leur vie en tant que Juifs enfants de rescapés de la Shoah. Tout comme il s'était émerveillé au récit de sa mère à propos de la solidarité des femmes à Auschwitz, il s'émerveille à la découverte de la richesse de la tradition juive: la chaleur de l'accueil, l'art de chanter à table, tout un *style* de vie dont il souhaite reprendre des éléments.

Cependant, pour lui, bien plus que les rabbins ou les religieux orthodoxes, ses parents sont, à leur insu, les vrais transmetteurs du judaïsme car les valeurs qui les guident et qu'ils ont transmises à leurs enfants, sont le meilleur des valeurs juives.

Il réadopte tout doucement certaines pratiques: son premier jeûne de Kippour a interloqué sa famille. Léa a jeûné aussi, pour l'accompagner, et parce que c'est bon pour la santé. Marc semble inquiet, Norbert irrité, Emmanuel intéressé.

Alors qu'Emmanuel est encore en quête de lui-même, Gabriel est déjà engagé dans une voie professionnelle et envisage de se marier. Lors de l'entretien, c'est Gabriel, reprenant parfois sa mère mot pour mot, qui donne les détails les plus factuels. Peut-être sera-t-il en mesure de compléter l'arbre généalogique ébauché par Emmanuel.

⁹²⁵ - La problématique de Gabriel est à rapprocher de celle de Jérôme, lui aussi le plus jeune enfant de la famille. (Cf Famille B).

⁹²⁶ - La réaction d'Elsa par rapport à la politique, la priorité qu'elle donne à la vie de famille et particulièrement au partenaire est à rapprocher de l'attitude de Mathilde. (Cf Famille B).

Chapitre 3 : Famille d'Arlette

1 — Arlette

1 - 1 - Récit d'Arlette: *Vous n'allez pas me croire... On rit maintenant*

Une secrétaire de l'Université de Jérusalem, intéressée par l'objet de cette recherche, me suggéra de prendre contact avec l'un de ses cousins, Marcel: *Je crois que ça l'intéressera... et puis ça lui fera du bien de parler...* Au téléphone, le contact fut immédiatement très chaleureux. Le tutoiement ne fut pas moins immédiat: nous sommes en Israël: *Bien sûr, bien sûr... mais tu sais, moi, je n'ai rien à dire, rien... C'est ma mère que tu dois voir. Ma mère, c'est elle qui peut te parler, c'est elle qui a des choses à dire...* Il me donne son adresse à Paris. J'insiste pour le voir lui aussi. Il répond: *Oui, bien sûr, pourquoi pas, je veux bien, mais je n'ai rien à dire, moi...* La rencontre eut lieu un an plus tard, sans cesse repoussée: rendez-vous oubliés, annulés à la dernière minute... Entre temps, j'avais pu rencontrer sa mère à Paris. Marcel, l'avait prévenue. Elle n'avait pas très bien saisi l'objet de ma visite mais avait accepté volontiers de me recevoir, à Montmartre, où elle vit, dans l'appartement même où elle fut arrêtée.

Les yeux d'Arlette pétillent de jeunesse. *Malgré toutes les misères...* Sur son visage se devinent l'enfant espiègle, la jeune-fille à la fois timide et conquérante. Son mari, *lui n'est pas rentré...* *C'est toute l'histoire*, qu'elle résume très vite avant de donner, sollicitée par mes questions, plus de détails. Dans son regard, exhaussé par des larmes furtives, semble briller le souvenir des années heureuses, sinon faciles, d'avant la guerre, souvenir d'où il semble qu'elle ait puisé toute la force nécessaire au retour à la vie et à l'éducation de ses deux fils.

Le témoignage d'Arlette est exemplaire en ce sens qu'il est celui d'une femme déportée parce que Juive et qui survécut armée de sa seule innocence. Avant tout fidèle à sa conscience et à son appartenance, elle frémit à l'idée qu'elle aurait pu altérer sa conduite pour se sauver. Une double préoccupation, lors de l'entretien: dire la vérité sans la trahir mais aussi être crue.

Dès les premières minutes de l'entretien, Arlette nous livre les moments les plus tragiques de sa vie: la mort de son père, l'arrestation, sa mère *sauvée par la penderie*, la déportation, la mort de son mari fusillé sur la route du retour, *à la limite* de la guerre, pour reprendre les termes utilisés pour situer la mort de son propre père. Le *hasard* des circonstances lui vaut le même sort qu'à sa mère: veuve à la *limite* d'une guerre, devant seule s'occuper d'enfants entrant dans l'adolescence.

Le récit est beaucoup plus soumis à la logique associative des affects attachés aux souvenirs qu'à l'ordre chronologique. Le ton, le style, la tendresse, sont de ceux qui eurent inspiré Ajar. Est-ce l'héritage 'hassidique, pour qui la vie est synonyme de joie ?

*Un sourire passa sur le visage du Maggi. Quand le Prince l'aperçut, il comprit tout à coup ce qu'il n'avait pas compris jusque là: Si les saints hommes de ce peuple, songea-t-il, peuvent encore sourire de cette manière, aujourd'hui, Israël existe réellement et alors il est bien vrai que Dieu a des intentions qui le concernent*⁹²⁷.

A peine étais-je arrivée que le téléphone sonne: c'est le fils aîné, qui habite Paris. Il sait l'objet de ma visite. Mais, me dira Arlette, *lui, il ne veut pas parler de ça*. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'en est pas curieux...

Tandis que je branche le magnétophone, Arlette demande: *Pourquoi vous mettez ce truc ?*

— *Comme ça, je n'ai pas besoin d'écrire pendant que vous me parlez.*

Arlette: *Mais... vous êtes sûre que c'est nécessaire ? ça n'intéresse personne!*

— *Je suis sûre que ça intéresse beaucoup vos enfants et vos petits-enfants.*

Arlette: *Ah, ça! Je ne crois pas, vous savez.*

1 . Le décès du père, Arlette a douze ans

Arlette: *Qu'est-ce que vous voulez savoir de ma famille ?*

— *D'où vous étiez, avant la guerre ?*

Arlette: *Mon père est décédé juste à la limite de la guerre de 14. Alors on n'a pas besoin de parler de ce pauvre homme... Nous sommes venus en France quand j'avais neuf mois. J'étais la plus petite de trois enfants et ma mère est venue rejoindre son mari qui était venu avant; parce que c'était une période de trouble là-bas, en Russie.(...) A ce moment-là, on parlait de pogrom, et il fallait faire le service militaire pendant sept ans. Mon père est venu; il a fait venir sa femme et ses enfants; et puis à la limite de la guerre, en 18, il est décédé. Il a été opéré des intestins et malheureusement... Il avait quarante-deux ans. Et maman est restée avec ses trois enfants...*

Sans transition, Arlette parle de l'arrestation:

2 . L'arrestation

*Quand on est venu nous chercher, mon mari et moi, on est venu ici même; on habitait déjà ici. On avait été contents de trouver ce logement, avec mon mari, et on a vécu là, avec les deux enfants, jusqu'à la guerre de 40. A la guerre de 40, ils ont déportés, mon frère aîné, et mon plus jeune frère, ils l'ont pris pour le service obligatoire... Un matin, ça s'est produit que mon mari portait l'étoile. Les Allemands l'ont pris dehors parce qu'ils ont aperçu son étoile. Et ils lui ont pris la clé; ils sont montés ici et maman... quand les Allemands sont venus la chercher, la pauvre, elle était cachée; ils l'ont pas trouvée. Tout l'immeuble a été vidé, parce qu'il n'y avait que des israélites ici*⁹²⁸. *Et maman était cachée dans son petit cabanon, un petit cabinet de toilette, si vous préférez. Je l'avais prise ici et, quand on sonnait, elle entrait dans la penderie et c'est la penderie qui l'a sauvée. Quand les Allemands sont venus me chercher, et qu'ils m'ont emmenée, ils ont fouillé même dans la penderie, mais ils ne l'ont pas trouvée.*(silence)

⁹²⁷ - Martin Buber, *Gog et Magog*, op. cit. p. 203.

⁹²⁸ - Arlette parle des *Israélites*, selon la dénomination de l'époque.

— Elle était cachée derrière les vêtements.

Arlette: Elle était cachée derrière les vêtements. Elle n'était pas plus grande que moi. La pauvre femme ⁹²⁹ qu'est-ce qu'elle a enduré...

Puis ils sont venus ici; ils ont pris la montre de mon mari qui était là (Arlette tend le bras vers le manteau de la cheminée); puis ils nous ont emmenés directement à la préfecture de police.

— C'était en quelle année ?

Arlette: La dernière année de la guerre; un an avant la fin de la guerre. On a été prisonnier des Allemands et la France était déjà libérée. C'est la dernière déportation qui s'est produite.(...) On a été libéré en Juin. Ce sont les Mongols qui nous ont libérés. Puis les Américains nous ont emmenés dans des camions. Et là on n'était pas malheureux déjà, parce que les Américains nous donnaient du chocolat.(...) On nous a amenés au Lutétia. Et là, l'infirmière m'a dit: "Ah! vous allez l'air malade! Vous voulez qu'on vous couche un peu avant de partir ?" J'ai dit: "Non! Je veux manger!" (rires) J'ai mangé, mais cinq jours après, j'ai été malade, j'ai eu la jaunisse. J'ai été bien malade. On m'a envoyée à l'hôpital.

Et puis je suis rentrée; et mon frère Marcel ⁹³⁰, qui était au travail obligatoire, s'était sauvé, et mon frère aîné, qui était à Compiègne, s'était sauvé. Ils étaient là avant moi quand je suis rentrée.

Maman avait été cachée à l'hôpital Rothschild qui gardait les personnes pour éviter la déportation. On en prenait d'ailleurs de temps en temps, mais elle, elle est passée au travers. Le logement de maman avait été vidé complètement, alors mon frère a demandé au commissaire de police s'il pouvait lui donner mon logement. Il a dit: "Oui, oui, on va aller retirer les scellés et votre maman pourra rentrer". Ils sont rentrés avec mon fils aîné qui avait à l'époque une douzaine d'années.(...)

3 . Les enfants cachés: minimisation de leur souffrance

Mon autre fils était chez des amis à moi, qui étaient très bien, qui ont tout fait pour le cacher... ça a été quand même moins dur pour eux ⁹³¹.(...)

4 . Ceux qui rentrent, ceux qu'on attend; la mort du mari; les enfants, onze et treize ans

Et mon mari n'est pas rentré. Il a été tué le jour de la libération, le jour de notre délivrance. Comme il ne pouvait pas marcher — et on avait des marches à faire — comme il avait été blessé au pied... C'était fini... Il n'a pas pu marcher. Et un gradé de là-bas, un Allemand, lui a tiré dessus... Moi, je l'attendais. Des amis l'avaient vu, des déportés, qui m'ont dit: "Il rentre"... On l'a su bien plus tard... On m'a dit: "Ne vous faites pas de mauvais sang, votre mari est sur le chemin du

⁹²⁹ - *Le pauvre homme, la pauvre femme*: Arlette ne semble pas se voir elle-même comme pauvre femme. Elle reporte toute sa compassion sur les autres, en particulier sur sa mère, à qui elle s'identifie d'autant plus aisément que, comme elle, elle se trouve veuve à la limite d'une guerre chargée d'enfants à élever, et qu'elle aussi a échappé de justesse à la mort.

⁹³⁰ - Arlette avait deux frères. Le plus jeune s'appelait Marcel, prénom qu'elle a donné à son deuxième fils, celui dont nous avons le témoignage.

⁹³¹ - Pour Arlette, comme pour beaucoup, les enfants cachés sont censés ne pas avoir souffert. Comment des parents, eux-mêmes victimes de souffrances physiques et psychiques inimaginables, auraient-ils pu non seulement supposer mais supporter l'idée que leurs enfants, confiés en toute hâte à d'autres mains, eux aussi avaient souffert sinon physiquement, du moins psychiquement, de la violence des conditions de la séparation. Sans doute ne pouvaient-ils que minimiser, voire dénier, la souffrance de leurs enfants abandonnés pour leur survie.

retour...” Et j’avais pris ça pour du bon pain... Et comme il ne rentrait pas... Après, par d’autres amis, on a su... qu’il avait été tué par un Allemand... C’est toute l’histoire... C’est tout...⁹³²

La voix tremble; les yeux se bordent de larmes retenues. Arlette me signifie qu’elle n’a rien d’autre à dire. J’hésite puis:

5 . La diaspora familiale

— *Si on reprend... Votre père, quel était son métier ?*

Arlette: Mon père, il était tailleur pour dames. Il avait perdu toute sa famille; c’est ma mère qui avait encore ses parents. Il avait un frère qui était parti en Amérique et qu’on avait perdu de vue. On n’a jamais entendu parler de cet homme-là. Donc, mon père n’avait pas de famille proche; il avait des amis qu’il a retrouvés ici, mais pas de famille proche. Et mes grands-parents sont décédés, on n’a même pas su comment; ils étaient restés en Russie.

6 . Auschwitz, la pensée de fond; facteurs de survie

— *Vous parliez yiddish à la maison ?*

Arlette: Moi, je parle yiddish; le russe je ne le connais pas; mais le yiddish, je le parle bien. Je crois que c’est ce qui m’a sauvée en Allemagne... parce qu’ils allaient vite avec leur revolver... Tout ça parce qu’un jour, le jour du Jeûne, on nous a demandé qui voulait jeûner... Alors moi, comme je crevais de faim — j’étais quand même jeune, j’avais trente-sept ans, quand j’ai été déportée, j’ai dit: “Moi, je ne jeûne pas!” Je ne voulais pas jeûner! Je n’étais pas toute seule; il y en avait d’autres qui ne voulaient pas jeûner!... “Ah! Vous ne voulez pas jeûner! Tous ceux qui ne veulent pas jeûner, ils vont travailler!” Ils nous ont fait travailler le jour de Kippour et ils ne nous ont pas donné à manger.

On a souffert là-bas... Quand il leur prenait une envie de nous battre! S’ils ne nous donnaient pas à manger, je m’en passais. Quand je suis revenue, je pesais 30 kilos. J’en pèse 56 maintenant... J’ai été bien malade. La jaunisse, l’hôpital pendant trois mois. Mais enfin, j’avais mon aîné qui avait treize ans qui venait à l’hôpital tous les jours. Les infirmières lui donnaient à manger le soir...

7 . Vous n’allez pas me croire... un monde de fous,

— *Qu’est-ce qui vous a aidé à tenir le coup ?*

Arlette: Qu’est-ce que je peux vous dire ? Ce ne sont pas les misères qu’ils nous ont faites qui nous ont fait revenir, parce qu’ils y allaient... Quand ils nous lançaient une chaise à travers la tête, ceux qui la recevaient étaient bien mal en point... On a passé de vilains moments... Qu’est-ce que vous voulez que je vous dise ? Si je vous racontais ce qu’on a mangé, vous me diriez: “C’est pas possible!” Si je vous disais qu’ils nous faisaient faire des kilomètres sans chaussures! J’ai jamais eu de chaussures moi! Il n’y avait pas de 35. Je demandais du 35-36, on me donnait du 40. Ils étaient à moitié fous, hein, il faut dire la vérité!

⁹³² - Le *c’est tout* est lourd de sens. Toute interprétation en limiterait la portée. Arlette pense en effet avoir *tout dit* et ne saisit pas l’intérêt que puisse avoir son récit pour qui que ce soit, pas plus pour ses enfants que pour quelqu’un d’extérieur.

8 . Autre temps, autre espace

Ils m'ont fait travailler dans... je ne sais même pas comment on appelle un endroit pareil... Il y avait des tas de charbon. Ils nous faisaient mettre le charbon d'ici à là... Toute la journée... J'étais à moitié crevée. J'ai fait ça (Arlette fait le geste de prendre appui sur son poignet) avec la pelle. Je dormais presque... Elle est arrivée; elle m'a donné un coup de pied au bas des reins... quatre dents... Quand je suis rentrée il a fallu me sortir huit dents d'un seul coup. Remarquez, j'étais fautive! J'avais qu'à ne pas faire ça! Mais j'avais tellement envie de dormir.

C'était... Quand on veut vraiment parler de ça, il faut reconnaître qu'on se demande même si on l'a vécu... (...)

On ne nous donnait rien. On nous donnait le quart d'une miche de pain; ils les coupaient en quatre et vous donnaient ça pour toute la journée avec des assiettes avec du café dedans. C'était autant du café... Les premiers temps, je me débarbouillais avec parce qu'on n'avait pas le droit de se débarbouiller la figure... parce que quand même à la longue...

Ils ont fait des choses terribles...! Moi, si on me le racontait, je ne le croirais pas. Des fois je le dis... Moi, je ne me gêne pas! Alors je comprends que des gens ne veulent pas me croire... Ils étaient malades... ou alors ils étaient malheureux, et alors ils se vengeaient... Je peux pas vous dire...

9 . Constante reviviscence

Et quand ils nous ont emmenés dans cette salle où on allait enfin se débarbouiller — on allait prendre une douche — on entre dans un machin, là... et puis ils ouvraient là-haut... Ca je le rêverai toute ma vie... Comme une espèce d'assiette, là-haut, d'où ils lâchaient les gaz...

10 . Le monde du mensonge

On allait se doucher soi-disant. Alors on était heureuses comme des reines! On va enfin se doucher!... Après, on se sauvait, quand on a su ça, quand on cherchait des personnes pour aller se doucher parce qu'ils lâchaient des gaz de là-haut jusqu'à temps que vous vous asphyxiiez et puis on vous emmenait dans des charrettes à moitié morts parce que moi j'en ai vu qui remuaient encore. Mais moi j'en ai pas mis dans les charniers, parce que j'étais pas assez grande pour. Je peux pas dire que j'ai fait ça. Ca, c'est pas vrai.

11 . Les vrais témoins: les autres ⁹³³

Mais vous savez, je dis qu'elles étaient plus malheureuses que moi, parce que faire ce qu'elles ont fait... Il y avait une pauvre, elle charriait des monticules, des charrettes pleines d'excréments. Je ne sais pas comment elle a résisté. Elle est morte ici. Elle est rentrée aussi. La crème des femmes. Une volonté de fer.

12 . L'immédiat après Auschwitz, maladies et décompensation

Elle est tombée malade ici. On l'a amenée dans le même hôpital que moi et elle s'est prise de sympathie pour moi. J'étais tellement malade quand je suis rentrée. Et ma mère aussi était bien malade. On ne répondait pas de moi. Je ne voulais pas manger. Eh bien, elle non plus; elle disait:

⁹³³ - Pour les rescapés des camps, les vrais témoins, sont *les autres*, ceux qui ne sont pas revenus.

“Tant que moi, je mange pas, elle, elle mange pas!... Non! Mme Arlette! Je ne mange pas!” Et elle me regardait avec des yeux-comme-ça! (Arlette prend l’air sévère, puis rit)

Je ris maintenant mais vous savez c’est incroyable ce qu’on a pu voir, incroyable et il y en a qui était plus malheureux d’après ce qu’on entend dire.

Moi j’ai tout de même pas été battue souvent, ça je l’avoue. J’avais peur des coups. Qu’on ne me donne pas à manger, je m’en fiche; j’avais peur des coups. Je ne supportais pas.(...) Ceux qui sont revenus, je ne sais pas comment ils ont fait.

— *Justement j’allais vous poser la question: comment vous avez fait ?*

Arlette: Eh bien, je vous réponds: il fallait une volonté de fer... Je me rappellerai toujours... Je ne sais pas si vous avez entendu parler de Mengele ? Il est venu nous passer à la sélection. Si vous aviez vu ce gars qui arrivait! des épaules comme ça, une carrure splendide avec tout son attirail (Arlette se redresse, s’enfle les épaules)... une vrai brute, hein! Il fallait se présenter à lui et si vous aviez des mains qu’il jugeait pas capables pour le travail, il vous mettait là (Arlette fait un geste de la main)... Je reverrai toujours le tableau... par là... et ceux qu’on envoyait au travail, par là (geste de l’autre main). Et je suis partie au travail. Et comme une imbécile, je disais: “Je reverrai Paris, je reverrai Paris!”(rires) Je vous assure! Et ma pauvre belle-soeur qui est rentrée mais qui est morte tout de suite après, me disait: “Arrête! Chut!”.(rires) J’étais tellement contente! Dans ma tête, j’avais la conviction, quand je suis passée devant Mengele qui nous envoyait tout de suite au four crématoire, que je reverrai Paris. Et j’ai quand même revu Paris, faut dire la vérité! (éclair de triomphe dans les yeux)

13 . Les enfants cachés

Revoir Paris: c’était revoir ses enfants. Arlette enchaîne:

Et mon fils que vous n’avez pas vu, il est venu me voir à l’hôpital. Au grand, le médecin avait donné un passe-droit... (inaudible) Il chante: Ave, ave maria⁹³⁴.(...) Eux, j’ai eu la chance de les récupérer.

Je les avais cachés avant d’être déportée. Mon mari ne voulait pas. Il ne voulait pas qu’on se sépare des enfants. Moi, j’ai dit: “On va se séparer des enfants; on a des amis qui sont très bien qui vont nous les garder...”⁹³⁵ Au bureau où je travaillais, je m’occupais d’un service. J’avais fait entrer Lucienne dans ce bureau; elle était devenue mon amie. Sa mère a pris le plus petit, et l’aîné est allé chez Lucienne, qui était mon amie... Ils ont été très gentils. Vraiment. Si on ne les avait pas eus, on ne s’en serait pas sortis comme ça!(...)

Quand ils nous ont arrêtés, tout de suite, à la préfecture de police, on nous a mis avec la dernière catégorie des gens. Il y avait là une femme... (soupir) Et là, huit jours; j’ai pas vu mon mari. J’ai revu mon mari quand on nous a emmenés à Drancy. On est resté à Drancy jusqu’au jour où on nous a emmenés directement à Auschwitz.(...)

Au milieu du voyage, on a su qu’ils divisaient le train en deux. Une partie allait directement au (la voix est à peine audible) four crématoire... J’y étais pas puisque... Ca veut dire qu’ils partaient directement là-bas.(La voix est à peine audible) Nous, on est parti à Auschwitz (il faut deviner le mot Auschwitz) pour travailler.(...)

⁹³⁴ - L’enfant est-il devenu quelque peu étranger à sa famille ? Il chante des prières en latin.

⁹³⁵ - Le rappel de ce débat est capital pour les enfants. Il eût fallu avoir la réaction de Marcel en l’entendant.

14 . Revenir pour les enfants

Non... On n'a pas eu de chance... On a eu beaucoup de chance, parce qu'on est rentré. C'était quand même la dernière période avant la libération.(...) On a quand même été marqués... je reverrai toujours le tableau... ma pauvre belle-soeur, celle qui est morte en rentrant, elle n'est pas morte là-bas, elle était plus âgée que moi mais elle était... comment ?... Juste un peu plus écervelée que moi. Moi, j'avais quand même deux gosses.(...)

15 . Sauver sa peau, sauver son âme

Pour du pain on aurait donné... Il y avait un troc terrible. Ceux qui aidait les Allemands parce qu'ils voulaient vivre, ils n'étaient pas contre nous les malheureux... Je ne peux pas me permettre de dire ça... Ils étaient bien obligés, quand on leur faisait remplir les machins à gaz... Alors il fallait mettre tout ça dans la terre puis recouvrir... On leur prenait tout. Les dents en or, les montres, des petits bracelets... si vous aviez vu ces monticules de... Et il y avait des gars qui s'étaient attachés à certaines filles... alors, pour leur faire plaisir... Il y avait des filles chez nous qui n'étaient pas bonnes non plus... C'est vrai qu'on ne peut pas dire ça, parce que, pour sauver sa peau, peut-être... On sait pas, on sait pas, je ne sais pas... Enfin moi, j'avais pas de bijoux, je ne pouvais pas.(...)

16 . Le passage par le texte

J'ai commencé par le plus dur, le charbon... Après, j'ai limé. Je ne sais pas si c'était pour des avions. Des grosses barres de fer qu'on devait limer de chaque côté. (Arlette mime la tâche). C'était à limer en biais. Vous savez ce que je veux dire ?... C'est malheureux que Marcel ne vous ait pas encore donné ce qu'il a fait. Il a un papier avec toutes les explications. Vous pourrez lui demander.

17 . L'entr'aide

Toute la journée, on faisait ça. Je faisais comme tout le monde. J'étais pas plus maligne, au contraire. Mais quand elle était limée, je ne pouvais pas la porter. Alors j'avais de bonnes copines. Il y en a une qu'est-ce qu'elle a pris comme coups à cause de moi! Toujours, elle venait m'aider à porter cette espèce de barre. Je lui disais que je ne voulais pas. Je ne voulais pas. Elle ne m'écoutait pas. Elle portait avec moi, jusqu'où il fallait. Elle recevait chaque fois une bégne.(...)

Un jour, j'ai trouvé des dollars. Demandez-moi où ? Dans une boîte. Je dis: "Qu'est-ce que c'est que ça ? " J'ouvre... Je ne savais pas combien il y en avait, mais si on m'avait trouvé avec ça, je n'existais plus. Qu'est-ce que j'ai fait ? Il faisait très froid. Avec la boîte je me suis fait un espèce de bonnet; comme deux oreillettes cousues par derrière. Les dollars, une vraie gourde j'étais, je les ai portés à l'Allemande. J'ai cru qu'elle les échangerait. Je lui ai dit: "Je voudrais une paire de bas."... Je n'ai pas eu de bas; j'ai perdu mes dollars; je n'ai rien eu du tout... J'aurais dû les donner aux gardiens. Certains se débrouillaient bien. Ils fauchaient là-bas un pain, puis ils l'apportaient en douce...(...)

On a eu des trucs mal... On rit maintenant, mais ceux qui ont souffert là-bas, qu'on a bousillés, qu'on a... (...) On regardait par le vasistas quand on les emmenait aux fours crématoires... Il y en avait de pleines charrettes...

18 . Les séquelles corporelles

Dans le temps, il y avait des sauvages. Mais je crois que de notre temps, il y a eu aussi de vrais sauvages. *Et les femmes étaient plus méchantes que les hommes parce que les hommes, de temps en temps, ils fermaient un peu les yeux; mais les femmes, jamais. Celle qui m'a donné un coup de pied... et l'autre la claque. Ah! non, c'est l'Allemand, la claque... Il est arrivé derrière moi. Il disait "austrecht", ça veut dire: "arrête". Et moi je ne savais pas ce que ça voulait dire, je continuais à marcher. Il a cru que je me moquais de lui. Il est arrivé par derrière et m'a donné... Depuis ce jour là, mon oreille n'a plus entendu bien... Mais c'est tout ce que j'ai reçu: une claque terrible et puis ça qui m'a déchaussé toutes les dents.*

Quand je suis rentrée ici, je ne me suis occupée de rien du tout. J'ai dit à mon fils: "Il faut que j'aille me faire arracher les dents, je souffre trop." On m'a arraché huit dents, ce jour-là. Et j'étais bien contente, parce que plus la dent remue, plus vous avez mal.

Voilà, ça aurait duré un peu plus, j'aurais fait comme les autres, parce que je pesais 30 kilos quand je suis rentrée. Et j'ai souffert, comme tout le monde, quoi!(...)

— *Ce qui vous a soutenu le plus, c'est la pensée de vos enfants ?*

Arlette: Je crois, oui. Il n'y avait qu'eux dans ma tête. Il paraît que la nuit - ce sont les femmes qui me l'ont raconté, je disais: "Jean, fais attention aux enfants..." Et la pauvre femme, celle qu'on a envoyé au four crématoire, me disait le lendemain: «Tu sais Arlette, tu as encore parlé de tes enfants!»(rires). Elle m'aimait bien; elle était gentille; et moi aussi je l'aimais bien. Elle était beaucoup plus âgée que moi... Elle était bien, cette femme-là... Il n'y avait pas qu'elle. Il y en a une que j'ai connue là-bas. Elle, on peut dire qu'elle m'a sauvée! Elle m'avait prise un peu sous sa protection. Elle était beaucoup plus jeune que moi. Elle avait peut-être vingt-deux, vingt-trois ans. Elle vivait avec un monsieur qui n'était pas Juif. Il avait essayé de la sauver. Il avait dit: "Je veux me marier avec elle." On lui a dit: "Tu es avec elle..." Et on l'a emmené aussi. Il aurait bien mieux fait de ne pas y aller. Il a été déporté avec elle. Ils sont morts tous les deux.

19 . Le non-dit dans la famille

Arlette revient à ses enfants: Ils étaient déjà grandelets. Le grand avait douze ans déjà quand je suis partie. C'est lui qui venait à l'hôpital quand j'étais malade. Il venait tous les jours, tous les jours, tous les jours... Il venait tous les soirs à la sortie de l'école. On l'a laissé entrer, c'est vous dire!

— *Et à lui, vous n'avez pas raconté tout ça ?*

Arlette: Ah non! impossible, ça le traumatise, lui! Lui, il a été traumatisé par tout ça. L'autre, le petit (Marcel), ça a glissé. Mais, lui, il était plus âgé.

20 . Déclenchement de la parole dans la famille: le décès de la femme de Marcel

— *Au plus jeune, vous avez plus parlé ?*

Arlette: Il n'y a pas longtemps... il n'y a pas longtemps. C'est après le décès de sa femme. Un jour, j'étais là-bas (à Jérusalem). On parlait de timbres. Il collectionne des timbres. Il m'a dit: "Tu sais maman, je voudrais bien que tu me racontes un peu... ce qui s'est passé à Auschwitz." Je lui dis: "Oui, mais comment veux-tu que je te le raconte ? Moi, te l'écrire!... Je n'écris pas." Il dit: "Moi, je vais écrire." Il a écrit et j'ai expliqué...

21 . Liaison judéocide-judéité

Mais pas l'aîné... Oh non! Il ne veut même pas en entendre parler. Est-ce qu'il s'est fait raconter certaines choses par d'autres ? Parce qu'il a quand même fait sa "bar-mitsva" chez nous. Le petit aussi, d'ailleurs; mais le petit a moins souffert.(...)

22 . Communication entre Première et Deuxième génération et pèlerinage à Auschwitz

Et Taly⁹³⁶, l'année dernière, sa classe l'a envoyée en Pologne... (Arlette reprend son souffle). Alors moi, j'avais un peu peur. Je lui ai dit: «Tu vas en Pologne ?». Elle m'a dit: "N'aies pas peur, Mémé, on va et on fait un exposé..." Elle y a été. Elle a rapporté des photos d'Auschwitz. Elle m'a apporté un livre. Je dois le rendre... Je ne peux pas le garder... Mais enfin, je l'ai. Je ne lui ai pas encore rendu. Et quand je suis allée là-bas (en Israël), la dernière fois, elle m'a dit: "Mémé, tu as toujours mon livre et les photos ?" Je lui ai dit: "Mais voyons, ma petite! Quand tu viendras à Paris, tu le reprendras!" Et je l'ai toujours! (rires complices)

— *Ca l'intéresse beaucoup!*

Arlette: Mais bien sûr! Et puis on l'a fait parler à l'école et il y a eu un article dans le journal. Je l'ai pris aussi. Ils ont cherché le journal pendant huit jours! Moi, j'ai rien dit: "Je ne l'ai pas vu!" Je voulais le lire attentivement et je voulais voir les photos. Il y a toutes les photos du camp de... de, d'Auschwitz⁹³⁷. Je l'ai là. Si elle me dit de lui envoyer, je lui enverrai.

Arlette se lève, me montre des photos, dans leur cadre, sur le buffet et sur la cheminée: ses enfants et petits enfants.

Arlette: C'est Taly, au milieu. Et là, le premier petit garçon de Marcel.

— *Ah, vous êtes arrière grand-mère!*

Arlette: Et oui! Si on m'avait dit ça quand je suis rentrée! Moi! C'était se moquer! Parce que j'en ai vu tellement partir!

Arlette va d'une photo à l'autre: Celle-ci, c'est Annie. Elle est ici.(La fille unique du fils aîné) Elle s'intéresse terriblement. Je ne sais plus pour quel examen, elle a fait un exposé. Et elle a un magnétoscope, alors quand ça a passé (allusion au film Shoah), elle l'a enregistré.(...)

Arlette reconnaît l'intérêt de Taly et d'Annie pour la Shoah. Pourtant elle avait répété, déjà au téléphone, puis au début de l'entretien, que ce qu'elle pouvait dire était sans intérêt. Est-ce parce qu'avec son fils aîné, celui qui, selon elle, a été *traumatisé*, le sujet reste inabordable ?

23 . Rupture avec la tradition, due aux nécessités économiques et aux morts prématurées

Du côté de ma mère, ils étaient très pratiquants, tous les deux. Mon père était très croyant. Il n'aurait pas fait Pâques sans lire les prières et sans qu'il y ait du pain azyme. Il allait toujours à la Schule.(synagogue)... Du jour où on a perdu mon père, comme ma mère a été très malade, il fallait travailler. Pas moi, parce que j'étais trop jeune. Mais mes deux frères ont été obligés de travailler. Alors ça a sombré cette histoire-là... complètement... complètement... Mon mari était d'une famille très croyante aussi... Jean (le mari), s'il avait vécu, il aurait été plus pieux qu'on ne l'est devenu après le décès de tous ceux qui nous étaient chers... Tout ça c'est tombé... dire à zéro, ce serait

⁹³⁶ - La fille cadette de Marcel.

⁹³⁷ - Arlette a chaque fois du mal à prononcer le nom d'Auschwitz.

exagéré parce qu'il n'y a pas un jour de Kippour où on ne jeûne pas... Des choses essentielles... (...) Même les bougies, il m'arrive d'oublier... J'y pense quand l'heure est passée...⁹³⁸

24 . Regain de pratique à la demande du fils cadet

D'abord j'en ai. Parce que quand Marcel est venu, il m'a dit: "Maman, c'est vendredi soir..." J'ai dit: "Oui, mon fils, j'ai des bougies; j'en ai bien sûr!" (...) Mais la kacherout, non. D'abord, je ne fais pas beaucoup de cuisine. Mais quand mon fils vient d'Israël, j'ai des assiettes spéciales.

— Il est très pratiquant ?

Arlette: Lui! Marcel, en Israël! Ouh-là!

25 . Israël, du yiddish plein les oreilles

— Pourquoi il est parti en Israël ?

— Arlette: C'est moi qui ai ouvert la porte de ça... Je suis allée en Israël. Je suis restée un mois. Un jour, j'arrive à Tel Aviv et j'étais (Arlette lève les bras, comme pétrifiée) comme... comme... comme si j'avais retrouvé quelque chose de très lointain... Mais vous savez, ça m'a impressionnée. J'étais avec la mère de ma bru. J'étais là, je regardais, je disais... "Mais! J'ai déjà vu ça! J'ai déjà vu ça!... Ca m'est resté longtemps dans la tête...! J'étais jamais allée en Israël, moi!

J'ai raconté ça à mes enfants, ce que je vous raconte là. Et Marcel dit: "Ah! c'est une idée; on va y aller avec Fanny." Fanny, c'est sa femme, qui est décédée. Il s'était marié avec une petite d'ici. Son père était très pieux. Il a été déporté, le pauvre... lui non plus, il n'est jamais rentré... Alors... je ne sais plus où j'en étais...

— Vous me racontiez, quand vos enfants vous ont entendu...

Arlette: Ah oui! Quand je leur ai dit... alors ils m'ont dit: "On va y aller!" Je leur ai dit: "Vous verrez, c'est bien!" Ils sont partis. Ils s'en vont... et quand ils reviennent, ils m'annoncent qu'ils s'en vont... Ils sont partis... J'en avais gros sur le coeur...

C'est vrai que j'ai été terriblement impressionnée. Je me suis demandé où j'avais vu... J'étais obnubilée par cette idée... Ca m'a presque traumatisée... je me suis dit: "Je radote ?" Je ne savais pas où j'en étais.

— Vous aimeriez vivre là-bas ?

Arlette: Je n'arrive pas à comprendre un mot d'hébreu, qu'est-ce que vous voulez que je fasse là-bas ?(...) Bon, il y a des gens qui parlent yiddish. Quand je suis là-bas, mon fils annonce la nouvelle: "Ma mère vient, elle parle yiddish!". Alors les petites femmes qui parlent le yiddish viennent me voir. On parle. Il y a même un monsieur qui vit dans le même immeuble que mon fils; il ne connaît que le yiddish. Alors j'en entends plein les oreilles... J'avais tellement l'habitude avec ma mère... tellement l'habitude. Maintenant, je n'ai plus l'occasion. Maintenant, j'ai plus rien... Sauf mon fils aîné qui, des fois, dit un mot. Et quand j'arrive là-bas, Marcel, un mot de temps en temps.

26 . Retour du fils cadet à la tradition religieuse

— Comment se fait-il qu'il soit devenu si pratiquant ?

⁹³⁸ - Les bougies de Chabbat doivent être allumées à un moment bien précis, sinon le rite perd sa valeur religieuse.

Arlette: *C'est du jour où il a connu sa femme. Du côté de sa femme, ils ne l'étaient pas autant qu'ils ne le sont devenus. Quand on l'a connue, elle venait ici, elle se conduisait comme tout le monde. Puis elle a repris. Et sa mère, qui l'était beaucoup moins, a repris goût à ça aussi. Et leur voyage en Israël, c'était avec un groupe de croyants...*

27 . Croire, après Auschwitz

Enfin, moi aussi je suis croyante; mais je ne pratique pas. Je suis croyante, moi. Il ne me viendrait pas à l'idée de faire du mal parce que je sentirais quelque chose qui m'empêche. D'abord j'y penserais même pas. Enfin je me dirais toujours: "Si, là-haut, il me voit, il ne serait pas content!"

— *Et même aux pires moments d'Auschwitz, vous avez toujours pensé que quelqu'un, là-haut, était prêt à vous aider ?*

Arlette: *Oui, oui. Moi, j'ai dit: "Moi, je reviendrai." Et ma pauvre belle-soeur me disait: "Arrête!" je ne me rendais même pas compte que j'étais passé devant ce bonhomme-là... Parce qu'il était mauvais... Il était aussi mauvais qu'il était beau... (silence...)*

28 . La reprise du cours de la vie, resserrement des liens dans le reste de la famille

Sortie de sa jaunisse, grâce à une amie, Arlette retrouve un emploi de sténo-dactylo.

Arlette: (...) *Mais ma pauvre mère en a fait une maladie. Je quittais la maison. J'ai dit: "Il faut travailler!" Mon frère est venu ici et m'a dit: "Je te paie ce qu'on te donne là-bas et tu restes à la maison." Je lui ai dit: "Ecoute, que je commence maintenant ou dans un an, quelle est la différence ? Si j'ai besoin de toi, tu m'épauleras; pour l'instant, je veux travailler." Et je suis partie travailler. Et mon frère a toujours été très gentil avec nous. A Pâques, à la fin de l'année, il arrivait toujours avec quelque chose... Je ne sais pas quel effet ça lui a fait de voir sa frangine rentrer... Il manquait tellement de monde dans le 18°... Je suis la seule rescapée dans la maison...*

C'était... c'était une triste période. On m'avait dit qu'on avait vu mon mari, alors... il allait rentrer... Alors ça y est, la vie va reprendre normalement... Non! Il n'y a pas eu de mari parce qu'il a été bousillé sur la route... On l'a tué avec un revolver, un Allemand... Et voilà comment ça s'est fait...

Arlette se lève, va dans la cuisine, en revient avec un paquet de biscuits:

Arlette: *Mangez un petit gâteau, ça ne vous fera pas de mal!... On a quand même eu une triste période, hein...*

29 . Le port de l'étoile

— *J'aurais voulu vous demander, avant d'être emmenée, vous deviez sentir que ça devenait de plus en plus grave. Par exemple, le port de l'étoile... Vous avez porté l'étoile ?*

Arlette: *Bien sûr! Et moi qui suis un peu prétentieuse sur les bords, j'ai voulu sortir avec mon mari le premier jour. J'ai dit: "Moi je me cache pas de mon étoile!" Eh bien, je n'ai rencontré que de la sympathie. Les gens nous arrêtaient rue du Simplon — c'est à côté d'ici — les gens nous arrêtaient pour nous dire: "Vous avez bien fait madame! C'est très bien ce que vous faites!"... Mais quand même, on a pris mon mari avec son étoile... Et puis on est venu me chercher ici. Heureusement, maman est rentrée dans ce cabanon... Ah la, la... Et quand il a ouvert, il ne l'a pas vue... parce qu'avec tous ces vêtements... Et maman, elle, Dieu merci, elle n'a pas été déportée, ça suffit comme ça!... Parce que son frère lui...*

Arlette, comme plongée en elle-même, passe d'un nom à l'autre: le frère de sa mère, son mari, sa belle-soeur morte d'un cancer peu après son retour. Elle reste silencieuse puis reprend:

Est-ce qu'il faut s'attendrir sur son sort ? On a tellement de misères dans la vie... De tout ça, le plus triste, c'est d'avoir perdu mon mari... Parce qu'après, on a récupéré... J'ai quand même travaillé toute ma vie, et puis, je me suis occupée de ma mère... et puis... et puis... au fond, j'ai eu plus de chance que ceux qui ne sont pas rentrés... J'ai pas été déportée pendant longtemps par rapport aux... Un an, c'est pas... Il y a des gens qui ont été déportés plus longtemps, qui ne sont pas rentrés, qui n'ont pas revu leurs enfants, qui n'ont pas... il y a quand même pire que moi.(...)

Mais il y a des gens qui se plaisent dans la misère! Parce qu'on en a toujours à longueur d'année. Même ici... Non, il y en a qui ont été bien plus malheureux. Il y en a, on a déporté leurs enfants. C'est que les enfants, on les a fait souffrir terriblement.

30 . La vue du mal

Ce qu'ils ont fait aux enfants, c'est quand même terrible.(...) Qu'est-ce qu'ils ont fait aux enfants qui étaient des petits jumeaux... Mais c'étaient des dingues! C'étaient des fous! Il n'y a pas d'autre expression... Mais enfin j'ai toujours eu des amis... Vous voyez, cette personne qui m'a téléphoné (quelques minutes plus tôt, l'entretien a été interrompu par un coup de téléphone), elle veut à tout prix que j'aille avec elle à Cannes. Mais moi, je ne veux pas aller à Cannes! Je suis bien chez moi!(rires) A mon âge, on veut être chez soi.

— *Mais vous allez en Israël de temps en temps ?*

Arlette: *Ah, là-bas, je pars quand l'occasion se présente. Quand mon amie m'a téléphoné pour me dire qu'elle partait tel jour, ça n'a pas fait un pli, j'ai pris mon billet.*

31 . Transmission de la judéité

— *Et votre autre fils est marié aussi avec une Juive ?*

Arlette: *Avec une qui s'est fait Juive. Elle s'est convertie au judaïsme... J'aurais jamais cru! Je ne lui aurais jamais demandé. Mais mon fils a dit: "Si, si, parce que si j'ai un garçon, je veux qu'il soit Juif!" Elle a appris, elle est allée au bain maure... (le mikvé, bain rituel). Moi je n'y suis même pas allée! Je me baignais comme tout le monde; j'allais pas au bain comme chez nous!(...)*

— *Dans votre famille, c'est uniquement votre deuxième fils qui est allé en Israël ?*

Arlette: *Personne d'autre... Il est seul à s'être expatrié comme je dis!(rires)*

— *Expatrié ou repatrié ?*

Arlette: *C'est pour ça que je rigole! Lui, il est retourné aux sources. Lui! Ca, il faut le reconnaître!*

— *Quand vos parents sont venus de Russie, d'autres allaient en Palestine à l'époque ?*

Arlette: *Très très peu... Le frère de mon père est parti en Amérique. Mon père, dans sa tête: c'était on s'arrêtait en France puis on partirait en Amérique... Qu'est-ce qui s'est passé ?... Mon père est mort, il avait quarante-deux ans, juste à la limite de la guerre de 14-18. Ma mère est restée avec trois enfants. Ah! Elle a pas eu de chance, la pauvre. Des garçons, c'est pas facile hein! Enfin, moi, j'ai toujours eu de la chance dans le travail...*

Arlette s'identifie à sa mère restée veuve, à trente-huit ans, avec des enfants à charge. En 1945, elle a trente-neuf ans quand son mari est tué. Elle est seule avec deux fils d'un âge voisin de celui de ses frères à la mort de leur père.

On n'avait pas grand-chose. Il faut dire la vérité, c'était pas la joie. Ma mère a vendu son sautoir... Vous savez, les israélites, ils adorent avoir beaucoup de bijoux. Alors, elle avait un sautoir superbe. Eh bien, elle l'a vendu pour que j'apprenne la sténo-dactylo.(...) Il n'y avait pas un sou à la maison et maman me dit: "Tu sais, ton père voulait que tu sois sténo-dactylo". Moi, je voulais être couturière. J'adorais ça. Elle me dit: "Tu sais, papa voulait que tu sois sténo-dactylo." Et c'est vrai, je l'avais entendu plusieurs fois dire ça. Alors je me suis dit: "Après tout, pourquoi pas lui faire plaisir ?" On a vendu le sautoir; et avec le sautoir, j'allais au cours.

32 . Les années heureuses

Sténo-dactylo appréciée dans son service, Arlette se voit confier la direction des dactylos:

"Vous aurez neuf femmes à vous occuper". J'ai dit: "Ah, ça me fait pas peur!" Et c'est là que j'ai fait entrer mon amie, celle qui a gardé mon fils pendant la guerre... Je gagnais gentiment ma vie. J'ai rencontré mon mari... D'abord je l'avais jamais pris pour un Juif! Je me disais: "Il perd son temps, je suis Juive, et lui, qu'est-ce qu'il me veut ?

— Il n'avait pas le type juif ?

Arlette: Si! Il avait le type juif, mais il parlait tellement bien le français que moi... Il parlait le français, il parlait l'anglais... Si! il avait le type juif... je ne sais pas où j'ai mis sa photo... Où est-ce que j'ai mis cette photo ?... Alors il m'a dit... enfin, on a commencé... Il m'a dit qu'il savait que j'étais Juive. Moi, je voulais bien le croire... une fois, deux fois... Et un jour il me dit: "Je sais que les jeunes filles juives se vantent toujours..." Il parlait de mes appointements... Moi, j'ai rien dit! (rires) Et le lendemain... Parce qu'il avait un culot monstre, il me retrouvait dans le métro! Il prenait la même ligne. Il m'avait peut-être remarquée... Il voulait peut-être s'amuser... Ca s'est trouvé que le lendemain ou le surlendemain, je lui dis: "Tenez, comme ça vous verrez si je mens ou si je ne mens pas!" Je lui ai apporté ma fiche de paie!(rires) Eh bien, il gagnait moins que moi!... Alors il s'est cherché une place ailleurs, avec son anglais, et il gagnait beaucoup plus que moi. Alors, il disait toujours: "Tu es mon porte-bonheur!" Puis un jour son père est venu voir qui il fréquentait et il m'a présentée à son père... Parce que moi, j'étais pas très liante, vous savez. Il n'était pas question d'aller... Non, d'abord, j'avais une mère qui, si je n'étais pas rentrée à 6 h10, elle était malade. Je lui disais: "De quoi as-tu peur ? Ta beauté ne va pas s'envoler!" Ah, c'est tout un roman!...

C'étaient des Polonais, sa famille. Dans le temps, on appelait ça des Polische. Mais il était né ici. Comme j'étais née en Russie, j'ai pris la nationalité française le jour où je me suis mariée. Nous habitons ici, avec ma mère. Dès qu'on a eu cet appartement, je suis rentrée ici; alors il se mettait là, et les deux gosses jouaient de l'accordéon et lui, il jouait du violon, devant le feu.

Le jour où il a eu un garçon, j'ai cru qu'il n'y avait que lui sur terre qui avait eu un gosse. Il était très sensible... Il a pas eu de chance, lui non plus... Il n'a pas eu de chance du tout...

Il est né ici, lui. Moi, quand je me suis mariée, j'avais vingt-quatre ans, lui, il en avait vingt-huit. Moi, j'en ai maintenant quatre-vingt-trois et demi et, lui, il en avait six de plus. Il aurait quatre vingt-neuf ans maintenant... Les parents sont venus ici, ils ont eu tous leurs enfants ici, même l'aîné, celui qui est parti en Amérique... Ils sont tous morts. Jeanine, elle, est rentrée, elle est morte, la malheureuse d'un cancer; l'autre petite, elle n'est pas rentrée... Oui, elle a été déportée, elle est pas rentrée. Mon mari n'est pas rentré, ça fait trois... Ah! non! Il y a celle qui était en Amérique; je cherchais la quatrième...

Arlette revient très vite au présent. Elle me tend l'assiette de petits gâteaux: Tenez, mangez, ça ne vous fera pas de mal. Au même moment, on sonne à la porte: Ah, c'est ma voisine! Tous les jours, elle vient voir si j'ai besoin de quelque chose.

33 . Un témoignage exemplaire

Arlette n'aurait jamais témoigné si le hasard n'avait pas voulu notre rencontre. D'un milieu modeste, l'idée ne lui en serait jamais venu à l'esprit. Les redites, l'approche spiraliq ue, autour de la mort du mari, en exprime toute la cruauté. Aucune redite n'est sans signification, à la fois sur le plan affectif (la force et le renforcement des liens), sur le plan cognitif (la réalisation du deuil) et sur le plan socio-ethnologique (le récit d'Arlette recrée par petites touches tout un monde perdu).

Accaparée par les charges familiales après sa déportation (ses deux enfants et sa mère), Arlette n'a pu ni n'a voulu s'attendrir sur ses misères. La souffrance des enfants, du moins du plus jeune, est sous-estimée. Son premier souci, concernant son récit, est d'être crue. Plusieurs remarques s'imposent:

1° Elle n'accuse personne: Les Allemands sont des sauvages, des fous, plus que des bourreaux. Une cruauté aussi énorme, à ses yeux, ne peut être le fait que de malades mentaux

2° La vie est une valeur qui prime sur les sentiments: c'est elle qui emporte la décision de se séparer des enfants; elle regrette que l'époux non-juif n'ait pas préféré ne pas accompagner sa femme juive.

3° Elle semble échapper au sentiment de culpabilité: d'une part les circonstances lui ont épargné toute compromission, d'autre part sa propre mère, *sauvée par la penderie*, dans son logis et ayant ainsi échappé à la déportation, sans en être consciente vraiment, elle peut se percevoir comme ayant contribué à la survie de celle-ci.

4° Les facteurs de survie (dans l'ordre où ils sont mentionnés dans le récit):

- La connaissance du Yiddish rend l'Allemand quelque peu compréhensible
- La pensée des enfants à Paris
- Des travaux un peu moins durs que d'autres
- La durée relativement courte de la déportation (je n'ai pas réussi à savoir précisément)
- La tenue corporelle: elle tient à se laverLa volonté de fer
- Les amies
- La foi, en la vie, en Dieu, la certitude du retour.

5° Le rôle des petits-enfants dans la communication au sein de la famille au sujet du judéocide, ainsi que l'importance du passage par l'écrit

- Questions de la petite-fille de Paris
- Questions de la petite-fille, en Israël, Taly, qui témoigne à son tour.

L'une et l'autre doivent faire un exposé. L'une rapporte un livre d'Auschwitz, livre qu'Arlette garde jalousement avec elle. Le pèlerinage à Auschwitz, peu après le décès de la femme du deuxième fils, apparaît comme le déclencheur de la communication entre le fils et sa mère, communication mise par écrit à la demande du fils.

6° La répétition des scénarios: comme sa mère, à qui elle semble s'identifier totalement, Arlette est veuve *à la limite* d'une guerre, et doit assumer la charge des enfants.

7° L'accumulation des deuils, outre les morts en déportation: sa belle-soeur morte d'un cancer peu après son retour d'Auschwitz. La femme de son fils est morte d'un cancer quelques années avant l'entretien.

Arlette dit avoir été *traumatisée* à Tel Aviv, lors de sa première visite en Israël, en ayant l'étrange impression de connaître déjà le lieu. Mais elle ne se perçoit pas comme traumatisée par la déportation. Certes, outre les séquelles corporelles, elle a toujours présentes à l'esprit certaines images et si elle ne s'est pas remariée, elle s'est surtout sentie poussée en avant par les nécessités de la vie et par une joie intérieure non incompatible avec les larmes. En outre, elle peut se sentir sans reproche, en particulier vis-à-vis de sa mère et de son mari. Là où la souffrance semble pointer — mais elle ne s'y attarde pas, du moins devant témoin — c'est à l'idée que son fils aîné ait pu être traumatisé, mot qu'elle emploie à son sujet.

1 - 2 - Fil chronologique de la vie d'Arlette

1 - 2 - 1 - Faits et dates

1906: Naissance d'Arlette dans une petite ville d'Ukraine

1907: Emigration. Arlette a neuf mois quand sa mère l'emmène, avec ses deux frères aînés, à Paris où le père a devancé la famille de quelques mois. La France ne devait être qu'une étape en direction de l'Amérique où un frère du père était déjà parti.

1918: Maladie et mort du père d'Arlette. Les difficultés de la vie ont rapidement raison du maintien des rites traditionnels.

1919 (?): Réalisation du désir du père: Arlette devient sténo-dactylo. Trois-quatre ans plus tard, elle est directrice du pool de dactylo.

1930: Mariage d'Arlette avec un Juif d'origine polonaise. Arlette acquiert la nationalité française par son mariage. Le jeune ménage s'installe avec la mère d'Arlette dans l'appartement où elle vit toujours. La vie s'organise, heureuse, jusqu'à la guerre. A la maison, la langue d'usage est le yiddish, la mère d'Arlette ne parlant pas le Français.

1933: Naissance de Henri-Isaac. Comme le veut la tradition, ses parents reprennent pour lui les prénoms du grand-père décédé.

1936: Naissance de Marcel-Menahem. Pour Arlette toute cette période est l'image du bonheur.

1943: Le port de l'étoile. *J'ai dit: "Moi je ne me cache pas de mon étoile!" Eh bien! Je n'ai rencontré que de la sympathie.*

1944: Cacher les enfants. *Je les avais cachés avant d'être déportée. Mon mari ne voulait pas. Il ne voulait pas qu'on se sépare des enfants. Moi, j'ai dit: "On va se séparer des enfants".*

1944: L'arrestation, Drancy. *Mais quand même on a pris mon mari avec son étoile... Et puis on est venu me chercher ici. Heureusement, maman est rentrée dans ce cabanon...*

Le frère de la mère d'Arlette, arrêté peu avant avec sa femme, n'est jamais revenu.

1944-45, Auschwitz, un monde de fous, un monde *incroyable*. *Ils ont fait des choses terribles! Moi, si on me le racontait, je ne le croirais pas.*

1945: Libération du camp par les Russes.

Retour à Paris, long séjour à l'hôpital, absence du mari tué le jour de notre délivrance.

1965 (?): Mariage du fils aîné. *Il s'est marié avec une qui s'est fait Juive. Elle s'est convertie au judaïsme... J'aurais jamais cru! Je ne lui aurais jamais demandé. Mais mon fils m'a dit: "Si, si! parce que si j'ai un garçon, le veux qu'il soit juif!" Elle a appris, elle est allée au bain maure (le bain rituel). Moi, je n'y suis pas allée! Je me baignais comme tout le monde. J'allais pas au bain comme chez nous!*

Leur fille Annie, en fin d'année au Lycée, fait un exposé sur la Shoah, occasion de questionner sa grand-mère. *Elle s'intéresse terriblement. Je ne sais plus pour quel examen, elle a fait un exposé. Et elle a un magnéscope, alors quand ça a passé (allusion au film «Shoah»), elle l'a enregistré.*

1965: Mort de la mère d'Arlette.

La date en fut mentionnée plus tard, chez Marcel, lors d'une tentative d'élaboration d'arbre généalogique. Cette mort signifie la fin d'un monde; il faut en deviner l'allusion quand Arlette évoque la communauté yiddish à Jérusalem: *Quand je suis là-bas (en Israël) mon fils annonce la nouvelle: "Ma mère vient, elle parle yiddish!" Alors les petites femmes qui parlent le yiddish viennent me voir. On parle. Il y a même un monsieur qui vit dans le même immeuble que mon fils; il ne connaît que le yiddish. Alors j'en entends plein les oreilles... J'avais tellement l'habitude avec ma mère... Tellement l'habitude. Maintenant, je n'ai plus l'occasion. Maintenant, je n'ai plus rien... Sauf mon fils aîné qui, des fois, dit un mot. Et quand j'arrive là-bas, Marcel, un mot de temps en temps.*

1968 (?): Avec la mère de sa belle-fille, Arlette fait son premier voyage en Israël. A Tel Aviv, l'impression de déjà vu est si forte qu'elle en est *presque traumatisée*.

1970 (?): Voyage de Marcel et de Fanny en Israël et décision immédiate d' *'Alyah* :

Pour Arlette, aucun doute, c'est son enthousiasme qui a déclenché l'intérêt de son fils pour Israël, intérêt si fort que quelques mois plus tard il y va vivre avec toute sa famille. Le *retour* est total: sioniste et religieux. *J'ai raconté ça à mes enfants, ce que je vous raconte là. Et Marcel dit: "Ah! c'est une idée, on va y aller avec Fanny."*

1970... Le *retour* (à la religion) de Marcel et de Fanny.

La reprise *des rites de chez nous* par Marcel et Fanny réjouit Arlette plus qu'elle ne le dit. Elle avait exprimé sa nostalgie: après la mort de son père, tout avait été mis en suspens. Son mari aurait volontiers réintroduit les pratiques, mais il avait été tué: *Mes deux frères ont été obligés de travailler. Alors ça a sombré cette histoire-là... complètement... complètement... Mon mari était d'une famille très croyante aussi... Jean, s'il avait vécu, il aurait été plus pieux qu'on ne l'est devenu...*

Quand son fils aîné s'est mis à sortir avec une non-juive, elle n'a rien dit. Mais elle fut heureuse et quelque peu étonnée de la voir adopter la religion de *chez nous*.(...)

Marcel, *lui, il est retourné aux sources*.

1985 (?): Mort de Fanny d'un cancer; événement déclencheur de la parole au sein de la famille.

Ce nouveau décès amorce la communication entre Arlette et Marcel au sujet du passé. La parole s'éprouve en tant que besoin d'écriture. Il n'y a pas longtemps. *C'est après le décès de sa femme. Un jour, j'étais là-bas (à Jérusalem). On parlait de timbres. Il (Marcel) collectionne les timbres. Il m'a dit: "Tu sais Maman, je voudrais bien que tu me racontes un peu... ce qui s'est passé à Auschwitz." Je lui dis: "Oui, mais comment veux-tu que je te raconte ? Moi, te l'écrire!... Je n'écris pas!" Il dit: "moi, je vais écrire." Il a écrit et j'ai expliqué.*

Tandis qu'avec l'aîné, le sujet reste inabordable. *Mais pas l'aîné... oh non! Il ne veut même pas en entendre parler. Est-ce qu'il s'est fait raconter certaines choses par d'autres ? Parce qu'il a quand même fait sa "bar-Mitsva" chez nous. Le petit aussi, d'ailleurs; mais le petit a moins souffert.*

Notons la curiosité d'Arlette autant que son désir, mêlé de crainte, de parler à son fils aîné. Elle se demande ce qu'il sait. Il a fait sa *bar Mitsva*,(...) *chez nous*... de quelle manière, semble-t-elle se demander, a-t-il appris ce qui *nous* est arrivé, de quelle manière se sent-il de *chez nous* ?

1989: Pèlerinage de Taly à Auschwitz, l'importance de l'écrit.

Le voyage à Auschwitz de Taly, la petite-fille née en Israël un an après l' *Alyah* de sa famille renforce la communication familiale au sujet de la Shoah.

Taly, l'année dernière, sa classe l'a envoyée en Pologne... (Arlette reprend son souffle). Alors moi, j'avais un peu peur. Je lui ai dit: "Tu vas en Pologne ?" Elle m'a dit: "N'aies pas peur, Mémé, on va et on fait un exposé..." Elle a rapporté des photos d'Auschwitz. Elle m'a apporté un livre. Je dois le rendre... Je ne peux pas le garder... Mais enfin je l'ai. Je ne lui ai pas encore rendu. Et quand je suis allée là-bas (en Israël) la dernière fois, elle m'a dit: "Mémé, tu as toujours mon livre et les photos ?" Je lui ai dit: "Mais voyons, ma petite! Quand tu viendras à Paris, tu le reprendras!" Et je l'ai toujours!

1 - 2 - 2 - Quelques remarques

a - Facteurs de survie, selon leur ordre d'apparition dans le récit d'Arlette

- La compréhension de l'Allemand: Le yiddish, je le parle bien. Je crois que c'est ce qui m'a sauvée en Allemagne...

- La volonté: Il fallait une volonté de fer

- La pensée des enfants cachés en France: J'avais quand même deux gosses(...) Il n'y avait qu'eux dans ma tête. Il paraît que la nuit - ce sont les femmes qui me l'ont raconté — je disais: "Jean, fais attention aux enfants..." Et la pauvre femme, celle qu'on a envoyée au four crématoire, me disait, le lendemain: "Tu sais Arlette, tu as encore parlé de tes enfants."

- L'entraide: *J'avais de bonnes copines. Il y en a une, qu'est-ce qu'elle a pris comme coups à cause de moi! Toujours elle venait m'aider à porter cette espèce de barre. Je lui disais que je ne voulais pas. Je ne voulais pas. Elle ne m'écoutait pas. Elle portait avec moi, jusqu'où il fallait. Elle recevait chaque fois une bégne.*(...) Elle, on peut dire qu'elle m'a sauvée. Elle m'avait prise un peu sous sa protection.

- La certitude du retour: *En passant devant Mengele, comme une imbécile, je disais: "Je reverrai Paris, je reverrai Paris!" Je vous assure! Et ma pauvre belle-soeur qui est rentrée mais qui est morte tout de suite après, me disait: "Arrête! chut!"... J'étais tellement contente! Dans ma tête, j'avais la conviction, quand je suis passée devant Mengele qui nous envoyait tout de suite au four crématoire, que je reverrai Paris. Et j'ai quand même revu Paris!*

- La durée relativement courte de l'internement: Arlette serait partie avec le dernier convoi ayant quitté Drancy.

- La tenue corporelle: Arlette garde toujours le souci de son hygiène: *On nous donnait le quart d'une miche de pain; ils les coupaient en quatre et vous donnait ça pour toute la journée avec des assiettes avec du café dedans. C'était autant du café... Les premiers temps, je me débarbouillais avec parce qu'on n'avait pas le droit de se débarbouiller la figure... parce que quand même à la longue...*

En définitive, Arlette est bien incapable de s'expliquer grâce à quoi elle a survécu: Ceux qui sont revenus, je ne sais pas comment ils ont fait. Il n'aurait pas fallu que ça dure plus.(...) On n'a pas eu de chance... On a eu beaucoup de chance, parce qu'on est rentré.

Quand les Allemands quittent le camp, Arlette, avec quelques autres femmes, préfèrent ne pas les suivre. Elles restent dans le camp jusqu'à l'arrivée des Russes.

b - L'après Auschwitz; les séquelles de la déportation

Revenue à Paris, Arlette fait un long séjour à l'hôpital entre la vie et la mort. On lui a arraché huit dents et elle a perdu l'audition d'une oreille.

Mais Arlette minimise ses souffrances tout comme elle ne perçoit pas dans toute sa dimension la souffrance de ses fils. Pour elle, c'est sa mère *la pauvre femme qu'est-ce qu'elle a enduré* qui a supporté le summum des *misères*. Par ce déplacement elle évite de s'attendrir sur son sort, elle puise un surcroît de force dans sa lutte pour assumer la vie de la famille.

Les images ineffaçables: *On a quand même été marqués... Je reverrai toujours le tableau...*

La perte de l'innocence: *Mais moi j'en ai pas mis dans des charniers, parce que j'étais pas assez grande pour. Je peux pas dire que j'ai fait ça. Ca, c'est pas vrai!*

Tout au long de l'entretien, affleurent deux craintes, chez Arlette: d'une part la peur de ne pas être crue, le souci, plusieurs fois exprimé, de ne dire que la vérité, d'autre part l'horreur à l'idée qu'elle aurait pu elle-même commettre un acte qu'elle se reprocherait toute sa vie: *Pour du pain, on aurait donné... il y avait un troc terrible. Ceux qui aidaient les Allemands parce qu'ils voulaient vivre, ils n'étaient pas contre nous les malheureux... Je ne peux pas me permettre de dire ça... Ils étaient bien obligés, quand on leur faisait remplir les machins à gaz... Alors il fallait mettre tout ça dans la terre puis recouvrir... Et il y avait des gars qui s'étaient attachés à certaines filles... alors pour faire plaisir... Il y avait des filles de chez nous qui n'étaient pas bonnes non plus... C'est vrai qu'on ne peut pas dire ça... parce que, pour sauver sa peau, peut-être... On sait pas, on sait pas, je ne sais pas...*

c - L'attente du mari

Et mon mari n'est pas rentré. Il a été tué le jour de la libération, le jour de notre délivrance. Comme il ne pouvait pas marcher — et on avait des marches à faire — comme il avait été blessé au pied... C'était fini... Il n'a pas pu marcher. Et un gradé de là-bas, un Allemand, lui a tiré dessus... Moi, je l'attendais.(...) C'est toute l'histoire... C'est tout... (voix inaudible)

Lors de l'entretien, le récit de l'attente du mari et de l'annonce de sa mort est fait dès les premiers instants. L'émotion d'Arlette est telle qu'il semble difficile de pouvoir continuer. N'a-t-elle pas *tout* dit ? Quelques-uns ont été *sauvés*, sont *rentrés*, sa mère *est passée au travers*; ses enfants sont *rentrés*, mais son mari *n'est pas rentré*.

A-t-elle eu envie de se laisser mourir ? Sa compagne d'hôpital, connue à Auschwitz, doit l'exhorter: *J'étais tellement malade quand je suis rentrée. Et ma mère aussi était bien malade. On ne répondait pas de moi. Je ne voulais pas manger. Eh bien elle (l'ancienne déportée) non plus. Elle disait: tant que moi, je mange pas, elle mange pas!*

d - La réinsertion professionnelle, resserrement des liens familiaux

Une fois remise de sa jaunisse, Arlette veut reprendre du travail. Mais ma pauvre mère en a fait une maladie. Je quittais la maison. Son frère lui propose: Je te paie ce qu'on te donne là-bas, et tu restes à la maison. Je lui ai dit: "Ecoute, que je commence maintenant ou dans un an, quelle est la différence ?"

A-t-elle suffisamment perlaboré le deuil de son mari ?

e - Le *non-dit*

Arlette est consciente que son fils aîné a été *traumatisé*: il l'a vue méconnaissable, quasi-mourante, sur son lit d'hôpital. Le plus jeune, selon elle, aurait moins souffert de la Shoah et de ses conséquences. A l'un, comme à l'autre, elle n'a rien dit de ce qu'elle avait enduré. Aujourd'hui, encore, avec le fils aîné, le sujet ne peut pas être abordé alors qu'une évolution s'est nettement amorcée avec le fils plus jeune.

Ils étaient déjà grandelets. Le grand avait douze ans déjà quand je suis rentrée. C'est lui qui venait à l'hôpital quand j'étais malade. Il venait tous les jours, tous les jours, tous les jours... Il venait le soir à la sortie de l'école. On l'a laissé entrer, c'est vous dire!

— *Et à lui, vous n'avez pas raconté tout ça ?*

Arlette: *Ah non! Impossible, ça le traumatise, lui! Lui, il a été traumatisé par tout ça. L'autre le petit, ça a glissé. Mais lui, il était plus âgé (c'est-à-dire: il était admis à voir Arlette à l'hôpital).*

Des années durant, judéité et Shoah sont mises entre parenthèses. Kippour semble l'ultime vestige du judaïsme. Après la mort de la mère d'Arlette, le Yiddish disparaît du langage.

f - Du *non-dit* au silence

Arlette de nouveau minimise ses affects: *j'avais un peu peur*. Le récit d'Arlette est ici exemplaire du passage du *non-dit* en silence complice par le biais du livre. Arlette s'est sentie comprise par sa petite fille: *n'aies pas peur Mémé*. Peu de mots ont été échangés mais Taly revient avec d'une part un livre et des photos qu'Arlette s'approprie, d'autre part un exposé à faire pour ses camarades. Arlette et sa petite-fille matérialisent la mémoire dans le dépôt de l'écriture, qui les relie tout en contribuant à les libérer des tensions émotionnelles. Taly devient à son tour *témoin*, porte-parole d'Arlette et de ceux qui n'ont jamais pu transmettre.

Arlette, qui croyait son passé sans intérêt pour personne, prend soudain conscience de l'importance de son expérience en entendant sa petite-fille parler du pèlerinage à Auschwitz. Mais c'est dans la solitude qu'elle veut reconstituer sa propre histoire. Le jeu de cache-cache du livre et du journal transforme le *non-dit* lourd et douloureux en chuchoteries complices.

C'est au récit de ce dialogue avec Taly, lors de l'entretien, qu'Arlette se lève pour me montrer, sur le buffet, sur la cheminée les photos de tous ses enfants et petits-enfants.

Ma rencontre avec Arlette se situe à un moment essentiel du passage, dans sa famille, du *non-dit* de la Shoah à la communication intra-familiale et à la transmission de son vécu à ses enfants et petits-enfants, c'est-à-dire de la transformation des séquelles de la Shoah en mémoire familiale.

Une fois de plus sont à constater:

- *L'encastrement des traumatismes*: la famille d'Arlette est venue en France pour fuir les pogroms en Ukraine (sa mère), en Pologne son mari; puis les déportations

- La succession des deuils prématurés: mort du père d'Arlette à l'âge de quarante-deux ans (elle a douze ans), mort du mari d'Arlette à quarante-quatre ans, mort de Fanny à quarante-neuf ans (?)

- La répétition des scénarios: la mère d'Arlette est veuve avec trois enfants, dont deux garçons, aux abords de l'adolescence; Arlette est veuve avec deux garçons de onze et treize ans;

- La rupture avec les pratiques traditionnelles: Avant la guerre, essentiellement pour des raisons socio-économiques; quelques mariages sont exogamiques: les deux frères d'Arlette ont épousé des non-juives. Après la guerre: Arlette a la sensation que tout a définitivement *sombré*. Cependant le sentiment d'appartenance (*chez nous*) demeure intact.

- Le poids du *non-dit*, l'impossibilité de communiquer au sujet de la Shoah, en particulier avec le fils aîné.
- L'importance de l'Etat d'Israël dans la restauration de l'identité: aspect qui sera plus longuement analysé à partir de l'entretien avec Marcel.
- La nécessité du passage par l'écriture d'une part comme *aire transitionnelle*⁹³⁹ au sein de laquelle le témoin réintègre le passé comme passé et contribue à soulager sa conscience du présent, d'autre part comme média entre la Première génération et les générations suivantes.
- Le rôle du pèlerinage sur les lieux, rôle encore plus perceptible lors de l'entretien avec Taly.
- La peur de ne pas être crue: Arlette a de la peine à se croire elle-même, d'où la valeur inestimable des documents rapportés par Taly. Aurait-elle accepté cet entretien avant le pèlerinage à Auschwitz de sa petite-fille ?

2 — Marcel

2 - 1 - Récit de Marcel: Personne ne parle de rien... Des petits faits anodins

Je rencontre Marcel dans son bureau, à Jérusalem. Sans cesse annulé, repoussé, le rendez-vous a soudain lieu: *Viens demain, si tu peux...* Je pouvais. J'avais vu sa mère à Paris d'où j'étais revenue depuis peu. Sans doute le fait que j'ai vu sa mère l'a décidé à me rencontrer... sinon à me parler. Il sait l'objet de ma recherche: nous l'avons souvent évoqué au téléphone. Et toujours: *Ah, oui... intéressant, ah oui, ça m'intéresse... mais tu sais, je n'ai pas bien le temps...* Nous voici face à face, le magnétophone sur sa table, à côté des *kos kafé*. En Israël, la tasse de café, *ness ou kafé turki* ?⁹⁴⁰ est un accessoire partout fidèle.

Marcel a le regard bleu de sa mère, avec un reflet gris comme une tristesse qu'elle n'a pas. Les gestes sont vifs, la réplique rapide, émaillée de *si tu veux... oui, oui... bien sûr... ou mais je crois que...* Tout son corps, son visage, semblent dire: *surtout ne pas montrer, ne pas savoir, qu'on est rempli de larmes.*

Je rappelle l'objet de mon travail, mon désir de comprendre comment *ça s'est transmis* de parents à enfants. Il m'écoute. Je me sens observée dans toutes mes cellules. Il me semble chercher comment me répondre tout en esquivant la réponse. Je ne sais plus si je dois poursuivre ou non. Durant tout l'entretien, jusqu'à la dernière minute, quand je suis déjà sur le seuil de la porte, je me sens à la fois comme intruse et retenue. Sans recette, je m'en remets au magnétophone: une cassette de quatre-vingt-dix minutes, il y aura bien quelque chose dessus.

Comme dans beaucoup de ces entretiens tout est dit dès les premiers mots.

1 . Le choix d'Israël: *quand nous avons compris*

Marcel: *Il y a eu des petits faits anodins qui ont fait que nous sommes montés en Israël pour reprendre, comme on dit, le flambeau de la Première génération. Mais ce sont quelques faits divers, qui n'ont aucune importance en eux-mêmes.*

— *Donc, pour toi, c'est directement lié à l'‘Alyah,*

⁹³⁹ - Quelque chose d'analogue à ce lieu (espace-temps) *transitionnel* qui se constitue, selon la théorie de R. Kaes, lors de l'*analyse transactionnelle*. Cf R. Kaes, op. cit.

⁹⁴⁰ - *Nescafé ou café turc ?*

Marcel: *Je crois, oui... Mais c'est toujours l'éternel problème de savoir pourquoi nous sommes montés en Israël... Lorsque nous avons compris la raison... alors bon... (silence) Il y a une question de... de... (long silence)*

Ainsi, dès le début Marcel rappelle l'événement central de sa vie, l' *'Alyah*, indissociable du souvenir de la Shoah.

2 . Enfant caché, enfant du silence

— *Tu es né quand ?*

Marcel: *Je suis né en 1936. J'avais huit ans à la période de la guerre. J'ai traversé la guerre comme des millions d'enfants. C'est-à-dire, colonie de vacance goy...*

3 . Ni mémoire, ni histoire

— *En tant que caché ?*

Marcel: *Caché, oui... avec l'Eglise, etc. bien entendu... et puis, euh... Je n'ai pas beaucoup de détails. J'aurais peur de truquer ton travail... Non, mais enfin, je crois... Tu vois, il ne faut pas laisser passer l'esprit. La poésie, c'est une très jolie chose; elle a sa place. Tandis que le souvenir historique, quand il n'existe pas... Il faut essayer de se souvenir de ce qui s'est passé... mais c'est tout... parce que je n'ai pas grand-chose...*

Arlette avait le sentiment d'avoir *tout dit* après avoir dit comment son mari était mort. De même Marcel a *tout dit* après avoir évoqué les années passées caché en milieu étranger.

4 . La mère revient... malade, petite femme comme ça

*Pas grand-chose à te dire à part tout de même que ma mère est revenue de déportation comme elle te l'a dit très malade... Ca m'a très surpris de revoir une petite femme comme ça*⁹⁴¹. *Moi, j'avais grandi et bien entendu, je l'avais trouvée plus petite.(...) Quelqu'un est venu dire que mon père, son mari, en fait, avait été fusillé sur le chemin du retour, quelque chose comme ça, enfin ça n'a pas traîné. Et puis c'est tout... très loin de la religion, très loin du sionisme, très loin de tout.(...) Je n'avais aucune fréquentation juive.(...)*

Et la vie étant ce qu'elle est, j'ai rencontré une femme juive, sans l'avoir cherchée. (...) Et quand elle m'a connu: Israël... Israël... Moi, j'avais rien contre, mais... Et puis j'ai dit: "Israël, pourquoi pas ?" Nous sommes montés en Israël, comme beaucoup de gens, en 1970.

Le passage direct du souvenir du retour de la mère à celui de la *montée* en Israël est à noter. Marcel ne mentionne pas l'influence de sa mère sur cette décision alors que, pour Arlette, c'est le récit de sa découverte d'Israël qui a déclenché l'*expatriation* de Marcel. Quant à l'incidence de la Guerre des Six jours, qui sait ?

— *La Guerre des Six jours a compté ?*

Marcel: *La guerre... Euh... oui, à ce qu'il paraît. Tout ça c'est des analyses plutôt intellectuelles. Comment déterminer l'élément qui a joué ou non. Mais enfin, nous sommes montés! Nous avons fait d'abord un voyage d'un mois avec des *madrikhim* (guides) excellents. Un mois magnifique; et ça nous a enchantés. Nous sommes revenus en France en ayant été touchés par le pays c'est-à-dire en aimant le pays comme on aime... comme on aime... comme on peut aimer une femme peut-être!*

⁹⁴¹ - Souvenons-nous d'Orna, lors du retour de Karina sa mère.

Nous avons des commerces là-bas (en France) et nous avons tout liquidé très rapidement... Nous n'arrivions plus à vivre en France. Ça marchait très bien. Ma femme avait son magasin, moi, le mien. Je fais partie de ces gens qui sont venus en Israël sans être poursuivis par des problèmes particuliers. Nous sommes venus parce que... parce que nous aimions ce pays, c'est tout... six mois après nous étions là. Merkaz klita (Centre d'intégration) et ainsi de suite... bonne 'Alyah.

5 . Israël: malheureux ceux qui s'en excluent

— *Mais, d'après ce que tu me dis, c'est quand même lié à... au passé ?*

Marcel: *Certainement... C'est lié à tout, bien entendu... Je voudrais t'aider dans tes rapprochements; il faut quand même que tu en aies pour ta thèse... Mais... moi, personnellement, quand je retourne en France et que je vois ces gens comme ils souffrent... J'ai un cousin déporté, qu'il faudrait que tu voies à l'occasion. Il a été entraîné ici, puis il est reparti et maintenant il est sans cesse charcuté. Ah! Israël... Israël! Il vit là-bas, mais il souffre une vie épouvantable... C'est toujours: "Ah! j'espère venir en Israël... Ah! Vous en Israël!"*

— *Il rêve de venir là ?*

Marcel: *Je ne sais pas. Peut-être que son rêve est de rester en France. Disons que c'est très difficile d'essayer une conversation avec un type pareil qui ne te parle que d'Israël, qui vit en France et qui se dispute avec les bons Français en les entraînant sur un sujet qui ne les intéresse en rien.(...)*

6 . Israël: l'affinité à l'état pur

Israël, on aime ce pays ou on ne l'aime pas... C'est pas qu'on l'aime: on est attiré à y vivre ou non... Toi, avec la psychologie, la sociologie... peut-être... tu vas trouver des explications... Je ne sais pas... C'est intéressant... On peut chercher. Celui qui a trouvé avant d'avoir cherché, grand bien lui fasse! Mais à ce niveau là, la yahadouth (l'héritage juif) entre en ligne de compte.

7 . Une judéité longtemps en pointillé; la bar-mitsva, un souvenir sélectif

— *Tu m'as dit que tu étais très loin de tout*

Marcel: *Je ne connaissais rien du tout... Je serais tombé sur une autre femme... J'avais fait ma bar-mitsva parce qu'un copain du lycée, Juif bien entendu, venait me faire ses analyses psychologiques. Il m'invitait chez lui: "Viens, ma mère te fera d'excellents gâteaux", ce qui était vrai d'ailleurs et j'en ai bien profité. Il m'a entraîné à faire ma bar mitsva, mais je préférerais aller jouer sur les bancs du Sacré-Coeur!(...)*

Ma bar mitsva, je l'ai faite, ça m'a amusé... Mon copain était gentil. Tu sais, je crois plus à la gentillesse des gens qu'à tout autre chose. Ça lui faisait tellement plaisir. Alors j'ai été voir ma chère maman. J'avais d'ailleurs dépassé l'âge, j'avais quatorze ans déjà. Je lui dis: "Ecoute, je voudrais faire ma bar mitsva!"... Elle était ravie. Enfin elle me le dit aujourd'hui.(rires) Ça je me souviens très très bien; une gentille bar mitsva, genre déjeuner à la campagne avec plein de petits cadeaux. Ah! tu fais revenir les souvenirs... C'est vrai que dans les colonies de vacances nous avions droit à quelques prières. Ma mère se débrouillait toujours pour nous envoyer à l'OSE (Organisation de secours de l'enfant)... Donc il y eut une influence bien que nous ne pratiquions pas du tout à la maison. Le Pesa'h, ma mère nous entraînait plus ou moins à faire le Seder avec d'autres gens.(...)

8 . Israël, un pays qui choisit ses habitants, les retient ou les repousse

Et tout de même... il faut arriver à penser pourquoi je suis ici. Mon frère, qui était peut-être plus porté sur la question juive, lui, il est resté en France. Il n'est pas attiré par ce pays. Il vient... Mais c'est curieux, comme tous les gens qui ne sont pas attirés par ce pays, le pays les repousse... Ce n'est pas très psychologique mais je t'assure que c'est réel. Le pays repousse certaines personnes et en attire d'autres, il les retient... Le libre-arbitre, je n'y crois pas beaucoup. Il y a plutôt un destin: certains Juifs sont là, d'autres sont ailleurs.(...)

Les frontières soviétiques se sont ouvertes quelques mois plus tôt, les Juifs russes immigrèrent chaque jour par avions entiers. La télévision les montre embrassant le sol à leur arrivée.

Je fréquente un peu le milieu russe... C'est extraordinaire, c'est fabuleux, absolument inexplicable... Bien sûr, on finit par prendre ça comme on prend le soleil ou la pluie. Mais, savoir qu'un million de Juifs russes peuvent venir ici... ça va faire quelque chose de pas mal! Une mentalité différente! Une culture différente! Ils ont une force en eux! Et ils adorent ce pays, d'abord. Et ça, c'est la puissance.

Précisons que l'enthousiasme de Marcel est général en Israël malgré les problèmes posés par cette immigration massive. Qui sait si Marcel ne cherche pas, dans les silhouettes des Juifs russes, quelque membre de sa propre famille ?

9 . Le passé difficile: gommé par Israël: le miracle juif

— *Si tu pouvais quand même rassembler quelques souvenirs, par exemple me dire où tu as été caché.*

Marcel: Je n'ai pas de grands souvenirs... On était dans une espèce de colonie de vacances... pour goyim... Je me souviens que les conditions étaient assez difficiles. Ça oui, je me souviens. Ça ressemblait plus à une maison de correction qu'à autre chose... avec le recul du temps bien sûr... Où les gens avaient une visite toutes les trois semaines peut-être... Et si tu volais une pomme, on te mettait la tête dans l'eau... des choses comme ça... Je me souviens avoir été une fois entraîné dans une sortie avec des parents... Il y a une quarantaine d'années, alors c'est assez vague.

J'étais avec mon frère, puis il est reparti dans une famille, des amis de ma mère où j'avais résidé aussi d'ailleurs. Une femme très courageuse, catholique, qui avait pris le risque... et puis... écoute ça ne fera pas ton heure d'écoute... Je crois que ce qui est intéressant pour toi, c'est de voir comment une génération s'est sacrifiée... non, deux générations (allusion à ses parents et à ses grands-parents) se sont sacrifiées... As-tu vu le problème à ce niveau là ? Comment d'une vieille famille de Russie, qui venait avec leur kaftan et tout ça, qui atterrissent à Paris... pas en France, c'est bien vaste! à Paris et qui deviennent de vrais Parisiens, avec la mentalité parisienne... et puis tout le monde est plus ou moins exterminé. Et tu te retrouves une nouvelle génération en Israël. Je crois que c'est ça le grand truc. Le reste, il n'y a pas grand chose à dire. Ca c'est le miracle juif peut-être⁹⁴². Pour un historien, évidemment c'est court!

10 .. L'impossible dire de souvenirs en creux

— *Tu as quand même bien quelques souvenirs ?*

⁹⁴² - Marcel nous donne l'équation de sa perception de l'histoire familiale, au sein de laquelle il se positionne.

Marcel: *Des petites choses: que ta mère, tes parents sont partis euh... pour fabriquer du savon... Des trucs pareils... Et puis des détails vraiment sans importance... pas grand-chose... très creux... extrêmement vide de sens. On pousse la mémoire à oublier...*

11 .. Israël: Oublier là-bas, être ici, une nouvelle enfance

Non parce que ça n'a pas été particulièrement terrible puisque nous sommes ici... Quand je vois l'enfant de mes enfants... évidemment, ils sont tous plus ou moins gâtés. Ils ont passé une autre enfance.(...)

12 . Les marques, en soi-même, comme sur les autres, repérées aussi dans les textes

— *Alors ton frère et toi, vous n'êtes pas restés tout le temps ensemble ?*

Marcel: *Les derniers temps, je crois... peut-être un mois, j'étais avec lui chez cette personne. Il m'en est resté la prière, le dimanche. Ca m'a quand même marqué parce que j'ai toujours ce fameux problème de faire le signe de croix ou des choses comme ça, qu'on retrouve dans tous les bouquins d'ailleurs (allusion aux études faites sur les enfants cachés). On croit avoir affaire à des souvenirs particuliers, mais en fait c'est tellement commun...*

— *Tu as ressenti des pressions pour la conversion ?*

Marcel: *Peut-être... Il y avait quand même un risque pour cette dame et son mari, des gens très bourgeois, qui avaient la Gestapo dans leur villa. Mais enfin, il y avait une certaine pression... "Bravo!" quand je récitais bien mes prières. Elle aurait été tout à fait ravie au nom de sa religion, de très bonne foi certainement, de me convertir. Le curé aidant...*

13 . Le judéocide, leçon d'éthologie

Ca a permis de voir les choses qu'il ne faut pas faire soi-même. C'est une bonne leçon d'histoire naturelle, d'essayer de voir les erreurs que peut faire l'être humain de toute bonne foi.(...)

14 . L'après-guerre, une vie difficile pour elle, la mère

Mauvaise école, plus dans la rue que dans l'école. Une mère toujours prise par le travail, toujours prise pour savoir où nous allons manger le midi... Une vie difficile... Pour elle bien entendu, parce que nous sommes passés là-dedans...

15 . La judéité: désigné par l'autre

— *Mais tu allais à l'école communale, au milieu d'une majorité de non-juifs.*

Marcel: *Oui! bien sûr, et antisémites aussi. Je m'en souviens... Mais tu sais, on se souvient plus des choses qui vous frappent méchamment et plus rarement des choses qui sont agréables... Ca se traduisait par des réflexions: "Ah! Tu es Juif!" Des choses comme ça. A tel point que ma femme m'a cité le cas d'une gifle à un élève ou à un professeur... Ca a fait scandale... Ca persiste...*

Notons la contradiction: plus haut, les souvenirs *en creux* de l'enfance malheureuse, les souvenirs *en relief*: la *bar mitsva*, mais la réalité: la persistance des souvenirs douloureux

16 . Judéité et judéocide

— *Le mot juif signifiait quoi pour toi ?*

Marcel: *Le mot juif signifiait d'abord qu'en tant que Juifs mes parents avaient été déportés. C'est déjà une signification dans la mesure où je n'en avais pas compris le sens... d'ailleurs*

aujourd'hui non plus... je ne sais pas, peut-être un autre façon d'être humain... une manière détachée du goy... ne fut-ce que l'expression par l'humour, l'esprit. C'était évident dès l'âge le plus... le plus...(...) ça ne te suffit pas ? C'est très très difficile à définir. Tout de même ne jamais se sentir très bien chez les goyim.

17 . Judéité, le monde yiddish

Et puis bien sûr, ma grand-mère parlait yiddish... C'était un milieu juif. On allait voir tonton tous les dimanches. Il y avait quand même un peu de juiverie dans la famille.

18 . Judéité, trop de visibilité

C'est vrai que j'avais bien plus d'amis non-juifs que juifs. Et le seul Juif, ou un des rares, de l'école me dégoûtait absolument. Toutes les occasions pour moi étaient bonnes d'essayer de le frapper ou des choses comme ça. Son comportement me déplaisait singulièrement. Très très désagréable à dire; mais c'est comme ça. Aujourd'hui, je prends ça avec plus de philosophie. Mais quand je vais en France et que je vois les Juifs, je me dis: "Ils poussent quand même un peu!"... dans le sens de s'extérioriser dans un milieu qui n'est pas le leur.

...Quand on comprend que le Juif n'est pas quelque chose de mieux, mais quelque chose d'autre, alors tout est facile... Quand on n'apprend plus aux enfants qu'on est le peuple élu ou alors qu'on est le peuple élu comme tout parent a une petite préférence pour l'enfant le plus "halach" (faible), le plus malingre. Alors là, on est peut-être le peuple élu...

Notons: juif = déporté, déporté = faible; juif = préféré peut-être parce que faible, vulnérable ⁹⁴³.

Mais aussi: juif = désigné comme tel, et sentiment de malaise par rapport aux non-juifs, malaise insupportable, pour Marcel, quand la judéité dépasse une certaine visibilité. Quelle est la part d'un passé bien antérieur à la Shoah et la part de la Shoah dans ce malaise face à une trop grande visibilité ? Le père de Marcel a été repéré, et arrêté, dans la rue, par son étoile. Victime *élue* parmi des passants tout aussi désarmés ?

— *Tu as épousé une femme juive, tu tenais à épouser une Juive ?*

Marcel: *...J'essaie de me souvenir avec quelle jeune-fille juive je suis sorti avant de connaître ma femme... J'étais extrêmement sérieux, d'ailleurs... Il y avait quand même une petite différence... Bien que j'ai l'impression d'avoir été très très goy dans mon enfance. J'ai tout de même l'impression que j'allais dans une direction un peu déterminée, à savoir, la jeune fille juive.*

19 . La judéité: l'amour d'Israël

— *Et si tes enfants épousaient des non-juifs ?*

Marcel: *A priori le problème ne se pose pas (nous sommes en Israël). Et ce serait à discuter parce que l'amour de ce pays... être Juif par le coeur, c'est pas mal! C'est-à-dire aimer ce pays, se sentir Juif dans ce pays, c'est déjà beaucoup!*

20 . La parole dans la famille

— *Ta mère vous a raconté comment ça avait été là-bas ?*

⁹⁴³ - Nous renvoyons à notre réflexion sur la notion de *vulnérabilité*.

Marcel: *Elle m'a un peu raconté. Quand je lui demandais, elle m'a un peu raconté... En gros, elle a sacrifié sa vie de femme pour élever ses enfants.*

— *Et avec ton frère, vous en parlez ?*

Marcel: *Non, non... c'est peut-être de la pudeur. Tu sais, plus on est proche moins on peut parler. Je vois ça avec les enfants...*

21 . Le poison des auto-reproches

Et puis ma mère me surprend parfois par ses réactions: elle va allègrement sur ses 85 ans. Quand elle a appris que j'avais rencontré une dame, elle m'a dit: "Ah! c'est très bien, Marcel, surtout, ne fais pas comme moi, ne restes pas seul, parce que rien ne vaut la peine de rester seul"... Alors, en gros... une vie d'amertume.

— *D'amertume ? Ca ne se sent pas!*

Marcel: *Bien sûr qu'on ne le sent pas: ma mère est capable de s'extasier, de pleurer en lisant "Nous Deux". Je trouve ça fabuleux, absolument fabuleux! Dans une vie de dureté comme la sienne, elle a gardé cet esprit!*

Pour Marcel, sa mère mena *une vie d'amertume*. Or si amertume il y a, elle transparaît beaucoup plus chez le fils que chez la mère. N'y aurait-il pas *transfert* de souffrance ? Il se plaint pour sa mère. A ses yeux, celle-ci s'est *sacrifiée* pour ses enfants alors qu'elle donne surtout l'impression d'avoir fait simplement ce qu'elle sentait devoir faire: cacher sa mère, *sauvée par la penderie*, assumer la vie de la famille en l'absence du père. Elle peut *en rire maintenant* tout en pleurant toujours son mari, mais elle échappe aux auto-reproches. Marcel semble subir le lancinant venin de la culpabilité comme si *à cause* de lui sa mère n'avait pas refait sa vie.

J'essaie de l'entraîner ici, mais c'est difficile... Elle n'a plus grand-chose à faire là-bas. Le temps presse. Mon frère vient la voir, mais il est un peu loin... Ca se fera peut-être, je t'inviterai tout de suite.

22 . Deuxième et Troisième génération: la sortie des séquelles du traumatisme:

— *Vous êtes arrivés quand en Israël ?*

Marcel: *En Janvier 71. Premier voyage en 70, mariage en 58 avec une Juive née à Paris, famille d'origine algérienne, décimée, déportée... tu vois... c'est tout ⁹⁴⁴. Aujourd'hui la boucle est bouclée. Aujourd'hui, je peux envoyer ma fille (Yael, la fille née en Israël, en fait de la Deuxième génération mais présentant des caractéristiques de la Troisième) en Pologne. Le passé est bien passé. Il fait qu'il reste... Le passé, c'est pour les historiens et que ce pays se fasse avec tous ces Russes qui viennent, ces Ethiopiens...*

Tout ça, c'est beaucoup de chance quand on passe à travers. Et l'intelligence n'y est pour rien!

23 . La vue de la douleur, croire malgré

— *Tu parles de chance... tu es croyant ?*

Marcel: *Bien sûr... Mais, c'est facile de dire je suis croyant... avec toutes les questions qu'on se pose tous les jours. Aujourd'hui, j'ai croisé une fillette dans la rue... une canne blanche... C'est... le monde se renverse. Difficile... difficile... Je ne sais pas pourquoi je te parle de cette gamine. Je l'ai*

⁹⁴⁴ - Toujours le même *c'est tout*, par lequel on se pousse à oublier.

vue et il m'est rentré en mémoire... Mince! Je me suis dit... C'est presque impur de dire: "Je suis croyant".

24 . Positionnements dans la famille vis-à-vis d'Israël

— Ton frère vient te voir en Israël ?

Marcel: Tu sais, on s'aime beaucoup, mais c'est quelquefois difficile, très difficile. Parce que ça ne m'intéresse pas d'entamer de discussion. S'il me dit: "Sur le plan politique vous (en Israël), vous avez des ennuis ?" Je lui dis: "Oui-oui, t'inquiètes pas!" (...) Moi, je me permets de critiquer, mais je ne pourrais pas à l'extérieur. J'aurais trop peur qu'ils me croient!

25 . Judéité réappropriée, émoussement des émotions, la construction personnelle

— Mais je te vois avec une kippa, comment s'est fait le retour à la pratique ?

Marcel porte une kippa crochetée multicolore. La taille et les caractéristiques du couvre-chef, en Israël, sont un des indices du style de pratique religieuse.

Si tu veux, je suis masoretti (traditionaliste). Je maintiens les traditions. Je ne voyage pas le Chabbat, je vais à la beyt kneset (synagogue), je mets les téphilin le matin... Mais je ne suis pas un religieux noir avec une barbe. Tout s'est fait en Israël. J'avais des amis très religieux. Au début, je m'accordais d'écrire le Chabbat, si c'était de l'hébreu, puis j'ai porté la kippa le Chabbat, puis je me suis dit: "C'est idiot d'avoir honte, je vais porter la chipa tous les jours"... Et ainsi de suite. On se crée sa propre religion... Je me souviens... Quand j'entrais dans une beyt kneset, dans une shule, là, je tremblais! Je ne connaissais rien, je ne savais pas par où commencer! J'y allais toujours avec un ami... En France, on y allait peut-être une fois par an, pour Kippour. On ne mangeait pas ce jour-là, surtout ma femme; mais peut-être qu'on allait au cinéma... Ma femme a toujours été plus sérieuse. Ici, elle s'est mise à suivre des cours de Talmud Thorah, à introduire la kacherout. Elle voulait Jérusalem. J'étais d'accord! Moi, je serais plutôt aller à Nathania, style plus léger... On n'a jamais eu de discussions sur ce sujet. Pourtant sur d'autres, il y en avait. On était de caractère emporté, mais pour Israël, jamais! Toujours avec le sourire... Il y avait quand même des difficultés, mais enfin...

— Elle était sépharade, toi, ashkénaze, ça n'a pas posé de problème ?

Marcel: Mais c'est un problème de vieux cette histoire-là! Ca existe de l'extérieur!... En France, je me souviens, quand je me suis marié, un type m'a dit: "Ah! tu épouses une sépharade!" Je m'en souviens parce que ça m'avait profondément choqué... une impudicité! Mais ici!... Je sais qu'il y a encore des complexes avec les Marocains, mais laisse venir les Russes, laisse venir les Ethiopiens... tu vas voir!... Je vais quand même t'expliquer: le linge sale qu'on lave en famille (en Israël), je suis quand même persuadé qu'il est plus blanc que le linge que les Juifs de l'extérieur se lavent entre eux. Parce qu'il y a quand même quelque chose de plus naïf, plus naturel, plus... je ne sais pas, ici... Mais peut-être qu'on s'intoxique soi-même. Je ne sais pas. Je sais seulement que si je sors de ce pays plus d'un mois, je suis pressé de revenir. C'est un pays absolument extraordinaire pour ceux qui l'aiment parce qu'il nous aime de la même façon.

Notons le: *ici, en famille*, opposé à un extérieur où se posent des problèmes de vieux

- Marcel perd peu à peu la honte de porter la kippa

- Il apprivoise les émotions qui le saisissent quand il pénètre dans une *shule*. Emotions où se mêlent sans doute l'angoisse, la peur attachée à un lieu associé à judéité-étoile-jaune, le souvenir du

père: sa mère nous l'a présenté comme sensible aux formes de la religion; et sa propre émotion religieuse: en mettant les *téphilin* (phylactères) chaque matin Marcel semble bien exprimer une sensibilité religieuse faite de doutes et d'espérance, mais d'abord de ferveur

- Les diversités juives sources de tensions à l'extérieur se font promesse de richesse

- Israël : perçu comme une vaste famille où le linge sale peut être plus aisément lavé que dans le contexte des vestiges d'une *vieille histoire*

- La lucidité (et la souffrance) face à une réalité israélienne très complexe

- Plus fort que toutes les analyses: la *sensation* de malaise à l'extérieur.

A cet égard, Israël, l'Etat en reconstruction où affluent des Juifs venus des horizons les plus divers, à la fois sous les pressions antisémites et dans l'espoir d'une vie sociale plus juste, évoque certains traits de la *cure transitionnelle* théorisée par R. Kaes.

— *Et pour ceux qui ne l'aiment pas ?*

Marcel: *J'ai mille exemples. J'ose à peine le dire, parce que ça fait un peu métaphysique, un peu poète... Une partie de la famille de ma femme a fait son 'Alyah presque en même temps que nous. Ça ne leur a pas plu: ils sont repartis presque en naufrage! Ils sont repartis en bateau. La mer était démontée... quelque chose de... la famille démontée. L'un est malade, l'autre est parti aux Etats-Unis. Bon! maintenant, ils ont de l'argent, beaucoup d'argent, mais ils n'ont rien d'autre, c'est-à-dire qu'ils n'ont rien! rien!... Ils ont un beau chien! Quand je leur parle, je suis gêné, tant je me sens roi!*

Notons l'association: *mer démontée, famille démontée*; en hébreu, l'immigration en Israël se dit: *'Alyah = montée*, l'émigration se dit: *yeridah = descente*

26 . Israël et réappropriation de la culture française

Quand je suis entré au Ministère des affaires étrangères, je me suis vu avoir du temps: j'ai commencé des études de littérature française et d'histoire. Puis je me suis laissé prendre par un truc qui m'a vraiment intéressé: l'art. Je me suis accroché; j'ai fait ma maîtrise sur Rabelais en me bourrant d'art de la Renaissance et de latin! beaucoup de "chiga'on" (folie) comme on dit ici, beaucoup de choses qui ne servent à rien.(...)

27 . Israël et réappropriation de la culture des générations antérieures

Aujourd'hui, j'apprends le russe.

28 . Le passage par le texte

Et je relis le journal de Kafka qui me plonge toujours dans... Ça m'emballe! J'ai un tempérament à faire les choses pour le "kef" (loisir), pour le plaisir... Je devais faire un doctorat sur Rabelais, mais je me suis mis à aimer la poésie. J'ai toujours un carnet de poésies dans ma poche et j'apprends par coeur Mallarmé, Valéry... C'est le pays qui m'a amené à tout ça.(...)

Nous avons aussi étudié la parachat ha chavou'a (section hebdomadaire du Pentateuque lue à la synagogue) et nous avons des cours de guemara (partie du Talmud) chaque Chabbat; mais la guemara me fatiguait parce que je n'en voyais pas la philosophie... disons que je suis arrivé à un petit niveau.

— *Tu as étudié la Qabbalah ?*

Marcel: *Je ne pense pas avoir de disposition particulière pour ça. Chacun enseigne la Qabbalah et chacun l'apprend, mais ça me semble bizarre parce qu'il faut avoir un cerveau bien nourri pour étudier la Qabbalah... On ne sait jamais, il se peut que j'étudie la Qabbalah, à moins que demain j'apprenne la mécanique... quoique ça m'étonnerait! Mais on voit des choses bizarres ici! J'avais étudié un peu de Qabbalah avec un peintre. Il expose parfois des choses dans le Hall d'Air France, des choses magnifiques... Il y a des gens bizarres dans ce pays. C'est ça qui est fantastique!*

29 . Priorité à l'humain, le questionnement permanent

— *Tes enfants sont pratiquants ?*

Marcel: *Ils font le Qiddouch (bénédictio sur le vin) avec moi... mais à part ça... Nous entrons dans des points un peu délicats. J'ai envoyé mon fils dans la yéchiva des Bney Akiba, mais il n'y a pas trouvé ce qu'il cherchait. Il y a trouvé des choses qui ne lui plaisaient pas: le jeu des faire semblant. Ça l'a plutôt repoussé de la religion.(...) Mais je ne me sens pas plus religieux que lui. Je sais que les critères de la religion sont basés sur le "ma 'açe" (les faits visibles), et tant pis si celui qui voyage le Chabbat peut avoir la foi qui déplace les montagnes. Chez moi, c'est kacher et je ne voyage pas donc je suis religieux et tant pis si je suis un affreux incroyant qui m'efforce de croire! En fait, j'essaie toujours d'éviter les misgereth (les étiquettes). J'ai des amis religieux, des amis non religieux. J'essaie d'éviter de me figer. Tu sais bien qu'à Yom Kippour, on te demande d'aller d'abord t'excuser chez tes voisins pour le mal que tu leur as fait. (...)*

En politique, pareil. Je vote Likoud. Mais qui est sûr de ne pas se tromper ? J'ai des amis à Shalom "Archav.

30 . La génération israélienne: la Shoah (et la judéité) enseignée à l'école

— *A tes enfants, tu leur as parlé de tes parents ?*

Marcel: *Non, non... Je ne me souviens pas... Ça ne les intéressait pas tellement... Ma fille (Marcel répond en parlant de Yael) préférerait aller en Amérique, où elle est allée, ou aller danser... Mais pour la Pologne, je l'ai poussée un peu. Et ça a été une grande chose... pour elle... c'était une occasion... Je me souviens, ça ne l'intéressait pas tellement... Ce serait bien si tu la vois.*

Notons: Le père saisit l'occasion offerte par l'école d'envoyer sa fille cadette (née en Israël) en Pologne visiter les camps d'extermination. Elle lui apparaît comme peu enthousiaste. Il me propose de la rencontrer, tout comme il avait insisté pour que je vois sa mère, disant que lui-même il n'avait rien à me dire. Tout se passe comme si l'échange direct au sujet du judéocide lui était aussi difficile avec ses enfants, avec sa mère, qu'avec qui que ce soit.

— *Et les autres ?*

Marcel: *Ils connaissent par l'école. On leur enseigne. L'histoire qu'on leur enseigne, c'est l'histoire juive... Ils étudient le Tana'kh (la Bible). Qu'ils le veuillent ou non, ils l'ont étudié. Ils ont été élevés dedans. Ici, ça te rentre par les pores de la peau. Tu n'as pas besoin d'explication. Une explication entre et peut sortir, ou être mal digérée. Mais l'air du temps t'amène à penser que tes parents étaient comme ça, que ton père est comme ça, que ton père a déjà sa place au cimetière... mais au lieu que ça se passe dans un ghetto en Pologne ou dans un de ces affreux cimetières, comme j'ai vu en France, où il y a quatre places juives pour cent goy... L'air du temps... Ma fille va sur la tombe de sa mère. La tombe de son père est déjà là... C'est ça la transmission. L'air du temps...*

Tu vas finir par regretter d'être venu m'interviewer!... Tu vas la faire sur la sensation, ta thèse. Tu n'as pas besoin de données déterminées. Quand tu ressens quelque chose... Je te certifie que si tu ressens vraiment, tu l'écriras très bien... Ce que tu as entendu 1000 fois déjà... Comme il a souffert celui-là, et celui-là a été déporté, et cette pauvre femme... ah, celui-là, celui-là, cette pauvre petite femme. C'est trop, c'est trop! trop grand, trop loin, tout trop! Ce qu'il faut absolument que tu emmagasines: il faut que ce soit tout petit pour être capté. Un petit enfant là... Parce que quand on parle d'un million d'enfants morts, tu ne peux plus...

Tu veux encore un petit café ?... Il faudra que tu viennes chez moi, et cette fois, c'est moi qui t'interrogerai un peu.

Tout l'entretien est une esquivance autour de la *pensée de fond* Shoah ou plutôt de la *sensation de fond* qui fait l'*air du temps*. Marcel semble déchiré intérieurement entre sa foi, en particulier en Israël, et le questionnement sur le sens de la souffrance. Les principales causes de son déchirement intérieur peuvent être énumérées :

- Choc de la séparation des parents
- Misères de la vie dans une collectivité aux règles dures
- Judéité malmenée, durant son enfance cachée, par l'atmosphère catholique
- Choc de la vue de sa mère, lors de son retour, méconnaissable
- Malaise indéfinissable durant toute une enfance entre deux mondes étrangers: d'une part une *juiverie en creux*, d'autre par le monde non-juif où il se sent Juif = fils de déportés, '*halach*, faible
- Absence d'un père dont le deuil ne semble pas avoir été perlaboré
- Réceptivité de la charge de souffrance d'une mère perçue comme se sacrifiant pour la famille (en termes freudiens: sentiment de culpabilité d'un fils dont la mère ne s'est pas remariée pour l'élever)
- Mort de sa femme d'un cancer, deux ans plus tôt.

Le choix d'Israël, par Marcel, peut être perçu comme une fuite loin d'un passé fait de souvenirs informulables. Il peut être aussi interprété comme une volonté de se *dégager* de la souffrance en s'engageant dans un amour inconditionnel pour Israël. *Ici*, en effet, non seulement il renoue avec la tradition juive dans ses formes religieuses mais il ébauche un double pont: l'un vers la culture européenne adoptée par les parents de ses parents, celle de la France, l'autre vers les racines russes, celles des parents de ses parents qu'il retrouve grâce à l'afflux d'immigrants, et plus particulièrement, en la personne de celle qu'il épousera en secondes noces. Enfin, le choix d'Israël peut être constaté comme une attirance irrésistible que Marcel justifie partiellement, par la Shoah, en même temps qu'il ne se l'explique pas: son frère, lui, n'a pas été *retenu* par le pays. Peut-être se sent-il *élu* par le pays, tout autant qu'il se sent vulnérable, '*halach*.

Le choix de Rabelais, le maître du Rire autant que de l'intégration des cultures grecque, latine et hébraïque, n'a rien d'anodin dans ce cheminement. Yael nous dira de son père qu'il est le *clown* de la famille.

Marcel a la sensation d'*avoir bouclé la boucle* en envoyant sa fille, née en Israël, sur les lieux où son grand-père fut tué parce que Juif. Par l'intermédiaire de la petite *tsabra* il affronte le passé, accomplit le deuil de son père. Les séquelles de l'enfant caché n'en persistent pas moins: il le dit lui-même, il est *marqué*. Mais ses *marques* sont aussi l'aiguillon d'une quête où le dialogue avec le *texte* est essentielle.

Lors d'une visite, il était question de tout un manuscrit en préparation, mi universitaire, mi pur jeu littéraire, une suite à son mémoire sur Rabelais. Mais il ne parla pas de ce qu'il avait écrit avec sa mère sur Auschwitz.

2 - 2 - Fil chronologique de la vie de Marcel

2 - 2 - 1 - Faits et dates

Marcel n'aime pas parler de ses souvenirs; mais il est prolixe dès qu'il est question d'Israël: l'entretien commence avec le rappel de l'Alyah, l'immigration en Israël, dont la raison, non dite mais clairement sous-entendue, est directement liée à la Shoah.

1936: Naissance de Marcel à Paris. Il a un frère, de trois ans son aîné. Il porte les prénoms français et hébreu du frère de sa mère.

1944: Séparation d'avec les parents, éclatement familial

Marcel est confié à une *colonie de vacance goy* d'abord avec son frère, puis celui-ci quitte la colonie pour une famille d'accueil où il le retrouve à la fin de la guerre. Caché dans une collectivité catholique puis une famille catholique, Marcel se constate *marqué*, marquage inscrit dans une gestuelle, des impressions très corporelles. Il retrouva par la suite dans les *bouquins* des descriptions de ses propres malaises. A ses yeux il a simplement *traversé la guerre comme des millions d'enfants*.

1945: Retour de la mère. Marcel est surpris par sa petite taille. Il ne dit ni quand ni par qui il apprit que son père avait été fusillé.

1950: *Bar mitsva*. Entraîné par un camarade qui l'allèche avec les gâteaux de sa mère, Marcel fait sa *bar-mitsva*. Sa mère lui dit bien plus tard qu'elle avait été *ravie (...)* *ça lui faisait tellement plaisir*.

L'adolescence: études courtes, judéité en veilleuse, et long malaise; Marcel ne semble pas garder un bon souvenir de l'école. Il s'orienta très tôt vers des études professionnelles et apprit la comptabilité. *Mauvaise école, plus dans la rue que dans l'école. Une mère toujours prise par le travail, toujours prise pour savoir où nous allons manger le midi... Une vie difficile... pour elle, bien entendu, parce que nous sommes passés là-dedans...(...)* des réflexions: «Ah! tu es Juif!» *Des choses comme ça.(...) J'avais bien plus d'amis non-juifs que Juifs. Et le seul Juif, ou un des rares, de l'école me dégoûtait absolument. Toutes les occasions pour moi étaient bonnes d'essayer de le frapper ou des choses comme ça. Son comportement me déplaisait singulièrement. Très très désagréable à dire. Mais c'est comme ça. Aujourd'hui, je prends ça avec plus de philosophie.*

Notons:

1° La vie difficile *pour elle*, la mère

2° Le regard entièrement négatif de Marcel pour toute cette période. Il se sent agressé, entouré d'un monde hostile, où il associe ses propres souvenirs à ceux de sa femme. La seule image du Juif qui lui est renvoyée à l'extérieur de la famille, hormis le camarade qui l'a entraîné à faire sa *bar mitsva*, lui *déplaît singulièrement*. L'appartenance juive, dans la famille, n'est traduite que par le yiddish de la grand-mère. Il y a *quand même un peu de juiverie dans la famille* mais c'est le dimanche, et non le samedi, que les visites familiales peuvent être faites: *Et puis bien sûr, ma*

grand-mère parlait yiddish... C'était un milieu juif. On allait voir tonton tous les dimanches. Il y avait quand même un peu de juiverie dans la famille.

Une juiverie très très difficile à définir sinon en termes de déportation, de ne jamais se sentir très bien chez les goyim, d'une autre façon d'être humain,...) l'humour, l'esprit.(...) Le mot Juif signifiait d'abord qu'en tant que Juifs mes parents avaient été déportés.

Retenons l'indéfinissable malaise de Marcel *chez les goyim*, sa sensation d'être *autre*. Sa fille Liliane parlera dans des termes similaires.

1958: Mariage avec Fanny. Marcel, a fréquenté des non-juives autant que des juives. Il dit n'avoir pas cherché à épouser une jeune fille juive qui, de plus est, était née dans une famille elle aussi *décimée, déportée* mais reconnaît qu'il *allait dans une direction* comme inéluctable.

Dès les premiers instants de l'entretien, Marcel n'avait-il pas dit: La vie étant ce qu'elle est, j'ai rencontré une femme juive, sans l'avoir cherchée. C'est ainsi qu'en 1958, il se marie avec une juive née à Paris, famille d'origine algérienne, *décimée, déportée*...

Sa femme et lui tiennent chacun un commerce. La famille s'agrandit. Marcel et sa famille font partie des *juifs de Kippour*. Cependant sa femme semble plus concernée par la religion que Marcel.

1959: Naissance de Catherine - Myriam

1961: Naissance de Liliane - Ida (le deuxième prénom est celui de la mère d'Arlette)

1964: Naissance de Jean - Yohanan (prénoms du père de Marcel)

1970: Voyage en Israël; six mois plus tard, en Janvier 1971: 'Alyah

1971: Naissance de Taly

Janvier 1971: Immigration en Israël

Premier voyage en 70, mariage en 58 avec une Juive née à Paris, famille d'origine algérienne, décimée, déportée... tu vois... c'est tout. Aujourd'hui, la boucle est bouclée. Aujourd'hui, je peux envoyer ma fille (il s'agit de Yael), en Pologne. Le passé est bien passé. Il faut qu'il reste le passé... Le passé c'est pour les historiens et que ce pays se fasse avec tous ces Russes qui viennent, ces Ethiopiens... Tout ça, c'est beaucoup de chance quand on passe à travers. Et l'intelligence y est pour rien!

Marcel semble éprouver à la fois joie, soulagement, et effroi. Quelques-uns, par chance, sont *passés à travers*, dit-il, reprenant les mots de sa mère parlant de sa propre mère. Aux historiens de reconstituer le passé; au *pays*, à tous ceux qui y vivent, de construire le présent. Vivre dans ce pays où affluent en masse des immigrants fuyant l'antisémitisme, en particulier des Russes (dont la venue l'émerveille), *envoyer sa fille* en Pologne, c'est pour Marcel *boucler la boucle* commencée avec le départ de ses grands-parents de Russie.

Il voudrait que sa mère les rejoigne définitivement:

Le choix d'Israël a transformé totalement la vie de Marcel et de sa femme. Celle-ci semble avoir très tôt exprimé son désir de connaître Israël.

1985: Nouveau choc pour Marcel et sa famille: mort de Fanny d'un cancer

Marcel essaie de se consoler à l'idée qu'il a *déjà sa place au cimetière* aux côtés de Fanny. *Mais au lieu que ça se passe dans un ghetto en Pologne ou dans un de ces affreux cimetières, comme j'en ai vu en France, où il y a quatre places pour cent goy... L'air du temps... ma fille va sur la tombe de sa mère. La tombe de son père est déjà là... C'est ça la transmission.*

2 - 2 - 2 - Quelques remarques

a - Le retour à la pratique religieuse

La transformation est très progressive. Marcel n'ose pas immédiatement s'afficher en tant que religieux. Enfin il dépasse sa honte et affronte l'émotion religieuse elle-même: il réapprend les prières.

Dans ce domaine, comme pour la décision d' *'Alyah*, l'influence de Fanny a dû être décisive. C'est elle qui la première va prendre des cours de Talmud; c'est elle qui emporte le choix de Jérusalem quand Marcel préférerait peut-être une ville en bordure de mer.

Cependant si Marcel réussit à minimiser les problèmes d'adaptation à Israël, et d'une manière générale les difficultés du pays, il cache mal sa déception majeure: ses enfants ne le suivent pas dans son effort d'observance des rites.

Ils font le qiddouch avec moi... mais à part ça... Nous entrons dans des points un peu délicats. J'ai envoyé mon fils dans la yéchiva des Bney Akiba, mais il n'y a pas trouvé ce qu'il cherchait. Il y a trouvé des choses qui ne lui plaisaient pas: le jeu des faire semblant. Ça l'a plutôt repoussé.(...)

Le comportement des enfants de Marcel est un fer rouge sur son propre conflit intérieur. Il ne peut pas les approuver de s'affirmer autrement que lui et en même temps il sait combien les apparences sont trompeuses. Et souvenons-nous qu'il aurait volontiers opté pour le *style plus léger* de Nathania. Aurait-il adhéré à l'orthodoxie religieuse dans le sillon de sa femme et pour affirmer sa judéité plus qu'en vertu de son propre désir religieux ?

Mais je me sens pas plus religieux que lui. Je sais que les critères de la religion sont basés sur le m'acé (les actions) et tant pis si celui qui voyage le Chabbat peut avoir la foi qui déplace les montagnes. Chez moi, c'est kacher et je ne voyage pas donc je suis religieux, et tant pis si je suis un affreux incroyant qui m'efforce de croire!

Il n'a pas parlé de la Shoah avec ses enfants: il pense que ça ne les intéresse pas, tout comme sa mère pense que sa propre histoire n'intéressait pas ses fils. Mais il se rassure à l'idée que par l'école et l'air du temps ils ont été informés et connaissent l'ensemble de l'histoire juive.

Ils connaissent par l'école. On leur enseigne. L'histoire qu'on leur enseigne, c'est l'histoire juive... Ils étudient le tana'kh (la Bible). Qu'ils le veuillent ou non, ils l'ont étudié. Ils ont été élevés dedans. Ici, ça te rentre par les pores de la peau.(...) L'air du temps t'amène à penser que tes parents étaient comme ça,(...) que ton père a déjà sa place au cimetière.(...) L'air du temps, ma fille va sur la tombe de sa mère. La tombe de son père est déjà là... C'est ça la transmission. L'air du temps.(...)

Et il est très heureux que sa fille ait fait le pèlerinage en Pologne.

b - Les études universitaires, le rejet des étiquettes

En Israël, Marcel se découvre du temps pour entreprendre des études universitaires. Ainsi, devenu Israélien, Marcel peut prendre intérêt à la culture française qu'adoptèrent ses parents. Il en a le temps; il en a la disponibilité intérieure. Il apprend même le latin, découvre l'esprit de la Renaissance, et fait un mémoire sur Rabelais dont il découvre avec ravissement combien il était imprégné de connaissances hébraïques. Parmi les loisirs de Marcel — il me le dira hors entretien — les jeux de prestidigitation ont une place de choix. Sans doute peut-il y donner libre cours à sa créativité et à sa méfiance pour toutes les *misgereth* (étiquettes).

La fête préférée de Marcel serait-elle *Pourim*, où chacun est tenu de porter un masque, brouillant toutes les identités, de boire du vin et de rire au point de confondre Haman, l'incarnation du mal, et Mordékhaï, l'oncle de la Reine qui sauva les Juifs ?

En fait j'essaie toujours d'éviter les misgereth. J'ai des amis religieux, des amis non religieux. J'essaie d'éviter de me figer. Tu sais bien qu'à Yom Kippour, on te demande d'aller d'abord t'excuser chez tes voisins pour le mal que tu leur as fait.(...) En politique, pareil. Je vote Likoud. Mais qui est sur de ne pas se tromper. J'ai des amis à Shalom 'Archav (mouvement militant pour la paix).

c - La question du sens

Israël, le *miracle juif*, peut être dit aussi *le miracle de Marcel*. Marcel s'identifie au pays tout entier, qu'il a adopté corps et âme, sans pouvoir dire pourquoi autrement qu'en personnifiant le pays.

Ce n'est pas très psychologique (explicable par la psychologie), mais je t'assure que c'est réel. Le pays attire certaines personnes et en repousse d'autres, il les retient... Le libre-arbitre, je n'y crois pas beaucoup. Il y a plutôt un destin: certains Juifs sont là, d'autres sont ailleurs.

Il en est que le pays repousse: J'ai mille exemples. J'ose à peine le dire, parce que ça fait un peu métaphysique, un peu poète... Une partie de la famille de ma femme a fait son 'Alyah en même temps que nous. Ca ne leur a pas plu: ils sont repartis presque en naufrage! Ils sont repartis en bateau. La mer était démontée... quelque chose de... la famille démontée. L'un est malade, l'autre est parti aux Etats-Unis. Bon! maintenant ils ont de l'argent, beaucoup d'argent, mais ils n'ont rien d'autre, c'est-à-dire qu'ils n'ont rien! rien!... Ils ont un beau chien! Quand je leur parle, je suis gêné, tant je me sens roi!

Le ton est véhément. Il faudra s'en souvenir en lisant les entretiens de Liliane, qui transpose une véhémence aussi démesurée dans sa critique d'Israël et en lisant l'entretien de Taly, qui reprend à son compte tout l'amour, non sans pointe de dépit, que son père a pour Israël.

Pour Marcel, aimer Israël et en être aimé sont une seule et même force qui s'alimente elle-même: *Ils (les Russes) adorent ce pays, d'abord. Et ça c'est la puissance.*

L'amour d'Israël est, pour Marcel, l'essence de la judéité: *A priori le problème (si l'un de ses enfants voulait épouser un non-juif) se pose pas... et ce serait à discuter parce que l'amour de ce pays... être Juif par le coeur, c'est pas mal! C'est-à-dire aimer ce pays, se sentir Juif dans ce pays, c'est déjà beaucoup!*

Il l'avait dit dès le début de son témoignage, qui pourrait être intitulé "variation sur un miracle": *Je crois que ce qui est intéressant pour toi, c'est de voir comment une génération s'est sacrifiée... non, deux générations (ses parents et ses grands-parents) se sont sacrifiées. Comment d'une vieille famille de Russie, qui venait avec leur kaftan et tout ça, qui atterrissent à Paris... pas en France, c'est bien vaste! à Paris et qui deviennent de vrais Parisiens, avec la mentalité parisienne... et puis tout le monde est plus ou moins exterminé. Et tu te retrouves une nouvelle génération en Israël. Je crois que c'est le grand truc.(...) Ca c'est le miracle juif peut-être.*

Marcel visualise l'arrivée de ses grands-parents à Paris, *avec leur kaftan et tout ça*: une toute autre mentalité, les souvenirs du dernier pogrom, les Livres, les chandeliers de Chabbat... Il voit leurs efforts pour s'intégrer, l'extermination, les nouveaux sacrifices de ceux qui ont survécu et, plus incroyable que *tout ça* le *miracle* de la nouvelle génération en Israël.

L'*incroyable* se révèle ici dans sa double dimension, telle que Marcel nous en livre l'équation: d'une part l'horreur de l'extermination, d'autre part le *miracle* de la régénérescence.

Il semble que dorénavant Marcel s'attache avant tout à lire son destin dans *les petites choses*, les *petits faits anodins* qui sont tous autant des indices lui désignant la direction à suivre dans sa vie. *Il y a eu des petits faits anodins qui ont fait que nous sommes montés en Israël, petits faits* dont il faudra se souvenir en écoutant Liliane nous raconter comment, découvrant les pneus de leur voiture crevés un matin de Chabbat, ses parents décident sur le champ de se mettre à pratiquer selon la stricte orthodoxie.

Le *retour* de Marcel à une judéité israélienne et religieuse lui paraît d'autant miraculeux qu'il sait, et le dit, qu'il est à jamais *quand même marqué*.

Les difficultés ne peuvent être niées, ni celles d'Israël, ni celles de toute vie. Marcel bien qu'*intoxiqué* par Israël, reste un tourmenté; peut-être même les problèmes de la vie sont-ils perçus avec encore plus d'acuité car Israël est une grande famille: *Je vais quand même t'expliquer: le linge sale qu'on lave en famille (en Israël) je suis quand même persuadé qu'il est plus blanc que le linge que les Juifs de l'extérieur se lavent entre eux.(...) Mais peut-être qu'on s'intoxique ? (...) Je sais seulement que si je sors de ce pays plus d'un mois, je suis pressé de revenir.*

C'est facile de dire que je suis croyant... avec toutes les questions qu'on se pose tous les jours. Aujourd'hui, j'ai croisé une fillette dans la rue: une canne blanche à la main... C'est... le monde se renverse.(...) C'est presque impur de dire: "Je suis croyant."

Marcel sans doute se remariera, encouragé par sa mère. Sa plus grande tristesse reste indissociable de la perception du veuvage de sa mère, veuvage dont il connaît toute la tristesse.

Ma mère me surprend parfois par ses réactions: elle va allègrement sur ses quatre vingt-cinq ans. Quand elle a appris que j'avais rencontré une dame, elle m'a dit: "Ah! c'est très bien, Marcel, surtout, ne fais pas comme moi, ne reste pas seul, parce que rien ne vaut la peine de rester seul... Alors en gros une vie d'amertume."(...) bien sûr qu'on ne le sent pas: ma mère est capable de s'extasier, de pleurer en lisant "Nous Deux". Je trouve ça fabuleux! Dans une vie de dureté comme la sienne, elle a gardé cet esprit!

Le récit de Marcel met en évidence la place d'Israël dans sa quête de sens:

- Restauration d'une identité juive vécue désormais comme positive
- Perlaboration du deuil: transmission du souvenir de la Shoah pris en charge par la collectivité; voyage de Taly à Auschwitz avec son école, cimetière juif où la famille peut matérialiser ses pensées pour le défunt
- Regain d'intérêt pour la culture française possible une fois l'identité juive affirmée
- Sensation de vivre dans une *grande famille* où affluent de partout des frères lointains.

Cependant, la communication est loin d'être aisée dans la famille et le problème du *sens* reste entier: *le mot Juif signifiait d'abord qu'en tant que Juifs mes parents avaient été déportés. C'est déjà une signification dans la mesure où je n'en avais pas compris le sens... d'ailleurs aujourd'hui non plus.* Marcel a une approche toute apophasique des problèmes existentiels. Mais si le sens dernier des événements ne peut être connu, raison de plus pour aiguïser ses sens et discerner, dans *les petites choses, les faits anodins, la conduite à tenir dans la vie. Ne m'a-t-il pas recommandé: Tu*

vas la faire sur la sensation, ta thèse.(...) Je te certifie que si tu ressens vraiment, tu l'écriras très bien.

3 — Liliane

3 - 1 - Récit de Liliane: l'attrait de l'autre côté

Liliane me reçoit chez elle, dans un quartier tranquille de Jérusalem. Elle habite une maison qu'elle me dit avoir entièrement rebâti elle-même. L'aménagement en est simple, confortable et d'un goût sûr, dénotant une préférence pour les matériaux naturels et, peut-être à cause du paravent japonais, une sobriété toute nipponne. *J'aime ce qui est beau*, dit-elle. Elle m'avait dit de venir tard, quand sa fille âgée de sept ans, serait couchée.

Si Liliane a le tempérament mobile et nerveux de son père, les grands yeux noirs doivent être du lignage maternel. Le chemisier blanc orné de dentelles et le jeans signalent une sorte de souci désinvolte de l'apparence.

Au téléphone, il avait fallu longuement expliquer le but de la rencontre. Son père n'avait pas donné l'adresse de Liliane aussi spontanément qu'il l'avait fait pour Taly, la plus jeune des filles. Quant aux deux autres: ils n'habitaient pas Jérusalem et puis ils étaient *certainement trop occupés*. Il semblait inutile d'insister.

Le cérémonial du coucher de Carole (notons que le prénom n'est pas hébreu) la fille de Liliane se prolongea. De son lit, elle appelle sa mère plusieurs fois et, finalement, vient voir de quoi il est question. L'entretien proprement dit est long à démarrer. Liliane craint que son français ne soit pas assez bon; craint de ne rien dire d'intéressant. Une fois le magnétophone branché, elle embraie directement sur ses relations avec sa grand-mère.

Le dialogue s'instaure alors aisément mais, comme souvent pour la Deuxième génération, les souvenirs ne s'enchaînent pas s'ils ne sont pas sollicités par des questions. Nous sommes en Israël: le *tu* est spontané. Le ton est souvent véhément. Elle exagère souvent ses propos et n'en est pas dupe. Sans doute observe-t-elle l'effet de ses paroles sur son auditrice tout comme les acteurs sont attentifs à leur public.

1 . Les questions aux grands-parents

Liliane: *J'ai questionné ma grand-mère... par, par...comment dire ? Par curiosité; par curiosité parce que j'ai beaucoup bouquiné sur le sujet et sur Auschwitz. Et comme j'avais en face de moi quelqu'un qui en sort, c'est très intéressant pour moi, vraiment, de la prendre à côté de moi, de m'asseoir à côté d'elle et de lui dire: "Allez! parle, raconte!" Mais jamais, j'ai jamais réussi à pouvoir lui faire revivre disons les choses les plus difficiles qu'elle avait vécues. Elle m'a parlé; elle m'a parlé de la libération surtout: c'était un grand événement... Mais la souffrance, non! J'ai jamais pu. Peut-être, toi, tu as mieux réussi que moi.*

Elle ne m'a pas beaucoup renseignée... Et puis c'est toujours dans des situations familiales: on n'a pas vraiment la possibilité de se parler. Ça demande beaucoup de temps, beaucoup de patience; et il y a toujours un repas ou une chose entre les repas.

Dès le début Liliane se déclare *curieuse*. Elle veut savoir. Mais elle ne demande pas un exposé historiographique. Elle voudrait avoir sa grand-mère quelques instants pour elle seule, en face à face, pour percevoir, à travers ses paroles et la proximité de la présence, le vécu même de celle-ci,

ses émotions, ses affects, sa souffrance. Les années de déportation de sa grand-mère lui échappent tant qu'elle n'a pas pu voir de ses yeux, toucher de ses mains *les choses difficiles* vécues par celle-ci. Peut-être Liliane aimerait-elle non seulement que sa grand-mère revive devant elle son internement à Auschwitz, mais participer à ce lieu d'où celle-ci est une des rares à être revenue. C'est comme si elle se posait la question: *comment peut-on avoir souffert tout ce que j'ai lu dans les livres et être là, devant moi, une simple grand-mère ?*

2 . L'enfance: le vague sentiment d'être *un peu en dehors* de la société

— *J'aimerais qu'on reprenne depuis le début: tu m'as dit que tu étais née en 1961, à Paris, tu m'as dit que tu n'avais pas de souvenirs d'enfant liés à la Shoah. Quels sont tes premiers souvenirs d'enfance, en France, liés au judaïsme ?*

Liliane: *Je n'ai absolument aucun souvenir de judaïsme en France. Pour moi, le judaïsme a commencé ici. La seule fête, peut-être, c'était Kippour; mais ce ne sont pas des souvenirs très forts. Le judaïsme que j'ai vraiment ressenti chez mes parents, c'est ici. Ça a commencé en Israël, au Merkaz Klita (centre d'intégration des immigrants).*

— *Est-ce que tu peux te souvenir quand tu as pris conscience que tu étais Juive ?*

Liliane: *Je pense que je me suis toujours sentie Juive; parce que même à l'école, je me sentais Juive; ça je me le rappelle, dès l'école maternelle. Je me rappelle que j'avais une copine arabe et, toutes les deux, on était différentes des autres. Je pense que j'étais la seule Juive de la classe et qu'elle était la seule Arabe... Peut-être qu'il y en avait une autre. Mais on était vraiment la minorité et on était toujours ensemble, très bonnes copines. Donc, juive, je me suis toujours sentie juive, ça oui. Mais je ne sais pas d'où ça venait... Bien sûr c'était de la maison... Mon sentiment était comme celui de quelqu'un qui est dans une société et qui se sent un peu en dehors de cette société. La seule raison, (de ce sentiment) c'était bien le judaïsme.*

— *Qu'est-ce qui te différenciait ? Puisque tu dis que le judaïsme, dans ta famille, ce n'était pas grand chose ?*

Liliane: *Absolument rien! A part la race, absolument rien. Je ne peux même pas dire que le judaïsme était dans la maison puisque je ne me rappelle pas des fêtes juives. Je me rappelle de Noël. On fêtait Noël. Ça, c'était merveilleux, avec l'arbre, le sapin, les cadeaux tout! J'adorais cette fête! Il y avait tout, avec toute la famille. Ça je m'en souviens! C'était... quand on attend quelqu'un, l'attente d'un Dieu, de papa Noël, non même pas d'un dieu! de papa Noël sans religion... Des fois, quand je voyais un pigeon, je me disais, comme tous les enfants à Paris, ah! ça doit être lui ! C'est sûrement lui déguisé en pigeon! Mais la sensation d'être Juive, c'est depuis l'âge de 6 ou 7 ans...*

Puis il y avait la galette des rois... (silence)

La judéité de Liliane, en France, se signale par le vague sentiment d'être dedans et dehors la société environnante. Elle ressent une différence, qu'elle sent commune à la petite camarade arabe, ce qui lui permet d'évoquer une différence raciale, mais elle ne peut préciser la nature de cette différence sinon en se sentant comme en décalage par rapport au grand nombre.

Liliane (songeuse): *Mais de toutes façons, maintenant que je connais les deux côtés... C'est tellement difficile de suivre toutes ces fêtes juives. Vraiment, c'est très difficile parce qu'il y en a tellement et chaque fête a ses lois: comment respecter, comment manger, comment boire... Alors quand tu te trouves dans un autre pays, c'est beaucoup plus facile de prendre les coutumes du pays. Mais dans notre famille, il n'y avait pas de religion, ni christianisme, ni judaïsme.*

3 . La judéité, pendant l'enfance: une différence indéfinissable

— *J'aimerais que tu m'en dises un peu plus sur ce qui te reliait à ta petite camarade Arabe.*

Liliane: *Je me sentais très proche. On était comme des soeurs; on avait le même problème.*

— *Vous en parliez ensemble ?*

Liliane: *Non... mais comme elle était Arabe et moi Juive, c'était une camarade, une camarade de combat. Parce que c'est difficile dans une classe: quarante gosses. Les gosses sont méchants, quand on est petit on est très méchant, les insultes, les machins...*

— *On t'a traité de... (Liliane anticipe)*

Liliane: *Je suis sûre que oui... même si, non. Moi et mon amie... l'imagination... j'avais toujours l'impression d'être en dehors, même vis-à-vis de la maîtresse. Pourtant j'étais une très bonne élève. Ça n'a rien à voir. Je sentais la différence... J'étais différente, c'est tout.*

— *Tu as un prénom hébreu ?*

Liliane: *Ida. Quand je suis arrivée en Israël, on m'a appelée Ida. C'est le nom d'une arrière-grand-mère qui est morte. Après, j'ai arrêté parce que je n'aimais pas du tout ce nom.*

— *Quand tu étais enfant, tu savais que tes grands-parents venaient d'ailleurs que Paris, ça jouait dans ton sentiment d'être différente ?*

Liliane: *Non, pas du tout. Ce sont des choses que tu acceptes comme ça. A cet âge-là tu ne te poses pas de questions de ce genre. C'est plus tard que tu te poses des questions sur le temps, sur le comment ça s'est passé dans l'histoire*

— *Et avec tes frères et soeurs, tu parlais de ce sentiment d'être différente ?*

Liliane: *Non. C'est des choses que tu oublies une fois que tu es à la maison. Tu continues ta vie, tu continues ta journée. Ma fille, dès qu'elle arrive à la maison, elle me raconte peut-être, mais on ne fait pas... Ce sont des choses qui arrivent. Pour moi, c'est une situation que je ne pouvais pas changer. Si tu as le choix, tu changes de classe, tu changes d'école. Mais si tu n'as pas le choix... donc il fallait continuer avec tout l'ensemble. C'est tout.*

4 . Un petit reste de judaïsme: Kippour

— *Tu m'as dit que vous célébriez Kippour, qu'est-ce que vous faisiez ?*

Liliane: *On allait à la schule (la synagogue); on était habillé en blanc.*

— *Tes parents jeûnaient ?*

Liliane: *Je pense que oui... Je n'ai pas beaucoup de souvenirs alors je ne suis pas la personne qui peut te répondre.*

— *Alors comment s'est faite l'évolution ?*

Liliane: *Je ne m'en souviens pas... Mes parents sont venus ici faire le tour de tout le pays avec un groupe de touristes et je pense que là, ils ont fait la connaissance d'un très bon copain qui les a vraiment accrochés au pays et à tout ça. Ils avaient fait un tour fantastique; c'était un très beau pays, du soleil, le ciel bleu... Une fois arrivés là, il y a eu beaucoup de changements: la langue, tout... Mais la France, jusqu'à maintenant, je ne me suis jamais sentie attachée à la France.*

— *Tu ne t'es jamais sentie Française ?*

Liliane: *Ah non! Pas du tout, non, non! J'ai pas du tout senti de changement de nationalité. Il n'y a pas vraiment de différence...*

— *Et maintenant, tu te sens plutôt Israélienne ou plutôt Juive ?*

Liliane: *Je suis Juive, bien sûr, mais ça ne limite ni ma pensée, ni mes idées, ni mon envie de voyager n'importe où, n'importe quand, avec n'importe qui... Ca ne me pèse pas comme ça me pesait il y a vingt ans... Aujourd'hui, je connais le judaïsme, je connais l'islam, je connais le christianisme, je connais le bouddhisme, l'hindouisme, je connais beaucoup de religions, et je n'ai pas plus de problèmes avec ma religion qu'avec n'importe quelle autre religion. Je suis Juive, d'accord, j'ai mon histoire, l'histoire de mon peuple, ça m'appartient; mais ça ne m'enferme pas par rapport à ce qui n'est pas Juif.*

La judéité, réduite longtemps pour Liliane à une vague sensation d'être différente du grand nombre et qui lui pesa durant toute sa scolarité en France, semble être devenue vingt ans plus tard (Liliane a vingt-neuf ans) la possibilité de franchir toutes les limites. Elle peut s'affirmer Juive tout en se permettant toutes les infractions aux observances (qui sont aussi les injonctions parentales explicites depuis l'arrivée en Israël) parce qu'elle s'en émancipe en connaissance de cause. En France, aucune pratique n'était observée, mais la judéité lui pesait à la manière d'un membre absent. Dorénavant, elle peut s'aventurer dans n'importe quelle sphère de l'humanité sans souffrir de cette identité qu'elle revendique de définir elle-même. Dans la violence de ces affirmations affleure cependant la révolte contre les injonctions parentales.

5 . Recherche d'autres sagesse

— *Tu as étudié d'autres religions ?*

Liliane: *J'ai étudié beaucoup d'autres religions. J'essaie toujours d'étudier autre chose. Bien sûr que ça m'intéresse. Bien sûr!(...)*

6 . Le retour imposé par les parents, la révolte

Parce que j'ai eu beaucoup de problèmes... On va sauter un peu d'ailleurs... avec la religion qui m'a été imposée par mes parents. A un certain moment, ils ont décidé d'être 'hozerim Be Techouvah. Bon, pendant un certain temps, ça a marché; j'étais jeune. Puis, ça n'a plus marché... Je ne pouvais pas, c'était trop... Ca me limitait trop. C'était trop de limites. Et en plus, par mon caractère, j'étais ouverte à toutes sortes de sociétés. Mes copains étaient de toutes les sociétés, de toutes les religions. Ca me suffoquait doucement. Je suffoquais avec tout ça. Bon, alors j'ai tout cassé! Les règles, les normes familiales, tout ce qui m'entourait.(...)

7 . La quête

Et c'est comme ça que j'ai commencé à rechercher, à m'intéresser à d'autres religions pour connaître ma religion, bien sûr, mais aussi pour voir comment les choses sont, plutôt que comme les gens disent qu'elles sont.

J'ai commencé bien sûr par le judaïsme. Et c'est fantastique! mais pas du tout comme on l'enseigne ici. Ici, quand tu entends les religieux, ça te donne une sorte de personnage qui n'est pas la religion. Je ne suis pas une experte, je ne suis pas un rabbi, mais dans ma façon de voir les choses, la religion apparaît comme totalement autre. Ce qui fait que je me sens beaucoup plus religieuse que mon père. Il faut pas lui dire!... Il sait que je ne mange pas kasher, il sait tout ça, mais je me sens quand même très religieuse juive et rien d'autre. Voilà!

Liliane vient de faire une véritable déclaration d'identité par laquelle elle exprime à la fois sa révolte contre des contraintes religieuses que ses parents ont voulu lui imposer et la réappropriation de la religion juive selon une modalité qu'elle estime être plus authentique que celle de son père.

Ainsi se positionne-t-elle dans le lignage en termes de rivalité et de provocation dissidente, en particulier avec son père. En extrapolant son positionnement, elle s'affirme comme *plus* religieuse-juive que ses parents puisque d'une religion qui n'a pas besoin de formes pour se prouver qu'elle existe.

— *Comment tu as appris ?*

Liliane: *Pour apprendre, il faut trouver quelqu'un qui s'intéresse de la même manière que toi. J'ai connu quelqu'un de très intéressant, qui avait beaucoup de knowledge. Il était en pleine étude; alors j'ai étudié avec lui.*

— *Qu'est-ce que tu étudiais ? Le Tana'kh ? Les dinim ? (la Bible, les lois religieuses)*

Liliane: *Tout ça et bien plus loin, bien plus. Des bouquins qui ont été écrits pour expliquer la religion, des livres qui se rapprochent de la Qabbalah. Beaucoup... Mais qui ne m'ont pas rendu folle comme les gens disent: "attention! c'est intouchable!" Des livres extraordinaires, fantastiques. Des livres qui expliquent comment tout a commencé: la création du monde, la continuation de l'être humain... et tout ça, ça appartient aux Juifs. Mais là, il n'est pas écrit: "mets une jupe, pas de pantalon!" Et ça, c'est la différence! Ca m'a beaucoup attirée.*

Liliane n'a pas craint de s'aventurer dans des lectures qui sont dites, parfois, dangereuses pour l'équilibre mental ou pour la foi. Marcel est resté réservé vis-à-vis de la Qabbalah.

— *Alors tu lisais le Zoar, Sha'arey Ora ?*

Liliane: *Oui, de très beaux livres, et très faciles à comprendre quand on veut vraiment.*

— *Tu avais quel âge ?*

Liliane: *Dix-neuf ans.*

— *Et ça ne t'a pas donné envie de pratiquer ?*

Liliane: *Non, pas du tout! Ca m'a fait comprendre que pour être vraiment religieuse, je n'ai pas besoin de pratiquer. Ces derniers temps, j'ai rencontré beaucoup des 'hozerim Be Techouvah. C'est une période où les gens cherchent quelque chose. Je les regardais faire, je les entendais parler, je comprenais tout. Mais ça m'avait l'air... Bon! c'est très bien pour eux; mais je n'ai pas besoin d'être "hozeret Be Techouvah pour comprendre tout ça. J'ai l'impression de comprendre vraiment la religion et ce n'est pas du tout pratiquer de la manière israélite... Si mon père m'entend, il me tue!*

8 . Les bougies de Chabbat: pour sa mère, pour sa fille

— *Je suis quand même étonnée que ça ne t'ait pas poussée à pratiquer... le Chabbat, le Qiddouch...*

Liliane: *J'allume les bougies de Chabbat. D'abord, j'aime beaucoup les bougies... et deuxièmement, quand ma mère est morte — elle est décédée un samedi matin — bien sûr j'étais avec elle et elle était déjà... comme une personne avant de mourir... La journée d'avant avait déjà été une journée très différente... C'est la même personne, c'est les mêmes lèvres qui parlent mais ce sont des mots très spéciaux; le ton de la voix est différent... (Liliane revisualise toute la scène, sans affect particulier, comme entièrement, intensément, tendue dans l'observation des dernières minutes passées auprès de sa mère mourante) Et... et... elle avait grand-grand besoin d'allumer ses bougies le vendredi; et elle a réussi à allumer ses bougies du vendredi et après, elle est complètement tombée dans le coma. Alors j'aime les bougies peut-être aussi pour ma mère et peut-être aussi pour moi, et peut-être aussi pour Carole... Et pourquoi pas? Les bougies, c'est une femme qui doit les allumer; c'est quelque chose qui est beau, sympathique, sans problème. Pour moi, c'est facile.*

— *Tu les allumes à l'heure ?*

Liliane: *Ah non! (rires) Quand je peux, oui! Mais si je ne suis pas là, je le fais après quand même!*

9 . La tradition religieuse: choix de l'agréable

— *Alors, pour 'Hanoukah, tu dois allumer aussi des bougies ?*

Liliane: *J'allume aussi pour hanoukha; mais c'est pour Carole. C'est la tradition. Ce n'est pas pour moi. Moi, les fêtes ne me disent absolument rien et je suis très fatiguée de toutes ces fêtes. Il y en a trop, et manger de trop, et trop de choses en même temps. Les fêtes, ça vient sans fin... et tu ne sais même plus pourquoi, comment.*

— *Il t'arrive de prier ?*

Liliane: *De prier à ma façon, oui...*

10 . La Shoah: inaudible pensée-de-fond familiale

— *Dans tous ces livres de Qabbalah, tu as trouvé des manières d'interpréter la Shoah ?*

Liliane: *Rien. Je n'ai rien appris sur ce sujet.*

— *Tu te souviens la première fois où tu as entendu parler de la Shoah ?*

Liliane: *Alors là, c'est très difficile... (silence) Je ne peux pas me souvenir... Je pense que tout le temps, j'en ai entendu parler. C'est sûr, c'est sûr!*

— *Quand est-ce que tu as commencé à réaliser ce que c'était ?*

Liliane: (long silence.)... *Je ne sais pas.*

— *Par exemple, ton grand-père, on t'a dit comment il était mort ?*

Liliane: *Je ne m'en rappelle pas. Je pense que oui... Je pense que j'ai dû poser la question à ma grand-mère: qu'est-ce qui est arrivé à ton mari ? Je ne me rappelle pas... On a grandi sans grand-père... Mon enfance, c'est vraiment... Je ne me rappelle pas grand chose.*

11 . Les livres

— *Mais tu m'as dit que tu as beaucoup lu sur la Shoah.*

Liliane: *Oui, ici, en Israël... Et pas seulement ça, j'ai toujours eu un dégoût, un rejet, une haine folle pour tout ce qui est allemand... tout, tout. J'ai eu des amis allemands, j'ai eu des amis de toutes les couleurs, mais je ne pourrai jamais aller en Allemagne. Ca je le sais! Je ne peux pas voir les Allemands, je ne les crois pas, je ne leur donne pas ma confiance; je sais que chaque Allemand que je vois, son père, son grand-père était un nazi.*

C'est une chose qui ne passe pas, même avec le temps. J'ai même été cherché de l'autre côté, j'ai lu des bouquins écrits par des nazis, comment ils sont entrés dans tout ça, comment les choses se sont développées... C'est passionnant! Mais ça ne m'a pas aidé du tout. Pour moi, l'Allemagne, c'est vraiment une terre maudite!... Et il y a des Israéliens qui adorent l'Allemagne: pour eux, c'est le pays le plus beau d'Europe, le plus propre, le plus joli, le plus riche! Jamais je ne dépenserai un dollar en Allemagne!

— *Tu t'intéresses au yiddish ?*

Liliane: *Ni à l'allemand ni au yiddish! Je n'aime pas du tout ces deux langues. Je suis sûre que si je voulais je pourrais comprendre parce qu'on en écoute assez ici. Ma grand-mère parle le yiddish. Mais j'ai un rejet.*

Il y a deux jours, je lisais dans le journal un article sur Mengele: il ne serait pas mort; le squelette qui était soi-disant dans sa tombe ne serait pas le sien... Si j'avais la possibilité de le retrouver, de l'assassiner de mes propres mains, je n'hésiterais pas... Sans me poser de question; ça m'énerve les questions... Une haine folle!

Et pour les Polonais, pareil! Disons que la grande faute était celle des Allemands... des Shoah, il y en a beaucoup dans le monde entier, beaucoup de drames, de désastres, mais ça n'a rien à voir avec la Shoah... C'est la folie, la folie...

Arlette nous a dit plusieurs fois, parlant des nazis: des dingues, des fous.

12 . Israël: le retour des parents à la vie juive traditionnelle

— *Comment s'est passée ton arrivée en Israël ?*

Liliane: *J'étais très contente. J'ai beaucoup aimé. C'était très chaleureux. Au merkaz klita (centre d'intégration pour immigrants), il y avait des gens qui venaient de partout, de tous les pays... Pour les enfants, c'est très facile. Je suis entrée tout de suite dans la société israélienne.*

— *Alors tes parents se sont remis à pratiquer.*

Liliane: *Ca s'est passé au merkaz klita. Je me rappelle très bien: on devait aller à la plage, c'était un samedi et la voiture avait les pneus crevés. Alors ça y est! Mon père qui était toujours en contact avec ce monsieur qui les avait fait venir et qui était très religieux, avec toute son influence... Les pneus crevés un jour de Chabbat! C'est signe qu'il faut devenir religieux! Et d'accord, on devient religieux! Comme ça, subitement! Plus de sorties à la plage le Chabbat! A ce moment-là, ça ne me gênait pas trop parce j'avais douze ans. Ce n'était pas terrible! Mais il y eut d'autres conflits, surtout avec ma grande soeur... Pour ma petite soeur, c'était ouvert: on lui avait fait tout le travail, donc il n'y a pas eu de problème. Mais nous, on a été élevés... C'était dur, dur!*

— *Vous alliez dans une école religieuse ?*

Liliane: *Bien sûr!... C'était affreux, vraiment affreux! Quand tu es né dans une famille religieuse, tu ne te poses pas de question, mais, nous, on s'est révolté. Peut-être parce qu'on n'est pas vraiment Israéliens ? Peut-être parce qu'on est ouvert aussi à d'autres cultures, à d'autres influences. Par exemple, on a beaucoup de copains qui ne sont pas Israéliens, qui viennent du dehors. Et nos copains, ici, sont des Israéliens qui voyagent beaucoup, qui connaissent des langues.*

Liliane semble douter de sa citoyenneté. Elle n'est pas une *tsabra* ; elle n'est pas née en Israël. Ressent-elle, parfois une différence qui la ramène aux sensations de son enfance française. A-t-elle souffert de cette différence tout particulièrement au contact des enfants élevés dès leur premier cri dans une famille religieuse ?

13 . En Israël: La Shoah, l'affaire de tous, réactualisée par les nouvelles guerres

— *Quand tu es allée à l'école, ici, tu as senti une différence avec ceux dont la famille n'avait pas été touchée par la Shoah ?*

Liliane: *Ici ? tout le monde a un passé avec la Shoah. Sauf peut-être ceux qui sont nés là. Ici, c'est difficile de ne pas trouver des gens qui n'ont pas de passé de Shoah... (silence) Le sujet est tellement fort que même si toi ou ta famille n'a rien à voir, même si tu viens d'Afrique du Nord ou d'Irak, tu ressens... C'est un fait qui appartient à tout le monde. Parce que, quand tu fais des connaissances, ici, ou bien c'est ton frère qui a été blessé, ou ton mari... Ah, j'ai perdu mon mari à la guerre!.. Chacun a son histoire. Vraiment chacun. C'est un problème national. (...)*

14 . En Israël: un deuil collectif

Tout le monde vit avec ça. Par exemple pour Yom HaShoah, quand le signal sonne dans tout le pays, tout le monde s'arrête. C'est un jour qui pèse sur tout le monde. C'est très lourd ce jour, même pour celui qui n'a perdu personne.

— *Tu vas au Yad Vashem de temps en temps ?*

Liliane: *Non; je n'y suis jamais allée. Je ne voudrais pas y aller. (silence)... Tout le monde fuit le souvenir.*

Liliane se révolte contre la souffrance, contre la haine, contre les contraintes: ce qu'elle veut, c'est comprendre, par les livres, par les rencontres. Elle est prête à agir (c'est elle qui assiste sa mère lors de ses derniers instants) voire à tuer, mais elle ne semble pas se laisser aller aux larmes.

15 . Israël: actualité des recherches sur la Shoah

— *Tu as regardé le film de C. Lanzmann ? (l'entretien a lieu peu après Yom HaShoah; à cette occasion le film «Shoah» a été rediffusé sur les écrans israéliens)*

Liliane: *Un tout petit peu... Ça m'énerve. Ça ne me dit rien d'entendre des gens pendant trois heures au cinéma. Je préfère les "testimonies" (témoignages) directs, vivants, chaque fois que quelque chose est découvert.*

— *Tu continues à te documenter sur la Shoah ?*

Liliane: *Je cherche, oui, ça me passionne... et ça me révolte, ça me tourmente, ça me fait quelque chose... Je pense que tant que je n'aurai pas trouver quelqu'un que je puisse tuer!... Alors là je me calmerai! (rires) Comme moi, je n'ai jamais eu la possibilité de me venger. Je crois que ma révolte durera toujours. Parce que quand tu es privé de quelque chose sans la possibilité de te défendre, ça te fait quelque chose de très fort. Surtout à moi! Avec mon caractère, je suis habituée à me battre dans la vie... Je crois que c'est ça!.. Alors les musées! Je préfère les gens qui racontent vraiment, directement.*

Dans la rage anti-allemande de Liliane n'y aurait-il pas à la fois la violence réprimée de l'enfant privée de la plage un beau jour de Chabbat et le désir, hérité du père, de venger la grand-mère de la folie nazie ?

En disant sa préférence pour *les gens qui racontent vraiment*, Liliane traduirait-elle pas son désir d'entendre sa propre grand-mère lui exprimer ce qu'elle a ressenti à Auschwitz afin de pouvoir le faire sien, et ainsi s'éprouver réellement en tant que sa petite-fille ? Liliane n'est-elle pas une intruse dans *l'Autre côté*, l'autre planète d'où est revenue sa grand-mère, tant qu'elle n'en a pas suffisamment saisi intellectuellement et ressenti émotionnellement le monde intérieur-et-extérieur de celle-ci, son vécu à Auschwitz.

16 . Témoignages et historiographie

— *Il y a des livres qui t'ont particulièrement frappée ?*

Liliane: *Le livre de Max Gallo m'a beaucoup impressionnée. Ce livre-là: c'est le cortège des vainqueurs, justement du côté nazi. C'est un jeune nazi qui raconte ça et ça m'a donné une autre perspective... Sinon, j'ai lu beaucoup de témoignages de femmes, leurs journées du matin au soir, dures, pesantes, des journées aynsofit (sans fin). J'ai lu aussi des livres sur l'histoire de la guerre, sur le développement des événements.*

Notons l'insistance sur le *côté nazi*.

17 . La question du mal. La mort de la mère

— *Tu crois qu'on peut concilier la Shoah avec la foi ?*

Liliane: *Je n'ai pas de réponse, ça c'est sûr! Personne ne prendrait le risque de réconcilier ça avec une théorie philosophique. Mais sur le mal, je comprends très bien. Par la religion, je comprends très bien le mal, les choses apparemment mal, par exemple, le décès de ma mère, c'était une très grande catastrophe, la plus grande catastrophe de ma vie*

Il faut noter:

- Le mal, pour Liliane, comme pour chacun des témoins ou enfants de témoins, n'est pas une question philosophique: c'est une expérience personnelle. Pour Liliane, le mal, la catastrophe, c'est d'abord la mort de sa mère, ravivée par les morts incessantes en Israël. Pour Taly (nous le verrons), c'est aussi la mort de sa mère, revécue lors de la visite de l'orphelinat Janus Korczak. Pour Marcel, c'est le non-retour du père, et la vue d'une mère qui *se sacrifie* pour ses enfants, souffrance de fond ravivée par la vue d'un enfant aveugle quelques heures avant l'entretien. Pour Arlette, c'est la mort de son mari, fusillé sur le chemin du retour pour avoir le pied blessé.

- Liliane, plus que les autres membres de la famille, a cherché des réponses à la question du mal dans des livres religieux.

Il y a des choses qui se passent... Et puis, il y a des réponses pour tout. C'est pourquoi la religion dit: d'abord, ne te poses pas de question, d'abord tu fais, ensuite, tu poses la question. Parce que tu ne peux trouver la réponse qu'en t'intéressant à la religion; en cherchant, tu arrives...

Liliane fait ici allusion au principe directeur de toute la vie juive: le *Na'açé Venichm'a*, (Nous ferons et nous écouterons), paroles prononcées par les Hébreux au pied du Sinäi⁹⁴⁵.

— *Tu peux accepter certaines choses intellectuellement, mais comment les vivre ?*

Liliane: *Personne ne te dit de devenir un mur, de ne pas avoir de sentiment, de rester sans rire ni pleurer. Pour ceux qui ont vraiment réfléchi à la religion, qui prient toute la journée, qui pratiquent, c'est beaucoup plus facile: tu ne penses à rien sauf à ton Dieu et à tes prières, ça t'aide beaucoup pour tes sentiments. Mais même sans ça, une fois que tu as compris qu'il y a des choses qui ne se voient pas, qui ne se comprennent pas mais qui existent... Il y a des choses que je ne peux pas vraiment comprendre, mais je peux m'interroger sur leur existence...*

Déjà avant la mort de ma mère. J'étais prête pour ça... C'est drôle... Trois ans avant, on m'avait dit que j'allais perdre... C'était d'ailleurs des choses que j'avais complètement oubliées... Quelqu'un avait lu dans ma main et m'avait dit. (silence)... Alors j'étais prête à la regarder physiquement, à m'en occuper, à être très proche. J'ai vraiment été avec elle presque tous les jours.

J'étais la plus proche d'elle d'un point de vue topographique; alors tous les matins, j'étais auprès d'elle à l'hôpital. Et les changements physiques, ce sont des choses de la vie, des choses difficiles à voir. Il faut être prêt pour ça. Et j'ai pu tenir sans difficulté. C'est très triste bien sûr, c'est incroyable, tous ces changements si rapides. Mais toute cette période que j'avais passée à dix neuf ans dans les bouquins sur la religion, sur toutes les religions, m'avait préparée à la vie, aux

⁹⁴⁵ - Au sens littéral, cette phrase exprime l'affirmation d'une obéissance aveugle et inconditionnelle, puisque l'entendement vient après l'action. Si l'on examine le texte, il en est autrement. En hébreu, la racine *Ch M A* (écoute) donne naissance au mot *Ma Ch M A Ou T* et l'injonction devient: «Nous agirons et nous signifierons», ce qui revient à dire: «Nous donnerons un sens à nos actes». M. Dorès, *La beauté de Cham*, Paris, Balland, 1994, p. 30.

désastres, aux combats de la vie. C'est pourquoi je suis religieuse. Je ne peux pas tout comprendre, mais ça m'aide beaucoup. Ça m'a beaucoup changée, ça m'a mis les pieds sur terre, dans le vrai sens, pas seulement le judaïsme, le bouddhisme aussi.

18 . Le passage par l'exotisme

— Avec qui tu as appris le bouddhisme ?

Liliane: Avec toujours la même personne, un ami à moi. En pratiquant un peu la méditation avec des yogis, comme ça se pratique en Israël, des yogis qui venaient en Israël. J'ai pratiqué un peu le yoga, un peu la méditation... Avec un yogi qui était venu pour trois semaines, juste à ce moment là. Un yogi-yogi, avec des ongles longs d'un demi-mètre, une barbe de trois mètres, des cheveux de dix mètres, tout blanc, tout moche... Des ongles de pied... Oh! Moche! Mais super ce mec! Un vrai petit Indien, maigre, pas grand, très sympathique. C'était vraiment marrant. C'était une expérience, rien d'autre. Pas pour nous vendre sa religion; absolument pas! J'aurais fui! C'est pourquoi j'en ai gardé un bon souvenir... C'est drôle, tout s'est passé comme si c'était programmé.

— Et le christianisme aussi t'a intéressé ?

Liliane: Pas vraiment... Je suis arrivée au christianisme... encore une drôle d'histoire. Tu ne vas pas me croire; c'est à écrire un livre... Pendant cette période-là, quand je suis arrivée à toutes les religions, on a rencontré un médium, un vrai médium... Ce n'est pas très juif, c'est une chose que le Tana'kh n'a pas accepté, le christianisme non plus. Ce médium, c'était un gros américain, très moche, très bête. Et il nous a parlé de Jésus. Et, à travers lui, parlait la voix d'un Indien, un Shri-quelque-chose, qui racontait l'histoire de Jésus et disait ce qui s'était passé. Jésus n'avait pas été vraiment tué, qu'il était resté vivant, qu'un ange avait été tué à sa place... Toute une nouvelle théorie. Mais le christianisme ne m'a jamais beaucoup intéressée parce que j'ai beaucoup contre les Chrétiens... Ils ont été très méchants.

— Alors tu t'es davantage intéressée au bouddhisme.

Liliane: Oui, parce que c'est plus gentil et je préfère recevoir des enseignements d'une façon calme, d'une façon facile. Dans le bouddhisme, ce n'est pas comme dans le judaïsme: on ne te dit pas: "Tu as le droit de ça et le reste c'est mauvais". On te dit: "Tu as le knowledge". Parler de connaissance et d'ignorance, ça me convient mieux que de couper en deux: le mauvais, le méchant, l'enfer, et le reste... Ce sont des termes trop durs. Et c'est pourquoi je me suis approchée de cette religion, pas seulement par curiosité.

Notons le besoin de douceur exprimé par Liliane. Tout ce qui peut s'apparenter à un ordre, une interdiction, une menace, un enfermement, la révolte. Elle demande à être apprivoisée et, surtout, à pouvoir mener son combat dans la vie comme elle l'entend. Liliane ne supporte aucune contrainte; question de tempérament, sans doute, mais aussi réaction contre un milieu familial où pesaient le *non-dit* des raisons d'une différence non définissable et qui voisinait avec des absents don le deuil n'avait pas été perlaboré, un milieu familial qui, soudain, en Israël, un pays où affluent des gens de tous les coins de la terre (dès le *merkaz klita*, Liliane côtoie des gens de toute origine) lui impose des pratiques qu'elle ressent comme une brimade.

Alors pendant deux ans, j'ai beaucoup lu. J'allais à Méa Shéarim. Il y a tellement de livres que tu ne sais plus lequel tu cherches. Tu entres pour "Etz Ha'haïm, (l'Arbre de Vie) et tu tombes sur des renseignements sur la création, sur comment les gens sont composés, comment l'âme est attachée au corps... sur... la vie; tu vis, tu t'intéresses. La Qabbalah, c'est vraiment passionnant. Mais ce n'est pas le judaïsme. Ça appartient à l'humanité toute entière.

— *Tu penses qu'un non-juif peut comprendre la Kabbalah ?*

Liliane: *Bien sûr! Comme moi, je peux comprendre la Baghavat Gita... C'est pour tout le monde.*

— *Et ta soeur aînée a fait aussi son enquête dans les autres religions ?*

Liliane: *Pas du tout. On est très différentes. Moi, je suis la sorcière de la famille. Je m'intéresse à l'ésotérisme, aux choses qui m'arrivent, à mes rêves, à tout. A tout ce qui touche l'humanité.*

Rappelons que Marcel lui aussi tient compte de *ces petites choses* qui lui arrivent. Liliane présente bien des points communs avec le caractère de son père.

19 . Ebauche de réconciliation avec les parents

— *Encore faut-il avoir une direction.*

Liliane: *C'est ce que mon père dit. Comment tu peux lire ça et ça ? Prends toi des époques, des thèmes... Non! moi, je suis guidée par les événements de ma vie. Rien d'autre ne me guide et rien d'autre ne m'intéresse. C'est comme ça! J'ai étudié pendant deux ans la Qabbalah et les autres religions, et c'est ça qui m'a remis en bonnes relations avec mes parents... Après des révoltes affreuses, ça m'a été beaucoup plus facile de retrouver le contact, de les comprendre et de me comprendre aussi. Ca m'a fait un grand changement. C'est mieux qu'une thérapie.*

20 . Esquisse de thérapie

— *Ca t'a évité de faire une psychanalyse ?*

Liliane: *Absolument! Mes parents m'avaient envoyée voir une psychanalyste... Elle était tellement con, tellement bête! De toutes façons, tu ne peux pas demander à quelqu'un de te comprendre totalement et toi tu ne peux pas le comprendre totalement. Chacun a sa façon de vivre.*

21 . Le besoin de se libérer, de s'exprimer physiquement

— *Quelles études as-tu faites ?*

Liliane: *Le bac, que je n'ai pas terminé. Hélas! Pour moi, aujourd'hui... J'ai fait beaucoup de danse, du théâtre, du graphisme. De la danse surtout, classique, jazz, danse indienne. J'adore danser. Mais, aujourd'hui, j'ai envie de reprendre des études, d'apprendre le Droit... ou bien peut-être la psychologie, pour les enfants. (...)*

— *Tu es divorcée, tu n'es pas restée longtemps avec ton mari, c'est la religion qui vous a séparés?*

Liliane: *Non! ça n'a rien à voir. Ca a duré un an. Ca n'a pas marché dès le commencement. Au bout d'un an, je suis partie. Il faut que tu comprennes: je n'ai rien contre les religions. Mais je ne veux pas de quelqu'un qui m'impose quoique ce soit. Explique moi, tâche de me convaincre, mais ne m'impose rien. Ce n'est pas contre la religion, c'est contre tout ce qui presse. D'ailleurs, ici, dans ce quartier, il y a des religieux et des non religieux et on vit comme dans une grande famille. (...)*

22 . La créativité, dans tous les domaines

— *Tu habites ici depuis combien de temps ?*

Liliane: *Un an. Cette maison, je l'ai entièrement construite. Il n'y avait que le toit. En un an, j'ai tout terminé. Auparavant, j'ai travaillé dans une compagnie d'assurance; c'était juste pendant le divorce. J'avais besoin de prouver que j'étais capable d'élever ma fille. J'étais dans un bureau de 8 h. à 3 h. Je me suis débrouillée. C'est survivre. C'est naturel. Il n'y a pas de raison de se laisser aller. pour moi, le travail, par de problème, ça marche, j'aime bien ça.*

— *Et maintenant tu travailles où ?*

Liliane: *Là, en bas, chez moi. C'est fantastique. Je suis secrétaire d'une petite association à visée écologique. Je travaille jusqu'à midi. Carole revient de l'école; je me repose, puis je vois des copains, des expositions, toutes sortes de machins intéressants... Une vie très calme, très douce, de rêve. Je ne sais pas combien de temps ça va durer.*

— *Tu disais que tu voulais reprendre des études.*

Liliane: *Oui, j'ai envie, parce que j'en ai marre du travail de bureau. Il faut que je me travaille le cerveau. Ça m'énerve de ne pas le travailler. Je sais que j'en ai la possibilité et ça m'énerve de ne rien faire. J'ai envie de me casser la tête.*

— *Tu as plus envie de travail intellectuel que de danse ou de théâtre ?*

Liliane: *Du théâtre, j'en ai encore fait l'année dernière, et j'ai envie de danser, c'est vrai, et je referai de la danse. Cette année, je n'ai absolument rien fait. J'avais absolument besoin de me calmer. Et puis toute cette construction. Il fallait de l'argent. J'ai été malade, une très grande opération... Très difficile, très difficile. Maintenant, il me faut reprendre quelque chose d'intéressant maintenant que la maison est finie. Il faut que je bouge. Alors, si je peux, je reprends des études.*

23 . Israël: un refuge (un destin) pour les Juifs opprimés... un pays insupportable

— *Tu envisages parfois de vivre hors d'Israël ?*

Liliane: *Peut-être, j'y pense... Parce que c'est un pays insupportable, injuste, très très mal gouverné. Je ne suis pas fière du tout... Pour tous les Ethiopiens, les Russes, c'est leur destin... Mais vivre où ? Ici (quartier jouxtant Jérusalem) c'est le paradis.*

Des fois, je pense à l'Australie. Pourquoi pas? Pourtant c'est une des raisons pour lesquelles j'ai divorcé: mon mari voulait absolument quitter le pays; j'ai dit: "Moi, je n'élèverai ma fille nulle part ailleurs qu'en Israël! Oublie! Oublie moi! Je veux que ma fille grandisse en Israël, libre! Liberté! Le soleil! Ce que je ne connaissais pas à Paris!... Mais aujourd'hui, je me pose des questions.

C'est difficile à vivre: prends Jérusalem par exemple. Il y a toute une partie de la ville où tu ne peux pas mettre les pieds. C'est intolérable! Et les Arabes ressentent ça! Tu ne sais plus ce qui se passe! Tu ne sais plus qui est ton ennemi, qui est ton ami... même la droite en Israël, je ne supporte plus.

— *Et si ta fille voulait vivre ailleurs ?*

Liliane: *Si elle est heureuse, pourquoi pas!*

— *Et si elle quittait le judaïsme, épousait un bouddhiste, un chrétien ?*

Liliane: *Qu'est-ce que je peux faire ? Le tout c'est qu'elle comprenne ce qu'elle fait. Tout vient de la compréhension des choses. Il faut, qu'elle comprenne exactement et pourquoi... si elle reste humaine et ne fait pas de folies, pas de méchancetés. C'est le degré personnel, le degré humain qui m'intéresse, rien d'autre.... J'ai un très grand ami, un athée, un étranger... J'ai fait un voyage, cet été, je suis tombée amoureuse d'un chrétien, nous devons nous revoir... Ce n'est pas sacré Israël pour moi. C'est un grand échec, un grand échec.*

— *C'est une déception ?*

Liliane: *Et comment! Moi, j'ai lutté pour vivre ici. Je croyais en quelque chose. J'étais sûre, de tous mes côtés, de tous mes sens, de toute ma volonté, que c'était le pays, un pays spécial. tout était bon, ou plus ou moins bien, mais que jamais on n'arriverait à des niveaux aussi nuls et inhumains*

en Israël... Des choses que j'ai vues... Je suis devenue... Je ne sais pas...! Je ne trouve pas mes mots... tu es entrée dans un camp de réfugiés de Tsaal ?

— Non

Liliane: Quand j'ai construit cette maison, avec mon entrepreneur arabe, j'ai voyagé à Betléhem pour aller acheter des dalles. Sur la route de Betléhem, il y a un des grands camps de réfugiés fermés par les Israéliens... J'ai vu ça!... Je suis rentrée à la maison, j'étais révoltée... Je ne me retrouvais plus! J'ai dit: «Comment! Il n'y a pas un seul Juif, dans ce pays, qui se révolte contre ce camp de concentration, ici, dans ce pays, dans Israël! Comment peuvent exister des camps pareils ?» C'est incroyable, c'est incompréhensible. Ça ne m'intéresse pas de savoir qui et pourquoi ils sont là! Rien que de voir ces barbelés! De vingt mètres de haut! Et la porte fer qui tourne, comme quand tu vas à la piscine à l'Université, où une seule personne passe à la fois; l'un est entré, le deuxième peut entrer... c'est comme ça l'entrée du camp. Des personnes là-dedans. Des soldats sur les toits, du fer partout... Affreux! un vrai camp de concentration. Et si je peux m'imaginer les camps de concentration qu'il y a eu pendant la Shoah, je vois exactement ça! C'est exactement ça!

Toute cette souffrance que le peuple a vécue, les Juifs, les Juifs, le Yad Vachem, la Shoah, et tout... et des choses comme ça existent dans ce pays même des Juifs! Comment ? Et personne ne peut me donner la réponse, personne, personne. Vraiment, je ne comprends pas. Je sais qu'il y a beaucoup de fanatisme, mais ça ne me donne pas la réponse. Comment ça peut arriver en Israël ?

L'enfermement, les barbelés, la surveillance... Liliane voit Auschwitz quand elle voit un camp de réfugiés palestiniens. Sa révolte est immédiate: l'horreur du camp se greffe sur son incapacité à supporter quoique ce soit qui presse, pression physique comme pression mentale.

24 . Dans la famille, une communication encore difficile

— Ton père ne serait pas très heureux si tu partais.

Liliane: Avec mon père, je n'ai pas encore trouvé le moyen. Nous nous voyons, ça va bien. Mais il y a des sujets qu'on ne peut pas aborder. Nous faisons attention... Avec ma mère, j'avais trouvé. Quand j'avais fait de la danse indienne, elle pensait que j'étais folle. Je lui ai dit: "Attends!" J'ai mis mes clochettes à mes pieds, j'ai mis la musique, elle m'a dit: "Ah, c'est beau!"(...)

— Qu'est-ce que tu aimerais transmettre à ta fille ?

Liliane: La sincérité. Et d'aimer... et qu'elle sache se débrouiller.

Il est très tard. L'entretien a été plusieurs fois interrompu par Carole. Une fois terminé, Liliane se lève d'un bond, ouvre la Radio, allume une cigarette. Un jazz tonitruant éclate dans la pièce. *Seulement quelques minutes!* dit-elle et puis, on écoutera la bande. Elle voulait se réécouter. Sans doute se sait-elle comédienne et était-elle consciente d'avoir pris goût au feu de ses propos. En fait, elle est prête à raconter encore et passerait bien la nuit à parler d'elle. Nous réécoutons quelques échantillons de son témoignage. Puis nous nous quittons. Elle ne demande pas la copie de la cassette. Sans doute cette soirée est-elle au compte de ses nombreuses expériences qui sont autant des étapes dans la découverte de l'autre en elle.

L'entretien avec Liliane est symptomatique de l'étape de la révolte doublée de curiosité, d'un existentiel besoin de voir et comprendre ce qui est autre qu'elle, ou qu'elle ressent comme étranger. Dotée de dons multiples: vivacité intellectuelle (elle était la première en classe), capacités artistiques (théâtre, danse, dessin). Son refus de toutes limites, de toutes contraintes extérieures,

l'ont empêché de réaliser encore son potentiel. L'aménagement de sa maison, d'un *lieu* où elle puisse se rassembler a été essentiel. Elle le dit: elle avait besoin de *se calmer*, de se trouver.

Contre quoi se révolte-t-elle ? Contre tout. Significatif, à cet égard, ce qu'elle souhaite à sa fille: la sincérité, l'amour, savoir se débrouiller. L'arrivée en Israël avait été d'abord une découverte merveilleuse: le soleil, les rencontres de toutes sortes, la sensation de liberté. Elle n'était plus la petite fille souffrant d'une différence indéfinissable. Mais, alors qu'elle est en pleine adolescence, ses parents décident d'adopter des lois religieuses à la rigueur desquelles eux-mêmes n'étaient pas préparés. S'il est impossible de parler pour la mère de Liliane, pour son père il est manifeste qu'il y eut une longue période d'hésitation, et que la question n'est pas vraiment close.

Liliane semble avoir hérité:

- De la souffrance (transformée en rage) de son père, quand il était enfant, face à sa mère blessée et qu'il ne pouvait venger: tuer un nazi, voilà ce qui la calmerait, lance-t-elle.

- De l'esprit curieux de son père, dont on sait la grande ouverture intellectuelle, le goût pour les tours de prestidigitation.

Liliane, du fait de vivre en Israël, participe du deuil collectif de la Shoah. Mais elle-même n'a pas encore touché la tristesse du deuil, en particulier de la *catastrophe de sa vie*, la mort de sa mère. Elle dit avoir été préparée à la voir mourir par toute sa recherche dans l'ésotérisme; elle a réellement observé, avec *curiosité*, les derniers instants de sa mère, bloquant tous ses affects, de manière analogue au comportement de nombre de déportés qui, une fois réalisée l'horreur du monde dans lequel ils se trouvaient, se positionnaient, par réflexe de survie, en *curieux* de ce qui les entourait.

3 - 2 - Fil chronologique de la vie de Liliane

3 - 2 - 1 - Faits et dates

1961: Naissance de Liliane à Paris

Elle est la deuxième fille la famille. Un garçon naîtra trois ans plus tard, puis, en 1971, en Israël, une fille. L'enfance est celle d'une petite parisienne dont les meilleurs souvenirs sont les fêtes de Noël. La scolarité semble avoir été troublée par la sensation vague, indéfinissable, et que Liliane relie à sa judéité, d'être différente des autres camarades de classe; sa meilleure amie était une petite Arabe, sans doute pour participer d'une différence analogue. Kippour, seule fête juive célébrée par la famille, selon sa mémoire, se réduit à une visite à la synagogue, vêtue de blanc

Tout en ayant l'impression d'avoir tout le temps entendu parler de la Shoah, elle n'a aucun souvenir s'y rapportant durant son enfance en France. C'est en Israël qu'elle apprendra ce que fut la Shoah et qu'elle tentera d'interroger sa grand-mère.

1970: L'«Alyah familiale

Tout se passe bien jusqu'en 1973. Puis un incident mémorable va bouleverser le rythme de vie familial. Un samedi matin, les parents de Liliane découvrent que les pneus de leur voiture ont été crevés. Ils y voient un avertissement du ciel: le moment est venu de vivre en respectant la Halakha (loi religieuse juive).

Liliane ne donne guère de détails sur les crises qui ont secoué l'atmosphère familiale. Elle supporte de moins en moins les contraintes dues à l'observance des rites. Elle fréquente une école religieuse où de nouveau elle se sent différente de ses camarades. Les études se font dans la

perturbation. Elle les arrête avant d'avoir obtenu son bac et touche à toutes sortes d'activités artistiques.

1980: Quête et révolte

Liliane double ses activités artistiques de toute une quête à travers les livres: livres sur la Shoah, livres sur les religions. Elle s'efforce, sans succès, de faire parler sa grand-mère sur sa déportation. Il est difficile de préciser quand; Israël donne mille occasions de s'interroger sur le passé. Mais elle n'est pas satisfaite des réponses de sa grand-mère. Elle n'a pas réussi à ressentir, à travers les paroles de celle-ci, ce que sa grand-mère avait pu ressentir à Auschwitz. Liliane donne l'impression de vouloir avoir un contact direct avec la réalité des camps.

Elle multiplie les lectures de témoignages ainsi que l'historiographie reconstituant *le cortège des vainqueurs*. L'autre côté avive sa curiosité: elle veut comprendre. *J'ai même été cherché de l'autre côté, j'ai lu des bouquins écrits par des nazis*. Et elle trouve en la figure de Mengele l'exutoire imaginaire de toutes les oppressions qu'elle a subies, elle-même ou par l'intermédiaire de ses parents et de ses grands-parents: *Mengele (...) si j'avais la possibilité de le retrouver, de l'assassiner de mes propres mains, je n'hésiterais pas...!*

Son besoin de comprendre, sa curiosité, la pousse à rechercher des écrits où sont abordés les mystères de la vie, de la création du monde, de la constitution de l'être humain. Avec un ami de son âge, elle s'approche de formes religieuses variées, participe à diverses expériences dont, a posteriori elle ne retient que l'aspect ludique. Cependant, c'est dans la tradition hébraïque, en déchiffrant les textes de la Qabbalah, vieille chaîne de transmission orale de la Connaissance, reçue par Moïse au Sinaï, et qui remonterait à Adam, qu'elle dit découvrir les clés de sa propre religion.

Pour Liliane, ce passage à travers l'exotique et sa plongée dans l'ésotérisme ont été essentiels. D'une part, grâce aux connaissances puisées dans la Qabbalah, elle se positionne dans une *hébraïté* incluant la judéité mais ouverte à l'universel, d'où elle peut faire face à son père; d'autre part, elle pense en avoir reçu la force d'assister sa mère dans ses derniers instants:

1° Elle se sent en mesure de comprendre la religion mieux que ceux qui la pratiquent de la manière la plus orthodoxe (donc mieux que son père) mais qui ignorent la signification de leurs gestes. Elle peut s'affirmer non seulement Juive, mais encore *Juive très religieuse*, un *très* qui n'est sans doute pas sans relation de provocation et de rivalité vis-à-vis d'un père qui a voulu imposer des règles qui la *suffoquaient*.

A deux reprises, Liliane mentionne son père comme prêt à surgir pour condamner sa conduite. Le positionnement de Liliane dans la judéité apparaît, au jour de l'entretien, comme essentiellement en réaction par rapport à son père. Cependant le conflit se présente davantage sous l'aspect d'une rivalité que d'un rejet. Liliane s'affirme comme détentrice de la vraie religion juive.

2° Par la religion, dit-elle, je comprends le mal, par exemple le décès de ma mère, la plus grande catastrophe de ma vie.

1983 (?) : Mariage de Liliane

Ca n'a pas marché dès le commencement. Au bout d'un an Liliane quitte son mari avec sa petite fille. Elle travaille comme secrétaire et réussit l'exploit de respecter les horaires de bureau. *J'avais besoin de prouver que j'étais capable d'élever ma fille*.

1985 (?) : Mort de la mère de Liliane

Liliane dit s'être sentie prête à accompagner sa mère jusqu'aux derniers moments, moments qui furent, pour elle, d'une importance capitale. Dès le début de l'entretien, Liliane nous avait fait part

de sa curiosité, de son besoin, non satisfait, de faire asseoir sa grand-mère à côté d'elle et de lui faire revivre disons les choses les plus difficiles qu'elle avait vécues. Ce qui est autre (dont le monde de la mort) la fascine. Elle a une sorte de besoin existentiel de pénétrer au-delà du monde ordinaire. Elle se présente en tant que la sorcière de la famille, celle qui franchit les limites permises, quitte à risquer d'être tuée par son père. J'ai l'impression de comprendre vraiment la religion et ce n'est pas du tout pratiquer de la manière israélienne... Si mon père m'entend, il me tue!

L'accompagnement de sa mère jusqu'à son dernier souffle semble amorcer une triple réconciliation:

1° Avec sa mère

Sans entrer dans les détails, elle s'y refuse, Liliane évoque ses conflits avec ses parents, qui se soldèrent par un échec au bac et des ennuis de santé. Certes, ses études de la Qabbalah et des autres religions, c'est ça qui m'a remis en bonnes relations avec mes parents... Après des révoltes affreuses, ça m'a été beaucoup plus facile de retrouver le contact, de les comprendre et de me comprendre aussi. Cependant, l'harmonie ne semble pas s'être faite facilement. Avec son père, la communication se révèle loin d'être paisible. Avec ma mère, j'avais trouvé. Quand j'avais fait de la danse indienne, elle pensait que j'étais folle. Je lui ai dit: "Attends!"... J'ai mis mes clochettes à mes pieds, j'ai mis la musique, elle m'a dit: "Ah! c'est beau."

Ayant été, pour des raisons initiales purement *topographiques*, la plus proche de sa mère, au moment terminal, Liliane parachève sa réconciliation en même temps qu'elle donne sens à son statut de *sorcière*: Liliane est celle qui assure les moments difficiles, le passage des *limites*.

2° Avec des éléments de rituel juif qu'elle veut transmettre à son tour à sa fille

La seule pratique rituelle que Liliane observe est l'allumage des bougies. J'allume les bougies de Chabbat. D'abord, j'aime beaucoup les bougies... et deuxièmement, quand ma mère est morte — elle est décédée un samedi matin — bien sûr j'étais avec elle.(...) Et... elle avait grand besoin d'allumer ses bougies le vendredi; et elle a réussi à allumer ses bougies du vendredi et après, elle est complètement tombée dans le coma. Alors j'aime les bougies peut-être aussi pour ma mère et peut-être aussi pour moi, et peut-être aussi pour Carole. Et pourquoi pas ? Les bougies, c'est une femme qui doit les allumer. C'est quelque chose qui est beau, sympathique, sans problème. Pour moi, c'est facile.

3° Avec elle-même

Et peut-être aussi pour moi. Chaque vendredi, Liliane, en allumant ses bougies, se fait plaisir en même temps qu'elle a une pensée pour sa mère et pour sa fille. Elle réintègre la judéité par le lignage matrilinéaire (qui sait si elle n'a pas une pensée pour la fille de sa fille ?), renforce son statut religieux et son identité féminine, face à un père (et peut-être à des rabbins) qui, à ses yeux, connaît moins bien sa religion qu'elle.

En assistant à la mort de sa mère, *la plus grande catastrophe de sa vie*, Liliane est introduite dans le monde de la métamorphose et de la mort, ce monde qui a à voir avec la Shoah qui toujours, *la passionne... et ça me révolte, ça me tourmente.* Initiée à la mort par sa mère, elle accède au monde totalement *autre* d'où sa grand-mère est revenue seule. En quelque sorte, elle aussi a eu sa *catastrophe*, lui a survécu, et peut s'identifier dans la ligne de transmission maternelle, elle qui se sentait en classe, en France, *différente*, et qui s'est à nouveau senti *différente*, en Israël, dans une école fréquentée par des enfants juifs élevés dès leur naissance dans une ambiance traditionnelle.

Par ailleurs elle accède à un statut de marginalité reconnue: ayant tâté à d'autres religions, ayant fait un type d'expériences *pas très juif, (...) que le Tana'kh n'a pas accepté, le christianisme non plus*, elle s'identifie comme *sorcière*, celle qui a affaire avec le monde non ordinaire. Elle donne un statut à sa différence et ainsi, se trouve elle-même, trouve son lieu existentiel. *On est très différentes (les trois soeurs) moi, je suis la sorcière de la famille. Je m'intéresse à l'ésotérisme, aux choses qui m'arrivent, à mes rêves, à tout. A tout ce qui touche l'humanité.* Etant devenue elle-même l'*autre* (la sorcière), à l'appui des mêmes textes hébraïques, elle s'aventure au-delà de toute différenciation: *la Qabbalah, c'est vraiment passionnant; mais ce n'est pas le judaïsme. Ca appartient à l'humanité toute entière.* Un non-juif peut comprendre, *bien sûr! comme moi, je peux comprendre la Baghavat Gita... C'est pour tout le monde.*

1986 (?): Problèmes de santé

Ce ne sont pas les premiers; mais c'est plus grave. *J'ai été malade, une très grande opération...* à propos de laquelle il est inutile de l'interroger; elle laisse deviner qu'elle n'a pas envie d'en parler. Il lui fallut plusieurs années pour s'en remettre.

1988 (?): L'aménagement de sa maison; *des choses que j'ai vues*

Liliane trouve une vieille maison dans un quartier tranquille quelque peu excentré de Jérusalem. Elle prend plaisir à l'aménager, aidée par un entrepreneur arabe avec qui elle découvre ce qu'elle sait déjà, comme tout Israélien: l'acuité du conflit israélo-arabe. *La pensée de fond-Auschwitz* va se superposer à la vue d'un camp de réfugiés palestiniens. Le souvenir de sa vision du camp réveille toute la violence accumulée en elle depuis son enfance. Tout comme elle déchargeait sa véhémence contre l'Allemagne quelques minutes plus tôt, c'est maintenant Israël qu'elle rejette du côté des criminels.

Et des choses comme ça existent dans ce pays même des Juifs! (...) J'ai lutté pour vivre ici. Je croyais en quelque chose. J'étais sûre de tous mes côtés, de tous mes sens, de toute ma volonté, que c'était le pays, un pays spécial. (...) que jamais on n'arriverait à des niveaux aussi nuls et inhumains... Des choses que j'ai vues...

Israël, qui avait provoqué l'enthousiasme lors de sa découverte, Israël que Liliane avait préféré à son mari (une des raisons du divorce aurait été le désir de son mari de s'expatrier): *c'est un grand échec, un grand échec.. (...) Des fois je pense à l'Australie. Pourquoi pas ? Pourtant c'est une des raisons pour lesquelles j'ai divorcé: mon mari voulait absolument quitter le pays. J'ai dit: "Moi, je n'élèverai ma fille nulle part ailleurs qu'en Israël!" (...) C'est difficile à vivre (...) Tu ne sais même plus qui est ton ennemi, qui est ton ami! (...)*

Plus rien ne lui paraît différenciable. Les anciennes victimes seraient-elles devenues bourreaux ?

Elle est prête à envisager refaire sa vie avec un partenaire de toute origine. C'est le degré personnel, le degré humain qui m'intéresse, rien d'autre... J'ai un très grand ami, un athée, un étranger... De même, pour sa fille, l'important est qu'elle comprenne ce qu'elle fait. Tout vient de la compréhension des choses. Il faut qu'elle comprenne exactement et pourquoi... si elle reste humaine et ne fait pas de folies, pas de méchancetés. De là à quitter Israël, il n'en est guère question dans l'immédiat. D'abord parce que le quartier qu'elle habite, c'est le paradis. Liliane aime sa maison; elle s'est organisée une vie agréable. Après des années de tumulte intérieur et de conflit familial, elle avait besoin de douceur. Aujourd'hui, Liliane s'est trouvé un travail de secrétariat qu'elle exécute chez elle. C'est fantastique. Je suis secrétaire d'une petite association à visée écologique. Je travaille jusqu'à midi. Carole revient de l'école; je me repose, puis je vois des

copains, des expositions, toutes sortes de machins intéressants... Une vie très calme, très douce, de rêve.

Plus tard peut-être, cette petite vie tranquille n'aura été qu'une trêve salutaire: Je ne sais combien de temps ça va durer. Liliane désire reprendre des études. Il faut que je me travaille le cerveau. Ça m'énerve de ne pas travailler. Je sais que j'en ai la possibilité et ça m'énerve de ne rien faire. J'ai envie de me casser la tête.

Son besoin *de se casser la tête* rappelle l'intense effort intellectuel de son père après son arrivée en Israël. Lui aussi n'avait pas fait de longues études. Il préférait courir au jardin de Montmartre plutôt que de s'attarder sur les bancs de l'école. Le voilà sur le point d'entreprendre un doctorat, à moins qu'il ne se lance plus à fond dans l'étude du russe.

3 - 2 - 2 - Quelques remarques

a - Les étapes franchies

Liliane fera-t-elle des études universitaires ? Il se peut qu'elle s'y jette avec passion comme elle s'est passionnée pour la danse, le théâtre et l'ésotérisme. Dans le long cheminement par lequel la Deuxième génération se dégage des séquelles du traumatisme de la Shoah, elle a déjà franchi des étapes importantes:

- Etude de l'historiographie de la Shoah
- Début des questions à sa grand-mère
- Détour par l'exotisme, quête de sens dans l'ésotérisme
- Contact avec le monde *autre*, de la mort, de l'horreur, mais aussi de l'étrange, de l'insolite
- Adoption d'Israël comme pays des Juifs, pays *spécial*
- Confrontation avec la réalité d'un pays difficile qui semble trahir ses idéaux et où l'ennemi devient indiscernable
- Réinscription dans le lignage familial où elle se situe comme revendiquant une place de femme où elle assume ses responsabilités de mère juive et, pourquoi pas, de *sorcière*.

b - La révolte permanente

Mais Liliane est toujours en pleine révolte. Révolte contre toute loi et contre son père, révolte sur laquelle se greffe une révolte contre Israël, le *grand échec*, la grande déception. Révolte à laquelle se superpose une sorte de rage anti-allemande qui est peut-être le transfert de l'impuissance d'un père n'ayant pas pu, enfant, venger sa mère de ce qu'elle avait subi et de la blessure mortelle infligée à son père. Haine de l'Allemagne associée au rejet du Yiddish.

A aucun moment de l'entretien, Liliane n'est touchée par la tristesse. Le désir de vengeance est clairement exprimé, Mengele devenant la figure à assassiner. Elle vient tout juste de se trouver un lieu et un rythme de vie où elle reconstruit sa santé. La maladie, l'hôpital, furent sans doute d'autres contraintes insupportables à sa nature indépendante. A bien des égards elle fait penser à Emmanuel, le fils de Léa. Lui aussi, étouffant sous les contraintes et le *non-dit*, avait eu des problèmes de santé. Lui aussi ne supportait pas la violence de l'Etat d'Israël. Lui aussi s'identifiait en tant que Juif mais se déclarait indifférent à la judéité, ou non, de sa future partenaire. La révolte d'Emmanuel, puis sa quête dans la marginalité, s'étaient fondues dans l'élan de Mai 1968. La révolte assouvie, il avait pu entreprendre des études et s'intégrer dans la vie professionnelle. L'installation de sa maison avait aussi été une étape importante. Mais tant qu'il n'avait pas, dans la solitude, fait le deuil de son frère

et de tous les morts dont il était la tombe, il n'avait pas pu renouer le dialogue avec sa famille. Liliane n'en est pas encore là. Elle n'a pas encore entrepris le processus d'intériorisation; de retrait en elle-même, de tristesse qui est un des moments capitaux de la perlaboration du deuil; elle n'a peut-être pas pu commencer le deuil de sa mère, ayant vécu ce décès essentiellement comme le moment qui lui a permis de trouver sa place au sein de la famille. Une place paradoxale, une place *autre* : celle de la sorcière. Or elle dit aspirer à la douceur et au calme.

Liliane a vu le mal à l'oeuvre: la mort de sa mère; mentalement, elle avait une certaine préparation. Elle a revu le mal dans l'association Auschwitz-camp de réfugiés palestiniens. Elle a vu la confusion du bien et du mal puisque les Juifs, censés, à ses yeux, être plus humains que tous les humains à cause des souffrances qu'ils ont subies, en font subir à d'autres. Elle échappe à la sidération par le même mouvement de dégagement hors des contraintes imposées par la loi paternelle. Aujourd'hui, dans son *cadre*, la maison qu'elle s'est aménagée, elle éprouve le besoin de se construire intellectuellement. Connaîtra-t-elle, plus tard, un moment de dépression pour apprendre la tristesse, apaiser sa révolte et se réconcilier avec ses hôtes intérieurs ?

4 — Taly

4 - 1 - Récit de Taly: *C'est pas pour rien qu'il y a eu la Shoah, c'est pas pour rien qu'on est Juif*

Son père Marcel avait insisté: *Tu devrais voir ma fille, elle est allée en Pologne*. Je le soupçonne d'avoir voulu, à travers moi, avoir quelque idée de ce qu'a pensé et ressenti sa fille en arpentant les lieux où sa grand-mère avait souffert de manière *incroyable*, où ses deux grand-pères étaient morts.

Surprise de mon appel — je croyais que son père l'aurait prévenue — elle accepte sans réserve. Un rendez-vous est fixé rapidement, repoussé à la dernière minute de deux jours: Taly part sous peu faire son service militaire, la priorité est donnée aux amis. La rencontre a lieu chez son père avec qui elle vit seule depuis la mort de sa mère. Les autres enfants sont tous indépendants. Brune, belle, Taly a toute la présence chaleureuse et la vitalité des *tsabras*, les Juifs israéliens nés en *Erets*. Sa langue maternelle est l'hébreu et, pratiquant plus souvent l'anglais que le français, elle parle la langue de ses parents avec un fort accent israélien, l'émaillant de tournures hébraïques ou anglaises. La compréhension en est rendue parfois difficile. Elle m'a prévenue tout de suite: *mon français n'est pas bon, je ne sais pas si je pourrai te parler bien*.

Ce n'est qu'à la réécoute que je prends conscience de la gravité profonde de Taly. En face d'elle, l'éclat de son sourire me l'avait voilée.

Trois semaines auparavant, un nouvel acte terroriste a eu lieu dans un quartier de Jérusalem. La jeune fille qui a été poignardée était une de ses amies.

1 . *Je savais mais je ne savais rien*

Taly: *Je ne sais vraiment pas quoi vous dire... Mais enfin, c'était assez important mon voyage en Pologne...* (silence)

— *Comment as-tu appris que ta grand-mère avait été dans les camps ?*

Taly: *Je l'ai su très tard... à dix ou onze ans.(...) Par hasard, tout à fait par hasard. On était en voiture... Tout à fait par hasard... Bon, j'ai toujours su que mes deux grands-pères ont été déportés*

à cette guerre. Mais j'ai jamais su que mon père avait vécu avec des non-juifs, avec des chrétiens, que ma grand-mère avait été à Auschwitz. Ca je l'ai su beaucoup plus tard.

Il faut noter la sélectivité de la parole au sein de la famille: le souvenir des deux grands-pères morts en déportation est gardé. Mais la souffrance n'est pas dite: ni celle de la grand-mère, déportée, ni celle du père séparé de ses parents et confié à une institution d'une culture étrangère à la sienne. Aussi Taly n'a-t-elle pas véritablement réalisé la signification de ces morts.

Elle poursuit: *Je savais que mes deux grands-pères sont morts à cette guerre mais, sauf ça, je ne savais rien. Je savais pas que mon père était déporté aussi et ma grand-mère aussi et la mère de ma mère aussi.*

Le pays où vit Taly a connu plusieurs guerres. Le démonstratif pour *cette guerre* semble la désigner comme la guerre par excellence.

L'usage du mot déporté pour le père et la grand-mère maternelle. Celle-ci fut emmenée en camp de concentration en France, mais put en sortir. Celui-là fut caché dans une institution. Vu les difficultés de Taly pour s'exprimer en Français, le flou de ses souvenirs et la charge émotionnelle, je n'ai pas demandé plus de précisions.

Je savais tout simplement la guerre. C'est tout. Je savais que le père de ma mère, ils ne savaient pas exactement comment il est mort. Il était parti au ma'hané 'avodah (camp de travail), c'est le dernier truc qu'ils ont entendu de lui. Je savais ça, enfant, parce que ma mère me l'avait dit. Mais c'est tout.(...) Plus tard, j'ai entendu les histoires de mon père... des histoires, assez... Je veux dire 'has ve'halylah! (Dieu veuille) que ça revienne pas... Pour moi, c'était... plein de trucs dans les forêts, les blés.

2 . La vie, une succession d'affects

Evidemment que ça a affecté la famille. Mais si ça n'avait pas affecté la famille, il y aurait eu d'autres trucs, parce que c'est la vie.

3 . Cadres du deuil collectif et questions personnelles

— *La première fois que tu es allée au Yad Vachem, tu avais quel âge ?*

Taly: *Treize ans... Avec l'école... C'est assez triste là-bas...*

— *Tu avais fait le rapprochement avec ta famille ?*

Taly: *Non, pas du tout... La première fois que j'ai fait le rapprochement, c'était à Beyt Shemesh. Il y a un monument avec le nom des Français qui sont morts. Ils ont cherché le nom de mon grand-père. Alors j'ai fait le rapprochement, un des premiers rapprochements que j'ai faits. Puis après, j'ai commencé à réfléchir... Pourquoi mon père réagi comme ça ?*

4 . Ici (en Israël) la guerre (le judéocide) devient un truc passé

Mais, sentir la guerre... ici, on ne l'a pas sentie. Si tu questionnes ma grand-mère, on ne sent pas. Je veux dire qu'il faut vraiment la faire aller... C'est du passé, c'est tout.

Notons: - L'insistance sur le *sentir*, déjà noté chez le père;

- Que chez la grand-mère le passé ne se *sent* pas

- L'importance d'être *ici*, également noté chez le père.

Il y avait l'occasion d'aller en Pologne par l'école. Mon père a tout de suite sauté dessus: il faut que tu y ailles. J'y ai été, ça a été très difficile. (silence)

5 . La vue du mal et, l'aggravant: le mal déguisé en objet de consommation

Je n'y enverrais pas mes gosses parce que tu peux en ressortir beaucoup plus... Quand tu vois tout ces trucs... les horreurs qu'on a vues... C'est même pas comme c'était avant. C'est devenu un musée pour touristes.(...)

6 . Le besoin de ressentir

Tu ressens pas. Rien du tout. Si tu ne penses pas, tu ne le ressens pas... C'est un grand musée maintenant, Auschwitz. Le ghetto de Warsaw, il n'y a plus rien. Il y a les tombes de grands rabbins, mais je ne les connais pas. Ca ne m'a rien fait...

Peut-être qu'il faut voir quand même. C'était une semaine difficile, très très difficile... Très fort... Tu te poses plein de questions... Je ne le referai jamais, c'est sûr. Je ne sais pas encore si je le conseillerai à d'autres. Je ne sais pas encore... Parce que c'est toute une machine pour tuer.(silence) On était vingt et un de notre école plus d'autres venus d'autres écoles. En tout vingt-cinq.

— *Des jeunes dont les grands-parents avaient disparu là-bas ?*

Taly: Quelques-uns... peut-être 10%. C'étaient des jeunes qui font partie de la No'ar (mouvement de jeunesse): les Bney Akiba, les Scouts... des jeunes qui se développent, qui cherchent à se développer. Des jeunes pleins d'idéalisme; pas des jeunes qui sortent le soir.

— *Les organisateurs étaient des gens nés ici ?*

Taly: Oui, sauf X. Sa mère habitait en Pologne, et elle avait été prise. Alors il est allé voir sa maison en Pologne. Pour lui c'était très important. Il l'a pris comme un choc et sa fille était avec nous aussi.(...)

Notons le désarroi de Taly: elle est quasiment choquée de ne rien ressentir: *Ca ne m'a rien fait!* Le choc est pour l'autre: c'est un des organisateurs qui *a pris le choc* devant la maison de sa mère. ne rien ressentir, c'est se sentir doublement exclue de la famille de douleur: d'une part elle est physiquement exclue: son corps ne perçoit rien, ni douleur, ni les objets provoquant cette douleur, puisqu'ils ont disparu. D'autre part, elle est psychiquement exclue: affectivement, puisqu'elle n'est pas touchée, et cognitivement, puisqu'elle ne peut pas comprendre ce qui s'est passé (elle se pose des questions). Peut-être même, cette inhibition de la sensation risque-t-elle de la situer, à ses propres yeux, comme un monstre d'insensibilité... face à une autre monstruosité: une machine pour tuer.

7 . Savoir par les livres, connaître par les sens. L'intensité

Je n'attendais rien. Je savais ce qui s'était passé. J'avais lu des livres. J'avais parlé avec des gens qui avaient fait ce voyage. C'était intéressant de visiter un autre pays, de voir une autre mentalité. C'est très fort... Et en Pologne c'est assez spécial: ils n'ont rien. Tu offres une cigarette, du chewing gum... ils te donnent tout ce qu'ils ont pour une clope. Ils sont très simples; ils ne sont pas souriants. On voit à leur visage qu'ils cachent quelque chose derrière. C'est très intéressant... Quand on est arrivé à Treblinka, à Auschwitz, c'était très fort. Maïdanek, c'était le plus fort. Maïdanek, ça m'a choquée. Ca m'a fait réfléchir à tout... Puis quand arrive à Auschwitz, c'est un grand musée.(...) Et tu vois tout le camp, avec les chambres, les lits, plein d'habits, les chaussures... Tu vois ce que la nature a fait en quarante ans... Mais ça clique pas dans la tête parce que ça ne doit pas être.(...) Tu dois penser: "Ah! oui, c'est ça Auschwitz!... Te dire: "C'est ça... Sauf la grande plaque que tu vois quand tu entres et qui dit en allemand: "Vive le travail", il n'y a rien... Il

y a aussi le “tanour” (four) du feu, alors tu t’imagines qu’il y avait du feu, tu t’imagines qu’il y avait des cendres, tu t’imagines un tas de choses, mais tu ne peux plus le voir ils ont tout détruit.

Tu vois plein de pelouses et les pelouses sont si belles! Il y avait plein de soleil ce jour-là! Alors que normalement il n’y a pas de soleil en Pologne. Tout était super beau, un grand ciel bleu, un tas de choses qui te font un superbe plaisir et ça ne clique pas dans ta tête de te dire que, dans les livres d’histoire, il y avait des milliers... le gehenom (l’enfer).

— *Tu veux dire que tu l’as ressenti comme si ça avait été camouflé ?*

Taly: Oui, c’est camouflé... C’est camouflé parce qu’il y a plein de groupes qui viennent de partout, des Japonais... et des madrikhim (guides) qui expliquent toute l’histoire. Ils disent tout; ils disent toute l’histoire, mais ils ne disent rien! Et moi, j’ai vérifié ça. Tu vois des Allemands, des Anglais, des Français... Ils parlent en toutes les langues, et il n’y avait rien sur les Juifs. L’histoire juive, elle n’a pas pris sa place là-bas... Comme il y a plein de Polonais qui sont morts, ils expliquent l’histoire de la Pologne, toute l’histoire du monde, mais pas l’histoire du monde juif. Et c’est assez choquant.(...) Je veux dire: ils arrivent au truc 10 et ils disent: “Ca, c’est les Juifs!” Et ceux qui veulent entrer entrent, font un tour et sortent. En sortant, une personne dit: “Ah! quelle horreur!”

Notons:

1° L’intensité du choc

- Le débordement de l’émotionnel: Taly ne ressent rien (croit ne rien ressentir alors qu’elle est bombardée d’émotion), s’inquiète de ne rien ressentir, est choquée de ne rien ressentir, au sens de verser des larmes, de se percevoir affectée, touchée. Elle est choquée par le contraste entre l’éclat de la nature et la poussière des vestiges. Elle est comme étrangère à ce monde qui fut celui de sa famille.

- Le débordement des structures cognitives: le passé, selon ce qu’elle en avait appris, était figé dans un intemporel. La nature aurait du obéir aux lois de la mort, ne pas se renouveler. La nature se fait menteuse, négatrice de l’événement passé. Elle doit faire un effort d’imagination pour se rendre présent la réalité, passée, de ses grands-parents dans le camp. Elle ne comprend plus. Ses structures intellectuelles sont dépassées.

- Quelque chose de l’ordre d’une frustration proche du chagrin et de la révolte: Taly se sent spoliée des traces du passé de ses grands-parents; comme si la réalité actuelle accomplissait la rupture: *ils* ont détruit même ce qui pourrait la faire pleurer, et la nature s’est ligüée à l’injure du *ils*. Elle souffre de ne pouvoir épancher une douleur, *bloquée* dans un présent colmaté au passé, niant le relief du temps, inhibant toute perspective. Elle se révolte contre la mise entre parenthèses de la souffrance juive, la sienne. Elle se sent spoliée de son chagrin, inhibée ou réduite à un hurlement non exprimé.

- Le rôle de la *curiosité*: Taly est intéressée par la découverte d’une autre mentalité, celle des Polonais. Elle se tient comme sur ses gardes tout en ébauchant une communication (échanges de biens).

- La sidération: Taly est littéralement sidérée dans le sens où elle est en même temps figée sur place par l’horreur que son imagination lui restitue et frappée par la beauté de la nature. Elle est comme face à une beauté stellaire, un espace sidéral, dénués de toute possibilité de communication.

2° Un indice de ressemblance père-fille: *Ils disent tout, mais ils ne disent rien.* A rapprocher des paroles du père parlant de ses cousins: *ils ont tout mais ils n'ont rien;* et encore du *c'est toute l'histoire,* alors qu'il n'a quasiment rien dit et du *c'est tout* d'Arlette.

8 . La méchanceté de l'humanité

— *Tu me dis que ça t'a fait réfléchir. Qu'est-ce que tu penses ?*

Taly: *J'ai réfléchi à Dieu. Je suis d'une famille religieuse, "conservative", alors ça te fait réfléchir à Dieu, à des trucs sur les Juifs, sur les gens. Ça te fait penser que ça peut revenir. Peut-être pas contre les Juifs mais aux Indiens... ça peut revenir parce que l'humanité est méchante... C'est incroyable ce qu'ils ont fait... La tête doit être vraiment... Ça prouve que l'humanité est avant tout méchante.(...) J'ai commencé à avoir peur de la méchanceté. Evidemment, il y a de la méchanceté partout, mais à ce point! Nulle part je n'ai vu à ce point.*

— *Tu es née en Israël, tu n'as jamais vu la paix. Tu as toujours vu la méchanceté, non ?*

Taly: *Ce n'est pas du tout la même chose. Quand un groupe d'êtres humains crée une machine pour détruire, ce n'est pas du tout la même chose que ce tu vois entre Juifs et Arabes. Ils peuvent se tuer, mais ce n'est pas tout une machine pour faire souffrir, mourir.(silence)*

9 . Transmission du choc par contagion

— *Alors tu n'encouragerais pas les gens à faire ce voyage ?*

Taly: *Je ne sais pas. Je ne sais pas... Quand je suis rentrée en Israël, j'ai dit: "Il faut le faire"... Je ne sais pas. Ça peut affecter les gens. Moi, ça ne m'a pas affectée parce que... euh... j'ai vu ce que je voulais voir. J'ai vu, et je n'ai pas ressenti... Il y avait des gens que ça avait affectés, devenant fous... Quand ils sont revenus en Israël, ils étaient dans un état... très très mal... très tristes.*

— *Dépressifs ?*

Taly: *Oui, la dépression était massive pour ces gens.*

10 . Le pèlerinage: une phase du deuil

Ca peut affecter et c'est dommage parce qu'au contraire, il faut voir... il faut... et au pire, quand tu vois, il faut crier, pleurer, dire un tas de trucs...

Taly nous suggère une méthode de transmission cathartique.

11 . Là-bas, un temps et un lieu pour mourir; Israël, un temps et un lieu pour vivre

Mais quand tu t'en vas, il faut te dire: c'est l'histoire; c'est à nous de continuer parce que c'est à cause de ça qu'on est là. J'ai été là-bas. J'ai vu ce qu'il fallait voir. Il y avait des trucs difficiles pour moi plus que pour les autres. Mais, le jour où je suis repartie en Israël, c'était la fin. J'ai voulu parler aux gens (les camarades de voyage ?) en Pologne, mais pour donner nos idées à nous (la famille), pas pour devenir dépressifs, parce que cette histoire terrible, si tu restes avec, tu sors pas. Nous, on est sorti de ça et c'est pas pour rien qu'on est sorti de ça; je veux dire, c'est pour continuer à vivre, à se développer. Si tu restes avec, tu ne peux pas te développer. C'est ce qui est fantastique dans ma famille... Bien sûr, pour mon père, ce fut une tragédie et pour ma mère aussi... Mais, on continue, on se développe.(...)

12 . Le choix de la vie: *se développer*, ne pas s'appesantir sur ses misères (cf Arlette)

Chacun a sa mentalité, son way of life, mais on est une famille très optimiste; bien sûr, tu l'as déjà senti chez mon père.

— *Et chez ta grand-mère aussi.*

Taly: *Et chez ma grand-mère. On est une famille très optimiste. On vit sans beaucoup de problèmes. S'il y a un problème, on vit avec. La plupart des gens que je connais vivent comme ça. Ce ne sont pas des gens qui vont te casser la tête en te disant qu'ils ont mal à la tête. Ce n'est pas ça la vie. Et les gens qui n'ont pas pris les horreurs comme un fait passé, peut-être que ce n'est pas leur faute; ils ne peuvent pas faire autrement. Mais ils doivent comprendre que ça affecte plus qu'eux-mêmes, ça affecte la famille, la génération qui vient et cette génération, elle n'est pas venue pour rien. Elle est venue pour continuer à se développer. Et si tu continues à te casser la tête parce que ton grand-père est mort... et qu'il y avait cette guerre, tu peux pas te développer.*

Quelle est la part de l'injonction parentale et de toute une thématique qui imprègne la société israélienne dans la détermination de Taly ? Quoiqu'il en soit, il semble bien qu'elle l'ait faite sienne.

13 . Judéocide - judéité; judéocide - Israël et les guerres. La quête de sens

— *Tu m'as dit que tu t'étais posé plein de questions; ça a mis en cause ta foi ?*

Taly: *Oui, ça a mis en cause ma foi. D'abord, tu arrives là-bas comme religieuse. Je suis dans une école religieuse, je respecte. Pour moi, pour mon père, c'est la même chose.*

— *Tu veux dire: le Chabbat, la kacherout ?*

Taly: *Oui... Bon, j'ai des amis non-juifs que j'aime, que j'admire, qui de tous mes amis sont parmi les meilleurs. Mais je ne vais pas manger de viande (chez eux), ça ne cause aucun problème, ça ne change pas l'amitié... Mais quand tu arrives là-bas, tu te demandes: "Tu es né Juif, et pas pour rien!" A l'école, j'ai appris la religion pendant douze ans. Tu es né Juif parce que Dieu t'a choisi comme peuple pour lui. Alors s'il t'a choisi, pourquoi il te casse la tête avec un tas de problèmes ? Bon, tu reprends l'histoire et tu vois que, plusieurs fois dans l'histoire, il y a l'asavat panim (retrait de la face divine), et Dieu qui fait cet asavat panim pour le bien au futur.*

Il s'est détourné de nous. Tu le vois dans l'histoire des Juifs en Egypte, à Babylone; tu le revois à notre époque et tu vas peut-être encore le voir. Les religieux te disent: "Ce que tu reçois de facile de bon, dans la vie, c'est bien. Les coups difficiles... il faut du temps pour que ça se détache de toi"... Et moi, je me disais "Ce qui te vient facilement et que tu aimes, que tu sens que ça te fait plaisir, prends le. Comme tu es née si facilement... tu vas mourir aussi."

Quand je suis arrivée là-bas (en Pologne) ma mentalité n'était pas comme maintenant... Je ne comprends pas... on est le peuple de Dieu et il nous fait tout ça!... Alors j'ai repris l'histoire, et j'ai vu qu'il y avait des asavat panim... Mais j'ai quand même pas compris. Comment ? Il a créé des tas de gens et puis il tue ? et il faut encore dire que c'est notre Dieu ? Ca ne clique pas! L'intifada, ça fait déjà trois ans... et tu te casses la tête. Tu apprends l'histoire: il y a un Dieu qui nous a donné un pays et il nous casse la tête avec toutes ces histoires en Israël. Ca devient agaçant pour une fille qui habite en Israël depuis dix huit ans, qui admire Israël... Pour moi, Israël, c'est tout, tout... Si j'aime vraiment quelque chose, mais vraiment aimer, c'est mon pays, et tout le monde le sait. Bien sûr je vais en vacance Houts la arets (à l'étranger). J'ai un père qui me donne la liberté... Mais ça devient agaçant. Maintenant, je vais à l'armée... Il y a plein de morts... Hier il y avait cinq morts... mon ami... et il y a trois semaines, il y avait une mort à Baka, c'est une copine à moi... Tu arrives à un

âge... Tu deviens fou. Parce que c'est tes amis, c'est tes copains, c'est tes gens et ça s'explique pas. Comment tu peux aimer un pays qui...?

Notons:

- Le glissement de la quête de sens: du judéocide aux actes terroristes contre Israël.
- L'analogie: comment aimer un dieu qui...? Comment aimer un pays qui...? Analogie d'autant plus symptomatique que la pensée juive affirme l'équation: Erets Israël = Torat Moshe = "Am Israël = Elohe Israël; c'est-à-dire: le pays d'Israël = l'enseignement de Moïse = le peuple d'Israël = le Dieu d'Israël.

14 . Israël, espoir de sécurité, mais d'autres peuples peuvent subir la méchanceté de l'homme

C'est dur! Mais tu aimes, tu aimes... Evidemment, l'histoire de 39, elle est pleine de trucs passés qui ne se passeront plus. Mais, si ce ne sont pas les Juifs, ce seront d'autres. L'humanité cherche des problèmes. Elle est méchante... Il y a toujours des problèmes pour les territoires.(...)

15 . Judéité, un peuple à part qui n'est lui-même qu'en Israël

Evidemment, on est un peuple élu. Je veux dire la mentalité du peuple juif, c'est spécial. Il y a plein de blagues. Je ne vais rien dire du physique, du nez, des mains qui bougent quand ils parlent, de la femme juive qui casse la tête aux mecs... Toutes ces blagues, elles ne sont pas pour rien. Le peuple juif a une mentalité assez spéciale et je crois qu'elle ne se développe bien qu'en Israël parce qu'ailleurs, les Juifs loupent cette mentalité.(...)

16 . Ailleurs, le Juif ne peut pas se développer

Quand tu vis ailleurs, tu es affecté par toutes sortes de choses. Ici, tu es affecté d'abord par les problèmes israéliens, qui sont des problèmes juifs, des Juifs... Je sais pas... Si j'étais pas née Juive, je n'aurais pas choisi d'être Juive parce qu'il y a trop de gens qui détestent les Juifs et je ne peux pas supporter qu'on me déteste.

17 . Judéité, être désigné par son nez

— *Tu as subi l'antisémitisme ?*

Taly: Jamais... Non!... Une fois. J'étais en Angleterre. J'étais avec des amies juives et des gens qui habitaient là. Comme on se parlait, on a dit qu'on étaient juives. Et la première réaction: "Oh! mais vous n'avez pas un grand nez!" Ca m'a fait mal! Je n'ai pas ri parce que... l'idée qu'on ait un grand nez ne me fait rien, mais l'idée qu'il y ait encore des gens cons! Même en 89! L'idée qu'il y a des gens bêtes, bêtes! J'avais seize ans et demi, j'étais encore jeune. Je n'ai pas pu réagir. Ca m'a choquée: "Comment pouvez-vous être aussi bêtes!" Après tu réfléchis.

18 . Le salut pas les livres, l'étude

Après toute cette histoire, tu commences à lire. Il faut commencer à se développer... Tu ne peux pas réagir comme ça même si tu es un non-juif parce que c'est trop bête... Si tu lis, tu vois... (silence)

— *Et l'antisionisme, ou l'anti-Israël, tu l'as senti ?*

Taly: *Non, non... (rêveuse) Quand tu rencontres d'autres Israéliens, c'est très sympa. Mais quand tu arrives à l'aéroport en France et que tu cherches ton charter pour Tel Aviv, il n'y a que des engueulements, des cris... je veux dire, c'est dégoûtant! (...)*

19 . Le regard de l'autre: est-il méchant ?

En Pologne, on était très provocateur. On était venu avec des drapeaux, des chansons, toute l'ambiance israélienne, comme si on voulait... C'était moche, c'était dégoûtant... Mais c'était comme ça! A l'aéroport, tu vois tous les gens qui te regardent, mais tu ne sais pas s'ils disent: "Tu es un Juif pourri!" ou non. Ils regardent tout le monde pareil, comme ils se regardent entre eux. Ils te regardent très méchamment, mais ils regardent tout le monde très méchamment. Entre eux, ils se regardent méchamment. Ou bien, ils ont ce regard méchant parce qu'ils sont tristes... Ils n'ont rien là-bas, vraiment rien. Ils manquent de tout. Dans les restaurants, rien, sauf du poisson et des pommes de terre. Si tu veux acheter du chocolat, tu dois payer avec des dollars. Si tu as des dollars, tu vis beaucoup, si tu n'as pas de dollars, tu meurs.

L'un des plus vifs bonheurs de l'Israélien, surtout s'il est né dans un pays soumis au régime communiste, est de faire son marché, d'y palper les fruits (au plein sens du terme) du travail collectif. Israël est fier de sa réussite économique; ému de voir le désert reflourir.

Evidement, ils n'aiment pas les Juifs, et je n'attends pas que les Polonais aiment les Juifs. Aujourd'hui même, il y avait une émission sur la Pologne: ils disent que leurs problèmes actuels, c'est à cause des Juifs. Et il n'y a pratiquement pas de Juifs là-bas! C'est ridicule. Et si les Juifs de là-bas étaient assez intelligents, ils seraient déjà là. (...)

20 . Juifs d'Israël, Juifs de la diaspora: communication malaisée, la trahison des proches

Contre Israël?... J'ai vu l'histoire dans le bus entre Melun et Paris. Quelqu'un s'assied à côté de moi qui commence à me parler. C'était un Juif. Et moi, j'étais Juive. J'étais contente! Et on a parlé d'Israël. J'ai dit: "J'habite en Israël..." Il a commencé à me dire qu'il déteste Israël, qu'il déteste les Israéliens, que depuis qu'Israël existe, l'antisémitisme s'est développé en Europe! Alors, l'orage qui m'a prise! Je lui ai dit qu'il ne connaît pas, que j'ai peur des gens comme lui et lui m'a dit: "J'ai peur des gens comme toi"... Et on a arrêté de parler... C'était un jeune Juif, vingt ans peut-être. Dégoûtant! Il y en a plein! Les Etats-Unis en sont plein!

Ils ne connaissent pas. Ce n'est pas leur faute, c'est à cause de l'éducation. C'est la faute des Juifs des Etats-Unis qui ne font pas assez pour faire connaître Israël. Là-bas, sauf les Juifs religieux, qui respectent Israël, qui aiment tout le peuple juif, ils ne connaissent pas, ils se marient avec des goys. Non que c'est grave, mais ça pourrait l'être bientôt.

Episode rappelant les difficultés de Marcel avec ceux de sa famille qui vivent en France.

21 . Les orphelins du ghetto et Janusz Korczak; les larmes d'une orpheline

— *Entre vous, pendant le voyage en Pologne, vous échangez vos impressions ?*

Taly: *Oui, tous les soirs... Moi, plus que les autres, ce qui m'a frappée, c'est la visite du dernier soir, chez Janusz Korczak. Un grand homme qui avait pris tous les enfants juifs ensemble et le jour où les Allemands ont voulu les mettre dans le rekeveh (train) pour les faire mourir, il a dit: "Je vais avec eux." Pour moi, c'est une histoire immense! Aujourd'hui, dans sa maison, il y a des gosses, bien sûr non-juifs; des gosses sans parents, avec des gens, des bonnes soeurs, pour s'occuper d'eux. On s'est tous assis et ils ont chanté, dansé... Après, nous leur avons donné des*

bonbons, des chewing-gum, tout ce qu'on avait apporté d'Israël, on leur a donné. (Elle pleure)... Tu vois, j'ai une rage de pleurer, parce que c'est ça qui m'a rendu le plus triste de tous ces huit jours. Tu vois des gosses seuls... et après tu te questionnes. Comment quelqu'un peut-il tuer des gosses ? Un groupe de gosses plein de joie, qui rient, qui dansent. Et personne n'a réagi comme moi. Je veux dire: c'est moi. (Elle s'essuie les yeux)

Bien sûr, ça peut m'affecter l'idée qu'à quinze ans, j'ai perdu ma mère; alors je sais ce que c'est. Mais quand même, ce n'est pas que ça. Pour moi, c'était beaucoup plus, l'histoire de Janusz Korczak; c'était un petit dieu. Je veux dire, une histoire superbe. Que si tout le monde était comme ça... rien n'aurait eu lieu. Tu arrives à cette maison, tu vois les gosses et tu te mets dans la tête des gosses, des autres, des Juifs. Ils ne sont peut-être pas blonds avec des yeux bleus; mais ce sont des gosses.

— Et les autres, qu'est-ce qui les affectait le plus ?

Taly: Auschwitz, Maïdanek, Birkenau... Chacun avait son petit truc... voir les Polonais qui boivent toute la journée... l'idée d'être hors d'Israël...

22 . La communication dans la famille

— Tu as posé des questions à ta grand-mère ?

Taly: Non, non... Elle ne me répond pas et je ne veux pas la questionner parce que si elle ne veut pas me raconter, ce n'est pas à moi de questionner.(...)

De leur côté Arlette et Marcel croient que leur histoire n'intéresse pas leurs petits-enfants et enfants.

23 . Les séquelles observables

Et mon père, si je questionne, je sais pas s'il me répond. Mon père, je sais qu'il a revu des gens de sa famille à Marseille, plusieurs fois... Mais je ne sais pas plus... Par exemple, je sais qu'il n'aime pas le fromage et ça c'est une obsession de la guerre, ça je l'ai toujours su. Il déteste le fromage et je sais que c'est une histoire avec sa jeunesse. Mais jusqu'à maintenant, je ne sais pas plus parce que si je questionne, je ne sais pas s'il me répond. (...)

24 . Trop dire

J'ai une autre grand-mère qui raconte... Elle souffre beaucoup dans sa vie parce qu'elle ne sait pas être heureuse. Alors tu peux la questionner toute la journée et elle va te répondre. Elle a été déportée de Marseille... non de Versailles, puis elle est revenue et mon grand-père lui n'est pas revenu.

25 . Les anniversaires: une horreur

Il a été déporté juste le jour anniversaire de ma mère. Ca c'est un truc qui l'a tuée toute sa vie... Le jour de son anniversaire... Et l'horreur dans cette famille: tous les anniversaires qu'elle a eus, ils ne lui ont jamais fêtés parce que son père a été déporté le jour de son anniversaire! C'était toujours des problèmes. Ils n'ont jamais fait l'anniversaire le même jour. Vraiment, une horreur!... Peut-être que c'était pas une horreur pour elle parce qu'elle était habituée ? Mais c'était une horreur pour moi.

— Elle avait quel âge ?

Taly: Six ans... ou huit ans. (silence)

— *Tu sais un peu l'histoire de tes grands-parents, de leur famille ?*

Taly: *Non, j'ai jamais demandé.(...)*

26 . Le choix de la joie

Tu vois, je voulais toute ma vie que mémé (grand-mère maternelle) soit une danseuse, alors pour moi, dans ma tête, c'est une danseuse... Si tu veux ou si tu veux pas, c'est comme ça! Et avec l'autre mémé, toute ma vie je voulais que ma mamie soit une bonne cuisinière qui ouvre un grand restaurant. Toujours quand elle vient, c'est la grande cuisinière qui vient. Et ma petite mémé, c'est ma petite mémé qui danse, la danseuse.

— *Tu as hérité de ça ?*

Taly: *De quoi ?*

— *De son amour de la danse ?*

Taly: *J'espère!*

— *Et avec tes frère et soeurs, tu parles de la Shoah ?*

Taly: *Jamais... On s'est jamais parlé à table de la guerre. Jamais aucune remarque.*

— *Et avec le frère de ton père ?*

Taly: *Pas du tout! Je m'éclate avec lui. On rit, on s'éclate. On va manger ensemble, on sort ensemble. Il n'y a rien à voir avec la guerre. Il était là à Pâques... C'est des gens heureux. Quand je le vois, je ne vais pas lui parler de choses tristes. Et puis, ça ne m'intéresse pas: c'est passé, c'est passé! Peut-être que ce n'est pas une famille normale...*

27 .Judéité et transmission

— *Le jour où tu auras des enfants, tu voudras les mettre dans une école religieuse ?*

Taly: *Je ne veux pas mettre mes enfants dans l'école où j'étais parce que sauf les études en vue du bac et un peu de religion, on n'a rien de ce qu'on peut recevoir dans d'autres écoles; je veux dire: dans les académies de musique. Pendant les premières années, c'est important pour un gosse d'être dans une école religieuse, parce que les idées qu'il reçoit à cet âge, c'est celles qui l'affectent. Moi, les idées que j'ai eu à sept ans, je les ai gardées douze ans. Sûr! C'est des idées qui te rentrent dans la tête. Mais, pour moi, c'est important que les gosses se développent dans ce qui les intéressent: la danse, la musique, le théâtre... C'est un truc que j'ai loupé. J'aurais aimé danser plusieurs heures par jour à l'école, plutôt que de suivre les huit heures de cours et après de prendre des cours privés.*

28 .Mobilité des définitions de soi

— *Et tes amis sont surtout des religieux ?*

Taly: *Des religieux, des non-religieux. J'avais mon monde de l'école et puis des scouts, que j'adore, que je ne peux pas me détacher. J'ai encore d'autres copains, qui sortent le vendredi soir. Ils sont à l'armée; ils sont soldats. Ils sont maintenant dans un milieu non-juif, pardon! non religieux. Tu en connais deux... puis tu en connais une dizaine! C'est une difficulté parce que mes meilleures copines ne sortent pas le vendredi soir. Tu t'habitues... Spécialement en Israël où il y a des gens qui viennent, qui s'en vont. Chacun change ses idées. Un jour tu es religieux, un autre jour tu ne l'es pas. Tu t'habitues, c'est marrant!*

— *Donc tu peux rencontrer des religieux pour qui une femme doit porter une jupe ? (Taly est en jeans)*

Taly: *Avec plaisir! S'il n'est pas fanatique, aucun problème!*

Rappelons que Marcel a insisté sur son refus de toute *étiquette* sociale.

29 . Dans la famille, *chacun a son rôle*

— *Tu m'as parlé des réactions de ton père devant le fromage, il y a d'autres réactions liées à la guerre dans ta famille ?*

Taly: *On a tous son rôle. Chacun a son rôle. Mon père, son rôle, nous faire tous rire, pour que tout le monde puisse dire: "C'est superbe!"... Mais tu ne peux pas comprendre que des fois il s'énerve contre sa propre famille, parce qu'il en a marre de ce rôle... Peut-être que si j'avais connu son père, j'aurais dit, c'est un truc génétique (un trait héréditaire) qui passe (qui a été transmis).*

— *Et ta maman, quel était son rôle ?*

Taly: *Ah! Je ne veux pas parler de ma maman... Evidemment, ma mère, elle n'a pas ressenti la guerre comme mon père. Elle avait le même âge, mais elle n'a pas ressenti comme mon père (silence...) Ma mère, elle n'a rien à voir avec la guerre. Rien.*

30 . Prévalence de l'appartenance à Israël

— *Tu as un prénom français ?*

Taly: *Non, et ça me pose des problèmes. Ils (les Français) disent Katy... Dany, tout sauf Taly.*

— *Tu te sens un peu Française ? (en tant qu'enfant de parents nés en France, Taly a un passeport français)*

Taly: *Ah non! pas du tout!*

— *Et tu penses que tes frères et soeurs se sentent plus Français que toi ?*

Taly: *Non... peut-être qu'ils lisent plus de livres en français que moi.*

31 .Un des aspects de la réalité d'Israël: le conflit avec l'Autre

— *Comment tu te sens vis-à-vis des Arabes ?*

Taly: *...Ils sont là... D'abord, ils sont beaucoup plus pauvres que nous, et ça se voit! Il y a trop de trucs qui affectent les Arabes... Dans le restaurant où j'ai travaillé comme serveuse, il y avait une Arabe qui travaillait comme cuisinière... Ceux qui travaillent avec les Juifs savent très bien qu'ils ne peuvent pas dire du mal d'eux, ou bien c'est la fin de leur travail.... Evidemment, ils souffrent, et ce n'est pas facile de voir souffrir... Ils souffrent beaucoup plus que nous. Mais on ne peut rien faire parce qu'ils sont trop méchants, trop fanatiques. Les coups de couteaux, les bombes, ça fait trop mal. On ne peut pas être gentils avec eux... Je sens la haine des Arabes dans la rue. J'ai peur. Bien sûr si c'est quelqu'un qui est à la pompe à essence ou qui travaille dans un restaurant, tu n'as pas peur. Mais quand tu marches dans la rue, s'il y a un Arabe qui passe et qui te regarde avec un méchant regard, alors tu le regardes avec un méchant regard... Ce que j'admire chez eux, c'est la religion, parce que ces petits Arabes du restaurant, trois fois par jour, ils s'arrêtent pour la prière. C'est beau, c'est très beau.*

32 . Pragmatisme d'abord ou sagesse ? Se développer

— *Tu lis la Bible, tu continues à étudier ?*

Taly: *La Bible, je la connais par coeur. Ca fait douze ans que je la lis dans mon école. Non, je ne lis plus la Bible, mais c'est en moi... heureusement parce que c'est très intéressant. (...) Ce qui me gêne c'est que tout le monde déforme les histoires de la Bible et du judaïsme. Ils n'arrêtent pas*

de déformer la religion et tout l'histoire juive... et c'est dommage parce qu'après tu ne sens plus les trucs beaux. Il faut voir ce qui est important et le reste, il faut s'en détacher. Il faut se détacher des trucs qui t'affectent. Bien sûr, je dirai à mes enfants l'histoire de la Shoah, mais ça ne sera pas une obsession parce qu'il faut se développer... C'est à cause de ça (pour se développer) qu'il y a eu la guerre. Si tu ne te détaches pas tu ne peux pas te développer jusqu'au fond.(...)

33 . L'art de dépasser la tristesse

Chacun a du mal à se détacher. Si ce n'est pas à cause de la guerre (la Deuxième Guerre mondiale) c'est à cause d'autre chose. Mais il y a des gens qui croient — peut-être qu'ils ont besoin de thérapie — que c'est normal d'être triste toute la vie à cause de la guerre. Ces gens, il faut les prendre comme ça! (Taly fait le geste de saisir quelqu'un par les épaules et de le secouer vigoureusement).

34 . La judéité sauvée in extrémis; le choix de la vie

Si la guerre est finie, si des Juifs se sont sauvés de cette guerre — et ce n'était pas évident du tout — si des juifs se sont sauvés, c'est pas pour rien. Parce que si Dieu avait voulu qu'il y ait une guerre pour la fin des Juifs et qu'il ne reste plus rien à étudier après, il y aurait plus de Juifs!

— Tu penses reprendre des cours de Bible plus tard ?

Taly: Non, je ne pense pas, parce qu'après une heure d'étude je ne me sens pas aussi bien qu'après une heure de gymnastique.

Taly veut être professeur de gymnastique.

4 - 2 - Fil chronologique de la vie de Taly

4 - 2 - 1 - Faits et dates

Taly est à la veille de faire son service militaire. Quelques mois plus tôt, elle a fait un pèlerinage à Auschwitz avec sa classe. Elle est encore sous le choc de ce qu'elle a vu. Mais d'autres chocs sont survenus depuis: trois semaines auparavant, une des amies a été poignardée par un terroriste en plein Jérusalem; la semaine précédente, un de ses amis a été tué lors d'une opération militaire.

1971: Naissance de Taly à Jérusalem

Sa famille est en Israël depuis moins d'un an. Son prénom est résolument biblique et moderne.

1981 (?): Premier souvenir datable concernant la Shoah

Il semble à Taly qu'elle a toujours su que ses deux grands-pères avaient été déportés. Mais c'est à dix-onze ans qu'elle apprend que sa grand-mère paternelle avait été déportée et que son père avait été caché.

1984: Première visite au Yad Vachem, *Non-dit, trop-dit*

A treize ans, Taly se rend au Yad Vachem *avec l'école...* *C'est assez triste là-bas.* Mais elle ne réalise pas encore qu'elle voit là des documents concernant sa propre famille. Ce n'est que lors d'une visite, avec sa famille, dans un village où est érigée une stèle en souvenir des Juifs français morts en déportation, qu'elle fait *un des premiers rapprochements* entre la Shoah et sa famille. Ses parents sont venus chercher le nom de son grand-père. Pour elle, c'est le début de l'auto-

questionnement: elle *commence à réfléchir* et à observer son père, *pourquoi il réagit comme ça*. Mais elle ne questionne pas, se heurtant - ou croyant se heurter - à leur mutisme. De leur côté son père et sa grand-mère s'imaginent que leur histoire n'intéresse pas leurs enfants. Peut-être aimeraient-ils en effet ne pas les sentir concernés.

Cependant, sa grand-mère maternelle, elle, parle *trop*.

1986: Mort de la mère de Taly

Taly a à peine quinze ans quand sa mère meurt d'un cancer. Le deuil est trop récent au moment de notre rencontre, elle ne veut ni ne peut en parler. Nous savons simplement que le jour anniversaire de sa mère était celui même où son grand-père maternel avait été déporté, du coup jamais ce ne fut un jour de fête et *Ca c'est un truc qui l'a tuée toute sa vie...*

En quelques phrases, Taly donne tout un pan de l'équation familiale:

— Une grand-mère qui ne sait pas être heureuse, qui raconte trop: son rôle se présente comme le contre-point de l'autre grand-mère qui a choisi de ne pas parler, ou très peu, et qui a décidé de ne pas s'attarder sur ses propres *misères*. (Cf. entretien d'Arlette)

— Une mère avec qui il était impossible de se réjouir le jour de son anniversaire car c'est le jour où son père a été déporté. Pour Taly, c'était l'*horreur*, (...) *le truc qui l'a tuée toute sa vie*.

— L'ambivalence de Taly par rapport à l'histoire familiale: elle a une grand-mère qu'on peut *questionner toute la journée*, mais elle ne lui a pas demandé quel âge avait sa mère le jour où son père a été emmené.

Il semble que dans la famille de Taly tout soit fait pour voiler la souffrance sous les rires et l'enthousiasme; attitude qui sans doute a été renforcée par la décision de vivre en Israël. Taly présente son père comme quelqu'un qui veut faire rire afin que tout le monde puisse dire: *c'est super!* Entre frères et soeurs, comme avec l'oncle paternel: *On rit, on s'éclate*.

Avec ses frères et soeurs non plus elle n'a jamais parlé de la Shoah. D'ailleurs elle-même est ambivalente à ce sujet. Nous croyons entendre son père parler: *laissons le passé aux historiens*, et elle ajoute: *et puis ça ne m'intéresse pas: c'est passé, c'est passé!* Comme si en effet, en le disant, elle le faisait passer.

1988: Rencontre avec les caricatures antisémites

Taly en tant que *tsabra*, née en Israël et y vivant, n'a pas le vécu de son père et de Liliane, qui enfants, se perçurent avant tout *différents* dans un milieu à majorité non-juive, en butte aux agressions antisémites ou à ce qu'ils pouvaient interpréter comme tel. Cependant, au cours d'un voyage, elle fait l'expérience de la *bêtise* antisémite: on met en doute sa judéité parce qu'elle *n'a pas un grand nez*. Ce qu'elle croyait du domaine des historiens est encore vrai en 1988. *Ca m'a choquée: "Comment pouvez-vous être aussi bêtes!" Après tu réfléchis*.

Lors de cet incident, Taly estime qu'elle était *encore jeune*. Est-ce parce qu'il se passe avant le pèlerinage à Auschwitz ?

? : Rencontre avec l'antisionisme des Juifs de diaspora

Si la bêtise antisémite a coupé le souffle de Taly, elle entre en fureur, lors d'un voyage en France, face à l'antisionisme qu'elle perçoit chez les Juifs de la diaspora. Pas plus que son père elle ne supporte qu'on critique Israël. L'entretien fut, pour Taly, l'occasion d'une véritable déclaration d'amour pour Israël: *Pour moi, Israël, c'est tout, tout... Si j'aime vraiment quelque chose, mais vraiment aimer, c'est mon pays, et tout le monde le sait*.

1989: Le pèlerinage à Auschwitz

C'est son père qui incite Taly à se joindre au groupe de son école faisant le voyage en Pologne. Taly ne donne pas l'impression d'avoir hésité avant d'accepter.

Il y avait l'occasion d'aller en Pologne. Mon père a tout de suite sauté dessus: «Il faut que tu y ailles.» J'y ai été ça a été très difficile.

A son retour elle ne sait pas si elle le conseillera. Souvenons-nous qu'elle avait dû rassurer sa grand-mère avant son voyage (cf. l'entretien d'Arlette) Le mot affecté est celui qui revient le plus souvent dans sa bouche quand elle évoque ce qu'elle a vu: l'humanité est méchante.(...) Quand je suis arrivée là-bas, ma mentalité n'était pas comme maintenant. Je n'y enverrais pas mes gosses parce que tu peux en ressortir beaucoup plus... quand tu vois ces trucs.(...) Quand je suis rentrée en Israël, j'ai dit: "Il faut le faire"... Je ne sais pas. Ca peut affecter les gens.

Tout en étant consciente de n'être pas revenue indemne du voyage en Pologne, Taly se dit elle-même, *non affectée*. En fait, ses émotions sont si fortes qu'elles se court-circuitent. La vue de la *machine pour détruire* ébranle toutes ses certitudes, sa confiance en Dieu, sa confiance en l'humanité, le sens d'une *élection*.

Ca prouve que l'humanité est avant tout méchante.(...) J'ai commencé à avoir peur de la méchanceté. Et d'abord elle doute de sa propre humanité car elle ne ressent rien.(...) *Tu ressens pas. Rien du tout. Si tu ne penses pas, tu ne le ressens pas.*

Devant ses yeux, un de leurs guides reçoit *comme un choc* à la vue de la maison de sa mère; nombre de ses camarades profondément *affectés*; elle-même se croit peu affectée, s'effraie de cette froideur et fait exploser sa sidération en d'innombrables questions intérieures.

Tu te poses plein de questions,(...) parce que c'est toute une machine pour tuer.(...) ça m'a choquée, ça m'a fait réfléchir à tout.

Au centre des questions la mort, le mal, la *méchanceté* humaine et/ou de Dieu, mais aussi l'appartenance au *peuple élu, élu* pour quoi ? *Elu* par un Dieu qui *donne des claques* à son peuple, qui donne un pays où *il casse encore la tête* à son peuple.

Depuis la mort de sa mère, Taly sait: *comme tu es née si facilement tu vas mourir aussi*. Mais à Auschwitz, elle voit la machine à tuer, la méchanceté de l'homme et d'un Dieu qui laisse faire l'homme, ou qui s'en fait complice, pour tuer le peuple qu'il s'est choisi; elle voit la nature elle-même aider Dieu et les hommes à travestir le mal en musée pour touristes où *Ils expliquent l'histoire de la Pologne, toute l'histoire du monde, mais pas l'histoire du monde juif*. Et c'est assez choquant.

Tu arrives là-bas comme religieuse. Je suis dans une école religieuse, je respecte, pour moi, pour mon père, c'est la même chose.(...) Mais quand tu arrives là-bas, tu te demandes: tu es né Juif, et pas pour rien."(...) On est le peuple de Dieu et il nous fait tout ça !(...) Il y a un dieu qui nous a donné un pays et il nous casse la tête avec toutes ces histoires en Israël.(le conflit israélo-arabe)

4 - 2 - 2 - Quelques remarques

De l'entretien avec Taly, deux éléments se dégagent comme essentiels:

- L'impact du pèlerinage à Auschwitz sur la Deuxième génération
- L'impact de l'injonction parentale

a - L'impact du pèlerinage à Auschwitz

A son retour d'Auschwitz, Taly n'est plus la même. En 1988 elle était *encore jeune*, nous dit-elle, quand elle fut blessée par la bêtise humaine: de petites Anglaises ne voulaient pas croire qu'elle était Juive parce qu'elle n'avait pas un grand nez. L'entretien a lieu un an et demi plus tard. Depuis, elle est allée en Pologne.

- Avant, elle *savait*. *J'ai toujours su*, dit-elle. Mais elle ne réalisait pas vraiment l'information: elle n'en avait pas été transformée. Maintenant, elle a vu la méchanceté de l'homme et, à travers celle-ci, elle a vu la méchanceté d'un Dieu qui choisit son peuple et qui, sans arrêt au cours des siècles et encore maintenant dans le pays qu'il lui donne, *lui casse la tête*.

- L'*Autre* est suspect. Ceci aussi elle le savait avant son voyage en Pologne. L'Arabe, en Israël, fait peur. Mais il est un être humain: *ils souffrent plus que nous*. En outre, Taly, face à l'Arabe, peut se sentir doublement en sécurité: elle est en Israël, défendue par Tsahal; elle est dans sa famille. Au contraire, *là-bas*, en Pologne, elle à la fois face à l'*Autre* et chez lui. *Là-bas*, non seulement elle est *'houts la Arets*, hors d'Israël, notion nuancée d'exil et de danger, mais encore elle pénètre, avec un groupe quelque peu provocateur (drapeaux israéliens au bras) dans le monde même de l'Hostile. Elle ne sait pas si les Polonais sont méchants parce qu'ils sont démunis de tout, parce qu'ils sont intrinsèquement *méchants* ou parce qu'elle suscite leur méchanceté.

Notons que le souvenir de l'Allemagne n'est mentionnée qu'à l'occasion de la pancarte *Vive le travail*. L'Allemagne, en tant que machine tueuse, n'est peut-être pas plus suspectée de méchanceté que la nature elle-même perçue par Taly comme belle et trompeuse, mais sans âme.

Le choc du pèlerinage peut alors s'analyser dans une double dimension:

1° La dimension de la sidération

Taly ne ressent rien (en fait, elle ressent trop, elle est saisie de stupeur) et sa conscience de ne rien ressentir contribue à intensifier son choc: elle se dédouble entre une Taly frappée d'horreur et une Taly qui se voit horrifiée mais qui ni ne pleure, ni ne comprend qu'elle ne peut ni pleurer ni crier ni se révolter... Les questions sont tellement massives que tout dialogue avec elle-même, comme avec les autres (qu'elle perçoit déprimés) est gelé.

Loin de sa famille, loin d'Israël, loin de sa propre souffrance, elle est exclue du monde des vivants, des êtres sensibles. Elle se voit peut-être elle-même comme une machine puisqu'elle voit l'autre, un des organisateurs du voyage, *choqué*, pleurer devant la maison de sa mère et qu'elle croit ne rien ressentir. En cela elle semble bien reproduire l'un des états émotionnels connus par les déportés en arrivant sur l'*Autre Planète*, Auschwitz: leurs affects étaient comme court-circuités.

Aussi ses pleurs dans la maison de Janusz Korczak ont-il un grand impact: non seulement elle s'identifie à ces enfants sans parents (et ainsi perlabore une des phases du deuil de sa mère), mais elle peut être rassurée en se reconnaissant une sensibilité humaine qu'elle pouvait craindre avoir perdue.

2° La vue du mal

Taly réalise, dans tout son corps et son psychisme saisis de sidération, que l'être humain est *méchant* au point de fabriquer une machine qui tue les corps et même l'âme, puisqu'elle tue la sensibilité. Pire que la mort: l'anéantissement, l'effacement des traces des morts par les organisations de tourisme aidées par la nature. Le mal apparaît dans toutes ses dimensions: déshumanisation, tuerie, mensonge, et même trahison: *Ils ne disent rien des Juifs!*

Cependant le pèlerinage est une étape capitale dans le processus du deuil, processus lisible à trois niveaux intégrés l'un dans l'autre: niveau du collectif (Israël, à travers le groupe avec qui elle a des moments d'échange, *chacun avait son truc*), au niveau familial, en arpentant les lieux où des membres de sa famille ont souffert et sont morts et au niveau personnel, par la réactivation de la perte de sa mère face aux petits orphelins polonais *plein de joie, qui rient, qui dansent (...) je veux dire, c'est moi*.

Toutes les phases du deuil apparaissent en accéléré:

- La révolte contre ce Dieu (pour d'autres ce sera le sort, la fatalité...) qui, de la main des hommes, a pu tuer des millions d'enfants juifs, innocents, identiques à ces petits enfants qu'elle voit aujourd'hui à Varsovie; révolte contre ce Dieu qui privent des enfants de leurs parents: eux, elle.

- L'intérêt pour ces enfants *avec des gens pour s'occuper d'eux*, rendant vivants quelques instants d'autres enfants qui ont disparu.

- L'épanchement, dans les larmes, d'une souffrance inapaisable (la perte de sa mère) par l'identification simultanée aux enfants tués par les nazis et aux petits orphelins polonais.

- Retour à la vie, à une vie magnifiée, par l'admiration pour J. Korczak, exemple de la beauté d'une humanité capable de répondre à la cruauté des hommes — et de Dieu — en accompagnant des enfants dans la mort. Beauté communicative, sensible, sans commune mesure avec la beauté froide et mensongère de la nature, mais à laquelle peut être associée la beauté des Arabes qui, trois fois par jour, font leurs prières.

- Réconciliation avec elle-même: c'est tout à la fois l'enfant, s'identifiant à n'importe quel enfant privé de parents, la jeune fille juive, émerveillée par l'acte de J. Korczak, et l'Israélienne qui renoue avec elle-même dans les pleurs et qui transmute ce qui était pétrifié par l'horreur en élan d'émerveillement et de générosité.

b - L'injonction parentale

Taly est la seule enfant de la famille qui soit née en Israël, la seule qui n'a pas de prénom français, mais qui porte un prénom résolument hébreu et moderne. Elle est née un an après l'*Alyah* de la famille. Il semble qu'elle ait reçue, en naissant, la double injonction: *sois israélienne* (aime ton pays) et *primaauté à la vie et à la joie*.

La vie est conçue comme développement de soi et s'exprime dans la joie. Le père de Taly donne lui-même l'exemple: il n'a pas cessé d'étudier depuis qu'il est en Israël. L'objet de ses études peut paraître sans aucune utilité; il le présente comme pure *folie, chiga'on*. Détachée de toute urgence économique, l'étude est pourtant pour lui un besoin vital, une aspiration à *être* au-delà du simple *exister*. Un de ses auteurs préférés est Rabelais, choix qui n'est pas indifférent quand on sait le rôle que Marcel s'est donné dans la famille. *Son rôle, nous faire tous rire, pour que tout le monde puisse dire: c'est superbe* nous dit Taly, tout en n'étant pas dupe de ce que le rire peut voiler.

Taly a entendu l'injonction et l'a faite sienne: depuis longtemps elle s'est exercée à ne pas s'appesantir sur les problèmes, reprenant, à travers son père, dont le chagrin affleure derrière le masque du clown, l'attitude de la mère de celui-ci, Arlette, la petite danseuse *qui s'extasie encore devant Nous-deux*.

Ce ne sont pas dans les livres qu'elle affine ses neurones mais dans le développement de ses dons corporels: en pratiquant la danse et la musique, en se destinant à l'enseignement de la gymnastique, elle réalise l'injonction de la primauté de la vie et de la joie en même temps qu'elle intègre l'amour passionné, (*à la folie: Pour moi, Israël, c'est tout, tout... Il y avait une mort à Baka*

⁹⁴⁶, *une copine à moi...Tu deviens fou...*) pour Israël. La vie en Israël lui apparaissant comme la finalité du *c'est pas pour rien qu'il y a eu cette guerre... si des Juifs se sont sauvés de cette guerre, c'est pas pour rien...* Pour Taly, c'est *ici* seulement que les Juifs peuvent se développer, vivre pleinement leur destinée.

Il y aurait encore beaucoup à dire à propos de Taly, en particulier sur le jeu de cache-cache entre la grand-mère et la petite-fille, le père et la fille: chacun voulant et n'osant pas questionner, parler. Simplement une dernière remarque: Taly est un étonnant mélange de spontanéité et de maturité. A la fois héritière des valeurs familiales et les réinventant à sa manière. En un mot: déjà bien individualisée et ayant intériorisée les préceptes les plus anciens: elle choisit sans hésitation le sport plutôt que l'étude talmudique mais elle peut aussi dire: *la Bible, c'est en moi*. Et ses enfants, espère-t-elle, l'auront aussi l'avoir en eux.

4 - 2 - 3 - Après la Shoah, Taly

Taly n'a pas le choix: elle est Juive. Mais dit-elle: si j'étais pas née Juive, je n'aurais pas choisi d'être Juive parce qu'il y a trop de gens qui détestent les Juifs et je ne peux pas supporter qu'on me déteste.

Certes, en Israël, Taly se sent, se sait défendue: elle entre dans l'armée dans quelques jours. Mais, si une autre Shoah ne peut se reproduire contre le peuple juif, l'humanité n'en est pas à la dernière, car elle est méchante.(...) Evidemment, l'histoire est pleine de trucs passés qui ne se passeront plus. Mais si ce ne sont pas les Juifs, ce seront d'autres. L'humanité cherche des problèmes. Elle est méchante... Il y a toujours des problèmes pour les territoires.

a - Se développer en Israël

Pour Taly, Israël est la seule réponse possible à la Shoah:

1° C'est là que les Juifs peuvent se réfugier : Aujourd'hui même, il y avait une émission sur la Pologne: ils disent que leurs problèmes actuels, c'est à cause des Juifs. Et il n'y a pratiquement plus de Juifs là-bas! C'est ridicule. Et si les Juifs de là-bas étaient assez intelligents, ils seraient déjà là.

2° C'est là seulement qu'ils peuvent se développer: Evidemment, on est un peuple élu. Je veux dire la mentalité du peuple juif, c'est spécial. Il y a plein de blagues. Je ne vais rien dire du physique, du nez, des mains qui bougent quand ils parlent, de la femme juive qui casse la tête aux mecs... Toutes ces blagues, elles ne sont pas pour rien. Le peuple juif a une mentalité assez spéciale et je crois qu'elle ne se développe bien qu'en Israël parce qu'ailleurs, les Juifs loupent cette mentalité.

Or c'est justement pour se développer qu'il y a eu la guerre, conclue Taly. Il reste que si la Shoah, la guerre, la méchanceté des hommes, voire de Dieu, est incompréhensible, le devoir de se développer, devoir qui se confond avec le plaisir ou plutôt la vie elle-même, n'en est que plus urgent: Bien sûr je dirai à mes enfants l'histoire de la Shoah, mais ça ne sera pas une obsession parce qu'il faut se développer... C'est à cause de ça qu'il y a eu la guerre. Si tu ne te détaches pas tu ne peux pas te développer jusqu'au fond.(...) Si la guerre est finie, si des Juifs se sont sauvés de cette guerre — et ce n'était pas évident du tout — si des Juifs se sont sauvés, c'est pas pour rien. Parce que si Dieu avait voulu qu'il y ait une guerre pour la fin des Juifs et qu'il ne reste plus rien à étudier après, il y aurait plus de Juifs.

⁹⁴⁶ - Baka de Jérusalem

Et pour que ses enfants se développent pleinement, Taly choisira très vite pour eux, dit-elle, une école où un enseignement artistique, musique et danse, double l'enseignement ordinaire. Il ne s'agit pas de renoncer à la tradition religieuse: Pendant les premières années, c'est important pour un gosse d'être dans une école religieuse, parce que les idées qu'il reçoit à cet âge, c'est celles qui l'affectent. Moi, les idées que j'ai eues à sept ans, je les ai gardées douze ans. Sûr! C'est des idées qui te rentrent dans la tête. Mais pour moi, c'est important que les gosses se développent dans ce qui les intéresse: la danse, la musique, le théâtre... C'est un truc que j'ai loupé. J'aurais aimé danser plusieurs heures par jour, à l'école plutôt que de suivre les huit heures de cours et après de prendre des cours privés.

b - La vie, la danse, les pleurs

L'amour de la danse, Taly l'associe à sa grand-mère paternelle: *Je voulais toute ma vie que ma mamie soit une danseuse, alors pour moi, dans ma tête, c'est une danseuse... Si tu veux ou tu veux pas, c'est comme ça! Et avec l'autre mémé, toute ma vie je voulais que ma mamie soit une bonne cuisinière qui ouvre un grand restaurant. Toujours quand elle vient, c'est la grande cuisinière qui vient. Et ma petite mémé, c'est ma petite mémé qui danse, la danseuse. Elle nous l'a dit dès le début de l'entretien: Si tu questionnes ma grand-mère, on ne sent pas (la guerre). Je veux dire qu'il faut vraiment la faire aller... C'est du passé, c'est tout.*

De sa grand-mère paternelle, Taly retient l'image de celle qui a su *se détacher* du passé. C'est l'injonction de son père pour qui le passé est dorénavant *affaire d'historiens* ; ce fut sans doute aussi l'injonction de leurs guides lors du pèlerinage.

Quand tu t'en vas, il faut te dire: c'est l'histoire; c'est à nous de continuer parce que c'est à cause de ça qu'on est là.(...) Cette histoire terrible, si tu restes avec, tu sors pas. Nous, on est sorti de ça et c'est pas pour rien qu'on est sorti de ça; je veux dire, c'est pour continuer à vivre, à se développer. En effet dans le sourire d'Arlette nous avons pu lire une des paroles de Rabbi N. de Braslaw: *Chaque jour, il faut danser, fusse seulement par la pensée.*

Quant à Taly, elle semble parler comme le Zoussia de Rabbi Bounam⁹⁴⁷: Si on me demande pourquoi je n'ai pas été Moïse, je saurai quoi répondre. Mais si on me demande pourquoi je n'ai pas été Zoussia, je resterais sans réponse.

Etait-ce pour me convaincre qu'en Israël, preuve en est sa fille, il est possible de *sortir* de cette terrible histoire sans l'oublier que Marcel insista tant pour que je rencontre Taly ? En effet Taly donne un bel exemple de santé physique, mentale et psychique. Elle pleure sa mère, elle la pleurera toujours mais elle peut tout en même temps rire, danser et faire des projets.

En Pologne, ses émotions figées par la vue de la machine à tuer se sont épanchées en larmes le dernier soir: *Ce qui m'a frappée, c'est la visite du dernier soir, chez J. Korczak.(...) pour moi, c'est une histoire immense! Aujourd'hui, il y des gosses, bien sûr des non-juifs; des gosses sans parents, avec des gens, des bonnes soeurs pour s'occuper d'eux. On s'est tous assis et ils ont chanté, dansé... Après, nous leur avons donné des bonbons, des chewing-gum, tout ce qu'on avait apporté d'Israël, on leur a donné.* (Elle pleure)... *Tu vois, j'ai une rage de pleurer, parce que c'est ça qui m'a rendue le plus triste de tous ces huit jours. Tu vois des gosses seuls et tu te questionnes. Comment quelqu'un peut-il tuer des gosses ? Un groupe plein de joie, qui rient, qui dansent. Et*

⁹⁴⁷ - Un des maîtres du hassidisme.

personne n'a réagi comme moi. Je veux dire: C'est moi. Bien sûr, ça peut m'affecter l'idée qu'à quinze ans, j'ai perdu ma mère; alors je sais ce que c'est.

Notons la souffrance personnelle de Taly, qu'elle identifie très bien: elle pleure sa mère. Mais ses larmes sont indistinctement des larmes de tristesse (comme elle, ces enfants sont privés de leur mère) des larmes de joie teintée de revanche (à la vue des petits polonais, non-juifs, mangeant des bonbons venus d'Israël) et d'émerveillement à la pensée de l'acte sublime de J. Korczak. *Mais quand même, ce n'est pas que ça. Pour moi, c'était beaucoup plus, l'histoire de Korczak, c'était un petit dieu. Je veux dire, une histoire superbe.* Soudain l'histoire terrible paraît contrebalancée par la silhouette d'un seul être humain. Tout en sachant que ce n'est qu'un rêve (*si tout le monde était comme ça!*), elle sait que, privée de rêve, elle ne pourrait pas *se développer*.

Des transfigurations analogues sont le tissu de sa vie en Israël, où pourtant *Dieu nous casse la tête avec les problèmes des territoires*.

Evidemment ils souffrent (les Arabes) et ce n'est pas facile de voir souffrir... Ils souffrent beaucoup plus que nous. Mais on ne peut rien faire parce qu'ils sont trop méchants, trop fanatiques. Les coups de couteaux, les bombes, ça fait trop mal. On ne peut pas être gentils avec eux... Je sens la haine des Arabes dans la rue. J'ai peur. Bien sûr si c'est quelqu'un qui est à la pompe à essence ou qui travaille dans un restaurant, tu n'as pas peur. Mais quand tu marches dans la rue, s'il y a un Arabe qui passe et qui te regarde avec un méchant regard, alors tu le regardes avec un méchant regard... Ce que j'admire chez eux, c'est la religion, parce que ces petits Arabes du restaurant, trois fois par jour, ils s'arrêtent pour la prière. C'est beau, c'est très beau.

c - Taly et l'héritage juif

L'histoire de Taly nous renvoie le mieux aux analyses de H. Klein pour qui:

- L'héritage juif doit être pris en considération dans toute sa richesse par celui qui veut comprendre les réactions des Juifs qui furent victimes de la Shoah.
- Israël, en tant qu'Etat, offre des conditions collectives particulièrement favorables à la perlaboration du deuil et à la spécificité juive de l'attitude face à la vie et à la mort.

Peut-être H. Klein aurait-il qualifié de vengeresse l'attitude d'Arlette, ou de Taly, la décision de ne pas se complaire dans les misères, l'insistance sur les côtés joyeux de l'existence, le choix de la vie.

*The decision to choose life was paradoxically taken when the survivors were confronted with massive, collective, senseless death as an expression of vengeance. This feeling of vengeance mobilized one survivor to choose life when, in the death train, her way to Auschwitz, as her ten years old brother die in her arms, she experienced a tremendous mobilization of vitality when she felt: "I have to live for him to revenge his death. I have to continue my own war"*⁹⁴⁸.

In Israël the aggression seemed to be in the service of the superego as well as the ego and integrated in the self, is expressed in situations following war or massive trauma by massive criticism of leaders, psychosocial structures, and ideologies which proved useless in solving current

⁹⁴⁸ - *La décision de choisir la vie fut paradoxalement prise comme une expression de vengeance quand les survivants furent confrontés avec la mort massive, collective et dénuée de sens. Ce sentiment de vengeance mobilisa un survivant à choisir la vie quand, dans le train de la mort ou sur la route vers Auschwitz, au moment où son frère de dix ans mourut dans ses bras, elle sentit un courant de vitalité la traverser: «Je devais vivre, pour lui, je devais venger sa mort. Je devais continuer ma propre guerre.»* H; Klein, *Survival and trials of revival*, op. cit. p. 11.

*problem. (...) It seemed that the plasticity of society in Israël allows for the expression of aggression in formalized and acceptable ways. Societal institutions, as well as extreme criticism of past leaders, all serve the need for idealization and projective identification of good and bad internal objects*⁹⁴⁹.

Alors que, selon H. Klein, le Juif de diaspora serait beaucoup plus enclin à l'intériorisation et à l'introspection.

H. Klein raconte l'histoire d'un jeune qibboutsnik, fils de déporté, se trouvant nez à nez avec un jeune Allemand venu travailler au qibbouts comme volontaire: un instant il songe le tuer pour venger son père. Puis soudain, un accent de rage dans la voix, il lui offre des raisins: Votre père a donné du Zyklon B à mon père, je vous donne des fruits de la terre d'Israël.

Ce faisant, non seulement il renverse l'identité négative imposée à son père par les Allemands en identité hautement positive, mais il ébauche une relation de paix là où le ressentiment pourrait le ronger. *It seemed to me that by this act he had managed to liberate himself from the negative identity which the Germans tried so hard to impose on their victims*⁹⁵⁰.

5 — Famille d'Arlette, synthèse

Arlette, née en Ukraine en 1906, arrivée à Paris en 1907, déportée en 1944 à Auschwitz, libérée par les Russes. Son histoire n'aurait sans doute pas dépassé le cadre familial si le hasard ne l'avait amenée à témoigner pour participer à une recherche universitaire. Arlette n'a jamais milité nulle part; sa seule préoccupation, dans la vie: ses enfants, sa mère. Son mari, déporté le même jour qu'elle, a été fusillé sur la route du retour. Il avait quarante-six ans. Elle s'étonne que son histoire puisse intéresser quelqu'un: elle n'a fait, toute sa vie, que ce qu'elle sentait devoir faire. Elle se convainc difficilement que son passé puisse intéresser ses enfants ou ses petits-enfants.

Résolument tournée vers la vie, elle a sauvegardé l'art de rêver et le sens des réalités. Elle a décidé de ne pas se complaire dans les *misères de la vie*. A ses yeux, *la pauvre qu'est-ce qu'elle a enduré*, ce n'est pas elle, mais sa mère. Pour son fils, Marcel, elle est l'image même du sacrifice, et il l'admire en la voyant s'extasier à la lecture de *Nous deux*. Pour sa petite-fille Taly elle est *ma petite mémé qui danse, la danseuse*. Elle appartient tout entière au monde d'un S. Aleichem⁹⁵¹.

Henri, le fils aîné d'Arlette, né en 1933; caché dans une famille pendant la guerre. Arlette dit de lui qu'il a été *traumatisé* par la Shoah. A douze ans (l'âge qu'elle-même avait quand son père meurt de maladie à quarante-deux ans) il lui rend visite, trois mois durant, chaque soir, à l'hôpital en 1945. Ils n'ont jamais parlé de toute cette période. Il vit en France avec sa femme, convertie au judaïsme, et leur fille qui, elle, a mené sa propre recherche sur le passé de la famille.

⁹⁴⁹ - *En Israël, l'agressivité semble être au service du surmoi autant que l'ego est intégré au self. Il s'exprime dans des situations de guerre ou de trauma par une critique massive des leaders, des structures psychosociales et des idéologies qui prouvent leur efficacité dans la solution des problèmes courants.(...) Il semble que la plasticité de la société en Israël permet l'expression de l'agressivité de manière formalisée et recevable. Les institutions sociales, aussi bien que l'extrême critique dont sont l'objet les leaders, l'ensemble répond au besoin d'idéalisation et d'identification projective des objets internes bons et mauvais.* Id. p. 18.

⁹⁵⁰ - *Il me semble que par cet acte il s'est libéré lui-même de l'identité négative que les Allemands tentaient d'imposer à leurs victimes.* Id. p. 15.

⁹⁵¹ - Romancier yiddish

Marcel, le fils cadet, né en 1936. Caché en différents lieux pendant la guerre, dont un orphelinat; il parle très difficilement de toute cette période. Sur lui *ça a glissé* pense Arlette. En fait toute son enfance et son adolescence sont un long malaise dans un environnement où il ne se sent pas chez lui. Il épouse Fanny, juive d'origine algérienne, *sans l'avoir cherché* car la plupart de ses fréquentations étaient non-juives; le père de celle-ci est mort en déportation. Leur premier voyage en Israël, en 1970, déclenche une attirance irrésistible pour ce pays. Six mois après ils s'y installent avec leurs enfants, Catherine, Liliane et Jean. Un an après leur naît un quatrième enfant, Taly. Le *retour* aux sources est total: entraînée par Fanny influencée par quelques amis très religieux, toute la famille est mise au rythme traditionnel. Les enfants, d'abord enthousiasmés par Israël, le soleil, la diversité des rencontres, sont bientôt perturbés par l'introduction des rites religieux qu'ils ressentent comme des brimades.

Marcel, qui avait arrêté très tôt ses études, se découvre en Israël une vocation d'intellectuel. Il étudie à l'université et se passionne pour des sujets auxquels il n'aurait pas prêté attention auparavant.

D'après ses enfants — et ce qu'il nous a dit de lui permet de le vérifier — Marcel a choisi le rôle du pitre dans la famille, rôle derrière lequel il voile de son mieux sa souffrance à l'idée que sa mère s'est sacrifiée pour son frère et lui, au contact de la dure réalité d'Israël, au constat de l'échec de l'éducation religieuse de ses enfants et à la perte de sa femme (morte d'un cancer en 1986).

Catherine⁹⁵², née en 1959 à Paris, vit à Tel Aviv avec son mari, un *tsabra*, et leur fille. Selon Liliane, elle supporta mal les effets du *retour* à la tradition de ses parents.

Liliane, née en 1961 à Paris, vit à Jérusalem avec sa fille de six ans. Divorcée après un an de mariage, entre autres raisons parce que son mari voulait quitter Israël, elle est en pleine évolution psychologique. Son enfance à Paris est synonyme du souvenir du sentiment d'être *différente* des autres camarades. Elle dit avoir quitté la France sans regret et s'être adaptée sans difficulté à sa nouvelle vie jusqu'au jour où ses parents ont ordonné la vie familiale selon les lois religieuses. L'échec scolaire se double, quelques années plus tard, de graves ennuis de santé. Vie amoureuse tumultueuse, recherche effrénée dans des domaines très variés: théâtre, danse, arts plastiques, flirts avec la pensée orientale et surtout l'ésotérisme juif, elle semble goûter depuis peu une vie quelque peu assagie et retrouver doucement la santé, depuis qu'elle s'est aménagée une maison dans un quartier tranquille de Jérusalem.

La mort de sa mère semble avoir été pour elle un véritable moment initiatique. Liliane qui, dès le début de l'entretien, exprime son regret de n'avoir pas réussi à faire parler sa grand-mère au sujet de son passé à Auschwitz, semble considérer comme un privilège d'avoir pu, grâce aux circonstances et parce que ses lectures et ses recherches l'y avaient préparée, assister sa mère lors des ultimes moments de sa vie. Pour sa mémoire, et pour sa fille, chaque vendredi, elle allume des bougies.

Cependant l'évolution du conflit israélo-arabe lui donne l'occasion d'exprimer toute une violence non canalisée et qui peut s'orienter aussi bien contre l'Allemagne (elle dit rêver de tuer un nazi) que contre un Etat israélien qui, à ses yeux, fait subir aux Palestiniens ce que les Allemands ont fait subir aux Juifs.

⁹⁵² - Nous n'avons pas son témoignage, ni celui de Jean, le troisième enfant.

Sa curiosité, sa vivacité intellectuelle, les raccourcis à la fois poétiques et véhéments du discours semblent hérités directement d'un père face à qui elle se présente quelque peu comme rivale. Elle s'affirme certaine de comprendre, bien mieux que ceux qui les appliquent par obéissance, la signification des lois religieuses et, de ce fait, s'en déclare exemptée.

Jean-Yohanan, né à Paris en 1964. Par son père nous savons que les études dans une *yéchiva* (école religieuse juive) ont abouti à l'effet contraire de celui cherché par ses parents.

Taly, née en 1971 en Israël. Marcel a insisté pour que je la rencontre. Son témoignage est exemplaire de toute une jeunesse israélienne déchirée par les violences sans fin mais qui se met en mesure de réaliser les rêves des grands-parents: elle eut aimé être danseuse, à l'image qu'elle s'est construite de sa grand-mère maternelle; elle sera professeur de gymnastique. Et elle est bien décidée à trouver pour ses propres enfants une école intégrant un enseignement de musique et de danse.

Son amour d'Israël est tout aussi inconditionnel, et lucide, que celui de son père. Comme lui, et sans doute avec plus de facilité, elle n'attache guère de prix aux apparences: *spécialement en Israël où il y a des gens qui viennent, qui s'en vont. Chacun change ses idées. Un jour tu es religieux, un autre jour tu ne l'es pas. Tu t'habitues, c'est marrant!*

La mort de sa mère fut le grand deuil de sa vie, deuil qu'elle a revécu lors de son pèlerinage en Pologne. La proximité de la mort, la précarité de la vie, le questionnement sur la méchanceté des hommes, et peut-être de Dieu, se retourne en détermination à prendre le bon côté des choses, et surtout à *se développer*. Pour elle, *c'est pas pour rien* qu'il y a eu la Shoah et que quelques Juifs en sont revenus, *c'est pour se développer*, et où peuvent-ils mieux se développer qu'en Israël ?

Nul doute que la seule vue de sa cadette, la petite *tasserait*, doit réjouir le cœur de Marcel. C'est aussi Taly qui, à son retour d'Auschwitz, a pu confier à Arlette des documents sur une histoire que *même moi, dit-elle, j'ai du mal à croire*.

A travers les témoignages de la famille d'Arlette sont mis en évidence:

- L'impact de l'Etat d'Israël, quelque peu fantasmé, dans la perlaboration du deuil de l'après-Shoah
- L'impact des lieux commémoratifs
- L'impact du pèlerinage à Auschwitz dans le deuil et la reprise de la communication familiale (orale et écrite)
- Les difficultés avec les anniversaires
- La similitude du malaise d'un père (durant son enfance) et de sa fille, qui en vient à se révolter.
- Les questions sur la mort, le mal, la *méchanceté*, l'*Autre côté*.

Chapitre 4 : Famille d'Ida

1 — Ida

1 - 1 - Récit d'Ida: Je suis une miraculée à la puissance plus

Ida et moi, nous avons fait connaissance à l'occasion d'un cours de Bible à Jérusalem. Dès qu'elle apprit l'objet de mes recherches, Ida me proposa: *Si vous voulez, j'ai des choses à vous raconter*. Derrière la proposition, une demande: peut-être un besoin de parler, peut-être le sens du devoir de transmettre. Nous nous rencontrâmes souvent, avec ou sans magnétophone. Ida aime raconter et raconte bien⁹⁵³ ; elle veut aussi comprendre ce qui m'a amenée à faire ce travail, ce que je découvre. Son témoignage fut recueilli en plusieurs fois. Commencé à la veille de la Guerre du Golfe, il fut repris quelques semaines plus tard. Entre temps, Ida avait rassemblé de nouveaux souvenirs, matérialisés par des documents, des lettres, des photos. Nous aurions pu écrire toute la saga familiale.

J'ai pu enregistrer le témoignage de son mari, Michel et de leur fille Béatrice. Quant à leur fils, Bernard, entre ses obligations professionnelles, le temps consacré à l'Etude et à sa famille — un huitième enfant va naître bientôt — il est hors de question de le rencontrer.

Ida s'intéresse à tout, mais d'abord à la pensée et à l'histoire juives, histoire contemporaine et histoire biblique. Comme beaucoup d'Israéliens, elle se passionne pour l'archéologie. Sa bibliothèque s'enrichit sans cesse. Parmi les auteurs qui l'ont le plus impressionnée, au sujet de notre travail commun, elle me cite: C. Vegh, A. Langfus, J. Hersey. Elle s'étonne que celui-ci, un *étranger* (un non-juif) ai pu aussi bien ressentir et reconstituer toute la vie du ghetto.

Lors de ma première visite chez Ida, la Guerre du Golfe est imminente. Les masques à gaz sont à portée de mains; *la chambre étanche* est prête. Ida m'accueille en me citant les mots plein d'humour d'un rabbin, rescapé d'Auschwitz, au sujet *des gaz, encore des gaz, mais cette fois, avec des masques* décorés par les petits écoliers israéliens qui s'en amusent et inventent des sketches. Le rire et l'angoisse ne sont pas incompatibles. Ida met en relief la pérennité de l'âme juive face à la menace:

Il (le rabbin) avait cinq ou six ans quand il a été déporté avec sa famille et son frère en avait peut-être dix ou onze. Les parents ont disparu et le frère a réussi pendant deux ans, je crois, à cacher cet enfant. Il ne faisait pas partie des effectifs. Il l'a caché. Il l'a sauvé. Ils ont été sauvés tous les deux. Il est devenu rabbin et l'aîné est consul général en Amérique. L'un est très pieux, rabbin, l'autre un peu moins, mais enfin! Pourquoi vous ai-je parlé de ça ? Ah oui, parce qu'il parle avec beaucoup d'humour. Il a dit: "J'ai déjà été en présence de gaz allemands, mais on ne m'avait pas donné de masque!" Je crois que c'est un trait typiquement juif, l'humour. Il a été bien développé au cours des siècles... Vous savez, même dans le ghetto de Varsovie, il y avait des chansonniers, il y avait un Music Hall, il y avait de l'humour...

Le récit d'Ida n'a rien de chronologique; il se veut démonstratif: elle est *une miraculée* et il lui importe de dire les moments où *elle l'a échappé belle*, de manière totalement inexplicable, d'autant plus inexplicable qu'à plusieurs reprises, elle, ou ses parents, ont agi de manière totalement illogique.

⁹⁵³ - Appréciation faite aussi par sa fille.

Pour en faciliter la lecture, nous distinguerons, bien qu'elles se chevauchent, trois parties: la première, où l'insistance est mise sur les *miracles*, la deuxième, qui reconstitue la vie d'une jeune fille juive durant l'occupation et la troisième où il sera question de reconstruire le judaïsme.

1 - 1 - 1 - L'inexplicable

1 . Face à l'incompréhensible menace d'arrestation, des réactions illogiques

Strasbourg avait été évacuée et nous étions en Dordogne, appelé département d'accueil. Après l'Armistice, c'est devenu la zone Sud, soi-disant non-occupée. Personnellement, j'ai fait connaissance des rafles en février 43. C'était la police française qui s'occupait de ça.

Il était 6 h du soir. Frappe à notre porte une dame que nous ne connaissions ni d'Eve ni d'Adam. J'étais avec mon père et ma mère. La dame s'est présentée en disant: "Je travaille à la préfecture, j'ai appris que des Juifs devaient être arrêtés cette nuit et j'ai vu le nom de monsieur N; alors je vous conseille de vous cacher." Et elle est partie. Je ne la connaissais pas du tout.

Convaincre mon père d'aller se cacher, ce fut un peu difficile. Son réflexe peut paraître aujourd'hui complètement stupide mais en 43! Il disait: "Pourquoi je devrais me cacher ? Je n'ai rien fait! je ne suis pas un criminel!" Finalement il est allé chez une famille juive qui n'habitait pas loin et maman et moi, nous sommes restées. Deux choses tout à fait illogiques! Mais comme elle n'avait parlé que de mon père... Maman et moi, nous sommes restées dans l'appartement... Et à 3 h du matin, on a frappé: trois inspecteurs de police. "Nous cherchons Monsieur N" — "Monsieur N n'est pas là." Dans certains cas, quand la personne recherchée n'était pas là, les policiers s'en allaient. Eux, ils ont fait du zèle. Ils ont cherché partout, dans les armoires, sous les lits, sous les matelas... jusqu'à 6 h du matin. A 6 h du matin, ils sont partis en disant: "Si monsieur N revient, prévenez-le, dites-lui que nous le cherchons." Ils sont revenus dans la journée... Puis la situation s'est calmée. Au bout de deux ou trois mois, mon père est revenu.

Il faut que je vous dise que cette même dame qui nous avait avertis m'avait donné le nom d'un jeune homme qui était aussi sur la liste. Je suis allée le prévenir. Il n'était pas à la maison. Ses parents étaient là. Je leur ai dit ce qu'il en était. Ils n'ont pas eu l'air troublé. L'a-t-on prévenu ou non ? Je ne sais pas. Il a été embarqué. Il n'est jamais revenu.

Nous n'étions pas du tout conscients du danger. J'ai pu aller le voir là où il avait été emmené. On nous avait dit qu'ils allaient partir. Je n'ai pas pu entrer, mais j'ai vu sortir des vieux, des plus jeunes. Il avait vingt-deux ou vingt-trois ans. Menottes aux mains. Il m'a vue, il m'a dit: "On se reverra!" Il est parti. J'ai su qu'ils avaient été emmenés à Drancy. Quelques semaines, ou peut-être quelques mois plus tard, nous avons reçu une lettre. C'était une carte dans une enveloppe, auquel un petit mot avait été joint. Un petit mot qui disait: "Je suis un cheminot qui travaille sur la ligne x, j'ai trouvé cette carte avec votre adresse." Sur la carte — je l'ai encore la carte — il y avait ces mots : "De ce train de plaisir, je t'envoie mon bon souvenir." C'est le dernier signe que nous avons eu de lui...

2 . Ce qu'on savait et ce qu'on ne savait pas

On ne connaissait pas le nom d'Auschwitz. Drancy, on connaissait. Parce qu'il y avait déjà eu des rafles en zone Nord. Ca, on le savait. On savait qu'on emmenait les gens à Drancy, puis en Pologne. Pourquoi ? Ca on ne le savait pas. On était loin de se douter... La Solution finale... On pensait à des travaux durs, à un internement un peu différent...

3 . La protection de l'ignorance

Mais qu'on les envoyait à la mort! Non, on n'y pensait pas. Et Dieu merci! Dieu merci! Je pense que si on avait vraiment su ce qui nous attendait, il y aurait des gens qui se seraient suicidés, qui se seraient laissés aller...

4 . L'inimaginable

Et comment aurions-nous pu imaginer ? Comment peut-on imaginer ? Comment imaginer des choses pareilles ? Par exemple, ce garçon, je pensais qu'il passerait par des choses très dures, très difficiles... On pensait qu'on s'en sortirait. On s'en sortirait. C'était ce qu'on se répétait tout le temps.

5 . Tantôt les vrais, tantôt les faux papiers

C'était en février 43. J'étais en Philo. A partir de cette date, il y eut des alertes; des rafles sporadiques, sans aucune logique... Ce qui fait que tantôt j'allais en classe, tantôt je n'y allais pas. C'était l'année du bac. L'examen approchait. J'allais souvent travailler chez une amie qui n'était pas Juive. Elle habitait un peu en dehors de la ville. Un jour j'étais chez elle. Nous entendons une voiture s'arrêter. C'était toujours mauvais signe parce que personne n'avait de voiture à l'époque, sinon les autorités. Nous voyons les gens sortir de la voiture et aller de maison en maison. C'étaient des policiers en civil. Ils ont frappé à la maison où nous étions et nous ont demandé nos papiers.

Je vais vous dire une chose qui va vous paraître stupide. J'avais de vrais papiers, avec le tampon, "Juive", pas seulement "Juif". Il y avait "Juif" et "Juive". C'était bien..."Juive"... et j'avais des faux papiers, sans le tampon.

— Avec le même nom ?

Ida: Avec le même nom, mais sans le tampon. Le nom et le prénom n'avaient rien de particulier. Et sans principe aucun, certains jours, j'avais mes faux papiers, certains jours j'avais les vrais. Ce jour-là, j'avais la carte qui n'était pas tamponnée. Mais le bonhomme a pris ma carte. Elle ne lui plaisait pas. Il me dit: "Viens avec nous." Les gens tutoyaient tout de suite! "Viens avec nous."

Ils m'ont embarquée dans un camion et m'ont emmenée dans ce qui n'était pas encore la Gestapo parce qu'il n'y avait pas de... (long silence) Non... il n'y avait pas encore la Gestapo... Je suis en train de me demander...

— Vous les aviez depuis quand ces faux papiers ?

Ida: Depuis fin 42, quand on a entendu qu'il y avait des rafles... Je suis en train de me tromper de date parce qu'il y avait des Allemands dans mon histoire... Mais si! Bien sûr, ils étaient déjà là... Donc ils m'ont emmenée. C'était un groupe de gens, un ramassis de gens venus je ne sais plus d'où et qui s'étaient mis à la solde des Allemands. Ce sont eux qui ont fait cette rafle. Ce sont eux qui m'ont embarquée.

6 . La terreur

Le type m'emène dans une chambre où il y avait une chaise et un divan. Et le divan m'a fait beaucoup plus peur que le revolver, je vous assure. Il sort un revolver, me le braque contre la poitrine et me dit: "Maintenant, tu vas me dire que tu es Juive!" — "Non, je ne suis pas Juive!" — "Mais si, tu es Juive!" — "Non, je ne suis pas Juive!" Ce petit jeu a duré... Ca m'a paru très long,

mais je ne peux vraiment pas vous dire combien de temps... 1/4 d'heure, une heure...? Je ne sais pas. Mais "Tu es Juive!" — "Non, je ne suis pas Juive!" — "Tu es Juive, mais non je ne suis pas Juive!" ... Toujours avec le revolver.

Et tout à coup, on frappe à la porte. Entre un type qui lui dit, en allemand — je savais assez d'allemand pour comprendre — qu'il est appelé ailleurs. Il dit: "Qu'est-ce que je fais de celle-là?" — "Fais en ce que tu veux, mais il faut que tu viennes tout de suite." Alors il me regarde. Il enlève son revolver — c'est déjà quelque chose — puis il se met à hurler: "Tu vas me foutre le camp!" Alors moi, sans trop de hâte — je ne savais pas si c'était une ruse ou autre — je me suis dirigée vers la porte, j'ai descendu l'escalier et je suis allée dans la rue. Mais je ne suis pas revenue directement chez moi parce que j'avais peur qu'on me suive. J'ai fait des détours et des détours et finalement, je suis rentrée chez moi. Et là j'ai flanqué... Ouf! (Ida fait mine de s'affaler complètement) Ce qui ne m'a pas empêchée de retourner en classe le lendemain.

Notons:

- La difficulté d'Ida, en 43, à désavouer sa judéité simplement en ayant dans sa poche des papiers sans la mention *Juive*. Elle ne prend pas systématiquement la carte sans tampon. En quelque sorte, elle se livre au hasard, de même que *tantôt* elle allait au lycée *tantôt* elle n'y allait pas.

- La peur du divan plus forte que la peur du revolver. Partie importante du récit d'Ida qui frappera tout particulièrement sa fille.

- Le choc que dût être pour Ida de nier son identité, elle qui prenait difficilement ses faux papiers et qui avait été une des premières à se faire inscrire comme Juive à la Préfecture, refusant la proposition de l'employé de surseoir à cette obligation.

- L'abolition des repères temporels.

- La valeur cathartique, nuancée d'aveu (l'aveu du reniement), précisément à ce moment-là, du témoignage.

7 . Chance, ou bien miracle ? *Inexplicable*

*Puis j'ai continué... Quelques jours plus tard, je suis dans la rue, un large boulevard. Et là, j'ai mes vrais papiers. Tout à coup, une animation un peu suspecte dont on avait commencé à comprendre la signification. La rue est barrée à ses deux extrémités, impossible de sortir et des gendarmes allemands - parmi les plus inoffensifs des gendarmes allemands, mais — "Papirs, papirs!" Ils demandaient aux gens leurs papiers. Et **je me vois** dans cette foule, et je vois le type qui s'approche de moi, et je me vois... Je vais lui montrer mes papiers et il va m'embarquer comme j'ai vu qu'on embarquait... qu'on mettait de côté... Et effectivement, il se trouve devant moi et "Papirs, papirs." Et moi, avec des gestes très très lents, je commence à fouiller dans mon sac... très très lents... en espérant je ne sais pas quoi... J'avais déjà la carte en main, quand tout à coup, quelqu'un me tape sur l'épaule et me dit "Tu es encore là, toi!" C'était le type qui m'avait arrêtée l'autre jour! (rires)*

Il me dit: "On se retrouve, hein!" Et puis il dit au soldat: "Continue!" Et il est là; il ricane bêtement, il répète: "Tu es encore là, toi!" Et il s'en va. Et je me suis retrouvée là!... En me demandant si j'étais encore vivante... inexplicable.

Inexplicable... inexplicable! Et puis la rue s'est dégagée, l'épisode était fini. Et je me suis demandé qu'est-ce qui m'était arrivé ?

Notons:

- Le bouleversement des cadres spatio-temporels habituels; les lois du temps et de l'espace obéissent à un registre inconnu. Ida nous donne une série de flashes: *Je vois... j'ai vu*. Elle se dédouble: *Je me vois*. L'accélération du temps: *il se trouve devant moi*, le ralentissement du temps: *avec des gestes très très lents*. Puis le *illo tempore - illo loco* absolument indéterminable, entre la vie, la mort, le rêve éveillé: *Suis-je encore vivante ?*

- Ida avait pris ses vrais papiers. Toujours cette difficulté à renoncer à l'identité, difficulté aidée par le brouillage des informations: *on ne savait pas, on se disait qu'on s'en sortirait*.

8 . Des cauchemars encore aujourd'hui

Sur ce, j'ai passé le bac. C'était un petit lycée de province. C'était bon enfant et puis j'étais bonne élève, alors j'étais plutôt bien vue. Déjà, dans le courant de l'année, la directrice m'avait proposé d'être surveillante d'internat pour m'éviter de rentrer à la maison le soir. Au lycée, pensait-elle, je serais mieux protégée — ce qui n'était en fait pas très logique parce que tout le monde me connaissait; tout le monde savait que j'étais Juive.

Après le bac, elle me dit: "Ecoutez, je pense que ce n'est pas bien pour vous de rester dans cette ville. J'ai une proposition à vous faire: je connais une famille d'industriels parisiens qui possède un château à la campagne — en Dordogne, tout ce qui est un peu mieux qu'une maison bourgeoise est un château — Ils ne veulent pas vivre à Paris. Ils ont six enfants; ils ne veulent pas non plus envoyer les enfants à l'école du village; ils cherchent une préceptrice. Seriez-vous prête à aller là-bas ? Vous seriez bien. Personne ne saurait que vous êtes Juive, sauf les parents, mais ils acceptent."

Mes parents ont été tout de suite d'accord. Moi, ça me plaisait bien. Je suis allée là-bas. C'était en effet un coin perdu dans la campagne. La maison était très belle. Il y avait six enfants. L'aîné avait seize ans, le plus jeune, six ans. Les deux aînés suivaient des cours par correspondance. Ça me plaisait beaucoup... quoique... Le père était un industriel qui vivait à Paris et revenait chaque fin de semaine. A cette époque-là pour avoir une telle liberté de manoeuvre ? Et à table, j'entendais des choses! Des propos antisémites... "Les Juifs et les communistes étaient les coupables! Après cette guerre, on serait débarrassé de tout ça! Il y aurait un nouveau régime."

— Mais ils savaient que vous étiez Juive!

Ida: Oui, les parents; mais ils parlaient devant moi. Alors j'ai pensé, après, que je devais être leur alibi. Ils n'avaient pas de sympathie pour les Juifs mais ils se disaient que peut-être, si les choses tournaient autrement ? Cela dit, à mon égard, ils ont été très corrects.

Mais un jour... Le coin était tranquille, paraissait tranquille. Ce qu'on ne savait pas, c'est que c'était un nid de maquisards. A un moment donné, en 44, ils se sont mis à devenir assez actifs, faisant sauter des ponts, faisant sauter des voies de chemin de fer... Et un jour, les Allemands sont arrivés dans le village. Le matin, je me lève. J'entends des bruits suspects dans cette campagne tranquille. Je regarde par la fenêtre — de ma fenêtre, je pouvais voir la place du village — je vois toute une animation, des camions avec des Allemands. Et je vois un camion arriver, des Allemands en descendre, ouvrir une bâche, faire descendre plus ou moins délicatement dix hommes (Ida parle très lentement, détachant chaque mot. Le ton, monocorde, tranche avec le ton habituel, modulé et vivant) les alignant contre un mur et... (silence) Comment j'ai vu ça ? Je ne sais pas... Je ne sais pas... J'avais dix huit ans, une jeune-fille qui n'était jamais sortie de chez elle... Puis le sang... Puis après... Enfin c'était horrible... Je crois que j'ai tremblé comme une feuille.

C'est une des choses dont je rêvais tout le temps... Pendant très longtemps... Dans ces rêves, c'était ça qui revenait. Et la semaine dernière encore... (silence pesant)

— Et les gens chez qui vous étiez, qu'ont-ils dit ?

Ida: On n'en a pas parlé. La journée s'est passée, on est allé à table. Je ne me rappelle pas. Je ne me rappelle pas que personne ne m'ait parlé de ça. Personne ne m'a dit: "C'est horrible!" Personne ne m'a dit: "Ce n'est pas bien!". Est-ce qu'on n'en a pas parlé à cause des autres enfants ? Je ne sais pas. A vrai dire, je ne me rappelle pas tellement des réactions des autres.

- Effet sidération face à l'horreur: Ida est pétrifiée et ne se souvient que de ses frissons d'horreur. Temporairement, plus rien, en elle, n'est disponible pour autre chose que pour la vision qui s'imprime en elle et qui va hanter ses nuits durant des années; vision dont le temps a peu à peu estompé la trace mais qui est prête à resurgir au moindre incident que son inconscient, ou son conscient, peut lui associer.

- *Vue du mal*: La vie d'Ida n'est pas en danger comme elle l'était sous la menace du revolver ou même au moment du contrôle des *papiers* mais il semble que le traumatisme de la vue de l'horreur ait été plus violent que le traumatisme de la terreur (la menace du revolver et l'ombre du divan). Assister à une tuerie serait plus traumatisant qu'être soi-même menacé d'être tué; du moins c'est vrai en ce qui concerne Ida.

Je me rappelle qu'après deux jours, je me suis dit: "Je ne peux pas rester là... je ne peux pas rester là." Ca non plus ce n'était pas logique parce que les choses ne se reproduisent pas deux fois. Je suis allée voir la dame. Je lui ai dit: "Je ne peux plus voir ça. Je me lève le matin, j'ouvre la fenêtre, je vois ça. Je ne peux pas rester là. Je suis désolée... Je ne peux pas." Elle n'a pas fait un geste. Elle ne m'a pas retenue... C'est ce qui me donne à penser qu'elle était contente que je m'en aille. Il est vrai qu'elle m'aurait gardée. Et je pense qu'elle ne m'aurait jamais dénoncée. Elle aurait été fidèle à ses engagements. Mais elle était soulagée de me voir partir... Elle n'a pas eu un mot pour me retenir. Elle ne m'a même pas dit que j'allais manquer aux enfants, qu'ils avaient été contents.

Est-ce qu'on peut lui en vouloir ? Je ne sais pas. Elle pensait que le danger était pour elle aussi. Je ne peux pas lui en vouloir... Pas un mot... J'ai pris mes affaires et je crois qu'elle m'a conduite... quelqu'un avait une carriole... et m'a conduite à la station d'autobus.

- Réactions après-coup: Ida comprend les motivations de l'autre. Simultanément, elle constate qu'elle ne peut pas avoir l'ombre d'une rancune. Elle aurait plutôt de la commisération et, finalement, préfère sa propre position.

Elle insiste sur l'*illogique* de son comportement en s'appuyant sur un motif illogique: *les choses ne se reproduisent pas deux fois.*

Ce que je sais, c'est que j'ai quitté... Je suis rentrée à la maison. Mes parents étaient désolés de me voir revenir parce qu'ils pensaient que c'était chez eux le plus dangereux et que, si j'étais dehors, ça irait. Evidemment je leur ai raconté ça.

Je n'ai plus jamais eu de nouvelles de cette famille. Après la guerre, j'ai écrit là-bas. La lettre m'est revenue: "Inconnu". Alors j'ai écrit à la mairie. On m'a répondu: «La famille est repartie à Paris après la guerre.» J'ai cherché dans l'annuaire de Paris. Je n'ai pas trouvé. J'aurais voulu leur montré que j'étais encore vivante.

Franchement, je ne leur en voulais pas. Parce que personne ne peut savoir comment il réagirait... Mais enfin, je n'avais pas non plus de la sympathie. On avait l'impression, de leur part, que c'était un business. J'ai toujours eu l'impression que j'avais été un alibi... car cet homme qui passe la frontière sans difficulté, qui n'est jamais inquiété, qui fait des affaires à Paris... Il devait être bien vu. Et d'un autre côté, il pouvait dire: "J'ai protégé des Juifs."

A travers les paroles d'Ida, la population révèle ses clivages: ceux qui aident (la directrice du lycée) ceux qui voudraient aider mais ne résistent pas à la peur (la dame qui propose puis refuse d'héberger Ida et ses parents) ceux qui ont un confort suspect (la famille réfugiée dans son château).

9 . Dieu merci!

J'étais restée là-bas quatre ou cinq mois. Ca nous amène en 44, la période la plus dure. On se méfiait de tout et de tout le monde... La même directrice me dit: "Je connais quelqu'un d'autre, un pharmacien à tel endroit. Etes-vous prête à aller là-bas ?" ... Mon père s'est renseigné sur les moyens de communication. Il fallait changer d'autobus, faire une partie du trajet à bicyclette, bref être sur les routes, précisément ce qu'il ne fallait pas faire à l'époque. Mon père a dit non. Je n'y suis pas allée. Et Dieu merci!

Ce pharmacien était un collaborateur notoire. Et à la Libération, les gens du maquis — justice un peu sommaire — l'ont abattu avec quelqu'un de sa famille. Je me serais trouvée là-bas... Ils n'auraient pas fait de détails... oui, parce que j'y serais allée avec des faux papiers. Ils n'auraient pas su que j'étais Juive. En parlant de moi, le bonhomme qui nous a raconté ça disait: "Elle l'a échappé belle!"

Renversement du positionnement: à la Libération, les faux papiers, jusqu'alors protecteurs, deviennent dangereux, c'est l'identité juive qui devient salvatrice.

10 . Et j'ai encore échappé belle!

Et j'ai encore échappé belle une autre fois... Mes parents ne voulant pas me garder chez eux, j'ai loué une chambre dans un tout autre quartier de la ville. Je trouve une pension où je me suis présentée sous un faux nom en disant que j'étais étudiante et que j'avais besoin de travailler au calme. La propriétaire habitait au rez-de-chaussée. Elle n'a pas posé beaucoup de questions. Tout à coup, bruit de voiture qui freine devant la porte. J'étais là, avec cette dame. La porte s'ouvre; deux Allemands se mettent devant avec la mitrailleuse, un autre entre, sort une liste de sa poche et lit: "Je cherche mademoiselle... mademoiselle..." Il n'arrive pas à trouver cette mademoiselle. Moi, j'étais sûre que c'était moi. Il trouve le nom: mademoiselle X. Non, ce n'était pas mon nom! Alors la propriétaire dit: "Elle habite au deuxième étage." Ils montent au deuxième étage... J'étais là ! Je suis allée aux toilettes et je me suis dit: "Je vais sortir quand ils seront partis." Et la malheureuse — c'était une fille qui faisait de la Résistance — ils l'ont embarquée et on ne l'a jamais revue.

Ils cherchaient une mademoiselle... Il y avait une autre mademoiselle. Ils auraient pu aussi lui demander ses papiers...

C'est pourquoi je me considère comme une miraculée à la puissance... je ne sais combien.

Le monde s'est renversé: la sécurité n'est plus la maison familiale.

11 . La méfiance permanente

Je crois que je vous ai raconté les faits qui m'ont le plus marquée... Le quotidien c'était autre chose... C'était d'aller dans la rue et de faire un détour quand vous voyez quelqu'un — comme dans les films n'est-ce pas — en imperméable et chapeau mou.

Ida revoit les scènes du passé comme les images d'un film. Sa fille nous dira qu'en entendant les récits de sa mère elle avait des flashs *comme dans un film.*

12 . Des sauveurs anonymes

Qu'est-ce qu'était le quotidien ?... Un jour ma mère est partie au ravitaillement, et elle ne rentre pas... La matinée se passe et elle ne rentre pas. Effectivement, on apprend qu'il y a eu des rafles. Vous imaginez l'état dans lequel nous étions. Mon père voulait aller la chercher: "Je vais aller à la Gestapo, je vais leur expliquer..." Je l'ai retenu de force à la maison. Elle était partie à 10 h. du matin Elle finit par revenir. Il est 2 h. Elle arrive et elle raconte l'histoire suivante: "Il y avait une rafle dans la rue. Un jeune homme m'a dit: "Venez avec moi." Il m'emmène au poste de police. A midi, son remplaçant arrive. Il lui dit: "Cette dame va rester là. C'est moi qui m'occupe d'elle." Un peu plus tard, il est revenu et — sans doute était-ce plus calme dans la rue — il a dit: "Vous pouvez rentrer chez vous."

13. L'honneur juif

Il y a eu aussi des gens comme lui: un inspecteur de police! Vous savez qu'en Octobre 40 fut édicté le statut des Juifs. On nous donnait une date: entre tel et tel jour il fallait aller au commissariat de police pour faire tamponner sa carte. Quand j'ai vu ça j'ai dit: "Quoi ? Ils sont fous ? Ils croient nous intimider ?... Donnez-moi vos papiers!" Je prends les papiers de mes parents avec les miens et, sinon le même jour, au plus deux ou trois après, je me pointe au bureau et je dis au brave employé — Quand j'y pense maintenant!

"Vous avez lu ? Voilà nos cartes! Nous sommes Juifs, alors mettez-le! Vous n'avez pas honte! Vous croyez que nous avons honte ? C'est à vous d'avoir honte! Alors osez donc le faire!"

Le bonhomme me regarde et me dit: "Calmez-vous..." Alors je lui dis: "Pourquoi me calmer ? Avec des choses pareilles! Et vous faites le jeu de l'ennemi! Vous croyez que nous avons honte ? Nous sommes Juifs! Et si vous voulez que tout le monde le sache, mettez-le!"

Il me dit: "Mais vous n'avez pas besoin de le faire tout de suite... vous avez du temps, tel délai..."

Je lui dis: "Ah! n'est-ce pas! Ca vous embête de le faire!" Eh bien! Faites-le tout de suite!"

Il essaie encore de me dire que j'ai le temps. Et moi, comme une furie! Finalement il me tamponne ça et je rentre à la maison toute contente.

Et voilà que le jour de la Libération, je suis dans la rue, avec maman. Et des gens arrivent de toutes parts comme s'ils étaient sortis de sous terre, avec des brassards... ce sont des maquisards, des résistants, qui font ce qu'ils ont à faire. Et tout à coup je vois ce bonhomme, là, mon bonhomme, avec une mitraillette devant moi. Il me regarde; il me dit: "Il me semble que je vous connais". Je dis: "oui, oui". Alors il me dit: "Ah! Bien je me rappelle! C'était vous! Une des premières clientes!" Je dis: "oui!" — "Et vous n'avez pas compris! Et j'ai essayé de vous faire comprendre que ce n'était pas urgent, que vous trouveriez peut-être un moyen d'éviter. J'étais là, à mon comptoir de police; et vous étiez comme une furie; vous ne vouliez rien comprendre!" J'ai dit:

“Oui; vous savez, j’y ai pensé plus d’une fois!” Alors il me dit: “Dieu merci vous êtes là! Dieu merci!”

Et cette malheureuse carte, il m’avait bien mis son tampon dessus!... Mais ça, c’était en 40. En 40! Qu’est-ce que vous pouviez imaginer en 40 ? En 40, on voyait Pétain au pouvoir et on se disait que c’était un beau salaud; qu’il trahissait la France, et que ses premiers actes étaient contre les Juifs. Le statut des Juifs, c’était une horreur. Alors une juste indignation, une sainte colère m’a prise.(...)

Le père d’Ida, commerçant en Alsace, arrive à gagner un peu d’argent en exécutant des travaux de restauration.

1 - 1 - 2 - Durant l’occupation, d’israélite à Juive

1 . Comme maintenant: un arrière-fond de drame

Je vous ai raconté des événements dramatiques qui se sont échelonnés durant deux, trois ans, mais on n’a quand même pas vécu dans le drame tous les jours. Il y a eu la vie. C’est un peu comme maintenant: nous vivons dans un arrière-fond de drame: on vit normalement l’anormal. Et c’est ce qui s’est passé aussi. Il y avait des moments où on riait. J’avais des amis. On riait, on se taquinait, on étudiait. C’était la période de ma philo.

Ida aime comparer les événements actuels et ceux d’il y a quarante ans.

2 . Le bouillonnement intellectuel, les livres

Quand on est en philo, on remue le monde! On aime ça! Surtout en France! On était un groupe de quatre ou cinq garçons et filles et on découvrait ensemble l’étude de la Bible, ou plutôt l’Etude car la Bible, nous la connaissions. On a découvert ensemble la politique; on refaisait le monde d’après la guerre. Et tout cela supposait un optimisme indomptable: “Il y aura ceci, il y aura cela, il n’y aura plus ceci, plus cela!” Et on oubliait qu’on ne serait peut-être pas là en sortant de là.

Je trouve que c’était formidable. On avait dix sept, dix huit ans, il y en avait toujours un qui découvrait quelque chose. La littérature aussi... Sartre, Camus tous ceux qui révolutionnaient, ce fut après; mais c’était Gide, Malraux, Kierkegaard... Ca donnait à penser. On n’avait pas de maître, mais on faisait des cercles d’études, on faisait des exposés.

Formidable: le même mot se retrouve dans la bouche de Béatrice quand elle évoque son arrivée en Israël; elle avait alors à peu près l’âge de sa mère pendant la guerre.

— *C’était un petit groupe d’amis juifs ?*

Ida: *Oui. Mais la pratique du judaïsme, ce n’était pas ce qui nous intéressait. Le judaïsme (l’étude), oui.*

— *C’étaient des gens que vous connaissiez avant la guerre ?*

Ida: *Pas vraiment. Toute l’Alsace avait été évacuée et des groupes s’étaient reconstitués ici; des E.I. (Eclaireurs Israélites) ou d’autres. Des gens qui, pour certains, sont maintenant ici (en Israël). D’ailleurs je peux vous dire qu’avant je ne connaissais pas de garçons! Une fille de seize ans!*

Ce n’était pas au lycée. En classe la majorité des élèves étaient indifférentes. Il y avait juste deux ou trois filles de miliciens. A ce propos, je peux vous raconter une histoire: nous avions une professeur d’histoire qui était très pro-Angleterre. Elle a fait une fois une attaque anti-allemande

très virulente. qu'elle termina: "Voilà, je vous ai dit ce que j'avais à vous dire!" Puis elle s'est adressée à une des élèves: "Et si vous le voulez, vous pouvez me dénoncer Mademoiselle L."(...)

Avant que n'arrivent les Alsaciens, dans cette région, ils n'avaient jamais vu de Juifs. Mais personne ne se cachait d'être Juifs. Il y avait une boucherie kacher qui avait ouvert ses portes, une synagogue. Je me souviens de notre arrivée en Septembre 39, juste avant les fêtes de Tichri (Nouvel An). Nous nous sommes rendus à la synagogue. Les gens pleuraient, ils retrouvaient toutes sortes de... Après il y eut des rafles pendant les offices, alors on les a continués clandestinement.

3 . Encore la rubrique miracle

A propos de cette fille de milicien me revient un souvenir. Nous habitons dans un quartier résidentiel, mais sous les combles; une rue très tranquille... Quand était-ce ? Pendant l'année scolaire. Un soir, il faisait déjà nuit, j'entends des bruits dans la rue. Je dis à mes parents: "J'entends qu'on prononce N (leur nom). Mon père dresse l'oreille et il entend comme moi. Il regarde dans la rue et il voit deux hommes, une femme et un chien s'approcher et s'arrêter devant notre maison. Et la femme dit: "Je ne me rappelle plus. Je crois que je me suis trompée." Il y eut un petit conciliabule puis le groupe s'est éloigné. Cette femme, je l'ai reconnue, elle était secrétaire au Lycée. Le lendemain, quand je vais au Lycée, elle me voit, elle me saute au cou et elle pleure, elle pleure.

Voilà ce qui s'était passé. Elle habitait dans la même rue, un bloc plus loin, où son père louaient un logement à des Juifs d'origine turque. Les deux hommes, deux miliciens, étaient venus les chercher. Sans doute prévenus, ils étaient déjà partis. Les miliciens vont chez le père de cette femme, le propriétaire de l'immeuble, le pressent de dire où sont ses anciens locataires. Il a un malaise cardiaque, sa fille prend peur: elle dit aux miliciens: "Ces gens ne sont pas là, mais je connais d'autres Juifs." Et elle les conduit devant notre maison en prononçant notre nom. C'est du moins ce que j'ai reconstitué. Elle se sentait coupable, évidemment! Elle n'en pouvait plus. Et je l'ai presque consolée!... Je l'ai presque consolée. D'abord je n'allais pas lui faire des reproches parce que je me disais qu'il fallait la ménager... et puis elle faisait presque pitié.

Alors, vous voyez, ça aussi c'est dans la rubrique miracle.

4 . La chute du cadre

Il y avait une dame qui habitait un peu en dehors de la ville et qui venait d'Alsace, elle aussi. Elle n'était pas Juive. Elle nous a dit une fois: "Si vous avez des ennuis, si vous devez quitter votre logement, ma maison est grande, je vous cacherai. Le temps passe. Un beau jour, on apprend qu'une rafle se prépare. Ma mère dit: "On va prendre un baluchon, puis on ira chez Madame M." La nuit tombée, nous sonnons chez elle. Elle nous ouvre la porte, comprend pourquoi on vient et s'écrie: "Oh! Non, je ne peux pas, je ne peux pas!" Et elle referme la porte. Nous voilà dans la rue; couvre-feu; sans savoir où aller. Rentrer chez nous, il n'en était pas question. Croyez-moi si vous voulez... Elle habitait à côté d'un cimetière. Nous y sommes allés et nous avons passé toute la nuit là, allongés entre les tombes. (silence) C'était un traumatisme terrible. Nous comptons sur elle... Et d'un autre côté, nous la comprenons; elle a eu peur.

*De nouveau Ida est dans l'impossibilité de tenir rigueur à ceux qui faillissent. Elle les comprend*⁹⁵⁴, *plaint leur faiblesse, se demande sans doute comment elle-même elle aurait réagi et, finalement, préfère sa propre situation.*

5 . Regain d'études juives: instinct de conservation, transmettre, témoigner

— Vous me disiez que vous aviez découvert le goût de l'Etude. Vous étudiez quoi ?

Ida: *La Bible, l'histoire des patriarches, de Moïse, nous connaissions. Avant la guerre, j'allais à l'école du jeudi et du dimanche et nous avions des cours de catéchisme, où on nous enseignait le Chabbat, les fêtes, etc. Le catéchisme! Vous voyez, on employait même le mot, tellement on était imprégnés.*

Quels étaient les maîtres à l'époque? Le grand rabbin Kaplan, le rabbin Schwartz... Il y avait toujours quelqu'un qui avait quelque chose, un reste de journal d'avant-guerre... Ce n'était peut-être pas très orthodoxe, mais on parlait.

— Vous étudiez ces sujets plus qu'un Kierkegaard ou moins ?

Ida: *Peut-être plus... Oui, plus! C'est bien simple: instinct de conservation. Nous autres Juifs, c'est comme ça. Tout notre effort, c'est transmettre. Alors, on se disait: "On est là, il faut qu'on sache. Transmettre ce qui fait qu'on est Juif. Je lis souvent dans les récits des rescapés que ce qui les a fait tenir c'est qu'ils voulaient être des témoins. Ce n'était pas aussi fort pour nous, mais enfin, il y avait ce désir. Il faut qu'on apprenne pour pouvoir en parler parce qu'il y en tellement qui ne sont plus là. Il faut qu'on sache qui on est.*

1° Le souci de transmettre, de témoigner: sans doute est-ce une interprétation, après-coup, de la réaction instinctive du moment, celle de repuiser des forces en soi-même, dans sa tradition.

2° *Il faut*, injonction dont nous entendrons l'écho dans la bouche de Béatrice.

6 . D'israélite à Juive pratiquante

— "Qui on est", qui est ce "qui", comment vous le définissez ?

Ida: *Ah, qui on est!... Juifs! Il ne faut pas demander trop. D'abord, nous étions très jeunes. Nous étions seuls. Après j'ai appris que certains étudiaient avec des maîtres... Il y a une chose: nous étions Juifs et on voulait nous détruire, alors il faut rester Juifs! Ce que c'était être Juif ? On en discutait aussi. On discutait de la valeur des pratiques... Au fond, c'est ça: on est Juif, on veut nous détruire comme Juif, on ne veut pas se laisser détruire comme juif. Et comme il y a mille manières d'être Juif...*

— Vous m'avez dit que votre famille n'était pas très pratiquante.

Ida: *Ma famille était très juive; pas très pratiquante, mais très Juive. Alors qu'est-ce que c'est "très Juif"? Un certain sentiment d'appartenance à un peuple juif... Savoir qu'il ne faut pas que le peuple juif disparaisse... Quand je dis "Pas très pratiquante," c'est-à-dire que nous pratiquions surtout les fêtes: personne de nous n'a jamais mangé à Kippour, ni n'a jamais mangé de pain pendant Pesa'h. Nous pratiquions toutes les fêtes mais nous avions des accommodements sur le Chabbat et sur la kacherout.*

— Vous n'aviez pas deux vaisselles ?

⁹⁵⁴ - P. Levi a évoqué ce besoin vital de comprendre les motifs de l'autre, en particulier les motifs du bourreau.

Ida: *Avant la guerre non, après la guerre, oui. On ne mangeait pas de porc... Vous savez, le judaïsme français, avant la guerre, était très dilué. D'abord on était israélite. Quand il fallait écrire quelle était notre religion, nous écrivions "israélite". Quand les autres nous appelaient "Juifs", c'était péjoratif. Pas si nous-mêmes le disions. Mais dit par d'autres, c'était antisémite.*

— *Maintenant, vous ne le ressentez plus ?*

Ida: *Oh non! Et je n'aimerais pas qu'on dise que je suis israélite! Grand Dieu! Israélite, c'est quelque chose de... de bien-pensant... c'est quelqu'un qui ne renie pas son judaïsme*

— *La guerre vous a rendue Juive ?*

Ida: *Non! La guerre m'a rendue pratiquante! Par exemple: vous savez ce qu'est le révisionnisme, Jabotinsky ? Mon père était un des fondateurs de ce parti dans sa ville. Dans ma famille, le judaïsme s'exprimait surtout par le sionisme.*

7 . L'amour d'Israël

— *Donc pour vous, toute petite, être Juive, c'était relié à la terre d'Israël ?*

Ida: *Ah oui! Et mon père — quelqu'un me l'a rappelé encore il y a quelques jours — était le pilier, dans sa ville, de ceux qui s'opposaient aux sionistes généraux. Pour lui, la terre d'Israël devait se conquérir sans qu'on mendie le bon vouloir des nations. Chez nous se tenaient des réunions.*

— *Vos parents avaient envisagé de venir ?*

Ida: *Oui. Ca fait partie des occasions manquées. Mon père, tout jeune, avait envisagé de venir, puis, une fois marié, un peu moins; comme mon mari, d'ailleurs... (rires) la même chose. Après ce fut une suite d'occasions manquées. Mais à l'époque, ce n'était pas comme maintenant où il n'est pas très bien vu d'être un "sioniste du dehors". Il allait ramasser de l'argent; il organisait des camps pour l'éducation des jeunes. J'ai vécu là-dedans.*

— *Et après la guerre, votre famille est devenue plus pratiquante. C'est vous qui les avez entraînés ?*

Ida: *Oui, oui... Et puis c'était l'air du temps. On dépend toujours d'un groupe. Il y a toujours une influence que vous acceptez ou que vous rejetez. **De même que mes enfants m'ont beaucoup dépassée dans la pratique, j'ai dépassé mes parents...***

Quand nous sommes revenus en Alsace, ça s'est traduit d'abord, par une fréquentation plus assidue des offices.

- Désir, non réalisé, par les parents d'Ida, de partir en Palestine;

- Rôle accélérateur des enfants dans le retour à l'orthodoxie, sur trois générations successives.

8 . La force puisée dans la prière

— *Vous voulez dire que vous avez pris goût à vous retrouver ensemble avec d'autres Juifs ou bien vous avez pris goût à la prière ?*

Ida: *A la prière. Encore maintenant, la prière, c'est quelque chose qui me conditionne et dont j'ai besoin.*

— *Tous les jours ?*

Ida: *Oui. Je ne les dis pas toujours du début à la fin; mais tous les jours.*

— *Et ça, c'est depuis la guerre ?*

Ida: *Oui. Enfant, j'allais à la synagogue avec mes parents; seulement, c'était... c'était un peu loin. Je ne comprenais pas, je ne suivais pas. J'y allais... J'y allais... Je parle des fêtes... Après c'est devenu quelque chose de plus... plus... de plus accrochant. J'ai encore tous les bouquins du temps (Ida va chercher dans sa bibliothèque un vieux livre de prières bilingue). En fait, je ne prie plus du tout avec ces livres. Mais je les ai pris quand même... Je ne sais pas pourquoi. Regardez, prière de Kippour... (Ida feuillette le livre et me le tend) Comment ne pas être accroché par ces prières ?*

— *Il en est qui ont décrochés, à cause de la guerre.*

Ida: *Ecoutez, il y en a qui disent que croire en Dieu, c'est une faiblesse, une facilité. D'autres disent qu'au contraire, c'est une force. Je ne sais pas... Le fait est que quand vous traversez une période difficile, à des degrés divers — je pense à la guerre, je pense à maintenant — quand vous traversez des périodes qui sont cruciales pour votre survie, c'est difficile de ne pas prier. Ça me semble! On ne peut pas traverser ça comme ça! Vous me direz, c'est se raccrocher à quelque chose ? Peut-être! C'est tirer sa force ? Peut-être! Ça me semble difficile de...*

Et puis, c'est faire quelque chose! Parce que ne rien faire! Rester là à attendre! Il me semble que prier, c'est agir aussi. Je ne dirais pas que c'est agir sur Dieu... C'est d'abord agir sur soi. Lehitpaël, (prier) en hébreu, rentrer en soi-même, réfléchir sur soi-même. Pourquoi agir sur soi-même ? Pour arriver à plus haut que soi, pour se dépasser; et en vous dépassant, vous agissez un peu sur les événements. Alors on a l'impression d'être un peu meilleur... si vous êtes un peu meilleur, vous méritez peut-être...

Alors revenus à Strasbourg... Il y a plusieurs synagogues à Strasbourg, dont la grande, la consistoriale. J'aimais bien.(rires) J'aimais bien les pompes et les oeuvres! On se moque de moi maintenant, mais j'aimais bien! Ça me conditionnait.

9 . Evolution vers l'orthodoxie, il faut pour les enfants

Comment vous expliquer ? Mon mari vient d'une famille plus orthodoxe; à mon avis, où la lettre comptait peut-être plus que l'esprit. Alors les études, l'éloignement de la famille... quand nous sommes mariés, mon mari était très tiède. Il avait beaucoup étudié. Enfant, il allait à l'école comme tout le monde à 8 h. Mais de 6 à 8, on le faisait étudier... Puis avec les études, la séparation de la famille. Et moi, c'est tout à fait autre chose.

*Nous nous sommes mariés en 47; mon fils est né, en 48, ma fille deux ans plus tard. D'un commun accord nous avons décidé que nos enfants seraient élevés dans un milieu religieux, aussi avons-nous quitté la toute petite ville où mon mari avait une réussite assurée mais où nous étions les seuls Juifs, pour tout recommencer à Strasbourg. Et au fur et à mesure qu'ils grandissaient, nous nous sommes aperçus qu'il ne suffisait pas de dire: **il faut faire comme ça et comme ça. Il faut le faire... Bien! Il faut le faire!***

Au début, nous avons adopté une kacherout rigoureuse à la maison. Mais pendant les vacances, c'était plus facile de donner de petites entorses. Mais ça ne cadre pas! Il n'y a rien de plus dangereux que de montrer des choses contradictoires à des enfants... Ou encore, le Chabbat. D'accord, on ne fait rien, mais on allume la lumière! Des trucs comme ça! On ne peut pas élever des enfants en leur disant: "On fait comme ça"... Et ne pas le faire... surtout sur un domaine aussi important!

Nous avons des amis qui ont suivi à peu près le même chemin. Tant est si bien que nous devenions de plus en plus rigoureux.

10 . Influences réciproques parents-enfants

Quand mon fils a fait sa bar-mitsva, ce ne fut pas un tournant parce qu'il était déjà bien engagé; mais il demandait, ou plutôt, je devinais chaque fois ce qu'il voulait. Et que voulez-vous... Je devais... Des choses que mon mari trouvait parfois exagérées. Le lait et le fromage, nous l'achetions n'importe où. Puis il a fallu du fromage surveillé. Et pour Pessah, qui est tellement compliqué. Ou encore pour les maîtres qu'il se donnait.

Mes enfants allaient tous les deux dans un jardin d'enfants juifs, privé. Quand ils furent en âge d'entrer en primaire, une école juive s'est ouverte. Mais je disais: "L'école laïque et républicaine, je ne veux pas que mes enfants soient dans un ghetto, je ne veux pas qu'ils soient enfermés, je veux qu'ils aient une vue sur le monde, je ne veux pas qu'ils soient dans une école juive". Ecole qui, par la suite, a acquis un très bon niveau d'ailleurs.

Alors je leur ai donné des maîtres qui venaient à la maison et avec qui ils étudiaient le qoddech (les matières religieuses). Et ils allaient au Talmud Thorah. Et la majorité des garçons de l'âge de mon fils qui sont allés dans cette école juive ont tout laissé!

Double injonction: *il faut être Juifs, observer les préceptes, et il faut s'ouvrir au monde.*

11 . Juif orthodoxe et ouvert au monde

— *Question vêtements, le talyth (châle de prières), la kippah ?*

Ida: A l'époque, on ne portait pas la kippah dehors, au jardin d'enfants, oui. Dans la rue, il portait un béret. Mais il y a des choses que je ne voulais pas leur imposer. Peut-être parce que je ne me sentais pas assez forte pour leur expliquer. Je leur ai donné l'éducation de base, l'atmosphère juive, l'instruction... Mais le jour où a demandé le talyth, il l'a eu.

Ils avaient les choses de base: la kacherout, le Chabbat, les fêtes et l'atmosphère juive. Et ce que j'avais beaucoup dans ma famille et qu'on évoque le matin dans la prière: la table ouverte, la maison accueillante, la visite des malades... C'est aussi la religion. Ma famille le pratiquait largement et on me faisait comprendre que c'était des valeurs juives et que le judaïsme reposait aussi là-dessus.

— *Et comment ça se passait dans leur école non-juive ?*

Ida: Ils n'écrivaient pas le Chabbat. Ils n'étaient pas les seuls; en Alsace, c'était fréquent. Je vais vous raconter quelque chose qui va vous amuser. C'était lors d'une rentrée de classe. Je dois vous dire que c'était toujours une période difficile: c'était le mois des fêtes et je respirais quand Soukkot (fête des tentes, à l'automne) était passé. Cette année-là toutes les fêtes tombaient juste à la rentrée. Je suis allée voir le proviseur et je lui ai dit: "Monsieur, mon fils ne viendra pas telle date, telle date, telle date..." Alors il me dit, gentiment d'ailleurs: "Madame, ce serait peut-être plus facile de me dire quand votre fils viendra!" (éclat de rire)

Bernard était en seconde, ou en première. Il revient avec son emploi du temps: "Travaux pratiques de chimie, samedi matin!" Je retourne voir le Proviseur et lui explique... Il me dit: "On va le mettre dans une classe parallèle." Bernard revient avec le nouvel emploi du temps: "Travaux pratiques de chimie le vendredi de 4 à 5!" Je retourne voir le Professeur. Il me dit: "Le samedi, je sais, mais le vendredi!" (rires) Bien! je lui ai expliqué... Finalement ça s'est arrangé!

Après il s'est débrouillé tout seul. Et je pense que ça a forgé son caractère. Parce qu'à l'école juive, où tout leur était facilité, il y en a beaucoup qui ne comprenaient pas la signification de ce

qu'ils faisaient. Tandis qu'il a dû lutter pour pratiquer. Je pense que c'était bien, que c'était une bonne expérience.

— Et avec ses camarades, ça se passait comment ?

Ida: La plupart de ses camarades étaient Juifs. Cette année-là où ce fut si difficile, je lui ai proposé d'aller à l'école juive; mais il n'a pas voulu; je ne sais pas pourquoi. Peut-être qu'il se sentait assez fort... On est tout de même en face des autres.

Et après en faculté, il a affiché... Il me semble qu'il portait une kippah... il me semble, oui. Il est vrai qu'il y a eut 68 et que tout le monde faisait un peu ce qu'il voulait. Il est physicien. Il a fait ses études en France puis il a passé une thèse qu'il a préparée ici et présentée en France. Tout le monde savait qu'il était Juif en Israël. Il est revenu pour la présenter deux jours avant la guerre de Kippour. Il était devant le jury le lundi qui suivait Kippour, avec la kippah noire sur la tête, et les tsitsit (cordons de laine) qui dépassaient, en pleine guerre de Kippour en affichant son orthodoxie. Et j'en connais combien qui portaient la kippah dans l'école juive et qui, une fois à l'université, plus rien! Et alors j'entends: "Vous voyez, un tel et un tel sont allés à l'école juive et maintenant... tandis que Bernard..."

— Il a gardé son nom français ?

Ida: Oui, ce n'était pas la mode à l'époque; ses prénoms hébreux sont ceux de ses deux grands-pères.

Pour sa soeur, c'était plus facile; elle était sur la lancée, et puis elle était moins disciplinée, alors... si ça ne collait pas avec la discipline de l'école, ça lui était égal. Elle allait son petit bonhomme de chemin.

- Emotion d'Ida, où se mêlent fierté et crainte: sur l'arrière-fond de guerre de Kippour, son fils affiche un judaïsme rigoureux qui rend sa dignité à celle qui a dû dire: *Non, je ne suis pas Juive!*

- Facilitation par Mai 68.

1 - 1 - 3 - Après la guerre: reconstruire le judaïsme

1 . L'après-guerre: La lumière; Un grand froid... Comment être encore vivants

Ida: Après la guerre, pendant toute une année, j'ai flanché comme une loque. Je me sentais vieille. Qu'est-ce qui s'est passé ? Il y a eu comme une explosion. On était arrivé au bout du tunnel, on voyait la lumière et, d'un autre côté, un grand froid quand les nouvelles sont arrivées que les amis, la famille... tout ça, ça avait disparu... et tout ce qui s'est passé... quand on a appris tout ce qui s'est passé... (long silence) Je crois que ce sont ces deux sentiments qui, qui... non pas se sont succédés mais ont coexisté.

Puis... Comment ça se fait que nous, nous sommes là ? Comment... comment ça se fait que nous sommes là ? Devant l'ampleur de la catastrophe, on a de moins en moins compris comment on pouvait encore être vivants. Je vous ai dit aussi que j'ai craqué. Mais je crois que de là a découlé... On ne comprenait pas pourquoi on était là.

2 . Il fallait faire quelque chose

Puisqu'on était là, on s'est dit... (long silence) Le judaïsme nous semblait réduit à... plus rien... Six Millions de gens qui ont disparu... Alors on s'est dit: "Il faut que ça continue." Je crois que de là il fallait faire quelque chose. Il fallait tout faire pour transmettre, pour... Le fait qu'il fallait raconter ce qui s'est passé, je crois que ça n'a pas été notre problème tout de suite. On ne savait

pas... Ce que nous savions, c'est ce que chacun avait vécu, mais on ne connaissait pas... l'ensemble. Le témoignage de ce qui s'était passé, ce n'était pas ça mon problème. Mon problème, c'était de resserrer les rangs, d'apprendre aux gens les valeurs juives, d'apprendre. D'apprendre nous-mêmes et de transmettre, de dire aux gens: "Voilà, il n'y a plus de Juifs, mais nous, nous sommes là! C'était, continuer, recréer, recommencer un monde juif.

Reconstitution lors *du contre-coup* : Six Millions de disparus. Sur le moment, Ida a une sensation de froid, de vide et d'isolement: parmi quelques isolés rescapés d'un monde anéanti. Après elle peut s'efforcer de déchiffrer la réalité: c'est-à-dire, pour elle, donner du sens en s'engageant. La réaction immédiate est la double stupeur: l'horreur de la catastrophe, l'émerveillement de la vie. Le comment et le pourquoi ? Grâce-à-quoi-dans-quel-but ? *recommencer*.

La réaction immédiate, instinctive: ressaisir toutes les forces vives du judaïsme, les continuer. Un *il faut continuer* en tant que Juifs qui se renforcera, très vite, en *il faut* savoir ce qui s'est passé et le faire savoir, double *il faut* incrusté dans le sionisme hérité des parents (les Juifs ont, de droit, un pays-refuge) sionisme que le fils et la fille d'Ida entendront comme: les Juifs ont un pays, *il faut y aller. Allons-y*.

3 . Donner du sens en s'engageant

C'est-à-dire, il fallait un sentiment d'engagement vis-à-vis de la société. C'est peut-être un peu pompeux ce que je vous dis. Mais je me suis engagée tout de suite dans des mouvements... mais aussi un engagement vis-à-vis de soi-même. Je me rendais compte que je ne savais pas grand-chose. J'avais treize ans quand la guerre a éclaté. J'avais dix-neuf ans quand elle s'est finie. J'avais grappillé des choses à droite et à gauche. Je me suis dit: "Maintenant il faut que tu t'y mettes, il faut que tu apprennes. Il faut que tu saches..."

4 . La quête d'un monde perdu

Etudier l'histoire, étudier la Torah, étudier... étudier beaucoup aussi le judaïsme perdu, le judaïsme d'Europe centrale, comment ils vivaient. Tout ça c'était perdu.

Vous savez — c'est peut-être pour ça que je n'ai rien fait — j'aurais voulu tout faire. J'aurais voulu être l'historienne de ce monde, j'aurais voulu photographier, retrouver la musique... Il y a beaucoup de choses maintenant sur le monde yiddish. Mais à l'époque de la guerre... J'aurais voulu tout ça!

5 . Revenir chez soi

Et puis il y avait des choses beaucoup plus immédiates: il fallait rentrer chez soi, aller voir ce qui se passait. La guerre s'est terminée le 8 Mai 45. Vers Juillet-Août, Strasbourg renaissait tout doucement à la vie. Je sais qu'on avait besoin d'un laisser-passer pour rentrer. La ville avait été très très endommagée. Et il y avait encore des repères d'Allemands. Ce n'était pas encore la vie normale.

Avec mon père, nous sommes allés à Strasbourg... Catastrophique... La ville était très endommagée et notre appartement était occupé. Pendant la guerre, nous a-t-on dit, les Allemands avaient pris notre appartement puis, à leur départ, une famille alsacienne s'y était installée. C'était une demi-vérité. Les gens s'étaient servis... C'est plus que désagréable... Plus que désagréable...

(silence) *On nous a reçus avec un sentiment très mitigé. A vrai dire, on sentait que tout le monde avait quelque chose à cacher.*

Ce qu'on a beaucoup ressenti, c'est que dans le quartier, dans tout notre entourage, on avait admis notre absence comme définitive. Beaucoup de choses étaient parties en Allemagne. Ils étaient très ordonnés. Il y avait des dossiers que l'on pouvait consulter. Mais les gens aussi s'étaient servis. En 40, certains étaient revenus. Ceux qui étaient nés en Alsace et qui n'étaient pas Juifs avaient pu revenir... La bonne femme ne voulait pas nous laisser rentrer... Par la porte j'ai vu une lampe et d'autres trucs... Quand je dis que c'était désagréable, c'est un euphémisme.

Et on a aussi beaucoup entendu: "Oh! on croyait que tous les Juifs avaient été brûlés... et les voilà qui reviennent!... Alors ce n'était pas été si grave! Que disent-ils ? Puisqu'il y en a qui reviennent!"

Il a fallu faire un procès, qui a duré plusieurs mois, avant de récupérer l'appartement. Pour d'autres, ça s'est arrangé à l'amiable.(...) Exactement fin Mai 46, nous avons pu rentrer.

6 . Etudier la langue de l'ennemi

J'ai passé mon bac en 43. Je voulais faire des maths ou des langues: l'allemand, l'anglais, l'italien.

— *Ca ne vous gênait pas d'apprendre l'allemand ?*

Ida: Non! La langue, la littérature... non, je ne suis pas comme ça. Et même, je parle un peu le polonais. A la foire du livre, récemment, j'ai acheté un dictionnaire français-polonais. Et les gens me disent: "Oh! du polonais! ces antisémites!" Je me dis: "Une langue c'est une langue!" D'abord, ça peut être un atout, la langue de l'ennemi, et d'un autre côté, ça peut être un élément de rapprochement! Plus vous savez de langues...

Mais, dans la petite ville où nous étions pendant l'occupation, ces études n'étaient pas possibles. Il aurait fallu que j'aille à Clermont-Ferrand où un embryon d'université alsacienne avait été créé. Mes parents ne m'y encourageaient pas. Et heureusement! ça a été décimé en moins que rien... Oui! vous voyez, encore un! (miracle)

Je me suis renseignée sur les examens que je pouvais préparer sans avoir besoin de suivre des cours. C'était le Droit. Alors, va pour le Droit! Et ça m'a beaucoup intéressée. Dans tous ces livres, je ne savais pas ce qu'il importait de savoir pour l'examen. J'ai tout étudié, tout, tout! J'ai passé les examens sans difficultés, et même comme des sessions spéciales avaient été organisées pour ceux qui en avaient empêchés en temps voulu, j'ai pu faire deux années en une demie. Si bien qu'à mon arrivée à Strasbourg, j'étais licenciée en Droit. J'ai poursuivi en vue d'un doctorat, j'ai passé un diplôme en sciences économiques Mais j'ai laissé tombé la thèse: je me suis mariée, nous habitons loin de tout.

— *Vous visiez quoi ?*

Ida: Je ne sais pas. Le contentieux, peut-être. J'avais étudié les Sciences Politiques quoique le Droit m'intéressait davantage. Vous savez, en arrivant à Strasbourg, je ne connaissais plus personne; j'ai mis longtemps à renouer avec quelques vieilles relations.

7 . Recommencer à partir de zéro

— *Et vos parents, comment ont-ils réagi après la guerre ?*

Ida: Ils étaient formidables... vraiment formidables. Nous n'avons vraiment plus rien. Nous avons récupéré deux ou trois choses... Par exemple, cette chaise, que vous voyez (Ida me montre

une vieille chaise couverte de tapisseries d'époque), ça faisait partie d'un salon entier avant-guerre. C'est une voisine qui nous l'a rendue... Vous voyez, ces cristaux ? (le lustre) Ma mère tenait beaucoup à ses cristaux. Nous avons pu en emporter quelques uns avec nous. Ceux-là viennent de Pologne. Il y a deux ou trois choses que j'ai encore... Quand je vois comment moi, bêtement, je tiens à mes affaires... bêtement! Lentement, on se détache! Quand je pense qu'ils sont repartis de zéro. Ils ont dû racheter... Il n'y avait plus d'attaches sentimentales, rien... Je ne me souviens pas les avoir entendu dire quoique ce soit. Rétrospectivement, je dis: "Ils ont été formidables." Ils n'ont pas perdu de temps à...

8 . Des absents qui pèsent très lourd

Et puis, le grand mot c'était: «On est en vie! On a perdu bien plus que ça! Alors le reste»... Alors ils disaient: "Le diable... au diable!"

Mon père avait un magasin de tapis avant la guerre. Il a renoué ses relations, notamment avec l'Iran. Et pendant un certain temps, il était le seul. Comme les gens revenaient, se réinstallaient, ils achetaient. Il a travaillé avant même que le magasin ne soit réouvert. Il a bien travaillé, et nous nous sommes réinstallés. Mais longtemps, longtemps... ce sentiment de malaise... Non! Pas de malaise... de... de... celui n'est pas revenu... celui-là n'est pas revenu... celui-là... On rencontrait les gens... On demandait? Plus de mari... plus de femme... plus d'enfants... Ce n'était pas des statistiques... C'étaient des gens qu'on connaissait. Ça pesait très lourd, très lourd. On a attendu longtemps comme ça. Les gens attendaient. On a attendu deux ans comme ça.

9 . Reconstituer les cadres du deuil

— Il y avait des cérémonies de deuil ?

Ida: Naturellement! D'abord... je vais vous montrer quelque chose. Ida se lève, prend un document sur une étagère, y cherche une date, lit: paru à Strasbourg en 1951. Regardez... Ce sont des noms. La photo est prise devant le cimetière. Regardez les noms, l'âge... ça se passe de commentaires. Evidemment, je ne les connaissais pas tous. Mais combien de camarades de classe?

La grande synagogue n'existait plus. La première chose que les Allemands ont faite en arrivant à Strasbourg, c'est faire sauter la synagogue et brûler ce qui en restait. Il n'y avait plus de synagogue; alors il y avait des lieux de prière provisoires. En 57 ou 58, la grande synagogue fut reconstruite. Tout le temps, tout le temps, on a vécu avec ça... Il fallait, il fallait... il fallait reconstruire, il fallait regrouper...

10 . La naissance d'un mythe: lien de causalité Shoah-Etat d'Israël, perception d'un sens de l'histoire

Concomitant à cela, il y a eu l'Etat d'Israël, en 48. Alors ça a été une deuxième branche du travail. Il fallait aider Israël; il fallait apprendre Israël. C'était presque... oui, on peut le dire... c'était la compensation de ce qu'on avait... Vivre, après la Shoah, vivre le... voir la vie, le commencement d'un Etat juif après la Shoah! Voir un soldat juif! Voir le drapeau juif! Alors que pendant des années le but avait été de décimer tout...

La compensation de la Shoah par l'Etat juif semble vécue comme un renversement de la mort en vie. Le il fallait aider le jeune Etat, deuxième branche du il fallait reconstruire, regrouper le petit reste du judaïsme. Ce double il fallait, sur l'arrière-fond du il fallait se souvenir des morts de la Shoah, sera le leitmotiv de l'entretien de Béatrice, la fille d'Ida.

Encore maintenant... chaque année je vais à la cérémonie du Yad Vachem. Il y a les soldats juifs, il y a le drapeau juif, il y a l'orchestre. On rappelle la Shoah et on rappelle l'Etat d'Israël. Alors je me dis: "La Shoah... et puis voilà!" Chaque année, je suis émerveillée... Après tout ça! Et puis il y a un pays, il y a un drapeau, il y a des soldats!

Lecture des faits par Ida: la succession temporelle devient relation de causalité. La naissance succède à la mort. La mort est perçue comme source de renaissance. Cette perception des faits est d'autant plus prégnante qu'elle correspond à un besoin de sens, un sens entendu comme direction d'une histoire collective en tous points analogue à l'histoire personnelle. Ida ressent cette direction que sa perception à la fois cognitive, affective, et même psycho-motrice lui signifie de manière hollistique. Ni elle, ni son mari ni ses enfants, qui l'ont reçu à travers elle et son mari, ne peuvent résister à un sens qui se fait injonction, appel à l'engagement. Nous verrons en quoi cette injonction, chez Béatrice, pouvait prendre appui sur le désir d'indépendance d'une adolescente et sur ses difficultés à être juive et française, selon la deuxième injonction (contrariant la première) faite par ses parents.

Le *sens*, ressenti, perçu, entendu (interprété) et réalisé, devient unificateur des ressources individuelles et familiales toutes mobilisées en vue de l' *'Alyah*. Une fois celle-ci réalisée, de nouveaux éclatements peuvent se produire: Béatrice et son frère ont emprunté des voies divergentes. Pour elle le sionisme demeure prioritaire. Pour le frère, il est permis de supposer, d'après ce que nous savons, que l'étude et la pratique des mitsvot priment la construction de l'Etat.

Il est possible de lire un autre sens: la réaction instinctive de remobilisation prend appui (et se nourrit d'elle) sur une structure déjà là avant guerre dans l'Etat à naître; une réaction qui va accélérer l'impulsion du jeune Etat à se constituer. Ce qui ne nie pas le coup de pouce consécutif à la mauvaise conscience des nations.

Alors je dis, c'est la faillite de l'hitlérisme... Bien sûr c'était en 48, on est en 91 et on est encore à prier pour y vivre...

Notons la nuance de revanche dont se teinte le vécu de la naissance et de la survie, envers et contre-tout, de l'Etat d'Israël ⁹⁵⁵.

11 . Deuil collectif et *leçon* d'histoire permanente

Entre deux entretiens, Ida m'avait proposé de l'accompagner à cette cérémonie au Yad Vachem et avait beaucoup insisté (pression comparable à celle qu'elle avait exercée sur sa fille ?). Je n'avais pas pu.

— *Justement, vous pouvez me parler de cette dernière cérémonie au Yad Vachem ?*

Ida: *Ah, c'est dommage que vous ne soyez pas venue, parce que c'était très très intéressant. On a évoqué la figures de personnes qui sont mortes récemment. On a raconté ce qu'ils ont fait, comment ils ont vécu... comment ça s'est passé, ici, en France, ailleurs... et il y avait les témoins qui avaient travaillé avec eux. Des choses absolument extraordinaires. Et puis l'ambiance! C'était presque une leçon d'histoire. C'est impossible à raconter...*

⁹⁵⁵ - H. Klein parle de vengeance (voir famille d'Arlette). Il nous semble qu'il s'agit plutôt de revanche de la vie.

Lors de la cérémonie, Ida semble recevoir une *leçon* d'histoire en même temps que la *leçon* de l'histoire; c'est pour un *cours* autant qu'un enseignement moral. Et peut-être veut-elle me faire regretter de ne l'avoir pas accompagnée.

12 . Deuil collectif et lecture des noms

Chaque année, on lit le nom des résistants français disparus. Et chaque année on relit les noms et on ajoute ceux qui sont morts. Il y a toujours des noms qui ont un visage... Il y a toujours quelqu'un de l'Ambassade française.

Cette année, c'était particulièrement... Et on apprend toujours. On ne peut pas tout savoir.

Relire les noms, chaque année, c'est relier les morts au présent, les inscrire dans l'éternité de la mémoire, recevoir leur héritage et le rendre vivant.

13 . *Après ce qu'on a vu!* sursaut de foi, sursaut de mécréance

— *Et vos parents ont réagi de la même manière que vous concernant le judaïsme ?*

Ida: *Oh oui! oui! Tout à fait... On a assisté à des choses bizarres. Les uns ont complètement rejeté, qui disaient: "Après ce que j'ai vu, je ne veux plus rien savoir, après ce que j'ai vu, Dieu n'existe pas!" Et d'autres: "Après ce que j'ai vu, Dieu existe!"*

Au début, c'était très violent. Après c'était le silence. Au début, c'était: "Tu peux dire que Dieu existe! Qu'il a permis des choses pareilles!" Fini! Plus de synagogue, plus de Chabbat, plus rien! et même jusqu'à la conversion! Non par conviction; mais comme manière de régler le problème juif.

14 . Certains se convertissent, rupture de langage

J'ai eu deux amies, deux très bonnes amies. L'une qui était avec moi en classe, que j'ai retrouvée presque tout de suite après la guerre, qui avait été cachée dans un couvent, qui a été convertie et qui est devenue une catholique fervente. Sa soeur s'en est sortie, ça a glissé sur elle. Et elle... Ses parents étaient à Strasbourg; ils étaient restés Juifs. Elle venait les voir, c'est ainsi qu'un jour nous nous sommes retrouvées. Nous étions très bonnes amies, avant-guerre, très proches... Et nous n'avions plus rien à nous dire.

— *Mais c'était par conviction qu'elle s'était convertie ?*

Ida: *Oui! On l'a convertie... (en l'occurrence, l'ambiguïté demeure) Elle avait quatorze ou quinze ans quand elle est entrée dans ce couvent. Elle y est peut-être restée deux ans. Dans certains couvents, ils avaient une attitude remarquable: ils rappelaient aux enfants qu'ils étaient Juifs. Là, elle est tombée dans un couvent... Elle en est sortie catholique.*

C'était pénible, parce que nous n'avions plus rien à nous dire. Nous nous sommes revues plusieurs fois, par fidélité au passé. Nous avons un peu correspondu, puis... Elle a eu beaucoup d'enfants, quatre ou cinq. Tous communion, tout... (allusion aux rites catholiques) Ils sont bien entrés dans le giron de l'Eglise.

— *Et parmi ses enfants, il n'y en a pas un qui s'intéresse à ses origines ?*

Ida: *Je ne sais pas... je ne la connais plus, je ne sais plus rien d'elle... J'avais une autre amie, belge, qui avait sa tante à Strasbourg. Sa tante, qui n'avait pas d'enfant, l'invitait souvent. Elle était très très pieuse. Elle était d'une famille très orthodoxe, à tel point qu'elle ne mangeait pas chez nous. J'étais aux Eclaireuses et elle appartenait à un mouvement de jeunesse affilié au Mizra'hi. Nous nous entendions très bien. Son père était mort depuis longtemps. Pendant la guerre,*

sa mère a été déportée et elle, elle avait été mise dans un couvent. Son frère et sa soeur étaient chacun dans un couvent. Après la guerre, le frère sort du couvent et va quelque part dans un qibbouts. Mais mon amie est devenue catholique. Elle est en Israël et je n'a jamais osé la contacter. Elle est religieuse, soeur soignante et sa soeur est au couvent Notre-dame de Sion. J'ai le numéro de téléphone... et je n'ai jamais osé la contacter... je n'ai jamais osé la contacter... Qu'est-ce que je vais lui dire ?... Qu'est-ce que je vais lui dire ?

Notons l'extrémisme des positionnements: Ida, sioniste et orthodoxe; l'amie bien *dans le giron de l'Eglise* ; le frère dans un qibbouts, la soeur religieuse à Notre-Dame de Sion⁹⁵⁶.

15 . Des réactions imprévisibles

Il y eut toutes les sortes de réactions. J'en ai connu un qui est devenu religieux. Il était dans un camp où il avait vu comment réagissaient des religieux... dans les camps, on célébrait les fêtes, on donnait même des cours... Et ce type-là, il est revenu religieux alors qu'avant, pas du tout... Il y a eu de tout.

16 . Ceux qu'on attend toujours

Je vous ai raconté que quelqu'un était venu chez nous pour dire que mon père était sur la liste. Le même jour, on m'avait dit d'aller prévenir un ami et que ses parents n'avaient pas voulu croire. Il n'est pas revenu et ses parents n'ont jamais voulu croire qu'il ne reviendrait pas. Il était plus âgé que moi; il était déjà étudiant avant la guerre. A l'université de Strasbourg, il y a maintenant dans une salle le nom de tous les étudiants qui ont été déportés. Pour inscrire ces noms, des appels ont été faits aux familles. Si le nom est inscrit, ça veut dire que la personne est morte. Mais la famille ne croyait pas qu'il est mort.

Oui, il y eut toutes sortes de réactions. En ce qui nous concerne, non, au contraire, parce que la recherche du judaïsme implique Dieu alors la question ne se posait même plus.

17 . Il fallait reconstruire deux fois plus

J'étais un peu obsédée par l'idée que tant de gens avaient disparu et quand j'ai vu que d'autres se convertissaient, je me suis dis: "Il faut... Il faut reconstruire le judaïsme." Si j'avais été un garçon, peut-être que j'aurais été un rabbin... parce qu'il n'y avait plus personne. Vous voyez cette tapisserie ? (Ida me montre un cadre, au mur) C'est un rabbin qui l'a faite. Il habitait à Metz avant de faire son 'Alyah. Pourquoi je vous parle de lui ? Dans les années 34-35, il était étudiant. Il venait d'une famille complètement assimilée de la région parisienne. Un peu mystique, il s'était converti et songeait à entrer à la Trappe. Il habitait, à Paris, non loin de la Rue Vauquelin. Un jour il se dit: "Avant d'entrer à la Trappe, je vais voir ce qui se passe ici" (le séminaire rabbinique). Je raccourcis l'histoire, mais elle est vraie. Il entre, il demande à voir le directeur du séminaire et lui dit: "Je suis d'origine juive, je suis converti et j'entre à la Trappe. Mais d'abord racontez-moi un peu ce qui se passe ici; j'ai une heure pour vous écouter"⁹⁵⁷. Les détails, je ne les connais pas. Mais, peu après, il a épousé une fille qui, comme lui, ne connaissait rien au judaïsme et ils sont

⁹⁵⁶ - Ordre religieux fondé par un Juif converti au catholicisme dans l'objectif d'amener les Juifs à la foi chrétienne. L'ordre a évolué: aujourd'hui ses membres étudient et enseignent les sources juives du christianisme.

⁹⁵⁷ - Pour ce passage nous renvoyons à André Neher: *Ils ont refait leur âme*, Paris Stock, 1979.

venus là tous les deux. Il est mort maintenant. Ils ont eu beaucoup d'enfants, dont un rabbin, qui est là. (sourire triomphal)

18 . La preuve par l'historiographie

J'étais un peu obsédée par ça: il n'y avait plus de rabbin. Si vous lisez le livre: "L'Etoile et la Francisque"⁹⁵⁸, à la fin, il y a dix pages de noms de rabbins qui ont disparu de France pendant l'occupation.

19 . L'appel de la vie

— *Comment vous avez connu votre mari ?*

Ida: J'avais une amie qui connaissait la famille de Michel. Nous nous sommes connus en février, en septembre, nous étions mariés. Les gens se mariaient très vite. D'abord les gens avaient envie de vivre. Et il fallait reformer des familles... J'ai deux enfants, J'en aurais voulu plus. Il y eut un tas de circonstances.

20 . Parler aux enfants, aux petits-enfants

— *Et vous leur avez parlé ?*

Ida: Oui, on en parlait. Béatrice avait des amis chez qui on n'en parlait jamais; mais nous en parlions, bien sûr, nous en parlions beaucoup.(...) Et mes petits-enfants me réclament beaucoup d'histoires aussi. La plus grande, ma fille lui raconte aussi.

21 . Expliquer la Shoah aux Israéliens

Ma belle-fille me pose beaucoup de questions. Elle est très curieuse de toute cette période. C'est une Israélienne. Vous savez, au début... peut-être jusqu'à la guerre des Six jours, les Israéliens ne comprenaient rien à la Shoah. Ils avaient du mépris pour ces Juifs qui s'étaient laissés conduire à l'abattoir sans protester. Ce qui n'est d'ailleurs pas vrai parce qu'on a fait beaucoup de choses. Alors c'était très difficile de parler. Et ma belle-fille était un peu comme ça, c'est-à-dire qu'elle ne savait pas grand chose. Mais elle est très concernée et elle avait beaucoup lu. Et quand elle est entrée dans la famille, elle a cherché à savoir. Et les enfants me réclament souvent des histoires. Ils s'y intéressent beaucoup.

Le mari de ma belle-soeur a été déporté comme résistant. Il est resté deux ans dans un camp sans qu'on sache qu'il était Juif. Alors ça aussi! C'est un grand conteur. Il a des histoires à raconter, ça n'en finit pas. Et mes petits-enfants sont loin d'être indifférents.

Mais il y a eu une évolution. Au début quand je venais ici, j'entendais des aberrations. Je ne sais pas bien pourquoi. Les Israéliens étaient mal informés; ça les intéressait moins; peut-être aussi un complexe... ils ne comprenaient pas.(...)

22 . Les rescapés des camps: autres

C'est pourquoi, jamais je ne me permettrais de juger quelqu'un qui a été déporté. C'est tellement extraordinaire qu'on ne peut pas juger. Et puis, c'est terrible. Parfois, je me dis: "Comment dorment ces gens-là ?" Alors ça, c'est intransmissible.

⁹⁵⁸ - Maurice Moch, Alain Michel, *L'étoile et la francisque*, Paris, Cerf, 1990.

23 . Difficulté de communiquer avec la diaspora

Il y a une chose que j'ai comprise récemment, avec cette guerre: c'est la première guerre que j'ai faite ici (la guerre du Golfe a eu lieu entre le premier entretien et le second). Vous avez déjà compris beaucoup de choses; mais il y a des choses qui restent... difficiles... C'est difficile, la transmission... dans une bien moindre mesure, je m'en suis rendu compte encore lors de notre dernier séjour en France. Cette guerre que nous avons vécue ici (Depuis la guerre du Golfe, Ida et Michel ont fait un bref séjour en France)... Ceux qui restent en France ont leur raison. Nous sommes venus (vivre en Israël) très tard. S'ils jugent qu'ils doivent rester en France, qu'ils restent en France. Ils ne sont pas coupables. Ils n'ont pas raison à mon avis; mais c'est leur affaire; jamais je ne leur ferai la morale. Mais c'est la première fois que je me suis rendu compte qu'il y a quelque chose qu'on ne peut pas partager... on ne peut pas expliquer! Vivre ici, on ne peut pas expliquer!... Pour nous, c'est normal de vivre comme nous vivons! Voyez, il y a des gens qui attendent un autobus et quelqu'un les poignarde! Il y a des bombes, plus qu'on ne le croit. Il y a une menace... il y a les problèmes de tous les jours. Des mères qui ne dorment plus — Pourquoi ? — “Mon fils va à Gaza!”... Ce sont quand même des choses qu'ils ne connaissent pas!

- Ida ressent l'impossibilité d'expliquer son expérience quotidienne. Impossibilité instauratrice d'obstacle irrémédiable entre Juifs et d'Israël et qui la conforte dans son choix.

- Vivre sous la menace constante devient *normal*: paradoxe d'une situation où la conscience du *normal* est la conscience de l'*anormal*. L'habitude devient la norme. Mais le dire, c'est prendre conscience de l'anormalité des habitudes endurées.

24 Départ de Béatrice pour Israël

— *Quand Béatrice a décidé de venir ici, quelle a été votre réaction ?*

Ida: J'étais très angoissée à l'idée qu'elle quitte la maison, qu'elle ne soit plus là... Euh...

— *Vous n'étiez pas surprise ?*

Ida: *Non!... non, non. Je ne sais pas si elle vous l'a dit, elle m'a dit: “Si tu ne me permets pas de venir, si tu t'opposes à mon départ, tu n'oseras plus te regarder dans une glace!” (rires) «Tu n'oseras plus te regarder dans une glace!»*

— *Vous aviez préparé le terrain!*

Ida lève les yeux aux ciels, soupire, puis: *Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise! Ce n'est pas que je n'étais pas contente; j'étais triste de me séparer d'elle... et angoissée à l'idée d'envoyer ma fille dans le vaste monde... Jamais, jamais, je n'aurais permis qu'elle parte au Canada, en Amérique ou ailleurs! Sûrement pas!*

— *D'autant qu'elle était la plus jeune!*

Ida: *Elle était la plus jeune, et elle est partie avant. Elle est partie tout de suite après le bac...*

— *Le fait qu'elle y soit a changé votre vision d'Israël ?*

Ida, long silence, puis: *Je vais vous dire: pendant dix ans, à partir du moment où elle était là, je suis venue en Israël deux fois par an.*

— *A partir du moment où elle était là ?*

Ida: *Oui, oui. Je croyais vivre la vie d'Israël. Je croyais vivre la vie d'Israël... Ce n'est pas la même chose.*

— *Vous dites que vous avez du mal à communiquer avec les Juifs qui sont en France, vous ressentiez la même difficulté avec votre fille ?*

Ida: *Oh non, pas du tout! (...)*

— *Et très vite, son mariage... Elle s'est rendu compte de son erreur.*

Ida: *Mais ça, je ne savais pas. Elle me l'a caché pendant des années. Quand je venais, je voyais bien... Mais, comme elle ne disait rien, je me disais: "Ca passera, ce n'est peut-être pas très grave"... Mais cette difficulté de communiquer (avec les Juifs de France), c'est quelque chose de très récent... Peut-être parce que je me détache... On disait toujours: "Oh Ida, avec son Strasbourg! Oh, Ida, avec son Strasbourg!" J'étais très très attachée à la ville, à la communauté.*

25 . Guerre et intégration à Israël, *Ouf, je suis chez moi!*

— *En fait, la France, c'est Strasbourg ?*

Ida: *Oui! J'étais engagée, très engagée et alors j'étais attachée. Et quand je reviens, c'est toujours le même accueil... Enfin, peut-être un peu moins, car il y a tellement de gens qui disparaissent. Mais: "Ida, elle a fait ça! Ida elle a fait ça!" On savait... Alors, j'étais très à mon aise. Et maintenant... Je pense que c'est la guerre qui a fait ça (la Guerre du Golfe). Je suis allée à une conférence, lundi dernier, d'un journaliste qui fut longtemps en France et qui maintenant est là. Il parlait des Juifs de France pendant la guerre. Ils étaient très angoissés. Ils paniquaient, bien plus que nous. Il paraît qu'ils disent: "Nous avons tellement souffert, alors faites la paix, maintenant!" (rires) Ca nous fait rire! Il l'a exprimé. C'est un peu ce que j'ai senti lors de ce bref séjour. C'est la première fois que j'ai ressenti... Et c'est la première fois que - ça va vous faire rire - d'habitude quand j'arrive à Lod, je me dis: "Oh, c'était bien la France!" Eh bien, cette fois, quand je suis rentrée, j'ai dit: "Ouf! Je suis chez moi!"*

Il faut vous dire que cette communauté de Strasbourg, elle était très forte, très structurée. Tout le monde se connaissait; nous avions des contacts avec tout le monde... même maintenant, ce n'est plus la même chose. Ida se lève, prend sur la table un journal qu'elle me tend. Edité par la communauté de Strasbourg, on peut y lire toutes sortes d'articles sur la vie de la communauté, ses activités, ses réflexions:

Tenez, lisez ça. Et c'est tout au long de l'année comme ça. Et là, vous n'avez pas tout. Vous n'avez que ce qui est communautaire. Vous n'y trouverez pas ce qui est marginal.

Vous savez, au début, j'avais la nostalgie de Strasbourg, pour les fêtes! Oui, à cause des offices où nous étions bien intégrés, où j'étais beaucoup plus émue qu'ici. Jusqu'à ce que je trouve un office qui vraiment me convienne. Nous étions engagés, dans le travail social, dans le travail intellectuel. Il y avait ce que nous appelions "Un petit café". Toutes les organisations féminines de Strasbourg, peu à peu, nous avons réussi à les contacter, catholiques, protestantes et même communistes. Et nous avions des réunions tout à fait informelles chez l'une ou chez l'autre; pour échanger des nouvelles, rectifier des stéréotypes. Bref, au lieu de parler chiffon, nous parlions de ce qui se passait dans le monde. Chacune disait quel était le terrain d'action de son organisation, ses objectifs. Et de temps en temps, nous prenions un sujet et l'une d'entre nous préparait un exposé.

Michel, sorti faire des courses, vient de rentrer. Il nous interrompt: *A quelle heure est votre cours ?*

Nous avons tout juste le temps de ranger le magnétophone. Il est temps de nous rendre au cours hebdomadaire où nous nous sommes rencontrées. En chemin, la conversation se prolonge. La France manque de moins en moins à Ida... Certes, les petits Israéliens n'ont pas la politesse française. *Douce France!* Mais comment définir ce qu'Ida et Michel trouvent ici qu'ils ne

trouveraient nulle part ailleurs. Saura-t-on jamais si Jérusalem est sainte parce qu'on y monte ou bien si on y monte parce qu'elle est sainte ? Ce qui est certain, c'est que ceux qui y *montent* en perçoivent la *Qeddoucha* (*sainteté*, réalisation du divin en l'humain).

1 - 2 - Fil chronologique de la vie d'Ida

1 - 2 - 1 - Faits et dates

Suivre l'évolution d'Ida, c'est retracer l'itinéraire d'une *Israélite alsacienne d'origine polonaise* devenue, après la Shoah, *juive engagée* dans sa communauté, puis *israélienne* pour qui les Français, et tout particulièrement les Juifs français, deviennent quelque peu étrangers. Dans cet itinéraire, après la Shoah, tout ce passe comme si la triple injonction donnée aux enfants ⁹⁵⁹ (il faut se souvenir de la Shoah, il faut être Juif, il faut aller dans le pays des Juifs) a agi rétroactivement sur les parents, tout en prenant appui sur un vieux rêve qui était presque devenu un projet à la génération précédant celle d'Ida.

a - L'enfance, le milieu familial

1925: Naissance en Pologne, à Cracovie

1926: Immigration en France. Les parents d'Ida s'installent à Strasbourg où son père a une affaire commerciale qui devient vite florissante.

1930: Voyage d'Ida et des ses parents en Pologne pour les fêtes du Nouvel An juif. Elle se souvient d'une grande famille, chaleureuse, pleine de vitalité.

Ida s'est attachée à reconstituer son arbre généalogique. Lors d'une de nos rencontres, elle retrace les origines polonaises. Tant du côté maternel que du côté paternel, la génération des grands-parents est très pieuse. Le milieu est celui de Juifs de Cracovie jouissant d'une certaine aisance et qui, tout en restant fidèles à l'orthodoxie, s'ouvrent à la culture occidentale.

A la maison, côté grands-parents maternels, le polonais a remplacé le yiddish. On parle aussi l'allemand et, à l'école, on étudie le français. Paris, ses idées, ses modes, exerce une attraction certaine sur les oncles et tantes d'Ida. C'est peut-être, hormis la judéité, le seul point commun des frères et soeurs de la mère d'Ida qui — ils étaient six — représentaient tout l'éventail des options politiques: l'un est affilié au sionisme de gauche, l'autre au communisme, un autre a rallié le Bund, un autre est en voie d'assimilation, un autre reprend la tradition. Du moins c'est ce qu'Ida peut en dire aujourd'hui.

Côté père, la famille connaît l'aisance jusqu'en 1912 où, suite à un incendie, elle se retrouve ruinée. L'année suivante, autre drame: mort prématurée de la grand-mère maternelle d'Ida; les douze enfants se dispersent à la recherche de travail. L'avant-dernier, le père d'Ida, a alors seize ans. Il est recueilli à Vienne où il apprend le métier de restaurateur d'antiquités. Quand la guerre de 1914 éclate, il s'engage contre les Russes, d'abord dans l'armée autrichienne, puis dans l'armée polonaise.

Ida aime parler de son père: *une figure*. Officier de l'armée polonaise, il se montrait fier d'avoir atteint le grade militaire le plus élevé accessible aux Juifs. Après la guerre, il part à Cracovie où il monte une petite industrie. Il y rencontre celle qui deviendra sa femme. Alors secrétaire dans un des plus gros cabinets juridiques de la ville et très attirée par la mode parisienne, *un tantinet snob*

⁹⁵⁹ - Triple injonction, dont les composantes se renforcent sans que l'une ne prime sur l'autre. Voir le récit de Béatrice.

souligne Ida, c'est sans regret que, deux ans après leur mariage, elle quitte la Pologne avec sa mère, veuve, pour Strasbourg où son mari était parti dès l'obtention d'un certificat de travail en France. La vie économique était devenue trop difficile en Pologne.

La mère d'Ida avait cinq frères et soeurs: un frère est parti en Palestine en 1934, une soeur l'y rejoint en 1936 avec l'Hachomer Hatzair (mouvement de jeunesse sioniste de gauche). Une autre soeur est partie aux Etats-Unis juste avant la guerre, les deux autres ont disparu dans la Shoah avec toute la nombreuse famille collatérale. Ida sait simplement qu'ils ont tous été enfermés dans le ghetto de Cracovie. Disparus.

Concernant les frères et soeurs du père et leurs enfants, Ida ne sait quasiment rien de ce qui leur est arrivé. Disparus.

L'enfance à Strasbourg

De Juifs polonais, Ida et ses parents deviennent *Israélites français*. Fidèles à leur appartenance juive, à leurs origines polonaises, à leur citoyenneté française et à leur rêve sioniste (où Sion est davantage perçu comme un refuge pour ceux qui subissent l'antisémitisme qu'en tant que vocation de tous les Juifs) Ida et ses parents donnent, jusqu'à 1940, l'image d'une intégration réussie. En une génération les Juifs austro-polonais orthodoxes (les grand-mères d'Ida portaient une perruque) sont devenus des Strasbourgeois israélites. L'évolution fut rapide et, semble-t-il, sinon sans engagements passionnés, du moins sans mésententes marquantes.

b - La guerre

Septembre 1939: Evacuation de Strasbourg

Ida a quatorze ans quand, en tant qu'Alsacienne, sa famille se réfugie dans un des départements dits d'accueil. Avec l'Armistice, les réfugiés nés en Alsace⁹⁶⁰ ont l'autorisation de retourner chez eux à l'exclusion des Juifs et des nomades. La distinction ne semble pas troubler outre mesure Ida et sa famille. Beaucoup d'Alsaciens, ni Juifs ni nomades, préfèrent eux aussi rester dans la zone Sud.

Octobre 1940, Le recensement des Juifs. Un secours refusé

Ida, outrée, se précipite au commissariat de police pour faire tamponner les papiers de la famille. Elle refuse, sans le savoir, l'aide offerte par *un brave employé* qui n'était pas pressé du tout d'exécuter les ordres des Allemands. A son corps défendant, il tamponne les cartes. Elle le reconnaîtra quelques années plus tard parmi les maquisards.

Fin 1942 Ida et sa famille, suite aux rafles qui se multiplient, se procurent de faux papiers: le libellé est le même, leurs noms pouvant passer pour tout à fait français, mais la mention *Juif* n'y est pas.

D'octobre 1940 à la Libération Ida a *vécu normalement l'anormal*, une vie caractérisée par un *cadre* qui, soudain, ne répond plus à ce qu'on attend de lui, d'où surgissent des aides ou des événements tenant du miracle. Elle prend conscience du fait qu'*on veut nous détruire en tant que Juifs et que donc il faut apprendre le judaïsme, renforcer le judaïsme*.

⁹⁶⁰ - Dès le mois de juillet, le gauleiter, Robert Wagner, a décidé en accord avec Berlin, que l'Alsace-Lorraine serait un pays allemand, qu'en conséquence il devrait être débarrassée de ses Juifs.(...) Il semble que 22000 Juifs d'Alsace-Lorraine furent ainsi regroupés à Lyon et à Lons-Le-Saulnier avant d'être dispersés dans divers départements. André Kaspi, *Les Juifs pendant l'occupation*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 151.

Ida s'éprouve comme *une miraculée à la puissance... je ne sais combien* et c'est ce qu'il lui importe de faire savoir. Son témoignage n'est pas exempt de prosélytisme. Elle fait corps avec tout ce qui touche à la judéité et veut faire partager son amour. Ayant voulu mettre en relief l'aspect *illogique* du comportement de ses parents, du sien, et les détours *absolument inexplicables* grâce auxquels elle et sa famille *l'ont échappé belle*, Ida a relaté les événements qu'elle a vécus dans l'ordre de leur importance émotionnelle. Dans les lignes suivantes, ils seront remis dans l'ordre chronologique.

1° Un monde abandonné à l'*illogique*, des phénomènes absolument inexplicables

Ses parents et Ida ont obtenus de faux papiers mais elle prend tantôt les vrais, tantôt les faux.

1943: Une succession d'incidents qui eurent pu très mal se terminer

Février 1943, un jour où elle a ses faux papiers, Ida est arrêtée: sa carte ne plaît pas au policier. Emmenée au poste de police, il lui faut, sous la menace du revolver et/ou du divan, renier à plusieurs reprises son identité juive. Epreuve intense: n'avait-elle pas revendiqué cette même identité deux ans plus tôt; et, malgré le danger, ne lui était-il pas difficile de prendre systématiquement les faux avec elle.

Finalement un Allemand vient appeler le gardien d'Ida. Il ne peut que lui hurler: *Tu vas me foutre le camp!* Cet épisode, un des premiers relatés, fut un des plus traumatisants. Nous en retrouverons l'écho dans le récit de sa fille qui semble avoir tout à fait introjecté sa peur du revolver et/ou du divan et le choc du reniement de l'identité.

L'épisode se corse: le meurtrier potentiel devient sauveteur malgré lui. Quelques jours plus tard dans la rue Ida est sur le point de devoir donner ses papiers pour vérification. Or cette fois elles a les vrais. Mais au même instant surgit l'homme qui l'avait soupçonnée d'être Juive et menacée avec son revolver; il la reconnaît et fait signe à l'autre de la laisser passer.

Toujours en février 1943, quelqu'un vient dire à son père d'aller se cacher. Il a beaucoup de mal à se laisser convaincre, ne comprenant pas du tout pourquoi.

Un peu plus tard, un soir, chez eux, ils entendent dans la rue la police les chercher puis s'éloigner. La personne qui les avait dénoncés s'est reprise et a dit s'être trompée.

2° Chute du *cadre*, renforcement du noyau familial

La même année, une dame non-juive avait proposé à Ida et à ses parents de les héberger en cas de menace de rafles. Un soir, ils apprennent que des arrestations sont prévues. Ils font un baluchon et vont sonner à sa porte. Affolée, elle se dédit. Ils se retrouvent à la rue. *Croyez-moi si vous voulez... Elle habitait à côté d'un cimetière. Nous y sommes allés et nous avons passé toute la nuit là, allongés entre les tombes... (silence) C'était un traumatisme terrible. Nous comptons sur elle... Et d'un autre côté, nous la comprenions; elle a eu peur.*

Notons:

- Le *croyez-moi* demande en forme de quasi supplication qui apparaît dans tous les récits
- L'absence de rancune. Ida comprend, ce qui ne signifie pas qu'elle approuve, la réaction de la dame. Mais le cadre s'écroule, traumatisme terrible. Ida et ses parents font l'expérience qu'ils ne peuvent compter que sur leurs propres forces, celles de ce nous qui admet la faiblesse de l'autre

mais qui veut vivre. Expérience qui non seulement valorise et renforce le noyau familial, et par extension, de l'identité juive, mais aussi à un effet libérateur.

Juillet 43: Ida passe le bac, puis est préceptrice dans une famille de parisiens réfugiés dans le Sud

A travers le récit d'Ida, est dépeinte toute une population avec ses tensions, ses conflits internes, ses peurs, sa générosité, son ambiguïté. Elle est bonne élève et passe son bac sans difficulté. La directrice du lycée lui propose d'aller travailler comme préceptrice dans une famille d'industriels parisiens venus vivre non loin dans leur maison de campagne. Là, personne ne saurait qu'elle est Juive, sauf ses employeurs. D'abord elle s'y plaît, bien qu'elle y entende toutes sortes de propos antisémites.

3° La vue du mal

Un matin elle est réveillée par des bruits insolites. De sa fenêtre, elle voit des Allemands abattre des maquisards sur la place du village. La vue du sang est un choc tel que cinquante ans plus tard elle en fait des cauchemars la nuit. Elle décide de retourner chez ses parents bien que le foyer familial soit devenu synonyme de danger.

Notons:

- Le resserrement des liens familiaux et, par delà, de l'appartenance juive. Elle retourne chez ses parents, elle leur raconte.

- C'est la scène d'horreur, plus que la scène de terreur (sous la menace du revolver) qui donne des cauchemars. Mais c'est cette dernière qui, racontée à Béatrice, va provoquer des cauchemars chez celle-ci. La vision, dans une situation d'impuissance, de l'horreur, serait plus traumatisante que la situation extrême ?

- Le renversement: le foyer familial devient le lieu du danger maximal, mais il reste le lieu de ressourcement.

1944, Dieu merci! Elle l'a échappé belle!

La directrice du lycée a trouvé pour Ida un petit emploi chez un pharmacien. Son père s'y oppose: c'est loin. *Et Dieu merci!*

Plus tard, Ida apprendra qu'à la Libération le pharmacien fut abattu par les maquisards pour avoir collaboré. Qu'auraient-ils fait d'elle en la voyant à ses côtés ? *En parlant de moi, le bonhomme qui nous a raconté ça disait: "Elle l'a échappé belle!"*

De la petite chambre indépendante où elle s'est réfugiée, Ida voit un soir, deux Allemands armés emmener une jeune fille appartenant à la Résistance et qui louait une chambre dans la même maison. Ils auraient pu aussi venir vérifier ses papiers... *C'est pourquoi je me considère comme une miraculée à la puissance... je ne sais combien.*

Un jour la mère d'Ida, partie se ravitailler, tarde à rentrer. Elle avait été arrêtée, emmenée au poste de police et là elle est gardée plusieurs heures jusqu'à ce que le même homme qui l'avait arrêtée revienne et sans doute, était-plus calme dans la rue, il a dit: "Vous pouvez rentrer chez vous"... Il y a eu aussi des gens comme lui!

Dans tout le récit des années de guerre, Ida fait sans cesse le rapprochement entre ce qui se passait alors et ce qu'elle vit aujourd'hui en Israël, sur l'arrière-fond de la Guerre du Golfe. *Je vous*

ai raconté des événements dramatiques qui se sont échelonnés durant deux, trois ans.(...) C'est un peu comme maintenant: nous vivons dans un arrière-fond de drame: on vit normalement l'anormal.

Paradoxe: le miracle devient quasi-normal, tant la vie dite normale se fait rare.

Durant la guerre du Golfe, le pays étant contraint à la seule défense passive, beaucoup d'Israéliens, dont Ida et son mari, eurent l'impression de bénéficier d'une protection miraculeuse. Dans la ville où vit le fils d'Ida, de nombreux immeubles tombèrent sous les scuds; une personne fut tuée, c'est trop. Des familles entières ont échappèrent à la mort ayant pressenti le danger et s'étant réfugiés ailleurs à temps. Et la fin de la guerre coïncidant avec la fête de Pourim, les masques à gaz devinrent en un instant des masques de carnaval.

Toute la première partie du récit d'Ida était construit pour mettre en valeur les nombreux *miracles* qui ont jalonné sa vie durant l'occupation. Cependant la toile de fond de ces épisodes, qui la laissent chaque fois pantelante de stupeur mais aussi tremblante de reconnaissance envers un Dieu qu'elle ressent comme avant tout protecteur, se rehausse d'exaltation de la foi, de regain d'études juives et de bouillonnement intellectuel.

c - L'après-guerre

1945: Le retour en Alsace

Une fois le bac passé, Ida avait étudié le Droit, seule matière accessible par correspondance. Elle aurait voulu faire des langues, de l'anglais, de l'allemand mais tout la passionne. Elle ne partage pas la répugnance, commune à nombre de Juifs ayant subi la Shoah⁹⁶¹ et/ou l'antisémitisme polonais, pour l'allemand ou le polonais.

Notons la réaction d'Ida: la langue de l'autre, celle de l'ennemi en particulier, est une occasion de rapprochement, réaction qui s'harmonise avec son attitude générale de compréhension de l'autre, même quand elle ne l'approuve pas. De même qu'elle, et ses parents, ont immédiatement distingué *la France de Vichy* et la France des Droits de l'Homme, elle sait s'intéresser aux valeurs de l'Allemagne et de la Pologne indépendamment de l'antisémitisme qui peut y régner.

Elle étudie avec tant d'acharnement qu'elle est déjà licenciée en Droit quand sa famille s'apprête à revenir en Alsace. Mais de longs mois, elle subit le *contre-coup* de tous les chocs émotionnels dont les effets se sont accumulés durant les cinq ans de guerre. *J'ai flanché toute une année... j'étais une loque... je me sentais vieille. (...) On était arrivé au bout du tunnel, on voyait la lumière et, d'un autre côté, un grand froid quand les nouvelles sont arrivées que les amis, la famille... Tout ça avait disparu... et tout ce qui s'est passé... quand on a appris tout ce qui s'est passé.*

Ses parents, eux, ne peuvent se permettre de *flancher*. Il leur faut lutter pour récupérer leur appartement, occupé par une famille qui, comme beaucoup, s'accommodait de l'idée que tous les Juifs avaient définitivement disparu.

Ida peut dire de ses parents: *Ils ont été formidables, mais au-delà des difficultés matérielles, ce sentiment de malaise... non pas de malaise... de... de... celui-ci n'est pas revenu... celui-là n'est pas revenu... celui-là... On rencontrait les gens... On demandait... plus de mari... plus de femme... plus d'enfants.(...) On a attendu deux ans comme ça.*

1947: Mariage avec Michel, l'appel de la vie

⁹⁶¹ - Voir Simone (famille B) et Liliane (famille d'Arlette)

Les gens se mariaient très vite.

1948: La création d'Israël: *la compensation*

Les Juifs qui ont pu revenir à Strasbourg font de leur mieux pour organiser des cérémonies religieuses en mémoire des morts. Ida a gardé les opuscules rédigés à l'occasion. Ce sont des listes des noms de ceux qui ont pu être identifiés comme morts.

La *perlaboration* du deuil, pour Ida et son mari, perdure aujourd'hui et se charge de sens dans les frontières d'Israël. Dans le cadre créé tout particulièrement à l'intention des disparus: le Yad Vachem (littéralement *un lieu et un nom*) l'émerveillement se superpose à la souffrance et à l'horreur des images du passé. Pour beaucoup, de telles cérémonies ont un effet d'une intensité impossible à mesurer, à la fois cathartique et régénérateur.

Encore maintenant... chaque année, je vais à la cérémonie du Yad Vachem. Il y a des soldats juifs, il y a le drapeau juif,(...) chaque année je suis émerveillée.

1° Reconstitution des cadres collectifs: *il fallait* reconstruire le judaïsme et aider Israël

En 57-58, la grande synagogue fut reconstruite. Tout le temps, tout le temps on a vécu. Tout le temps on a vécu avec ça... Il fallait, il fallait... Il fallait reconstruire, il fallait regrouper.(...) concomitant à ça, il y eut l'Etat d'Israël. Alors ça a été la deuxième branche du travail; il fallait aider Israël, il fallait apprendre Israël

L'injonction: il faut reconstruire le judaïsme, transmettre le judaïsme, se souvenir des disparus, transmettre leur mémoire, soutenir l'Etat d'Israël, tout faire pour y aller vivre, devient un seul et même ordre qu'Ida et son mari ont imprimé en eux-mêmes et en leurs enfants.

Injonction se fait d'autant plus puissante qu'Ida retrouve non seulement une communauté décimée, mais des amis qui ont préféré renoncer à leur judéité. Deux des meilleures amies d'Ida sont maintenant catholiques. L'une est mariée, mère de plusieurs enfants, tous *bien entrés dans le giron de l'Eglise* et une autre, dans un couvent, à Jérusalem, où elle n'a *jamais osé la contacter... Qu'est-ce que je vais lui dire ? (...)*

Si j'avais été un garçon, peut-être que j'aurais été rabbin... parce qu'il n'y avait plus personne.

2° Choix d'un foyer juif, évolution vers l'orthodoxie

1948: Naissance de Bernard

1951: Naissance de Béatrice

Au fil des années, souvent sous la pression de Bernard, le fils d'Ida et de Michel, le foyer adopte une kacherout et un rythme de vie obéissant tout à fait aux exigences de la Hala'kha.

3° Judaïsme orthodoxe et république laïque

Cependant Ida et son mari préfèrent scolariser leurs enfants dans une école publique, *je ne veux pas que mes enfants soient dans un ghetto*. Leur choix oblige à surmonter bien des problèmes (le Chabbat, les fêtes...) Ida n'est pas peu fière du résultat de cette volonté de concilier judéité et francéité: *ça forge son caractère* dit-elle de son fils qui, en tant qu'aîné, a dû tracer la route. Cependant, son admiration semble quelque peu nuancée de crainte pour ce fils qui a dépassé son père dans la mise en pratique de la Halakha. Sauf la kippah multicolore, aucun signe vestimentaire ne signale l'appartenance de Michel; mais Bernard a très tôt emprunté une voie le conduisant chez les *noirs* (les Juifs les plus orthodoxes).

Pour Béatrice, estime Ida, ce fut *plus facile; elle était sur la lancée*. Cependant, Béatrice le dira elle-même, ce n'était pas aussi simple que sa mère le suppose.

4° L'intégration à la communauté juive de Strasbourg

Jusqu'au départ de Béatrice pour Israël, les activités sionistes demeurent au second plan. Michel, avant la guerre, avait songé à immigrer dans ce qui était alors la Palestine. Mais le mariage avec Ida était incompatible avec son projet. Ida n'a ni frère ni soeur, elle ne peut laisser ses parents seuls. Toutes les énergies du jeune ménage s'investissent dans la communauté juive de Strasbourg dont Ida, une fois en Israël, gardera longtemps la nostalgie.

1961: Premier voyage en Israël

L'admiration pour le pays est totale et inconditionnelle: c'était tout beau. Nous n'avions aucun sens critique. Nous étions naïvement émus par tout ce que nous voyions... et les gens étaient beaucoup plus ouverts que maintenant.

1966: Le pèlerinage: voyage vers les pays de l'Est

Ida et Michel aiment voyager. Depuis plusieurs années ils ont envie de visiter la Pologne, la Tchécoslovaquie et la Hongrie sans bien savoir pourquoi. Dans ces années-là, rien ne facilitait un périple à l'Est. Aller à la recherche des Juifs de l'Europe Centrale, leur apprendre qu'*ailleurs* un judaïsme renaît, plein de vitalité, et surtout aller à la quête des vestiges familiaux et/ou vérifier que tout a bien été anéanti pour écarter tout espoir illusoire et donc se conforter dans l'idée que les énergies créatrices ont été transplantées ailleurs, tel est bien le but du voyage-pèlerinage.

A leur retour, ils écrivent le récit de leur périple dans un journal local: *Une des premières étapes fut Auschwitz*. Les images décrites sont celles de cimetières désaffectés: *même les morts sont contraints à s'assimiler*, de l'effacement de la spécificité du sort des Juifs parmi *les victimes de la barbarie nazie* et de quelques traditions yiddish passées au rang de folklore.

Ida et Michel revinrent de ce voyage à la fois tristes et soulagés: il n'y a vraiment plus rien, ou juste de quoi *tenir* jusqu'à ce que les portes s'ouvrent et qu'il soit possible d'aller *ailleurs* là où renaît le judaïsme. Mais ils ont la sensation d'avoir renoué un lien. A travers la communication horizontale, géographique, ils avaient revivifié la communication temporelle, historique, communication qui s'est faite spontanément témoignage écrit à l'intention de leur communauté.

1966: Mort du père d'Ida

Nous sommes revenus (du voyage dans les pays de l'Est) *le jeudi. Mon père était malade. Il est mort huit jours après. Attendait-il d'être convaincu de la mort de tous les siens pour mourir ?*

d - Le choix d'Israël

1968: Départ de Béatrice pour Israël

A peine son bac passé, Béatrice annonce à ses parents qu'elle veut partir vivre en Israël. Ida n'est pas surprise, elle n'en est pas moins *très angoissée à l'idée qu'elle quitte la maison, qu'elle ne soit plus là.(...)* Elle m'a dit: "*Si tu ne me permets pas de venir, si tu t'opposes à mon départ, tu n'oseras plus te regarder dans une glace!*"(...) *Ce n'est pas que je n'étais pas contente (...)* jamais je n'aurais permis qu'elle parte au Canada, en Amérique ou ailleurs, sûrement pas!"

L' *Alyah* de Béatrice, bientôt suivie par celle de Bernard, va déplacer le centre d'intérêt de Michel et d'Ida qui, dès que celui-ci peut prendre sa retraite, vont rejoindre définitivement leurs enfants.

A partir du moment où elle était là, je suis venue en Israël deux fois par an.

1978 (?) L' *Alyah*, l'évolution du regard sur la France, effet accélérateur des guerres

Dès qu'ils le peuvent, Michel, Ida et sa mère viennent vivre en Israël. Le choix de Jérusalem s'impose spontanément. L'intégration ne se fait pas d'un jour à l'autre. *A partir du moment où elle (Béatrice) était là, je suis venue en Israël deux fois par an.(...) Je croyais vivre la vie d'Israël... ce n'est pas la même chose.*

L'absence de regret est compatible avec la nostalgie. Au début, j'avais la nostalgie de Strasbourg, pour les fêtes! Oui, à cause des offices où nous étions bien intégrés, où j'étais beaucoup plus émue qu'ici. Jusqu'à ce que je trouve un office qui vraiment me convienne... nous étions engagés dans le travail social, dans le travail intellectuel...

Avec les années, cependant, la France, ou plutôt Strasbourg, manque de moins en moins. Dans cette évolution la dernière guerre fut une étape décisive: le dialogue est devenu difficile avec les Juifs de diaspora, il frôle l'incompréhension. Peu de temps après la Guerre du Golfe, Ida et son mari ont fait un bref séjour en France. Elle a vu des *Juifs de France très angoissés. Ils paniquaient, bien plus que nous.(...) Ils disent: "Nous avons tellement souffert (l'angoisse pour Israël assailli de scuds), alors faites la paix maintenant!" Ca nous fait rire! (...) C'est un peu ce que j'ai ressenti lors de ce bref séjour. C'est la première fois que — d'habitude quand j'arrive à Lod, je me disais: "Oh c'est bien la France!"— Eh bien, cette fois, quand je suis rentrée, j'ai dit: "Ouf! je suis chez moi!"*

1987: Mort de la mère d'Ida, à Jérusalem

e - La transmission du souvenir de la Shoah dans la famille

La guerre du Golfe a rendu Ida israélienne. Elle lui a fait prendre conscience aussi de la difficulté de communiquer ce qui relève du vécu, charnel et émotionnel, à quelqu'un dont l'expérience est toute autre. Ida a mieux compris la difficulté de la femme de son fils, une *tsabra*, à réaliser la condition des Juifs européens pendant la Shoah. Sa belle-fille pose beaucoup de questions, mais Ida n'est pas sûre qu'elle comprenne vraiment. Cependant les petits-enfants déjà questionnent. *Les enfants me réclament souvent des histoires.*

f - La part d'intransmissible

Ida elle-même mesure la part de l'accessible sa pensée et ce qui lui reste étranger, ou étrange, incompréhensible. Face à un rescapé des camps, *c'est terrible. Parfois je me dis: "Comment dorment ces gens-là ?" ... Alors c'est intransmissible.*

C'est difficile la transmission... dans une moindre mesure, je m'en suis rendu compte lors de notre dernier séjour en France.

A leur fils et à leur fille, Ida et Michel ont parlé beaucoup, depuis leur plus jeune âge. Il en sera longuement question dans l'entretien avec Béatrice. Le *mal* a été dit, il a été entendu comme un *il fallait entendre* associé à un *il fallait* être encore plus Juifs et, puisque les Juifs ont un pays, y aller vivre. Le choc du *mal* entendu a chargé de puissance le *il faut* être Juif sur la terre des Juifs.

1 - 2 - 2 - Quelques remarques

A travers le témoignage d'Ida apparaît clairement l'impact de la Shoah sur ceux qui n'ont pas été déportés mais qui ont vécu sous la menace constante et dont toute la famille restée en Europe de l'Est a disparu.

Apparemment, Ida n'a que peu souffert. Elle était adolescente au début de la guerre. Elle n'a été séparée de ses parents qu'à un âge où il est normal pour un étudiant de quitter le foyer familial. Physiquement, ni elle ni ses parents n'ont été touchés. Cependant les traumatismes furent nombreux et violents. Outre la menace permanente, il y eut l'angoisse de la dénonciation et toute une série de chocs, de chutes du *cadre*, où chaque fois *elle l'a échappé belle*, elle ou ses parents. En outre l'après-guerre est un double choc: l'appartement occupé, les biens spoliés et surtout, l'attente des nouvelles puis la prise de conscience que, sauf quelques rescapés, tous ceux de Pologne ont disparu.

a - Réactions après la Shoah

- Déjà pendant l'occupation: le regain de judaïsme s'exprime par l'étude et la ferveur religieuse. On veut nous tuer parce que nous sommes Juifs, alors *il faut* être Juifs, continuer, connaître et pratiquer notre tradition.

- Après la guerre: mariage avec désir de fonder un foyer religieux et d'élever des enfants dans l'orthodoxie

- Mythification de l'Etat d'Israël perçu comme une *compensation*, sentiment du devoir de l'aider
- Engagement dans la communauté
- Etude du judaïsme, de la pensée juive, de l'histoire
- Etudes de la Shoah (historiographie; témoignages, littérature, films...)
- Le choix d'Israël, à travers les enfants qui, les premiers, vont y vivre.

b - Les étapes du deuil

- Les cérémonies à Strasbourg, d'abord dans des lieux improvisés puis dans les institutions reconstruites. Prières et lecture des noms. Instauration de mémoriaux...

- Le voyage-pèlerinage dans les pays de l'Est, qui donne lieu à un témoignage écrit
- Chaque année, participation aux cérémonies du Yad Vachem.

c - La transmission, la transformation des séquelles de la Shoah en mémoire familiale

La transmission de la mémoire fait partie du processus de deuil. Celui-ci s'accomplit en créativité et communication:

- Aux enfants
- Aux Israéliens à travers la belle-fille
- Aux petits enfants
- A une étudiante faisant une thèse sur la transmission de la Shoah: témoignage oral auquel se joint le témoignage écrit déjà mentionné.

d - La difficulté de la transmission, l'engagement

L'expérience ne se communique pas; mais elle peut devenir source d'énergie pour ceux qui l'ont vécue et pour leurs proches. La mémoire ne se transmet qu'en se transformant. La mémoire de l'expérience de Michel et d'Ida, telle qu'ils s'efforcent de la transmettre à leurs enfants se formule en injonction: *il faut continuer*.

En venant vivre en Israël, les enfants d'Ida et de Michel les ont devancés et les ont amenés à réaliser le rêve de leurs grands-parents, ardents sionistes (surtout les grands-parents maternels), rêve qui n'aurait peut-être pas été réalisé si la Shoah, le Mal, n'avait pas été entendu, personnellement, comme une injonction à aller vivre sur la terre des Juifs.

2 — Michel

2 - 1- Récit de Michel: Je suis né soi-disant le 3 janvier, déjà la date est fausse.

Chaque fois que je venais voir Ida, Michel était là, lisant un journal, un livre, se préparant à sortir ou revenant d'une course. Il n'hésitait pas à nous interrompre et il était facile de deviner son envie de participer au témoignage; sans doute attendait-il un signe de la part de sa femme ou de moi-même. Ma troisième visite fut pour lui, mettant en suspens le récit d'Ida qui ne put être repris qu'après les événements de la Guerre du Golfe.

Quand Michel commence son récit, Ida est occupée avec la femme de ménage une russo-israélienne, titulaire de diplômes universitaires mais qui, depuis quelques mois en Israël, gagne sa vie en tant qu'employée de maison. Quelques instants plus tard, Ida se joint à nous. Elle glisse: *Vous voyez: en URSS, elle était ingénieur, et maintenant... Heureusement, elle sait l'anglais!* Auquel de ses ancêtres pense-t-elle en observant sa femme de ménage ? A moins que ce ne soit à son père qui dût s'accommoder de petits travaux de réparation pendant la guerre.

Ida est présente durant tout l'entretien; elle brûle d'intervenir d'autant que Michel n'a pas la spontanéité de sa femme. Il faut souvent solliciter sa parole.

1 . Relativité du temps, de l'espace et des noms

— *Eh bien commençons par la naissance.*

Michel: *Je suis né en 1917, soi-disant le 3 janvier, en Tchécoslovaquie. Alors déjà la date est fausse. Je me suis trompé et j'ai trompé tout le monde. Parce que je suis né un Tou Bi Chvat (fête du début de l'année agricole, dite aussi fête des arbres, en Janvier ou Février) et j'ai vérifié, Tou Bi Chvat n'est jamais tombé un 3 Janvier. Je crois qu'il y a eu une inversion avec mon frère (...) C'est ma mère qui se souvient; je suis né en Tou Bi Chvat, qui ne s'appelait d'ailleurs pas Tou Bi Chvat mais 'Hamicha "Esser Bi Chvat, le 15 de Chvat, comme on disait Houts Laarets (hors d'Israël). La Michna en parle à propos des lois relatives aux arbres. Vous savez que chaque quatre ans, on n'a pas le droit de manger les fruits des arbres. On compte le début de l'année à partir de cette date... mais ce n'est pas le problème.*

Et en 1917, la Tchécoslovaquie n'existe pas encore! La Tchécoslovaquie a été créée par le Traité de Versailles. Mais déjà en 1917, Masaryk et Poincaré avaient posé le principe de la Tchécoslovaquie en 1917. Donc en Janvier, la région où je suis né n'était pas la Tchécoslovaquie mais faisait partie de l'Autriche-Hongrie.

1° Michel semble avoir fait l'apprentissage, dès sa naissance, de la relativité du temps, de l'espace et des noms. Nous avons:

- Un encastrement de masques. Une date erronée se superpose à une date restée inconnue
- Des dénominations variées pour un même fait (la fête des arbres) selon le lieu où il est célébré
- La naissance dans un pays qui n'existe pas encore

2° La référence au savoir ancestral: la Michna (partie du Talmud)

3° La possibilité de Michel d'ouvrir des parenthèses: il sait que l'année de Chvita n'a aucun rapport avec la Shoah, sinon par association avec la date de sa naissance, mais éprouve le besoin de faire le détour par cette association avant de revenir au sujet de notre échange. Ce mode de dérivation évoque immédiatement la méthode de lecture talmudique.

2 . L'enfance: le judaïsme traditionnel d'Europe Centrale

J'étais déjà le dixième enfant de la famille. On m'appelait Menhié, qui est le diminutif de Menahem. A un moment, je me suis fait appeler Mikaël, puis j'ai renoncé... J'avais aussi comme deuxième prénom Yéhuda et quand je monte à la Torah, on m'appelle Ménahem-Yéhuda.

Nous étions douze enfants. Après moi, il y avait encore une soeur, qui est morte l'année dernière, en France. Nous sommes allés, juste un an après, poser la pierre tombale. Et puis un frère, qui fut déporté. J'ai eu trois frères déportés. L'un de mes frères, quand nous avons quitté la Tchécoslovaquie pour la France, était dans une yéchiva. Il est resté pour étudier. Puis il n'a pas voulu venir en France. Il a été déporté avec toute sa famille. Est-ce qu'il est devenu mystique ?... Il estimait que les pierres, en France, étaient impures, "tamé". Il n'était pas sûr de pouvoir respecter toutes les règles en France. Du moins, je suppose. Il s'est marié là-bas. Ma mère est décédée en 40 et en 42, nous avons eu encore une lettre: il venait d'avoir une fille qu'il avait appelée du nom de ma mère. Vous savez que les enfants ne donnent jamais le nom de leurs parents à leurs enfants quand ils sont vivants.

Dès les premières minutes de l'entretien, Michel s'attarde sur la mémoire du frère jamais revu, disparu avec toute sa famille.

3 . La reconstitution de l'enfance via l'historiographie et la géographie

Nous habitons une petite ville. Pendant longtemps, j'ai cru qu'il n'y avait que des Juifs dans cette bourgade. Dernièrement j'ai lu un livre écrit ici sous le patronage d'un député de l'Agoudat Israël (parti religieux) qui traite de cette région, une région où les Juifs étaient très très pieux. Je croyais qu'il n'y avait que des Juifs. En fait un tiers des habitants étaient Juifs sur 5 à 6000 habitants en tout. J'ai des souvenirs assez précis: c'était une région montagneuse, non loin de la Roumanie... (Michel esquisse des traces de frontières, de son doigt, sur la table) une région coincée entre la Pologne, la Roumanie et la Hongrie. Ma mère venait d'une ville toute proche, en Pologne.

Les parents de mon père n'habitaient pas loin, mais je n'ai aucun souvenir d'eux, ni mon frère, qui a un an de plus que moi. Nous ne sommes jamais allés les voir. On voyageait peu.

— *Vous avez une idée de leurs origines ?*

Michel: *J'ai une théorie: comme nous avons tous les yeux très bridés, je pense que nous descendons des Kazars. (Le royaume kazar est célèbre pour s'être entièrement converti au judaïsme, à la suite de son Roi, au VIII^e siècle). Par Koestler⁹⁶², qui prétend que la plupart des Juifs ashkénazes sont des descendants des Kazars, j'ai la confirmation de mon intuition.*

4 . Le traumatisme du père

J'ai le souvenir d'une enfance très pauvre. Mais une de mes soeurs aînées, la dernière fois qu'elle est venue ici, m'a dit qu'avant la guerre de 14-18, nous étions très bien situés. Mon père allait à Dresde et en Rhénanie, pour du commerce. Puis, pendant la guerre, lors d'une avancée des Cosaques dans la région, les paysans du lieu leur ont dit: "Il a de l'argent! Il a de l'argent!" Ils l'ont frappé, tant et si bien que ma mère lui a dit: "Donne-leur, donne-leur!" Il est allé déterrer le

⁹⁶² - Arthur Koestler, *La treizième tribu*, Paris, Calmann-Lévy, 1976.

coffret où il mettait ses réserves... Et moi, j'ai le souvenir de moments très difficiles. Je me souviens de conversations que je surprenais entre mon père et ma mère qui... (long silence).

Michel revoit l'image de sa mère, très très bonne, elle avait toujours quelque chose à donner à celui qui entraît. Il ne sait pas si son père avait appris un métier. *En France il était colporteur, ou un niveau un peu plus élevé... Je ne sais pas ce qu'il faisait alors... Mon frère aîné est dans un état pitoyable, il ne pourra pas me le dire, mais peut-être ma soeur, qui est en France...*

Sur une famille de douze, il y en a trois qui ont été déportés... Un de là-bas... La région a connu beaucoup de bouleversements. D'abord la Bohême est devenue un état slovaque, catholique, à la solde des Allemands, puis est retourné à la Hongrie... Puis... nous en étions.(silence)

Michel est troublé. L'historiographie, qu'il connaît très bien, devient insuffisante pour cadrer des souvenirs où sont venus s'entrechoquer l'évocation des conciliabules surpris par l'enfant entre son père et sa mère et du frère resté là-bas, frère dont, des années durant, il resta sans aucune nouvelle. Il n'apprit qu'en 1977 que tous avaient été déportés et étaient morts à Auschwitz.

— *Vous êtes partis quand ?*

Michel: *En 1925. Alors j'ai quelques souvenirs... Nous étions une famille très religieuse. Je ne connaissais pas un Juif qui n'observe pas le Chabbat. Mais jamais je n'ai vu mon père avec des papillotes ou habillé à la mode hassidique. Il y en avait quelques-uns. Je crois que le rabbin de Krakow était d'obédience (?), les plus noirs, ennemis des 'Hassidim et ennemis de l'Etat d'Israël. Ceux qui ont la religion triste, dont les femmes portent un fichu noir d'où ne dépasse pas un cheveu. Ma mère, elle, portait une perruque.(...)*

J'ai quelques souvenirs de cette période... Je me souviens qu'une fois, un Chabbat, je suis allé tout seul dans la montagne. Le plus haut sommet avait peut-être 1500 m. Ce jour-là, j'ai découvert qu'il y avait des sorties; que les garçons et les filles faisaient des sorties ensemble. Et j'étais bien content de les rencontrer car ils m'ont mis sur le chemin du retour.(...)

J'allais à l'école à 8 h. Mais, auparavant, avec mon frère, nous allions, de 6 h à 8 h au 'heder (école juive). Il faut dire qu'avant-guerre, en Pologne, il y avait les écoles tharbouth (culture) qui étaient un effet du Traité de Versailles, selon quoi l'autonomie culturelle devait être respectée. Les dirigeants sionistes en ont profité: ils faisaient enseigner l'hébreu dans ces écoles tharbouth.

— *Comment se passaient les relations avec les petits non-juifs ?*

Michel: *Les non-juifs n'existaient pas!*

— *Vous étiez assis à côté d'eux ?*

Michel: *Oui... oui... C'est tout. Je me souviens des petits camarades avec qui j'allais me promener le samedi après-midi, le long du fleuve... comme nous.*

— *Vous parliez quelle langue ?*

Michel: *A la maison, nous parlions yiddish mais les aînés parlaient hongrois entre eux parce qu'ils avaient déjà été dans la grande école. A l'école, j'apprenais à lire et à écrire le tchèque; et je comprenais aussi le ruthénien qui était la langue parlée par les paysans. Je savais un peu le hongrois; encore maintenant, j'aime bien dire quelques mots. Et au 'heder, nous apprenions le 'Houmach (la Bible) avec Rachi⁹⁶³. L'armistice est signé avant qu'il n'ait touché à un fusil. Nous étions six ou sept et je me souviens que je recevais souvent des coups, oui! parce que je faisais des fautes!*

⁹⁶³ - Rachi, rédacteur d'un des principaux commentaires de la Bible et de la Thorah.

Je n'arrive pas à me souvenir d'un seul camarade goy... oui, même le pain et le lait nous l'achetions chez des Juifs. Il fallait que ce soit surveillé... Je ne me souviens d'aucune fête... Mon père est parti un an avant nous... Je me souviens que le rabbin s'est noyé en allant dans cette montagne pour kachériser les fromages. Il a été entraîné par le courant. Et je me souviens de l'intronisation de son fils, qui est maintenant ici, à Bney Brak (ville proche de Tel Aviv habitée par des religieux orthodoxes).(...)

Comme tous les pauvres du village, nous habitions le bas du village. A un moment-là, la Tisza a débordé et les Ba'houry-Yéchiva (jeunes-gens de l'école juive) sont venus pour aider les familles qui habitaient en bordure du fleuve. Ils ont pris les enfants sur les épaules et quand j'ai appris: "La terre était encore molle du déluge", je savais ce que c'était parce que quand je suis rentré à la maison, j'ai amené toute la boue dans la maison que ma soeur était en train de nettoyer

5 . La Palestine

— *On parlait de la Palestine dans votre famille ?*

Michel: Je ne sais pas... Quelqu'un, apparenté à ma famille, est parti directement de là-bas en Israël avec l'Hachomer Hatsayir... Pourtant j'aurais juré qu'un mouvement d'extrême-gauche n'aurait jamais pu se développer là-bas! Ce que je sais, c'est que nous chantions un des chants du Birkath Hamazon (bénédictio après le repas) sur l'air de l'Hatikva (hymne national d'Israël) qui a été écrit vers 1885.

6 . Le départ

— *Qu'est-ce qui a décidé vos parents à partir ?*

Michel: Deux frères de ma mère avaient déjà quitté la Pologne pour l'Allemagne et un autre pour l'Est de la France.

— *Et vous vous souvenez du voyage ?*

Michel: Ah oui! D'abord, la Tisza avait encore débordé et il avait fallu faire tout un contour. Puis à Prague nous avons eu quelques heures de promenade avant de changer de train. A Dresde, nous avons passé la nuit chez le frère de ma mère. C'était la veille de Noël.

Ida: C'était l'émerveillement!

Michel: Ah oui! une féerie! Je n'avais jamais vu ça... Je me souviens qu'à Noël, on ne sortait pas trop. On ne sortait pas trop parce que c'était l'occasion pour les paysans de se rappeler de ce que les Juifs avaient fait à... à... (Michel hésite-t-il, comme encore beaucoup de Juifs, à prononcer le nom du Juif Jésus ?)

Ida: Mais même aujourd'hui, en Alsace, pour les Juifs, il est de tradition de jouer aux cartes et de rester éveillés. On restait éveillés par prudence. Et que faire pour se maintenir éveillés ? Jouer aux cartes. C'est devenu une tradition. Même maintenant, entre amis, nous nous réunissons et nous jouons aux cartes.

Michel: En Alsace, on joue au "netulza" de la racine NTL, pendre. On joue au "pendu" en souvenir de Jésus.(...) Alors à Dresde, chez cet oncle, les fauteuils en cuir! Dans les vitrines, les mannequins en cire! A Sarrebruck, nous avons vu mon frère aîné qui avait appris un métier à Budapest et qui était tout à fait occidentalisé. On disait "moderne". Et il me semble bien que mon frère est monté dans le train, à Sarrebruck et — nous n'avions pas des peyotl roulés à l'anglaise, mais des simples mèches — avec des ciseaux, en trois quatre coups!

— *Quelle fut votre impression ?*

Michel: *On ne se rendait pas compte! Je ne me souviens même pas des préparatifs de départ... Il est vrai qu'il n'y avait pas grand chose à emporter. Parmi les grands, plusieurs étaient partis. Ma soeur était partie avec mon père; elle pourrait s'occuper de lui. Nous étions... un, deux... six enfants à faire le voyage. Cinq étaient déjà partis.*

— *Et vous avez des souvenirs de celui qui est resté ?*

Michel: *C'était un joyeux luron, quand il était enfant. Il avait une tâche sur la joue et mon frère prétend que c'était à cause d'une gifle qu'il lui avait donnée en entendant, un jour à la synagogue: "Le fils G est en train de cueillir des pommes un Chabbat!" Indignation...! Et c'est lui qui n'a pas voulu quitter. Il est devenu sofer (scribe, copiste des textes saints, métier qui exige une vie de grande piété). Ma mère est retournée une fois le voir, en 1938. Il est devenu très, très pieux. Il envoyait des lettres longues de six pages. Il écrivait en yiddish mais la première page était en hébreu, toute faite de citations sur le Kavod (respect) que les enfants doivent à leurs parents.(...)*

— *Vous étiez habillés comment ?*

Michel: *Mon père était déjà habillé à l'Européenne, mais ma mère a gardé sa perruque .*

Ida: *Les soeurs sont devenues très vite très élégantes et elles ont veillé sur leur mère pour qu'elle le soit aussi. Et, il ne le dira peut-être pas, Michel a un frère ici, d'un an plus âgé; quand ils sont arrivés, ils ne savaient pas parler français. Ils sont allés tous deux à l'école primaire et à la fin de l'année, l'un était premier, l'autre second de sa classe.(...) C'était une école publique dans laquelle avaient été créées quatre classes pour les Juifs. Pas de cours le Chabbat.(...)*

Ida et Michel se posent des questions sur la manière dont chacun des enfants a francisé son prénom; généralement l'initiale est gardée, parfois quelques lettres, ou un phonème.

8 . L'amour de la France

— *Avant d'arriver en France, ça évoquait quoi la France ?*

Michel et Ida ensemble: *"Heureux comme Dieu en France!" (rires)(...)*

Michel: *En 39, je venais de commencer médecine. C'est seulement au bout de quelques mois d'études que mes camarades ont su que j'étais Juif, parce que je leur a dit. J'étais étonné, je croyais que j'étais tellement Juif que ça ne pouvait pas ne pas se voir. Il y avait un bal des étudiants auquel je n'avais pas assisté. Début 40, j'ai été mobilisé dans l'armée tchèque en France. Je m'étais porté volontaire dès la déclaration de guerre; mais comme tous les volontaires tchèques, je n'ai pas été pris à cause de l'accord signé entre la Tchécoslovaquie et la France qui stipulait qu'il y aurait une armée tchèque en France comme il y avait une armée polonaise.*

Mobilisé à Agde, l'armistice est signé avant qu'il n'ait tiré à un seul coup de feu.

Quand j'ai vu la carte de la France telle que les Allemands la voulaient, j'ai été étonné que les Français ne réagissent pas alors que moi, j'avais du mal à retenir mes larmes. A un moment donné, on nous a fait une proposition: "La Seine a lâché, la Loire a lâché... rien ne résistera plus à l'avance allemande, mais nous avons la possibilité de rejoindre l'Angleterre..." Une partie du régiment tchèque est alors parti en Angleterre. Parmi eux, un bon nombre de Juifs et beaucoup d'ouvriers agricoles slovaques. Je me suis dit: "Quoi faire en Angleterre ? C'est bon pour ceux qui n'ont pas d'attaches familiales. Moi, ma famille est ici."

Je suis resté et je l'ai beaucoup regretté après-coup. Je n'ai pas pu rejoindre ma famille avant deux ans. Je ne pouvais plus repasser la ligne de démarcation. Ma mère est décédée, je l'ai su trois mois après; il n'y a même pas eu de chiv'a (semaine rituelle de deuil) les Allemands étaient arrivés le lendemain.

9 . L'abandon des pratiques

— *Sur le plan juif, vous aviez continué quelque chose ?*

Michel: *Non. Jusqu'à ce que je commence mes études de médecine, je disais mes prières avant de partir le matin. J'étais à la maison, on me le rappelait... Après, quand j'ai quitté la maison... Je n'étais pas le seul qui ne pratiquais plus. Avant guerre, quand on était moderne, on n'était pas religieux... Une fois, un copain, un bon goy m'a dit, m'a reproché: "Toi tu n'es pas assimilé!" Et il m'en a montré un autre, Juif, devenu communiste: "Lui il est intégré!" C'était un peu de la provocation: manière de se demander si je n'étais pas de mèche avec l'ennemi.*

— *Tous vos frères et soeurs se sont éloignés des pratiques ?*

Michel: *Oui.*

— *Et de la foi aussi ?*

Michel: *En ce qui me concerne, oui.*

— *Vous auriez épousé une non-juive ?*

Michel: *Je pense que non.(...)*

10 . Le maquis

Arrive fin Juillet, la démobilisation. Mais on ne pouvait pas être démobilisé si on n'avait pas d'adresse en zone Sud. Ma famille est arrivée bien après, dispersée dans différents endroits. A ce moment-là j'ai compris quel imbécile j'avais été et j'ai obtenu une permission pour aller jusqu'à Marseille. J'espérais trouver un bateau pour l'Angleterre. Mais c'était trop tard. Je n'étais pas le seul à attendre. Mais impossible, ni pour l'Angleterre, ni pour l'Algérie; j'ai dû retourner à Agde. Des amis, à Montpellier, m'ont procuré un certificat d'hébergement grâce auquel j'ai pu être démobilisé.

Michel part à la recherche de sa famille, en retrouve quelques membres dans le Sud-Ouest. Bientôt il travaille comme garçon de ferme. Quelques mois plus tard, il se procure des faux papiers auprès de la Sixième⁹⁶⁴.

On commençait à savoir qu'on emmenait les Juifs étrangers; d'abord ceux qui étaient arrivés en France après 33. Nous étions arrivés en 25, mais nous voyions bien que ce n'était qu'un début.

— *Vous saviez ce qui leur arrivait ?*

Michel: *Non... Maintenant encore je me demande comment je l'ai su. Les informations étaient filtrées.*

Ida: *Oui, en zone Sud, en Juillet 42, nous n'avons pas appris la rafle du Vel d'Hiv. Des bruits divers circulaient où il était question de rafles... Mais officiellement, rien.*

Michel: *Dès que les Allemands ont pénétré la zone Sud, j'ai quitté cette famille. Je suis allée dans une autre famille; chez le frère du curé de (?) qui parlait de son frère: "mon frère, le saint homme!"*

Ida: *A quel moment as-tu rejoint le maquis ?*

Michel: *Début 44, par un camarade qui était éclaireur. J'avais essayé auparavant de prendre contact avec les FTP; ça n'avait pas marché, je n'ai jamais su pourquoi.*

⁹⁶⁴ - Section de la Résistance juive. Cf Alain Michel, *Les éclaireurs israéliens de France pendant la Seconde Guerre Mondiale*, Ed des EIF, 1984.

Petit échange entre Ida et Michel, recherche de dates, de lieux... Grâce à la Sixième, Michel avait obtenu des faux papiers. Puis, c'est par l'intermédiaire d'un groupe des E.I.F qu'il rejoint le maquis.

Michel: *Ils ont été contents de ma venue parce que j'étais un des rares à avoir appris à me servir d'une arme. Mais avant ça (le ralliement au maquis), les gendarmes étaient venus arrêter ma soeur et mon plus jeune frère, les deux plus jeunes de la famille, parce qu'ils étaient sur la liste de la préfecture. Ma soeur a fait une crise de nerfs. Je suis allé appeler le médecin de l'endroit qui lui a fait un certificat comme quoi elle était intransportable. J'ai demandé la même chose pour mon frère qui, lui, était malade depuis sa naissance. Le médecin a refusé. Mon frère est parti. On a su qu'il était au camp de Gurs. Là, sachant qu'il pouvait être considéré comme Hongrois du fait que le territoire où il était né était devenu hongrois avec la guerre et que la Hongrie avait des accords avec l'Allemagne, ma soeur a cherché à le faire libérer. Elle est arrivée à Gurs trop tard. Un autre Juif du même nom avait été libéré à sa place et il était parti à Drancy... Il serait mort dans le train en direction d'Auschwitz. C'est ce qu'on nous a dit.*

Dès les premiers mots de Michel, il avait été question d'erreur de date, du jeu des noms et des surnoms. Son frère cadet a été déporté alors que, suite au nouveau découpage des territoires, il pouvait sortir du camp de Gurs. Mais un autre Juif, portant le même patronyme, fut libéré à sa place.

11 . Les erreurs du destin, un monde sans loi

Un jour, on nous dit que tous les Juifs du village doivent se présenter sur la place du ville ainsi que tous les non-juifs entre dix huit et cinquante ans. Une de mes soeurs, ma belle-soeur, mon père sont sortis par un escalier de derrière. Mon père a réussi à atteindre le sommet de la colline avec un voisin. Les Allemands leur tiraient dessus, mais ils ont échappé. Ma soeur a couru au sommet de la colline; elle a échappé. Ma belle-soeur s'est cachée dans les herbes tout près de la maison. Un soldat allemand l'a vue. Il lui a dit: "Qu'est-ce que vous faites là ?" Elle a dit: "J'ai peur."

Ida: *Il a demandé: "Pourquoi vous avez peur ?" Elle a dit: "parce que je suis Juive".*

Ida éprouve ici le besoin de reprendre, en écho, les mots de sa belle-soeur: *je suis Juive*. Elle-même, sous le revolver du gendarme français, s'était entendue répéter: *Non, je ne suis pas Juive*. Une fois de plus se manifeste l'incohérence d'un monde où tantôt la vérité tue, tantôt elle fait vivre.

Michel: *C'était un Autrichien. Et elle doit la vie à ce soldat. Avec mon frère, nous étions sur une autre colline. De là, nous voyons une maison brûler: c'étaient des gens qui n'avaient pas voulu se rendre. Mon frère me dit: "Rendons-nous!" Je dis: "Non, nous ne nous rendrons pas."*

Ida (encore dans sa stupeur) : *Vous voyez: moi, je pensais qu'il ne fallait pas!*

— *Je suis aussi ahurie que vous.*

12 . La chasse à l'homme

Michel: *Ah! Mais c'est vrai que j'ai été arrêté moi aussi. Le jour où on a arrêté mon frère et ma soeur, j'étais sur la liste aussi. Je suis allé avec le commandant de la gendarmerie. Et j'ai été un imbécile! Parce que nous sommes partis à pied et comme il ne m'avait pas mis les menottes... Je crois que ça l'aurait arrangé parce que ce n'était pas un mauvais bougre, pas comme l'autre, qu'on appelait "fil de fer" et dont tout le monde se méfiait... A la gendarmerie, plein de gendarmes. Arrive midi, il ne restait plus qu'un gendarme. Nous étions plusieurs prisonniers. Je me dis: "Si je ne sors pas de là... ça ne va pas." Je m'élançai vers la porte. Mon idée était d'attraper un des vélos*

qui étaient toujours là. Mais une bonne femme se met à crier: “Le prisonnier se sauve!” Je balance la bonne femme et je cours dans les rues. Là, je me dis: “Je vais aller chez mon frère.” J’avais un frère, réfugié dans une maison où il n’était pas connu comme mon frère. Je suis entré là; mais quelqu’un m’avait aperçu, je me suis caché tout petit derrière la porte et j’entends le gendarme demander au propriétaire: “Vous avez vu le prisonnier ? - Non, personne”. Ils ont regardé sous le lit, dans l’armoire. Moi, j’étais derrière la porte, retenant mon souffle. Ils sont partis.

On a organisé mon départ. Quelqu’un m’a conduit en voiture dans un département limitrophe.(...) entre temps mon frère et ma soeur étaient partis au maquis dans le Tarn, le maquis de la Montagne Noire, où je suis allé aussi.

13 . L’attaque du train

Ida: Tu as raconté l’attaque du train ?

Michel: Vous pouvez la lire dans les livres⁹⁶⁵. C’était en Août 44, le train s’est arrêté. (Nouvel échange entre Michel et Ida à propos des circonstances de l’épisode) Le train s’est arrêté et les Allemands ont hissé le drapeau blanc, une chemise... ça valait toutes les misères de la terre, parce que nous leur avons dit: “Ce sont des Juifs qui vous prennent les armes.” Ils n’en tenaient pas large... Mais, sans une égratignure... Il y a l’histoire, que Gamzon⁹⁶⁶ raconte, d’un déserteur allemand à qui il était le seul à faire confiance. Mais le mystère persiste... Il savait bricoler, il savait tout faire; et pour des gens qui venaient des villes, comme nous, c’était précieux.

Ida: Ce que je trouve remarquable, c’est de passer devant l’armée allemande en disant: “Nous sommes des Juifs, des Juifs, des Juifs...” sans toucher à un seul de leurs cheveux. En apprenant que c’étaient des Juifs, ils avaient plutôt peur.

Pour Ida: identité juive reste associé à peur.

14 . Israël

— Avant la guerre, vous aviez des sympathies pour le sionisme ?

Ida devance la réponse de Michel: Oh oui!

Michel: J’ai terminé mes études avec un certificat de médecine coloniale dans l’idée de venir ici. Avant la guerre, je faisais partie du mouvement Hano‘ar Hatsyony (Jeunesse Sioniste). Lucien Lazare⁹⁶⁷ écrit que ce mouvement a été créé à Montpellier par Simon Lévitte. En fait, en 39, il existait à Metz où Simon Lévitte l’avait créé.

— Vos frères et soeurs aussi étaient sionistes ?

Michel: Ceux qui étaient engagés dans la vie professionnelle, moins. Mais j’avais un frère dans une hakhcharah (ferme-école pour les futurs migrants), au Luxembourg. Faute de certificat pour partir, il a été déporté.

Ida: Raconte comment il a été déporté.

Michel: On m’a raconté après coup. Il était marié. Il était dans un camp. Apprenant que sa femme venait d’accoucher, il veut la voir, elle et le bébé. Le commandant du camp le lui déconseille: le pays est sillonné par les Allemands. Il persiste.

⁹⁶⁵ - A. Michel op. cit.

⁹⁶⁶ - Robert Gamzon, créateur des Eclaireurs Israélites de France; entré dans la Résistance.

⁹⁶⁷ - Ancien résistant, historien.

Ida: *Il part dans une voiture, caché sous une bâche. La voiture est arrêtée par les Allemands. Ils l'ont découvert. Ils ont déporté ce pauvre homme. Jamais revenu, jamais vu sa fille! Cette fille a maintenant plus de quarante cinq ans...*

15 . Un livre, la trace du père

Ida: *Et il n'y a pas longtemps, un neveu a découvert dans la bibliothèque du centre communautaire, à Metz, un "sidour" (livre de prières) au nom de ce frère, son père. Il l'a donné à sa cousine. Elle était tellement émue! Elle a dit: "Maintenant je sais que j'ai un père." Jusqu'alors son père était quelque chose de mythique. "Maintenant, je sais que mon père a existé."*

16 . Sioniste et communiste

— *Vous étiez de quelle tendance politique ?*

Michel: *Juste avant la guerre, j'avais reçu ma carte du Parti. Oui! J'étais à la fois sioniste et communiste. Qui peut résister ? Quand on est à la fois étranger et généreux, on ne pouvait pas à cette époque là!*

— *Mais c'était sortir de la tradition ?*

Michel: *Oui! Mais on n'y a pas pensé. J'ai un ami, ici, qui vient de la même petite ville que moi, Il faisait partie de l'Hachomer Hatsayir; il est venu ici directement en 29. Je lui ai dit: "Comment! Il y avait des gens de l'Hachomer Hatsayir! Je croyais que c'était un foyer de foi intense!"*

L'Hano'ar Hatsyony se rattachait au mouvement des sionistes généraux, de Weizmann, qui eux étaient tam (simplement) sionistes; peu importe qui était dathy ou non dathy, religieux ou non religieux. J'avais l'intention de venir... puis les circonstances ont fait que... Je ne me serais pas marié avec Ida, je crois que je serais venu bien plus tôt.

Ida: *J'étais fille unique. Nous n'avions aucune famille. La cellule familiale, c'était papa, maman et moi. Nous étions très unis. J'étais trop attachée à mes parents et mes parents trop attachés à moi...*

Michel: *Mais c'est dommage que nous ne soyons pas venus, parce que ses parents seraient venus.*

Ida: *Oui, sûrement, car ils étaient très sionistes... mais on ne l'a pas vu sous cet angle.(...) Je voudrais que tu racontes ce que tu as fait après le maquis.*

Michel: *J'ai suivi le maquis jusqu'à Belfort. Puis j'ai pris un congé de quelques jours pour aller voir ma famille. En route, je perds mon seul bien, mon porte-monnaie. Sans argent, j'ai dû vendre mon revolver à des soldats qui venaient d'Afrique du Nord. J'apprends que les combats continuent mais que ceux qui ne sont pas Français doivent rejoindre la Légion Etrangère.*

Ida: *C'était quand même une giflé!(...)*

Michel: *J'avais fait une demande de naturalisation en 36. Mais j'ai su, après-coup, que de 36 à 40, mon dossier n'avait pas quitté Metz.(...) Du coup, je suis allé faire ma thèse à Montpellier.*

17 . Après la guerre, l'attente

Ida et Michel se demandent quand et comment ont-ils appris la mort des membres de leur famille.

Michel: *Nous avons appris un an avant de venir ici, en 77, lors d'un voyage en Amérique; par une cousine qui était revenue d'Auschwitz qu'elle avait vu la femme de mon frère (celui resté en Tchécoslovaquie). Mon frère avait été arrêté tout à fait à la fin, en Mars 45.*

Ida: *Ce que nous n'avons appris qu'en 77.*

Michel: *A l'époque nous cherchions des renseignements auprès de la Croix-Rouge.*

Ida: *Ton frère disait aussi qu'il allait chaque jour à l'arrivée du train. Les gens allaient avec des photos, des objets, des provisions... Nous connaissons un professeur, déporté avec sa femme et ses enfants. Lui, est revenu. Il raconte que son frère était venu l'attendre avec du pain beurré. La première tartine beurrée. La meilleure tartine de sa vie.*

18 . La création d'Israël

Ida: *Nous nous sommes mariés en Septembre 47 et je nous revois, écoutant la radio, en Novembre 47, la séance du vote à L'ONU pour le partage. Et nous comptions les voix. Et ce fut voté! Et les gens dansaient dans les rues tant ils étaient contents.(...)*

19 . Le retour à l'orthodoxie: transmettre le judaïsme aux enfants

Ida: *Mon fils est né un an plus tard. Nous étions installés à la campagne dans une grande maison, entourée d'un grand jardin. Nous pensions y rester quelques années. Un jour, mon fils jouait dans le jardin avec la petite fille de la femme de ménage. Soudain il fait irruption dans la maison et nous dit — il a parlé très tôt, tout de suite très bien — "Jeanine va à la messe, je veux aussi aller à la messe!" Il n'avait pas trois ans... Nous nous sommes regardés. Nous nous sommes dit: "Elever un enfant ainsi..." Nous avons décidé de partir à Strasbourg. Mes parents étaient aux anges. Je suis partie très rapidement, avant mon mari. J'attendais Béatrice et je ne voulais pas qu'elle naisse là. Ce fut le déclic. Pourtant nous étions bien intégrés. J'avais été la marraine du drapeau lors de la cérémonie à l'Eglise pour les déportés. Tout le monde savait que nous étions Juifs et que trois frères de Michel avaient été déportés. Si on m'acceptait comme marraine, je voulais bien accepter aussi.*

Mais s'il y a une décision que nous n'avons pas regrettée, c'est celle-là. Parce qu'à Strasbourg, nous nous sommes épanouis.

— *Comment s'est faite l'évolution religieuse ?*

Michel: *On a vu que pour les enfants, ça ne pouvait pas continuer. Un jour, tu te souviens, j'ai dit: «Nous allons changer la vaisselle!» et tu m'as dit que tu y avais pensé aussi.*

Ida: *C'était pour Pessah. Nous avons acheté deux vaisselles. Le moteur, c'est l'éducation des enfants. Nous avons voulu les élever dans les valeurs juives et la tradition juive. Mais ça répondait aussi à un besoin.*

— *Et vous avez repris les prières ?*

Michel: *Oui, bien sûr. Et je n'ai plus travaillé le Chabbat. Pour les visites urgentes, j'allais à pied.*

Ida: *Il se tapait des kilomètres à pied.*

Notons:

- Le potentiel d'admiration d'Ida. En exprimant son admiration d'Ida pour son mari, elle admire aussi la force de caractère que peut forger la pratique de la Halakha. C'est cette tendance à l'admiration — qui semble inscrite dans le caractère d'Ida — qui sans doute l'incline à interpréter en miracle les moments où elle *avait échappé belle*. Michel, beaucoup plus pragmatique, décrit les situations sans amplifier son émotion. Quand celle-ci le submerge, il devient simplement moins en mesure de verbaliser.

- L'unité de conception de leur foyer en tant que foyer juif.

2 - 2 - Fil chronologique de la vie de Michel

2 - 2 - 1 - Faits et dates

a - L'enfance, la jeunesse.

1917: Naissance de Michel dans une bourgade de Ruthénie

Dixième de douze enfants, Michel sait, par une de ses soeurs, que son père a été spolié de tout son avoir lors d'une avancée des Cosaques dans la région. Depuis, la famille lutte contre la misère. Toute la vie est centrée sur l'étude et la pratique des préceptes ancestraux.

Quand le matin, à 8 h. il va s'asseoir sur les bancs de l'école du village, à côté des petits-non-juifs, seul contact qu'il ait eu avec eux, Michel a déjà passé deux heures au '*heder*, l'école juive traditionnelle. Là, il apprend l'hébreu et les langues talmudiques; à la maison, il parle le yiddish et il entend ses frères et soeurs aînés parler le hongrois tandis qu'à l'école du village il parle le ruthénien, la langue régionale et apprend le tchèque.

Les quelques rares souvenirs que Michel garde du monde de son enfance opposent la chaleur de la maison familiale, où la *mère, très très bonne, avait toujours quelque chose à donner à celui qui entrait*, et un environnement perçu comme hostile. Mais c'est aussi un monde qui, tout en étant replié sur lui-même est en relation avec des pays distants de milliers de kilomètres, voire sur un autre continent. On y parle toutes sortes de langues mais on ne communique pas avec ceux à côté de qui on est assis des heures durant; ils font partie d'un monde qui peut se révéler dangereux. La Palestine s'y profile comme un horizon très lointain auquel il arrive qu'un lointain parent se destine.

1925: Départ de la famille pour la France. Voyage *féerique* et transformateur (coupe de cheveux), modifications vestimentaires.

Cependant un des frères de Michel n'est pas du voyage. Il est resté pour étudier la Torah. Il disparaîtra avec toute la famille sans que Michel n'ait pu savoir dans quelles conditions.

Malgré la fidélité aux pratiques millénaires, on n'hésite pas à raccourcir des mèches de cheveux au cours du voyage pour déjà se donner un air plus *moderne*. A Metz, Michel retrouve son père *déjà habillé à l'Européenne, mais ma mère a gardé sa perruque*. Ses soeurs ne tardent pas à devenir *très élégantes et à veiller sur leur mère pour qu'elle le soit aussi*. Le plus important est l'adaptation scolaire. Elle est très rapide. Dans une des écoles publiques, deux classes ont été aménagées pour accueillir les immigrants nombreux dans cette région. La plupart sont Juifs. A la fin de l'année, Michel et son frère sont les premiers de la classe.

L'habillement s'est fait neutre mais toutes les autres pratiques religieuses sont maintenues, du moins à la maison. Dès que les enfants s'éloignent, elles s'estompent. Mais, dit-il, *je n'aurais pas pu épouser une non-juive*.

Adoption d'un sionisme communiste: la Palestine attire de plus en plus. Sinon les aînés, déjà engagés dans la vie professionnelle, les plus jeunes passent du rêve au projet. Le plus jeune de ses frères va dans une hakhchara, ferme-école pour les futurs migrants, au Luxembourg; faute de certificat pour partir, il sera déporté.

Je faisais partie du mouvement Hano''ar Hatsyony (la jeunesse sioniste). Juste avant la guerre, j'avais reçu ma carte du Parti. Oui! J'étais à la fois sioniste et communiste. Qui peut résister? Quand on est à la fois étranger et généreux, on ne pouvait pas à cette époque-là!

b - La guerre

Mais Michel se sent Français. En 1936, il fait une demande de naturalisation. En 1939, il se porte volontaire dès la déclaration de guerre; mais comme tous les volontaires tchèques, je n'ai pas été pris à cause de l'accord signé entre la Tchécoslovaquie et la France qui stipulait qu'il y aurait une armée tchèque en France. (Aussi) Début 40, j'ai été mobilisé dans l'armée tchèque en France. L'armistice est signé avant qu'il n'ait touché à un fusil.

A la vue des contours de la France de 40, il a *du mal à retenir ses larmes*. Une partie du régiment tchèque auquel il appartient rallie l'Angleterre. Mais sa famille étant en France, il y reste ce qu'il regrettera beaucoup par la suite.

1940: Mort de la mère de Michel, il ne l'apprend que trois mois après.

Ne pouvant pas être démobilisé par manque d'adresse en zone Sud, il va à Marseille où il tente, sans succès, de s'embarquer pour l'Angleterre. Il trouve un emploi dans un hôpital et reprend ses études de médecine.

1943 (?): Arrestation par les gendarmes français

La famille de Michel, réfugiée en zone Sud, s'est dispersée en différents endroits.

Arrestation par les gendarmes des deux plus jeunes de la famille. Michel obtient un certificat de maladie pour sa soeur mais son frère *est parti*. (...) *Il serait mort en direction d'Auschwitz*. En fait il aurait pu être sauvé du fait de sa nationalité hongroise. Mais quelqu'un, portant le même patronyme, a bénéficié de son statut.

Michel lui aussi était sur la liste des gendarmes. Mais il réussit à s'enfuir. Episode qui fut de ceux racontés à ses enfants et qui frappa l'imagination de Béatrice enfant, comme elle nous le dira.

D'autres membres de la famille ont été arrêtés mais ont réussi à s'enfuir, peut-être avec une certaine complicité des gendarmes et/ou d'un Allemand. Michel n'a pas bien pu reconstituer les faits.

1944: Le maquis

Après la pénétration des Allemands en zone Sud, Michel réfugié chez des paysans où il travaille comme garçon de ferme tente d'entrer au FTP mais ce n'est que début 1944, par l'intermédiaire des Eclaireurs Israélites, qu'il peut rejoindre le maquis de la Montagne Noire, où son frère et sa soeur l'avaient devancé. Là, il sera parmi ceux qui participèrent à l'arrestation de tout un train chargé d'armements conduit par des Allemands.

Le train s'est arrêté et les Allemands ont hissé le drapeau blanc, une chemise. Ca valait toutes les misères de la terre, parce que nous leur avons dit: "Ce sont des Juifs qui vous prennent les armes."

Ida, alors, s'exclame: *Ce que je trouve remarquable, c'est de passer devant l'armée allemande en disant: "Nous sommes des Juifs, des Juifs, des Juifs!" sans toucher à un seul de leurs cheveux. En apprenant que c'étaient des Juifs, ils avaient plutôt peur.*

Pour Ida, personnellement, l'épisode est d'une importance majeure. Elle a toujours revendiqué son identité juive, de même que ses origines polonaises et son enracinement strasbourgeois. Sa terreur éprouvée sous la menace du revolver s'était doublée de la blessure d'être acculée à renier ce qui donne sens à son existence, sa judéité. C'est elle, et non Michel, qui souligne d'une part la restauration de l'honneur juif: *sans toucher à un seul de leurs cheveux* et d'autre part la peur des Allemands.

1945: Michel voudrait combattre dans les rangs de l'armée française: *J'apprends que les combats continuent mais que ceux qui ne sont pas Français doivent rejoindre la Légion Etrangère.*

Or Michel avait fait une demande de naturalisation en 36. Mais j'ai su, après-coup que mon dossier n'avait pas quitté Metz. Ida intervient de nouveau: C'était quand même une gifle! Michel réagit en pragmatique: du coup, je suis allé faire ma thèse à Montpellier.

Cet art de Michel de savoir prendre le côté positif des situations est-il le germe du *ça m'arrangeait* que Béatrice reconnaît à plusieurs reprises ?

c - Après la guerre

- Désir d'Israël: Michel termine ses études avec un certificat de médecine coloniale dans l'idée de venir ici. Mais *les circonstances ont fait que... Je ne me serais pas marié avec Ida, je crois que je serais venu bien plus tôt.*

En effet, Ida fait repousser l'Alyah à l'âge de la retraite: *J'étais fille unique. Nous n'avions aucune famille. La cellule familiale, c'était papa, maman et moi. Nous étions très unis. J'étais très attachée à mes parents et mes parents trop attachés à moi...*

1° Que sont devenus les disparus: Un des frères de Michel était parti dans une hakhchara (ferme école pour futurs migrants en Palestine). *On m'a raconté après coup... Il était marié. Apprenant que sa femme venait d'accoucher, il veut la voir, elle et le bébé. Le commandant du camp le lui déconseille: le pays est sillonné par les Allemands. Il persiste...*

En 1977, Michel, lors d'un voyage en Amérique, rencontre une de ses cousines rescapée d'Auschwitz qui lui dit *qu'elle y avait vu la femme de mon frère* (celui qui était resté en Tchécoslovaquie). *Mon frère avait été arrêté tout à fait à la fin.* Ce voyage, comme celui dans les pays de l'Est relaté par Ida, s'apparente aux voyages-pèlerinage et/ou recherches des morceaux épars de la mémoire familiale.

2° *Le déclic* vers l'orthodoxie religieuse: Mariés, Michel et Ida s'installent dans un village où bientôt ils font partie des notables. Soudain ils ne peuvent plus rester. L'évolution de la maison juive en maison juive orthodoxe a été largement détaillée par Ida. Lors de l'entretien avec Michel, elle raconte l'événement révélateur de l'urgence de leur désir de vie juive. *Un jour, mon fils jouait dans le jardin avec la petite-fille de la femme de ménage. Soudain, il fait irruption dans la maison et nous dit.(...) "Jeanine va à la messe, je veux aussi aller à la messe!" Il n'avait pas trois ans... Nous nous sommes regardés. Nous nous sommes dit: "Élever un enfant ainsi..." Nous avons décidé de partir à Strasbourg.(...) Nous étions pourtant bien intégrés.(...) S'il y a une décision que nous n'avions pas regrettée, c'est celle-là. Parce qu'à Strasbourg, nous nous sommes épanouis.*

La *kachérisation* de la maison, du mode de vie tout entier prendra plusieurs années. Mais Michel et Ida ont la même volonté; ils veulent élever des enfants juifs. Ida confirme: *Nous avons voulu les élever dans les valeurs juives et la tradition juive. Mais ça répondait aussi à un besoin.*

Michel remet le châle de prières chaque matin et *je n'ai plus travaillé le Chabbat.*

2 - 2 - 2 - Quelques remarques

a - Le jeu des masques, les tromperies du hasard

Je me suis trompé et j'ai trompé tout le monde. La date de naissance de Michel est erronée; il ne connaît pas la date véritable. Elle semble avoir été intervertie avec celle d'un de ses frères disparus dans la Shoah. En outre, il est né dans un pays qui n'existe pas. Et sa citoyenneté fut modifiée peu

de temps après par des décisions lointaines. Michel a porté différents noms selon les étapes de sa vie. Aurait-il l'impression d'avoir volé sa survie grâce à un mensonge involontaire ?

Toute sa vie semble marquée par des interversions de dates, de noms de personnes et de noms de territoires. *On m'appelait Menhié, qui est le diminutif de Menahem. A un moment je me suis fait appeler Mikaël, puis j'ai renoncé... J'avais aussi comme deuxième prénom, Yéhuda et quand je monte à la Torah, on m'appelle Ménaïhem-Yéhuda.*

Ce à quoi il faut rajouter le faux nom pendant la guerre, sauvegardant les seules initiales. Puis un des ses autres frères, parti à Auschwitz à la place d'un autre portant le même patronyme.

Michel est le seul rescapé des quatre derniers fils de sa famille. Avant dernier de douze enfants, les deux frères qui le précèdent et celui qui lui succède ont été déportés: l'un pour avoir voulu voir sa femme et le bébé qu'elle venait de mettre au monde, l'autre pour être resté en Tchécoslovaquie, seul lieu où il concevait possible une vie de piété, et le plus jeune parce qu'à la dernière minute un co-détenu, portant le même patronyme, avait été libéré à sa place.

b - Du Moyen Age à la modernité

Le multilinguisme du milieu familial et la multiplicité des approches du monde qu'il implique ont-ils contribué à donner à Michel le sentiment de la précarité des apparences. Quoiqu'il en soit, il a fait très tôt l'expérience de cette précarité: dès les train conduisant le petit Menhié de sa bourgade native jusqu'à un pays où Dieu lui-même est heureux. Il quitte sa bourgade, où des Cosaques surgissent pour dévaliser toute une famille, où la rivière qui a emporté le rabbin révèle des temps diluviens; il traverse la féerie des fêtes de Noël, période durant laquelle, dans la bourgade qu'il vient d'abandonner, il valait mieux se tapir chez soi.

En quelques coups de ciseaux, les cheveux sont raccourcis et, bientôt, toute l'allure devient *moderne*. Quelques années plus tard, Menhié, après une brève tentative pour se faire appeler Mikaël, est devenu Michel.

Les historiens s'accordent pour voir la fin du Moyen Age juif avec l'acte d'émancipation de 1791: les Juifs peuvent alors sortir de leur ghetto et partager le sort de la nation à laquelle ils appartiennent. Pour Michel et sa famille, le Moyen Age persiste jusqu'à leur venue en France. Jusqu'à l'immigration en France, le monde non-juif se présente à Michel comme une scène sans existence réelle plutôt que comme un partenaire éventuel.

c - Un monde sans lois

Sioniste et communiste, en 1936, il demande la nationalité française, mais il doit s'engager dans l'armée tchèque en France. En effet en 1939, quand il se porte volontaire dans l'armée française, la réalité de l'identité qu'il a faite sienne depuis longtemps lui est contestée: et ce sur la foi de papiers en cours de modifications et qui de toutes façons ne sont que des approximations.

En 1940, son coeur français *ne peut retenir ses larmes en voyant la carte de la France*. Mais en 1945, après des mois de maquis, la possibilité de continuer la lutte officiellement lui est refusée.

L'épisode de la chasse à l'homme est un de ceux qui a le plus frappé Béatrice dans son enfance. Dans le récit de celle-ci (nous le verrons bientôt), *le mon père a été bien malin, il s'est enfui*, fait pendant au *je ne sais pas de quoi j'avais le plus peur, si c'était du revolver ou du divan* de la mère; les deux dangers extrêmes auxquels ont échappé ses parents étant indissociables de leur judéité.

Cependant, les faits qui ont le plus marqué Ida et Michel sont, semble-t-il, pour celle-ci: la vue de l'exécution des maquisards par les Allemands et, pour lui, la pensée de ce frère, *joyeux luron* repenti, resté en Tchécoslovaquie parce qu'en France les pierres étaient *tamé* impures, et des deux autres frères, jouets des caprices du hasard.

Nous verrons que Béatrice a hérité de cette sensation de monde sans loi, où toute situation peut se renverser d'un instant à l'autre, où le sort des êtres est suspendu à leur chance: petite, elle se disait sans cesse *quelle chance! Je suis née après!* Adulte, mère de famille, chaque soir, quand elle embrasse ses enfants dans leurs lits, elle se dit: *Quand je pense que je peux les coucher et que demain je les retrouverai comme ça!*

Pragmatique, Michel termine ses études de médecine et les parachève avec un certificat de médecine coloniale; il est décidé à partir en Erets Israël, mais *les circonstances* s'y opposent: sa femme ne peut pas laisser ses parents seuls en France.

A soixante ans, Michel prend sa retraite. Il est Juif, ce qu'il a toujours été derrière tous les masques. Il n'a plus besoin que ses parents ne le rappellent à l'ordre pour ses prières. Il est Juif orthodoxe et israélien d'origine franco-ruthène (kazar ?), à Jérusalem avec sa femme, non loin de leurs enfants qui les ont devancés depuis longtemps: sa fille en prenant, la première, la nationalité israélienne; son fils en se consacrant, avec femme et enfants, à une vie de piété en tous points semblables à celle de ce frère jamais revu.

3 — Béatrice

3 - 2 - Récit de Béatrice: *J'ai toujours entendu des histoires... Il fallait*

L'entretien a lieu dans le bureau de Béatrice. Il ne fut pas facile de la rencontrer: elle n'est guère disponible. Comme nombre d'Israéliens, il lui faut cumuler deux activités professionnelles pour assurer la vie de la famille. Elle me demande: *J'espère que ça ne vous dérange pas ? Ce que j'ai à faire est purement manuel, je le continue tout en vous parlant.* Je n'ai pas le choix et je suis plutôt amusée de la voir jeter dans une corbeille à papiers, au fur et à mesure de son récit, les trois-quart des documents qu'elle a à trier. J'ignore totalement le contenu de ces papiers mais le geste me semble en parfaite harmonie avec ce que la parole élabore.

Béatrice a le regard bleu de son père, le sourire de sa mère. Vive, pétillante d'intelligence, elle sait répondre aux questions en esquivant ce qu'elle veut taire (le divorce, relativement récent, semble un sujet peu abordable); elle sait se considérer avec humour. C'est l'été; il fait chaud; elle porte une robe de coton aux couleurs vives, décolletée et sans manches: elle ne pourrait pas se promener ainsi à Bney Brak, où vit son frère. Pourtant, elle est *chomeret Chabbat* (fidèle à la loi du Chabbat).

1 . *J'ai toujours entendu... Des histoires de famille comme dans un film*

— *Dans ma famille, j'ai toujours entendu des histoires de mes parents ou de ma famille, de mes parents surtout, sur ce que eux avaient vécu pendant cette période. Eux n'ont pas été déportés, heureusement, mais ils avaient vécu des tas de choses assez fortes. Et alors j'ai toujours entendu raconté des histoires. Je connais une telle histoire de ma mère, une telle histoire de mon père...*

Chez nous quoi, on en parlait, au petit déjeuner, à la cuisine, n'importe quand. Il y a des gens qui n'en ont jamais parlé, mais chez nous, on en parlait. Il y avait des trucs qui étaient traumatisants et des trucs qui l'étaient moins... Des trucs que je ne saisissais pas dans leur réalité; je les saisissais du point de vue d'un enfant. Ce n'est pas la même chose...

Par exemple, je connais comment mon père a été arrêté et puis s'est enfui de la station de police. Pour moi, c'était une histoire comme dans un film: "Moi, mon père, il s'est enfui; il a été bien malin. Puis il s'est débrouillé... Il s'est enfui..." Après, j'ai pensé autre chose, mais à l'époque...

On en parlait. Le moment privilégié de l'échange: les repas. Enfant, Béatrice entend ses parents comme elle verrait un film peuplé de héros entre le fictif et le vrai: c'est du cinéma. Bien plus tard elle réalisera la signification de ces récits.

Je me rappelle plein d'histoires. Une fois ma mère aussi a été arrêtée dans la rue. Il y a eu une rafle. Une rafle, je ne savais même pas ce que c'était. Ils employaient comme ça des mots que je ne savais pas trop. Si! J'ai assez vite compris... enfin assez vite... pour autant qu'on puisse comprendre quand on n'a pas vécu.

Béatrice comprend, aujourd'hui, qu'enfant elle comprenait sans comprendre. Son imaginaire se modelait selon des récits qui faisaient partie de l'histoire de ses parents et qui s'inscrivaient dans la sienne. *Mon père s'est enfui; il a été bien malin*: phrase à rapprocher de la manière dont Béatrice a quitté la France dès ses études au lycée terminées. Tout le long de l'entretien, elle fait le va-et-vient, à la fois spontané et conscient, entre l'état affectif et mental de l'enfant qu'elle fut, et dont elle peut percevoir les prolongements en elle (enfant qui entend, sidérée, les histoires fantastiques de ses parents) et l'état affectif et mental de l'adulte, qui a mûri et qui comprend qui elle était et qui elle est devenue, capable de réaliser la signification des récits.

2 . Judéocide et judéité

Et puis je me rappelle aussi une histoire de ma mère. Je me rappelle plein d'histoires. Je me rappelle qu'elle était dans la pièce avec quelqu'un et qu'il y avait quelqu'un qui lui mettait un revolver sous la gorge: "Tu es Juive? - Non. — Tu es Juive? — Non." Et puis elle est rentrée à la maison et elle s'est évanouie...

Ils racontaient bien mes parents... Il y avait une chaise, un divan et Je ne savais pas de quoi j'avais le plus peur... Là, je résume... Et puis voilà... Et puis le lendemain, on a fermé la rue et puis elle voit le même gars qui...

- *Je ne savais pas de quoi j'avais le plus peur.* Qui est Je ? La mère, au moment de la scène et au moment du récit ? L'enfant, en entendant sa mère et en visualisant la scène ? Béatrice aujourd'hui, se remémorant tout l'ensemble ?

- *Ils racontaient bien*: le plaisir de l'enfant au récit des parents

- La question: *tu es Juive ?* associant judéité à danger.

Ah oui, il y a encore autre chose qui m'avait peut-être plus frappée. Il lui avait tenu un revolver là; alors elle se dit: "Là je suis foutue parce que..." Oui, parce que ce jour-là, elle n'avait pas ses faux papiers. Des fois ils avaient des faux, des fois ils avaient des vrais. Ce jour-là, elle n'avait pas ses faux; elle avait ses vrais... Alors elle se dit: "Bientôt va arriver mon tour et alors là, je suis foutue..." Alors elle le racontait. Et puis ils le racontaient bien... C'est ça que j'entendais... Et quand elle a vu s'approcher à la hauteur de son sac et de son machin le gars qui l'avait tellement

emmerdée la veille... Alors il lui dit: “Celle-là, je la connais!” Et comme ça voilà. Ca c’est une histoire.”

- L’emploi du *elle* puis du *ils*. Béatrice, en racontant aujourd’hui, se remet dans la peau de l’enfant face à un monde sans loi: *des fois, les vrais papiers, des fois, les faux*, qui est le monde même dans lequel vivait sa mère pendant la guerre (cf. le récit d’Ida: l’insistance sur l’*illogique*).

- Le tueur de la veille devient le sauveur de sa mère à l’instant crucial où un autre homme inquiétant *s’approche de son sac et de son machin*.

- Le *ils racontaient bien*. Béatrice exprime de nouveau l’intérêt, de l’ordre de la fascination, de la petite fille pour les histoires de ses parents.

3 . Vérité de l’histoire, vérité historiographique

Et dans cette salle, il y avait deux ou trois... maintenant, je ne sais même plus si c’était des Français ou des Allemands. maintenant, ça m’aurait intéressée, mais à l’époque! C’est-à-dire, la vérité historique n’était pas ce qui m’intéressait, c’était plutôt... euh... ma mère, la façon dont elle racontait. “Et puis tu es Juive ? — Non, je ne suis pas Juive. — Tu es Juive ? — Non, je ne suis pas Juive.”

Béatrice est captivée par la charge émotionnelle, la *vérité* de l’affect, la force de l’authenticité. La définition cognitive, l’identité psycho-nationale des partenaires du récit ne la concerne pas.

4 . La peur de ça ou de ça ? Un *Ca* terrifiant

Ils étaient plusieurs, puis à un moment, elle est restée seule avec quelqu’un qui continuait à lui dire ça — je crois — et puis elle lui avait dit que... Elle a décrit la chambre en disant: il y avait ce type, il y avait une chaise, il y avait un divan et puis elle dit: “Je ne sais pas de quoi j’avais le plus peur si c’est de ça ou de ça...” Evidemment, je ne savais pas trop de quoi elle parlait. Mais ça m’a torturée un peu ce truc-là... Mais euh, sur différents plans... Et puis, euh, voilà.

C’est bien plus tard que Béatrice a pu comprendre ce qui l’a un peu torturée.

5 . Il fallait. Il fallait écouter, regarder, lire

Et puis, une fois, quand j’étais plus grande, il y avait un type qui est venu chez nous et qui racontait plein d’histoires et puis, lui, il a été déporté. Il racontait plein d’histoires comme ça l’une après l’autre. Le pauvre il en avait vu de toutes les couleurs... J’ai toujours entendu des histoires. Tout ça je l’ai sucé en même temps que le lait de ma mère, en plus, à partir de trois, quatre ans, pas avant, je pense, parce qu’alors je n’en aurais pas le souvenir. En tout cas j’étais assez petite. A partir d’un certain âge disons, j’ai vu, entendu, des films, des livres. Je crois, assez jeune; je peux pas vous dire à quel âge j’ai vu quoi, mais des trucs assez traumatisants à partir d’un âge assez jeune.

Et puis il y avait le truc qu’il fallait, il fallait. Il fallait écouter, regarder, lire tout ce qui se rapporte à cette époque comme si on en avait le devoir, de tout savoir, de tout regarder, même si c’était horrible. Il fallait regarder. Je ne sais pas si je l’ai ressenti comme un devoir: quelle-barbe! C’était... Il fallait.

Et même quand je lisais des livres, même ceux qui étaient plus ou moins romancés — je n’ai pas lu de recherches historiques à douze ans — mais qui étaient assez traumatisants et assez horribles, et quand je lisais ça et que je me disais: “Mon Dieu, c’est horrible, je vais faire des cauchemars”. Je me disais: “Mais non! qu’est-ce que ça veut dire ? Moi, il faut que je lise ça parce que moi, je

n'ai pas vécu tout ça. Les gens, on ne leur a pas demandé s'ils avaient envie d'aller dans les camps. Donc il faut que je lise. La moindre des choses, c'est de lire ou de regarder tout ça."

C'était ressenti comme un devoir jusqu'à ces dernières années. Par exemple, le jour de Yom HaShoah où on montre tous les films, tous les machins, je regardais même si ce n'était pas l'envie folle. Qui a envie de regarder ce genre de trucs ?

Et il n'y a que ces dernières années que je me suis dit: "Bon maintenant, zut! j'en sais assez. Qu'est-ce que ça m'apporte de plus si je vois tel truc ou non ? Ce soir, je n'ai pas envie!"

En fait, je connais le sujet et je vous dirai tout à l'heure pourquoi. Ce n'est que récemment que je me permets de ne pas faire ça. Et même maintenant, si le lendemain de Yom HaShoah, elle (Ida) me demande: "Tu as regardé le film hier ?" et que je lui dis: "Non!", elle est horrifiée à l'idée que je n'ai pas regardé, elle est horrifiée de m'entendre dire: "Non, je n'avais pas envie!"

Béatrice est consciente d'avoir subi un impératif catégorique, un *il fallait* en provenance d'un *elle* sa mère, dont elle ne s'est émancipée que récemment, au risque de l'horrifier.

6 . Les mauvais rêves, encore aujourd'hui

Je ne sais pas si j'ai fait des cauchemars directement liés à ça, c'est-à-dire juste après avoir lu tel ou tel livre. Mais je sais, et c'est vrai encore aujourd'hui, que souvent, souvent, un même motif revient dans mes rêves: on se cache, on s'enfuit, on vous poursuit. On vous poursuit, on s'enfuit, on se cache et on est en danger. Et le "on" varie. C'était moi, quand j'étais gosse. Plus tard, c'étaient mes enfants. Il y a encore quelques mois j'ai fait un rêve épouvantable: je sauve l'une de mes filles et pas l'autre. Je ne connais rien à la psychanalyse; c'est peut-être un motif qui revient chez tout le monde, mais moi, je le relie à ce sujet. Consciemment, je le lie à ce que ma famille... Et en même temps, je me dis: «Mais je n'ai pas vécu ça! Alors pourquoi ?»(...)

Depuis l'enfance... Souvent, je me dis: "Mince! je n'ai pourtant rien lu, rien vu, ces derniers temps... et pourtant j'ai encore eu ce rêve." Donc le lien est beaucoup plus large ? Si je termine le livre mercredi, ce n'est pas le jeudi que je rêve. Non, pas du tout. Non, c'est quelque chose de beaucoup plus profond puisque l'influence sur ma vie n'est pas à court terme mais à grande échelle. Justement, c'est un truc qui est très profond. Il est certain que c'est lié... Je le relie au vécu de mes parents, à ce qu'ils m'ont transmis.

- Béatrice s'interroge sur la relation entre ses cauchemars et le vécu de ses parents. Certains pourront y voir l'influence des écrits des psychologues à propos de séquelles de la Shoah sur la Deuxième génération dont les membres sont ainsi amenés à interpréter eux-mêmes leur propre expérience. D'autres y verront la preuve de la puissance de la transmission des affects.

- Le thème du cauchemar: la fuite. A relier à la fuite du père, épisode qui a le plus frappé Béatrice.

7 . La peur de la Deuxième génération pour la Troisième génération

Et à un autre niveau, je sens l'influence. Quand j'étais jeune mère, quand mes enfants étaient bébés, tout bébés (maintenant, ça a passé, parce qu'ils sont grands) il n'y a pas un jour, quand je les couchais, quand je les embrassais, l'un après l'autre (j'en ai trois)... Je commençais ma journée à moi, je finissais ma journée avec eux, chaque fois, je me disais: "Quand je pense que je peux les coucher et que demain je les retrouverai comme ça!" Puis, je pensais à l'angoisse de ces parents qui devaient coucher leurs enfants en se disant: "Vont-ils passer la nuit ? ou bien ce sera pour

demain ?” Je me disais ça chaque fois en les couchant. Ce n’était pas traumatisant; c’était: “Ah! quelle chance!”

*Quelle chance pour les enfants! Béatrice a le sentiment, chaque soir, que ses enfants ont échappé à un danger. Si ses enfants perçoivent cette crainte, bien qu’elle soit sans objet, ils peuvent se mettre à appréhender l’heure du coucher. Ainsi se transmet quelque chose de l’ordre du *traumatisme par mimétisme*. Peut-être Ida avait-elle cette même pensée, restée dans le *non-dit*, avec Béatrice enfant. Il eût fallu le lui demander. *Ce quelle chance!* est maintes fois répété.*

8 . La chance d’être née après

Je me disais aussi — et ça, presque depuis que je suis consciente de ma pensée, peut-être depuis que j’ai entendu ou lu des trucs — “Quelle chance! je suis née après!” Ca je me le suis toujours dit: “Quelle chance, je suis née après, je n’ai pas vécu ça!” Je ne sais pas si ma fille se dit: “Je suis née en 1965, tant d’années après...” Mais moi, je me disais - parce que je suis née en 1950 - “Quelle chance d’être née cinq ans après, quand c’était terminé!”

Le quelle chance d’être née après! de Béatrice serait-il l’écho du quelle chance, je l’ai échappé belle! de la mère ? Ou bien, sa mère se disait-elle: quelle chance pour ma fille d’être née après!

9 . Un toujours su authentifiant celui des livres

Ca aussi je l’ai toujours su: je savais que trois frères de mon père avaient été déportés et ne sont pas revenus. Je ne peux pas vous dire quand je l’ai su. Je l’ai toujours su. Comme je ne les ai pas connus, je ne peux pas dire que j’en étais très triste. Je trouvais que c’était très triste pour mon père et que c’était affreux, et tout ça, et tout ça... Et que eux aussi ils avaient vécu tout ce que j’avais lu dans les livres.

10 . Entre petits-enfants et grands-parents

— Et vos grands-parents aussi vous racontaient ?

Béatrice: Mamie, c’était autre chose. Non, elle ne racontait pas tellement. On sait quelques trucs épars avec elle. Mon grand-père, lui, m’a raconté beaucoup d’histoires. Pas spécialement sur la Shoah. J’étais très très proche de mon grand-père, je l’adorais, il m’adorait. Berchlet (assurément), le truc magique de mon enfance, c’était ma relation avec mon grand-père. J’adorais le temps que je passais avec lui... Il avait fait tout un voyage à cheval... Je ne peux pas vraiment le raconter. Si on me redisait aujourd’hui quelque chose: je dirais: “Ah, oui! C’est ça!” Mais c’est seulement maintenant que je me pose des questions. Comme je suis historienne... (...)

Choix professionnel et implication personnelle: je suis historienne. Ida avait envisagé un moment faire des études d’histoire.

— Vos origines tchèco-polonaises vous intéressent ?

Béatrice: Ah! Mes origines tchèques, ça me fait rire! La Tchécoslovaquie a été créée en 1918. J’ai toujours su que mon père était de Tchécoslovaquie; mais, si vous regardez les faits: il est né en 1917, ce n’était pas encore la Tchécoslovaquie. Et comme il en est parti à l’âge de sept ans et que tout son ahava (amour), son vécu de l’époque, n’était pas tchèque mais juif et yiddish, alors, le passé des Tchèques... la défenestration de Prague et le reste... non! je ne m’y identifiais pas.

La Pologne, peut-être plus; parce que le patriotisme polonais du côté de ma mère était plus fort que le patriotisme tchèque du côté de mon père. Alors que beaucoup de Juifs ont les Polonais en horreur et ne peuvent supporter d’entendre le polonais, mon grand-père avait gardé une aura côté

polonais; il était assez patriote. J'ai toute mon enfance entendu dire que Cracovie était une grande et belle ville. En 1966, mes parents sont allés en Tchécoslovaquie et en Pologne; toute une aventure! Bien sûr, j'aimerais y aller, tout m'intéresse; mais depuis que je suis en Israël, je suis très peu ressortie.

11 . Le non-dit entre frère et soeur

— *Vous en parliez avec votre frère ?*

Béatrice: Avec mon frère, je ne parle de rien! (rires) Non, on n'en parlait pas. On n'avait des rapports complètement tordus. On n'était pas proches. Tout au plus, on écoutait ensemble. Avec mon frère, de toutes façons, on n'a jamais parlé. On est complètement différents et, maintenant, c'est autre chose. Nous n'avons que deux ans de différence mais, lui, il a toujours été très mûr. Certainement, il a entendu des trucs, mais je ne sais pas du tout comment il les a vécus.

12 . La parole entre amis

— *Et avec vos amis ?*

Béatrice: J'étais au lycée, puis j'allais au Talmud Torah. J'avais une vie normale de gosse. Mais mes meilleures amis, les amis que je voyais en dehors de l'école, à la synagogue ou dans les mouvements de jeunesse, étaient tous Juifs. Il m'est arrivé, à l'école d'avoir de très bonnes amies. Une année, ma meilleure amie n'était pas Juive. Mais, de la Shoah, je ne me rappelle pas en avoir parlé à l'école... Ah, oui! Exodus, je me souviens, je l'ai vu avec une amie juive, alors on en a parlé. Mais je ne me souviens de rien d'autre. Par exemple, pour la guerre des Six jours, j'étais en terminale, je ne me souviens pas avoir aborder les problèmes Juifs en classe, ni d'Israël ni de la Shoah.

13 . Le désir du judaïsme

— *Comment s'est faite votre évolution du point de vue religieux ?*

Béatrice: Il y a eu toute une évolution dans la famille. Quand j'étais petite, j'écrivais le Chabbat. Puis je n'ai plus eu envie d'écrire... On allait en classe ce jour-là parce qu'on était obligé, alors je n'écrivais pas. Je n'aimais pas ça du tout. J'avais horreur d'aller en classe le Chabbat et de rentrer quand mon père avait déjà fait le Qiddouch. Mais je ne disais rien parce que c'était comme ça. Zè hou! (c'est tout!)

— *Et vos camarades, vos professeurs, comment réagissaient-ils ?*

Béatrice: Je n'ai rien senti. C'est moi que ça énervait d'être obligée d'aller en classe le Chabbat. Ou peut-être ça m'arrangeait. C'était justement quand j'avais un professeur d'italien... Il devait être quand même un peu antisémite... (Ma mère me l'a dit après, parce qu'elle ne critiquait jamais un professeur.) Elle donnait toujours les interrogations écrites le Chabbat. Moi, comme j'avais horreur de l'italien, formidable! Je ne faisais pas l'examen, puis je ne sais pas ce qui se passait avec les notes, ça m'arrangeait parce que je n'apprenais pas!(...)

Quand je sortais du lycée, je rencontrais des gens qui sortaient de la schule, j'avais horreur de ça! J'avais envie d'aller à la schule. Le matin, on allait à l'école et, l'après-midi, c'était Chabbat! Alors, j'ai commencé par ne pas écrire et je me sentais un peu mieux. Mais, ce n'était pas l'ambiance... Ce n'était pas chabbatique du tout! J'avais horreur de faire cette dualité: je rentrais à la maison, et tout d'un coup, ils étaient déjà à table, mon père avait déjà fait le Qiddouch, et hop! il fallait que je m'intègre là! A l'époque je ne savais même pas qu'on pouvait demander de refaire

le Qiddouch. Il ne le refaisait pas. J'avais horreur de ça: on presse sur un bouton, hop! on passe à autre chose!

J'avais envie de tenir le Chabbat comme il faut et je ne l'ai pas dit tout de suite à la maison.

Mon frère est devenu religieux très tôt. Je ne sais pas si c'est avant ou après moi. Mais lui aussi, il a eu des problèmes. Je crois qu'il y a une année où il n'écrivait pas le Chabbat et, moi, j'écrivais encore, mais je n'osais pas dire: «Moi aussi, je ne veux pas écrire.» Il n'y avait personne pour me faciliter le truc.

Mon frère a toujours été plus pieux que moi. Mes parents ont suivi leur propre évolution mais ils ont suivi aussi celle de mon frère. Quand mes parents ont changé la vaisselle, je m'en souviens bien, je n'avais aucune idée de ce que c'était, mais c'était bien! C'était pour Pesa'h, puis ils ont dit: "On va faire la kacherout toute l'année." Et depuis ce jour, c'était 'halavy-basary (séparation des laitages et des viandes) et c'était bien! Progressivement, toute la maison était juive.

- Le rôle du frère dans l'évolution vers la vie religieuse a été dit par Ida. Mais elle n'a pas semble-t-il perçu les difficultés de Béatrice qui n'osait pas avouer son propre désir.

- Le malaise de Béatrice: On presse sur un bouton et hop! On passe à autre chose.

- Mais aussi *Ca m'arrangeait*; de même, elle reconnaît que son 'Alyah facilita son émancipation.

14 . Le désir d'Israël

— *Et votre venue en Israël s'est faite comment ? La Shoah y est pour quelque chose ?*

Béatrice: Je ne peux pas dire si ça m'a influencée dans mes choix parce qu'il y a eu autre chose. Je suis montée directement, juste après le bac, sans jamais y avoir mis les pieds avant. Je suis venue en voyage avec un groupe de Strasbourg; mais je savais que je resterai. Les autres sont repartis, je suis restée.

Ce n'était pas le pays qui m'attirait, puisque je ne le connaissais pas. C'était autre chose... Je ne savais pas bien quoi. Enfin, si, je savais très bien: le sionisme, l'idéal, au sens le plus pur... pur et bête. Il fallait que les Juifs viennent en Israël: c'est notre pays, et toute cette salade... Pour moi, il était clair que mon identité juive était beaucoup plus importante que mon identité française. Ma culture était française, c'était évident, mais je l'ai compris plus tard. A l'époque je ne le voyais pas comme ça: j'étais juive et, tout ce qui était de France, ce n'était pas bien, tout ce qui était israélien, c'était bien! Je voyais la réalité à travers des lunettes roses... Du moment qu'on a une identité juive et qu'on a un pays, on y va! On a rien à foutre en France! Je me sentais tout à fait Juive et sioniste.

J'étais très jeune: j'avais dix-sept ans et demi. J'étais totalement inconsciente. J'étais très contente de quitter Strasbourg: ça m'arrangeait. Sans Israël, je ne sais pas comment j'aurais fait. A cet âge, on a envie de larguer les amarres; je n'étais pourtant pas du tout émancipée. Et puis, la communauté de Strasbourg, j'en avais un peu marre... Bon! Je m'en vais; je vais trouver autre chose.

Il y avait des gens que j'aimais bien, la maison, mes parents... le piano... C'était peut-être ça le pire! (rires), il fallait laisser le piano! Après, ils me l'ont envoyé. Quand je me suis dit: "J'arrête le piano!" Ce n'était pas bien. Mais je partais; là, c'était l'enthousiasme! Puis quand ma mère m'a accompagnée, au moment du départ, c'était bien et c'était affreux. J'étais contente, je n'étais jamais partie de la maison. J'étais fada!

Béatrice énumère les raisons qui ont motivé son Alyah :

- L'idéal sioniste pur et bête.(...) On n'a rien à foutre en France

- Le désir de l'adolescente de quitter sa famille
- Le désir de quitter sa ville, la *communauté*. Elle était fatiguée de la *dualité* judéo-française

Son départ s'apparente quelque peu à une fuite, fuite d'un monde trop connu et où elle ne se sentait pas à l'aise, vers un inconnu entrevu à travers *des lunettes roses*, réaction de fuite qui est peut-être à rapprocher du *mon père, il s'est enfui, il est bien malin* et, dans les rêves, du leitmotiv de fuite.

Béatrice ne fait pas vraiment la relation entre l'impact des séquelles de la Shoah, le *il fallait* tout savoir et le *les Juifs ont un pays, on y va*. Cependant, cette relation transparait quelques minutes plus tard dans ses paroles, qui n'abroge pas les motivations qui viennent d'être énumérées mais qui les a rendues plus efficaces.

15 . La découverte d'Israël: *formidable*

Avec le groupe nous sommes allés quinze jours dans un kibboutz. Formidable! Il faisait une chaleur épouvantable, je trouvais ça formidable! On travaillait comme des dingues, on cassait des cailloux, on faisait du gazon, tout ça sous un soleil de plomb, je trouvais ça extraordinaire. On n'était pas fatigué du tout, évidemment. C'était complètement fada!

Le groupe est reparti, je suis restée. J'avais un oncle non loin de Tel Aviv et il y avait une famille de Strasbourg qui était un peu comme ma famille adoptive et que j'aime toujours beaucoup. Pour Chabbat, j'allais toujours chez l'un ou chez l'autre et la semaine, je faisais ce que je voulais. J'avais aussi une amie, une fille du groupe qui voulait rester, mais ses parents ne le lui ont pas permis. Elle est venue un an plus tard, puis elle est repartie.

- Constat, a posteriori, de son délire amoureux pour le pays et de son enthousiasme salvateur de toute fatigue

- Soutien tacite des parents de Béatrice en France; a contrario, son amie qui voulait rester, freinée par sa famille, finalement renonce

- Jouissance de la liberté: *Je faisais ce que je voulais.*

16 .Une vieille auto-injonction: *apprendre l'ivrit* (hébreu)

J'ai fait un oulpan (cours d'hébreu) à Jérusalem. Je savais que je voulais rester, je savais que je devais apprendre la langue. Et je voulais tellement apprendre que j'ai appris très vite; vraiment très très vite. Pourquoi ? J'avais un petit fond, mais ce n'est pas seulement pour ça. Je me souviens de ce genre de trucs complètement irrationnels qu'on se dit quand on est môme: "L'ivryth, il faudra que je le sache parce que ce sera la langue maternelle de mes enfants." Je me disais: "comment je ferai pour leur parler, puisqu'ils parleront hébreu ?" A l'époque, je savais que j'allais venir. Ce n'était pas très clair, mais je savais ça pratiquement depuis toujours que j'allais venir... Après, j'ai parlé français à mes enfants!(rires)... Mais, entre le savoir et le faire...

De même que Béatrice *a toujours su* la Shoah, de même elle a toujours su qu'elle parlerait hébreu à ses enfants.

17 . Association Shoah - Israël

De la même façon qu'on voyait des films sur la Shoah, on voyait des films sur Israël. Bon, c'est maintenant que je dis: "Il faut", parce que je pense qu'à douze ans on n'a pas envie de voir ces horreurs. Mais à l'époque, c'était vraiment du vécu, du senti. Ma mère nous avait bien inculqué ça.

C'était vraiment accepté, adopté complètement. C'est un truc qu'elle nous a bien transmis. Elle nous a bien complètement identifiés à ça. "Il faut", puisqu'on ne l'a pas vécu, au moins qu'on sache. Je le pense aussi maintenant. Seulement maintenant, si on n'a pas envie de regarder, je me permets...

- Avec le recul du temps, Béatrice interprète comme une même obligation imposée de l'extérieur de voir des films sur la Shoah et des films sur Israël. *A l'époque* l'obligation était ressentie comme une nécessité intérieure.

- L'association familiale d'un unique et même devoir de s'intéresser à la Shoah et à Israël. Tout s'est passé comme si le désir de Béatrice adolescente d'échapper à sa famille et à une communauté où elle ne se sentait pas à l'aise avait utilisé la force d'une injonction plus ancienne: les Juifs n'ont plus rien à faire en France après ce qui s'est passé.

- L'indétermination du *on*, incluant les parents qui ont échappé à la déportation et les enfants, qui sont nés bien après. Il y a comme un devoir de participer aux souffrances des morts pour se donner la permission de jouir de la vie. Ce n'est que depuis peu, *maintenant*, que Béatrice estime avoir suffisamment regardé, lu, entendu... et se permet de s'affranchir de l'injonction parentale. Elle s'en affranchit grâce, d'une part, au fait qu'elle l'a réalisée et, d'autre part, au fait qu'elle l'a transmise à ses propres enfants, comme il apparaîtra un peu plus loin.

18 . Le contact avec la réalité, première difficulté: la langue

J'avais passé trois mois en Israël et je me débrouillais à peu près dans la rue. J'arrive à la fac, j'écoute les cours, je ne comprends rien! Là, c'était le choc! Dans la rue, une conversation, ça allait. Mais tout à coup, les cours! Hop! Je ne comprenais plus rien. C'était le choc complet. Dans ma naïveté, je croyais que je comprendrai... Après, j'ai compris. Mais... C'était un premier truc de la réalité.

Tout à coup, le monde qu'elle croyait sien lui est, *hop!* incompréhensible; elle doit faire un effort pour s'adapter tout comme en s'asseyant à la table familiale des Chabbat de son enfance où, *hop!* il lui fallait, comme on *presse sur un bouton*, s'intégrer pour ne pas se sentir intruse.

19 . Evolution de la relation à Israël

Parce que jusque-là, c'était sans aucun rapport avec la réalité: je planais tout le temps. Avec une très bonne copine qui était restée, tout était formidable; enthousiasme complet. On planait.

Les paysages au début, j'ai tout aimé. Maintenant aussi, j'aime. Mais au début, rien ne me manquait. Je crois même que lors de mon premier voyage en France - c'était pour les fêtes - l'avion survolait la Suisse, je voyais tout ce vert et je disais: "Ah, ce vert! C'est affreux, c'est trop cru!" Et maintenant, dès qu'il y a deux jours de pluie et que je vois du vert, des nuances de vert, je me dis: Eyzé yafé! Que c'est beau! C'est le paysage que j'aime! Le vert, l'eau, quelle joie!" A l'époque, ça me manquait si peu que: "Oh! c'est trop, trop, vraiment, c'est pas bien!" Maintenant, je peux dire que les paysages qui me parlent le plus sont quand même ceux où il y a du vert!

Au début je trouvais tout très bien. Après... Très tôt, en fait, j'ai vu que c'était comme partout. Je me suis aperçue qu'il fallait faire la part des choses. Je me suis rendu compte que ma culture, tout ce que j'avais de français, faisait partie de moi. Tout ce que j'avais reçu, tout ce passé que j'avais avant de venir en Israël, ça comptait beaucoup pour moi. Il ne fallait pas dire que ça ne vaut rien.

Au début, je voulais toujours être avec des Israéliens. D'abord parce que je voulais apprendre l'hébreu. (...) Il fallait que j'apprenne l'hébreu, alors autant être avec des Israéliens. Enfin, ce n'est

pas “il fallait”, mais... D’ailleurs au début, je ne connaissais pas beaucoup de Français. Par la suite, il y en eut davantage. Je suis arrivée en 1968; dans les années 70, il y eut beaucoup d’Alyot de France. Si j’en avais cherché, j’en aurais peut-être trouvé, mais il fallait que je cherche. Je n’ai pas particulièrement cherché.

20 . Le choix de Jérusalem

Je devais faire mes études. Il était évident que ce serait à Jérusalem... En fait, oui, c’était Jérusalem parce qu’il fallait bien faire quelque chose et que je suis allée à l’université. Et c’est là que j’avais ma vie. J’habite à Jérusalem depuis que je suis en Israël et ça ne me viendrait pas à l’idée d’habiter ailleurs, ne serait-ce qu’à cause du climat. En plus, j’ai ma vie ici maintenant.(...)

L’irrationalité du choix de Jérusalem est à peine justifiée par le prétexte du climat.

21 . La quête historiographique

J’ai fait des études d’histoire: histoire de l’art puis histoire de l’antisémitisme et de la Shoah. J’ai travaillé un moment au Yad Vachem; et j’ai eu l’occasion d’enseigner ce sujet dans les écoles, de participer à la constitution des programmes dans ce domaine. Puis je suis passée à autre chose. J’ai dit: “Maspyq! Assez!”

J’ai travaillé deux ans au Yad Vachem, au département de l’édition. J’y ai fait aussi des entretiens, à la fois pour le musée et pour ma maîtrise. Ma recherche portait sur les camps d’internement dans le Sud de la France. Puis j’ai quitté le Yad Vachem; je n’aimais pas trop, question budget, et j’ai trouvé autre chose. Il y a longtemps que je ne suis pas retournée au Yad Vachem. Il y a des trucs que je n’ai pas vus et que mes enfants ont vus. Je devrais y aller. Je n’ai pas le temps. Je travaille même le vendredi matin... Si ça avait été une priorité, j’y serais peut-être allée... Enfin, j’irai un jour.

- Béatrice se tourne vers des études d’histoire et fait une recherche spécifique sur l’antisémitisme et la Shoah qui l’amène à participer à l’enseignement de la Shoah et à travailler au Yad Vachem.

- Elle quitte le Yad Vachem parce que le salaire y est insuffisant et/ou parce qu’elle aspire à un autre cadre de travail: *maspyq, assez!* -Mais elle se sent le devoir de retourner au Yad Vachem voir les nouveaux aménagements. L’injonction parentale — renforcée par le milieu de travail dans lequel elle a baigné — s’impose encore à elle.

22 . Le mariage avec un Israélien, ou avec Israël ?

— *Vous vous êtes mariée très tôt ?*

Béatrice: Je me suis mariée un an après mon arrivée, à dix-neuf ans, avec un Israélien. Justement c’était l’erreur (rires), pas parce qu’il était Israélien, c’était tout à fait dans la norme... Avec lui, je parlais hébreu, il ne savait pas un mot de français quand je l’ai connu. Il a appris en m’entendant. Ma fille est née un an après, puis quatre ans après, ma deuxième fille, puis mon fils, deux ans après.(...)

23 . La transmission à la Troisième génération

Ici, ils sont élevés comme des Israéliens: la Shoah fait partie du thokhney limoudym (programme scolaire). Et puis ils ont lu des livres. Je suis très proche de l’aînée surtout. A la deuxième, je ne raconterai pas mes rêves. Mais à l’aînée, j’ai pu dire lui que, jusqu’à aujourd’hui, il y a un truc qui

me poursuit: ces sortes de rêves dont je vous ai parlé tout à l'heure. Mais il m'arrive de leur dire: "Vous devriez demander à Mémé qu'elle vous raconte". Surtout à mon aînée. Je ne sais pas si oui ou non ils l'ont fait.

- Béatrice semble quelque peu soulagée à l'idée que la Shoah fait parti du programme scolaire
- Le rôle des livres, déjà mentionné plus haut, réapparaît pur la Troisième génération
- La relation privilégiée avec l'aînée, du moins en ce qui concerne les échanges sur la Shoah
- L'exhortation à questionner la grand-mère; l'ignorance du résultat de l'exhortation.

24 . Sauvegarder les origines françaises

— *Vous leur parlez français ?*

Béatrice: J'ai parlé français à tous mes enfants. C'est-à-dire que jusqu'au gan (jardin d'enfants) ils ne savaient que le français. Ils savaient mieux le français que l'hébreu, surtout ma fille aînée. A un moment, ils parlaient hébreu et je continuais en français. Finalement, avec les petits, j'ai parlé plus en hébreu. Avec la grande, maintenant, on parle tantôt en français, tantôt en hébreu. Mais elle possède parfaitement le français, la lecture et l'écriture. Avec elle, je suis très fière d'avoir réussi. C'est très important de garder le français, et ce n'est pas facile. Je connais beaucoup de gens dont les deux parents sont français et qui ne parlent que l'hébreu. J'ai vraiment, sciemment, voulu persévérer. Dans la mesure où j'ai réussi, j'en suis très fière.(...)

Maintenant que mes parents sont ici, je n'ai pas de raison d'y aller. Mais j'aimerais bien y aller avec ma fille, lui montrer la France. En Angleterre, elle peut y aller seule, mais en France, j'aimerais lui montrer... Si ça ne se fait pas tant pis! Si j'avais un peu d'argent maintenant, je m'achèterais plutôt une voiture plutôt que de faire un voyage. Ceci, pour dire que ce n'est pas la priorité immédiate.

- Après l'engouement pour Israël, Béatrice réalise si bien l'importance, pour elle, de la culture française qu'elle résiste au bain linguistique hébreu en ne parlant que le français à ses enfants en bas âge.

- La relation privilégiée avec l'aînée, qui est celle qui maîtrise le mieux le français.

25 . L'éducation des enfants: respect de leurs choix

— *Dans quel genre d'école ils sont allés ?*

Béatrice: Il ont d'abord été dans des écoles publiques religieuses. Ma fille aînée est maintenant à l'armée. Mon autre fille va dans une école plus rigoriste parce que c'est son choix. C'est une bonne école, à bien des points de vue, mais quand même, du point de vue religieux, elle ne me convient pas particulièrement ou, plutôt, c'est moi qui ne convient pas à cette école-là! Je l'ai laissé y aller car l'important est qu'elle s'y sente bien. Je dirais peut-être la même chose si elle devenait 'hilony (laïque, non soucieuse des règles de kasherout et du Chabbat): si elle se sent bien... A partir d'un certain âge, on fait ce qu'on veut. Ca ne me dérange pas de la voir plus religieuse que moi. Il y a des gens, ici, qui veulent à tout prix transmettre des trucs à leurs enfants. Mais, pour elle, c'est un truc d'adolescente! C'est un prétexte, quoi! Si elle en apprend plus sur les traditions juives, tant mieux!

Mais elle peut être emmerdante pour trente-six trucs! Elle ne met pas de pantalon et elle n'aime pas que je m'habille comme ça (bras nus). Elle ne va pas dans une piscine mixte⁹⁶⁸, moi, oui... Donc, nous n'allons plus à la piscine ensemble. Alors je trouve ça un peu emmerdant. Mais, maintenant qu'elle est grande et qu'elle n'a plus besoin de sa mère... Elle va à la piscine avec des copines... Avec la grande, je peux aller à la piscine. Rien de dramatique, mais ça complique la vie! Mais, je suis prête à vivre avec. La deuxième est plus intolérante que les deux autres, mais ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de dialogue.

- Différenciation des statuts parmi les enfants, en particulier entre les deux filles: l'aînée est plus proche de la mère, non seulement par une meilleure maîtrise du français, mais aussi dans le choix du comportement religieux.

- Béatrice peut non seulement comprendre sa deuxième fille, mais accepte les complications dues à ses exigences religieuses. Sans doute se souvient-elle de ses propres désirs de pratique religieuse lors de son adolescence, puis de son désir de s'affirmer face à l'autorité familiale.

- Béatrice apprécie sincèrement que sa fille étudie, et mette en pratique, les *matières juives*.

- Sans doute sa deuxième fille trouve-t-elle dans les manifestations religieuses un moyen de trouver sa place dans une fratrie où elle est entre une soeur au statut inaliénable, de quatre ans son aînée, et un frère, le seul fils, le petit dernier.

Mon fils va dans une école complètement "noire"⁹⁶⁹ parce que son père l'y a mis. Si je pouvais l'y enlever, je le ferais. J'ai horreur de ça. C'est épouvantable, mais je ne peux rien faire...

Mon fils a une qualité: il est adaptable comme pas deux. Vous le transportez demain au Népal, il s'adapterait aussi, sur le champ. Maintenant qu'il est dans ce milieu, il y est à fond. Il n'a pas de peyotl, car ce ne sont pas des 'hassidim, mais tout le reste... Un affreux chapeau noir! Mais, moi, je peux lui dire: "Enlève ton affreux chapeau!" Et avec lui, je peux sortir... Une fois j'étais en ville avec lui; j'étais en pantalon et j'étais avec lui dans un magasin pour lui acheter je ne sais plus quoi. Le vendeur me dit: "Zè haben chelakh ? (c'est ton fils ?) — Ken!"(oui!) Alors, il me dit: "Comment ça se fait que tu sois comme ça, et lui, comme ça ?" Et mon fils! — Oh! j'ai adoré sa réponse qui n'aurait pas du tout été la réponse de ma fille — "Ma ykhpato lo ?" "Qu'est-ce que ça lui fait ?"(rires).

Il pouvait se promener avec moi comme ça. Mais ma fille, si je suis en pantalon et qu'elle rencontre ses amies, elle se dira: "Oh là-là, quelle horreur!" Et elle fera comme si je ne la connaissais pas!

Le fils de Béatrice a-t-il l'impression, sans pour autant le lui dire, de *presser sur un bouton, Hop! j'enlève mon chapeau ?*

— *Vous parlez de ces questions là avec votre frère ?*

Béatrice: *On ne se voit pas beaucoup. D'abord il habite loin; puis je n'ai pas le temps... On ne discute pas avec mon frère, déjà parce qu'il a un caractère très fermé; il ne parle pas; alors comment voulez-vous qu'on discute ? On est très différent. Mais je parle avec ma belle-soeur. Avec elle, je parle beaucoup plus. Mais on n'essaie pas de se convaincre. On est adulte, on sait ce qu'on veut. Il n'est pas missionnaire et on sait très bien qu'on vit différemment.*

⁹⁶⁸ - En Israël, pour les Juifs très religieux, certaines piscines ont des horaires alternés, hommes - femmes

⁹⁶⁹ -Entièrement vêtus de noir, les ultra orthodoxes sont souvent appelés «les noirs».

26. La richesse culturelle de là-bas, la France, et *la place*, ici, pour Béatrice et pour ses enfants

J'ai passé tellement d'années ici. J'ai été dans trente-six endroits, j'ai fait trente six boulots; j'ai récolté des gens que j'aime, une partie est ici, une partie est là-bas. Zè hou!, c'est tout!

Par exemple, ce Chabbat, j'étais invitée pour la bat-mitsva chez une famille venant de Strasbourg. Alors j'ai vu plein de "Français" entre guillemets. Ca me fait bien bien plaisir de les revoir de temps en temps. Mais, ces gens-là, je ne les vois pas toute l'année. D'abord, vous savez que je n'ai pas le temps de voir les gens.

Entre Français, on parle français. Je suis d'ailleurs très fière de posséder parfaitement le français. La culture française, c'est une partie de moi: les paysages, la langue, la littérature, le cinéma. Par exemple, avec ma fille aînée, on parle du Cid de Corneille. Je peux lui dire combien je trouve ça crétin. Quand j'y pense: "Mais que voulez-vous qu'il fît contre trois ? — Qu'il mourût!" Ca ne va plus! C'est ce qu'on nous a inculqué! Puis je me dis: "Il faudrait quand même qu'elle connaisse l'oeuvre avant que je lui dise que c'est crétin!"

C'est vrai aussi que je me sens assez loin... Je n'ai pas mis les pieds en France depuis seize ans. Je lis les journaux, je m'informe. En ce moment même, je parle français, et j'aime bien. Par exemple — je dis ce qui me vient à l'esprit — quand j'ai commencé à parler avec mon bébé, au début, je lui parlais un français tout à fait châtié et académique. Jusqu'au jour où elle a rencontré une amie qui lui disait: "chepa, ouais..." et elle m'a demandé: "Qu'est-ce que c'est: chepa, ouais ?" Alors je me suis mise à lui parler argot! Comme je suis sa seule source de français je m'en donne à coeur joie, j'adore parler argot. Toute langue a plusieurs niveaux! Elle s'y est mise aussi. Elle a été capable de dire, devant ma mère: "Mon Dieu, quel bordel ici!" Moi, je n'aurais jamais osé à son âge!

Sont à noter:

- Le plaisir de Béatrice à transmettre sa culture française à ses enfants, en particulier à sa fille aînée.

- Le jeu complice, à la limite du volontaire et du spontané, entre la mère et la fille vis-à-vis de la grand-mère; jeu qui nous renvoie à la notion de *relation à plaisanterie* des ethnologues⁹⁷⁰.

Parfois, je me demande ce que je ressentirais si tout à coup je mettais les pieds en France. Est-ce que je me sentirais totalement à l'étranger ? Est-ce que je me sentirais chez moi ?

— *Si un de vos enfants voulait vivre en France, comment réagiriez-vous ?*

Béatrice: C'est trop hypothétique. Je pense qu'ils sont assez convaincus par eux-mêmes que leur place est ici. C'est vrai qu'on le dit, et puis un jour, ça arrive!(...) Ma naïveté complètement idiote est tombée, mais ça ne veut pas dire que je suis moins attachée à Israël. Au contraire, c'est plus mûr. Je suis très attachée à Israël: je trouve que c'est ma place. Tout ce qui ne va pas ici - et il y a beaucoup de choses qui ne vont pas.

Béatrice mentionne en soupirant les difficultés des immigrants russes, le conflit israélo-arabe, tous les problèmes sociaux... *C'est important pour moi; ça me fait mal; je voudrais que ça aille.(...)*

Malgré tout Je pense qu'on est mieux ici qu'ailleurs du point de vue relationnel avec les gens. Certainement, du point de vue matériel, on est mieux ailleurs. Mais, ici, on n'estime pas les gens

⁹⁷⁰ - Dans les sociétés traditionnelles, les ethnologues ont constaté qu'entre parents et enfants, la relation est qualifiée de *honte*, tandis que de grands-parents, elle est de *plaisanterie* ou de *jeu*.

seulement d'après leur compte en banque... Encore qu'il ne faille pas généraliser. Il y a des gens bien partout, et des gens pas bien partout.

27 . Individuation, ouverture d'esprit, mais aussi, solitude

— *Si le pays évoluait vers un régime dictatorial...*

Béatrice: Je n'y crois pas. Et si ça se produisait, j'essayerais de lutter contre. C'est un grand mot! Mais ça ne justifierait pas que je m'en aille. Au contraire! Mais je pense que la société est assez saine pour éviter d'en arriver là.

— *A quelle communauté vous appartenez ?*

Béatrice: Communauté, c'est un mot qui me rappelle Strasbourg: c'était la communauté, le centre communautaire avec les offices, les mouvements de jeunesse. Ici, il y a un office auquel je n'assiste pas souvent. Quand je suis chez moi, je sais où (à quelle synagogue) je vais. Quand je suis chez mes parents, je vais avec eux. Mais la plupart du temps, je n'y vais pas. Mes filles, elles, y vont.(...)

Je connais des gens de toutes les tendances. C'est-à-dire que non seulement je sais qu'ils existent, mais j'ai des relations avec eux.(...)

En ce moment, je n'étudie pas. J'ai beaucoup étudié la Gemara (partie du Talmud) à l'Université. J'aimais la manière dont c'était enseigné. Dans le quartier, il y a un cours le Chabbat, j'y suis allée un moment; puis j'étais pleine de critiques contre l'optique dans laquelle c'était fait. Si l'inspiration me reprend, j'y retournerais.(...)

J'ai toujours un mal fou à décider pour qui voter. Aucun parti ne me plaît entièrement. Lors des dernières élections, je croyais avoir trouvé quelque chose qui me convenait: ce n'est pas passé; je ne sais plus leur nom, des religieux de gauche.

— *Question pratique religieuse: vous avez tout maintenu ?*

Béatrice: Oui, je maintiens les pratiques, oui, à peu près... Il n'y a pas beaucoup de gens comme moi de toutes façons.

Notons

- *Mes filles, elles, y vont.* Béatrice se libère-t-elle de la synagogue dans la mesure où elle voit ses filles s'y rendre ?

- Primauté des relations personnelles et souplesse vis-à-vis des tendances religieuses;

- Le constat, sans jugement, mais peut-être avec satisfaction, de l'assiduité religieuse de ses filles;

- *Béatrice a trouvé sa place ici.* Elle peut s'ouvrir au dialogue...

3 - 2 - Fil chronologique de la vie de Béatrice

3 - 2 - 1 - Il fallait entendre

Comme la plupart des témoignages de la Deuxième génération, celui de Béatrice est peu factuel. Elle évoque davantage ses impressions, liées à ce qu'elle a entendu, et leurs effets dans sa vie, que des événements observables de l'extérieur. Aussi la reconstitution chronologique de son témoignage

sera-t-elle axée sur la charge d'un double impact:

- Impact d'un *j'ai toujours entendu* des histoires horribles

- Impact d'un *il fallait* tout savoir sur ce passé

Ce *il fallait*, d'une puissance démultipliée par l'arrière-fond émotionnel d'histoires anxiogènes, peut s'analyser en tant qu'injonction tripolaire scotomisant un quatrième pôle:

a - Tripolarité effective d'une injonction quadripolaire

J'ai sucé ça en tétant le lait de ma mère. Dès sa naissance, Béatrice, par la voix de sa mère surtout, entend une triple injonction qui se voulait quadruple:

- Il fallait tout savoir sur le passé affreux, horrible. Impératif absolu car: quelle chance d'être née après!(...) Il faut, puisqu'on ne l'a pas vécu, au moins qu'on sache.

- Il fallait être Juif, vivre en Juif, le jour où toute la vaisselle était kasher, c'était bien.

- Il fallait penser à Israël, le pays des Juifs; c'est là leur place. De la même façon qu'on voyait des films sur la Shoah, on voyait des films sur Israël. Il fallait que les Juifs viennent en Israël.

- *Il fallait* s'intégrer à la vie française, s'ouvrir sur le monde, injonction mineure par rapport aux trois autres puisque, de fait, Béatrice est française, vit en France, étudie comme tous les petits Français. Cette dernière injonction ne sera entendue que partiellement.

1948: Naissance de Béatrice à Strasbourg

Son prénom hébreu est celui de la mère de son père. Mais elle gardera toujours son prénom français. *Ce n'était pas la mode, à cette époque-là,* nous a dit sa mère, d'appeler les enfants par leur prénom hébreu. De même son frère, né deux ans plus tôt, bien qu'ayant choisi la voie d'un judaïsme *noir*, s'est toujours fait appeler par son prénom français.

L'enfance est heureuse. A l'école, Béatrice s'adapte facilement, apprend vite; elle s'intéresse à tout et ses intérêts sont soutenus par la vie culturelle très riche de ses parents. Mais d'abord, elle est Juive, judéité dont la trame déroule les histoires fantastiques et effrayantes racontées par ses parents; elle voit avec enthousiasme la maison devenir de plus en plus juive; elle sent sa destinée se joindre à celle du *pays des Juifs*. C'est peut-être cette possibilité d'envisager son avenir en Israël qui lui donne cette aisance, dans la vie, qui s'avère plus apparente que réelle: la double culture, juive et française, que lui offre ses parents, est source de tiraillements qui s'accroissent avec le temps.

1 - *Dualité* de la vie de Béatrice et sentiment d'un abîme entre l'expérience des parents et la sienne

Apparemment, enfance et adolescence sont sans problèmes. *J'étais au lycée, puis j'allais au Talmud Torah. J'avais une vie normale de gosse.*

Ida s'est expliquée sur leur choix, à Michel et elle, pour leurs enfants concernant l'école: *je disais: "Je ne veux pas que mes enfants soient dans un ghetto."*

Cependant, la double identité de Béatrice, Juive et Française, est d'autant plus difficile à harmoniser qu'elle a le sentiment d'un hiatus infranchissable entre ce qu'ont vécu ses parents et sa propre expérience. Aussi loin que remontent ses souvenirs, elle se *rappelle plein d'histoires*.(...) *Eux ils avaient vécu tout ce que j'avais lu dans les livres, des histoires comme dans un film.*

Béatrice et son frère Bernard vont donc vivre alternativement selon le rythme d'une vie civile tout à fait ordinaire et le rythme d'une vie juive chargée d'une mémoire peu commune. Au fur et à mesure que les années passent et que le désir et la volonté de vie juive orthodoxe s'intensifient dans sa famille, Béatrice ressent un malaise d'autant plus grand qu'elle n'ose pas l'exprimer. Aujourd'hui encore, Ida insiste davantage sur les difficultés de son fils que sur ceux de Béatrice:

Pour sa soeur, c'était plus facile; elle était sur la lancée et puis elle était moins disciplinée, alors... si ça ne collait pas avec la discipline de l'école, ça lui était égal. Elle allait son petit bonhomme de chemin.

Il y a du vrai dans les paroles d'Ida. Depuis longtemps, Béatrice a décidé de ne plus écrire en classe le Chabbat, et peut-être ça m'arrangeait. Mais elle n'osait pas dire qu'elle aurait mille fois préféré ne pas aller du tout en classe ce jour-là. *On allait en classe ce jour-là parce qu'on était obligé, alors je n'écrivais pas. Je n'aimais pas ça du tout. J'avais horreur d'aller en classe le Chabbat et de rentrer quand mon père avait fait le Qiddouch. Mais je ne disais rien parce que c'était comme ça.(...)"* Quand je sortais du lycée, je rencontrais des gens qui sortaient de la schule, j'avais horreur de ça! J'avais envie d'aller à la schule. Le matin, on allait à l'école, et l'après-midi, c'était Chabbat! Alors j'ai commencé par ne pas écrire, et je me sentais un peu mieux. Mais ce n'était pas l'ambiance... Ce n'était pas chabbatique du tout. J'avais horreur de faire cette dualité: je rentrais à la maison, et tout d'un coup, ils étaient déjà à table, mon père avait fait le Qiddouch, et hop! Il fallait que je m'intègre. J'avais horreur de ça: on presse sur un bouton, hop! On passe à autre chose!(...) Mon frère est devenu religieux très tôt. Je ne sais pas si c'est avant ou après moi. Mais lui aussi il a eu des problèmes. Je crois qu'il y a une année où il n'écrivait pas le Chabbat, et moi, j'écrivais encore, mais je n'osais pas dire: "Moi aussi, je ne veux pas écrire." Il n'y avait personne pour me faciliter le truc.

Béatrice se révèle ici dans toute sa solitude. En classe elle n'a demandé l'aide de personne; à la maison, son frère est le dernier à qui elle pourrait se confier. Tous deux ont entendu les mêmes récits de la bouche de leurs parents, ont eu la même éducation, mais celui-ci s'est très tôt orienté vers la tendance religieuse la plus scrupuleuse et la plus austère. Avec lui, Béatrice n'a jamais eu aucun échange ni sur la Shoah, ni sur aucun autre sujet:

Avec mon frère, je ne parle de rien!(rires) non, on n'en parlait pas (de la Shoah).(...) Tout au plus on écoutait ensemble. Avec mon frère, de toutes façons, on n'a jamais parlé. On est complètement différents.

Il était très important, pour Béatrice, de ne pas écrire le Chabbat.

Ca l'arrangeait, elle l'avoue, parce qu'elle n'aimait pas l'italien. Mais surtout, en refusant de se servir d'un crayon, elle affirmait sa différence, peut-être avec une pointe de provocation, dans un milieu dont elle dit être peu concernée par la réaction. En s'excluant elle-même de ce milieu — d'une manière qui reste tolérable pour ce milieu — elle s'offre une soupape de sûreté et évite une révolte contre une famille qui ne fait rien pour l'inclure dans ses propres rites et qui la laisse sans protection contre la honte de croiser des Juifs revenant de la schule le Chabbat dans la rue alors qu'elle revient du lycée. *Il n'y avait personne pour me faciliter le truc.* En étant ni tout à fait comme ses camarades de classe, ni comme les Juifs de la communauté, ni comme ses parents, elle se sent réduite à être une marionnette qui doit s'intégrer en *pressant sur un bouton*. Ne pas écrire est le moment où elle restaure sa marge d'autonomie. L'enjeu est celui de sa dignité personnelle tout autant que l'affirmation de son appartenance. Elle ne ressent aucun regard négatif au lycée, mais *c'est moi que ça énervait d'être obligée d'aller en classe le Chabbat.*

Jusqu'au départ en Israël, par conviction sioniste autant que par besoin avoué d'indépendance, aucun événement personnel ne semble avoir marqué particulièrement l'enfance et l'adolescence de Béatrice. Cependant l'histoire de ses parents, lourde de l'histoire collective, fait déborder un trop-

dit sur sa propre vie: J'ai toujours entendu des histoires de mes parents ou de ma famille.(...) On en parlait au petit déjeuner, à la cuisine, n'importe quand.

Et puis il y avait le truc qu'il fallait, il fallait. Il fallait écouter, regarder, lire tout ce qui se rapporte à cette époque comme si on en avait le devoir, de tout savoir, de tout regarder, même si c'était horrible. Il fallait regarder.

Une fois dissipé, par l' *Alyah*, un des facteurs de son malaise, celui de la double allégeance (Juive et Française) toute la problématique de Béatrice s'axera sur le dégagement de son espèce de compulsion à s'informer sur tout ce qui concerne la Shoah: *Il n'y a que ces dernières années que je me suis dit: "Bon, zut! J'en sais assez. Qu'est-ce que ça m'apporte de plus si je vois tel truc ou non ? Ce soir je n'ai pas envie!"*

Et se dégager de cette *compulsion* ce fut, dans un même mouvement, se soustraire à l'influence maternelle: si Béatrice, aujourd'hui, ose dire à sa mère qu'elle n'a pas regardé l'émission télévisée du Jour de la Shoah: *elle est horrifiée à l'idée que je n'ai pas regardé, elle est horrifiée de m'entendre dire: "Non, je n'ai pas envie!"*

Ils racontaient bien, mes parents. En fait, c'était, semble-t-il, surtout Ida qui racontait: Je me rappelle plein d'histoires Je me rappelle qu'elle (Ida) était dans la pièce avec quelqu'un qui lui mettait un revolver sous la gorge: "Tu es Juive? — Non. — Tu es Juive ? — Non." Et puis elle est rentrée à la maison et elle s'est évanouie... Ils racontaient bien mes parents... Il y avait une chaise, un divan et je ne savais pas de quoi j'avais le plus peur.(...) Ce jour-là, elle n'avait pas ses faux papiers. Des fois ils avaient des faux, des fois ils avaient des vrais. Ce jour-là, elle n'avait pas ses faux; elle avait ses vrais... Alors elle se dit: "Bientôt va arriver mon tour et alors là, je suis foutue..." Alors elle racontait.(...) La vérité historique, ce n'était pas ce qui m'intéressait, c'était plutôt... euh... ma mère, la façon dont elle racontait.(...) Je ne sais pas de quoi j'avais le plus peur, si c'est de ça ou de ça... Evidemment, je ne savais pas trop de quoi elle parlait. Mais ça m'a torturé un peu ce truc-là.

b - Evolution de la compréhension du passé

Avec les années, la compréhension des histoires du passé évolue, s'intellectualise, mais l'emprise de l'injonction demeure aussi prégnante.

Je connais comment mon père a été arrêté et puis s'est enfui de la station de police. Pour moi c'était une histoire comme dans un film: "Moi, mon père, il s'est enfui; il a été bien malin. Puis il s'est débrouillé... Il s'est enfui..." Après j'ai pensé à autre chose, mais à l'époque...

Ces paroles, prononcées dès le début de l'entretien, sont essentielles pour appréhender le monde intérieur de Béatrice. Enfant, elle était captivée par la conteuse. Elle ressentait la terreur de sa mère en même temps que le besoin de celle-ci de raconter à sa fille, c'est-à-dire de lui dérouler le récit et de lui exprimer sa peur, et leur plaisir commun de se sentir vivantes. Dans ces intenses échanges émotionnels s'enracinaient indistinctement judéité et féminité, dans le moment même de leur vulnérabilité et de la force de leur transmission.

Comme une onde se propage, l'écho de cette transmission se retrouve un peu plus loin dans le témoignage de Béatrice: des années durant, le soir, elle embrassera ses enfants dans leur lit avec la pensée inquiète et tout à la fois rassurée: *Je me disais "Quand je pense que je peux les coucher et que demain je les retrouverai comme ça!" Puis je pensais à l'angoisse de ces parents qui devaient*

coucher leurs enfants en se disant: “Vont-ils passer la nuit? Ou bien ce sera pour demain ?” Je me disais ça chaque fois en les couchant. Ce n’était pas traumatisant. C’était: “Ah! quelle chance!”

1968: L’*Alyah*

Israël, la judéité, la Shoah, trois réalités dont l’impact se confond en en démultipliant les effets. Pourtant, Béatrice ne semble pas très consciente de leur symbiose. Pour elle, Israël était avant tout l’union de son aspiration personnelle à la liberté et d’un idéal sioniste qu’elle avait fait sien depuis toujours.

Je suis montée directement, juste après le bac, sans jamais y avoir mis les pieds,(...) mais je savais que je resterais. Ce n’était pas le pays qui m’attirait, puisque je ne le connaissais pas. C’était autre chose,(...) le sionisme, l’idéal, au sens le plus pur et bête. Il fallait que les Juifs viennent en Israël: c’est notre pays, et toute cette salade.(...) Du moment qu’on a une identité juive et qu’on a un pays, on y va. On n’a rien à foutre en France. Je me sentais tout à fait Juive et sioniste.

J’étais très jeune: dix-sept ans et demi. J’étais totalement inconsciente. J’étais très contente de quitter Strasbourg: ça m’arrangeait. Sans Israël, je ne sais pas comment j’aurais fait. Je n’étais pas du tout émancipée. Et puis, la communauté juive de Strasbourg, j’en avais un peu marre... Bon! Je m’en vais. Je vais trouver autre chose...

Le départ ne se fait pas sans arrachement, mais ce qui doit être laissé donne toute son intensité à l’enthousiasme du départ: *Il y avait des gens que j’aimais bien, la maison, mes parents, le piano... C’était peut-être ça le pire! (rires) il fallait laisser le piano! Après, ils me l’ont envoyé. Quand je me suis dit: “J’arrête le piano! Ce n’était pas bien. Mais je partais; là, c’était l’enthousiasme! Puis quand ma mère m’a accompagnée, au moment du départ, c’était bien et c’était affreux. J’étais contente, je n’étais jamais partie de la maison. J’étais fada.*

1969: Mariage de Béatrice avec un tsabra. *Il fallait que j’apprenne l’hébreu*

Amoureuse d’Israël et de l’hébreu, rien d’étonnant à ce qu’elle tombât amoureuse d’un Israélien: *Je me suis mariée un an après mon arrivée, à dix neuf ans, avec un Israélien. Justement, c’était l’erreur (rires), pas parce qu’il était israélien, c’était tout à fait dans la norme... Avec lui, je parlais hébreu, il ne savait pas un mot de français quand je l’ai connu.(...) Au début, je voulais toujours être avec des Israéliens. D’abord parce que je voulais apprendre l’hébreu.(...) Il fallait que j’apprenne l’hébreu, alors autant être avec des Israéliens. Enfin, ce n’était pas il fallait, mais... (silence)*

Ce *il fallait*, tout à coup est perçu, non comme un ordre externe, mais bien comme un indéfinissable impératif intérieur.

L’amour de Béatrice pour Israël n’a jamais failli, mais il s’est totalement transformé au cours du temps, l’engagement dans le pays la ramenant progressivement (peut-être aussi en réaction contre son mari) à goûter de plus en plus sa culture française. Sans qu’il soit possible d’en dater les différentes phases, qui d’ailleurs se chevauchent, Béatrice est consciente d’une incessante évolution touchant à son engagement sioniste, à son identité d’Israélienne d’origine française et à sa relation au souvenir de la Shoah.

La relation à Israël — des *lunettes roses* puis *ne rien comprendre* — une injonction assumée

Béatrice, vingt ans après, considère avec amusement sa découverte d’Israël et sa jouissance de la liberté: Nous sommes allés quinze jours dans un qibboutz. Formidable! *Il faisait une chaleur*

épouvantable, je trouvais ça formidable! On travaillait comme des dingues, on cassait des cailloux, on faisait du gazon, tout ça sous un soleil de plomb, je trouvais ça extraordinaire. On n'était pas fatigué du tout évidemment. C'était complètement fada!(...) Pour Chabbat, j'allais toujours chez l'un ou chez l'autre et la semaine, je faisais ce que je voulais.(...) Tout ce qui était israélien, c'était bien. Je voyais la réalité à travers des lunettes roses...

Sans projet professionnel précis, elle étudie l'histoire de l'art. L'entrée à l'université, cependant, est la brutale prise de conscience de la réalité des obstacles linguistiques. Elle croyait posséder l'hébreu, langue adoptée depuis son enfance comme celle que parleraient ses enfants. *Je me souviens de ce genre de trucs complètement irrationnels qu'on se dit quand on est môme: "L'yvrit, il faudra que je le sache parce que ce sera la langue maternelle de mes enfants."* Et la voilà soudain exclue de son propre pays. Elle éprouve un choc qui n'est pas sans analogie avec la sensation de *presse-bouton* ressentie quand, sortant du lycée *hop* elle entrait dans le Chabbat de sa famille:

J'avais passé trois mois en Israël et je me débrouillais à peu près dans la rue. J'arrive à la fac, j'écoute les cours, je ne comprends rien! là c'était le choc! Dans la rue, une conversation, ça allait. Mais tout à coup, les cours! hop! Je ne comprenais plus rien. C'était le choc complet.

c - Evolution de la relation à la France

1° Les paysages de l'enfance

Après une brève époque de quasi répulsion pour ce qui lui rappelait la France, elle s'avoue préférer les paysages verdoyants de son enfance aux déserts arides: *Ma culture était française, mais je l'ai compris plus tard. A l'époque, je le voyais comme ça: j'étais Juive et tout ce qui était de France, ce n'était pas bien, tout ce qui était israélien, c'était bien.(...) Au début, rien ne me manquait. Je crois même que lors de mon premier voyage en France - c'était pour les fêtes - l'avion survolait la Suisse, je voyais tout ce vert et je disais: "Ah! ce vert! c'est affreux, c'est trop cru!" Et maintenant, dès qu'il y a deux jours de pluie et que je vois du vert, des nuances de vert, je me dis: "Eyzé yafé!" Que c'est beau! c'est le paysage que j'aime! Le vert, l'eau, quelle joie!"*

2° La langue de l'enfance

Est-ce pour mieux s'affirmer vis-à-vis d'un mari avec qui l'entente est de moins en moins bonne et/ou par besoin d'intégrer en elle tout le pan de sa personnalité laissé à l'aéroport de Paris, intégration devenue facile depuis qu'elle n'est plus en conflit avec sa judéité ? Béatrice non seulement découvre toute sa dimension française mais veut la transmettre à ses enfants.

En France, enfant, elle rêvait de l'hébreu comme langue maternelle pour ses enfants: Je me disais: "Comment je ferai pour leur parler, puisqu'ils parleront hébreu ?" A l'époque, je savais que j'allais venir. Ce n'était pas clair, mais je savais ça pratiquement depuis toujours que j'allais venir. Et voilà qu'elle s'obstine à leur parler français et qu'elle est très fière d'avoir réussi à transmettre à sa fille aînée le goût de la culture française, depuis la tragédie classique jusqu'à l'argot.

La langue et la culture française sont même devenus, entre la mère et la fille aînée, le lieu de la complicité: *Avec ma fille aînée, on parle du Cid de Corneille. Je peux lui dire combien je trouve ça crétin. Quand j'y pense! "Mais que voulez-vous qu'il fît contre trois ? - Qu'il mourût!" Ca ne va plus! c'est ce qu'on nous a inculqué! Puis je me dis: "Il faudrait quand même qu'elle connaisse l'oeuvre avant que je lui dise que c'est crétin" (...) quand j'ai commencé à parler avec mon bébé, au début, je lui parlais un français tout à fait châtié et académique. Jusqu'au jour où elle a*

rencontré une amie qui lui disait: “Chepa, ouais!...” et elle m’a demandé: “Qu’est-ce que c’est “Chepa ouais ?” Alors je me suis mise à lui parler argot! Comme je suis sa seule source de français, je m’en donne à coeur joie, j’adore parler argot.(...) Elle a été capable de dire, devant ma mère: “Mon Dieu, quel bordel ici!” Moi j’aurais jamais osé à son âge!

Béatrice rêve de faire avec sa fille aînée ce que nous pouvons appeler un voyage-pèlerinage en France: *J’aimerais bien y aller avec ma fille, lui montrer la France. En Angleterre, elle peut y aller seule, mais en France, j’aimerais lui montrer.*

Depuis que ses parents vivent en Israël, Béatrice n’a pas revu la France. Curieuse elle s’interroge: *Est-ce que je me sentirais chez moi ?*

d - La relation à la Shoah, une injonction lancinante

1° De l’impératif catégorique parental au *Maspiq! Assez!* de la fille

- De l’histoire de l’art, Béatrice passe à des études d’histoire et en vient à approfondir ses connaissances de l’antisémitisme et de la Shoah. C’est tout naturellement qu’elle est amenée à travailler au Yad Vachem et à participer à l’enseignement de la Shoah dans le cursus scolaire: *J’ai fait des études d’histoires: histoire de l’art puis histoire de l’antisémitisme et de la Shoah. J’ai travaillé un moment au Yad Vachem; et j’ai eu l’occasion d’enseigner ce sujet dans les écoles, de participer à la constitution des programmes dans ce domaine.*

Désir de changement ? Lassitude ? Révolte contre ce *il fallait* tyrannique ? Béatrice renonce à son poste au Yad Vachem. Elle n’est pas pour autant déçagée de ce qu’elle ressent comme un devoir: *Je suis passée à autre chose. J’ai dit «Maspiq! assez!»(...) J’ai trouvé autre chose.*

Doit-elle être certaine que ses enfants prendront bien la relève de la mémoire pour ne plus se sentir astreinte à ce qui lui pèse comme une corvée ? Ou bien n’est-ce qu’une réaction temporaire contrebalançant un investissement trop intense, davantage subi que décidé ?

2° Les séquelles d’une injonction

Il y a longtemps que je ne suis pas allée au Yad Vachem. Il y a des trucs que je n’ai pas vus et que mes enfants ont vus. Je devrais y aller. Je n’ai pas le temps. Je travaille même le vendredi matin... si ça avait été une priorité, j’y serais peut-être allée. Enfin, j’irai un jour.

Béatrice n’est pas très pressée de découvrir les derniers aménagements du Yad Vachem. Est-ce les cauchemars de la Shoah qu’elle veut éviter de ranimer et/ou aspire-t-elle à dénouer le lien entre le devoir de mémoire et la charge personnelle dont sa mère a imprégné ce devoir ?

Aujourd’hui, Béatrice interprète comme un il faut une attitude qu’enfant elle avait adoptée sous l’influence maternelle. Peut-être est-ce plus de celle-ci que Béatrice voudrait se dégager que du devoir de mémoire lui-même. C’est maintenant que je dis “il faut”, parce que je pense qu’à douze ans on n’a pas envie de voir ces horreurs. Mais à l’époque, c’était vraiment du vécu, du senti. Ma mère nous avait bien inculqué ça. C’était vraiment accepté, adopté complètement. C’est un truc qu’elle nous a bien transmis. Elle nous a complètement identifiés à ça. “Il faut”, puisqu’on ne l’a pas vécu, au moins qu’on sache. Je le pense aussi maintenant. Seulement maintenant, si on n’a pas envie de regarder, je me permets...

3° Devoir envers les morts ou envers la mère ?

Béatrice, en fait, ne se permet que des écarts relatifs par rapport à un devoir de mémoire qui reste attaché au respect de l’injonction maternelle: *C’était ressenti comme un devoir jusqu’à ces*

dernières années. Par exemple, le jour de Yom HaShoah où on montre tous les films, tous les machins, je regardais même si ce n'était pas l'envie folle. Qui a envie de regarder ce genre de trucs ? Et il n'y a que ces dernières années que je me suis dit: "Bon maintenant, zut! J'en sais assez. Qu'est ce que ça m'apporte de plus si je vois tel truc ou non ? Ce soir, je n'ai pas envie! (...) Ce n'est que récemment que je me permets de ne pas faire ça. Et même maintenant, si le lendemain de Yom HaShoah, elle me demande: "Tu as regardé le film hier ?" et que je lui dis: "Non!", elle est horrifiée à l'idée que je n'ai pas regardé, elle est horrifiée de m'entendre dire: "Non, je n'ai pas envie!"

Ici transparait le lien entre l'évolution de Béatrice par rapport au souvenir de la Shoah et par rapport à sa mère. Plusieurs éléments sont intervenus dans cette évolution:

- En étudiant l'historiographie de l'antisémitisme et de la Shoah, elle a épuisé une part de l'injonction en même temps qu'elle a pu prendre la distance offerte par la méthode historiographique

- En travaillant au Yad Vachem et à l'enseignement de la Shoah, elle a épuisé une autre part de l'injonction

- En affirmant son indépendance par son divorce récent, elle offre une image toute nouvelle à sa mère qui fut longtemps loin de se douter de la crise qui couvait

- L'installation de ses parents en Israël a pu faciliter sa prise de distance psychologique: il est parfois plus aisé de se défaire d'une influence psychologique d'une personne en présence de celle-ci plutôt que lorsqu'elle reste inaccessible, ou rencontrée de loin en loin. Quand sa mère venait en Israël, la relation se reconstituait telle qu'elle avait été en France: il fallait partager les mêmes émotions. Quand sa mère vit en Israël, les occasions de communiquer sont plus nombreuses; il devient plus facile d'exprimer des opinions divergentes.

- Enfin, ses propres enfants sont eux-mêmes engagés dans l'entreprise de la mémoire familiale: d'une part Béatrice les encourage à questionner leurs grands-parents, d'autre part en tant qu'Israéliens, ils ont étudié la Shoah dans leur cursus scolaire. *Ici, ils sont élevés comme des Israéliens: la Shoah fait partie du thokhney limoudym (programme scolaire). Et puis ils ont lu des livres.(...) Il m'arrive de leur dire: vous devriez demander à Mémé qu'elle vous raconte. Surtout à mon aînée. Je ne sais pas oui ou non ils l'ont fait.*

Un relais est assuré qui libère Béatrice d'une partie d'un devoir vécu en forme de dette ⁹⁷¹.

e - Les séquelles du trop-dit

Béatrice aimerait d'autant plus prendre la distance par rapport à ce qu'elle ressent encore comme un devoir de regarder, de lire, de savoir, qu'elle en a des cauchemars la nuit. *Je ne sais pas si j'ai fait des cauchemars directement liés à ça, c'est-à-dire juste après avoir lu tel ou tel livre. Mais je sais, et c'est vrai encore aujourd'hui, que souvent, souvent, un même motif revient dans mes rêves: on se cache, on s'enfuit, on vous poursuit. On vous poursuit, on s'enfuit, on se cache et on est en danger. Et le "on" varie. C'était moi, quand j'étais gosse, plus tard, c'étaient mes enfants. Il y a encore quelques mois, j'ai fait un rêve... et en même temps, je me dis: "Mais je n'ai pas vécu ça! Alors pourquoi ?"*

⁹⁷¹ - cf le concept d'*invisible loyalties*, d'I. Boszormenyi-Nagy et G. Spark, op. cit.

f - Transmission à la Troisième génération et destinataire préférentiel

Pour la transmission de la culture française, quatrième pôle de l'injonction parentale, d'abord estompé, aujourd'hui adopté par conviction personnelle autant affective qu'intellectuelle, le statut privilégié de la fille aînée de Béatrice a déjà été noté. Cette affinité avec la fille aînée (et évoquant le *memorial candle*) donnant, déborde le cadre de la connivence francophone. C'est à elle que Béatrice confie les cauchemars qui la poursuivent encore. *Je suis très proche de l'aînée surtout. A la deuxième, je ne raconterai pas mes rêves. Mais à l'aînée, j'ai pu dire que, jusqu'à aujourd'hui, il y un truc qui me poursuit, ces sortes de rêves dont je vous ai parlé tout à l'heure.*

g - Evolution de la relation à la judéité, être juive, être soi

Béatrice s'est sentie, depuis sa petite enfance, une âme religieuse dans le sens où elle aspire à observer la Halakha, à appliquer les lois alimentaires et à respecter Chabbat et fêtes. Mais la palette des manières d'être religieux est large et le dialogue, entre les tendances, est parfois impossible.

Il semble que la conception du judaïsme ait été un des facteurs du divorce de Béatrice. Son mari a évolué vers les *noirs* tandis que, sans remettre en cause son choix d'observer les traditions, elle a opté pour la modernité. Son positionnement, ainsi que celui de ses enfants, ont un effet direct sur les relations intrafamiliales. Béatrice les laisse libres de leurs choix. Si avec la fille aînée, sous les drapeaux lors de l'entretien, la relation est facile dans tous les domaines: l'orientation religieuse est la même, la relation est beaucoup plus délicate avec la fille cadette. Celle-ci *va dans une école plus rigoriste parce que c'est son choix. (...) Je l'ai laissé y aller car l'important est qu'elle s'y sente bien. Je dirais peut-être la même chose si elle devenait 'hilony* (laïque, non soucieuse de la Halakha), *si elle se sent bien.*

Béatrice ne manque pas de finesse et perçoit clairement, dans les motivations de sa fille, son besoin de s'opposer à sa mère. Par ailleurs, son caractère l'incitant à percevoir les aspects positifs de toute situation ou, a minima, à s'en *arranger*, elle peut même se réjouir: *Ca ne me dérange pas de la voir plus religieuse que moi.(...) C'est un truc d'adolescente! C'est un prétexte! Si elle apprend plus sur les traditions juives, tant mieux!* Quant au fils cadet, qui semble avoir hérité de la souplesse de sa mère, il est sous la férule du père. Peut-être que, derrière une apparence décontractée, il éprouve un malaise analogue à celui de sa mère, enfant à Strasbourg, dont la propre mère pouvait dire: *sur elle, ça glisse!*

Mon fils va dans une école complètement "noire" parce que son père l'y a mis.(...) Mon fils a une qualité: il est adaptable comme pas deux. Vous le transportez demain au Népal, il s'adapterait aussi, sur le champ.(...) Il a un affreux chapeau noir! Mais moi, je peux lui dire: "Enlève ton affreux chapeau!" Et avec lui, je peux sortir... Une fois j'étais en ville avec lui; J'étais en pantalon et j'étais dans un magasin pour lui acheter je ne sais quoi. Le vendeur me dit: «C'est ton fils?» — "Oui!" Alors il me dit: "Comment ça se fait que tu sois comme ça et que lui soit comme ça ?" Et mon fils! — Oh, j'ai adoré sa réponse qui n'aurait pas du tout été celle de ma fille — "Ma ykhpato lo ?", "Qu'est-ce que ça peut bien lui faire ?" (rires) Il pouvait se promener avec moi comme ça. Mais ma fille, si je suis en pantalon et qu'elle rencontre ses amies, elle se dira: "Oh lala, quelle horreur!" Et elle fera comme si je ne la connaissais pas.

h - En Israël: Ma place, leur place (mes enfants)

Ma naïveté complète est tombée. Mais ça ne veut pas dire que je suis moins attachée à Israël. Au contraire, c'est plus mûr. Je trouve que c'est ma place...

En Israël, où elle avait rêvé qu'elle vivrait depuis sa plus petite enfance, rêve confondu avec celui de parents juifs dont l'amour de Sion consumait des souvenirs inconsummables, Béatrice a trouvé *sa place* et la *place* de ses enfants: l'hypothèse de leur *yeridah* (émigration) ne l'émeut pas, elle peut à peine la concevoir: *C'est trop hypothétique. Je pense qu'ils sont convaincus par eux-mêmes que leur place est ici.*

Mais trouver sa *place* c'est peut-être simplement trouver le lieu d'où on peut aller en quête de soi-même une fois qu'on a *suffisamment* rendu aux parents ce qui semble (ou qui est ressenti impérieusement comme tel) légitime de leur donner. Par sa *fuite en avant* en Israël, Béatrice réalisait l'injonction de ses parents en même temps qu'elle se sauvait du malaise d'une double allégeance entendue aussi comme injonction. Le mariage précipité avec un *tsabra* orthodoxe, qui allait évoluer vers une orthodoxie dure, s'est défait au fur et à mesure que Béatrice s'émancipait de sa *dette* vis-à-vis de ses parents et que, de par son caractère flexible et son besoin d'ouverture, elle évoluait vers un judaïsme souriant.

Suffisamment dégagée du quadruple il fallait parental pour l'avoir réinterprété à sa façon, Béatrice peut aller maintenant à la quête d'elle-même. Une nouvelle aventure, ni apocalyptique ni même spectaculaire mais absolument inédite, qui doit concilier exigences personnelles et perspective politique. Je connais des gens de toutes les tendances. C'est-à-dire que non seulement je sais qu'ils existent, mais j'ai des relations avec eux.(...) En ce moment, je n'étudie pas (la Bible ou le Talmud). J'ai beaucoup étudié la Gemara à l'Université. J'aimais la manière dont c'était enseigné. Dans le quartier, il y a un cours le Chabbat, j'y suis allée un moment; puis j'étais pleine de critiques contre l'optique dans laquelle c'était fait. Si l'inspiration me reprend, j'y retournerai.

J'ai toujours un mal fou à décider pour qui voter. Aucun parti ne me plaît entièrement. Lors des dernières élections, je croyais avoir trouvé quelque chose qui me convenait: ce n'est pas passé; je ne sais plus leur nom, des religieux de gauche.(...) Je maintiens les pratiques, oui, à peu près... Il n'y a pas beaucoup de gens comme moi de toutes façons.

3 - 2 - 2 - Quelques remarques

a - Le trop-entendu de Béatrice

Béatrice *a toujours* entendu ses parents raconter des histoires terrifiantes. Et *ils racontaient bien*: comment son père avait été *bien malin*, qu'il avait échappé à des *rafles*, comment sa mère avait failli mourir en tant que *Juive et femme*, que trois frères du père avaient été *déportés*, autant de mots à la résonance insolite à ses oreilles d'enfant. Les deux histoires de ses parents sont celles-là même que dans leur témoignage, ils nous livrent. Mais surtout, elle a entendu qu'*il fallait* entendre ces histoires et en savoir toujours plus parce qu'*on n'avait pas vécu ça, alors au moins qu'on sache*. D'autant qu'elle avait eu la *chance de naître après*, chance en écho de celle de sa mère, *miraculée à la puissance X*, condition propice à entretenir un vif sentiment de culpabilité et de dette vis-à-vis de ceux qui n'ont pas eu cette chance. Par définition la chance n'est pas le lot commun.

Béatrice *a toujours* su qu'Israël était le pays des Juifs et qu'*il fallait y aller*, comme *il fallait* respecter le Chabbat et rendre la maison kasher.

Et Béatrice, jeune Strasbourgeoise réussissant au lycée sans trop de travail et aimant la campagne française, épanche au piano un malaise qu'elle ne peut confier à personne: celui d'une *double allégeance* — jamais simple — compliquée du sentiment de l'expérience radicalement différente de ses parents et rendue impossible par le *il fallait* se souvenir du passé, vivre en Juif et aimer Israël.

Béatrice a dix-huit ans en 1968. La révolution estudiantine ne la concerne pas, mais fut peut-être l'arrière-fond facilitant sa fuite en avant: *là-bas* devient un *ici, en Israël tout est formidable! (...) je fais ce que je veux*; et surtout il n'y a plus à *presser sur un bouton* pour être tantôt la petite lycéenne laïque, tantôt la petite Juive soumise à trois injonctions entendues comme une seule (souviens toi de la Shoah, sois Juive, va en Israël) entrant en contradictions avec une quatrième injonction, la plus facile en apparence, mais rendue impossible par la conjonction des trois autres. En s'envolant en Israël, Béatrice cherche à échapper à une *dualité* encadrée dans une autre *dualité* :

- Par rapport à la communauté dont elle croise les membres quand ils reviennent de la synagogue alors qu'elle revient du lycée: elle peut se sentir mauvaise Juive.

- Par rapport à ses parents qui font le *Qiddouch* avant qu'elle ne soit rentrée: elle peut se sentir exclue de sa famille d'autant plus vivement que ces parents qui font le *Qiddouch* sont aussi ceux qui sont nés *avant* et qui ont vécu des événements comme dans les *films* et dans les *livres*.

Jusqu'alors, la seule soupape de sûreté: le retrait dans la non écriture au lycée le Chabbat: vis-à-vis des non-juifs, qui semblent n'en avoir cure, elle peut s'affirmer Juive. En Israël, elle prend en mains sa propre destinée. En réalisant l'injonction *sois juive en Israël* elle résout son problème de double allégeance et peut aimer la France, ses paysages et sa culture, avec d'autant de sérénité qu'elle y puise un moyen de s'affirmer en opposition à un mari épousé dans la précipitation avant tout, semble-t-il, parce qu'il était israélien et religieux dont elle divorcera. Et elle peut se forger un judaïsme à la fois fidèle à la tradition et avenant.

Mais, outre les cauchemars qui hantent encore parfois ses nuits, persistent les séquelles de l'injonction *tout savoir, tout regarder, tout lire... puisqu'on n'a pas vécu ça*. Peu à peu entamé par les travaux d'historienne, par la transmission aux enfants et le relais des cadres collectif, l'impératif catégorique s'impose encore, noué à l'empreinte maternelle: *Tu es Juive ?... Et je ne savais pas de quoi j'avais le plus peur...* Béatrice est en quête d'elle-même: *il n'y pas beaucoup de gens comme moi, de toutes façons*.

b - Exemplarité de l'histoire de Béatrice

Le récit de Béatrice illustre:

1° La transmission des séquelles de la Shoah sur la Deuxième génération et ses modalités. Béatrice semble avoir entendu un *trop-dit* du *mal* et un *il fallait* excessif.

2° L'impact des injonctions parentales sur les enfants, associé à celui de la Shoah.

3° Double impact dont Béatrice se libère progressivement en les réalisant (d'abord de manière quelque peu subie et en même temps dans l'euphorie de la fuite loin d'un milieu où elle ne supporte plus la dualité) puis de plus en plus en s'engageant elle-même (en particulier quand elle surmonte le choc de la réalité israélienne, dont le premier est la difficulté linguistique).

C'est, paradoxalement, en obéissant à l'impératif parental que Béatrice s'émancipe de sa famille. Son départ en Israël relève autant de la fuite que d'un projet, ou du moins d'une intention:

- Elle s'y sent destinée depuis qu'elle est enfant. Elle sait de tout temps que ses enfants parleront hébreu.

- Son départ a quelque peu l'allure d'une fuite en avant dans la mesure où elle n'a rien envisagé de précis hormis d'étudier l'hébreu.

Sa fuite-projet se greffe sur le désir non réalisé de ses parents, eux-mêmes ayant hérité du désir de leurs parents. Il semble d'autant plus justifié de parler de fuite-projet qu'Israël, à grande échelle, est bien à la fois le refuge de ceux qui fuient l'antisémitisme et le lieu du projet messianique dont la première étape, selon l'enseignement traditionnel, est le rassemblement des Juifs sur la terre ancestrale. Cependant maintenant qu'elle se sent tout à fait intégrée à Israël, Béatrice revendique haut et fort ses origines françaises, et tient à transmettre la culture dans laquelle elle a baigné. Ainsi réalise-t-elle son individuation en inventant sa propre manière de concilier les différentes parcelles de sa personnalité et de son identité judéo-franco-israélienne.

4° La transmission à la Troisième génération:

Aujourd'hui, Béatrice ose dire à sa mère qu'elle choisit elle-même la modalité de son engagement dans la mémoire de la Shoah, mais elle encourage ses enfants à questionner ses parents. Il reste à savoir dans quelle mesure ceux-ci ont perçu ses pensées *non-dites* lorsqu'elle les embrassait le soir dans leur lit.

5° La conjonction des injonctions collectives et personnelles:

Les injonctions familiales intériorisées par Béatrice, qui les combine à ses motivations personnelles, apparaissent comme l'expression singulière, qui lui est personnelle, des injonctions que ses parents pouvaient emprunter à toute une communauté qui se les étaient transmises de siècle en siècle: fidélité au judaïsme et *Chana haba Beyérouchalaym (l'an prochain à Jérusalem)*⁹⁷².

6 - La différenciation des réactions des enfants aux injonctions parentales (entre Béatrice et son frère) qui sont un des ressorts de leur positionnement dans la fratrie. Différenciation de nouveau lisible à la génération suivante. Il est à présumer que la cadette des filles trouve dans le surinvestissement des pratiques religieuses un moyen de prendre sa place dans la famille, en particulier par rapport à sa soeur aînée.

4 — Famille d'Ida, synthèse

Ida et Michel sont tous les deux des rescapés de la Shoah. Ils n'ont pas connu les camps mais toute leur famille, restée en Europe centrale, a été anéantie. En France, ils ont dû se cacher, vivre sous une fausse identité; Michel a combattu dans la Résistance; tous deux ont vécu des faits *incroyables*.

⁹⁷² - Voeu prononcé le soir de Pessah.

Ida: Ida se présente comme *miraculée à la puissance plus*. Elle a fait l'expérience d'un monde *illogique*, où tout devient possible, le meilleur comme le pire, expérience qu'elle interprète comme celle de la toute puissance divine. Au coeur des épreuves elle sent une détermination qui s'affermira avec les années: *la guerre ne m'a pas rendu Juive, je l'étais. Elle m'a rendu pratiquante.(...) On voulait nous détruire parce que nous étions Juifs, il fallait continuer, être encore plus Juif.*

Tout au long de sa vie, sa judéité s'exprime par la ferveur religieuse, le respect de la Halakha, et l'amour de l'Etat d'Israël dont elle perçoit la création comme la *compensation* de la Shoah. Sa judéité reste compatible avec le legs de ses parents qui, tout en étant d'ardents sionistes, avaient choisi la France et lui ont transmis leur admiration pour les valeurs et la culture du pays des droits de l'Homme. Elle peut d'ailleurs tout aussi bien apprécier la culture de la Pologne et de l'Allemagne, ce qui n'est pas le cas de tous les survivants de la Shoah.

Cependant, depuis qu'avec son mari elle est venue vivre en Israël auprès de ses enfants, la forme religieuse et sioniste de sa judéité estompe son attachement à la France. Elle constate aujourd'hui qu'elle éprouve des difficultés à communiquer avec les Juifs vivant en France, même ceux de la communauté strasbourgeoise où elle se sentait si bien intégrée. C'est une véritable *mutation identitaire* dit-elle. En effet, pendant longtemps le sens de l'appartenance française (et alsacienne) et le sens de l'appartenance juive s'équivalaient. Tout comme son père, avant de venir en France, se sentait autant Polonais — il s'était battu dans l'armée polonaise et en était fier — que Juif, elle était fière d'être Juive et Française d'Alsace. L'*'Alyah* a considérablement affaibli le sens de son appartenance à la France, sens qui avait été émoussé pendant la Deuxième Guerre mondiale, mais qui s'était ensuite, du moins en apparence, tout à fait raffermi.

Michel: Passé du Moyen Age à la modernité, dans le train le conduisant avec ses frères d'une petite bourgade de Ruthénie à Metz. Il semble que, dès sa naissance, les conditions existentielles de Michel furent telles qu'il pouvait percevoir, derrière le jeu des apparences, quelles qu'elles soient (dénominations, découpage temporel, frontières territoriales ou alliances politiques), la seule pérennité d'une judéité elle-même capable de s'adapter à des cultures diverses selon la pression des circonstances.

Avant la guerre, il est à la fois attiré par l'idéal communiste et sioniste. De sioniste à la manière des Juifs français qui rêvent d'*Erez Israël* pour ceux qui n'ont pas d'autre choix, il devient, après la Shoah, sioniste à la manière Ben Gourion. Une fois l'Etat créé, il s'apprête à y partir mais son mariage avec Ida, fille unique de parents dépourvus de toute autre attache familiale, l'amène à renoncer à son projet.

Son désir d'Israël se transfère, peut-être sous l'influence de sa femme, dans l'intensification de ses pratiques religieuses. A l'âge de la retraite, en Israël, dans un contexte tout autre que celui de son enfance, il retrouve une constellation identitaire quelque peu analogue: c'est sa judéité qui prime et qui s'exprime sur les plans culturel, religieux et politique.

Quand ils se sont mariés, Ida et Michel étaient bien d'accord pour élever leurs enfants en tant que judéo-français sionistes. A cette fin, ils se mettent à observer les rites religieux de manière de plus en plus rigoureuse, étudient le judaïsme, participent à la vie de la communauté, militent pour Israël, et ils se souviendront de la Shoah. Leurs enfants vivront en France, en connaîtront la culture et les valeurs et, pour ce faire, iront à l'*école de la République* malgré les difficultés pour concilier les deux rythmes de vie.

Peut-être pour Ida plus encore que pour Michel, qui avait risqué sa vie dans le maquis, l'impératif à transmettre à leurs enfants, le *il fallait* se souvenir, était-il l'obligatoire rétribution due à la chance.

Bernard: Très tôt, il devance le désir de vie religieuse de ses parents. La mère et le fils semblent rivaliser. Il lui demande ce qu'elle n'ose lui proposer: des professeurs de plus en plus exigeants, des vêtements affichant son appartenance, une nourriture scrupuleusement surveillée. Dès ses études terminées (un brillant cursus universitaire), il part vivre en Israël où il fonde un foyer des plus orthodoxes: l'étude et la pratique de la Torah priment sur la construction de l'Etat.

Béatrice: Apparemment son enfance est facile; son frère lui ouvre la voie. Elle voit avec plaisir la maison se kachériser. En fait elle éprouve bien du mal à harmoniser sa francéité et sa judéité et a souvent l'impression d'être acculée à *presser sur un bouton* pour passer en un clin-d'oeil de la francéité à une judéité à laquelle elle aimerait appartenir sans partage. A la maison, elle ne peut que se conformer, puisque tout ce qui s'y fait est *bien*. C'est paradoxalement au lycée qu'elle recouvre une part d'autonomie et de dignité. Les réactions de son entourage lui sont aussi indifférentes que celui-ci lui semble être indifférent à son attitude: le milieu scolaire étant d'abord, pour elle, au-delà du lieu des études, le lieu de son affirmation en tant que personne.

Elle a enregistré l'injonction de ses parents: sois juive et française. Mais sa judéité est grevée d'histoires horribles, qu'*il faut* entendre même si elles donnent des cauchemars, et du rêve d'un pays qui se profile comme le vrai pays des Juifs; aussi ne pourra-t-elle intégrer sa francéité qu'une fois qu'elle aura trouvé sa *place* en Eretz Israël. *Depuis toujours je savais que je parlerai hébreu à mes enfants.(...) Je suis fière d'avoir réussi à leur transmettre la culture française.*

Par une '*Alyah* à dix-huit ans, qui ressemble fort à une fuite en avant, Béatrice réalise le désir du père de sa mère et celui de son père, deux désirs que les circonstances avaient contrariés. Dans l'élan de son départ et de sa volonté de s'hébraïser, qui lui donne pour la première fois, par rapport à sa famille, le rang de pionnière, elle fait un mariage précipité avec un *tsabra*. Il lui faut près de vingt ans pour s'en dégager.

L'injonction parentale, *Il fallait, puisqu'on l'avait pas vécu, au moins savoir*, s'impose encore. Béatrice n'ose pas encore dire à sa mère: *Maspiq! Ca suffit!* qu'elle n'a plus envie de voir les images de l'horreur. Dorénavant, ce n'est plus dans la tension émotionnelle que Béatrice cherche encore comment ajuster ses exigences personnelles et ses relations aux morts, à ses parents et à ses enfants. Avec la complicité d'une de ses filles elle rit de ses difficultés passées.

Aujourd'hui, elle sent que sa *place* est en Israël, pour elle et pour ses enfants. Une place qui s'avère le lieu où elle allie la quête d'elle-même à la conscience politique. *Je ne sais jamais pour qui voter... De toutes façons, il n'y a pas beaucoup de gens comme moi.*

Mal - dit, mal - entendu, trop - dit, trop - entendu

Dans la famille d'Ida et de Michel, le *mal* a été dit et entendu, non sans exercer une certaine fascination. *Ils racontaient bien mes parents* répète leur fille. Le cheminement de Béatrice met en relief plusieurs phases de la sortie des séquelles de la Shoah:

1° D'abord le long malaise de l'enfance-

- Une francéité difficile à harmoniser avec les exigences du judaïsme;

- Des *histoires toujours sues*, s'amalgamant, dans l'imaginaire, avec toutes les frayeurs de n'importe quelle petite fille présentant sa féminité.

-

- 2° La confrontation avec les documents, l'évolution de la compréhension

- Les livres, films, témoignages, photos...

- L'historiographie: Béatrice, historienne, spécialiste dans l'étude de l'antisémitisme et de la Shoah. Elle travaille au Yad Vachem et participe à l'enseignement de la Shoah.

3° L'importance de l'Etat d'Israël

- Pays du désir, puis du rêve vécu; pays grâce auquel Béatrice le révolter n'effraie plus

- Pays réel, où Béatrice trouve *sa place*

- Pays où, selon Béatrice, ses enfants à leur tour ont leur *place*; place d'où ils questionnent leurs grands-parents. C'est là, par les institutions collectives, qu'ils sont instruits sur le passé. La fille aînée, à l'armée lors de l'entretien, se profile dans le prolongement de sa mère, héritière de la culture française et d'un judaïsme avenant. La fille cadette, en pleine crise d'adolescence, se situe plutôt du côté de son père, adepte d'une orthodoxie sévère. Le *fil* adaptable comme pas deux souffre peut-être, dans un contexte totalement différent, d'un malaise analogue à celui de sa mère durant son enfance. Il enlève ou met *son affreux chapeau* sur commande, comme elle pressait sur un bouton pour passer de la lycéenne laïque à la vie de famille religieuse.

4° L'importance des cadres collectifs dans la perlaboration de l'après-Shoah

- Les cérémonies, en particulier Yom HaShoah

- Les institutions: le Yad Vashem. L'enseignement universitaire, scolaire.

5° La quête de soi

- Le positionnement personnel au sein de la judéité, recherche d'une orthodoxie souriante

- La recherche de l'ajustement relationnel vis-à-vis de la génération précédente et de la génération suivante

- Le questionnement politique

CONCLUSION

Au moment de conclure nous revient en mémoire la suggestion de Marcel ⁹⁷³, à qui nous venions d'exprimer notre sentiment d'impuissance à donner une forme universitaire à toute la richesse que nous entendions au fur et à mesure de nos rencontres: *Fais-la sur la sensation, ta thèse... Ce qui compte, c'est le ressenti*. Un ressenti qui n'est pas du ressentiment, mais bien du deux fois senti, c'est-à-dire du senti amené à la conscience, et verbalisé de telle sorte que les mots puissent structurer le silence là où le *non-dit* ou le *trop-dit* du mal gèle à la fois les émotions et la communication. Du senti qui ferait percevoir du *sens* ou, du moins, indiquerait une direction, orienterait la recherche ?

En effet, ce que nous avons voulu observer, en y participant et en essayant de le comprendre, c'était comment, au cours des années de l'après-Shoah le *traumatisme paradigmatique* mais aussi *choc apocalyptique*, l'expérience subie se muait en expérience vécue; comment le *non-dit* de la Shoah, qui avait paralysé le deuil, parasité toute communication, freiné la transmission de la mémoire mais favorisé la transmission des séquelles du traumatisme, et vidé la culture humaine de son sens, pouvait s'élucider en un *suffisamment* ⁹⁷⁴ dit (et écrit) en particulier au sein des familles, un verbalisé structurant le silence et garant d'une mémoire créatrice.

Dans les pages suivantes sera résumé, dans un but clarificateur, tout ce qui aura pu s'élaborer au cours de cette recherche et dont les idées directrices n'ont pu, en fait, émerger qu'en cours de parcours, et tout particulièrement au fur et à mesure que nous nous engageons davantage dans leur écriture.

1 - Rappel de la double question-racine

A l'origine de cette recherche, une double question:

- Qu'ont dit les *témoins* (la Première génération) à leurs enfants de ce qu'ils avaient vécu ?
- Comment les *enfants des témoins* (la Deuxième génération) peuvent-ils se dégager des conséquences du *non-dit, trop-dit, mal-dit, toujours entendu, mal entendu*, de la Shoah ?

Par *témoins*, nous entendions tous ceux qui avaient été persécutés, déportés, au seuil des chambres à gaz et/ou menacés de l'être. Par le fait même de leur survie, le petit nombre de *témoins* prouvaient que le pire avait été évité: les nazis avaient échoué dans leur projet d'éradication définitive de la judéité. Par le fait d'avoir reconstruit des familles, ils prouvaient que la vie était plus forte que la mort. Par la reconstitution des institutions juives et la création-renaissance de l'Etat d'Israël, la *judéité* (nous employons ce terme d'une part pour englober toutes les manières d'être Juif, du plus attaché à la tradition religieuse au plus détaché, voire anti, d'autre part parce que l'antisémitisme s'attaque à une appartenance que la religion ne suffit pas à définir) se montrait plus forte que les puissances antisémites.

⁹⁷³ - Témoignage en 3^o Partie.

⁹⁷⁴ - Adverbe emprunté à D.W. Winnicott, qui en tempère généralement ses conclusions.

En outre, c'est parmi les témoins qu'au sein même de l'enfer se sont formés les germes les plus actifs de ce que nous avons appelé les forces collectives de la transformation (d'abord par la volonté de porter témoignage) des séquelles du traumatisme en souvenir, séquelles dont les plus graves étaient la perte de la dignité, la honte et la culpabilité. *Ils avaient honte de ne pas être morts (...) ils avaient l'impression que les autres étaient morts à leur place, d'être vivants gratis, par un privilège non mérité, par une injustice faite aux morts. Etre vivant n'est pas une faute, mais était ressenti comme une faute. Raconte ce que tu as vu(...) Essaie de comprendre, raconte et essaie de faire comprendre*⁹⁷⁵.

Les *enfants de témoins* étaient ceux de la Deuxième génération qui allaient subir le contre-choc de la Shoah et qui, dans l'esprit de leurs parents, étaient souvent nés avec mission de réparer le passé: le passé *judéocide* (et sur le plan individuel la disparition, plutôt que la mort, de familles entières) dont la perception fut longtemps confondue dans l'ensemble des pertes monstrueuses provoquées par la Deuxième Guerre mondiale et qu'il fallait d'abord parvenir à concevoir comme *crime contre l'humanité* sans précédent, et visant la judéité.

2 - Rappel des principaux aspects de la Shoah

Si la Shoah fut d'abord un traumatisme collectif et intégral, le terme traumatisme risque d'en faire négliger les dimensions apocalyptiques.

2 - 1 - La Shoah en tant que traumatisme

a - Traumatisme intégral

L'étude de la Shoah en tant que traumatisme à la fois corporel et psychique doit intégrer les points de vue freudiens et walloniens dans une conception plus générale de *traumatisme intégral*. Partant du fait que tout traumatisme est un débordement émotionnel qui prend l'individu par surprise et, plus ou moins longtemps, rend inefficaces tous ces moyens de défense (en termes psychologiques: *mécanismes de défense* ou d'*aménagement*) nous avons fait l'hypothèse que tout traumatisme est une secousse qui ébranlerait l'individu en un lieu de son être où se sont constitués ses tous premiers *attachements* (R. Zazzo), ses premiers *schèmes* (J. Piaget), ses premiers *habitus* (P. Bourdieu), sans oublier ce que Searles appelle l'*environnement non-humain*, qui constitue tout le monde matériel auquel un individu est familiarisé. Le *traumatisme intégral* peut alors être conçu comme un véritable *arrachement* en ce lieu des tous premiers attachements. L'individu est comme arraché à ce sur quoi a pu se greffer, tout au cours de sa vie, l'*aire transitionnelle* ou *aire intermédiaire* grâce à laquelle il communique avec l'environnement. La définition de D.W. Winnicott mérite ici d'être rappelée car elle est fondamentale à la compréhension du traumatisme intégral: soient scientifiques, religieuses ou artistiques, les activités humaines les plus diversifiées découlent d'une même origine: celle de la relation établie entre le monde et le petit enfant au moment où celui-ci est appelé à quitter le cocon maternel. Son ours en peluche, par exemple, lui permet alors de créer une aire intermédiaire dans laquelle il agit sur la réalité et se la rend acceptable.

⁹⁷⁵ - P. Levi, *Maintenant ou jamais*, op. cit. p. 245.

Le *traumatisme intégral* signifie la perte de l'identité et la rencontre avec la mort, la *situation extrême* (B. Bettelheim). C'est bien ce qui fait la difficulté de sa transmission ou plutôt l'impossibilité de sa transmission sinon par une transformation du choc en souvenir. *Auschwitz signifie la mort or la mort n'est pas transmissible sans son traumatisme en tant que tel*⁹⁷⁶. La perte de tous les points de repère rend impossible la symbolisation et met en échec la verbalisation; la transmission se fait alors comme par *contagion* et non par communication verbale.

Lors du *contre-coup* (ainsi dénommé ainsi pour le différencier de l'*après-coup* freudien), c'est-à-dire lors du moment de la prise de conscience de la survie in extremis, la principale question, au-delà de la perlaboration du deuil, est pour l'individu celle du *sens* de son expérience (soldée en termes de pertes irrémédiables) et non celle des défenses ou des aménagements, le clivage et le déni n'étant que des palliatifs limités.

b - Traumatisme collectif et historique

En tant que traumatisme collectif, la Shoah peut être considérée comme une chute du *cadre des cadres* (que J. Bleger définit comme étant le *cadre même de la pensée*), démesurément amplifiée. Mais, paradoxalement, les individus qui en sont frappés et qui sont devenus tout *Autre* que ce qu'ils étaient auparavant (par le fait de l'*arrachement* à ce qui constituait leur identité) se retrouvent faisant partie d'une *communauté de destin* (A. Wiewiorka) ou d'un *groupe de destin* (M. Pollack).

Événement historique, la Shoah a marqué toute une génération. Ses séquelles pèsent sur toute la génération qui lui succède⁹⁷⁷.

c - Traumatisme touchant à l'identité psycho-sociale

Catastrophe, non pas due à un accident mais voulue délibérément par un noyau d'individus ayant monopolisé tous les pouvoirs, et visant toute une population en vertu de leur appartenance juive, la judéité en est marquée de manière indélébile, du moins pour la génération des témoins, mais semble-t-il aussi pour la Deuxième et peut-être la Troisième du fait de la transmission des séquelles du traumatisme. Il s'agit donc, pour les membres des familles touchées, de *suffisamment* traduire en morts ce que fut le judéocide, c'est-à-dire de parler, écrire, s'interroger, à propos de ce qu'ils subirent du nazisme parce que Juifs.

Certes la judéité ne se réduit pas à une sorte de persécutabilité, de probabilité, voire de fatalité, à être persécuté (le concept ethnologique d'*exposé* a pu être utilisé par N. Zajde), mais dans les années de l'après-Shoah, il semble que l'identité juive, du fait qu'elle est associée au judéocide, soit vécue d'abord comme une désignation pour la souffrance inscrite au plus profond de l'être, là où se constituent les tous premiers attachements (puisque c'est en ce même lieu que les effets de la Shoah se sont imprimés). Avant même de savoir si l'enfant qu'elle porte sera un garçon ou une fille, une mère juive a pu craindre, craint peut-être toujours, pour son enfant, les relents de l'antisémitisme, avec une intensité démultipliée par le souvenir de la Shoah.

Cependant la tradition juive doit aussi être considérée comme ayant été un renforçateur des facteurs de survie dans les camps de la mort ou comme ayant soutenu les espoirs de ceux qui étaient

⁹⁷⁶ - Elie Wiesel, *Un Juif aujourd'hui*, Paris, Seuil, 1977, p. 191.

⁹⁷⁷ - Lors d'une anamnèse, les psychologues tiennent de plus en plus compte des événements historiques qui ont pu marquer l'ambiance dans laquelle baignèrent la naissance et l'enfance de la personne dont ils s'efforcent de comprendre la problématique.

sous la menace: par l'identification aux personnages bibliques, nombre de Juifs ont pu inventer du sens à ce qu'ils vivaient et/ou repuiser des forces d'espérer.

Ainsi, le problème de celui qui a été touché par la Shoah se pose-t-il en termes existentiels. L'individu est seul dans sa quête de sens et cependant se perçoit comme relié à une communauté qu'il ne peut définir précisément. *It is an existential problem because it embodies not only his biological and psychological existence as an individual but its symbolic existence as part of a nation and community which was seriously threatened by nazi ideology*⁹⁷⁸.

d - Traumatisme repérable comme un éclatement familial

C'est en effet sur les familles que l'impact du judéocide semble avoir été le plus puissant. D'une part, pour ceux qui furent déportés, l'éclatement familial était immédiat: les individus étaient répartis selon l'âge et le sexe. D'autre part, face à la menace, la stratégie familiale fut souvent la dispersion de ses membres, chacun étant alors amené à faire des expériences très diversifiées; enfin, nombre de parents ont dû, in extremis, se séparer de leurs enfants dans l'espoir de voir ceux-ci échapper à la mort.

La famille ayant éclaté (or c'est en elle que se créent les premiers *attachements*, les premiers *habitus*, les premiers *schèmes* et les fondements de l'aire transitionnelle), il en découle que la *réparation* impliquera non seulement la reconstruction des familles ou la création de nouvelles familles, mais surtout, suite à la diversité des expériences de chacun, la restauration de la communication au sein des familles. En outre, c'est bien dans les familles, lieu privilégié de la perlaboration du deuil, que l'impact du *non-dit-trop-dit-mal-dit* est le plus douloureux. Une verbalisation *suffisante* (orale et/ou écrite) des expériences y est donc un moment clé de la transformation des séquelles de la Shoah en mémoire.

2 - 2 - Événement *incroyable* aux dimensions *apocalyptiques*

a - L'*incroyable*

Quand tous les points de repères, logiques, affectifs, physiques et moraux se sont effondrés, quand l'environnement n'est plus que mensonge et que plus rien n'est fiable: le monde, les choses, les événements, les gens, tout prend allure d'*incroyable*. Le témoignage des témoins oculaires est alors sans prix mais ils doivent faire eux-mêmes un effort pour vérifier la véracité de ce qu'ils ont vu. De même ceux qui les entendent, en particulier leurs propres enfants, doivent rechercher les preuves de qui leur est raconté.

Si d'un point de vue purement psychanalytique, la réalité des faits est négligeable par rapport à l'interprétation que peut en faire le sujet, dans le cas du traumatisme paradigmatique, la reconstitution historique est essentielle. De même, les réparations de type symbolique n'ont pas de sens si les lois de la justice ne sont pas mises en oeuvre.

⁹⁷⁸ - *C'est un problème existentiel parce qu'il ne concerne pas seulement l'existence psychologique et historico-biologique de l'individu mais son existence symbolique comme membre d'une nation et d'une communauté qui fut profondément menacée par l'idéologie nazie.* H. Klein, *Survival and Trials of Revival*, op. cit. p. 30.

b - Dimensions *apocalyptiques*

Le terme *apocalypse* est entendu dans son sens étymologique de *dévoilement*: la Shoah a dévoilé les forces du mal agissant par le fait même de l'être humain mais elle a aussi dévoilé des ressources insoupçonnées de générosité, d'ingéniosité, d'endurance.

En outre, paradoxalement, elle révèle un être humain entièrement livré au diktat du hasard (tous les rescapés des camps de la mort l'invoquent comme ayant été un des facteurs sans lequel leur survie n'eût pas été possible) mais aussi comme ayant dû faire le choix de vivre et en avoir la volonté.

De ce fait, l'approche psychologique de l'impact de la Shoah oblige le psychologue à travailler de concert avec les historiens, avec les philosophes, et tout particulièrement avec les maîtres de l'éthique.

3 - Les encastremements de traumatismes

3 - 1 - La succession des traumatismes au cours des siècles

L'histoire de l'humanité peut être lue comme une succession de traumatismes plus ou moins graves, mais alors aussi comme une succession de survies (du moins à l'échelle planétaire) qui attesterait, du moins jusqu'à ce jour, de la suprématie des forces de renaissance sur les forces de mort. En termes psychologiques, nous dirons que les forces d'intégration l'emportent, globalement, sur les forces destructrices.

Du fait que nous considérons un traumatisme paradigmatique il nous a semblé nécessaire, prenant appui entre autres sur la sociologie d'un N. Elias, d'embrasser une très large perspective. L'histoire des familles dont les membres nous ont donné leur témoignage, est donc à insérer dans deux chaînes de traumatismes:

- Ceux de l'Europe du début du siècle, en particulier de la France (lieu principal, avec Israël, de notre étude);
- Ceux de la judaïcité occidentale et, en particulier, française.

Au niveau européen, les crises s'étant multipliées sans être maîtrisées, les pays en sont venus à se livrer à une Première Guerre qui secoua le monde tout entier. Le traumatisme fut tel que les mouvements pacifistes se mobilisèrent, en particulier entre les deux principaux belligérants, la France et l'Allemagne. Lors de cette Première Guerre mondiale, les Juifs avaient pu prouver leur volonté de s'intégrer aux nations occidentales, intégration permise depuis les lois d'émancipation adoptées un peu partout sous l'impulsion de la Révolution Française et, en France comme en Allemagne, ils croyaient cette intégration désormais assurée.

Mais l'Allemagne est pressurée et humiliée de manière telle qu'elle devient le terrain propice d'un violent désir de revanche. Elle suscite un leader qui saura utiliser les ressorts les plus sadiques de la psyché humaine et utiliser les fantasmes les plus archaïques nourris depuis des siècles par les déviations de la théologie chrétienne, contre ceux que, dans son délire collectif et son besoin de bouc émissaire, elle érige en cause de tous ses maux: les Juifs. (Y. Chevalier a analysé la relation, au cours des siècles, entre les crises et les accès d'antisémitisme).

L'Europe en proie aux crises intérieures, et apeurée par le stalinisme naissant, se laisse méduser par Hitler qui, reconstituant l'armée allemande et mobilisant toute la technologie de son temps (dont

les médias et les trains), entreprend la conquête de la terre et, dans un même élan, mène sa guerre aux Juifs qu'il considère comme son principal adversaire.

En 1945, toute la judaïcité de l'Europe orientale et centrale est anéantie. Mais il faut des années, en particulier en France, pour réaliser la spécificité et la mesure du judéocide. Les déportations sont longtemps confondues avec l'extermination. Les séquelles de la Shoah sur ceux qu'elle a touchés se transmettent aux générations suivantes: celles-ci héritent des séquelles des traumatismes subis par les Européens (et par l'humanité dès ses origines selon Freud) ainsi que des séquelles des traumatismes subis par les Juifs dès leurs origines et tout au long de leur histoire.

3 - 2 - *Epicentre* Shoah commun et *hypocentre* spécifique à chacun

Au niveau individuel, cette succession de traumatismes revêt des formes infiniment variées selon les histoires individuelles⁹⁷⁹. Depuis Freud, personne n'ignore que l'individu peut projeter sur autrui ou sur un objet extérieur (en l'occurrence un événement extérieur, collectif) la cause de toutes ses difficultés. Et quand bien même cet objet extérieur peut avoir effectivement part à ses difficultés, c'est d'abord en rectifiant sa propre perception qu'il peut améliorer sa situation. Toute *projection* est inévitablement colorée selon des indices de perception personnels constitués dans la toute petite enfance puis selon les divers traumatismes survenus au cours de l'histoire personnelle.

Par son ampleur, le choc de la Shoah est apparu dans un premier temps, du moins dans nos témoignages (du fait qu'ils étaient centrés sur l'impact de celle-ci sur les témoins), comme un choc avalant en quelque sorte tous les traumatismes personnels antérieurs et postérieurs et les nouant de manière inaliénable à la perception de sa judéité par l'individu. En fait, à la relecture, il se révélait que, surtout pour la Deuxième génération⁹⁸⁰, le choc de la Shoah était comme l'*épice* traumatique conscient sur lequel se projetait un noeud traumatique profond (que nous avons appelé *hypocentre*) dans lequel s'encastrent l'impact de la Shoah (les séquelles transmises) mais aussi l'impact des traumatismes sans lien direct avec l'événement Shoah.

3 - 3 - Les canaux de la transmission des séquelles des traumatismes

Les psychologues faisant porter leurs observations sur les familles savent que de génération en génération les mêmes *scénarii* se reproduisent. Les canaux de leur transmission sont encore à l'étude. Notre réflexion sur la transmission des séquelles de la Shoah nous ont amené à distinguer plusieurs canaux de transmission:

a - Les communications infra-verbales dans le halo du *non-dit des émotions*

Nous avons distingué le *non-dit* (qui peut être aussi un *trop-dit*, et qui est toujours un *mal-dit* et un *mal-entendu*) du silence. Le *non-dit*, toujours entaché de honte et de culpabilité, parasite les communications et les charge d'un non-verbalisé d'autant plus perturbateur que généralement il s'associe avec un deuil qui n'a pas été perlaboré et dont les parents font peser le fardeau sur leurs enfants.

⁹⁷⁹ - Chaque individu est un sujet tellement complexe qu'il est vain de prétendre en prévoir le comportement davantage encore dans des situations d'exception, et il n'est pas possible de prévoir son propre comportement. C'est pourquoi je demande que l'histoire des «corbeaux du crématoire» soit méditée avec pitié et rigueur, mais que le jugement sur eux reste suspendu. P. Levi, *Naufragés et rescapés*, op. cit. p. 60.

⁹⁸⁰ - Pour la Première génération, il semble impossible de porter un avis d'ensemble, même en différenciant selon les âges: peut-être que, pour les plus jeunes, l'*hypocentre* personnel est quasi identique à l'*épice*.

Durant l'immédiat après-guerre, il semble bien que le *non-dit* massif, alourdi du deuil non perlaboré de *disparus*, dont le retour se faisait attendre dans un contexte de fuite en avant dans la reconstruction matérielle⁹⁸¹, fut un des canaux privilégié de la transmission des séquelles de la Shoah.

b - La transmission par *mimétisme*

Par *mimétisme*, nous avons entendu les craintes projetées par les parents sur leurs enfants quand ceux-ci abordaient l'âge où ils avaient subi le choc le plus douloureux. Le climat d'inquiétude et d'appréhension qui plane sur la famille est alors propice à l'*effet Pygmalion*.

c - La transmission par la *vue du mal*, ou par *contagiosité*

Que lui-même et/ou sa famille ait été touché directement ou non par la Shoah, la vue de l'horreur est en elle-même traumatisante. Elle vient s'encaster, en les amplifiant, sur les effets du *trop-dit*, *mal-dit* et/ou du traumatisme par *mimétisme* et peut provoquer une période plus ou moins longue de cauchemars, de malaise, de fascination qui, si elle chevauche la puberté, va s'amalgamer avec les angoisses dues à l'éveil de la *libido*. Ces angoisses sont d'autant plus perturbatrices que l'adolescent n'ose en parler à personne, se sentant honteux et coupable. Quand bien même ses parents le confient à un psychothérapeute, il est rare que celui-ci, du moins jusqu'à maintenant, ait l'idée de faire le rapprochement avec le vécu de la famille pendant la dernière guerre.

La *vue du mal* est toujours synonyme de perte d'innocence et donc lourde de sentiment de honte et de culpabilité.

4 - Rappel de notre méthode

4 - 1 - Les témoignages-récits-de-vie-entretiens

Notre intention était d'enregistrer les témoignages de tous les membres de quelques familles afin de percevoir comment les séquelles de la Shoah s'étaient répercutées sur chacun des enfants, et différenciées selon sa place dans la fratrie, selon l'injonction parentale entendue, selon le contexte socio-historique de sa naissance et les principaux événements de sa vie.

Il ne fut jamais possible d'avoir tous les membres d'une famille pour de multiples raisons, d'ordre purement matériel, mais surtout à cause des réticences profondes de la part de certains.

Par ailleurs chaque témoignage étant un événement d'une haute intensité émotionnelle autant pour celui qui le donne que pour celui qui l'écoute quand il se met dans la position polymorphe de celui qui est tour à tour l'enfant, le confident, le thérapeute, l'interviewer, l'ami... (N. Lapierre) bien des précisions purement factuelles se sont révélées manquantes (par ex. la date précise d'une naissance, d'une mort, d'une déportation...).

Cependant (ayant fait le choix de l'*observation-participante*) ces témoignages constituaient la pièce majeure non seulement du recueil des données mais aussi du processus observé, vaste processus définissable comme transformation d'une expérience subie en expérience assumée.

⁹⁸¹ - Mai 68 a pu nous apparaître comme un révolte contre la société de consommation, contre la rigidité du stalinisme ainsi que contre l'étouffement du non-dit où se camouflaient toutes sortes de deuils non perlaborés et de rancœurs amères.

4 - 2 - L'observation-participante

En effet, si l'enregistrement de témoignages marquait les temps forts de cette recherche, celle-ci ne se limitait pas là. Le moment des témoignages s'inscrivait dans le cadre d'une observation à grande échelle, en particulier de l'évolution de ce qui était dit et écrit dans les médias au sujet de la Shoah, et de la participation à la vie de quelques familles qui nous ont largement ouvert leur porte, en France, en Belgique, en Israël.

En outre ne doit pas être sous-estimée la lecture d'un très grand nombre de témoignages publiés par les témoins soit sous forme d'autobiographies soit transposés sous forme littéraire; d'autant que ce que nous avons étudié comme le *passage par l'écrit* (que les témoins étaient les premiers à opérer et auquel ils nous invitaient) est, avec le moment du témoignage oral, l'articulation majeure de ce processus de transformation-transmission. Aussi ce travail relève-t-il autant d'une démarche socio-anthropologique que d'une démarche psychologique. Celle-ci (en tant qu'attitude clinique, à l'écoute du singulier) nous fut avant tout précieuse lors des entretiens. Celle-là nous fut indispensable pour reprendre de la distanciation et retrouver une certaine cohérence après le bombardement émotionnel que représenta chaque témoignage.

5 - Rappel des hypothèses

5 - 1 - Postulat

Notre postulat s'appuyait sur les observations de H. Klein et de Z. Zlotogorski: il est possible de sortir des séquelles de la Shoah c'est-à-dire de se libérer de la chaîne des scénarii à répétition. L'un et l'autre s'insurgent contre la psychiatrisation à outrance de l'impact de la Shoah sur ceux dont elle a bouleversé la vie et leurs descendants. Pour H. Klein, les ressources spécifiquement juives⁹⁸² des rescapés ont été sous-estimées (dont l'identification aux personnages de la Bible et de l'histoire juive et l'humour). Pour Z. Zlotogorski, à l'extrême singularité de l'événement Shoah correspond une très large variété de réactions chez ceux de la Deuxième génération.

5 - 2 - Cheminement en forme de *labyrinthe*, *individuation* et *quête de sens*

En fait tout traumatisme, du fait de l'irréparabilité des pertes que, peu ou prou, il représente (n'oublions pas la perte de l'innocence consécutive à la vue du mal) est un marquage indélébile. Le dégagement des séquelles de la Shoah est donc impossible à moins qu'il ne conduise, paradoxalement, à un engagement, un positionnement personnel par rapport à sa judéité et à une individuation synonyme de quête de sens et de transformation du sentiment de culpabilité en conscience de sa responsabilité. De subie, l'expérience passée devient assumée (H. Klein, V. Frankl, E. Levinas).

Ce *dégagement-engagement* n'est le fait que de ceux qui l'entreprennent, les *memorial candles* semblant plus concernés que les autres du fait même de la charge dont les parents les ont investis à leur naissance. Il est le jeu dialectique des forces collectives (les cadres de la mémoire collective peu à peu instaurés) et des forces individuelles (les motivations personnelles de chacun). Sous-

⁹⁸² - Celles-ci nous semblent devoir être inventoriées. C'est ce que Charles Mopsik suggère en invitant à fouiller dans les textes les plus hermétiques de la littérature juive traditionnelle *afin de faire coexister les coups de massue avec la possibilité de parler. Rien que celà*. Charles Mopsik, «Une théosophie transhistorique de l'Holocauste, esquisse d'un modèle à partir de la pensée cabbalistique», In Pardès, op. cit. pp 211-221.

tendu par une quête de sens, il implique un questionnement sur la judéité, sur la relation à l'Etat d'Israël une vérification des faits historiques et généalogiques. Il s'échelonne sur plusieurs générations, du fait même qu'il prend du temps, mais aussi du fait de la spécificité de chaque génération. Il aboutit, du moins pour le petit nombre de ceux qui s'y aventurent, à la restauration de la communication dans leur propre famille ⁹⁸³.

Ce processus peut être défini comme le travail de la population juive sur elle-même mais il a ses incidences sur la population non-juive. Le dernier discours de J. Chirac le 17 juillet 1995 en est un des meilleurs indices. Doit aussi être mentionné le réexamen par les théologiens chrétiens de leurs conceptions religieuses ⁹⁸⁴.

Au niveau individuel, du fait qu'il est soutenu par une quête de sens, ce processus peut être assimilable à un faisceau de processus d'individuation, intensifiant la différenciation des positionnements au sein des familles par rapport à la transmission de l'identité juive. En effet, si la Shoah a donné lieu à d'intenses réflexions, à des méditations sans fin, aucune ébauche de sens n'a fait et ne semble pouvoir être acceptable par tous. Chacun est amené à se questionner dans la plus profonde solitude, quand bien même le questionnement s'étaie sur les épreuves archétypales des personnages bibliques.

6 - Transformation des séquelles de la Shoah ; transmission orale, transmission écrite ⁹⁸⁵ sur fond de silence structuré

Si le moment du témoignage était le moment clé de ce travail (*d'observation-participante*), c'est bien parce que le récit, par les témoins de ce que leurs yeux ont vu, est un moment capital de ce processus de transformation des séquelles de la Shoah en mémoire vivante. En effet, la Shoah, traumatisme paradigmatique, a pu être définie en terme de *hovè* massif, c'est-à-dire de blocage du temps et donc du langage, tout langage étant le déchiffrement des faits bruts et leur déroulement dans l'espace-temps de la communication, tout langage étant créateur d'ordre logique et de clarté là où n'est d'abord que chaos de sensations brutes. Elle a aussi été *l'incroyable*; or le *dire à quelqu'un* est un des moments nécessaires à la réalisation de la vérité d'un fait vécu.

Cependant le témoignage oral est, par la violence des faits qu'il transmet, d'une intensité émotionnelle telle qu'il provoque à son tour un débordement émotionnel relevant de l'état de *hovè*, c'est pourquoi la transmission orale doit s'accompagner d'une transmission écrite. En tête à tête avec le texte qu'il écrit ou qu'il lit, le transmetteur (puis son récepteur) a la possibilité de faire transiter une part de la charge émotionnelle en même temps qu'il met de la cohérence dans des images et des souvenirs se bousculant en cataclysme.

⁹⁸³ - Rappelons que notre échantillon, constitué par la méthode boule de neige, en représente que lui-même. Or nous avons pu rencontrer et surtout enregistrer essentiellement ceux qui s'estimaient concernés par ce travail. Par ailleurs, près de la moitié des entretiens et des observations ayant été recueillis en Israël, le rôle de l'Etat d'Israël dans la perlaboration du deuil et dans ce vaste travail de la population juive sur elle-même peut paraître surestimé à ceux pour qui la réalité israélienne reste lointaine.

⁹⁸⁴ - Rappelons les innovations de «Vatican II» et l'évolution des rapports entre christianisme et judaïsme au cours des dernières années. Il s'agit entre autres, de l'accusation de déicide et de ne plus considérer la vie en diaspora comme punition. Paul Giniewski, *La croix des Juifs*, Genève, MJR.

⁹⁸⁵ - Par écrit, nous pensons d'abord au livre, mais aussi à toutes les formes d'écriture, y compris arts pratiques, cinématographiques...

A peu près toutes les personnes que nous avons rencontrées nous ont cité des livres (ou des films, des oeuvres artistiques), en ont écrit ou nous ont dit leur désir d'écrire. Bien souvent, des parents exprimaient leur désir d'écrire quelques pages à l'intention de leurs enfants et/ou ceux-ci souhaitaient de leurs parents la mise par écrit de leur témoignage⁹⁸⁶.

Il reste qu'une fois *suffisamment* dit, *suffisamment* écrit (en particulier à l'échelon individuel et familial), c'est dans le silence et par le biais des actes que se transmet l'indicible. Ainsi, ce vaste processus de transformation-transmission de la mémoire de la Shoah, dont les forces vives sont à chercher d'abord dans les familles, peut être perçu comme le fait d'un petit nombre de *témoins* et d'*enfants de témoins*, ou encore de *témoins de témoins*, qui s'en sont sentis la charge plus que d'autres et qui opèrent le passage d'un *non-dit* douloureux à une communication orale et écrite sur fond de silence structuré et structurant.

Ayant, chacun à leur manière, intégré l'expérience vécue, peut-être entendent-ils une voix qui semble s'adresser à eux: ne rappelez plus les événements passés, ne méditez pas sur les temps antiques. Voilà, je vais créer des choses nouvelles, déjà, elles éclosent⁹⁸⁷.

A la lecture de l'analyse de la famille B. et des témoignages présentés en 3^o Partie, l'injonction du prophète pourra paraître prématurée: le processus est en cours. Libre à chacun de puiser dans les témoignages proposés le sens qui répond le mieux à son propre axe existentiel. En ce qui nous concerne, à la manière d'un Pascal, nous pensons que le pari en vaut la peine.

⁹⁸⁶ - C'est là la grande originalité de 'Amcha: avoir eu l'idée de proposer aux témoins d'enregistrer leur témoignage non pas d'abord dans un but de vérité historique, mais d'abord en vue de la transmettre à leurs enfants et ainsi de réamorcer une communication intergénérationnelle et intrafamiliale bloquée par le *hovè*.

⁹⁸⁷ - Isaïe, 43, 18.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 1791 Emancipation des Juifs de France par décret de l'Assemblée Nationale
- 1897 En pleine Affaire Dreyfus, le premier congrès sioniste à Bâle
- 1914-18 Première Guerre Mondiale
Au lendemain de la guerre, la France, pays d'immigration accueillent environ 150000 immigrants juifs (Polonais, Russes, Roumains...)
- 1918-19, 110 pogroms dans différentes villes et bourgades de Pologne
- 1917 Déclaration Balfour.
- 1929 Crise économique aux U.S.A et en Europe. Chômage.
En France: restrictions de l'immigration durant les années 30
- 1933 Prise du pouvoir par Hitler. Ouverture de Dachau et Buchenwald
- 1935 Lois raciales de Nuremberg
- 1936-39 Guerre d'Espagne
- 1938 Anschluss. Accords de Munich
- 1939 L'armée allemande occupe la Tchécoslovaquie; Pacte germano-soviétique
L'armée allemande envahit la Pologne
Publication du Livre blanc limitant l'entrée des Juifs en Palestine
Premiers *camps d'internement* en France
- 3/9/39 La France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne
- Juin 40 Signature de l'armistice par le gouvernement de Vichy. Appel du Général de Gaulle
- Oct. 40 Promulgation en France du premier *statut des Juifs*
- Mai 41 Premières grandes rafles à Paris
Les premiers convois de Juifs arrivent à Auschwitz
- Juin 41 Attaque allemande contre l'U.R.S.S
- Août 41 Ouverture de Drancy
- Déc 41 Entrée en guerre des U.S.A. contre le Japon et l'Allemagne
- 1939-45 Auschwitz, Maydanek, Bergen-Belsen, camps spécialement destinés aux Juifs
- 20/1/42 Conférence secrète de Wannsee (à Berlin): organisation de *la solution finale*
- Juin 42 Obligation du port de l'étoile jaune en France, en zone occupée
- Juil 42 Grande rafle du *Vél d'Hiv*
- Aout 42 Arrestations massives de Juifs en zones occupée et non occupée
- Nov 42 Débarquement allié à Alger et Casablanca
Occupation de la zone-Sud par les Allemands
- 1943 Révolte du ghetto de Varsovie
Révolte du camp de Tréblinka
- Juin 44 Débarquement allié en Normandie
- Août 44 Le dernier convoi de déportés quitte Drancy; Libération de Paris
- 18/1/45 Libération d'Auschwitz par les Russes; la plupart des internés avaient été évacués et emmenés à pied vers les camps de l'intérieur de l'Allemagne (en particulier Buchenwald)
- 11/4/45 Libération de Buchenwald.
- Avr-Mai 45 Accueil au Lutétia, à Paris, des survivants juifs des camps

- 75 721 Juifs furent déportés de France, 2500 sont revenus (sources: S. Klarsfeld)
- 8/5/45 Capitulation de l'Allemagne. Suicide de Hitler.
- 1945-47 Politique anglaise au Moyen-Orient et internationale antisioniste.
Tragédie symptomatique de l'Exodus.
- 1947-48 Vote de l'O.N.U. Proclamation de l'Etat d'Israël. Population juive : 657 000 h
- 1948 Fermeture des Etats-unis aux D.P. (Deplaced Persons)
- 1948-49 Guerre israélo-arabe.
- 1950-54 Affaires Rosenberg aux U.S.A et Slansky; Procès des Blouses Blanches en U.R.S.S
- 1953 Création à Paris du mémorial de la Déportation
- 1953 Loi instituant le Yad Vachem à Jérusalem (documentation sur la Shoah et monuments commémoratifs)
- 1955 Publication du *Bréviaire de la haine* par Poliakov, Ed du CIDJ
- 1956 Campagne du Sinaï
Persécution et expulsion des Juifs d'Egypte
Le film *Nuit et brouillard*
- 1959 *Le dernier des justes*, d'A. Schwartz-Bart obtient le prix Goncourt
- 1961 Procès Eichmann, à Jérusalem
Aout 61, Construction du Mur de Berlin
- 1962-67 Vatican II, Condamnation de l'antisémitisme
- 1967 Guerre des Six jours. Réunification de Jérusalem
Toutes les organisations représentatives de la judaïcité française (dont celles autrefois a-ou anti-sionistes) apportent leur soutien à Israël et resserment leurs liens avec l'Agence juive
- Mai 68 Révolution étudiante
- 1971 Le film *Le chagrin et la pitié*
- 1973 Guerre de Kippour
- 1974-84 Opération Moses: arrivée des Juifs éthiopiens en Israël
- 1977 Venue de Sadate à Jérusalem; accords de Camp David
- 1978 Publication du *Mémorial des déportés juifs de France* : convoi après convoi, liste nominative des Juifs déportés de France
Article de Faurisson dans *Le Monde* niant l'existence des chambres à gaz et du génocide
- 1980 Attentat contre la synagogue de la rue Copernic, à Paris
- 1987 Début de l'*intifada*
Procès Barbie, à Lyon
- Mai 88 Profanation du cimetière de Carpentras
- Oct. 89 Chute du Mur de Berlin
- 1990-91 Arrivée massive de Juifs d'U.R.S.S. en Israël
- Fév. 91 Guerre du Golfe
- 1993 Accords d'Oslo.
- 17/7/95: Chirac reconnaît la responsabilité collective de la France dans la déportation des Juifs

BIBLIOGRAPHIE

- 1 - Littérature générale, philosophie
- 2 - Histoire
- 3 - Sciences humaines, psychologie, anthropologie
- 4 - Etudes psychologiques spécifiques au judéocide
- 5 - Littérature et témoignages touchant au judéocide
- 6 - Pensée juive
- 7 - Sociologie juive
- 8 - Réflexions sur le judéocide, l'antisémitisme
- 9 - Israël

1 - Littérature générale, philosophie

- ARENDRT Hanna, *Vies politiques*, Paris, Gallimard, 1986.
- BACHELARD Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957.
L'intuition de l'instant, Paris, Denoël, 1985.
- BARTHES Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1953.
Michelet, Paris, Seuil, 1954.
- BENJAMIN Walter, *Ecrits autobiographiques*, Paris, Ed. C. Bourgois, 1990.
Enfance berlinoise, Sens unique, Paysages urbains, Paris, M. Nadau, 1991.
- (La) Bible, *l'Ancien Testament*, introduction, traduction et notes par E. Dhorme, La Pléiade, Gallimard, Tome 1, 1956, Tome 2, 1959.
- BLANCHOT Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1989.
L'écriture du désastre, Paris, Gallimard, 1980.
- CANETTI Elias, *Histoire d'une jeunesse, la langue sauvée*, Paris, Albin Michel, 1982.
Masse et puissance, Paris, Gallimard, 1986.
- DANTE Alighieri, *La divine comédie*, Paris, Albin Michel, 1947.
- DUPEREY Anny, *Le voile noir*, Paris, Seuil, 1992.
Je vous écris, Paris, Seuil, 1993.
- GENS Jean-Claude, "L'imagination pratique ou la dimension éthique de la narration", *Forum enseignement*, Paris, Mai-Juin 1992, n° 23, 1-5.
- GINIEWSKI Paul, *S. Weil ou la haine de soi*, Paris, Berg International, 1978.
- GIRARD René, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972.
Le bouc émissaire, Paris, Grasset, 1982.
- KAFKA Franz, *Oeuvres complètes*, Tome 1, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1976.
- KANT Emmanuel, *Critique de la raison pratique*, Paris, Gallimard, 1990.
- KUNDÉRA Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1986.
Le livre du rire et de l'oubli, Paris, Gallimard, 1979.
- NIETZSCHE Frédéric, *Par delà le bien et le mal*, Paris, Aubier-Montaigne, 1951.
- PEREC Georges, *La vie mode d'emploi*, Paris, Hachette, 1978.
Les choses, Paris, Julliard, 1993.
- PROUST Marcel, *Oeuvres complètes*, 4 vol, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1987.
- RICOEUR Paul, *De l'interprétation, essai sur Freud*, Paris, Seuil, 1965.

- Temps et récit*, Tome 1 Paris, Seuil 1983, Tome 2, 1984, Tome 3, 1985.
- STEVENSON Robert-Louis, *Dr Jekyll and Mr Hyde, and others stories*, London and Glasgow, Collins, 1953.
- TACKELS Bernard, *Walter Benjamin*, PUF de Strasbourg, 1992.
- TRESMONTANT Claude, *Essai sur la pensée hébraïque*, Paris, Cerf, 1953.
- VEYNE Paul, *Comment on écrit l'histoire, essai épistémologique*, Paris, Seuil, 1971.
- WEIL Simone, *La pesanteur et la grâce*, Paris, Plon, 1948.
- Cahiers I, II, III*, Paris, Plon, 1951-1956.

2 - Histoire

- ALMOG Samuel, *Zionism and History, the Rise of a New Jewish Consciousness*, Jérusalem, Université hébraïque.
- AMOUROUX Henri, *La vie des Français sous l'Occupation*, Paris, nouv éd. Fayard, 1990.
- ARON Raymond, *Le spectateur engagé*, Paris, Julliard, 1981.
- Mémoires, Cinquante ans de réflexion politique*, Paris, Julliard, 1983.
- AZÉMA Jean-Pierre, *L'année terrible*, Paris, Seuil, 1990.
- BARON Salomon W., *Histoire d'Israël, vie sociale et religieuse*, nv ed, 2 vol, Paris, PUF, 19.
- BÉDARIDA François, Grosser Alfred, Vidal-Naquet Pierre, "La morale de l'histoire", In *Autrement*, Paris, Avril 1994, n° 144, pp. 208-226.
- BÉDARIDA François, *Le génocide et le nazisme*, Paris, Flammarion, 1991.
- BENASSAR Bartolomé, *L'inquisition espagnole, XV°-XIX°*, Paris, Hachette, 1979.
- BENSIMON Doris, *Les grandes rafles de Juifs en France 1940-44*, Toulouse, Privat, 1987.
- BERSTEIN Serge, *La France des années 30*, Paris, A. Colin, 1993, New York, St Martin's Press, 1987.
- BERSTEIN Serge, MILZA Pierre, *Histoire de l'Europe contemporaine, le XX° de 1919 à nos jours*, Paris, Hatier, 1992.
- BIRNBAUM Pierre, *Un mythe politique: "La république juive"*, Paris, Fayard, 1988.
- BLUMENKRANZ Bernhard, *Juifs et chrétiens dans le monde occidental, 430-1096*, EPHE, Paris, Mouton et C°, 1960.
- BLUMENKRANZ Bernhard, SOBOUL Albert (ss la dir de), *Les Juifs et la Révolution française*, 2° éd. augmentée, Commission française des archives juives, 1989.
- BREDIN Jean-Denis, *L'Affaire (Dreyfus)*, Paris, Julliard, 1983.
- C.D.J.C. (revue du): "La France 1940-45, des Juifs en Résistance", *Le monde juif*, Paris, 1994.
- COHN Norman, *Histoire d'un mythe, la conspiration juive et les Protocoles des Sages de Sion*, Paris, Folio Histoire, 1992.
- Colloque de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1982, "L'Allemagne nazie et le génocide juif"*, Paris, Gallimard, Seuil, 1985.
- COMBE Sonia, *Les archives interdites*, Paris, Albin-Michel, 1994.
- CONAN Eric, *Sans oublier les enfants: les camps de Pithiviers et de Beaune la Rolande, 19 Juillet - 16 Septembre 1942*, Paris, Grasset, 1991.
- CONAN Eric, ROUSSO Henri, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Paris, Fayard, 1994.
- COURTOIS Stéphane, PESCHANSKI Denis, RAYSKI Adam, *Le sang de l'étranger, les immigrés de la MOI dans la Résistance*, Paris, Fayard, 1989.

- COURTOIS Stéphane, RAYSKI Adam, *Qui savait quoi, l'extermination des Juifs, 1941-1945*, Paris, La Découverte, 1989.
- COURTOIS Stéphane, WIEVIORKA Annette, (ss la dir. de), *L'état du monde en 1945*, Paris, La Découverte, 1994.
- DAWIDOWICZ Lucy, *La guerre contre les Juifs*, Paris, Hachette, 1977.
- Décisions doctrinales du grand Sanhédrin, Adar 5567, Février 1807*, avec la traduction littérale du texte français en hébreu, Paris, imprimerie hébraïque, française et de langues orientales de L.P. Sétier Fils, 1812.
- Eichmann par Eichmann*, texte établi par Pierre Joffroy et Karin Konigreder, Paris, Grasset,
- EISENBERG Josy, *Une histoire du peuple juif*, Paris, Fayard, 1974.
- ESCAMILLA-COLIN Michèle, *Crimes et châtiments dans l'Espagne inquisitoriale*, Paris, Berg I International, 1992.
- FLAVIUS Josephe, *La guerre des Juifs*, chronique au jour le jour de la conquête romaine, 66-73, trad. P. Savinel, préface de Vidal-Naquet, Paris, Ed. de Minuit, 1976.
- FRESCO Nadine, "Les redresseurs de morts", *Les temps modernes*, Paris, Juin 1980, 2150-2211.
- FRIEDLÄNDER Saül, *Pie XII et le Troisième Reich*, Paris, Seuil, 1964.
- L'antisémitisme nazi, histoire d'une psychose collective*, Paris, Seuil, 1971.
- Histoire et psychanalyse, essai sur les possibilités et les limites de la psychohistoire*, Paris, Seuil, 1975.
- "From Antisemitism to extermination", *Yad Vashem Studies XVI*, Jérusalem, 1984, 1-50.
- DE GAULLE Charles, *Mémoires de guerre*, I - *L'appel, 1940-42*, II - *L'unité 1942-44*, III - *Le salut 1944-46*, Paris, Presses Pocket, 1980.
- GILBERT Martin, *Jewish History Atlas*, Jérusalem, Tel Aviv, Haïfa, Steimatzky, 1986.
- GINIEWSKI Paul, *La croix des Juifs*, Genève, Ed. MJR, 1994.
- GOLDMAN Pierre, *Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France*, Paris, Seuil, 1975.
- GRAYZEL Salomon, *Histoire des Juifs*, Paris, tome 1, 1967, tome 2, 1970.
- GROSSER Alfred, MIARD-DELACROIX Henri, *Allemagne, Un exposé pour comprendre, un essai pour réfléchir*, Paris, Flammarion, 1994.
- GRYNBERG Anne, *Le camp de la honte*, Paris, La Découverte, 1991.
- "Les camps français, des non-lieux de mémoire", *Autrement: Oublier nos crimes*, Paris, Avril 1994, n° 144, 52-69.
- HILBERG Raoul, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Fayard, 1988.
- HITLER Adolph, *Mein Kampf*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1980.
- ISAAC Jules, *Génèse de l'antisémitisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1956.
- KASPI André, *Les Juifs pendant l'occupation*, Paris, Seuil, 1991.
- (ss la dir. de - , Kriegel Annie, Wieviorka Annette) "Les Juifs de France dans la Deuxième Guerre mondiale", *Pardès*, Paris, 1992, n° 16.
- (ss la dir. de), *Les cahiers de la Shoah*, Université Paris I, 93-94, Ed. Liana Lévi, 1994.
- KATCHER L., *The Jews in Germany now*, New York, Hamish-Hamilton, 1968.
- KATZ Jacob, *Hors du ghetto, l'émancipation des Juifs en Europe, 1770-1870*, Paris, Hachette, 1984.
- KENEALLY Thomas, *La liste de Schindler*, Paris, R. Laffont, 1994.

- KEREN-PATKINE Nily, “Hatsalat hayéladim hayéoudim betsarfat betkoufat hachoa” (“Le sauvetage d’enfants juifs en France pendant la Choah”), en héb., tiré à part de *Yalkout morechet*, Institut du judaïsme contemporain, Jérusalem.
- KLARSFELD Serge, *Le mémorial de la déportation des Juifs de France*, B. et S. Klarsfeld Eds. Paris, 1978
Vichy, Auschwitz; le rôle de Vichy dans la Solution finale de la question juive en France, 2 tomes, Paris, Fayard, 1983 - 85.
Le calendrier de la persécution des Juifs de France, 1940-44, publié par les FFDJF, Paris, 1993.
- KOGON Eugène, *L’Etat SS, le système des camps de concentration allemands*, Paris, Seuil, 1993.
- KRIEGEL Annie, *Les Juifs et le monde moderne, essai sur les logiques de l’émancipation*, Paris, Seuil, 1977.
- LANDAU Lazare, *De l’aversion à l’estime, juifs et catholiques en France de 1919 à 1939*, Paris, Le Centurion, 1980.
- LAQUEUR Walter, *Le terrifiant secret, la Solution finale et l’information étouffée*, Paris, Gallimard, 1981.
- LATOURET Anny, *La Résistance juive, 1940-44*, Paris, Stock, 1970.
- LAZARE Lucien, *La Résistance juive en France*, Paris, Stock, 1987.
L’abbé Glasberg, Paris, Cerf, 1990.
- LECLERCQ Pierre-Robert, *L’Affaire Dreyfus*, Paris, Ed. du Rocher, 1994.
- MARABINI Jean, *La vie quotidienne à Berlin sous Hitler*, Paris, Hachette, 1985.
- MARRUS Michaël, *L’Holocauste dans l’histoire*, Paris, Flammarion, 1994.
- MARRUS Michaël et PAXTON Robert, *Vichy et les Juifs*, Paris, Calmann-Lévy, 1981.
- MICHEL Henri, *Histoire de la résistance en France*, Paris, PUF, 1972.
- MICHEL Alain, *Les éclaireurs israélites de France pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Ed des EIF, 1984.
- MOCH Maurice et MICHEL Alain, *L’étoile et la francisque*, Paris, Cerf, 1990.
- MOSSE Gerard L., *The Crisis of German Ideology, Intellectual Origins of the Third Reich*, New York, Grosset & Dunlap, 1964.
- NAHON Gérard, *Les Hébreux*, Paris, Seuil, 1963.
- NEHER André et Renée, *Histoire biblique du Peuple d’Israël*, Paris, Ed. Adrien Maisonneuve, 1982.
- NEHER-BERNHEIM Renée, *Histoire juive, de la Renaissance à nos jours, faits et documents*, Tome I, XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècle, Tome II, XIX^e, Tome III: 1^o partie (1900-1920) 2^o partie (1920-1948), Paris, Durlacher, 1963, Klincksieck, 1971-1974.
“Une date qui fait mal”, In *Information juive*, Oct 1979.
Histoire de la catastrophe du judaïsme européen, 1933-45, choix de documents, Jérusalem, Université hébraïque, 1979.
L’antisémitisme contemporain, choix de documents, Jérusalem, Université hébraïque, 1987.
“Le “best-seller” de la littérature antisémite: Les Protocoles des Sages de Sion”, *Pardès*, Paris, 1988, n^o 8.
- NEUMANN Franz, *Behemoth, Structure et pratique du national-socialisme, 1933-1944*, Paris, Payot, 1987.

- “Oublier nos crimes, l’amnésie nationale: une spécificité française”, In *Autrement*, Paris, Avril 1994, n° 144.
- PIERRARD Pierre, *Juifs et catholiques français: de Drumont à Jules Isaac*, Paris, Fayard, 1970.
- POLIAKOV Léon, *Auschwitz*, Paris, Julliard, 1964.
- Bréviaire de la haine*, Paris, Calmann-Lévy, nv éd. 1979.
- Histoire de l’antisémitisme*, (nv ed): Vol 1, L’âge de la foi, Vol 2, L’âge de la science, Paris, Calmann-Lévy, 1991.
- Les Juifs et notre histoire*, Paris, Flammarion, 1973.
- La causalité diabolique, essai sur l’origine des persécutions*, Paris, Calmann-Lévy, 1980.
- POZNANSKI Renée, *Etre Juif en France pendant la Deuxième Guerre mondiale*, Paris, Hachette, 1994.
- “Ce que révèlent les archives soviétiques, Auschwitz, La vérité, Un document inédit du C.N.R.S.”
L’Express, semaine du 23 au 29 Sept 1993.
- PRESSAC Jean-Claude, *Les crématoires d’Auschwitz, la machinerie du meurtre de masse*, Ed CNRS, 1993
- RAISKI Adam, *Le choix des Juifs*, Paris, La Découverte, 1992.
- RICHARD Lionel, *Le nazisme et la culture*, Paris, F. Maspéro, 1978.
- RINGELBLUM Emmanuel, *Chronique du ghetto de Varsovie*, (d’après l’adaptation de Jacob Sloan) Paris, R. Laffont, 1959.
- RIOUX Jean Pierre, *La guerre d’Algérie et les Français*, Paris, Fayard, 1990.
- ROTH Cécil, *Histoire du Peuple juif*, Paris, La terre retrouvée, 1963.
- ROUSSET David, *L’univers concentrationnaire*, Paris, nv éd, Hachette, 1993.
- ROUSSO Henri, *Le syndrome de Vichy*, Paris, Seuil, 1987.
- SCHWARFUCHS Simon, *Les Juifs de France*, Paris, Albin-Michel, 1975.
- SHIRER William L., *Le Troisième Reich, des origines à la chute*, Paris, Poche, 2 tomes, 1973.
- SIMON Marcel, Benoit André, *Le judaïsme et le christianisme antiques*, Paris, PUF, 1968.
- SZAFRAN Maurice, *Les Juifs dans la politique française de 1945 à nos jours*, Paris, 1990.
- TAGUIEFF Pierre André, *Les Protocoles des sages de Sion, Faux et usage d’un faux*, 2 vol, Paris, Berg international, 1992.
- TATE Georges, *L’Orient des Croisades*, Paris, Gallimard, 1992.
- THALMAN Rita, FEINERMANN Emmanuel, *La nuit de cristal*, Paris, R. Laffont, 1972.
- THALMAN Rita, “L’antisémitisme en Europe occidentale et les réactions face aux persécutions nazies des Juifs pendant les années 30”, *L’Allemagne nazie et génocide juif*, Colloque de l’Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1982, pp. 135-156.
- Etre femme sous le III^e Reich*, Paris, R. Laffont, 1987.
- La République de Weimar*, Paris, PUF, 1991.
- TINCQ Henri, *L’étoile et la croix, Jean-Paul II - Israël, explication*, Paris, J.- Cl. Lattès, 1993.
- TUGENDHAT Ernst, *Etre Juif en Allemagne*, Paris, Cerf, 1993.
- VIDAL-NAQUET Pierre, *Les années de la mémoire*, Paris, La Découverte, 1991.
- WEISSBERG Alex, *L’histoire de Joël Brand*, Paris, Seuil, 1957.
- WELLERS Georges, *L’étoile jaune à l’heure de Vichy; de Drancy à Auschwitz*, Paris, Fayard, 1973.

Les chambres à gaz ont existé, Des documents, des témoignages, des chiffres, Paris, Gallimard, 1981.

WIEVIORKA Annette, *Ils étaient Juifs, résistants et communistes*, Paris, Denoël, 1986.

Le procès Eichmann, Paris, Ed. Complexe, 1989.

Déportation et Génocide. Entre la mémoire et l'oubli, Plon, Paris, 1992.

“L'insurrection du ghetto de Varsovie”, *L'Histoire*, Paris, Mars 1993, n° 164, pp 35-44.

WIEVIORKA Annette, Itzhok NIBORSKI, *Les livres du souvenir: mémoriaux juifs de Pologne*, Paris, Gallimard, 1983.

3 - Sciences humaines - Psychologie - anthropologie

ABRAHAM Nicolas, TOROK Maria, *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 1987.

ADORNO Theodorw & all, *The Authoritarian Personality*, New York, Hasper & Row, 1950.

ANCELIN-SCHÜTZENBERGER Anne, *Aïe! mes aïeux, liens transgénérationnels, secrets de famille, syndrome d'anniversaire et pratiques de géniosigramme*, Paris, Desclée de Brouwer, Méridienne, 1993.

ANZIEU Didier, *L'autoanalyse de Freud*, 2 tomes, Paris, PUF, 1975.

Le groupe et l'inconscient: l'imaginaire groupal, Paris, Dunod, 1984.

Le penser: du Moi peau au moi-pensant, Paris, Dunod, 1994.

ATLAN Henri, *Entre le cristal et la fumée*, Paris, Seuil, 1979.

AZOURI Chawki, *La psychanalyse à l'écoute de l'inconscient*, Paris, Marabout, 1993.

BARRAU Annick, *Mort à jouer, mort à déjouer, socioanthropologie du mal de mort*, Paris, PUF, 1994.

BATESON George, *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Seuil, 1980.

BEAUCHARD Jacques (ss la dir. de), *Identités collectives et travail social*, Réseau interuniversitaire de formation des formateurs, Paris, Privat, 1979.

BERSIHAND Geneviève, *Bettelheim*, Paris, R. Lauze, 1977.

BETTELHEIM Bruno, *The Informed Heart*, New York, Free Press, 1960. (trad franç: *Le coeur conscient*, Paris, Hachette, 1985)

La forteresse vide, Paris, Gallimard, 1989.

BION R., *Recherche sur les petits groupes*, Paris, PUF, 1987.

BLEGER José, “Psychanalyse du cadre psychanalytique”, In *Crise, rupture et dépassement*, ss la dir de René Kaes, Paris, Dunod, 1979.

BLOCH Françoise, BUISSON Monique, *Dons et contre-dons dans les familles*,

BOSZORMENYI-NAGY Ivan, SPARK Geraldine, *Invisible Loyalties, Reciprocity Intergenerational Family Therapy*, Harper and Row publishers, Nagerstown, 1973.

BOUDON Raymond, *La logique du social*, Paris, Hachette, 1979.

BOURDIEU Pierre, “L'illusion biographique”, *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 1962-63 *Choses dites*, Paris, Ed. de Minuit, 1987.

BOURGÈS Simone, *Approche génétique et psychanalytique de l'enfant*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1986.

CAMILLERI Carmel & all, *Stratégies identitaires*, Paris, PUF, 1990.

CASTANEDA Carlos, *Le don de l'aigle*, Paris, Gallimard, 1982.

- CASTELLAN Yvonne, *Initiation à la psychologie moderne*, Paris, SEDES, 1969.
La famille, du groupe à la cellule, Paris, Dunod, 1980.
- CHAUCHAT Hélène, *L'enquête en psycho-sociologie*, Paris, PUF, 1990.
- CHAZAUD Jacques, *Petit vocabulaire raisonné de la psychanalyse*, Paris, Privat, 1988.
- CORRAZE Jacques, *Les communications non-verbales*, Paris, PUF, 1983.
- CYRULNIK Boris, *Mémoire de singe et paroles d'homme*, Paris, Hachette, 1983.
- DE LANNOY Jacques, FEYERSEN Pierre, *L'éthologie humaine*, Paris, PUF, 1987.
- DESROCHE Henri, *Sociologie de l'espérance*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.
- DEVEREUX Georges, *Normal et anormal, Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Gallimard, 1983.
- DOLLE Jean-Marie, *Pour comprendre Jean Piaget*, Toulouse, Privat, 1974.
- DOLTO Françoise, *La cause des enfants*, Paris, R. Laffont, 1982.
La difficulté de vivre, Paris, Carrière, 1987.
- DREYFUS Dina, *Freud, psychanalyse, textes choisis*, Paris, PUF, 1991.
- DUBAR Claude, *La socialisation, construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, A. Colin, 1991.
 "L'entretien non-directif", *Les Cahiers de philosophie*, Biographies, Paris, n° 10.
- DUFRENNE Michael, *La personnalité de base*, Paris, PUF, 1953.
- DURAND Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, 1978.
- EIGUER Alberto, *La parenté fantasmatique, transfert et contre-transfert en thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod, 1987.
- ELIADE Mircea, *Aspects du mythe*, Gallimard, Paris, 1963.
 "Mircea Eliade", *Cahiers de l'Herne*, Paris, Hachette, 1985.
- ELIAS Norbert, *Engagement et distanciation*, Paris, Fayard, 1993.
Norbert Elias par lui-même, Paris, Fayard, 1991.
- ERIKSON Erik-Homburger, *Childhood and Society*, New York, Norton, 1950.
- FAVRET-SAADA Jeanne, *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le bocage normand*, Paris, Gallimard, 1977.
- FERENCZI Sandor, "Réflexion sur le traumatisme", *Oeuvre Complète*, T. IV, Paris, Payot, 1982.
- FILLOUX Jean-Claude, *L'inconscient*, Paris, PUF, 1984.
La personnalité, Paris, PUF, 1993.
- FREEMAN JOHN, "Le concept d'individuation chez Jung", *Cahier de l'Herne, Carl-Gustav Jung*, Paris, 1984.
- FREUD Anna, *L'enfant dans la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1976.
- FREUD Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1947.
Psychopathologie de la vie quotidienne, Paris, Payot, 1948.
Trois essais sur la sexualité, Paris, Gallimard, 1968.
 "Le clivage du moi dans le processus de défense", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, Paris, 1970, n° 2.
Totem et tabou, Paris, Payot, 1977.
L'inquiétante étrangeté et autres essais, Paris, Gallimard, 1985.
Vue d'ensemble des névroses de transfert, un essai métapsychologie, éd bilingue du manuscrit retrouvé, Paris, Gallimard, 1986.

- L'avenir d'une illusion*, Paris, PUF, 1991.
- Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1994.
- FREUD Sigmund, ZWEIG Stephan, *Correspondance*, Paris, Ed. Rivages, 1991.
- FROMM Erich, *The Fear of Freedom*, London EL 4, Routledge & Kegan, Paul LTD, 1971, (trad franç, *La peur de la liberté*, Paris, Buchet-Chastel, 1963).
- GONSETH Marc-Olivier, "Porte-parole et porte-plume. Quelques lignes de plus sur le thème de l'oralité", *Ethnologica Helvetica*, C.H. 2006, Neuchâtel, 1987, n°7, 1-28.
- GONSETH Marc Olivier et MAILLARD Nadia, "L'approche biographique en ethnologie, points de vue critiques", *Ethnologica Helvetica*, C.H. 2006, Neuchatel, 1987, n° 7, pp 29-41.
- GUILLAUMIN Paul, "Besoin de traumatisme et adolescence", In *Adolescence*, III, 1, 127-138
- HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994.
- JACOBSON Victor, *Entretiens et dialogues*, Cahors, Privat, 1966.
- JUNG Carl Gustav, *L'homme à la découverte de son âme*, Genève, Ed. Mont-Blanc, 1950.
- "Carl Gustav Jung", *Cahier de l'Herne*, (ss la dir de Maurice Cazenave) Paris, Hachette, 1984.
- KAES René & all., *Crise, rupture et dépassement, analyse transitionnelle en psychanalyse individuelle et groupale*, Paris, Dunod, 1979.
- KARDINER Abram, *The Individual and His Society. The psycho-dynamics of primitive social organisation*, New York, Columbia University press, 1939, (trad franç: *L'Individu dans sa société, essai d'anthropologie psychanalytique*, Paris, Gallimard, 1969).
- KLEIN Mélanie, *Envie et gratitude*, Paris, Gallimard, 1978.
- KLEIN Mélanie, RIVIÈRE Joan, *L'amour et la haine, Le besoin de réparation*, Paris, Payot, 1989.
- LABURTHE-TOLRA Philippe, WARNIER Jean-Pierre, *Ethnologie-anthropologie*, Paris, PUF, 1993.
- LAGACHE Daniel, *La psychanalyse*, Paris, PUF, 1955.
- LAPLANCHE Jacques, *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1989.
- LAPLANCHE Jacques et PONTALIS Jean-Baptiste, *Vocabulaire de la psychanalyse*, (ss la dir de LAGACHE Daniel), Paris, PUF, 1984.
- LEIRIS Michel, *Cinq études d'ethnologie*, Paris, Gallimard, 1988.
- LEJEUNE Philippe, *Je est un autre*, Paris, Seuil, 1980.
- LESCARET Odile, "Construire un secret", *Le journal des psychologues*, Paris, Fév 1993, n° 104.
- LÉVI-STRAUSS Claude, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF, 1949.
- LEWIN Kurt, *Psychologie dynamique*, Paris, PUF, 1959.
- LEWIS Oscar, *Les enfants de Sanchez, autobiographie d'une famille mexicaine*, Paris, Gallimard, 1978.
- LINTON Ralph, *Le fondement culturel de la personnalité*, Paris, Dunod, 1986.
- LIPIANSKY Edmond-Marc, *Identités et communication*, Paris, PUF, 1992.
- MANNONI Octave, *Freud*, Paris, Seuil, 1968.
- MARROU Henri-Irénée, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1959, rééd Points, 1975
- MASLOW Abraham-Harold, *Vers une psychologie de l'être*, Paris, Fayard, 1972.
- MAUSS Marcel, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1993.
- MEAD George-Herbert, *L'esprit, le Soi, et la société*, Paris, PUF, 1963.
- MEAD Margaret, BALDWIN James, *Le racisme en question*, Paris, Calmann-Lévy, 1972.
- MENDEL Gérard, *La crise des générations, Etude sociopsychanalytique*, Paris, Payot, 1971.

- MENDRAS Henri, *Eléments de sociologie*, Paris, A. Colin, 1967.
- MILLER Annie, *C'est pour ton bien, Racines de la violence dans l'éducation de l'enfant*, Paris, Aubier, 1984.
- MOSCOVITZ Jean-Jacques, *D'où viennent les parents, essai sur la vie brisée*, Paris, A. Colin, 1991.
- NATHAN Tobie, "Trauma et mémoire", *Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie*, Paris, 1986, n° 6, 7-18.
 "La fonction psychique du trauma", *Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie*, Paris, 1987, n° 7.
 "Tuer l'autre ou tuer la vie qui est en l'autre, ethnopsychanalyse des crimes contre l'humanité", In *Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie*, Paris, n° 19, 1992, 37-54.
- NUTTIN Serge, *La structure de la personnalité*, Paris, PUF, 1975.
- OLIEVENSTEIN Claude, *Le non-dit des émotions*, Paris, Ed Jacob, 1988.
- PAGÈS Max, *L'orientation non-directive en psychothérapie et psychologie sociale*, Paris, Dunod, 1970.
Traces du sens, Paris, HIG, 1986.
- PERLS Frédéric, *Gestalt thérapie, vers une théorie du self, nouveauté, excitation et croissance*, Montréal, Paul Stanké, 1979.
- PERLS Frédéric, HEFFERLINE Ralph, GOODMAN Paul, *Gestalt-therapie*, Montréal, Paul Stanké, 1979.
- PEWZNER ALPELIG Evelyne, *L'homme coupable, la folie et la faute en Occident*, Paris, Privat, 1992.
- PIAGET Jean, INHELDER Barbel, *La représentation de l'espace chez l'enfant*, Paris, PUF, 1948.
- PINEAU Gaston, LE GRAND Jean-Louis, *Les histoires de vie*, Paris, PUF, 1993.
- ROBERT Marthe, *La révolution psychanalytique, la vie et l'oeuvre de Freud*, Paris, Payot, 1970.
D'Oedipe à Moïse, Freud et la conscience juive, Paris, Calmann-Lévy, 1974.
- ROGERS Carl, *Psychothérapie et relations humaines, théorie et pratique de la théorie non-directive, exposé général par C. Rogers et C. Kinget, Marian*, Presses univ. Louvain la Nouv. 7^oéd. 1^o vol. 1976, 2^o vol. 1977.
Le développement de la personne, Paris, Dunod, 1988.
- SEARLES Harold, *L'effort pour rendre l'autre fou*, Paris, Gallimard, 1988.
L'environnement non humain, Paris, Gallimard, 1986.
- SELVINI-PALAZZOLI Mara & all, *Paradoxe et contre-paradoxe, un nouveau mode thérapeutique face aux familles à transaction schizophrénique*, ESF, Paris, 1979.
- SIEGFRIED André, *L'âme des peuples*, Paris, Hachette, 1950.
- SOULÉ Michel (et son équipe), *Le fantasme du roman familial et les nouveaux modes de filiation*, Paris, ESF, 1984.
- STOETZEL Jean, *La psychologie sociale*, Paris, Flammarion, 1967.
- TAP Pierre, *La société Pygmalion, Intégration sociale et réalisation de la personne*, Paris, Dunod, 1988.
- TAP Pierre (ss la dir. de), *Identité individuelle et personnalisation*, Toulouse, Privat, 1986.
- WALLON Henri, *L'enfant turbulent, Les origines du caractère chez l'enfant, les préludes du sentiment de personnalité*, Paris, PUF, 1976.
- WATZLAWICK Paul, BEAVIN J. Helmick, JACKSON Daniel, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972.

- WATZLAWICK Paul, WEAHLAND John, FISCH Richard, *Changements, paradoxes et psychothérapies*, Paris, Seuil, 1975.
- WINNICOTT Donald W., *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975.
Conversations ordinaires, Paris, Gallimard, 1988.
- ZAVALLONI Marisa, LOUIS-GUÉRIN Christiane, *Identité sociale et conscience, Introduction à l'égo-écologie*, Université de Montréal, Montréal-Paris, PUF, Privat, 1984.
- ZAZZO René, *La première année de la vie*, Paris, PUF, 1986.
L'attachement, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1991.

4 - Etudes psychologiques spécifiques au judéocide

- BAROCAS H., "Children of Purgatory: Reflectis on the Concentration Camp Survival Syndrome", *Correctional Psychiatry Journal of Social Therapy*, n° 16, 1970, 51-58.
- BAROCAS H et BAROCAS C., "Manifestations of Concentration Camp Effect on the Second Generation", *American Journal of Psychiatry*, n° 130, 1973, 820-821.
- BAROCAS H. et BAROCAS C., "Separation-individuation Conflicts in Children of Holocaust Survivors", *Journal of Contemporary Psychotherapy*, n° 11 (1), 1980, 6-14.
- BAUMANN Denise, *La mémoire des oubliés. Grandir après Auschwitz*, Paris, Albin Michel, 1988.
- "Bearing Witness Second Generation Litterature of the Shoah", (n° spécial) *Revue Syracuse University*, TheJohn Hopkins University Press, New york, Feb 1990, vol. 10.
- "Child Survivors of the Holocaust", (n° spécial) *Psychoanalytic Review* 75, winter 1988, n°4.
- BRAUNER Alfred, *Les enfants ont vécu la guerre*, ESF, 1946.
- BRENNER Reeve Robert, *The Faith and Doubt of Holocaust Survivors*, New York, The Free Press, 1980.
- CHESTER et FEURSTEIN Ruben, "Working With the Holocaust Victims Psychologically: Some Vital Cautions", in *Journal of Contemporary Psychotherapy*, vol. 11, 1.
- DANIELI Yaël, *Psychotherapist's participation in the conspiracy silence about the Holocaust*
- DAVIDSON S., "Le syndrome des survivants, revue générale", in *L'évolution psychiatrique*, Tome 46, fasc. 2, 319-331, 1981.
- EPSTEIN Helen, *Children of the Holocaust, Conversations with Sons and Daughters of Survivors*, New York, Pinguin books, 1988. "The International Study of Organized Persecution of Children" (*Etude internationale Jérôme Rilker de la persécution organisée à l'encontre de l'enfant*), Sponsored by Child Development Research, Recherche sur le développement de l'enfant, 30 Soundview Lane, Sands point, New York.
- FOGELMAN Eva, "Intergenerational Group Therapy: Child Survivors of the Holocaust and Offspring of Survivors". In *Psychoanalytic Review*, 75, n° 44, Winter 1988, 619-640.
- FOGELMAN Eva, SAVRANSS B., "Therapeutic Groups for Children of Holocaust Survivors", *International Journal of Group Psychotherapy*, 1979.
- FRESCO Nadine, "La diaspora des cendres", *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 24, Paris, Gallimard, Aout, 1981.
- GAMPEL Yolanda, "Expérience de combinaison des techniques d'expression corporelle et des techniques de groupes", *Perspectives Psychiatriques*, 1980, vol. 5, 79, 425-430.
"L'effrayant et le menaçant: de la transmission à la répétition", *Psychanalyse à l'université, Documents et recherches*, 1986, T 11, n° 41, 87-102.

- “La vie, la mort et le prénom d’un enfant”, *Actualités transgénérationnelles en psychopathologie*, Ed by Fedida, J. Guyota, Echo-Centurion, Paris, 1986, 123-131.
- HEMMENDINGER Judith, *A la sortie des camps de la mort*, thèse de doctorat (non publiée), Strasbourg, 1983.
- Les enfants de Buchenwald. Que sont devenus les 1000 enfants juifs sauvés en 1945* Lausanne, Ed. Pierre-Marcel Favre, 1984.
- KESTENBERG Judith, “Psychoanalytic Contributions to Problem of Children of Survivors of Nazi Persecution”, *The Israël Annals of Psychiatry and related disciplines*, n°10, 311-325.
- “Psychoanalysis of Children of Survivors from the Nazi Persecution: The Continuing Struggle of Survivors Parents”, *Victimology*, 5, (2-4), 1980, 368-373.
- “Psychoanalysis of Survivors of the Holocaust: Case Presentation and Assessment”, *Journal of the American Psychoanalytic Association*, n° 28, 1983, 775-804.
- “Memories from Early Childhood”, (n° spécial, “Child Survivors of the Holocaust”) *Psychoanalytic Review* 75, n° 4, winter 1988, 561-571.
- KLEIN Hillel, *Survival and Trials of Revival: Psychodynamic Studies of Holocaust Survivors and Their Family in Israël and the Diaspora*, (Manuscrit consulté à l’Université hébraïque de Jérusalem, non daté, années 80).
- “The Meaning of the Holocaust”, *J. Psychiatry Relat. Sci* vol 20, n° 1-2, 1983, 119-128.
- KRELL Robert, “Therapeutic Value of Documenting Child Survivors”, *Journal of the American Academy of Child Psychiatry*, 24, n° 4, 1985, 397-400.
- KRISTEVA Julia, *Pouvoirs de l’horreur*, Paris, Seuil, 1980.
- Soleil noir, Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, 1987.
- KRYSTAL Henry, *Massive Psychic Trauma*, New York, International Universities Press, 1968, 233-248.
- LAPIERRE Nicole, *Le silence de la mémoire, A la recherche des Juifs de Plock*, Paris, Plon, 1989.
- LASS Uri, KLEIN Hillel, “Impact de l’Holocaust, transmission aux enfants du vécu de parents”, *L’Evolution psychiatrique*, n° 46, 1981.
- POLLACK Michaël, *L’expérience concentrationnaire, Essai sur le maintien de l’identité sociale*, Paris, Métailié, 1990.
- PROSE Francine, “Protecting the Dead”, in *Tikkun*, May/June 1989, vol 4, n° 3, 48-51.
- SHOSHAN Tamar, “Mourning and Longing from Generation to Generation”, *American Journal of Psychotherapy*, 193-207.
- SIGAL J., “Second Generation Effects of Massive Trauma”, *International Psychiatry Clinics* 8, 55-65.
- WARDI Dina, *Memorial Candles, Children of the Holocaust*, London - New-York, Tavistock/Routledge, 1992
- ZAJDE Nathalie, “Un tabou sans totem”, In *Nouvelle Revue d’Ethnopsychiatrie*, n° 14, 1989, 53-68.
- Souffle sur tous ces mors et qu’ils vivent! La transmission du traumatisme chez les enfants des survivants de l’extermination nazie*, Paris, La Pensée sauvage, 1993.
- ZLOTOGORSKI Zoli, “Offspring of Concentration Camp Survivors: The Relationship of Perceptions of Family Cohesion and Adaptability to Levels of Ego Functioning”, *Comprehensive Psychiatry*, vol. 24, n° 4, July/August, 1983, 345-353.

“Offspring of Concentration Camp Survivors: a Study of Levels of Ego Functioning”, *Psychiatry Sci*, vol 22, n° 3, 1985, 201-209.

5 - Littérature, témoignages touchant au judéocide

- AJZANSZTDADT Amnon, *Endurance Chronicles of Jewish Resistance*, New York, Mosaic Press, 1987.
- AKERMAN-TIEDER Ida, *Et tu raconteras à tes enfants*, Jérusalem, Ed Erez, 1995.
- ALTHUSSER Louis, *Journal de captivité, stalag XA, 1940-45*, Paris, Stock/IMEC, 1992.
- AMÉRY Jean, *At the Mind's Limits, Contemplation by a Survivor on Auschwitz and Its Realities*, Bloomington, Indiana University press, 1980.
- ANTELME Robert, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1990.
- APPELFELD Aron, *An Age of Wonders*, Boston, Godine, 1981.
- AXELRAD Edouard, *L'arche ensevelie*, Paris, Julliard, 1986.
- BETTELHEIM Bruno, *Le poids d'une vie, essais souvenirs*, Paris, R. Laffont, 1991.
- BOROWSKI Tadeuz, *This Way for the Gas, Ladies and Gentleman*, New York, Penguin Books, Ed Philipp Roth, 1976
Le monde de pierre, Paris, Calmann-Lévy, 1964.
- BULAWKO Henri, *La colline de la paix*, Paris, Les Ed. polyglottes, 1982.
- CELAN Paul, *Poèmes traduits par A. du Bouchet, suivis du texte all.*, Paris, Mercure de France, 1986.
- CERASI Claire, *Marguerite Duras, De Lahore à Auschwitz*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1993.
- DELBO Charlotte, *Le convoi du 24 janvier*, Paris, Ed de Minuit, 1995.
- DELPARD Raphaël, *Les enfants cachés*, Paris, J.C. Lattès, 1993.
- DES PRES Terence, *The Survivor: an Anatomy of Life in the Death Camps*, New York, Pocket Books, 1977.
- “A distance from the Holocaust”, *Tikkun*, New York, Ed Michael Lerner, May-June 1989, vol 4, n°3.
- ELIACH Yaël, *Hassidic Tales of the Holocaust*, New York, Oxford, University Press, 1982.
- ERTEL Rachel, *Dans la langue de personne, poésie yiddish de l'anéantissement*, Paris, Seuil, 1993.
- EZRAHI Sidra, *By Words Alone: the Holocaust in Literature*, University of Chicago Press, 1980.
- FENELON Fania, *Sursis pour l'orchestre*, Paris, Stock, 1976.
- FINKIELKRAUT Alain, *Le Juif imaginaire*, Paris, Seuil, 1980.
- FRANCÈS-ROUSSEAU Pierre, *Intact aux yeux du monde*, Paris, Hachette, 1987.
- FRANK Anne, *Journal d'Anne Frank*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.
- FRANKL Victor, *Un psychiatre déporté témoigne*, Paris, Ed du Chalet, 1973.
- FRIEDLÄNDER Saul, *Quand vient le souvenir*, Paris, Seuil, 1982.
- GAMZON Robert, *Les eaux claires, journal, 1940-1944* (prêté par Mme Gamzon).
- GRADOWSKI Z., *Des voix dans la nuit*, (titre original: meguilès Auschwitz) présentés par Ber Mark, Paris, R. Laffont,
- GRAY Marin, *Au nom de tous les miens*, Paris, R. Laffont, 1971.
- GROSSMAN Vassili., *Vie et destin*, Paris, Julliard, 1983.

- L'enfer de Treblinka*, Grenoble, Arthaud, 1945, rééd. 1966.
- HAMMEL, *Souviens-toi d'Amalek, témoignage sur la lutte des Juifs en France, 1938-44*, Paris, CLKH, 1982.
- HEFTLER Nadine, *Si tu t'en sors... Auschwitz, 1944-1945*, Paris, La Découverte, 1992.
- HERSEY Joan, *La muraille*, Paris, Gallimard, 1952.
- HILLESUM Ety, *Une vie bouleversée*, Paris, Seuil, 1958.
- HOCHMAN Y., *Pas de répit pour Gabriel Krol*, Paris, Les Presses du temps présent,
- ISRAËL Gérard, *Heureux comme Dieu en France*, Paris, R. Laffont, 1975.
- JAKOWSKI Marek, *Janus Korczak*, Varsovie, Ed. Interpresse, 1977.
- KAPEL René S., *Un rabbin dans la tourmente, 40-44*, CDJC, Paris, 1986.
- KAUFMANN Sylvain, *Au-delà de l'enfer*, Paris, Ed. Garamont-Séguier, 1987.
- KENEALLY Thomas, *La liste de Schindler*, Paris, R. Laffont, 1994.
- KORCZAK Janusz, *Comment aimer un enfant*, Paris, R. Laffont, 1978.
- Le droit de l'enfant au respect, quand je redeviendrai petit, journal d'un ghetto*, Paris, R. Laffont, 1987.
- KRIEDEL Annie, "Les intermittences de la mémoire: de l'histoire immédiate à l'histoire", *Pardès*, 1989, n° 9-10.
- LANGFUS Anna, *Le sel et le soufre, Deut. XXIX*, Paris, Gallimard, 1960.
- Les bagages de sable*, Paris, Gallimard, 1962.
- LEGER Jack-Alain, *Jacob Jacobi*, Paris, Julliard, 1993.
- LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1988.
- La trêve*, Paris, Grasset, 1963.
- La clé à molettes*, Paris, Julliard, 1980.
- Maintenant ou jamais*, Paris, Julliard, 1983.
- Les naufragés et les rescapés, Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989.
- MAÏMON Salomon, *Histoire de ma vie*, Paris, Berg international, 1984.
- MINC Rachel, *L'enfer des innocents*, Paris, Centurion, 1966.
- MORCKARSKI Kazimierz, *Entretiens avec le bourreau*, Paris, Gallimard, 1979.
- NOVAC Anna, *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Julliard, 1968.
- PEREC George, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, 1975.
- PERRAULT Gilles, *L'orchestre rouge*, Paris, Poche, Fayard, 1974.
- PISAR Samuel, *Le sang de l'histoire*, Paris, R. Laffont, 1984.
- POTOK Haïm, *L'Elu*, Paris, Calmann-Lévy, 1969.
- POUGATCH Itshak, *Un bâtisseur, R. Gamzon dit "Castor soucieux", 1905-1961*, Paris, STE, 1971.
- RACZYMOW Henri, *Un cri sans voix*, Paris Gallimard, 1985.
- "La mémoire trouée", *Pardès*, Paris, 1986, n° 3.
- "La langue perdue", *L'Infini*, Printemps 1991.
- RAUSCHNING Hermann, *Hitler m'a dit*, préface entête de Raoul Girardet, Aimery Somogy, Paris, 1979
- RIFFAUD Madeleine, *On l'appelait Rainer*, Paris, Julliard, 1994.
- ROBIN Régine, *Le cheval blanc de Lénine ou l'histoire autre*, Bruxelles, Ed. Complexe, 1979.

- “En lieu et place de K”, *Le Coq-héron, Littérature personnelle et psychanalyse*, Paris, 1992, n° 192, 8-22.
- Le deuil de l'origine*, Paris, PUF, 1994.
- SACHZ Nathalie, *Brasier d'énigme, et autres poèmes*, Paris, Denoël, 1967.
- SCHOENBERNER Gehrard, *Allemagne 1960, L'étoile jaune*, Paris, Presses de la cité, 1982.
- SCHULMANN Fernande, *Les enfants du Juif errant, itinéraires d'immigrés*, Paris, L'Harmattan, 1990.
- SCHWARTZ-BART André, *Le dernier des justes*, Paris, Seuil, 1959.
- SEMPRUN Jorge, *Le grand voyage*, Paris, Gallimard, 1963.
- Quel beau dimanche!* Paris, Livre Poche, Grasset, 1980.
- L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994.
- SENEESH Hanna, *Her Life and Diary*, Londres, Valentine Mitchell, 1971.
- Shoah le film, Des psychanalystes parlent*, Paris, Jacques Grancher, 1990.
- SICHROVSKY Pierre, *Naître coupable, naître victime*, Paris, Ed du Club France loisirs, 1987.
- SPIEGELMAN Art, *Maus, un survivant raconte, I - Mon père saigne*, Paris, Flammarion, 1991.
- Maus, un survivant raconte, II, Et c'est là que mes ennuis commencent*, Paris, Flammarion, 1992.
- SPIRE André, *Ces enfants qui nous manquent*, Paris, Marren Sell, 1990.
- STEINDLING Doli, *Vienne, France, Vienne*, Université hébraïque de Jérusalem, 1990.
- STEINER Jean-François, *Treblinka, La révolte d'un camp d'extermination*, Paris, Fayard, 1966.
- STRYJKOWSKI Julian, *Les voix dans les ténèbres*, Paris, Julliard, 1957.
- SUTZKEVER, *Où gîtent les étoiles; oeuvres en vers et en prose*, Paris, Seuil, 1980.
- SZAFRAN Maurice, *Simone Veil, destin*, Paris, Flammarion, 1994.
- THÉMANLYS Pascal, “Un itinéraire de Paris à Jérusalem”, In *Cahiers de Jérusalem*, Ed. Ahav, 1963.
- TILLON Germaine, *Ravensbrück*, Paris, Seuil, 1973.
- TREPPER Léopold, *Le grand jeu*, Paris, Albin Michel, 1975.
- VEGH Claudine, *Je ne lui ai pas dit au revoir, des enfants de déportés témoignent*, Paris, Gallimard, 1979.
- VIDAL-SEPHIHA Haïm, “L'image du Juif dans l'univers concentrationnaire nazi”, *Colloque de Toulouse, Les Juifs dans le regard de l'autre*, 12-25 Avril 1985, Presses Univ du Mirrail, Vent Terral, Juil 1988 (extrait).
- “Il était une fois... un récit concentrationnaire”, *Regards*, Mars 1973, pp 20-23.
- VIGÉE Claude, *La maison de Canaan*, Paris, Flammarion, 1967.
- La lune d'hiver, récit, journal, essai*, Paris, Flammarion, 1970.
- Vivre à Jérusalem, entretiens recueillis par Luc Balbont*, Paris, Nouvelle cité rencontre, 1985.
- WIESEL Elie, *La nuit*, Paris, Paris, Minuit, 1958.
- L'aube, récit*, Paris, Seuil, 1960.
- Un Juif aujourd'hui*, Paris, Seuil, 1977.
- Paroles d'étranger*, Paris, Seuil, 1982.
- ZLATIN Sabine, *Mémoires de la Dame d'Izieu*, Paris, Gallimard, 1989.

6 - Pensée juive

- AGNON Samuel-Joseph, *Contes de Jérusalem*, Paris, Albin-Michel, 1959.
Le chien Balak, Paris, Albin Michel, 1971.
- AMADO-LÉVY-VALENSI Eliane, *Les niveaux de l'être, la connaissance et le mal*, Paris, PUF, 1963.
La racine et la source, Paris, Ed. Zikarone, 1968.
- BAHIA IBN PAKUDA, *Introduction aux devoirs du coeur*, Paris, Desclée de Brouwer, 1972.
- BENAMOZEGH Elie, *Israël et l'humanité*, Paris, Albin Michel, 1961
Morale juive et morale chrétienne, Neuchâtel, La Baconnière, 1946.
- BUBER Martin, *Gog et Magog*, Paris, Gallimard, 1953.
Je et Tu, Paris, Aubier, 1957.
Judaïsme, Paris, Gallimard, 1963.
Les récits hassidiques, Paris, éd. du Rocher, 1978.
Eclipse de Dieu, Paris, Luc Balbont, 1987.
- CHOUCROUN Isaac Marc, *Le judaïsme a raison*, Paris, Ed Fondation sepher, 1955.
La conscience face à l'histoire, le pardon, Colloque, Paris, PUF, 1965.
- DRAÏ Raphaël, *La sortie d'Égypte, L'invention de la liberté*, Paris, Fayard, 1986.
Lettre ouverte au Cardinal Lustiger, sur l'autre révisionnisme, Paris, Alinéa, 1989.
- EIPSTEIN Isidore, *Le judaïsme*, Payot, Paris, 1980.
- EISENBERG José, ABÉCASSIS Armand, *Moi, le gardien de mon frère ?* Paris, Albin Michel, 1980
Le judaïsme, Paris, J. Grancher éditeur, 1989.
- FACKENHEIM Emile, *La présence de Dieu dans l'histoire*, Paris, Verdier, 1980.
- FLEG Edmond, *Anthologie juive*, Paris, Flammarion, 1957.
Le chant nouveau, Paris, Albin Michel, 1972.
Pourquoi je suis Juif, Paris, Bibliophane, 1995.
- GROSS Benjamin, *L'éternité d'Israël du Maharal de Prague, 1512-1609, le messianisme juif*, Paris, Klincksieck, 1969
"Messianisme et eschatologie", *Encyclopédie de la mystique juive*, Paris, Berg international, 1977, 1077-1287.
- GUGENHEIM Ernest, *Le judaïsme dans la vie quotidienne*, Paris, Albin Michel, 1970.
- HALLÉVI Juda, *Le Kuzari, Apologie de la religion méprisée*, Paris, Verdier, 1993.
- HAYOUN Maurice-Ruben, *Le judaïsme moderne*, Paris, PUF, 1989.
- HEINEMANN Isaac, *La loi dans la pensée juive, de la Bible à Rosenzweig*, Paris, Albin Michel, 1962.
- HESHELL Abraham-Yoshua, *Les bâtisseurs du temps*, Paris, Ed. de Minuit, 1969.
Dieu en quête de l'homme, Paris, Seuil, 1968.
- ICH CHALOM Benjamin, *Ha Rav Kook, Beyn Ratsionalism Lemistika (Rabbi Isaac Abraham Kook, Between Rationalism and Mysticism)*, (en héb), Tel Aviv, Am Oved Published, 1990.
- JANKÉKÉVITCH Vladimir, *Sources*, Paris, Seuil, 1984
- KAPLAN Jacob, *Judaïsme et sionisme*, Paris, Albin Michel, 1975.
- LÉVINAS Emmanuel, *Difficile liberté*, Paris, Albin Michel, 1984.
Quatre leçons talmudiques, Paris, Ed. de Minuit, 1968.
Humanisme de l'autre homme, Paris, Livre de Poche, 1972.

- “Leçon talmudique”, *Colloque des intellectuels juifs*, 26 nov 78, Paris, PUF, 1979.
L’au-delà du verset, Paris, Ed. de Minuit, 1982.
A l’heure des nations, Paris, Ed. de Minuit, 1988.
Entre nous, essais sur le penser à l’autre, Paris, Grasset, 1991.
Cahiers Emmanuel Lévinas, Paris, Verdier, 1984.
“Emmanuel Lévinas”, *Cahiers de l’Herne*, (ss la dir de Catherine Chalier et Miguel Abensour) Paris, Hachette, 1993.
- LIVNI Abraham, *Le retour d’Israël*, Paris, Ed. du Rocher, 1984.
- MALKA Salomon, *Lire Lévinas*, Paris, Cerf, 1984.
Monsieur Chouchani, Paris, Jean-Claude Lattès, 1994.
- MUNK Elie, *La voix de la Torah, commentaire du Pentateuque*, 5 vol, Les Ed. polyglottes, Paris, 1983
Vers l’harmonie, Le message d’Israël, Paris, 1986.
- NEHER André, *Le puits de l’exil, tradition et modernité, la pensée du Maharal de Prague, 1512-1609*, Paris, Cerf, 1991.
Clefs pour le judaïsme, Paris, Seghers, 1977, (réédité ss le titre: *Identité juive*, Paris, Payot, 1994)
L’exil de la parole. Du silence biblique au silence d’Auschwitz, Paris, Seuil, 1970.
Moïse et la vocation juive, Paris, Seuil, 1980.
L’existence juive, solitude et affrontement, Paris, Seuil, 1985.
Le dur bonheur d’être Juif, Paris, Le Centurion, 1978.
Ils ont refait leur âme, Paris, Stock, 1979.
L’essence du prophétisme, Paris, Calmann-Lévy, 1983.
Jérusalem, vécu juif et message, Paris, Ed du Rocher, 1984.
Regards sur une tradition (posthume), Paris, Bibliophane, 1989.
- NEHER-BERNHEIM Renée, “De l’éternelle question de Job au pari sur l’espérance”, *Hamoré*, Mars 1990, n° 128.
- OUAKNIN Marc-Alain, *Bibliothérapie, Lire, c’est guérir*, Paris, Seuil, 1994.
- ROSENZWEIG Franz, *L’Étoile de la rédemption*, Paris, Seuil, 1982.
- SAFRAN Alexandre, *Israël dans le temps et dans l’espace, thèmes fondamentaux de la spiritualité juive*, Paris, Payot, 1984.
- SCHOLEM Gershom, *La mystique juive, les thèmes fondamentaux*, Paris, Cerf, 1985.
- SIBONY Daniel, *Les trois monothéismes*, Paris, Seuil, 1992.
- STEINMANN Eliezer, *Le jardin du hassidisme*, Jérusalem, éd par l’Agence juive.
- STEINZALT Adin, *La rose aux treize pétales*, Paris, Albin Michel, 1989.
A Reference Guide, The Talmud, The Steinsaltz Edition, New York, Random House, 1989.
- THÉMANLYS Pascal, *Les merveilles du Becht*, Paris, Lib. Lipschitz, 1934.
Un itinéraire de Paris à Jérusalem, Jérusalem, Ed. Ahva, 1963.
A l’approche du grand matin, Jérusalem, Ed Argaman, 1996.
- TRIGANO Shmuel, *La nouvelle question juive*, Paris, Gallimard, 1979.
- WEILL Ernest, *Choulhane Aroukh, Abrégé*, Paris, Fondation Sepher, 1980.
- WIESEL Elie, *Célébration biblique, portraits et légendes*, Paris, Seuil, 1975.
Célébration hassidique, portraits et légendes, Paris, Seuil, 1982.

WILSON Nelly, *Bernard Lazare*, Paris, Albin Michel, 1985.
 YÉRUSHALMI Yosef Haïm, *Zakhor, Histoire juive et mémoire juive*, Paris, La Découverte, 1984.
 ZACKLAD Jean, *Essai d'ontologie biblique, mise à jour des implications philosophiques de thèses rabbiniques législatives et mystiques*, Paris, Mouton, 1967.

7 - Sociologie juive

ARON Raymond, *Essais sur la condition juive contemporaine*, Paris, Ed de Fallois, 1989.
 BENSIMON Doris, DELLA PERGOLA Sergio, *La population juive de France: socio-démographie et identité*, Jérusalem, Institut du judaïsme contemporain, Paris, CNRS, 1984.
 BRENNER Frédéric, YERUSHALMI Yosef, *Marranes*, Paris, La Différence, 1992.
 CATANE Moché, *Les Juifs dans le monde*, Paris, Albin Michel, 1962.
 ERTEL Rachel, *Le Shtetl, la bourgade juive de Pologne*, Paris, Payot, 1982.
 FISHMAN Joshua A, *The Sociology of Yiddish*, (tiré à part), Yeshiva University Bronx, New York, 1991.
 FRIEDMAN Georges, *Fin du peuple juif ?* Paris, Gallimard, 1965.
 HARRIS André, DE SÉDOUY Alain, *Juifs et Français*, Paris, Grasset, 1979,
 HEYMANN Florence, “Anna F., Un destin social juif, Czernowitz, Bukovine”, (tiré à part mis prêté par l’auteur), Paris, CNRS.
 KORCAZ Sylvie, *Les Juifs de France et l’Etat d’Israël*, Paris, Denoël, 1969.
 KRIEGEL Annie, *Réflexion sur les questions juives*, Paris, Hachette, 1984.
 LINZER N., *The Jewish Family, Authority and Tradition In Modern Perspective*, New York, Human Sciences Press, INC, 1984.
 MALKA Victor, *Aujourd’hui être Juif*, Paris, Cerf, 1984.
 MARIENSTRAS Richard, *Etre un peuple en diaspora*, Paris, Maspéro, 1975.
 MEMMI Albert, In *Revue française de sociologie*, 1965.
 PHILIPPE Béatrice, *Les Juifs à Paris à la belle époque*, Paris, Albin Michel, 1992.
 RABI Vladimir, *Anatomie du judaïsme français*, Paris, Ed. de Minuit, 1962.
 ROLAND Charlotte, *Du ghetto à l’Occident*, Paris, Ed. de Minuit, 1962.
 SCHNAPPER Dominique, *Juifs et israélites*, Paris, Gallimard, 1980.
 SIBONY Daniel, *La Juive, une transmission d’inconscient*, Paris, Grasset, 1983.
 VALENSI Lucette et WACHTEL Nathan, *Mémoires juives*, (présenté par), Paris, Gallimard Julliard, 1986.
 VIDAL-NAQUET Pierre, *Les Juifs, la mémoire et le présent*, Paris, Maspéro, 1981.
 ZBOROWSKI Mark. HERZOG Elisabeth, *Life is with People, the Culture of the Shtetl*, New York, Schocken books, 1922.

8 - Réflexions sur le judéocide, l’antisémitisme

“Actes d’héroïsme religieux, questions de ‘halakha’”, *Kountrass*, Jérusalem, Juil-Aout 1989, n° 17.
 ADORNO Theodor.-W., *Prismes, critique de la culture et société*, Paris, Payot, 1986.
 ARENDT Hanna, *Eichmann à Jérusalem, rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 1966.
Sur l’antisémitisme, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

- Au sujet de Shoah, le film de Claude Lanzman, ouv. col.*, Paris, Belin, 1990.
- BAUER Yéhuda, "Don't resist, a critique of Philip Lopate", *Tikkun*, New York, Ed Michael Lerner, May-June, 1989, vol 4, n° 3, 65-67.
- BOURETZ Pierre, "Histoire et utopie, Fukuyama/Hegel, Moses/Rosenzweig", *Esprit, Que faire de Vichy ?*, Paris, Mai, 1992, 119-133.
- CHEVALIER Yves, *L'antisémitisme*, Paris, Cerf, 1988.
- DERCZANSKI Alex, "Entre mémoire et histoire", *Esprit, Que faire de Vichy ?*, Mai 1992, 88-91.
- DERRIDA Jacques, *D'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie*, Paris, Galilée, 1983.
- DORÈS Maurice, *La beauté de Cham, Mondes juifs, mondes noirs*, Paris, Balland, 1992.
- FACKENHEIM Emile L., *The Jewish Return into History, Reflexions in the Age of Auschwitz and a New Jerusalem, études, discours et conférences*, New York, Schocken Books, 1978. *Penser après Auschwitz*, Paris, Cerf, 1986.
- FINKIELKRAUT Alain, *La mémoire vaine, du crime contre l'humanité*, Paris, Gallimard, 1989. *L'avenir d'une négation: réflexion sur la question du génocide*, Paris, Seuil, 1984
- FRIEDMANN Menahem, "Les Haredim et la Shoah", *Pardès, Penser Auschwitz*, Paris, 1989, n° 9-10, 148-177.
- FROSSARD André, *Le crime contre l'humanité*, Paris, R. Laffont, 1987.
- GINIEWSKI Paul, *La croix des Juifs*, Genève, MJR, 1994.
- GRINGAUZ Samuel, "Jewish destiny as the DP'S see it, The ideology of the surviving remnant", *commentary*, New York, dec 1947, vol. 4, n° 6, 501-509.
- GROSSER Alfred, *Le crime et la mémoire*, Paris, Flammarion, 1991.
- HADAS-LEBEL Myriam, "Sémite: histoire d'un mot", Paris, *L'histoire*, oct 1991, n° 148, 16-18.
- HANSSON Nelly et WEILL Pierre, "Perceptions des Juifs et mémoire de la Shoah: à propos de quelques enquêtes menées aux Etats-Unis et en Europe", *Enquêtes Louis-Harris 1995, L'opinion dans tous ses états*, ss la dir. de Dominique CHAGNOLLAUD et Philippe MÉCHET, Paris, Denoël, 1995.
- HOROWITZ, "Many Genocides, One Holocaust ?", *Modern Judaism*, vol. 1, 1981, 74-89.
- JANKÉLÉVITCH Vladimir, *Le pardon*, Paris, Aubier, 1967. "Pardonner", *La Revue Administrative*, Paris, Le Pavillon, 1971. *L'imprescriptible*, Paris, Seuil, 1986.
- JONAS Hanz, *Le concept de Dieu après Auschwitz, une voix juive*, Paris, Payot, 1994.
- KAUFMANN Francine, *Pour relire "Le Dernier des Justes": réflexions sur la Shoah*, Paris, Méridiens, 1986. "Avec André Schwarz-Bart", Paris, *Pardès*, 1987.
- LANZMANN Claude, *Shoah*, Paris, Fayard, 1985.
- LAZARE Bernard, *L'antisémitisme, son histoire, ses causes*, Paris, Ed. La Différence, 1982
- LOEWENSTEIN Rudolph, *Psychanalyse de l'antisémitisme*, Paris, PUF, 1952.
- LONDRES Albert, *Le Juif errant est arrivé*, Paris, 10/18, 1983.
- LOVSKY Fadiey, *Antisémitisme et mystère d'Israël*, Paris, Albin Michel, 1955. "Mémoire et histoire", Données, débats et actes du *Colloque des intellectuels juifs de langue française*, Paris, Ed Jean Halperin, Georges Lévitte, Denoël, 1986.
- MOPSIK Charles, "Une théosophie transhistorique de l'Holocauste, esquisse d'un modèle à partir de la pensée cabalistique", *Pardès, Penser Auschwitz*, Paris, 1989, n° 9-10, 211-221.

“Penser Auschwitz “, (Colloque ss la dir. de Trigano Shmuel, 9 oct 89), *Pardès*, n° 9-10, 1989.

“Peut-on représenter la Shoah ?” *L’Arche*, Paris, Juil 1994, n° 442.

PINSKER Léon, *Autoémancipation*, Jérusalem, éd. par l’Agence juive, 1956.

POLIAKOV Léon, *Le mythe aryen*, Paris, Calmann-Lévy, 1971.

“Que faire de Vichy ?” *Esprit*, n° 5, Mai 1992.

SARTRE Jean-Paul, *Réflexions sur la question juive*, Paris, Gallimard, 1962.

STEINER George, *Language and silence*, New york, Harmondsworth, Penguin, 1969.

TRUCHE Pierre, “La notion de crime contre l’humanité”, *Esprit, Que faire de Vichy ?* Paris, Mai 1992, pp 67-87.

WARDI Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, Paris, PUF, 1986.

9 - Israël

ABITBOL Maurice, *Les deux terres promises, les Juifs de France et le sionisme*, Paris, Olivier Orban, 1989.

ARON Raymond, *De Gaulle, Israël et les Juifs*, Paris, Plon, 1968.

“Aspects du sionisme, Théorie, Utopie, Histoire”, *Actes du Colloque de l’atelier international INALCO au Collège de France*, Paris, 1982

ASSIS Yom Tov, *Le mouvement sioniste, recueil de documents*, Université hébraïque de Jérusalem, Organisation sioniste mondiale, 1984.

AVINÉRI Schlomo, *Histoire de la pensée sioniste*, Paris, J.-C. Lattès, 1982

AVNI SEGRÉ Dan, “Etat des Juifs et Etat juif”, *Actes du Colloque des intellectuels juifs de langue française*, Paris, Gallimard, 1985.

BARNAVI Elie, *Israël au 20° siècle*, Paris, PUF, 1982.

-- *Histoire moderne d’Israël*, Paris, Flammarion, 1991.

BENSIMON Doris, *Les Juifs de France et leurs relations avec Israël, 1945-1988*, Paris, L’Harmattan, 1989.

BENSIMON, Doris, ERRERA Eglal, *Israéliens, des Juifs et des Arabes*, Bruxelles, Ed. Complexe, 1989

BLUMENKRANZ Bernhard, KLATZMANN Joseph (ss la dir de), *Histoire de l’Etat d’Israël*, Paris, Privat, 1982.

BUBER Martin, *Une terre, deux peuples, La question judéo-arabe*, Paris, Lieu commun, 1985.

CATANE Moche, *Qui est Juif ?* Paris, R. Laffont, 1972

DESROCHE Henri, *Au pays du kibboutz, essai sur le secteur coopératif israélien*, Paris, USC, 1960.

DIECKHOFF Alain, “Les trois combats du sionisme”, *L’histoire*, n° 125, sept. 1989, 32-39.

DUVERNOY Claude, *Capitale Jérusalem, ou le sionisme de Dieu*, Paris, Atlantique, 1988.

ELLUL Jacques, *Un chrétien pour Israël*, Paris, Ed. du Rocher, 1990.

La trahison de l’Occident, Paris, Calmann-Lévy, 1975.

FINKIELKRAUT Alain, *La réprobation d’Israël*, Paris, Denoël, 1983.

FRANCK Claude, HERSZLIKOWCZ Michel, *Le sionisme*, Paris, PUF, 1980.

HERZL Theodor, *L’Etat juif*, Paris, l’Herne, 1971.

KLEIN Claude, *Le caractère juif de l’Etat d’Israël*, Paris, Cujas, 1977.

- LAQUEUR Walter, *Histoire du sionisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.
- LUSTIGER Jean-Marie, "Puisqu'il le faut", interview de Mgr J.M. Lustiger accordée à MM. Y. Ben Porat et D. Judkowski, *Le Débat*, Paris, Gallimard, Mai 1982.
- MANOR Yohanan, *Naissance du sionisme politique*, Paris, Gallimard-Julliard, 1981.
- MEIR Golda, *Ma vie*, Paris, R. Laffont, 1975.
- SEGEV Tom, *Le septième million*, Paris, Ed Liana Lévi, 1993.
- SHAZAR Zalman, *Etoiles du matin*, Paris, Albin Michel, 1969.
- STORPER-PEREZ Danielle, KAUFMANN-NUNN Maxine, *Israéliens et Palestiniens, Les mille et une voix de la paix*, Paris, Cujas, 1993.

Encyclopaedia Judaica